A. G. LASSALLE
AGEN

La revue blanche

La revue blanche

Tome XXVIII

MAI, JUIN, JUILLET, AOUT 1902

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23 BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1902

AP
20
R446
E.28

Le Père Perdrix

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Et le médecin disait :

— Dame ! mon pauvre père Perdrix, il vaut mieux que je vous le dise. Voilà un mois que vous portez vos lunettes noires et ça ne vous a rien fait. Que voulez-vous ? Raisonnez-vous. Il n'y a qu'un moyen, c'est de cesser complètement le travail, sans quoi le feu de la forge et toutes ces choses-là vous rendraient tout à fait aveugle. Des fois, le repos peut vous guérir sans drogue et sans opération. Mais continuez à porter vos lunettes.

C'est ainsi que Monsieur Edmond parla et il n'y avait pas moyen de le contredire, parce que les bourgeois sont si capricieux ! Il eût crié, comme une fois chez un homme de la campagne : Eh ! nom de Dieu, si vous ne prenez pas mes remèdes, vous crèverez ! Le père Perdrix répondit :

— Dame ! Monsieur, ça sera comme vous voudrez.

Et dès qu'ils furent seuls, la mère Perdrix commençait :

— Qui que ça veut dire, qui que ça veut dire ? Faut donc plus que tu travailles ! Eh ! là, mon Dieu, qui que tu vas faire ?

Mais le Vieux, qui n'était pas patient, cria :

— Enfin, fous-moi donc la paix !

Elle s'assit sur le petit banc. C'était une femme courageuse, qui ne pouvait pas rester en place, et elle était là, les deux poings au menton, donnant des coups de tête, le regardant, attendant, et se remuant quand même. Lui, sur sa chaise, les jambes écartées, les mains pendantes, contemplait le sol, et son chapeau aux bords abaissés lui servait d'abat-jour.

D'ailleurs il vaut mieux ne rien dire. Il s'amusait avec le coin de son sabot à gratter les carreaux qui, même dans les maisons bien balayées, gardent une pellicule de boue, et

il la râclait, il s'occupait à la râcler. Et puis, nom de nom de Dieu, n'avoir jamais été malade, et il avait bien fallu que ça le prît par les yeux ! Après quoi il considérait le bois de son sabot. Ensuite ceci le piqua et lui fit pleurer les yeux comme toujours lorsqu'il examinait un objet.

Un soir, il avait dit : Je ne sais pas ce que j'ai, les yeux me brûlent. La Vieille répondit : C'est sans doute qu'en battant le fer il t'y sera sauté une étincelle. Quand même, il était bien étonnant que les deux yeux fussent pris à la fois ! Et tous les jours, tous les jours le mal continuait, si bien qu'à la fin il se décida : Il n'y a plus qu'une chose, c'est de voir le médecin. Le médecin donna des gouttes et, le matin et le soir, il fallait en compter trois dans chaque œil. Bah ! ça n'eut pas beaucoup d'effet. On en blagua. Son neveu, Pierre Bousset, le charron, disait : « Écoutez donc, mon oncle, vous n'avez pas fait comme, dans le temps, le père Toiny ? Le médecin lui écrivit une ordonnance et dit à sa femme : Vous lui ferez prendre cette ordonnance. Et plus tard, lorsqu'il revint auprès du malade, il demanda : Eh bien ! est-ce que ça va mieux ? La femme répondit : Ma foi, Monsieur, ça ne s'y connaît guère. Et puis qu'est-ce que vous voulez, un si petit bout de papier, dans le corps d'un pareil homme ! »

Oui, oui, blaguez ! Monsieur Edmond revint et dit : Continuez vos remèdes. Mais je vais vous mettre en observation. Il faut absolument que vous restiez huit jours sans travailler, pour ne pas vous fatiguer la vue. Et le Vieux demandait au petit Jean Bousset, le fils de Pierre, qui était bachelier : Dis donc, mon Jean, qu'est-ce que ça veut dire : mettre en observation ?

La troisième fois, Monsieur Edmond lui ordonna de porter des verres fumés et de se reposer encore. Et la quatrième fois, qui était aujourd'hui, il trouva que la maladie était déclarée et qu'il n'y avait rien à faire.

Ainsi le mal tombe sur l'ouvrier, alors qu'il travaille. Les bourgeois ne sont pas assez malades, eux qui auraient bien le temps de se soigner. Le père Perdrix portait son vieux cerveau dans sa tête, tout en boule, et son crâne résonnant où des idées bourdonnaient. C'était le mal qui vibrait à l'entour, comme une grosse mouche, puis se collait à son

front. C'était le mal, avec sa massue, qui lui faisait baisser la tête, avec ses ridicules fantaisies, qui lui faisait gratter le sol d'un geste machinal. Il était assommé comme une vieille bête, car nous sommes de vieilles bêtes : Travaille, travaille, galérien, et claque au bout ! Il ne sentait rien qu'une idée, qui, restant dans les profondeurs de ses moelles, ne se formulait pas encore, mais se fixait matériellement, comme une chose, et semblait une idée de plomb. Elle ne circulait pas comme nos idées circulent, quand l'on cause, mais à tous les coins s'attachait : aux articulations, dans les membres, dans les sabots qui râclaient la boue des carreaux et dans la tête où, sensiblement, elle tuait les autres et demeurait comme une idée d'airain, comme un grondement, comme une mer immense et monotone.

— Je ne suis même pas bon à garder les cochons.

Il n'y a que le travail pour nous. Pendant cinquante ans il avait levé le marteau sur l'enclume, comme on le doit, car notre vie se compose d'une enclume et d'un marteau. Et son corps en gardait l'élan, et toute une force était prête encore, qu'il sentait dans son dos amassée, pour bondir et marteler. Nous voulons gagner notre pain avec le fer de la forge et puisque le pain c'est la vie, nous voulons donner toute notre vie pour avoir du pain. Ah ! il ne râclait plus le sol avec son sabot ! Sur sa chaise assis, les deux poings dans les dents, à côté de la fenêtre, il ne bougeait pas, il ne parlait pas, comme un vieux loup courbé qui souffre et ne veut pas se plaindre. Et qu'il est dur d'être assis !

Il ne pensait pas à la souffrance : on perdrait bien les yeux, si l'on avait de quoi vivre ! Il ne pensait pas à la nuit des aveugles où le monde est fait comme un mur noir et qui n'a pas de fin. Le médecin dit : Des fois le repos, peut vous guérir sans drogue et sans opération. Ah ! qu'importe guérir, c'est du repos que le médecin devrait nous guérir ! Et s'il s'agit de ne plus travailler, j'aime mieux n'y rien voir que de regarder ma misère.

Jusqu'ici sa vie s'était composée d'une maison et d'une forge. La maison était une vieille maison de petite ville où les toits s'affaissent un peu, comme des gens qui cèdent des

reins, et dont la façade était percée de deux fenêtres à petits carreaux qui n'éclairaient pas beaucoup la chambre, car, dans les campagnes, la lumière est si commune qu'elle n'y semble pas une chose précieuse. Le mur pignon porte des anneaux auxquels on attache les chevaux que l'on ferre et donne sur une ruelle aboutissant à des jardins. Dans une annexe est installée la forge et la maison offre quelques commodités à cause de la cour où se trouve un four, de l'emplacement du fumier et des écuries à lapins. Ceci même fait partie de notre corps comme nos vieilles habitudes, comme les mouvements de nos jambes et de nos bras. La chambre était grande et obscure avec des solives noires au plafond, deux lits alignés dont les pieds se faisaient face, que séparait une armoire, avec ses vieux usages dans tous les coins : les paniers pendus à la grosse poutre, le coffre aux pommes de terre, la place du seau entre une fenêtre et la porte, celle de la glace entre la porte et l'autre fenêtre, avec ses vieilles chaises que l'on connaît par leurs noms et avec la table ronde dont on abat les pans, qui reste au milieu et qui a l'air, lorsqu'on est absent, de la maîtresse de la maison. Les lits avaient des rideaux de cretonne rouge à fleurs jaunes et rien que cela empêchait la chambre de paraître nue.

Dans la forge il avait battu le fer pendant trente ans. A l'époque de son mariage avec la Françoise, âgé de trente-trois ans, il avait monté cette petite boutique parce qu'un fonds de maréchal coûte trop cher et que tout le monde n'a pas ses avances. Jacques et François, les deux garçons y avaient appris leur métier. Ce métier de maréchal-ferrant est dur et même dangereux à cause des coups de pied de chevaux, mais quand l'on est fort, celui-ci ou un autre, tous les métiers se valent pourvu qu'on arrive à manger du pain. D'ailleurs ils ne s'en trouvaient pas mal, puisque Jacques avait réussi à entrer au chemin de fer où, comme il avait envie de bien faire, il était arrivé à passer mécanicien. Quant à François, il travaillait chez un patron et il aimait à boire un coup : à part ça, pas mauvais ouvrier. Il avait fait aussi des apprentis qui restaient chez lui quatre ou cinq ans, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'aller là où l'on touche un salaire d'homme. Il ferrait les chevaux des gens de la campagne, après quoi

il allait avec eux boire un verre de vin et il avait encore de bonnes pratiques bourgeoises parce que sa femme avait été domestique et que les bourgeois aiment mieux faire travailler les leurs. Alors il arrivait à gagner ses trois francs dix sous ou quatre francs par jour, ce qui est joli pour nos petits pays.

Il pensait à tout cela comme au bonheur perdu, dans une crise où, lui semblait-il, se rejoignaient tous les maux pour se fixer dans sa tête et y rouler leurs images d'enfer. Mais toute la vie on s'en était douté ! Les ouvriers ne regardent pas trop loin, tout va bien tant qu'on a la force, ensuite il est toujours assez tôt d'y penser. C'est ainsi qu'il y a dans nos cerveaux un coin réservé au malheur pour qu'il descende un jour et se sente à sa place. Vous êtes même étonné des idées qui vous viennent. On voit souvent deux vieux qui passent par ici. L'homme est aveugle, précisément, et marche au bras de sa femme, d'un air tranquille. Ils font presque toutes les communes du département. On leur donne toujours parce que c'est du monde comme nous et parce qu'ils sont bien propres. Ils causent, et ni l'homme ni la femme ne sont extravagants. C'est la même chose : ça l'a pris un jour. Ils disent : Certainement, on nous fait partout la charité parce que nous sommes connus, mais il est bien malheureux, celui qui est obligé de demander. Il se rappelait encore d'autres mendiants : tous ceux qui passent, tous ceux qu'on voit et tous ceux qu'on devine. Son esprit était aux mendiants et les suivait tous, sur leurs routes, de mendiant en mendiant, de commune en commune. Il se rappelait les vieux à barbe blanche, avec de gros sacs qui les tirent en arrière, qui montent pourtant la rue et s'en vont tout droit. Il se rappelait les grands gaillards qui font de grands pas et auraient bien la force de travailler et qui, bien entendu, s'arrêtent boire la goutte « Au Petit Salé ». Il se rappelait les jeunes gars qui sont des feignants parce que, quand on en a l'envie, on trouve toujours de l'ouvrage. Il se rappelait les vieux farfadets tout minces, qui tremblent dans l'air, font de petits pas coubes et semblent vouloir s'éteindre. Il se rappelait celui qui avait claqué sur la route et dont le corps, exposé à la mairie, y avait attiré toute la ville. Le Vieux avait emmené là le petit Jean Bousset qui n'avait jamais vu de

mort. Il lui prit la main et lui dit : N'aie pas peur, mon Jean ! Cahotée comme une pierre qui roule, et suivant cette pente, sa tête s'y heurtait et résonnait comme un charroi. Il la tenait entre ses poings, accroupi sur la chaise, si lourde et si pleine qu'elle craignait d'entraîner son corps. La voix du déluge, le bruit des grandes eaux, un fracas tombaient sur ses épaules, au rendez-vous du mal humain, au carrefour des vents, dans la nuit où les gueules des bêtes semblent vous suivre ou vous attendre. Et puis il s'arrêta en route parce que si l'on pensait à ces choses on en tirerait le mal morceau par morceau. Il se dégagea et, comme il levait la tête, il murmurait encore : Ah ! on peut dire que j'en vois long !

La petite ville s'étendait parmi les champs, calme et sans gêne comme une personne qui a l'aisance des coudes. Dans l'air pur des campagnes, le long d'une côte, elle était là, propre, docile, couchée, se reposant. On la voyait d'assez loin sur la route, au bout de l'allée de peupliers, avec ses toits de tuile ou d'ardoise, et la perspective donnait de l'importance aux petites maisons du bas quartier qui se gonflaient comme des commerçants phraseurs. Pourtant la mairie dominait tout, une mairie de pierre, cubique et rigide, dont on était fier, bâtie dans le style des lois et des décrets. Les pins du cimetière, les tilleuls des promenades et les arbres de quelques jardins formaient un peu partout des masses de feuillages à l'ombre desquels la vie humaine devait s'asseoir, égale, poétique et faite de travaux manuels accomplis en silence. Les rues larges et bien entretenues, bordées de façades blanches, s'entrecroisaient et limitaient des pâtés de maisons un peu épaisses, vieillottes, recrépies et dont l'âme demeurait, pareille à leurs toits, ancienne et immuable. Seule, la rue de l'église était sombre et traînait une espèce d'odeur d'égout jusqu'à la Place. L'église était une vieille église romane surmontée d'un clocher épais et devant laquelle le plus beau platane du monde étendait ses branches en protection sur les pierres. Il en sortait de vieux appels, une paix des temps passés, une image de nos grand'mères qui filaient la laine et pensaient au Bon

Dieu. Et c'est ainsi que la petite ville, au visage purifié, montrait des manières naïves, comme une femme trompeuse.

Perdues dans le temps, les heures pendaient au-dessus d'elle, de l'azur monotone, depuis le matin jusqu'au soir, et tombaient goutte à goutte dans les maisons où les besognes des métiers et celles des ménages occupaient la vie et semblaient la vie même. Une année on avait vu construire la mairie, ensuite la maison d'école des filles, plus tard on avait vu niveler le champ de foire. Il y avait dans chaque famille quelque date fameuse de mariage ou de décès, quelque achat ou quelque vente, quelque souvenir d'argent amassé. Parfois il venait de Paris une histoire du *Petit Journal*, un portrait du Président de la République ou des images d'Exposition qui vous faisaient comprendre qu'on est heureux d'être Français. Parfois encore, un souffle, comme il en passe dans les siècles, arrivait épaissi, mêlé, et pénétrant dans l'ordre des choses établi, soulevait quelque colère ou quelque crainte. Les hommes graves parlaient du socialisme et du partage des biens et disaient : « Si demain je partageais avec Martin-le-Frisé qui est un ivrogne, après-demain tout serait à refaire. » On se souvenait de Gambetta, on se rappelait que Victor-Hugo disait : « Je crois en Dieu, mais je n'aime pas les curés. » Et les Parisiens étaient des têtes brûlées et ces gars-là voudraient nous amener une révolution. On causait avec assurance, dans une atmosphère bornée où les paroles se renvoyaient leur propre écho et semblaient sortir du fond de la sagesse humaine.

Lorsque Boutron le chapelier eut sa dernière fille, au dîner du baptême, pendant que les femmes racontaient : « Et puis vous ne savez pas, on dit qu'il a... », les hommes tenaient des conversations sérieuses. Il y avait Blanchard l'épicier et Grados le sacristain, qu'on avait appelés pour le café. Boutron dit :

— Mon plus fort, c'est l'astronomie. Je connais le nom de toutes les étoiles du Temps.

Blanchard dit :

— Mon plus fort, c'est le calcul. Je fais des calculs de tête sans jamais me tromper d'un centime. Mais mon moins fort, c'est la géographie.

Alors Grados, le sacristain, se levait comme à l'appel de Dieu et lui coupait la parole en criant :

— C'est mon plus fort, c'est mon plus fort!

Ainsi l'on avait des principes, et le monde était sans mystère.

Il y avait deux sortes d'ouvriers : les ouvriers pauvres et les ouvriers aisés. Les ouvriers pauvres pratiquaient des métiers de tisserand ou de sabotier et leurs femmes allaitaient des gosses, traînaient à leurs jupes de la marmaille et rôdaient dans les maisons en disant : « Allons, je n'ai même pas eu le temps de me changer. Regardez donc comment je suis faite. Et puis, va falloir encore que je fasse une culotte au Baptiste. D'ailleurs, avec les enfants on n'a jamais fini. » Quelques-uns avaient de bons métiers, des métiers de cordonnier où l'on n'est pas embarrassé pour gagner une pièce de cent sous dans sa journée. Mais, dame! sans soin! Et puis se soignant bien, prenant bien toutes leurs aises : « Té donc! on arrivera comme on pourra. » Et puis ne se faisant pas faute de faire tort. D'ailleurs, qu'on aille partout où l'on voudra, on est sûr de les rencontrer : au café et dans toutes les parties de plaisir.

Les ouvriers aisés vivaient dans des maisons propres, avec des idées carrées dans tous les coins de la chambre et qui luisaient sur les meubles, s'asseyaient sur la table et bouillaient avec l'eau de la marmite pour la soupe du matin et du soir. Fixés dans leur attitude de travail, ils tournaient avec les aiguilles de l'horloge tout autour d'un centre vital d'ordre et d'économie. Une sagesse délimitée au cordeau bordait leur vie et les poussait en avant. On appelle cela : avoir envie de bien faire.

Il y avait les bourgeois. Les bourgeois sont importants comme le bruit, comme la richesse et comme la science. Leurs maisons ont des salons, des écuries, des jardins. Ils se fréquentent l'un l'autre et parlent avec une voix purifiée parce qu'ils sont allés dans les écoles pour y apprendre les belles manières et perdre leur accent. Ils ont des domestiques et des chevaux et cela semble multiplier leur vie et la mettre dans un carrosse qui la roule à son aise et la mène à toutes les satisfactions. Les uns sont républicains et dégourdis. Alors ils se rapprochent beaucoup plus de l'ou-

vrier, causent familièrement dans la rue et on les a connus tout petits, du temps où ils allaient à l'école communale. Ils fréquentent le café comme tout le monde et l'on peut les aborder. Bien entendu, l'on est poli : « Écoutez-donc, Monsieur Edmond, vous avez raison, mais je m'en vais vous dire une chose... » Les autres bourgeois sont réactionnaires et leurs fils deviennent officiers. Ils vivent de la vie de famille, et leurs dames sont de vraies dames qui tiennent leur rang. Ils font travailler les ouvriers dont les enfants fréquentent l'école des sœurs, gèrent leurs propriétés et, ma foi! avec les bourgeois on ne sait jamais. En tout cas, voici ce qui arriva à Bonnet-le-Mutin :

Le champ de Bonnet-le-Mutin touchait au domaine de Monsieur Lalande. Un jour, son cochon s'échappa dans le champ du voisin. On ne peut pas toujours être sur le dos des bêtes. Enfin, Monsieur Lalande fit appeler Bonnet-le-Mutin et lui dit :

— Voilà. Votre cochon s'est roulé dans mon champ et mon métayer se plaint des dégâts. Je ne veux pas vous attaquer en justice de paix, il vaut mieux que nous nous entendions à l'amiable. Donnez-moi cent sous et je vous laisserai tranquille. Mais, dame! faites attention, à l'avenir.

Bonnet-le-Mutin dit bien tout ce qu'il put, mais il fallut en passer là. Du reste, quand les bourgeois se sont mis quelque chose dans la tête...

Huit jours plus tard, tout le lot de moutons du métayer entra dans le champ de Bonnet-le-Mutin. Celui-ci courut chez Monsieur Lalande :

— Dites donc, Monsieur, à cent sous par tête, combien ça fait? Eh bien! Je vais vous dire, moi je veux vivre en voisin. Rendez-moi donc ma pièce de cent sous et une autre fois je saurai ce qui me reste à faire.

C'était une petite ville où l'on était divisé, classé de par une science sociale importante comme la science humaine, où l'on distinguait des catégories, où l'on posait des principes comme en histoire naturelle, où l'argent servait de base comme les vertèbres et élevait un homme dans l'échelle de l'être. Quelques individus : de gros commerçants, de riches fermiers faisaient la transition d'un genre à l'autre, car si l'argent a une valeur morale, il faut pour-

tant certains usages, du bon ton, de l'ancienneté dans la richesse, sinon le fils d'un marchand de bois vaudrait celui d'un notaire. Une dame disait de son domestique qu'on avait congédié : « Il se faisait jusqu'à six cents francs par an, c'était une belle position, du moins pour ces gens-là, ce qu'on appelle une belle position. »

La petite ville avait ainsi poussé dans la campagne. On ne sait pas comment naissent les petites villes où il n'y a pas de mine, pas de fleuve, pas de chemins de fer. On comprend les villages où la famille humaine un jour s'arrêta, au milieu des champs, et où naquirent le boulanger, l'épicier, le sabotier. Les petites villes semblent une hésitation entre le village et la grande ville, une prétention mêlée de pauvreté, je ne sais quoi qui rappelle un clerc de notaire vaniteux. Le quartier du Sénat en était l'essence même, où les commerçants semblaient plus assis qu'ailleurs et tassés et substantiels, lisaient les journaux, causaient politique et discutaient gravement les actions de la municipalité. Jadis, au temps où la République était sérieuse, le quartier du Sénat était une pépinière de conseillers municipaux, et c'est ici que Gambetta avait laissé tant de traces.

Les autres quartiers n'étaient pas homogènes. L'ordre, la gueuserie, la richesse s'y coudoyaient et se frottaient un peu, du pauvre qui demande au riche qui peut donner, de l'ouvrier qui fait ses affaires à l'ouvrier qui laisse aller, et formaient un ensemble où vivait la vie humaine sous l'œil du prochain, où la diversité des classes rompait l'unité des morales et où la médisance poussait comme un arbre et s'étendait au-dessus des passants. C'était une petite ville que les événements semblaient oublier et qui, perdue dans le silence écoutait des vols d'insectes et les gardait dans sa tête vide comme d'importants souvenirs. Les rideaux des croisées cachaient des regards, les aboiements des chiens avaient des échos et la vie qui dormait par ennui s'éveillait à chaque bruit comme un gendarme qui vous guette et vous saisit.

CHAPITRE II

Il était bien extraordinaire que Monsieur Edmond Lartigaud eût visité le père Perdrix avant son déjeuner, mais comme la maison était à deux pas, et qu'en somme on peut se déranger pour gagner quarante sous... D'habitude il ne sortait qu'après onze heures; il faut se donner ses aises, sinon ce ne serait pas la peine d'avoir de la fortune. Il déjeunait à dix heures. Se lever à six, déjeuner à dix, dîner à six, se coucher à dix, font vivre dix fois dix. D'ailleurs il ne se levait jamais avant neuf heures.

Monsieur Edmond Lartigaud était un homme de quarante-neuf ans, grand, gros, fort, important, qui se tenait bien et qui était un plaisir pour son tailleur parce que ses habits produisaient tout leur effet. Il y avait une formule consacrée à dépeindre certaines personnes que l'on avait connues : « C'était un bel homme, un homme dans la taille et dans le genre de Monsieur Edmond. » Issu d'une famille bourgeoise, il marchait avec solidité, comme le fils de ceux qui parcouraient les champs, des souliers de chasseur à leurs pieds. On reconnaît les gens de souche bourgeoise à une certaine hardiesse de leur allure rappelant leur arrière grand-père qui, du temps de la Révolution, achetait un domaine pour une paire de bœufs et parcourait les rues de son village avec son premier orgueil de propriétaire. Monsieur Edmond avait un visage ovale terminé par un menton de galoche qui, lorsqu'il riait, se tendait en faisant : Ha ha ha ha ha! Bon vivant, son gros ventre ne ressemblait pourtant pas à celui des entrepreneurs enrichis, car, dans les deux générations qui le séparaient de la terre, une sélection s'était accomplie pour former un homme ayant l'habitude de ne rien faire et qui, tout en gardant l'empreinte de sa race, savait porter sa tête et son corps et ses mains.

A vingt-neuf ans, ayant terminé ses études, il avait succédé à son oncle le médecin. Il prit la place toute chaude, s'assit dans un bien-être de célibataire aisé, vécut avec les parties de chasse, les bons repas, les petits verres de cognac, dans son gros rire : Ha ha ha ha ha! où sonna bien-

tôt un bonheur total. L'oncle était un vieux célibataire accouplé avec sa bonne et que ravageait la goutte. Monsieur Edmond renversa la fille de la bonne dès qu'elle eut seize ans et, pour goûter tous les plaisirs à la fois, s'enferma avec elle, le soir, mangeant et buvant. Il en résulta deux enfants, Paul et Georgette qui lui ressemblèrent et il en résulta encore que Marie-Louise voulut connaître le plaisir jusqu'au bout et but tout le jour en attendant Monsieur Edmond. Il eut bientôt la goutte qui, comme il le disait lui-même, était traditionnelle dans sa famille. Enfin Paul atteignit ses dix ans, il fallut l'envoyer au lycée et pour qu'il fût, ainsi que les autres, un fils de bourgeois, Monsieur Edmond épousa Marie-Louise malgré le vin blanc. Le temps passa, elle avait le visage tavelé de rouge, ne voyait pas les autres dames parce qu'elle n'était pas présentable et disait : « Ça m'est bien égal, je suis plus riche qu'elles. »

Monsieur Edmond s'assit dans la salle à manger où la table était dressée et tapa dans les sardines, en attendant les autres. Bientôt Paul et Georgette entrèrent : Bonjour, papa ! Bonjour papa ! Monsieur Edmond était toujours de bonne humeur à table : Allons, mes deux lapins, tapez dans le tas ! Madame Edmond n'apparaissait guère aux repas parce que la bouteille de vin blanc demeurait dans un placard de la cuisine où elle pouvait boire en marchant, en regardant, en ravaudant. Ses habitudes de bonne étaient restées dans sa peau comme une maladie de jeunesse.

On apporta les plats. Ils mangèrent les poissons et se partagèrent le bifteck, mais, à la fin, comme il en restait un morceau, Paul disait : A moi, papa ! et Georgette l'interrompait en criant : Non, papa, à moi ! Monsieur Edmond coupa le reste en trois, prit la plus grosse part et dit : « C'est ça, mes cochons, battez-vous pour la nourriture ! » Georgette, qui était habile, sauta sur l'assiette : Bien fait ! et ce malheureux Paul eut le dernier morceau, gros comme une noisette.

C'est alors que Marie-Louise apparut avec les pommes de terre au gratin. Monsieur Edmond enleva trois pleines cuillerées et s'arrêta en disant :

— Ce pauvre père Perdrix, je lui ai dit aujourd'hui de cesser le travail.

Paul, qui avait dix-huit ans, sentait ses amers Picon du matin et pensait à l'après-midi avec des cannettes de bière. Georgette ne pensait à rien. Marie-Louise, du temps où elle n'était pas Madame Lartigaud, rôdait chez les voisines où l'on mangeait de la soupe et du pain et, comme elle était portée sur sa bouche, elle avait compris le malheur d'être pauvre. Puis le vin blanc facilite les émotions du cœur. Elle dit :

— Pauvre vieux!

Monsieur Edmond dit encore :

— Il y a le petit Jean Bousset qui vient d'apprendre qu'il est reçu à l'École Centrale.

Et il regarda Paul. Paul ne dit rien : il avait son idée. Georgette tendit l'oreille parce qu'elle avait seize ans et que Jean Bousset en avait dix-huit. Bien des désirs la ravagaient et elle jetait des regards circulaires sur les jeunes gens de la petite ville dont les ardeurs eussent pu s'allier aux siennes.

Marie-Louise dit :

— Ce n'est pas comme notre grand bêta. Tiens donc, espèce de grand feignant, de grand propre à rien!

Paul dit :

— Ne fais donc pas attention. Tu vois bien qu'elle est soûle.

Il avait commencé par se faire refuser à son baccalauréat de rhétorique, après quoi on le mit dans une boîte à bachot d'où il revint, l'hiver suivant, avec une bronchite assez grave. Il s'était guéri rapidement, parce qu'il avait un appétit de bête, mais il était resté tout aussi simple avec l'air de suivre le vol des mouches. Son père disait : « Ha ha ha ha ha! Tiens, vois donc celle-là qui t'appelle! »

Marie-Louise, qui était sortie, entra avec une assiette contenant des petits poissons. Ses générosités lui semblaient grandes et le vin blanc les agrandissait encore en son cœur.

— Je vais leur porter une assiettée de poissons. Ça vaut mieux que si nous ne pouvions pas les manger.

Monsieur Edmond savoura la chose et répondit :

— C'était un brave homme, le père Perdrix!

Elle cacha l'assiette sous son tablier et partit. Elle dit à la mère Perdrix :

— Tenez donc, voilà une assiettée de poissons. Monsieur Edmond a dit : Qu'ils ne craignent rien, on s'occupera d'eux!

Après avoir bu son café et son cognac, Paul sortit de la salle à manger. Du déjeuner au dîner, le temps s'étendait durant sept heures entières pendant lesquelles il saisissait les occasions, prenait les minutes une à une avant de les jeter derrière lui. On lui avait défendu la chasse à cause des chaud et froid. Il s'amusait avec son domestique, marchait dans la maison, se campait au seuil et arrêtait les passants, rôdait dans les rues et connaissait tous ceux qui aiment le café. Il savait dans quels endroits l'on peut boire, s'y asseyait mais ne s'y fixait pas, parce qu'autre chose l'entraînait ensuite. Son estomac semblait un roi qui gouverne et qui règne et, prenant sa tête, guidait sa vie, puis se renouvelait comme une idée, le conduisait dans une maison où la table était mise, dans une autre où on lui offrait la goutte, dans un café où l'on voudrait lui faire crédit.

Il fit un tour dans la cour, passa ensuite le nez à la porte, il était onze heures et demie. On apercevait la maison du père Perdrix. Il descendit :

— Vieux, vous boirez bien un verre de bière.

Le père Perdrix accepta, quoiqu'il n'aimât pas la bière. Ils allèrent « Au Petit Salé », s'assirent, et tous deux, séparés par la table, contemplaient leur verre. Le père Perdrix lui raconta la chose. Paul dit :

— C'est vrai?... Faut rien craindre, vieux, on s'occupera de vous.

Puis il commanda une autre cannette, la versa dans les verres, but le sien à tous petits coups en attendant midi, et il semblait, à chaque fois, absorber une minute. Quand il jugea le moment venu, il paya, se leva :

— Au revoir! Je m'en vais.

Maintenant, il pouvait aller chez Bousset.

La table était mise et tous quatre, Pierre Bousset, sa femme, Jean et Marguerite, autour d'une galette aux pommes de terre, mangeaient et mâchaient tout un succès, toute une gloire. La femme disait :

— Mon Jean! On aurait dit que je m'y attendais. J'avais justement fait une galette aux pommes de terre.

Elle était descendue tout de suite à l'école pour l'apprendre à Marguerite. Et Marguerite racontait :

— La sœur supérieure est entrée dans la classe. Elle a dit : Marguerite Bousset, votre frère est reçu le soixante-quinzième à l'École Centrale. Moi je suis devenue toute blanche. Et la sœur a dit : C'est joli, le garçon d'un charron !

Paul passa devant la fenêtre. Pierre Bousset dit :

— Voilà Paul Lartigaud.

Il était ennuyé qu'on vînt les déranger au moment du repas. Par tempérament d'ouvrier économe, il n'aimait pas donner et pourtant il n'osait pas ne rien offrir. Paul entrait avec son continuel ricanement qui lui donnait de l'assurance.

— Hé! hé! hé! Le voilà à table. Il mange de la galette. Eh bien! Tu es content!

Tout le monde dit en même temps :

— Asseyez-vous donc, monsieur Paul.

Jean Bousset sentait son bonheur s'accroître par la présence de quelqu'un qui le contemplait et, pensant à la veille, où il n'était pas encore « élève à l'École Centrale », triomphait du temps et des hommes

Pierre Bousset dit :

— Vous mangerez bien un morceau de galette, Monsieur Paul ?

Et Paul secouait la tête, avec son ricanement :

— J'espère que vous allez arroser ça.

C'était une galette aux pommes de terre, chaude et dorée, dont la croûte était tendre, parce qu'ils n'avaient plus beaucoup de dents et dont la miette, pleine de beurre, fondait dans la bouche et y ruisselait. Après cela l'on boit un bon coup pour se mettre le cœur en place, puis l'on mange encore, pour se rassasier.

Pierre Bousset recevait la récompense de ses sacrifices et pensait : Ce sont les bourgeois qui doivent être en colère !

Et sa femme disait :

— N'est-ce pas que c'est joli, monsieur Paul? Dame! il n'y en a pas un autre dans le pays.

Pierre Bousset, le charron, était un homme de un mètre soixante-cinq centimètres, que le travail du charronnage avait rendu carré, rond, solide, mais que ses cinquante-

deux ans courbaient un peu, comme un poids courbe une branche. Fils d'une femme qui devint veuve, il vécut une première enfance : à l'école où il n'apprit rien parce les pauvres ont des choses qui les occupent, dans les enterrements riches où l'on fait l'aumône, dans les distributions du bureau de bienfaisance et parmi les rues, comme les gueux qui n'ont qu'une chambre et cherchent dans les caniveaux des sous et du pain. Une fois, un épicier aisé l'envoya faire une commission, à trois kilomètres, au domaine de la Grand'Font et, quand il revint, lui dit : Je te remercie bien, mon petit. L'enfant pensait à ce qu'il avait usé de ses sabots. Une autre fois, un oncle s'étant arrêté chez elle, la mère envoya Pierre chercher une bouteille de vin. L'aubergiste dit à sa femme : Ça boit du vin, ça! Lorsqu'il passait dans les rues de la petite ville, mal vêtu, regardant en l'air, les habitants disaient : C'est le plus mauvais des gars! Il aima sa mère avec une sorte de rage et se répétait à lui-même : Nom de Dieu! quand je serai grand... Il entra en apprentissage chez un oncle qui était charron et qui voulut bien le prendre sans le faire payer. Pour qu'il ne mangeât pas trop, et connaissant le pauvre et sa honte, au moment des repas la tante enfermait le pain dans la huche et là-dessus restait assise. Parfois il faisait des commissions, on lui donnait des sous, et il les nouait dans un coin de son mouchoir. Tous les mois, un dimanche, il allait voir sa mère, parcourait quatre lieues à pied et lui apportait ses économies. Il y eut des mois où il apporta jusqu'à trente sous. Enfin, son apprentissage étant terminé, il travailla dans les petites villes des alentours où, avec ses camarades, il pariait à qui travaillerait le plus. Les premiers temps, on l'emmenait à l'auberge, le dimanche, et on le faisait payer parce que, étant économe, il devait avoir de l'argent. Il protesta quelques bonnes fois, alors on ne l'invita plus et on lui disait : « Toi, nous ne t'emmenons pas. Tu es un chien, ça c'est connu. » Il apprit que le monde est dur comme du fer, qu'il attaque nos destinées à coups de poing et qu'il faut parfois plier ler épaules pour ne pas être cassé. Il se renferma dans ses idées, vécut pour lui-même et surveilla sa bourse. A trente et un ans, il se maria avec une femme économe et travailleuse, s'établit à

son compte et, parce qu'il était un des meilleurs ouvriers du pays, consciencieux et rapide, on vint à lui comme à une administration régulière. Il eut deux enfants, Jean et Marguerite, à quatre ans de distance, ce qui lui donnait plus de plaisir encore que lorsqu'il allait porter de l'argent au notaire. En vingt ans, il amassa quarante mille francs. Jean, qui était toujours le premier à l'école, put avoir une subvention départementale qui lui permit d'étudier au lycée, y occupa la première place encore, et lorsqu'il se présenta à l'École Centrale, fut classé le soixante-quinzième, ce qui fit pousser des : ah! Jamais il n'avait échoué à aucun examen.

Et Paul s'attabla sans plus de cérémonie. Marguerite aussi mangeait, et son petit menton rond, sérieux et se remuant, semblait une personne qui réfléchit en marchant. Paul la regarda et dit :

— Tu l'aimes, la galette!

Elle avait quatorze ans et ne se cachait de rien. Elle répondit :

— Ma foi, oui, je l'aime bien.

Ils avaient été à une noce ensemble. Il était son premier garçon de noce, elle était sa première fille de noce. C'est une chose qui vous réunit et qui mêle à vos sentiments naturels un peu plus que de l'amitié. Il avait pris l'habitude de lui offrir toutes sortes de petites choses, comme des bonbons, et elle avait pris l'habitude de les attendre. D'ailleurs, Paul traînait toujours quelque friandise dans sa poche, pour s'occuper. Il dit :

— Et les pastilles de menthe, est-ce que tu les aimes?

Elle répondit :

— Bien sûr! Est-ce que tu en as dans ta poche?

Il les sortit en disant :

— Ah! tu la connais dans les coins!

Pendant ce temps, Pierre Bousset versait à boire. Il eût voulu rendre tout le monde heureux. C'était un de ces hommes qui se sont toujours privés et pour qui le bonheur consiste à ne se pas priver. Il disait à son fils :

— Tu ne bois pas. Bois donc, petit bêta!

Puis arriva le moment du café et Pierre Bousset voulut encore payer la goutte. Quand tout fut fini, Paul désirait

emmener Jean. Mais le père pensait : « Il a pris tout ce qu'il lui faut. C'est inutile qu'il rôdaille toute la soirée dans les cafés. C'est comme ça qu'on s'abîme la santé et qu'on fait de mauvais estomacs. » Il dit :

— Non, monsieur Paul. Il doit partir pour Paris dans huit jours et j'ai besoin de lui parler. Et puis il faut que le tailleur vienne prendre la mesure de ses habits et que sa mère lui prépare son trousseau. Il descendra voir votre père dans la soirée.

Paul se leva :

— Au revoir! Je m'en vais.

Un peu après Marguerite descendit à l'école. Elle n'eût pas voulu descendre en même temps que Paul ; il se tenait trop mal ! Alors, le père, la mère et Jean, autour de la table formaient un conseil. Le père disait :

— Dame! mon petit, je suis content. On peut le dire, que je suis content. Tu sais que j'ai fait bien des sacrifices. Jusqu'ici je n'ai pas eu à me plaindre. Il y a bien eu une fois où le proviseur mettait : « Une certaine tendance à se mettre en lutte contre la discipline », mais j'ai pris cela pour des bêtises de jeune homme. A présent, il ne faut plus te conduire comme un petit garçon. Et puis tu vois ce que nous faisons pour toi. Dame! la pauvre Marguerite sera toujours dupée. Oh! elle n'en est pas jalouse. Elle a eu bien du plaisir à voir comme tu avais réussi. Ce n'est pas dans toutes les familles que les frères et les sœurs s'entendent comme ça. Enfin nous la récompenserons avec sa dot, quand elle se mariera.

Tu vas partir à Paris. Nous avons demandé une bourse, je pense que nous l'obtiendrons. Il faut toujours bien te conduire, parce que la conduite c'est le principal. On en voit, dans nos pays, qui ont de petits métiers et qui, à force de conduite, arrivent à mettre quelque chose de côté. C'est en petit comme en grand. Regarde ton oncle Perdrix. On ne peut pas dire que ce soit un mauvais homme, ni un débauché. Mais, dame! il aimait à boire et puis toujours la pipe au bec. Je ne parle pas de la mère Perdrix qui est au contraire une femme d'ordre. Il avait un métier de maréchal. Dame! ce n'est pas embrouillant : c'est un des premiers métiers de nos pays. S'il s'était ménagé, ça se trou-

verait aujourd'hui, au lieu qu'il n'est plus bon qu'à mettre au bureau de charité.

Conduis-toi toujours bien. Le jour, tu seras à l'école, je n'ai rien à dire. Tous les soirs rentre dans ta chambre et travaille. Tu sais mieux que moi ce qu'il y a à faire. Méfie-toi de toutes ces femmes. Des fois on en rencontre dans la rue et ce n'est bon qu'à vous conduire dans des guet-apens. Ou bien encore on attrape de mauvaises maladies, et une fois qu'on a ça dans le sang il faut bien qu'on le garde. Tu es déjà d'un petit tempérament.

Je ne te dis pas non plus de n'avoir pas d'amis, mais il n'en faut pas trop. Tu en as eu au lycée, nous les avons reçus pendant les vacances, nous leur avons fait des politesses. Ça n'avait pas l'air d'être des mauvais garçons. Mais tu as vu ça bien des fois avec nous; les amis ça n'est bon qu'à vous emprunter de l'argent, et souvent on est obligé de le perdre. Je t'enverrai cent vingt francs tous les mois. Tu n'as pas à te plaindre : ça fait quatre francs par jour. Ménage-toi bien et surtout n'emprunte jamais rien à personne. Une fois qu'on s'est mis dans les dettes, on ne sait plus comment en sortir. Et puis on devient pied-plat, il faut toujours emprunter à droite ou à gauche. J'aime mieux encore, si ça te faisait faute, que tu me demandes. Mais réfléchis bien. Moi, mon petit, tu as vu comme je m'étais donné de la peine pour ramasser quelque chose. Je gagne ma vie en travaillant,

Obéis toujours bien à tes maitres. C'est à celui qui est votre maître qu'il faut être soumis. Des fois il y en a des brutes qui vous prennent en grippe. On ne leur répond pas. Toujours être poli. A la fin ils reviennent et ils se disent : « Tout de même, voilà un petit qui ne dit jamais rien. J'ai peut-être eu tort de le brusquer. » Des fois c'est de ces hommes-là qu'on se fait des amis, parce qu'ils ne sont pas tous mauvais au fond. Et puis ils peuvent vous être utiles. Ne te fâche jamais. Fais comme les Auvergnats. Tu en as vu par ici quand ils viennent vendre de l'étoffe. On leur dit : « Fous-moi le camp, espèce de filou, voleur! » Ils s'en vont sans rien dire. Et puis quand ils ont fait le tour de la ville, ils reviennent et vous disent : « Mais enfin, Monsieur..... » On les écoute, et des fois ils arrivent à

vous entortiller et vous vendre quand même ce que vous n'auriez pas voulu acheter. On ne se fâche jamais, c'est toujours plus prudent, et puis à quoi que ça sert la fierté mal placée?

Enfin, mon petit, fais toujours pour le mieux. Jusqu'ici je n'ai pas eu à me plaindre. N'écoute pas ceux qui te donnent des conseils, on se laisse entraîner. Il y en a trop ici qui seraient contents si tu tournais mal. Ah! malheureux du Bon Dieu, si tu faisais des bêtises, il y en a qui seraient plus contents que si on leur donnait vingt francs! Il y en a assez qui bisquent de te voir arriver! Je l'ai toujours dit : « On se plaint que ce soient les enfants des bourgeois qui aient toutes les places, et quand on voit l'enfant d'un ouvrier qui a envie de bien faire, on fait tout ce qu'on peut pour l'empêcher. » Dame! en vois-tu un autre dans le pays qui fasse pour ses enfants ce que j'ai fait pour toi? Je les entends faire, le samedi chez le coiffeur, tous ces beaux messieurs : « Nos enfants, qu'ils fassent comme nous, qu'ils travaillent! » Eux, ils ne se privent de rien, ils vont à Paris voir l'Exposition. Dame! ce n'est pas un billet de cent francs par tête qui suffit!

Enfin, mon petit, tout ce que je te dis, c'est pour ton bien. Tout ça, tu le trouveras plus tard. Voilà qu'il est une heure et demie, il faut que j'aille travailler.

(A suivre.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Le Péril imaginaire

C'est un fait : le peuple le plus spirituel de la terre est atteint d'une maladie terrible; il cesse de se multiplier avec la prolificité écrasante de ses voisins, et si sa population ne diminue pas encore, il arrive bon dernier sur les statistiques européennes. Les enfants ne naissent plus qu'à regret dans ce beau pays de France, et le regard avisé des sociologues envisage avec terreur les brumes de l'avenir; on proclame le désastre imminent. Les démographes ont donné leur consultation en hochant la tête au chevet du malade ; les empiriques de toutes sortes ont préconisé les onguents les plus bizarres, et les bonnes femmes à qui le suffrage universel confère une haute compétence en ces matières ont daigné conseiller l'infaillibilité de leurs remèdes.

Pourtant rien n'y fait : la maladie suit son cours. L'opinion publique est désolée ; elle applaudit les honorables orateurs, elle reste haletante devant l'espoir du remède qui guérira; mais le taux des naissances continue de descendre d'un mouvement calme et sûr, Un peuple enfant ne manquerait pas de conclure à la malédiction divine. — Mais nous n'ignorons pas qu'il intervient ici une volonté autre que la divine — la nôtre.

Or si la majeure partie de la population agit il est vraisemblable qu'elle a d'excellentes raisons pour cela.

Cependant, déplorant cette pénurie et applaudissant les dithyrambes comminatoires de nos empiriques, elle affirme une pensée exactement inverse de sa conduite. Elle professa une foi qu'elle refuse de pratiquer, tels ces croyants douteux qui dans le fond de leur cœur ont tué leur religion, mais qui n'osent pas l'avouer parce qu'ils sont étourdis et ahuris par la faconde des camelots du temple, et d'ailleurs encore profondément imprégnés des poisons qu'ils absorbèrent avec le lait de leur nourrice.

La conduite d'un homme est le gage le plus sûr et le seul irréfutable de ses convictions ; les supercheries de la statistique et la rhétorique de ses adeptes ne remportent qu'un triomphe verbal, et il suffirait sans doute d'interroger la conscience des faits, pour répondre victorieusement à ces énergumènes.

La complainte de la dépopulation comprend deux thèmes principaux, sur chacun desquels chaque aède insiste plus ou moins, suivant sa mentalité propre : la nationalité et l'humanité.

Les virtuoses de la nationalité admettent pour démontré que le devoir de toute nation, c'est de prospérer le plus possible numériquement d'une façon absolue. En outre cette augmentation doit être tenue pour suffisante, seulement lorsquelle est au moins proportionnelle à celle des nations voisines. Toutes les autres considérations doivent être éliminées : on n'a en vue que le nombre, le nombre brutal.

Le raisonnement est aussi simple que lumineux :

En 1800,	nous comptions	33	naissances par	1.000	habitants
En 1890,	—	23	—	1.000	—
En 1896,	—	22,4	—	1.000	—

Le calcul fournit des arguments d'une brutalité plus significative.

En 1700,	la population française était	38 o/o	de la pop.	européenne.	
En 1789,	—	—	— 27 —		—
En 1815,	—	—	— 20 —		—
En 1880,	—	—	— 13 —		—
En 1890,	—	—	— 10 —		—

Ceci est plus grave. L'importance de ce pays tend vers zéro avec une vitesse uniformément accélérée. N'est-il pas évident jusqu'à l'excès que d'ici seulement deux siècles la nationalité française sera devenue un simple vestige historique, comme une curiosité de musée anthropologique ?

Cette prophétie devrait convaincre les Français et nul d'entre eux ne devrait s'endormir sans avoir fait au moins un enfant pour l'engrossement des prochaines statistiques. Mais ce mode de raisonnement, analogue à celui des mathématiciens qui extrapolent une courbe, est ici complètement déplacé. La science de la population est encore trop balbutiante pour que son verbiage soit pris en considération. Il y a à peine un siècle que les chiffres de la démographie sont relevés avec quelque soin. Nous ressemblons quelque peu à l'hypocondriaque qui vient de se découvrir une saillie osseuse — parfaitement normale d'ailleurs — et qui croit sa dernière heure venue. La vérité est que, dans l'espèce, nous n'avons pas le droit d'extrapoler. Si l'on eût appliqué le même raisonnement à la fin du XVIIIe siècle, la Prusse devait être absorbée à bref délai par la France. Nous n'avons pas le droit d'extrapoler.

C'est une gymnastique assez puérile. Ainsi un statisticien, M. Legoyt (*Journal de Statistique*, 1867), établit une escarpolette selon laquelle le doublement de la population française s'annonçait comme devant exiger :

Dans la période de	1801-1806	un laps de	76 ans.
	1806-1821	—	224 ans.
	1821-1831	—	101 ans.
	1831-1836	—	112 ans.

La statistique subit des vicissitudes tout humaines. Les bribes de généralisation que nous avons pu tirer jusqu'ici de la science démographique n'ont pas force de loi. L'heure ne sonnera peut-être pas de si tôt où cette science pourra affirmer des prévisions loitaines, et donner au législateur des conseils autres qu'immédiats et timides. Baromètre de la vitalité des peuples, la démographie renseigne sur leur état présent, rien de plus.

A la vérité, depuis le commencement du siècle, moment où l'on commence à s'occuper sérieusement de la statistique des mouvements de population, jusqu'à nos jours, malgré d'éphémères oscillations où se reflètent les accidents économiques et sociaux, le ralentissement dans l'augmentation de la natalité est un fait constant et progressif, mais reconnaître cette diminution comme une minoration réelle, ainsi qu'on le fait la plupart du temps, c'est admettre que le premier chiffre trouvé — celui du commencement du siècle — est un repère normal : de quel droit lui reconnaîtrait-on cette qualité? L'absence de documents officiels empêche malheureusement de s'aventurer plus haut avec une certitude suffisante, mais les chiffres publiés par Moheau en 1778 (*Recherches sur la population française*) ne sont pas sans intérêt à ce point de vue.

Cet auteur attribue à la France de 1778 une population de 23.663.000 habitants, pour une superficie de 529.808 kilomètres carrés ; soit par kilomètre carré 43 habitants. Or, en 1799, pour une même superficie. on compte 28.297.000 habitants, soit par kilomètre carré 50 habitants.

Tandis que de 1801 à 1870, pendant ce siècle où la natalité n'aurait cessé de décroître, la densité de population a passé de 50 à 70 habitants par kilomètre carré.

Ce ne serait donc pas sur le mouvement antérieur de la natalité qu'auraient pu se fonder les récriminations dont cette question a été le prétexte.

A dire vrai, la complainte n'est pas précisément nouvelle, il est probable que la question est à l'ordre du jour depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Nous sommes peu renseignés sur les décrets de Nabuchodonosor à ce sujet ; mais nous savons que César s'en occupa ; la loi du consul Papius Popœus mettait un impôt sur les célibataires ; une autre loi exemptait d'impôts les citoyens romains ayant trois enfants. Auguste et Trajan prirent des mesures dans cet esprit. Athènes et Sparte connurent la même préoccupation. Un édit de Louis XIV (nov. 1666) offre une exemption de charges publiques à ceux qui se marieraient avant 20 ans ou qui auraient 10 enfants légitimes. Napoléon promet à toute famille qui aurait 7 enfants mâles d'en prendre un à sa charge.

Mais une occasion plus sérieuse justifiait les alarmistes du siècle actuel. C'est dans les statistiques des pays voisins que l'on prit un élément de comparaison et, dans ces conditions, il devint évident que la France se singularisait parmi toutes les autres nations par la faiblesse croissante du taux de sa natalité. Les calculs de Sundbarg attribuent d'une façon globale aux nations de l'Europe occidentale une moyenne de naissances par 1.000 habitants :

1846-50.	de 34,5
1866-70.	35,8
1876-80.	36,3
1886-90.	34,5

pendant que la France subissait les chiffres suivants :

1841-50.	de 27,4
1861-70.	26,3
1871-80.	25,4
1881-90.	23,8.

A la vérité, les chiffres globaux sont d'une généralité excessive comme la vérité qu'ils traduisent. On oublie surtout de remarquer que dans la plupart des pays, si la natalité est plus élevée, le tribut à la mort est aussi plus fort, ce qui a bien son importance. De très bonne foi, les annalistes pouvaient se lamenter au point de vue patriotique d'un pareil état de choses. Même en 1879, Lagneau, constatant en France que la diminution ne s'enrayait pas, se laissait aller à de fâcheuses extrapolations sous couleur de prophéties sinistres :

Or, écrit-il, si la Russie, la Prusse et l'Angleterre continuent à présenter comme antérieurement un accroissement annuel de 139 à 126 sur 10.000 habitants et une période de doublement de 50 à 55 ans, dans 55 années, dans un peu plus d'un demi-siècle, alors que les nations anglaise et prussienne, devenues deux fois plus nombreuses, pourront lever des armées deux fois plus considérables, la nation française ne s'étant guère accrue que d'un tiers, quelque généralisé que soit le service militaire, on ne pourra lever une armée que d'un tiers supérieure à ce qu'elle peut être actuellement.

Un point surtout exerçait la sagacité des commentateurs, c'était de savoir pourquoi seule la France présentait cet affligeant phénomène.

Or, il est vraisemblable qu'étant aux avant-postes de la civilisation, la France en subissait première que les autres nations et en subit encore l'une des conditions. Dès 1870, on peut voir se dessiner un mouvement analogue chez certaines puissances occidentales. Ceci apparaît discrètement dans les chiffres de Levasseur :

	1865-69	1892-96
France.	25,9	22,4
Angleterre (et Galles). . .	35,3	30,2
Écosse.	35,1	30,6
Irlande.	26,4	23,1
Belgique	31,8	28,4

Il en est de même pour la Suisse, le Wurtemberg et la Suède. Il est certain d'autre part, conclut Levasseur en guise de consolation, que la multiplicité des naissances n'est pas nécessairement une preuve de prospérité, au contraire.

Plus récemment, les *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* publient une communication de M. E. Macquart sur les travaux de M. Holt Scholing Il est intéressant de remarquer que, sauf en ce qui concerne l'Autriche et l'Italie, l'abaissement du taux de la natalité a été constant depuis 1874-78, c'est-à-dire depuis un quart de siècle, pour les grands pays de l'Europe occidentale. D'après ce travail, le

nombre des naissances pour 10.000 habitants, de 1874 à 1898, a diminué

pour la France de.	35
l'Allemagne	40
l'Autriche.	21
l'Italie.	21
le Royaume-Uni.	52
l'Angleterre seule.	61

Ceci tend à nous démontrer que les peuples ne se multiplient pas selon une progression illimitée. Quelles que soient les causes secondes qui jouent le rôle de frein, cette frénation est très certaine, puisque voici que nous la constatons chez des peuples entre tous civilisés.

La diminution de la natalité, tant qu'elle n'aboutit pas à une diminution absolue, ne doit pas être tenue pour un signe d'infériorité, lorsque, ce qui est le cas, elle coïncide avec une diminution de la mortalité générale. A mesure que la civilisation est plus poussée, la maturité de l'homme apparaît à un âge plus avancé. Plus intellectuel, l'homme ne devient utile à la société que plus tard ; à des conditions nouvelles d'existence caractérisées par le machinisme et l'obligation de plus en plus grande pour l'homme de mettre en jeu ses facultés cérébrales correspondent vraisemblablement des conditions nouvelles dans les mouvements de la population.

Certes la France avait, au point de vue de la diminution des naissances, une avance considérable sur les autres nations ; elle l'a conservée ; mais il n'est pas sûr qu'elle la doive garder.

La France a seulement précédé les autres pays dans ce mouvement de diminution. Ce fait que l'Europe orientale conserve un taux de natalité considérable, et diverses autres considérations, convient l'auteur à conclure « que la diminution du taux de la natalité a pour cause principale la civilisation ».

Ce n'est pas la première fois que la civilisation est mise en cause dans ce débat. Boudin, Gratiolet, de Quatrefages signalèrent jadis l'extinction rapide des familles parisiennes. C'est un fait de connaissance banale. Dans une étude de statistique anthropologique sur la population parisienne, Lagneau en 1869 insiste sur les mêmes faits. Paris assume la plus grande responsabilité dans cette défection. Je cite la conclusion du travail de ce spécialiste :

De cette étude statistique sur la population parisienne, il semble ressortir que si les grandes agglomérations humaines sont favorables au développement scientifique, artistique, commercial et industriel d'une nation, elles lui sont au contraire extrêmement préjudiciables sous le rapport anthropologique.

Si de plus, nous admettons, avec Bertillon le père, que la diminution progressive de la mortalité générale depuis le commencement du siècle est encore un des traits les plus constants de la nation française, nous

avons une idée plus nette de ce mouvement de population : *moins d'enfants, plus de vieillards*. Voilà la situation.

Lorsque la société d'économie politique (5 janvier 1897) discute la question du chômage inévitable, un économiste, M. Limousin croit devoir prononcer ces paroles : « La France a en trop cinq ou six millions de travailleurs ». C'est le résumé de la question économique. Lorsqu'on n'examine que ce seul point, la possibilité de bien-être, la facilité d'existence des classes ouvrières, c'est-à-dire de la plus grande partie de la population, on arrive à cette conclusion que, pour réaliser les améliorations désirables, il serait actuellement nécessaire de voir diminuer le nombre des concurrents de la lutte vitale.

Cette constatation est extrêmement précieuse, en ce que le manque de travailleurs ne saurait dès lors être invoqué par les fervents de la repopulation. Même, la question économique étant, entre toutes, vitale pour un pays, il semblerait que ce seul argument eût dû tout d'abord diminuer leur enthousiasme.

Mais pas du tout : on fait volontiers abstraction de ces circonstances. En réponse à la déclaration de l'économiste Limousin, d'autres économistes font surgir, multiples, les projets de loi pour engager les citoyens à procréer plus activement de la chair à souffrance. Il n'est remède si héroïque qui ne soit proposé avec sérieux. Aux beaux jours du malthusianisme quelqu'un préconisa l'infibulation réglementaire pour tous les pauvres, au nom de l'humanité; au nom de l'humanité et de la nationalité, nou snc reculerions aujourd'hui devant aucun moyen pour obtenir le pullullement.

Tous sont unanimes à déplorer cette calamité. Quelques-uns pensent qu'aucune espèce de réglement si ingénieux qu'il soit, n'y saurait pallier : les autres divergent sur le choix des moyens. Mais ils tiennent pour indiscutable qu'il y ait calamité.

La nécessité d'augmenter la population est un axiome de sens moral que personne ne se permet de contester, sinon les inavouables, les honteux malthusiens. Dans quelles limites ? Les défenseurs de la nationalité répondent : parallèlement à l'augmentation des peuples voisins. Voilà qui est peu précis. Il paraît en effet difficile de parler d'une prolification normale ou raisonnable. Sera-ce celles des émigrés canadiens, des modernes Chinois plutôt que la nôtre ?

En vérité, si les auteurs s'appesantissent si peu sur ce sujet et ne l'abordent que par surcroît, c'est que les arguments mêmes qui les poussent à prêcher la repopulation, en dehors de leur multiplicité qui en impose, n'ont au fond qu'une consistance assez fragile. — Mais il leur paraît impossible qu'on puisse discuter leur axiome à l'heure actuelle. Malthus est mort; madame Besant se repent; seul, Paul Robin parle encore.

Les raisons invoquées sont, nous l'avons vu, de deux ordres : la nationalité et l'humanité.

En premier lieu, nul ne doute que le point de vue national, si important qu'il soit, ne doive être considéré comme tout à fait secondaire

relativement à la question humanité. Il n'est si farouche nationaliste qui consente à immoler tous les nationaux à la nationalité devenue un pur fantôme.

Examinons d'abord les arguments tirés de l'intérêt national : la question si connue du chômage *obligatoire* inévitable, dans notre société en proie au machinisme, dispense raisonnablement d'insister sur ce point. Nous venons de voir avec M. Limousin, ce qu'il faut en penser. Rappelons-nous que nous subissons une augmentation moindre de population. Nous l'appelons abusivement dépopulation. En réalité, il n'y a pas dépopulation : *la population continue à augmenter*, en de moindres proportions, voilà tout. Nous ne manquons pas de bras.

Qu'importe? répond Pierre Mille (1), une nation a le devoir d'accroître sa population et de la jeter sur les parties de la terre désertes ou habitées par des races inférieures, de façon à faire monter le niveau moral de l'humanité. Ces émigrants vivront mieux : la loi est qu'ils réussissent. Il n'en faut pour preuve que l'extraordinaire fortune économique des colonies anglaises de l'Amérique, de l'Australie et de l'Afrique du Sud.

Voilà une solution tout à fait limpide ! J'admets qu'on facilite l'émigration au surcroit de la population : découvrira-t-on pour eux de nouvelles Amériques? Les anthropologistes qui ont étudié l'acclimatement tombent d'accord que l'acclimaté ne subsiste qu'à la condition de chevaucher strictement sa ligne isotherme.

Dans les migrations rapides, le succès. dit Bertillon, sera d'autant plus compromis que l'émigration s'éloignera davantage de cette ligne (bande isotherme) pour se porter vers le sud. Et il ajoute : le cosmopolitisme de chaque type humain est une hypothèse que les faits ne confirment pas.

L'envoi dans certaines colonies de la surpopulation des métropoles ne constitue maintes fois qu'une forme déguisée de l'infanticide, voilà ce qui est la vérité brutale.

A côté de la Nouvelle-Écosse, du Canada et des États-Unis du Nord, où l'acclimatement réussit jusqu'à la saturation. les Antilles opposèrent toujours un climat hostile aux Anglais et aux Français. Seuls les Espagnols y ont conquis droit de cité.

La population blanche de la Martinique prend possession de l'île en 1635, s'accroît par immigration jusqu'en 1740, où elle s'élève à 15.000 blancs et 59.000 hommes de couleur. Puis, lorsque la guerre des colonies, sous Louis XV, arrête l'immigration, la population blanche décroit :

En 1769.	12.069	habitants.
1778.	12.000	—
1848.	9.500	—

Le maire de la Martinique, M. Rufz, s'écrie en 1849 :

Nous ne sommes pas 10.000 blancs; le quart des terres est à peine en cul-

(1) Pierre Mille : *Le Néo-malthusianisme en Angleterre* (Revue des Deux Mondes, 1891.)

ture, les colons ont presque à discrétion la farine de manioc, du poisson frais; le porc, la volaille, les bestiaux s'élèvent presque sans soins. Et cette population diminue!

Pour les hauts plateaux de l'Amérique centrale et méridionale, Jourdanet affirme que la descendance européenne va en déclinant sur les altitudes qui dépassent 2.000 mètres.

Quant à l'Égypte et à l'isthme de Suez, l'histoire de tous les siècles est là pour prouver qu'aucun Européen n'y fait souche.

Pour l'Algérie, l'analyse des statistiques des années 1853, 54, 55, 56, les seules où l'on connaisse le détail des nationalités, démontre que seuls les Espagnols et les Maltais y prospèrent. Les cimetières, s'écriait jadis le général Duvivier, sont les seules colonies toujours croissantes de l'Algérie.

Passons sur le Sénégal. Le Cap est favorable aux Européens, l'Océanie semble l'être.

Enfin, il est de fait que la race européenne ne fait pas souche dans l'Inde. « Les mieux doués qui ont résisté aux premiers assauts, y vieillissent vite, y meurent dans une décrépitude prématurée et leur descendance alanguie s'évanouit ». (Bertillon).

Il y a donc quelque déloyauté à affirmer aux pauvres gens l'existence de fabuleux pays de Cocagne où ils pourront vivre en travaillant. La terre est grande, mais *la plasticité de l'organisme est limitée.*

En outre, lorsqu'on nous dit que les colons sont des clients naturels, nous ne sommes pas obligés de tenir cette vérité pour indiscutable : le commerce est de par sa nature international; il ne reconnaît pas d'autre patrie que l'intérêt propre du commerçant.

Le seul argument de résistance des aèdes de la nationalité, est celui de la guerre.

C'est la corde sensible, l'objection décisive, irréfutable, vitale.

L'Allemand guette la frontière; il faut des combattants en nombre massif pour opposer à ses masses une résistance valable; ne nous parlez d'aucune espèce de considération si, en premier lieu, nous n'avons pas pour nous le nombre.

Cette importance prédominante accordée au nombre, bien qu'elle paraisse une vérité d'ordre élémentaire, de simple bon sens, est une nouveauté toute récente dans l'art militaire à propos de laquelle les spécialistes compétents sont loin d'être d'accord.

Un écrivain militaire, Derrécagaix, déclare dans *Stratégie et Tactique :*

> Dans la pratique, être le plus fort ne signifie pas avoir la supériorité numérique, témoin la deuxième période de la guerre de 1870, dans laquelle nous avions pour nous le nombre, sans l'éducation militaire qui crée la discipline, et dans laquelle nous fûmes vaincus.

Le général Bernard, dans un travail inédit sur la question déclare :

> Chercher exclusivement dans le nombre la clef de la victoire, c'est fermer les yeux devant l'histoire comme devant les principes et les moyens de la stratégie et de la tactique modernes.

Le nombre n'a toujours été que le cri d'alarme des nations faibles qui ont cru suppléer ainsi à la pénurie d'hommes de guerre sachant manier une armée comme un artiste qui a le génie de son art... Tout à la guerre dépend du choc, du combat. Or, pour le combat, rien d'embarrassant, de moins glorieux, de moins digne de génie que la pléthore numérique : avec ce boulet aux pieds, une masse d'hommes à nourrir, à administrer, à faire marcher, à ébranler même pour les mettre en mouvement, rien d'instantané, rien qui puisse assurer l'exécution d'une idée habilement conçue n'est possible...

La vérité historique, c'est que toutes les grandes opérations militaires ont été accomplies par de petites armées. (Général Lewal, *Institutions militaires*.)

Avec 34.000 hommes, Alexandre conquiert l'Asie mineure, la Perse, l'Inde, contre des ennemis forts de 500.000 hommes, dont la résistance est attestée par les batailles du Granique, d'Issus, d'Arbelles.

Avec 50.000, Annibal assujettit l'Espagne, franchit le Rhône, les Alpes, détruit trois armées romaines par les batailles du Tessin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Ici, 50.000 Carthaginois battent 80.000 Romains.

César n'a jamais eu sous ses ordres, en Gaule, plus de 90.000 hommes. A Pharsale, César, à la tête de 43.000 hommes, bat Pompée qui en a 90.000.

A Bouvines, 60.000 Français rencontrent 150.000 coalisés, Anglais, Flamands et Allemands.

A Crécy, 30.000 Anglais défont 70.000 Français.

A Poitiers, 12.000 Anglais défont 50.000 Français.

A Azincourt, 30.000 Anglais défont 100.000 Français.

Dans les temps modernes, même contraste. C'est avec une armée de 23.000 hommes que Condé gagne la bataille de Rocroy sur la meilleure infanterie de l'Europe; avec une faible armée encore qu'il achève sa destruction à Lens. En même temps, Turenne, à la tête de 35.000 hommes, envahit l'Allemagne. Les petites armées variant de 25.000 à 35.000 hommes, victorieuses de forces doubles à Sinzheim, Entzheim, Turckheim, Séneffe, rendent définitive la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté; ce sont les petites armées qui ont fait la France de Louis XIV. (Général Bernard.)

Un siècle plus tard, Frédéric le Grand étonnait l'Europe par la série de ses victoires obtenues avec des armées qui ne dépassaient pas 50.000 hommes.

Passons au cycle napoléonien :

A Marengo, 20.000 Français battent 40.000 Autrichiens.

A Austerlitz, 70.000 Français battent 90.000 Austro-Russes.

A Essling, 60.000 Français battent 90.000 Autrichiens.

A Dresde, 130.000 Français battent 205.000 alliés.

A Leipzig, 180.000 Français tiennent en échec plus de 300.000 coalisés.

Avec la plus grande armée qu'il ait jamais réunie, 477.000 hommes contre la Russie, Napoléon connaît son premier désastre.

La nécessité des gros effectifs s'imposa à l'opinion en France après Sadowa où cependant il n'y eut que 221.000 Prussiens contre 206.000 Autrichiens.

A la bataille d'Arbelles, Darius commandait, dit-on, à plus d'un million d'hommes, et il se fit battre par les 50.000 soldats d'Alexandre.

Cette malice des faits historiques à soutenir une opinion aussi subversive, est expliquée par l'opinion des grands capitaines.

Montecuculli ne voulait que des armées de 30.000 hommes. Turenne regardait une armée de 50.000 hommes comme « incommode pour qui la commande et qui la compose ».

Le maréchal de Saxe pensait qu'une armée ne devait pas dépasser 40.000 hommes.

Gouvion Saint-Cyr, Marmont, constatent l'impossibilité pour un seul homme, même eût-il du génie, de commander une armée trop nombreuse. (Les théoriciens modernes appellent trop nombreuses les armées de plus de 150.000 à 200.000 hommes.)

Le général Brialmont, que tout le monde s'accorde à considérer comme une des plus hautes autorités militaires de notre époque, a écrit qu'il « n'est pas logique de confier des armées de 250.000 hommes à des généraux de second ordre, lorsqu'il est prouvé que Turenne ne voulait pas commander à plus de 50.000 hommes et que Napoléon, le plus grand génie militaire des temps modernes, est inférieur à lui-même toutes les fois qu'il réunit sur un même champ de bataille plus de 100.000 combattants ».

Qu'opposent à ces faits les partisans du grand nombre? Des raisonnements. Pour eux, l'histoire ne se répète pas, la guerre moderne n'est pas la guerre de jadis. Certes. L'un d'eux, le général Berthout, passant par-dessus la difficulté des approvisionnements, par-dessus la prolongation possible de la lutte, déterminée par l'habileté de la résistance, et ne tenant pas compte de la grande facilité qu'il y a à faire sauter les chemins de fer, voit dans le nombre seul, le moyen d'en finir vite dès le début, en écrasant l'adversaire. (Voir la guerre du Transvaal.) Pour ce général, les chemins de fer pouvant en quelques jours transporter à de très grandes distances un nombre considérable de troupes et un énorme matériel de guerre, un État dont l'armée serait organisée de manière à pouvoir absorber dans ses rangs tous les hommes aptes à porter les armes, pourrait, dans les premiers jours, écraser un adversaire dont l'armée ne comprendrait, comme autrefois, qu'une très faible partie de la population.

Mais, d'autre part, faisant allusion aux armements modernes, un écrivain militaire allemand, Von der Goltz (*la Nation armée*), écrit :

Si du regard on plonge dans l'avenir, on apercevra le temps où les millions armés du temps présent auront fini de jouer leur rôle. Un nouvel Alexandre surgira qui, à la tête d'une petite troupe d'hommes parfaitement armés et exercés, poussera devant lui les masses énervées qui, dans leur tendance à toujours s'accroître, auront franchi les limites prescrites par la logique.

Ce qui tend à prouver que même, avec nos armements formidables, le nombre brutal des effectifs n'a pas acquis une prépondérance indiscutable dans l'esprit des plus compétents.

Mais le thème de la repopulation n'est pas uniquement un point de vue national. Certes, la vie d'une nation est quelque chose de grave et qui vaut qu'on s'en inquiète. — Toutefois, les partisans dévoués et sincères de la cause pensent trouver ailleurs — plus loin et plus haut — l'appui réel de leurs convictions. Pour eux, les arguments d'ordre national, avec leur caractère utilitaire, sont seulement des motifs à servir à la foule, à tous ceux qui sont incapables de se laisser émouvoir par des raisons supérieures. Les baïonnettes et les canons ennemis sont les accessoires du croquemitaine avec lequel on cherche à terroriser le peuple enfant.

Quant à ces raisons supérieures, elles sont d'ordre exclusivement moral. Elles tirent leur puissance de l'intérêt supérieur de l'humanité.

Pourquoi faut-il faire beaucoup d'enfants? Voilà une question qui semble évidemment immorale et qui suffit à classer un homme dans le mépris des honnêtes gens, Nous savons qu'il y a à l'heure actuelle des hommes qui ne font pas d'enfants — ou si peu! — Les moralistes nous disent que les motifs de leur abstention « sont du plus bas égoïsme et profondément immoraux ». (A. Parodi.)

Le tollé d'instinctive indignation qui réprouve les doctrines malthusiennes en est un fidèle témoignage. Il n'est si misérable avorteuse qui ne soit prête à lapider l'auteur de l'*Essai sur la loi de population.*

Malthus, ce moraliste rigide, par une ironie du sort est devenu chez nous, dans l'opinion publique, le prototype de l'immoralité.

Nous ne voulons rien entendre des explications qu'il donne : fussent-elles les meilleures du monde — et elles ne le sont pas — il nous suffit que sa doctrine est immorale; elle est *contre nature.* Et voilà la raison en dernière analyse! Car, nous sommes bons, nos contemporains sont bons à outrance. Tout imbus de morale et de philanthropie, ils défendent la nature, la nature elle-même contre la dépravation des hommes.

Il ne s'agit pas ici d'une morale quelconque divine ou humaine : c'est une notion primitive, fondamentale, incontestable, semble-t-il, pour quiconque n'est pas tout simplement, un monstre.

Malheur à l'impie qui aura refait ou seulement corrigé l'œuvre de la Nature! C'est elle qui nous envoie toutes les bonnes maladies, tant épidémiques que sporadiques, tant éphémères qu'incurables, tant douloureuses qu'abêtissantes. Hélas! il faut bien constater que la bonne Nature se réserve encore de nous envoyer les bons tremblements de terre et les bonnes inondations. Il faut bien constater qu'il y a des bêtes féroces et des criminels et que nous n'hésitons pas un seul instant à nous en protéger. La nature! Comme si toute l'œuvre de la civilisation humaine n'était pas de la transformer, de l'adapter à nos besoins!

Il est curieux de voir quelle place a prise dans ce débat la religion

elle-même. On a été jusqu'à accuser l'irréligion d'être la cause — ou une des causes — de la diminution des naissances. Et l'on ne pense pas un instant à s'étonner de voir le christianisme qui est au fond une religion de mysticisme et de suicide moral — la vraie vie est dans un autre monde — présider aux priapées des peuples et exaspérer les ardeurs attiédies! Est-ce donc vraiment là l'attitude de la religion dans ce débat? En aucune façon.

Saint Ambroise a composé trois traités sur la virginité, qu'il appelle une « exemption de toute souillure » ; il dit aux vierges, entre autres belles choses : « Une vierge ne connait ni les inconvénients de la grossesse ni les douleurs de l'enfantement. » Et saint Bernard parlant de la chasteté, ce self-restraint radical : « Une âme chaste est par vertu ce que l'ange est par nature. Il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme. »

Et Chateaubriand :

Elle [la chasteté] se change en étude chez le savant, elle devient méditation dans le solitaire, caractère essentiel de l'âme et de la force mentale ; il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit; elle est donc la première des qualités, puisqu'elle donne une nouvelle vigueur à l'âme et que l'âme est la plus belle partie de nous-mêmes...

...Or il nous paraît qu'une des premières lois naturelles qui dut s'abolir à la Nouvelle Alliance fut celle qui favorisait la population au delà de certaines bornes. Autre fut Jésus-Christ; autre, Abraham : celui-ci parut dans un temps d'innocence où la terre manquait d'habitants ; Jésus-Christ vint au contraire au milieu de la corruption des hommes, et lorsque le monde avait perdu sa solitude. La pudeur peut donc fermer aujourd'hui le sein des femmes; la seconde Ève, en guérissant les maux dont la première avait été frappée, a fait descendre la virginité du ciel, pour nous donner une idée de cet état de pureté et de joie qui précède les antiques douleurs de la mère.

Le législateur des chrétiens naquit d'une vierge et mourut vierge. N'a-t-il pas voulu nous enseigner par-là sous les rapports politiques et naturels, que la terre était arrivée à son complément d'habitants, et que, loin de multiplier les générations, il faudrait désormais les restreindre? A l'appui de cette opinion, on remarque que les États ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes. Une population excessive est le fléau des empires. Les Barbares du Nord ont dévasté le globe quand leurs forêts ont été remplies; la Suisse était obligée de verser ses industrieux habitants aux royaumes étrangers, comme elle leur verse ses rivières fécondes; et sous nos propres yeux, au moment même où la France a perdu tant de laboureurs, la culture n'en paraît que plus florissante. Hélas! misérables insectes que nous sommes! bourdonnant autour d'une coupe d'absinthe où par hasard sont tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres lorsque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos désirs. De ce terrain qui diminue toujours et de ces passions qui augmentent sans cesse, doivent résulter tôt ou tard, d'effroyables révolutions. *(Génie du Christianisme, passim.)*

Ce sont ces raisons que M. A. Parodi a appelées des raisons du plus bas égoïsme et profondément immorales...

Les catholiques orthodoxes ne trouvent donc point dans la morale de leur religion, une incitation quelconque à des prolifications. Aucun saint ni aucune sainte ne furent béatifiés pour leur vertu génératrice.

Il est juste d'ajouter que les membres du clergé ne se croient point obligés d'enseigner aux populations les préceptes absolus de saint Ambroise ou de saint Bernard. Opportunistes, ils reconnaissent — quand cela est indispensable — les nécessités physiologiques, et encouragent même la fabrication d'âmes nouvelles dans l'état de mariage.

Dieu, disent-ils, bénit les nombreuses familles. Mais il bénit aussi tous les infirmes et tous les malades; les malheureux de toutes sortes sont accablés de ses bénédictions. Il donne aux couples féconds une bénédiction qu'il refuse à la salacité: bien sûr! Mais l'état de chasteté n'en est pas moins celui qui lui est le plus agréable, celui qu'il exige de ses meilleurs serviteurs.

C'est que l'Église, subtile, admet ce distinguo fondamental : le conseil et le précepte. Précepte : marie-toi, fais des enfants — Conseil : ne te marie pas. Le précepte est pour le peuple, le fretin, les gens incapables de s'élever plus haut ; ceux à qui on ne peut demander davantage. Le conseil est pour les natures d'élite, les gens qui ont un intérêt supérieur.

Non la morale religieuse n'a rien à voir dans cette question. Que la religion décroisse, agonise, disparaisse : nous savons que les dieux aussi sont mortels. Mais du moins il nous restera la morale simplement humaine. Est-ce que cette morale humaine, prise d'une frénésie sauvage vers les mamelles ruisselantes et les portées innombrables va nous contraindre à honnir indistinctement les flancs stériles des vierges, à ne rechercher que le grouillement, le pullulement de la vie, en feignant de croire que la manne tombera du ciel ou que nous saurons l'en faire descendre, en alléguant que les ressources de la planète sont inépuisables, et inépuisables les rendements d'un progrès futur?

En vérité, cela n'est pas sérieux. Les hommes ne peuvent pas être réputés égoïstes et immoraux, dans la mesure où ils ont peu d'enfants. On ne peut pas dire que le pauvre soit plus altruiste que le riche, le Russe que le Français, l'ouvrier que le paysan.

Bien d'autres causes que l'égoisme expliquent l'abstention de ces citoyens que l'on voudrait réputer mauvais. Car il est illégitime d'admettre que tout soit douleur dans la maternité. Les douleurs de l'enfantement s'oublient au contraire dans les joies de la délivrance. Il y a de grandes et véhémentes compensations. Se priver de postérité, c'est se fermer une des principales jouissances de la vie humaine.

Il paraît difficile de discerner de quel côté est l'égoïsme ; de celui qui procrée gaîment l'enfant-jouet ou de celui qui volontairement se prive de sa présence, dans la crainte de ne pouvoir assurer à l'être fragile une existence au moins possible.

Les défenseurs d'une idée cherchent toujours à suppléer à la qualité de leurs arguments par la quantité. Cela impose à première vue, il se peut que telle raison ne soit pas précisément très solide ; mais il y en a tant d'autres. Dans l'espèce, on a encore évoqué sérieusement l'argument du grand homme possible.

— Savez-vous, si dans le nombre des enfants que vous n'appelez pas à naître, ne se trouve pas précisément le grand homme qui — savant, artiste ou prophète — eût bouleversé la face du monde, renouvelé la vie, sauvé la planète ?

Il y aurait beaucoup à dire sur cette conception du grand homme. Elle semble tenir pour démontré que les conditions de culture du génial bambin sont absolument indifférentes, ce qui est sans doute excessif. Mais le principe même de l'objection ne saurait être considéré que comme une agréable facétie. Admise cette théorie, toute femme doit commencer à engendrer dès que nubile et ne pas prendre une minute de répit jusqu'à l'épuisement de sa fécondité ; car telle est la malice du hasard que le seul enfant omis serait précisément le bon.

Ainsi, plaisants ou sévères, les arguments des repeupleurs sont tous assez dénués de réelle solidité.

Ce fameux péril sur lequel on va se lamentant apparaît surtout une imagination ingénieuse, propre à terroriser les braves gens : mais il n'y a pas lieu de mobiliser les foudres de la loi et de déchaîner des tempêtes, d'ailleurs stériles, contre telle ou telle catégorie de citoyens. A quelque cause qu'on doive attribuer la diminution des naissances, il n'est pas indispensable de s'en désoler ; c'est un fait massif, brutal, général, ne comportant aucune inquiétude — tant qu'il ne signifiera qu'un *ralentissement dans l'accroissement, continu, de la population.*

Des faits significatifs attestent d'ailleurs que ceux-là même qui prétendent remédier au mal ne le connaissent que d'une façon toute superficielle. Ainsi la proposition du député Charles Bernard qui pense favoriser la repopulation en facilitant les mariages, alors que les statistiques nous apprennent que la diminution de la natalité coïncide avec un état stationnaire de la nuptialité, quand ce n'est pas avec un accroissement de celle-ci. Et voilà la sagesse de nos sauveteurs !

La loi, dans cette circonstance, assume un rôle quelque peu outrecuidant : sa mission est de s'ingénier à rendre plus belle et plus enviable la vie des vivants ; c'est le plus sûr moyen qu'elle ait de décider les fœtus récalcitrants à abandonner pour notre belle planète, le royaume, encore hypothétique, des anges.

MARCEL RÉJA

Le Journal de Pavlik Dolsky

(*Suite*)

6 mars.

Un savant de jadis professait que le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'homme même. J'ai fourni hier une vérification de cet aphorisme, en consignant dans mon journal que j'étais amoureux de Lydia. Tant que ce sentiment n'existe que dans la conscience, on peut encore lutter contre lui, mais une fois qu'il est formulé clairement, exprimé par des paroles ou écrit sur le papier, la lutte devient impossible; cela équivaut à reconnaître par acte notarié sa toute-puissance. Déjà l'on ne se possède plus soi-même, on agit sous l'influence des forces sombres, inconnues. Aujourd'hui, par exemple, j'avais décidé très fermement de ne pas aller chez Maria Pétrovna, et j'ai dîné au club. Ce club que j'aimais tant autrefois m'a semblé un désert : toujours les mêmes personnes, toujours les mêmes conversations, toujours les mêmes menus. Autrefois cette monotonie traditionnelle me plaisait; aujourd'hui, elle m'enniue affreusement. Après le dîner, au billard, j'ai vu le vieux Troutniew qui jouait avec le marqueur. Autrefois je ne faisais guère attention à ce Troutniev; je suis content de le voir à présent, car Troutniew est parent des Zibkine et va souvent chez eux; aussi je pus, en causant avec lui, parler deux fois de Lydia Lvovna.

Comme je causais avec Troutniev un peu surpris de mon extrême amabilité, à la porte parut l'estimé administrateur André Ivanovitch. J'eus aussitôt le pressentiment qu'il allait me dire quelque chose de désagréable. Je ne me trompais pas.

— Qu'avez-vous, mon cher Pavel Matvéiévitch ? me demanda-t-il avec quelque pitié et en me serrant la main. Quelle mine! Comme vous avez vieilli !

— Eh! oui, André Ivanovitch, c'est la vieillesse.

— C'est ce qui s'appelle une belle vieillesse! exclamait. Troutniev. L'autre jour, Pavel Matvéiévitch a si bien dansé qu'il a fatigué tous les jeunes... D'ailleurs Pavel Matvéiévitch n'est pas si vieux...

---

(1) Voir *La revue blanche* du 15 avril 1902.

— Je vous demande pardon, répondit André Ivanovitch. Je connais beaucoup de cas analogues : on se croit toujours jeune, et un beau matin on s'éveille et on est un vieillard. C'est comme au piquet on compte 28, 29 et, le coup d'après, 60.

Très content de son mot, André Ivanovitch courut le colporter à travers le club.

A ce moment, neuf heures sonnaient à la grande horloge. Je me levai et descendis en hâte, comme si je craignais de manquer un train. — « Serguievskaïa et vite! »; criai-je au cocher, en montant en traîneau. Je ne sais pourquoi une envie irrésistible m'était venue tout à coup de voir Lydia, de la voir, rien de plus; je ne songeais pas à lui parler, mais à rester avec Maria Pétrovna. Quel plaisir, en effet, pouvait lui procurer la vue de ma vieille figure fatiguée, quand brillaient autour d'elle tant de jeunes et joyeux visages ? Mais elle, on peut la regarder, il n'est défendu à personne de regarder le soleil, les étoiles, la coupole de Saint-Isaac, voilà les réflexions que je faisais en traîneau. Mais, si modeste que fût mon désir, je ne pus le réaliser : le concierge m'apprit qu'il n'y avait pas trois minutes, les jeunes gens étaient partis en troïka et que Maria Pétrovna était chez elle. Le sort voulait me prouver qu'il n'est pas toujours permis de regarder la coupole de Saint-Isaac.

Maria Pétrovna était dans ses jours de tristesse, et la conversation ne parvenait pas à s'établir entre nous.

— Naturellement, Lydia Lvovna n'est jamais à la maison, dis-je non sans aigreur.

— Comment, jamais ? Hier, elle n'est pas sortie de la journée.

— Avoir cent personnes chez soi, voilà ce que vous appelez rester à la maison ? Savez-vous, Maria Pétrovna, que vous m'étonnez : vous aimez beaucoup votre nièce, et cependant avec ces troïkas tous les jours, ces soirées, ces baraques, vous ne la voyez presque jamais.

— Il est vrai que je la vois peu ; mais que voulez-vous, Paul... il faut que jeunesse se passe.

— Oui, jeunesse, jeunesse, tant qu'on voudra ; mais il y a limite à tout, et il me semble que la manière de vivre de Lydia Lvovna ne laisse guère à l'esprit et au cœur le temps de se développer, et peut-être n'est-il pas très convenable...

— Pour le coup, Paul, si quelqu'un devait s'étonner, c'est bien moi. J'ai toujours dit ce que je vous dites à présent, et vous m'avez toujours contredit. Je désapprouvais les troïkas, et vous les prôniez. La société qui se réunit chez les Zibkine, me

déplaît, tout à fait ; je voulais que Lydia n'y parût que le moins possible, vous m'avez prouvé que j'avais tort, Sonia Zibkina ayant été élevée avec Lydia. Et pour ces baraques enfin, vous vous rappelez que nous nous sommes presque querellés parce que je ne voulais pas que Lydia s'y rendît. J'ai eu confiance dans votre tact et votre usage du monde, et vous me reprochez maintenant de vous avoir écouté ! Vraiment, Paul, vous êtes injuste.

Maria Pétrovna avait tout à fait raison, mais je ne m'en irritai que davantage.

— Eh bien, admettons. Puisque vous voulez que toute la faute soit à moi, je le veux aussi, j'en accepte la responsabilité. Mais, dites-moi, Maria Pétrovna, quand vous ai-je conseillé de permettre à votre nièce d'être familière avec les jeunes gens, de les appeler par leurs prénoms, de passer avec eux des journées entières ?...

— Vous parler de Michel Kozielsky ? mais c'est un parent...

— Ah, pardon ! j'oubliais cette fameuse parenté. La mère de la princesse Kozielsky était la cousine issue de germaine de la grand' mère de Lydia. Que voilà donc une parenté étroite ! .. Croyez bien qu'elle n'empêche rien.

« Assez, arrête-toi », me disait timidement une voix intérieure ; mais j'étais fâcheusement en train, et je déversai la bile qui bouillait dans mon âme depuis un mois.

Maria Pétrovna se contenta de s'éventer.

— Cette fois, Paul, cette fois je ne suis pas du tout de votre avis. Michel est un jeune homme de bonne famille qui ne se permettrait rien de répréhensible. Mais vous avez une dent contre lui, voilà longtemps que je l'ai remarqué. Lui-même le sait et, hier encore, il disait : « Je ne sais pourquoi Melchissédec m'en veut... »

Je bondis comme si une guêpe m'eût piqué.

— Tiens ! tiens ! il a dit ça . Ce Melchissédec... c'est moi ?

— Oui, c'est un sobriquet que la jeunesse vous a donné, je ne sais trop pourquoi.

— C'est le comble ! criai-je en parcourant la chambre, et je manquai de renverser la table à thé qui se trouvait sur mon passage. Je vous remercie, Maria Pétrovna : ce n'est pas assez d'avoir fait de votre maison un asile pour les jeunes gens les plus fous, vous leur permettez encore d'offenser vos amis, d'offenser un homme qui vous connaît depuis votre enfance... qui... qui était témoin à votre mariage...

— Mais qu'avez-vous, Paul? calmez-vous, balbutiait Maria Pétrovna, qui courait à mes trousses et finit par tomber assise sur le divan. Je ne comprends pas du tout ce qui a pu vous offenser tant. Si Melchissédec eût été un malfaiteur, un assassin, je comprendrais encore; mais je vous assure que c'était un homme très respectable, un saint, je crois. Je serais très flattée qu'on m'appelât Melchissédec; l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes*, il y avait sur lui un article : je vais vous le retrouver si vous voulez, à l'instant.

— Non, c'est inutile! (Je criais comme un fou). Non, je vous jure que je ne lirai pas l'article; les ducs de Bourgogne me suffisent, et puis vous ne savez pas, Maria Pétrovna? J'ai horreur de votre *Revue des Deux Mondes*; je la hais de toute mon âme : ce n'est pas une Revue, mais un somnifère, quelque chose comme ces Cloches du Monastère que vous aimez tant.

— Oh! prenez garde, Paul... Qu'avez-vous? Vous commencez à dire des sottises.

Je me mis à réfléchir.

— Pardonnez-moi, Maria Pétrovna, je ne sais vraiment plus ce que je dis; mais, voyez-vous, je me sens mal, ma tête n'est pas très solide.

— C'est vrai, oui, vous êtes pâle comme un mort... Je vais vous chercher ignatium : cela vous soulagera immédiatement.

J'avalai cinq granules d'ignatium, puis quelques autres granules, mais cela ne me soulagea pas; la fièvre me gagnait. Maria Pétrovna donna l'ordre d'atteler et fit prévenir le médecin. On m'a reconduit à la maison, mis au lit, et donné du thé. Deux heures après, j'étais réchauffé, mais je ne pouvais dormir. Je me levai donc, et, en manière de mortification, j'ai relaté en détail ma conversation avec Maria Pétrovna : ce morceau me rappellera toujours combien j'ai été sot, insolent et grossier.

Pour toi petit lâche, qui donnes des sobriquets à des hommes trois fois plus âgés que toi et qui composes sur eux des vers idiots, parce que tu te dandines et cambres ta poitrine, tu te crois tout permis; mais moi aussi j'ai été page : je me dandinais en cambrant la poitrine; je n'étais pas plus mal que toi, et j'avais assurément plus d'esprit. Mais voilà! à présent, je suis délaissé et je parais ridicule! Le même sort t'attend : insensiblement, passeront les années et quand ta bouche édentée bégaiera, un autre page, qui n'est pas encore né, cambrera la poitrine et composera sur toi des vers imbéciles. Aujourd'hui, c'est toi qui me piétines, et je n'ai nul moyen de me venger : mais patiente : je serai vengé par le temps. On t'a dit souvent sans

doute, et toi, comme un stupide perroquet, tu le répètes, que le temps, c'est de l'argent ; mais, parvenu à mon âge, tu reconnaîtras que le temps est beaucoup plus que de l'argent : le temps, c'est le juge le plus équitable et le plus implacable bourreau.

17 mars.

Je suis resté quelques jours au lit. Le premier jour, Maria Pétrovna a fait prendre de mes nouvelles, ce qui prouve son extrême bonté, car, après mon incartade, elle eût pu, non seulement ne pas me témoigner de sollicitude, mais encore me consigner sa porte. Le second jour, j'ai reçu un billet de Lydia. Je l'ai relu tant de fois que je le transcris par cœur.

« C'est à tort que vous en voulez à Michel : c'est une gouvernante des Zibkine qui vous a appelé Melchissédec ; Sonia nous l'a répété, et cela nous a semblé amusant. Mais puisque cela vous fâche, désormais personne ne le dira plus. Vous ne sauriez croire combien je suis peinée de vous savoir malade et combien je désire vous voir au plus vite.

« Votre amie,

« LYDIA. »

Ce billet m'a tout à fait calmé et j'ai passé au lit une heureuse journée : j'oubliai ma maladie et tout ce qui m'entourait ; je ne voyais devant moi que Lydia, et je récitais sans me lasser « le Dernier Amour », une poésie de Tutchev que j'adore :

Oh! comme à la limite de l'âge,
Notre amour est plus tendre, plus superstitieux.

Oui, superstitieux ; on ne pouvait imaginer d'épithète plus juste.

J'ai examiné attentivement l'écriture indécise, presque enfantine de Lydia : dans la forme des lettres je cherchais à lire son caractère, mon avenir. Si j'étais jeune, je désirerais ardemment son portrait, mais je n'en ai pas besoin pour la voir. Elle écrit la lettre K avec une petite boucle en haut ; je crois deviner son regard dans cette boucle.

O toi, mon dernier amour,
Tu es le bonheur et le désespoir !

23 mars.

Si le royaume de l'Amour existait réellement, comme il serait étrange et cruel ! Quelles lois y règneraient ? Mais peut-il y avoir

des lois pour ce souverain capricieux! Des centaines de jolies femmes passent devant vous et vous laissent tout à fait indifférent; tout à coup vous apercevez un visage quelconque, et aussitôt vous sentez que votre vie en est remplie et que, hors de ce visage, dans le monde entier il n'y a plus rien pour vous...

Pourquoi? Peut-être votre bisaïeul a-t-il aimé une femme qui ressemblait à celle-là et son image est-elle entrée en vous, dans votre sang, dans vos nerfs. C'est un bonheur que de rencontrer cette femme : quand on est jeune, elle peut répondre à votre appel et l'Amour vous recevra tous deux dans son brillant palais.

Hélas! ma jeunesse a passé sans que se fît cette rencontre bénie!... Mais pourquoi ne la ferais-je plus à présent? « Vous n'êtes pas un vieillard, mais tout de même vous êtes âgé », m'a dit Lydia le jour que nous avons fait connaissance. Qu'est-ce que cela veut dire, âgé? Est-ce ma faute si elle est née trop tard ou si je suis né trop tôt.

L'âge est-il donc un crime? Au contraire, dans toutes les autres circonstances, l'homme, à mesure des années, rencontre l'estime, les honneurs. Pourquoi donc le priver du droit le plus sacré, du droit d'aimer? Aussi bien pourquoi ne pas assassiner tout homme qui a passé la quarantaine? « Non, me dit la cruelle souveraine, on ne t'assassinera pas, on ne te privera pas du droit d'aimer. Viens chez moi si tu veux; mais, dans mon royaume, la vie ne te sera pas douce. Reste plutôt à l'entrée du palais et admire comme je distribuerai aux autres mes sourires, mes caresses; toi, à la porte, tu n'auras qu'à te taire. Pour toi ni d'égards ni d'honneurs; et ne t'avise pas de faire voir ton mécontentement : tu te ferais congédier; ton sang bouillira et les outrages te révolteront, mais il faudra que tu souries; ton cœur se brisera de douleur, et il faudra que tu danses; mais surtout il sied que tu te taises, te taises, te taises! »

Non, je ne me tairai pas. Quoi qu'il puisse en advenir, je pénétrerai dans le palais magique et je parlerai fièrement le langage d'un homme libre. Peut-être ne me chassera-t-on pas... Les femmes n'aiment pas les seuls jouvenceaux : ainsi, sans aller plus loin, Mazeppa était beaucoup plus vieux que moi et Marie l'aima. Puis, enfin, je ne suis pas un vieillard, je ne suis pas ce Stépan Stépanovitch qui est paralysé depuis deux ans.

26 mars.

Avant-hier, le docteur m'a permis de me lever mais non pas de sortir, et aussitôt m'est entré en tête le projet de m'expliquer nettement avec Lydia. A vrai dire, tout mon espoir de réussir se

fonde sur le billet. Mais que prouve ce billet? Il est écrit strictement en vue de disculper Michel, je le vois à présent clair comme le jour ; naguère, j'y voyais tout autre chose.

Je parcourais mon appartement, et, enivré par les derniers vers de Tutchev, j'avais perdu jusqu'au souvenir du désespoir et ne pensais qu'au bonheur d'être le mari de Lydia, de lui consacrer tout le reste de mes forces, de ma vie. C'est hier que j'avais définitivement arrêté mon plan et je viens de le mettre à exécution.

J'avais prié le docteur de venir aujourd'hui de meilleure heure, pour observer l'effet d'une nouvelle drogue fortifiante. Il est venu à dix heures, a paru très satisfait du résultat obtenu et de mon empressement à suivre ses ordonnances; enfin, il a exprimé l'espoir qu'il pourrait peut-être me permettre de sortir dans une dizaine de jours. Dès qu'il eût passé la porte je m'habillai et courus à la Serguievskaïa Mon planre posait sur ce fait que, Maria Pétrovna se levant tard, je ne rencontrerais pas d'autres visiteurs. Je ne m'étais pas trompé : Lydia était seule au salon, elle étudiait une sonate. Elle fut très contente de me voir et voulut courir éveiller Maria Pétrovna : j'eus du mal à l'en empêcher. Nous avons commencé par dire des niaiseries; le temps passait; je savais que je ne retrouverais pas de sitôt un moment favorable, et néanmoins une horrible timidité liait ma langue. Enfin je me décidai. Je pris les choses de loin ; je parlai de ma solitude... Mais exprimer que Lydia seule pouvait d'un coup faire cesser tous mes chagrins, je n'y parvenais pas. Le langage fier d'un homme libre que je voulais tenir à Lydia baissait de quelques tons. Depuis le commencement de ma harangue, Lydia me considérait d'un air malicieux; elle voulait dire quelque chose, mais hésitait; enfin :

— Pavlik, parlez plus clairement. Vous me faites une déclaration. Oh ! comme vous êtes charmant, comme je suis contente.

Elle quitta sa place et me prit les mains.

— Ce n'est pas un rêve, Lydia ! criai-je hors de moi, fou de bonheur, en serrant ses mains. Vous consentez à être ma femme ?

Lydia dégagea ses mains et alla se rasseoir à sa place.

— Mais non, Pavlik, je ne le puis ; et cependant je suis très heureuse de votre proposition.

— Que voulez-vous dire, Lydia, et pourquoi me torturer ainsi ?

— C'est un grand secret; mais tout de même je vous dirai tout : j'ai promis à Michel de l'épouser.

— Comment, Michel! il est encore à l'École.

— Dans quatre mois il sera officier et alors nous nous marierons aussitôt, et, si à cause de son âge on ne le lui permet pas, il se fera délivrer un certificat médical, demandera un congé et ne retournera au régiment qu'ensuite. C'est décidé depuis longtemps... j'étais encore en pension; nous nous aimions déjà. Vous voyez comme je vous aime, quel secret je vous dis... Personne, personne ne le sait. Vous m'avez fait tant de peine quand vous avez parlé de votre solitude que, si je n'étais pas engagée envers Michel, je vous épouserais. Vous ne savez pas... épousez tante Marie : nous vivrions tous ensemble, ce serait si gentil! Vous ne voulez pas? Je vous en prie, faites-le pour moi. Ah! Puis-je raconter que vous m'avez fait votre demande?

Je me taisais.

— Eh bien! je ne le raconterai pas : je vois que vous ne le voulez pas. Je ne le dirai qu'à Michel. A Michel, on peut... ?

— Oh! assurément, qu'à Michel, on peut! criai-je désespéré. Non seulement qu'on peut, mais on doit : il le faut. Comment ne pas le raconter à Michel. Il sera votre mari... Pour tout autre, un tel bonheur suffirait; mais pour Michel, c'est encore peu : pour son triomphe il lui faut en outre le plaisir de se moquer d'un pauvre vieillard auquel il ne reste rien au monde.

Lydia quitta de nouveau sa place et entourant mon cou de ses bras :

— Cher Pavlik, pardonnez-moi : j'ai dit une grosse sottise. Non, non, vous pouvez être sûr que je ne le raconterai à personne, ni à tante Marie, ni à Michel, à personne : ce sera un secret de vous à moi; vous m'aimerez comme avant, nous resterons amis.

Je me sentis prêt à pleurer comme un enfant et courus chez moi.

Et voilà comment finit mon dernier amour. Le bonheur est parti, le désespoir seul reste...

Je dois avouer que, de retour chez moi, j'éprouvai d'abord une sorte de soulagement. Au moins la situation était claire : plus de trouble à craindre, ni d'espoir; rien ne m'empêcherait plus de continuer mon journal. Je l'ai entrepris en vue d'y résumer ma vie passée et je me suis laissé entraîner par les événements présents: désormais, il n'y aura plus de présent; il n'y aura plus que le passé!

Ce que je goûte le plus dans les explications de Lydia, c'est ce certificat de médecin que veut se faire délivrer Michel Kozielsky. Je voudrais voir le médecin qui le lui délivrera. Il est fort comme

un tronc d'arbre, et si même toutes les facultés de médecine du monde s'assemblaient à Pétersbourg, elles ne pourraient lui trouver de maladie. Pour être malade, il faut évidemment être un homme intelligent, instruit ; est-ce que les bûches sont malades !

27 mars.

Contrairement à ce que j'écrivais hier, il me faut consacrer encore une page à des événements actuels.

Hier à peine avais-je achevé la relation de mon entretien avec Lydia, qu'on me remit un billet de Maria Pétrovna :

« Mon cher Paul, j'ai été très heureuse d'apprendre que vous êtes venu à la maison ce matin. Je ne savais pas qu'on vous permît de sortir ; venez dîner avec moi. Lydia est partie pour la journée, je suis seule. »

Le matin, j'avais supporté mon échec avec assez de courage ; mais en entrant chez Maria Pétrovna, à la vue de ces murs entre lesquels était né et mort mon dernier espoir, je souffris horriblemennt. Mon âme me fit mal comme une dent gâtée. Pour ma souffrance je ne pouvais espérer remède plus calmant que la société de Maria Pétrovna. Très effrayée de ma pâleur, elle me soigna, me plaignit, et je me sentis pour elle un élan de si douce reconnaissance, que je me décidai à lui conter ma peine.

— Maria Pétrovnia, dis-je quand, après le dîner, nous nous fûmes assis dans le petit salon, nous sommes de si vieux amis que je crois de mon devoir de me confesser à vous. Peut-être vous fâcherez-vous ; cependant je vous dirai tout.

— Oui, c'est vrai, Paul, nous sommes de très vieux amis.

— Savez-vous pourquoi je suis venu ce matin ? J'ai fait une déclaration à Lydia.

A une telle nouvelle, toute autre femme eût au moins poussé un cri d'étonnement : mais rien ne peut étonner Maria Pétrovna ; elle se contenta de me demander avec calme :

— Oui, vraiment, eh bien ?

— Naturellement j'ai essuyé un refus, mais on ne pouvait espérer autre chose.

— Ne ne dites pas cela. Si Lydia me demandait conseil, je l'engagerais à agréer votre demande : vous feriez un mari charmant.

— Je vous remercie, Maria Pétrovna, bien que vous ne disiez cela que pour me consoler.

— Non, vous savez que je ne vous flatte jamais. Si j'étais à la place de Lydia, j'accepterais sûrement. Il est vrai qu'entre vous existe une assez grande différence d'âge... Mais qu'importe? Il arrive si souvent à présent de voir des jeunes filles épouser par amour des hommes jeunes et être malheureuses toute leur vie...

Ma tendresse pour Maria Pétrovna augmentait à mesure qu'elle parlait. Pour sa dernière phrase je l'aurais embrassée. « Voilà, pensais-je, une femme qui m'aime vraiment et m'apprécie, elle ne se moquerait pas de moi comme l'autre, et, cependant, comme il arrive toujours dans la vie, je n'ai pas su la distinguer, et maintenant je suis obligé de me priver de cette dernière consolation, de ce suprême refuge. En effet, après ce qui s'est passé entre Lydia et moi, il ne m'est plus possible de revenir aussi souvent ici. » Et tout à coup j'éprouvai une vive douleur à la pensée d'être obligé de rentrer chez moi. Jamais je n'avais souffert de la solitude; mais jadis c'était autre chose : jadis j'avais l'espoir; mais rentrer à présent dans cet appartement vide, froid, pour passer seul les heures sans fin de la souffrance, de la maladie et avec le souvenir perpétuel de l'affront insupportable, amer ; non c'est trop pénible !

Je regardai Maria Pétrovna ; ses yeux brillaient d'une telle bonté qu'elle me sembla belle.

— Maria Pétrovna, m'écriai-je tout à coup, m'étonnant moi-même, puisque vous le feriez à la place de Lydia, faites-le donc à la vôtre : soyez ma femme !

Maria Pétrovna ne parut pas étonnée de ce langage. Elle se tut un instant, puis répondit :

— Non, Paul, à ma place c'est tout à fait impossible.

— Impossible !... pourquoi ?

— Pour beaucoup de raisons. D'abord je ne veux pas aliéner ma liberté.

— Mais pourquoi diable avez-vous besoin de liberté ? m'écriai-je sans plus choisir mes expressions. Vraiment on pourrait s'imaginer que vous faites je ne sais quel usage de votre liberté. Vous vivez comme la supérieure d'un couvent; seulement en guise de psaumes vous lisez *la Revue des Deux Mondes*, ce qui est presque la même chose. N'ayez pas peur, je n'attaquerai pas notre chère Revue; soyez sûre que je vous laisserai libre là dessus. Eh bien, avez-vous quelque autre raison ?

— Beaucoup d'autres. D'abord il est trop tard. Pourquoi ne pas avoir demandé ma main au temps, vous vous rappelez, où vous m'avez tant aimée !

— Pour l'amour de Dieu, Maria Pétrovna, nous avions alors dix ans l'un et l'autre! Peut-on se marier à dix ans?

— Paul, vous vous trompez : vous aviez alors sept ans de plus que moi.

— Eh bien, soit, je ne discute pas; mais si j'avais alors sept ans de plus que vous, la même différence subsiste; en quoi ce peut-il être un obstacle?

— Non, vous ne m'avez pas comprise. Je voulais dire qu'à mon âge il est affreux de commencer une nouvelle vie, d'entrer dans un monde inconnu.

— Comment, inconnu? Vous oubliez, il me semble, que vous avez été mariée et que vous avez été assez heureuse avec feu votre mari.

— C'est vrai, j'aimais et j'estimais Ossip Vassiliévitch; néanmoins, dans les relations conjugales il y a beaucoup d'ennuis; et puis, je vous dirai qu'il y a encore dans tout cela un côté ridicule qui n'est pas du tout pour me plaire.

Il me fallait battre en retraite; mais à ce moment perdre Maria Pétrovna me semblait un tel malheur que j'insistai encore.

— Maria Pétrovna, écoutez-moi. Nous nous connaissons depuis si longtemps, qu'avec des concessions réciproques il nous sera très facile d'effacer tous ces inconvénients de la vie conjugale. Déjà nous nous voyons tous les jours. Qu'y aura-t-il donc d'étonnant à ce que nous nous mariions? Ce ne sera pas un mariage de passion : à notre âge il est ridicule d'être follement amoureux; ce ne sera pas un mariage d'intérêt, puisque chacun de nous a sa fortune assurée et une situation assez brillante dans le monde; ce sera, si l'on peut dire, un mariage de commodité et de vieille amitié. Enfin, nous arrivons à l'âge où nous attendent la maladie et une foule de misères. Au lieu d'envoyer prendre chaque jour des nouvelles l'un de la santé de l'autre, ne ferons-nous pas mieux de nous soigner l'un l'autre et de nous aider mutuellement à vivre de notre mieux nos derniers jours. Jusqu'ici, nous avons marché côte à côte; donnons-nous la main à présent.

Mon éloquence fut vaine. Maria Pétrovna ne m'écoutait pas : elle était évidemment plongée dans ses souvenirs matrimoniaux.

— Imaginez-vous, interrompit-elle, qu'Ossip Vassiliévitch venait parfois chez moi enveloppé dans une vieille robe de chambre de fourrure et en fumant sa pipe. Dieu! rien que d'y penser j'ai des nausées; et après, quand il partait, cette four-

rure restait sur mon divan; et une fois, devant moi, il a ôté son ratelier et l'a frotté avec je ne sais quelle poudre. C'est affreux! affreux!

— Mais avec moi la même chose n'est pas à craindre, je n'enlèverai pas de ratelier devant vous, parce que toutes mes dents sont très bien conservées; je ne fume jamais la pipe, et je puis vous jurer, si vous le voulez, que vous ne me verrez jamais en robe de chambre, du moins de fourrure.

— Et puis, il était jaloux, horriblement jaloux, bien que sans motif. Parfois il disait qu'il sortait et tout à coup il rentrait, s'imaginant qu'il allait trouver quelqu'un : naturellement il ne trouvait personne: mais avouez que des soupçons pareils sont blessants, d'autant plus qu'en province, où nous vivions alors, tout le monde en était instruit. Il se montrait surtout jaloux l'été, quand il devait partir en tournée d'inspection; alors, pour m'effrayer, il inventait chaque fois de nouvelles histoires. Une fois, sur son ordre, son officier d'ordonnance me jura qu'il existait une loi d'après laquelle Ossip Vassiliévitch avait le droit, aussitôt les troupes en campagne, de me fusiller sans jugement. Je me souviens très bien qu'il appelait cette loi stupide: le règlement militaire. Bien entendu je n'y croyais pas, mais convenez, Paul, que c'est outrageant.

— Je l'avoue; mais je vous jure, Maria Pétrovna, que je ne serai jamais jaloux, même si je vous trouvais en tête à tête avec Kola Kounichev, que vous aimez tant!

— Voilà encore un ingrat. C'est vrai que je l'aimais beaucoup, et comme il m'en a remercié! Il y a une éternité que je ne l'ai vu, et au jour de l'an, il s'est contenté de me déposer sa carte. Jamais les hommes ne savent apprécier un sentiment pur: tous ont des instincts grossiers, et le désir d'étaler leur force brutale. Au fond, Nicolas à tout à fait le caractère de son oncle. Ossip Vassiliévitch était tout à fait comme lui, tout à fait.

— Mais vous n'avez pas remarqué chez moi de sentiments aussi grossiers, dites-moi.

Maria Pétrovna me regarda attentivement :

— C'est vrai, je n'ai rien remarqué de tel chez vous, mais peut-être ressemblez-vous quand même à ces deux hommes. Non, Paul, croyez-moi, je vous aime beaucoup, je vous crois mon meilleur ami; mais je ne puis vous épouser: c'est impossible, impossible.

Je pris mon chapeau.

— Où allez-vous? Ne pouvons-nous plus rester ensemble parce que nous ne nous marions pas.

Je me rassis et nous nous tûmes.

Il y a des personnes avec qui le silence même est aisé. Maria Pétrovna est de celles-là ; mais après l'entretien que nous venions d'avoir, nous étions gênés, et nous fûmes soulagés d'entendre retentir la sonnette de l'escalier. C'était le médecin.

Quand il m'aperçut, son visage exprima d'abord une véritable stupeur, puis l'indignation et enfin l'ironie.

— Eh bien, mon cher Pavlik, je vous remercie... je ne m'attendais pas... voilà comment vous reconnaissez mes soins. Sans doute, je ne suis ni votre père, ni votre tuteur et je ne puis vous défendre de vous tuer si la fantaisie vous en prend ; mais ce que je ne veux pas, c'est recevoir de l'argent pour des visites inutiles : cherchez donc un autre médecin, et alors dansez, buvez, faites des parties en troïka, faites tout ce que vous voudrez ; d'un mot, comme disent les Français : *Vogue le galère.*

— La galère, corrigea doucement Maria Pétrovna.

— Je ne sais s'il faut le ou la, mais je sais que je ne puis plus vous soigner.

— Mais si ! vous le pouvez, cher docteur ! — m'écriai-je d'un ton plus convaincu que jamais. Ramenez-moi à la maison et faites de moi ce que vous voudrez : je vous donne ma parole d'honneur de ne pas sortir d'une année entière s'il le faut, je n'ai plus à présent où aller...

5 avril.

On dirait que cette fois je suis sérieusement malade : le docteur fronce les sourcils, ordonne des drogues de plus en plus fortifiantes et ne manque jamais de me reprocher ma sortie de la semaine dernière ; il la traite de polissonnerie, une de ces polissonneries pour lesquelles on fouette les enfants. Le docteur à raison, c'était en effet une sottise ; et pas seulement au point de vue médical : à tous les autres. Comment avais-je pu espérer réussir ? Et si Lydia avait consenti, quelle vie m'attendait ? Sans doute, c'est une enfant charmante, mais aurais-je pu remplir sa vie. J'ai pensé et dit qu'il n'y a pas de bonheur en dehors de la vie de famille ; sur ma route, j'ai rencontré force charmantes et séduisantes jeunes filles avec qui ce bonheur semblait possible, et cependant je ne fis jamais aucune tentative pour le réaliser : je l'ai toujours ajourné, j'attendais toujours quelque chose d'extraordinaire... La raison de ces atermoiements, c'est que je ne pensais jamais à la vieillesse : elle n'entrait pas dans mes calculs d'avenir.

L'année dernière, quand quelqu'un me traitait de vieux célibataire, je riais de tout mon cœur : célibataire, oui ; mais pourquoi vieux! Or, voilà qu'après un demi-siècle passé à rêver platoniquement au bonheur familial, j'ai fait coup sur coup, dans la même journée, deux demandes en mariage. Si mon histoire avec Lydia, par la somme des souffrances qu'elle m'a causées, peut s'appeler un drame, mon aventure avec Maria Pétrovna est un vaudeville, un lever de rideau.

Depuis, j'ai longuement réfléchi à ce qui m'avait poussé à tenter cette démarche inattendue et grotesque, et je me suis convaincu qu'inconsciemment j'avais obéi à la dernière recommandation de Lydia. « Épousez ma tante, faites-le pour moi ». m'avait dit la naïve enfant, et comme elle a l'habitude de me faire faire ses commissions, elle m'a envoyé chez sa tante, et moi qui cède à tous ses caprices, j'y suis allé. Et la tante eût peut-être accédé à cette demande, si je n'avais tout gâté en évoquant à son imagination Ossip Vassiliévitch avec sa pipe, ses fausses dents et ses instincts grossiers. Mais cependant, si Maria Pétrovna m'a refusé, qui m'épousera? Me voilà célibataire à jamais, et forcé de passer dans l'amère solitude les jours que m'accordera la fortune. Il y a des personnes qui s'accommodent de la solitude et y trouvent même de la joie ; mais ces personnes s'aiment trop elles-mêmes, et moi je ne puis m'aimer, parce que j'ai de moi-même une très médiocre opinion. Et pourtant comment vivre sans personne à aimer, sans savoir en quoi espérer? Dans mon journal de Dresde j'ai écrit autrefois cette pensée : « Tout homme, à défaut du bonheur personnel, peut trouver la consolation dans l'amour de l'humanité. » Maintenant je pense un peu autrement. De toutes les phrases par lesquelles se consolent les hommes, il n'en est pas de plus idiotes et de plus fausses que celles qui ont trait à l'amour de l'humanité. Je comprends qu'on puisse aimer sa femme, ses enfants, son père, sa mère, ses frères et sœurs, ses amis ; je comprends que l'on puisse aimer le pays où l'on est né, et quand la patrie est en danger qu'on sacrifie sa vie pour elle ; je comprends qu'on puisse non seulement apprécier par l'esprit, mais, jusqu'à un certain point, aimer de cœur, des hommes inconnus, des étrangers, s'ils ont élargi notre horizon spirituel, s'ils nous ont donné un plaisir sublime, s'ils ont étonné notre imagination par quelque acte héroïque. Mais aimer tous les hommes seulement parce qu'ils sont des hommes! Je doute que quelqu'un ait réellement éprouvé ce sentiment. Pourquoi les Chinois seraient-ils plus près de mon

cœur que les minéraux enfouis dans les forêts vierges de l'Amérique ? Qu'on professe un amour négatif consistant à ne pas faire de mal ou même à ne pas souhaiter de mal aux Chinois, je le comprends encore, — et je ne souhaite aucun mal aux minéraux. Qu'ils gisent en paix dans le sein de la terre américaine et que les Chinois jouissent de la vie dans le Céleste empire. Passer leurs frontières, je ne le désire aucunement, car s'ils voulaient visiter l'Europe en foule, il serait bien difficile de lutter contre eux. Je ne comprends pas pourquoi les hommes au cœur large se bornent à l'amour de l'humanité : on peut élargir le domaine, on peut s'enflammer d'amour pour tous les animaux, pour la planète Terre, puis pour tout le système solaire, et enfin brûler d'amour pour tout l'univers ! Je ne comprends pas ce genre d'amour omniversel. Qu'il aime la terre, celui qui s'y trouve heureux !

9 avril.

Je vais de plus mal en plus mal. A présent, au lieu d'un médecin j'en ai deux : Féodor Féodorovitch m'a amené son ami Anton Antonovitch, un « spécialiste ». Cet Anton Antonovitch est aussi maigre et aussi sombre que Féodor Féodorovitch est gros et bruyant. Quelle maladie ai-je au juste, ils ne me le disent pas, mais ils ont parlé latin devant moi, une heure entière, en me palpant. Je trouve cela très indiscret et, de leur part, très imprudent ; ils sont convaincus sans doute que je ne sais que deux ou trois mots de latin ; mais j'en sais un peu plus, et l'un de mes collègues de l'École militaire est aujourd'hui l'un des premiers latinistes d'Europe.

La conséquence immédiate de la venue d'Antone Antonovitch fut une quatrième drogue encore plus énergique. Elle fit d'abord quelque effet et, grâce à elle, je puis continuer mon journal, ce que je ne pouvais faire ces jours derniers à cause d'une grande faiblesse. Ce journal est la seule joie de ma vie : tout le reste m'est défendu ; heureusement que Féodor Féodorovitch ne sait pas que j'écris : sinon, il ne manquerait pas de s'y opposer. En effet, il m'a tout défendu : je ne puis ni boire, ni manger, ni fumer, ni lire, ni recevoir d'amis ; le nouveau médecin me disait même avec tristesse : « Tâchez de moins penser » ; mais c'est assez difficile quand on ne dort pas.

Grâce à une protection spéciale du docteur, Marie Pétrovna a ses entrées chez moi. Hélas ! hier elle m'a vu en robe de chambre et elle s'est souvenue, sans doute, d'Ossip Vassiliévitch d'impérissable mémoire !

C'est étrange comme la question de la mort m'a intéressé depuis ma plus tendre enfance. Alors déjà, la pensée seule de la mort m'effrayait, la mort d'une personne que je connaissais un peu me privait pendant plusieurs jours d'appétit et de sommeil. De longues années se passèrent avant que je pusse m'habituer à cette idée pourtant très répandue : que tous les hommes mourront, méchants et bons, riches et pauvres, vieux et jeunes ; c'est la seule égalité que l'homme puisse atteindre. Mais de la pensée que tous les hommes mourront à celle que moi, je mourrais, il y a encore une grande distance. A cette pensée-ci j'ai seulement réfléchi hier. Je ne puis dire que j'aie très peur de la mort ; et, d'ailleurs, pourquoi craindre un sort qui frappe tout le monde imperturbablement...

J'avais un ami qui avait très peur de mourir et qui vivait de la façon la plus régulière ; jamais il ne mangeait à dîner une bouchée de plus que la veille ; jamais il ne se couchait cinq minutes plus tard ; les diverses allées de son jardin étaient mesurées exactement, et le matin, en faisant sa promenade, il touchait du pied le vieil arbre où commençait l'allée pour compter le nombre de tours qu'il faisait. Malgré toutes ces précautions il est mort à moins de quarante ans.

Ma tante Ardotia Markovna riait beaucoup de cette peur qui ne le quittait pas. « N'est-ce pas stupide d'avoir si peur ? disait-elle sans se gêner. Quand tu pars de Moscou pour Pétersbourg, tu te déshabilles et te couches dans le wagon et tu t'éveilles à Pétersbourg ; la mort c'est la même chose : nous nous endormons ici et nous nous éveillons ailleurs ». Elle-même ne craignait rien, ne prenait aucune précaution et elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les hommes qui veulent cacher qu'ils ont peur de la mort disent que ce n'est pas la mort qui les effraie, mais les souffrances qui la précèdent ; ils aiment à répéter le mot si connu : « Ce n'est pas la mort qui m'effraie, c'est de mourir. » Distinction tout à fait vaine. Les souffrances ne viennent pas de la mort, mais des maladies, qui, parfois, ne finissent pas par la mort. Beaucoup de médecins me l'ont dit et je l'ai vu moi-même à la mort de mon unique et bien-aimé frère : quelques heures avant qu'il mourût, sa respiration était régulière, son visage calme, si bien qu'un rayon d'espoir entrait en moi, et, au moment même de la mort, il me jeta interrogativement un regard consterné. Son visage conserva même cette expression jusqu'au moment où je lui fermai les yeux. J'ai songé à lui demander : « Qu'y a-t-il qui t'étonne, mon pauvre Sacha ? est-ce ce que tu vois, ou es-tu étonné de n'avoir rien vu ?

Je suis croyant, — pas assez; j'ai lu les principales œuvres des matérialistes, — sans me laisser absolument convaincre. Mais je me suis rendu compte que dans le fond de chaque âme humaine se cache la pensée que notre existence ne peut cesser. C'est une voix intérieure, timide, faible; on peut la dominer facilement par le raisonnement, mais on ne peut l'étouffer; parfois elle se hausse et les hommes lui obéissent inconsciemment, presque contre leur volonté. Pourquoi allons-nous aux enterrements et aux messes mortuaires? Je ne parle pas des enterrements mondains où l'on va pour les parents du défunt et quelquefois pour se distraire. Un jour Maria Pétrovna s'attristait de n'avoir pas su à temps la mort d'une de ses amies et de n'avoir pu assister à la messe. Pour la consoler, je lui dis qu'elle irait aussi bien à la messe un autre jour. « Oh! ce n'est pas la même chose, me répondit-elle naïvement; c'est à la première messe qu'il y a toujours le plus de monde. » Mais il est arrivé à chacun de nous d'aller aux messes d'un célibataire sans parents et où nous ne pouvions espérer rencontrer personne. J'ai toujours fait mon possible pour assister à des messes de ce genre, me disant que j'étais obligé de payer une dernière dette... à qui? Payer une dernière dette au défunt, cela n'a pas de sens, puisqu'il ne vous verra pas. Mais une voix intérieure me disait que le défunt verrait et apprécierait la démarche. Cette voix parle plus haut encore quand je pense à mon propre service funèbre. Je me représente très vivement toute la cérémonie : je vois entrer des hommes, j'entends leurs conversations, je distingue les marques de la sincérité ou de l'indifférence sur les visages; mais il y a une chose que je ne puis deviner : *d'où* verrai-je tout cela? *D'où*, c'est le problème dont la solution a tourmenté et tourmentera toujours les hommes, ceux qui sont instruits comme les ignorants. Hamlet dit : « Mourir... dormir... Dormir... rêver peut-être. » Mais quel rêve voilà la question.

Ardotia Markovna qui sans doute n'avait jamais lu Sheakspeare employait la même comparaison, mais formulait sa pensée plus clairement.

La fin au prochain numéro.

A. N. Apoukhtine

Traduit du russe par J. W. Bienstock.

Le Culte de la Veine

> O Polypaïdes, ne demandez à vaincre, ni par la vertu, ni par la richesse : il suffit à l'homme d'avoir de la chance.
>
> THÉOGNIS, 129.

Les Napolitains et les femmes étaient jusqu'à ces temps derniers les seuls adorateurs manifestes de la Veine. Pour confesser et pratiquer leur dévotion, ils portaient appendus à la ceinture divers amulettes, pointes de corail, cochons d'or, trèfles à feuilles quadrilobées, réductions d'Antoine de Padoue.

Ainsi, la religion de la Veine, comme toutes les grandes religions, nous vient, non pas de Dieu, mais des ignorants. Superstition d'autant plus difficile à vaincre qu'elle est obscure et plonge des racines infinies, innombrables dans l'ignorance et la peur qui sont les bases de notre être. Il ne lui manquait pour revêtir tous les caractères d'une religion officielle, historique, qu'un schisme et une métaphysique.

Le schisme, M. Capus l'a suscité dans *la Veine* (1). Quant à la métaphysique, nous en sommes redevables à M. Maeterlinck (2).

M. Capus est en quelque sorte l'Anti-Manès de la religion nouvelle, car la Veine, divinité favorable est, dans la croyance populaire, combattue par le Guignon, puissance ennemie, de même que l'Esprit du Soleil lutte, pour les manichéens, contre le Prince des Ténèbres. Or, tandis que Manès et, après lui, Martin de *Candide* affirment l'influence prépondérante de Satan sur les affaires de ce monde, M. Capus, par un tour d'esprit opposé, nie, que dis-je ? ignore l'existence du Guignon. Entendez que c'est le Pangloss de la Veine. Il ne veut voir que l'influence favorable de la Chance, il répète à qui veut l'entendre — c'est-à-dire à beaucoup — que l'existence de la Veine n'implique nullement l'existence de la Guigne. Il est, j'ose dire, un optimiste.

M. Capus a donné en quelques lignes de *la Veine* la formule de la doctrine, que les fidèles pourront accrocher à leur ceinture, inscrite sur un *téphilim*, parmi les autres objets du culte : « Je ne suis pas superstitieux. ...Je crois que tout homme un peu doué, pas trop sot, pas trop timide, a dans la vie son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. Cette heure-là, c'est triste à dire, mais

---

(1) Alfred Capus : *La Veine*, pièce en quatre actes ; Paris, 1902, Éditions de *La revue blanche*, un vol. in-18, à 3 fr. 50. — Cf., du même auteur, dans la même collection, *Faux Départ*, roman (illustré par L. Cappiello), et *la Bourse ou la Vie*, comédie en quatre actes et cinq tableaux.

(2) Maurice Maeterlinck : *Le Temple enseveli* ; Paris, 1902, Bibliothèque-Charpentier, un vol. in-18, à 3 fr. 50.

ce n'est ni le travail, ni le courage, ni la patience qui nous la donnent. Elle sonne à une horloge qu'on ne voit pas, et tant qu'elle n'a pas sonné pour nous, nous avons beau déployer tous les talents et toutes les vertus, il n'y a rien à faire. Nous sommes des fétus de paille. »

Sous son apparente amertume, la doctrine de M. Capus est consolante. Qui ne se juge « assez bien doué, pas trop sot, pas trop timide » ? A qui donc est-il défendu d'attendre avec confiance l'heure de la veine ? Cette heure de veine, c'est comme une espérance surnaturelle, une oasis que tous nous pouvons entrevoir. C'est mieux encore. Pour ceux qui, entrés dans la vie sans aide, n'ont encore goûté aucune joie, c'est une raison métaphysique de ne pas désespérer. Il a déjà sa part de fortune — guère plus illusoire que les autres parts — celui qui croit porter dans son sac la chemise de l'homme heureux.

Cet espoir de prendre une revanche de bonheur, que d'autres religions plaçaient dans une vie future, il se rapproche de nous. Souvent il suffira d'y croire, pour que, nos forces renaissant, notre nouvelle action nous soit bienfaisante.

Quant au reste du chemin, à part cette étape joyeuse, il est plat, mais sans fondrières inévitables. L'idée de « balance », talion mystique des précédentes théosophies, est du coup renversée. Une heure de veine ne doit pas être payée de toute une vie de guigne. La déesse Veine, suivant le schisme de M. Capus, est fantasque, passagère : elle n'est pas cruelle. En quoi elle me semble participer bien peu du caractère fondamental de toute divinité.

M. Maeterlinck, lui, est orthodoxe. Il croit à la Chance intégrale, en partie double, bonne et mauvaise. Par une concession, indispensable aujourd'hui, aux nécessités logiques de notre esprit, il s'efforce d'abord d'établir la réalité objective de la Chance. Il veut l'installer sur un fondement expérimental. La Chance, telle qu'il la conçoit, n'est pas encore une loi : c'est une force obscure, non définie, mais que les faits affirment. Nous pouvons conclure de ses manifestations à son existence.

Cent exemples fameux se présentent aussitôt à la mémoire de M. Maeterlinck qui les recueille, les illustre et les jette à notre scepticisme, comme on offrait le gâteau de miel à Cerbère. Mais ce ne sont là que cérémonies propitiatoires. Il lui tarde d'entrer dans la caverne.

Non sans adresse, et pour nous montrer son dédain des anciennes théodicées, il néglige d'établir la réalité de la Chance sur la preuve dite « de la croyance universelle ». Il ne parle que pour mémoire de la Fatalité, du Destin, de la bonne ou mauvaise Étoile, mais il oublie la *Tychè* des Grecs, la *Fortuna* des Latins et la *Grâce* des Jansénistes. Et cependant, quelle influence n'eussent pas exercée sur les esprits respectueux de la tradition certains exemples illustres ! Socrate s'écriant « Agathè Tychè » à l'arrivée de la théorie de Délos ; les sages du *Banquet* accueillant par cette invocation les premières paroles du discours de Phèdre ; Marc-Aurèle faisant, avant chacune de ses expéditions, réciter les prières à *Fortuna Redux* ; Pascal se demandant à chaque

minute de sa vie — avec quelle angoisse! — s'il avait ou non la chance suprême d'être sauvé de toute éternité.

La preuve par l'autorité de la tradition nous paraît pourtant la seule qui puisse être offerte en faveur de l'existence de la Chance. Un essai, même habile, de démonstration expérimentale touche de près au divertissement scientifique. Les vies et les aventures de Louise de Bourbon, de Joseph II, d'Henriette d'Angleterre, de Lesurques, de Denys l'Ancien, de Casanova, de Marie-Antoinette et des amis anonymes de M. Maeterlinck, pour illustres qu'elles puissent paraître, ne sont que les vies et les aventures d'individus, c'est-à-dire d'atomes perdus dans un tourbillon, de gouttes d'eau dans le fleuve immense et rapide de la vie. De ce qu'une série d'événements a détourné ces gouttes du courant principal, les a fait tomber dans l'écuelle tendue du mendiant ou dans l'épuisette du pêcheur, s'ensuit-il qu'il faille affirmer l'existence d'une force mystérieuse, indépendante de la force qui entraîne le courant tout entier, d'une puissance secrète qui s'exerce, suivant des lois inconnues, sur chacune des gouttes dont est composée la masse d'eau?

Comprenant combien était vaine la démonstration tirée d'existences aussi rares, auxquelles d'ailleurs l'histoire ou la tradition ont donné une mensongère unité dans le bonheur ou la disgrâce, M. Maeterlinck n'a pas hésité à recourir à des observations plus générales. Il a fait travailler la statistique en faveur de la Chance. « Il est remarquable et *constant*, dit-il, que dans les grandes catastrophes on compte d'habitude infiniment moins de victimes que les probabilités les plus raisonnables ne l'eussent fait redouter. » Je ne sais si M. Maeterlinck a fait le décompte de toutes les catastrophes, s'il a établi la moyenne des voyageurs qu'un bateau, un wagon avaient coutume d'emporter avant qu'un accident leur advînt, j'ignore s'il a fait entrer dans son comput des catastrophes telles que le naufrage de la *Sémillante*, et d'autres que je ne veux pas rechercher. Je lui donne sur ce point partie gagnée. Oui, le nombre des victimes de la plupart des catastrophes est moindre qu'on ne l'aurait pu supposer. En quoi l'existence de la chance s'en trouve-t-elle le moins du monde certifiée? Il m'est permis de dire, avec la même vraisemblance logique, que le nombre des victimes s'est trouvé amoindri parce que ce dieu Pou-Pou, qu'adorent les Niam-Niams, est venu détourner du danger tous les hommes chauves. Cette loi des « moindres victimes » une fois établie par une statistique scrupuleuse, il nous faudrait alors non pas chercher une intervention miraculeuse, mais tout simplement les causes naturelles de ce phénomène. De ces causes naturelles, j'en entrevois une entre mille qui explique pourquoi sur les bateaux qui font naufrage le nombre des passagers est moindre que de coutume. C'est apparemment que le navire a quitté, cette fois-là, le port par gros temps, ce qui a fait rester sur le quai les gens peu pressés et les touristes.

Pour les esprits que le besoin du surnaturel ne tourmente pas, cette croyance à la Chance n'est qu'une manifestation, fort ancienne, de l'er-

reur millénaire qui confie nos destinées à une force intelligente. Notre orgueil d'une part, notre pusillanimité de l'autre, nous empêchent de concevoir notre vie comme un simple phénomène, analogue à tous les phénomènes. Il faut que le besoin de causalité qui nous travaille assujettisse le monde à son étroite mesure. Nous croyons, par l'effet de notre imagination hâbleuse et couarde, agrandir le monde de toutes nos métaphysiques et l'enrichir de tous nos fantômes. Le surnaturel nous sollicite, car il nous grandit et nous rassure.

Et puis, il nous faut quelqu'un qui ne se lasse pas de nous entendre, à qui nous puissions conter nos mésaventures sans recevoir en réponse des reproches à notre ignorance ou à notre lâcheté, quelqu'un à injurier dans l'infortune, quelqu'un dont la responsabilité nous décharge; quelqu'un à remercier aussi — car il faut être juste — pour tous nos bonheurs inattendus. Cet inconnu chargé d'affaires, les naïfs le nomment Antoine de Padoue ou Expédit, mais les âmes distinguées que la superstition fait sourire, l'appellent Chance, Veine ou bien (les classiques) Destin favorable.

Il est tout un ordre de poètes à qui les dieux sont nécessaires. Au lieu de se contenter de la multitude que leur en présentent les théogonies défuntes, ils comprennent, non sans finesse, que rien ne vaut un dieu actuel, vivant, directement sensible à l'imprécation et à la louange. Dieu est à la fois un maître et un serviteur, un protecteur et un compagnon de route, il marche avec nous et cependant nous l'apercevons qui nous attend à l'étape. Plus que tout autre, M. Maeterlinck, instruit des anciennes légendes, habile à les ressusciter, avait besoin de cet accessoire. Comme ces ouvriers ingénieux qui fabriquent eux-mêmes leurs outils, il s'est mis à la besogne. Il a pris les matières premières du meilleur aloi, la science d'une part (expérience et statistique), de l'autre, la morale et la psychologie.

Et d'abord, le dieu nouveau prévoit l'avenir, que dis-je, il le voit, car tout lui est présent, et c'est en quoi il participe de la qualité la plus précieuse des anciennes divinités. Ce qui pour nous est devenir est pour lui actuel. Comment se fait-il qu'un corps, le nôtre, essentiellement soumis à la succession des phénomènes, qui ne vit même que de cette succession, contienne en lui cet étrange pouvoir de se détacher du temps, de se dégager des lois scientifiques, des *processus* inéluctables pour voir d'un seul coup d'œil l' « avant », le « pendant » et l' « après » ? A cela le mot « mystérieux » suivi de près par le mot « inconnu » répond définitivement. Comment pouvez-vous empêcher un « inconnu mystérieux » de se comporter suivant les plus folles conceptions d'une métaphysique en délire ? Que lui seraient son mystère et son incognito s'il devait agir suivant la norme commune ?

Donc, le dieu nouveau voit le monde comme un présent éternel, si tant est qu'un présent puisse être éternel. Il voit forger la hache et s'ouvrir la blessure. Il voit le début raisonnable et la conclusion insane.

Mais la notion du temps lui est de nouveau rendue toutes les fois que cela nous est nécessaire, car il peut, M. Maeterlinck l'affirme, susciter *au moment voulu*, l'accident, le fait imprévu qui doit, si nous avons la chance, nous détourner d'une catastrophe.

L'Inconscient est immatériel, inétendu, mais il a la notion de l'espace, car il peut, M. Maeterlinck l'affirme encore, dresser à *l'endroit précis* la barrière (morale) qui doit nous préserver de l'affreuse culbute.

Quoi qu'il en soit, et c'est bien par là que la divinité en lui apparaît, rayonnante, sa fonction essentielle, son unique raison d'être, consiste à s'occuper de nous. Il s'y emploie d'une façon intermittente, parfois déconcertante; mais, c'est à nous de faire son éducation.

« Le jour, dit M. Maeterlinck, où nous aurons réussi à étudier de plus près cet inconscient, ses habiletés, ses préférences, ses antipathies, ses maladresses mystérieuses, nous aurons singulièrement émoussé les ongles et les dents du monstre qui nous persécute sous le nom de Chance, de Fortune, de Destin. » C'est dire, ou la lecture n'est qu'un vain labeur, que le jour où notre inconscient sera devenu conscient, en d'autres termes, que le jour où il aura cessé d'exister, il sera susceptible d'être apprivoisé. — Et alors il sera vraiment dieu, car il sera en tout semblable à nous-mêmes.

L'évolution de la croyance religieuse, à son dernier période, nous réserve encore quelques divinités analogues à l'Inconscient de M. Maeterlinck. Sur ce point, toutes divagations sont licites, car il est toujours des auditeurs pour les accueillir et les redire en les aggravant. Le sage lui-même, habile à nous recommander la prudence et la soumission aux lois physiques d'après l'exemple du cloporte et de la tortue, ne peut se tenir de lever les yeux vers le ciel et de soupirer vers l'Illusion, mille fois plus terrifiante et néfaste que tous les éléments déchaînés. Car la croyance à une volonté mal définie, mystérieuse, intimide les esprits résolus, rompt les volontés robustes. Il n'est que les pusillanimes et les faibles pour remettre leur destinée aux mains des fantômes, et se livrer en jouets désarticulés aux Providences, aux Grâces, aux Chances, à la Veine, aux Destins. Il sied à l'homme libre d'envier le sort de Prométhée qui prit par devers lui le feu céleste et périt seul sur son rocher, sous le frais baiser des Océanides.

RICHARD CANTINELLI

Poèmes

A Madame L. F

O marbres qu'ont pâlis les baisers de la lune,
Marbres au bord des flots et miroitant comme eux,
Marbres rigides sous les voiles de la nuit
Et qui perpétuez l'incertaine splendeur
De la cité déchue au long des quais déserts,
Mon rêve indéfectible a, que de fois, hanté
Les rives où, mélancolique, s'invertit
Dans l'eau dormante, tel un songe, la féerie
De vos frêles architectures, galeries,
Rosaces, mezzanines, sveltes campaniles,
Sur des supports légers, palais blancs et débiles!

J'ai glissé parmi vous, las et dolent fantôme,
Et vainement quêtant l'étreinte qui guérit,
Aux bras dont j'assouplis le geste séculaire
Des figures captives sur leur piédestal.
J'ai frôlé ma détresse à tant de souvenirs
Dont le chœur se déroule au long de vos murailles,
J'ai miré mon désir inquiet à l'eau sombre
Où vous même mirez votre placidité
Parmi les longs regards des étoiles d'été,
Dans un silence inégalé de cimetière
Et que n'a point troublé ma muette prière.

Illusoire cité de marbre dans la mer,
Sous la gaze d'argent de la lune endormie!
N'es-tu le rêve même où je me suis complu?
Et je visite en toi la merveille en ruines
D'un passé façonné par mon désir, mirage
Que pare de beauté la pénombre présente.
Seul à te reconnaître et seul à te pleurer,
Je me repose en ton calme d'abandonnée,
Et comme toi, de deuil ma pensée est ornée,
Et si, tremblantes, des étoiles dans tes flots
Brillent, des larmes sont mes uniques joyaux

II

Tu chérirais les soirs où la brume venue
Du fleuve somnolent ouate la plaine nue,
Tu chérirais les soirs d'hiver que longuement
N'embellit de langueur aucun soleil clément,
Si toi-même n'étais le soir et tout l'hiver.
— Je suis un soir de brume ; aucun visage cher
Ne traverse jamais la plaine nue où traîne
A sombres plis la lourde robe de ma peine,
Et je suis tout l'hiver de neige accumulée
A l'horizon d'une campagne désolée.
Si vous aimez la nuit et les neiges du nord
Et le froid dont l'étreinte est placide et endort,
Venez à moi, reposez-vous, endormez-vous.
Et d'abord regardez, priant à deux genoux,
Couler dans le silence et sous la brume épaisse,
Le fleuve inexorable et noir de ma détresse.

III

La beauté de ton corps a perverti mon âme.
Sous la flamme de ton regard elle se fane
Et déjà n'offre plus au fond de ma prunelle
Que le reflet hésitant de ce qui fut elle.

Je te l'eusse donnée au temps où je vivais,
Mon âme ! et candide, hélas, et si tu savais
Combien légère au vent, et fière de ses ailes !
Mais l'aurais-tu voulue, aussi frêle, aussi belle,

Et trop pure à tes yeux où l'ivresse somnole,
Comme aux yeux sans pensers des cyniques idoles,
Où somnole éternelle une ivresse charnelle ?
Et l'aurais-tu voulue en sa nudité grêle,

Tremblante et se voilant devant l'impureté
Qu'exprimait chaque geste issu de la beauté ?
Hélas, et tu la pris sans avoir voulu d'elle
Qui s'était prise à toi. Ta caresse mortelle

La flétrit dans son vol. Inerte depuis lors
Sur le marbre érigé de tes seins, elle dort.
En vain avec des pleurs son ange blanc l'appelle.
Elle meurt du poison que ta splendeur recèle.

IV

J'ai porté sur mon cœur la pourpre de ton deuil,
Œillet large et sanglant et d'odeur véhémente !
Mon cœur à ta douleur muette a fait accueil,
Et par ma bouche habituée aux pleurs, la chante.

Je sais la main qui t'a cueilli ; je sais aussi
Sous quels baisers, sous quelles lèvres appuyées
Sur ta corolle, ton éclat s'est obscurci,
Et quelles larmes goutte à goutte l'ont mouillée.

O larmes, ô baisers ! Parfums empoisonnés,
Puisqu'en vous respirant à mourir je m'apprête,
Puisque jamais vous ne me fûtes destinés...
Main chère qui cueillit un cœur qu'elle rejette...

Robert Scheffer

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Les négociations entre lord Kitchener et les délégués boers ont vraisemblablement abouti à un échec. On avait pu croire que le Royaume-Uni, offrirait aux Républiques des conditions acceptables et chercherait une formule transactionnelle. Cette opinion s'était accréditée d'autant mieux que le chancelier de l'Échiquier, présentant aux Communes son formidable budget de 1902, avait exprimé implicitement le vœu d'une prompte pacification. La présence de Dewet et de Delarey aux conciliabules de Klerksdorf constituait enfin un argument des plus sérieux pour les optimistes de Londres et de partout.

Mais vers le 15 avril les journaux anglais ont tout à coup changé de ton ; ils ont signalé les difficultés d'un règlement amiable, épilogué sur des exigences plus ou moins imaginées des deux parties, et conclu qu'une rupture pourrait bien se produire. On attendait toujours une note explicite du gouvernement. Le 17 une double déclaration était faite aux Communes, et son imprécision voulue laissait surabondamment entendre que les pourparlers n'avaient pas abouti. Elle avisait le public que les généraux boers regagnaient leurs commandos respectifs et que tout échange de vues était suspendu pour trois semaines. Comment ne pas en inférer que les délégués des Républiques se sont heurtés une fois de plus à l'intransigeance britannique, que l'impérialisme de Chamberlain et de Milner a prévalu sur l'opportunisme de M. Hicks Beach, et qu'une nouvelle ère de combats va s'ouvrir ?

La déception a été amère à Londres, au lendemain de l'établissement de la taxe des blés et de l'émission d'un nouvel emprunt. Mais le cabinet unioniste se croit encore assez fort pour pouvoir fronder l'opinion impunément.

Des émeutes, de longue date prévues, ont ensanglanté Bruxelles et la Belgique. Depuis six mois l'agitation pour le suffrage universel était menée avec énergie par les gauches unies. Les socialistes avaient annoncé qu'ils ne reculeraient devant aucune extrémité pour obtenir satisfaction et balayer le système ploutocratique édifié en 1893 par les cléricaux à la place de l'ancien cens.

Le gouvernement et sa majorité avaient eu le temps nécessaire pour étudier la réforme et en comprendre l'opportunité et la nécessité. Toutes les manifestations des droites aux Représentants exprimaient suffisamment leur ferme propos de défendre le régime qui abrite leur domination. A la veille de la date fixée pour l'ouverture du débat revisionniste, la démocratie wallonne et flamande organisa de grands cortèges qui ne tar-

dèrent pas à provoquer les événements que l'on sait. Le sang coula à Bruxelles, où la gendarmerie marqua une brutalité devenue traditionnelle, à Louvain où la garde civique — la bourgeoisie en armes — avait prémédité une fusillade.

Après avoir édicté la grève générale, le Parti ouvrier belge ordonna la reprise du travail, bien que dans l'intervalle la Chambre eût repoussé à vingt voix de majorité la revision de la loi électorale. D'aucuns ont estimé que cette politique manquait de cohérence et de dignité et que l'attitude comminatoire adoptée avant le débat du 16 avril commandait la résistance après l'échec. Mais il sied de mettre en relief les ressorts qui ont déterminé la résolution adoptée par le socialisme belge, au lendemain même de la collision de Louvain. Il s'est aperçu que les travailleurs ne disposaient pas de ressources suffisantes pour parer à une grève prolongée ; il a cru nécessaire de ne point rompre le pacte noué avec les libéraux et les radicaux pour la conquête du droit de suffrage ; il a estimé enfin qu'avant quelques semaines, la droite serait contrainte à capituler, soit à la suite du renouvellement partiel des représentants, soit en raison d'une dissolution qu'il revendique maintenant avec énergie. Ainsi éclairée, la décision prise le 20 avril par le Conseil général du Parti ouvrier se justifie aisément, et il est permis d'affirmer à tout le moins, et abstraction faite de ses conséquences éventuelles, qu'elle n'apparaît pas sans motif.

L'échéance de la Triple Alliance, qui expire normalement dans un an, mais qui a toujours été prorogée jusqu'ici douze mois d'avance, préoccupe le public, en France comme dans les États intéressés. Le bruit s'était accrédité, en présence du rapprochement des cabinets de Paris et de Rome et aussi de l'évolution allemande vers le protectionnisme agrarien que ce pacte deviendrait caduc. Mais les combinaisons diplomatiques durent d'ordinaire au delà même des conditions qui les ont suggérées. Le chancelier germanique s'est efforcé de démontrer à l'Italie qu'une convention défensive avec les puissances de l'Europe centrale se conciliait parfaitement pour elle avec son attitude nouvelle à notre égard ; il lui a prouvé, de plus, que les tarifs douaniers élaborés à Berlin n'atteindraient pas son commerce.

Le gouvernement de la Péninsule semble s'être laissé toucher par ces arguments. Mais si la Triplice est renouvelée, elle ne sera plus de nature à compromettre la paix continentale.

La Macédoine et l'Albanie sont troublées cette année comme les précédentes. Des bandes armées, qui revendiquent l'autonomie et qui se recrutent généralement dans les principautés balkaniques, les parcourent en tous sens, provoquant parfois des échauffourées sanglantes. Le Sultan, qui ne peut se résoudre à perdre ses dernières provinces d'Europe, a dépêché des forces considérables dans les districts menacés. Les diplomates de profession affectent de s'inquiéter de ces incidents d'Orient. Mais il est bien douteux que les puissances, préoccupées par

conflits sociaux et peu soucieuses de mettre leurs grandes armées en branle, se résolvent à une intervention. Qu'on se rappelle l'affaire bulgaro-serbe de 1886 et la guerre turco-grecque plus récente...

De même la question de la Tripolitaine, qu'on commence à traiter un peu partout, ne paraît pas présenter un degré d'urgence particulier. A coup sûr, l'Italie convoite cette province barbaresque qui lui fournirait un point d'appui en sol africain, les ports de Tripoli et de Benghazi qui sont les têtes de routes commerciales d'avenir. Mais si la France est à peu près consentante aujourd'hui à un établissement, qui sous certaines réserves, ne la lèserait en rien, la Porte suzeraine n'est pas disposée à évacuer sa position. Bien au contraire elle s'y fortifie et y développe ses armements et sa propagande. C'est dire que le cabinet de Rome, devenu pacifique, opportuniste et anti-mégalomane, ne précipitera point ses entreprises.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Maximilien Luce (1). — Lorsqu'un admirateur enthousiaste publiera — ce qui est si fort à la mode — un catalogue de l'œuvre de Luce, les vues de Paris y tiendront une large place. Le bon peintre qu'est Luce s'est en effet, toujours intéressé au grouillement de la foule qui vient, passe et repasse affairée sur les places, les quais et les ponts de Paris. En quelques touches sûres il en fixe les allures et rien n'est amusant comme le papillottement de cette fourmillière contrastant avec la splendeur des ciels séquaniens, découpés sur l'immobile majesté d'un Louvre ou d'une Notre-Dame.

C'est la svelte beauté de la vieille cathédrale que Luce a fixée dans la plupart des toiles réunies chez Vollard. Selon les heures, l'état de l'atmosphère, la santé du soleil, les pierres de la basilique s'irisent, bleuissent ou se dorent. Et, pour aviver la tonalité, l'exacerber, c'est la note vibrante fournie par un omnibus jaune, des ombrelles écarlates ou la coulée de la Seine dont les eaux roulent des émeraudes, des rubis ou des topazes, suivant la fantaisie des ciels.

Et encore, dans l'ovale de deux panneaux, Luce inscrit deux des plus pittoresques coins de Paris. Dans l'un c'est, vue du pont de l'Estacade, la Montagne Sainte-Geneviève avec ses clochers, ses dômes, ses minarets, que les révolutions et les démolitions n'ont pu abolir : dans l'autre, c'est le chaos des maisons groupées autour de l'église Saint-Gervais.

Ici et là, la Seine s'impose comme premier plan. Elle est la barrière nécessaire, l'obstacle destiné à faire désirer au spectateur ensorcelé par la vision du peintre, l'autre rive où tant de pittoresque s'échafaude.

... Est-il besoin d'ajouter que Luce dans la plénitude du talent apporte à l'art français une vision inédite qui imprime à ses œuvres une indélébile marque d'originalité et les fera reconnaître par le temps, à travers les siècles, entre mille et mille ?

(1) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

Société Nationale des Beaux-Arts. — Parceque les gazettes ont imprimé que les jurys avaient reçu moins d'œuvres que les années précédentes, nombre de gens ont conclu que les salons avaient gagné en qualité. Erreur complète, — ceux qu'il conviendrait d'éliminer, réputations surfaites, talents vannés, étant inamovibles en vertu de droits acquis. Les éliminations, au contraire, ont eu pour résultat d'éloigner des salons quelques talents qui eussent apporté dans cet amas de redites l'attrait de sentiments neufs. — Ceux-ci prendront leur revanche ailleurs et pour le plus grand dam des salons officiels.

Mais une œuvre de lumière, de Besnard, incite à laisser là les idées moroses : l'*Ile heureuse* apparaît toute vibrante d'amour et de beauté. Cependant, sur le lac bleu, une barque qui glisse doucement apporte un messie. Il dira à cette Cythère la joie pure de l'idée, les belles légendes, filles de l'imagination des pasteurs solitaires errants sur les montagnes lointaines ; il prêchera les chères utopies des philosophes qui habitent tout là-bas, sur le continent, en la ville blanche qui semble un grand navire ancré au rivage.

Si à cette belle page décorative on ajoute celle de V. Prouvé : *Séjour de Paix et de Joie*, le carton de Victor Koos, les intentions de Mlle d'Anethan, les évocations dantesques de De Groux, on en a fini avec les grandes compositions qui sont destinées à parler autant aux yeux qu'à l'esprit. D'autres gens glorifient Gounod, Pasteur, le Banquet des maires. C'est beaucoup de toile usée pour des sujets destinés à être reproduits en chromolithographie, sur des cahiers d'écolier, ou à voler, non pas de clocher en clocher comme l'aigle impériale, mais de boîte aux lettres en boîte aux lettres à travers l'Europe étonnée de tant de niaiserie.

Passons aux petits tableaux : Lomont et Lobre, les délicats artistes dont la palette évoque si poétiquement Versailles et ses Trianons, nous manquent. En revanche, il y a ici Walter Gay qui sait le charme des étoffes fanées, des vieux meubles et des petites pièces solitaires. Son goût moins sûr que celui des deux artistes précédents lui fait parfois confondre Helleu avec Watteau. C'est toujours de la sanguine, mais avec une nuance.

Pour être modernes, MM. Prinet, Saglio et Morisset ne sont pas moins ennemis des falbalas. Les jeunes filles avec eux gardent un caractère intime. Elles lisent, cousent, pianotent, mais discrètement. Elles auraient plu à Jules Laforgue et ce n'est pas à leur adresse qu'il eût écrit : « Oh, ce piano qui jamais, jamais ne s'arrête... »

De Carrière, peu de chose, mais si émouvant. Un dessin de Kroyer, qui a peint un magistral portrait de Bjœrnstjerne Bjœrnson, nous fait entrer dans l'intimité du dramaturge au moment d'un dîner de famille. Un portrait blanc, d'une distinction extrême, fait bien augurer du talent de Robert Besnard. François Guiguet aime la musique et s'intéresse aux exécutants. Nul comme lui ne sait saisir l'attitude, la crispation des doigts d'une violoniste.

Mais une rue de campagne, toute lumineuse attire. L'exécution simple

et forte décèle le faire du bon peintre campagnard J.-L. Rame. Avec Jeanniot, la nature est non moins vraie, mais vue par un œil plus distingué qui sait choisir le site et les tonalités.

Que de jolies choses on obtient avec la nuance, rien que la nuance : voir les fleurs peintes par Karbowsky, celles que Mme Lisbeth Devolvé oublie dans un cristal de Venise.

Emouvants et divers il y a encore MM. Le Sidaner, Milcendeau, Borchardt, Bereny, F. Jourdain, J. Veber, Lebasque et Maurice Denis qui est un bien dangereux voisinage pour M. Dubufe.

Aman Jean promit beaucoup, il a tenu, mais reste maintenant immuable. Par contre M. Desvallières, fidèle aux mythes antiques, en renouvelle la signification dans des compositions toujours neuves.

Belles et provoquantes, certes, les deux sœurs de John Sargent. Mais de quelle race ? Qu'est cela à côté de la verve des gitanes de M. Anglada, cette jeune gloire de l'an passé, qui s'affirme moins aimable, mais plus vigoureux, en ce nouveau Salon, où ses compatriotes Sureda et Zuloaga ont de bien belles choses.

M. Lucien Simon a envoyé, entre autres sujets, une toile admirable : *les Sœurs quêteuses*.

Whistler montre de quelle façon un grand artiste doit comprendre la figure humaine et Louis Legrand tout ce qu'il peut y avoir de charme et d'esprit dans le visage d'une jolie femme de Paris.

Certains peintres, séduits par la beauté des couchants, entendent évoquer la splendeur du moment où le particularisme de la nature se fond en grandes masses mystérieuses, auréolées d'or par les derniers rayons solaires. Heure caractéristique où le vent tombe et où l'homme las du labeur du jour se tait et rentre à pas lents vers sa demeure. L'artiste qui a le plus vivement subi le charme spécial de cet instant solennel, M. E. René Ménard, dit avec éloquence l'attristante poésie d'Aigues-Mortes, dont les remparts muets ont la régularité d'un mur de nécropole.

A l'heure où M. Ménard notait les colorations des couchers de soleil méditerranéens, Raoul Ulmann s'éprenait de l'agitation des railways au sortir du tunnel des Batignolles : disques sanglants, lumières mouvantes qui rétractent dans une atmosphère farouche. Qu'on les suive, ces voies hallucinantes, elles mèneront dans le pays perdu, battu par les vents, rongé par les marées dont Dauchez peint les landes désolées.

Parfois ce pays lointain, la Bretagne, s'anime. Cottet alors s'attarde aux veillées, chemine en compagnie des marins et des femmes vêtues de noir vers quelque rendez-vous mystique.

Nous aimons la disposition du jardin que la Société Nationale a transformé en salon de sculpture. Si son accès est réservé aux visiteurs qui passent au tourniquet, les œuvres qu'il contient sont visibles à tous : nulle palissade hargneuse ne s'interpose entre les statues et le passant.

Ici ce sont trois puissantes figures de Rodin émigrées de la porte de l'Enfer et offertes en holocauste à la foule. Là, le tumultueux groupe

de *la Guerre* où Emile Bourdelle, après un travail de plusieurs années, a, dans une synthèse émouvante, montré tout ce que son beau talent peut donner. Un peu plus loin, un Beethoven, du même artiste, songe.

Et puis, c'est Verlaine, étrange et douloureux, glorifié par Niederhausen-Rodo, Eschyle dont l'image hante Michel-Malherbe, enfin, Danton qui, réveillé de l'éternel sommeil par Pierre Roche, semble gourmander la foule de son avilissement et de sa veulerie.

Il est ailleurs des hommages discrets adressés à des personnalités moins tumultueuses. Mais comme les hommes brutaux négligent celles-ci, il arrive parfois qu'une femme prend l'ébauchoir et auréole la mémoire des vaincus d'un peu de tendresse : telle Mme Charlotte Besnard modelant le monument de Georges Rodenbach.

La science de bas-reliéfeur d'Alexandre Charpentier s'accuse dans quatre curieuses plaques destinées à être coulées en verre et à décorer une salle de bain.

Faisant fi des préjugés qui ont empêché si longtemps les sculpteurs de s'intéresser à la vie contemporaine, certains exposants se sont plu à fixer en de petites statuettes les allures, même la ressemblance de la parisienne moderne. MM. G. et L. Schnegg, Dejean, Voulot, ont fait en ce sens d'exquises trouvailles ; Vallgren va plus loin et exécute de véritables portraits : ainsi, celui de Mlle Régnier, petite poupée d'argent, d'un grand charme. Et puis c'est Nocq et ses curieuses plaquettes qui portraiturent véridiquement Anatole France, les Margueritte, E. Gallé, Clemenceau, Georges Lecomte ; Carabin qui commémore par la médaille la résistance des Boers. Un peu plus loin on rencontre Desbois, Baffier et l'admirable Constantin Meunier.

Mais, dans cette section de sculpture, un vide est laissé par la mort de Dalou. Certes, d'autres artistes ont été plus avant, introduisant dans le statuaire des sentiments jusqu'ici inexprimés. Mais nul comme lui ne sut édifier un groupe décoratif capable de conserver ampleur et vigueur sous la pleine lumière de la place publique ; nul aussi ne mit plus de conscience dans l'étude de ses modèles. Il laisse des bustes admirables, dignes de Houdon. Au centre d'un hâtif reposoir ses amis ont placé trois œuvres de lui. Le Salon prochain, nous montrera, espérons-le, le disparu d'hier dans toutes les manifestations de son labeur.

Il faut voir à la gravure *la Procession* de Lepère. Le bois n'avait pas été taillé avec une telle simplicité et un tel sentiment de l'effet depuis quatre cents ans. Gloire donc à l'initiateur autour duquel se groupent des artistes comme les Beltrand, J. Perrichon et Paillard.

Dans ces Salons, la section des objets d'art tend de plus en plus à prendre la meilleure part de l'attention du curieux. C'est qu'ici il se trouve directement intéressé. En effet, si l'on excepte quelques coûteuses tentatives comme celle du baron Vitta qui appelle à lui les meilleurs artistes contemporains, — Bracquemond, Besnard, Charpentier, Chéret, Marius Michel — pour décorer et meubler son home, la plupart des bibelots ici présents sont aptes à séduire sans les ruiner le visiteur et

surtout la visiteuse. L'examen des bijoux des Nocq, des Carabin, des Jacquin, des Mangeant, peut améliorer le goût de celle-ci; les dentelles de Courtreix, lui faire prendre en grippe certaines fanfreluches prétentieuses dont jusqu'ici elle croyait de bon goût de se parer. Quant au visiteur, il a toute latitude pour fixer son choix : que celui-ci aille à un bibelot ou à un meuble. Parmi les salons, bureaux, chambres ou salles à manger, libre à lui d'opter entre la simplicité d'un Benouville, d'un Polti ou les ameublements plus riches d'un Plumet. S'il ne veut que des bibelots : les statuettes de Mme Besnard, les terres-cuites de Vallgren, les grès de MM. de Vallombreuse, Delaherche, Bigot, les verreries de Dammouse, offrent à ses yeux l'attrait de patines, de couvertes et d'émaux impeccables. Veut-il choisir un cuir ouvragé pour parer au mieux de ses goûts ses livres favoris? Mmes Vallgren et Thaulow, MM. Michel, Meunier, Cl. Mère, Belville, qui vient de publier un volume sur la matière, lui offrent l'attrait de cuirs ciselés, pyrogravés, repoussés, patinés.

Allez après cela lui parler du Banquet des Maires ou des Funérailles de Patrocle.

CHARLES SAUNIER

GESTES

Le prolongement du chemin de fer de ceinture. — Un puits de vertu et un abîme de philosophie, le citoyen Fénelon Hégo, a posé sa candidature dans le dix-huitième arrondissement (quartier de la Chapelle-Goutte d'Or). Le chiffre de l'arrondissement décèle déjà une belle endurance; car il nous est tout indiqué de supposer, malgré notre incompétence en ces matières électorales, qu'un candidat pour qui l'ordre social ou tout autre ordre méticuleux n'est pas un vain mot, n'arrive à poser sa candidature dans le dix-huitième arrondissement qu'après l'avoir vainement aventurée, en de précédentes périodes, par le menu dans les arrondissements classés, pour plus de commodité, d'un jusqu'à dix-sept. Encore que le citoyen Fénelon Hégo soit soutenu par un comité socialiste impérialiste, son nom nous trahit, mieux que mille affiches, le farouche individualiste mitigé. Mitigé, de par la douceur du prénom; individualiste, parce que « Hégo »; farouche, assurément : sinon, que viendrait faire en cette patronymie l'*h* aspiré?

De toutes les judicieuses réformes inscrites au programme du citoyen Fénelon Hégo, aucune ne nous séduit plus que celle-ci, géniale : le prolongement du chemin de fer de ceinture. Il est remarquable que personne n'en a envisagé les plus élémentaires avantages.

Une ceinture, comme chacun sait, est une chose sensiblement circulaire s'adaptant aux contours d'une autre chose non moins approximativement circulaire. Que si on la prolonge — prolonger voulant dire « allonger en avant » et ce mot s'avérant impropre s'il s'agit d'une circonférence — il s'agit d'entendre que l'on décrit une nouvelle circonférence, à l'extérieur de la première et concentrique. Cf. sur cette

ardue question du chemin de fer de ceinture, Descartes et ses mouvements circulaires ou en anneau. Il est à noter, et la géométrie affirme, que si l'on *prolonge* en un point quelconque le chemin de fer de ceinture, on obtiendra un nouveau chemin de fer de ceinture, d'un « tour de taille » plus ample, et qui se reportera automatiquement et par miracle à un aussi grand nombre de kilomètres que l'on voudra hors Paris. Il ne sera plus d'aucune utilité pour Paris, mais tout contribuable parisien pourra se véhiculer à tel point hors barrière qu'il concupiscera, *en ligne droite par le chemin de fer de ceinture*, à une distance de Notre-Dame $R + n$, si l'on désigne par R le rayon de Notre-Dame à l'actuel chemin de fer de ceinture. Il sera enfantin de calculer le prolongement nécessaire du chemin de fer de ceinture, dont le périmètre total sera précisément égal alors à $2\pi(R + n)$.

Cette conséquence, pour éminemment pratique qu'elle soit, du projet du citoyen Hégo, s'efface devant ses corollaires d'un si haut patriotisme. Réfléchissons que, tant qu'à prolonger le chemin de ceinture, il serait inconsidéré de s'arrêter en si beau chemin de fer de ceinture. Car la limite au prolongement du chemin de fer de ceinture ne peut être autre qu'un grand cercle du globe terrestre, Paris étant pris pour pôle. Au delà, nous tomberions dans le chemin de fer de ceinture austral-imaginaire, impliquant un Paris austral-imaginaire.

Paris pôle du monde, et qui — la ceinture de fer desserrée — prendra du ventre, voilà la moindre des conséquences du programme du citoyen Fénelon Hégo.

Nous aurions volé aux urnes en son honneur, le 27 avril, si nous avions su comment on s'y prend et n'avions eu peur d'être ridicule en un sport qui nous est inconnu.

N'oublions pas de remarquer qu'avec une délicatesse exquise et roublarde, le citoyen Fénelon Hégo signe « Hégo », ce qui permettait à tout autre citoyen, après avoir constaté la génialité de son programme, de jouir de la douce illusion qu'il votait pour soi-même.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Théâtre Antoine : **Cœurs vernis**, de MM. LUGUET et LAURAS. — *Odéon* : **Les Trois Glorieuses**, de M. LENOTRE. — *Théâtre Sarah-Bernhardt* : **Francesca da Rimini**, de MM. MARION CRAWFORD et MARCEL SCHWOB. — *Palais-Royal* : **Family-Hotel**, de MM. HÉROS et MILLON. — *Nouveautés* : **La Princesse Bébé**, de MM. DECOURCELLE et BERR, musique de VARNEY. — *Gymnase* : Reprise de **la Bourse ou la Vie.**

Le théâtre Antoine nous a donné cette quinzaine les représentations d'une pièce en quatre actes : *Cœurs vernis*, de MM. Luguet et Lauras. Il ne semble pas, à première vue, qu'elle appartienne au genre habituel de la maison et on la voit assez mal se caser dans le répertoire ordinaire.

Il convient d'ajouter qu'elle fut montée avec goût, avec soin et avec art; la mise en scène en est parfaite, les décors luxueux.

Et je pense que tout spectateur, interrogé après le baisser du rideau, serait bien embarrassé, s'il lui fallait exprimer, tout net, son sentiment sur la pièce. Il est des œuvres qu'on aime ou qu'on déteste tout à fait, d'un bloc. Il paraît impossible de porter sur celle-ci un tel jugement d'ensemble : et cela est fort gênant.

Le certain, c'est qu'elle n'est pas un instant, — et voilà un grand mérite, — indifférente. Souvent elle plaît et parfois elle exaspère ; elle amuse et puis elle fatigue : il apparaît que, çà et là, elle doive dégager une émotion qui n'aboutit pas, et c'est une déception ; elle manque d'unité, de clarté, de suite dans les idées, et même dans le développement de l'intrigue : elle éparpille notre attention ; mais au moment où celle-ci se décourage, souvent quelque effort vers la beauté, quelque trouvaille originale et heureuse la ranime et la rappelle ; il y a là des ambitions sûrement nobles et belles, mal réalisées, une tendance constante vers quelque chose de haut, parmi des vulgarités assez basses, et répandue sur toute la pièce, comme une sorte d' « énervement d'artiste » qui n'est point, certes, sans intérêt. Jusqu'au bout, à entendre cette pièce mal construite, mal fondue, allant d'une marche incertaine vers on ne sait où, notre bonne volonté d'auditeurs fut troublée, sans être pourtant jamais tout à fait lassée. Notre mauvaise humeur naît à la fin de la pièce : nous ne sommes point sûrs d'avoir compris ; et quoique nous en reportions tout aussitôt la faute sur les auteurs, c'est l'occasion de quelque humiliation personnelle d'intelligence, qui dispose mal.

Dès les premières répliques, il ne nous fut point permis d'ignorer que nous allions entendre une pièce de tenue et d'écriture « littéraire ». Ne prenez point les deux petits personnages, le Coco et la Didine, qui conversent, de nuit, d'une voix lasse, après la rentrée du cercle et du théâtre, pour les gentils héros d'un dialogue de Lavedan : ce sont de drôles de petites âmes, de drôles de petits cœurs, des « cœurs vernis », selon l'expression imagée — que j'avoue ne point goûter du tout — des auteurs. Entendez par là qu'une couche protectrice de scepticisme, de nonchalance élégante, de précoce désabusement, protège leur viscère des émotions trop fortes qui blessent, qui trouent ou qui écorchent. Et quoiqu'il ait les attitudes, et le costume, et le langage de quelques petits vannés contemporains, le Coco, qui n'est point dépourvu de prétentions, ne manque pas, par quelques couplets de facture un peu trop soignée, de nous avertir qu'il est un peu le poète et le philosophe de la fête. Et la Didine est aussi une « cérébrale ». Tout de suite nous est suggérée, dans cette atmosphère de chambre de jeune fille, l'impression d'une intimité un peu trop tendre, exceptionnelle : et, jusqu'à la fin de la pièce, nous garderons la curiosité un peu inquiète de ces sentiments complexes entre frère et sœur, sans qu'à aucun moment les auteurs aient pris la décision de nous éclairer tout à fait, audacieusement, sur leur nature, ou de nous détromper nettement.

Et la pièce va, devant elle, un peu au hasard, selon, dirait-on, des

caprices d'inspiration. Il y a des intrigues, et des adultères, et des duels, et des réconciliations, et mille péripéties dont aucune ne paraît vraiment nécessaire ou imposée par la logique de l'agencement scénique. C'est un vagabondage, point désagréable d'ailleurs, et qui nous mène souvent par d'heureux chemins. Cependant des personnages divers nous montrent des aspects momentanés et particuliers d'eux-mêmes, nous en dérobent d'autres, nous apparaissent déconcertants et contradictoires, sans qu'ils le soient peut-être dans la conception des auteurs, mais parce qu'ils nous sont présentés ainsi. Jamais ils ne laissent à la vie le soin de les définir. On n'est jamais si bien servi que par soi-même : c'est en des conversations qu'ils s'élucident.

Ils ont tous, décidément, des cœurs vernis qui sont peut-être tout simplement des cœurs vannés. Ils n'obéissent pas à l'humaine logique des passions : parce qu'il y a de l'orage dans l'air, ou parce que, dans le crépuscule, contre la mer, la mélodie banale d'une valse de tzigane les a touchés d'une émotion à fleur d'épiderme, ils se brouillent, se réconcilient, se haïssent, s'adorent. Ils ne sont pas sérieux. Et rien n'est sérieux, ni l'amour, ni la haine, ni la vie, ni la mort. Ainsi le dit Coco, délégué aux moralités supérieures, qui plane au-dessus de ces gens, au-dessus de ces choses, grandi au dénouement par le pressentiment d'une fin prochaine, et qui fait valser sa sœur, doucement, aux sons lointains, voilés, d'un orchestre invisible en lui murmurant des choses profondes, déliactes et — nécessairement, parce que l'heure s'avance — définitives. Ainsi cette pièce bizarre où se trouve un peu de tout, de la grâce, de l'ironie, de la tendresse, de la sincérité, de l'artifice, de l'esprit, de la mélancolie, de la vérité et du mensonge — tout cela, oui, mais un peu pêle-mêle — finit sur de la poésie. Je n'y vois pas d'inconvénients. Encore une fois, par tout cela même qu'elle a d'excessif, de désordonné, d'incohérent parfois, elle n'est pas un instant indifférente et nous apporte bien mieux que des promesses de talent.

Mlle Andrée Méry a joué avec beaucoup d'intelligence, de tact et de nerveuse ardeur, le rôle complexe de Diane; M. Signoret, que je préférais toutefois dans sa tout à fait admirable création de Buteau, montre des qualités de composition et de diction : voilà deux jeunes comédiens pleins d'avenir. M. Grand est fort plaisant dans un rôle de comique embarrassé. Et il n'y a qu'à féliciter MM. Kemm, Numès, Paul Edmond, Mlles Bellanger, Marsa, etc. M. Antoine dessine plaisamment une silhouette de médecin goguenard.

L'Odéon nous a donné sa pièce historique annuelle. Elle n'est point en vers. C'est bien. Elle est de M. Lenôtre. C'est bien encore, puisque l'auteur de *Colinette*, bon élève et préparateur de M. Sardou, a appris de son maître le secret des bonnes recettes théâtrales et qu'il plaît au Second-Théâtre-Français. Il plut moins cette fois. La nouvelle comédie, *les Trois Glorieuses*, parut, malgré un troisième acte plus heureux, lente, morne, sans intérêt de pensée et sans amusement d'anecdote. Et, malgré le jeu preste et vif de Mlle Yahne, la grâce exquise de Mlle Gar-

rick, le convenable ensemble des autres interprètes, une mise en scène pas trop négligée et des décors suffisants, elle n'ennui guère plus qu'elle n'amusa. Son succès fut douteux.

Mais, en revanche, au théâtre Sarah-Bernhard, le succès fut très grand pour *Francesca da Rimini*, drame de M. Marion Crawford. Nous en devons la traduction française à l'artiste et au très rare lettré qu'est M. Marcel Schwob. C'est dire que la pièce est écrite d'une prose éloquente, ferme et pure comme rarement on accoutume de l'entendre au théâtre.

Ici rien n'est indécis. Ici on aime. Ici on hait. Ici on meurt. La psychologie de l'œuvre est simple, claire et brusque. Les caractères sont montrés, non en eux-mêmes, mais par rapport à l'action. Les personnages, mûs par des mobiles tout-puissants, par des instincts ou par des sentiments aussi forts que l'amour ou que la haine, ne se perdent pas en des hésitations. Et l'action aussi va, droit et vite, sans cesse émouvante et théâtrale. Elle est ingénieusement agencée. Et encore qu'elle ne lui emprunte aucun de ses moyens vulgaires et bas, elle passionne un peu, à la façon d'un mélodrame très littéraire.

Il y avait une histoire vraie et une légende ; c'est la légende et cinquante vers immortels de Dante qui sauva l'histoire de l'oubli. Il se pouvait donc que l'aventure des amants de Ravenne fût évoquée seulement sous son aspect légendaire et symbolique ; mais les auteurs ont eu le souci de la vérité historique et le respect de la légende ; ils usèrent d'une sorte de réalisme poétique. Ainsi les héros nous apparaissent en ce qu'ils ont d'éternel et en ce qu'ils eurent de provisoire : ce sont des êtres de tous les temps, et aussi de leur temps. J'ai dit que leurs caractères étaient clairs, dans la simplicité de leurs ardeurs amoureuses et de leurs fureurs jalouses ; il ne s'en suit point qu'ils soient dénués de toute complexité. En Francesca se trouvent condensées toutes les inconsciences, toutes les contradictions, toutes les cruautés, toutes les coquetteries, tous les mensonges et toutes les sincérités de l'amante ; en Giovanni, toutes les ruses, toutes les convoitises, toutes les patiences et toutes les sournoiseries du jaloux. Tous deux sont humains et bien vivants.

Et il faut louer tout à fait la nette sobriété d'un prologue qui finit sur un coup de théâtre saisissant, la marche du drame avec ses lenteurs voulues, impressionnantes, et ses brusques saccades ; et la terrible brutalité de l'épisode final, en gestes et en cris, sans emphase déclamatoire. Cela est fort et beau.

Peut-être les auteurs exagérèrent-ils dans leur scrupuleux souci de vérité. Voyiez-vous quelque nécessité à ce que le fameux roman de Lancelot, que le seul hasard, peut-être, mit, le jour de leur mort, entre leurs mains, fût déjà, quinze ans plus tôt, leur livre préféré ?... D'autres détails semblables. Mais peu importe.

Vous devinez bien que Mme Sarah Bernhardt fut une admirable, élo-

quente et lyriquement humaine Francesca. Ce fut pour elle une grande soirée de triomphe. Et M. de Max en eut sa part ; artiste inégal mais puissant et qui peut atteindre aux plus hautes perfections ; il dessina, d'un relief merveilleux, le personnage de Giovanni. M. Magnier fut un Paolo tendre et ardent.

Et je me borne à constater brièvement le succès, au Palais-Royal, de *Family-Hotel*, une bouffonnerie assez grosse mais divertissante de MM. Héros et Millon et, aux Nouveautés, de la *Princesse Bébé*, une opérette point désagréable à entendre, de MM. Decourcelle et Beer, musique de Varney.

Cependant qu'au Gymnase, quelque peu allégée d'un élément vaudevillesque qui n'était point sa meilleure part, l'exquise comédie de M. Capus, *la Bourse ou la Vie*, était reprise, et continuait sa carrière heureuse.

André Picard

LES LIVRES

Henri de Régnier : **Le Bon Plaisir** (Mercure de France, 3 fr. 50.) — Dans chaque nouvelle des *Amants singuliers*, naguère, je découvrais une étrange distance entre l'écrivain et le sujet. *Le Bon Plaisir* ne présente plus cette apparence énigmatique, et même éclairerait plutôt la genèse des volumes qui l'ont précédé. On comprend que l'auteur d'*Hertulie*, fidèle aux lignes régulières, aux attitudes compassées, du siècle de Louis XIV, n'ait point reculé, pour les mieux traduire, devant les lenteurs d'un savant pastiche ; on comprend aussi qu'une curiosité toujours plus précise l'amène à peupler ses décors classiques d'âmes humaines et trop humaines, reflets de corps malades et grossiers. Voici la seconde de ses épigraphes, découpée dans Mme de Sévigné : « C'est une plaisante étude que les manières différentes de chacun » ; — et la première, prise à Mme de Maintenon : « *Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci.* » Comme Michelet, qu'une telle phrase a dû ravir, M. de Régnier, sous la correction du XVIIe siècle, cherche les dessous de crapule, les tares, les intrigues, les bassesses, l'impudence des médecins, des sorcières, des entremetteuses, la saleté des coucheries et des indigestions. A ce propos, des lecteurs qui l'aiment lui reprochent quelque excès et quelque complaisance. Pour le justifier, il n'est pas besoin de parcourir les Mémoires secrets des valets et des femmes de chambre ; il suffit de feuilleter Saint-Simon, et telles pages de Mme de Sévigné. Peut-être seulement devait-il insister sur l'effet de contraste qui paraît bien être le principal de son dessein ; quiconque sait lire le trouvera marqué dans les discours de M. de Collarceaux : « La Cour, Monsieur, la Cour ! Qu'est-ce qu'un courtisan ? Je sais bien que tel ou tel est avare, ou fourbe, ou menteur, ou colérique, ou envieux, ou bru-

(1) Voir, à la page 3 des annonces de ce numéro, une note relative au Service de Librairie de *La revue blanche*.

tal. Mais un grand roi ne peut souffrir dans l'homme que ce qu'il y a de plus noble ; c'est cela qu'il faut montrer à ses yeux. Que la nature s'efforce donc à paraître ce qu'il faudrait qu'elle fût... Qu'importent les herbes et la vase du fond, si la surface du bassin reste unie ?... La nature subit, à la Cour, une discipline admirable. L'homme de Cour, Monsieur, est le chef-d'œuvre du siècle et peut-être de tous les temps, car il a su mettre en lui un ordre qui n'y était pas et obliger sa conduite à une réserve si forte et si parfaite qu'après avoir été la règle de ce qu'il doit être, elle est devenue, pour ainsi dire, la substance même de ce qu'il est.» — Ainsi, dans le cadre d'une action ingénieusement contournée, ce livre apporte de quoi faire réfléchir sur ce que peut la contrainte, et sur ce qu'elle ne peut pas, sur les effets de l'absolutisme, de l'aristocratie, de la religion, et même de la morale.

Camille Lemonnier : **Les Deux Consciences** (Ollendorff, 3 fr. 50). — On sait que l'auteur de *l'Homme en amour* fut naguère poursuivi par le parquet de Bruges pour crime d'immoralité. En France, de telles attaques font sourire, depuis le procès de *Madame Bovary*. En Belgique, le danger est plus sérieux. Camille Lemonnier a sérieusement souffert ; c'est pour mieux se délivrer d'un odieux souvenir qu'il nous conte, en la poussant au tragique, cette crise qui troubla sa vie d'écrivain. — Donc, voici d'un côté le romancier Wildman, « l'Homme sauvage », nature vigoureuse et naïve, toute à la joie de vivre et de créer. En face l' « Adversaire », le juge, l'esprit chafouin, étroit, méticuleux, retors, qui, sans s'émouvoir d'aucune beauté, pèse chaque phrase d'un livre aux fausses balances de sa morale. Wildman semble le plus fort ; il est vaincu d'avance : Sa violence se heurte au calme le plus chrétien : sa bonne foi, à la foi la plus entêtée. Il frappe aux portes d'une conscience à jamais close. Pour lui, le juge est un homme : lui, pour le juge, est un pécheur. Et derrière le juge, se cache le prêtre qui tient la femme de Wildman, et, par elle, détourne l'enfant. Alors Wildman affolé se jette du haut du beffroi, à l'heure même où le jury l'absout. — Le type du juge est trop une caricature. Ce que j'admire, c'est le drame par où Wildman expie la faute d'avoir négligé l'âme de son fils, tandis qu'il prêchait pour toute l'humanité. Et c'est aussi la figure même de l'Homme sauvage. Lemonnier a peint son propre portrait, au physique, avec la truculence d'un Jordaens ; au moral, avec une sincérité toute païenne. On le voit, attablé devant son manuscrit, entre sa bière blonde et sa pipe en terre, gonfler les veines de son front, rire haut et franc parce qu'une page est bien venue, s'enivrer puissamment de rythmes et de couleurs. Il est beau qu'un de nos contemporains ose ainsi parler de soi tranquillement, sans modestie et sans orgueil, sans impudence et sans pudeur.

Louis Dumur : **Un Coco de génie** (Mercure de France, 3 fr. 50). — Dans le petit bourg de Donzy-sur-Nohain, Charles Loridaine, fils du grainetier, se glisse chaque nuit, en somnambule, dans le grenier du voisin. Là, jusqu'à l'aube, en un studieux sommeil, il dévore des chefs-d'œuvre ;

— si bien qu'ensuite, pendant le jour, une impulsion mystérieuse et fatale, parfaitement semblable au génie, le poussse à récrire tour à tour *Athalie*, les *Orientales*, *Hamlet* et *Madame Bovary*. Le grenier brûle ; Loridaine, guéri, redevient un « coco » très ordinaire.

C'est un très joli sujet de conte. M. Dumur en a fait un roman, en groupant à l'entour de plantureux tableaux de petite vie provinciale. Je me demande si, de la même donnée fantastique, il ne pouvait dégager une plus grande richesse de sens : Comique est la méprise des gens de Donzy, qui raillent sans s'en douter, en la personne de Loridaine, Racine, Hugo, et Shakespeare, et Flaubert. Non moins comique, chez le poète, la confiance en son inspiration spontanée. Mais n'est-ce pas l'illusion même de presque tout écrivain ? Il s'imagine créer ; — et l'obsession des grands modèles, les obscurs souvenirs d'enfance, les influences sociales qui se croisent en lui, le déterminent aussi sûrement que ferait une suggestion somnambulique. Pour que l'analogie fût mieux marquée, j'aurais aimé voir Loridaine compliquant son automatisme ; Loridaine, peu à peu, devenant original ; Loridaine cousant ensemble un morceau de sa propre vie, un lambeau d'Athalie, quelques fragments d'Hamlet ; Loridaine enfin, plus absurbe à mesure qu'il est plus *lui-même*.

Valentin Mandelstamm : **L'Amoral**, récit d'aventures (Éditions de la Plume, 3 fr. 50). — M. Mandelstamm a choisi pour son livre un titre un peu trop théorique : Son hardi forban — qui vit à peu près l'existence de Peer Gynt, avec le rêve en moins — connaît le désir, l'action, le regret, et jusqu'au bout ignore le remords. Pourtant il ne saurait passer pour le type même de l'Amoral : Il y a des choses qu'il s'impose, d'autres qu'il ne se pardonne point ; il a son idéal, sa conscience, ses règles, ses scrupules, bref, sa morale, qui est celle de l'Action et du Désir. Plus vraiment amorale est cette Moll Flanders de Daniel de Foe, qui se prête sans complaisance ni révolte à tous les emplois que le sort lui destine. Peut-être aussi, chez M. Mandelstamm, le décor n'est il pas assez précis pour une action si concrète. Mais son héros est vivant ; vivante aussi cette amoureuse que sa violence a conquise, qui par remords l'abandonne, et ne lui revient qu'à l'instant de la mort.

Gaston Chérau : **Les Grandes Epoques de M. Thébault** (Chamuel, 3 fr. 50). — Jules Renard fait des disciples. On peut choisir plus mal son maître ; surtout on peut être moins adroit à le suivre que ne l'est M. Chérau. Il y a dans son livre un récit en trois pages : *la Permission de l'Adjudant*, que Jules Renard ne désavouerait point. Pourtant, quand M. Chérau parle des bêtes, l'imitation est trop directe, trop littérale : mêmes raccourcis d'observation, même phrase concise et précise, même drôlerie imprévue. C'est fort bien, mais ce serait parfait, qu'on réclamerait quand même l'original. Je préfère comme étant, non meilleure, mais plus neuve, la série de *M. Thébault* : des esquisses de petite bourgeoisie provinciale, dont le comique appelle le crayon de Huart.

Georges Beaume : **Les Robinsons de Paris** (Ollendorff, 3 fr. 50). — M. Georges Beaume excelle à décrire les paysages du Midi et les mœurs des petits campagnards. Il a voulu cette fois nous conter les déboires des mêmes ruraux, transplantés à Paris. Le récit, d'un agrément certain, manque un peu de force et de relief; ni les types, ni les épisodes ne sont pleinement représentatifs.

Frédéric Marcelin : **Thémistocle-Epaminondas Labasterre** (Ollendorff, 3 fr. 50). — Des chapeaux noirs sous les verts cocotiers ; des sentences à la Plutarque, des harangues à la Mirabeau, dites avec un peu de zézaiement créole ; des ministères, des parlements, des meetings et des complots qui semblent d'abord une parodie où les bons negres bafouent l'Europe; — et puis, parmi la joie d'une terre heureuse où tout n'aurait qu'à se laisser vivre, brusquement, une fusillade qui ne rime à rien, un peu de sang qui fume au soleil : — c'est Haïti, tel que nous le découvre un récent épisode, et tel que M. Marcelin l'a su décrire dans un bon récit, tour à tour aimable, grotesque et tragique...

B. Guinaudeau : **Le chanoine Moïse** (Bibliothèque Charpentier, 3 f. 50). — M. Guinaudeau, qui fut curé avant de devenir rédacteur à l'*Aurore*, a décrit dans un premier roman, *l'Abbé Alain*, l'évolution spirituelle qui le détacha du catholicisme. Dans *le Chanoine Moïse* il trace avec vigueur la figure toute moderne d'un prêtre brasseur d'affaires. S'il a gardé de sa vie ancienne un trésor de renseignements, son style du moins, par une exception assez rare, ne retient rien de la grandiloquence ni de l'onction cléricales; il ne sent ni l'abbé ni le moine, il est d'un homme, simplement. Le récit, trop fragmentaire, se borne aux faits extérieurs. C'est grand dommage : car, pour réaliste qu'il soit, un chanoine Moïse doit être soutenu dans ses ambitions matérielles par une sorte de foi impure et robuste ; et c'est, de lui, ce qu'on aimerait le mieux connaître.

Fernand-Lafargue : **L'Hostie** (Ernest Flammarion, 3 fr. 50). — Dans *les Ouailles du curé Fargeas*, M. Fernand-Lafargue a montré « le prêtre victime de sa paroisse » ; il veut montrer aujourd'hui « le prêtre victime de la famille » : Le Père Valdor, après des années de sainte confiance, découvre l'adultère de sa fille Cora ; et plus tard meurt en bénissant la fille de Cora, l'innocente Odette, qui doit souffrir, vivante hostie, pour expier la faute maternelle. L'idée mystique de la réversibilité des fautes va mal à ce brave Père Valdor, prêtre optimiste, indulgent à la vie. L'intérêt du livre est ailleurs : dans le portrait d'un curé de campagne qu'opprime une sœur méchante, — dans un type de commerçante provinciale : enfin, dans le monde qui s'agite autour d'une officine assomptionniste.

Michel Arnauld

A.-Ferdinand Herold : **Les Contes du Vampire** (Mercure de France, 3 fr. 50). — De tout temps, les Orientaux excellèrent dans l'art de réunir par un fil ingénieux le collier de leurs contes. On sait l'artifice du

lien des *Mille Nuits et une Nuit*. Celui des *Contes du Vampire* est étrange et subtil : le roi Vikramasena, au pays du Dekkan, est chargé d'apporter à un yogin un mort pendu à une branche de gingipa dans le grand cimetière, sur la rive de la Godânadî. Mais un vampire ranime le mort, conte une histoire au roi, et, à diverses reprises, s'efforce de le faire parler. Chaque fois que le roi parle, le cadavre s'échappe de dessus son épaule et va se raccrocher à sa branche. L'érudit traducteur de l'*Upanishad du grand Aranyâka* a voulu, cette fois, adoucir la forme un peu rude des contes hindous. Sa prose, élégante et solide, fait du *Vampire* une œuvre classique. Le conte de *la Pilule*, si scabreux et si joli, ne peut manquer d'être un jour la matière d'une curieuse pièce bouffe. Plusieurs de ces courtes histoires, d'ailleurs, ne sont point hindoues, mais de M. A.-Ferdinand Herold, ce qui n'est point une critique : *l'Amour d'Urvâci, la Lépreuse et le Mulet* sont d'exquises nouvelles. *Le Fruit d'immortalité* est un des beaux apologues d'Orient.

Ne souhaitons rien de plus à M. Herold que ce que demande le roi Vikramaséna : « que les contes qu'a contés le vampire soient populaires, et qu'à celui qui les lira, jeune ou vieux, ils enseignent la sagesse ».

ALFRED JARRY

ALFRED MOULET : **Le Mouvement Éthique** (Coopération des Idées). — Le but des « associations éthiques » (il s'en forme, nous apprend-on, en France, en Allemagne, en Amérique, en Angleterre, un peu partout) « est de contribuer » à instaurer « un état social où régneraient la justice et la vérité, l'humanité et l'estime réciproque » : par l' « avancement moral des membres », « l'ouverture à tout le peuple des trésors de l'art et de la science », l'arbitrage entre les peuples et entre les classes, l'émancipation de la femme, etc...

JEAN LORRAIN : **Princesses d'ivoire et d'ivresse** (Ollendorff, 3 fr. 50). — Imaginez une tapisserie du moyen âge, si caduque que sa magnificence tombe en poussière ; on y discerne à peine, assez juste pour s'émerveiller et pour frémir — comme à celle des Metzengerstein dans le conte d'Edgar Poe — des chevauchées fabuleuses, des massacres hideux, de maléfiques parthénies de vierges coupablement belles, et des cérémonies cultuelles au mysticisme extravagant et lugubre. Une main contemporaine l'exhume du grenier, et, prenant soin de ne faire choir aucune des toiles d'araignée, ni recouvrir les rudesses dénudées du chanvre primordial, intercale parmi cela des morceaux de ces batiks après la somptuosité barbare et décadente de quoi notre goût « moderne style » s'enamoure, et y échevèle les soies et les percales de Liberty, et des pierres et des perles, fût-ce de race frelatée et jusqu'aux verroteries du bazar, et de l'or à travers tout. Et c'est tout comme ce double douzain de contes, enfants parfois encanaillés, mais non moins légitimes, des légendes qu'à la veillée d'hiver les fortunés d'entre-nous entendirent, irremplaçables « contes de fées qu'on remplace par des livres de voyage et de découvertes scientifiques », et sans l'amour de qui la

nature devient muette, car « il n'y a ni montagnes, ni forêts, ni levers d'aube sur les glaciers, ni crépuscules sur les étangs pour qui ne désire et ne redoute à la fois voir surgir Oriane à la lisière du bois. Thiphaine au milieu des genêts, et Mélusine à la fontaine ».

FAGUS

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES : René Boylesve : *La Leçon d'Amour dans un Parc* (sous couverture de Pierre Bonnard) ; Éditions de *La revue blanche*, 3 fr. 50. — Jean Destrem : *Fidèles Crayons* ; aux bureaux du *Rappel*. — Paul Acker : *Un Mari sans Femme* ; Librairie Molière, 2 fr. — Achille Essebac : *Luc* ; Ambert, 3 fr. 50. — Fernand Lafargue : *l'Hostie* ; Flammarion, 3 fr. 50. — Claude Ferval : *l'Autre Amour* ; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Charles Joliet : *Le Roman de deux jeunes mariés* ; Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Jean Bertheroy : *Les Vierges de Syracuse* ; illustrations de Manuel Orazi ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Maxime Gorki : *Wania* (récits de la vie russe, traduits par S. M. Persky) ; Perrin, 3 fr. 50. — Louis Dumur : *Un Coco de génie* ; Mercure de France, 3 fr. 50. — A. Ferdinand Herold : *Les Contes du Vampire* ; Mercure de France, 3 fr. 50. — André Couvreur : *La Force du Sang* ; Plon, 3 fr. 50.

POÈMES. — Albert Mockel : *Clartés* ; Mercure de France, 3 fr. — Adolphe Lacuzon : *Eternité* (avec un avant-propos sur la Poésie) ; Lemerre, 3 fr.

THÉATRE. — Romain Roland : *Le 14 Juillet* ; Cahiers de la Quinzaine, 3 fr. 50. — Louis Raquin : *Ange gardien* ; Librairie Molière, 1 fr. — Alfred Capus : *La Veine* (couverture de L. Cappiello) ; Éditions de *La revue blanche*, 3 fr. 50. — Maurice Donnay : *La Bascule* (couverture de Sem) ; Éditions de *La revue blanche*, 3 fr. 50. — Franc-Nohain et Claude Terrasse : *La Fiancée du Scaphandrier* (livret et partition complets, sous couverture de L. Cappiello) ; Éditions de *La revue blanche*, 3 fr. 50.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — André Bellessort : *La Société japonaise* ; Perrin, 3 fr. 50. — Niet : *La Russie d'aujourd'hui* ; Juven, 3 fr. 50. — Comte de Moriolles : *Mémoires sur l'Émigration, la Pologne et la cour du grand-duc Constantin, 1789-1833* (avec une introduction par Frédéric Masson) ; Ollendorff, 7 fr. 50. — A. Corre : *Nos Créoles* ; Stock, 3 fr. 50. — Pierre de Barneville : *Au seuil du Siècle* ; Perrin, 3 fr. 50. — Kergall : *Une Enquête sur les Finances russes* ; la Revue Économique et Financière, 1 fr. — Dr Ernest Boureille : *Le Devoir social des collectivités envers les tuberculeux adultes et indigents* (préface du Dr S. Bernheim) ; Maloine.

HISTOIRE. — Ch. de Coynart : *Une Sorcière au XVIIIe siècle, Marie-Anne de la Ville (1680-1725)*, avec une préface de Pierre de Ségur ; Hachette, 3 fr. 50. — Capitaine Thurman : *Bonaparte en Égypte* ; Émile Paul, 4 fr. — Jean Mélia : *Stendhal et les Femmes* ; Chamerot, 3 fr. 50..

SCIENCES ET PHILOSOPHIE. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre sur de prétendues preuves du surnaturel* ; Santiago du Chili, Ercilla. — Joseph Fabre : *La Pensée Antique* ; Alcan, 5 fr. — Eugène Montfort : *La Beauté Moderne* ; Éditions de la Plume, 2 fr. 50. — Georges Rivière : *l'Age de Pierre* ; Schleicher, 2 fr. — Joseph-Ferdinand Bernard : *La Création est une cruauté* ; chez l'auteur, 41, rue Lepic, 3 fr. — Dr Veressaïeff : *Mémoires d'un Médecin* (traduits par S. M. Persky et précédés d'une introduction par Téodor de Wyzéwa) ; Perrin, 3 fr. 50. — Comtesse Mélusine (comtesse Antoine de la Rochefoucauld) : *l'Initiée ou De la Régénération de l'Atavisme psychique* ; Librairie antisémite, 3 fr. 50.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *La Giovine Italia*, nuova edizione a cura di Mario Menghini ; Roma, Società editrice Dante Alighieri, 2 fr. — Giuseppe Loti : *Fermo e il cardinale Filippo de Angelis* ; id. 3 fr. — Arturo Ambrogi : *Breviario sentimental*.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *La Flamme*, mensuelle : 29, rue des Écoles, Paris ; un an 5 fr. ; six mois, 3 fr.

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie O. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14897

Femmes du Pacifique

A Madame la Marquise Lorenzo d'Adda.

Macassar. — Il faut avoir su beaucoup de géographie pour se rappeler cela, la grosse ville de Célèbes. Célèbes? Ah! oui, l'île bizarrement découpée, poulpe nourri entre des mers d'Inde et des flots du Pacifique. Mais, dans cette dernière terre contre qui viennent se réchauffer à la fois les deux océans, la sensation de l'Inde domine, très pleine : le mélange des bois et des eaux en des calmes de divinité, des sommeils et des réveils de fauves, les fleurs qui semblent devenir et les hommes qui paraisssent se figer. Par-dessus cet humus antique, les bons et gras Hollandais ont étendu un semis de souveraineté colonisatrice. Puis leur nirvâna habituel, parmi la bière rêveuse, s'est accommodé du nirvâna autochtone.

Leurs croisements avec la race ont réalisé des types invraisemblables, nés, croirait-on, de la fantaisie d'un journal amusant.

L'épaisseur du mâle, accouplée à des maigreurs hiératiques de femmes, s'est portée au hasard sur la ligne des formes. A côté de filles dont la poitrine s'offre moins large que la taille, d'autres soutiennent à peine des seins débordants sur une taille raide et étroite comme un bambou. Des croupes chevalines abondent; des silhouettes effilées, traçant dans une verticale le dos et les jambes, sont fréquentes. Parfois des faces de bébés joufflus, parfois des visages tels ceux des affamés du Gange; des bras courtauds ou des perches de moulins à vent, des cheveux crépelés ou des cheveux nattés jusqu'aux chevilles.

Seulement la diversité d'apparence ne se continue pas en diversité de tempéraments.

La femme, à Macasser, c'est l'esclave biblique, indifférente le plus souvent; et, si elle ne l'est pas, trop humble pour oser le montrer de quelque façon. On vient, on ne revient pas, ignorant même si les charmeuses de serpents, entrevues au seuil des temples, ont gardé, elles seules, la lascivité de leurs pareilles du Népâl.

Nouméa. — Le bon temps est passé où Nouméa, en train de devenir la cité du nickel, regorgeait de cocottes dans les rues et de bar-maids autour des comptoirs. Les miniers, les rouliers, les entrepreneurs, improvisés dix-huit mois au long des routes, entre le gisement et la côte, sont rentrés dans leurs rangs ordinaires, libérés qui ne sont plus que des demi-individus, ou commis dans les innombrables bureaux d'État. Sydney a repris les bar-maids; les Françaises si recherchées, en veine

d'aventure, ont trouvé plus loin, aux Amériques, des amis, ainsi que disait l'une, « aux pieds moins nickelés ». Les popinées ont reparu à la musique ; Nouméa est redevenu et pour toujours le bagne.

Les histoires sont effroyables que l'on conte des condamnées, parquées toutes, affolées par leur sexe. Les dernières sont celles-ci.

Quinze ou vingt de ces femmes assuraient les services du principal hôpital de la pénitentiaire. Un caporal-fourrier vint, vers le midi, faire signer des papiers. Tandis qu'il cherchait le major, quelques-unes le conduisirent, l'égarèrent dans les couloirs, l'enfermèrent enfin dans un cabinet reculé. Puis, rassemblant le troupeau des harpies, ensemble elles le violèrent, forcèrent sans relâche son désir, l'épuisèrent à mort.

Autre chose. Après avoir satisfait une folie, elles tentèrent d'assouvir une haine. Comme elles avaient fait de l'homme le matin, elles se ruèrent, le soir, sur une religieuse détestée. De toutes leurs caresses, elles polluèrent cette chasteté et cette sainteté. Puis elles s'efforcèrent, par des manœuvres inouïes, que le viol du caporal leur servît à déshonorer jusque dans l'avenir la chair de la vierge consacrée.

Leur vision est du cauchemar. Encore ne voit-on à peu près que celles dont un forçat a voulu pour femme. Et alors celles-là le gardent avec une jalousie atroce, qui tue et lacère au premier doute...

Cependant les indigènes fixées dans la ville, les anthropophages d'il y a cinquante ans à peine, promènent à la musique leur coquetterie enfantine et leur douceur d'animaux inférieurs. Le nom dont on les appelle les confond presque avec les vraies filles du Pacifique, popinées ainsi unies aux fanfinées des Samoa ou aux vahinés de Tahiti. Simplicité et caprices de mots. Car, popinées, elles ne sont que des négresses aux cheveux crépus et lèvres déformées, encore sœurs des Canaques errant par les monts de l'île, qui forcent eux-mêmes les cerfs et tuent avec le casse-tête et la sagaie.

Le soir, sur la place, dans l'ombre tiède alourdie par les relents des flamboyants énormes, elles tournent par bandes autour du kiosque. Elles marchent pieds nus ; leur tête floconneuse est nue ; mais, sans le moindre linge sur leur corps, elles ont passé une robe éclatante de confection française, coupée et ornementée ni mieux ni plus mal que celles des Européennes de Nouméa, et qu'elles ont pu, au prix d'extraordinaires économies, acheter cent cinquante francs au moins à la maison Ballande. Elles parlent français très suffisamment ; la surprise de leur chair est une chaleur impossible à présager, aussi amollissante que des vapeurs de bain ; et leurs enfants, la plupart, naissent avec de gros ventres comiques.

Il arrive que des hasards de conception les font mères de filles aux lignes pures, la peau à peine éclaircie, mais le visage plaisant et les yeux beaux. A ces filles, elles conservent, par des précautions plus efficaces que des morales, la virginité, jusqu'au marché conclu avec quelque amateur riche, qui paiera le plaisir de couper lui-même, et non pas au figuré, les derniers fils qui attachaient l'adolescente à son état de chasteté.

Puis ces métisses, maîtresses de leur corps, deviennent les hétaïres ordinaires de Nouméa. Comme partout ailleurs, elles aguichent le passant et, comme partout, les cochers vous mènent à leur case. Or, l'argent est rare dans la petite ville anémique ; bien souvent des libérés, travailleurs énergiques, amassent quelque pécule en vendant des légumes ou des fruits. Et avec les métisses ils dépensent des virilités longuement mûries aux bagnes.

Cela, c'est le rendez-vous honteux, caché. La métisse qui se donne à un libéré crève sous le mépris des fonctionnaires, est poussée du pied par eux, ne doit plus rien attendre de cette clientèle, la plus nombreuse naturellement. Oh! la laide chose! En tout lieu du monde, il faut trouver une étreinte criée en injure par les blancs tyranniques, quand même elle serait chauffée d'un vrai désir.

Chinois ou libéré, sus à la bête immonde! Et c'est encore à Madagascar où glapit la note moins féroce, quand les betsimisarakas, s'injuriant entre elles, l'une lance à l'autre un seul mot : « Lilinawei! » (« Va coucher avec un caïman ! »)

Nouvelles-Hébrides. — La nuit australe, merveilleusement stellaire et furtive, mêle à l'onde large des effluves de l'oranger, l'âcreté brève du varech. Et c'est chose rare. D'ordinaire la mer Pacifique, sans flux, est aussi sans odeur. Ici, la brise absente, un clapotis flaque cependant, au lieu de la sérénité d'eau coutumière, mais léger, à peine doux, tel à intervalle l'écrasement d'une large goutte de ruisselet sur une dalle de fontaine, à travers des mousses. Le murmure cassé perce des lignes de bananiers, la dernière ligne indiquant le sable.

Parmi les premières lignes, des cases; plus loin, tassées d'ombre, d'autres cases, et, si l'on monte, perdant le clapotis, une vibration qui halète comme des fléaux sur une aire où l'on bat du blé. Plus près, le parfum d'oranger s'étale en nappes, semble-t-il; plus près encore, voici:

Des noirs, hommes et femmes, dansent. Rythme enfantin d'ailleurs. Ils se tiennent par la main, en cercle, sans alterner les sexes. Le chant qui les balance, à ce que l'on en comprend, déclame deux vers, en crie un troisième, assourdit en plainte le quatrième. Les danseurs s'en vont à droite, à gauche, gagnent un pas à peine après chaque double couplet. Et la rapidité de ces courses, alternées sur place, imite bien le halètement des fléaux.

Ces gens, paisibles le soir, effrayés et cruels sous le soleil, sont les primitifs entre les primitifs. Leurs femmes sont des femelles velues ; le musclage de leur corps déconcerte un peu le désir, mais leurs seins sont de marbre. Les colons épars et les missionnaires, qui, depuis longtemps, s'efforcent d'en grouper autour des récoltes de bananes et de cocos, leur ont appris la valeur de la grande pièce d'argent. Depuis, elles recherchent l'Européen, lui donnent, même consentantes, l'illusion d'un viol préhistorique, et d'ailleurs horrifiées par la souillure de son contact, en repoussent brutalement l'intimité suprême.

Christchurch. — Le lieu, ville anglaise de colonie, n'est point

déplacé dans des rappels du Pacifique, et son passage de maisons à bow-windows et tuileries gaies, ne bouleverse pas la cinématographie des îles. Il est vrai que c'est une comparaison étrange, mais exacte absolument, qui ramène à l'évocation la gentille cité de la Nouvelle-Zélande. Après le flirt trouvé aux Tonga ou à Wallis, comment ne pas songer au flirt des filles saxonnes, le plus précis ?

Tennis, rallyes, thés dansants vous accueillent ; l'année précédente, l'Affaire avait fermé aux Français toutes les portes de jardinets. Entre toutes les sœurs et amies de l'hôte, il faut choisir, et c'est délicieux. Choisir la moins sport des jeunes filles, parce que le temps des autres est sportif en vérité ; cependant, que le sweetheart sache monter et pratique ! A l'heure des crépuscules froids sur le fjord profond dont l'évasement forme rade, l'hiver frissonne, et des bois palpitants sont proches, où des corbeaux serrés en bandes croassent le nevermore...

— Voyez, Annie, le thé se refroidit vite comme votre main, et le cake s'effrite, gelé... Mais demain, petite chérie, nous prendrons les chevaux joujoux et nous aurons au galop la chaleur des yeux. Maintenant, racontez-moi, pour convertir le vilain Français qui ne sait pas aimer, comment Lucy et Blundell sont restés cinq ans fiancés ?

Le matin, sur la route sonore, au galop, les yeux chauds. L'hiver est oublié ; voici midi qui sue. Annie a voulu que l'on attachât les chevaux nains à un arbre ; elle sait un banc où l'on sera bien, car il faut déjà s'abriter des rayons...

On est bien, oh ! on est très bien. Si bien qu'il y a un moment dont on ne se souvient plus. Comment ? que dites-vous ? Avec Annie... Oui, mais Annie est quand même la vierge blonde, et comme on lui fait remarquer qu'elle a perdu son mouchoir sous les arbres, elle sourit divinement : « J'en ai toujours un autre, » dit-elle.

En revenant : « Dites-moi, sweetheart, est-ce que Lucy et Blundell, quand ils étaient fiancés... ? — Mais oui, darling ! »

Puis, avec élan : « Oh ! j'attendrais pour vous tout le temps que vous voudriez ! »

Tonga-Tabou. — Bien plus que Tahiti, plus que toute terre où s'accroche la nostalgie, voici venir, dans une sérénité et une volupté à la fois de mémoire, l'île délicieuse. La capitale, la grand'ville, s'aperçoit, aussitôt déroulée la dernière sinuosité d'un chenal aux caprices fous. Le front au lac intérieur où le passage serpente depuis la haute mer, le dos à des arbres qui bruissent comme des bouleaux, Nuku-Alofa montre, à cent mètres du mouillage, des allées d'ombre, des enclos de fruits et de fleurs, des murs bas coupés de marches en pierre ainsi que dans la campagne bretonne. Et le nom de la cité, Nuku-Alofa, signifie « l'endroit où l'on aime ».

L'île est indépendante, absolument. Elle a un roi, un roi que l'on va saluer en grande tenue. L'évêque des missions, interprète, lui explique le discours de l'amiral, et le monarque fait répondre qu'il est heureux de la venue des Français. Cependant son visage est grave. L'amiral

s'arrête de nouveau après un second paragraphe : l'évêque déclare que le prince est enchanté de voir des amis. Sa figure est devenue soucieuse. Enfin, tandis que la péroraison répand ses fleurs, Monseigneur s'écrie : « Le roi est au comble du bonheur et de l'enthousiasme. » Le roi semble avoir enterré le matin le plus cher de ses proches.

Et cependant il s'amusait. Il vient à bord en uniforme de général allemand ; au grand mât on frappe son pavillon particulier et trois salves de vingt et un coups saluent, au pied de la coupée, au départ de terre et au retour.

D'ailleurs, c'est un monarque malheureux : superbe de prestance, crevant de santé, dans ce pays dont il est le maître et où aucune femme n'est laide, il vit chaste. Il doit vivre chaste. Exil ou mort, il ne reste plus à Nuku-Alofa qu'une seule personne digne de son alliance, une royale personne de deux ans. Dix ans d'attente, oh ! le supplice, et pourtant la loi tongienne est inflexible.

Plus inflexible encore est la rigueur des filles de Tonga-Tabou pour les étrangers. Un Français charmant, fonctionnaire du royaume, nous avoue qu'il se passa dix-huit mois entre son établissement à Nuku-Alofa et le moment où il put discrètement prendre une maîtresse.

On s'étonne, on admire la puissance des religions semées sur cette terre, aussi bien catholique que wesleyenne, sans compter un troisième culte, indigène, inventé par un wesleyen dissident. Mais non. Cela ne suffirait pas, ne suffit pas, car, entre les mâles et les femmes de la race, ardentes et belles, le nombre des naissances illégitimes est d'une sur deux. Cela, Monseigneur nous le conte, désolé. Du moins, il a quand même, lui ou d'autres prêtres, trouvé une ingénieuse limitation à l'œuvre de chair, et si les filles superbes repoussent l'étranger, c'est parce qu'elles ont été persuadées des maladies et des démons qui leur passeraient sûrement dans le corps. Cela, Monseigneur ne nous le dit pas. Mais lorsque nous sommes avertis, sa bonne grâce réussit à peine, même au prix de festins bibliques, à gagner notre pardon.

Il a trop réussi ; en vain chercherait-on un marin qui, depuis trente ans, ait été l'amant d'une femme à Tonga-Tabou. L'amant complet, du moins. Et il n'est pas bien certain que Dieu ait sujet d'être absolument satisfait des résultats obtenus par Monseigneur. Les jeunes filles de Nuku-Alofa ont découvert le flirt et inventé les demi-virginités.

Quelqu'un a dit cette aventure : Invité, le soir, à un « kawâ », avec d'autres officiers, il s'était échappé du cercle officiel. Dans la cour envahie par les curieuses de Nuku-Alofa, il tenta une fois de plus, et aussi vainement, de fléchir le désir d'une jeune fille. Alors, avec de comiques gestes de découragement qui amusèrent la bande, il vint s'asseoir au bout de la galerie, au milieu de toutes les femmes serrées en ce coin comme des hirondelles. Des rires lui éclataient aux oreilles, des grimaces l'affolaient, des poses inconsciemment lascives l'affolaient. Ses voisines de droite et de gauche, par-dessus lui, se prirent à jouer à la main chaude. Soudain, les rires redoublant, des menottes, toutes les menottes, qui purent, se fourrèrent dans ses poches de pantalon. Il ne

protesta point, d'ailleurs submergé, et, depuis, il n'a point confessé sa honte.

Peut-être est-ce le même qui, oublieux de toute Europe, voulut, par un matin d'Éden, violer une pêcheuse rencontrée? Probablement c'en est un autre.

Dans cet Éden-Tantale, la moindre réunion, le plus petit kawa, comme on dit là-bas, assemble des dizaines de beautés. Elles chantent et dansent adorablement. Sous les allées ombreuses, des enfants, alignés et graves, jonglent avec des oranges, jusqu'à huit ensemble; des théories s'enroulent et se déroulent aussi flexibles et eurythmiques que celles de l'Hellade.

Puis, on entre, pour se reposer ou pour boire, dans des cases. La nuit claire descend du toit; quelle que soit l'heure, toute la famille s'éveille, vous entoure, apporte les cocos frais, et attend indéfiniment qu'il vous plaise de sortir. Des sourires vous détendent: une case est catholique, une autre wesleyenne, la troisième tongienne.

Partout même accueil, partout même désir. Et quand on demande à une aïeule de poser sa bouche sur la bouche d'une jeune fille avant de partir, elle accorde et rit, étonnée, femme d'une terre où la langue n'a point de mots pour traduire baiser.

Wallis. — Dans la salle de classe, à la case des sœurs enseignantes, une jeune fille de douze ans cause avec la religieuse. C'est une grande, une de celles que l'on peut à grand'peine jusqu'à cet âge faire rentrer au dortoir, dès neuf heures le soir, loin des hommes du village.

La fille. — Il y a longtemps que tu n'as vu le prêtre de Vaô?

La religieuse. — Oui. Pourquoi?

La fille. — Tu dois être bien gênée?

La religieuse. — ??

La fille. — Le grand bon Dieu a bien fait de mettre dans l'île, en même temps que toi, un homme de ceux que tu peux avoir dans ton lit, n'est-ce pas? Mais tu feras bien de lui en commander un autre, car le père de Vâo est déjà vieux.

La religieuse. — Veux-tu te taire, malheureuse! Que dis-tu? Ne te souviens-tu pas que tu me vois toujours seule au dortoir?

La fille (très calme). — Sûrement! Mais je pense que ton corps n'est pas fabriqué pour les hommes d'ici et que seul le père de Vâo peut lui donner la caresse.

La religieuse. — Mon enfant, je vous en prie, taisez ces vilaines choses; récitez la prière que je vous ai apprise.

La fille (têtue). — Le grand bon Dieu a envoyé les hommes noirs (les prêtres) parce qu'il y a les femmes blanches (les sœurs).

La religieuse. — Mon Dieu!

La fille (docile). — « O Vierge immaculée, daignez, etc... »

Au dehors, le rivage est proche. Le corail blanchit dans la mer saphirine. Le crépuscule bref se fond en tiédeurs, et les pêcheurs de nacre chantent vers l'Istar malaise.

Sydney. — « What do you think about our beautiful harbour? » La question sort aussi naturellement qu'un bonjour des lèvres de tous les hôtes, de tous les amis de passage, même des voisins de tramway qui devinent l'étranger. Eh! oui, la rade est extraordinaire, formée, après un goulet qui lèche des falaises, d'innombrables baies distinctes, cases successives disposées, semble-t-il, pour remplir d'itinéraires un mois d'excursion. Mais à quoi bon s'arrêter à cette joliesse? Un peu Fort-de-France, un peu Diego, beaucoup Nagasaki, et voilà l'aquarelle linéée et teintée.

Le « beautiful harbour » n'échappe pas plus que n'importe quel rivage du monde à l'inquiétude vicieuse des errants, l'interrogation irritante : « A quoi cela ressemble-t-il?

Ce qu'il y a de curieux, de quelque peu nouveau, c'est le faubourg énorme Wolloomoloo, découvert à un détour de cap et dont la masse de maisons alors donne l'illusion, se chevauchant, d'un troupeau qui serait descendu boire et qu'on effraierait. Wolloomoloo plein de matelots, avec ses quais bordés de quatre-mâts qui regorgent de laines, est le royaume des filles à pirates et baleiniers. Mais aussi c'est le domaine des blanchisseuses, accortes et fraîches sous leur bonnet et leurs cheveux pâles, Mimi Pinson sans anémie. Les ordonnances qui, du bord, s'en vont leur porter du linge souvent prétexté, en causent entre eux après dîner, et les officiers ne peuvent ignorer, souvent, quelles faveurs ils ont partagées.

D'ailleurs les lieutenants de l'escadre anglaise n'en font point fi, meilleurs garçons que leurs camarades du Channel Squadron, par exemple. Quelquefois ils les paient avec des invitations reçues pour les bals de Town Hall. Quelques-unes, bien nippées, en profitent, et, à un aspirant français qui s'informait, enthousiaste, du nom d'une danseuse assise dans un coin de l'immense salle, on répondit : « Her name? Two pounds! »

D'autres coûtent plus cher. Sur les champs de courses s'exhibent les filles cotées. Elles s'habillent avec un goût très sûr, et leur charme est certainement celui du monde le plus semblable à celui des Parisiennes. Peut-être connaissent-elles mieux les pedigrees, peut-être savent-elles trop la carrière de Trenton, ou Carnage, ou Aurum. Leur société est charmante et vaut presque son prix, prix tel que les Australiens eux-mêmes, pour désigner ces horizontales, se servent du mot « harpers », harpies.

Le théâtre leur fait peu ou point de concurrence. La mise en scène des ballets est splendide, les danseuses sont jolies. Mais ici la pruderie reprend ses droits et les exagère en chantage. Si, confiant dans les regards échangés, l'on fit porter sa carte à l'entr'acte par un boy de service, l'enfant, tôt après, vous indique le chemin des coulisses. On va, on trouve le rat choisi, on se réjouit de n'avoir aucune désillusion, et l'on cause. Soudain apparaît une mère en furie; le manager herculéen la suit. Elle hurle, il s'indigne : la loi est avec eux. Il faut être bien calme pour n'être point intimidé par la menace de quatre-vingts livres d'amende à payer.

Après ces épreuves au milieu de harpers ou beautés de music-hall, il fait bon retrouver les douces filles ou sœurs des hôtes. Les parties de campagne se succèdent. Dans les ferrys, on chante; presque toujours une harpe et un accordéon se trouvent là pour soutenir les voix, ces voix de Sydney qui diphtonguent les voyelles. Le thé sous les arbres s'accompagne de raisins miraculeux et des balançoires s'envolent au rythme de la musique en vogue, la Geisha ou le Mikado. Comme en Nouvelle-Zélande, les sweethearts ont toujours sur elles deux mouchoirs, et les mamans souvent autre chose.

Mangareva. — Sérénité! Pourtant les gens qui sont là, Américains rudes et barbus, y sont pour faire fortune, au sens le plus banal, le plus romanesque aussi, du mot. Les uns disposent pour l'embarquement dans la goëlette le tas de coprah, et cette odeur de cocos vidés est l'odeur du Pacifique. Les autres peinent pour la nacre: quelques-uns enfin surveillent les plongeurs qui ramènent les huîtres perlières. Derrière un rideau d'arbres le camp fume: des enfants bruns pincent des cordes de banjo, et la ritournelle sonne à la bordure du lagon. L'eau, encerclée par la dune, s'alourdit en splendeur; des barques d'écorce, nombreuses, mortes depuis des ans, mamelonnent le fond. La goëlette, tirée au sable, s'affaisse. Aucun cri d'oiseau.

Les hommes de Frisco, qui resteront exilés de l'Ouest cinq ans, dix ans peut-être, ont pris avec eux, dans l'île plate, des filles de Tahiti ou des Marquises. Et, avec elles, ils vivent, sans obsession du but lointain mais sûr. Ces femmes sont heureuses, et les aiment. Car, Américains ou autres, ces lutteurs sont des mâles. Pionniers, pêcheurs, baleiniers, déserteurs des navires, tous ont la colère qui fait trembler délicieusement ou les tendresses maladroites qui attendrissent. Jadis des pareils à eux s'emparèrent de la *Bounty* et, avec les aïeules des amantes d'aujourd'hui, colonisèrent une terre ignorée longtemps. Maintenant, il n'y a pas six ans, le drame de la *Ninhuouriti* a reporté des rêves vers les forbans splendides, et les frères Rorique, avant d'émouvoir les belles dames de Brest, avaient, en de nombreux Mangareva, semé du désir aux vahinés.

Quand même sur eux et sur elles, sur un passé de meurtre ou sur un avenir de dollars, le ciel profond de Mangareva épand sa sérénité.

Plusieurs resteront qui songeaient à des orgies prochaines, dont les sommeils se peuplaient d'« enfers » mexicains ou de Monte-Carlos contés vaguement; plusieurs ont désappris déjà de frapper la femme avec le fouet court à lanière large; plusieurs resteront parce qu'un regard, la voix est trop humble pour s'élever, parce qu'un regard les aura suivis jusqu'à la goëlette...

Tahiti. — Syphilitiques, phtisiques et alcooliques, telles sont, et toutes, les vahinés de l'île chantée. Des Rara-Hu se sont trouvées, nombreuses à l'âge d'or des découvertes dans le grand Océan, en plus petit nombre quand les Chiliens ont envahi et infecté la terre au long du siècle, éparses depuis la possession française et l'absinthe. Mais une

seule peut-être, en des jours aussi prochains que ceux du Livre, put symboliser la volupté du Pacifique, brisante d'étreintes nouvelles, mélancolique au travers de l'éternel arrachement. D'ailleurs, qui ne se souvient des dernières pages : « Depuis que tu as quitté l'île, la petite fille s'est mise à boire... » Maintenant la fierté des officiers de marine qui parlent des nuits de Papeete se traduit pareillement : « Oui, mon cher, tout le temps que j'ai passé avec elle, elle n'a jamais bu que du lait de coco. »

Hélas ! Frêles vahinés, pardonnables malades gourmandes d'alcool ! Longtemps après avoir quitté la marine, le duc de Fitz-James, énumérant des bonnes fortunes variées comme un caprice d'homme, donnait encore sa plus chère préférence de souvenir aux filles de Tahiti. Et un commandant cria à un aspirant, sans larmes au moment de l'appareillage : « Monsieur, vous déshonorez la jeunesse du Corps ! »

Jadis les vierges des cantons demeuraient douces et naïves, loin de Papeete. Les liqueurs maintenant s'en vont par le courrier dans tous les villages. Et l'argent gagné dans le commerce de la vanille fuit en rasades. Une année, les gens du district de Papara, établis en une sorte de communisme, amassèrent plus de cent mille francs. Longtemps le courrier n'eut plus de rapports avec eux, longtemps on n'en vit plus un seul au marché de Papeete. Lorsqu'enfin un percepteur d'impôts fit la tournée des villages, il ne trouva que tonneaux défoncés et silence : le district entier était ivre depuis trois mois.

La lucidité des filles du moins est rieuse. Elles chantent par plaisir, elles chantent l'amour ou des légendes guerrières, et les choses d'amour ont imposé leur nom aux traditionnels récitatifs que sont les hyménées. La gloire de l'île s'y exalte ; la tendresse pour le sol, la conscience de ses délices uniques, enlacent leur merci aux appels de chair. C'est une sorte de litanie qui détaille les places d'adoration de la terre aussi bien que celles de l'amant, des Français chéris, « Rupe Farani ! »

Des tribus de chanteurs ont recueilli les airs vagabonds depuis deux siècles, et les orchestrent à leur façon. Au 14 juillet, fête sacrée où s'étalent les robes nouvelles, il y a concours d'hyménées ; des groupes de quarante ou cinquante personnes s'en viennent de tous les districts, ou de Moréa, même des Iles-sous-le-Vent. Et pendant deux jours la plainte ardente à Aphrodite s'élève sur la Grand'Place de Papeete.

Les troupes ambulantes miment aussi des scènes en parties. Ce sont des danses piétinées où se déroule, par exemple, la figuration de la pêche à la baleine depuis le départ des barques jusqu'au dépeçage de la bête ; ou bien encore la vie d'un pâtre qui devient roi ; ou bien les aventures d'une Belle au Bois dormant.

La grâce est beaucoup moins naturelle que dans les spectacles à peu près semblables au Japon ; la félinité des guéchas ne se répète pas ici. Seul l'assemblage des masses dans le rythme retient le regard, et la suite du recit mimique matérialise mieux que tout rappel classique

les mouvements du chœur antique. Strophe, antistrophe, épode, chacun des trois temps est nettement marqué. Les coryphées ont le geste puissant de précision; les ondulations des rangs font fleurir le désir, et le tiaré couvre le moment de sa fragrance.

Le tiaré! Avec ses grappes sont tressées les couronnes cerclées sur les épais cheveux des tahitiennes, dans la moindre photographie rapportée de là-bas. Son parfum pesant est l'âme de l'île, lourde comme la volupté. Le soir, sur le marché, les étals se couvrent de la fleur d'amour. Par deux ou par bandes, les vahinés vont et viennent entre les haies de marchandes. Quelques lanternes éclairent la place embaumée. C'est l'heure où les officiers descendent à terre ; les amants retrouvent là les maîtresses, et les solitaires y errent pour ne point s'en retourner seuls à la case.

Dans la petite demeure, la vahiné, femme d'un enseigne ou d'un lieutenant de vaisseau, joue bien les maîtresses de maison, au moins une heure, tant qu'elle se retient de boire. On voisine, on s'invite, on chante et on danse tous les soirs. Furtivement, les dédaignées prennent leur place au cercle de leurs amies avantageusement établies; qu'importe une bouteille vidée de plus? Lorsqu'à minuit le punch flambe, le couple des hôtes maugrée contre les invités qui leur diffèrent l'étreinte. En vain. Il leur faudra passer dans leur chambrette, sans essayer de remuer des corps de vahinés raides d'alcool.

A leurs amants elles tressent des chapeaux. La paille en est surfine et la façon parfaite. Le chapeau souvent remplace la déclaration d'amour; en tous cas, il dit l'invitation au double adultère. Alors surgissent des drames, un peu grotesques sous les bananiers et autour des nattes qui potinent, un peu tristes quand des rancunes les transportent dans le service avec la différence des grades. Les vahinés y prennent rarement une part active, chair facile, à peu près indifférentes au goût exclusif d'une seule chair d'homme.

Le plaisir pour elles, presque toujours partagé dans l'étreinte, est plus tard d'avoir un enfant blanc. L'orgueil de cette maternité est inouï, et, non loin de Papeete, un fils du plus vert de nos actuels vice-amiraux, croît parmi l'admiration du district.

Toujours à court d'argent, malgré la générosité des officiers, et toujours dévorées de coquetteries, les vahinés sont venues vite à l'ordinaire alliance de l'amant de cœur et du monsieur sérieux. Le monsieur sérieux ici, c'est le Chinois. Oh! ne racontez pas cela à un officier de marine. La petite fille lui a quelquefois confié, le matin surtout, au lever, qu'elle allait manger quelque chose, un rien, chez le Chinois d'en face, restaurateur. Et, reconnaissant de la nuit, il l'a crue...

Sensations monotones, passé quelconque, un peu d'écœurement d'orgies trop complètes, un peu de lassitude de voluptés trop faciles, voilà donc ce qui reste à un sceptique de l'île délicieuse. Pourtant? Oui, il hésite à conclure, il craint d'affirmer. Ne s'est-il point trompé, seul, honni des enthousiastes? Avait-il tressailli trop souvent déjà, ou était-il trop rigide encore pour vibrer simplement? Il est malaisé de parler

haut après Fitz-James, et devant Atéri, la vahiné délicieuse, maintenant vieillie, qu'un officier intelligent traîna après lui, dans sa famille même, et pour laquelle il vola.

La baie des Vierges (Iles Marquises). — Des îles au doux nom du passé, les Marquises. Mais ce sont des profils dressés en un temps de cataclysme, et des châteaux-forts de rocs, quand on attendait des grâces de femme. C'est ici la véritable patrie des vahinés, c'est ici que paraissent les visages adorables d'Espagnoles sur des corps bruns et graciles de Malaises. Pour les « goëlettes », pour les officiers, hors de Tahiti, Taï-o-He, c'est la passade, loin de la solide tendresse qui attend à Papeete. Et souvent le lieutenant de vaisseau ou l'enseigne accordent passage aux errantes qui abandonnent leur paradis pour les délices imaginées de Papeete, trop sûrs d'ailleurs que, n'était cette indulgence, ils trouveraient, aussitôt au large, des femmes cachées dans tous les coins du yacht militaire.

Mais, hélas ! sur cette terre d'amour, autour de Taï-o-He, pullulent les lépreux. Cid Campeador arracha son gant pour serrer la main d'un effroyable malade. Ici, lorsqu'un homme se marie, après la cérémonie religieuse, il s'asseoit sur la place du village et, les mains aux hanches de l'épousée, il la tourne vers le désir de tout venant. La population entière défile, et, s'il plaît à chacun, use de la vierge : or, après le roi, les lépreux ont droit de contenter aussitôt leur envie.

Un nom domine les noms, dans ces îles, royaume de l'Aphrodite, celui de la baie des Vierges, c'est là que vraiment les civilisés rebâtissent l'Éden. Mais :

Les vierges qu'on rêvait, ce sont des vierges folles,
Faunesses que l'on chasse et qu'on viole au hasard,
Crissant leurs longs cheveux parmi des plaintes molles,
Vestales du grand Spasme en tout le bois épars.

OLIVIER SEYLOR

Le Père Perdrix

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE III

Dans toute la petite ville, le malheur Perdrix s'arrêta longtemps. Comme un conte du soir qui terrifie les enfants, il planait au-dessus des repos, comme une menace, comme un innomable inconnu qui vous barre la route et vous renvoie dans la misère originelle. Chacun le sentait flotter autour de sa maison, l'attendait à sa porte et regardait par les vitres quelque coup d'aile, on ne sait quoi du vieux Destin qui rôde au-dessus de nos toits, descend et nous abat avec simplicité. Regrain, le sabotier, qui avait cinq enfants, mangeant des pommes de terre, buvant de l'eau, sentait remuer autour de lui des bouches ouvertes et pensait au bonheur de ceux qui peuvent manger des pommes de terre. Pendant huit jours la bouteille d'eau-de-vie resta vide dans le placard et ni lui ni l'Annette n'eurent la force d'aller, à deux pas, chez l'épicier où, pour dix-neuf sous l'on avait sa chopine. Déry, le cordonnier, qui avait six enfants, buvait du vin, du café, la goutte, fumait la pipe, se faisait faire des garnitures d'habits de quatre-vingts francs, secouait la tête et semblait un gros matador, ne se priva de rien parce qu'il était ainsi, mais chaque bouchée, chaque gorgée lui semblait prise en trop comme un luxe, comme une folie. Il y eut des courages remués, des espoirs branlants, des paroles et des attitudes comme pour se garer, comme pour s'assolider sur les jambes en attendant l'avenir. Il y eut des regards de chiens qui hurlent à la lune ; dans toute maison, il y eut le moment où l'on attend ce qui va venir et qui vous fait dire un jour, quand le coup s'est abattu : J'en étais sûr !

---

(1) Voir *La revue blanche* du 1er mai 1902.

Le Vieux et la Vieille, immobiles dans leur chambre, interrogeaient les quatre coins de l'horizon, étudiaient les probabilités, se recueillaient avant de se mettre en campagne. A soixante-quatre ans ils bâtissaient leur vie sur un terrain nouveau, sur un terrain mobile et, tremblants eux-mêmes, à sentir trembler le sol sous leurs pieds, ils s'attendaient à tout : au vertige, à la chute, à l'engloutissement. Ils se rapprochèrent davantage, apprirent qu'ils étaient l'homme et la femme, la chair de la chair, deux corps sous un même toit. Jusqu'à ce jour il avait été le forgeron qui frappe et le maître qui commande. Il avait les bras levés, on lui préparait les repas à son heure, il mangeait à sa guise. Jusqu'à ce jour... Il comprit la vie des femmes, l'histoire des jupes minces et des vieux caracos, l'organisation d'un ménage, le geste des mains qui rassemblent et ordonnent. Dans son crâne dur, sans la connaître, il comprit la parole de l'Évangile : « Que l'homme, donc, ne sépare point ce que Dieu a uni ! » Car c'est quelque chose qu'on ignore et qui fait cette unité, de la femme et son homme, de la Vieille et son Vieux. Elle se lavait le visage, se peignait, mettait un bonnet propre, partait et allait voir les dames. C'était une femme bête et qui ne se rendait pas compte. Elle faisait cela simplement, mais lui, lorsqu'il la supposait arrivée dans une maison, sur sa chaise assis, la tête basse et les mains entre les jambes, rougissait en pensant aux paroles qu'elle prononçait. On la recevait debout, dans la cuisine. Les dames sont toujours pressées. Elles l'écoutaient, puis disaient : « Bien, bien, ma mère Perdrix ! » Elles avaient des voix douces de dames et un langage assuré, parce qu'avec leur argent elles étaient habituées à tout voir marcher à leur guise. Une d'elles lui donna, pour l'hiver, un pardessus presque neuf qui n'allait pas à son mari. Les dames du château, qui étaient très charitables et qui, chaque samedi, donnaient deux sous et quelquefois du vin à toutes les femmes du bureau de bienfaisance, l'engagèrent à venir souvent les voir.

Mais le Vieux racontait plus tard :

— J'ai bien peiné à m'habituer à ces choses. J'ai eu d'abord envie de me pendre. Je me disais : Ça vaut mieux que de faire la misère. Mais c'est à cause de mes enfants.

Le monde est si bête! On aurait dit : Tu n'es jamais que le garçon d'un pendu!

On les inscrivit au bureau de bienfaisance. C'est déjà un commencement. Ils eurent tous les samedis un pain de dix livres, furent exemptés d'impôts, participèrent aux distributions de secours : pour le Quatorze Juillet cinq francs, pour la Saint-Martin quinze francs, à cause du terme, et au commencement de l'hiver ils avaient droit à un stère de bois. D'ailleurs, ayant été domestique, la mère Perdrix, trouvait des protections. Et puis on lui donna tout de suite de l'ouvrage parce qu'on la savait courageuse.

Chez Roux, le boulanger, dont la femme avait besoin d'un peu de temps pour servir les clients et garder le comptoir, elle entra comme femme de ménage. Tous les matins, à neuf heures, elle descendait faire les lits, balayer la chambre, épousseter, frotter les meubles et remontait chez elle vers dix heures et demie onze heures, ayant gagné cinq sous. Elle était un peu trop vive, se lançait trop sur les choses et on l'employait pour lui rendre service parce que, vraiment, elle n'avait pas de délicatesse avec les meubles.

Tous les samedis, après-midi, une vieille dame veuve, madame Delphine faisait un grand nettoyage de sa maison, et comme la bonne n'y pouvait pas suffire, elle employait la mère Perdrix. Il y avait quinze sous à gagner. C'était une bonne maison : la Vieille avait toujours son verre de vin, on la forçait à emporter de l'oseille, des fruits ou, quand c'était la saison, madame Delphine disait : « Allons, mère Perdrix, allez donc ramasser des haricots dans le jardin. »

Elle lava quelquefois des lessives, mais elle n'était pas commode, à cause de son ménage chez Roux, et on ne pouvait la prendre que pour une demi-journée.

Elle eut beaucoup de chance : C'est en ce temps-là que la belle-mère à Roux devint à moitié folle. La mère Turlaud avait deux maisons et, ayant donné congé à ses deux locataires, ne trouva personne qui voulût habiter chez elle et garda deux loyers qui ne couraient pas. Ceci l'occupa pendant longtemps et la travailla si bien qu'elle ne voyait pas le moyen d'en sortir. Elle en restait comme égarée. Dans

les premiers temps elle disait à sa fille : « Je suis bien perdue, va ! » Plus tard, on ne sait quoi, quelque souvenir de lecture, quelque histoire de labyrinthe, fixa dans sa tête une image et confondit les sentiments. Elle se levait, marchait, gesticulait en criant : « Je suis dans la Byringue ! Je suis dans la Byringue ! » On essaya de tout, on la raisonna, puis on se résolut à la faire garder. Le jour, elle restait dans la chambre, chez ses enfants, où il y avait toujours du monde, mais la nuit on ne pouvait pas la laisser seule chez elle. Ce fut la mère Perdrix que l'on retint. Tous les soirs à huit heures elle descendait, couchait la vieille et se couchait elle-même dans le lit d'à côté. Il fallait garder de la lumière toute la nuit. Parfois la mère Turlaud se dressait sur son lit, donnait des mains, tâtait l'espace et poussait des soupirs : « Je suis dans la Byringue ! Je suis dans la Byringue ! Ah mon Dieu je suis dans la Byringue ! »

La mère Perdrix disait :

— Mais non, madame Turlaud, mais non ! Regardez donc : c'est votre chambre ! Vous me reconnaissez bien : Je suis la mère Perdrix. Voyons, couchez-vous.

Mais, des fois, tout cela durait longtemps et il y avait plusieurs séances dans la nuit. Enfin, la mère Perdrix y gagnait sa pièce de vingt sous.

A midi, la Vieille et le Vieux déjeunaient. Quand il n'y avait pas des pommes de terre, c'est qu'il y avait des haricots. Chacun d'eux buvait de l'eau dans un gobelet. C'étaient deux gobelets blancs avec un ornement bleu : celui du Vieux portait inscrit en lettres rouges le nom de Suzanne et celui de la Vieille le nom de Louise. Ils mangeaient très vite, avec de gros couteaux en fer de six sous, qui pouvaient couper de grosses bouchées de pain, mais ne coupaient que de petites bouchées de fromage. Et tout de suite, tout de suite, la Vieille prenait un panier, coiffait son vieux chapeau jaune et renfermé de vieille et s'en allait dans la campagne pour y ramasser du pissenlit et du cresson. Elle apprit bien vite à connaître les prés, les fontaines, les filets d'eau et les pentes. Elle ouvrait les barrières, sautait les échaliers, franchissait les bouchures en les aplatissant à coups de talon et portait toujours en sa jupe quelque morceau

d'épine ou quelque déchirure. Elle marchait à grands pas, se baissait, ramassait le pissenlit presque avec violence, gardant de la terre aux jointures de ses doigts. Elle se fit de vieilles mains rugueuses, de la couleur des champs, de l'épaisseur des mottes. Son caraco et sa jupe s'emprégnèrent d'un ton jaune et d'on ne sait quoi qui flottait et la confondait sur les chemins avec l'air de l'automne. Ce fut une besogne de bête au trot qui la tenait courbée longtemps et la ramenait chez elle, essoufflée, vers les trois heures. Elle versait tout dans l'eau, s'asseyait, triait son pissenlit ou son cresson. Le lendemain matin, elle promenait cela par la ville, entre sept et huit heures, entrait dans les maisons et, dans les premiers temps, elle fit bonne mesure pour avoir la clientèle. Il n'était pas rare qu'elle vendît jusqu'à dix et quinze sous.

Ils furent étonnés tous les deux de trouver tant de ressources et furent étonnés encore en regardant leur vie changée. L'ombre de leur maison s'éleva un peu, le ciel devint libre, sous lequel on put respirer. Il y avait pourtant des sentiments qui se compliquaient et revenaient vers eux en causant des ravages dans leurs vieux cœurs comme un coup de vent qui bouleverse les feuilles. La Vieille ne s'en apercevait guère parce qu'elle marchait vite et que ses pas piétinaient ses pensées. Le Vieux se rappelait les choses du premier jour. Le petit Jean Bousset vint le voir : il venait d'être reçu à son école, pour devenir ingénieur. Il comprimait toute sa joie devant son oncle et n'osait pas penser à l'École Centrale en face de cette misère. Il avait des yeux bleus comme une petite fille et une mèche blonde sur son front. Il l'embrassa et il disait :

— Oh ! mon pauvre Vieux ! Oh ! mon pauvre Vieux !

Le Vieux répondait :

— Mon petit, tu viens d'être reçu à ton école. Tu ne feras pas un vieux malheureux comme ton oncle.

La Vieille disait :

— Tant mieux, mon Jean ! Conduis-toi toujours bien. Tu vois ce que c'est que de ne pouvoir plus travailler à notre âge.

Ils l'embrassèrent tous les deux et, quand il fut parti, ils

se disaient l'un à l'autre : « Dame ! nous l'aimons autant que si c'était le nôtre. »

Il y eut d'abord un automne vague et mouillé dont la pluie fine pénétrait les sentiments des hommes. Le Vieux s'asseyait dans la maison, auprès de la fenêtre et, regardant la rue, voyait la pluie et la sentait tomber toujours et de partout, comme une idée qu'on veut vous faire entrer dans la tête. Il avait d'abord pensé à quelque chose pour tuer le temps. Il prenait sa brouette et sa pelle et roulait sur les routes. Il était très bien placé, sa fenêtre donnant directement sur la rue : « Voici les bœufs du domaine de la Faix qui montent et il va falloir que j'aille à leur suite parce qu'un autre irait avant moi. » Parfois un âne ou un cheval déposait son crottin presqu'en face de la porte : alors le Vieux se levait, saisissait un panier destiné à cet usage, puis la pelle, s'en allait faire la cueillette et donnait son coup d'œil à la rue pour voir s'il pouvait faire d'autres cueillettes encore. Quand la pluie tombait, il attendait la fin d'une ondée, sortait à sa porte, examinait le temps et partait entre deux nuages, comme le serviteur du crottin, comme l'esclave du fumier. Il versait tout cela dans la cour, sur le tas, y jetait encore de la paille et toutes sortes de débris, sentait la pelotte grossir et plus tard, lorsque le moment était venu, ne songeait plus qu'à la vendre.

Puis, ce fut l'hiver qui déposait de la gelée blanche sur l'herbe, dans la campagne et, dans la petite ville, sur la mousse des toits. Les jours diminuaient et semblaient se resserrer sous leur capuchon comme des vieux qui ont froid. Le temps tombait du ciel bas et s'approchait de vous comme une personne que l'on connaît et qui vous touche avec une main osseuse. Il y avait une réserve de bois dans le grenier, le poêle était installé au milieu de la chambre, un petit poêle de fonte, bas, avec une tablette où l'on s'appuyait les pieds, avec deux couvercles que l'on pouvait enlever pour mettre la marmite. Le Vieux s'assit pour l'hiver en face du poêle. Il était frileux, ayant vécu auprès d'une forge et tout son geste fut de se lever parfois pour entretenir le feu. Il le faisait sans économie, comme un exercice, comme la seule distraction qui lui fût restée.

Tout l'hiver, il fut assis. La chambre était trop grande et l'humidité plaquait le sol, au pied des murs. Il s'approchait, jusqu'à avoir le poêle entre les jambes et, accoudé sur ses genoux, il se tortillait le cou pour regarder autour de lui, dans une sorte d'inquiétude. Mais tout de suite il trouva du plaisir au repos. Ce sont des métiers de forgeron où le fer frappe le fer, où les poings se durcissent comme des marteaux et se lèvent comme au combat pour abattre on ne sait quoi, quelque chose comme le pain quotidien qui vous résiste et que l'on conquiert. Ce sont des métiers de maréchal-ferrant où les chevaux luttent en ennemis et contre lesquels on s'arcboute avec toute la force de son dos. Il restait là, avec ses bras, avec ses jambes, avec ses reins, dont les muscles s'affaissaient, dans une sorte d'oubli, se souvenant parfois du travail ainsi que l'on se souvient de la peine, pour mieux savourer le repos. Lorsqu'il se penchait en avant, il s'abandonnait, et le bien-être lui donnait des frissons dans le dos et des envies de gémir un peu : Ah ! là !

Le matin, il ne pouvait pas rester au lit, étant un de ces vieux secs qui ne dorment guère et qui vivent longtemps. Alors il se mettait en position pour toute la journée, ne se dérangeait même pas à onze heures lorsque la Vieille rentrait et préparait le repas, puis s'asseyait tout juste à table pour manger et replaçait sa chaise auprès du poêle comme si cela même eût été sa fonction. En somme la journée lui semblait courte parce qu'il n'avait rien à faire, il la sentait glisser lentement et s'abandonnait pour qu'elle le portât jusqu'au soir. Car le travail est une malédiction, et c'est en le chassant du Bonheur que Dieu dit à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! » Il devint trop paresseux aussi. Par exemple, la Vieille allait souvent dans la forêt ramasser des branches mortes. Evidemment c'est une besogne de femme, mais les gueux n'ont pas besoin d'être fiers. Puisqu'il y voyait assez pour marcher et pour aller au crottin, les fagots devaient être aussi son ouvrage ou tout au moins il pouvait prendre sa brouette et aller attendre sa femme à la sortie du bois.

C'est en ce temps-là que lui arriva son aventure avec la Blonde. Le Vieux avait des lapins : il y avait de petites

écuries dans la cour où il élevait des lapins. Deux fois par jour, il les pansait, le matin et le soir, avec lenteur, pour tuer le temps, et il s'amusait à regarder dans la cour et à regarder dans la rue. Or, la Blonde demeurait en face de chez lui. C'était une vieille canaille qui ne s'entendait avec personne. Elle avait été mariée pendant vingt ans, une première fois, et se disputait avec son homme qui, à force de manger des pommes de terre, avait pu acquérir un petit bien qu'il cultivait lui-même. Il finit d'ailleurs par tomber malade d'épuisement et garda le lit pendant longtemps, tandis que sa femme le surveillait avec impatience et lui disait : « Tu ne rendras donc pas ta vieille âme noire ! » Il mourut enfin. Alors elle chercha à se remarier, mais personne ne voulait d'elle, malgré son argent. Elle approchait de soixante ans, lorsqu'elle rencontra un homme de quarante-cinq ans qui avait tout mangé et qui se sentait assez mauvais pour tenir tête au diable. Ils se marièrent, mais au bout de huit jours, vraiment elle était dure et on ne pouvait tirer d'elle que des sottises. Il s'en alla bien vite retrouver son ancienne bonne amie auprès de laquelle il avait toujours vécu. Elle resta toute seule, loua une chambre et elle se barricadait là-dedans comme une vieille bête pas digne de vivre avec le monde.

Donc, le Vieux, revenant de voir ses lapins, était campé dans la rue. La porte de la Blonde était ouverte par hasard. Il resta campé et, comme tous ceux qui n'ont pas beaucoup de choses à voir, regarda cela, par une vieille habitude de tout regarder. La Blonde sortit en disant :

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, vieux feignant !

Il y a des mots qui tombent comme des pierres, nous frappent jusqu'au fond, nous tendent les reins et nous précipitent en avant. Il dit :

— Comment que tu as dit ?

Elle répéta :

— Vieux feignant ! Vieux propre à rien ! Tu n'as pas besoin de regarder dans ma maison.

Il dit :

— Ah ! arrête-toi, parce que sans ça, ça va ronfler !

Elle répondit :

— Eh bien ! Viens-y donc, vieux feignant, vieil éborgné ! Tu n'es même pas bon à chercher ton pain.

— Ah ! tu crois que je n'irai pas !

Il respirait comme un fauve, avec un grondement qui sortait par morceaux. Elle fit un pas dans la rue. Alors il s'avança et la gifla en pleine gueule, à tour de bras. Le sang lui jaillit du nez d'un seul coup. Elle l'avalait déjà. Elle se mit à crier :

— Hé ! la la, mon Dieu ! Vieil assassin ! Hé ! la la, mon Dieu ! Il m'a défigurée.

Elle reprenait :

— Ah ! tu vas voir, vieux feignant, vieux malheureux, si je ne descends pas chez les gendarmes. Je veux que tu finisses ta vie en prison.

Elle descendait à grandes gambées, penchait la tête à droite, à gauche, pour mieux faire couler le sang et l'étalait sur son visage comme une vengeance.

On lui disait en route :

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

Elle répondait en courant :

— C'est ce vieux galérien qui m'a tuée. Je vais chercher les gendarmes.

Elle arriva :

— Oui, monsieur, voyez ! Il m'a battue. Le sang me sort de la tête.

Les gendarmes dirent :

— C'est bien.

Comme elle remontait, ils allèrent dans la chambre du brigadier qui leur répondit :

— Restez donc tranquilles. On ne peut pas se mêler à tout. La Blonde, Perdrix, tout ça c'est des gueux et ça se dispute toujours.

Trois ans passèrent. Il ne devint pas aveugle. Monsieur Edmond, consulté, répondit : « Ah ! mais non ! Pas de bêtises ! Vous avez l'air guéri. Mais travailler ?.... Ah ! mais non ! Le feu vous est contraire. »

C'était une vie sans but et faite avec des jours ajoutés. Plus rien n'était mauvais, à cause de l'habitude, mais surtout plus rien n'était bon. Autrefois, il connaissait le

repos de chaque soir, après avoir battu le fer, et s'asseoir, dormir, se reformer peur le lendemain, cela même était un but, cela séparait la nuit du jour et semblait illustrer la vie. Mais les longs repos, la paresse entrant dans la chair, la décomposition de la chair par la paresse ! Le temps coule comme dans les conques marines, monotone et bête, en souvenir de la mer et des galets et on l'entend dans sa tête comme une fuite sans cause. Le temps s'en va son train et ressemble aux chiens errants qui trottinent en baissant l'oreille.

Quand il faisait beau, il vivait sur son banc. C'était un banc massif formé d'une grosse planche posée sur quatre pieds bruts. La rue était presque orientée de l'est à l'ouest. Jusqu'à quatre heures de l'après-midi, le soleil donnait sur la maison du Vieux et l'ombre de la rue était celle des maisons d'en face. Dès la première heure il y transportait son banc, s'asseyait et assistait aux événements du matin. Les ménagères balayaient leur seuil, jetaient des crasses dans la rue ou de l'eau sale dans le caniveau. Les deux premières années, en le voyant, l'on disait : « Tout de même c'est bien triste d'être là et de ne pouvoir plus travailler. » Mais bientôt on en eut assez. La troisième année, elles disaient : « Ca fait malice d'être là à s'éreinter et de voir ce vieux feignant assis sur son banc. » Des fois il était assis comme tout le monde, d'autres fois il se couchait à moitié. A quatre heures, l'ombre ayant changé de place, le banc retournait devant chez le Vieux. Toute la journée, l'homme était là avec sa blouse, ses gros sabots de bouleau, son grand chapeau noir et sa barbe blanche. Il était robuste et grand, il avait fini par maigrir et, la gueule creuse, on voyait qu'il avait avalé un peu de ses joues.

Il fit partie de la rue comme les trottoirs, comme les façades, comme l'ombre et le soleil. En passant on lui adressait un mot, comme on adresse un coup d'œil. Il en prit une telle habitude que ceux qui ne lui parlaient pas lui semblaient vaniteux, une telle habitude que le priver de son mot lui semblait une injure. On lui disait : « Vous êtes donc en repos ! » Il répondait : « Mon Dieu, oui ! » Parfois on ajoutait encore : « Il y fait bien bon. »

Il eut aussi des distractions avec les enfants. Il y avait

deux ou trois femmes dans le quartier qui avaient continuellement des petits : la femme à Regrain le sabotier, la femme à Déry le cordonnier. Comme elles n'étaient pas toujours courageuses, elles montaient, se campaient en face de lui et causaient. Il avait beau répéter : « Mais asseyez-vous donc ! » Elles répondaient : « Vous croyez que je ne suis pas à battre. J'ai de l'ouvrage plus que je n'en peux faire et je m'amuse à causer. » Il se levait, prenait le petit sur son bras, qui lui saisissait la barbe à poignée, le regardait d'abord d'un air sérieux, puis riait d'un rire total. Les enfants l'aimaient bien. Ceux qui étaient un peu plus grands l'aimaient surtout à cause de ses lunettes noires. D'ailleurs on les envoyait jouer autour de lui. Les mères criaient : « Tu m'embêtes ! Va donc trouver le père Perdrix. » Et puis l'on savait qu'auprès de lui, il n'y avait rien à craindre. Quand une voiture passait, il les surveillait : « Allons, viens là. Tu vas te faire écraser. »

Le matin, vers sept heures, arrivait Limousin, le charron, l'ouvrier de Pierre Bousset. Il s'arrêtait en face du banc, s'étendait et bâillait une dernière fois avant de monter à l'ouvrage. Le Vieux disait : « Ça ne vaut pas le métier de rentier », et Limousin : « Ma foi, à la fin du compte, les fesses doivent leur faire mal. » Puis il partait, mais de telle sorte qu'on eût dit qu'il avait un pied en avant et deux en arrière.

Tout de suite après, c'était le moment des laitières : « Ah ! la sacrée frisée ! Venez donc là, que je vous embrasse. » Les laitières sont des femmes pressées. Elles répondaient en courant : « Attendez, que je le raconte à votre vieille. ».

A neuf heures, il y avait un domestique qui conduisait au pré le cheval de son patron : « Hé bien, maître Hippolyte ! On y va donc. » Hippolyte disait : « La pauvre bête ! Ça ne sera pas sans besoin. Ils l'ont emmené en route hier : une pleine voiture de monde ! » Le Vieux répondait : « Qu'est-ce que vous voulez ? Puisque c'est à eux. » En redescendant, Hippolyte s'asseyait sur le banc, s'approchait du père Perdrix, lui frappait sur la cuisse, et parlant bas : « Y en a un qui s'est trouvé bien attrapé, hier. Il me dit comme ça : Ils le mangeront quand il sera trop vieux, tes bourgeois. Je lui réponds : Ils auront toujours quelque

chose à se mettre sous la dent, tandis que toi, tu ne seras jamais qu'un crève-la-faim. »

Il vivait sur son banc, au pied du mur. Parfois il était pensif, se courbait en deux, écartait les jambes et regardait le sol entre ses sabots. Les mouvements de l'air, les changements de la rue, la couleur des heures et leur sonnerie, la forme des saisons, tout ce que l'on voit, tout ce qui existe, ce qui n'était même pas de phénomènes, ce qui n'était même pas des événements, entrait en son esprit inoccupé afin de tenir un peu de place. Les jours de chaleur, il s'arrêtait à des pensées comme ceci : « Bon Dieu ! les mouches n'ont jamais été aussi méchantes qu'aujourd'hui. » Si quelqu'un venait s'asseoir à son côté, il se précipitait sur lui, ne disait pas grand'chose parce qu'il ne savait pas quoi dire, mais jouissait de la présence d'un compagnon comme on jouit d'une aventure. Et à tout coup, lorsque l'autre voulait partir, il s'écriait : « Oh ! vous avez bien le temps. » A midi, il se levait avec un grand fracas pour aller manger, mais avec un chagrin d'homme du peuple pour qui la bouche est tout le plaisir et à qui le pain, les pommes de terre et l'eau rappellent qu'il n'y a rien à attendre avant le cercueil.

Il y eut une histoire qui le frappa beaucoup. Le père Lomet était un vieux sabotier maigre, bref, courageux qui, à l'âge de soixante-cinq ans, après avoir embauché, paré, creusé des sabots, sentit toute la misère dans ses membres. Il lui prit des rhumatismes qui se plaquaient aux articulations et s'opposaient à ses mouvements comme des bêtes qui vous surveillent. Le médecin lui dit : « Reposez-vous, promenez-vous, respirez ! » Il venait souvent voir le père Perdrix, arrivait avec sa grande canne courbée, mettait cinq ou six temps pour s'asseoir et faisait le plaint comme un boulanger : « Ah ! mon pauvre père Perdix, ça me doule ! » — « Mon pauvre père Lomet, on est des vieux. On ne sera heureux qu'une fois dans le trou. » C'était une conversation qui leur plaisait : « Je ne veux pas demander, disait le Père Lomet. Il faudra bien que je fasse une fin. » Il regardait les enfants jouer autour du banc, qui parfois pleuraient : « Comme c'est bête, les petits ! Ils n'ont qu'à ouvrir le bec pour qu'on leur fourre le pain

dedans. Moi, si j'étais à leur place, je ne piperais pas. » Un beau matin, il en eut assez, sa femme ne pouvait pas travailler non plus et il ne voulait pas se faire nourrir par son gendre. Il y avait dans la ville un abreuvoir pour les chevaux. Il se leva à quatre heures et dit à sa femme : « Je ne peux pas dormir. Je vais sortir un peu. Au revoir! » Il eut d'ailleurs beaucoup de peine à marcher jusqu'au trou d'eau. Blouf!.... Cette fois-là il ne mit pas cinq ou six temps. C'était un homme fier.

L'autre resta sur son banc et comprit la leçon. Lorsqu'un bourgeois passait, il le sentait d'avance à son pas plus léger, à ce pas qui a l'habitude des parquets cirés. Il guettait son coup d'œil comme on guette le regard d'un roi, arrondissait son geste et soulevait son chapeau d'un mouvement déclamatoire. Il comprit la feignantise et la lâcheté et, derrière l'enterrement, pensait : « Moi aussi, l'on devrait m'enterrer. »

Parfois les voisins lui demandaient quelque service. Il y avait le gars de Mathiaud, dont le père était un brave homme toujours malade, mais à qui la mère avait laissé prendre toutes sortes de mauvaise habitudes. Il vous regardait de côté avec des yeux qui faisaient peur, et tombait du haut mal. Quand il était seul avec sa mère, il la disputait et la battait. Les crises le prenaient. On disait : « Il est si bien canaille ! C'est la mauvaiseté qui lui sort du corps. » La mère venait dans la rue et appelait : « Hé, père Perdrix ! Il comprenait. Le gars se tordait, l'écume à la bouche, se roulait, heurtait les meubles avec sa tête comme avec un pavé. Il se fût détruit. A certains instants le père Perdrix le saisissait en plein corps en disant : « Ah ! malin, on te tiendra bien ! » La mère Mathiaud le remerciait : « Mon père Perdrix, il n'y a qu'à vous que je puisse demander ce service. » Et le gars de Mathiaud épuisé s'asseyait enfin, tout éreinté, avec un drôle d'air, comme si ses regards fussent rentrés en dedans.

Il vécut dans la sphère inférieure des pauvres, au milieu des poussières du rebut, et qui s'épaississaient à son front. Il y avait des services qu'on ne pouvait demander qu'à lui. Son chapeau enfoncé jusqu'aux deux oreilles, sa blouse déteinte et ses gros sabots le prédisposaient à tout, comme

une guenille sale qu'on abandonne aux relavures. Dans beaucoup de maisons l'on n'avait pas creusé de fosses d'aisances et cela se composait d'une planche et d'un baquet. Lorsqu'il était plein, c'était un baquet à deux anses, que l'on sortait de la cour, avec lequel on traversait la maison, que l'on portait sur une brouette, que l'on roulait, et que l'on allait vider quelque part, en dehors de la ville, dans un jardin potager. C'était lourd, la femme ne pouvait pas prendre l'autre anse parce qu'elle se fût fait mal dans le ventre. On allait chercher un homme, et il n'y avait que le père Perdrix. D'ailleurs il était très fort et semblait porter les trois quarts du baquet. Ensuite on lui offrait un verre de vin. Il faisait des difficultés comme un pauvre qui a peur d'être pris pour un avale-tout-cru.

Il travailla, pourtant. Ils étaient plusieurs, des jeunes et des vieux, qui s'arrachaient cela comme des miettes, creusaient avec la pioche, râclaient avec la pelle et usaient leurs sabots toute la journée pour vingt-cinq sous. Ils faisaient des journées de prestations. Autrefois, quand le monde était moins bête, on s'entendait pour vivre, on gagnait trente sous, on accroissait son morceau de pain, on en avait plein les poings comme un enfant qui mord. Mais des gâte-métiers, avec l'imbécillité des gueux, s'étaient mis en avant des autres, avaient devancé les désirs et, pour vingt-cinq sous s'offrant, voulaient prendre toutes les journées, manger les compagnons. Ils n'en profitèrent même pas, tout le monde dut aller à leur suite, le salaire baissa, puisque mieux vaut peu que rien, et le métier de journalier fut un métier à vingt-cinq sous par jour.

Il descendait le matin, on l'entendait descendre. Avec ses gros sabots, les pierres de la rue résonnaient comme des murailles. D'ailleurs il s'entravait sans cesse et descendait à grands pas lents, sonore comme une boule creuse, comme un pauvre qui travaille avec fracas et semble ébranler les riches. Il allait jusqu'à quatre kilomètres, plus loin encore, jusqu'aux limites des communes, dans les chemins vicinaux où les journaliers piochent et pellent la terre jaune des champs à travers lesquels on trace les routes. Dans sa gibecière il y avait du fromage et du pain, des pommes, des noix, selon les saisons, et la misère des gueux qui pen-

sent : « Nom de Dieu ! Si j'avais un peu de viande !... La viande nourrit la viande. » Sur le chantier ils étaient toute une bande, jeunes et vieux, avec des gilets de coton qui coûtent trente sous, reprisés, entortillés de misère, barbus, épais, nourris de soupe, vêtus de rapiècements. En somme ils s'en moquaient et faisaient de l'ouvrage pour leurs vingt-cinq sous. Le cantonnier de la commune qui les surveillait s'en moquait aussi, causait avec eux et, âgé de soixante ans, songeait à sa femme de trente ans jusqu'au soir et tuait le temps en attendant l'amour. Ils posaient le pied sur la pelle, s'accoudant au manche, et disaient entre eux : « Et puis une gente femme ! Mais dame ! elle ne lui laisse que la peau sur les os. Ha ha ha ha ha ! » A midi ils allumaient un feu de bois mort, s'asseyaient autour, exhibaient leur manger. Ils connaissaient toutes les fontaines des prés. Ils allaient chercher de l'eau dans une cruche qui circulait à la ronde et il y en avait toujours un pour dire : « Quand même, j'aime mieux le rouge que le blanc. »

A la chute du jour ils quittaient le chantier et se dispersaient sur les routes, par bandes, la gibecière au dos, la pelle ou la pioche à l'épaule. C'était un bruit de gros sabots qui se mêlait à l'appel des troupeaux dans les campagnes, aux lumières des premières étoiles, et qui, plus tard, perçait cette nuit dense qui semble mettre les petites villes dans une boîte. Ils étaient à moitié morts, comme des jambes de laine, et résonnaient contre les cailloux, bien plus qu'au matin, creusés par la misère, anéantis pour vingt-cinq sous. Perdrix ne savait plus penser. Ce n'est pas que le repos soit bon, c'est que le travail est mauvais. Il rêvait à tout le développement de sa paresse sur son banc, aux après-midi qui se posent devant les yeux des feignants et s'en vont sans secousse comme une douceur sur nos sens fatigués. Trois ou quatre pointes de joie l'attendaient à son seuil, il buttait contre les marches, entrait avec un bruit d'ustensile cassé, tombait sur la chaise, mangeait la soupe, se tournait du côté du lit, se tournait du côté du mur et roulait dans le sommeil comme une boule sur une pente.

(A suivre.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Le sentiment religieux dans l'Inde

Depuis l'époque la plus reculée, l'Inde est couverte de sanctuaires : une statue sous un arbre, une pierre grossièrement taillée auprès d'une source ou contre un rocher, rappellent à chaque pas que les dieux sont partout invisibles et présents et que l'objet en apparence le plus insignifiant peut être possédé de leur esprit.

Le Mahabarata — l'Iliade hindoue — chante la lutte de deux familles parentes et rivales pour la possession de la Delhi primitive; le Ramayana — l'Odyssée hindoue — est consacré aux aventures de Rama, incarnation du Dieu Vichnou. L'Inde possède d'autres poèmes, des prières, des hymmes, des traités didactiques de diverses époques rédigés en langue sanscrite et mis sous une forme rythmée pour aider la mémoire des dieux et le surnaturel. Les *Védas*, ne forment qu'une petite partie des Ecritures sacrées de l'Inde : la simple religion naturaliste des temps védiques a disparu sous une floraison de mythes aux origines diverses.

La croyance aux dieux personnels s'est superposée à l'adoration des forces naturelles, de certains objets et de divers fétiches, culte toujours vivant sous le décor mythologique qui les a revêtus. Ainsi l'eau du Gange fut sans doute considérée comme sacrée longtemps avant qu'on eût imaginé d'en placer les sources au sommet du mont Mérou, à la fois Olympe et Paradis du brahmanisme et qu'on eût fait de la rivière elle-même une déesse. Les temples élevés du nord au sud de l'Inde pour rappeler le souvenir des prodiges et des exploits qu'accomplit le dieu Rama en poursuivant le ravisseur de sa femme jusque dans l'île de Ceylan occupent probablement la place de sanctuaires antérieurs au Ramayana. La religion nouvelle leur a simplement donné une histoire et les a rattachés au brahmanisme comme elle a fait pour toutes les eaux et montagnes sacrées où s'élèvent les temples les plus révérés des Indes. C'est ainsi que le bassin du Seigneur-des-sables près de Bombay aurait été formé par l'eau qui jaillit à la place où Rama altéré frappa le sol d'une de ses flèches. Les pèlerinages aux sommets des montagnes ont souvent précédé la construction des temples qui sont leur but actuel et où le culte d'un dieu a remplacé l'adoration de la montagne elle-même. A Trichinopoly, dans la plaine de bananiers, de palmiers, de vertes rizières que partagent en îles les bras de la Kaveri, un roc de granit en dent de tigre porte comme une acropole un massif temple de Siva qui ne fut sans doute pas son premier sanctuaire. Ailleurs un bloc erratique en équilibre sur un rocher inspirait un superstitieux respect longtemps avant qu'on le fît entrer dans l'histoire de Krichna en le représentant comme une motte de beurre pétrifiée par ce héros.

Les arbres sacrés qui jouent un grand rôle dans la légende des sages et dans le culte de Vichnou sont les vestiges d'un fétichisme primitif qui adorait à la fois l'arbre et le serpent. Un serpent monstrueux à sept têtes sert de dais à Vichnou, et le cobra dont le venin cause des morts nombreuses est sacré pour les Hindous. Une foule d'autres animaux ont pris place dans la religion brahmanique: l'éléphant est représenté versant avec sa trompe l'eau du bain à la femme de Vichnou ; les singes conduits par leur chef Hanuman ont aidé Rama à passer de l'Inde dans Ceylan et voilà pourquoi ils peuvent tout se permettre dans certains temples ou certaines villes sacrées ; l'aigle de Malabar, le paon et d'autres animaux servent de messagers ou de montures à certains dieux, le perroquet est consacré à Kama (l'amour), le taureau à Siva: les vaches sont l'objet d'une vénération toute particulière ; elles ont habituellement les cornes peintes et ornées d'anneaux et de boules de cuivre et si on ne se fait pas scrupule de les employer aux mêmes travaux que chez nous, on croit que les tuer et manger leur chair est un des péchés les plus horribles. Bien des fidèles n'ont jamais pu surmonter l'horreur profonde qu'ils éprouvent à voir des Européens abattre des bœufs et des vaches, actes jadis interdits et punis de peines plus rigoureuses que l'homicide.

Presque tous les Hindous s'abstiennent de viande et s'interdisent de tuer le moindre être vivant, fût-ce un insecte parasite; ils croient que les âmes des trépassés recommencent leur existence dans le corps des animaux, que ce serait péché de les faire souffrir, que c'est œuvre pie de recueillir les animaux errants ou malades dans des hospices fondés par la charité. Le même respect de la vie animale, fondé sur la même croyance se trouve dans le bouddhisme.

Malgré les souvenirs du fétichisme, malgré la croyance à la métempsycose, le plaisir de la chasse n'est pas absolument interdit aux rajahs et aux membres de certaines castes, pourvu qu'ils s'imposent l'obligation d'épargner les animaux les plus sacrés, tel que l'antilope nilgaï ; de même les sacrifices sanglants et l'usage de la chair se rencontrent dans certains rites du culte brahmanique bien qu'ils soient en opposition avec les croyances générales. La religion hindoue pratique, en effet, l'éclectisme le plus large et, comme tous les polythéismes, elle incline à s'agréger les divinités nouvelles plutôt qu'à les exclure. Tandis que le missionnaire catholique défend au nouveau converti de retourner à la pagode ou de travailler pour elle, l'Hindou croyant n'éprouve aucun scrupule à faire un acte d'adoration devant une procession ou une église chrétienne. Lorsque certains missionnaires du siècle dernier essayèrent de mettre la religion catholique à la portée des hautes castes indoues, en se faisant passer pour des brahmanes blancs, en affirmant que les écritures chrétiennes étaient la meilleure version des écritures sanscrites, que Brahma était une corruption d'Abraham, Krichna de Christ et ainsi du reste, l'opposition à cette méthode ne vint pas des brahmanes, mais de catholiques auxquels de semblables concessions semblaient hérétiques : c'est que les brahmanes — membres de la caste sacerdotale — ne forment pas un clergé et qu'ils n'ont ni pape, ni évê-

ques, ni conciles, ni aucun moyen d'exercer une action concertée et commune.

Pendant notre séjour à Kapourthala, arrive dans la ville une jeune fille précédée d'une grande réputation de sainteté : on dit qu'elle a longtemps prié Dourga et qu'un jour vers l'âge de quatorze ans elle s'est sentie inspirée de cette déesse ; elle appartient à une famille de kchatryas ou guerriers, mais elle a quitté ses parents ; elle est belle mais elle a renoncé au mariage, elle s'est vouée à la divinité et elle s'est mise à parcourir le Pendjab, allant de ville en ville, en compagnie de quelques fidèles pour édifier les populations. Sa déesse, Dourga ou Kali, est la femme de Siva le Destructeur, patron des guerriers et des ascètes. Dourga est représentée sous la forme d'une femme peinte en bleu ; elle a quatre bras dont l'un brandit un sabre, un autre une tête coupée ; Dourga a du sang aux mains et sur les lèvres ; son collier est composé de crânes, sa ceinture de mains coupées ; elle marche sur un homme qu'elle regarde en grinçant des dents et en tirant la langue.

On rapporte qu'autrefois, elle combattit le géant Ravana, roi de Ceylan. La lutte dura dix ans. Comme les gouttes de sang qui sortaient de chaque blessure reçue par Ravana se transformaient en géants, Dourga se mit à sucer le sang des blessures qu'elle faisait. Enfin, elle abattit son adversaire, déchira ses membres et les foula aux pieds : dans sa joie, elle faisait des bonds si terribles que le monde en était ébranlé et menaçait ruine. Ému du danger que courait la terre, Siva, l'époux de Dourga, se coucha sur le sol parmi les membres de Ravana, mais la déesse, dans son ardeur, ne le remarqua pas d'abord ; elle mit le pied sur la poitrine de Siva et s'aperçut alors seulement qu'elle venait d'outrager son seigneur et maître ; l'étonnement et la douleur lui firent grincer les dents et tirer la langue. Telle est parmi les aventures de Dourga ou de Kali l'une des plus connues. Les autres sont, comme la précédente, remplies de combats et de massacres : Dourga est une déesse de carnage, à laquelle on offrait autrefois des sacrifices humains. Aujourd'hui, le gouvernement anglais a supprimé ces pratiques et l'on ne sacrifie plus à Dourga que des chèvres.

A peine la jeune femme inspirée est-elle arrivée à Kapourthala que trois habitants de la ville ont résolu de lui demander un miracle propre à persuader les incrédules. Ils se sont rendus au temple de Dourga, décidés à couper leurs langues et à demander ensuite pour les faire repousser l'intervention de la sainte. Deux d'entre eux ont manqué de courage, mais le troisième a, dit-on, coupé sa langue. Toute la ville aussitôt s'est portée vers le temple : les routes et les sentiers sont pleins d'Hindous qui s'y précipitent. Nous pénétrons à grand'peine jusqu'au temple. C'est un petit cube de briques entouré d'une enceinte carrée ; la cour est ouverte, mais la porte du sanctuaire est fermée : nous parlementons et attendons d'être admis, à la condition de quitter à la fois nos chaussures et notre chapeau ; on ouvre et nous entrons dans une petite salle noircie par la fumée des lampes et le beurre fondu qu'on offre aux dieux. Devant nous des statues de Dourga, de Siva et de

leurs fils, à leurs pieds, les instruments de cuivre pour le culte, au plafond une grosse cloche. Dans un coin, le patient accroupi, la tête baissée, la bouche fermée : le sang lui sort des lèvres en filet et tombe dans un bassin placé devant lui. « Voici la langue », dit le brahmane du temple, en nous présentant un morceau de chair dans un vase de cuivre. C'est une langue, en effet, mais nous voudrions que le patient nous montrât sa bouche ouverte ; or, c'est, paraît-il, impossible ; tout à l'heure, il a refusé obstinément de le faire devant le médecin anglais. Nous ne sommes pas plus heureux dans notre tentative.

Nous sortons et, dans la cour nous apercevons pour la première fois la prophétesse. C'est une très jolie femme drapée dans un pagne de soie verte ; ses fidèles l'ont transportée ici dès que le sacrifice a été accompli : elle a vu le patient et lui a annoncé qu'il parlerait une fois la nuit tombée. La foule attend la guérison : elle est transportée d'enthousiasme, nerveuse, agitée de frissons : les Hindous se pressent, assiègent les portes de l'enceinte, font crouler les briques des murs sous leurs escalades, se suspendent aux arbres, s'élèvent sur les épaules les uns des autres. C'est partout une houle de turbans multicolores sur laquelle s'abattent de temps à autre les poings et les gourdins de la police. Au milieu de ce tumulte, la prophétesse attend tranquillement à la porte du temple, assise sur des coussins. On a élevé un dais au-dessus de sa tête. Plusieurs fidèles l'éventent avec des panaches de plumes de paon. Un tamtam, des cymbales, une trompette criarde ne cessent pas leur tapage à la fois grêle et discordant. Pour savoir si le mutilé parlera à l'heure fixée, nous aurions bien la patience, sinon la foi d'un Hindou, mais nous sommes obligés de nous éloigner pendant quelques heures. A notre retour voici ce qu'on nous raconte : le soir, vers six heures, la voyante a fait appeler le patient et lui a ordonné de parler. Il a essayé deux fois sans succès et il a réussi la troisième. Mais on ne peut le voir, il doit rester isolé toute la nuit.

Personne ne met en doute sa guérison. L'affluence augmente vers l'inspirée. On va la trouver au caravansérail, l'hôtellerie des voyageurs indigènes. Le caravansérail est une grande cour destinée aux voitures et aux bêtes de somme et entourée sur ses quatre faces de chambres sans meubles. La prophétesse, avec ses coussins, son dais, ses porteurs de chasse-mouches, ses musiciens, occupe une de ces chambres. On nous la montre étendue toute raide et cachée entièrement sous un long voile : « Elle s'endort souvent ainsi, nous dit-on, soit avec l'aide de la musique, soit naturellement : souvent elle parle dans son sommeil ! — Et que dit-elle ? — Elle dévoile l'avenir. »

Bien qu'on ne puisse la voir, les adorateurs se pressent autour d'elle pendant toute la nuit ; ils jettent à ses pieds des roupies, des cauris, des fleurs, des bonbons. Désormais, elle est acceptée, vénérée et Kapurthala se trouvera honorée tant qu'elle voudra rester au caravansérail. Quand les hommes ont rendu leurs hommages, les femmes arrivent à pied, en voiture, drapées de coton ou de soie, suivant leur condition, mais toutes avec quelque offrande. « La voyante pourrait

devenir riche, nous dit un très haut fonctionnaire de l'Etat, celui qui, d'après la rumeur publique, aurait fait appeler cette femme. Mais elle ne tient pas à l'argent. Elle ne demande rien ; elle n'est ni avide, ni orgueilleuse, elle fait bon accueil à tous, elle est très simple ! » Et pourtant les honneurs qu'on lui rend pourraient lui faire tourner la tête. Le cortège de ses adorateurs grossit à chaque heure; il en vient maintenant des villages et des hameaux. Des pénitents hindous et sicks, à peu près nus, au corps frotté de cendre grise, aux cheveux longs, à la barbe inculte arrivent du fond de leur ermitage ; ils se prosternent devant l'inspirée ; puis, ils profitent de leur séjour dans la ville pour aller faire une quête au bazar. L'un d'eux est particulièrement remarquable; il entre partout et s'assied sans façon : c'est un grand et gros homme, au large ventre ceint d'une parure de feuillages ; ses cheveux nattés en corde sont enroulés comme un turban, il s'appuie sur un gros bâton terminé par une petite hache de fer, arme habituelle des Sicks. Nous exprimons le désir de le photographier ; il en paraît enchanté et nous fait signe d'attendre; quelques instants pour qu'il puisse prendre un maintien digne. La voyante elle-même s'est laissé photographier sans difficulté et nous a demandé de lui donner un exemplaire de la photographie.

Notre curiosité n'est point satisfaite, nous voulons voir le jeune homme qui s'est coupé la langue. On nous le montre, enfin, le lendemain du jour du miracle ; il paraît en bonne santé ; mais nous ne l'entendons point parler et nous ne pouvons toujours pas obtenir de voir sa bouche. On consent seulement à nous montrer celle d'un autre homme qui a subi la même opération et qui a été guéri par le même miracle un an auparavant. Nous remarquons une cicatrice à l'extrémité de sa langue ; il n'a pas dû se couper grand'chose. Est-ce bien la langue du patient qu'on nous a montrée hier ? Le fonctionnaire indigène qui passe pour protéger la jeune prophétesse n'en doute pas et tout le monde assure que le docteur anglais est venu juste après l'opération, ce qui est vrai, et qu'il a examiné la blessure dans la bouche du patient, ce qui est absolument faux ; nous protestons contre la dernière assertion ; mais sans autre résultat que cette réplique : « Après tout, cette femme n'a pas besoin que vous croyiez ! »

Chaque jour l'histoire du miracle s'embellit, et les honneurs rendus à la prophétesse augmentent. Le maharajah plus docile à la voix du peuple qu'aux avis de son médecin la reçoit en audience solennelle ; les dames du palais la reçoivent, la consultent sur l'avenir, la comblent de présents. Le surlendemain du miracle, on lui fait parcourir la ville en procession. Son cortège est ouvert par la fanfare de cornemuses du régiment du maharajah : puis viennent les bannières sacrées, les statues des dieux, une voiture de musiciens, enfin celle de la prophétesse attelée de deux chevaux, recouverte d'un dais, ornée de bouquets et de guirlandes. Elle-même est assise, drapée dans un voile de soie jaune et entourée de porteurs de chasse-mouches qui l'éventent ; en face d'elle, le patient toujours silencieux. Plus loin, viennent en voiture ou à pied tous les

croyants de la ville et des environs. Les marchands du bazar ferment leurs boutiques pour courir voir le cortège, les employés du grand bâtiment où sont réunies toutes les administrations se précipitent aux fenêtres et sur les toits de la ville, les femmes regardent par dessous leurs voiles baissés.

On assure que la prophétesse pourra cheminer dans une pareille gloire jusqu'à Bénarès la ville sainte, si elle le désire et si les autorités anglaises la laissent faire.

Le gouvernement a pour principe de ne pas contrecarrer les manifestations religieuses à moins qu'elles ne tombent sous le coup des lois criminelles ou qu'elles ne choquent par trop la moralité occidentale : or, si les rites sanglants ou obscènes existent dans la religion hindoue, ils n'ont pas l'importance que leur a attribuée l'imagination européenne. Les sacrifices humains sont restés en usage jusqu'à la domination anglaise dans les religions primitives des sauvages de l'Inde centrale. Le culte brahmanique les a pratiqués jusqu'à une époque voisine de nous. Sir William Hunter croit pouvoir en signaler deux pendant la famine de 1866, mais ces sacrifices étaient rares et toujours faits dans des circonstances exceptionnelles ; il semble aussi que la victime s'offrait elle-même pour apaiser le courroux des dieux, suicide religieux dont l'antiquité offre plusieurs exemples.

De même, les veuves qu'on brûlait vivantes sur le bûcher de leurs maris passaient pour accepter leur sort : elles avaient en principe le droit de survivre à leur époux, mais elles se condamnaient dans ce cas à l'existence la plus misérable, tandis que l'holocauste leur garantissait une place dans le Paradis, des honneurs exceptionnels après leur mort et leur valait pendant leurs derniers instants le don prophétique. En réalité, les parents du mort, soucieux de lui faire de belles funérailles et avides de la gloire qu'un tel sacrifice attirerait sur leur famille, arrachaient à la veuve son consentement, l'entouraient pour qu'elle ne pût communiquer avec le dehors et lui versaient au dernier moment un breuvage enivrant pour la mettre hors d'état de résister. Le sacrifice des veuves n'était en usage que chez les notables ; il a été formellement interdit par la loi anglaise en 1829 et les souverains indigènes ne le tolèrent plus dans leurs états.

La passion sexuelle tient dans le brahmanisme un rôle qu'on ne peut méconnaître, mais on ne doit pas attacher trop d'importance à certains usages ni considérer comme pratiques générales des rites particuliers à telle ou telle secte.

L'œuvre de chair n'est pas réglementée aussi étroitement par la morale hindoue que par celle du christianisme : aux honnêtes femmes elle n'est permise qu'en mariage seulement, mais les hommes, bien qu'ils se marient tous sans exception et de très bonne heure, peuvent fréquenter les femmes publiques, et l'opinion ne les en blâme pas, pourvu qu'ils se conforment aux habitudes. L'usage constant, au moins dans le sud, est que la prostitution soit pratiquée par les bayadères consacrées aux dieux et logées dans l'enceinte des temples. Chaque pagode de l'Inde méridionale

possède une troupe de ces femmes que l'on nomme servantes du dieu et qui correspondent aux hiérodules de l'antiquité. Leur profession n'a rien de déshonorant, elles se mettent au service du temple de leur plein gré ou encore elles y sont envoyées dès leur enfance à la suite d'un vœu fait par leur mère ; si elles ont des enfants, les filles leur succèdent, tandis que les fils sont admis dans toutes les professions permises à leur caste. L'office des bayadères consiste à chanter et à danser en l'honneur du dieu, au temple pendant les adorations quotidiennes, au dehors dans les processions, enfin dans les mariages et dans toutes les cérémonies où les riches particuliers ont loué leurs services. Tantôt elles rythment leurs mouvements en chantant, tantôt les unes dansent tandis que les autres les accompagnent de la voix ; quand la troupe est au complet, elle évolue au son des violons à une corde, des trompes, des tambours, des cymbales dont les exécutants tirent quelques notes. Ces musicens qui appartiennent aux temples sont de très basses castes et infiniment moins estimés que les danseuses. Les exercices des bayadères sont des ballets et des pantomimes rudimentaires, ils consistent dans la répétition d'un motif initial, ils durent jusqu'au moment où l'assistant le plus élevé en dignité donne en se levant le signal de la fin.

Les danses que nous avons vues dans les processions représentaient une scène des légendes sacrées. Celles où nous avons été conviés par des particuliers avaient pour motifs les plaisirs que les hommes peuvent attendre des bayadères. Les danseuses restent toujours vêtues ; leur costume est très différent suivant la région, tantôt un voile richement brodé, tantôt un vêtement collant ; dans tous les cas, il doit être aussi riche que possible, car la rareté des étoffes, le nombre des bracelets, la valeur des joyaux font à une bayadère plus d'honneur que sa beauté ou ses talents ; les débutantes s'ornent de cuivre doré et de fausses pierres, mais elles s'efforcent de gagner bien vite de belles parures qu'elles lègueront à leurs filles. Le salaire que leur vaut le service du dieu suffit à peine à leur subsistance et c'est de la prostitution qu'elles tirent leur principal revenu. Elles reçoivent au temple, dans leur logement, les hommes de bonne caste, à l'exclusion des autres dont la fréquentation les déclasserait ; hors de chez elle, les bayadères ont le même maintien modeste que les femmes mariées et rien ne traduit leur profession si ce n'est la richesse de la parure. Il ne semble pas douteux que la prostitution dans les temples se rattache aux croyances et qu'elle ait été d'abord une sorte de sacrifice, mais le souvenir de son origine est perdu et les clients des bayadères n'ont pas la moindre idée du lien qui rattache leurs plaisirs à la religion.

Chez les musulmans, les deux professions de danseuse et de fille publique sont également réunies ; dans les deux religions on a conservé l'usage de marier solennellement à un arbre celles qui les exercent, tradition venue sans doute du fétichisme primitif. Les prostituées musulmanes logent dans les rues du bazar, au-dessus des boutiques, elles se montrent aux fenêtres, vêtues de soies voyantes, procédé qui paraît fort inconvenant aux Hindous, tandis que les musulmans trouvent abominable que la prostitution se pratique à la pagode.

Une chronique scandaleuse s'est formée autour de certains sanctuaires où les femmes stériles se rendent en pèlerinage, mais la mauvaise réputation des cérémonies que l'on fait pour obtenir des enfants n'empêche pas les maris d'y envoyer leurs femmes ou même de les y conduire, car un Hindou est déshonoré s'il n'a point de postérité pour acquitter la « dette des ancêtres ».

Ce n'est pas seulement une famille que l'Hindou demande au mariage. Aux Indes, comme dans tous les pays où l'union des sexes est faite uniquement à l'avantage de l'homme, le plaisir est considéré comme une fin, et le mari peut répudier la femme qui ne lui donne pas satisfaction sur ce point. Kama, dieu de l'amour (le rituel qui porte son nom, le Kamasoutra est traduit en français), Kama, fils de Vichnou, n'est pas un des grands dieux de l'Inde, et son culte n'a pas la popularité de ceux de Rama ou de Krichna. Les ascètes, qui se délivrent des passions pour atteindre la sagesse parfaite, le considèrent comme un ennemi; on raconte que Kama, ayant voulu tenter Siva au milieu de redoutables austérités, fut réduit en cendre par un seul regard du dieu pénitent. C'est pourtant parmi les fidèles de Kali, femme de Siva, que se recrute la secte des saktias, adorateurs de la force génératrice : les saktias font, à certaines nuits, devant la statue de Kali, des cérémonies particulières qui s'accompagnent de festins et de débauches. Ces rites n'ont jamais été suivis que par une minorité d'initiés.

Le culte phallique est général chez les sivaïtes; dans tous les sanctuaires de leurs dieux, on rencontre le *lingam* (phallus) et le *yoni* en multiples exemplaires de toutes tailles; on en voit d'énormes taillés dans la pierre qu'adore un éléphant sculpté, de grandeur naturelle; il en existe de minuscules que les fidèles s'attachent au cou comme des amulettes. Ces figures ont une forme rituelle qui, sans être absolument réaliste, ne laisse place à aucune méprise; aussi inspirent-elles une très grande répugnance aux musulmans et aux Européens. Elles sont, dans la plupart des cas, adorées sans rites obscènes et l'Hindou qui les rencontre dans les temples de Siva éprouve à leur vue les mêmes sentiments qu'évoque en lui la coquille fossile exposée et vénérée dans les temples de Vichnou comme une représentation de ce dieu. Le culte phallique n'est point particulier à l'Inde, on en trouve des représentations sur les monuments de l'ancienne Égypte et des traces dans les religions grecque et romaine.

Le polythéisme n'est pas toute la religion hindoue; l'Inde possède six écoles de philosophes qui ont interprété les livres saints et dont les doctrines reposent sur les mêmes principes. Leurs disciples se sont recrutés dans la caste sacerdotale qui a le monopole des études religieuses, mais ils n'en forment qu'une très petite minorité, car les brahmanes s'élèvent rarement au-dessus des croyances vulgaires.

La métaphysique hindoue est parente de celle des bouddhistes. Tandis que le croyant ordinaire accepte tout bonnement la métempsycose sans chercher à l'interpréter, le sage découvre, sous ses multiples manifesta-

tions, l'âme unique du monde, il est panthéiste. Le fidèle ordinaire, quand il songe à la vie future, pense avec terreur que son âme pourrait, après la mort, s'incarner dans le corps d'un animal, il craint aussi l'enfer dont il a une idée confuse, il espère enfin être admis dans l'un des paradis qui s'étagent en spirale autour du mont Mérou d'où viennent les eaux du Gange et sur lequel les neuf planètes brillent autour de Siva. Au jugement du sage la vertu consiste à se débarrasser des voiles de la Maya ou illusion terrestre et à s'unir à l'infini. Pour atteindre son idéal, le sage se plonge dans une contemplation dont rien ne doit le distraire, il s'absorbe dans sa pensée, il se délivre des passions en réduisant ses besoins à l'extrême limite. Il se passe de vêtement, ne conservant qu'un petit pagne de coton; pour nourriture, il se contente des aliments que lui procure la charité publique. Il s'impose enfin des mortifications par lesquelles il témoigne son mépris de la vie qui est une des formes de l'illusion; la mort ne l'effraie pas, et sans la police anglaise il se suiciderait comme le gymnosophiste qui se fit autrefois brûler devant l'armée grecque. Un pareil saint est l'objet de la vénération universelle; s'il est indifférent aux honneurs, une foule de parasites qui l'entourent recueillent les offrandes, exploitent les pèlerins et importunent les touristes européens que les cochers indigènes leur amènent moyennant pourboire. Après la mort du saint, son entourage élèvera un sanctuaire sur son ermitage et en tirera des revenus.

Les véritables sages, ceux qui par leur science et par leur vie peuvent se flatter d'être *unis* à la divinité, sont très rares; nous n'en avons trouvé qu'un seul dans notre voyage, tandis que nous rencontrions à chaque pas des pénitents isolés ou en groupes qui vont à peu près nus et qui vivent de la charité; mais ceux-là se recrutent dans toutes les castes et ils n'ont pas les connaissances qui mettent un brahmane en état de pratiquer le renoncement philosophique Méprisés des gens instruits, ils n'ont d'admirateurs que dans le peuple; certains sont des fainéants qui vivent sur la crédulité publique, beaucoup, des fanatiques qui se vouent à un dieu, surtout à Siva dont les austérités sont célèbres; tels ceux qui se faisaient autrefois suspendre par les muscles du dos à des crochets devant le sanctuaire de Siva, tels ceux qui se font enterrer vivants, ceux enfin qui pratiquent les macérations les plus redoutables, les plus répugnantes ou les plus singulières, enthousiastes, fous ou prestidigitateurs, on ne sait. Au musée hindou de Jeypore, une figure représente un pénitent qui se livre à des exercices gymnastiques en l'honneur des dieux; on pense à l'histoire chrétienne du bateleur qui faisait chaque matin une culbute en l'honneur de la vierge Marie.

Pour le plus grand nombre des fidèles hindous, la religion consiste en la dévotion la plus méticuleuse et la bigoterie la plus plate. Les pratiques sont en tel nombre et si minutieuses, qu'elles ont fini par étouffer tout le reste, et que la foi leur donne plus d'importance qu'aux dieux mêmes, elles deviennent une sorte de magie qui enchaîne la volonté des maîtres du monde. D'après la légende, le roi Vichvamitra parvint à forcer les barrières de la caste brahmanique parce qu'il avait fait tant

de prières et s'était livré à tant d'austérités que les dieux n'avaient plus le pouvoir de lui rien refuser.

Si aucune cérémonie religieuse ne peut être faite sans l'intermédiaire des brahmanes, c'est que les brahmanes sont les seuls qui connaissent les formules *mantra* par lesquelles on agit sur les dieux. Voici comment s'exprime un dicton populaire : « Les dieux sont nos maîtres, les mantras sont maîtres des dieux, les brahmanes sont les maîtres des mantras, donc les brahmanes sont les maîtres du monde. » Pour réciter les mantras, il ne faut pas se tromper d'une lettre ou d'un accent, et sur ce point le formalisme hindou égale celui de l'ancienne religion romaine. Les formules sont très nombreuses, il y en a pour faire le mal comme pour faire le bien, les premières employées par les sorciers, qui ne manquent pas. Autrefois, quand on soupçonnait un Hindou d'évoquer les mauvais esprits, les autorités locales lui faisaient arracher les dents pour qu'il lui fût impossible de prononcer correctement les formules. Les Hindous croient toujours aux maléfices, et quand ils s'imaginent en être victimes, ils recourent à un sorcier pour en rompre l'effet ; aussi rencontre-t-on dans les districts reculés des exorciseurs déguenillés, au costume bizarre, accompagnés d'un petit garçon qui porte leur tambour magique et les accessoires de leur profession.

L'Inde a aussi la croyance au mauvais œil. On fait des cérémonies spéciales pour le détourner de la tête des nouveau-nés, des divinités domestiques et des statues des temples. Certaines particularités dans le costume ou la toilette des enfants sont destinées à détourner d'eux le mauvais œil. Enfin les maisons hindoues ont toutes au-dessus de leurs portes pour remplir le même office un dieu à tête d'éléphant qui est Ganecha fils de Siva.

L'Hindou croit aux bons et aux mauvais présages. S'il rencontre un animal de mauvais augure, il rentre chez lui et renonce à un voyage, à un marché, à une affaire. L'Hindou consulte les astrologues pour savoir s'il réussira dans une entreprise ou si tel ou tel jour est faste ou néfaste : l'astrologie est l'une des études réservées aux brahmanes dont beaucoup s'occupent à publier des calendriers. Les formules, les exorcismes, les prédictions ne réussissent pas toujours mais la foi des Hindous n'en est pas ébranlée et ils se consolent de leur désappointement par la pensée qu'ils vivent dans l'âge de fer où la prière et les pratiques n'ont plus la merveilleuse puissance qu'elles avaient dans l'âge d'or où se passe l'action des grands poèmes.

Chaque matin, à l'aube, les rivières, les lacs, toutes les eaux vives ou dormantes de l'Inde sont peuplés de baigneurs des deux sexes. Leur nombre ne diminue jamais, ni en plein été, lorsque les bassins du Dekan et du Sud ne sont plus que des mares verdies par les plantes aquatiques, ni en hiver lorsqu'un brouillard blanc s'élève des fleuves du nord sous les premiers rayons du soleil succédant à la fraîcheur de la nuit. L'Hindou ne se baigne point par hygiène, mais pour accomplir les ablutions rituelles : sa religion lui ordonne trois sortes de purifications, se plonger dans l'eau, y tremper son vêtement, en boire quelques gout-

tes, opérations qui doivent être accompagnées de gestes consacrés et de certaines prières. Les temples sont construits sur le bord d'une rivière, d'un lac naturel ou artificiel ou du moins ils renferment un bassin creusé, assez grand pour les ablutions quotidiennes des fidèles. Ces eaux n'ont pas toutes la même vertu : celles qui ont une origine miraculeuse, qui sont citées dans les traditions et dans les légendes sont les plus efficaces pour faire disparaître les souillures, tel ce lac sacré du Rajpoutana formé par les larmes de la femme de Brahma pleurant une infidélité de son époux, tel ce bassin du sud que le Gange vient dit-on remplir tous les douze ans. La plus sacrée de toutes les eaux est celle de la déesse Gange et sur les rives du Gange; le lieu le plus sacré est Bénarès où l'on vient en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde. L'eau du Gange efface tous les péchés même après la mort, c'est pourquoi l'on y jette depuis les sources jusqu'à la mer les cendres des cadavres : l'usage de dresser les bûchers funéraires à la place où les fidèles font leurs ablutions et de précipiter dans l'eau les restes des morts se trouve sur toutes les rivières de l'Inde.

Quand l'Hindou a terminé ses ablutions, il peint sur son front les marques de Vichnou ou de Siva ou s'y met une simple tache de couleur : dès lors il se gardera de toutes les souillures extérieures ou intérieures et la liste en est longue. Si par malheur il subit la moindre d'entre elles, il sera obligé de se purifier par l'une des nombreuses méthodes qu'indiquent les traités spéciaux.

L'existence des castes impose à l'Hindou des purifications plus fréquentes et plus minutieuses que ne le fait aucune des religions connues : plus la caste est élevée, plus les précautions ou les expiations se multiplient, mais comme les pratiques sont une marque de bonne naissance, il n'est pas rare de voir les gens des basses castes renchérir sur les autres. La caste est un groupe héréditaire de personnes qui se distinguent parce qu'elles ne peuvent manger que des aliments préparés d'une certaine manière, parce qu'elles ne peuvent s'associer aux repas des étrangers à la caste, parce qu'elles ne peuvent enfin se marier hors de la caste.

Sur le paquebot qui nous portait d'Aden à Bombay, un groupe de marchands, passagers de pont, s'était perché sur un amas de caisses et s'y tenait à l'abri des contacts; ces Indous mangeaient quand on ne pouvait les voir et ne consommaient que des aliments et de l'eau apportés par eux. Le voyageur ou le pèlerin hindou a toujours avec lui son pot de cuivre pour puiser de l'eau et pour faire cuire du riz ou du millet, il ne le prête à personne et le préserve avec soin de toute souillure. Au bazar de Lucknow nous avons causé un scandale en voulant examiner un ustensile destiné à l'usage personnel d'un marchand et que nous avions cru faire partie de son étalage. « Pensez donc, disait notre guide hindou, si vous l'aviez touché, on aurait dû le laver cent fois. » Le brahmane mendiant n'accepte que des aliments crus et les lave bien des fois avant de les faire cuire à l'abri des regards impies. Le fonctionnaire indigène, le gradué des universités anglo-indiennes conserve sa caste; l'Hindou n'y

renonce pas même quand il se convertit au christianisme et sur ce point ce sont les missionnaires qui font des concessions : l'un d'eux nous a déclaré que les prêtres n'entraient pas dans la maison d'un paria pour y porter l'extrême-onction, mais qu'ils administraient les sacrements sur le seuil de la porte, accomplissant leur devoir de chrétien avec tous les ménagements possibles pour les hautes castes. Dans les couvents indigènes de Pondichéry, toutes les religieuses appartiennent à la même caste ; une de ces communautés qui préparait des poupées costumées pour l'Exposition de 1900 avait fait celle qui représentait sa caste plus grande, de teint plus clair que les autres et l'avait habillée d'étoffes plus belles.

Chaque caste est une petite société qui a sa morale, ses codes et dont les traditions sont maintenues par un conseil de discipline ; une caste ne se préoccupe jamais des usages de sa voisine. Quand les Rajpoutes tuaient leurs filles nouveau-nées, les autres Hindous ne les approuvaient ni ne les blâmaient, ils disaient simplement : « c'est la tradition de leur caste. » La charité est un devoir à l'intérieur de la caste mais elle ne saurait être pratiquée en dehors d'elle. Le malade aime mieux mourir que d'être soigné par un étranger : quand les Anglais ont voulu faire transporter les pestiférés des maisons particulières dans les hôpitaux, les Hindous se sont révoltés. A Bombay, chaque caste à son hôpital. L'Hindou se représente les nations étrangères comme des castes. « Si les Français acceptent de dîner avec les Anglais, s'ils peuvent épouser des Anglaises, déclare un Hindou cultivé, je ne comprends pas la différence entre la France et l'Angleterre ». L'Hindou n'a pas d'autre patrie que la caste, il y entre par la naissance, il n'en sort que par la mort.

Les castes n'ont pas toujours existé, mais leur origine est fort ancienne. Les divisions sociales héréditaires sont mentionnées pour la première fois dans les *Lois de Manou* dont la date, incertaine comme celle de tous les documents hindous, semble remonter à près de 2.000 ans. D'après ce texte la société est formée de quatre couches, les brahmanes, les guerriers, les marchands et les artisans : il y a longtemps que ces éléments se sont fragmentés en une foule de castes portant les noms les plus différents. La seule classe qui ait gardé quelque cohésion et qui ait conservé partout son nom initial, celle des brahmanes, comprend aujourd'hui plus de 1.800 castes dont plusieurs sont considérées comme des usurpatrices. Jusqu'à nos jours tous les groupements ont pris aux Indes la forme d'une caste ; les émigrants installés dans une province nouvelle, les disciples d'un réformateur, les sectes hérétiques, la troupe d'un capitaine, la bande d'un chef de brigands, les corporations d'ouvriers se constituaient en castes qui perdaient au bout de quelques générations le souvenir de leur origine et desquelles on affirmait bientôt, comme de toutes les institutions hindoues, qu'elles venaient des dieux et qu'elles existaient depuis des milliers de milliers d'années. Aujourd'hui, les Hindous sont répartis en castes innombrables dont chacune prétend être plus noble que les autres, mais qui admettent à peu près toutes la supériorité des brahmanes.

Les brahmanes prétendent être de pure race aryenne et l'on doit reconnaître que dans l'Inde méridionale beaucoup d'entre eux ont le teint plus clair et des traits plus européens que les dravidiens au milieu desquels ils vivent : dans le sud, ils ont conservé le costume d'autrefois, une pièce d'étoffe qui entoure les reins et passe en écharpe de la ceinture à l'épaule — laissant la moitié du torse nu. On remarque sur leur poitrine le cordon sacré, insigne des brahmanes, qu'usurpent parfois d'autres castes : leur tête est rasée et reste toujours découverte. Dans le nord il est souvent difficile de distinguer un brahmane d'un autre Hindou, car les purifications et les pratiques font toute la différence. La journée du brahmane suffit à peine aux ablutions, aux sacrifices, aux prières, s'il observe consciencieusement la règle. Ses moindres actions sont soumises à des prescriptions qui s'appliquent même à la manière de se nettoyer les dents avec un morceau de bois. En compensation les brahmanes ont le privilège d'être seuls en contact avec la divinité, seuls ils peuvent offrir des sacrifices, seuls ils savent les prières, seuls ils étudient le sanscrit et les écritures sacrées dans les écoles des pagodes. Le sacerdoce fait vivre beaucoup d'entre eux, mais il n'est pas leur seule profession : les plus pauvres se font domestiques chez les autres, car un brahmane ne peut pas être servi par des gens de castes inférieures ; on en trouve même qui se font cuisiniers chez de riches marchands qui veulent une nourriture préparée selon les règles ; dans cette condition le brahmane mange à part et ne dessert jamais la table de son maître. Un brahmane peut se faire soldat, de même qu'un kchatria ou guerrier peut devenir scribe. Les hautes castes admettent toutes les professions sauf celles qui font déchoir. La pauvreté, le travail manuel ne déclassent pas leurs membres, mais ils ne sauraient exercer les métiers qui les exposeraient à des souillures mystiques, par exemple se faire blanchisseur, barbier ou encore entrer au service des Européens carnivores pour lesquels l'Hindou ressent l'horreur que nous inspirent les anthropophages. Toutes les besognes impures sont abandonnées à des castes spéciales ou aux individus sans caste.

Un homme qui désobéit aux prescriptions traditionnelles s'expose à être exclu de la caste par le conseil de discipline; il se trouve alors complètement déclassé car il ne saurait être accueilli dans une autre caste, mais il peut se faire réintégrer dans la sienne s'il paye une amende proportionnée à sa fortune et s'il se soumet à des purifications dont la plus efficace consiste à absorber les cinq liquides sortis de la vache.

Les Anglais n'ont pas touché à l'organisation des castes et pourtant l'influence occidentale commence à pénétrer la société hindoue par un effet indirect de la domination britannique. Sous l'administration européenne le commerce s'est développé, les chemins de fer ont été construits, les cadres européens ont été imposés à l'armée et à l'administration, par suite le contact avec les Européens ou entre les castes différentes est devenu plus fréquent qu'autrefois ; la rigueur des anciennes prescriptions s'est relâchée, du moins pour ceux qui veulent s'enrichir ou avancer dans l'administration : un brahmane négociant ou fonction-

naire ne peut pas maintenir dans les endroits publics la distance que l'ancienne règle exige entre sa personne et celle d'un artisan. Les gens de la stricte observance se condamnent à vivre à part et à mener l'ancienne existence végétative. Ils sont d'ailleurs assez nombreux pour maintenir dans les hautes castes une partie des vieilles traditions.

Le régime tient toujours, mais il a perdu quelque chose de sa vitalité et la preuve c'est que les castes nouvelles ne se forment plus en aussi grand nombre qu'autrefois.

Suivant les juristes anglais la codification des usages hindous aurait contribué à figer la société dans ses cadres actuels. Autrefois, la fondation d'une caste était souvent l'œuvre d'un réformateur qui établissait parmi ses disciples de nouvelles règles en matière de mariage ou de propriété ; depuis que les Anglais ont rédigé des codes, de semblables innovations seraient frappées de nullité et les Hindous doivent rester dans leurs castes s'ils veulent que les actes de leur vie civile soient légitimes.

L'influence européenne a d'autres effets plus considérables, elle apprend aux Hindous qu'il n'est pas nécessaire de s'enfermer dans une caste pour former des sociétés de discussions littéraires, politiques et sociales et là se trouve le germe d'une évolution qui s'indique à peine mais qui sera féconde en conséquences.

Jusqu'à nos jours l'intelligence hindoue dominée par la foi en d'absorbantes pratiques, par la tradition qui fixe l'esprit sur le passé, par un animisme naïf qui attribue aux esprits le mouvement d'une machine à vapeur ne s'est pas ouverte à la science et à ses applications. La morale la plus raffinée n'assigne à l'individu aucun devoir social, ne lui donne pas d'autre préoccupation que de faire son salut, pas d'autre idéal que le renoncement et considère le mépris de l'action comme la vertu suprême. Humanité n'a pas de sens, nation non plus, nulle solidarité en dehors de la caste !

ALBERT MÉTIN

Le Journal de Pavlik Dolsky [1]

(*Fin*)

12 avril.

Evidemment je touche à la fin ; ma tête est encore assez solide, mais les forces s'en vont de jour en jour et les souffrances, la nuit surtout, sont insupportables. A peine suis-je assis à ma table que déjà ma main a de la peine à tenir la plume. Ce matin Maria Pétrovna m'a conseillé de me faire administrer et Féodor Féodorovitch me propose pour demain une consulation de médecins. Naturellement j'ai dit oui à tout. L'une et l'autre m'affirment que je suis hors de danger et qu'ils ne font leurs propositions que pour me tranquilliser. Après leur départ on m'a remis quelques cartes de visite. Sur l'une j'ai lu : Comtesse H. P. Zavorskaïa. Cette carte à elle seule est mon arrêt de mort : Hélène Pavlovna ne viendrait pas chez moi s'il restait le moindre espoir de me sauver ; sa visite n'est qu'une réconciliation in extremis.

Allons il est temps de faire ma nécrologie.

« Il y avait une fois un homme que ses amis appelaient Pavlik Dolsky. De sa vie il ne fit rien de particulièrement méchant, mais il n'y avait pas en lui grand'chose de bon. A vrai dire, c'était un homme assez nul, et pourtant il aura occupé une place assez marquante. Son cerveau travaillait, son cœur battait fort et ardemment ; il aura beaucoup pensé et senti, souvent désiré et espéré et, plus souvent encore, souffert et erré. Son grand malheur fut de ne rien faire et de se croire jeune trop longtemps. Quand il s'en fut rendu compte et qu'il voulut rendre sa vie un peu plus raisonnable, on lui dit : « Non, il est trop tard, tu as passé le temps d'aimer comme celui de penser, de désirer, d'espérer, de te tromper. Peut-être souffriras-tu encore un peu, mais pas longtemps, puis tu disparaîtras. » Je ne sais ce que pensent les autres, mais moi je plains ce pauvre Pavlik envoyé en ce monde sans son consentement et renvoyé malgré lui. »

5 juillet.

Il y a plus d'un mois qu'on m'a emmené à Vassilievka, encore faible et sauvé de la mort par quelque miracle. Le jour où j'écri-

(1) Voir *La revue blanche* des 15 avril et 1er mai 1902.

vis la dernière page de mon journal fut le dernier dont j'eus conscience. Je me rappelle ensuite, comme dans un brouillard, l'entrée de mon confesseur, le père Basile, et avec quelle ardeur j'ai prié. Je me souviens encore que des gens tout à fait inconnus se sont approchés de moi, m'ont mis nu et ont disputé autour de moi. Même l'un deux, le plus gris et le plus chauve, a fort malmené Féodor Féodorovitch. Puis, je ne me rappelle plus rien. Rarement je reprenais connaissance et, à la lumière de la lampe voilée d'un abat-jour sombre, je voyais toujours devant moi Maria Pétrovna qui me faisait prendre mes remèdes. Mais ce n'était plus la Maria Pétrovna que je connaissais ; non : c'en était une autre. Je voulais lui demander pourquoi elle était si pâle et si maigre, mais je ne le pouvais pas : aussitôt que j'avais pris ma médecine, elle disparaissait ; seul le bruit léger de ses pas s'entendait sur le tapis, et de nouveau je perdais connaissance. Même à présent il m'est difficile de comprendre combien de temps dura cet état. Je m'éveillai un matin : il n'y avait plus ni lampe ni abat-jour ; un clair soleil rayonnait aux stores de ma fenêtre. Je remuai ; des pas légers glissèrent sur le tapis.

— Maria Pétrovna, est-ce vous ? demandai-je on me frottant les yeux.

— Non, je ne suis pas Maria Pétrovna, me répondit en s'approchant de mon lit une petite femme maigre au doux et sympathique visage. Je suis la garde-malade, vous m'appelez toujours Maria Pétrovna, mais cela ne fait rien...

— Et quel est votre nom ?

— Je vous le dirai plus tard. A présent, il ne faut plus parler, prenez votre potion et dormez.

En même temps la petite femme enlevait très adroitement mon oreiller et m'en remettait un autre. Jusqu'à présent je me rappelle comme je m'endormis doucement la tête appuyée sur ce coussin. De ce jour commença la guérison. Dans les rares instants où, durant ma maladie, j'avais pu penser, je me rendais bien compte que j'allais mourir, et cette pensée ne m'attristait guère ; chaque nouvelle phase de ma guérison au contraire remplissait mon cœur d'une joie indicible. Mon premier entretien avec Anna Dmitrievna, — c'était le nom de la garde, — la première tasse de thé qu'on me permit, la première bouffée d'air frais de printemps quand on ouvrit ma fenêtre, tout cela fut pour moi autant de fêtes.

Parmi les lettres restées fermées que je trouvai sur mon bureau, il y en avait une d'Hélène Pavlovna qui m'expliqua sa

visite. Elle écrivait que, demeurée fidèle à la mémoire de son premier mari, elle me priait de lui remettre pour qu'elle les lût, les lettres d'Aliocha ainsi que ses photographies. Elle ajoutait à la fin, que, si, par hasard, je trouvais de ses lettres à elle, j'eusse l'obligeance de les joindre à celles de son mari.

A ce billet sec quoique poli, je répondis par une lettre très cordiale. Je demandaïs à Hélène Pavlovna de me pardonner si ma conduite m'avait valu sa colère, lui donnais ma parole d'honneur — et c'était vrai — de n'avoir conservé aucune de ses lettres, et mis sous enveloppe le « groupe prophétique », le seul monument du passé. Deux heures après on me remit un morceau de vilain papier sur lequel je lus, tracé d'une grosse écriture mal formée : « La Comtesse Hélène Pavlovna Zavorskaïa a reçu la lettre et le paquet de M. Dolsky ; en foi de quoi, selon les ordres de Son Excellence, je signe : le valet de chambre, Jacques. »

Si Hélène Pavlovna est innocente de la mort de son mari, et je doute de plus en plus de sa culpabilité, je suis horriblement coupable envers elle, et sa colère est légitime ; toutefois il me semble qu'après un quart de siècle elle pourrait un peu se calmer et s'adoucir. En tous cas je suis très content qu'avec le groupe prophétique ait disparu tout ou presque tout ce qui me restait de cette pénible période de ma vie ; il ne me reste que les remords de concsience qu'on ne peut envoyer nulle part. La correspondance d'Hélène Pavlovna est la seule tache qui ait assombri le fond clair de ces deux derniers mois. L'impression de ma joie de jour en jour grandit et elle atteignit son paroxysme quand on m'emmena à Vassilievka. Cette vieille maison plongée dans la verdure des tilleuls et des peupliers, ce grand et vieux jardin dont on pourrait faire plusieurs parcs m'ont ramené au temps inoublié de mon enfance, qui fut gaie et pure.

Nous arrivâmes à Vassilievka dans la nuit. Le lendemain, en me levant, je me mis au balcon fleuri et embaumé d'un buisson entier de roses, et quand ma vieille Palégéïa Ivanovna m'apporta mon café dans une grande tasse bleue, jolie de bergères peintes, je sentis que le poids des lourdes années était tombé de mes épaules. Pendant la route j'avais senti par moments une grande faiblesse. Les coins familiers me rendaient tout d'un coup mes forces d'autrefois. J'ai parcouru la maison et d'un pas léger je suis monté dans cette chambre qu'enfant j'occupais avec mon frère. Cette chambre n'a guère changé : une grande table noire entaillée de coups de canif occupe le même coin entre la fenêtre et le poêle ; nos lits d'enfants sont restés côte à côte seulement

le papier est déchiré et la couleur des rideaux des fenêtres es passée. J'ai ouvert une grande fenêtre à laquelle j'étais jadis resté accoudé de longues heures à regarder pensif l'orée d'une vieille et sombre forêt qui bleuissait à droite. Les arbres sont coupés et, à leur place, on aperçoit la rivière bleue qu'ils empêchaient de voir autrefois; le paysage est peut-être plus beau, mais je regrettais l'antique forêt coupée, et avec soulagement je tournais mes regards à gauche vers les ruines de la vieille cuisine. J'avais dix ans quand on fit construire la cuisine de pierre, mais près d'elle, à demi-pourris, les débris de la cuisine de bois sont encore là. J'étais heureux que le puits, comblé depuis longtemps, eût été conservé et de voir à l'entrée du potager l'épouvantail en habit noir placé là jadis pour effrayer les corbeaux, mais qui alors nous effrayait beaucoup plus, Sacha et moi.

Un mois entier s'est écoulé sans que je m'en sois aperçu. Je voulais faire visite à quelques voisins, mais je remettais toujours ces visites au lendemain. Je craignais d'interrompre ma vie calme, ma vie solitaire de souvenirs et de rêves. Je revivais au passé. Je retrouve ici les lettres que j'avais écrites à ma mère au cours de trente années. D'ordinaire, je passe toute la matinée à lire ces lettres ; sur chacune, je réfléchis longuement, non seulement je lis les mots qui sont écrits, mais je vois entre les lignes ce que je taisais. Tout mon passé revit dans ma mémoire, une foule d'hommes passent de nouveau devant moi avec leurs traits tantôt nets et tantôt effacés. Ces taches d'ombre sur les personnes qui me sont proches avaient beaucoup troublé mon âme dans les années de l'adolescence, maintenant je les vois avec plus de calme puisque je comprends mieux, — et comprendre, selon le grand mot de Shakespeare, c'est pardonner.

Ma seule distraction, c'est de causer avec Palégéïa Ivanovna et nos conversations n'ont trait qu'au passé. Elle a beaucoup plus de quatre-vingts ans ; elle avait été engagée pour nourrir ma mère, et de ce jour elle est restée dans la maison : on l'y traitait comme une personne de la famille. Elle a très bien connu mes deux aïeuls et ses récits m'expliquent beaucoup de traits de mon caractère et certains actes de ma vie. D'une famille jadis nombreuse, je suis le seul survivant. « Maintenant je ne prie que pour ta santé, me disait un jour Palégéïa Ivanovna — et quand je me rappelle tous les autres, il me faut dire : Dieu, garde l'âme de ton serf ! »

Hier, j'ai trouvé ce cahier et j'ai relu mon journal. Chose étrange, les lettres que j'ai écrites il y a trente ans sont beaucoup plus près de mon âme que ce journal commencé l'année dernière.

Une transformation morale s'est produite en moi depuis ces deux mois. Par exemple, en commençant ce journal je me suis demandé : « Suis-je heureux ou malheureux ? » et je ne pouvais répondre à cette question. Aujourd'hui, j'y réponds sans hésiter : j'ai été malheureux pendant de longues années, mais maintenant je suis tout à fait heureux. Peut-être mes dissertations sur l'amour de l'humanité étaient-elles logiques, mais ce qui est logique n'est pas toujours juste. Je ne puis dire notamment si j'aime l'humanité ou la planète ou le système solaire ; je sais une seule chose, que j'aime la vie dans toutes ses créations, j'aime la pensée que je vis.

Aujourd'hui, il fait très chaud, comme il n'a pas fait chaud encore cette année. La paresse me gagnait, je n'arrivais ni à lire, ni à penser ; je suis descendu au jardin et m'y suis installé à l'ombre d'un large érable. Le ciel était sans nuage, autour de moi régnait un calme absolu; tout ce qui pouvait se garer de la chaleur dormait, les hommes comme les animaux et les arbres. Seules, quelques hirondelles silencieusement traversaient l'air, quelques mouches tournoyaient sans bruit au-dessus de ma tête, et de loin en loin arrivaient jusqu'à moi le clapotis de l'eau et les cris des gamins qui se baignaient dans la rivière. Puis tout se taisait. Gagné par l'exemple, j'allais m'endormir quand je fus éveillé par l'arrivée d'un nouveau personnage. A quelques pas de moi se tenait un grand coq qui me regardait attentivement ; il poussa deux fois très haut un cri impérieux, parut mécontent de quelque chose et rebroussa chemin en foulant délicatement l'herbe comme un élégant de la ville qui vient par hasard à la campagne et craint de salir ses bottines vernies. On dirait que ce coq m'a été envoyé pour chasser un sommeil malencontreux et me rappeler au plaisir, c'est-à-dire à la vie. Mon Dieu ! pensai-je plein d'enthousiasme, comment ne pas te remercier ! J'étais condamné à mourir, et sans un miracle, je serais dans la tombe, je ne jouirais pas de ce bienfaisant soleil, de cette ombre délicieuse, le coq chanterait devant ma tombe, mais je n'entendrais pas son cri ! Je sais que l'heure n'est pas loin, mais je dois te savoir gré de ce délai et en profiter. Quoi qu'il puisse m'arriver maintenant, je ne crains plus rien ; si j'étais condamné aux travaux les plus pénibles ; s'il me fallait mener l'existence d'un mendiant sans asile, alors même je ne me révolterais pas. Dormir sur la terre nue, vaut encore mieux que dormir dessous. D'ennemis je n'en puis avoir ; il n'y a pas d'outrage que je ne puisse pardonner. Je crois n'avoir haï personne aussi vivement que Michel Kozielsky, et maintenant je pense à lui sans amertume ; dans trois

semaines j'irai à la campagne chez Maria Pétrovna et je passerai chez elle la fin de l'été. Puis, à la fin d'août, aura lieu le mariage de Lydia et j'ai promis d'être garçon d'honneur.

Je ne puis me rappeler cette charmante enfant sans attendrissement, bien que le démon de l'amour soit complètement endormi en moi et, je l'espère, ne doive plus s'éveiller. Ces jours-ci, Lydia m'a écrit : « Quand même, j'insisterai et, après mon mariage, je ferai tout pour que Maria Pétrovna vous épouse. » Elle le fera peut-être, mais que m'importe? Si chaque homme éprouvait une fois dans sa vie ce que j'ai éprouvé, c'est-à-dire s'il avait senti nettement un de ses pieds dans la tombe, la haine cesserait entre les hommes. La vie humaine est enfermée dans un cadre si étroit d'ignorance et de faiblesse, elle est si accidentelle, si incertaine, si courte, qu'il est absurde à l'homme de l'empoisonner encore par de stupides querelles. Quelle terrible folie que la guerre ! Comment les hommes peuvent-ils se décider à s'entre-tuer ! L'homme n'a qu'un seul et véritable ennemi, la mort; on ne peut lutter contre elle, mais il ne faut pas l'aider.

Et si ce renoncement à la lutte, ces élans d'amour n'étaient pas des preuves de ma transformation morale, mais seulement les signes du ramollissement, de la vieillesse...?

Tant pis! il faut se soumettre, il faut renoncer à être Pavlik, il est temps de devenir Pavel Matvéiévitch et d'accepter la vieillesse avec toutes ses conséquences.

Ah! vieillard! vieillard!

FIN

A. N. Apoukhtine

Traduit du russe par J. W. Bienstock.

Poèmes

I

D'APRÈS SCHUMANN

Ce sera dans longtemps — et très loin
Sans doute, — et par un ciel mélancolique
En deuil de son bleu incertain
En deuil royal, faiblement purpurin ;
Des vagues pleureront une glauque musique..

Car ce sera le soir — et sur une plage, —
Puisque, sous le voile des ans,
Tu ne m'apparais un peu moins fuyante
Que baignée de l'inquiétude âpre du large
Et de crépuscule.

Il y aura de grands bois noirs sur la dune,
Pareils à ceux où les soupirs des feuilles
Semblent chuchoter, — si bas ! — ton nom,
Que je le veuille
Ou non.

Il y aura de lents oiseaux attardés
Qui feront dans l'air des cercles tristes,
Des senteurs tendrement tristes, comme oubliées
Et retrouvées,
De tamarix.

Il y aura en tout une grande douceur lasse
Comme après des larmes.

Et tu ne seras plus le songe consolant qui passe
Mais la Poursuivie, la Redoutée, chair et âme
... (La brise gémira des : Enfin ! et des : Hélas !)

Et malgré l'exultante folie de ma joie
Je n'irai que bien lentement vers Toi,

Tout angoissé, de moins en moins vite,
Si comiquement honteux de *n'être que moi*
Que tu me reconnaîtras tout de suite.

Tu me souriras, — charitablement, — des yeux, —
De tes larges, de tes profonds yeux — radieux
Encore — dans la nuit tombante ;

Et comme je ne saurai que te regarder,
Croyant rêver ce bonheur toujours retardé,
Oublieux des longues années suppliciantes,
Des longs désespoirs avivés de faux espoirs,
Tu me tendras, — plutôt condescendante, —
La pâle main qui m'a pétri sans le savoir :
Et tu te croiras la plus aimante.

II

CANTILÈNE

J'aime le mot : *doux*, – j'aime le mot : *bleu*, – j'aime le mot : *triste*.
Ils me caressent, ils me bercent, ils me noient,
Ils me roulent dans une houle qui chatoie
Comme l'eau des lagunes de Venise l'Irisée.

Ils miroitent comme les grottes marines
Troubles et claires, qu'un reflet du large baigne,
Où flottent, blondes, les flexueuses néréides
Et les souples torsions des pâles sirènes.

Ils m'endorment comme une chanson lente
Dans le saphir des soirs diaphanes de l'Inde ;
Ils m'émeuvent comme une balsamique plainte
D'invisibles fleurs dans les arcanes des sentes.

O surtout le doux mot bleu : *triste !*
Combien il se prolonge par les crépuscules
Alors qu'est morte au ciel la dernière améthyste
Et que de pâles feux bleus tremblent dans la brume,
Telles de frissonnantes et lointaines lucioles,
Vagues âmes qui s'éveillent, craintives,
Rien encore que promesses d'étoiles !

Déjà s'éveillent dans les bois et sur les rives
Les fantômes plaintifs des amours malheureuses,
Des amours voluptueusement déchirantes,
Sues fatales d'avance — et d'autant plus fougueuses ;
Et ceux des amours menacées, toujours errantes ;
Et ceux des amours qui furent à peine,
Dont, à peine, de bleues vapeurs nacrées subsistent :
Ne furent-elles pas les plus doucement tristes ?

... Tendresses pour des inconnues, — recherches vaines ...
. . . . . .
O tes longs et doux yeux bleus d'un bleu gris si triste !

III

CALADORAS
(*Ténériffe*)

Pour madame F...

Elles demeurent en d'étroites rues humides,
En de vieilles maisons basses, — crépusculaires
Malgré le jour d'or bleu fervide
Où semblent s'évaporer les tuiles solaires,
Les saharas de blanches terrasses
Et les squameuses végétations d'Afrique.

Elles brodent, sur de petits métiers bizarres
Faits de lattes asymétriques,
De vieux clous tordus et de ficelles,
Des fleurs de formes surnaturelles,
Des croix fantasques de vitraux antiques,
D'arachnéennes, d'aériennes rosaces
Ou des papillons qui vivent sur d'autres astres.

Et tous ces motifs s'isolent — ou s'entrelacent
Sur la toile ajourée ou sur la soie,
Si clairs et d'une si ferme finesse
Qu'on dirait de l'ivoirerie chinoise.

Elles passent des semaines dans la tristesse
Des chambres aux volets clos, — en les limbes gris
D'un automne factice que rien ne fleurit
De lumineux qu'un rayon pâle,

Fané, cendré par les treilles du patio
Où roucoule et pleure la lamentable,
La lente complainte d'un filet d'eau.

. . . . . .

Et leurs yeux las qu'éblouit un lacis de fibres
Se brûlent à prêter aide au soleil voilé.

Elles vivent, si c'est là vivre,
Dans l'angoisse des heures trop vite écoulées ;
O ces minutes qu'elles ont perdues
Parce qu'un brouillard rouge noyait les dessins,
Parce que des lames aiguës
Fouillaient leurs tempes et que dans leur crâne étreint
Par un étau féroce aux pressions broyantes
Éclatait le vacarme de cent rues hurlantes !

O la honte des tâches non finies,
Du travail refusé pour un jour de retard,
Les durs sermons et les avanies
Des acheteurs méprisants ou hilares
Chez qui les broderies tombent en avalanches
Ou s'accumulent en névés
Dans l'été floral des hautes galeries blanches !
Alors ce sont les nuits abolies, — les levers
Deux heures avant l'aube, après des veillées folles,
Dans une indigente lumière jaune
Où volettent des monstres d'un noir bleu
Aux crépitements des mèches qui charbonnent :
C'est la hâte qui se change en fureur,
L'aiguille qui glisse
Entre les doigts moites moins crispés.

. . . . . .

Voici les fleurs et les papillons qui s'irisent.

. . . . . .

Et les réveils, les reins brisés
Après de *longs* sommes de vingt secondes.

Vite ! une gifle d'eau glaciale sur les yeux
Dans le patio sonore d'un noir de tombe
Et la lutte reprend, plus enragée, plus anxieuse.

Aussi leur paraît-il qu'une aurore de fête
Egaye de feux roses les murs rechignés,
Les matins chantants où, l'ouvrage terminé,
Orné de faveurs bleues ou cerise, elles guettent
Dans un miroir piqué l'effet de leurs toilettes,
Car elles vont prendre le large, pavoisées
De robes claires et de rubans d'arc-en-ciel,
Leurs joues roses, mates, bistrées,
Insidieusement poudrerizées
Et peut-être une idée retouchées au pastel.

Elles vont franchir, sous l'azur et dans la brise,
Des espaces géants, — des centaines de pas ! —
Voir de vraies fleurs, de vrais papillons qui s'irisent,
Des branches qui secouent leur neige d'incarnat,
Légère, tournoyante, embaumée ;

Et dans l'air chatoyant des rues hautes
Que ne domine plus qu'un diadème de monts
Flaves et rouges et poudrés de pierreries,
Leurs prunelles de diamant noir ou de béryl,
Libérées du crépuscule, reflèteront
Un décor de lumineuse féerie,
Tout d'ors embrasés qu'avivent les bleus profonds
Des ravins de saphir striant l'incendie fauve
Sous l'étincellement himalayen
Du Pic, — monstrueuse gemme de neige mauve.

Bientôt groupées sur une véranda qu'elles émaillent
Comme de bouquets criards et charmants,
Elles s'étudient, se complimentent, se raillent,
Si expertes ! inquiètes pourtant
Du sort qu'emprisonne encore la porte close : —

Que dira le Señor *Suizo*, *Francès*, *Inglès*
Dans son espagnol incorrect mais « plein de choses » ?
Refus ? amende ? ou prime de dos reales
Récompensant royalement les ophtalmies ?

Ah ! sait-on ? — Des voix claires chantent, caquetantes ;
Mais que le vermillon factice est éclatant
Sur telles joues rondes, blêmies !
Et quelle éclipse du blanc soleil des sourires !

Ah ! vivre loin du marchandage, des niaises transes,
Des sous jetés, repris, — de l'éternel âge de cuivre !
Ah ! — bien loin — souffrir plus de souffrances moins viles !

Et les regards vont instinctivement au Bleu immense
Qui baigne l'île splendide et mesquine d'infini :
Ce port à jamais estival et endormi,
Ce port triste et blanc, — si africain ! — où se révèle
Le voisinage du chaud, du morne Mâghreb
A vu passer les caravelles aux lentes ailes
Parties à la découverte de nouveaux rêves.

Plus tard, en des siècles moins héroïques,
Des nefs lourdes à faux airs de galions
Mouillées là, sournoisement pacifiques,
Près des môles en pierres volcaniques,
Emportaient, — à la nuit, — dans leurs sourds entreponts
Les reines futures des Amériques,
Vers des palais d'ambre solaire
D'ivoires, d'ors et de bois parfumés
Tout chantants de beaux oiseaux — emplumés
D'aubes de perle rose et de couchants incendiaires

Elles, — quand l'oracle aura parlé,
L'oracle boréen féroce ou débonnaire,
Elles redescendront vers ces maisons pâles, tassées
Qui forment comme un crayeux cimetière.

... Maintenant, ce sont les *novios* et les maris
Qui s'en vont au loin par les routes bleues :
Elles — s'étioleront au jour pauvre des patios gris,
Fiancées et femmes captives autant que veuves.

C'est pourquoi les œillades sont si tristes
De leurs yeux, joyaux nocturnes sous les cils lourds,
Les œillades qui vont à l'espace, aux joies libres,
Bien plus qu'à tel espoir de fortuites amours ;

C'est pourquoi ils inquiètent, poursuivent, géhennent,
Haineux parfois, éloquents toujours,
Ces beaux yeux déments qui se plaignent, qui se plaignent !

JOHN-ANTOINE NAU

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Les élections, les partis et les hommes. — Comme l'hypocrisie est l'hommage du vice à la vertu, c'est l'hommage de la Réaction à la République que son application croissante à ne pas paraître ce qu'elle est, et à se dire, à l'envi, « libérale, « progressiste », « patriote », « bien française », enfin « vraiment républicaine ». La dernière étiquette prise, l'étiquette « nationaliste », semblait porter en elle les conditions du succès, — jusqu'ici rebelle à ces duperies tentées : elle était assez vague et assez négative pour pouvoir grouper tous les mécontentements ; elle laissait incertaines, dans une ombre prudente, les réponses aux vraies questions du débat présent ; elle ne mettait en valeur que le point où peu de Français encore sont tout à fait insensibles, le chauvinisme chatouilleux et impulsif du peuple vaincu. Énorme avait été l'effort de la coalition. Le « nerf de la guerre » avait été plus abondant qu'il ne fut jamais en des entreprises semblables.

Il est réjouissant, pour les partis sincères et pauvres, de constater que le nationalisme et ses benoîts commanditaires « n'en ont pas eu pour leur argent ». Les fragments de succès avec quoi s'enorgueillit le bluff de M. Jules Lemaître ne satisfont ni l'amertume impuissante de M. Drumont, ni l'humeur impolie de M. de Cassagnac, ni sans doute la déception discrète de M. Piou. Mais par surcroît ils n'ont rien qui doive ni surprendre ni attrister le parti démocratique. — Paris est le pays de France où la division du collège électoral en étroites circonscriptions territoriales se trouve en même temps séparer et isoler les unes des autres les différentes classes sociales. Un arrondissement provincial contient des bourgeois, des ouvriers, des paysans, des riches, des pauvres ; un arrondissement parisien peut être — et cette spécialisation territoriale va se développant — tout entier bourgeois, ou tout entier prolétaire, tout entier riche ou tout entier pauvre. La localisation des succès nationalistes aux arrondissements du centre et de l'ouest nous apprend donc simplement que l'aristocratie, la bourgeoisie et le commerce sont de plus en plus nationalistes-réactionnaires et qu'en revanche la classe ouvrière et industrielle est de moins en moins ébranlée, dans sa fidélité démocratique, par les faux semblants de la démagogie patriotique. En province, et notamment dans cet Est lorrain qui donne à M. Jules Lemaître une si fière consolation, les succès nationalistes sont obtenus aux dépens surtout de nos bons républicains modérés.

C'est là une sanction fort morale des ménagements que nos républicains « progressistes » ont cessé trop tard de garder envers un parti qui eût dû être combattu dès l'origine par tous les républicains. C'est là une sanction fort morale, et c'est là une sanction fort heureuse, du

moins pour le vrai progrès. Le nationalisme accomplit, contre nous, la tâche de décomposer et de démoraliser les partis sérieux de la conservation sociale : l'intention disparaîtra, l'œuvre restera ; ce sera finalement besogne faite pour nous. Mais ne faut-il pas craindre qu'en attendant le nationalisme ne prenne sur la conduite des affaires une influence pleine de dangers ? Sans doute, mais quel est donc le grand homme parlementaire de ce grand parti ? — M. Syveton. — Soyons rassurés.

Le mélinisme sort de cette dernière épreuve tout meurtri. M. Méline, de plus en plus battu, est de plus en plus content ; le pays, déclare-t-il, lui donne raison. Ni réaction ni révolution. Et le *Temps* revient à sa douce manie de la concentration à la fois contre le nationalisme et contre le collectivisme. Nos modérés veulent bien admettre les radicaux à faire avec eux le bonheur de la vraie république. Ils sont les moins forts, ils sont le parti le plus amoindri, en hommes et en puissance, au cours de ces dernières années. Généreusement ils offrent à la majorité d'y rentrer, à la condition qu'ils y soient à peu près les maîtres et que leur politique de piétinement stérile et d'impuissance systématisée en « esprit de gouvernement » prédomine. Ils disent au parti démocratique : « J'ai essayé de vous déloger, je n'y ai pas réussi. Je vous pardonne. Nous sommes faits pour nous entendre. En attendant, donnez-moi donc les clefs de la maison. »

Il n'est pas dit que la mansuétude facile au vainqueur qui n'a pas eu assez peur, et la faiblesse transigeante qui a été plus d'une fois reprochée au parti radical ne soient pas accessibles à ce raisonnement séducteur. Pour parer à ce danger de demain, l'important est que la gauche avancée soit assez nombreuse et assez unie. Or il semble bien que les élections du 27 avril et du 11 mai nous la donnent telle. Les radicaux de gauche paraissent renforcés en hommes et en idées. Il y a tout lieu de croire que la perte de M. André Berthelot, par exemple, sera compensée. L'alliance ou au moins l'entente et les relations qui, surtout pour le second tour, ont été presque partout nécessaires et presque partout heureuses entre radicaux, radidaux-socialistes d'une part et socialistes de l'autre n'auront peut-être pas peu contribué à dégager le programme radical de la part caduque et stérile de ses traditions, et à l'enrichir d'une partie dite « sociale » qui devra bien s'imposer à l'activité de la prochaine législature autant que son importance et son urgence l'exigent.

Le socialisme enfin sort non seulement non diminué, mais sensiblement accru de cette lutte où pourtant il arrivait en mauvaises conditions, armé moins contre un ennemi que contre lui-même, un peu incertain de son action et doutant trop de sa puissance. L'épreuve de cette campagne sera, semble-t-il, salutaire. La nécessité qui, pour les fractions et les individus du dogmatisme intransigeant le plus farouche s'est, comme par malice, presque partout rencontrée d'une distinction à faire entre les partis bourgeois, et d'une « compromission » à négocier ou au moins à accepter avec tel ou tel d'entre eux, le médiocre succès des tentatives mégalomaniques faites pour substituer une conception du socialisme à

tout le socialisme, l'importance, — dans les voix et la représentation qui bon gré mal gré s'appellent socialistes, — des voix et de la représentation obtenues par le socialisme dit « gouvernemental », ont amené une détente visible et produit presque aussitôt une similitude d'action et de parole qui depuis longtemps ne s'était pas constatée. Le *prétexte* du dissentiment violent une fois disparu, et *la cause vraie* une fois atténuée, une communauté nouvelle d'acte et de doctrine n'est nullement une solution imprévisible à cette crise dont peut-être apparaîtra bientôt l'utilité et la fécondité réelles. En hommes la représentation socialiste, bien qu'ayant subi des pertes fâcheuses, se trouve, les gains une fois appréciés à leur valeur, être pourvue autant et plus que tel grand parti. En nombre elle est assez petite pour que le problème non encore mûri de la participation au pouvoir ne se repose pas à elle immédiatement ; elle est assez forte pour qu'elle soit un appoint *considérable* dans une majorité, et l'état des partis de gauche fait qu'elle est l'appoint nécesaire à toute majorité démocratique. Le socialisme pouvait-il demander beaucoup plus ?

Fr. Daveillans

La Martinique. — Depuis cinquante ans les activités insulaires de nos colonies se sont à moitié endormies. Alors les troupeaux piétinants d'esclaves, sous la menace de la trique, retournaient avec précipitation le sol littoral ; les « carrosses » des propriétaires couraient les routes ; aux rades trente et quarante voiles évoluaient et stationnaient dans l'enveloppement des pirogues : maintenant tout somnole et la ville, et la terre et le noir ; le noir, à peine nourri d'un peu de morue par les grands sucriers, mène lentement sa vie endémiquement anémiée ; aux coins des rues paressent des bandes en attente d'une journée fructueuse mais tant accidentelle de « journalier ». La vie coloniale est végétative. Seules les élections viennent d'agiter cette longue torpeur ; les rues et les routes s'animent sous la passion des pas précipités en bandes, musiques au vent de mer, courant au devant des « batailles » en une ardeur de petits-noirs de l'école primaire. La fête bacchanale réveille l'île de joie ivrogne et de pugilats, quand soudain tremble la terre... pluies de fumées légères et plus lourdes, pluie de feu, boue brûlante et lave, et, plus formidable, bouleversement du sol « de bord en bord ». Quarante mille personnes sont englouties aux flots de la terre écumée de feu.

Il faut connaître l'âme des noirs et des créoles. Elle est de langueur où couvent indolemment les violences originelles. Elle est de nonchalance où surgira soudain aux grands événements imprécis qu'on se demande toujours si venir *de la mer* ou *de la montagne* l'agitation exaspérée par la superstition. La superstition est l'âme même, onduleuse et perfide, des populations coloniales françaises à la fois vieilles et enfants, extrêmement naïves et affinées d'énervement, mélange mal fondu et instable de plusieurs races, que la peur entre tous des phénomènes atmosphériques allume soudain d'une seule allumette comme une dis-

tillerie de rhum. Il n'y a pas six mois une éclipse presque totale de soleil, ramenant la nuit à huit heures du matin et faisant taire tous les coqs — hôtes importants de la vie coloniale et frères quotidiens des nègres — bien qu'annoncée, jetait à la frayeur une population coloniale française. Tous les noirs sortaient en tumulte dans la rue, avec de grands cris après les étoiles revenues « en plein jour » et les pleurs des femmes : une foule se tassait au porche de la cathédrale, réclamant le prêtre.

Et voilà que cette fois, dans la clarté blême et nuageuse de sirocco dont s'accompagnent toujours par toute l'île les périodes éruptives, alors que l'atmosphère perle de tiédeur comme une vaste bouilloire et que le soir des lueurs auréolent toutes les sommités en pipes des montagnes comme une fumée rousse de la terre, surviennent étonnamment des pluies de cendre. Les noirs, souvent les plus ignorants, sont friands, comme de prénoms antiques et solennels pour leurs enfants — Hector, Ulysse, Démosthène, Cortès, César, Aurélien, — d'anecdotes fabuleuses et de noms *romains* qu'ils répètent la bouche pleine de sonorité. Combien en ai-je entendu, insulaires d'une île où un volcan menace toujours, parler d' « Herkilanum et Pompéi, ma mère ! ». les yeux blancs et la salive jaune, avec des muscles dramatiques, fertiles en détails pittoresquement minutieux. La terreur de voir se réveiller comme des revenants — dont encore ils parlent sans cesse — ces événements endormis depuis un temps qu'ils ne savent pas compter ! La terreur humaine qui se fût éveillée en une foule européenne n'a pu manquer de s'accompagner d'une agitation enfantine, gesticulante et claquant des dents, où toute l'animalité plus voisine reparaissait aux faces d'autant plus lamentables que sombres, éclairées des phosphoreuses sclérotiques. Les tableaux du belge Laermans donnent assez fidèlement l'impression d'une foule nègre effrayée. Voilà ce qu'à la seconde j'ai revu dans le coup de théâtre affreux de la nouvelle soudaine : cette pauvre et chère humanité noire, très intelligente d'une sorte d'intelligence canine s'exprimant toute aux yeux et aux muscles du bas du visage, la figure encore sensibilisée par une existence de misère injuste dont ils ont une nette conscience au milieu d'une nature très prodigue, sortant des cases, s'éloignant en vertige des maisons hautes tant redoutées aux heures des cyclones, s'assemblant par groupes, s'appelant par cris de basse-cour, hurlante et pleurante avec un besoin de s'approcher des notabilités comme l'esclave s'adressait au maître... et puis, à la minute dernière, dans la tombée des masses de cendre, des toits écrasés, ne criant que faiblement, abrutis sous la fatalité alors *acceptée*, s'écrabouillant en masse comme des paniers de fruits les uns contre les autres. Et plus sardoniquement, j'en entends un, avec le génie de fin cynisme des nègres de nos colonies, se lamenter que ce n'était pas la peine d'être si noirs pour être carbonisés encore. Et alors toute l'amertume de ces milliers d'existences gâchées par le hasard poigne plus fraternellement.

MARIUS-ARY LEBLOND

Les Trusts nationaux et internationaux. — Les trusts ne constituent pas un phénomène tout à fait nouveau. Avant la corporation de l'acier qui s'est formée en 1900 au capital de 5 milliards et qui a distribué l'an dernier 430 millions de dividende, d'autres syndicats gigantesques avaient surgi, ceux du pétrole, du gaz, de la houille spécialement, mais jamais encore pareille agglomération de ressources ne s'était réalisée, car ce qui caractérise la corporation de l'acier, ce n'est pas seulement l'accaparement de la métallurgie du fer, c'est aussi et surtout sa mainmise sur les mines, sur les chemins de fer, sur les canaux, sur la marine marchande.

Le trust, très répandu en Amérique, victorieux même en Europe, — en Allemagne, tout d'abord sous la forme atténuée du Cartel, — vient de revêtir une physionomie nouvelle. De national, il s'est fait international. Ce n'est pas que, restreint au territoire de l'Union ou de quelques états de l'Union, il n'ait déjà exercé ses effets sur le monde entier. La corporation de l'acier a porté un préjudice terrible à la métallurgie anglaise, germanique et russe. Mais, aujourd'hui, le phénomène se développe et les financiers ou les sociétés qui se syndiquent suppriment les frontières qui les séparent.

Le trust de l'Océan est le type de l'association industrielle internationale. Sous la présidence active de M. Pierpont Morgan, il assemble au moins sept compagnies de navigation, trois cents navires et un milliard de capital. Il superpose aux intérêts antagonistes de trois grandes nations, et il est permis de le dire, de toutes les nations l'intérêt d'un groupement d'actionnaires. Il se peut fort bien qu'il compromette l'organisation commerciale et militaire des peuples qui y sont englobés malgré eux. En ce temps où le nationalisme sévit un peu partout, sous tant de formes diverses, et un peu partout favorisé par les grands capitalistes, le fait valait d'être marqué et commenté.

La multiplication des trusts est dans l'ordre logique des choses. Elle correspond incontestablement à l'évolution économique du monde et corrobore les données fondamentales du socialisme.

Cinquante ans avant qu'elle ne frappât les yeux du public, Proudhon l'avait annoncée, en ses *Contradictions*. Le trust international couronne l'édifice fondé sur le laissez-faire laissez-passer traditionnel de la doctrine orthodoxe. D'autre part, il a été engendré fatalement par la concentration nécessaire et de plus en plus affirmée des capitaux. Il appartient à la même série que la grande usine substituée au travail à domicile, que le grand magasin spoliateur de la petite boutique, que la compagnie maîtresse des grands réseaux remplaçant les moyens concessionnaires de jadis. Progressivement on a vu les groupements d'actionnaires monopoliser l'activité spéciale d'une ville, puis celle d'une région, puis celle d'un état. Pourquoi n'auraient-ils pas couvert de leur puissance tous les états parvenus à une étape identique de développement ?

Le trust international réalise les mêmes progrès que la grande manufacture ou le grand magasin. Il réduit les frais généraux ; il ordonne

la production; il supprime la concurrence en anéantissant tous les réfractaires. En somme, sur la liberté du travail illimité pour tous, se dresse le despotisme de quelques-uns.

Il se peut que les syndicats de nouveau modèle soient sages, pondérés, exempts d'ambitions trop hautes et qu'ils ne rançonnent pas trop avidement le consommateur — dans l'intérêt même de leur sécurité et de leur durée. Il se peut aussi qu'ils exploitent leur monopole de fait — — sinon de droit, et que maîtres d'un produit indispensable, ils en élèvent le cours au delà de toute mesure et de toute raison.

Le public ne sera-t-il pas contraint pourtant d'accepter leurs conditions?

Voici donc le monde mis en coupe réglée par quelques financiers. Il est sûr qu'on peut les frapper de pénalités sévères, édicter contre eux des législations nouvelles et les condamner à l'amende ou à la prison. Il est certain que pour des temps l'opinion publique, irritée contre ses maîtres, applaudira aux sanctions, si dures soient-elles. Mais l'exemple des Etats-Unis suffit à prouver qu'au fond le trust est intangible et qu'il s'impose comme un phénomène de croissance irrésistible. De même, les grands magasins ont augmenté leur importance et leur revenu en dépit des impôts qu'on a voulu prélever sur eux.

Il faut donc en prendre son parti. De plus en plus les monopoles qui sont à l'opposé de la libre concurrence, mais qui viennent d'elle, sont destinés à dominer les peuples. Les individus isolés en face de collectivités omnipotentes et abritées par les principes mêmes de la société contemporaine, seront foulés et opprimés. Mais quelle déroute pour les économistes orthodoxes, pour les manchestériens, pour les soi-disant libéraux qui voient enfin la liberté mourir sous les coups de la liberté! Et quelle justification du socialisme qui a tout prévu et qui a étayé toutes ses conclusions sur la concentration grandissante des capitaux!

Nous dirons de plus — et ceci est un nouvel et non moins important aspect du problème — que le trust international compromet la sécurité des nationalités, envisagées dans leur appareil militaire. L'Angleterre s'est émue en apprenant que sa flotte marchande passerait sous la tutelle d'administrateurs américains et que par suite, en cas de guerre, elle ne pourrait plus transformer ses paquebots en croiseurs rapides. L'Allemagne court les mêmes risques. L'Union, jusqu'ici dénuée ou à peu près de l'outillage belliqueux, pourrait ainsi exercer sur les affaires politiques du monde une influence incomparable, par la seule vertu de sa fortune. Ses milliards en feraient le pays souverain et elle annulerait la supériorité des escadres de tel Empire ou de telle République. Le trust international, limité aujourd'hui au transport, peut s'étendre demain à la métallurgie ou à l'extraction minière et par suite priver à sa guise telle ou telle contrée de ses moyens de défense.

PAUL LOUIS

A propos de l'affaire Krosigk. — Pourquoi les gens dits sensibles aux erreurs judiciaires ne s'intéressèrent-ils pas à l'affaire Krosigk ?

Ces gens sont de deux sortes : 1° les *intellectuels*, qui discutent les affirmations de l'accusation; 2° les *émotionnels* qui réagissent contre les attitudes des accusateurs. Les premiers sont, si l'on veut, les défenseurs de la vérité, les seconds les amoureux de la Justice. — Or, les défenseurs de la vérité n'avaient point à intervenir dans l'affaire Krosigk, les seules affirmations de l'accusation étant ici que l'accusé n'était pas en mesure de fournir l'emploi de son temps pendant les huit minutes qu'avait duré le drame et qu'il avait été rencontré tout près du mousqueton qui avait servi au meurtre, et ces affirmations constituant autant de vérités. Tout ce qu'on pouvait attendre de la science, c'était qu'elle montrât l'impossibilité qu'il y a de rétablir à *8 minutes près* une série de faits passés et inobservés chronométriquement lors de leur passage. C'est ce que montrèrent les savants, en l'espèce, les horlogers de Genève. — Quant aux *émotionnels*, l'attitude des accusateurs manquait des principaux caractères propres à les mobiliser : en effet, que les innocents sous-officiers allemands fussent condamnés pour que le meurtre d'un capitaine ne restât point impuni, cela ne fut jamais présenté par les partisans de la condamnation (par les *Neueste Nachrichten* de Berlin, par exemple), que comme une triste nécessité. Rien de commun, par exemple, avec ce qui s'était passé récemment dans un pays voisin, où le fait qu'un innocent fût condamné pour qu'un État-Major n'eût point à se déjuger avait été pour les partisans de cet acte un sujet de joie et de fierté nationale. — Notons aussi que l'univers permet l'indigence morale à un pays qui n'a pas la prétention d'être « la plus haute personne morale », ni « l'avant-garde de la civilisation ».

A quoi tient-il qu'en Allemagne il a été possible que des généraux soient frappés (1) sans que la religion militaire en soit affaiblie ?

Cela tient au régime monarchique, dont une des conditions est que les généraux ne sont pas la « tête de l'armée », laquelle est l'empereur. Les généraux frappés, la tête ici n'en demeure donc pas moins intacte et intangible. Ces exécutions peuvent même apparaître au soldat comme un exemple de la plasticité des plus grands subordonnés dans la terrible dextre du chef suprême. Bien interprétées, elles peuvent fortifier la religion militaire.

Remarque. — Une seule chose dans un tel régime, peut affaiblir la religion militaire, c'est une humiliation du monarque (voies de fait, infortunes conjugales...). Si cette humiliation est une défaite à lui infligée par un autre monarque, la religion peut encore être sauvée : le roi vainqueur dit au roi vaincu : « Mon cousin, vous êtes mon hôte », signifiant ainsi aux soldats que la défaite d'un roi n'a rien de commun avec la leur. Il est à remarquer que, par cette formule, le roi vainqueur

(1) Quatre officiers supérieurs furent mis en disponibilité pour leur intervention illégale dans l'affaire Krosigk, en particulier le général comte Eulenburg et le colonel Ziermann, lequel faisait partie du Conseil de guerre.

frustre singulièrement ses hommes, lesquels ont combattu en partie pour jouir de l'humiliation du « cousin ». Mais le sentiment royal précède et prime le sentiment national : le roi de France est roi avant d'être Français.

Sous un régime démocratique, au contraire, les généraux sont pour le soldat, la « tête de l'armée ». Le ministre de la Guerre, délégué par la société civile, occupé de batailler en redingote avec des députés, n'est point pour le soldat un membre de l'armée ; moins encore en est-il la « tête » (1). Donc, ici, frapper un général, c'est frapper le dieu même des soldats ; et le frapper « au nom de la loi égale pour tous », c'est signifier aux soldats qu'il y a quelque chose de commun entre leur condition et celle de leur dieu. C'est désorganiser doublement la religion militaire.

Est-ce à dire qu'il soit impossible à une société d'avoir à la fois un régime démocratique et une armée, d'avoir des généraux réellement égaux à leurs soldats devant la loi et en même temps vénérés d'eux ? Oui, cette conciliation est possible, quoi qu'on en ait dit, mais à la condition suivante : c'est que la loi, si elle a le *pouvoir* de punir les généraux, n'en ait jamais l'*occasion*, c'est-à-dire que ces généraux ne l'enfreignent jamais ; c'est-à-dire enfin qu'ils soient parfaits. C'est assurément pour eux que Montesquieu a dit que le gouvernement démocratique est fondé sur la vertu. — Il est clair que, si cette petite condition vient à manquer, si les généraux imparfaits enfreignent la loi, ladite conciliation est impossible et ladite société devient assujettie à choisir entre deux sacrifices : ou bien sacrifier l'intérêt militaire en frappant les généraux, ou bien sacrifier le principe égalitaire en les épargnant. — Que choisira-t-elle ? En temps de guerre, où le prestige des chefs trouve sur les champs de bataille de quoi se créer et s'entretenir, elle peut frapper sans dommage : c'est ce que faisait la Convention, et si Carthage a péri, ce n'est point, comme le prétendait récemment un ministre républicain défenseur du général Frey, parce qu'elle frappait ses généraux concussionnaires, mais apparemment parce que ceux-ci étaient inférieurs à ceux des Romains. En temps de paix, où le prestige des chefs ne peut être entretenu qu'artificiellement, les frapper n'est plus possible et la « politique » consiste alors à trouver un vêtement moral ou légal à cette mesure d'exception : c'est ce que va faire apparemment le gouvernement américain en faisant acquitter les héroïques vainqueurs des îles Philippines ; c'est ce que firent plus ou moins

(1) Cette absence d'une tête unique (en France, par exemple, ils sont cent généraux de division à être « chef suprême »), nuit fort à la religion militaire. On pourrait y remédier en entretenant chez le soldat la notion de « ministre de la Guerre », indépendant de toute individualité. (C'est ainsi que le médecin, dans certains quartiers, n'est pas M. Pierre ou M. Paul, mais « le médecin du n° 27 ».) Tout homme qui, par exemple, prononcerait à la caserne le nom de famille du ministre serait puni. Il serait bon aussi que les ministres prissent, en arrivant au pouvoir, un nom traditionnel : ils deviendraient en religion Mars XV, par exemple, ou Achille XII, et le fidèle ignorerait toujours Boulanger ou Cavaignac, comme il ignore Hildebrand ou Julien de la Rovère.

habilement les récents ministres de la République française, l'un en déclarant que les généraux « étaient au-dessus de tout soupçon », l'autre en dessaisissant leurs juges légaux, le troisième enfin en leur « pardonnant » comme à des enfants. D'ailleurs, que l'impunité et l'indulgence soient assurées aux généraux bien mieux sous une République que sous une monarchie militaire, c'est ce qu'avait admirablement compris l'un des plus intelligents parmi les officiers célèbres de ces dernières années. « Jamais, dit-il, en parlant de généraux dont il signale les faiblesses, jamais en France aucun gouvernement, aucun régime n'ont produit de chefs pareils. Et ils détestent la République, ces grands chefs-là! Ils sont étonnants! Sous un souverain militaire, ils seraient cuisiniers en second dans les pompiers de Fouilly-les-Oies. (Commandant Esterhazy, déposition devant le consul de France à Londres, 22 fév. 1900).

JULIEN BENDA

GAZETTE D'ART

Société des Artistes Français. — Le « Salon officiel », murmurent les affiliés. Et ils ont le geste du distributeur de prospectus qui indique « la Maison du coin du quai, » Officiels ! bien, mais ils ne sont que cela. Car ils ignorent et la vie et la couleur du ciel. Aucun frisson ne fait palpiter les chairs des divinités qu'ils peignent et nul zéphir ne courbe les frondaisons de leurs paysages. Je parle des vrais « Artistes Français », de ceux qui alourdissent leur nom du fatidique H. C., et y accolent un U. E. ou une croix. Toute la gloire! De ceux aussi qui ont l'estime de leur député et l'oreille des sénateurs de la région. Sait-on, par exemple, que le plus ou moins bon placement des peintures de M. Saintpierre (de Nîmes) fut, en 1900, presque une question de Cabinet ?

Mais, comme il faut que, malgré tout, quelques gens de talent se fassent connaître, et pour cela exposent, ces Salons offrent par ci, par là, signés de noms plus ou moins obscurs, des œuvres estimables. Cherchons-les.

A peine a-t-on escaladé le grand escalier et fui la salle n° 1, sorte de salon d'honneur où les peinturlurages les plus extravagants, luttent de prétention, qu'on entre dans une petite salle où, chose rare, deux œuvres retiennent. L'une est une sorte de portrait, à la fois pensif et maladif, mais d'un charme extrême, signé de L.-A. Leclercq. L'autre est une page décorative, de petites dimensions, mais empreinte de noble beauté. Cette œuvre, l'Automne, a pour auteur Mlle C.-H. Dufau. Depuis quelques années déjà, une autre femme, Mlle Delasalle, apporte à ce Salon l'attrait de compositions d'un grand caractère retraçant avec une singulière vigueur la vie ouvrière. Cette année : le Couvreur. Dans le même esprit et avec des accents bien personnels, MM. Jules Adler et Victor Tardieu glorifient le travail. La grande toile envoyée par M. Tardieu est pleine de chaleur et l'on y retrouve ce sentiment pittoresque qui plaît tant dans les œuvres que Gaston Prunier expose à la Société

concurrente. Mais si ces artistes entendent glorifier le travail, ils se préoccupent peu de l'individu, du manœuvre qui peine aujourd'hui et demain chômera et sentira sa belle vigueur décroître. Celui-ci a son peintre, M. Besson. Non larmoyant, mais en communion d'idée, de colère et de révolte avec son modèle.

Dans le groupe de célèbres, on prend de l'intérêt à la Proclamation de la République à l'Hôtel de Ville, en février 1848. M. J.-P. Laurens enveloppe cette scène d'une atmosphère ardente et sombre, faite de fumée, de poussière et d'orage. Ailleurs, Henner fait oublier tout ce qui l'entoure. C'est aussi le cas d'Alexandre Séon, dont la peinture mate, reposée, soulignant un dessin pur, impose le silence aux hurlantes toiles qui conspirent contre la sérénité de ses œuvres. Sa sagesse a des imitateurs : par exemple, F. Maillaud et l'admirable Sabatté qui envoie une petite église de campagne, sans rien, sans personne, et cependant émouvante à l'extrême.

D'autres artistes par des mérites divers appellent la sympathie. Par exemple, Abel Faivre, dont la belle santé séduit, E. Bordes, F. Lauth, signataires de beaux portraits, Guinier, Duvent, Ch. Hoffbauer, qui retrace avec originalité un épisode de la guerre des Gueux.

On ne s'aurait oublier non plus l'appoint formé par quelques artistes étrangers qui croient devoir venir chercher ici une consécration pourtant peu indispensable. Ils ont l'attrait de l'iconnu, de parfums nouveaux. Nous notons : Dudley-Hardy, Tom Nortym, Georges Aid, Raymond Woog, curieux portraitistes.

A la sculpture, on s'attroupe, on se bouscule, on s'écrase ; les porte-monnaie passent des poches des badauds dans celles des pick-pockets, sans que les volés protestent. C'est ce qu'il y a quelque chose qui met de l'écume au coin de certaines lèvres, fait sourire énigmatiquement de spéciales dames. Qu'est-ce ? Un chef-d'œuvre ? — Non pas. Simplement une fort agréable femme taillée dans le marbre et enluminée avec amour par M. Gérome. Les cheveux sont jaunes, les pointes des seins roses, le sexe bistré. Et les spectateurs ne voient rien autre, restent insensibles au charme blanc du joli groupe des Jeunes Aveugles, de M. Lefebvre. Ils ignorent la Fontaine d'Amour, de Derré, l'Enfant Malade, de Mme Girardet, le Rhône et la Saône, de Verlet, ils passent sans crainte devant le crâne Duguesclin de Frémiet et sans émotion devant le Mur, de Moreau-Vauthier, une belle idée, mal rendue peut-être, mais neuve et audacieuse. Ils ne voient pas le buste de M. Desca, qui sourit de leur misère et sont impassibles devant la grâce, très réelle, du monument de Gounod, œuvre de Mercié.

Fuyons ces détraqués et examinons dans le silence d'un bout de jardin les jolies et réalistes médailles d'Yencesse, celles de Gilbault, les médaillons de Delpech, et les médailles et plaquettes du vieux maître Ponscarme, l'initiateur du mouvement actuel. A côté, M. Heller met son ironie. Voici encore une bien belle cornaline de Hildebrand : Diane surprise ; mais bien minime est le nombre des gens qui savent apprécier le goût et le travail que représente une pareille œuvre. A la section de

gravure, consacrée presque en entier aux travaux de reproduction, il y a peu d'imprévu. Néanmoins, quelques artistes font œuvre personnelle : c'est le maître Jean Patricot, c'est Tony Beltrand, qui augmente chaque année sa curieuse série d'effigies bretonnes, c'est Loys Delteil, artiste consciencieux ; enfin, Paul Guignebault, qui se montre inventif et ironiste dans ses cartes-adresses motivées par des encriers.

Aux objets d'art, Lalique triomphe encore une fois pleinement; sa gloire est d'autant plus éclatante que MM. Falize frères ont tenté de rivaliser avec lui et se sont emparés, eux aussi, d'un salon d'angle. Mais, hélas ! ce n'est pas la présentation, même adroite et solennelle, qui sauve les œuvres médiocres. Or, les objets qu'ils ontfait exécuter entrent dans cette catégorie. Situation critique, car ils n'ont pas seulement contre eux Lalique, mais l'exquis artiste qu'est Dubret, et des modeleurs orfèvres comme Giot, comme Ferlet ; enfin Becker qui met de l'esprit, de la grâce et l'art le plus pur dans tout ce qu'il touche. Allez donc, aussi, chercher l'approbation pour un surtout rococo. quand M. Beau montre ses féeriques torchères en cristal lumineux !

L'étrange jury que présidait M. Lionel-Lecouteux a évincé quelques maîtres relieurs. Cuzin a cependant trouvé grâce. En revanche, le même jury a été plus que galant pour les demoiselles qui pyrogravent du cuir. Passons-les et admirons les jolies broderies de Mlles Jolly, Courant et Pagot ; l'admirable coffret en broderies polychromes de Mme Larivière-Maignan, les tapisseries de Jorrand, les grès si beaux de Robhalben et ceux, très purs, très artistes, de M. Paul Milet.

CHARLES SAUNIER

Exposition de Peintres Provençaux, à Marseille. — Contrairement aux habituelles exhibitions d'art en province, où, autour du lourd colis du directeur de l'École des Beaux-Arts de l'endroit, et des cartes de visite des indigènes « seconde médaille » ou « associés », émigrés à Paris, s'accrochent les pénibles travaux des amateurs de la localité, l'*Exposition de Peintres Provençaux*, organisée par la *Société des Amis des Arts de Marseille*, dans les salons du *Cercle artistique* de cette ville, présente de nombreuses œuvres de beaux peintres, — mais, ils sont morts, ce qui explique. — Elle est, en outre, d'un précieux enseignement, car elle documente sur les tendances d'artistes originaux et peu connus (Ricard seul, au Louvre et au Luxembourg) et sur l'apport des peintres provençaux aux mouvements romantique et naturiste de l'École française (1830-1860), sous l'influence de Delacroix, Decamps, Rousseau, Diaz, Dupré, Troyon et Corot.

JEAN-ANTOINE CONSTANTIN (Marseille, 1757 — Aix, 1848). — De ce précurseur de l'École provençale du paysage, de ce bon vieux maître qui, ayant regardé autour de soi, enseigna à ses élèves l'étude de la nature, l'amour du terroir, 13 dessins, à la sanguine, au lavis d'encre de Chine, à la plume, au roseau — gamme simplifiée de deux ou trois tons, ligne serpentine, traits envolutés — : paysages italiens, mon-

tagnes méridionales, lacs, rochers, cascades. Il est le Georges Michel des sentiers tortueux de la Viste et de la Gineste.

Emile Loubon (Aix, 1809 — Marseille, 1863). — 10 peintures. C'est le peintre, terne et ocreux, mais alerte et consciencieux, des troupeaux en marche — « menons » en tête, — sous des ciels vides et plats, parmi des arbres tordus, dans des paysages aux nobles lignes de terrains et de fonds.

Si Constantin fut le maître, Loubon ne fut que le professeur des autres, à l'École des Beaux-Arts de Marseille, qu'il dirigea.

Auguste Aiguier (Toulon, 1819 — Le Pradet, 1865). — 12 peintures : Marines et Marseille et de Toulon, pins de Mazargues et de Tamaris. Sur des toiles de petites dimensions — souvent sur des vieux cartons de sa femme, modiste — Aiguier peint les féeries de la lumière et de la couleur : sans souci d'arrangement, le ciel et la mer méditerranéens, dans la brume lilas ou saumon des matins et des soirs, dans les flammes orangées ou pourpres des aurores et des crépuscules.

Et on évoque les noms de Lorrain et de Turner devant l'œuvre de ce coiffeur que donna son prénom à une forme de chapeau pour dames — l'auguste — de son invention et qui fut à la mode.

Gustave Ricard (Marseille, 1823 — Paris, 1873). — Dix toiles : œuvres, plus encore de maîtres que de maître, car, portraits du peintre ou de sa famille, elles ne paraissent pas plus modernes, sous leur patine truquée, qu'une copie, trop exacte, d'un Rembrandt doré par le temps et bruni par le jus des vernis successifs, exposée là aussi. On les peut admirer comme d'authentiques Titien, Corrège, Giorgione, Holbein, Rembrandt, Van Dyck, Reynolds, Lawrence, ces maîtres dont, jusqu'à 1850, Ricard chercha la formule, le secret, la main, dans les musées de France, d'Italie, de Hollande et d'Angleterre. Trop il se souvint de leur maturité assombrie et pas assez de leur éclat évanoui.

Parmi les portraits de cette Exposition, pas d'exemple du faire « noyé » personnel à Ricard, où, entre la sauce grisâtre des préparations et les glacés violacés, des mains et des visages de vie et de pensée apparaissent.

Adolphe Monticelli (Marseille, 1824 — Marseille, 1886). — 18 peintures : le Parc de Saint-Cloud, la Moisson, le Thé, Paysage à Saint-Marcel (et l'on songe à l'or ambré de la Ronde de nuit), Fête à Herculanum, Oiseaux aquatiques, Nature morte, etc., joyaux n'ayant rien de commun avec les misérables déchets où les cyniques imitations qui déshonorent, aux vitrines des experts des rues à tableaux, le nom de Monticelli. Et pour le Parisien, à peine averti par l'apparition de quelques-unes de ses œuvres à la Centennale, se manifeste le magnifique lapidaire, auprès de qui G. Moreau, le peintre de « la richesse nécessaire » paraîtrait bien pauvre.

Fêtes galantes ou religieuses, orgies et massacres, cavaliers et grandes dames, cygnes et lévriers, fleurs et fruits, rivières et parcs,

deviennent sous sa brosse prestigieuse, pour le triomphe du rouge, du jaune, du bleu, du vert et du violet, des arabesques serties de rubis, de topazes, de saphirs, d'émeraudes et d'améthystes.

Cette splendeur, il l'obtient en prenant du bout du pinceau, la couleur pure sur sa palette, en la posant isolée, protégée de tout contact avilissant, *divisée*, sur le panneau même ou sur une touche de teinte voisine, de ton plus clair, ou de blanc, pour l'embellir encore par tout l'avantage du dégradé. Et cette tumultueuse polychromie, il l'ordonne et l'équilibre sous le joug strict d'un clair-obscur savant et approprié.

En 1902, à Marseille, par haine de la couleur, on rit encore devant les Monticelli. Il en serait de même à Paris, d'ailleurs.

Paul Guigou (Villars, 1834 — Paris, 1871). — 18 paysages : bords de rivières (la Durance à Cadenet, à Saint-Paul, à Mirabeau ; la Seine à Saint-Mammès), placettes, bastides, fontaines et laveuses.

Peinture exacte et méticuleuse : des gammes étendues du blanc au noir par des passages de tous les gris bleus et de tous les gris verts, avec, dans quelque coin, l'éclat d'un rouge ou d'un jaune, comme dans les Pissarro, influencés de Corot et de Courbet, des années 60.

Les études sent d'une justesse objective de plein air haut-provençal — rude et sans enveloppe —, mais les tableaux, aux petits détails trop précis du premier plan — la moindre herbe, la plus minime fleurette — aux petites figures trop faites, comme découpées dans du papier et collées sur la pâte fraîche, semblent durs et secs.

S'il faut louer cette manifestation d'art régionaliste, révélatrice de talents peu connus, peut-être doit-on regretter l'aspect « tram marseillais » de cette exposition. — Les tableaux pendant lamentablement au bout de tristes ficelles, le long d'étoffes pisseuses, au-dessus d'affligeantes cimaises. — Le Cercle Artistique de Marseille serait-il plus hospitalier aux billards qu'aux œuvres d'art ?

Et — la grosse erreur — pourquoi n'avoir pas groupé les œuvres de chaque peintre sur des panneaux isolés ? Convient-il davantage de mêler des Ricard à des Monticelli que de jouer en même temps du Schumann et du Wagner ? Les expériences du Louvre et de la Société Nationale des Beaux-Arts — oh ! dix ans après les Artistes Indépendants — ont démontré l'importance esthétique de cette règle d'accrochage.

Il paraît utile aussi d'informer le possesseur du Pont de l'Huveaune, de Monticelli, qu'il est mieux de clouer le cartel du titre sur le cadre que sur la peinture même, et de prier le calfat du bassin de carénage qui a retouché au coaltar la « Sœur du Peintre », de Ricard, de renoncer dorénavant à la restauration des tableaux.

L'artiste de passage à Marseille ne devra pas craindre de demander à M. E. André la faveur de visiter ses salons où, sur des murs exclusivement voués à Monticelli, il pourra admirer les œuvres les plus complètes et les plus variées du génial coloriste et, parmi tant d'autres aussi belles, le Parc de Saint-Cloud, Fête sous bois (1860), Corot et ses

Modèles, Charmeuses d'oiseaux, gloire de l'Exposition Centennale ; il devra lire aussi le très précieux volume, exact et passionné, de M. A. Gouirand, *les Peintres Provençaux*, qui le renseignera sur la vie et les œuvres de ces artistes, mieux que ces simples notes.

PAUL SIGNAC

Berthe Morizot (1). — La situer entre Manet et Renoir : elle apparaît le passage naturel entre Manet et tous les Impressionnistes; elle serait l'impressionniste absolu au sens littéral du mot; sans s'inventer de technique, sans s'asservir aux techniques d'autrui (sauf qu'elle procède évidemment du peintre d'*Olympia*, car il faut toujours être fils de quelqu'un), sans idée préconçue, prestement elle fixe son impression du moment. On pourrait dire que toutes ses toiles, et aquarelles ou pastels, sont des pochades, enlevées avec une aisance, une dextérité admirables. Elle évolue avec facilité, grâce et distinction, exclusivement dans les tonalités blondes : mauves et roses et gris argentins. Encore qu'elle s'adonne avec succès égal aux paysages, aux natures mortes, aux fleurs, aux portraits, c'est aux silhouettes féminines et enfantines qu'elle réussit le mieux; elle y surprend comme par intuition ou maternelle ou sororale les mouvements ébauchés et repris, les abandons, les vivacités telles que d'animal, et les morbidesses. La bellement bestiale robustesse de la jeune campagnarde qui transporte la lourde *Cruche d'eau*, la souple et savoureuse guirlande de bras des deux fillettes, qui font la cueillette au *Cerisier;* dans le *Lever*, l'ébouriffement câlin et tiède de la jeune femme qui sort ses roseurs des blancs nacrés de la chemise et du lit: et surtout l'allongement douillet de l'autre *Jeune femme étendue sur un canapé*, représentent des choses exquises.

FÉLICIEN FAGUS

Le Pergamon à Berlin. — Berlin est une ville affreuse et commode. Tout ce qui tend à lui donner l'aspect d'une capitale est d'un goût détestable. Au reste, n'importe laquelle des villes de l'empire est plus intéressante que cette cité sans églises. N'étaient les châteaux des environs, quelques tableaux de l'ancien musée, et le Pergamon récemment ouvert, un voyage à Berlin serait inutile. L'édifice appelé Pergamon situé derrière l'ancien musée contient les trouvailles rapportées des fouilles de Pergame et surtout la fameuse gigantomachie qui décorait l'autel du temple de Jupiter. On a reconstitué cet autel et ce travail a demandé vingt-trois ans aux savants berlinois.

Mais que cela est beau ! Quel magnifique poème de pierre! Les dieux olympiens terrestres, marins et infernaux, les animaux, les géants, les monstres entremêlent furieux leurs membres parfois mutilés, les torses des déesses se cabrent sur les bras des héros, des faces se crispent, des bouches mordent. Cet œuvre, que des artisans sculptèrent dans de la pierre de grain très gros, sent tellement sa divinité que le voyageur,

(1) Galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

oubliant la foule des visiteurs à moustaches en croc et des femmes laides, espère l'heure où mugiront les taureaux des hécatombes.

La gigantomachie date de la troisième période hellénique, qui s'étend de 331 à 63 avant J.-C.

A contempler l'œuvre des tailleurs de pierre de Pergame, des hommes deviendront peut-être sculpteurs en Allemagne. Je le souhaite, car vraiment les Allemands n'ont pas idée de ce que c'est que la sculpture. Les épouvantails de la *Siegesallée*, les œuvres de Begas ou du plus récent Max Klinger (n'en déplaise à M. Georg Brandes), n'ont rien qui aille à l'encontre de cette opinion.

GUILLAUME APOLLINAIRE

GESTES

Les mœurs des noyés. — Nous avons eu occasion de nouer quelques relations assez intimes avec ces intéressants ivres-morts de l'aquatisme. D'après nos observations, un noyé n'est pas un homme décédé par submersion, malgré que tende à l'accréditer l'opinion commune : c'est un être à part, d'habitudes spéciales et qui s'adapterait, croyons-nous, à merveille à son milieu si l'on voulait bien l'y laisser séjourner un temps convenable. Il est remarquable qu'ils se conservent mieux dans l'eau qu'à l'air libre. Leurs mœurs sont bizarres, et, bien qu'ils aiment à se jouer dans le même élément que les poissons, diamétralement opposées, si nous osons ainsi dire, à celles de ceux-ci : en effet, alors que les poissons, comme on sait, ne voyagent qu'en remontant le courant, c'est-à-dire dans le sens qui exerce le mieux leur énergie, les victimes de la funeste passion ds l'aquatisme s'abandonnent au fil de l'eau comme ayant perdu tout ressort, dans un paresseux nonchaloir. Ils ne décèlent leur activité que par des mouvements de tête, révérences, salamalecs, demi-culbutes et autres gentes courtoisies qu'ils affectionnent à la rencontre des hommes terriens. Ces démonstrations n'ont, à notre avis, aucune portée sociologique : il n'y faut voir que des hoquets inconscients d'ivrogne ou le jeu d'un animal.

Le noyé signale sa présence, comme l'anguille, par l'apparition de bulles à la surface de l'eau. On les capture, de même que l'anguille, à la foëne ; il est moins profitable de tendre à leur intention des verveux ou des lignes de fond.

On peut être induit en erreur, quant aux bulles, par la gesticulation inconsidérée d'un simple être humain qui n'est encore qu'à l'état de noyé stagiaire. L'être humain, dans ce cas, est extrêmement dangereux et comparable en tout, comme nous l'avons avancé plus haut, à un ivre-mort. La philanthropie et la prudence commandent donc de distinguer deux phases dans son sauvetage : 1° l'exhortation au calme ; 2° le sauvetage proprement dit. La première opération, indispensable, s'effectue fort bien au moyen d'une arme à feu ; mais il faut être familier avec les lois de la réfraction ; un coup d'aviron suffit dans la plupart des circonstances. Il ne reste plus — seconde phase — qu'à capturer le sujet par la même méthode qu'un noyé ordinaire.

Il est rare que les noyés aillent par bancs, à l'instar des poissons. On en peut inférer que leur science sociale est encore embryonnaire, à moins qu'on ne juge plus simple de supposer que c'est leur combativité et leur valeur guerrière qui est inférieure à celle des poissons. C'est pourquoi ceux-ci mangent ceux-là.

Nous sommes en mesure de prouver qu'il y a un seul point commun entre les noyés et les autres animaux aquatiques : *ils frayent*, comme les poissons, bien que leurs organes reproducteurs soient, pour l'observateur superficiel, conformés comme ceux des humains ; ils frayent, malgré cette objection plus grave, qu'aucun arrêté préfectoral ne protège leur reproduction, par une prohibition momentanée de leur pêche.

Un noyé se vend de façon courante vingt-cinq francs sur le marché de la plupart des départements : c'est là une source de revenus honnêtes et fructueux pour la sympathique population fluviale. Il serait donc patriotique d'encourager leur reproduction, d'autant que, faute de cette mesure, la tentation est toujours grande, chez le citoyen riverain et pauvre, d'en fabriquer d'artificiels, mais égaux devant la prime, au moyen du maquillage par voie humide d'autres citoyens vivants.

Le noyé mâle, en la saison du frai, laquelle dure presque toute l'année, se promène dans sa frayère, descendant, selon sa coutume, le courant, la tête penchée en avant, les reins élevés, les mains, les organes du frai et les pieds ballant sur le lit du fleuve. Il reste volontiers des heures à se balancer dans les herbes. Sa femelle descend pareillement le courant, la tête et les jambes renversées en arrière, le ventre en l'air.

C'est la vie.

ALFRED JARRY

Le Coffre-fort. — On va tirer l'affaire Humbert-Crawford en tous sens. C'est une matière qui prête. Pourtant, comme beaucoup d'autres qui sont pour plaire à la foule, cette œuvre-ci, loin d'être inventée, serait plutôt comme un plagiat, du moins une sorte d'amplification. Tous les amateurs de belles histoires connaissent le conte d'où elle est tirée : Andersen l'appelle *les Habits neufs du Grand-Duc*. Il s'agit d'un prince qui n'est occupé que de sa toilette et auquel deux garçons de ressource viennent offrir de faire, non plus, comme tout le monde, des vêtements qui ne soient que magnifiques, mais encore d'une étoffe merveilleuse dont la vertu est d'être invisible pour les imbéciles. Il n'est velours, soies, fils d'or, matières précieuses, sommes, que les tailleurs n'obtiennent pendant les deux années — ce pouvait être dix-huit — que dure leur travail. Le Grand-Duc, n'osant pas aller en juger le premier, fait choix de l'homme de sa cour le plus réputé pour son esprit, de son vieux premier ministre, lequel n'a garde de faire mentir sa réputation et s'écrie : « L'admirable tissu ! » Personne n'hésite à suivre un tel exemple, même le Grand-Duc qui consent à inaugurer les fameux habits un jour de fête et, s'étant laissé vêtir, s'avance dignement sous un dais, ni le gentil-

homme qui soulève la traîne avec effort, ni toute la ville qui s'exclame au passage de la procession, jusqu'à ce qu'un enfant pousse ce cri : « Il est tout nu, le Grand-Duc ! » et que tout le monde répète le propos ingénu.

M. Jules Huret, devenu depuis hier un historien encore plus fameux de notre époque, aura joué le rôle de l'enfant, rien ne distinguant en leurs extrêmes l'ingénuité de la clairvoyance. Qui sait ce qui fût advenu s'il n'avait réussi à pénétrer, sans droit, parbleu! dans le sanctuaire où les représentants de la loi, les magistrats, les docteurs, les serviteurs, les notaires, assistance surexcitée, suivaient en tremblant le travail des serruriers, et, attachés au coffre, fatigués, fiévreux, immanquablement attendaient qu'en ruisselât, non pas seulement un trésor, mais en réalité un miracle.

Le créateur de la légende pouvait faire durer encore le prodige, Mme Humbert d'Aurignac ayant réellement créé puisqu'elle a, dépassant l'alchimie, fait quelque chose avec rien. On ne pouvait qu'y croire. On pouvait en douter aussi, mais que peut le doute ?

Au vrai, il semble bien que ce soit la voix de M. Jules Huret qui ait rompu le charme. Sans elle peut-être le bâtonnier Du Buit eût continué de croire, fut-ce encore quelques années, et le bâtonnier Pouillet, savant jurisconsulte, expert en brevets d'invention et droits d'auteur, eût attesté la présence réelle de ses clients Crawford. Mais qui peut prévoir où nous allions, si une voix, le son de cette voix ! n'eût tiré comme d'un rêve cette douzaine de témoins.

Leurs dos vénérables eussent pu continuer longtemps de cacher à la foule, tenue comme il sied à distance, le fulgurant contenu du coffre.

Oh ! mais prenez garde, nous voilà loin ! que cette affaire ne soit qu'une pauvre toute petite parodie d'une autre qui eut aussi ses témoins, ses prodiges, ses docteurs de la loi, ses Judas et ses saint Thomas, ses apôtres, ses pharisiens, ses propagateurs de la foi et ses détracteurs, mais au lieu de durer dix-huit ans, la bagatelle ! en aura duré plus de dix-huit cents et qu'enfin le coffre-fort ne fasse que masquer, en le modernisant, le tabernacle.

T. N.

LES THÉATRES

Vaudeville : **Le Masque**, de M. Henry Bataille ; **Le Chat et le Chérubin**, adaptation de M. J. Bernac. — *Renaissance :* **Les Perruches**, de M. Berteyle ; **Simone**, de MM. Bénazet et About. — *Comédie Française :* **Petite Amie**, de M. Brieux. — *Théâtre Antoine :* **Lendemain de Première**, de M. Mayer ; **Tiers-État**, de M. L. Descaves ; **Boule de Suif**, de M. O. Méténier.

Au théâtre du Vaudeville, nous avons vu représenter, avec un très grand et mérité succès, la pièce, attendue avec impatience, de M. Henry Bataille : *le Masque.*

M. Henry Bataille est un de ceux qui, parmi les auteurs nouveaux, donnèrent les plus belles espérances. Il est en train de les réaliser, et celles-là

mêmes que les plus réfléchis purent concevoir dès ses débuts. En ce drame attachant et simple, d'inspiration populaire, *la Lépreuse*, en cette autre passionnante et symbolique tragédie moderne, *Ton sang*, et dans ce plus récent *Enchantement*, où se marque, plus apparent que réel, un écart avec les précédentes, n'avez-vous point distingué, sous tant d'emportement lyrique, de fiévreuse ardeur et de passion énervée, une assez calme et lucide volonté de belle ordonnance, une connaissance de plus en plus approfondie — et même un instinct — des exigences et des ressources du métier, des qualités et des dons purement « théâtraux » ; n'avez-vous point aperçu ou deviné, derrière le masque éperdu du poète, le visage assez malin de l'auteur dramatique?... Car le poète et l'auteur dramatique s'en vont tous deux, de compagnie. Et vous ne voudriez pas n'est-ce pas, que dans une œuvre dramatique ce fût le poète qui l'emportât, bien que, jadis, il en ait eu l'air, — mais seulement l'air...

Le poète, vous le trouverez tout entier dans le demi-jour tendre et mélancolique, dans l'intimité doucement frissonnante et harmonieuse de la *Chambre blanche*, tapi dans le silence familier des choses habituelles et amies, les yeux clos et le cœur bien battant, grisé de la nostalgie des anciens émois et des souvenirs puérils, écoutant venir de loin l'imperceptible écho de très vieux airs, respirant l'insaisissable arome de parfums évaporés. Vous le trouverez encore — et c'est un grand charme, cette rencontre — çà et là, dans son théâtre ; vous lui devez la joie de quelques phrases évocatrices, de quelques « couplets » harmonieux ; vous lui devez mieux encore, cette exacte et sensible impression de l'atmosphère, répandue sur toute l'œuvre et qui constitue, juxtaposé sur l'autre, comme un second décor ; oui, c'est le poète qui, très heureusement, dégagea ce qui traîne de poésie partout, parmi les plus humbles vulgarités de la vie ordinaire, sur le « plateau » mal éclairé de la scène, un jour de répétition, en la banalité d'un salon d'hôtel cosmopolite, — partout.

C'est lui qui, en collaboration, avec un observateur minutieux, malicieux, perspicace et infiniment spirituel, écrivit ce léger, ironique et charmant premier acte du *Masque*, qui nous montre, en un de ses aspects les plus quotidiens, mais non pas sans choix et talent de synthèse, la petite vie superficielle et laborieuse des coulissses. Il a plu infiniment, ce premier acte, adroit et vif, plein de mouvement, d'une agréable ironie et qui, sans recourir à la charge, accuse un relief plaisamment caricatural. Et quoi qu'on en ait dit, il était indispensable puisqu'il avait la charge de situer définitivement les principaux personnages dans le factice et conventionnel « pays du mensonge ». Le but n'est pas tout à fait atteint ; et cela tient, je crois, à une légère erreur de l'auteur qui établit involontairement une barrière et une trop nette démarcation entre ses principaux personnages, Demieule, Mme Demieule et les autres figurants de ce petit monde. Au reste, cela est de peu d'importance.

Nous voilà introduits dans un milieu « spécial » et, par conséquent, prévenus qu'à une vérité *générale* et humaine de sentiments, de passions

et d'actes, va se substituer une vérité *exceptionnelle*, vérité pour le seul milieu étudié. Tout à la fois, les personnages vivent et, entraînés par des habitudes professionnelles, « jouent leur vie », avec un mélange complexe de sincérité et de facticité, dont le dosage peut varier à l'infini. Et d'avance, tombent ainsi les diverses objections qu'on eût été, au cours des deux actes, tenté d'élever : si on prétendait lui reprocher le manque de vraisemblance et même de vérité profonde du moyen employé par Geneviève Demieule pour rendre à son mari la séparation plus légère et lui épargner le remords ; la crédulité un peu excessive, à ce moment, de Demieule ; et plus tard, au troisième acte, la scène d'effet purement théâtral — et je ne veux point même chercher à démêler ce qu'il y entre de symbolisme — où, dans la nuit, Demieule est pris pour Félix Rouchon, d'autres adresses et, çà et là, des arrangements tant soit peu conventionnels, l'auteur serait bien à l'aise pour répondre : « J'ai voulu qu'il en soit ainsi. Tout ce qui vous paraît conventionnel est vrai, du point de vue auquel je me place, et dans l'étude que j'ai voulu faire d'êtres spéciaux, dérobés aux conditions de l'existence ordinaire et qui se passionnent, qui conçoivent et qui agissent en obéissant, dans la conduite leur vie, aux lois du théâtre. »

Il semble bien qu'il n'y ait rien à objecter. D'où vient cependant qu'en notre for intérieur, nous ne nous sentions pas entièrement satisfaits de cette réponse, et désarmés ?... Je crois que les intentions de l'auteur certes, très nettement exprimées, ne marquent point en nous d'une façon assez profonde et qu'il nous est permis à différentes reprises, en écoutant sa pièce, de les oublier, de nous imaginer que nous avons devant nous des êtres ordinaires, obéissant à des lois ordinaires ; alors ils nous choquent. L'ironie est parfois trop sous-entendue ; elle ne pouvait guère l'être moins. Il n'y a là ni de la faute de l'auteur, ni de la nôtre. Si j'osais donc, c'est au sujet même que je m'en prendrais. Je me demanderais pourquoi, alors que, dans la vie même, les occasions de conflit sont si fréquentes, avoir créé celui-ci de toutes pièces ; pourquoi, alors qu'abordent les *mésententes*, avoir organisé un *malentendu* ; pourquoi, alors que les êtres ordinaires, je veux dire l'immense majorité des êtres vivants, nous offrent tant de sujets de nous étonner, de nous intéresser et de nous émouvoir, s'être attaché à l'étude d'êtres d'exception, si curieux qu'ils puissent paraître. Mais je ne me dissimule pas, à mesure que je les énumère, la vanité de ces réflexions qui ne sont pas des critiques ; c'est affaire de préférences toutes personnelles ; on n'a pas à demander compte à un auteur du sujet qu'il traita, mais de la manière dont il le traita.

Or, M. Bataille a traité le sien, excellemment. *Le Masque* est une pièce fort bien construite et conduite avec une grande adresse. Je ne répèterai point que le premier acte est tout à fait heureux : parmi tant d'allées et venues pittoresques, il nous fait parfaitement connaître, ainsi que le doit un premier acte, sous leur aspect le plus superficiel, les personnages qu'il nous présente ; et si, dans les scènes vraiment fort pathétiques du second — et je mets tout à fait hors de pair celle de

Demieule et de Rouchon, si nette, si prompte, avec des sous-entendus clairement exprimés — ils n'expriment, parce que l'auteur le voulut ainsi, qu'une humanité relative et composée, au moins dévoilent-ils tout ce qu'ils comportent d'humanité. M. Bataille excelle à donner par mille petits détails, choisis et insignifiants en apparence, de petits mots, de petits faits, une grande impression de vérité extérieure et quotidienne. Et si le dialogue n'est point toujours celui de la vie même, du moins ne paraît-il jamais « trop écrit », même lorsqu'il est « bien écrit » ; jamais l'éloquence n'arrive à l'emphase ; le lyrisme ne manque point d'exactitude. La maîtrise de l'auteur partout apparut surprenante. Et je me réjouis de penser que les parties les moins goûtées de sa pièce ne sont point celles où apparaît son vrai talent, mais celles où, par excès d'intelligence et de critique personnelle, il le modifia dans le sens de cette sorte d'habileté qui, chez tous les écrivains de valeur, est heureusement toujours un peu maladroite. De sorte que les défauts qu'on pourrait lui reprocher sont, pour ainsi dire, étrangers à sa nature et « volontaires ». Il n'aura aucun mal à s'en débarrasser.

Une interprétation tout à fait remarquable contribua au succès de l'œuvre ; les plus petits rôles furent confiés à de sûrs comédiens tels que Lérand, Numa, l'irrésistible Fugère, qui dessina plaisamment certaine silhouette de « matuvu » ; avec son grand art habituel, Mme Réjane composa son complexe et difficile personnage d'héroïne douloureuse et distinguée ; auprès d'elle, M. Tarride, simple, sobre, si naturel et si adroit en même temps, fut parfait d'inconscience brutale et d'égoïsme sans méchanceté ; et il faut louer tout à fait la vive intelligence de Mlle Lucy Gérard, la bonne grâce de M. Dubosc, l'excentricité pittoresque de Mlle Caron.

Un très important lever de rideau, puisqu'il ne comporte pas moins de trois rapides tableaux, adaptation par M. Bernac d'une pièce chinoise : *le Chat et le Chérubin*, fut accueilli avec grande faveur. C'est à la fois amusant et terrible. On dirait d'un conte d'Edgar Poe, merveilleusement mis en scène. MM. Lérand et Maury s'y distinguèrent.

Ni l'une ni l'autre des deux pièces, jouées à la Renaissance, ne sont excellentes ; ni l'une ni l'autre ne manquent cependant d'originalité, ni de quelques qualités dramatiques. La première, *les Perruches*, de M. Berteyle, appartient à un genre assez mal défini qui oscille entre la satire et le « vaudeville social » : elle pose devant nous quelques types, légèrement silhouettés, d'imbéciles, dont l'un, joué par M. Frédal, permit d'applaudir ce plaisant acteur, aux cocasses ahurissements ; et il y a une idée dramatique, mais assez mal développée et peut-être point tout à fait neuve, dans *Simone*, pièce en deux actes de MM. Bénazet et Philippe About.

L'excellent Monsieur Brieux vient de faire représenter à la Comédie-Française, une nouvelle pièce, *Petite Amie*, qui témoigne une fois de

plus — et cela ne surprit personne — de la bonté de ses sentiments, de la conscience de remplir cette mission de réformateur, de vulgarisateur et de moraliste qu'il s'est, une fois pour toutes, attribuée, de ses convictions qui sont sincères, de ses intentions qui sont honnêtes, et de son intelligence qui est courageuse et moyenne. Un peu moins que d'autres, précédentes, elle témoigne de son adresse d'auteur dramatique : car elle parut, çà et là, un peu lente, monotone, et fournit, au public moyen, moins d'occasions de se passionner pour ou contre une thèse déjà débattue et rebattue.

On cherche la thèse. Où est la thèse — car il y a toujours une thèse dans les pièces de M. Brieux — de *Petite Amie*? Et je vois bien que M. Brieux résolut, cette fois, de nous intéresser au sort de deux petits jeunes gens qui s'aimèrent pour eux-mêmes, de nous indigner contre un père barbare qui s'oppose à leur « établissement », et de nous initier, par surcroît et en passant, aux mille petits détails pittoresques du commerce des modes. Durant trois actes, elle nous passionna — plus ou moins, selon nos tempéraments —. l'aventure du fils Logerais et de l'ouvrière Marguerite. Et voici un questionnaire, analogue à celui que propose à la perspicacité de ses lecteurs tel intéressant journal du matin : Le fils Logerais épousera-t-il Marguerite? L'abandonnera-t-il? Auront-ils des enfants? Combien? M. Logerais donnera-t-il son consentement? etc., etc.

Le rideau se lève sur un quatrième acte qui nous apporte les réponses. Et tout d'abord il convient de féliciter le décorateur qui comprit si bien le tempérament et le talent de M. Brieux. Voici bien le châlet, triste et pauvrement élégant où se doivent aimer, parmi tant de soucis, les deux héros de la banale et médiocre idylle, le fils du modiste et l'ouvrière qui a « fauté »; voici surtout le paysage que doit aimer M. Brieux, un morne, un terne, un utilitaire paysage de banlieue, sans arbres, avec des coteaux nus et, dans le lointain, des cheminées d'usine qui se profilent; il n'y a pas d'espace, pas d'air; c'est médiocre et désolé. Et là, dans ce décor, éclate la thèse; elle est non pas suggérée, mais proclamée avec une séduisante naïveté, en une lettre-programme, qu'il fallut d'ailleurs couper dès la première; elle est triple : contre la Société, d'abord et toujours, contre l'autorité des parents, et enfin contre l'enseignement secondaire. Cependant la lettre lue, les deux jeunes gens vont « se périr ». Et voici quatre actes pour développer un fait divers suggestif de vérités, incontestables certes, mais élémentaires. Débarrassons l'anecdote de toute sa soi-disant portée sociale : nous retrouvons la banale et sotte historiette sentimentale que nous contèrent, avec les ressources diverses de leur manière et de leur sensibilité particulières, maints écrivains de feuilletons populaires.

Des acteurs, venus, les uns du théâtre Antoine, les autres de l'Œuvre, ont parfaitement joué cette pièce et avec un ensemble rare à la Comédie. La débutante, Mlle Suzanne Desprès, a montré sur cette scène comme sur tant d'autres, ses qualités de rare et grande comédienne, et cette puissance d'émouvoir aux larmes, par la justesse de l'accent, la sobre

simplicité du geste pathétique, qui est incomparable. Mme Kolb montre d'excellentes qualités de naturel. M. Dessonnes, voué aux rôles des fils révoltés, est sincère et chaleureux. Le succès fut très grand pour M. de Féraudy, tour à tour plaisant et dramatique, et qui, pour toute une soirée, évoqua à s'y méprendre — mimique, intonations, attitudes — la personne d'Antoine, presque seul de son théâtre à n'être point là.

Au théâtre Antoine, spectacle coupé, d'heureux effet.

Un petit acte de M. Adolphe Mayer, *Lendemain de première*, d'une observation ironique et pittoresque, nous montre un ménage de comédiens, tour à tour désuni par l'insuccès et rapproché par le souci de la réussite commune. C'est rapide et adroit.

Vous savez quelles préoccupations possèdent l'ardent auteur de *la Cage* et de *la Clairière*, de répandre par la voie du théâtre ses idées généreuses de critique sociale, et quel adversaire déterminé trouvent en lui les inconséquences de la loi et des préjugés. Il est adroit à les faire valoir, clairement et de façon dramatique. Son observation est lucide et bien plus judicieuse encore que passionnée. Et, las de nous montrer ceux qu'on écrase et qui subissent, M. Descaves a voulu, cette fois, nous montrer ceux qui, courageusement, se révoltent, triomphent, et comment ils triomphent. L'enseignement a son prix aussi : il n'y a point que des lois et des préjugés oppresseurs ; un peu d'énergique initiative et de clairvoyance aide à nous libérer. Et l'idée est heureuse de ne point nous avoir menés aujourd'hui, en revendicateurs, vers le grabat et le taudis, mais dans le salon bourgeois où pèse tout autant, encore que de conséquences moins immédiatement frappantes, le poids de multiples iniquités. Elle parut tout à fait sympathique, la courageuse et raisonnable héroïne de *Tiers-Etat*, en sa volonté de n'être point victime. Et son exemple est sain.

M. Méténier s'est livré à un patient et industrieux découpage de l'admirable nouvelle de Maupassant : *Boule-de-Suif*. La pièce est mise en scène avec l'art extrême que vous prévoyez, jouée dans la perfection et avec la variété nécessaire par MM. Dumény, Numès, Matrat, Kemm, Degeorge, Paul Edmond, Mmes Ellen Andrée, Mieris, Barsange, etc. On y retrouve, entière, la narquoise et féroce observation qui rendait la nouvelle si terriblement amusante. Mais ce n'est plus un chef-d'œuvre ; à la scène, la pièce perd du naturel ; la rapidité forcée des changements de sentiments et des contrastes paraît un peu voulue et conventionnelle, selon la convention de l'ancien Théâtre-Libre. On n'est point convaincu, on se défie. La nouvelle était d'une amère gaîté : la pièce dégage beaucoup d'amertume et moins de gaîté. Il ne faut point incriminer l'adroit adaptateur. La pièce subit le sort de presque toutes celles qui furent tirées du roman : bien qu'accueillie avec faveur, elle fait regretter le roman.

André Picard

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE (1)

Alfred Jarry : **Le Surmâle**, roman moderne (Éditions de La revue blanche, in-18 de 250 pages, 3 fr. 50). — Il serait surprenant que, jusqu'à ce jour, le sujet du *Surmâle* fut resté tout à fait vierge; mais du moins était-il à peine défloré. J'ai feuilleté jadis, en un bureau de sergent-major, un roman de ce pauvre Dubut de Laforest : On y voyait un Levantin olivâtre développer la vigueur de ses reins en ramassant à quatre pattes, sous les meubles, une centaine de pièces de deux sous... — mais je n'ai jamais su la suite; et c'était si peu littéraire ! Trop littéraire, par contre, et trop encombré de charabia magique, le roman où Jean Richepin mit en scène un Don Juan jamais épuisé, fils d'une courtisane un peu sorcière, et dressé par un prêtre luciférien. Le héros de M. Jarry ne prend pas de ces airs démoniaques, et, s'il arrivait d'Orient, craindrait de le faire remarquer. Il se rend d'abord banal à souhait, et par là même apparaîtra plus monstrueux. Il est naturel, à la façon des grandes forces, des réservoirs intarissables d'énergie; mais trop viril, évidemment, pour être humain. Il ne doit exciter ni la jalousie masculine, ni le désir féminin, ni l'imagination adolescente, ni l'indignation des moralistes : tant l'excès même de sa puissance le situe nettement hors de notre espèce, de notre règne, de notre terre. S'il vit, c'est dans ce monde cher à l'auteur, où l'alcool pur fait office d'eau claire. — Ou plutôt, je le vois ainsi; et le livre à mon gré vaut surtout par ce ton de mystification abstraite et d'humour américain. Les passages d'émotion ou de sensualité détonent ou sont, à tout le moins superflus; aucun, certes, n'égale en vigueur ce récit fantastique du record Paris-Irkoutsk, qui restera parmi les meilleures pages de la littérature sportive. Si l'Ève Future est une machine, logiquement le Surmâle en doit être une aussi. On ne le conçoit guère tenant entre ses bras qu'une femme, comme lui, mécanique et factice; et quand enfin ses compagnons lui versent un courant de onze mille volts en guise de philtre amoureux, on s'attend à le voir disparaître, non dans un spasme de douleur animale, mais dans une énorme explosion chimique, par où retourneraient aux éléments les molécules de ses rouages et de ses ressorts surtendus...

Docteur Veressaiev : **Mémoires d'un Médecin**, traduits par S.-M. Persky, et précédés d'une introduction par Teodor de Wyzewa (Perrin, in-16 de xxiv-352 pages, 3 fr. 50). — Un très bon et beau livre, et digne de prendre place à côté du livre de Melchine : *Dans le Monde des Réprouvés*. Nos critiques « bien français » ont beau se dire las des écrivains russes; la Russie seule nous a donné de ces grands livres sincères. Une charge satirique comme *les Morticoles* pâlit auprès de ces constatations irréfutables. Quand même nos médecins, après ceux de

(1) Le service de librairie de *La revue blanche* se charge de faire parvenir *franco* aux lecteurs qui lui en feront la demande les livres de toutes librairies et de les abonner à tous périodiques.

Pétersbourg, blâmeraient le docteur Veressaiev d'avoir déchiré les voiles qui cachaient au vulgaire profane le Secret de la Médecine, il faut proclamer que ses révélations sont salutaires, qu'elles devaient venir tôt ou tard, et que la société moderne en doit faire son profit. Chacun de nous, pour son propre compte, les oubliera facilement et vite quand il faudra — c'est-à-dire à chaque fois qu'il sera malade.

L'œuvre est assez mal composée, puisqu'aux souvenirs personnels se mêlent peu à peu des documents empruntés, et des considérations générales; mais la transition passe inaperçue, tant est puissante l'unité d'intérêt. L'auteur commence par décrire les étapes que franchit nécessairement tout bon étudiant en médecine et tout praticien consciencieux : D'abord, c'est l'enivrement de la certitude théorique; plus tard, l'affolement de l'impuissance pratique; — puis, une alternative, ou plutôt un troublant mélange d'ignorance et de lucidité, de confiance et de découragement. Des exemples précis montrent les cas de conscience inévitables, et peut être insolubles, qui s'imposent à tout médecin. D'autres exemples rappellent quel prix coûtent les moindres progrès de la thérapeutique et de la chirurgie : C'est la clinique, où le malade pauvre tient rôle d'esclave et de patient, c'est l'autopsie, vol et viol des cadavres, réservée aux seuls indigents; c'est l'usage hasardeux des nouveaux remèdes encore mal éprouvés; c'est enfin (comme dans *la Nouvelle Idole*, de Curel), c'est l'expérimentation hypocritement ou cyniquement pratiquée sur des êtres vivants, et parfois sur des êtres sains. Tout cela, pour n'aboutir qu'à des résultats mal sûrs. Aux pouvoirs si limités de la médecine, le Dr Veressaiev oppose l'attente démesurée des malades et des parents, leur foi naïve et presque religieuse, leur culte fidèle à qui réussit, leur rancune amère à quiconque échoue. Pour nous découvrir enfin le dernier fond de sa tristesse, il insiste sur l'ironie de prescriptions excellentes en soi, qui, dans notre état social, doivent rester lettre morte. Voici donc ses conclusions : Malgré le progrès des sciences biologiques, la médecine est encore *un art*, — un art douteux, empirique, intuitif, et condamné à demeurer tel, s'il doit toujours y avoir « autant de maladies que de malades ». Pour soulager les maux du corps, le savant peut beaucoup plus que l'ignorant, mais beaucoup moins que ne le croit et que ne l'exige la foule. S'il y a des moyens sûrs de prévention et de guérison, ils sont à peu près réservés aux riches, tandis que la misère infatigable multiplie les chances de désordre et de débilité. Les malades souffrent; les médecins souffrent. Pour les uns comme pour les autres, pas de salut individuel. C'est à l'amélioration *du tout* qu'il faut songer et travailler.

Le ton de la préface est très différent. Je n'ai pas à mettre en doute la bonne foi de M. de Wyzewa; mais il importe de signaler que ce critique si bien informé, d'esprit si délicat, devient chaque jour moins capable de lire une œuvre sans en déformer aussitôt les idées selon ses partis-pris habituels : « Ce beau livre nous apprend, dit-il, qu'en médecine, comme en toutes choses, l'intelligence reste impuissante et vaine, quand elle ne s'accompagne pas d'amour et de bonté. » A merveille;

mais il continue : « Le meilleur médecin n'est pas celui qui sait le plus; car, *quelque savant qu'il soit, ce qu'il sait n'est rien...* » Or, l'auteur ne dit point cela, dit même à peu près le contraire. Et la méprise n'apparaît plus involontaire ou gratuite, quand, en la rapprochant de dix ou vingt autres, on discerne vers quel but elle tend, et quelles croyances il s'agit de sauver. Mais rien ne marque, chez M. Veressaiev, une telle arrière-pensée pieuse. Bien qu'admirateur de Tolstoy, il n'immole point la science à l'amour. Il complète la science par l'amour, et l'amour même, par le souci de la justice. Tout vrai savant peut donc le suivre sans pour cela... se convertir.

Bibliothèque Socialiste (Société Nouvelle de Librairie et d'Édition). — Il faut signaler cette collection de propagande. Elle contient déjà toute une série de petits volumes substantiels et solides, où les mieux informés trouvent à s'instruire, et dont la forme n'est point faite pour rebuter les ignorants. Le prix en est modique et l'impression soignée.

Le Manuel du Coopérateur socialiste, par Maurice Lauzel, fait la théorie de la coopération en général, de la coopération socialiste en particulier, et conclut par des conseils pratiques qu'accompagnent des modèles de statuts et de pièces.

Le Collectivisme et l'Évolution industrielle, par Émile Vandervelde, est un résumé de la doctrine socialiste, fait dans un esprit scientifique et d'un point de vue très personnel. La première partie montre à l'œuvre la Concentration capitaliste, la deuxième précise la Socialisation des moyens de production et d'échange. La doctrine est marxiste, mais redresse ou met au courant quelques thèses du *Capital*.

Proudhon, par Henri Bourgin, est le seul ouvrage d'ensemble qui existe en France sur notre plus grand dialecticien socialiste. La critique qu'en a faite M. G. Sorel dans les *Cahiers de la Quinzaine* est utile à consulter; mais ne touche pas, ce me semble, les points les plus importants.

Dans *Les Congrès ouvriers et socialistes français* (1876-1900), par Léon Blum, on retrouve tout l'essentiel d'un développement de vingt-cinq années; le récit rectifie quelques erreurs graves de M. Léon de Seilhac, et découvre, dans les discussions du passé, le germe des conflits actuels.

La traduction du *Manifeste communiste*, par Charles Andler, est suivie d'une introduction historique et d'un commentaire, qui aboutissent à des conclusions neuves. M. Andler a cherché avec raison l'origine de maintes thèses marxistes dans les écrits des économistes et utopistes français que Marx et Engels ont le mieux connus : Sismondi, Vidal, Pecqueur, etc. Sans doute, toutes les citations ne sont pas également probantes; et d'ailleurs, de toute façon, le Manifeste se distingue par l'unité et la rigueur d'une pensée originale. Ce dernier point était hors du débat. Franz Mehring a eu tort de s'y tenir, dans ses critiques publiées par le *Mouvement socialiste* — et plus grand tort d'envenimer une controverse d'histoire par des injures de pédant.

Enfin les *Nouvelles de Nulle Part*, par William Morris, sont une Utopie, — le titre le dit, — un tableau de la société future, qui diffère heureusement de ceux d'Edward Bellamy par un charme, une légèreté, une fraîcheur toute poétique. Avec cela, ce monde irréel garde quelque profondeur, parce que toute douleur n'en est point bannie : « Nous ne nous abusons pas, dit le Vieillard, et nous ne croyons pas pouvoir nous débarrasser de tous les soucis qui sont inhérents aux relations entre les sexes. Mais nous ne sommes pas assez fous pour ajouter l'avilissement à ces malheurs... Oui, oui, il y a peu de chances évidemment pour que l'on manque de tout poème et que toute tristesse soit guérie. »

MICHEL ARNAULD

Notes biographiques sur Maxime Gorky. — La première œuvre dramatique de Gorky *Les Petits Bourgeois* vient d'être jouée avec très grand succès à Pétersbourg. Le héros, Nil, est un mécanicien du chemin de fer. C'est le type de la nouvelle génération des « hommes de l'avenir » qui « savent ce qu'ils veulent » et « où ils vont » et qui proclament qu'il faut « prendre et non demander ». On a déjà dit que Gorky met dans les caractères et dans la vie de ses personnages force traits autobiographiques. Nil, employé au chemin de fer, parle, comme jadis parlait Gorky : « J'en ai assez de conduire la nuit les trains de marchandises. Encore si c'étaient des trains de voyageurs : avec le rapide, par exemple, on coupe l'air, on court à toute vapeur ! Tandis que, là, tu te traînes. ». Je dis que Gorky parlait ainsi jadis, parce que j'ai sous les yeux une page de renseignements inédits sur sa vie, que publie l'*Instruction* dans son dernier numéro (1902, III). On y voit Gorky employé à une station, près de Zarizyne.

Il faisait son service — c'est un de ses anciens chefs qui parle — d'une manière très exacte. Ayant reconnu qu'il avait une solide instruction, au bout de deux mois nous le préposâmes aux balances, aux appointements mensuels de vingt-cinq roubles.

Mais il dépensait son argent étrangement ou, comme nous disions, sottement, le distribuant aux employés chargés de famille, aux pauvres, donnant à celui-là un rouble, à un autre cinquante kopecks. Il dépensait beaucoup aussi en timbres-poste, car il entretenait une vaste correspondance ; il recevait presque tous les jours des lettres, on ne savait d'où ou de qui, et cela nous intriguait fort.

Aux heures de loisir on pouvait le voir entouré d'une foule d'ouvriers et discourant sur quelque sujet instructif ou lisant à voix haute une brochure quelconque, — morale, géographie, histoire, astronomie, etc., — initiant ses auditeurs à la réalité du monde qui nous entoure et à ses phénomènes. Il leur plaisait apparemment beaucoup, car ils le recherchaient fort, et, en fait, sa parole était alerte et imagée. Entre temps il nous arriva à nous, ses chefs, de faire connaissance de plus près avec Pechkov [Gorky]. Lisant un roman ou quelque autre livre — je ne me rappelle plus — j'étais tombé sur un passage où il était question des francs-maçons ; ignorant de leur doctrine, je m'adressai pour des explications au chef de gare, comme à l'homme le plus instruit de la bourgade. Il ne put me satisfaire : il avait lu jadis des choses sur les maçons, mais sans bien comprendre leur doctrine. Justement à cette conversation assistait par hasard Pechkov, le préposé aux balances, lequel, s'adressant au chef de gare :

— Permettez-moi, Ivan Ivanovitch, d'expliquer la chose.

— Mais est-ce que tu sais quelque chose sur les maçons ?

— J'ai lu quelque chose sur eux et ce que j'ai retenu, je vais vous le dire.

Et il nous fit une véritable conférence sur les maçons, avec des détails tellement circons-

tanciés que je me demande encore où il avait pu les puiser. Comme je l'ai dit, il avait la parole entraînante et il nous intéressa tellement que nous aurions risqué d'oublier, le chef de gare et moi, le passage des trains s'il avait dû y en avoir, mais heureusement il n'y en avait pas. Deux heures se passèrent ainsi. Lorsque Pechkov nous quitta, le chef de gare me dit :

— Sais-tu, Stépan Stépanovitch ? je pense que ce Pechkov est un étudiant exclu ou quelque chose dans ce genre, car il est trop intelligent pour un boulanger ou pour un marmiton et il a beaucoup lu ! Pourvu que nous n'ayons pas de malheur de son fait ! Au reste, grand bien lui fasse !

Maintenant le chef de gare l'invitait chez lui comme un bon ami, et Pechkov, sans la moindre gêne, passait le temps avec nous, fumant sa cigarette et nous frappant de plus en plus de ses connaissances et de ses lectures, de sorte que nous considérions comme certain que Pechkov était un étudiant congédié.

Son service à notre gare ne dura que quelques mois : un beau jour, Pechkov se présenta à mon bureau et demanda son compte, m'annonçant qu'il ne voulait pas continuer.

Je lui payai ce qui lui était dû et lui offris un billet de troisième jusqu'à telle station de notre ligne qu'il voudrait ; mais il refusa le billet, disant qu'il ferait route à pied. Enfonçant son chapeau sur sa tête et jetant sur son dos son bagage, il partit (en bottes de feutre, ou même en chaussures de tille) le long de la ligne, après avoir fait amicalement ses adieux aux employés et ouvriers, accourus pour prendre congé de l'homme qui les avait délectés et instruits pendant des mois.

Il y a quelque temps, les livres de Maxime Gorky me tombèrent entre les mains et il s'en dégagea, à la lecture, un souffle de quelque chose de connu, mais depuis longtemps oublié ; ensuite je vis le portrait de l'auteur, dans lequel je reconnus l'ancien camarade de service.....

Cette page curieuse ajoute encore un trait à la physionomie sympathique et réelle du chantre des vagabonds. Elle appuie en même temps ce que nous avons dit (1) pour expliquer la popularité extraordinaire de Gorky.

Cette popularité est si grande qu'elle commence à s'orner de légendes dont les moindres le présentent comme enfermé dans une simple prison, retranché du monde des vivants.

D'autre part, les journaux racontent de plus en plus fréquemment des anecdotes et des histoires curieuses où Gorky joue le premier rôle

A Pétersbourg, des mendiants abordent ainsi les « messieurs bien mis » : « Donnez-moi, mon bon monsieur, quelque chose, au nom de Maxime Gorky, le grand écrivain, ci-devant gueux comme moi... »

Au lycée d'Oufa (près de l'Oural), raconte le *Journal de Samara*, un professeur de troisième (sixième russe), faisant traduire à ses élèves les « Memorabilia » de Xénophon, y trouve une phrase sur l'ivrognerie. Le professeur se souvient alors de la circulaire enjoignant de commenter aux élèves les auteurs qu'ils traduisent et adresse aux élèves le discours suivant : « Messieurs, l'ivrognerie est nuisible : il ne faut pas boire. Ah ! de notre temps, on était beaucoup plus sévère, nous ne connaissions point l'alcool. Tandis que vous, messieurs, vous buvez fréquemment, surtout à l'époque des examens. Ce n'est pas bien !... Aujourd'hui, la littérature chante des hymnes en l'honneur de l'ivrognerie...J'ai entendu dire qu'un nouvel écrivain, un certain Maxime Gorky, est apparu, qui, sans scrupule aucun, idéalise les ivrognes. Je ne vous conseille pas de lire ses œuvres nocives... »

Dans les bourgades, les histoires gorkyennes sont plus drôles. Le

(1) Voir *La revue blanche* du 15 avril. GORKY, agitateur

Smolensky Vestnik publie cette information de son correspondant de Mohilev :

L'automne dernier apparut à Klimovitchi un nouveau personnage, ce qui, dans une petite ville comme Klimovitchi, ne put passer inaperçu.

Le nouveau personnage portait une vieille casquette militaire, une jaquette usée, roussie, un pantalon et des chaussons troués, et, sur son dos, un sac en toile assez peu garni. Le nouveau personnage, roux, la figure boursouflée, et usée comme le vêtement, sans expression aucune, pouvait avoir de trente à trente et un ans. Il se rendit tout d'abord à la maison de thé populaire, où ce jour-là était ouverte aussi la salle de lecture. Ayant commandé une portion de thé, il passa à la bibliothèque, demanda des journaux fraîchement arrivés, puis, voyant qu'on le regardait avec suspicion, bien qu'avec intérêt (à Klimovitchi on regarde ainsi tous les nouveaux personnages, il sortit, non sans certaines précautions, de la poche intérieure de sa jaquette un petit cahier composé de trois ou quatre sales feuilles de papier à lettre cousues ensemble et sur la première desquelles il était écrit : « Correspondance adressée à un journal de province », avec, au bas de la feuille, en grosses lettres : M. Gorky.

— Vous avez entendu parler de Maxime Gorky — un gueux écrivain... lisez, — dit d'un ton protecteur et énigmatique le pseudo Gorky, tendant le cahier à la bibliothécaire, et il passa dans la chambre à thé pour « transpirer » (1).

Dans sa correspondance, pleine de fautes, le faux Gorky notifiait que, traversant le gouvernement de Mohilev, il avait constaté que la police écorche les vivants et les morts que les juifs ont envahi le gouvernement et qu'il fallait les serrer de près.....

Pendant quatre jours « M. Gorky » se promena ainsi, à Klimovitchi, dépensant largement dans les cabarets les offrandes qu'il recueillait et que souvent même des « personnages en vue » lui donnaient, car il leur faisait comprendre qu'il « rassemblait des documents », observait les mœurs et les us et coutumes et qu'il pouvait à l'occasion éreinter les gens dans le *Swet* ou dans la *Niva*.

Pendant que ce jeu d'ombre et de lumière se fait autour de son nom Gorky, en Crimée où le tient sa maladie, travaille sans discontinuer à de nouvelles œuvres. Sa pièce, *les Petits Bourgeois,* à peine terminée, ses éditeurs en font déjà annoncer plusieurs autres dont, en première ligne une sur la vie des journalistes, une seconde pièce, intitulée *le Juif,* etc.

Les journaux annoncent, en outre, qu'attiré vers tous les persécutés, Gorky a commencé à s'intéresser aux juifs russes. Frappé de la richesse de la littérature juive, il aurait conçu l'idée d'en traduire les meilleures œuvres populaires. Déjà il se serait attelé à cette besogne, aidé par plusieurs écrivains experts aux deux langues.

E. Séménoff

(1) Boire du thé.

Le Gérant: P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 14994

Enquête sur l'Éducation

Sur cette question de l'éducation qui semble devoir motiver bientôt un grand débat politique, nous avons adressé à quelques personnes le questionnaire suivant :

1° Dans quelle sorte d'établissement (laïque ou religieux) avez-vous été élevé?

2° Quelle influence attribuez-vous à l'éducation reçue, dans le développement de votre personne intellectuelle et morale?

3° Que pensez-vous de la liberté de l'enseignement? Faut-il, selon vous, la restreindre, voire la supprimer, ou, au contraire, lui donner plus d'extension?

4° Que pensez-vous de l'usage qui est fait du mot « liberté », dans cette question de l'enseignement?

Voici les réponses qui nous ont été faites :

De M. Paul Adam :

1° J'ai été au lycée Henri IV, à Paris, et terminé mon éducation au lycée de St-Quentin, tous deux laïques ;

2° Je n'ai subi que très peu d'influence de l'éducation au lycée, je ne me suis développé qu'en dehors et surtout plus tard. J'ai conservé de mes années d'internat un très mauvais souvenir, car la règle de ces établissements troubla toujours mon caractère.

Quant à la réponse à votre troisième question, je vous dirai que je suis très respectueux de toutes les libertés ; aussi, aimerais-je voir donner à certains enfants une éducation *très catholique* aussi bien qu'à d'autres une éducation absolument *révolutionnaire*, suivant les convictions de chacun.

De M. Henry Bérenger :

1° J'ai été élevé dans des collèges et des lycées de l'Université *laïque* (collège de Dinan, lycée de Coutances, lycée Henri IV à Paris).

2° *L'éducation de la famille* a été pour moi le principal agent du développement intellectuel et moral. C'est vous dire que je suis un partisan convaincu et radical de l'externat. Les quelques mois que je fus obligé de passer comme *interne* dans un grand lycée, vers la dix-septième année, n'ont laissé à mes parents et à moi-même qu'un pénible souvenir. Je dois ajouter qu'au lycée comme dans la famille, je n'ai dû mon éducation et mon instruction qu'aux principes de la raison purement laïque.

3° Je crois que la liberté d'enseignement est et restera un sophisme, tant qu'il existera des Congrégations religieuses et une Eglise Romaine.

Il ne peut y avoir de liberté en face du cléricalisme : il réclame tout ou rien. Je me prononce énergiquement pour qu'on ne lui laisse rien.

4° Le mot liberté n'est qu'un mot relatif. Il n'y a pas *liberté* de refuser l'impôt, de se soustraire au service militaire, de faire des faux en écriture publique, etc. Pourquoi y aurait-il liberté de fausser l'âme de l'enfant, de la soustraire à la science et à la beauté moderne, de refuser l'éducation égale pour tous? L'enseignement national de la jeunesse doit être obligatoire, gratuit et laïque. On ne trouvera rien de plus juste ni de plus fécond que cette formule de la *vraie* liberté.

De M. Jacques-Emile Blanche :

J'ai été élevé au lycée Condorcet, entre la guerre et 1880. Je ne crois pas y avoir subi la moindre influence. Dans ce temps-là les professeurs, pour la plupart assez indifférents, peu occupés de questions morales ou politiques, ne faisaient même pas d'allusions à la Revanche — qui était l'idée fixe des Français. Ils ne cherchaient pas à nous diriger vers un autre but que le concours général ou le baccalauréat. J'en ai eu d'excellents et de mauvais. Certain professeur d'histoire, depuis député, tenta de nous enflammer pour les immortels principes de la Révolution : la classe se divisa, il y eut des bagarres dans la rue du Havre. — M. Victor Brochard, en philosophie, nous traita comme des hommes et fit beaucoup pour notre culture, en laissant à chacun de nous une entière indépendance.

Mais, en somme, pour les externes du moins, la direction intellectuelle était à peu près nulle.

Il paraît qu'aujourd'hui, c'est tout différent. Des cours tendancieux faits dans cet esprit sectaire et étroit de la jeune Université voudraient influencer les collégiens, avec autant de passion que les prêtres en ont montrée dans un sens opposé. Or, je connais telles familles catholiques, dont les fils vont tout de même au lycée, et des enfants, aussi, que leurs parents anticléricaux, confient aux religieux — à des jésuites même. D'ailleurs, il est rare que ces derniers n'abandonnent vite les idées de leurs maîtres, pendant que beaucoup d'élèves de l'Université sont exaspérés par le vague humanitarisme et le socialisme pédent des nouveaux normaliens. Il semble, en somme, que toute pression révolte les jeunes gens et que le meilleur serait de les instruire sans parti-pris. L'éducation, en dehors de la famille, n'a pas l'importance qu'on lui attribue. L'esprit se forme longtemps après l'école. On ne tarde pas, quand on l'a quittée, à prendre le contrepied de tout ce qu'on y a appris.

Les parents doivent être les seuls juges du mode d'enseignement qui convient à leurs enfants et il serait intolérable qu'on ne leur permît pas de les faire élever comme bon leur semble, par des prêtres ou des laïques, dans des institutions privées ou au lycée. — On ne conçoit pas bien comment des hommes qui ne parlent que de liberté et de justice, peuvent songer à restreindre la liberté de l'Enseignement.

De M. Saint-Georges de Bouhélier :

1° J'ai fait presque toutes mes études dans un lycée. Mais j'ajouterai immédiatement que l'éducation que j'y ai reçue ne m'a pas laissé de marque.

D'abord je n'ai jamais été qu'un élève assez médiocre ; j'étais de ceux dont on dit : « qu'ils ne veulent rien faire. » Ensuite j'avais l'air *indisciplinable.*

Ce que nous enseignaient nos professeurs, c'étaient des rudiments de grec, de mathématique, de latin, etc. Pour me distraire pendant les classes, je cachais sous mes livres scolaires des petits tomes à cinq sous que j'avais achetés les jours de sortie, et que je parcourais avec avidité. Mes professeurs, qui certainement étaient des hommes de mérite, ne se doutaient pas de l'ardeur avec laquelle, au lieu d'écouter leurs leçons, je m'instruisais dans La Bruyère, Lesage et Jean-Jacques Rousseau. Pendant les cinq ou six années que je suis resté au lycée de Vire, je n'en ai rencontré qu'un seul qui se soit peut-être rendu compte que l'élève hostile que je semblais être n'était tout de même pas un niais absolu. C'était un professeur d'histoire dont j'ai gardé le souvenir, comme d'un homme excellent et clairvoyant. Les autres ne se souciaient nullement de rechercher les aptitudes qui pouvaient se manifester chez leurs élèves. Certes, ce serait un tort de le leur reprocher, car, au milieu des trente élèves dont se composait leur classe, comment eussent-ils pu établir des distinctions?... Quoi qu'il en soit, cette ignorance est peut-être la cause du manque d'influence qui caractérise d'habitude tant d'enseignements.

2° Pour ma part, je déclarerai donc que je suis sorti des mains de mes maîtres absolument neuf et libre. Je ne crois pas leur devoir seulement *une* pensée. Mon éducation véritable, je suis certain qu'elle a eu lieu en dehors d'eux, je pourrais même dire contre eux. Car mes goûts ils les contrariaient de toute leur force, et c'est en dépit de leurs sentiments que j'ai persisté à me développer dans un sens qu'ils réprouvaient.

Ainsi je ne leur attribue qu'une influence, que l'on pourrait appeler, *par réaction.*

3° Il ne me semble pas que l'éducation telle qu'on la pratique aujourd'hui puisse produire des effets sérieux sur quelqu'un dont toutes les tendances sont un peu nettement caractérisées.

Mais je n'ignore pas que tout le monde n'a pas une nature à aptitudes vives. Je crains même qu'il y ait peu d'hommes de ce genre-là.

Il est vrai que *le type esclave* est, dans notre espèce, un des plus communs. Personne n'ignore que ce qui distingue une foule d'êtres, c'est leur impuissance à penser d'une manière indépendante, c'est-à-dire en dépit des usages de la caste et des conventions en honneur dans la société dont on fait partie. Par contre, ces mêmes individus ont la faculté vraiment étrange de répéter les phrases qu'ils entendent dire *souvent*, les gestes que l'on fait devant eux un nombre de fois assez grand, etc...

Si la majorité des gens n'était pas ainsi bâtie, aucun état ne resterait bien longtemps debout. Car c'est sur ceux-là qu'on s'appuie pour gouverner dans l'injustice inhérente à toutes les espèces d'institutions.

Il est donc fort compréhensible qu'un gouvernament soucieux de durer et de fixer son triomphe veuille utiliser ce troupeau à son profit.

Et comment peut-il le faire, si ce n'est en l'éduquant? Autrement dit en lui inculquant dès l'enfance les notions qui lui sont chères? en le convainquant qu'en dehors de lui il n'y a pas de salut? en lui apprenant à aimer ce qu'il désire? en lui communiquant ses goûts, ses passions et ses répugnances pour telle ou telle conception? bref en l'habituant à le suivre en tout?

Je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on agisse ainsi. Car, puisqu'il y sur la terre des hommes qui ne seront jamais que des esclaves, encore est-il préférable qu'ils le soient de *nos vérités* que des erreurs adversaires. Ils ne peuvent qu'y gagner, et nous aussi, nous qui voulons faire triompher des idées en contradiction avec celles qu'on professe dans les vieux catéchismes...

4° Le mot liberté, je le trouve, dans ce cas comme dans bien d'autres, d'un usage à la fois outré et fallacieux, attendu que pour qu'une société puisse subsister, il lui faut nécessairement exercer de l'oppression sur la partie de ses membres (par exemple les voleurs, les criminels, etc...), qu'elle juge capable de lui nuire. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne se préserve pas également des attentats invisibles d'une pensée hostile à son mécanisme et susceptible d'en arrêter le fonctionnement.

En principe, je préférerais néanmoins qu'il y eût liberté, et par conséquent que tous les hommes fussent aptes à faire par eux-mêmes l'examen désintéressé, plein et sérieux des idées sur lesquelles chacun d'eux est appelé à régler sa vie.

Mais serait-ce possible maintenant!

De M. Eugène Carrière :

M. Carrière nous parle d'une voix assourdie, d'une voix en mineur, singulièrement en harmonie avec son art.

« Dans les questions d'enseignement et d'éducation, comme en toutes choses, je suis partisan d'une liberté absolue. Je n'admets pas l'oppression d'où qu'elle vienne. Une loi restrictive de liberté pourrait d'ailleurs être, en l'espèce très dangereuse, car les gouvernements n'étant pas inamovibles, elle se retournerait peut-être, un jour, contre les rationalistes. Je suis en somme l'ennemi de toute révélation, de tout dogmatisme, philosophique aussi bien que religieux. J'ai du reste une juste méfiance de l'infaillibilité de l'homme et l'incertitude où je suis, moi-même, de posséder la vérité, me force à respecter l'opinion d'autrui.

« Vous me direz qu'un tel libéralisme, assez semblable, tout au moins comme résultat apparent, au laisser-faire, à l'indifférence, peut être nuisible et que les masses doivent être stimulées par l'éducation. Eh bien, je ne puis m'empêcher de songer que les Encyclopédistes furent les

élèves des Jésuites et que le peuple, qui n'y était cependant pas davantage préparé, les a suivis et a fait la Révolution. Voyez-vous, l'évolution suivra, malgré tous les efforts, son cours et ce qui la facilite surtout, c'est l'atmosphère intellectuelle créée par une élite.

« Zola, me dites vous, vous a déclaré que, comme philosophe, il était partisan de la liberté, mais que, homme social, il souhaitait ardemment la suppression absolue de tout enseignement chrétien. Je ne saurais être de son avis ; je n'admets pas un tel opportunisme.

« La vérité philosophique doit pouvoir s'appliquer à tout le monde ; je me refuse à la considérer comme une abstraction dont, seuls, peuvent jouir ceux qui possèdent une bibliothèque. Je suis donc pour la liberté la plus grande, dut-on parfois en souffrir. »

Cette conversation était rédigée, quand nous avons reçu de M. Carriere quelques lignes où son opinion se trouve confirmée. Les voici :

« La liberté de la pensée n'existe pas sans la faculté de l'exprimer et de la répandre. Ce qui est vrai philosophiquement est vrai socialement. Notre intérêt n'est jamais en désaccord *réel* avec la vérité. »

De Mme Lucie Delarue-Mardrus :

J'ai été élevée par mes parents bien aimés non point dans un établissement laïque ou religieux, mais à la maison, alternativement dans des jardins, des bois, des prés, au bord de la mer normande ou à Saint-Germain-en-Laye dans un immense parc plein de fleurs, de fruits et d'animaux. Paris ne vint que plus tard, quand les impressions du premier âge avaient déjà accompli leur œuvre ineffaçable. Et encore je ne l'ai connu que l'hiver et au printemps, jamais en été...

J'ai grandi sans compagnes ni amies que mes cinq sœurs aînées, sans camarades que des chèvres, des agneaux, des chiens, des bêtes de basse-cour, des chevaux de labour. Il y eut aussi des vieux jardiniers et des vieux fermiers qui jouèrent un grand rôle dans la vie de notre enfance. Quant à l'instruction, elle nous fut donnée à bâtons rompus. Une institutrice par ci, un cours par là. Mais on nous laissait plutôt jouer entre nous, loin de toute surveillance. Et c'est ainsi que nous avons poussé, sauvages et libres, absolument ignorantes de ce qui se passe ordinairement dans l'existence des petites filles du monde.

J'attribue la ligne de toute ma vie à cette enfance pareille à une racine d'arbre en pleine terre. Je lui dois sans conteste le meilleur de moi-même, et ce bien inestimable d'aimer la nature, qui n'est, en somme, qu'un atavisme primordial non contrarié.

Je ne sais si c'est là ce qu'on appelle « la liberté de l'enseignement », étant peu rompue aux formules. Il me semble pourtant qu'il y a eu quelques revers à cette médaille bucolique. Car si j'ai pu, à un âge plus réfléchi lire et étudier tout ce qui attirait ma méditation, je dois avouer que je n'étais pas très « avancée », vers les douze ou treize ans, et que j'ai dû combler bien des lacunes pour arriver à constituer dans mon esprit le fond de savoir nécessaire à toute intelligence soucieuse d'elle-

même. Il me semble donc que, si j'avais des enfants, je leur ferais comme il m'a été fait, mais en introduisant quelque méthode dans ce mode d'éducation, de façon à ce que la liberté absolue de l'esprit et du corps n'empêche pas la connaissance progressive, logique, large et profonde des choses de la pensée. Mais il faudrait opposer ici tout un système qui est une de mes rêveries favorites...

Si, maintenant, j'aborde la question de l'enseignement tel qu'on le pratique d'ordinaire, je dirai que je ne la connais que par les troupeaux de collégiens en uniforme et en rang que j'ai vus passer avec de pauvres figures de forçats précoces, menés par quelques garde-chiourme effrayants à regarder. Et je sais bien qu'il est abominable d'enfermer l'enfance, de martyriser l'enfance et l'adolescence qui sont, pour la plupart des êtres, la seule oasis du désert de vivre. Je crois, j'espère qu'un temps viendra où l'on fermera les yeux d'horreur en songeant qu'à une époque lointaine il était possible de PUNIR l'enfance et l'adolescence par le bagne des collèges, que les jeunes condamnés étaient envoyés de là au régiment et que, de travaux forcés en travaux forcés, leur jeunesse passait, escamotée par le crime collectif des parents, des professeurs et des gouvernements.

Voilà, je pense, l'usage actuel qu'on fait du mot « liberté » dans cette question de l'enseignement. De la sorte, on prépare deux lamentables catégories d'êtres : les moutons dociles qui sont le « Tout le Monde » veule, persuadé, écœurant, qu'on coudoie dans la vie, et les « révoltés » qui ont amassé leur colère dès le petit lycée et se vengeront de tout le mal qu'on leur a fait par quelque geste faux et inutile...

Bien peu rétabliront la balance entre ce désiquilibrement néfaste et la pesanteur du beourgeois. Et pourtant ce n'est qu'en ces quelques-uns que nous avons foi pour mener à bien la révolution pacifique qu'il est grand temps d'accomplir au nom de ces petits martyrs pâlots que nous avons vus passer parfois, en uniformes et en rang, quand nous regardions par les fenêtres.

De M. Anatole France :

En sa demeure que décorent des saints, des anges de bois et de pierre, des fragments de dalles et toutes sortes d'attributs d'église, vestiges des époques de foi, la tête fine, amenuisée, coiffée d'une calotte rouge, évoquant bien l'image de quelque lettre de la Renaissance, d'un Montaigne dont le scepticisme perdrait seulement un peu de sa saveur de ce qu'il ne s'épanouit plus en un milieu de fanatisme, M. Anatole France fortifie encore cette impression en étayant son argumentation sur de vieux textes religieux.

« J'ai été élève de Stanislas, c'est dire, n'est-ce pas, que je me suis développé dans un sens contraire à celui de l'éducation reçue. Mais cet effet est loin d'avoir été général parmi les élèves, car en somme, Stanislas a surtout fabriqué des cléricaux, des hommes d'esprit rétrograde. Je pourrais en citer beaucoup, tels par exemple : Cazot, Jules Roche, etc... »

Nous posons la question de savoir si l'affranchissement de la pensée n'est pas autant et même plus affaire de tempérament, de caractère, que de culture et de savoir.

« La somme de crédulité est à peu près la même à travers les âges. Notre physique n'est évidemment plus celle du moyen âge et nous nous trouvons de ce fait débarrassés de bien des superstitions : mais sur la métaphysique, les idées ont peu changé. Ainsi, l'incrédulité n'est pas absolument une conséquence de la science, car j'ai retrouvé un texte d'un théologien de 1429 et du Dauphiné, pays alors plongé dans la barbarie, texte qui est très probant à cet égard. Ce théologien constate que de nombreux docteurs de cette région croient à l'existence de Dieu, mais d'une façon qui vaut une négation, puisqu'ils n'admettent pas l'intervention divine dans les affaires terrestres : c'est en somme la négation de la prière, de toute la religion, c'est de l'athéisme.

« Et, en plein moyen âge, Abélard, pur rationalisme, n'est-il pas aussi éloigné de saint Thomas d'Aquin que Renan a pu l'être de l'évêque Dupanloup ?

« Aussi tout cela est-il fort complexe et notre questionnaire, très difficile, nécessiterait-il une longue réflexion. Je vous écrirai. »

La lettre de M. Anatole France ne nous est pas encore parvenue, mais cette conversation, par son indécision même et le scrupule qui la termine, constituait une réponse qui valait d'être publiée.

De M. Fernand Gregh :

J'ai été élevé dans deux établissements de l'Etat, aux lycées Michelet, comme interne, de 1880 à 1890, et Condorcet, comme externe, de 1890 à 1893. L'internat est un régime affreux, dont j'ai gardé un si mauvais souvenir qu'il m'arrive encore de rêver que je suis interne et de me réveiller en sursaut, de l'angoisse que j'éprouve. L'externat au contraire mêle la liberté de la vie à la discipline scolaire, et me fut particulièrement agréable dans ce Condorcet si ouvert et comme traversé de porte à porte sous ses voûtes sonores par un éternel courant d'idées. Je suis donc pour la suppression de l'internat, qui semble d'ailleurs se faire peu à peu d'elle-même, et pour l'extension la plus large possible à tous les enfants du régime de l'externat. A défaut d'externat, qu'on crée beaucoup de maisons semblables, par exemple, au collège de l'Ile de France, à Liancourt, où les enfants, malgré qu'ils soient loin de leur famille, vivent dans une atmosphère familiale, et même s'ébattent sous de grands arbres qu'ils ne trouveraient pas à Paris.

2. L'influence que les lycées de l'État où j'ai été élevé ont exercée sur moi ? Je la sens considérable et bienfaisante. Certes, elle n'est pas toujours la même. Au lycée Michelet (à Vanves), nous étions un peu lourds, un peu gauches, comme des *ruraux*, enfermés parmi leurs bouquins loin de la ville, et loin de la vie : — mais nous étions, si je ne me trompe, francs et sains. Nous avions horreur du mensonge, de la délation, de l'hypocrisie. Nos professeurs étaient d'honnêtes gens : quelques-uns, Dumas, Bourgoin, étaient très distingués, et un, supérieur, Gustave Lanson. A Condorcet, en pleine ville et au murmure tout proche de la vie, les idées étaient plus alertes, plus vives, plus artistes : c'est à Condorcet que A. Darlu a nourri dix générations de sa généreuse pensée.

— Mais ici et là, malgré les défauts des programmes et les insuffisances de toute chose humaine, on nous élevait avec une patience et une continuité admirables dans l'amour de la vérité. L'enseignement de l'État en France, me paraît, sous la réserve des réformes toujours nécessaires, excellent en principe.

3 et 4. — Ce n'est pas la liberté d'enseigner que vous réclamez, disait Hugo en 1850 aux partisans de la loi Falloux : c'est *la liberté de ne pas enseigner*. » Le mot est profond et toujours vrai. Cette liberté-là, on peut la restreindre, et même la supprimer : je ne verserai pas de pleurs sur sa tombe.

De M. Paul Hervieu :

J'ai fait mes études au lycée Bonaparte-Fontanes-Condorcet.

Le moins que je puisse attribuer à ce mode d'éducation, c'est de m'avoir conduit à passer mon baccalauréat.

Je pense que l'État, — qui détermine notre filiation, qui impose le service militaire, qui fixe les obligations du mariage, qui ne tient notre mort pour valable que suivant ses règles, qui nous assujettit à toutes ses lois civiles, fiscales, commerciales, etc..., — je pense que cet État ne violerait pas davantage la liberté individuelle en nous enseignant à vivre d'accord avec lui et d'accord entre nous.

De M. Francis Jammes :

J'ai reçu une éducation laïque, excepté durant quelques mois aussi douloureux que ceux du lycée. Je ne pense point que *cette* éducation m'ait beaucoup influencé.

Je voudrais que les enfants fussent élevés par des poètes qui leur enseigneraient l'amour qui est au cœur de tout. Chez un garçon de six ans, on exalterait son goût pour son cheval de bois, et chez une fille du même âge son attachement à sa poupée. Puis, à leur adolescence, on les enverrait se sourire dans les bois.

Quant aux professeurs demeurés sans emploi, ils deviendraient mécaniciens ou députés, de telle façon qu'on ne manquât ni de chemins de fer ni de gouvernement.

De M. Gustave Kahn :

M. Gustave Kahn qui s'est particulièrement occupé de l'enseignement littéraire et dont *La revue blanche* publia récemment un article sur les Manuels de littérature, nous dit :

« J'ai été élevé dans les lycées de l'État. Au point de vue littéraire qui est celui qui m'intéresse le plus, j'ai eu à me défendre de l'influence de mes professeurs. Leurs manuels suffisamment inspirés des Chartiers pour le moyen âge, encore imbus à l'extrême du respect traditionnel pour le XVIIe siècle, pas assez au courant du XVIIIe, presque ignorants du XIXe, sauf pour le romantisme qu'ils viennent seulement d'admettre, font foi de l'insuffisance de leur enseignement.

« Certes, il y a dans la jeune Université un incontestable progrès et une meilleure orientation vers la vie, mais il ne faudrait pas qu'elle continue à lutter systématiquement contre les écrivains nouveaux, n'admettant un mouvement littéraire que lorsqu'il est remplacé par un autre plus récent.

« Au point de vue de l'éducation, de mon temps l'action universitaire se bornait à inculquer le respect des choses établies, de l'autorité actuelle et on sentait trop qu'il en eût été de même sous n'importe quel gouvernement.

« Quant à la liberté de l'enseignement, désirable en principe, elle est inapplicable, l'homme de la petite bourgeoisie, dont toute l'ambition est de diriger ses enfants vers les carrières libérales, n'étant pas capable de discerner l'éducation qu'il convient de leur donner. La liberté demandée par les cléricaux est mauvaise en ce qu'elle leur permet d'instaurer un enseignement dont est absolument banni l'esprit d'examen. Le parti républicain est, somme toute et malgré ses défauts, guidé vers les routes de l'avenir, ne saurait, sans se désarmer et sans un grand dommage pour les intérêts de l'évolution, abandonner actuellement son monopole. »

Nous demandons à M. Gustave Kahn, qui fut des amis de Verlaine, si le religiosisme de l'auteur de *Sagesse* était attribuable à son éducation.

« Non, le sentiment religieux, chez Verlaine, était dû à certains côtés puérils de son caractère et aussi à la dyspepsie qui est un gros agent de mysticisme. Voyez Huysmans qui a passé de si belles études sur les estomacs de Paris à une histoire de Sainte Lydwine de Schiedam. Le catholicisme de Verlaine était d'essence très particulière, c'était celui de Gestas, le mauvais larron ; il procédait beaucoup aussi d'une vive admiration pour des poésies simples comme les *Fioretti*. En somme, Verlaine, qui aimait beaucoup les images populaires et dont le sens artistique, malgré de beaux éclairs, n'était pas très développé, n'a pas toujours fait une différence suffisante entre l'Épinal et le Saint-Sulpice.

De M. Léopold Lacour :

1° Mon premier lycée fut une boîte religieuse, ma première boîte laïque fut un lycée de l'État. Puis, j'ai connu comme interne ou externe, d'autres établissements de l'État, jusqu'au jour où j'entrai à Normale, également à l'État, et qui ne fut pas mon internat le plus gai : j'avais passé l'âge où les divers jeux de l'enfance peuvent être une distraction suffisante.

2° Dans la boîte religieuse, — j'y fis, je crois bien, ma première communion, — on n'apprenait avec le catéchisme que la gymnastique et le piston, à moins que l'élève ne préférât la flûte ou l'ophicléide. Mon « développement intellectuel et moral » ne saurait donc se reconnaître aucune dette envers cette maison. Non plus, d'ailleurs, qu'envers le premier lycée laïque, où j'eus même le chagrin de me sentir un flûtiste en

exil et un trapéziste *en sommeil*, vu le manque des instruments nécessaires. Avant peu, je raconterai ces deux prisons de mon enfance dans un roman.

3° La liberté de l'enseignement n'existe pas. Il y a seulement face à face deux privilèges : celui de l'État, celui de l'Église. Le premier veut supprimer le second, voilà tout. Je voudrais, moi, la liberté réelle de l'enseignement : ce qui ne m'empêche pas, si je considère la lutte présente, d'opter pour le monopole de l'État, contre la Congrégation.

4° Ma troisième réponse me pourrait dispenser de cette quatrième. Les défenseurs de la prétendue liberté de l'enseignement ne luttent, en effet, que pour le maintien de la part de privilège arrachée à l'État, voilà cinquante ans. La loi Falloux ne fut pas une loi de liberté, mais une revanche de l'Église. Il faut que l'Église perde la *belle* : il faudrait même qu'elle disparût : alor, on se tournerait contre l'État, on lui enlèverait l'enseignement. On parlerait de liberté sans jouer sur le mot ; on la réaliserait...

J'ajoute, dès maintenant, je voudrais la *coéducation*. Je fus, dans la presse parisienne, un des rares avocats de Cempuis. (Voir mon bouquit : *Humanisme intégral.*) Enfin, Monsieur, il me semble que les vrais hommes — comme les vraies femmes — doivent leur personnalité surtout à elle-même. Le meilleur des enseignements est celui de l'individu par soi, par ses lectures, ses réflexions, sa volonté.

De MM. Marius-Ary Leblond :

I. Nous avons été élevés d'abord dans une pension privée d'enseignement religieux, puis à partir de onze ans au lycée de l'État, où continuait de se donner obligatoirement un enseignement religieux..

II. Le premier enseignement religieux, très intense, a assez profondément troublé notre imagination qui est restée assez longtemps emprise de *visions* d'enfer et de martyres, bien après que l'esprit se fût, vers la treizième année, complètement dégagé de toute *idée* religieuse. Encore maintenant, aux heures de subconscience (sommeil, etc.), les hantises catholiques de mort, de fin du monde, occupent notre cerveau. Nous devons dire que notre pays de lumière et de beauté réaliste (île de la Réunion) contribua beaucoup à limiter l'action lente et ombreuse d'une telle éducation.

Le lycée eut sur nous une influence intellectuelle qu'il est bien difficile de mesurer quantitativement ; et il nous semble que tout ce qu'il peut y avoir de bon en nous a été acquis complètement en dehors de l'enseignement universitaire dont, en tous cas, l'action morale fut absolument nulle. Quoique ayant toujours eu les premiers succès, notre développement a toujours été en sens contraire à ce que demandaient nos professeurs. Mais nous avons eu quelquefois parmi eux des amis nous considérant comme des égaux, ce qui entretenait plus que tout notre ferveur studieuse. Le régime était généralement, tel que nous avons pu nous élargir assez aisément dans le sens de nos facultés. Nous étions relativement très libres, puisque nous réussissions à discuter

dans nos classes et nos devoirs sur des auteurs contemporains tels que Taine, Renan, Tolstoy, Maupassant, Zola, Loti et d'Annunzio. Nos professeurs de philosophie seuls furent, dans leur suffisance et dans leur ignorance, de déprimants autocrates. Nos professeurs de sciences ne pensèrent jamais à nous faire goûter la beauté *de vie* de l'histoire naturelle et de la chimie.

III. L'État doit avoir le monopole. Évidemment, les lycées sont trop imparfaits, mais c'est la nécessité des périodes de transition, et ils restent infiniment supérieurs aux maisons religieuses. Et ce qu'il y a d'imparfait en eux, c'est ce qui y subsiste d'ancien régime : personnel autoritaire, professeurs en majorité cléricaux, enseignement classiciste funeste et illogique, en ce qu'on ne doit pas écraser de l'étude absorbante du passé un âge dont toutes les forces naturelles tendent instinctivement vers l'avenir.

IV. L'usage qu'on fait du mot « liberté » dans cette question est celui du mot « républicain », voire « socialiste » dans les élections. Il devrait y avoir des poursuites contre les faux politiques comme contre les autres. D'autre part, l'enfant n'a pas de libre arbitre : parler de « liberté », c'est seulement accorder aux parents, c'est-à-dire à des générations passées, le droit de limiter à leur idéal périmé les consciences des générations nouvelles. La plus ferme de nos convictions est qu'il faut *actuellement* supprimer la liberté de l'enseignement telle que l'entendent les nationalistes. Le péril clérical, immense, reste le plus grand ; et la première chose qu'on doive préserver, c'est l'avenir : l'enfance. Ce n'est même pas une question de liberté, mais de licence, puisque l'enseignement dit libre est nul, négatif. Quelques mesures de salubrité publique s'imposent dans le plus bref délai, notamment la fermeture de toutes les maisons religieuses d'enseignement *aussi bien pour filles* que pour garçons. Mais en certains endroits, l'on continue à ralentir la laïcisation par de véritables violations de décrets.

C'est, en somme, accorder grande influence à l'éducation, ce qui semble contredire nos deux premières réponses. Voilà : peut-être, n'est-ce pas, en un certain sens, les hommes de lettres qu'il eût fallu interroger. Toujours, de leur nature, ils ont porté en eux une vertu de rébellion qui les sauva de toute éducation restrictive et les aide à flairer la voie de leur individualité. Il semble que vous eussiez dû interroger des humains de caractère et de métier moins *personnels*, des êtres qui n'eurent pas assez de tempérament natif pour échapper aux influences imposées par les parents, ceux qu'un rien eût déterminés dans un sens contraire. C'est la majorité ; c'est à propos d'eux qu'il faut méditer l'importance de l'éducation.

De M. Maurice Le Blond :

Je fus d'abord mis interne au lycée de Versailles. C'est un régime quelque peu abrutissant. Je subis avec douleur une discipline trop dure pour ma sensibilité enfantine. Mes professeurs me crurent idiot par ce que je me renfermais en moi-même, et que mon besoin d'expan-

sions délicates me faisait éviter les camaraderies vulgaires. Ce fut l'époque la plus terrible mon existence. Mais de ce recueillement taciturne, de cette enfance fermée et triste, j'ai tiré les plus grands bénéfices. C'est alors que j'ai senti s'exalter ma sensibilité, je me suis nourri de rêveries amères, je n'avais pas dix ans, que naissait en moi la vague notion de la justice. Le Palais de Versailles dédié aux exploits historiques, avec sa cour d'honneur toute peuplée des statues de nos grands hommes, avec ses jardins magnifiques et pompeux, succita en moi le culte de la gloire et le goût dangereux et charmant des grandes choses. Ce goût était si fort que je suis surpris d'en avoir si peu accomplies !

Tous ces sentiments intimes, sur lesquels, aujourd'hui, je ne veux pas m'étendre car je n'ai guère l'âge des confidences, eurent sur moi plus d'influence que tous les programmes scolaires. Quant au personnel enseignant je n'eus guère non plus à m'en louer. Tous les professeurs à qui j'eus affaire me parurent aussi barbares, et des pédagogues aussi empiriques que ceux du temps du bon Lhomond.

Ce ne fut que plus tard — au lycée Condorcet — où M. Jean Izoulet fut mon professeur de philosophie — que j'eus la sensation de ce qu'était un maître républicain. Sa dialectique éloquente et claire éveilla notre adolescence pétulante aux hautes luttes de notre époque, il nous initia à la vie des idées comme on mène les enfants à la féerie. Les leçons de cet éminent carlyliste décidèrent de ma vocation en quelque sorte religieuse, et fixèrent les rêveries de l'enfant qui passait ardent et mélancolique au milieu des fresques glorieuses et des picturales épopées du Palais de Versailles.

Quoi qu'il en soit, je suis plutôt reconnaissant à l'enseignement laïque. Mais, comme il est timide encore, et comme il est insuffisant ! Pour lui donner toute sa force et son efficacité, il serait bon, je crois, de supprimer complètement l'enseignement libre et les établissements congréganistes. Ces maisons entrant en concurrence active avec les lycées de l'État, nos proviseurs et nos éducateurs sont obligés à toutes les concessions, sont réduits à toutes les craintes. La concurrence étant supprimée, ce serait fini de toutes ces timidités. Les maîtres deviendraient directeurs de conscience, au lieu d'être des fonctionnaires craintifs et indifférents. Au lieu de professer un éclectisme timoré, ils nous initieraient à la morale du progrès, aux bienfaits de l'Esprit Nouveau, et au lieu de nous donner — à peine — une vague teinture libérale, ils nous construisaient une foi robuste conforme aux lois de la Nature et aux destinées de l'Humanité.

L'enseignement laïque n'existe pas, il est donc à créer. Telle est ma pensée.

De M. Camille Lemonnier :

J'ai suivi aux écoles un enseignement laïque : le prêtre n'apparaissait qu'à l'époque de la première communion. Ensuite, on se poussait comme on pouvait à travers des « humanités » qui ne procuraient

qu'une connaissance vague de l'univers, mais inclinaient au goût de la littérature.

Je considère que c'est à peu près tout ce que je dois à mes professeurs. Mon éducation se fit à côté, dans la maison de mon père et dans la vie tôt affranchie vers laquelle m'attira la passion presque sauvage de la nature. Je fus très vite le jeune homme un peu fou qui se cherchait à travers les arbres, les ruisseaux, le soleil, le vent et emportait avec lui un tome de Hugo ou de Michelet.

Je me sens porté vers la liberté de l'enseignement : je n'ai pas plus peur de celle-là que des autres. Je ne crains que ce qui opprime en nous le riche instinct individuel et l'asservit à la conformité intellectuelle et morale. Mais le sens même du mot « liberté » implique l'idée d'un enseignement vraiment libre, soustrait au principe confessionnel et à la prédominance d'aucune secte religieuse et philosophique.

De M. Félix Le Dantec :

1° J'ai fait mes études littéraires au collège de Lannion (établissement municipal laïque), puis mes classes de sciences au lycée de Brest et au lycée Janson de Sailly, d'où je suis entré à l'École normale. J'étais externe au collège de Lannion et, pendant cette première partie de ma jeunesse, mon éducation a été dirigée surtout par mon père. Mes professeurs ne m'ont guère appris que des faits ; c'est mon père qui m'a appris à penser. Il était médecin et voltairien.

2° Tous les caractères des êtres vivants sont le résultat de l'hérédité et de l'éducation ; je crois avoir remarqué autour de moi que, suivant les natures, l'éducation a une importance plus ou moins considérable. Il y a des individus moins souples que d'autres ; j'étais, je pense, parmi les plus éducables. Ce qui me paraît avoir été essentiel dans mon éducation, ce ne sont pas les choses qu'on m'a enseignées (j'ai appris l'histoire sainte), mais la discipline intellectuelle à laquelle on m'a soumis. Je suis, en particulier, très reconnaissant à l'un de mes professeurs de mathématiques qui avait, au plus haut point, l'esprit scientifique et qui savait le communiquer à ses élèves. Il m'a appris à ne jamais employer, dans les raisonnements, un seul mot dont j'ignorasse le sens précis et je crois que cette discipline a dominé toute ma vie cérébrale. J'ai eu aussi le grand bonheur de ne pas suivre de classe de philosophie ; j'y aurais appris, probablement, exactement le contraire de ce que m'a enseigné mon professeur de mathématiques.

3° Quant à la liberté de l'enseignement, le seul point qui me paraisse indiscutable, c'est que l'on doit *interdire* d'enseigner aux enfants des choses reconnues fausses. Je sais bien que si, d'autre part, on développe chez eux l'esprit de précision, ils s'apercevront par eux-mêmes, quand ils seront grands, qu'on les a trompés quand ils étaient petits. Mais il serait plus simple de leur éviter dès le début cette rectification ultérieure ; d'autant plus qu'à force de leur faire prendre, de bonne heure, des vessies pour des lanternes, on peut arriver à détruire définitivement chez eux toute trace de sens critique. Cela doit arriver surtout, me

semble-t-il, si, dès leur plus tendre enfance, on leur apprend que les vérités les plus importantes s'expriment par des phrases dépourvues de signification palpable, si on les dresse à considérer comme essentielles les formules qu'ils ne comprennent pas. On en fait des perroquets prétentieux.

Il est néanmoins indispensable que l'on fournisse aux enfants, puisqu'ils ont besoin de comprendre les choses extérieures, une explication provisoire en rapport avec le développement de leur jeune intelligence. Mais il ne faut pas imiter les parents qui, pour se débarrasser des « pourquoi » souvent très gênants de leurs gamins, leur farcissent la cervelle d'absurdités. C'est là, d'ailleurs, la chose la plus difficile à réaliser. Je ne connais pas de manuels d'enseignement primaire qui soient suffisants. Il faudrait en faire de bons *et les imposer*.

4° Ceux qui réclament la liberté de l'enseignement peuvent se placer à deux points de vue. Ou bien ils demandent qu'on donne à choisir aux enfants entre les divers systèmes admis par les adultes; mais il n'y a là qu'une liberté illusoire, car il sera toujours possible au maître de rendre sympathique à l'enfant la théorie qui lui est chère à lui-même et, d'autre part, les explications les plus simplistes, celles qui exigent le moindre effort (un effort de mémoire et non d'intelligence), les explications qui dissimulent leur nullité sous un attirail de mots pompeux, seront les plus facilement adoptées.

Ou bien ils demandent qu'on autorise les parents, s'ils ont l'esprit faussé et se plaisent dans leur ignorance, à fausser l'esprit de leurs enfants et à les condamner aux ténèbres perpétuelles. Mais les enfants ne sont pas la propriété des parents; ce ne sont pas des jouets dont on ait le droit de s'amuser; ils sont destinés à devenir des hommes plus tard et l'État a le devoir de veiller à ce qu'ils deviennent, au besoin malgré leurs parents, des hommes à l'esprit droit.

On discute sur beaucoup de points, mais l'humanité n'a pas travaillé en vain; il y a des vérités *acquises;* il y a des choses dont l'erreur est *reconnue*. Il faut interdire l'enseignement de l'erreur et rendre obligatoire celui de la vérité.

De M. Maurice Maeterlinck :

1° J'ai été élevé dans un établissement religieux. De l'espèce la plus dangereusement religieuse, puisqu'il était dirigé par les jésuites;

2° Cette éducation ou plutôt cette intoxication accomplie, il m'a fallu près de dix ans pour rétablir ma santé intellectuelle et morale;

3°, 4° Il n'y a qu'un enseignement qui mérite d'être appelé *libre;* c'est celui qui ne reconnaît aucune religion positive. C'est aussi le seul que l'on devrait répandre.

De M. Constantin Meunier :

1° J'ai été à l'école laïque où je n'ai reçu qu'une instruction rudimentaire, — plus tard je me suis meublé le cerveau par des lectures et un

esprit d'observation — animé très jeune du désir de faire de l'art par la fréquentation des musées de la ville où je suis né ;

2° A mon humble avis, je pense que l'enseignement devrait être avant tout dirigé dans le sens pratique, il n'y a que trop de forts en thème qui sont la plaie de notre génération—Comme ce métier *d'artiste est-ce un métier?*

Est-il possible de le devenir *sans l'instinct que rien ne décourage?*

Partisan de l'entière liberté individuelle, je suis ennemi de ce niveau si cher aux professeurs.

De M. Octave Mirbeau :

J'ai été élevé dans un établissement religieux, chez les jésuites de Vannes.

De cette éducation qui ne repose que sur le mensonge et sur la peur, j'ai conservé très longtemps toutes les terreurs de la morale catholique. Et c'est après beaucoup de luttes, au prix d'efforts douloureux, que je suis parvenu à me libérer de ces superstitions abominables, par quoi, on enchaîne l'esprit de l'enfant, pour mieux dominer l'homme, plus tard. Je n'ai qu'une haine au cœur, mais elle est profonde et vivace : la haine de l'éducation religieuse.

Il existe, dans certains pays, des fabriques de monstres. On prend, à la naissance, un enfant normalement conformé, et on le soumet à des régimes variés et savants de torture et de déformation, pour atrophier ses membres, et, en quelque sorte, *déshumaniser* son corps. On peut voir de ces spécimens, hideusement réussis, dans les exhibitions américaines, et dans les pèlerinages de Lourdes et de Sainte-Anne d'Auray.

Les jésuites et, en général, tous les prêtres, font pour l'esprit de l'enfant, ce que ces impresarii de cirques laïques et de pèlerinages religieux font pour leur corps. Les maisons d'éducation religieuse, ce sont des maisons où se pratiquent ces crimes de lèse-humanité. Elles sont une honte, et un danger permanent.

C'est pourquoi, étant partisan de toutes les libertés, je m'élève avec indignation contre la liberté d'enseignement, qui est la négation même de la liberté tout court... Est-ce que, sous prétexte de liberté, on permet aux gens de jeter du poison dans les sources?...

De M. Robert de Montesquiou :

J'ai passé de maussades, en même temps que cruelles années dans une maison de Jésuites, à Vaugirard ; je ne pense pas que cette agglomération d'enfants et d'adolescents sous la direction de pasteurs en robe noire et courte ait offert rien de plus inutile, de plus immoral et de plus cafard que ce qu'on voit rassemblé par toute sorte de collège.

Cette forme d'éducation m'a toujours paru monstrueuse. Les pensionnats sont des pénitenciers. C'est une abomination de les infliger à ceux qui ne les méritent par aucune sorte d'indiscipline marquée. Les parents qui font choix pour leurs enfants de tels lieux de réclusion, de séques-

tration, de déformation, méritent à leur tour l'épithète de dénaturés. — J'aime à croire que les longues semaines sans sortie, les dortoirs inconfortables, les nourritures sans sucs, les couchers sans tendresse, les levers sans soin et sans hygiène, ont fait place à de moins barbares traitements. Néanmoins, les dépaysements douloureux, les contacts hostiles, les incompréhensions, les persécutions et tant d'autres horreurs subsistent sans modification sensible, sans amélioration possible. Il y a donc de l'ironie à interroger un homme sur la sorte de *développement* qu'a pu lui valoir ce système de *comprachicos*. Notez que je parle sans distinction d'établissements.

Ce qu'on peut répondre, c'est que seul l'esprit de contradiction ou de réaction peut, à l'occasion, amener certains résultats; et que ces difficultés et ces tortures précoces peuvent produire des caractères; mais au prix de quelles souffrances et de quels irréductibles faux plis contractés à l'origine du sentiment, au début de la pensée!

Le développement des facultés de chacun, le libre essor des natures, l'éclosion spontanée des dons devraient être la norme des éducations, la véritable formule de l'enseignement libre. L'apôtre en a légué la recette : « chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière, et l'autre d'une autre. »

Les nécessités de carrières subies, l'obligation du service militaire, restreignent et contraignent cette liberté et la réduisent à des spécimens émondés d'humanité, qui font des hommes comme des ifs et des buis taillés en forme de prêtres ou de soldats, de diplomates ou de juges.

De M. Henri de Régnier :

J'ai été élevé au Collège Stanislas et l'éducation que j'y ai reçue n'a été vraiment pour rien dans le développement de ma personne intellectuelle et morale. Quant à la liberté de l'enseignement, il me semble que c'est tout de même le parti le plus sage.

De MM. J.-H. Rosny :

1° Nous avons été élevés dans un établissement laïque.

2° Nous attribuons au genre d'éducation que nous avons reçu notre goût décidé pour notre époque et aussi ce que nous avons d'indépendant dans le caractère.

Quant à la liberté d'enseignement, permettez-nous de ne pas nous prononcer maintenant : cette question ne peut être traitée en peu de lignes; un long article y suffirait à peine.

De Mme Andrée Téry :

1° J'ai été élevée dans ma famille où l'on a essayé de me donner, cahin-caha, à peu près la même instruction que recevait mon frère au lycée. Plus tard, j'ai suivi les cours de la Sorbonne, puis j'ai passé deux ans à l'Université d'Oxford. C'est mon mari qui m'a préparée à la licence ès lettres.

2° L'influence que j'attribue à mon éducation sur mon développement spirituel et moral? C'est plus qu'une « influence »; mon éducation m'a faite ce que je suis, toute, et je ne serais rien sans elle. C'est pourquoi j'estime que l'éducation est le facteur essentiel de la personnalité. Tous les autres (l'hérédité, la famille, et même les aptitudes naturelles) sont secondaires, et n'agissent que dans la mesure où la discipline intellectuelle utilise leur concours. C'est pourquoi je n'ai jamais compris l'argument tiré du cas de Voltaire, élève des jésuites, et des exemples analogues. Ce sont des exceptions qui confirment la règle. Sinon, l'on en viendrait à soutenir cette thèse absurde qu'il vaut mieux confier nos enfants aux bons Pères pour être plus sûrs d'en faire des esprits libres.

3° Je pense que l'expression « liberté de l'enseignement » n'a pas plus de sens que celles-ci : « liberté de la médecine, liberté de la justice, liberté du vol... » Si la « liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui », c'est dire qu'elle a l'individu pour mesure. La liberté ne vaut que par et pour l'individu ; au point de vue social, la liberté n'est que l'ensemble des conditions qui permettent à l'individu de développer toutes ses puissances. Seule, la liberté *individuelle* est *réelle* et respectable. Or, il tombe sous le sens qu'en matière d'enseignement, il ne s'agit pas d'un individu qui se suffirait à lui-même, mais de plusieurs individus dont l'un (le maître) exerce sur les autres (les élèves) plus qu'une influence, — un *empire*. Il convient donc de régler les rapports entre ces différents termes, de manière à sauvegarder la liberté spirituelle des élèves. C'est là ce qui justifie l'intervention de l'État, s'il est vrai que « le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme ».

Donc :

A. La prétendue « liberté d'enseigner » n'est pas une forme de la liberté individuelle. Je ne connais que le *droit* d'enseigner et ce droit n'est pas *naturel*, primitif, immédiat. Il tient étroitement à l'économie du système social. Par suite, c'est l'État qui doit l'exercer ou en régler l'exercice.

B. Quand on parle de liberté d'enseignement, on semble d'ordinaire ne songer qu'à la liberté de *l'enseignant*. Ce qui doit au contraire nous intéresser exclusivement, c'est la liberté de *l'enseigné*. L'objet de toute législation scolaire ne saurait être que d'assurer le respect du droit de l'enfant. Or, le premier tuteur de l'enfant, c'est l'État. Par suite, le droit de l'enfant se confond avec le droit de l'État.

C. Il ne faut pas dire liberté d'enseignement, mais enseignement de liberté. La liberté n'est pas le principe, mais la fin de l'éducation. Il est d'autant plus malaisé de l'atteindre que l'enseignement est une forme de l'*autorité*. Le professeur est un *maître*. Comment avec de l'autorité faire de la liberté? Voilà tout le problème. Tous nos efforts doivent tendre à réduire au minimum cette autorité redoutable du pédagogue en même temps que le dogmatisme scolaire. C'est pour cette raison, ajoutée aux précédentes, que je rapporte à l'État le droit d'enseigner. Car l'autorité de l'État (je ne parle, bien entendu, que de l'État républi-

cain, autorité collective, diffuse, impersonnelle, est encore la moins tyrannique.

D. Alors, l'État enseignant? Oui, ou tout au moins ne déléguant *son* droit d'enseigner qu'après avoir exigé du maître les plus sérieuses garanties, non pas seulement au point de vue du savoir, mais de la liberté spirituelle. Je n'ai pas besoin d'insister là-dessus pour affirmer avec la société Condorcet qu'il y a « incompatibilité essentielle et absolue entre le caractère ecclésiastique et la fonction pédagogique ». Je pense comme Mme Clémence Royer, qui m'écrivait quelques semaines avant sa mort : « Je trouverais parfaitement légitime d'interdire l'enseignement de l'enfance à tous les membres d'un clergé quelconque, régulier ou séculier, faisant profession de religions, qui se targuent d'être éclairées par les lumières surnaturelles ou extra-rationnelles d'une révélation, et cela par le fait qu'une pareille prétention suffit à constituer un état évident d'aliénation mentale et un cas particulier, quoique fréquent de nos jours, de la folie des grandeurs. »

De Mme Marcelle Tinayre :

1° Je n'ai été élevée, ni dans un couvent, ni dans un pensionnat laïque, ni dans un lycée de l'État. A l'âge de cinq ans, je fis mes débuts dans la vie scolaire dans une très petite école que de vagues religieuses tenaient dans un faubourg de Bordeaux. Cette école était délicieuse... Les maîtresses—étaient-ce bien des religieuses—s'appelaient « Madame Saint-Joseph » et « Madame Saint-Louis ». Il y avait un jardin plein de magnolias dont les grandes fleurs nous servaient à écrire, avec une épingle... Le soir, on allumait des bougies devant une vierge de plâtre et l'on « faisait le mois de Marie ». Je n'ai pas appris grand' chose dans cette école, mais j'en ai gardé un souvenir très frais, très blanc, comme l'image même de ma première enfance.

Je quittai cet antre clérical pour des « boîtes » variées tenues par de vieilles demoiselles. Je me trouvai très bien partout, parce que j'avais beaucoup d'imagination. A huit ans, je fus élève d'une école primaire supérieure ; à neuf ans, d'une école primaire annexe d'une école normale ; puis je retombai dans les « boîtes » pour peu de temps. Ma mère fonda un cours privé où je travaillai sérieusement ; mais de quatorze à dix-sept ans, je ne reçus que des leçons particulières pour me préparer au baccalauréat. Mes maîtres m'enseignaient surtout l'art de travailler seule, et c'est un art que j'ai perfectionné depuis.

2° Je ne crois pas que cette éducation, relativement libérale mais pleine de contradictions amusantes, ait eu sur la formation de ma personne morale une influence appréciable. Il n'y avait pas d'élève plus facile que moi, et plus décevante, car mon indiscipline douce et respectueuse pouvait donner le change à mes parents et à mes maîtres sur l'effet de leurs leçons. En réalité, je me moquais bien des professeurs et des examens, n'ayant pas de plus cher souci que de composer des drames en trois mille vers et des romans historiques, avec un aplomb à faire frémir.., Vous pensez bien que ces chefs-d'œuvre étaient faits de rémi-

niscences et de pastiches. Mais je n'ennuyais pas encore les gens avec ma littérature.

En réalité, je n'ai jamais subi que les influences successives et contradictoires de mes lectures, car je lisais tous les livres qui me tombaient sous la main. J'étais très romanesque, et, naturellement, très hypocrite, puisque les filles de quinze ans sont obligées de l'être, quand elles sont « bien élevées ». Et j'aurai beau faire, moi qui suis une mère libérale et sans préjugés, quand ma fille aura quinze ans, elle sera aussi un peu hypocrite, et ne me dira pas toutes ses pensées. Et les pédagogues auront beau se mettre en quatre, ils n'arriveront jamais, jamais, à comprendre ce qui se passe dans la cervelle d'une gamine... Ah ! oui, que je suis sceptique sur les fameux résultats de l'éducation !...

3° et 4° Pour ce qui est de vos dernières questions, j'aime bien mieux n'y pas répondre. Je dirais probablement des bêtises, car je n'ai pas assez réfléchi sur ce sujet, et d'ici le premier juin, j'ai à faire des tas de choses plus intéressantes que de penser à la loi Falloux. Mais tout de même, puisque la liberté de l'enseignement paraît dangereuse à des gens mieux informés que moi, est-ce qu'il n'y a pas d'autres libertés non moins dangereuses, celle de la presse, par exemple... Et celle de l'ivrognerie !... Et celle de la prostitution?... Si l'on supprime toutes les libertés « dangereuses ». que restera-t-il de la liberté ?... Non, c'est un problème trop compliqué pour que j'aie la prétention de le résoudre en quelques lignes...

De M. Félix Vallotton :

J'ai fréquenté jusqu'à dix-sept ans un collège suisse, établissement tout ce qu'il y a de plus laïque.—Des années passées là, je n'ai gardé qu'un vilain souvenir, j'y pense rarement et toujours avec ennui : donc j'aime à croire que ce stage a eu sur le reste de ma vie une action plutôt médiocre. — Personnellement, je me sens dépourvu de toute reconnaissance envers l'État protecteur, comme envers le pion son disciple.

A dire vrai, rien ne m'a intéressé qu'à partir de ma libération ; j'ai spontanément compris que sept ou huit années d'assiduité somnolente, de pensums et de cris professoriaux avaient peu de nécessité ; ce fut un beau jour.

Le fin mot, je crois, c'est que pour un garçon, dix-huit ans sont longs à atteindre ; les parents sont nerveux, la jeunesse bruyante. On a pris le parti de l'enfermer. Pour retirer à cette peine tout caractère infamant, la société, sous forme d'un personnel spécial, y expose et professe la somme de son savoir et de ses erreurs. Tout cela militairement !... Après tout, j'étais peut-être un cancre.

Maintenant, que cet enseignement soit libre, ou pas libre ; qu'il puisse l'être plus ou l'être moins, je ne sais plus trop, puisque pour moi la liberté ne commence qu'après. — La question se présente plutôt ainsi : L'enseignement dit : libre, c'est-à-dire religieux. a sur celui de l'État dit : officiel, une avance considérable ; il est parti plus tôt, aussi les résultats sont-ils un peu connus d'avance... Ce n'est pas juste, clame l'État

qui proteste et fait bien ; qu'on recommence ou qu'on me rende quelques longueurs!... L'autre ne veut rien savoir, il crie au scandale, à la persécution!... il invoque la liberté!... Liberté de continuer, bien entendu, et un peu, liberté d'empêcher l'autre de partir.

Au fond le mieux serait que chacun puisse élever ses enfants à sa guise; s'il n'existait rien, que tout soit à créer, on pourrait arranger les choses; mais il y a tout un vieux passé et tant d'habitudes, d'usages, de droits prétendus!... Et puis nous sommes en temps de guerre; il faut d'abord triompher, ensuite... ensuite on verra.

Je suis hostile à l'enseignement religieux, violemment... Mais l'autre est encore si médiocre!

De M. Emile Zola :

M. Zola parle d'abondance, avec parfois des arrêts où scrupuleusement il cherche le mot qui traduira le plus fidèlement et le plus fortement sa pensée.

« J'ai été élevé au collège municipal d'Aix en Provence, puis au lycée Saint-Louis, à Paris,

« J'ai perdu mon père, alors que j'étais encore un tout jeune enfant et comme ma mère était, vis-à-vis de moi, très faible et très bonne, je me suis développé librement. A sept ou huit ans, je ne savais pas encore lire. Je puis dire que je me suis formé seul et je pense que c'est là le meilleur système ; je ne crois pas à l'éducation.

« Quant à la liberté de l'enseignement, c'est une très grosse question et j'hésite à vous donner verbalement mon opinion, car il y faudrait un volume. Je suis d'ailleurs en train d'exprimer là-dessus toute ma pensée, dans le troisième livre de mes « Quatre Évangiles », qui s'appelpellera : *Vérité*.

« En principe, et c'est le philosophe qui parle, je suis pour l'absolue liberté et je suis si respectueux de cette liberté que je serais à ce point de vue-là un peu anarchiste, mais cette question est si vaste, si complexe, qu'il est aisé de se contredire. Ainsi, comme homme social, je dois bien reconnaître qu'il y a un devoir pressant d'instruire, d'élever les masses et c'est ce que je dis dans mon livre.

« Je prends un exemple dans l'affaire Dreyfus. Au début, j'avais la plus grande confiance en cette France si noble, si généreuse et j'avais la certitude qu'elle serait avec nous. Je me suis trompé. Pourquoi ? Parce que la France ne *savait pas*. Et j'arrive à cette conclusion que les meilleures impulsions ne suffisent pas à un peuple et que, pour qu'il soit susceptible de justice, de vérité, il faut qu'il ne soit pas ignorant, il faut qu'*il sache*. Et c'est là en effet l'œuvre de toute une éducation.

« Comme homme social aussi, j'estime qu'il faut supprimer absolument l'enseignement religieux. Que les parents élèvent, s'ils le veulent, leurs enfants chez eux, qu'ils leur donnent des précepteurs, qu'ils leur impriment la direction intellectuelle qu'ils voudront, soit, et je suis d'ailleurs, à ce sujet, bien tranquille, — la vie se chargera bien, par elle-même, de redresser les erreurs d'éducation, de direction ; mais il est

insensé que l'on reconnaisse pour ainsi dire officiellement la légitimité d'un enseignement monstrueux, en tolérant l'existence des collèges congréganistes. Car le christianisme est une doctrine antisociale, antihumaine, une doctrine de mort qui supprime la vie, la terre, au profit d'une existence supraterrestre, appât fallacieux à l'aide duquel se poursuit un but de domination trop réelle et trop tangible. Socialement, on n'a pas le droit de mal faire : il faut donc à tout prix enlever à cette secte malfaisante sa puissance nocive. »

Nous demandons à M. Zola quelles étaient, à cet égard, les idées de Flaubert.

« J'ai beaucoup aimé Flaubert et j'ai gardé pour sa mémoire un véritable culte. C'est le meilleur, le plus brave homme que j'aie connu et le plus magnifique écrivain aussi, mais enfin votre question me force à reconnaître que s'il était, artistiquement, très affranchi, — comme philosophe, il était l'homme de son temps et de son milieu, foncièrement conservateur, antirévolutionnaire. Je me rappelle que lorsque je le connus, je collaborais à la *Tribune*, feuille où Pelletan, Ferry et d'autres combattaient pour les idées libérales. Flaubert me regardait un peu comme une curiosité et il me dit, un jour : « Enfin que veulent-ils donc, tous ces républicains? » Flaubert n'a jamais été préoccupé de questions sociales ; c'était, au fond, un bourgeois enragé.

« Littérairement, c'était et ce n'était qu'un lyrique venu au confluent de Balzac et de Hugo ; il n'était pas du tout l'homme de *Madame Bovary*. Il arriva qu'il fut agacé par les prétentions naturalistes de Champfleury et il écrivit ce roman « pour, ainsi qu'il le disait, montrer à ces gens-là ce que c'était qu'un livre réaliste ». Et tenez, on y découvre bien les vraies tendances de Flaubert au point de vue social, dans la complaisance avec laquelle il a accablé Homais de tous les ridicules. Longtemps, moi aussi, j'ai considéré ce pharmacien comme le type du sot prétentieux qui se pare d'intellectualité à l'aide de tous les lieux communs. Depuis, mon opinion a changé et j'ai reconnu que la victime des sarcasmes de Flaubert avait raison et que, seul en somme, il représentait bien authentiquement, dans l'œuvre du maître, le progrès. J'ai du reste plusieurs fois été tenté d'écrire un panégyrique de Homais. C'était chose presque trop facile. »

— Mais disons-nous, cet exemple ne montre-t-il pas que l'affranchissement de la pensée est peut-être plutôt affaire de nature, de tempérament, que d'intelligence et de savoir, car, semble-t-il, s'il en était autrement, à égal degré de culture, les hommes devraient sur toutes les grandes questions, penser de même.

« Votre observation doit être juste. Sinon, comment expliquer que sur cette Affaire Dreyfus, à laquelle je reviens parce qu'elle a réellement départagé les écrivains et les penseurs en deux camps bien tranchés, nous avons trouvé contre nous certains hommes que tout appelait dans nos rangs ? Ce fut même, pour nous, quelque temps, un jeu de nous demander de quel bord auraient été quelques-uns des grands disparus. Hugo et Renan par exemple, celui-ci avec douceur mais de façon bien déterminée cependant, auraient été des nôtres ; à n'en pas

douter, Flaubert, Goncourt, Taine auraient pris rang parmi nos adversaires ; Goncourt avait, pour les juifs, une haine exaspérée ; Flaubert, lui, se moquait de cela, mais il était pour les choses établies, pour l'autorité. Quant à Taine, l'évolution de la fin de sa vie, assez déconcertante, enlève toute illusion.

« Et si, parmi les vivants, l'attitude de Coppée me laisse sans surprise comment comprendre la conduite de Lemaître, d'esprit si avisé, si fin, si libéré ? Comment expliquer, chez un tel homme, semblable erreur ? Et Soury et tant d'autres !

« Oui, il y a des différences profondes d'ordre physiologique, destructure de cerveau, il y a l'atavisme, l'hérédité, tout cela concourt à la formation des caractères. Certains naissent hommes libres, d'autres restent esclaves, bien peu même ont vraiment le courage de la liberté. »

— Là, insinuons-nous, pourrait peut-être intervenir efficacement l'éducation.

« Oui, oui, c'est peut-être possible, mais, le problème est très complexe, obscur de tant d'inconnu... »

Pour texte ou paroles conformes :

JEAN RODES

Le Père Perdrix [1]

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IV

Voici : la chose avait été prévue. Les trois enfants, Jacques, François et Marie s'étaient dit : « Un beau matin nous irons tous ensemble voir le Vieux. » Ils s'étaient entendus, ils lui avaient écrit. Marie devait arriver par le courrier avec Jules Passat, son homme, et ne pas emmener ses deux filles parce que le Vieux les connaissait déjà et que le voyage eût fait trop de dépense. François devait venir avec sa femme, Jacques avec la sienne et, comme il était mécanicien, le voyage en chemin de fer ne lui coûterait rien, et il aurait avec lui ses deux enfants.

Le Vieux se préparait à ce jour : « C'est ces deux pauvres petits, surtout, que je voudrais voir. Savoir bien à qui ils ressemblent ! » La Vieille, en ramassant son cresson, ramassait des idées : « Mon Dieu ! je voudrais qu'ils soient arrivés déjà. »

Cette nuit-là, vers les quatre heures, il y eut un orage, et le tonnerre et la pluie se mêlaient et résonnaient l'un et l'autre. Ils avaient sans doute pris une voiture couverte, mais comme les enfants devaient avoir peur ! Bientôt tout se calma et, vers six heures, ce fut un matin de septembre mouillé ; la rue était lavée, le ciel un peu voilé, et la fraîcheur voyageait si délicatement dans l'air qu'on eût dit que les cœurs aussi étaient mouillés.

Jacques et François arrivèrent à sept heures. La voiture était pleine : une pleine voiture de Perdrix ! Elle vint comme cela : on n'ose pas croire que la chose est vraie. François sauta à terre et tint le cheval par la bride pour que les femmes pussent descendre. Les deux enfants se penchaient.

---

1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 mai 1902.

Le Vieux en prit un dans chaque bras. Le petit était un petit chat grillé comme son père, mais la petite était blonde et d'une autre espèce. Tout de suite ils l'appelaient grand-père, lui tiraient la barbe et aimaient ses lunettes noires. Avant que tout le monde fût entré, il s'asseyait et les avait déjà sur ses genoux.

— Dame ! mon père, si tu veux les croire, ils t'auront bien vite fatigué.

Il les posa. On s'embrassait. Les garçons l'embrassaient comme on s'embrasse entre hommes, avec une sorte d'élan. Il saisissait les brus, d'une main, sous le menton, en appuyant les doigts sur les joues et les baisait bruyamment. Et quand il eut fini, il dit :

— Ah ! mes deux pauvres petites femmes, venez donc, que je vous embrasse encore un coup !

Tout le monde s'assit et le Vieux disait, comme autrefois, du temps où il gagnait sa vie :

— Dame ! on n'est pas ici pour s'amuser. Si nous trinquions en attendant les autres.

La Vieille apporta des verres et une bouteille, et le Vieux :

— Tu ne vois pas, mon Jacques, Déry le cordonnier qui dit : « Ce n'est pas vrai qu'il est mécanicien au chemin de fer. Les mécaniciens, c'est des gars qui sortent des écoles d'Arts et Métiers. »

Et Jacques répondait :

— Laisse-les donc, mon père. Tu sais bien qu'il y a partout des jaloux.

Pierre et Marie arrivèrent à huit heures. Tout d'un coup ils ouvrirent la porte, et ils étaient au milieu de la bande.

— Pourquoi donc que vous n'avez pas emmené les deux enfants ? Ce n'est pas si souvent qu'on se réunit.

Il y eut une tournée d'embrassades, et les petits avaient un peu peur. La Vieille apporta deux verres :

— Ce n'est pas tout. A présent il faut trinquer.

La veille au soir, le Vieux avait tué un lapin. Il les soignait, les comptait, les sentait croître et pensait : « J'ai une mère lapine qui doit peser dans les six livres. Comme elle va faire notre affaire ! » La Vieille avait acheté un rôti de cochon et, s'il n'y avait pas assez, on pourrait toujours faire une omelette. Il y avait dans le placard trois bouteilles de vin,

d'ailleurs l'auberge était porte à porte. L'odeur du fricot montait, et les cri-cris de la graisse semblaient les premiers bouillonnements d'une promesse. Le Vieux dit :

— Dis donc, ma Vieille, puisqu'il y a bien de quoi, ils vont tous aller dire bonjour à leur cousin Bousset et ils ramèneront le petit Jean pour manger avec nous.

Le petit Jean Bousset avait vingt et un ans et était sorti de l'École Centrale avec le n° 8. Il travailla comme une bonne petite fille à qui l'on dit : « Maintenant que tu es une grande fille, il faut t'occuper. Tu vas faire de la dentelle. » Ses yeux bleus avaient un joli regard qu'autrefois l'on eût dit timide et caché derrière un buisson, mais qui rayonnait avec plus de force depuis qu'il était soutenu par un diplôme. Et sa mèche blonde semblait un accent.

Il revint avec eux tous.

— Ah ! mon petit Jean, je suis content que tu sois venu. Et puis je vous réponds qu'il ne vaut pas cher. Arrive là, mauvais gars !

Et le Vieux l'embrassait avec ses vieilles lèvres molles et déshabituées.

Quand tout le monde fut à table, il y eut un rayonnement. Le Vieux avait faim à cause de la misère, ses enfants avaient faim à cause du voyage et la Vieille, comme une ancienne cuisinière, aimait à sentir l'abondance. Le lapin dans les assiettes, le vin dans les verres, le pain sur la table, formaient un appétit derrière lequel on sentait encore d'autres choses à manger et d'autres choses à boire. Les idées s'arrêtaient sur le rôti, se complétaient avec du fromage et du pain, après quoi elles partaient du côté du café, du côté de l'eau de vie et se reposaient sur l'après-midi tout entière où l'on aurait de la goutte dans les verres. Comme un jour de voyage, le Vieux se voyait emporté, se poussait lui-même, et toutes les forces de sa vie surgissaient et semblaient élever son cœur au-dessus de la table.

Les heures de l'après-midi étaient encore à venir, le temps était encore à naître, la joie ne se balançait pas même et restait au-dessus de la chambre comme une nuée calme et profonde. Chacun mangeait avec sentiment. Quelques mots parfois :

— Je me dis : C'est drôle ! Ils sont tous sortis de cette chambre et à présent les voilà aux quatre coins du monde.

Ou bien encore :

— Je suis une vieille bête. Quand j'y pense, ça me prend, ça m'arrête. Les enfants s'en vont, et puis c'est comme s'ils étaient perdus.

— Voyons, père, répondaient les brus, vous savez bien qu'il faut qu'on se quitte, qu'on a chacun ses affaires.

La viande blanche des lapins ne ressemble pas à grand' chose et l'on n'en garde guère que le poids du pain et la chaleur du vin qui l'accompagne. Mais, avec le rôti de cochon, l'on vit arriver véritablement de la viande. Le gras est aussi bon que le maigre; dans chaque bouchée il faut les mêler l'un à l'autre, et l'ensemble acquiert un goût de noisette. C'est une viande substantielle qui se colle au corps, dont on garde un souvenir dans la poitrine et qui vous reste à la sortie de table comme une force absorbée, comme de la viande qui s'ajoute à la vôtre.

Par la fenêtre, le banc, que l'on apercevait au pied du mur d'en face, se reposait à l'ombre, tendait sa planche, écartait ses pieds grossiers et demeurait là pour d'autres jours, avec un silence rassuré d'objet quotidien.

Le Vieux dit :

— Tenez, voilà mon compagnon. Ce n'est plus un banc, c'est un frère. Vous voyez d'ici ma position. Ça tale un peu les fesses. Quand je marche, je le sens encore, et des fois il me semble que je l'emporte à mon fond de pantalon.

Depuis longtemps les trois bouteilles de vin étaient bues. Il y avait trois autres bouteilles et l'on procédait par bandes de trois parce que l'on appréciait la soif en gros. C'était un de ces vins clairets que l'on n'aime pas dans les maisons ouvrières, et dont la chaleur est lente. La troisième bouteille elle-même semblait une moquerie, une de ces boissons aigres que l'on fait avec de l'eau et du raisin confit. Mais voici qu'à la quatrième bouteille l'on sentit cela dans les pommettes, dans les mains, dans les yeux, et que deux ou trois choses commençaient à s'allumer. Et à la cinquième, l'auberge du « Petit Salé », « douze sous la bouteille », la « chaleur des vignes », formaient des idées généreuses. Le Vieux déraisonnait avec grandeur et s'accroissait à chaque

verre de vin, comme un propriétaire s'accroît d'une vigne, s'accroît d'un champ, et il voulut que la Vieille fît l'omelette.

— Mais non, père, mais non, ça suffit.

— Ah ! nom de Dieu, vous m'embêtez ! Vous êtes ici pour manger.

Ce fut beau, ce fut un jour de la vie des riches. Les ventres pleins s'étendent et rayonnent parmi les idées comme un cœur chargé. Il y avait des illuminations soudaines qui parfois éclairaient telle habitude de la vie présente, tel souvenir de la vie passée et montraient l'avenir semblable à une grande clairière. Ce fut un beau repas. L'omelette se mange sans faim et garnit les derniers coins où l'on pouvait encore caser un plaisir. Le vin l'arrosait, s'étendait sur elle, comme un bonheur au-dessus d'un front, comme un lac au milieu des verdures. La vie est bonne et les hommes sont bons. On s'entendrait avec n'importe qui et l'on saurait lui parler. On possède chez soi la grandeur et la force. C'est la famille humaine avec ses moutonnements, ses regards croisés et ses communions multipliées. Il n'est pas vrai que l'on soit pauvre.

— Dis donc, mon Jean, raconte-leur donc comme tu as trouvé une bonne place !

Oui, le petit Bousset avait trouvé une bonne place, et dans son pays. Avec deux heures de voiture et une heure de chemin de fer, on arrivait. C'était dans une fabrique de produits chimiques où, tout de suite, malgré son jeune âge, il remplirait les fonctions d'ingénieur. D'ailleurs, ce que l'on fait importe peu ; mais, l'essentiel, c'est qu'il gagnerait quatre mille francs par an. Le directeur lui-même l'avait demandé, parce qu'il voulait s'entourer de tout jeunes gens, disciplinés et curieux de leur métier.

— Hein ! mes gars, qu'est-ce que vous en pensez ?... disait le Vieux.

Et le petit Jean Bousset n'était pas fier. Naturellement, il se rendait compte de sa valeur et parlait comme quelqu'un qui sait.

— Et surtout, mon Jean, disait François, être bon pour l'ouvrier. Se rendre compte qu'ils ont besoin de gagner leur vie et qu'il faut bien de temps à autre boire un coup.

Jean répondait :

— Oh ! ma foi, je ne serai pas mauvais garçon, pourvu qu'on soit poli... et qu'on travaille.

A la sixième bouteille il n'y eut pas assez de vin. Les cœurs se tendaient, les gosiers acceptaient, les mains étaient chaudes. De la table partaient des ondes qui s'élargissaient, venaient aux convives, bourdonnaient à leurs oreilles et les unissaient l'un à l'autre comme un lien d'alcool, comme un lien d'amour. Il fallut deux autres bouteilles, et l'on ne savait pas ce qu'il ne fallait pas. La Vieille apportait le fromage.

— Enlève-nous ça de là ! disait le Vieux. J'en vois assez pendant toute l'année. Nom de Dieu ! c'est bien la moindre des choses que je mange aujourd'hui ce qui me plaît. Et puis, va nous chercher un paquet de biscuits.

Tout le monde trouva que c'était de la bêtise.

— Allez, allez ! Puisque je vous le dis...

Ils les trempaient dans le vin, en bavardant, les agitaient un peu, et, lorsqu'ils allaient pour les porter à leur bouche, le biscuit, d'un seul bloc, s'effondrait dans le verre. Ils en restaient le bec ouvert, comme des moineaux dans l'attente.

— Ce n'est pas de la bonne marchandise, disait le Vieux.

Ensuite ils buvaient le vin pâteux qui restait au fond, s'en fatiguaient et le lançaient dans la cendre du foyer pour le remplacer par du vin qui coule et rince la dalle.

Mais le moment du café est si bon ! Le café est du café, mais il y a surtout la fin du repas, alors que ça y est et que tout ce qui s'ajoute est un plaisir en plus. Le café chaud, une bonne gorgée, un parfum, une satisfaction dernière qui se prolonge et réveille tous les échos du bien-être... Et l'on sent le bonheur et l'on ne se donne plus la peine de vivre parce que quelque chose vit en nous et parle. Le Vieux dit :

— Ah ! vous ne connaissez pas ma pipe ! J'ai une pipe et vous allez voir si ce n'est pas vrai qu'elle commence à être culottée. La voilà. Hein !...

C'était une pipe en terre de deux sous, à long tuyau, et dont l'intérieur du fourneau était un peu noirci. Elle passa à la ronde et les hommes la sentaient. On a sans doute

le vin couleur de pipe culottée. Et, désignant Jean Bousset, le Vieux s'écriait :

— Ah dame ! c'est celui-là qui me l'a donnée. Quand je vous dis qu'il n'y en a pas un autre comme lui ! Il vient, il s'assoit sur le banc : « Vieux, donne-moi une prise ! » Moi : « Et toi, bourre ma pipe. » Et voilà, on reste à côté l'un de l'autre. Et puis je vous réponds qu'il sait causer ! Moi, je ne suis qu'une vieille bête, mais tout de même ça me va. Comme il dit : « Tu comprends, mes parents se sont imposé des sacrifices. A présent, je vais gagner quatre mille francs, c'est vrai, mais auparavant combien je leur ai coûté ! » Pauvre enfant, va !

L'eau de vie venait de chez le père Rondet. On la payait trente-huit sous la bouteille et elle avait un bouquet. Tout le monde, dans la ville, savait que le père Rondet l'épicier avait du bon café et de la bonne eau de vie : il se servait depuis plus de trente ans dans la même maison, et on lui fournissait de la marchandise pas comme aux autres. On la sentait dans l'arrière-gorge, qui vous remontait encore au palais. Les grosses bouffées de la pipe sortaient : pouf ! pouf ! irritaient la poitrine et faisaient cracher, si bien que l'eau de vie semblait un cordial qui va droit au cœur.

— Mes enfants disait le Vieux, nous avons un bon moment à passer ensemble. Vous dites que vous partirez vers les sept heures. Il faudra encore manger un morceau.

Il disait :

— Vois-tu, mon Jacques, moi quand j'y pense que tu es mécanicien et que tu gagnes bien ta vie, je me dis : « Tout de même c'était un bon garçon. » Tu avais bien tes défauts comme tout le monde, mais tu ne buvais pas. Quand monsieur Edmond Lartigaud t'a donné un coup de main pour entrer au chemin de fer, je ne pensais pas à ce métier-là. Mais surtout, mon gars, moi j'ai peur. Des fois, dans tout ce monde, il paraît qu'il y a des grèves. Ne les écoute pas. Il y en a des tas qui attendent les places, et ce sont ceux-là qui font mettre les autres en grève pour leur marcher sur le pied. Et toi, mon François, tu n'es pas un mauvais garçon. Seulement tu aimais à boire. Je ne dis pas que ce soit un défaut, ça dépend des moyens qu'on a. Que veux-tu ? Tu aurais pu te faire une position comme ton frère, au lieu de

travailler chez les autres. Mon pauvre gars, je me rappelle que je t'avais mis à la porte de la maison. Il y a bien un peu de ta faute, tu n'avais pas dessoûlé pendant huit jours. Mais quand même je n'aurais pas dû le faire. Je t'ai crié : « Fous le camp ! Tu me fais honte. » Tu n'as rien répondu, tu n'as pas le vin mauvais. Tu es parti, tu es resté un an sans m'écrire. Je pensais : « Mon Dieu ! Savoir s'il ne lui est pas arrivé quelque chose ! » J'en ai parlé à la gendarmerie. Quand tu m'as écrit, tu ne sais pas ? Eh bien ! c'est le petit Jean Bousset qui m'a lu ta lettre ; j'en pleurais. Ta pauvre mère disait : « Tant mieux donc, mon Dieu ! » Ah ! mon François, tu serais bien n'importe quoi, que je t'aimerais autant que les autres.

Et il disait à Marie :

— Toi, ma grande, je suis content que tu aies trouvé un homme pareil à celui-là. Je l'aime comme mes garçons. Oui, il y a des moments où je pense à lui tout seul. Dernièrement, quand il a eu le bras cassé, je me disais : « Il aurait bien mieux valu que ce soit à toi que la chose soit arrivée. Tu es là, le cul sur ton banc, et que tu aies un bras de plus ou de moins, tu n'es tout de même qu'un bon à rien. »

Et la bonne eau de vie, et la bonne eau de vie ! Elle avait une couleur jaune dans le gros verre, une chaleur qui n'appartient qu'à l'eau de vie et qui semble un bouillonnement. Elle vous passait dans la bouche, descendait et apportait son cœur. Les premières gouttes sont beaucoup moins bonnes ; mais ensuite elle se transfuse et pénètre jusque dans les bras. La conquête du monde est facile : on le prend sur sa poitrine, on l'embrasse, il vous aime. Puis ce bien-être des grandes digestions, cette flambée, ce feu sur du fer ! Allons jusqu'au pôle, allons jusqu'aux cieux, passons et traversons les choses.

— Ah ! mes enfants, vous devez me croire plus malheureux que je ne suis. Les premiers temps, j'ai cru à la misère. Il est vrai que c'est dur en commençant. Mais je vous vois tous et ça y est. Vous êtes là, vous allez dire que je suis un imbécile ou que je suis soûl, mais il me semble que je vous porte encore dans mon pantalon, que je vous sens sur moi comme si vous n'étiez pas encore au monde.

— Ah ! père, vous nous faites de jolis compliments ! ... disaient les brus.

La soirée continua, de la bouteille aux verres. L'air obscur de la chambre entourait la table, mais l'air, mais la chambre n'existaient pas, parce que les poitrines étaient garnies d'eau-de-vie. Plus forte que l'amour, ô mon beau souffle, elle s'exhalait encore et, par dessus les paroles et par dessus les pensées, montait et dominait le monde comme un ange aux ailes étendues. Des profondeurs de la conscience on la sentait venir : elle était Jacques, François et Marie, puis les enfants, puis Jules Passat, puis Jean Bousset, puis tout le bonheur, un long repas qui dure autant que la vie et la nourrit à jamais. Parfois elle éclatait ainsi qu'une fusée, vous projetait en avant et vous mettait en danse. Si le monde est beau, si les cœurs tremblent, s'il existe des chansons, eau de vie d'un soir, sois bénie !

Et les heures venaient, se fixaient un instant, le coude sur la table, puis se rassasiaient et roulaient comme un sang chargé. Les heures vinrent jusqu'à sept heures; mais quand ce fut la dernière, il y eut un frisson, car elle se dressait et vous menaçait de ses yeux. Ah ! l'alcool n'était rien ; le monde s'agitait et se chargeait d'une heure nerveuse. On n'osait faire un geste, de peur de la troubler; il semblait qu'elle eût suivi le bout de vos doigts !

— Vous en allez pas, vous en allez pas... disait le Vieux.

Et quand il se leva, il ne put y tenir, s'écroula sur sa chaise, et il sentait ses sentiments tourner comme une machine à répétition :

— Vous en allez pas, vous en allez pas...

Ils se levaient tous :

— Oh ! Marie reste au moins ! Ma grande, c'est toi que j'aime le mieux si tu pouvais rester.

Sept heures sonnaient. Les mains s'agrippaient comme des crocs.

— Toi, ma grande, nous t'avons toujours gardée. Que Jules s'en aille ! Reste ici pour huit jours. Prends-nous et garde-nous. Tu sais bien que je ne t'ai jamais fait de peine.

Elle restait toute frémissante, comme un bloc qui va tomber. Jules dit :

— Reste, nom de Dieu ! Je m'arrangerai avec les petites.

C'est ton père.

Sept heures s'exhalait comme un soupir qui soulage. Le spasme était bon et jaillissait avec fécondité.

Ils partirent tous : le cheval attelé, les roues de la voiture, et l'air qui s'ébranle et s'écoule. Les brus disaient :

— On vient ici pour le voir, et puis il ne sait pas ce qu'il dit et cause du désagrément.

CHAPITRE V

Les pauvres sont une chose publique.

La grande Marie resta huit jours et elle faisait ses manières avec ses grands bras : « Ne crains rien, mon père. Pas plus Jules que moi, si tu as besoin de quelque chose... » On l'entendait jusque dans les maisons voisines ; elle était heureuse de parler comme sur la place et fortifiait sa voix afin de lui donner au moins la vérité qui sort des grands bruits. On la voyait encore, les manches troussées, le tablier levé d'un coin, moitié dimanche, moitié travail, passer dans la maison, secouer une marmite, glisser un coup de balai, arrêter les passants : « Oh ! oui, pour sûr, Jules est un bon ouvrier... », porter à tout ses embarras, ses paroles, son travail et remuer le monde autour d'elle comme un événement qu'on n'attendait pas. La Vieille descendait, avec une bouteille dans la poche de sa jupe, entrait par les derrières parce que les marchands de vin n'ont pas le droit de vendre au détail et remontait en pensant au Vieux qui aimait boire. Elle tua des lapins, alla à la boucherie, achta eta des fruits au marché et, pendant huit jours cuisina, les brides derrière la tête, avec des voyages chez l'épicier, du sel, du poivre, du café, du beurre.

Ils étaient tous là, gardant des pensées souterraines, des ardeurs du fond des entrailles qui leur montaient comme à des bêtes, et les femmes, surtout, qui cousent et lèvent les yeux, se lançaient au bruit. Les petites villes sont des réservoirs de rage et portent la grande injustice des hommes qui vivent au creux d'un sillon. On commençait par des

paroles : « Ah ! la mère Perdrix, elle en fait des voyages ! — Ils lui useront bien les jambes à la faire marcher. — C'est qu'elle a deux propres à rien à nourrir. — Et puis, dame ! à cette grande il ne lui faut pas de la soupe ! » Ils se dressaient, s'approchaient, se réunissaient, se complétaient l'un l'autre et jetaient leurs mots au tas. Les ouvriers aisés dirent : « Ils se nourrissent mieux que nous » et leurs femmes ajoutaient : « Ils sont comme tous les gueux, ils n'ont rien à perdre. » Chez Regrain le sabotier, chez Déry le cordonnier, on mangea la soupe en se rappelant la viande et, comme quelqu'un disait : « Ce n'est toujours pas votre argent ! » Déry le cordonnier sauta pour répondre : « Comment ce n'est pas notre argent ? Et le bureau de bienfaisance, qui est-ce qui lui fournit les fonds ? » Les Messieurs du Sénat à qui l'on soumit la question eurent un discours sage :

— Evidemment on ne peut pas les blâmer d'aimer leurs enfants et j'admets la réunion du premier jour. Pourtant, si la municipalité fournit des subsides aux indigents, on est bien amené à croire qu'elle veut nourrir Perdrix et sa femme qui sont de la commune, mais non leur fille, qui est je ne sais d'où et pour laquelle le bois, le pain, la viande, sont le résultat d'un vol pratiqué sur les nécessiteux du pays.

Marie-Louise, une fois, tomba dans la bande. A cause du vin blanc les doigts de ses mains vivaient une drôle de vie qui l'agitait jusque dans les avant-bras et, à cause de sa richesse, elle avait pris certaines habitudes de bon ton comme d'appeler tout le monde Madame :

— Voilà un gars qu'on lui a retiré la misère de sur le dos. Oui, Madame, je parle de Jacques Perdrix. C'est Monsieur Edmond qui l'a fait entrer au chemin de fer. Le Préfet lui avait dit : « Vous entendez, faudra pas vous gêner quand vous aurez quelqu'un à faire placer. » Monsieur Edmond a écrit... je ne sais pas comment on les appelle... à l'Ingénieur... Eh bien ! Madame, ils sont tous venus chez le Vieux et il n'a même pas daigné venir nous voir. J'ai dit à Monsieur Edmond : « Tu entends bien, mon ami, si jamais tu t'occupes de quelqu'un, c'est à moi que tu auras affaire ! »

On lui répondait :

— Oh dame ! Vous avez bien fait, Madame !

— C'est comme cette grande : Monsieur Edmond donne

cinquante francs par an au bureau de bienfaisance. Eh bien, Madame, c'est cinquante francs qu'elle nous coûte.

Elle ajoutait :

— Et puis, son Jacques, il ne gagne peut-être pas tant d'argent qu'ils le disent. Ça n'est jamais qu'un ouvrier.

Et quand elle fut partie, l'on dit :

— Elle est soûle, mais elle a bien raison tout de même.

Il y eut beaucoup de paroles prononcées qui accompagnaient la grande Marie dans ses voyages, et des rideaux soulevés par derrière elle, afin que l'observation des maisons n'eût pas un voile. On l'interpellait par quelque porte ouverte :

— Eh bien, Madame Marie?

— Oui, Madame, je suis chez ces deux pauvres vieux. Vous comprenez qu'à leur âge j'ai raison de les aider.

— Oh, certainement! Il faut bien que les jeunes aident les vieux.

Et trois mille hommes comptaient leurs charités sur leurs doigts et jouissaient, à la voir, d'un plaisir curieux où se combinaient la joie d'un événement et la pensée des feuilles d'impôts où les centimes additionnels vont s'accroissant.

Mais ce fut Monsieur Edmond qui donna le grand mot, car les bourgeois savent s'y prendre. Monsieur Edmond Lartigaud avait encore été atteint par la goutte. Pendant les derniers mois, il s'était pourtant soigné, absorbant du salicylate et ne mangeant plus que des viandes blanches; mais, bientôt, il y renonça, parce que se priver de tout constituait une autre maladie. Il fut pris à la cheville et au poignet et dut garder tout le jour la jambe gauche étendue, le pied s'appuyant sur un tabouret, tandis que la douleur régnait et dominait le monde. Mais cette fois-ci, quand la goutte eut passé, il ne fut pas guéri. Il ne pouvait pas marcher, son ventre s'était épaissi et il dut prendre une canne, comme une marmite à trois pieds. Puis à rester assis il s'épaissit encore et, tandis qu'il voyait ses cuisses s'accroître et se capitonner, il les sentait lourdes, fixées, pareilles aux colonnes d'un temple. Ses reins s'entourèrent aussi, avec la forme des éléphants, et son dos bombé qui, pourtant ne fléchissait pas, semblait un paquet qu'on lui eût appliqué

tout au-dessus des fesses. Il vécut sur son fauteuil, dans la salle à manger. Les fenêtres donnaient sur la rue et, la table auprès de son ventre, il se sentait bien chez lui. On ne peut pas dire que ce fut un grand changement car, à cinquante-deux ans, l'âge est venu où l'on a marché, chassé, roulé pour toute sa vie. D'ailleurs, s'il ne lui restait plus les jambes, du moins lui restait-il l'estomac, et sa fortune lui permettait de garnir sa table et de penser pendant chaque repas qu'il n'y avait au monde d'autres limites que celles de son ventre.

Monsieur Edmond n'aimait pas lire, parce que dans les livres on raconte ce que l'on veut et parce que la lecture donne envie de dormir. Il avait lu des romans au temps de sa jeunesse et en gardait un souvenir où se mêlaient les bocks du Quartier Latin et les idées un peu folles des jeunes gens. Il connut pourtant un ou deux romans d'Émile Zola et lorsque le héros disait : « Merde! » Monsieur Edmond pensait : Comme cela est vrai! Il eut toutes les idées que l'on amasse dans la bourgeoisie des campagnes où le plein air ou, comme on dit, la libre nature, emplit la tête, et où les bons repas remontent du ventre au cerveau comme de la matière dans les pensées.

Mais pourtant il n'était pas encore heureux. Un ventre, c'est bien, mais quand le ventre est plein, quand le ventre est trop plein et que l'on reste avec sa tête vide dans un fauteuil auprès d'une table, ne semble-t-il pas qu'il manque quelque chose et ne se rappelle-t-on pas que le bonheur est l'état de celui à qui rien ne peut manquer. Monsieur Edmond regardait par la fenêtre l'air de la rue et se renfermait comme lui entre des rangées de maisons. Il reflétait, comme les vitres, les passants et les pierres et acoquinait ses idées à n'importe quoi, pourvu qu'elles fussent remuées un peu.

Un jour tombèrent du ciel cette histoire Pérdrix et Jacques le mécanicien. Il semblait à Monsieur Edmond qu'une injustice avait été commise et que, parmi la filiation des pouvoirs, quelqu'un, bravant le sien, avait blessé la loi. Il en ressentit une douleur particulière de vanités et d'habitudes atteintes comme si ses veines charriaient une esquille, comme si une paille compromettait sa base d'or. Dans ces

sensibilités grasses où une bulle de sang menace d'une apoplexie tout remonte avec épaisseur à la nuque. Jacques Perdrix n'avait pas fait sa visite à Monsieur Edmond, et Monsieur Edmond possédait jusqu'au cœur l'idée de justice.

Le maire était un charpentier gai, rouge, rond, qui occupait trois ouvriers et regardait les choses comme un patron qui les gouverne et les comprend. Sa barbe noire ajoutait à son visage ce qu'ajoute une barbe à l'intérieur de laquelle un homme semble se recueillir et savourer ses pensées. Patron et fils de patron, il avait pris en face de la vie l'assurance de ceux qui n'ont qu'à continuer une marche en avant et qui la poursuivent avec tous les avantages d'un bien-être facile. Un jour, quelqu'un lui expliquait n'importe quoi et terminait en disant :

— Comprends-tu ?

Le charpentier répondait :

— Oui, oui ! Moi, je comprends tout.

Voici pourquoi Lamoureux fut nommé maire, et sa situation, le portant au-dessus de sa classe par une série de relations qui mêlent la vie d'un maire à celle de ses principaux administrés, le grandissait dans ses actions et dans ses paroles, comme un homme dont la science s'est étendue.

Une après-midi, il passait devant la fenêtre de Monsieur Edmond, lorsque Marie-Louise annonça : « Tu voulais parler à Lamoureux... » Elle ouvrit elle-même la fenêtre.

— Hé, Lamoureux ! Écoutez donc un peu.

Monsieur Edmond se leva, tandis qu'on approchait son fauteuil de la fenêtre, se soutint avec sa canne, pesa pendant trois pas cent cinquante kilos, s'assit et se trouva en face de Lamoureux debout dans la rue. Il avait fait sa rhétorique. La conversation fut brève ainsi que chez les bourgeois où la fortune a tant d'importance qu'elle limite les paroles :

— Enfin, Lamoureux, il faut donc que ce soit moi qui vous le dise, moi, un impotent, qui surveille les affaires de la commune ! Voilà un homme qui a trois enfants, qui reçoit des visites et qui se procure à nos frais les avantages de la compagnie de sa fille, si bien que huit jours passent et qu'on en est à se demander si des mois ne passeront

pas encore, pendant lesquels, non contents de nourrir nos pauvres, il nous faudra nourrir les invités de la misère. Ah ! la chose est facile ! Lamoureux, les indigents font boule. Moi, j'envisage un autre côté de la question. Nos moyens sont limités, souvenez-vous-en, et nous devons les arrêter là où commence une autre assistance. Je le sais, l'y ayant fait entrer : Jacques Perdrix est au chemin de fer ; or si François Perdrix garde un peu de l'argent qu'il consacre à boire et s'unit à son beau-frère, un père aura nourri trois enfants, trois enfants nourriront un père ! Est-ce cela, Lamoureux : S'ils viennent le voir, c'est qu'ils tiennent à lui ; si vous tenez à lui, faites-lui une pension !

Lamoureux dit :

— Et pourtant, Monsieur, s'il est malade...

Il levait sa main droite, la gardait ouverte et semblait porter une réponse dans la paume.

— Je vous attends là, Lamoureux. Suis-je médecin ?

— Ma foi oui, Monsieur !

— Bien ! Suis-je médecin ?... Alors, je vous le dis : Autrefois, peut-être... et encore, le sais-je s'il eut rien à la vue ? Puis, vous vous occupez, moi je m'occupe. Il peut marcher, donc il peut travailler.

C'était tout.

— Hum ! fit Lamoureux.

Bref, quinze jours plus tard, sur la proposition du maire, le père Perdrix fut rayé du bureau de bienfaisance.

(A suivre.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

De l'imagination et de l'expression chez M. Alfred Jarry

Dans le mémorable dialogue entre le Père Ubu et sa Conscience que chacun peut lire en achetant l'*Almanach illustré du Père Ubu*, on n'a pas assez remarqué de très importantes paroles :

Con. — Il faut laisser les femmes faire des enfants.

P. U. — Elles en feront toujours assez du moment que les hommes les aideront quelquefois à les faire. Et moi, je veux bien leur donner l'exemple et leur en fabriquer tant qu'on voudra.

Con. — Ne vous vantez point, père Ubu ; rappelez-vous que quand vous en avez fait dix-huit dans votre journée, on se fiche de vous parce qu'après, et au moins jusqu'au lendemain à l'aube, vous ne pouvez plus.

C'est de ces quelques lignes que M. Alfred Jarry a sans doute tiré l'idée première du Surmâle (1) : un homme futur d'une telle puissance sexuelle qu'il puisse indéfiniment répéter le même acte, avec la précision d'une machine et sans qu'il y ait chez lui usure des tissus ou apparente déperdition de force ; car pour survivre à l'âge où le métal et la mécanique règnent sur le monde, il faut que l'homme se soit adapté au milieu et soit devenu « plus fort que les machines comme il a été plus fort que les fauves ».

Les inventions de M. Alfred Jarry, qui paraissent d'abord déconcertantes, sont toujours déduites selon les règles de la plus rigoureuse logique et soumises aux lois de la mathématique universelle, et si l'ordre accoutumé des phénomènes physiques y semble dérangé et interverti, c'est que, dans sa pensée, l'auteur les considère à peu près en dehors du temps et de l'espace, dans des cas-limite où le signe — et le signe + s'équivalent.

Mais afin d'être compris tout de même par les gens d'intelligence moyenne, il reprend, sous des formes diverses la démonstration du même théorème ; et il leur communique ainsi, par une fantasmagorie exacte et géométrique, la vision d'un monde extraordinaire et la joie un peu terrible d'une hallucination très lucide.

Ici la course de la quintuplette contre le train express sur la piste des dix mille milles — si vertigineuse que, strictement parlant, la quintuplette cesse d'adhérer au sol et s'enlève en un vol de vautour — donne, au contraire de ce qu'on attendrait,

(1) *Le Surmâle*, roman moderne. Éditions de *La revue blanche*.

l'impression, non de la vitesse, mais de l'immobilité absolue par la rapidité même des mouvements parallèles, et Jewey Jacobs, mort sur la machine où il est lié, genou à genou, avec ses camarades par des tiges d'aluminium, pédale plus éperdument que le plus vivant parmi les vivants de l'équipe : cependant le Surmâle, en un jeu d'enfer, devance le train et les cyclistes extravagants, sous une charge énorme de roses, dont il lui plaît de fleurir, par les portières ouvertes du wagon et au poteau d'arrivée, le voyage et l'avènement de sa partenaire prochaine, miss Ellen Elson.

Symétriquement, la course d'amour, dont le docteur Bathybius enregistre les chiffres ainsi que sur l'indicateur de la quintuplette s'inscrivait auparavant le nombre des kilomètres parcourus en une heure, inspire beaucoup moins des imaginations érotiques qu'une sorte d'horreur sacrée : il est fort naturel que des aphorismes métaphysiques et des figures légendaires s'interposent entre les personnages et leurs gestes apparents, d'une humanité alors toute schématique, au point qu'à propos d'eux il soit normal de concevoir l'existence de tous les êtres comme réduite à la rencontre des deux demi-cellules, mâle et femelle, et de songer en même temps à Priam, à Pâris, à Hélène debout sur les remparts de Troie et au

Trop cruel Destin, dur aïeul des dieux.

Les mots, chez M. Alfred Jarry, s'associent, selon les mêmes lois de précision romantique qui président chez lui à la formation des idées. Ainsi que chez Edgar Poe et chez Villiers de l'Isle-Adam, ils s'assemblent en groupes nouveaux et étonnent par des rapprochements inattendus : mais toujours chacun d'eux est employé avec toute sa vertu et toute son énergie et à des pages de distance ils imposent successivement un rappel d'idées voulu et nécessaire.

Que si le ronflement de l'automobile monstrueux de miss Ellen Elson suggère d'abord à André Marcueil le nom de *sirène*, le masque de chauffeuse en peluche rose, « qui lui donne une curieuse tête d'oiseau », lui remémorera « que les vraies sirènes de la fable n'étaient point des monstres marins, mais de surnaturels oiseux de mer. » C'est maintenant l'idée de mer qui domine et quand l'automobile, tout à l'heure, s'enfuira, la phrase rappelant la sirène sera celle-ci :

Ellen, qui avait une robe vert-pâle, parut une petite algue accrochée en travers d'un gigantesque tronc de corail emporté par un courant.

Comme M. Alfred Jarry est curieux à la fois de livres rares et délaissés et des plus récentes opérettes, le Théophraste de

l'*Histoire des plantes* et les thèses de Thomas d'Aquin se rencontrent en sa cervelle avec *les Travaux d'Hercule* de M. Claude Terrasse; et de là encore un caractère de sa langue, singulière et imprévue, mais dont il est aisé de surprendre, avec un peu de patience et d'observation, la parfaite exactitude et de découvrir aussi la secrète beauté.

Je ne sais si c'est, à proprement parler, la langue du roman et si elle conviendrait au récit des adultères bourgeois; mais il ne m'étonnerait point que ce fût plutôt une langue de poète, toujours rythmique, riche d'images latentes en ses formules les plus abstraites et si souple, si plastique que M. Alfred Jarry peut écrire demain, s'il lui plaît, quelque entier et absolu chef-d'œuvre.

PIERRE QUILLARD

Le Passant de Prague

En mars 1902, je fus à Prague. J'arrivais de Dresde. Dès Bodenbach, où sont les douanes autrichiennes, les allures des employés de chemin de fer m'avaient montré que la raideur allemande n'existe pas dans l'empire des Habsbourg. Lorsqu'à la gare je m'enquis de la consigne afin d'y déposer ma valise, l'employé me la prit. Puis, tirant de sa poche un billet depuis longtemps utilisé et graisseux, il le déchira en deux et m'en donna une moitié en m'invitant à la garder soigneusement. Il m'assura que de son côté il ferait de même pour l'autre moitié et que, les deux fragments de billet coïncidant, je prouverais ainsi être le propriétaire du bagage quand il me plairait de rentrer en sa possession. Il me salua en retirant son disgracieux képi autrichien. A la sortie de la gare François-Joseph, après avoir congédié les faquins d'obséquiosité tout italienne qui s'offraient en un allemand peu compréhensible, je m'engageai dans les rues vieilles, afin de trouver un logis en rapport avec ma bourse de voyageur peu riche.

Selon une habitude assez inconvenante, mais très commode quand on ne connaît rien d'une ville, je me renseignai auprès de plusieurs passants. Pour mon étonnement, les cinq premiers ne comprenaient pas un mot d'allemand, mais seulement le tchèque. Le sixième auquel je m'adressai m'écouta, sourit et me répondit en français :

— Parlez français, monsieur, nous détestons les Allemands bien plus que ne font les Français. Nous les haïssons, ces gens qui veulent nous imposer leur langue, profitent de nos industries et de notre sol qui produit tout, le vin, le charbon, les pierres et les métaux précieux, tout, sauf le sel. A Prague, on ne parle que le tchèque. Mais lorsque vous parlerez français, ceux qui sauront vous répondre le feront toujours avec joie.

Il m'indiqua un hôtel situé dans une rue dont le nom est orthographié de telle sorte qu'on le prononce *Porjitz* et prit congé en m'assurant de sa sympathie pour la France.

Peu de jours auparavant, Paris avait fêté le centenaire de Victor Hugo. Je pus me rendre compte que les sympathies bohémiennes manifestées à cette occasion n'étaient pas vaines. Sur les murs, de belles affiches annonçaient les traductions en tchèque

des romans de Victor Hugo. Les devantures des librairies étaient de véritables musées bibliographiques du poète. Sur les vitrines étaient collés des extraits de journaux parisiens relatant la visite du maire de Prague et des *Sokols*. Je me demande encore quel était le rôle de la gymnastique en cette affaire.

Le rez-de-chaussée de l'hôtel qui m'avait été indiqué était occupé par un café chantant. Au premier étage, je trouvai une vieille qui, après que j'eus débattu le prix, me mena dans une chambre étroite où étaient deux lits. Je spécifiai que j'entendais habiter seul. La femme sourit et me dit que je ferais comme bon me semblerait ; qu'en tout cas je trouverais facilement une compagnie au café chantant du rez-de-chaussée.

Je sortis, dans l'intention de me promener tant qu'il ferait jour et de dîner ensuite dans une auberge bohémienne. Selon ma coutume, je me renseignai auprès d'un passant. Il se trouva que celui-ci reconnut aussi mon accent et me répondit en français :

— Je suis étranger comme vous, mais je connais assez Prague et ses beautés pour vous inviter à m'accompagner à travers la ville.

Je regardai l'homme. Il me parut sexagénaire, mais encore vert. Son vêtement apparent se composait d'un long manteau marron au col de loutre, d'un pantalon de drap noir très étroit qui pendant la marche moulait un mollet qu'on devinait très musclé. Il était coiffé d'un large chapeau de feutre noir, comme en portent souvent les professeurs allemands. Son front était entouré d'une bandelette de soie noire. Ses chaussures de cuir mou, sans talons, étouffaient le bruit de ses pas égaux et lents comme ceux d'un qui, ayant un long chemin à parcourir, ne veut pas être fatigué en arrivant au but. Nous allions sans parler. Je détaillai le profil de mon compagnon. Le visage disparaissait presque dans la masse de la barbe, des moustaches, des cheveux démesurément longs mais soigneusement peignés et d'une blancheur d'hermine. On voyait pourtant les lèvres épaisses et violettes. Le nez proéminait, poilu et courbe. Près d'un urinoir, il s'arrêta et me dit :

— Pardon monsieur.

Je le suivis. Je vis que son pantalon était à pont. Dès que nous fûmes sortis :

— Regardez ces anciennes maisons, dit-il : elles conservent les signes qui les distinguaient avant qu'on ne les eût numérotées. Voici la maison à la Vierge, celle-là est à l'aigle et voilà la maison au chevalier.

Au-dessus du portail de cette dernière une date était gravée.

Le vieillard la lut à haute voix :

— 1721. Où étais-je donc ?... Le 21 juin 1721 j'arrivai aux portes de Munich.

Je l'écoutais, effrayé et pensant avoir affaire à un fou. Il me regarda et sourit, découvrant des gencives édentées. Il continua :

— J'arrivai aux portes de Munich. Mais il paraît que ma figure ne plut pas aux soldats du poste, car ils m'interrogèrent de façon fort indiscrète. Mes réponses ne les satisfaisant pas, ils me garrottèrent et me menèrent devant les inquisiteurs. Bien que ma conscience fût nette je n'étais pas fort rassuré. En chemin, la vue du saint Onuphre peint sur la maison qui porte actuellement le numéro 17 de la Marienplatz m'assura que je vivrais au moins jusqu'au lendemain. Car cette image à la propriété d'accorder un jour de vie à qui la regarde. Il est vrai que pour moi, cette vue n'avait que peu d'utilité; je possède l'ironique certitude de survivre. Les juges me remirent en liberté et, durant huit jours, je me promenai dans Munich.

— Vous étiez bien jeune alors? articulai-je pour dire quelque chose.

— Plus jeune de près de deux siècles. Mais, sauf le costume, j'avais le même aspect qu'aujourd'hui. Ce n'était d'ailleurs pas ma première visite à Munich. J'y étais venu en 1334, et je me souviens toujours de deux cortèges que j'y rencontrai. Le premier était composé d'archers promenant une ribaude qui faisait vaillamment tête aux huées populaires et portait royalement sa couronne de paille, diadème infamant au sommet duquel tintinnabulait une clochette; deux longues tresses de paille descendaient jusqu'aux jarrets de la belle fille. Ses mains enchaînées étaient croisées sur son ventre qui avançait vénérieusement, selon la mode d'une époque où la beauté des femmes consistait à paraître enceintes. C'est d'ailleurs leur seule beauté. Le second cortège était celui d'un juif qu'on menait pendre. Avec la foule hurlante et saoule de bière je marchai jusqu'aux potences. Le juif avait la tête prise dans un masque de fer peint en rouge. Ce masque simulait une figure diabolique dont les oreilles avaient à vrai dire la forme des cornets qui sont les oreilles d'âne dont on coiffe les méchants enfants. Le nez s'allongeait en pointe et, pesant, forçait le malheureux à marcher courbé. Une langue immense, plate, étroite et roulée complétait ce jouet incommode. Nulle femme n'avait pitié du juif. Aucune n'eut l'idée d'essuyer sa face suante sous le masque, comme cette inconnue qui essuya le visage de Jésus avec le linge appelé Sainte-Véronique. Ayant remarqué

qu'un valet du cortège menait deux gros chiens en laisse, la plèbe exigea qu'on les pendît aux côtés du juif. Je trouvai que c'était un double sacrilège, au point de vue de la religion de ces gens-là qui firent du juif une sorte de Christ navrant et au point de vue de l'humanité, car je déteste les animaux, monsieur, et ne supporte pas qu'on les traite en hommes.

— Vous êtes israélite, n'est-ce pas? dis-je simplement.

Il répondit :

— Je suis le Juif Errant. Vous l'aviez sans doute déjà deviné. Je suis l'Éternel Juif — c'est ainsi que m'appellent les Allemands. Je suis Isaac Laquedem.

Je lui donnai ma carte en lui disant :

— Vous étiez à Paris, l'an dernier, en avril, n'est-ce pas? Et vous avez écrit à la craie votre nom sur un mur de la rue de Bretagne. Je me souviens l'avoir lu, un jour, que, sur l'impériale d'un omnibus, je me rendais à la Bastille.

Il dit que c'était vrai et je continuai :

— On vous attribue souvent le nom d'Ahasvérus?

— Mon Dieu, ces noms m'appartiennent et bien d'autres encore. La complainte que l'on chanta après ma visite à Bruxelles me nomme Isaac Laquedem d'après Philippe Mouskes qui, en 1243, mit en rimes flamandes mon histoire. Le chroniqueur anglais Mathæus Parisiensis, qui la tenait du patriarche arménien, l'avait déjà racontée. Depuis, les poètes et les chroniqueurs ont souvent rapporté mes passages, sous le nom d'Ahasver, Ahasvérus ou Ahasvère, dans telles ou telles villes. Les Italiens me nomment Buttadio — en latin Buttadeus; — les Bretons, Boudedeo; les Espagnols, Juan Espéra-en-Dios. Je préfère le nom d'Isaac Laquedem sous lequel on m'a vu souvent en Hollande. Des auteurs prétendent que j'étais portier chez Ponce-Pilate et que mon nom était Karthaphilos. D'autres ne voient en moi qu'un savetier, et la ville de Berne s'honore de conserver une paire de bottes qu'on prétend faites par moi et que j'y aurais laissées après mon passage. Mais je ne dirai rien sur mon identité, sinon que Jésus m'ordonna de marcher jusqu'à son retour. Je n'ai pas lu les œuvres que j'ai inspirées, mais je connais les noms des auteurs. Ce sont : Gœthe, Schubarts, Schlegel, Schreiber, von Schenck, Pfizer, W. Müller, Lenau, Zedlitz, Mosens, Kohler, Klingemann, Levin, Schüking, Andersen, Heller, Herrig, Hamerling, Robert Giseke, Carmen Sylva, Hellig, Neubaur, Paulus Cassel, Edgar Quinet, Eugène Suë, G. Paris, Jean Richepin, l'Anglais Conway, les Pragois Max Haushofer et Suchomel. Il est juste que j'ajoute que tous ces

auteurs se sont aidés du petit livre de colportage qui parut à Leyde en 1602, fut aussitôt traduit en latin, français et hollandais et fut rajeuni et augmenté par Simrock dans ses livres populaires allemands. Mais, regardez ! Voici le Ring ou place de grève. Cette église contient la tombe de l'astronome Tycho-Brahé, Jean Huss y prêcha, et ses murailles gardent les marques des boulets des guerres de Trente ans et de Sept ans.

Nous nous tûmes, visitâmes l'église, puis allâmes entendre tinter l'heure à l'horloge de l'hôtel de ville. La mort, tirant la la corde, sonnait en hochant la tête. D'autres statuettes remuaient, tandis que le coq battait des ailes et que, devant une fenêtre ouverte, les douze apôtres passaient en jetant un coup d'œil impassible sur la rue. Après avoir visité la désolante prison appelée Schbinska, nous traversâmes le quartier juif aux étalages de vieux habits, de ferrailles et d'autres choses sans nom. Des bouchers dépeçaient des veaux. Des femmes bottées se hâtaient. Des juifs en deuil passaient, reconnaissables à leurs habits déchirés. Les enfants s'apostrophaient en tchèque ou peut-être en jargon hébraïque. Nous visitâmes, tête couverte, l'antique synagogue où les femmes n'entrent point pendant les cérémonies mais regardent par une lucarne. Cette synagogue a l'air d'une tombe où dort voilé le vieux rouleau de parchemin qui est une admirable thora. Ensuite, Laquedem lut à l'horloge de l'hôtel de ville juif qu'il était trois heures. Cette horloge porte des chiffres hébreux et ses aiguilles marchent à rebours. Nous passâmes la Moldau sur la Carlsbrücke, pont d'où saint Jean Népomucène, martyr du secret de la confession, fut jeté dans la rivière. De ce pont orné de statues pieuses, on a le spectacle magnifique de la Moldau et de toute la ville de Prague avec ses églises et ses couvents.

En face de nous se dressait la colline du Hradschin sur laquelle se dressent : le château, où est la salle de la défenestration, la cathédrale, le belvédère où, Schiller a situé son poème *le Gant*. Pendant que nous montions entre les palais, nous parlâmes.

— Je croyais, dis-je, que vous n'existiez pas. Votre légende, me semblait-il, symbolisait votre race, que j'aime de s'être conservée si pure à travers les temps, car j'aime les juifs. Je n'en ai jamais rencontré de sots, beaucoup sont malheureux. Un seul point me déplaît en eux : leur monothéisme et souvent leur athéisme. Ainsi, c'est vrai, Jésus vous chassa ?

— C'est vrai, mais ne parlons pas de cela. Je suis accoutumé à ma vie sans fin et sans repos. Car je ne dors pas. Je marche

sans cesse et marcherai encore pendant que se manifesteront les quinze signes du jugement dernier. Mais je ne parcours pas un chemin de la croix, mes routes sont heureuses. Je ne demeure nulle part et ainsi ne souffre pas d'être juif. Car tous les juifs souffrent partout un mépris immérité. Voyez, de Daniel à Dreyfus, — que n'ont-ils pas souffert dans les pays que leur sagesse honorait! Pour parler du dernier: eût-il espionné,—l'espionnage, métier périlleux, est-il si vil? Les catholiques peuvent-ils oublier que saint François d'Assise le pratiqua en son temps!

Il se tut. Nous visitâmes le château royal du Hradschin, aux salles majestueuses et désolées, puis la cathédrale, où sont les tombes royales et la châsse d'argent de saint Jean Népomucène. Dans la chapelle où l'on couronnait les rois de Bohême et où le saint roi Wenceslas subit le martyre, Laquedem me fit remarquer que les murailles étaient de gemmes : agates et améthystes. Il m'indiqua une améthyste :

— Voyez, au centre, les veinures dessinent une face aux yeux flamboyants et fous. On prétend que c'est le masque de Napoléon.

— C'est mon visage, m'écriai-je, avec mes yeux enfoncés, sombres et jaloux!

Et c'est vrai. Il est là, mon portrait douloureux, près de la porte de bronze où pend l'anneau que tenait saint Wenceslas quand il fut massacré. Nous dûmes sortir. J'étais pâle et malheureux de m'être vu fou, moi qui crains tant de le devenir. Laquedem, pitoyable, me consola et me dit :

— Ne visitons plus de monuments. Marchons dans les rues. Regardez bien Prague; Humboldt affirme qu'elle est parmi les cinq villes les plus intéressantes d'Europe.

— Vous lisez donc?

— Oh! parfois, de bons livres, en marchant. Allons, riez! J'aime aussi parfois en marchant.

— Quoi! vous aimez et n'êtes jamais jaloux?

— Mes amours d'un instant valent des amours d'un siècle. Mais, par bonheur, personne ne me suit et je n'ai pas le temps de prendre cette habitude d'où s'engendre la jalousie. Allons, riez! ne craignez ni l'avenir, ni la mort. On n'est jamais sûr de mourir. Croyez-vous donc que je sois seul à n'être pas mort? Souvenez-vous d'Enoch, d'Élie, d'Empédocle, d'Apollonius de Tyane. N'y a-t-il plus personne au monde pour croire que Napoléon vive encore? Et ce malheureux roi de Bavière, Louis II! Demandez aux Bavarois. Tous affirmeront que leur roi magnifique et fou vit encore. Vous-même, vous ne mourrez peut-être pas.

La nuit descendait et les lumières naissaient sur la ville. Nous repassâmes la Moldau par un pont plus moderne :

— Il est l'heure, dit Laquedem, de dîner.

Nous entrâmes dans une auberge où l'on faisait de la musique.

Il y avait là : un violoniste, un homme qui tenait le tambour, la grosse caisse et le triangle, un troisième, qui touchait d'une sorte d'harmonium à deux petits claviers juxtaposés et placés sur soufflets. Ces trois musiciens faisaient un bruit du diable et accompagnaient fort bien le *goulasch* au paprika, les pommes de terre sautées mêlées de grains de cumin, le pain aux graines de pavot et la bière amère de Pilsen qu'on nous servit. Laquedem mangea debout en se promenant dans la salle. Les musiciens jouaient un morceau, puis quêtaient. Pendant ce temps, la salle s'emplissait des voix gutturales de ses hôtes, tous bohémiens à tête en boule, à face ronde, au nez en l'air. Laquedem parla délibérément. Je vis qu'il m'indiquait. On me regarda, vint me serrer la main en disant : « Vivé la Frantzé! » La musique joua la Marseillaise. Petit à petit l'auberge se remplit. Il y avait là aussi des femmes. Alors on dansa. Laquedem saisit la fort jolie fille de l'hôte, et les voir me fut un ravissement. Tous deux dansaient comme des anges, selon ce qu'en dit le Talmud qui appelle les anges *maîtres de danse*. Soudain, il empoigna sa danseuse, la souleva et balla ainsi aux applaudissements de tous. Quand la fille fut de nouveau sur ses pieds, elle était sérieuse et quasi pâmée. Laquedem lui donna un baiser qui claqua juvénilement. Il voulut payer son écot dont le montant était d'un florin. A cet effet il tira sa bourse, sœur de celle de Fortunatus et jamais vide des cinq sous légendaires. Nous sortîmes de l'auberge et traversâmes la grande place rectangulaire nommée Wenzelplatz, Viehmarkt, Rossmarkt ou Václavské Námésti. Il était dix heures. A la lueur des réverbères rôdaient des femmes qui au passage nous murmuraient des mots tchèques d'invite. Laquedem m'entraîna dans la ville juive en disant :

— Vous allez voir: pour la nuit, chaque maison s'est transformée en lupanar.

C'était vrai. A chaque porte se tenait debout ou assise, tête couverte d'un châle, une matrone marmonnant l'appel à l'amour nocturne. Tout d'un coup, Laquedem dit :

— Voulez-vous venir au quartier des vignobles royaux? On y trouve des fillettes de quatorze à quinze ans que des philopèdes eux-mêmes trouveraient de leur goût.

Je déclinai cette offre tentante. Dans une maison proche, nous

bûmes du vin de Hongrie avec des femmes en peignoir, allemandes, hongroises ou bohémiennes. La fête devint crapuleuse. J'appris que le sexe de la femme se nomme en tchèque *kunia*, ce qui s'apparente au mot français. Laquedem méprisa ma réserve. Il entreprit une Hongroise tétonnière et fessue. Bientôt, déjà débraillé, il entraîna la fille, qui avait peur du vieillard. Le circoncis évoquait un tronc noueux ou ce poteau des couleurs des Peaux-Rouges, bariolé de terre de Sienne, d'écarlate et du violet sombre des ciels d'orage. Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent. La fille lasse, satisfaite, mais effrayée, criait en allemand :

— Il a marché tout le temps, il a marché tout le temps!

Laquedem riait; nous payâmes et partîmes. Il me dit :

— J'ai été fort content de cette fille et je suis rarement satisfait. Je ne me souviens de pareilles jouissances qu'à Forli, en en 1267, où j'eus une pucelle. Je fus heureux aussi à Sienne, je ne sais plus quelle année du XIVe siècle, auprès d'une fornarine mariée dont les cheveux avaient la couleur des pains dorés. En 1542, à Hambourg, je fus si épris, que j'allai dans une église, pieds nus, supplier Dieu vainement de me pardonner et de me permettre de m'arrêter. Ce jour-là, pendant le sermon, je fus reconnu et accosté par l'étudiant Paulus von Eitzen, qui devint évêque de Schleswig. Il raconta son aventure à son compagnon Chrysostôme Dædalus, qui l'imprima en 1564.

— Vous vivez! dis-je.

— Oui! je vis une vie quasi divine, pareil à un Wotan, jamais triste. Mais, je le sens, il faut que je parte. J'en ai assez de Prague! Vous tombez de sommeil. Allez dormir. Adieu!

Je pris sa longue main sèche :

— Adieu, Juif Errant, voyageur heureux et sans but! Votre optimisme n'est pas médiocre, et qu'ils sont fous ceux qui vous représentent comme un aventurier hâve et hanté de remords.

— Des remords? Pourquoi? Gardez la paix de l'âme et soyez méchant. Les bons vous en sauront gré. Le Christ! je l'ai bafoué. Il m'a fait *surhumain*. Adieu!

Je suivis des yeux, tandis qu'il s'éloignait dans la nuit froide, les jeux de son ombre, simple, double ou triple selon les lueurs des réverbères. Soudain, il agita les bras, poussa un cri lamentable de bête blessée et s'abattit sur le sol. Je me précipitai en criant. Je m'agenouillai et déboutonnai sa chemise. Il tourna vers moi des yeux égarés et parla confusément : « Merci. Le temps est venu. Tous les quatre-vingt-dix ou cent ans un mal terrible me frappe. Mais comme le phénix renaît de ses cendres,

je guéris et possède alors les forces nécessaires pour un nouveau siècle de vie. » Et il se lamenta, disant : « Oï ! oï ! », ce qui signifie « hélas ! » en hébreu. Durant ce temps toute la puterie du quartier juif, attirée par les cris, était descendue dans la rue. La police accourut. Il y eut aussi des hommes à peine vêtus qui s'étaient levés en hâte de leur lit. Des têtes paraissaient aux fenêtres. Je m'écartai et regardai s'éloigner le cortège des agents de police emportant Laquedem, suivis de la foule des hommes sans chapeau et des filles en peignoir blanc empesé.

Bientôt il ne resta dans la rue qu'un vieux juif aux yeux de prophète. Il me regarda avec défiance et marmonna en allemand : « C'est un juif. Il va mourir ! » Et je vis qu'avant d'entrer dans sa maison, il ouvrit son manteau et déchira sa chemise, diagonalement.

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Le Ministère de demain. — Puisque le cabinet Waldeck-Rousseau a annoncé sa retraite sans attendre le satisfecit que la nouvelle majorité lui eût donné de grand cœur ; puisqu'il n'a pas voulu créer le précédent (qui pourtant ne risquait pas d'être trop suivi) d'un ministère démissionnant sur un vote de confiance, la question ministérielle est ouverte avant même que la Chambre se soit constituée, avant qu'elle ait eu une occasion de dégager et de dire, pour elle-même et pour le public, ses tendances majeures. Il n'est pas sans raison de craindre que quelque confusion initiale n'en résulte et ne vienne rendre stériles les premiers temps de cette législature.

Le parti radical sera surtout et même sera seul responsable du bien ou du mal qui peut résulter de cette situation. Rarement, je crois, parti a été plus favorablement porté au pouvoir par les circonstances, par l'état de l'opinion, par la position des autres partis, par l'attente générale. Il serait peu digne de ses chefs véritables — et il serait imprudent même pour leur avenir politique personnel — de continuer à se réserver. Et c'est une tactique mauvaise que d'envoyer d'abord au gouvernement des « doublures ». Le temps perdu ainsi en tâtonnements incertains est du temps bien perdu, et l'occasion d'une activité ordonnée et féconde peut, au terme de cette vaine agitation, ne plus se retrouver.

Et quant aux combinaisons bâtardes, dont on nous parle et dont on menace l'avenir démocratique de la législature, juxtapositions, sur un type trop connu, d'opportunistes repentis et de radicaux tout prêts à être « prudents », qu'en dire, sinon qu'elles seraient l'aveu d'impuissance du parti appelé aujourd'hui à gouverner et qu'elles en prépareraient, dans un avenir, non pas imminent, mais pourtant sûr, une déchéance profonde ?

Cependant, M. Loubet revient, heureux et pacificateur, de ses visites aux empereurs et aux rois. Nous réserve-t-il la révélation du grand homme, inconnu ou méconnu, qui saura prendre la lourde succession d'une présidence du Conseil redevenue, avec celui qui la quitte, effective et maîtresse ? Aura-t-il une suffisante pénétration des hommes et une suffisante conscience des forces virtuelles de la démocratie ? Ou, seulement, aura-t-il le choix heureux par aventure ?

Fr. Daveillans

Deux Couronnements. — Alphonse XIII d'Espagne a saisi sa couronne ; Édouard VII d'Angleterre se coiffera prochainement de la sienne. Grave sujet de méditation, dans l'Europe contemporaine où le principe monarchique ne vit plus que de la tolérance démocratique, où

le droit divin des rois voisine et partage avec la souveraineté nationale. Lorsqu'après les épreuves de la Révolution, il prit fantaisie à un Bourbon de France de se faire sacrer à Reims, la solennité stupéfia comme un défi et un anachronisme. Aujourd'hui, quand un souverain inaugure en grande pompe son règne, on se demande combien de temps il jouira de ses prérogatives. Et s'il fait appel aux traditions du passé pour rehausser la dignité de son installation, on conclut tout bas que cette résurrection des formes archaïques est un symbole et un aveu d'impuissance. Les énergies vivantes ne se raccrochent pas ainsi aux souvenirs lointains.

Même dans la Russie, si longtemps immobilisée en l'admiration idolâtre de ses monarques papes, l'intronisation ne soulève plus l'émotion quasi mystique de jadis. Le vent d'Occident a apporté les semences de révolte ; la fabrique a engendré des mentalités d'insurgés ; l'organisation des sociétés secrètes a riposté à l'obscurantisme du Saint Synode protégé par une formidable administration policière.

L'Espagne n'a plus le fétichisme de ses rois. Alphonse XIII, proclamé au milieu du haut clergé, des chefs d'armée, des Cortès, qui ne représentent rien que la volonté des ministres, ignore ce que seront les lendemains, comment il vivra, comment il règnera. C'est un miracle, pour user de ce terme, que la reine Christine ait pu, presque sans trouble, exercer seize ans la Régence. Et, à coup sûr, quand mourut Alphonse XII, nul ne se doutait que son fils hériterait jamais effectivement de son pouvoir. Les foules de la Péninsule ont beau livrer leur éducation aux moines, payer de lourdes contributions à l'épiscopat, conserver une déférence ostensible aux militaires de toute arme, les révolutions du passé, les guerres civiles, les conflits dynastiques les pronunciamientos ont trop profondément labouré le sol pour qu'il garde au régime une assise solide.

Une camarilla de courtisans exploite ce pays, le pressure, l'appauvrit en s'enrichissant; une sainte Inquisition modernisée maintient une camisole de force à la raison humaine ; une nombreuse armée sans objectif, puisque nul ne menace les Pyrénées, sans destination lointaine même, puisque les colonies ont péri, forme la ceinture prétorienne de ce gouvernement qui n'a point changé depuis deux cents ans.

De mémoire d'homme, les Cortès n'ont pas été élues. Elles sont choisies d'avance par le cabinet en exercice. Le pays n'a qu'à s'incliner, pourvu tout au plus d'une assemblée de notables. Seulement, l'émeute se substitue au vote effectif. La grève et l'insurrection de Barcelone, il y a quelques semaines, parurent une préface tragique à la consécration du jeune roi.

Son serment l'obligeait à gouverner par le peuple et pour le peuple, mais il lui faudrait alors provoquer de vraies élections qui donneraient une vraie représentation nationale, ou à peu près : il lui faudrait licencier les courtisans qui dévorent le budget; il lui faudrait fermer les monastères où s'entassent les milliards et réduire à la portion congrue les évêques, les archevêques qui se dotent d'énormes listes civiles ; il lui

faudrait remettre à leur place les maréchaux, les Weyler et les autres, aussi opulents et plus arrogants que des chefs de la garde prétorienne de l'Empire Romain. Comment un enfant de seize ans assumerait-il pareille tâche, quand derrière le clergé et les grands dépossédés apparaîtrait le carlisme ranimé, et quand les dignitaires de l'armée sont d'un royalisme douteux? Et s'il n'entreprend pas cette œuvre d'épuraion, c'est la révolution d'en bas, plus anarchiste que socialiste, sédition de malheureux plutôt qu'action de républicains qui montera des bagnes de la Biscaye et de la Catalogne jusqu'aux palais de la Guadarrama pour briser le régime vieilli.

Edouard VII d'Angleterre n'a pas les mêmes appréhensions — pour son propre avenir. Il n'ignore pas les sentiments que ses sujets portent à la monarchie; il présente cette particularité d'être, sans doute, dans le fond de son cœur, le plus sceptique de tous les anglo-saxons. S'il s'en va le mois prochain, à Westminster, en grand cortège, avec des pairs et des pairesses, des hérauts d'armes et des chapelains, des fonctionnaires et des soldats, il n'attache pas une énorme importance à la solennité. Il aura peine à contenir sa gravité devant certaines formalités qui jurent trop ouvertement avec le modernisme très avancé de son esprit et les pratiques familières qu'il goûtait autrefois. Il a pris soin de supprimer tous les détails qui pourraient, en ce jour mémorable, retarder son souper, mais comme il est poli, qu'il aime les beaux spectacles, il a tenu à examiner en personne l'ordonnance de la fête. Il entend traiter l'étranger et le public en parfait maître de maison.

Ses prérogatives ne sont pas menacées; l'Angleterre a décapité un souverain dans le passé, il y a deux siècles et demi, et peu après, elle en a chassé un autre, mais elle a estimé la leçon suffisante, et pourvu que ses rois se comportent en présidents de la République, avec quelques immixtions en moins dans les affaires, elle leur laisse la libre jouissance des palais de Londres et d'ailleurs. La Grande-Bretagne, le premier pays qui ait fait l'épreuve de la liberté, est vraisemblablement celui qui s'affranchira le dernier de la royauté. Elle est coûteuse, mais si peu gênante !

Edouard VII, dans quelques semaines, appréciera donc la solidité de sa couronne, mais en fera-t-il des réflexions plus sereines ? Et, songeant aux maux que l'impérialisme a causés à ses États, à la prodigieuse et ruineuse expansion industrielle de l'Amérique, à la concurrence de l'Allemagne, à la poussée asiatique de la Russie, il se demandera si son règne s'écoulera dans la paix et si la décadence du Royaume-Uni n'est pas prête à s'accuser davantage.

Dans la Rome antique, lorsqu'un consul rentrait triomphant, un esclave attaché à son char lui redisait des propos graves et modérait son orgueil. Aujourd'hui, ce sont les souffrances et les soubresauts de révolte des nations qui avertissent les rois, aux jours critiques des couronnements.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Exposition d'Œuvres de Paul Signac, du 2 juin au 21 juin (L'Art Nouveau, Bing, rue de Provence). — Paul Signac a expliqué aux lecteurs de cette revue (1) avec vigueur, lucidité et foi, la technique du néo-impressionnisme. Qu'il suffise donc, même à propos d'une exposition de ses œuvres, de rappeler tout uniment ces pages. Nombre d'amateurs qui, par ailleurs, font preuve de goût, sachant quelle série d'obligations et quelle volonté réfléchie s'impose le peintre des fêtes rivales du ciel et de l'eau, ne sont que trop enclins à le juger comme une sorte de mécanicien patient et soigneux, tout à la docilité de l'outil entre ses doigts, peu féru d'émotion esthétique. Signac s'est attiré cette critique, par le fait que, préoccupé avant tout d'affirmer et d'assurer l'existence du néo-impressionnisme, il se plut, très vaillamment et au détriment du succès, à l'enseigner, pour ainsi dire, dans ses œuvres, d'où, chez quelques-unes, une apparence un peu schématique de démonstration. Ce furent, comme on sait, des harmonies cherchées dans la couleur, auxquelles s'adjoignirent postérieurement des harmonies de lignes.

Or les œuvres récentes du peintre prouvent éloquemment que, bénéficiant de tantôt vingt années d'expérience par une manière plus alerte et plus large, par des touches dégradées, d'où, plus brillantes, par une science plus maîtresse de l'ordonnance générale, il est parvenu à nous dire, non plus ses efforts, mais sa propre joie. La sécheresse est toute absente des toiles exposées chez Bing; toutes elles témoignent d'un concours heureux d'éléments divers qui s'orchestrent, se portent, s'unifient en solides et décisives pages. La plupart sont d'harmonie douce : mauve et bleu, rose et vert pâle — Matin à Samois, Mont Saint-Michel, Moulin d'Edam, Viaduc du Point du Jour — et le rôle pourtant capital du blanc dans ces peintures, les laisse chantantes et colorées dans leur douceur, nullement crayeuses.

Dix notations d'après nature, brillantes et souples — bords de Seine à Samois — constituent une manière de transition entre les tableaux composés et cent aquarelles faites en Belgique, en Hollande, en Italie, en Bretagne, en Normandie, dans l'Ile de France, partout où l'artiste en promenade, d'un geste qui suit une exclamation, vite tire son matériel de poche, et, dans le jeu simultané de la couleur, de l'eau, du blanc du papier, se hâte devant la fugacité du ciel, devant les adieux d'un soleil sur des toits, devant l'effet que dure, sur l'eau, une risée de vent. Ainsi ces aquarelles qui rappellent si peu les aquarelles d'aquarellistes, nées d'un instant d'émotion, la traduisent et résument la nature dans sa variété, ses proportions, ses dégradés, ses contrastes, contiennent en puissance tous les termes qui, dans une œuvre définitive, se déroulerout en périodes. Quelques-unes, plus insistantes, plus descriptives,

(1) Articles réunis sous le titre *D'Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme*, un volume des Éditions de *La revue blanche*.

notamment celles de Hollande, trahissent la curiosité du peintre en présence de formes nouvelles pour lui : moulins, clochers, bateaux de pêche, maisons à pignons flamands. Celles-ci, d'autres encore, sont rehaussées de traits de plume qui, sans rompre l'harmonie des teintes, s'allongent en arabesques, accusant les formes au passage. Les plus sommaires ont l'attrait d'une promesse écrite, les plus complètes, une sereine opulence ; toutes sont une fête pour les yeux.

EDMOND COUSTURIER

Exposition rétrospective de la Gravure sur bois (1). — Au lieu de pleurer sur le malheur des temps, les graveurs sur bois, menacés par l'envahissement des procédés mécaniques, montrent leurs titres de noblesse : ils organisent présentement une exposition rétrospective de l'art qu'ils pratiquent.

En fait, cette exposition, est aussi celle du livre, l'histoire de la gravure sur bois s'alliant intimement aux origines de l'imprimerie.

M. Maurice Band, a excellemment écrit : « La gravure sur bois est la raison d'être du livre illustré. Seule elle garde l'unité décorative, typographique de la page ; les procédés à base photographique, les autres genres de gravure même, rompent l'harmonie du livre, y sont étrangers. »

Que l'on considère les primitives productions, celles du xve siècle. L'art occidental est alors dans l'enfance ; du moins il n'a pas cette ampleur, ce souci d'ordonnance qui fera son éclat à l'époque dite de la Renaissance, et sa perte ensuite. Particulièrement les tailleurs d'images ont la timidité des débutants, ils esquivent parfois les difficultés. Et pourtant leurs œuvres sont charmantes, elles se lient fortement au texte qu'il s'agit de décorer. Cela est vrai à Florence où paraissent coup sur coup des publications de poètes ou de moralistes, de Plutarque ou de Savonarole : cela est vrai à Ferrare où s'imprime « De Clari Mulieribus », à Venise où naît l'« Hypnerotomachia. » Et de même à Paris : que l'on ouvre un livre sorti des mains de Verard, de Simon de Colines ou de l'artiste parfait que fut Geoffroy Tory. Exemple non moins probant avec les éditions allemandes les plus primitives. Que l'on compare la « Chronique de Cologne » ou la « Nef des Fous » de Sébastien Brandt à n'importe quel volume sur papier couché de l'époque actuelle, la différence sautera aux yeux. Les illustrations des vieux livres apparaîtront caractéristiques, colorées et vivantes, tandis que les similis qui embellissent les romans de tels et tels sires « de papier couché » sembleront aussi pâles et impersonnelles que la littérature qu'elles commentent.

Cela, les bons graveurs sur bois de l'époque actuelle, les Lepère, les Beltrand, les Paillard, ne l'ignorent pas. Et c'est pour cette raison que,

(1) Ecole des Beaux-Arts. Du 5 au 31 mai.

parallèlement aux chefs-d'œuvre du temps passé, ils montrent à l'exposition des Beaux-Arts de vigoureuses estampes aux blancs et aux noirs puissants. Il faut voir la curieuse édition du livre de Huysmans, « La Bièvre et Saint-Séverin » (récemment publiée aux dépens de la Société de propagation des Livres d'Art), que le bon graveur a ornée de curieux bois.

Pour d'autres livres — « La Cathédrale » — Lepère entend faire mieux et pour cela il veut rester maître absolu, c'est-à-dire être à la fois dessinateur, graveur, imprimeur et éditeur. C'est aussi l'avis de Tony Beltrand qui prépare un Constantin Guys et de Lucien Pissarro dont les éditions si parfaites sont une des curiosités de cette exposition — où l'on voit aussi des estampes et des livres japonais sortis des cabinets de MM. Hayashi, Gillot, Bing et Vever.

CHARLES SAUNIER

Bonnard, Maurice Denis, Maillol, Roussel, Vallotton, Vuillard (1). — De Baudelaire un art complet sortit, sorti de la façon nouvelle qu'il inaugura de frissonner devant la nature et la vie. Il est des peintres baudelairiens de très différentes sortes. La même fièvre d'une beauté aiguë jusqu'à la souffrance fit, après le poète de la *Charogne* et d'*Une Martyre*, se plaire le peintre Toulouse-Lautrec à remuer comme au scalpel, à vivisecter les magnificences morbides des humanités en décomposition. Mais Baudelaire créa aussi la poésie intime, la musique des choses intimes. Tel Vuillard. L'étonnante symphonie des couleurs juxtaposées, et qui si exactement s'apparente aux irisations harmoniques du compositeur Debussy, est en même temps et surtout la symphonie des matières : et voilà qui l'immédiatement différencie des impressionnistes. Les matières, ce n'est point assez dire pour caractériser : Cézanne par exemple est le maître de la matière, et plusieurs autres : chez Vuillard, c'est l'âme de la matière, l'âme des choses, enfin les mystérieuses peuplades d'esprits qui frissonnent dans le clair-obscur, et dans une pleine lumière ; le tablier du petit enfant, ses carreaux blancs et bleus, ont leur histoire, et nous la chuchottent. Bonnard, c'est autre chose ; « observez, écrit Henry Bidou dans la revue l'Occident, comme c'est composé tout près de la vie. Tel est le tableau à deux personnages, où le style ne fige point, mais reste jeune et vivant comme cette figure de femme qui est exprimée d'une telle grâce. Qualités de peintre, essentiellement. M. Bonnard est un de ceux qui ont davantage, et de nature, des dons de leur métier. Enfin c'est un peintre. » *Tout près de la vie :* il garde un écart ; en effet, voyez sa *Place Clichy*, c'est cela et c'est plus que cela ; devant la vie il interpose sa sensibilité propre, ainsi qu'une buée, qu'un halo.

« Bien plus près de la vie... » il faut s'entendre. Vuillard révèle la vie d'êtres que nous pensions inertes ; vie si émouvante que les hôtes humains qu'il leur donne vivent autant, pas davantage : et c'est tout

(1) Galerie Bernheim jeune, 8, rue Laffitte.

simple, ils deviennent ici des hôtes réciproques, et lui-même s'efface pour en eux tous s'incarner. Bonnard, lui, ramasse en lui tout le spectacle, s'en compose un spectacle intérieur ; tel Baudelaire, *Tableaux parisiens :* le *Crépuscule du Soir*, ou bien les *Petites Vieilles*.

Il est vraiment *des genres ;* et péril à les mêler : Bonnard et Vuillard le sentent. Hugo n'aurait pu écrire ces *Petites Vieilles* qui l'étonnaient, comme Baudelaire jamais n'eût trouvé « l'ombre était nuptiale, auguste et solennelle », ou « et je marche vivant dans mon rêve étoilé » ; et ne le chercha point. L' « intimité, cette musique de chambre, la poésie où elle atteint sous l'effort des peintres que voici, se peut faire subtile, sous-entendue, pénétrante (un parfum) ; elle ne doit, ne peut se vouloir lyrique, héroïque, architecturale, planer dans l'aisance hautaine et la sérénité ; Gauguin, Carrière, Cézanne, Lautrec, bâtarde admirable de la fresque ou la tapisserie (1) : si elle y tente c'est l'emphase ; elle a ses douleurs aiguës et sourdes, et point de désespoirs. La femme nue de Bonnard n'est point « l'argile idéale » ; elle est autre chose : l'animal féminin, charmant comme un oiseau. Et c'est très bien.

Roussel, lui, a l'architecture ; c'est depuis Corot et Chavannes le bucolique lyrique et le décorateur ; admirable payen ! et ce n'est pas une apothéose d'opéra, c'est la nature elle-même, la nature dans sa divinité ; ses églogues sont des odes ; ses femmes nues que dans les campagnes il mène ébattre avec leurs mâles, sont des nymphes et ne s'en aperçoivent pas ; et tout est pénétré de l'immense rut religieux d'Ève au jardin d'Éden, qui

... tremblante sentit que son flanc remuait,

vers de Hugo : Roussel n'a rien de baudelairien, c'est Virgile, ou mieux, Lucrèce.

L'énigmatique Vallotton est baudelairien d'autre façon ; sa vision est toute interne et cérébrale ; sa peinture a la hantise de l'expression exacte, précise et définitive : du mot juste. Les chatoiements, les frémissements de la lumière diffuse ne le dupent point ; il décortique ; d'un paysage il tire le plan perspectif, délimite par l'essentiel de ses plans, et lignes, et couleur locale, et l'enclave à sa place dans l'ensemble ; il ne s'abandonne point au sujet, il le domine ; ni à lui-même : il se domine ; il n'est point froid, il est de sang froid :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes.
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Cela est manifeste surtout par ses portraits dont le critique déjà cité dit qu'ils « marquent l'extrême limite de la synthèse que peut réaliser la peinture. Le portrait d'Alfred de Vigny est la forme algébrique la plus succincte et la plus précise de ce grand homme. Les caractéristiques de la tête y paraissent seules, mais écrites plutôt que peintes... » Cet implacable analyste des moi entend que le modèle lui avoue non ses secrets mais son secret ; c'est son individu moral qu'il extrait de son physique, et simplificateur audacieux et sûr, accuse tout ce qui le

(1) Baudelaire qui est multiple à cela, *aussi* ; mais alors il n'est plus intime : c'est *la Charogne*, ou *la Mort des Amants*.

signifie, sous-entend le reste : il est topique qu'il a de préférence imagé des gens morts, mais que leurs œuvres lui révélèrent en physionomie plus nettement que s'ils les avait vus ; comme son Vigny, son Baudelaire au strabisme inquiétant (il *devait* peindre Baudelaire) est d'une ressemblance suraiguë. Non qu'il défaille aux vivants ; son Mirbeau l'atteste, et son portrait du marchand de tableaux Vollard.

Maurice Denis apporte l'antithèse ; il n'est rien qu'émotion ; il n'enferme point le spectacle en lui ; il s'ouvre comme une fleur, comme un cœur devant du spectacle et s'en laisse imbiber ; il n'en délimite, n'en isole pas chaque élément ; ciel, lumière et paysage, et êtres humains, s'enlacent, s'entre pénètrent comme dans une fleur les couleurs ; panthéisme ou mieux, communion universelle qui n'a plus rien à voir à Baudelaire ; Verlaine et Rimbaud au contraire d'eux-mêmes s'évoquent

Je ne veux plus aimer que madame Marie

ou bien le « grasseyement des divins babillages » du poème des *Communions*.

— Parmi toutes ces peintures une remarquable statuette, *Léda*, par Maillol, de qui naguère les grès attirèrent l'attention.

Exposition Toulouse-Lautrec (1). — Pour prendre idée de la force de Toulouse-Lautrec et le situer dans l'époque et au delà de l'époque, il faut procéder comme dans les musées. Voici des Puvis de Chavannes dans la salle attenante, et des Renoir : devant Puvis, Lautrec demeure à distance mais il ne fléchit pas ; Renoir est un grand peintre ; pourtant, en présence de Lautrec, il se boursoufle, il se montre tout en surface, sa couleur chavire, se vide ici, là s'amasse, avec une instantanéité qui touche l'illusion d'optique ; nous observâmes phénomène pareil quand un hasard nous affronta Renoir à Carrière, et au sublime Van Gogh. Et cependant Renoir est un grand peintre.

Toulouse-Lautrec comme Forain, mais avec combien plus de puissance, vient de Degas et de Daumier ; dessinateur et statuaire, tout au contraire des impressionnistes, l'impression subjective, immédiate, il passe à travers, et fouille le sujet. Son séjour à l'atelier Cormon ne lui fut en cela pas inutile : le désastreux de l'Ecole des Beaux-Arts ne réside point dans son enseignement (la grammaire est irremplaçable et il faut devant les résultats convenir qu'elle ne s'enseigne guère que là), mais dans le fait de n'enseigner qu'elle, y claquemurer tout l'art, et proscrire la vie : dans l'asphyxiant esprit de cet enseignement: l'Ecole. Le dessin qui ne se meut pas, n'existe pas avec toute son exactitude de calque inerte, puisque tout vit, c'est-à-dire se meut ; ce n'est donc point la cruauté, une perversité qui s'encanaille, etc., tel qu'on l'a répété tant, qui fit à Toulouse-Lautrec si férocement disséquer, dépiauter la souffrante guenille humaine ; point davantage au fond qu'il ne poursuivit la bête morale à travers la car-

(1) Galerie Durand-Ruel, rue Laffitte, 16.

casse physique : elles sont un. Son dessin pourchassait simplement l'essence du dessin, c'est-à-dire l'essence de la vie. Une jambe, un torse, lui représentent non point seulement comme aux impressionnistes purs (Renoir par exemple), des taches colorées en mouvement, ou comme aux peintres d'École (j'entends les probes), une anatomie, une plastique : mais avant tout une cinématique dans une physionomie. Donc cruel, si l'on veut, oui : à la façon du vivisecteur qui autopsie tout vif son sujet. *In anima vili.* On palpe la face de singe, et, quoi, de toutes les bêtes, et la tête de mort, à travers les portraits de femmes et d'hommes qu'il présente : c'est qu'il trouva cela sous l'épiderme élastique et la chair vivace, et que cela y est si palpable qu'il faut toute notre accoutumance et notre inattention peureusement voulue pour ne le point remarquer ; il est peut-être un individu sur cent de qui le nez soit réellement droit : nous en apercevons-nous, nous en voulons-nous apercevoir? Du mensonge de notre vie, de notre vie civilisée, avec délice il fouille le plus mensonger recoin, le plus factice : les gens de théâtre et les filles d'amour ; en effet, plus l'effort est tendu vers l'artifice, jusqu'à s'en refaçonner une nature, plus vigoureusement dans l'analyse de cet effort se manifeste la nature réelle et vraie. Nous qui, sans intermittence posons, sans pouvoir nous en empêcher, sans le savoir, nous faisons de pénibles modèles : les plus propices sont ceux que force leur fonction d'exaspérer ce roidissement ; au sommet du plus fatigant effort nécessairement succède une détente, mais complète, où s'abat notre humanité sous l'animalité vraie. Tout cela est si logique! c'est notre facticité encore qui nous fait si loin chercher la raison des choses quand elle s'attarde sous nos yeux !

Toulouse-Lautrec, sa névrose, sa psychologie exaspérée, son sens suraigu de la vie, son flair amoureux des dégénérescences, etc... Oui, si l'on veut ; au fond, c'est bien plus simple que cela : Toulouse-Lautrec est un tempérament merveilleusement sain et lucide, et pour quoi pétri de sincérité ardente ; il veut pousser jusqu'au cœur des choses afin d'exprimer la réalité : ce peintre est un dessinateur. Dessinateur et statuaire, c'est-à-dire musicien : cette réalité qui l'obsède ne s'arrête point à l'exactitude, physique ou morale, elle pénètre plus profond ; c'est l'harmonie que ce dessin pourchasse, l'harmonie, réalité interne et suprême, noyau de tout ce qui est. Le Renoir dont nous parlions, qui faiblit devant un Lautrec, un van Gogh, un Carrière, est pourtant un des bons Renoir, le portrait de Mme Samary. Lautrec précisément en disait : Comme c'est bien peint! mais comme c'est mal fichu ! De la peinture une arabesque doit s'exhaler ; voilà pourquoi le magique Renoir défaille devant Toulouse-Lautrec.

FAGUS

Exposition des Beaux-Arts à Carlsruhe. — En 1848, le jeune prince Frédéric de Bade ne dut son salut qu'à la fuite, par une fenêtre du palais où le cherchait le peuple en révolution. En 1902, le grand-duc fête le cinquantenaire de son règne, et voilà l'occasion d'une exposi-

tion des Beaux-Arts. C'est, à vrai dire, une imposante manifestation où participent Berlin, Munich, Stuttgardt, Leipzig, Dresde, tous les grands centres artistiques d'Allemagne, et aussi les nations, toutes conviées. Mais de l'ensemble se dégage, avec une remarquable netteté, la valeur de Carlsruhe en tant que colonie de peintres, sinon de sculpteurs, appliqués à exprimer, dans l'œuvre, les caractéristiques essentielles du terroir badois. C'est là un art qui n'a rien ou presque plus rien de la sévérité dogmatique, académique de Berlin, qui, d'autre part, se tient en garde contre les influences bœckliniennes si chères encore à l'Athènes bavaroise. On se montre, ici, personnel et d'un indigénat très franc, très avoué. Ce sont les décors de la nature d'alentour qui fournissent le plus fréquent thème aux efforts des paysagiste. Le répertoire des motifs du plein air est filialement enrichi, par les artistes badois, d'aspects recueillis dans leur province même. Hors cela, un art plus extériorisé paraît dans l'œuvre de Ludwig Dill, poète des grisailles et des robustes constructions de nature où la fermeté du granit se corrige si harmonieusement par les masses grasses des verdures, par le luisant atténué des eaux fuyantes ; dans l'œuvre aussi de Hans Thoma, tempérament si pleinement allemand, tout en robustesse et pourtant susceptible de grâce, varié et toujours semblable à lui-même. Et ce sont encore Weishaupt, aux touches larges et volontaires, maître d'une palette d'où la santé déborde, Schœnleber, expert aux jeux de la lumière et de l'ombre sur les roches et les tours de vieux burgs, aux diffusions de lumières tendres et comme mouillées, sur les toits des petits villages assoupis, aux rives des cours d'eaux frangés de peupliers, Keller, Ritter, Hans von Volkmann; Otto Propheter, portraitiste officiel, qui réussit à rester original et imprévu, Hellmut Eichroth, Adolf des Coudres, Manuel Wielandt; Auguste Horter et ses paysages ; etc., etc.

Les perles choisies de la collection Knorr, de Munich ; des Bœcklin enfin et des Lenbach, des bronzes de Franz Stuck. Nul impressionniste, on ne les aime pas encore. Un détail à retenir, peu ou point de nu.

Rodin n'expose pas : mais Bartholomé et Injalbert.

Peu d'art décoratif, sauf les meubles de l'architecte Billing, dont l'art quasi funéraire et sommaire à l'excès, taille le bois comme le marbre et ligotte les fauteuils en larges bandelettes de cuir blanc, d'un effet désastreux. Mais il faut aimer sans réserve les poteries et les mobiliers de Max Læuger, artiste de sens délicat et d'invention variée, dont le clair talent fut, de longtemps, apprécié chez nous.

Pour ce qui concerne la sculpture, il faut regretter que Dietsche, de Carlsruhe, n'expose que des œuvres peu expressives de sa haute valeur. Hermann Volz le supplée, mais sans l'égaler.

PASCAL FORTHUNY

GESTES

La vérité sur l'affaire Humbert-Crawford. — Il est remarquable que les meilleurs esprits n'aient fait qu'entrevoir, malgré l'identité de date, la connexité de l'affaire Humbert-Crawford et de la catas-

trophe de la Martinique : la catastrophe de Saint-Pierre est du 8, annoncée, les jours précédents, par de peu moindres désastres ; c'est aussi le 7, au soir, que M. Romain Daurignac brûle des papiers.

On a eu de nombreux exemples de ce cas d'aliénation mentale, qu'un homme, possesseur d'une considérable fortune, obsédé par le choix entre les divers usages qu'il en pourra faire, l'anéantisse. Il est évident que ce qu'incendiait M. Romain Daurignac, dans une folie subite déclanchée par l'hallucination du volcan, ce qu'il incendiait désireux de faire sa petite montagne Pelée, telle que la décrivaient les journaux, — c'étaient les cent millions, en papier. Et ce qui le prouve, c'est qu'il s'est déclaré incontinent un feu de cheminée.

L'incendie des millions dans un accès de démence explique la faillite et la fuite Humbert ; le volcan de la Martinique explique l'absence des Crawford. Il serait absurde en effet que ces gens, que les dossiers de l'affaire attestent avoir beaucoup voyagé, n'aient point passé par la Martinique ; et s'ils y ont passé, il serait contradictoire avec le génie même de cette affaire qu'ils n'aient point séjourné — à l'hôtel Pelée — précisément à la date de la destruction de tous les habitants.

Il serait toutefois plus glorieux pour la magistrature française qu'il n'y ait jamais eu de Crawford : leur non existence affirme l'omnipotence de la *forme*, et démontre — ce dont on aurait pu douter — qu'un procès peut se suffire à lui-même et marcher d'autant mieux que son mécanisme fonctionne à vide. Néanmoins, et encore qu'il nous soit pénible de le révéler, la vérité est autre : *ce sont les Humbert et même toute l'affaire Humbert qui n'ont jamais existé :* le tout est une habile réclame organisée à son propre profit par un bien vivant Crawford.

Un Crawford est à Paris ; cyniquement, il a substitué à son prénom celui, masculinisé, de Maria « l'éternelle fiancée » ; non moins cyniquement, à la place, chaude encore si l'on peut dire bien qu'elle soit en plein vent, de Barnum il s'étale sur les murs ; ses affiches crèvent les yeux : Marion Crawford, l'auteur de *Francesca di Rimini* au théâtre Sarah-Bernhardt.

Communication d'un militaire. — Un de nos amis, militaire comme il convient — sinon il ne serait pas notre ami ! — nous communique le fruit d'observations qu'il fit en Chine au sujet du curieux animal aquatique par nous déjà décrit (1) : le *Noyé*. Ce vertébré à sang froid prouva, au moins en Chine, au contact de nos braves troupiers, qu'il n'était pas réfractaire à toute espèce d'éducation ou, si l'on veut, de pisciculture. Notre ami fut témoin de ce fait que — contrairement à notre allégation comme quoi les noyés ne voyagent point par bancs — l'on en rencontra fréquemment des troupes, dans les fleuves du Céleste-Empire, lesquelles descendaient, selon leurs mœurs connues, le fil de l'eau. A n'en pas douter, il y avait tentative intelligente de la part de ces créatures à imiter, un peu simiesquement peut-être, le bel ordre et la cohésion qui règnent dans les armées. Ce qui laisse à penser qu'il

(1) *La revue blanche* du 15 mai.

y eut bien imitation, c'est que ce rassemblement par bancs dans les fleuves avait lieu, immanquablement, à proximité des « bancs » militaires. Les noyés chinois, pour plus de solidarité, voyageaient, au nombre de plusieurs milliers, à la remorque les uns des autres par leurs queues. Nos soldats, touchés de cet hommage rendu à la discipline, méritèrent bien de la Société protectrice des Animaux en ne les inquiétant point dans leur élément et même en favorisant l'accroissement de leur nombre.

Ajoutons à l'information de notre ami quelques nouveaux détails, qui compléteront « l'histoire naturelle artificielle » de l'animal.

Il est probable — rassurons les zoologistes — que l'espèce s'en conservera longtemps pure de tout croisement avec les poissons. Les barrages et écluses des rivières ont en effet une autre utilité que celle, discutable, d'empêcher l'eau de couler à sa fantaisie : les noyés et les poissons se plaisant comme nous l'avons dit, ceux-là à descendre le courant et ceux-ci à le remonter, ceux-ci se heurtent d'en dessous et ceux-là d'en dessus à la cloison du barrage et restent séparés. Un bief est une caste.

Il est peu honorifique pour l'espèce humaine que, la pêche du noyé rapportant (sauf en Seine-et-Oise et en Seine-et-Marne) vingt-cinq francs par individu entier et en bon état — car on les vend à la pièce et non à la livre — il est peu honorifique que la pêche de l'être humain vivant ne soit rémunérée que par *quinze* francs. Il y a là une bien compréhensible tentation pour le plus honnête homme de s'inspirer de la fable : « Petit poisson deviendra grand... » et de rejeter, comme fretin, à l'eau l'être humain vivant jusqu'à ce que sa valeur ait grossi. Le temps est finance, et en ce cas particulier, de fort exactement dix francs.

Le noyé expérimenté, entendons : avancé en âge, élude cependant la patience et la ruse du sauveteur. La loi autorise comme engin de pêche une corde passée sous les membres antérieurs de l'animal. Or le noyé adulte se défend, selon le terme technique, par *autotomie* : il coupe lui-même sur le fil le membre saisi, à l'exemple de la patte du crabe et de la queue du lézard.

Enfin, et ceci suffirait à prouver, s'il était encore nécessaire, qu'il s'agit bien d'un animal aquatique et non point d'un homme décédé par immersion : en aucun cas le noyé ne reçoit la sépulture, réservée au seul être humain sec. Tout l'appareil d'inhumation est le même, mais le plus naïf observateurs ne aurait s'y méprendre : les noyés, comme les poissons, sont riches en phosphore, constituent donc un excellent engrais ; il n'y a pas d'autre justification à chercher de ce fait, qu'on ne manque pas une occasion, leur capture menée à bien, de les mettre en terre.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Gymnase : **Lucette**, de M. R. Coolus. — *Œuvre* : **Monna Vanna**, de M. Maurice Maeterlinck. — *Renaissance* : **La Marchande de pommes**, de M. H. Delorme ; **Le Cœur a des raisons**, de MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet ; **Daisy**, de M. T. Bernard. — *Nouveautés* : **Loute**, de M. P. Veber. — *Ambigu* : **Sans mère**, de MM. G. Mitchell et M. Carré. — *Mathurins* : **Les Petites causes**, de M. A. Rivoire.

Voici en *Lucette*, l'œuvre récemment représentée au Gymnase, la plus exquise, la plus joliment et mélancoliquement tendre, la plus humaine et la plus sympathique sinon la plus originale, de toutes les pièces que, depuis quelques années, M. Romain Coolus, dramaturge d'un talent souple, divers et charmant — les lecteurs de cette Revue aimèrent en lui un critique d'une sûre impartialité, d'une judicieuse et subtile pénétration, un poète d'une verve gamine, gouailleuse et attendrie — ait fait représenter jusqu'à ce jour.

La nouvelle comédie de M. Coolus ne prête à nul débat, à nulle objection. Elle ne nous offre point de thèse à discuter, elle ne se propose point d'élucider quelque obscure et spécieuse controverse psychologique ou sentimentale. Il faut se confier, écouter, s'intéresser, rire ici et là s'abandonner à une émotion loyalement suggérée, puis s'en aller avec le contentement du spectateur qui ne fut, à aucun moment, — quel repos ! — pris à partie et que le conte ravit d'une délicate, douloureuse et humaine histoire d'amour. Celle-ci a le charme de la plus rare, de la plus savoureuse et émouvante simplicité.

Elle appartient à ce genre où toujours, sans que cela nuisît — bien au contraire — à l'intérêt, les complications d'intrigue nous furent heureusement épargnées. Quoi de plus simple, que le sujet de ce grand et incontestable chef-d'œuvre du théâtre contemporain : *Amoureuse* ? Quoi de plus simple, de plus éloquemment simple qu'*Amants* ? En ces œuvres du théâtre sentimental, l'anecdote particulière — petit sujet — s'omet d'elle-même, devant le plus grand, l'éternel sujet qu'elles comportent et qu'elles évoquent ; négligeant les circonstances où il plut à l'auteur de placer ses héros, tout de suite nous les reconnaissons, nous attendons qu'ils se continuent devant nous, nous écoutons parler « les amants ». Parfois, ils se répètent. Qu'importe ! ils le peuvent. Nous demandons à l'auteur, moins de nouveauté que de vérité. Et toujours quand même nous retrouvons un coin de nouveauté — nouveauté particulière de l'heure, du moment, pour l'un, pour l'autre, selon ses dispositions, son humeur, une récente expérience — car on s'adresse non pas à notre intelligence, qui discute et retient, mais à notre sensibilité qui accepte, oublie et sans cesse se renouvelle,

Et je ne vous conterai pas la variation harmonieuse et heureuse de M. R. Coolus. Tenez pour assuré que la nouveauté n'est point dans le cadre de l'intrigue. Et nous avons vu aussi, ces deux amants, nos ten-

dres et tristes amis, la loyale et amoureuse Lucette, l'infidèle Raymond. Nous savons pourquoi Raymond quitte Lucette, pourquoi il lui revient et cette fidélité que gardent les infidèles à une habitude amoureuse. Rien ne nous surprit de leurs actes. Mais qu'ils nous émurent, d'une émotion encore et toujours neuve, puisqu'authentique et indiscutable, par les mots profonds, tantôt si cruellement inexorables, tantôt si douloureusement passionnés qu'ils échangèrent! Et tout, en dehors du sentiment fragile et pourtant durable qu'ils se vouèrent, nous fut indifférent. Il faut donc louer l'auteur de s'être attaché, d'une volonté consciente, à garder aux amants leur caractère synthétique, de s'être désintéressé de toutes les circonstances étrangères à leur amour. Rien ne nous est dit sur les origines, le passé de la charmante Lucette, sinon qu'elle aima Raymond pendant huit ans; peu, sur l'indifférente Betty qui incarna dans leur vie le rôle d'une passagère et médiocre fatalité; et nous pourrions garder des curiosités sur maintes circonstances incertaines : comment, par exemple, Lucette, après la rupture, fut au millionnaire d'Hermilly. Mais nous ne sommes point du tout curieux de ces détails.

Nous avons vu, au premier acte, Lucette éprise, inquiète, le soupçon naissant ; nous l'avons vue ensuite douloureuse et fière, après la pauvre trahison de son faible amant; et tous deux, après une scène entre Raymond et Betty, qui parut âpre et dure, mais dont on ne saurait méconnaître le beau caractère de franchise et d'inédite sincérité, nous les entendons encore, dans la scène la plus poignante, la plus simple et la plus éloquente de l'œuvre, balbutier, pleurer, unis de sentiments et pourtant séparés, se promettre un meilleur et vague avenir, parmi la mélancolie désolée du présent. Et ils ne se sont pas tout dit — parce que jamais on ne se dit, on ne peut se dire tout, — ils emportent avec eux une part d'inconnu, des secrets, conscients et inconscients, que nous fûmes presque, avec une émotion délicieuse, et autant qu'on le peut, sur le point de deviner... Cela nous suffit. Nous les quittons, nous les avons aimés ; ils sont nos amis.

Simple, vif, sobre, avec d'exquises trouvailles, très spirituel par endroits — j'avoue cependant l'avoir mieux goûté dans ses parties de grâce émue ou de sincérité forte, — le dialogue est tout le temps excellent. Sans excès d'optimisme, mais avec quand même un raisonnable optimisme, une vue confiante et bonne de la vie, les caractères sont heureusement tracés : celui de Lucette est charmant ; c'est une amoureuse et l'amour lui donna ses qualités exquises. Auprès de Raymond, dont s'excuse la veulerie sentimentale, voici le cordial Jacquemin — M. Coolus excelle à peindre des êtres de droiture, de renoncement et de délicatesse, sans ridicules —, l'excellent et pittoresque d'Hermilly. J'omets, à dessein, le couple moins sympathique, sans originalité, des deux petits amants, lui fatigué, elle grognon, qui passent, sans utilité, pour meubler des coins d'acte.

Mlle Rolly, avec beaucoup de grâce, de sincérité et d'émotion — elle fut remarquable dans la scène finale du premier acte —, M. Huguenet

avec son exquis enjouement, M. Calmettes, d'un art très sûr, adroit et simple, M. Arquillière, tout à la fois, fruste et délicat, Mlles Ryter et Dorziat, en grand progrès, M. Riche, eurent le plaisir de jouer cette comédie qui compte parmi les deux ou trois meilleures de la saison et dont le succès fut très vif.

Monna Vanna, la pièce nouvelle de M. Maurice Maeterlinck, fut chaudement accueillie par le public intelligent et un peu restreint, de l'Œuvre. Il me semble qu'elle eût été accueillie de même et fêtée par un public plus large et moins prévenu. C'est une œuvre de clarté, de bonté, d'amour et de sagesse.

Et nous savions déjà tout ce qu'a de précieux la bonne et belle, pensée de Maurice Maeterlinck, si calme et si sereinement émue à la fois, enveloppée dans le plus éblouissant réseau de paroles merveilleuses. Mais peut-être que le théâtre, cette fois, la doua de plus de vie encore, profonde et frémissante.

Voici un sage chaleureux et une sagesse jeune, toute chaude d'amour et de vie. On dirait que, peu à peu, un soleil plus vif a pénétré la brume où se complut jadis, parmi le chuchotement des demi-mots inquiets et les angoisses de fièvre, le jeune génie ardent et languide de Maurice Maeterlinck; on n'entend plus de paroles blessées; voilà que l'atmosphère est toute dorée.

Et l'œuvre débute, dans la forme souvent rencontrée de maints drames romantiques, en cette Italie guerroyante où se promena la rêverie dramatique de MM. François Coppée, Richepin et leurs émules. Ceci fait que, dans les murailles connues de ce palais de Pise, nous sommes plus surpris d'entendre l'écho de paroles nouvelles, si inattendues. Car ce serait tout à fait la même chose, si ce n'était exactement le contraire.

Livrera-t-on, nue sous un manteau, Monna Vanna, la femme de Colonna pour éviter le massacre des habitants et la perte de Pise, au désir impérieux de Prinzivalle, général mercenaire de Florence. Contre la fureur, la jalousie effrénée du mari Guido Colonna, s'évertue, doucement, la haute sagesse recueillie de Marco Colonna, son vieux père. Et sans parti pris de paradoxe, il se dit dans ce débat, où la convention de noblesse est sans cesse retournée, des choses d'une étonnante et simple vérité : rien n'est irréparable; le sacrifice nécessaire de Monna Vanna, le malheur auquel elle se voue, n'est point comparable à celui des Pisans, qu'elle peut sauver de la faim et du massacre; rien, au reste, n'approche en horreur la mort même; et le « déshonneur » vaut mieux que la mort. Tout cela est dit — M. Lugné-Poe le psalmodia un peu trop, mais d'une diction intelligente — par le vieillard, à la sagesse fatiguée et résignée de qui, s'oppose en un contraste naturel et d'un grand effet dramatique, la jeune ardeur égoïste et passionnée de Guido. Toutes ces paroles sont mémorables, et aussi le mouvement si humain de la scène. Cependant Guido se confie à la décision de Monna; or celle-ci, très simplement, accepte, sans hésitation, sans débat, d'une volonté inexorable et triste.

Et l'imprévu se continue au second acte, où, dans la tente du vainqueur, Monna Vanna, nue sous un manteau, vient s'offrir. Mais Prinzivalle ne prendra pas celle qui se livre, parce qu'il l'aime. La scène est d'un bout à l'autre admirable d'émotion sourde qui tressaille sous les phrases, d'ivresse sensuelle qui gémit d'être contrainte, de sensibilité exaltée.

J'ai moins aimé le troisième acte qui poursuit, seulement d'une logique plus sèche, quoique animée en apparence et manifestée par des incidents « de théâtre », le thème de l'œuvre. Monna Vanna se heurte à l'incrédulité furieuse et sanglotante de Guido, qui ne l'aime pas assez pour « croire », et, de toute sa franchise facile, elle fera une dissimulation facile ; sans changer d'âme elle ira de la loyauté à la déloyauté, car le mensonge n'est pas dans les mots, ni dans les faits, mais dans le sentiment qui les dicte ; et celui-ci ne peut être contraint en sa vérité profonde. Il n'est ni mal, ni bien, ni sacrifice, ni trahison, « en soi ». Monna Vanna sera à qui la mérite : non à celui qui ne l'aima pas assez pour la croire, mais à celui qui l'aima assez pour l'épargner. Il est son amant « véritable ». Et puisqu'on prend la vérité pour un mensonge, le mensonge deviendra la vérité.

Certes curieuse, cette fin qui signifie tout à la fois une philosophie et une discutable psychologie de femme, déçoit en ce qu'elle n'éveille en nous qu'un intérêt cérébral. Elle termine pourtant, sans indignité, une pièce qui me parut d'un effort et d'une conception admirables.

Le théâtre de la Renaissance nous offrit un spectacle coupé, composé avec bonheur.

En une ou quelques après-midi de belle humour, le « bon poète » Hugues Delorme dut écrire gaiement sa farce narquoise et de joviale sensualité : *la Marchande de Pommes*. — Mais voici un acte de qualité supérieure, infiniment spirituel et presque trop spirituel — on voudrait plus de « jour » entre des mots heureux qui jaillissent, presque à chaque réplique, avec trop d'abondance, mais si fins, — ingénieusement construit, vif et « malin », tout en nuances psychologiques dont une phrase savante et adroite rend claire la subtilité. C'est très exquis, amusant tout le temps et souvent profond, *le Cœur a des raisons*, de MM. R. de Flers et de Caillavet. Reconnaissons le type accompli du « petit chef-d'œuvre ». Gémier, très plaisant, s'y fait applaudir, et l'aimable Frédal, élégant, et Mlle Mégard, en sa coquette et sûre maîtrise.

Puis c'est, de Tristan Bernard, *Daisy*, un acte que vous mettrez, lorsqu'il aura paru, à côté du *Fardeau de la Liberté*. C'est de la même veine, de la meilleure. Et je donnerais, pour ce petit acte, bien des pièces en trois actes de certains auteurs, voire du même. Défiez-vous de cet homme circonspect et qui côtoie la vie avec des regards prudents et hagards. Il ne me paraît pas du tout impossible qu'attardé la nuit, en quelque louche taverne, à la fois suant d'angoisse et d'héroïsme, se donnant l'émoi imaginaire d'être tantôt « le pègre » et tantôt « le pante », il n'offre des boissons diverses à d'honnêtes escarpes, dont il se rassure d'être l'ami.

Il les « suppose », trop bien. Sa fantaisie placide vous apporte un sourd frisson de trop de vraisemblance, sinon de trop de vérité. On rit, avec un petit battement de cœur. Et aussi on s'émeut, hors des usages. Cela finit par n'avoir plus l'air d'être original, à force d'être simple, tranquille et probable. Ah! la bonne idée de nous avoir montré l'industrie des pick-pockets telle qu'un métier, avec ses règles, ses préjugés, ses risques, son point d'honneur professionnel ; et leur monde pareil à tant d'autres mondes, où on est tantôt « poire » et tantôt « dégourdi », sentimental, passionné, pitoyable, pas toujours brave, consciencieux, travailleur. L'acte de Tristan Bernard, remarquablement mis en scène et joué par MM. Gémier, Capellani, Mallet, Valentin et Mlle Heller, à la fois narquois et attendri, plaisant et mélancolique, d'une si pittoresque nouveauté, mérite la rare fortune qu'il obtint.

Le théâtre des Nouveautés a retrouvé sa veine.

C'est M. Pierre Véber qui la ramène avec un des vaudevilles les plus gais, les plus endiablés de mouvements, les plus adroits et aussi — ce qui n'est pas à dédaigner — les plus clairs qu'on ait représentés depuis longtemps. Sans doute, toutes les situations de *Loute*, ne sont point entièrement inédites ; mais qui donc aurait le génie d'inventer encore une situation vaudevillesque? M. Veber a fait mieux : partant d'une idée qui, elle, est presque nouvelle et qui peut-être même valait mieux que le développement du vaudeville, il a glissé, chemin faisant, parmi d'autres, des types heureusement tracés « de comédie »; et d'une gaieté jeune, d'un esprit léger, il a écrit brillamment son « improvisation réfléchie » qui ne sent ni la peine ni le travail. Des mots point recherchés, mais trouvés sans cesse au bonheur de l'écriture parsèment son vif dialogue.

Voici enfin un vaudeville réussi.

A l'Ambigu, c'est un bon mélo, pareil à beaucoup d'autres, sans grande originalité foncière, mais point « bêta » et composé avec une adresse soigneuse : *Sans Mère* de MM. Mitchell et Carré.

Aux Mathurins, on applaudit une comédie de M. André Rivoire : *les Petites causes*. Sujet leste, mais traité avec une grande distinction, un délicat souci de psychologie déliée et ténue, beaucoup d'esprit et du meilleur. C'est à voir.

André Picard

LES LIVRES

Alfred Capus : **La Veine**, sous couverture en couleurs de Cappiello (Éditions de La revue blanche, in-18 de 284 pp., 3 fr. 50). — C'est avec *la Veine* qu'a commencé pour Capus la série des grands succès. Ce brusque passage de la notoriété à la vogue, et presque à la gloire, est un cas fait comme à souhait pour confirmer l'idée centrale de la pièce : L'auteur avait, semble-t-il, pressenti cet heureux moment « où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille ».

N'en croyons rien : il n'y a là nulle chance, mais juste effet de causes nécessaires. Capus depuis longtemps faisait preuve du même esprit solide et fin, sans en recevoir la récompense; c'est qu'il n'était pas encore assez conscient, assez sûr de ses dons, pour en jouer librement, et laisser perdre toute trace de son effort dans l'apparence d'une spontanéité parfaite. Cette apparence fait son charme, comme elle fait celui de Granier. Elle s'imposait au théâtre ; la lecture la renforcera. Comme spectateur, j'avoue avoir gâté mon plaisir en attendant, en réclamant une justification du titre, une preuve de la thèse énoncée; la lecture m'a tiré d'erreur : Il n'y a pas de thèse. Il n'importe pas que la Veine existe. Ce qui importe, c'est que Julien y croit, c'est que cette croyance s'insinue dans son ambition et dans son amour, et c'est qu'elle reflète à merveille sa nature insouciante et volontaire, trompeuse sans perfidie, égoïste sans cruauté. Charlotte, avec la même foi, révèle une âme différente; elle accueille la Veine avec joie, sans prétendre la retenir ; et, sachant que le bonheur ne se donne que pour un temps, elle se donne pourtant à lui tout entière. Tous deux sont à la fois clairvoyants et naïfs. Pour les distinguer des autres personnages du théâtre contemporain, osons dire, en méprisant les métaphores qui se suivent, qu'ils ont le cœur plus loin de la tête, plus près des lèvres, et sur la main....

Maurice Donnay : **La Bascule**, sous couverture en couleurs de Sem (Éditions de La revue blanche, in-18 de 303 pp., 3 fr. 50). — Qu'un mari infidèle puisse être à sa manière aussi ridicule qu'un mari trompé, c'était un thème de vaudeville. Maurice Donnay en a fait un thème de comédie qu'il n'exploite pas à fond, qu'il effleure plutôt d'une touche preste et légère. On sait que l'auteur d'*Amants* s'entend fort bien à presser un sujet, pour en extraire tout ce qu'il contient d'émotion ironique et tendre. On sait aussi que son heureux esprit de mots, sa recherche du détail amusant, son enjouement, sa verve et son art du dialogue, qui souvent servent à son desein, parfois risquent de l'en distraire ; mais qu'alors même ses qualités, devenues défauts, restent capables de séduire et font oublier ce qu'elles remplacent. Dans *la Bascule*, toutes les situations ne sont peut-être pas nécessaires ; mais toutes sont naturelles et plaisantes. Je crois bien que les experts en art dramatique ont regretté que le dernier acte n'apportât qu'une solution trop prévue. C'est pourtant à mon gré le meilleur, le plus franc ; on goûtera fort, à la lecture, les jolies variations sur la sage maxime : N'avouez jamais.

André Lebey : **L'Age où l'on s'ennuie** (Félix Juven, in-18 de 353 pp., 3 fr. 50). — M. André Lebey dédie son livre « à Lucien Leuwen et à Paul Valéry ». Déjà ce double choix me dispose en sa faveur. Et sa chronique de *l'Age où l'on s'ennuie* n'est pas du tout ennuyeuse : Le récit souple et nonchalant, les silhouettes de mondaines, les conversations de snobs ou d'artistes, les scènes de demi-passion et de demi-volupté par où s'aggrave une satiété non satisfaite, tout cela, décor, action et sentiment, prouve une jolie qualité d'esprit, surtout une vision

nette et claire que les poèmes de M. Lebey ne pouvaient nous faire attendre. Le sujet, c'est la dispersion d'une âme que ne discipline ni la dure nécessité, ni le désir ferme et puissant. La moralité tient dans la sentence de Léonard : « La force naît par contrainte et meurt par liberté » et dans les vers de Rimbaud : « Par délicatesse, — j'ai manqué ma vie. » Le petit Paul Vincent fait montre parfois d'une suffisance un peu puérile, soit qu'il tranche l'Affaire en quelques boutades, soit qu'il s'écrie : » Et pour moi, qu'est-ce qu'il fait, le peuple ? Est-ce que je ne souffre pas, moi aussi ?... », soit qu'il cherche dans un vague nationalisme sa consolation et son salut final. Ou plutôt, on s'irrite que les tendances contraires ne soient réprésentées que par un imbécile. Sinon, l'on avouerait plus volontiers que de tels traits étaient nécessaires à la peinture d'une « oisive jeunesse ».

Serge Basset : **Comme jadis Molière** (G.-V. Stock, in-18 de 286 pp., 3 fr. 50). — Les sujets les plus scabreux sont les plus beaux, quand on les presse résolument, pour en extraire tout ce qu'ils recèlent de scandale et de terreur. Puisque M. Basset choisissait l'histoire d'un père épousant sa fille, il devait l'aborder franchement sans précautions, sans réticences, et la pousser à bout, afin que l'émotion extrême, — comme dans l'*Annabella* de Ford et les *Cenci* de Shelley — justifiât ce que l'hypothèse a d'étrange et de monstrueux. M. Basset se montre à la fois trop habile et trop timide : tout son effort s'épuise à machiner les artifices qui rendent un tel mariage possible et nécessaire. Si le docteur Hugonnet épouse sa fille, c'est pour prouver qu'elle n'est point sa fille et pour sauver ainsi la mère que menace un mari jaloux. Et s'il se tue ensuite, c'est parce qu'il craint de donner à sa fille, à sa femme, tout ce qu'elle attend à bon droit d'un mari. Mais l'aimait-il ? Fut-il tenté ? Et, même avant le mariage, n'était-il pas attiré vers son crime par je ne sais quelle horrible douceur ? — Nous ignorons tout du vrai drame. Fallait-il pour si peu de chose faire donner les grands moyens ?

Téodor de Wyzewa : **Contes Chrétiens** (Perrin, in-18 de 279 pp., 3 fr. 50). — Orné de photographies qui reproduisent des fresques célèbres du Pinturicchio, de l'Angelico, de Bernardino Luini, ce volume comprend quatre contes : *le Baptême de Jésus*, ou les Quatre Degrés du Scepticisme ; *les Disciples d'Emmaüs*, ou les Étapes d'une Conversion ; *Barsabas*, ou le Don des Langues ; *le Fils de la veuve de Naïm*, ou la Mort et l'Amour. La grâce en est délicieuse, bien que l'apparente simplicité cache mal quelque mollesse et quelque afféterie. M. de Wyzewa ne ressemble heureusement point à ce Barsabas, dont le cas a dû particulièrement le toucher ; on ne dira point de lui que, « pour avoir voulu penser dans toutes les langues, il est devenu incapable de penser dans aucune d'elles. » Il pense naturellement en bon français, peut-être avec plus de souplesse que de droite et ferme raison. Son dessein est nettement religieux : Il attaque les complications de la culture, les ambitions de la science, les illusions du désir, l'or

gueil de la chair et de l'esprit ; il prône la pauvreté de corps et d'esprit, la sainte charité et la saine ignorance : « La doctrine de Jésus est le seul système qu'un sage puisse admettre. Seule, en effet, elle ne s'adresse à la raison que dans les matières qui sont raisonnables, c'est-à-dire dans celles qui touchent à la conduite pratique de la vie ; imposant aux hommes, pour le reste, toute une série de mystères où ils n'ont qu'à croire... En tous lieux, les hommes peuvent être heureux : il leur suffit d'endormir leurs cerveaux, *afin de* tenir en éveil leurs yeux et leur cœur. »

Ceux qui d'avance ont adopté cette sorte de tolstoïsme catholique aimeront voir leur sagesse parée de fleurs nouvelles ; je doute fort que les autres se laissent persuader. Ils reprocheront à M. de Wyzewa de s'être fait la partie belle par un oubli de toute objection, par une partialité sereine qui ressemble à de la légèreté. La parole virile d'un Bossuet prête d'abord sa force aux idoles du monde, qu'elle s'acharne ensuite à renverser. M. de Wyzewa se ménage une victoire plus facile : Pas un instant il ne laisse douter que tout désir de gloire ou de plaisir n'échoue, que toute science ne soit grotesque ou futile, que toute pensée libre n'achemine au désespoir ; alors qu'il suffirait de vouloir aimer, ou plutôt de se livrer simplement à l'amour, pour asseoir sa vie dans une joie tranquille, parmi les champs et les vergers. Est-il besoin d'une critique? C'est assez de fermer le livre, de regarder autour de soi, de se sentir vivre et penser.

Le bienheureux Jacques de Voragine : **La Légende Dorée**, traduite du latin d'après les plus anciens manuscrits, par Teodor de Wyzewa (Perrin, in-16 de xxviii-748 pp., 5 fr.). — M. de Wyzewa met à la portée de tous, croyants ou simples curieux, ce fameux recueil de légendes, si souvent cité, si rarement lu. La découverte, pour maint lecteur, n'ira pas sans déception. Il faut se garder de croire que toutes les Vies de Saints offrent le même intérêt que celle de sainte Thaïs, et que celle-ci même présente, chez Jacques de Voragine, les traits qui séduisent dans le roman d'Anatole France, ou qui amusent dans le drame de Hrostwitha. Sans parler, après Muratori, de « bavardage imbécile », on a le droit de contester que le bienheureux évêque de Gênes ait été, comme l'assure son éditeur, un des plus savants hommes de cette époque où fleurirent saint Bonaventure, Alexandre de Hales et saint Thomas d'Aquin. Sa naïveté ne s'explique pas toute par la pureté de son cœur et par sa condescendance envers les humbles ; elle annonce bien aussi quelque défaut d'intelligence. Le bienheureux Jacques compose mal, et c'est une gageure que de louer en son livre « une unité, un ensemble parfaits ». C'en est une aussi, que de le dire écrivain original, parce qu'il n'a pas copié littéralement. Il devient verbeux lorsqu'il disserte ; dans son récit même il accumule, auprès des traditions les plus touchantes, des miracles qui n'ont rien de gracieux ni d'édifiant. Il prête aux saints les plus divers même figure de thaumaturges ; dominicain, séparé de saint Dominique par une génération à peine, il n'a pas su évoquer le grand fondateur de son ordre. Et qui devinerait, à travers sa

vie de saint Pierre Martyr, ce farouche archange exterminateur dont M. Lea, dans son *Histoire de l'Inquisition*, retraçait naguère les sanglants exploits?... Mais il reste vrai que Jacques de Voragine, « père des pauvres et pacificateur des guerres civiles », insiste sur le exemples de douceur et d'humilité. Il reste vrai que sa charité tout franciscaine s'étend sur toute la nature, appelle les oiseaux du ciel, caresse les fauves des bois. Il reste vrai que son ouvrage est une clef pour l'iconographie du moyen âge : non point que les œuvres d'art conformes à son texte en soient toutes inspirées ; mais du moins dérivent-elles de récits parents et semblables, documents épars ou perdus dont la *Légende Dorée*, seule héritière de leur gloire, représente fidèlement l'esprit.

J'ai plaisir à citer la prose de M. de Wyzewa. Elle abonde en jolies équivoques ; elle glisse, légère, autour du sens des mots ; chaque fois qu'elle lance une grosse vérité de bon sens, c'est pour faire passer, par le même sillage, quelque pieux paradoxe : « La science d'un temps ne vaut que pour son temps » ; — et voilà les lois de la chute des corps logées à la même enseigne que les étymologies du bienheureux évêque de Gênes. « Certes, je ne prétends pas que, à la considérer au point de vue historique, la *Légende Dorée* ne contienne pas d'affirmations inexactes ou, tout au moins, d'une exactitude à jamais incertaine. Je croirais volontiers, plutôt, qu'elle en est remplie, comme tous les ouvrages historiques de son temps, *comme ceux de tous les temps* » ; — et voilà le miracle des Onze Mille Vierges prouvé, tout juste au même titre que la mort de César ou l'incendie de Rome. « Et de même que maintes images de la Vierge, sans prétendre le moins du monde à être des portraits, ont reçu de Dieu le pouvoir d'opérer des miracles, de même rien ne nous empêche d'admettre que Dieu, s'il le juge bon, puisse prêter aux légendes de ses saints *une réalité supérieure* ». Cette phrase est une pure merveille d'ingéniosité candide, de retorse ingénuité : une fine pointe d'esprit chrétien.

H.-B. Brewster : **L'Ame païenne.** (Mercure de France, in-18 de 194 pp., 3 fr. 50). — J'ignore où la pensée de M. Brewster a pris sa source, et c'est un grand embarras. Dans son premier chapitre, *De la Destinée*, résonne sans nul doute un lointain écho d'Emerson ; je songe à la conclusion de l'Essai sur la Fatalité : « Elevons des autels à la belle nécessité. Si, dans la moindre des choses, l'homme pouvait déranger l'ordre de la nature, qui voudrait accepter le don de la vie? » Mais M. Brewster n'ajoute pas, comme faisait plus haut Emerson : « Il y a une solution au vieux nœud de la fatalité, de la liberté et de la prescience : c'est une double conscience des choses. » Une seule conscience lui suffit ; il attaque l'autre — celle de la liberté — comme factice et malfaisante. Et puis, je crois en lui discerner des influences plus modernes : celles de Maeterlinck, de Nietzsche, de M. Jules de Gaultier, et peut-être, de M. Remy de Gourmont. A moins encore qu'il ne leur soit uni par une simple affinité de pensées...

Voici le fonds de ce que M. Brewster appelle son *paganisme* : — L'homme pense et s'agite, le Destin le mène; non pas seulement le Destin extérieur, mais surtout le Destin inscrit au plus profond de son être, dans ses tendances, ses facultés et ses talents. L'homme dit : *Je*, l'homme dit : *Moi*, l'homme croit que sa volonté est une, ainsi que sa conscience, et qu'il n'y a qu'un seul acteur, parce qu'il n'y a qu'un seul théâtre. L'homme croit agir et vivre en vue d'un but, et demande à la morale de lui désigner le vrai but. En réalité, on vit, parce qu'on a le talent de vivre. Le travailleur a le sentiment du rabot et de la charrue. Chacun agit selon ses tendances et ses talents : *Trahit sua quemque facultas*. « Il ne faut donc pas vouloir faire le bien ; il ne faut pas vouloir faire le mal. Il faut faire le bien *malgré soi, parce qu'on y est contraint* (ces deux expressions ne me semblent pas heureuses), et en admirant ceux qui font le mal. Alors on est pur. Il faut faire le mal parce qu'on ne peut pas faire autrement et en admirant ceux qui font le bien. » Nos désirs sont les signes de forces permanentes — dieux, facultés ou sentiments, suivant le vocabulaire du jour, — et rien, si ce n'est ces forces, ne légitime nos divers efforts. L'emploi véritable de la pensée est non de conduire la marche des événements, mais de l'accompagner de paroles essentielles. La folie est d'espérer que notre âme profonde suivra les mouvements de notre âme factice, et de prétendre forcer à l'unité l'irréductible pluralité de nos instincts : la sagesse est d'adorer les dieux multiples qui se manifestent à travers nous.

Je crois qu'on peut, comme Stuart Mill, unir le même déterminisme à l'idée d'une souplesse plus grande et d'une plus sûre concentration du vouloir. Nos vrais motifs sont nos tendances; mais elles se projettent d'elles-mêmes, et s'ordonnent sur le plan de l'avenir, sous forme de bonheur et de but préconçu. Elles ne convergent pas vers un même point ; mais elles peuvent se tenir liées en un système aux articulations mobiles. Et c'est, à travers le changement, notre véritable unité ; c'est toute la liberté compatible avec le Destin.

Cahiers de la Quinzaine (Abonnements de souscription à 100 fr., — ordinaires, à 20 fr., — de propagande, à 8 fr.). — N'ayant pas signalé les *Cahiers* de Péguy à mesure qu'ils paraissaient, j'ai laissé passer, dans la seconde série, le *Bacchus* de Lionel Landry, — un drame plein d'idées, mais dont la valeur littéraire est quelque peu gâtée par un symbolisme trop direct. J'ai laissé passer le *Danton* de M. Romain Rolland, qui me paraît être jusqu'à présent le plus fort, le plus serré, le plus émouvant de ses drames révolutionnaires. Et j'ai laissé passer le *Jean Coste* de M. Antonin Lavergne, qui méritait meilleur accueil. Par réaction contre des jugements contraires, l'éditeur sûrement s'exagère la valeur d'art de ce roman. Comme lui, j'en aime l'âpreté, la rudesse, la simplicité toute populaire ; et j'approuve cette patience à suivre en toutes ses étapes une monotone progression de misère. Mais la fiction laisse voir de façon trop directe la part des souvenirs personnels et du plaidoyer, si bien qu'on demande malgré soi

des documents et des preuves. Du moins, *Jean Coste* peint fidèlement, sans exagération aucune, la détresse où se débattent nombre d'instituteurs. C'est un livre à faire lire à tous nos députés.

De la troisième série, je détache quelques *Cahiers :* Charles Guieysse éclaire les rapports entre le Mouvement Ouvrier et les Universités Populaires, dont un autre numéro expose en détail la situation présente. Georges Sorel développe des réflexions un peu touffues, mais singulièrement instructives, sur l'Église et l'État. Une très belle analyse morale de Péguy, *De la Raison*, sert de préface aux *Études Socialistes* de Jaurès, où nous retrouvons ces études sur la Propriété individuelle, critiquées ici même par M. Maxime Leroy : Jaurès après tout n'erre point en représentant l'impôt, certaines dispositions du droit successoral, l'expropriation, les servitudes, etc., comme des restrictions apportées à la propriété personnelle par le souci de l'intérêt collectif ; où il se trompe, c'est quand il compte ces restrictions, de tout temps nécessaires, parmi les signes de l'évolution économique. — *La Grève*, par M. Jean Hugues, instituteur à Paris, rappelle les qualités et les défauts de *Jean Coste*, — les qualités surtout, puisque, en dépit d'une forme trop sommaire, on y constate un bel effort d'impartialité artistique. Bernard Lazare inaugure une série de monographies sur l'oppression des Juifs dans l'Europe orientale par un tragique tableau de la condition des Juifs en Roumanie. Une lettre de Tolstoy à M. Romain Rolland montre avec force ce que devrait être la vie d'un artiste vraiment affranchi du monde aristocratique et bourgeois. Puis vient ce *Quatorze Juillet* que joua Gémier : œuvre mouvementée, inégale, trop facile par endroits, et dont l'intention reste méritoire, pourvu qu'on n'y cherche point le type même de l'art social. Enfin Péguy a publié les articles de G. Hervé pour lesquels le *Pioupiou de l'Yonne* fut poursuivi ; il y joint, sur la même affaire, une polémique où il serait vain de le suivre : Beaucoup pensent avec lui que les droits des universitaires ont été mis en jeu très inutilement, et qu'il est bon, pour l'avenir, de corriger une tactique maladroite ; — mais faut-il pour cela, se faire le juge sévère des caractères et des intentions ?

Jérome et Jean Tharaud : **Dingley, l'Illustre Écrivain.** — Encore un *Cahier*, l'avant-dernier paru ; je tiens à le mettre à part. Dingley, c'est Kipling en personne, ni meilleur ni pire, tel exactement que nous le font connaître ses nouvelles presque géniales, ses articles, ses chansons : Un *rough boy* vigoureux, vaniteux, volontaire, — « trop habile à vivre » ainsi parlait de lui Stevenson, qui sait parer d'un air de décision virile sa présomption presque enfantine, et déguiser en cynisme son vif désir d'approbation. L'esprit le plus riche en visions, le plus pauvre en idées, nécessairement adorateur du fait. Un être « pour qui le monde extérieur existe », qui ne veut pas s'en abstraire, afin de le mieux comprendre, mais se contente d'ouvrir tout grands ses yeux, pour lire sur la terre et la mer les destinées de sa race et du monde... Tel nous le voyons au début, gonflé de zèle impérialiste

et de sain orgueil littéraire, prendre à tâche de décrire la conquête sud-africaine et le relèvement moral d'un voyou de Londres devenu soldat. Il s'installe donc dans les tavernes, auprès des sergents recruteurs. Il se mêle à la foule qui, devant le War Office, attend les nouvelles de mort. Il s'embarque pour le Cap avec sa femme et son enfant; inspecte, à la première escale, un transport où le bétail militaire est parqué; va visiter à Sainte-Hélène le vieux Cronje qui lui tourne le dos. Selon ses vœux, il suit la guerre. Ses yeux qui voient si bien, — qui ne peuvent pas ne pas voir, — discernent les sottises, les misères, les horreurs; et ces spectacles le pénètrent plus sûrement qu'aucune pensée. Les Boers, qui l'ont fait prisonnier, le relâchent avec une pitié dédaigneuse, pour qu'il puisse rejoindre son fils malade. Il arrive, trouve son fils mort; et, chancelant, accablé de doutes, il fait bercer sa douleur par les chants d'une femme hindoue...

Cette fin nous éloigne du réel : Eût-il vu, eût-il souffert ce que voit et souffre Dingley, Kipling ne perdrait point la confiance qu'il a mise en lui-même et dans son peuple. On sait quelle leçon il a retenue de son voyage : condamnation des *sports* et de l'énergie purement physique, éloge de la science et de la réflexion. Il disait : « Nous sommes dignes de posséder le monde; il faut donc le conquérir. » Il dit à présent : « Nous devons conquérir le monde; il faut donc en être capables et dignes. » Et c'est un exemple instructif pour une logique des sentiments... Mais si Dingley n'est pas le vrai Kipling, du moins vit-il d'une vie concrète et vraisemblable. Son aventure est contée sobrement, sans insistance, sans réflexions morales et sans psychologie. Et cette façon d'émouvoir par les faits, de les laisser manifester leur âme, de battre l'empirique par l'expérience même, me plaît tellement que je ne saurais dire si les frères Tharaud ont écrit un beau livre, ou seulement le meilleur qui pût être écrit sur un sujet si dangereux.

Joseph Sarraute : **Socialisme d'opposition, socialisme de gouvernement et lutte de classe.** (Librairie G. Jacques, in-18 de 143 pp., 2 fr.). — M. Sarraute, qui a succédé à M. Lavy dans le cabinet Millerand, n'avait pas attendu ce moment pour écrire une apologie du *ministérialisme*, d'autant plus intéressante qu'elle ne s'inspire pas de circonstances passagères, mais de motifs permanents ; elle sera bonne à relire dans quelques années, si, par la force des choses, la question se pose de nouveau. Quand il rattache le socialisme au principe démocratique; quand il montre, en se plaçant au point de vue de la production, puis au point de vue national, à quelles formules le socialisme doit renoncer pour devenir doctrine de gouvernement, M. Sarraute en vient à des concessions extrêmes que ni Jaurès, ni Millerand lui-même ne consentiraient. Mais le plus souvent les difficultés qu'il signale sont réelles, ne sauraient être éludées. Qui fait semblant de les ignorer les retrouvera quelque jour. Il est beau de vouloir être des *purs*. Mais toute objection à laquelle nous n'avons pas pris garde se logera plus tard dans notre pensée pour la détruire ; et toute intransigeance mal calculée

se traduira par des incohérences de tactique. De là l'étrange revirement de quelques « révolutionnaires ».

N. C. Frederiksen : **La Finlande**, économie publique et privée, avec deux cartes en couleur (Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, in-18 de 438 pp., avec 2 cartes, à 3 fr. 50). — On sait que la Finlande n'était unie à l'empire russe que sous réserve de ses vieux priviléges ou, pour mieux dire, de ses droits séculaires; et que, par un acte d'arbitraire brutal, le gouvernement du tsar prétend la traiter comme une simple province, en lui ôtant l'autonomie de ses finances et de son armée. La vaillante petite nation résiste, d'un effort unanime ; elle refuse de voter sa propre déchéance, signe des pétitions monstres, organise une propagande à l'étranger. La France, qui en d'autres temps se serait émue, n'ose pas même émettre un blâme platonique : c'est l'effet de cette alliance franco-russe dont Tolstoy, ici même, a si bien dénoncé le danger moral. Pourtant le journal hebdomadaire *l'Européen* peu à peu convainc un petit public; et la Société Nouvelle, après avoir publié *la Diète de Finlande en 1899* (c'est-à-dire la réponse des États), puis *la Constitution du Grand-Duché de Finlande*, nous donne la traduction d'un excellent ouvrage de renseignements, écrit par un ancien professeur de l'Université de Copenhague. Ce livre, riche en chiffres et en faits, examine successivement la civilisation finlandaise; les classes rurales; la propriété des terres; l'agriculture; les forêts; les mines et industries; le commerce et la navigation; la monnaie et les banques; les moyens de communication; les finances; le gouvernement. Bien que les lettres et les arts soient laissés de côté, il apparaît ici que la Finlande est sur le même rang que les pays scandinaves, non seulement par la prospérité matérielle, mais par l'activité mentale et par l'extension de l'enseignement populaire. C'est un pays de culture et d'énergie : un pays très moderne, en avance d'un siècle sur la Russie, qui devrait lui demander des exemples, plutôt que de l'argent et des soldats.

Édouard Berth : **Dialogues Socialistes** (Librairie G. Jacques in-18 de xi-319 p., 3 fr. 50). — En ces dialogues éloquents, — qui trop souvent tournent au monologue, — un « militant » s'emploie à rassurer ses amis que les progrès du socialisme inquiètent pour la civilisation, pour la religion, pour l'art, pour la femme. Les raisons ne lui manquent point, ni l'enthousiasme à les dire, mais peut-être la méthode. En effet, nous savons d'avance qu'il existe un socialisme intégral, à qui rien d'humain ne paraît étranger ; et du même coup, nous sommes sûrs qu'*on peut concevoir* un régime socialiste, *imaginer* un modèle de cité future, où la justice économique, loin de rendre la vie plus médiocre, permettrait la floraison de plus hauts sentiments, de plus larges pensées. Ce qu'il importait donc de prouver, c'est que l'évolution socialiste en tous pays s'oriente *réellement* vers un tel régime, ou, *nécessairement*, doit y aboutir : Et pour écarter toutes les objections, il fallait mettre en compte,

je pense, l'obsession du problème matériel, l'étroitesse de certaines sectes, les habitudes d'esprit qu'entretient la lutte sociale, — et la rupture possible des plus précieuses traditions. Ainsi seulement, les lecteurs pourraient se convaincre que travailler au triomphe du socialisme, n'est point remettre aux « barbares » le soin de la civilisation.

Anatole Leroy-Beaulieu : **Les Doctrines de Haine : l'Antisémitisme, l'Antiprotestantisme. l'Anticléricalisme** (Calmann Lévy, in-8 de 309 pp., 3 fr. 50). — M. Leroy Beaulieu met son habituelle prolixité au service d'une intention raisonnable et conciliante. Son livre contient, en chacune des trois parties, des remarques bonnes à retenir. Mais, bien qu'il croie être impartial et garder l'équilibre de la droite raison, comment ne pas sentir qu'il penche d'un côté, quand il reconnait dans « les Trois Anti » une même sorte, un même degré, d'intolérance? La raison d'être de l'Anticléricalisme est l'existence d'un corps constitué : l'Église, soutenu par d'autres corps : les congrégations; tous corps étrangers à l'État, et parasites du corps social. Cela est si vrai, que les deux autres « Anti » (sans compter l'Antimaçonnisme) ne se soutiennent qu'en prétendant combattre des organismes qu'ils imaginent à l'image de ceux-là; et qu'ils auraient aussi leur raison d'être, si cette prétention était justifiée. M. Leroy-Beaulieu est-il sérieux, quand, aux dangers de la mainmorte ecclésiastique, il oppose ceux de la mainmorte laïque « représentée par les biens des communes, par les biens des hospices et d'autres institutions analogues »? ou quand il montre que le milliard des congrégations ne représente, pour chaque religieux, qu'un revenu très modique? Le péril n'est point que les moines vivent grassement; le péril est que toutes leurs personnes et tous leurs biens, mobiliers et immobiliers, soient aux ordres d'une même puissance spirituelle, ennemie de la pensée moderne, et fassent retomber sur le présent le poids écrasant du passé. M. Leroy-Beaulieu ne s'embarrasse guère du Syllabus. Si j'ai bien compris sa distinction de « la thèse » et de « l'hypothèse », la condamnation du Libéralisme ne vaudrait que pour les temps et les lieux où le Libéralisme n'existe pas. J'ai peine à croire qu'un anathème si véhément vise un objet imaginaire; les concessions dont on le tempère prouvent que l'Église romaine est souple, — mais non pas qu'elle renonce à maîtriser les esprits.

Michel Arnauld

Victor Barrucand : **M. Drumont et l'Algérie** (Mustapha, Imprimerie Algérienne, in-8° de 60 pages, 0 fr. 50). — Dans une langue vigoureuse et sobre qui enferme et refrène, en la modération des termes, l'intensité de la pensée, M. Victor Barrucand dénude la personnalité politique et les formules du candidat malheureux d'Alger. En parcourant ces pages essentielles d'une polémique de dix-sept mois, nous admirons le stoïcisme d'un délicat ouvrier des lettres qui, sacrifiant à ses convictions

la contemplation oisive et objective des choses, s'est condamné si longtemps à la lecture quotidienne des insanités antisémites et nationalistes.

Et le vomissement impur de la Bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur !

Dans la polémique de M. Barrucand, on retrouve avec plaisir certains passages qui nous rappellent que l'auteur est un connaisseur très averti des choses de la Révolution et publia autrefois, dans cette Revue, les mémoires de Rossignol et de Choudieu. Il ne perd pas un instant de vue le développement historique, homogène et continu de la France depuis 1789, et dans cette évolution la clique nationaliste lui apparaît comme étant, sous le masque démocratique, la contre-révolution.

« Ainsi, dit-il, les chouans et les muscadins affectaient des allures frondeuses, se mêlaient aux mouvements populaires de Germinal et de Prairial, allongeaient la queue à la porte des boulangers et, par tous les moyens, se rapprochaient de la foule ignorante, affamée... pour altérer le sens de ses cris légitimes. »

Urbain Gohier : **A bas la Caserne !** (Éditions de La revue blanche, in-18 de 306 pp., 3 fr. 50). — Les accusateurs — inconscients la plupart — de la Caserne, les voici : *Revue Médicale*, *Éclair*, M. Laveran, membre militaire de l'Académie de Médecine, la Commission parlementaire d'Hygiène publique (la Caserne, foyer de tuberculose), — M. Fonssagrives, M. Alfred Fournier, membre de l'Académie de Médecine, *Journal Officiel*, M. Marrana, médecin principal de 1re classe (la Caserne, foyer de syphilis), — Dr Corre, médecin principal de la marine, Littré, *Presse Médicale* (la Caserne, foyer d'alcoolisme), — capitaine Massy, général Grisot, Dr Pouillet, Dr Garnier, général Daumas, M. Pierre Richard, député nationaliste (la Caserne, école de vices infâmes), etc., etc., — et c'est encore le *Temps*, le *Journal des Débats*, l'*Opinion Médicale*, la *Dépêche Tunisienne*, l'*Intransigeant*, la *Revue de l'Enseignement primaire*, la *Croix*, la *Propagation de la Dévotion à Saint-Joseph*, le *Gaulois*, l'*Écho de Paris*, le *Figaro*, M. Bolot, sous-intendant militaire, M. Rolland, sénateur, MM. de Freycinet, Jules Delafosse, Drumont, Cavaignac, François Coppée et le R. P. Forbes, qui dénoncent l'ordure physique et morale, l'alimentation insuffisante et mauvaise, la servilité et l'abêtissement du régime de la caserne.

Tous ces éléments, fournis à M. Urbain Gohier par des collaborateurs militaristes pour la plupart, sont, dans ce livre, rassemblés en un corps de preuves par une main nerveuse qui en étreint le faisceau et le boute contre la grande prison nationale.

Dans un pays où il y eut un esprit public — en Angleterre au siècle dernier — les révélations de Lord Ashley sur le travail des enfants soulevèrent la nation entière et il fallut, sous peine d'une révolution, que le Parlement imposât aux industriels le respect de la vie de l'enfant. S'il

existait chez nous une conscience publique, le livre d'Urbain Gohier devrait la secouer et lui donner ce frisson précurseur des grands mouvements qui emportent d'un seul coup tout un régime. Mais il n'y a pas en France de conscience publique.

Il est naturel, d'ailleurs, étant donné la singulière logique des masses françaises, que le peuple qui a renversé la Bastille où l'on n'enfermait que des aristocrates se constitue le défenseur de la geôle où l'on embastille le peuple.

Également, quand c'est un axiome depuis 1789 que « l'impôt est proportionnel aux facultés » et, puisqu'il est admis que le service militaire est un impôt, il est naturel que la masse inerte et inepte accepte que cet impôt, de beaucoup le plus dur de tous, la frappe en raison inverse de ses « facultés ».

C'est pourquoi il est possible qu'en effet ce livre suscite des indignations, — et ce n'est pas contre les atrocités révélées qu'elles iront, mais contre celui qui les dévoile.

Cependant, si ce livre tombe dans la masse comme une pierre dans une eau morte, il y a quelques hommes qu'il touchera et cela suffit. Car, après tout, dans l'histoire du monde, la lutte ne se fait jamais qu'entre des minorités, la masse suit la minorité la plus forte. Aujourd'hui encore elle abandonne le sort de ses enfants à une poignée d'hommes qui les lui rend avariés au moral ou au physique, quand elle les lui rend. Mais il se peut que quelques hommes qui n'ont pas pu lire sans pleurer la lettre d'adieu du soldat Marmet à sa mère, sentent germer en eux, en un temps où il n'y a plus rien à aimer, les bonnes révoltes et que ces hommes-là forment demain la nouvelle minorité qui balancera l'autre. Ce jour-là, alors, la masse servile suivra.

Pierre Loti : **Les derniers jours de Pékin** (Calmann Lévy, in-18 de 464 pp., 3 fr. 50). — Lendemain de carnage après la ruée des Boxers et des Barbares occidentaux sur la Ville mystérieuse. Sur les chemins, déchiquetées par les chiens, sur les fleuves, descendant au fil de l'eau, au pied des murailles de la Cité impériale, dans les citernes. dans les herbages des bois sacrés, partout, des charognes humaines, raidies sous le vent glacé de Mongolie, puis des temples jusqu'alors inviolés, dont les énormes richesses s'épandent des coffres éventrés, comme là-bas, dans les champs, les pourritures coulent des cercueils défoncés ; des parfums de thé, de bois précieux et d'étoffes mêlés aux odeurs de races jaunes et aux puanteurs de cadavres, et, recouvrant la désolation des êtres et des choses, le caractère d'éternité qui émane de l'art monstrueux, massif, et implacable des tombeaux, des temples et des palais — tout cela admirablement saisi par M. Pierre Loti. Son livre contraste heureusement avec les notes du trop spirituel M. Donnet qui n'a pas su oublier son parisianisme et ne nous a rapporté de la Chine que des ombres chinoises. M. Loti y est venu avec des sens d'artiste et il y a pris des impressions qui ne prétendent pas révéler l'âme chinoise, mais la font pressentir.

Une sentence : « la littérature de l'avenir sera la littérature de la pitié » lue dans le temple de Confucius par des yeux qui viennent de voir, émergeant d'un tas de cadavres, des mains aux ongles arrachés. Opposition de douceur et de cruauté qui angoisse M. Loti, mais qui peut se résoudre si l'on admet que c'est par humanité que les Chinois gratifient de tortures les gens qu'ils veulent faire mourir, pour ne leur laisser que le loisir de penser à la douleur physique et les distraire de l'épouvante métaphysique de la mort, si nuisible à la santé.

Quelques détails nettement vus qui annoncent une vie de famille intime, profonde, dans ce pays où la première molécule sociale est la famille et non l'individu. Dans les champs ces torses couleur safran, maigres et musclés, courbés sur la terre ; dans les villages, ces innombrables sociétés de gymnastique dont font partie depuis l'enfance, comme de simples citoyens suisses, tous les jeunes paysans chinois, sont l'indice d'une race forte et souple, pacifique et agricole qu'il est inquiétant d'imaginer industrialisée et militarisée.

Jules Delvaille : **L'Université de demain** (Cornély, in-18 de 34 pp., 0 fr. 50). — M. Delvaille réforme l'enseignement secondaire auquel il donne pour base l'enseignement primaire, ce dernier « pierre de touche de l'intelligence de l'enfant », tant pis pour les génies tardifs ! — puis l'enseignement philosophique qui désormais n'a plus de doctrine officielle, à cette exception près qu'il a pour mission primordiale suivant les termes de M. Léon Bourgeois « d'enseigner la démocratie et la République », le baccalauréat, qui sera conféré par des examinateurs inamovibles, la condition des professeurs et le régime de l'internat.

Henri Lasvignes

Camille Pelletan : **De 1815 à nos jours** Société française d'Éditions d'art, in-4° de 310 pp., (6 francs). — Un bon livre et de saine vulgarisation. En si peu d'espace l'auteur n'a pas eu la prétention de faire revivre un siècle « qui occupa une si large place dans l'histoire du progrès, du génie et des malheurs humains ». L'ouvrage n'est qu'un résumé, un manuel, pourrait-on dire, n'était la respectable ampleur de son format, mais clair et sobre sans aridité, aisé, animé, voire pittoresque. Tout au plus peut-on regretter çà et là quelque excès de modérantisme, que sans doute les scrupules de l'homme politique ont imposés à l'historien.

Pierre de Nolhac : **La Création de Versailles** (Bernard, à Versailles, in-f° de 246 pp.). — Versailles : S'il est délicieux d'errer dans ses allées désertes, parmi la majesté des parterres et des bassins, c'est une joie non moins pure et plus rare de s'y promener « dans le temps » surtout en l'érudite compagnie de M. de Nolhac, le plus disert des ciceroni. Dans ce domaine qu'il connaît si bien qu'il aime si pieuse-

ment et qui lui appartient un peu, on dirait qu'il nous fait faire, pas à pas, presque jour à jour, le tour du propriétaire. Depuis le petit château à tourelles des Gondi, le « petit château de cartes » dont parle Saint-Simon, jusqu'au pompeux séjour de fêtes du Grand-Règne, M. de Nolhac nous conduit sans fatigue et sans nous priver d'un seul aspect, d'un seul état, si passager soit-il, d'une seule transformation, et l'on sait qu'elles furent incessantes. Le commentaire précis et élégant ne s'interrompt que pour nous laisser le loisir d'un coup d'œil à d'admirables gravures. Toute l'histoire d'un temps, d'un art et d'un goût s'évoque en ces pages de solide documentation.

ALFRED ATHYS.

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Alfred Jarry : *Le Surmâle*. Editions de La revue blanche, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — Charles Bernard : *La Reine de Saba*. Offenstadt, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — J.-A. Coulangheon : *Les Jeux de la Préfecture*. Mercure de France, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — Lucien Trotignon : *Fouchard député* : Plon, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — Nonce Casanova : *La Libertine* ; Ambert, in-18 de 266 p., 3 fr. 50. — Diraison Seylor : *Les Nuits Vides* ; Fayard, in-18 de 394 p., 3 fr. 50. — François Casale : *Chanteclair* : Plon-Nourrit, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — Jean de Quirielle : *Province Bohême* ; Calmann Lévy, in-18 de 230 p., 3 fr. 50. — Léon Tolstoy : *Œuvres complètes* (t. II. *La Jeunesse. La Matinée d'un seigneur*), traduction de J.-W. Bienstock ; Stock, in-18 de 407 p., 2 fr. 50. — I.-J. Kraszewski : *Villa Joris* (*Tibère à Capri*), traduction de L. de Broekere, illustrations de F. Prodhomme ; Editions du Carnet ; in-12 de 215 p., 3 fr. 50. — Maxime Formont : *La Faute Amoureuse* ; Lemerre, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — Jean Payoud : *Gens de robe* ; Villerelle, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — Hannah Lynch : *Très Véridique Histoire d'une Petite Fille* (traduite de l'anglais par M. Brandon) ; Hachette, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — Myriam Harry : *Petites Epouses* ; Calmann Lévy, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — Jacques d'Adelswæd-Fersen : *Notre-Dame des Mers Mortes* : Sevin et Rey, in-18 de 317 p., 3 fr. 50.

POESIE. — Alfred Goupel : *L'Enclos Fleuri* ; Société française d'imprimerie et de librairie (ancienne maison Lecène et Houdin), in-18 de 119 p., 2 fr. 50. — Edouard Ducoté : *Le Songe d'une Nuit de doute* ; Mercure de France, in-12 de 98 p., 3 fr. — Apollon Maïkoff : *Poésies* (traduites par Tancrède Martel et Thaddée Larghine, et précédées d'une introduction par Tancrède Martel) ; Perrin, in-18 de 285 p., 3 fr. 50.

THÉATRE. — Maurice de Dammartin : *L'Entrevue*, comédie en un acte ; Ollendorff, in-18 de 29 p., 1 fr. 50. — Sophocle : *Electre* (traduction en vers par A. Lagoguey) ; Brunel, 3 francs.

CRITIQUE. — Gustave Abel : *Le Labeur de la Prose* (préface par Camille Lemonnier) ; Stock, in-18 de 316 p., 3 fr. 50.

SCIENCE ET PHILOSOPHIE. — H.-B. Brewster : *L'Ame Païenne* : Mercure de France ; in-18 de 198 p., 3 fr. 50. — Sully Prudhomme et Charles Richet : *Le Problème des Causes finales* ; Alcan, in-18 de 177 p., 3 fr. 50. — Un Universitaire : *La Science opposée au Nationalisme* ; Editions de *La Raison*, in-18 de 23 p., 0 fr. 75. — L. de La Brière : *La Jeune Mariée* (conseils donnés en 1393) ; Téqui, in-32, 0 fr. 60. — Le Corun : *Les Cerfs-Volants* ; Nony, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — R.-P. Pie Michel Rolfi : *La Magie moderne et l'Hypnotisme de nos jours* (traduction de l'abbé H. Dorangeon ; in-18, 3 fr. 50. — Jules Bois : *Le Monde Invisible* ; Flammarion, in-18 de 431 p., 3 fr 50. — Léon Tolstoy : *Qu'est-ce que la Religion ?* (traduit par J. W. Bienstock et Birukov) ; Stock, in-18 de 81 p., 1 fr. — Paul Lapie : *Pour la Raison* ; Cornély, in-18 de 181 p., 1 fr. — Ch. Letourneau : *La Psychologie*

ethnique; Schleicher, in-18 de 556 p., 6 fr. — Edmond Magnac : *Bavardages sur la Vertu*; Tillié, in-18 de 120 p., 1 fr. 50.

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Joseph Mallat : *La Serbie contemporaine*, Etudes, enquêtes, statistiques (tome Ier : géographie, ethnographie, histoire; tome II : Economie politique, sociale et commerciale); Maisonneuve, 2 vol. in-8 de 361 et 224 p., avec cartes, plans, dessins, 12 fr. — Victor Barrucand : *M. Drumont et l'Algérie*, Mustapha, Imprimerie Algérienne, in-8° de 60 p., 0 fr. 50. — Urbain Gohier : *A bas la Caserne!* Éditions de La revue blanche; in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — Emile Violart : *Les Industries d'Art indigènes en Algérie*; Alger, Baldachino-Laronde-Viguier, in-8° de 39 p. — *Madagascar au début du XXe siècle*; Société d'éditions scientifiques et littéraires, in-8° de VII-465 p., avec 51 figures dans le texte, une grande carte en couleurs et un portrait hors texte, 20 fr. — Victor Fournié : *Introduction à l'Histoire Ancienne*; Fontemoing, in-18, 3 fr. — Emile Faguet : *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*; Société française d'Imprimerie et de Librairie, in-18 de 399 p., 3 fr. 50. — Jules Lemaître : *Quatre Discours*; Société française d'Imprimerie et de Librairie, in-18 de 151 p., 2 fr. — Stéphane Arnoulin : *M. Edouard Drumont et les Jésuites*; Librairie des Deux-Mondes, in-8 de 204 p., 3 fr. — Riga Salima *e Harems et Musulmans d'Egypte*; Juven, in-18 de 337 p., 3 fr. 50. — Maurice Herbette : *Une Ambassade turque sous le Directoire*, avec neuf planches hors texte; Perrin, petit in-8° de 343 p. — Georges Moussoir : *L'Homme-Femme (Mlle Savollette de Lange, 1786-1858)*; Editions du Carnet, in-12 de 260 p., 4 fr. — Henri Mazel : *Quand les peuples se relèvent*: Perrin, in-18 de 355 p., 3 fr. 50.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — G. de Rossi : *Quanto il sogno è finito*; Torino, Roma, Roux e Viarengo, in-18 de 362 p., 2 fr.—*La Vita Nuova* di Dante, con le illustrazioni di D.-G. Rossetti; Roma, Torino, Roux e Viarengo, in-8° de 168 p., 4 fr. — Raffaello Barbiera : *La principessa Belgiojoso, i suoi amici e nemici, il suo tempo*; Milano, Fratelli Treves, in-18 de 436 p., 5 francs. — Edgardo-Allan Poe : *Il Libro dei Poemi* (traduzione et prefazione di Ulisse Ortensi); Torino, Roma, Roux e Viarengo, in-18 de 375 p., 2 fr. 50. — Fréd. Benz : *Blut der Naechte*; München, Vereinigte Druckereien und Kunstanstallen, 2 m. 50.— Karl Hermann : *Die Geheimnisse von Berlin*; Berlin, D. Dreyer. — Toni Mark : *Standhafte Maedchen*; Wiener Verlag, 2 m. — L. von der Ane : *Wenn die Sonne sinkt sinkt*; Berlin, O. Janke, 4 m. — Ida Boy-Ed. : *Die saende Hand*; Stuttgard, Cotta, 3 m. 50. — Hans Karlsen : *Marianne Wildndberg*; Dresden, Pierson, 4 m. — Geo May : *Das hœchste*; Dresden, Pierson, 3 m. — Rud. Stratz : *Alt Heidelberg*; Stuttgard, Cotta, 3 fr. 50.

NOUVEAUX PÉRIODIQUES. — *Les Coulisses*, hebdomadaires; Paul Tisseyre-Ananké, directeur-rédacteur : 0 fr. 15 le numéro; six mois, 4 fr.; un an, 8 fr. Paris, quai Bourbon, 15. — *Aujourd'hui*, revue mensuelle : 0 fr. 50 le numéro; six mois, 3 fr.; un an, 5 fr. Paris, rue du Renard, 19.

GUIDES. — *Guide des Familles aux villes d'eaux et stations thermales françaises*; A. La Fare, in-18 cartonné de 243 p., 2 fr. 50. — *Guide des Familles aux bains de mer* (plages de la Manche et de l'Océan, 30 cartes des côtes de France); A. La Fare, in-18 cartonné de 351 p., 2 fr. 50.

ALBUMS. — *Les Maîtres de la Peinture*, 40 reproductions en couleurs de tableaux célèbres des musées de Rome, Florence, Venise, Paris, Amsterdam, Munich, Dresde, Berlin, Londres, etc., présentés en un encadrement à biseau (29 cm/22 cm) et enfermés dans cinq cartons : Colin, 40 fr. les 40 planches, 8 fr. par carton de 8 planches; 8 fr. un lot de 10 planches au choix, 1 fr. 25 la planche isolée; 2 fr. 50 le cadre passe-partout.

Le Gérant: P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 15066

Les Cures miraculeuses de Jésus de Nazareth

I

Après le supplice d'Ieschou (1) de Nazareth (3 avril 33 ?), ce qui restait de ses disciples à Hiérusalem se réfugia à l'orient du Jordanes (Jourdain), et forma les petites églises de Pella et de la Batanœa (Baschan), dont firent partie quelques parents du nabi.

Dans ce milieu, les récits relatifs à sa vie, ainsi que ses sentences et ses paraboles, se transmirent de bouche en bouche, et, grâce à l'excellente mémoire des sémites, il se peut que cette transmission ait été quasi littérale.

Puis un certain « Matthaîos (Matthieu) rédigea en langue hébraïque les sentences (2) d'Iésous ».

Ce témoignagne est de Papias, évêque d'Hiérapolis en Phrygia, mort vers 163, et il nous a été rapporté par Eusébios (3) dans son *Histoire ecclésiastique*.

Un peu après, au dire du même Papias, un certain Markos (Marc) écrivit « ce que le Christos avait dit et ce qu'il avait fait » (4).

Ces productions ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Mais, peu après la prise d'Hiérusalem par Titus Flavius Sabinus Vespasianus, peut-être vers l'an 80, un auteur inconnu composa, d'après elles, l'évangile *selon* Markos.

Un peu plus tard, entre 80 et 100, un deuxième inconnu composa, d'après cet évangile et le recueil primitif de Matthaîos, l'évangile *selon* Matthaîos.

Un peu plus tard encore, un troisième inconnu, travaillant d'après les recueils primitifs de Markos et de Matthaîos, d'autres textes qui ne nous sont pas parvenus et les traditions orales, composa l'évangile *selon* Loucas (Luc).

Enfin, dans le premier quart du deuxième siècle, un quatrième inconnu composa l'évangile *selon* Iôannês (Jean).

Celui-ci contient des interpolations et des traces de correction, et les critiques allemands et hollandais lui dénient tout caractère historique.

---

(1) En hébreu *Ieschou* (contraction d'Iéschoua), en grec *Iésous*, en latin *Iesu*, en français *Jésus*.

(2) Τὰ λόγια.

(3) Eusebios. *Histoire ecclésiastique*, III, 39.

(4) Τὰ ὑπὸ τοῦ Χριστοῦ ἢ λεχθέντα ἢ πραχθέντα.

Les évangiles nous sont parvenus par des manuscrits grecs du ve siècle.

Dans l'étude qui va suivre, j'ai donné, pour les citations, la préférence à l'évangile selon Markos, le plus ancien et le plus historique des quatre ; et j'ai suivi la traduction nouvelle (1896) d'E. Ledrain, professeur à l'École du Louvre.

II

Tout protoplasma vivant ou *bioprotéon* paraît doué d'une contractilité analogue à celle de la fibre musculaire, bien que très atténuée.

J'ai relevé cette contractilité chez 43 espèces de cellules appartenant aux deux règnes et à divers tissus (1).

Elle entre en jeu sous l'influence de différents modes du mouvement : mécaniques (pressions, chocs), physiques (ondulations sonores, thermiques, lumineuses, électriques, nerveuses) ou chimiques (combinaisons, décombinaisons).

De plus, il paraît exister pour chaque cellule, par rapport aux différents modes du mouvement, un optimum de relâchement, en deçà et au delà duquel la contraction commence, pour aboutir à une contraction complète et persistante, à une sorte de tétanos.

Il existerait donc un tétanos nerveux analogue au tétanos musculaire, phénomène d'autant moins surprenant que la cellule nerveuse résulte de la différenciation, dans la série animale, d'une cellule mixte, neuro-musculaire.

La cellule nerveuse ou *neurone* est une petite masse de protoplasma entourée d'un chevelu de prolongements fins. Elle ressemble à un arbre à tronc court muni de ses branches et de ses racines. Le cerveau et la moelle sont formés par l'intrication de ces branches et de ces racines protoplasmiques qui, en s'unissant bout à bout, constituent les conducteurs nerveux.

On appelle *circuit nerveux* un conducteur qui, partant de la périphérie du corps, revient à la périphérie, après avoir passé par le cerveau ou la moelle. Certains neurones possédant des prolongements d'un mètre et plus (ce sont ces grands prolongements qui, en se fasciculant, forment les nerfs), il n'en faut qu'un petit nombre pour former un circuit nerveux.

Ces circuits reçoivent par un pôle l'énergie qui résulte des impressions sensorielles externes et internes et, en particulier, des réactions chimiques provoquées par l'assimilation des aliments. Ils restituent au monde extérieur, par leur autre pôle, cette même quantité d'énergie sous forme de contractions musculaires et de réactions chimiques. Il en résulte que le système nerveux n'est qu'un lieu de passage, une simple machine à laquelle est applicable la loi de la conservation de l'énergie.

(1) Dr Ch. Binet-Sangle. *L'Amibisme des neurones*, Progrès médical, 19 octobre 1901.

La restitution de l'énergie au monde extérieur ne se fait d'ailleurs pas selon un débit constant. En effet, le neurone est un accumulateur comparable à l'accumulateur électrique, et l'on peut se représenter chaque circuit nerveux comme une série d'accumulateurs qui, grâce à leur contractilité, pourraient se séparer momentanément les uns des autres.

Lorsque, sous l'influence d'un mode quelconque du mouvement, le neurone et ses prolongements viennent à se contracter, il en résulte la formation, dans ces prolongements, par suite de changements dans la densité de leur substance, de zones mauvaises conductrices, des barrages qui arrêtent le courant nerveux, et que j'ai appelés les *neuro-diélectriques* (1). Et alors, de deux choses l'une, ou ce courant change de voie, ou son énergie s'accumule dans les neurones situés en amont des neuro-diélectriques.

C'est à une contraction persistante, à un tétanos des neurones que sont dus, selon moi, les phénomènes hystériques (2).

L'hystérique est un malade dont les neurones ont subi, par suite d'un traumatisme ou d'une intoxication, une modification particulière, modification qui se traduit par une exaltation de leur contractilité, par une prédisposition au tétanos. De même, dans la fibre musculaire intoxiquée ou, ce qui revient au même, fatiguée, le tétanos se produit plus rapidement et dure plus longtemps que dans la fibre saine.

Parmi les modes du mouvement qui peuvent déterminer le tétanos du neurone de l'hystérique, il convient de citer les ondulations nerveuses elles-mêmes. Ces ondulations prennent naissance dans le neurone. Elles résultent de la transformation des mouvements extérieurs qui lui parviennent, de même que, dans les piles, les ondulations électriques résultent de la transformation de mouvements chimiques.

Certaines impressions sensorielles peuvent rendre le dégagement des ondulations nerveuses si rapide et si intense qu'il revêt le caractère d'une explosion.

Ces explosions ont pour conséquence, d'une part l'ébranlement des neurones, d'autre part un phénomène de conscience qui est *l'émotion*. Sous leur influence, les neurones de l'hystérique peuvent entrer en contraction persistante : d'où formation de neuro-diélectriques, arrêt du courant nerveux et, par suite, anesthésies paralysies, ou phénomènes de court circuit : contractures et secousses musculaires.

Mais aussi, sous cette même influence, le neurone de l'hystérique tétanisé peut se relâcher ; d'où disparition des neuro-diélectriques, rétablissement du courant nerveux et, par suite, guérison des anesthésies et des paralysies, cessation des contractures et des secousses.

De même, dans la télégraphie sans fil, un choc sur le cohéreur

(1) On appelle en électricité *diélectrique* toute portion de l'espace qui oppose un obstacle au passage des ondulations électriques. — Ch. Binet-Sanglé. *Théorie des neuro-diélectriques* Archives de neurologie, septembre 1900.

(2) Ch. Binet-Sanglé. *Le Mécanisme des phénomènes hystériques*, Revue de l'hypnotisme, 1901.

d'Oliver Lodje, peut, en déplaçant la limaille d'argent, intercepter le passage des ondulations électriques, comme un autre choc peut le rétablir.

Tel est le mécanisme par lequel l'émotion guérit les accidents hystériques. Les *cures par suggestion* sont avant tout des cures par émotion. Jamais un médecin qui ne sait imposer à ses malades ne fera de pareilles cures.

Or, de même que, pour une quantité d'énergie donnée, les effets d'une explosion sont d'autant plus intenses que son champ d'expansion est plus restreint, de même une émotion est d'autant plus efficace que les neurones sur lesquels elle porte sont en moins grand nombre. Telle est la raison pour laquelle les suggestions réussissent mieux chez les sujets hypnotisés.

C'est que, dans l'hypnose, un grand nombre de neurones sont rétractés et par suite soustraits aux explosions nerveuses qui éclatent dans les neurones étendus, dont l'ébranlement est ainsi d'autant plus considérable

L'hypnose n'est donc qu'un adjuvant de la suggestion. Elle n'en est nullement la condition indispensable. Tel suggestionneur d'un grand prestige déterminera, chez un sujet éveillé, des phénomènes qu'un autre suggestionneur d'un prestige moindre ne pourra obtenir que chez un sujet en état d'hypnose.

En raison de l'impression qu'il produisait chez les individus les plus simples de son époque, Ieschou de Nazareth, qui, atteint de dégénérescence mentale avec délire des grandeurs (1) se croyait doué d'un pouvoir surnaturel, fut un grand guérisseur d'accidents hystériques.

Il eut probablement à subir au début de sa carrière des échecs nombreux, échecs que les évangiles n'ont d'ailleurs pas toujours passé sous silence. Mais une première cure en entraîna d'autres, et bientôt sa réputation grandit de telle sorte qu'il guérit la plupart des hystériques qui se présentèrent à lui. Il en est de même de nos jours, où tel médecin hypnotiseur voit ses cures se multiplier suivant une progression en quelque sorte mathématique.

Ieschou, — est-il besoin de le dire ? — ne guérit par suggestion que des symptômes nerveux résultant d'un trouble purement fonctionnel des neurones. Il lui eût été aussi impossible de faire marcher un paraplégique (paralysie des membres inférieurs) par section de la moelle, que de faire repousser un membre amputé. Aussi bien les évangiles ne nous parlent-ils point de pareilles cures; et c'est là une des preuves de la bonne foi de leurs auteurs.

Les passages de ces écrits où il est question de maladies guéries par suggestion sont de trois sortes :

Les premiers ne comportent aucune spécification.

Les seconds ne font qu'énumérer les affections guéries.

Les troisièmes relatent la cure avec plus ou moins de détails.

---

(1) Jules Soury. *Jésus et la religion d'Israël*, Paris, 1898, Charpentier.

III

CAS NON SPÉCIFIÉS

Les passages de la première sorte sont au nombre de cinq. Je les donne ci-dessous en suivant l'ordre d'ancienneté probable des évangiles qui les contiennent.

1° Lorsqu'Ieschou vint dans le territoire de Génésareth, « ce fut un grand mouvement dans toute la contrée d'alentour ; on se mit à lui apporter de toutes parts, dans de petits lits, ceux qui se portaient mal. Là où l'on apprenait que se tenait Ièsous, et partout où il entrait, dans les bourgs, les villes et les campagnes, on déposait les malades dans les places publiques, et on le priait que ceux-ci pussent toucher au moins le bord de son vêtement, et tous ceux qui le touchaient étaient guéris. »

Évangile selon Markos, VI.

Ce passage est reproduit textuellement dans l'évangile selon Matthaïos (XIX). La phrase « tous ceux qui le touchaient étaient guéris » est une exagération orientale.

2° Comme cela eut lieu de tout temps, les guérisons qui passaient pour miraculeuses chez les Judéens étaient attribuées à divinité lorsqu'elles étaient obtenues par les orthodoxes, et au démon lorsqu'elles étaient obtenues par les hérétiques. C'est en vertu de cette loi hiérologique que les prêtres romains accusent de satanisme les hypnotiseurs modernes.

Or Ieschou était un hérétique pour les Pharischim (Pharisiens), c'est-à-dire pour les Judéens orthodoxes et piétistes de son temps, qu'il attaquait d'ailleurs dans ses discours. Aussi attribuaient-ils ses cures à Baalzeboub, et songeaient-ils même à le faire mourir.

« Mais Ièsous, l'ayant appris, partit de là, accompagné d'une foule de gens, qu'il guérit tous, leur interdisant de le publier. »

Évangile selon Matthaios, XII.

Ce passage est reproduit dans l'évangile selon Loucas.

La discrétion que Ieschou exigeait en échange de ses cures était motivée, ainsi qu'on le verra dans la suite, non seulement par la crainte de susciter la colère des Pharischim, mais aussi par l'appréhension de voir affluer les malades en trop grand nombre.

3° « Quand Ièsous eut achevé ces propos, il advint qu'il partit de la Galilaia (Galilée) et gagna le territoire de la Ioudaia (Judée) au delà du Iordanès (Jourdain). Des foules nombreuses le suivirent, et là il les guérit. »

Évangile selon Matthaios, XII.

4° Comme il s'était retiré à Bethsaida, l'apprenant, « la foule le suivit ; il l'accueillit, lui parla du royaume de Dieu, et guérit ceux qui avaient besoin de guérison. »

Évangile selon Loucas, IX.

5° « Après cela Iésous passa la mer de Galilaia, c'est-à-dire de Tiberias. Il était suivi d'une nombreuse foule, parce qu'on voyait les miracles opérés par lui sur les malades. »

Évangile selon Ioannès, VI.

III

CAS SPÉCIFIÉS, MAIS NON DÉCRITS

Les passages de la seconde sorte sont au nombre de sept. Les voici dans le même ordre que les précédents.

1° « Le soir venu, comme se fut couché le soleil, on porta près de lui tous les malades et les démoniaques (1) et tout le bourg était rassemblé à sa porte. Il guérit tous ceux qui étaient malades de diverses maladies et expulsa de nombreux démons, ne permettant point à ceux-ci de parler... Il allait donc, prêchant en leurs synagogues, par toute la Galilaia et chassant les démons. »

Évangile selon Markos, I.

Ce passage est reproduit dans les évangiles selon Matthaïos (VIII), et selon Loucas (IV).

2° « Iésous prit place sur un lieu uni avec la foule de ses disciples et une grande masse de peuple venu de toute la Ioudaia, de Hierousalem, de la contrée maritime de Tyros et de Sidôn, lequel était accouru pour l'entendre et pour être guéri de ses maladies; et ceux-là aussi étaient guéris, que tourmentaient les esprits immondes (2). Toute la multitude tâchait de le toucher, car une vertu sortait de lui, de façon qu'il leur rendait à tous la santé. »

Évangile selon Loucas, VI.

3° « Un jour des Pharisiens vinrent dire à Iésous : « Éloigne-toi et quitte le pays, car Hérôdès te veut tuer. — Allez dire à ce renard, répondit Iésous : Je chasse les démons (3) et j'opère les guérisons aujourd'hui et demain. »

Évangile selon Loucas, XIII.

On croyait en effet dans l'antiquité que les attaques d'hystérie et d'épilepsie, ainsi que les diverses manifestations de la folie, étaient dues à la présence de démons dans le corps de l'homme. Or ces accidents sont curables par suggestion.

4° « Il advint ensuite qu'Iésous passa de ville en ville et de bourgade en bourgade, prêchant et annonçant le royaume de Dieu ; et les douze étaient avec lui, et aussi quelques femmes guéries d'esprits malins et d'asthénies (4), Maria surnommée Magdaléenne et de qui étaient sortis sept démons, et Iôanna, femme de Chouza, intendant d'Hérôdès, Sousanna (5) et plusieurs autres, lesquelles l'aidaient de leur avoir. »

Évangile selon Loucas, VIII.

---

(1) Πάντας τοὺς κακῶς ἔχοντας, καὶ τοὺς δαιμονιζομένους.

(2) Οἱ ὀχλούμενοι ὑπὸ πνευμάτων ἀκαθάρτων.

(3) Ἐκβάλλω δαιμόνια.

(4) Τεθεραπευμέναι ὑπὸ πνευμάτων πονηρῶν καὶ ἀσθενειῶν.

(5) En hébreu Schoschanna.

Ces femmes étaient des hystériques et des neurasthéniques guéries par suggestion. J'ai cru devoir en effet substituer le mot « asthénie » au mot « maladie » par lequel E. Ledrain traduit ἀσθένεια, qui signifie en réalité *faiblesse*, *impuissance*, *langueur*.

Maria de Magdala, qui avait été possédée de sept démons (1), était une hystérique à grandes crises.

J'étudierai plus loin la psychothérapie des accidents hystériques. Quant à la neurasthénie, plusieurs praticiens l'ont traitée avec succès par suggestion, entre autres : Bernheim, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, Edgard Bérillon (2), professeur libre à la Faculté de médecine de Paris, Antoine Mavroukakis (3), Valentin (4) et Paul Hartemberg (5). Ces derniers ont employé avec succès la suggestion à l'état de veille. J'ai obtenu des guérisons analogues.

5° « Iésous circulait par toute la Galilaia, enseignant en leurs synagogues, annonçant l'évangile du royaume, guérissant dans le peuple toute maladie et toute langueur (6), si bien que sa renommée courut par toute la Syria; et lui présentait-on tous les gens mal portants, atteints de diverses maladies et tourments, démoniaques, lunatiques et paralytiques (7), et il les guérissait. Et de grandes foules l'accompagnaient de la Galilaia, de la Décapole, de Hierosolyma, de la Ioudaia et d'au-delà du Iordanès.

Évangile selon Matthaios, IV.

Le mot « lunatique » traduction d'un mot grec qui signifie fantasque, bizarre, changeant, désigne ici les sujets atteints d'une des affections mentales qui sont curables par suggestion. On croyait autrefois que la bizarrerie du caractère était due à l'influence de la lune. Quant au mot « paralytiques », il désigne les sujets atteints de paralysies hystériques.

6° « Iésous circulait par toutes les villes et les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant la nouvelle du royaume et guérissant toute maladie et toute langueur (8) parmi le peuple. »

Évangile selon Matthaios, IX.

---

(1) Sept, nombre fatidique pour toute l'antiquité sémitique.

(2) Edgard Bérillon. — *Neurasthénie grave guérie par suggestion hypnotique.* Revue de l'hynoptisme, 1890, page 336. — *Les indications formelles de la suggestion hypnotique en psychiatrie et en neuro-pathologie.* Revue de l'hypnotisme, 1891, page 97.

(3) Antoine Mavroukakis. — *Les neurasthéniques et la suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1893, page 374.

(4) P. Valentin. — *Du traitement des neurasthénies graves par la psychothérapie.* Revue de l'hypnotisme, 1897, page 116. — *Hypochondrie consécutive à une hystéro-neurasthénie, d'origine toxi-infectieuse. Guérison en cinq séances de suggestion sans hypnose.* Revue de l'hypnotisme, 1898, page 11.

(5) Paul Hartemberg. — *Un cas de neurasthénie psychique guéri par la dynamogénie suggestive.* Revue de l'hypnotisme, 1898, page 42.

(6) Πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν.

E. Ledrain traduit ce dernier mot par *infirmité*. J'ai préféré le traduire par *langueur*, comme ce linguiste le fait d'ailleurs en d'autres endroits. Chassang donne les versions suivantes : *mollesse, langueur, faiblesse de caractère.* La racine μαλ implique l'idée de mollesse.

(7) Ποικίλαις νόσοις καὶ βασάνοις συνεχομένους, καὶ δαιμονιζομένους, καὶ σελαηνιαζομένους, καὶ παραλυτικούς.

(8) Πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν.

7° « Or Iôannès (1) [Jean le Baptiste], ayant appris dans la prison les œuvres de Iésous, lui envoya dire par deux de ses disciples : « Es-tu celui qui doit venir, ou bien en attendrons-nous un autre? »

Iésous leur répondit en ces termes : « Allez redire à Iôannès ce que vous entendez et voyez : Des aveugles voient et des boiteux cheminent; des lépreux sont purifiés et des sourds recouvrent l'ouïe; des morts ressuscitent (2). »

Évangile selon Matthaios, XI.

Ce passage est reproduit dans l'évangile selon Loucas

La proposition « des aveugles voient » désigne l'amaurose ou le blépharospasme hystérique; des boiteux cheminent, la claudication hystérique par contracture ou paralysie des membres inférieurs; « des sourds recouvrent l'ouïe », la surdité hystérique; « des morts ressuscitent », la léthargie.

Je consacrerai plus loin quelques pages à la psychothérapie de l'amaurose, du blépharospasme et de la surdité hystérique, de la léthargie et de certaines maladies de la peau. Quant à la guérison par suggestion de la claudication hystérique, c'est là un phénomène banal pour tout neurothérapeute.

Charcot (3) a guéri par suggestion hypnotique une jeune fille atteinte de pied bot varus droit hystérique avec rigidité du genou et rotation de la cuisse en dedans, déformation due à des contractures et qui déterminait une gêne dans la marche.

Des guérisons analogues ont été obtenues par Burot (4), professeur à l'école de médecine de Rochefort, (coxalgie hystérique), par G. Lemoine, professeur à la Faculté libre de Lille (5), (névralgie sciatique avec parésie hystérique du membre inférieur droit déterminant une gêne dans la marche), Gorodichze (6), (contracture hystérique du membre inférieur gauche déterminant une pseudo-ankylose du genou et un pied bot talus), Edgard Bérillon (7) (pied bot varus hystérique très accentué). La cure de Gorodichze fut obtenue à l'état de veille.

Desplats, professeur de clinique médicale à la Faculté libre de Lille, rapporte le cas d'une fille de douze ans, atteinte depuis trois mois d'une contracture de membre inférieur gauche qui rendait la marche impossible, et avait donné lieu au diagnostic d'arthrite du genou. La sugges-

---

(1) En hébreu Iohanan.

(2) Τυφλοὶ ἀναβλέπουσι, καὶ χωλοὶ περιπατοῦσι, λεπροὶ καθαρίζονται, καὶ κωφοὶ ἀκούουσι, νεκροὶ ἐγείρονται.

(3) Charcot. *L'hypnotisme en thérapeutique. Guérison d'une contracture hystérique.* Revue de l'hypnotisme, 1887, p. 296.

(4) Burot. *Grande hystérie guérie par l'emploi de la suggestion et de l'auto-suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1887, p. 366.

(5) G. Lemoine. *De l'hypnotisme par les miroirs rotatifs dans le traitement de l'hystérie.* Revue de l'hypnotisme, 1893, p. 68.

(6) Gorodichze. *Contracture psychique guérie par la suggestion à l'état de veille.* Revue de l'hypnotisme, 1893 p. 347.

(7) Edgard Bérillon. *Guérison d'une contracture par le transfert dans l'état hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, mars 1898.

tion hypnotique fit disparaître instantanément cette contracture. Desplats raconte raconte sa cure de la manière suivante : « Posant le pied de la malade à terre, je lui dis : « Levez-vous ! » et elle se leva : « Marchez ! » et elle marcha : « Mettez-vous à genoux ! » et elle s'agenouilla ». A son réveil, l'enfant était stupéfaite. Le père, qui l'avait amenée, pleurait (1).

J'ai guéri moi-même par suggestion à l'état de veille, un jeune garçon atteint d'une contracture hystérique des muscles de la jambe, déterminant la claudication. Je lui fis mettre la jambe nue et lui annonçai que j'allais le guérir instantanément en lui touchant le genou. C'est ce qui eut lieu. Sur mon ordre, il se leva aussitôt et se mit à sauter et à courir. Toute douleur et toute claudication avaient disparu. L'étonnement de la mère était à son comble. L'enfant déclara que j'étais sorcier.

Bidon (2), médecin des hôpitaux de Marseille, et Font (3), ont rapporté des cas analogues. La cure de Font fut, comme la mienne, obtenue à l'état de veille.

Enfin Chiltov (4), professeur à l'Université de Kharkov, a guéri, par suggestion hypnotique, un homme atteint d'hémiplégie droite (paralysie du côté droit du corps) déterminant la claudication.

8° « Et de là [du territoire de Tyros et de Sidôn], Iésous partit et vint près de la mer de Galilaia, où, montant sur la montagne, il s'y assit. Des foules nombreuses accoururent à lui, ayant avec eux des boiteux, des aveugles, des sourds-muets, des estropiés, et beaucoup d'autres (5) qu'on mit à ses pieds ; et il les guérit. Aussi s'émerveilla-t-elle la multitude, voyant les muets parler, les estropiés remis, les paralytiques cheminant et les aveugles voyant (6). »

Évangile selon Matthaios, (*XV*)

Le mot *sourds-muets* désigne des sujets atteints de surdi-mutité hystérique, et le mot *estropiés* des sujets atteints de contractures hystériques des divers membres.

Je puis aborder maintenant l'étude des cures dont les évangiles nous ont laissé un récit détaillé.

---

(1) Desplats. *L'Hypnotisme agent thérapeutique*. Revue de l'hypnotisme. Août 1897

(2) Bidon. *Claudication guérie par suggestion*. Revue de l'hypnotisme. Mai 1899.

(3) Font. *Traitement de l'hystérie et de la neurasthénie par suggestion*. Revue de psychologie. Février 1901.

(4) Chiltov. *Traitement et guérison par suggestion hypnotique d'un cas d'hémiplégie avec apoplexie*. Revue de l'hypnotisme, 1887, p. 34

(5) Χωλούς, τυφλούς, κωφούς, κυλλοὺς καὶ ἑτέρους πολλούς.

(6) Κωφοὺς λαλοῦντας, κυλλοὺς ὑγιεῖς, χωλοὺς περιπατοῦντας καὶ τυφλοὺς βλέποντας.

IV

AMAUROSE OU BLÉPHAROSPASME HYSTÉRIQUE

Premier cas.

Ils atteignirent ensuite Hiérichous. Iésous partit de là avec ses disciples et une troupe nombreuse. Un aveugle (1) Bartimaios (2), fils de Timaios, était assis auprès du chemin et mendiait. Celui-ci apprenant que Iésous passait, se prit à crier ces mots : « Iésous, fils de David, aie pitié de moi ! » Plusieurs le menacèrent afin qu'il se tût, mais il clamait encore davantage : « Iésous, fils de David, aie pitié de moi ! »

Iésous, s'étant arrêté, commanda d'appeler l'aveugle, ce qu'ils firent en lui disant : « Bon courage. Lève-toi, il t'appelle ». Jetant bas son manteau, il se leva et s'en vint vers Iésous, lequel lui parla en ces termes : « Que veux-tu que je te fasse? — Maître, que je recouvre la vue, répondit l'aveugle. — Va-t'en, reprit Iésous, ta foi t'a sauvé ! »

Et aussitôt il vit (3), puis il suivit Iésous par le chemin.

Évangile selon Markos, X.

Pour rendre la cure plus extraordinaire, l'évangile selon Matthaïos (XX) double le nombre des aveugles.

L'évangile, selon Loucas modifie également dans le sens du merveilleux les paroles prononcées par Ieschou.

On a pu remarquer en effet, que celui-ci, dans un sentiment de prudence que j'aurai encore l'occasion de signaler, et qui d'ailleurs n'était pas incompatible avec le délire des grandeurs dont il était atteint, ne dit pas à l'aveugle : « Recouvre la vue ! » mais simplement : « Va-t'en, ta foi t'a sauvé », ce qui, en cas d'échec, pouvait s'entendre : « Ta foi te vaudra le royaume des cieux ». Or l'évangile selon Loucas (XVIII), qui est postérieur à l'évangile selon Markos, prête à Ieschou les paroles suivantes : « Recouvre la vue (4), ta foi t'a sauvé. »

Deuxième cas ?

On trouve encore le récit d'une cure de cécité dans l'évangile selon Matthaïos, au chapitre IX. Mais il est tellement analogue au précédent, qu'on est en droit de se demander s'il n'y a pas là une simple répétition, répétition d'ailleurs facile à comprendre si l'on songe à la façon dont les évangiles furent composés :

« Iésous s'étant en allé de là, deux aveugles le suivirent criant ces mots : « Aie pitié de nous, fils de David ! » Et quand il eut pénétré en la maison, les aveugles vinrent au-devant de lui et Iésous leur dit : « Croyez-vous que j'aie

(1) Τυφλός.

(2) En hébreu Bar-Thaimou (le fils de Thaimou). Il y a dans le texte grec une répétition indiquant que l'auteur ignorait l'hébreu.

(3) Καὶ εὐθέως ἀνέβλεψε.

(4) Ἀνάβλεψον.

le pouvoir de faire cela? — Oui, seigneur, » lui répondirent-ils. Alors, il toucha leurs yeux (1) disant : « Qu'il soit fait selon votre foi! ». Leurs yeux s'ouvrirent (2). Iésous leur imposa silence en ces termes : « Prenez garde que personne ne le sache! » Ceux-ci, partant, étendirent sa renommée dans toute la région.

Évangile selon Matthaios, IX.

Il ne faut donc retenir pour historique que la guérison de l'aveugle de Hiérichous, telle qu'elle est rapportée dans l'évangile selon Markos.

Il s'agissait, d'une d'amaurose hystérique totale ou d'un blépharospasme hystérique complet.

L'amaurose (ἀμαύρωσις — obscurcissement) ou cécité hystérique est due, selon moi, à la rétraction des neurones qui sont le théâtre des sensations visuelles. Cette affection, qui débute le plus souvent d'une manière soudaine, peut durer des mois et disparaître, comme elle est venue, tout d'un coup, à la suite d'une attaque d'hystérie ou d'une émotion. Briquet, Marlow, Wudermann, Pitres en ont rapporté des exemples. Elle peut aussi disparaître par suggestion comme l'ont prouvé Bernheim (3) et Valude (4), médecin des Quinze Vingts.

Le cas de Valude a trait à un paysan hystérique dont l'œil droit ne pouvait que distinguer le jour de la nuit. La guérison eut lieu par suggestion à l'état de veille.

Le blépharospasme (βλέφαρον = paupière, σπασμὸς = hystérique) consiste dans une contracture du muscle orbiculaire des paupières, contracture qui a pour conséquence la fermeture spasmodique des yeux. Cette affection est due, selon moi, à la rétraction des neurones moteurs inférieurs qui innervent le muscle orbiculaire. Ces neurones se trouvant ainsi isolés des autres et fonctionnant pour leur propre compte, il en résulte un phénomène tout à fait analogue à ce qu'on appelle en électricité *phénomène de court circuit.* Seulement, ici, le court circuit, au lieu de se traduire par une production de chaleur ou de lumière, se traduit par la contraction intense et continuelle d'un muscle. Cette affection est curable par suggestion.

Edgard Bérillon a guéri en une seule séance d'hypnose une jeune fille atteinte d'un blépharospasme hystérique complet datant de treize mois (5).

De Bourgon (6), ancien chef de clinique aux Quinze-Vingts, chirurgien en chef du service d'ophtalmologie de l'hôpital Saint-Joseph, a

(1) Τότε ἥψατο τῶν ὀφθαλμῶν αὐτῶν.

(2) Καὶ ἀνεῴχθησαν αὐτῶν οἱ ὀφθαλμοί.

(3) Bernheim. *De l'amaurose hystérique et de l'amaurose suggestive.* Revue de l'hypnotisme, 1887, p. 69.

(4) E. Valude. *Quelques phénomènes hystériques oculaires traités par la suggestion thérapeutique.*

(5) Edgard Bérillon. *Les indications formelles de la suggestion hypnotique en psychiatrie et en neuro-pathologie.* Revue de l'hypnotisme, 1891, p. 97.

(6) De Bourgon. *Deux cas de blépharospasme tonique bilatéral douloureux d'origine hystérique guéris par la suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme. 1897, p. 259.

guéri de la même manière deux malades atteints de blépharospasme bilatéral douloureux d'origine hystérique. Le premier cas a trait à une hystéro-épileptique de dix-huit ans, originaire d'Argentan, qui, depuis quinze jours, souffrait d'une occlusion totale et permanente des yeux. Elle guérit complètement en deux séances d'hypnose. Si bien que le conseil municipal d'Argentan, qui avait obtenu son entrée aux Quinze-Vingts, déclara que la cure tenait du miracle. Le second cas a trait à une fille de trente ans atteinte d'un blépharospasme intermittent de l'œil droit. Elle guérit complètement en trois séances de suggestion hypnotique.

L'aveugle de Hiérichous était un hystérique. A la nouvelle de l'arrivée d'Ieschou, dont la réputation de thaumaturge était alors si grande qu'une « troupe nombreuse » le suivait, le fils de Thaimou se sentit plein d'espoir. Il éprouva une émotion profonde lorsqu'on vint lui dire qu'Ieschou l'appelait. Cette émotion ne fit que croître lorsqu'il entendit le célèbre nabi prononcer ces paroles : « Que veux-tu que je te fasse? » Et elle fut à son comble, lorsqu'il lui entendit dire : « Va-t'en, ta foi t'a sauvé. » Pour lui, ces mots ne pouvaient avoir qu'un sens : « Tu es guéri ; tu as recouvré la vue. » Ce lui fut une secousse violente.

Les molécules de ses cohéreurs nerveux se déplacèrent. Un déclenchement se produisit dans ses neurones rétractés, et, comme les amaurotiques de Bernheim et de Valude, comme les blépharospasmiques de Bérillon et de Bourgon, le fils de Thaimou recouvra la vue.

Deuxième ou troisième cas.

« Ils atteignirent Bethsaïda. Et on présenta à Iésous un aveugle (1) avec prière de le toucher. Iésous, prenant l'aveugle par la main, le mena hors de la bourgade, cracha sur ses yeux et, lui ayant imposé les mains (2), lui demanda : « Vois-tu quelque chose? » L'aveugle leva les yeux et dit : « J'aperçois des hommes que je vois marcher comme des arbres. (3) » Sur ce, Iésous posa de nouveau les mains sur ses yeux ; l'aveugle regarda et fut guéri ; il apercevait tout distinctement (4). Iésous le renvoya dans sa maison, disant : « N'entre point dans la bourgade. »

Évangile selon Markos, VII.

Si Ieschou a soin de mener l'aveugle hors de la bourgade, c'est afin de n'être pas exposé à un échec public. S'il lui recommande ensuite de n'y point rentrer, c'est afin de n'être pas importuné par tous les malades de la région et exposé ainsi à des échecs certains. Cela deviendra de plus en plus clair dans la suite.

Troisième ou quatrième cas. — Amaurose et mutisme hystérique.

« Alors lui fut présenté un démoniaque aveugle et muet qu'il guérit, de telle

(1) Τυφλόν.
(2) Καὶ πτύσας εἰς τὰ ὄμματα αὐτοῦ, ἐπιθεὶς τὰς χεῖρας αὐτῷ.
(3) Βλέπω τοὺς ἀνθρώπους ὡς δένδρα περιπατοῦντας.
(4) Ἀνέβλεψε τηλαυγῶς ἅπαντας.

sorte que celui qui avait été aveugle et muet parlait et voyait (1), ce dont toute la foule fut fort émerveillée; elle disait : « Celui-ci n'est-il pas le fils de David? » — Mais les Pharisiens l'ayant entendu, dirent : « Celui-ci ne chasse les démons que par Baalzéboub, prince des démons. »

Évangile selon Matthaîos, XII.

Ce récit est reproduit dans l'évangile selon Loucas (XI). Seulement, au lieu d'un démoniaque aveugle et muet il n'y est question que d'un démoniaque muet. L'évangile selon Matthaîos aurait donc exagéré l'importance de la cure. De plus, dans l'évangile selon Loucas, la relation qui existait entre le mutisme et l'hystérie est nettement indiquée par ces mots : « Il advint que le démon jeté dehors, le muet parla .»

Quatrième ou cinquième cas?

L'évangile, selon Iôannès, le moins ancien des quatre, et celui qui a le moins de valeur historique, contient encore le récit d'une cure de cécité.

Mais ici nous sommes loin du laconisme et la simplicité de l'évangile selon Markos. On sent, dès les premières lignes, le désir d'étonner et de convaincre :

« En passant, Ièsous vit un homme aveugle de naissance (2), à propos duquel ses disciples l'interrogèrent en ces termes : « Maître, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle? — Ni celui-ci, reprit Ièsous, ni son père, ni sa mère; mais c'est advenu pour qu'en lui soient manifestées les œuvres de Dieu. Il me faut accomplir les travaux de celui qui m'a envoyé tant qu'il fait jour. Vient la nuit où nul ne pourra travailler. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Après ces paroles, il cracha sur la terre, en fit de la boue avec sa salive, ce dont il oignit les yeux de l'aveugle (3) : « Va-t'en, lui dit-il, et te lave à la piscine de Silôam (nom qui signifie envoyé). Il y alla donc, se lava et revint clairvoyant. Or les voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu aveugle — c'était un mendiant — disaient : « N'est-ce pas cet homme assis qui mendiait : — Oui, affirmaient les uns. — Non, mais il lui ressemble, » déclaraient les autres. Lui s'écriait : « C'est moi-même. » Ils lui demandèrent donc : « Comment se sont ouverts tes yeux? — Cet homme, répondit-il, qu'on appelle Ièsous, a fait de la boue, en a oint mes yeux en me disant : Va vers le Silôam et te lave. Après y être allé et m'être lavé, j'ai vu clair (4) — Où donc est celui-là? reprirent-ils. — Je ne sais », dit-il.

On conduisit aux Pharisiens celui qui avait été autrefois aveugle. — C'était jour de sabbat, quand Ièsous avait fait la boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pharisiens l'interrogèrent à leur tour sur la façon dont il avait vu clair : « Il a mis, leur dit-il, de la boue sur mes yeux; je me suis lavé et j'ai vu ».

---

(1) Τότε προσηνέχθη αὐτῷ δαιμονιζόμενος, τυφλὸς καὶ κωφὸς καὶ ἐθεράπευσεν αὐτὸν ὥστε τὸν τυφλὸν καὶ κωφὸν καὶ λαλεῖν καὶ βλέπειν.

(2) Τυφλὸν ἐκ γενετῆς.

(3) Ἔπτυσε χαμαί, καὶ ἐποίησε πηλὸν ἐκ τοῦ πτύσματος, καὶ ἐπέχωσε τὸν πηλὸν ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς τοῦ τυφλοῦ.

(4) Βλέπω.

Ce qui fit dire à quelques-uns des Pharisiens : « Cet homme-ci n'est point de Dieu, car il ne garde pas le sabbat. »

D'autres disaient : « Comment un homme pécheur peut-il accomplir de ces signes ? » Et il y avait division parmi eux.

Ils tinrent encore ce propos à l'aveugle : « Toi, que penses-tu de lui, de ce qu'il t'a ouvert les yeux ? — Il est prophète ! » s'écria-t-il.

Toutefois, les Ioudéens ne crurent point de l'homme qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue, avant d'avoir appelé le père et la mère de l'aveugle guéri, lesquels ils interrogèrent ainsi : « Est-ce là votre fils dont vous déclarez qu'il est né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? »

Or le père et la mère leur firent cette réponse : « Nous savons que celui-ci est notre fils et qu'il est né aveugle (1) ; mais comment il voit maintenant, et qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas ; interrogez-le, il a de l'âge ; qu'il s'exprime lui-même. » Ainsi parlèrent le père et la mère, parce-qu'ils craignaient les Ioudéens ; car ceux-ci avaient déjà résolu que si quelqu'un le confessait être le Christos, il serait chassé de la synagogue ; c'était pour cela que le père et la mère disaient : « Il a de l'âge, interrogez-le. » Ils appelèrent pour la seconde fois celui qui avait été aveugle et lui dirent : « Donne gloire à Dieu, nous savons que cet homme est pécheur. — S'il est pécheur, je l'ignore, reprit l'autre ; mais ce que je sais bien, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. — Que t'a-t-il fait ? ajoutèrent-ils alors, comment a-t-il ouvert tes yeux ? — Je vous l'ai déjà dit, répondit-il, et n'avez point écouté ; pourquoi le voulez-vous encore ouïr ? Voulez-vous aussi être ses disciples ? »

Sur ce, ils l'injurièrent en ces termes : « C'est toi qui es son disciple ; nous sommes, nous, disciples de Môseus (2), mais celui-ci, nous ignorons d'où il est. — Ici il est merveilleux que vous ne sachiez d'où il est ; et cependant il a ouvert mes yeux ; nous savons que Dieu n'écoute point les pécheurs ; mais si quelqu'un est pieux et fait sa volonté, Dieu l'exauce. Jamais on n'a entendu dire qu'aucun ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était oint de Dieu, il n'aurait rien pu faire. — Tu es né tout entier en péché, lui répondirent-ils, et tu nous enseignes ? » Et ils le chassèrent.

Iêsous, ayant appris comme on l'avait chassé et l'ayant rencontré, lui dit : « Crois-tu au fils de Dieu ? — Qu'est-il, répondit l'homme, afin que je croie en lui ? — Tu l'as vu, reprit Iêsous, et c'est celui qui te parle. » Alors il s'écria : « Je crois, Seigneur ! » et il se prosterna devant lui. »

Évangile selon Iôannès. IX.

Que faut-il penser de ce récit ? Est-il historique ? A-t-il été inventé de toutes pièces ? Est-il en partie légendaire ? C'est à cette dernière opinion que je me suis arrêté. La faculté d'invention est plus rare qu'on ne pense, si rare même que telle légende se transmet de génération en génération pendant des siècles, et que nous retrouvons dans La Fontaine des fables qui viennent de l'Inde, après avoir passé par Aisôpos et Phaedrus. Encore les légendes les plus folles en apparence ont-elles parfois une base historique. Donc, jusqu'à preuve du contraire, j'estime que l'évangile selon Iôannès a rapporté, en l'exagérant, un fait

(1) Τυφλὸς ἐγεννήθη.

(2) En hébreu, Moschè (Moïse).

matériellement exact, et qu'leschou a guéri un aveugle en lui oignant les yeux de salive et de boue. C'était là sans doute un traitement en usage de son temps, et qui rappelle certains procédés empiriques employés encore de nos jours. Une chose certaine, c'est que l'aveugle en question ne l'était pas de naissance. On ne connait aucun cas de cécité congénitale ayant guéri à la suite d'un traitement aussi simple. Il s'agissait probablement d'une cécité datant du jeune âge et qui n'était pas très ancienne, car la réponse des parents aux Pharischim : « Il a de l'âge. Interrogez-le, » semble indiquer que le sujet sortait à peine de l'enfance.

La première idée qui vient à l'esprit est celle d'une amaurose ou d'un blépharospasme hystérique guéri par suggestion à l'état de veille.

Mais il est une autre espèce de cécité que le traitement institué par leschou aurait pu aussi guérir. C'est celle qui peut faire suite à la conjonctivité granuleuse.

Cette maladie est extrêmement fréquente en Orient. Elle peut déterminer, soit une multiplication des vaisseaux de la cornée, qui a pour conséquence la formation d'un voile opaque dans la couche superficielle de cette membrane (pannus de la cornée) ; soit la formation d'un tissu cicatriciel opaque (taies de la cornée). Ces deux complications peuvent entraîner la cécité.

Or, dans la conjonctivite granuleuse, maladie chronique, il se produit parfois des poussées aiguës, au cours desquelles les formations vasculaires ou le tissu cicatriciel qui gênent la vision peuvent se résorber. C'est même ce phénomène qui a suggéré l'idée de traiter le pannus par l'inoculation blennorrhagique, et les taies par la projection dans l'œil de poudres irritantes comme la poudre de calomel. Ce dernier procédé est classique. Il est possible, sinon probable, que l'aveugle traité par leschou était atteint de conjonctivite granuleuse ayant donné lieu à la formation de taies. Le magma boueux serait resté plusieurs heures, peut-être plusieurs jours en contact avec les yeux du malade, et, agissant à la façon des poudres irritantes, aurait déterminé une kératite aiguë, à la suite de laquelle les opacités de la cornée auraient disparu.

V

SURDI-MUTITÉ HYSTÉRIQUE

La surdité hystérique est due, selon moi, à la rétraction des neurones qui sont le théâtre des sensations auditives, et à la formation consécutive de neuro-diélectriques infranchissables, qui empêchent les ondulations nerveuses centripètes de leur parvenir.

Le mutisme hystérique est dû à la rétraction des neurones moteurs supérieurs qui tiennent sous leur dépendance les muscles du langage, et à la formation consécutive de neuro-diélectriques infranchissables qui

empêchent les oudulations nerveuses centrifuges de parvenir à ces muscles.

En raison de la relation fonctionnelle qui existe entre les neurones des sensations auditives et les neurones moteurs des muscles du langage, ces deux troubles sont souvent associés dans l'hystérie.

Quant à l'aphonie hystérique, qui peut être confondue avec le mutisme, elle résulte tantôt d'une paralysie, tantôt d'une contracture des muscles du larynx. La paralysie hystérique de ces muscles est due à la rétraction des neurones moteurs supérieurs qui les tiennent sous leur dépendance; leur contracture à la rétraction des neurones moteurs inférieurs qui les innervent directement. Ceux-ci, séparés ainsi des autres cellules nerveuses, fonctionnent pour leur propre compte (phénomène de court circuit).

La surdité et le mutisme ou l'aphonie hystérique peuvent guérir instantanément par suggestion, comme le prouve le fait suivant :

Selon Matthaïos, Ieschou venait de guérir les deux aveugles dont il est question au chapitre IX, et la foule était encore sous l'impression de cette cure, lorsqu'

« on lui amena un homme sourd-muet et démoniaque. — Le démon chassé, le sourd-muet parla (1), ce dont la foule s'émerveillait en ces termes : « Jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël. » Mais les Pharisiens disaient : « Par le prince des diables, il chasse les diables. »

Evangile selon Matthaïos, IX.

Ce récit est reproduit deux fois dans l'évangile selon Loucas, aux chapitres XI et XII. Seulement, au chapitre XII, il est question, non d'un démoniaque sourd-muet, mais d'un démoniaque aveugle et muet (Voir plus haut.)

A l'exemple d'Ieschou, Burot (2) a guéri, en une seule séance d'hypnose, une jeune fille atteinte de surdité double hystérique complète. Milne Bramwell (3) et Mangazzini (4) ont obtenu des guérisons analogues.

Vélander (5) et Edgard Bérillon (6) ont, par le même procédé, rendu la parole à des hystériques atteints de mutisme. Dans l'un des cas d'Edgard Bérillon, l'affection datait de onze mois. Dans l'autre, le sujet recouvra la voix en une seule séance. La *Dietskaya Medezina* (1896, n° 1) relate aussi la guérison par suggestion d'un mutisme complet chez un enfant de douze ans.

---

(1) Ἄνθρωπον κωφὸν δαιμονιζόμενον καὶ ἐκβληθέντος τοῦ δαιμονίου ἐλάλησεν ὁ κωφός.

(2) Burot. *Surdité double datant de dix jours guérie en une seule séance par la suggestion.* Revue de l'hyptonisme, 1889, p. 251.

(3) Milne Bramwell. *Valeur thérapeutique de la suggestion et de l'hypnotisme.* Rapport au Congrès de neurologie de Bruxelles, 1897.

(4) Mangazzini. *Contribution à l'étude de la surdité-mutité hystérique.* Arch. ital. di. Otologia, Rinologia, Laryngologia, 1897.

(5) Vélander. *Un cas de mutisme mélancolique guéri par suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1890, p. 175.

(6) Bérillon. *Les indications formelles de la suggestion hypnotique en psychiatrie et en neuropathologie.* Revue de l'hypnotisme.

Quant à l'aphonie hystérique, Tatzel (1) a guéri en une seule séance d'hypnose une jeune fille atteinte de cette affection. Henri Aimé (2) rapporte un fait analogue. G. Lemoine, professeur à la Faculté de médecine de Lille, a guéri en une seule séance d'hypnose un homme de quarante ans, devenu sourd-muet à la suite d'une apoplexie hystérique. Le malade ayant été hypnotisé à l'aide du miroir rotatif,

« je me plaçai bien en face de lui, dit Lemoine, et, brusquement, j'appliquai un doigt sur le conduit auditif externe de chaque côté, de façon à le fermer complètement. Je restai ainsi quelques secondes afin de laisser cheminer dans son cerveau une auto-suggestion encore vague, relative au sens de l'ouïe; puis, subitement, écartant les mains, je lui criai en même temps : « Entendez ! » La même manœuvre fut répétée trois fois, et après la troisième fois, le malade fit signe avec la main qu'il commençait à entendre de l'oreille droite. Dès lors, le succès était certain, et je pus développer la suggestion et lui ordonner d'entendre, et d'entendre très bien comme par le passé...

Quand je fus assuré par ses gestes qu'il m'entendait parfaitement, je m'occupai de la parole et commençai à lui suggérer qu'il pouvait parler... Je le forçai à répéter après moi toute la série des chiffres depuis 1 jusqu'à 30; puis toutes les lettres de l'alphabet. Au fur et à mesure que j'avançais dans cet exercice, je voyais la parole devenir plus facile; et aussitôt cette série terminée, je fus certain qu'il pourrait parler facilement. Je lui fis quelques questions banales auxquelles il répondit correctement; puis je lui suggérai qu'il continuerait à entendre et à pouvoir parler après son réveil, et je l'éveillai par suggestion verbale. Toute cette séance, depuis le moment où il avait été plongé dans le sommeil hypnotique, n'avait pas duré plus de quinze minutes.

Je constatai qu'il entendait parfaitement le bruit de la montre placée entre les dents et sur le front, et qu'il entendait à voix basse à cinq mètres de distance. »

Enfin Xavier Francotte (3), professeur de neurologie et de clinique psychiatrique à l'Université de Liège, a guéri par suggestion à l'état de veille un homme de trente-cinq ans atteint de surdi-mutité à la suite d'une frayeur. Au commandement du praticien, cet homme entendit et articula des syllabes. La surdi-mutité disparut pour ne plus revenir.

VI

SURDITÉ ET APHONIE OU BÉGAIEMENT HYSTÉRIQUE

« Ayant de nouveau quitté le territoire de Tyros, Iésous passa par Sidôn, et gagna la mer de la Galilaia, à travers le district de la Décapole.

(1) Tatzel, in Zeitschrift für hypnotismus, 1894.

(2) Henri Aimé. *Étude clinique du dynanisme psychique*, Doin, 1897.

(3) Xavier Francotte. *Surdi-mutité hystérique guérie par la suggestion à l'état de veille. Communication à la Société médico-chirurgicale de Liège.* Mercredi médical, 3 oct. 1894.

On lui amena un sourd qui aussi parlait difficilement (1) et on le pria de lui imposer la main.

Il le tira donc à part de la multitude, lui mit ses doigts dans les oreilles et, crachant, lui toucha la langue (2). Ensuite il regarda le ciel avec un soupir, et lui dit : « Effathah ! », ce qui signifie : « Ouvre-toi ». Et aussitôt s'ouvrirent les oreilles, et le lien de la langue fut délié, de sorte qu'il parla aisément (3). Iésous leur commanda de ne le dire à personne : mais plus il le défendait, plus ceux-ci le publiaient, et dans leur extrême étonnement ils s'écriaient : « Il a fait merveilleusement toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

Évangile selon Markos. VII.

On remarquera encore que le nabi prend soin de tirer le malade à part de la multitude, afin qu'en cas d'échec, cet échec reste ignoré.

Ce sourd qui « parlait difficilement » était atteint à la fois de surdité et d'aphonie ou de bégaiement hystérique.

Le bégaiement hystérique est dû, comme le mutisme, à la rétraction des neurones moteurs supérieurs qui tiennent sous leur dépendance les muscles de la parole, et à la formation consécutive de neuro-diélectriques. Mais ici ces neuro-diélectriques ne sont pas complètement infranchissables. Ils laissent passer le courant sous forme de décharges, qui provoquent des secousses dans les muscles de la parole au moment de l'émission de la voix.

Cette affection est curable par suggestion ainsi que l'ont prouvé Mavroukakis (4), de Jong, Edgard Bérillon (5), Auguste Voisin et Jules Voisin, médecins de la Salpêtrière.

VII

FOLIE

La folie est due à la destruction, à l'altération, ou à l'éclipse par rétraction d'un certain nombre de neurones cérébraux.

La destruction, l'altération ou la rétraction des neurones de sensation détermine : 1° des anesthésies (insensibilités) ou des hypoesthésies (diminution des sensibilités) ; 2° des hypéresthésies (augmentation des sensibilités), celles-ci dues à des phénomènes de court circuit.

La destruction, l'altération ou la rétraction des neurones de mémoire, détermine 1° des amnésies (oublis) ou des hypomnésies (diminution des

---

(1) Κωφὸν μογιλάλον (μογγός, qui a la voix sourde. Racine μογ impliquant l'idée de peine).

(2) Ἔβαλε τοὺς δακτύλους αὐτοῦ εἰς τὰ ὦτα αὐτοῦ καὶ πτύσας ἥψατο τῆς γλώσσης αὐτοῦ.

(3) Καὶ εὐθέως διηνοίχθησαν αὐτοῦ αἱ ἀκοαί, καὶ ἐλύθη ὁ δεσμὸς τῆς γλώσσης αὐτοῦ, καὶ ἐλάλει ὀρθῶς.

(4) Mavroukakis. *Bégaiement nerveux traité par la suggestion hypnotique. Guérison complète en trois séances.* Revue de l'hypnotisme, 1894, p. 176.

(5) Edgard Bérillon *L'onychophagie. Sa fréquence chez les dégénérés et son traitement psychothérapique.* Revue de l'hypnotisme, juillet 1901.

mémoires); 2° des hypermnésies (exaltation des mémoires), celles-ci dues à des phénomènes de court circuit, et s'accompagant souvent de sensations en retour (hallucinations).

Les troubles de la sensibilité et de la mémoire ont eux-mêmes pour conséquence des troubles du jugement et du raisonnement, qui sont les manifestations les plus apparentes de la folie.

Les folies curables par suggestion sont celles qui sont dues à la rétraction des neurones cérébraux.

Ieschou guérit deux cas de ces folies.

Premier cas. Délire hystérique.

« Ils [Ieschou et ses disciples] entrèrent à Capernaoum, et, sans retard, aux sabbats, il enseigna dans la synagogue ; et on s'émerveillait de sa doctrine, car il enseignait comme ayant autorité et non comme les scribes. Or, à ce moment, il y avait dans leur synagogue un homme d'un esprit impur (1), lequel se mit à crier : « Qu'il y a-t-il entre nous et toi, Ièsous le Nazarénien. Es-tu venu pour nous detruire? Je sais qui tu es, le Saint de Dieu. »

Mais Ièsous le menaça par ces mots : « Tais-toi, et sors de cet homme ». Sur ce, l'esprit impur, le secouant à le briser et criant à grande voix, quitta l'homme (2). Et tous en étaient en émoi, de sorte qu'on discutait en ces termes : « Qu'est ceci? Quelle est cette nouvelle doctrine? Avec autorité il commande aux esprits impurs, et ceux-ci lui obéissent ». Aussi sa renommée courut soudain dans toute la contrée environnante de la Galilaia. »

Évangile selon Markos, I.

Ce récit est reproduit dans l'évangile selon Loucas (IV), où la guérison est décrite en ces termes :

« Et le démon jetant l'homme par terre devant l'assemblée, sortit de lui sans lui faire de mal (3). »

Rien ne prouve d'ailleurs que cette guérison ait été définitive. On peut interrompre un délire hystérique et faire cesser une crise, sans pour cela guérir l'hystérie.

Deuxième cas. Manie.

« Ils atteignirent l'autre rive de la mer dans la contrée des Gadareniens. Dès qu'Ièsous eut quitté le bateau, un homme possédé d'un esprit impur (4), sortant des sépulcres, vint à sa rencontre.

Il avait donc sa demeure dans les sépulcres, et personne ne le pouvait lier, même avec une chaîne. Souvent en effet, attaché avec des ceps et des fers, il avait rompu les fers et mis les ceps en pièces, de sorte que nul n'avait la force de le dompter.

---

(1) Ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρτῳ.

(2) Καὶ σπαράξαν αὐτὸν τὸ πνεῦμα τὸ ἀκάθαρτον, καὶ κράξαν φωνῇ μεγάλῃ, ἐξῆλθεν ἐξ αὐτοῦ.

(3) Καὶ ῥίψαν αὐτὸν τὸ δαιμόνιον εἰς μέσον, etc.

(4) Ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρτῳ.

Continuellement, de jour et de nuit, il rôdait par les sépulcres et par les montagnes, criant et se frappant de pierres.

Quand donc, tout de loin, il vit Iésous, il accourut et se prosterna devant lui, clamant à grande voix : « Qu'y a-t-il entre nous deux, Iésous, fils du Dieu suprême? Je t'adjure de par Dieu de ne me point tourmenter ». Car, Iésous lui disait : « Sors de cet homme, esprit immonde. » Il l'interrogea ensuite en ces termes : « Quel est ton nom? — Je m'appelle légion, répondit l'autre, car nous sommes nombreux. » Et en même temps, il suppliait Iésous de ne les point envoyer hors de la contrée. Or il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs qui paissait. Et tous les démons se mirent à lui faire cette prière : « Envoie-nous dans les pourceaux, et que nous entrions en eux. » Sur ce, Iésous le leur permit; donc, se précipitant, les esprits immondes entrèrent dans les porcs, et le troupeau se rua du haut en bas dans la mer; il y en avait environ deux mille, et tous furent étouffés dans les eaux.

Leurs bergers, s'enfuyant, en portèrent la nouvelle dans la ville et par les champs. On sortit pour voir ce qui était advenu. Accourant vers Iésous, ils aperçurent l'ancien démoniaque, assis et vêtu, et de bon sens (1), celui-là même possédé de la légion, et ils eurent grand'peur.

Les témoins du fait leur racontèrent ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux; sur quoi ils prièrent Iésous de quitter leur district.

Quand celui-ci fut monté dans la barque, l'ancien démoniaque le conjura de le garder avec lui; mais Iésous ne le permit pas et lui dit : « Retourne en ta maison vers les tiens et leur raconte les grandes choses que t'a faites le Seigneur, et comment il a eu compassion de toi. » Il s'en alla donc et se mit à publier dans la Décapole quelles merveilles Iésous avait opérées dans sa personne, si bien que tous étaient émerveillés. »

Évangile selon Markos V.

Il est à remarquer que, par dérogation à ses habitudes, Ieschou commande ici au démoniaque de publier sa guérison. C'est que le nabi est déjà dans la barque qui va le transporter sur l'autre rive du lac de Génésareth, et qu'ainsi il n'a plus à craindre l'affluence de la foule et les importunités des malades.

L'évangile selon Matthaïos (VIII), tout en écourtant ce récit, double le nombre des démoniaques, comme il avait déjà fait pour les aveugles de Hiérichous. D'après cet évangile, Ieschou délivre donc « deux démoniaques, sortant des sépulcres, fort dangereux, tellement que personne ne pouvait passer par ce chemin-là (2) ».

Le récit est également réproduit dans l'évangile Loucas (VIII), où il a trait à

« un certain homme de la ville possédé par des démons depuis fort longtemps, qui ne portait point des vêtements, et n'habitait dans aucune maison mais dans les sépulcres qu'on attachait avec des chaînes, mais qui rompait ses liens, entraîné par le démon dans les solitudes. »

---

(1) Καὶ σωφρονοῦντα.

(2) Χαλεποὶ λίαν, ὥστε μὴ ἰσχύειν τινὰ παρελθεῖν διὰ τῆς ὁδοῦ ἐκείνης.

Que faut-il penser de cette histoire? Huxley (1) la rejette comme absurde. Je ne suivrai pas son exemple. Je crois que les faits ont été altérés, ou mal interprétés, mais qu'ils ont une base exacte.

Le récit est en partie légendaire, cela est évident. On remarquera en effet que les paroles adressées à l'aliéné par Ieschou, dans les évangiles selon Markos et selon Loucas, sont presque copiées sur celles que prononce, dans les mêmes évangiles, l'hystérique de Capernaoum. De plus, il y a une exagération manifeste dans le nombre deux mille donné pour les pourceaux.

Il n'en paraît pas moins vrai qu'Ieschou guérit par suggestion un fou hystérique, lequel habitait dans les grottes sépulchrales comme beaucoup d'aliénés de cette époque.

Quant à l'épisode des pourceaux, il est possible qu'un troupeau, effrayé par la foule qui suivait le nabi, ait pris la fuite et soit tombé dans la mer. Des paysans crédules auraient attribué cet accident aux démons chassés hors du maniaque, et les évangélistes auraient donné corps à cette légende en prêtant à l'aliéné ces paroles : « Je m'appelle légion, car nous sommes nombreux... Envoie-nous dans le corps des pourceaux. »

Bien plus, il est possible que l'aliéné, auquel on avait dû répéter souvent qu'il était possédé du démon et même de plusieurs démons, ait prononcé les paroles qui lui sont prêtées, un peu avant que le troupeau prît la fuite. De telle sorte qu'il n'y aurait d'absurde dans ce récit que l'interprétation.

Quant à la possibilité de la guérison de certaines folies par suggestion, c'est là un fait établi.

Des 1880, Auguste Voisin, médecin de la Salpêtrière, faisait connaître qu'il avait guéri par ce procédé une femme atteinte de manie aiguë, et, en 1896, au *Congrès international de psychologie de Munich*, il rapportait 42 observations d'aliénés délivrés ainsi de leur folie, et dont la guérison remontait, pour certains, à huit, neuf et même dix ans. Dans une autre statistique du même auteur, on voit que sur 22 cas ainsi traités, 19 restèrent guéris. Les cures portaient sur les vésanies les plus variées, manies aiguës et subaiguës, dont un cas avec hallucinations de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et de la sensibilité générale, folie hystérique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe et idées de suicide, délire furieux chez un hystéro-épileptique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, délire de persécution avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, délire amoureux chez un hystéro-épileptique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, délire de persécution avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, délire amoureux chez une hystéro-épileptique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, délire amoureux mystique, folie lypémaniaque datant de huit ans avec idées de suicide et phénomènes hystériques, folie lypémaniaque datant de sept ans avec hallucinations de la vue et de l'ouïe, idées, tentatives de suicide et phénomènes hystériformes, folie lypémaniaque avec hallucinations et idées de persécution,

(1) Huxley. *Science et religion.*

lypémanie anxieuse, folie mélancolique, délire mélancolique avec hallucinations de la vue et de l'ouïe et sitiophobie (refus d'aliments), folie morale avec accès de manie aiguë, dipsomanie (manie de boire), dont un cas datant de douze ans, morphinomanie.

Séglas (1), médecin de la Salpêtrière, Dufour (2), Grasset (3), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, Forel (4), Jules Voisin (5), médecin de la Salpêtrière, Brémaud (6), Burkhardt (7), directeur de l'asile d'aliénés de Préfagier, Lowenfeld, Vélander, Burot (8), professeur de l'École de médecine de Rochefort, Roubinovitch, Brunet, médecin de l'asile d'Evreux, Edgard Bérillon (9), Lombroso, professeur de psychiatrie à l'Université de Turin, A. Cullerre (10), médecin de l'asile de la Roche-sur-Yon, de Jong (11), Repoud (12), médecin de l'asile de Marsens, Ladame, van Renterghem et van Eeden (13), médecin de la clinique de psychothérapeutique d'Amsterdam, von Schrenk-Notzing (14), Krafft-Ebing (15), professeur de médecine mentale à la Faculté de médecine de Vienne, Tokarsky (16), privat-docent de l'Université de Moscou, Lloyd Tukey (17), Hubert Neilson, Wetterstrand (18) ont obtenu des guérisons analogues.

Une observation de Brémaud a trait à un alcoolique morphinomane qui était dans un état de fureur presque constant, et se livrait sur les personnes de son entourage à des brutalités et à des tentatives de

---

(1) Séglas. *Fait pour servir à l'histoire de la thérapeutique suggestive.* Archives de neurologie, 1885.

(2) Société médico-psychologique, 1896.

(3) Semaine médicale. Mai 1886.

(4) A. Forel. *Einige therapeutische mit dem hypnotismus bei Geiteskrankeiten*, Correspondanzblatt, 15 août 1887.

(5) Jules Voisin. *Guérison par suggestion hypnotique d'idées délirantes et de mélancolie.* Rev. de l'hypnotisme, 1888.

(6) Brémaud. *Guérison par l'hypnotisme d'une manie des nouvelles accouchées. Guérison par l'hypnotisme d'un délire alcoolique.* Revue de l'hypnotisme, 1888, p. 16 et 19.

(7) Burkhardt. *Application de l'hypnotisme au traitement des maladies mentales.* Revue de l'hypnotisme, 1889, p. 57.

(8) Burot, *Manie hystérique avec impulsions et hallucinations guérie par suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1889, p. 336.

(9) Bérillon. *Les indications formelles de la suggestion hypnotique en psychiatrie et en neuropathologie.*

(10) A. Cullerre. *La thérapeutique suggestive et ses applications.* Paris, 1893.

(11) De Jong. *Quelques observations sur la valeur médicale de la psychothérapie.* Société d'hypnologie, 1891.

(12) Premier Congrès international de l'hypnotisme. Séance du 10 août 1889. *La folie du doute et le délire du toucher.* Revue de l'hypnotisme, 1891, p. 130.

(13) Premier Congrès international de l'hypnotisme. Séance du 8 août 1889.

(14) Von Schrenk-Notzing. *Un cas d'inversion sexuelle amélioré par la suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, 1890, p. 172 ; 1891, p. 15.

(15) Krafft-Ebing. *Traité de psychiatrie*, 1897, p. 133.

(16) Tokarsky. *De l'application de l'hypnotisme au traitement des maladies mentales.* Revue de l'hypnotisme. 1888, p. 73.

(17) Revue de l'hypnotisme, 1891.

(18) Revue de l'hypnotisme, 1891.

meurtre. Les médecins, réunis en consultation, résolurent d'employer la suggestion hypnotique.

« Cette détermination était à peine prise, dit Brémaud, que M. D. fit irruption dans la salle où nous étions rassemblés, s'avança vers moi, les yeux hagards, l'air furieux, et, subitement, s'armant d'une assiette qu'il arracha des mains d'un domestique qui passait, il s'apprêta à me la lancer au visage. Directement mis en cause, et sans attendre le secours des gardiens, je me levai aussitôt, et, regardant fixement le malade, lui enjoignis de s'arrêter et de rester immobile. Surpris de cette interpellation et du ton dont elle était formulée, M. D. s'arrêta et je pus enlever de sa main crispée l'assiette menaçante. Profitant de l'étonnement où se trouvait le malade, je déclinai rapidement mon titre, le motif de ma visite, et, sans le laisser revenir de sa stupeur, je le conduisis dans sa chambre, le fis immédiatement s'allonger sur son lit, et lui intimai l'ordre de s'endormir aussitôt. A peine étendu, M. D. poussa un profond soupir, ferma les yeux et parut s'endormir. »

Durant ce sommeil, Brémaud pratiqua des suggestions curatives. En se réveillant, le malade avait recouvré la raison.

L'un des cas d'Edgard Bérillon a trait à une sitiophobe qui guérit en une seule séance de suggestion à l'état de veille.

Il est à remarquer que les maladies mentales qui cèdent le plus aisément à la psychothérapie sont précisément celles qui se traduisent par une exaltation générale du système nerveux, surtout au moment où elles commencent à devenir stationnaires. Cela cadre parfaitement avec les récits des évangiles (1).

VIII

ATTAQUES D'HYSTÉRIE

« Iésous partit de là pour s'en aller aux confins de Tyros et de Sidôn et, étant entré dans une maison, il voulait que personne ne le vît, mais il ne put rester caché ; car aussitôt une femme, dont la jeune fille avait un esprit impur (2), dès qu'elle eût entendu parler de lui, se vint jeter à ses pieds. Or cette femme était hellène, syro-phénicienne de nation ; elle le pria de chasser le démon hors de sa fille, mais Iésous lui dit : « Laisse d'abord se rassasier les enfants, car il n'est pas bon d'enlever le pain des enfants et de le jeter aux chiens. — Certes, maître, mais les petits chiens mangent sous la table les miettes des enfants. — Pour cette parole, reprit Iésous, va-t'en, le démon est sorti de ta fille. »

En effet, quand la femme rentra dans sa maison, elle trouva l'enfant étendue sur le lit et le démon parti (3). »

Évangile selon Markos, VII.

---

(1) Cette étude était terminée lorsque mon savant collègue, le docteur Félix Regnault, professeur à l'École de psychologie, publia, dans la *Revue de l'hypnotisme*, un travail intitulé : *La Vie de Jésus devant la science hypnotique*. Pour ce qui est des cures du nabi de Nazareth, nous sommes arrivés, Félix Regnault et moi, à des conclusions analogues.

(2) Πνεῦμα ἀκάθαρτον.

(3) Εὗρε τὸ δαιμόνιον ἐξεληλυθός, καὶ τὴν θυγατέρα βεβλημένην ἐπὶ τῆς κλίνης

Ce récit est reproduit dans l'évangile selon Matthaïos (XV), mais avec quelques modifications. Dans cet évangile la femme aborde Ieschou au dehors, et tout d'abord il ne lui répond pas.

« Lors, s'approchant, ses disciples le prièrent en ces termes : « Congédie-la, car elle crie derrière nous ». Iésous répondit alors : « Je ne suis envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais s'avançant, elle se prosterna devant lui, en disant : « Maître, aide-moi. — Il n'est pas bon, répliqua-t-il, de prendre le pain des enfants, etc. »

Ces récits ont trait, selon toute apparence, à une attaque d'hystérie. Si elle se termina comme les évangiles le racontent, Ieschou n'y contribua évidemment en rien, et il ne s'agit que d'un *miracle par coïncidence.*

IX

ATTAQUE D'HYSTÉRO-ÉPILEPSIE AVEC MUTISME

L'attaque d'hystérie et l'attaque d'hystéro-épilepsie sont dues, selon moi, à la décharge de neurones moteurs rétractés qui, relâchant soudain leurs prolongements, laissent échapper l'énergie en eux accumulée. Ces attaques peuvent être interrompues par suggestion à l'état de veille. Le récit suivant en offre un exemple :

« Quelqu'un de la foule, prenant la parole, dit à Iésous : « Maître, je t'ai amené mon fils, lequel a un esprit muet qui le jette à terre partout où il le saisit; et lors mon fils écume, grince des dents et devient raide (1). J'ai requis tes disciples de chasser l'esprit, mais ils n'ont rien pu. » Iésous, lui répondant, s'écria : « O nation incrédule, jusques à quand enfin serai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? Amenez-le moi. » On amena le malade près de lui, et, à la vue d'Iésous, le démon convulsa le malade, de sorte qu'il chut à terre, où il se roula en écumant (2). Iésous demanda au père : « Depuis combien de temps cela lui advient-il ? — Depuis son enfance, reprit le père ; souvent le démon l'a précipité dans le feu et dans l'eau pour le faire périr ; si tu y peux quelque chose, aide-nous, dans ta compassion en notre endroit. — Si tu crois, répliqua Iésous, tout est possible au croyant. » Et aussitôt le père de l'enfant cria ceci : « Je crois ; aide mon incrédulité. »

Voyant que la foule accourait pressée, Iésous menaça en ces termes l'esprit impur : « Esprit muet et sourd (3), je te le commande, quitte-le pour n'y plus rentrer. » Sur ce, l'esprit sortit en poussant des cris et en le convulsant fort ; et le malade devint comme un mort (4), tellement que plusieurs disaient qu'il avait trépassé. Mais Iésous, le prenant par la main, le mit debout et il le dressa.

---

(1) Ἔχοντα πνεῦμα ἄλαλον καὶ ὅπου ἂν αὐτὸν καταβάλῃ, ῥήσσει αὐτὸν καὶ ἀφρίζει, καὶ τρίζει τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ, καὶ ξηραίνεται.

(2) Εὐθέως τὸ πνεῦμα ἐσπάραξεν αὐτόν, καὶ πεσὼν ἐπὶ τῆς γῆς, ἐκυλίετο ἀφρίζων.

(3) Τὸ πνεῦμα τὸ ἄλαλον καὶ κωφόν.

(4) Καὶ κράξαν, καὶ πολλὰ σπαράξαν αὐτόν, ἐξῆλθε καὶ ἐγένετο ὡσεὶ νεκρός.

Et quand le maître fut entré en la maison, les disciples l'interrogèrent à part, en ces termes : « Nous n'avons pu le jeter dehors ! » Et il leur dit : « Cette espèce ne peut être chassée que par oraison et par jeûne. »

Évangile selon Markos, IX.

Ce récit est reproduit avec quelques modifications dans les évangiles selon Matthaïos et selon Loucas.

Selon Matthaïos (XVII), le père dit à Ieschou :

« Maître, aie pitié de mon fils car il est lunatique et terriblement affligé (1). »

Et, à ses disciples qui lui demandent :

« Pourquoi ne l'avons-nous pu chasser ? »

le nabi répond :

« C'est à cause de votre incrédulité ; car en vérité je vous dis que si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Passe d'ici là », elle y passerait, et rien ne vous serait impossible... Mais cette race de démons ne s'en va que par l'oraison et par le jeûne. »

Selon Loucas (IX), le père dit à Ieschou :

« Maître, je t'en prie, prends garde à mon fils, parce qu'il m'est unique. Un esprit s'empare de lui, de sorte qu'il pousse soudain des cris, et l'esprit le convulse avec de l'écume, tout en le laissant brisé (2). J'ai prié tes disciples de chasser le démon ; mais ils n'ont pu. »

Et, lorsque le malade s'approcha du nabi :

« Le démon se mit à le secouer et à le briser de convulsions. Mais Iésous menaça l'esprit immonde, guérit l'enfant (3), et le rendit à son père. Tous étaient émerveillés de ce prodige de Dieu. »

Il s'agit, à n'en douter, d'un cas d'hystéro-épilepsie avec mutisme et troubles mentaux.

Or les attaques d'hystérie et d'hystéro-épilepsie, et même certaines attaques d'épilepsie, peuvent être interrompues par suggestion.

Pour les attaques d'hystérie les cas ne se comptent plus. Henri Aime, dans son *Étude clinique de dynamisme psychique*, en rapporte dix. Deux ont trait à des garçons de treize ans, dont l'un, au cours de ses crises, cassait et jetait par la fenêtre tout ce qui lui tombait sous la main. Un troisième concerne une fille de dix-neuf ans qui avait eu jusqu'à 45 attaques dans la même journée.

Vingtrinier (4), Krafft-Ebing (5), professeur de clinique psychiatrique

---

(1) Ὅτι σελῃνιάζεται, καὶ κακῶς πάσχει.

(2) Καὶ ἰδοὺ πνεῦμα λαμβάνει αὐτόν, καὶ ἐξαίφνης κράζει καὶ σπαράσσει αὐτὸν μετὰ ἀφροῦ, καὶ μόλις ἀποχωρεῖ ἀπ' αὐτοῦ, συντρίβον αὐτόν.

(3) Ἐβρήξεν αὐτόν, τὸ δαιμόνιον, καὶ συνεσπάραξεν ἐπετίμησε δὲ ὁ Ἰησοῦς τῷ πνεύματι τῷ ἀκαθάρτῳ, καὶ ἰάσατο τὸν παῖδα.

(4) Prosper Despine. *Étude sur le somnambulisme*, 1880, p. 247.

(5) Krafft-Ebing. *Hystérie grave. Guérison par la suggestion hypnotique*. Revue de l'hypnotisme, 1893, p. 262.

de l'Université de Vienne, Edgard Bérillon (1), Burot (2), Bernheim (3), de Jong (4), etc. ont obtenu des guérisons analogues.

Desplats (5), Milne Bramwell (6), Edgard Bérillon, Auguste Voisin (7) ont guéri de la même manière des attaques d'hystéro-épilepsie. Dans une observation d'Auguste Voisin, il s'agit d'une jeune fille dont les attaques, d'une durée de quatre à cinq heures, étaient caractérisées par des tremblements généraux, des frissons, de l'agitation, des convulsions cloniques, des mouvements désordonnés; attaques au cours desquelles elle dérangeait ou cassait tous les objets qui lui tombaient sous la main, montait sur les meubles et sur le rebord des fenêtres, et enfin perdait connaissance. Ces crises, qui avaient résisté pendant un an à divers traitements, cédèrent rapidement et complètement à la suggestion hypnoptique.

Auguste Voisin (8) et Spehl (9), médecin de l'Hôpital de Saint-Pierre de Bruxelles, auraient même guéri par suggestion des attaques d'épilepsie jaksonienne (convulsions épileptiques n'intéressant qu'une partie du corps). La cure de Spehl fut obtenue à l'état de veille.

Enfin Braid, Luys (10), médecin de la Charité, Jules Bouyer (11), Edgard Bérillon (12), de Jong (13) auraient guéri par suggestion hypnotique des sujets atteints d'épilepsie générale. Chez vingt épileptiques traités de cette manière, Edgard Bérillon enregistre quatre résultats très favorables. Chez six autres malades, il a obtenu, soit la disparition passagère des attaques, soit celle des tremblements ou des vertiges.

Mais peut-être, dans tous ces cas, aussi bien d'ailleurs que dans le cas d'Ieschou de Nazareth, ne s'agissait-il que de l' « *épilepsie hystérique* », c'est-à-dire d'attaques d'épilepsie dues à la rétraction des neurones moteurs.

(A suivre.)

Dr. Charles Binet-Sanglé
Professeur à l'École de psychologie de Paris.

---

(1) Bérillon. *Rôle de l'éducation dans l'hystérie infantile.* Revue de l'hypnotisme, avril 1898.

(2) Burot. *Grande hystérie guérie par l'emploi de la suggestion et de l'auto-suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1887, p. 355.

(3) Bernheim *Hypéresthésie circonscrite en un point de la région précordiale. Pseudo-angine de poitrine. Crises d'hystérie respiratoire et cardiaque. Affaiblissement progressif. Insuccès de toutes les médications pendant trois ans. Guérison par suggestion.* Revue de l'hypnotisme, 1891, p. 10.

(4) De Jong. *Quelques observations sur la valeur médicale de la psychothérapie.* Revue de l'hypnotisme, 1892, p. 78.

(5) Desplats. *L'hypnotisme agent thérapeutique*, Revue de l'hypnotisme, août 1897.

(6) Milne Bramwell. *La valeur thérapeutique de l'hypnotisme et de la suggestion.*

(7) Auguste Voisin. *Attaques convulsives hystéro-épileptiques. Vertiges suivis de délire et d'hallucinations. Hypnotisme obtenu par le miroir rotatif. Guérison...* Revue de l'hypnotisme, p. 22.

(8) Auguste Voisin. *Épilepsie jacksonienne datant de la première enfance. Hémiplégie à droite. Débilité intellectuelle. Mauvais instincts. Traitement par la suggestion hypnotique. Dix jours de sommeil par mois. Suppression à peu près complète des attaques. Guérison des troubles mentaux.* Revue de l'hypnotisme, 1895, p. 304.

(9) Spehl. *Épilepsie jaksonienne. Traitement par la suggestion indirecte. Guérison.* Revue de l'hypnotisme, 1897, p. 265.

(10) Revue d'hypnologie.

(11) Jules Bouyer. *Du rôle de la suggestion dans la pratique journalière.* Revue de l'hypnotisme, 1887.

(12) Edgard Bérillon. *Les indications formelles de la suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, 1891.

(13) De Jong. *Quelques observations sur la valeur de la psychothérapie.* Revue de l'hypnotisme, 1892, p. 78.

Le Père Perdrix [1]

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ce fut l'année suivante, par un jour d'été, alors que le monde était beau et que la vie avait mûri dans les champs, pareille au blé, pareille au pain, pareille à une chair pleine de bonne santé ; ce fut un de ces jours où l'on se dit : « Ça y est, notre avenir est là, nous n'avons plus qu'à nous asseoir et laisser notre âme s'associer aux saisons. » Pierre Bousset travaillait dans sa boutique et ses deux ouvriers étaient non loin de lui. On ne pouvait certes pas les féliciter de leur courage ; mais, comme ils étaient payés aux pièces, l'existence auprès d'eux était supportable, du moment qu'il n'y avait pas des commandes trop pressées.

Tout à coup, Limousin leva la tête et dit :

— Ah ! le voilà !

Pierre Bousset regarda : Nom de Dieu, c'était Jean ! Il avait un drôle d'air, un air en partie double comme lorsqu'on a fait quelque chose et qu'on ne sait pas encore. Ils pénétrèrent ensemble dans la chambre où la mère époussetait les meubles avec cette minutie quotidienne qui rappelle un examen de conscience. Marguerite, assise auprès de la fenêtre, cousait dès le matin. Il y eut un battement de cœur parce que ce ne sont pas les bonnes nouvelles qui arrivent sans qu'on les attende.

Pierre Bousset dit :

— Comment se fait-il que tu viennes aujourd'hui ?

Jean s'assit avec assez de lenteur et l'on vit autre chose encore s'asseoir dans la maison.

La mère dit :

---

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 mai et 1er juin 1902

— Je parie que tu n'as pas mangé. Je vais préparer du chocolat en attendant midi.

Jean lâcha tout :

— Enfin, voilà! Il y a qu'il y a du nouveau. Il faut que je vous le dise: j'ai quitté ma place!

— Comment!... Tu as quitté ta place?...

Ils se dressaient tous les trois : Pierre Bousset avec son tablier et son dos de travail, et Jean s'aperçut qu'il avait les cheveux gris. La mère tenait une casserole à la main, précautionneuse comme une cuisinière, mais avec des sentiments comme si la casserole allait tomber. Marguerite pleurait déjà :

— Ah! mon Dieu! Moi qui en étais si fière!...

Pierre Bousset dit :

— Et comment que tu as fait ce beau coup?

C'est alors que Jean sentit son âme fléchir et qu'il lui remonta du fond du cœur tous les besoins, toutes les vapeurs d'amour. Il fallait être les uns à côté des autres et s'entendre, et il fallait que quelqu'un commençât à faiblir. Il dit :

— Est-ce qu'on sait ce qu'on fait?

— Ah! par exemple! dit le père. Tu ne sais pas ce que tu fais!

— Il y a des moments, répondit Jean, où l'on perd la tête et ensuite je ne te dis pas qu'on n'en ait pas regret.

— En fait de perdre la tête, je ne connais qu'une chose : c'est qu'on te paye, et c'est à toi de toujours obéir à ce qu'on te commande.

La mère surveillait le chocolat dont la vapeur montait avec une chaleur d'aliment fort. On aimait cela, dans la famille, comme une gâterie de dimanche matin, comme un chocolat de bourgeois pour qui, parfois, c'est jour de fête. Elle dit :

— Enfin, qu'il y ait ce qu'on voudra, il faut tout de même qu'il mange.

Jean allait parler. Ses yeux bleus avaient subi la première transformation qu'apporte une vie d'homme, alors que l'on n'est plus Jean, fils de Pierre, élève à l'École Centrale, mais Jean Bousset, ingénieur des fabrications chimiques.

Il leur restait pourtant un rayonnement de petite fille, cette émotion qu'éveillent deux rayons de soleil dans une source. Et maintenant ils gardaient une sorte de supplication pareille à la douceur d'un enfant nu.

— Oh! je sais tout ce que tu vas dire. Tu ne peux pas me donner raison, parce que tu n'étais pas à ma place, et je ne puis pas condamner un mouvement de mon cœur. Tu sais, je vous l'ai écrit, que les ouvriers voulaient se mettre en grève. Tout de suite, je me suis dit que c'étaient des choses qui ne me regardaient pas parce que quand on fait pour soi, il ne faut pas regarder plus loin. Mais François Perdrix m'a tout expliqué.

— Ça, je te l'avais dit! s'écria Pierre Bousset. Quand tu as voulu faire entrer François Perdrix dans ton usine, je te l'ai dit : Les parents, il faut toujours les tenir à distance. Ils s'en font accroire et des fois pour les excuser on est conduit à commettre tout un tas de bassesses.

— Enfin, dit Jean, je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Au contraire, il avait le cœur sur la main.

— Oh! tous les soûlards sont comme ça. On dit : « Ils ont le cœur sur la main » et on ne compte pas toutes les fois où ils détournent les autres.

— Ah! j'ai compris bien des choses, mon père! Comment expliquer tout ce que j'ai compris? Il y a des moments encore où voir et comprendre, cela fait dans ma tête un bruit comme si le monde n'y pouvait tenir en place. Je te le répète, c'est François qui m'a fait comprendre. J'ai vu, des soirs. Je lui disais : « Je m'ennuie, je n'ai pas même un un camarade et je mange sur des tables d'hôtel un dîner trop bien servi. » Il disait : « Viens chez moi ; tu ne sais pas ce que c'est que de manger les bonnes choses parce que tu ne travailles pas et que la faim fait partie du travail. Tu mangeras la soupe avec nous et nous te dirons au moins que tu es heureux d'en être où tu es, et de regarder l'ouvrier en faisant l'amateur. » Je lui disais : « Mais je travaille aussi! Voir, comprendre, analyser, être ingénieur! Toi, ce sont tes bras ; moi, c'est ma tête et mon cœur qui peinent. » Il riait : « Ha! ha! ha! ha! ha! Quand je rentre le soir avec la gueule sèche, et que je mange de la soupe, moi

aussi j'ai mal à la tête et je m'en fous que vous ayez mal au cœur. Je suis las comme un loup. Qu'est-ce que c'est que ton cœur? »

— Oui! Ça il avait raison, dit Pierre Bousset. Moi, je ne comprends pas du tout où tu veux en venir. Ah! tu as compris bien des choses! Moi, je ne comprends qu'une chose, c'est que tu es malheureux d'être trop heureux.

Et Jean parlait, avec des yeux bleus, comme une folie, comme un ruban, comme un pompon sans cause dont une fillette orna son front. Et toute une douceur sortait de son cœur pour aller s'épandre en la chambre où les meubles se renvoyaient des reflets, anguleux et cirés. Marguerite écoutait, avec des mouvements, écoutait son père, comme un enfant dont c'est l'habitude d'être guidé par ses parents. La mère surveillait le chocolat, congestionnée, secouant la tête et ajoutant son mot :

— Oui, oui, il n'a jamais été fait comme les autres. Tu te rappelles bien que, dans le temps, on voulait le mettre à la porte du lycée et qu'il aurait été trop heureux de se faire nourrir ici à rien faire.

Cela arrivait à Jean comme une succession de mots perçants et qui traversaient tout son corps. Il le secouait parfois, dans un frisson, mais un calme immense, cette ombre profonde qui tombe des belles pensées, l'entourait bien vite comme un amour suprême, comme une protection qui veille autour d'un berceau.

— Hier, j'étais dans le cabinet du directeur. C'est alors qu'arriva la délégation. Il me semble la revoir. Il y avait trois ouvriers. Ils avaient pris une chemise blanche et ils venaient de se laver les mains. Tu sais comment les pauvres entrent chez les riches. Il y avait un grand tapis et leurs pas s'y posaient avec tant d'embarras qu'on sentait au cœur des trois hommes une honte de chose écrasée. J'avais déjà pensé à la pauvreté qui, sachant qu'elle salit, se cache et n'ose pas même toucher un objet. Ils disaient : « Dame! Monsieur le Directeur, on nous envoie vous parler. Nous, voilà plus de dix ans que nous sommes à l'usine. Nous gagnons trois francs dix sous par jour. Ce n'est pas pour dire, mais nous avons des femmes et des enfants, et nos

trois francs dix sous ne vont guère plus loin qu'un verre de vin et une assiettée de soupe aux choux. Bien entendu, vous avez aussi des frais, mais nous voudrions gagner quatre francs par jour et, pour tout vous expliquer, il faut que vous y consentiez ; parce que l'argent donne du courage à l'ouvrier. » L'autre les recevait avec cette assurance des riches, assis tout droit dans un fauteuil et qui portent la tête comme si elle dominait la vôtre. Il n'eut pas beaucoup de mal avec son éducation, ses habitudes de maître, sa stabilité de patron, pas beaucoup de mal à les troubler tous trois. « Messieurs, dès maintenant, je vous dis : Non! La Société n'a pas à tenir compte de vos volontés. Nous vous payons trois francs cinquante par jour et nous estimons qu'il vous appartient de baser votre vie sur votre salaire. Quant à vos insinuations, j'emploierai tel moyen qui me plaira pour fortifier votre courage. Du reste, nos bénéfices ne sont pas ce que vous imaginez, vous qui ne connaissez ni nos efforts ni nos désillusions. » C'est alors, mon père, que je me suis senti ton fils et que je me suis rappelé tes mains, ton dos qui travaille et les roues des voitures. Les trois ouvriers semblaient trois enfants chez leur père, avec des cœurs qui se gonflent et ne sentent plus. Ah! je croyais bien être un ingénieur. Je m'étais imaginé sur les bancs de l'école que ma tête était pleine de science et que cela suffisait. Mais tout le sang de mon père, les jours que j'ai passés dans ta boutique, et ces bouffées qui vous montent à la tête et semblent venir de bien loin, tout cela criait comme une grimace, comme une serrure, comme une clé. J'ai pris la parole : « Monsieur le Directeur, je les connais. Il y a mon cousin qui travaille à l'usine. Comprenez-vous ce que c'est, la vie des acides et celle du charbon? » Si tu avais pu voir! Il me regardait avec ses yeux, comme si de la glace avait pris leur prunelle : « Monsieur l'ingénieur, je ne permettrai ni à vous qui êtes un enfant, ni à eux qui sont des ouvriers, un seul mot pour discuter mes paroles et mes actes. Messieurs, vous pouvez vous retirer. » Je suis devenu chien comme un chien libre. Une porte s'ouvrait d'un seul élan. Nous avons du moins l'insolence, nous les pauvres, et les coups de gueule, puisque leurs armes arrêtent nos

coups de dents. Je suis parti comme eux. Ils baissaient la tête et pensaient. Moi, j'ai crié. Je me suis retourné et j'ai crié : « Merde! »

— Ah bien! par exemple, je ne m'attendais pas à celle-là, dit Pierre Bousset. On fait élever des enfants pour en faire des bourgeois, pour qu'ils travaillent un peu moins que vous. Ah! nom de Dieu, va donc leur demander une place à ceux pour qui tu as perdu la tienne.

Autrefois, l'Univers semblait réel et solide et l'on n'avait qu'à tendre la main pour en toucher les bornes. On pensait : Encore quelques années, quelques années pour faire quelques efforts, après quoi nous pourrons nous reposer. Si le monde ensuite pouvait se figer, si les sentiments pouvaient se figer aussi dans nos cœurs, et notre vie se délimiter, avec tant de hauteur et tant de tour de poitrine. C'est à cela qu'on reconnaît le bonheur. Pierre Bousset disait à sa femme :

— Voilà ce que c'est. Tu te rappelles bien ce que disait madame Lartigaud, un jour où elle était soûle : « On fait instruire les enfants et ensuite ils vous crachent au nez. »

D'ailleurs, le chocolat était prêt et la mère l'apportait dans un bol, avec du pain grillé.

— Tiens, regarde. Si tu n'as pas assez de pain, je t'en ferai griller encore.

Jean mangeait, ayant vingt-deux ans, et gardant de son voyage du matin une secousse de wagon, de voiture et de grand air. Il avait connu le chocolat, aux beaux dimanches de son enfance; dans son estomac descendaient les cloches fraîches, les nappes blanches, la communion de l'autel, et ses douze ans passaient avec des récits. Il y a de bons aliments, qui viennent d'autrefois et qui guérissent les cœurs malades. Le père disait :

— Je ne sais pas comment il peut manger. Moi, les bouchées me resteraient dans le cou.

Ensuite on ne causa plus guère. Pierre Bousset était assis, ses grosses mains sur ses genoux posées, gardant une attitude étonnante et sans équilibre, comme une idée qui fait mal et ne peut pas durer. La mère continuait à frotter les meubles, en vieille machine dont les pas semblaient un

battement de piston, agrippée parfois à une armoire comme une bête ridicule qui veut grimper aux murailles. Et la petite Marguerite cousait encore, toute fondue, bonne petite sœur et pleurant son frère, avec des larmes et des sentiments qui s'écoulaient et semblaient vider son cœur.

On dirait que quelqu'un vous est entré dans le crâne, pèse au front, pèse à la nuque, veut vous faire éclater, ou pénétrer jusque dans vos os. Pierre Bousset poussait de grands soupirs : Ahan ! pour l'exhaler, pour s'en défaire enfin, nom de Dieu! et pour qu'il vous reste à la poitrine un peu de la liberté des hommes sains. Il disait:

— Ça m'appuie sur l'estomac.

Puis il retombait à son silence où les douleurs s'entassaient et gonflaient la peau de sa tête. Et lorsque l'une d'elles surgissait et semblait la plus forte, il en apparaissait une autre encore qui criait comme une chienne et se débattait sans fin dans le mélange de tous les espoirs déçus. Il parla pourtant! — « On a dû te payer avant de venir et il doit de rester de l'argent. Il faudra nous le donner en garde, parce que tu en auras besoin. »

On n'avait pas avec lui la ressource de penser qu'il était économe. Gagnant quatre mille francs par an, étant garçon, à quoi pouvait-il tout employer? Et il fallait bien croire, à la fin du compte, qu'il était mystérieux et léger et s'attendre aux combinaisons de cette folie qu'engendrent l'ignorance du prix de la vie et le mépris de la valeur de l'argent. Voici qu'au bout d'une année il vous apportait deux cent cinquante francs, pas même la valeur de son dernier mois, et qu'on le sentait vivre au jour le jour avec cette indifférence des gens qui n'ont pas envie de bien faire. Et c'était triste, et il s'était trouvé châtié, et les autres en subissaient la peine et l'avenir s'ouvrait devant vous comme une chose à laquelle on ne peut pas s'habituer. De plus, il voulut garder sur lui cinquante francs, au risque de les perdre et l'on ne savait pas, ah ! véritablement l'on ne savait pas comment le prendre. Et il n'y avait que cela à dire :

— Oui, avec toi on ne peut avoir aucune satisfaction.

C'est à ce moment qu'on entendit les gros sabots du père Perdrix. Depuis l'année dernière ils avaient pris un grand

poids et se heurtaient à tout dans la rue, car les pauvres sont faibles et rencontrent des murailles. Il venait, il était là, sonore et creux, comme une machine à traîner des sabots. Il ouvrait la porte. Il était sans assurance, comme un parent pauvre, et s'expliquait en entrant. On ne se fait pas, il s'en rendait compte. Il avait toujours peur de causer du dérangement.

— Je l'ai vu monter. Ça me trottait par la tête. Je me suis dit : Il n'y a pas là, il faut que j'aille voir ce qui est arrivé.

Puis il embrassait Jean avec un peu de déclamation, exagérant son amour pour se faire bien voir. On lui racontait tout et il disait déjà de François :

— Ce gars-là, je lui en veux. Il n'est pas content de se soûler, il faut encore qu'il invente des tas d'histoires.

Et il disait à Jean :

— Oh! mon ami, tu es un petit bêta. Moi, je suis un vieux malheureux. Pourquoi t'en mêler? Il faut laisser les malheureux pour ce qu'ils sont.

CHAPITRE II

Il y eut des temps pour le père Perdrix. Son chapeau s'abattit encore sur ses lunettes, avec des bords frangés, et son front de vieux loup s'évidait aux tempes et s'amaigrissait comme une idée de famine. Il s'asseyait sur son banc, pendant les étés successifs ; ses genoux lui servaient à appuyer ses coudes, sa tête était basse et ses yeux s'amusaient avec ses pieds. Il grattait le sol, d'un coin de son sabot, après quoi il le pilait à petits coups de semelle. Il faisait des rainures, de larges rainures pareilles à des sillons ; ensuite il s'essayait à les combler et cela formait des minutes, puis des quarts d'heure, puis des après-midi.

Les premières pentes de la misère, lorsqu'il y tomba, avaient talé ses fesses ; maintenant une vieille habitude les gardait lourdes et tassées, et le bois du banc, qui les comprimait, avait pris une amicale fermeté, une solidité de chose sûre. La misère n'est pas un état définitif et qui sente le

malheur. D'abord, on s'assied et l'on pense au pain quotidien, puis les jours, en nous le donnant, s'approchent de nos cœurs et les rassurent comme de bons amis. Le plus mauvais moment, ce fut lorsqu'on le mit à la porte du bureau de bienfaisance, parce qu'il se sentait vieillir et que les années sont tremblantes. Alors, il connut tout. Sa vie branlait comme un outil mal emmanché, et il ne pouvait y mettre la main sans le sentir incapable et usé. Elle avait les flexions d'une bête qui se dérobe, les coups de tête inattendus d'un vieux cheval que la fatigue cabre une dernière fois et qui va crever à cent lieues de sa mangeoire : « Tonnerre de Dieu! pensait-il, j'irai me foutre à l'eau sans prévenir personne et je noierai la gale que je porte, avant qu'elle ait percé mes os. » Et puis, tout passa, et ses fesses reconquirent leur aplomb sur son banc. Les idées lui remontaient ; respirer, — respirer seulement, — était bon, et s'asseoir, regarder la rue, manger du pain sec, tout cela formait de la vie et le mettait encore au milieu du monde parmi les plaisirs de l'air, de la lumière et de la circulation des rues qu'on aime à voir.

Mais lorsque Jean Bousset fut là, il s'éveillait le matin : « Pauvre petit gars, il viendra s'asseoir sur mon banc. » C'étaient deux bons amis. Jean descendait, sur le coup de neuf heures, ayant mangé la soupe : « Ah! te voilà, mon frère! » Il se reculait et lui laissait une grande place. Ils s'embrassaient toujours. Dans le temps, les bonnes femmes disaient : « C'est joli, un grand garçon de son âge, de vous embrasser comme ça. » Alors la journée commençait. Ils gardaient souvent la tête basse, l'un et l'autre, et Jean disait : « Il ne fait pas chaud, ce matin. » Le vieux répondait : « Ma foi, non ! Je crois tout de même qu'on aura le beau temps, parce que, quand ma jambe ne me fait pas mal, c'est bon signe. » Jean dessinait sur le sol des rainures bien plus fines, à cause de la semelle de ses souliers. Parfois, il dessinait des triangles, menait les trois hauteurs et avait beaucoup de peine à les faire concourir en un même point. Il s'essayait à tracer des circonférences, mais la chose est impossible parce que le pied ne tourne pas.

Vers dix heures, passait Nénesse, le marchand de journaux. Il avait une grosse tête et les jambes torses, et depuis si longtemps on le voyait dans le pays, que les journaux avaient

l'air d'une marchandise faite pour être vendue par des gnômes. On lui demandait : « Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans tes journaux ? » Il répondait : « Si vous croyez que j'ai eu le temps de les lire ! » Et l'on pensait : « Comment ! Il vend des journaux, et il ne sait même pas ce qu'il y a dessus. » Jean achetait le *Petit Parisien*. Le vieux disait : « Allons, frère, lis-moi les nouvelles. » Il aimait entendre lire parce que cela le sortait de lui-même et lui faisait connaître des choses que tout le monde ne connaît pas. Il se plaisait aux « faits-divers » comme à une vieille illustration, comme à une gravure en marge du livre de la vie Il disait de la politique : « Tu sais bien qu'on est tous les mêmes, qu'on ne pense qu'à bien manger et tout ça, c'est à qui attrapera le lard. »

Le jeudi, lorsqu'arrivait le « Supplément du Petit Parisien », le Vieux s'écriait : « Ah ! on va voir les images ! » Et c'est là-dessus qu'il se penchait en essayant de s'expliquer les gestes : « Qu'est-ce qu'il fait donc, celui-là ? » Jean répondait : « Tu ne comprends donc pas ? Il est en train de lever son couteau pour la tuer. » Le Vieux disait : « Je vais te dire une chose, mon ami : faut-il qu'il y ait de la canaille ! » Et il se penchait encore pour voir, pour apprendre, avec une ignorance entêtée qui aspire la vérité dans les journaux.

L'après-midi, Jean allait se promener dans la campagne. Il rentrait vers les quatre heures et le Vieux le lui répétait chaque fois : « Petit bêta ! Pourquoi as-tu été te promener au moment de la grande chaleur ? » Pendant tout ce temps-là, le Vieux sentait qu'il avait mal à la jambe. Ça l'avait pris d'une drôle de façon. Et puis c'était bien fait, parce qu'il faut être plus fier qu'il ne l'avait été. Un jour, Monsieur Edmond lui avait envoyé quelqu'un : « Père Perdrix, Monsieur Edmond vous demande si vous voulez le rouler dans sa petite voiture. Son domestique est occupé et ne peut pas lui faire faire son tour de jardin. » Mon Dieu ! il y alla. C'est bien vrai que Monsieur Edmond l'avait rayé du bureau de bienfaisance, mais dans la vie on n'a pas toujours le droit d'être difficile. Il y alla comme un grand câlin, avec de ces paroles qui adoucissent les angles des riches. L'autre avait tellement mangé depuis un an que les

couches de graisse s'amoncelaient et que, jour par jour, on aurait pu les compter. On le roulait comme cela, assis dans une petite voiture, dans les allées de son jardin. Il s'était mis aux fleurs et jamais on n'aurait pu supposer, lui qui était un bourgeois, qu'il montrerait tant de patience et tant de minutie. Il y avait presque toujours un jardinier auquel il donnait des conseils et qui lui répondait : « Oh dame ! Monsieur Edmond, je crois bien que vous vous y connaissez mieux que moi ! » C'était un jardin embêtant, avec des allées qui descendaient trop. On était obligé de retenir la voiture de toutes ses forces. Des fois, le Vieux en était éreinté, avait envie de tout lâcher, d'abandonner le bourgeois au casse-cou et disait doucement en lui-même : « Tue-toi donc, va ! Il n'en crèvera toujours pas pour bien de l'argent. » Un beau jour, il avait senti quelque chose qui pétait dans sa jambe, et depuis ce temps-là elle était un peu rouge, avec des espèces d'écailles blanches. Il est vrai qu'il avait des varices.

On ne peut pas toujours penser au mal quand on est ouvrier. Assez souvent, la Vieille se plaignait et le Vieux lui répondait : « Tu as donc bien peur de mourir ! » Mais quand même, certains jours ça le piquait et d'autres jours ça le démangeait, et il se fût gratté jusqu'à se mettre la jambe en feu. Il en arrivait à ne plus supporter son bas. La Vieille dit : « Voilà ce qu'il faut faire. Tu te laveras bien ton mal tous les matins pour le rafraîchir et ensuite tu mettras de la poudre d'amidon pour le sécher. Et puis je t'entourerai la jambe avec de la toile pour que ton bas ne pique pas. » Tous les matins ce fut la même chose. Il lui semblait que ça adoucissait un peu. Alors il recommencait le soir, dans l'espoir que la guérison viendrait deux fois plus vite.

Monsieur Edmond le recevait gentiment, largement, et allait jusqu'à lui payer la goutte. Visiblement, il ne se souvenait de rien. Du reste, il n'avait pas la rancune longue et gardait au cœur une certaine légèreté qui lui venait de son bon estomac : « Ah ! ah ! père Perdrix, c'est vous. Et la santé ? » — « La santé ? Ça ne va pas. On dirait que ma jambe veut s'en mettre. » Monsieur Edmond avait encore le cœur plus léger lorsqu'il s'agissait des maladies : « Ne faites donc pas attention. Ce n'est rien. » Dans sa petite voiture il était

assis ; son dos était un monde, son ventre formait deux étages, et le rouler semblait une fortune qu'on ébranle, qu'on roule et qu'on respecte. Pourtant il y avait entre eux ce bureau de bienfaisance, cette histoire que le Vieux voyait comme une chose et qui lui donnait des pensées : « Je pousse ta voiture, tu me causes, tu es bien aimable aujourd'hui. » Et dans le fond de son cœur, il entendait des cris de chiens qui ne voulaient pas se taire, montaient et voyageaient sur le jardin.

De la poudre d'amidon naquit une croûte qu'il lavait avec précaution, et lorsque cette croûte tombait, en petites plaques, la peau de la jambe apparaissait tout comme avant. Par une dérision dernière cette seconde peau brûlait, il y fallait mettre un peu de poudre d'amidon fraîche, après quoi, la troisième peau apparaissait comme un feu souterrain. Et l'on voyait les bases profondes du mal, et l'on pensait à une pourriture intérieure qui sortait par couches et s'accroissait, pareille à une mauvaise fortune qui s'accroît en mangeant les pauvres. Il l'entourait d'une bande de toile très serrée que ne pouvaient traverser que quelques piqûres ou quelques démangeaisons et grâce à laquelle sa jambe semblait neutre comme un rouleau de toile. Il la traînait, son sabot était moins d'aplomb à son pied, et le bruit de ses pas se ressentait de la pesanteur d'une mauvaise jambe, de la sonorité d'une colonne de bronze.

Et voici qu'il poussait cette voiture et que chaque effort résonnait dans son jarret. Il y avait des cris qui lui montaient tout seuls comme si sa jambe eût été pleine de soupirs : Aïe ! Et il roulait le bourgeois avec lourdeur, et il se faisait à lui-même l'effet d'une vieille pierre que l'on force à plier : « Y a ma sacrée jambe qui m'en fait voir de toutes les couleurs. » L'autre était un médecin. C'est vrai qu'il était impotent, mais on sentait sa graisse pleine de bonne santé. Il y a la bonne nourriture, mais aussi bien il connaissait les remèdes et pouvait réduire une maladie à presque rien. Le Vieux exagérait encore devant Monsieur Edmond et, bien que son genou fût libre, pendant des soirées entières il simulait l'homme à la jambe raide. Il allait jusqu'à dire : « Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. Ma jambe me cuit comme si elle le faisait exprès. » Il dormait

d'ailleurs d'un gros sommeil, excepté le matin. M. Edmond avalait des drogues. Le père Perdrix disait : « Si seulement je savais ce qu'il faut prendre ! » Et l'autre le regardait avec ses yeux luisants de riche, faisait fonctionner sa pomme d'Adam et avait toujours l'air d'avaler de bons repas. On ne sait pas ce qu'il pouvait penser. Il ne se rappelait peut-être même plus qu'il était médecin. Nom de Dieu ! ce n'était pas bien malin. Il n'aurait eu qu'à dire une bonne fois : « Montrez-moi donc votre jambe, je vous dirai ensuite ce qu'il faut faire. »

Il y avait un autre médecin, mais les bourgeois sont tous les mêmes et veulent qu'on les paie. Dans le temps où vivait le père Pinet, le sorcier, on était bien plus tranquille pour les maladies. On lui disait : « Hé, sorcier ! Entre donc un coup. » C'était un vieux radoteur, mais souvent il tombait juste et dénichait le remède. On en était quitte pour lui offrir une goutte de deux sous. Le nouveau médecin avait l'air d'un bon garçon. C'était un petit homme rond, bonne mine, décidé, mais ça ne sait pas se mettre à la portée du monde. Le tarif était de quarante sous. Le Vieux se rappela quelque chose qui lui donna à réfléchir. Un matin qu'il était sur son banc, Paul Lartigaud arrive et lui dit : « Vieux, vous ne pourriez pas me prêter vingt sous, je vous les rendrai demain. » Qui est-ce qui se serait méfié ? On a toujours vingt sous dans son armoire. Enfin, de jour en jour, ce garçon qui avait peut-être huit cent mille francs de fortune, chevaux, voitures, et qui n'avait pas besoin de travailler pour être sûr d'avoir du pain, ce gars-là ne parla jamais de rien et le Vieux, par bêtise, n'osa jamais rien lui demander. Il se soûlait tous les jours, il buvait des amers picon, il ressemblait à un gobe-mouches.

Ces vingt sous-là, le Vieux se les remémora bien des fois. On a souvent dépensé vingt sous dans la vie et plus tard on s'aperçoit de ce qu'est une petite pièce blanche et de la place qu'elle tient en nos petits bonheurs. Mais celle-ci restait quelque part avec une force inconnue, des rayonnements d'argent chaud et le Vieux, en penchant la tête, la sentait. Il lui sembla bien vite qu'elle reposait en terre, là où les chers souvenirs sont enfouis, et il ne

pouvait pas la chasser de lui-même. Avec vingt sous de plus, elle eût fait quarante sous. On eût appelé le médecin. Il eût dit : « Père Perdrix, voilà ce que c'est! » Et la jambe eût marché, comme par le passé, et l'on aurait eu du plaisir à vivre, et l'on ne sait pas ce que l'on ne peut pas faire avec deux jambes.

Jean lui disait : « Tu as l'air encore tout pensif! » Et lorsque Jean parlait ainsi, le Vieux n'était déjà plus pensif. Ils n'avaient pas de bien longues conversations parce que dans la vie on ne peut que répéter les mêmes choses. Jean restait parfois à l'extrême bout du banc, aimant à sentir s'imprimer en ses fesses les angles du bois. Cela, le Vieux ne pouvait pas le comprendre. Il disait : « On dirait que tu as peur de t'asseoir. Approche-toi donc, y a de la place. »

Pierre Bousset disait à son fils : « Vous êtes au même point tous les deux, aussi feignants l'un que l'autre. » La mère répliquait : « Dans le temps, il aimait lire. Essaie donc, maintenant, de lui faire ouvrir un livre. » Et la petite Marguerite, un peu plus conciliante : « C'est bien vilain, mon Jean! »

Vraiment, lui aussi, il n'y avait que sur le banc qu'il se plaisait. Septembre et octobre furent deux mois de beau temps où les ombres étaient un peu plus grises et flottaient comme une âme. Les beaux moments du jour pénétraient sous la peau, dans la poitrine, et l'on se sentait au cœur je ne sais quoi qui roucoulait. Ils étaient deux vieux de l'automne, deux amis du fond de la vallée où bientôt les jours seront froids, et ils s'entouraient alors d'une tendresse bonne et douillette. Ils n'en parlaient même pas. Le Vieux s'éveillait à des jours inconnus, à des jours qui n'étaient pas des jours et qui entraient jusque dans les os de son dos. Il aurait tant voulu lui donner du plaisir et lui rendre un peu, mon pauvre petit! quelque bon service, quelqu'un de ces services qui vous marquent pour la vie et vous font dire : « C'est ce pauvre Vieux qui m'a causé tout mon bonheur. » Il aurait voulu trouver des mots. Il pensait : « Je connais la vie, si je pouvais arriver à lui apprendre tout ce que je sais! »

Il avait une idée de derrière la tête et parfois s'en entretenait discrètement avec lui-même. Pourtant, il se rendait

compte que ce n'est pas une vieille bête qui peut mener de telles choses. Il avait remarqué, lorsqu'il allait chez Monsieur Edmond Lartigaud, que Georgette lui demandait : « Eh bien ! et le petit Jean Bousset, qu'est-ce qu'il devient ? » Un jour que Jean se trouvait là, il avait encore remarqué que Georgette tournait autour de lui et s'essayait à l'entraîner à l'écart. La jeunesse trouve cela naturel, parce qu'à cet âge l'on vit au milieu de toutes les occasions et l'on n'a pas assez d'expérience pour les choisir. C'était une fille qui n'était peut-être pas très jolie, ayant la peau un peu noire, mais toutes les femmes se valent pour ce qu'on en fait. Il disait à Jean : « Tu es comme les autres. Je vais te donner un conseil : j'en connais une qui serait ton affaire. » Il devait être bien naïf pour n'avoir pas l'air de comprendre.

Il arriva plusieurs fois, alors que le Vieux devait rouler Monsieur Edmond, que Jean se trouvait là et les accompagnait dans le jardin. Monsieur Edmond se plaisait à causer avec lui parce qu'il était ingénieur et qu'un titre sert de sanction aux paroles que l'on prononce. Et puis sa grande jeunesse vous relevait vous-même : on pouvait lui donner tort. Monsieur Edmond disait : « Je vois bien ce que tu as voulu faire. Tu es un socialiste, quoi ! Moi, je ne vais pas chercher si loin. Le père Perdrix, par exemple : quand je lui dois des sommes comme quatre francs dix sous, eh bien ! je lui donne cent sous. Voilà ce que j'appelle du socialisme ! Et je lui paye encore la goutte. » Monsieur Edmond parlait, Jean lui répondait et le Vieux pensait : « Oui, oui ! parle. C'est l'enfant d'un ouvrier, mais il en sait plus long que toi. » Au fond, il était fier de les voir ensemble, se rattachait à Jean, se rappelait qu'il était son oncle et s'agrandissait comme l'égal d'un bourgeois.

Mais il y avait mieux que cela. Causer est bien ; mais il faut aussi profiter de sa jeunesse. Le Vieux avait envie de crier : « Enfin, fous donc le camp ! Ta place n'est pas ici. Je te dis qu'elle cherche le mâle ! » Le fait est que Georgette essayait de l'attirer du côté de la cuisine et ensuite elle l'eût emmené dans les chambres où n'entrait personne.

Un jour, sur le banc, le Vieux lui posa catégoriquement la question : « Que tu es bête, mon pauvre ami ! Moi, à ton

âge, j'aurais grimpé les murs. Une fois, j'ai fait ça dans la neige. Voyons, mon ami, réfléchis un peu. Voilà une gamine qui aura plus tard quatre cent mille francs. Profites-en. Une fois que le père le saura, il sera trop heureux de te la donner en mariage. Ne crois pas qu'il la placera comme il le voudra. Il est riche, c'est vrai, mais aucun bourgeois ne voudra de la fille, à cause de la mère. »

Jean répondait : « Non, non, je ne veux pas ! D'abord elle ne me dit rien. Et puis elle court après moi et ensuite elle courra après d'autres. » Le Vieux disait : « Et quand même ? Une fois que tu auras l'argent, tu te moqueras pas mal de la femme. » Et il était en colère au fond de lui-même. D'ailleurs dans la vie on ne fait jamais ce que l'on veut.

Il vint un jour, où les idées s'en allèrent, où ce qui était une pensée ne fut plus une pensée, où ce qui était un homme devint un pauvre et un malade et où ce qui était une jambe douloureuse emplit le monde comme une croix du Calvaire. Il vint un jour où cela bouchait le ciel et pesait sur toute la terre, avec le poids des épaules qui succombent, avec le cri des angoisses animales, avec le râle des races sous le joug. Ce fut comme si le Déluge vous remontait dans le sang et comme si les grands oiseaux noirs pendaient des nues pour tomber dans les eaux. Il le voyait monter. Il y avait bien plus de quarante jours qu'il pleuvait, l'humanité tout entière était emportée par les ombres et pourrirait comme un morceau de limon.

Car le mal de sa jambe avait des accents et menait une bien autre douleur. On ne connaît pas le travail des idées. Elles ronflent sous votre tête, on se dit : « Oh ! cette musique ! J'ai le crâne qui va péter. » Puis un jour ce n'est pas le crâne qui vous pète, vos idées deviennent comme aiguës, comme pointues et ça y est ! Il y eut une éclaircie. Mais... est-ce qu'on ne sera pas obligé de me couper la jambe ? Il la sentait on ne sait comment, toute gonflée, et les veines en y portant du sang bourdonnaient, formaient aussi leur drôle de musique, et de la tête aux pieds il n'était qu'un ronflement, une cage à mouches, un pauvre que la misère

travaille. Et il était sûr qu'on allait être obligé de lui couper la jambe.

Il s'asseyait sur le banc, il baissait la tête bien davantage et bien plus longtemps. Le dos lui en faisait mal lorsqu'il la relevait. Autrefois, avec le coin de son sabot, il traçait des rainures, s'amusait à des entrecroisements de lignes et se laissait guider par quelque fantaisie de ses pieds. Maintenant, des deux sabots à la fois, il grattait le sol, remuait la terre, manifestait une dernière rage à tout dégrader autour de lui et disait en se levant : « Le diable m'emporte ! On dirait qu'un cochon se couche là où j'ai passé. »

Il n'aimait pas grand monde d'ordinaire, mais cette fois-ci il n'aimait plus personne, car la misère parlait à grande bouche, et parlait tant, qu'on n'entendait pas d'autre voix vivante. Jean venait s'asseoir. Le Vieux lui gardait un sentiment qui restait dans un coin de sa tête, qui ne faisait pas de bruit et qu'il sentait exister comme une chose que l'on ne voit pas mais que l'on sait exister. Celui-là seul, il pouvait le supporter. Ah ! il y avait bien des bavards qui se campaient auprès du banc et qui vous faisaient maudire la vieille habitude que l'on a de causer avec les gens. Il est triste d'être un homme civilisé et de ne pas clouer les becs. Il y en avait qui restaient campés des quarts d'heure ; il avait beau leur répondre d'une voix malhonnête et couper les branches du discours, ils vous suçaient, vous arrachaient mot par mot, pensée par pensée, voulaient vous forcer à descendre dans votre cerveau comme s'il y avait de la place pour tous les passants. Mais Jean était un ami, quelque chose comme une partie de vous-même dont on ne s'occupe que lorsqu'on en a l'envie. Ils restaient l'un à côté de l'autre et goûtaient ce privilège qu'ont les cœurs unis de ne pas se demander de paroles. « Ah ! cher enfant, reste là sans rien dire : C'est ton Vieux. Vois-tu, quand je te sens à côté de moi, je sais bien que je suis un malheureux, mais quand même il me semble qu'il y a du changement. » Il laissait alors toute sa tête s'en aller, son cœur gonflé couler dans sa poitrine et répandre ce sang noir qu'ont les pauvres. Et toute sa jambe s'en mêlait et garnissait ses sentiments, et elle était grande et essentielle, et il y avait des moments où elle lui remontait sous le crâne et

s'installait comme une jambe pourrie à la place de son cerveau.

Monsieur Edmond mourut, et il était temps parce que le Vieux n'aurait pas pu continuer à pousser sa voiture. Il mourut tout d'un coup, une veine se cassa et le médecin dit qu'il avait la peau des veines dure comme un tuyau de pipe. Marie-Louise pleurnichait, à moitié soûle encore : « Mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais devenir ! » Elle n'avait pourtant pas besoin d'être en peine, avec sa fortune. Paul et Georgette avaient la larme facile. D'ailleurs on dut chercher Paul un peu partout avant de le dénicher dans la boutique d'un épicier qui vendait de l'eau de vie et dont la fille avait seize ans. Il n'en profitait même pas et tout le monde se moquait de lui parce qu'il frôlait les femmes et ne savait pas reconnaître l'instant où l'on peut entrer la main sous leurs jupes. On demanda au Vieux d'habiller le cadavre et il regardait ce corps tout nu, cette bonne graisse des bons repas, cette viande moelleuse des bourgeois qui se passent la main sur le ventre en sortant de table. Ils seraient à tuer si l'argent les empêchait de mourir.

Il y eut un enterrement avec un corbillard, le sous-préfet et des discours. Des Messieurs en chapeau haut de forme serraient la main de la veuve. Elle était gonflée par les larmes, plus rouge encore, le visage tavelé, la peau pleine de vin rouge et de vin blanc. Ça allait faire une drôle de maison, maintenant que l'homme n'était plus là. Quelque gars viendrait qui soûlerait la mère, qui sauterait la fille. Ça se battrait, ça danserait, on ramasserait toute la crapule du pays et Paul crèverait dans un coin, avec sa bronchite, avant d'avoir tout bu. On verrait la fin des huit cent mille francs du père, les domaines vendus, des batailles à s'arracher les cheveux, des repas où mangeraient tous les cochons d'alentour. Il y aurait de tout ; c'étaient des femmes à montrer leur derrière, à jeter des billets de cent francs, à insulter les gens par la fenêtre et ensuite à les faire boire. Et un beau jour, la nichée filerait sur Paris en laissant partout des dettes.

C'est alors que sa jambe eut de l'importance. Il n'avait même pas à baisser les yeux, on eût dit qu'elle pesait sur

ses paupières. Autour de sa tête elle pendait du ciel, se balançait, restait parfois tout à portée de son regard avec sa peau rouge, ses écailles blanches, et se gonflait comme des pensées qui s'accumulent et battent les tempes. Elle lui sortait à chaque parole : « Ah ! la sacrée garce ! » Et ce mot de garce s'accroissait à son tour comme la substance d'un mal sans repos. Il disait encore : « Elle est là, sur moi, et il faudra bien qu'on m'en débarrasse. » Il paraît qu'on vous coupe la jambe avec des scies et des couteaux. La scie entame un os, de ses dents pointues, et continue sa route avec ce cri des scies qui vous remonte aux mâchoires. Le plus mauvais moment est celui où elle atteint la moelle, et où la douleur vous fait croire que c'est vous-même que l'on scie. Et puis les grands couteaux dans la viande comme aux mains des bouchers, si tranchants que l'on craint que celui qui s'en sert n'aille se couper les doigts. Et il vous reste une plaie ronde où l'on aperçoit le sang qui pisse, le contour blanc de l'os et la moelle rose qui à l'air d'un suintement.

Ce fut par un de ces soirs secs où le vent a la couleur des murs et pénètre aux profondeurs des consciences. Le ciel ne veut pas s'approcher, la rue lui ressemble, et de la terre aux nues c'est un espace que l'automne envahit, depuis septembre jusqu'aux neiges, jusqu'à la fin du monde. Il est dur d'être bon et l'argent reste accroché aux poches avec un air de pauvre chose honteuse. Le banc tout entier était fait avec du bois mort, avec les planches des beaux arbres que l'on abat. Jean mâchonnait une pensée, la retournait et gardait l'hésitation de ceux qui n'osent pas et s'en tiennent aux pensées. Parfois un geste agaçant s'essayait à la décrire, puis se taisait comme un homme que la destinée arrête avant sa fin. Vraiment, le Vieux n'avait pas l'air d'entendre. Ah ! pourquoi ne faisait-il pas la moitié de la route ? Nous sommes des compagnons, et des silences nous séparent, bien plus grands que toutes les lieues, car nous doutons du fond de nos cœurs. Pourquoi ne pas comprendre ce que nous n'osons dire? Il y a des kilos sur nos langues, et les belles pensées ont les bras délicats.

Jean se leva pourtant et, prenant une des mains du Vieux, la soulevait du genou sur lequel elle reposait, l'entraînait à sa suite, et la sentait lourde comme une charge, comme le brancard d'une voiture pleine de pierres. Il dit tout d'un coup :

— Écoute! Viens à la maison. C'est une chose que je ne veux pas te dire sur le banc.

Le Vieux se laissait ébranler. Il avait cette obscure docilité des pauvres que la vie mène à son gré. Ils entrèrent. Jean s'asseyait, puis il semblait tout raide.

— Moi, je veux que tu te soignes. Ça n'est pas une grosse affaire. J'ai plus d'argent que tu ne crois. Et puis tu vas être obligé d'acheter des remèdes. Prends donc ces vingt francs. Tu sais bien ce que c'est : c'est autant d'argent que je ne dépenserai pas. Tiens! D'ailleurs, tu n'as besoin d'en parler à personne. Je m'en vais, parce que ce soir nous devons manger la soupe un peu plus tôt.

Il n'attendit pas davantage.

Alors, les vingt francs étaient tout à coup sur la table et s'y posaient avec force comme si l'on avait acheté pour vingt francs de choses pesantes. Ils avaient ce toucher plus solide qu'ont les pièces d'or et cette ardeur inespérée des guérisons à grandes guides. On sent que cela se prolonge par un médecin dont les mots ont la valeur de l'argent. Puis il vit tout sans aucun doute, et sous ses lunettes il posait ses yeux, regardait l'effigie de Napoléon, les coins bien frappés, et pompait l'or goutte à goutte avec sa force, sa chaleur et son éclat.

On ne sait pas ce qui arrive. Les nuages blancs, les nuées grises, l'étendue du temps, le cœur qui passe, la tête qui penche; il mit son front dans ses deux mains, ensuite il se rendit compte de ses lunettes et, les levant au dessus des sourcils, les yeux entre ses doigts, il sentit deux filets tièdes qui coulaient sous ses paumes, qui débordaient aussi et arrosaient le dessus de sa main. Il y avait de la chaleur et du sel.

Un peu plus tard, la Vieille revint du cresson.

— Tiens, dit-il, c'est ce pauvre petit!

Elle s'assit sur le banc très bas. Elle avait l'habitude de se fourrer le poing sous le menton et remuait la tête, vide

agacée du repos, et donnant quand même un peu de ses gestes aux meubles de la maison. Elle ne put absolument rien dire, battit largement des paupières du côté du Vieux. Son poing, sous son menton, poussait sa tête en arrière, la comprimait un peu et semblait exprimer des regards du fond de ses yeux comme si toute son âme lui remontait à la face.

Le lendemain matin, on le fit venir. Il était rouge de plein air et de bonne nourriture, sa science de médecin lui donnait des mouvements brusques et se montrait dès l'entrée, décisive et angoissante un peu. On déroula les linges qui entouraient la jambe, on eût dit que la peau était moins enflammée que d'ordinaire. Il se pencha, regarda par en dessous, appuya son doigt à plusieurs places, après quoi il demanda de l'eau pour se laver les mains. Il dit :

— Je vais vous écrire une ordonnance. Que voulez-vous, mon pauvre père Perdrix? Les maladies des riches ont leurs privautés. On pourrait bien vous guérir, mais ça serait long et surtout ça vous coûterait cher. Ceci empêchera le mal de gagner du chemin. Pour le reste, il ne vous fera pas mourir. Croyez-moi, à votre âge, votre jambe durera autant que vous.

On lui donna quarante sous, puis il partit tout simplement, parce qu'il y a d'autres malades dans les villes.

(A suivre.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

La dernière étape de M. Bourget

La crise nationaliste est passée. L'esprit nationaliste survit. Sûrs de le voir reparaître sous des formes nouvelles, nous devons en dresser le signalement si précis, que nul déguisement ne puisse nous abuser. C'est dans le dernier roman de M. Paul Bourget que cet esprit offre de lui-même l'image la plus sincère, la plus complète, la plus systématique. « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les disent pas de la même sorte... Il faut donc sonder comment une pensée est logée en son auteur, comment, par où, jusqu'où il la possède. » M. Bourget n'a pas eu besoin d'être converti, ni même averti par l'Affaire; elle a seulement hâté ce qu'il appellerait la maturation de sa pensée. Parce que le fait éveillait en lui des réflexions toutes prêtes, et parce qu'il n'était point homme à s'étourdir, à s'enivrer d'action, seul ou mieux que personne il il a su développer « une suite admirable de conséquences ». Mieux que le chauvinisme timide de M. Lemaître, mieux que le réalisme semi-rationaliste de MM. Maurras et Barrès, son culte de la Tradition nous fournit le type même du Nationalisme intégral.

Joseph Monneron et Victor Ferrand sont deux professeurs, anciens condisciples à l'École Normale. Mais chez Ferrand, fils de bonne race bourgeoise, catholique et disciple de Le Play, les certitudes religieuses se doublent des fortes certitudes traditionalistes ; il réalise le type de « ces existences pleines et complètes, nobles et équilibrées, riches de passé tout ensemble et d'avenir. » Monneron, fils de paysans, libre-penseur, démocrate, irréaliste, est « le fonctionnaire mal marié, mal établi dans l'existence, mal renseigné sur les lois du monde moral et social, et résolu à ne pas reconnaître ses erreurs, pour ne pas désespérer. » Sa famille a grandi trop vite « au rebours des lois fondamentales des sociétés saines. » Le défaut de fermes principes, d'habitudes héréditaires se marque chez le fils aîné, Antoine, par le déchaînement des convoitises ; chez la fille, Julie, naturellement candidate à Sèvres, par un abandon trop facile à la tentation amoureuse; et, chez le jeune Gaspard, par des allures de petit voyou. Seul, le second fils, Jean Monneron, méritera de « *guérir la France en lui* ». S'il fut l'élève de son père, s'il reste l'ami du juif Crémieu-Dax, avec qui il fonde une Université populaire : l'*Université Tolstoy*, l'U. T., — dépendant de Ferrand par les enseignements et par les entretiens qui les prolongent, il est préparé à comprendre les leçons de la Science des Mœurs ou Physique Sociale. Il aime Brigitte Ferrand, et ne pourrait l'épouser qu'en devenant catholique; il craint de confondre le cri de son amour avec l'appel de la foi ; joint au respect qu'il garde pour son père, ce beau scrupule empêche sa conversion. Mais Dieu l'amène au but par la voie douloureuse : Le malheur, qui « démontre l'idée fausse, comme la maladie la fausse hygiène », le malheur accable tous les siens. Julie est depuis

deux mois la maîtresse du marquis socialiste Rumesnil ; Antoine, pour séduire une demi-mondaine, a fait des détournements et des faux. Tout à coup la crise éclate. Et, tandis qu'Antoine risque une double tentative de chantage auprès de l'amant de sa sœur ; tandis que Julie enceinte se sauve de l'avortement par un essai d'assassinat et de suicide ; tandis que l'Union Tolstoy, en huant l'abbé Chanut, « révèle enfin l'inanité de son principe, et présente le sauvage aspect réservé à notre malheureux pays, si jamais les imbéciles doctrines du socialisme y triomphent, celui d'un asile d'aliénés débarrassé de ses gardiens »; tandis que Joseph Monneron reconnaît, à la chute de ses deux enfants, la banqueroute de sa carrière et de sa philosophie, — le brave, le digne, le généreux Victor Ferrand, bien assis sur ses croyances, et sur « le tranquille loisir intellectuel que lui assure le long passé bourgeois de son opulente famille », est heureusement là pour ouvrir sa bourse et son cœur, pour accabler d'un pardon admirable son adversaire à demi repentant, pour marier Jean à Brigitte, dût-il même ne point se convertir. Mais, instruit par les faits, Jean se déclare catholique. Et Ferrand conclut :

— Il n'y a pas de transfert subit de classes, il y a des classes, du moment qu'il y a des familles, et il y a des familles, du moment qu'il y a société... Pour que les familles grandissent, il faut de la durée. Elles n'arrivent que par étapes. La nature, plus forte que l'utopie, force toutes les familles qui prétendent violenter ses lois à faire dans la douleur cette étape qu'elles n'ont pas faite dans la santé.

M. Bourget est donc nettement réactionnaire ; je ne lui applique pas ce mot comme une injure, il le prendrait lui-même comme un titre d'honneur. On ne saurait plus franchement que lui chercher dans le passé un modèle pour l'avenir, ni proclamer plus hautement que l'humanité dévoyée doit repasser sur ses propres traces pour retrouver l'ordre éternel. Cette « circulation lente des familles » dont était fait le régime social de la vieille France, il doit, pour l'observer à l'état pur, sauter non seulement par dessus la Révolution, mais par delà le XVIIIe et le XVIIe siècles, où déjà ce régime était faussé; et je crois bien qu'il remonterait en vain, par delà Vercingétorix, aux castes mal fixées de l'Égypte et de l'Inde. L'erreur qu'il combat n'est pas spécialement française: elle s'étend à tout le monde moderne et civilisé : à la Russie, où la hiérarchie du *tchin* laisse trop de place au mérite personnel; à l'Angleterre, indulgente aux *self-mademen;* à cette Amérique, dont l'idéal semble être de favoriser à tout prix l'élévation immédiate des plus capables. Carlyle ne s'accorde-t-il pas avec Emerson, pour faire gloire à Napoléon de cette phrase prometteuse : « la carrière ouverte aux talents » ?... D'ailleurs, conséquent avec sa pensée, M. Bourget ne s'arroge pas le droit de démolir le bloc des traditions, d'en choisir une partie, de repousser le reste. Son livre est comme un complet répertoire des arguments et des thèses réactionnaires. Chaque thèse est par lui poussée à l'extrême. Catholique, il l'est, il veut l'être plus et mieux que les abbés démocrates : car, se refusant à lire dans l'Évangile la devise révolutionnaire : Liberté, Égalité, Fraternité, il y voit inscrits c'est

avoir de bons yeux, trois mots qui sont précisément le contraire : Discipline, Hiérarchie, Charité. Monarchiste, il l'est plus que le Roy, d'une façon peu conforme à l'esprit séculaire de la famille d'Orléans ; car, sans concessions à l'esprit moderne, il rêve d'une monarchie toute aristocratique et cléricale. Il est assez piquant que le prétendant au trône ait cru devoir applaudir un programme que lui-même n'oserait appliquer, que signeraient peu de ses partisans.

L'Étape n'est pas rien qu'une profession de foi ; c'est une démonstration en règle. Un Anatole France ne transporte dans le roman des idées sociales que pour les incarner en types fins et précis. Un Zola même, avec ses allures dogmatiques, illustre ses théories bien plutôt qu'il ne les prouve. C'est pour M. Bourget que semble être inventé l'expression de *roman expérimental*. Dans *l'Étape* comme dans *le Disciple*, il s'agit bien de soumettre une hypothèse au contrôle des faits, — ou, mieux encore, d'instituer une expérience « cruciale » qui tranche le débat entre deux hypothèses. C'est une étrange entreprise, dont il est superflu, je pense, de montrer le vice logique, et qui d'ailleurs est contraire à l'essence même de l'œuvre d'art.

Pour que l'histoire des Monneron soit capable de nous convaincre, il faut que les faits dont elle est tissue, par leur vraisemblance propre et leur enchaînement, imposent une illusion de réalité ; il faut que, partant de ces faits, nous nous sentions contraints de remonter aux causes mêmes que l'auteur leur assigne ; puis également contraints de descendre aux solutions qu'il nous propose. La première exigence est seule bien remplie : *l'Étape* est conduite selon une très pressante et très sûre progression dramatique, qui n'a pas de quoi surprendre chez le romancier d'André Cornélis. Mais plus l'aventure est émouvante, plus elle se manifeste exceptionnelle. M. Bourget ne l'ignore pas ; et néanmoins il s'efforce à *rendre compte de l'exception, de l'accident, par les lois mêmes qui constituent le type*. Il entend que cette cause unique, le transfert subit d'une classe à l'autre, explique et détermine toutes les particularités d'une famille : vulgarité de la mère ; manque de soin dans le ménage ; manque de goût dans l'ameublement ; chez Jean, la faiblesse des muscles ; chez Antoine, la violence des désirs ; et chez leur père, le plus bizarre aveuglement. Ce dernier trait est le plus fort. A supposer que le professeur, demi-conscient de ses erreurs politiques, ferme les yeux aux démentis des faits, on conçoit mal qu'il transporte ce même parti-pris dans sa vie quotidienne. Le défaut d'intuition psychologique n'est pas l'effet d'une doctrine, mais plutôt une tare innée. Qu'on associe le même caractère à des circonstances un peu différentes, aussitôt le roman se plie à toutes les transformations. Je me figure aussi bien Monneron distrait des siens par une dévotion surannée qui leur répugne, ou par un travail scientifique qui les ennuie, — ou par sa niaiserie, tout simplement. La question de classe ne jouerait plus alors qu'un faible rôle. Ce serait grand dommage, à mon avis ; je préfère la maintenir, et renverser la solution. Oui, les Monneron appartiennent à une classe définie. Oui, cette classe se trouve comprise « entre deux mondes :

celui d'en bas où l'on peine, où l'on est à la tâche, où l'on est privé, où l'on supporte, — celui d'en haut, où l'on est libre, où l'on s'épanouit, où l'on jouit. » Est-ce donc cette classe qu'il faut dire anormale, et contre nature; n'est-ce pas plutôt ces deux mondes qu'il faut dire mal organisés? Antoine est perdu par l'exemple des jouissances trop faciles, Julie, par les élégances de Rumesnil; tous deux pâtissent d'avoir perdu le contact avec l'énergie plébéienne, avec le labeur rude et sain. Si leur frère n'aimait Brigitte, s'il n'était touché par la grâce, il pourrait, de leur double chute, tirer une toute autre leçon.

M. Bourget ne demande pas mieux que d'en appeler à la grâce. Il apporte des faits qui devraient être probants, étant construits en vue d'une preuve. Mais un fait ne prouve rien, si la raison ne l'interprète. Or M. Bourget sait que « par la seule raison, tout se justifie et se détruit, puisque tout se discute, depuis que le monde est monde, *par des arguments de force pareille.* » Heureusement il sait aussi qu'il y a, comme dit Pascal, deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté; et que, si les moteurs de l'entendement sont des vérités naturelles, ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut ne pas avoir. Il sait que le cœur a ses raisons que la raison ne connait pas. La destination de son œuvre est d'agir, le ciel aidant, sur l'âme des démocrates, comme au Campo Santo de Pise la fresque du Jugement Dernier devait agir sur l'âme des pêcheurs.

Mais encore, à quelles volontés s'adresse-t-il? Vers quelle action, ou vers quelle abstention, espère-t-il les diriger? Le grand père Monneron, le paysan, assurément n'aura pas lu *l'Étape*, et mettra son fils au collège. Le fils, au terme de ses études, ayant changé de classe sans s'en douter, ne voudra pas défaire et refaire sa vie. Le petit-fils, mieux acclimaté, mieux « raciné » dans un milieu nouveau, n'aura plus même envie de se convertir. L'idéal social de l'auteur ne fournira donc point une règle de conduite aux individus, dont il condamne les désirs, mais au despote paternel par qui ces désirs doivent être refrénés; et d'où ce despote tiendrait-il son pouvoir, sinon du vœu de ces mêmes individus? C'est ici que nous touchons, malgré les prétentions de M. Bourget, son irréalisme foncier, son défaut flagrant de sens historique et de sens social. Pour lui, le régime démocratique est le résultat d'une décision libre, d'un choix vicié par l'orgueil infernal. A ce péché collectif, fait d'une multitude de petites fautes, répond un rachat collectif, fait d'une multitude de petites rédemptions. L'adepte de la « Physique sociale » ne se doute point qu'il y ait une évolution naturelle, dûe à des causes nécessaires. L'accroissement de la population, sa concentration dans les villes, les inventions techniques, l'avènement de la grande industrie, semblent être à ses yeux des faits négligeables ou contingents; la Science des Mœurs n'en est pas affectée; et l'harmonie sociale du moyen âge pourra renaître, dès que les sophistes de la Révolution voudront bien se taire tous ensemble pour écouter la grande voix du

Décalogue et de l'Évangile... M. Bourget ne ferait pas mal de lire le volume de M. Bouglé sur les *Idées égalitaires*, et celui de M. Durckheim sur la *Division du Travail social*.

Il apprendrait beaucoup aussi, du jour où, renonçant à chercher la doctrine démocratique dans ces gazettes rédigées, comme il dit, « entre deux passages aux bureaux des fonds secrets », il daignerait discuter avec quelques sociologues de la nouvelle génération. Ces jeunes gens lui diraient que par le socialisme ils ne se flattent point de réaliser « la Justice absolue et le Bonheur universel. » Ils ne répéteraient pas après Monneron : « C'est la gloire de la Révolution d'avoir refondu la société avec cette grande idée que le peuple est bon, juste et raisonnable par nature » — car ils ne font pas de métaphysique. Ils n'iraient point proclamer que « l'arbre entier doit devenir fleur », mais jugeraient bon que tout arbre portât au moins quelques fleurs. Combattant, chez M. Bourget comme chez tout autre, la creuse idéologie, et mieux pénétrés que lui de la notion de lois naturelles, ils soutiendraient que l'évolution est la première de ces lois, que l'humanité ne régresse point, qu'il y a des solutions périmées; que tout l'office de la raison est de prévoir, pour le guider, un développement nécessaire. Ils conviendraient que notre société a besoin d'un lien organique; mais ils n'en verraient pas le principe dans la famille, à cette heure où, pour restaurer la famille, il ne faudrait rien moins qu'un changement de toutes les institutions. Enfin, quand à leur politique, à leur morale, M. Bourget opposerait son éternel : « Au nom de quoi ? » j'avoue qu'ils s'en tireraient par un sourire. Au nom de quoi? M. Bourget le sait-il donc mieux que nous? Et s'il répond : Au nom du vrai Dieu, qu'*il faut* croire — ne sent-il pas que le même doute, d'où la question est née, porte sur la réponse? Qui pose une fois ce problème, doit le poser encore et toujours, à l'infini.

Prédicateur plutôt qu'artiste ou philosophe, M. Bourget emprunte le ton spécial à l'éloquence de la chaire. Il guinde son style d'une façon que j'ose appeler désobligeante. Rien n'égale la violence de ses anathèmes, l'ardeur de ses affirmations, si ce n'est l'abondance, l'énergie, la banalité de ses épithètes. Tolstoy est pour lui « le *néfaste* utopiste russe », « un *criminel* professeur d'anarchie » : — la nuit du 4 août, cette *funeste* nuit » ; — l'U. T., « une œuvre *criminellement* antisociale, une école de *basse* envie, de niais orgueil et de destructive anarchie. » Voici quelques jolies citations à retenir :

« La langue que vous parlez, dans laquelle vous pensez est catholique, puisqu'elle est romaine... » « l'avortement national dans les couches profondes de la vie populaire... » « le pullulement inorganique d'une société qui se désagrège... » « le poison quotidien des sophismes révolutionnaires... » « Elle avait ces appétits plébéiens qui vont si sauvagement à la satisfaction de leurs désirs... » « la monstrueuse idole, le Démos-Moloch à qui, lettrés et illettrés, savants et ignorants, riches et pauvres, saisis du même délire, ont offert en holocauste, dans la fatale année 1789, la France et la civilisation... »

Une si vulgaire rhétorique est un assez pauvre moyen d'agir sur le

sentiment. C'est l'appel d'un homme qui crie d'autant plus fort qu'il se sent plus isolé (*vox clamantis in deserto*) et qu'il veut étourdir son doute intérieur. Souvenez-vous du jugement de Nietzsche sur Carlyle, *ce rhéteur par nécessité* : « Le désir d'une forte croyance n'en est pas la preuve, tout au contraire. Lorsqu'on possède cette croyance, on peut se payer le luxe du scepticisme : on est assez sûr, assez ferme, assez lié pour cela. Carlyle étourdit quelque chose en lui-même par le *fortissimo* de sa vénération pour les hommes d'une forte croyance et par sa rage contre les moins stupides : il a besoin du bruit. Une déloyauté envers lui-même, constante et passionnée — c'est là ce qui lui est propre, c'est par là qu'il demeure intéressant... »

Tel est le terme où aboutit M. Bourget par son inclination propre et sous la pression du milieu qu'il s'est librement choisi. Si je remonte aux motifs personnels de ses croyances, ce sera de façon à prévenir toute méprise. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai de s'être complu à peindre les adultères des duchesses : il y a des sujets pires et qu'on a traités plus mal. Je ne le blâme pas non plus d'avoir cherché cette large aisance qui rend faciles les voyages, l'étude et le loisir fécond ; il n'est pas un jouisseur, toutes ses ressources tournent à son travail. Sa faute est toute autre et plus grave : c'est un péché contre l'esprit. Faisant de ces propres désirs un cas normal, il s'est fixé de bonne heure, et très haut, un type, un étalon de l'existence littéraire. Il a cru qu'au delà du peu qu'il faut pour garantir la sécurité matérielle et le libre emploi du temps, la culture continuait de s'accroître avec les honneurs, avec les relations mondaines, avec l'argent. Il a cru que tout besoin non satisfait devait se traduire en esclavage, en petitesse d'esprit ou de cœur. Ce n'est point dans sa vie que je prends ceci, c'est dans son œuvre, qui sue le mépris de la pauvreté. On dirait que pour lui la misère n'est pas seulement le dénuement d'un Milton ou d'un Corneille, mais l'honnête médiocrité d'un Racine, d'un Schiller, d'un Stendhal, ou, plus près de nous, d'un Leconte de Lisle, d'un Louis Ménard. Or l'idée que se fait un homme de la place due à ses semblables dans l'arrangement de la société, tend à déterminer peu à peu sa conception totale de la société même. Né pour être avant tout un sincère témoin de la vie, l'écrivain gagne plus qu'il ne perd à refuser tou privilège, à rester dans le rang, à vouloir y rester. Ceux-là qui, franchement s'adaptent aux rudesses de ce monde qu'ils veulent améliorer, gardent en face des faits inévitables l'aisance, la légèreté, la liberté calme de leur esprit. Celui qui croit devoir élever des barrières autour de la pensée et de l'art, les préserver comme des fleurs fragiles, leur épargner les poussées et les chocs, celui-là se condamne à transporter partout la même timidité inquiète ; et, si la société de son temps ne répond plus à son souci de conservation et de hiérarchie, à la regarder comme une chimère, un monstre, un cloaque d'incertitude et d'erreur.

MICHEL ARNAULD

Le Déluge

PANTOMIME NAUTIQUE POUR QUELQUE NOUVEAU-CIRQUE

PERSONNAGES

LE SERPENT	Mme SARAH BERNHARDT
CAIN	MM. MOUNET-SULLY
SEM	FOOTITT
ABEL	A. BRULÉ
LE GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS	BRÉMONT
ADAM	PIERANTONI
NOÉ	MÉDRANO
CHAM	CHOCOLAT
EVE (rôle muet)	Mme HÉGLON

Hommes antédiluviens, Femmes antédiluviennes. Animaux, Anges. (N. B. Ceux qui voudront faire l'ange feront la bête.)

PREMIER TABLEAU

La piste représente un paysage bien préhistorique : verdure ; au centre un pommier très feuillu et portant une pomme unique, avec cet écriteau : *Défense de toucher*. Adam et Ève entrent, bâillent, s'assoient l'un en face de l'autre et se tournent les pouces.

ADAM

Hâââââà.

ÈVE

Hâââà.

ADAM

Tu t'ennuies, ma petite co-côte ?

ÈVE fait un signe d'assentiment.

ADAM

On ne peut pas jouer à la main chaude, on n'est que deux ; on devinerait tout de suite...

Attendons des jours meilleurs ! (Entrée du serpent qui sonne avec sa sonnette.) Entrez !

LE SERPENT

Bonjour, messieurs et dames.

ADAM, lui serrant la main.

Bonjour, Serpent. Je vous présente madame Adam.

LE SERPENT

Madame, enchanté ! (A Adam) Mes compliments ! Elle est gentille. Quant votre côte fera des petites, faudra m'en réserver une. Et qu'est-ce que vous faites ici ?

ADAM

Vous voyez : nous nous occupons comme nous pouvons ; ah ! c'est gai!

LE SERPENT

Cherchez un amusement, que diable ! (Coup de tonnerre.)

ADAM, sautant ainsi qu'Ève.

Hé bien ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE SERPENT

Vous inquiétez pas... Amusez-vous pendant que vous êtes jeunes ; on grimpe aux arbres, on cueille des fruits. Tenez, celui-là, par exemple (il désigne la pomme). Ça doit être bon à manger.

ADAM

Peut-être ; on nous a défendu d'y toucher.

LE SERPENT

Qui vous a défendu ?

ADAM, montrant le promenoir.

Le Patron !

LE SERPENT

Encore les tracasseries de l'Administration ! A votre place je n'hésiterais pas.

ADAM

Qu'est-ce que vous feriez ?

LE SERPENT

Je prendrais la pomme et je mordrais dedans. Je saurais à quoi m'en tenir, après !

ADAM, se levant et le chassant.

Allez-vous-en, mouchard! Serpent! Agent provocateur!

LE SERPENT

On s'en va! on s'en va! (Fausse sortie. Adam et Ève recommencent à se tourner les pouces. Adam s'endort. Le serpent rentre et appelle Ève. Psitt, psitt! (Il agite sa sonnette.)

ÈVE s'approche.

LE SERPENT

Voulez-vous goûter aux pommes, là, pendant que votre mari dort?

ÈVE refuse.

LE SERPENT

Il ne saura rien! Et vous lui ferez goûter après! C'est si bon! L'essayer, c'est l'adopter!

ÈVE indique le promenoir; le Patron a défendu de toucher!

LE SERPENT

Le Patron? Est-ce qu'il s'en apercevra? Il ne peut pas être partout à la fois. Goûtez donc! Tenez, je vais cueillir moi-même la pomme; celle-là est mûre.

ÈVE prend le fruit. Coup de tonnerre.

LE SERPENT

Mordez dedans; elle ne vous empoisonnera pas. C'est tout fruit.

ÈVE mord dans la pomme. Coup de tonnerre.

LE SERPENT

Hein? c'est bon?... Eh, là! Ne mangez pas tout, comme une Suissesse; offrez-en à votre mari!

ÈVE se laisse convaincre à regret (1). Elle éveille son mari.

ADAM, regardant la pomme.

Quoi? Qu'est-ce que c'est? (Ève fait un signe que ça vient du pommier et que c'est bon à manger). Comment? Tu as osé! Malheureuse! que va dire le Patron?

ÈVE fait mine de manger le reste (2).

ADAM, l'arrêtant.

Misérable! tu es la dernière des dernières! Donne que je goûte!

(1) Historique.
(2) Également historique

(Il goûte). Un peu acide, mais pas mauvais. Est-ce qu'il y en a d'autres sur l'arbre ?

LE SERPENT, s'en allant

Je crois que je suis de trop. La plus élémentaire discrétion me commande de me retirer. Il sort. Trompettes à la cantonade. Adam et Ève, qui fourrageaient dans le pommier, s'écartent vivement, et feignent de dormir. Le Grand Architecte de l'Univers, vieillard vénérable et souriant, paraît au promenoir ; il est entouré d'anges.)

LE GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

Hé, les enfants ! Comme ils derment bien ! Le voilà, le sommeil de l'innocence !

ADAM, s'étirant.

Plaît-il ?

LE G. A. DE L'U.

Vous amusez-vous un peu ?

ADAM

Oui, beaucoup !

Ève fait un signe d'assentiment.

LE G. A. DE L'U.

Hum ! C'est louche. Vous avez été bien sages ?

ADAM

Comme votre image.

LE G. A. DE L'U.

Continuez, alors... C'est égal, il y a quelque chose de bizarre dans votre attitude. Je reviendrai. Quand on a la conscience tranquille, on ne s'amuse pas tant que ça. (Il va pour sortir. Apercevant le pommier.) Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! Mais... attendez donc ! (Il met son monocle triangulaire.)

ADAM, à Ève.

Pigés nous sommes !

LE G. A. DE L'U.

Il me manque une pomme !

ADAM, troublé.

Non.

LE G. A. DE L'U.

Si fait !... je les ai comptées... Il n'y en avait qu'une. Où est-elle ?

ADAM, cherchant

Sais pas... Elle a dû tomber.

LE G. A. DE L'U.

... Dans le fossé, c'est pour le soldat, hein? Vous voulez me faire marcher, mon gaillard. Qui a mangé la pomme?

ADAM

C'est le serpent!

LE G. A. DE L'U.

Les serpents ne mangent pas de pommes!

ADAM, montrant Ève.

Il lui a conseillé de mordre.

LE G. A. DE L'U.

Ah, ah! Elle a mordu?

ADAM

Oui, et elle m'a fait mordre. Ève le pince (1) Aïe!

LE G. A. DE L'U.

Ils ont mordu! Détournement et vol avec escalade! Votre affaire est bonne. Ah! vous aimez les pommes? Dorénavant, pour en avoir, vous travaillerez et vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. (Aux anges trompettes.) Sonnez aux archanges de semaine. (Sonnerie. Des archanges paraissent avec des garçons de cirque.) Déménagez-moi tout ça! (On enlève les arbres et le feuillage.) Maintenant vous êtes contents; amusez-vous! (Il sort; obscurité. Adam et Ève se dirigent vers la sortie; un archange lève son épée lumineuse (tube de Gessler). Adam et Ève sortent par l'autre côté.)

Le Temps, vieillard ataxique et qui fauche, apporte un écriteau portant ces mots : 100 ans après.

IIe TABLEAU

Abel et Caïn arrivent à bicyclette. Caïn a une vilaine bécane; Abel, une belle machine toute neuve.

ABEL

Gagné! Je t'ai rudement gratté, mon pauvre vieux!

CAIN

Comme c'est malin! Tu as une bonne marque. Moi, on m'a donné un clou. C'est toujours comme ça; tout pour toi, et rien pour moi!

ABEL

C'est encore trop bon, sale envieux!

(1) Historique.

CAIN

Abel, tais-toi ! Je suis de mauvaise humeur

ABEL

Hou ! sale envieux !

CAIN

Abel ! ça finira mal !

ABEL

... Pas peur de toi, sale envieux !

CAIN

Espère un peu ! (Il saute sur lui.)

ABEL

Au secours ! à l'assassin ! (Trompettes. Caïn lâche Abel.)

LE GRAND ARCHITECTE, paraissant au promenoir

Qu'est-ce qu'il y a encore, là !

ABEL, désignant Caïn.

C'est lui !

CAIN

Pas vrai, menteur !

ABEL, pleurnichant.

Si, c'est lui !... m'a battu !

CAIN

Pas vrai !

LE G. A. DE L'U.

Tais-toi ! tu bats ton frère. tu finiras sur l'échafaud. Touches-y encore, et tu auras affaire à moi ! (Il s'en va. Trompettes.)

CAIN, à Abel.

On te donne toujours raison, chouchou !

ABEL

Oui, parce que je suis plus gentil que toi ! (Il grimpe sur sa bicyclette.) Et si tu recommences à me battre, je le répèterai à papa.

CAIN

Rapporteur !

ABEL

Vaurien, feignant!... casserole!

CAIN, sautant sur sa bécane.

Répète-ça!

ABEL

Casserole!... m'attrapera, m'attrapera pas!

CAIN

Espère un brin!

Caïn pédale, rejoint son frère, et le pousse. Abel ramasse une pelle mortelle. Caïn, sans s'occuper de son frère, va vérifier si la machine marche bien, et fait un tour de piste : coup de tonnerre.

LE G. A. DE L'U., paraissant au promenoir

Caïn! qu'est-ce que tu as fait de ton frère!

CAIN, s'arrêtant.

Please?

LE G. A. DE L'U.

Caïn? What have you done with your brother?

CAIN, d'un air dégagé.

Dead!

LE G. A. DE L'U.

Quoi?

CAIN

Morto!

LE G. A. DE L'U.

J'arrive toujours trop tard! Infâme criminel! (Aux anges) Sonnez aux archanges de semaine. (Des archanges paraissant.) Arrêtez ce fratricide.

CAIN, grimpant sur une machine.

Y a rien de fait! (Un ange prend l'autre bicyclette et le poursuit.)

LE G. A. DE L'U.

La Justice poursuivant le crime! handicap! (A Adam et Ève qui rentrent) Ah! vous voilà! Vous vous y entendez à élever des enfants! Quelle déplorable famille! Le père volait des pommes, le fils assassine! Coffrez-moi çà; et vous savez, je vous aurai à l'œil! (Il sort; on emmène Caïn, Adam et Ève.)

ABEL, se relevant.

Et moi? on m'oublie? Eh! là-bas! Eh! là-bas! (Il sort en courant.)

Le Temps, qui efface bien des choses, efface sur l'écriteau la précédente mention, puis écrit ces mots : *Plus tard!* On meuble la scène de quartiers de rocs.

IIIe TABLEAU

La famille NOÉ, Mme NOÉ, SEM, CHAM, JAPHET et leurs femmes entrent, poursuivis par des hommes et des femmes. SEM a le nez très busqué, une longue redingote, l'accent alsacien, et des diamants ; CHAM est noir; JAPHET est en pierrot.

NOÉ

Laissez-nous.

UN HOMME

Papa Noé, viens danser avec nous.

2e HOMME

Papa Noé, viens boire, c'est ma tournée.

NOÉ

Je ne bois plus, je veux maigrir.

UNE FEMME

Amuse-toi, pendant que tu es jeune, papa Noé!

NOÉ

Vous n'êtes pas sérieux! Nous ne sommes point ici pour nous amuser, nous devons manger notre pain à la sueur de notre front!

1er HOMME

Vieux malpropre!

NOÉ

Vous buvez, et ensuite vous vous battez. Il vous arrivera malheur, débauchés!

UNE FEMME, aux fils de Noé.

Laissez-le et venez avec nous.

NOÉ

Mes enfants, ne les écoutez pas! (à Japhet qui s'éloigne avec une petite femme) Ici, Japhet, vilain pierrot! veux-tu revenir (à Cham) et toi! Cham, mal blanchi, chocolat! Reste près de moi. Regardez votre frère Sem, il n'y a pas de danger qu'il fasse des bêtises; c'est un garçon raisonnable. (A une femme qui le chatouille) Effrontée! Vous n'avez pas honte! Il n'y a donc pas de police!

TOUS

Zut pour Noé ! allons boire !

NOÉ

Mes enfants, tenons-nous à l'écart de ces pécheurs.

(Ils vont s'installer dans un coin et préparent un maigre repas. Les hommes et les femmes boivent et se réjouissent, à la manière antédiluvienne, qui est encore la nôtre. Les hommes se prennent de querelle et se battent. Sem s'approche d'eux et leur vend des petits couteaux !

LE G. A. DE L'U, paraissant au promenoir

Regardez-les ! Non, mais regardez-les ! Si ce n'est pas une abomination ! Dès qu'on les livre à eux-mêmes, ils n'ont rien de plus pressé que de s'administrer des horions !

(Entrent des prêtres et des danseuses escortant le char du Veau d'Or. Sem s'approche.)

LE G. A. DE L'U.

A cette heure, ils adorent le Veau d'Or ? Il ne manquait plus que ça !

(Ballet ; danses autour du Veau d'Or.)

HOMMES ET FEMMES, entraînant Noé.

Père Noé, viens adorer le Veau !

NOÉ

Non ! je ne le digère pas !

TOUS

Viens donc, papa Noé !

UN HOMME, montrant Mme Noé mère.

Il aime mieux la vache enragée.

NOÉ

Parfaitement ! Sem... veux-tu revenir tout de suite !

SEM

Mais... je regarde... le veau... là !

NOÉ

Regarde ton père, ça vaudra mieux !

TOUS

Allons, papa Noé, danse avec nous autour du Veau d'Or !

NOÉ, s'armant d'un tisonnier.

Le premier qui s'avance, je le crève (Sem profitant de la bagarre va casser une corne du Veau d'Or et la fourre dans sa poche, puis revient, avec un air de rien.)

LE G. A. DE L'U.

Bravo, papa Noé!

TOUS

Laissons-le. (Le ballet reprend. Puis le cortège du Veau d'Or se retire.)

LE G. A. DE L'U.

Non, ça ne peut pas durer comme ça! C'est trop fort. Ma patience est à bout, je leur donnerai une leçon dont ils se souviendront, ou plutôt dont ils ne se souviendront pas! (A Noé qui est resté seul en scène, avec sa famille.) Pssitt.. Papa Noé!

NOÉ

Allô! Qui est à l'appareil?

LE G. A. DE L'U.

Là-haut! au promenoir!

NOÉ, levant la tête.

Ah! Tiens! Le Grand Architecte de l'Univers? Quel bon vent?

LE G. A. DE L'U.

Tu sais, tes compatriotes sont des galfâtres!

NOÉ, élégamment.

C'est rien de le dire! Ils dégoûtent les poules.

LE G. A. DE L'U.

Ils ont lassé ma mansuétude... Sais-tu ce que je vais leur faire sentir?

NOÉ, inquiet.

Dites voir...

LE G. A. DE L'U.

Je vais leur faire sentir le poids de ma colère!

NOÉ, rassuré.

Ah, bon! je respire! Vous aurez rudement raison.

LE G. A. DE L'U.

Je noierai toute la terre, l'ignoble terre!

NOÉ

Eh! là! je n'en suis plus, moi.

LE G. A. DE L'U.

Rassure-toi, je t'épargne avec ta famille et les autres animaux, parce que tu as des principes.

NOÉ, modeste.

J'ai ma bonne part.

LE G. A. DE L'U.

Tu suivras mes ordres point par point; d'abord, tu te bâtiras un bateau, mais pas un petit bateau mouche.... un grand bateau!

NOÉ

Comme qui dirait une arche?

LE G. A. DE L'U.

Juste, Auguste! Tu introduiras dans le bateau un échantillon de tous les animaux vivants, puis tes enfants et leurs femmes, puis toi et ta femme.

NOÉ, avec espoir.

Je peux-t-y laisser ma femme à terre? Elle est si lourde!

LE G. A. DE L'U.

Non, tu l'emmèneras!

NOÉ

J'aurais préféré la laisser. Tant pis! Et avec ça?

LE G. A. DE L'U.

Tu boucleras et puis tu attendras. (Sem s'approche.) C'est compris?

NOÉ

Oui, oui!... parfaitement. Ensuite?

LE G. A. DE L'U.

Il pleuvra à torrents. Voilà!

NOÉ

Un joli temps pour les grenouilles.

LE G. A. DE L'U., lorgnant le promenoir.

Ce n'est pas ce qui manque. Dès que tout sera noyé, tu pourras sortir.

NOÉ

Et qu'est-ce que nous mangerons? Les animaux?

LE G. A. DE L'U.

Non point, ne t'avise pas de toucher à mon Jardin des Plantes! Vous serez au régime lacté. Maintenant, mets-toi à l'ouvrage, et ne flâne pas! Que tout soit prêt dans un quart d'heure. (Il part; Sem, qui a écouté va chercher un tas de vieux parapluies.)

NOÉ

Bien. (Revenant à ses fils.) Japhet, Chocolat, Sem ! chaud, chaud ! On va construire un bateau ! Aidez-moi, mes enfants !

(Construction de l'arche dans un des dégagements.)

NOÉ, sonnant la cloche.

Attention à l'embarquement !

SEM

On prend des passagers ?

NOÉ

Des émigrants : deux exemplaires de chaque animal. Ah ! voici Sa Majesté, la première. (Entrée du lion, avec une petite couronne, puis la lionne, pui l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame ; ces animaux montent le plan incliné qui conduit à l'arche.)

NOÉ, voyant entrer le chameau.

Et on veut que j'emmène tout de même Mme Noé !

SEM. désignant la girafe.

Elle n'entrera jamais !

NOÉ

Si, en deux morceaux. (En effet, le col de la girafe se plie comme les cheminées des steamers. Entre une énorme tortue dont les écailles sont des annonces, puis entre une grue. Noé s'écrie :) Où est votre mâle ? (La grue se retourne et désigne du bec un personnage qui entre : le maquereau. Noé, furieux :) Vous, vous suivrez à la nage ! (Le maquereau s'en va.) Ces gens-là se faufilent partout !

Entrent plusieurs ours en costume de théâtre ; les petits cochons ; une paire de bœufs, les ânes, les cerfs, des chevaux, le coq et toute sa basse-cour, les petits lapins qui battent du tambour, des chiens, des singes, etc., etc.; enfin, une bicyclette et un tricycle.

NOÉ, ravi.

Ah ! Ce sont d'excellentes... (Case à louer pour la publicité.)

Quelques hommes se sont approchés durant le défilé.

1er HOMME

Qu'est-ce qu'il fabrique, le père Noé ?

2e HOMME

Il monte une ménagerie ?

3e HOMME

Il n'y a pas un pouce d'eau, et il construit un bateau ! Père Noé, t'es fou ?

NOÉ

Est-ce que ça vous regarde ? Mêlez-vous de vos affaires.

LE G. A. DE L'U.

Père Noé, tu es prêt ?

NOÉ

Dans une petite minute. (Fin du défilé, demi-obscurité.)

1er HOMME

Oh ! il pleuvra tantôt, le temps se couvre.

2e HOMME

Il y a de l'orage dans l'air, il est temps de rentrer !

SEM, avec des parapluies.

Qui veut des parapluies ? Pépins à vendre ! Voilà les beaux pépins ! Qui n'a pas son pépin. (Tous achètent des parapluies.)

NOÉ

Holà ! les enfants ! c'est votre tour. Vous n'oubliez rien ?
(Défilé de la famille Noé.)

1er HOMME, aux gens qui accourent.

Le père Noé est complètement toqué : le voilà en bateau sur la terre ferme !

NOÉ, tirant l'échelle.

Après nous, le déluge ! On peut lâcher le grand secours !

LE G. A. DE L'U., braquant un tuyau d'arrosage.

Ouvrez les écluses ! (Bruit de pluie ; l'eau monte ; les hommes se réfugient sur les rochers qu'ils se disputent ; d'autres nagent.)

1er HOMME

Hé ! père Noé, laisse-nous monter !

NOÉ

Impossible, c'est complet à l'intérieur !

2e HOMME

Voyons, Noé, tu as bien un peu de place !

SEM

Un louis par tête et par jour, payé d'avance !

1er HOMME

Tends-nous l'échelle.

LE G. A. DE L'U.

Père Noé, je te défends de les secourir ! (Les hommes se sauvent à la nage.) Bon voyage !

NOÉ, rééditant un mot historique.

Que d'eau ! Que d'eau !! Que d'eau !!!
(L'arche traverse la piste lentement.)

NOÉ

Nous voici bientôt arrivés : N'est-ce pas le mont Ararat, là-bas ? Je ne distingue pas bien !

SEM, lui tendant une lorgnette.

Foulez-fous un pon chumelle ?

NOÉ, avec admiration.

Déjà ! Tu seras baron, toi ! (Aux autres : Lâchez les pigeons voyageurs. Les pigeons s'envolent, un d'eux revient avec une branche d'olivier.) Le déluge est fini ! (Arc-en-ciel ; la famille Noé descend à terre.)

NOÉ

Le mont Ararat ! Tout le monde descend !
(La tête de la girafe sort par le toit de l'arche et salue joyeusement. Retraite.)

PIERRE VÈBER

De Don Quichotte à Otero

Béroalde de Verville, ce neveu de Rabelais, de qui l'œuvre pourrait bien être une œuvre posthume de Rabelais lui-même, use d'une comparaison effroyable, grossière et pourtant délicate et précise pour caractériser le génie des divers peuples : il les symbolise chacun par une des différentes espèces de vermine : les Français, à l'esprit sautillant, sont les puces ; les Espagnols... il est bon de savoir qu'il y a trois catégories de poux, et... *la troisième*, dont le nom ne peut s'écrire, la troisième, écrit en toutes lettres Béroalde, « sont les Espagnols ». Pareille image était présente assurément à l'esprit de Bossuet, quand il décrivit les bataillons carrés et tenaces de l'armée d'Espagne, dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*.

Il ne fallait rien moins qu'une allégorie aussi truculente, de souche aussi vénérable et de si « haulte gresse » pour nous préparer seulement à transcrire le titre du prototype du roman picaresque, le célèbre *Taccano Pablos de Buscon*, le chef-d'œuvre de Quevedo, *Pablo de Ségovie* (1). D'aucuns ont prétendu que plusieurs chapitres en étaient dignes d'être mis en parallèle avec *Don Quichotte* ; au contraire, même dans *Don Quichotte*, on cherchera en vain un égal grouillement de silhouettes superbement haillonneuses, dont le soleil de Madrid détaille les déchiquetures.

Voici comme se campe un de cés hidalgos que Pablo appelle « cavaliers de hasard, cavaliers creux ou encore cavaliers rustres, cavaliers de crottin, cavaliers exténués, cavaliers canailles et de qui la vocation est l'industrie ».

Comme nous tenons le soleil pour notre ennemi déclaré, parce qu'il découvre nos raccommodages et nos déchirures, nous nous mettons, au matin, jambes ouvertes devant ses rayons et nous suivons, sur notre ombre, celle que font les haillons et effilochures de nos entre-jambes. Avec des ciseaux, nous faisons la barbe à nos chausses. C'est toujours entre les jambes que les culottes s'usent, nous sommes obligés de tailler des languettes par derrière pour garnir le devant, et nous ne portons par derrière que de pacifiques entailles, car la doublure demeure. Le manteau seul le sait. Nous nous gardons, d'ailleurs, de sortir les jours de vent, de gravir un escalier éclairé ou de monter à cheval.

---

(1) Quevedo : *Pablo de Ségovie ;* Éditions de *La revue blanche*, un vol. in-18 de 288 pp.

... Si nous nous sentons démanger devant des dames, nous avons des artifices pour nous gratter en public sans être vus ; si c'est à la cuisse, nous racontons que nous avons vu un soldat traversé de part en part à cet endroit; nous portons la main à la place où cela nous démange, et nous nous grattons en feignant d'indiquer la blessure. Si cela nous arrive à l'église et que ce soit la poitrine qui nous démange, nous donnons le *Sanctus*, quand même on n'en serait qu'à l'*Introïbo*. Si c'est au dos, nous nous levons, et, nous appuyant à un angle, nous nous haussons sur la pointe des pieds comme pour voir quelque chose.

Quant à Pablo lui-même, fils de larron et de sorcière, neveu de bourreau, étudiant à Alcala, mais désireux surtout de conquérir ses grades dans cet art que son père définissait « non mécanique, mais libéral », le vol ; ruffian à ses heures, batteur de pavés et pourfendeur d'alguazils après boire, sympathique toujours, c'est un Panurge. Les vieux traducteurs le nomment : le Grand Taquin. Il amuse par ses bons tours et par ses mésaventures. Une entre mille est d'une bouffonnerie épique, son jeûne forcé dans la pension du licencié Cabra :

... Ayant demandé les commodités à un ancien, il me dit :

« Je ne sais pas; dans cette maison, il n'y en a pas ; pour une fois que vous aurez ce besoin, tant que vous serez ici, satisfaites-le comme vous pourrez ; car il y a deux mois que je suis dans cette maison et je n'ai fait telle chose que le jour de mon entrée, comme vous à présent, parce que j'avais soupé chez moi la nuit précédente. »

D'autres épisodes donnent prétexte à une spirituelle satire littéraire ou à la complication de tendres intrigues : car Pablo finit par se faire galant de nonnes, acteur et poète. Verlaine s'est sans nul doute souvenu de ce personnage dans le choix du pseudonyme — d'ailleurs son propre prénom — dont il signa une petite plaquette, assez rare, laquelle contient les pièces les plus libres de *Parallèlement* : Pablo Herlañez, à Ségovie. Mais quels que soient les avatars du héros de Quevedo, l'impression de couleur, de vie intense ne décroît jamais. Cette vie fut d'ailleurs souvent l'existence de Quevedo en personne, et c'est de celle-ci même, bien plus que du roman que s'inspira Lesage en maints endroits de son *Gil Blas*. Quevedo avait étudié en Alcala avant le Pablo qu'il inventa ; et, avant lui et bien qu'il fût un très honnête homme de lettres, il acquit le droit d'intituler nombre de chapitres de ses aventures, à l'exemple du chapitre XVI de celles de Pablo : « Où l'on continue sur le même sujet jusqu'à la mise en prison de tout le monde. »

Au sortir d'une Espagne aussi pittoresque, il semble qu'on doive perdre à jamais le goût d'un voyage dans l'Espagne con-

temporaine, celle que nous peut révéler le chemin de fer. Les couleurs ont dû s'éteindre depuis Cervantès et Quevedo. L'Inquisition, la sorcellerie, les ruffians nous manquent. N'est-il pas sage de voir l'Espagne comme Méry vit l'Inde, en imagination, et la vraie Espagne n'est-elle pas celle des châteaux? Heureusement il est un mode de communication qui restera toujours le plus perfectionné tant qu'il y aura des écrivains de talent, celui qui consiste à faire venir le pays, but du voyage, à son domicile. Ne craignons pas de réinventer le livre! Un roman de mœurs espagnoles contemporaines, *la Marquesita* (1), nous restitue l'Espagne telle que nous osions à peine la souhaiter, et — heureuse surprise — telle qu'elle est, car on n'invente point de tels détails de terroir. L'Espagne de M. Jean-Louis Talon n'a plus les auto-da-fé, mais la fumée des cigares; elle a oublié les pouilleux et très nobles chevaliers d'industrie, mais une plus grosse bête démange les modernes excellentissimes : le taureau. Et surtout elle a toujours le soleil.

Frank Harris a écrit le roman du matador Montès (2). Il est curieux, et il n'est pas inutile à mieux comprendre l'âme espagnole, de lire une course de taureaux observée par la froideur anglaise. C'est un sport, et l'art mathématique de tuer une bête. Bien au contraire, et au moins ils vivent. Les banderilleros, chulos et espadas de *la Marquesita*, rutilants sous « l'habit de lumière », sont des moucherons ivres qui dansent dans un rayon. Les femmes, de la Coiffeuse à la Marquise, gardent pour ces hommes si près du taureau un peu du feu de Pasiphaé.

Les toreros... et voici qui n'avait encore été étudié dans aucun roman... les toreros sont simplement des garçons bouchers qui sont beaux et vêtus de soie scintillante : et c'est pourquoi les excellentissimes aficionados les aiment. La plus splendide brute d'entre les matadors, Resalado le « maricon », choisit, dans une inconscience naturelle, pour son plus monstrueux juron, le nom de la Femme : « *Mujer!* »

Il n'y a plus d'Inquisition : on peut regarder de plus près la Vierge d'Espagne; le monajillo qui dit tous les matins la prière à la Marquesita Soledad toute nue dans son bain, le monajillo le jurera sur son salut éternel : il n'y a pas de différence entre la Vierge espagnole et la petite marquise nue dans son bain, car la Vierge, à Madrid, c'est l'éternelle Vénus.

ALFRED JARRY

(1) Jean-Louis Talon : *La Marquesita* : Éditions de *La revue blanche*, un vol. in-18 de 318 pp., sous couverture en couleurs de Sancha.

(2) Frank Harris : *Montès le Matador*, traduit de l'anglais ; Mercure de France, un vol. in-18.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Après la Paix. — Lorsque le cabinet de Londres provoqua en 1899 un conflit qu'il pensait pouvoir clore à sa guise, à son heure, en expédiant 50.000 fantassins et cavaliers, et en ouvrant un crédit de 250 millions, il se proposait un objectif bien déterminé. En se reportant aux discours prononcés, il y a deux ans et demi et plus par les ministres de Sa Majesté, soit aux Lords et aux Communes, soit aux banquets officiels, on se convaincra aisément que la Grande-Bretagne visait à consolider sa domination sud-africaine, ébranlée par le mouvement afrikander. Si elle a renouvelé, cette fois avec plus d'éléments de succès, l'agression déjà tentée en 1895 par le docteur Jameson contre le Transvaal, c'est que les Républiques lui semblaient le foyer central de cette agitation. En détruisant leur indépendance, elle comptait éteindre à tout jamais une propagande dont elle discernait les périls ; elle voulait étouffer, noyer sous l'afflux de la race anglo-saxonne la vieille souche hollandaise, toujours vivace et féconde.

Or ce but n'a pas été touché. Le mouvement afrikander, en d'autres termes la poussée hollandaise contre la suzeraineté des anglo-saxons, subsiste ; elle grandit : les clauses de la paix ne pourront que la surexciter. Dans quelques mois, dans quelques années, le cabinet de Londres sera vraisemblablement contraint de réitérer un effort colossal — sous lequel les trois royaumes ont déjà plié : seulement cette fois, au lieu de déclarer une guerre, il aura une insurrection générale à comprimer.

En séparant la cause des Boers de celle des rebelles de la Natalie et du Cap. M. Chamberlain, et l'exécuteur de ses volontés, lord Milner, ont cru être adroits, ils ont commis une faute énorme, dont les conséquences peuvent être illimitées. Amnistie pour les premiers, — sanctions draconiennes pour les seconds : c'est la méthode du « diviser pour régner », qui a pu être excellente et habile dans l'Inde, avec des populations dont les conceptions, l'éducation, les traditions étaient diverses, parfois antagonistes, — qui sera désastreuse avec des hommes de même sang, de mêmes aspirations, de commune histoire.

Les Afrikanders du Cap et du Natal ne garderont pas rancune aux Dewet, aux Stein, aux Delarey, aux Botha d'avoir souscrit à une clause si rigoureuse pour ceux que le traité qualifie de rebelles. Necessité fait loi. Les chefs républicains n'étaient plus en posture de choisir ni de refuser. Mais l'antipathie, la haine contre la domination anglaise s'en accroîtront d'autant. Chaque jugement prononcé par les tribunaux coloniaux retentira comme une condamnation contre la race hollandaise tout entière. Les vaincus du Transvaal et d'Orange garderont leurs larmes

et leur respect pour les vaincus des anciens territoires britanniques frappés, pour eux, plus cruellement qu'eux.

Et inversement, ceux-ci subiront, ressentiront l'injure infligée à ceux-là, chaque fois que l'Angleterre différera à Prétoria, à Johannesburg, à Bloemfontein, l'institution du régime représentatif et de l'autonomie promis par traité. Peut-on supposer que cette échéance ne sera pas indéfiniment ajournée, — reculée du moins à une étape lointaine, — alors qu'un système politique loyal, celui de l'Australie ou celui du Canada, restaurerait au Transvaal et dans l'Orange cette prépondérance hollandaise dont M. Chamberlain préconisait si violemment l'extinction ?

Que les territoires des anciennes Républiques soient dotés de deux gouvernements distincts, ou qu'ils soient fusionnés sous un seul, du jour où le parlementarisme y sera ressuscité, les Anglo-Saxons apparaîtront en minorité et leur faiblesse ira croissante, parce que leurs adversaires demeureront plus prolifiques.

Qu'une fédération sud-africaine soit formée de la Rhodesia à Table-Bay et à la côte orientale, il n'est pas contestable non plus que l'élément afrikander y soit en majorité. Il dominerait déjà la Chambre du Cap, si les élections s'y faisaient conformément à la loi, et il fut si fort dans le passé que Cecil Rhodes lui-même pensa devoir négocier avec lui.

Et ainsi, quelque solution que le cabinet de Londres adopte, du moment que l'autonomie prévaudra, la race anglaise, victorieuse en apparence, sera à bref délai subjuguée légalement par la race hollandaise. Et si celle-ci, soit dans le Transvaal et l'Orange, soit dans l'Afrique Australe tout entière se prononce pour le séparatisme, il faudra que la Grande-Bretagne reprenne les armes, pour une mauvaise cause, et en vue d'une issue douteuse.

Elle se trouvera donc entraînée à restreindre le plus possible la liberté dans ses nouvelles annexes et par contre-coup dans ses anciennes possessions. Comment douter dès lors que de formidables insurrections n'éclatent et que les Afrikanders et les Boers, plus solidaires, mieux concertés que jadis, n'imposent aux successeurs de lord Milner des efforts qu'ils seront impuissants à soutenir ?

Le règlement libéral et le règlement absolutiste du problème sud-africain apparaissent également redoutables pour le Royaume-Uni. S'ils réfléchissaient, les impérialistes considéreraient que leur victoire est de pure façade et que l'avenir s'obscurcit de sinistres menaces. Ils ont acquis la paix — non la pacification ; ils ont conclu, non un accord, mais une suspension d'armes. Plus que jamais l'Afrique Australe absorbera les forces vives de l'Angleterre, et il eût certes mieux valu pour elle que, vaincue, ou reconnaissant l'effroyable péril de l'aventure où elle se jetait, elle eût maintenu un *statu quo*, qui, nous l'avouerons, n'était pas non plus dépourvu de dangers. Du moins les lendemains immédiats étaient à peu près sauvegardés.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Les nouvelles salles de Versailles. — La figure humaine n'est pas qu'un prétexte à décoration et ne doit pas donner de plaisir qu'à notre sensualité ; si elle ne concourait, dans un portrait, qu'à une arabesque on la remplacerait avec avantage par bien d'autres éléments. Un portrait, en même temps qu'il doit être émouvant, doit plutôt faire ressortir la façon d'être du sujet. C'est, si l'on veut, un ouvrage plus intelligent que sensuel ; qui définit le caractère des personnages sans cesser de nous ravir. Notez d'ailleurs que si un mauvais portrait peut être une belle toile, une image exacte est nécessairement belle : ce choix, cette exagération, cet ordre idéal que veut la connaissance des hommes sont les mêmes facultés qui engendrent l'œuvre d'art.

Les toiles qu'a réunies M. de Nolhac n'ont ni cette beauté formelle, ni cette autre beauté, supérieure semble-t-il, qui porte le cachet solide de l'intelligence. Des peintres comme Nattier, comme Rigaud, qui furent les plus fameux de leur temps, ont bien à la fois quelque compréhension du modèle, quelque goût dans l'ordonnance ; mais ils l'ont par leur médiocrité qui n'a pu choisir entre l'agrément et le caractère. Voyez Rigaud : il a de l'élégance et du style dans son *Maréchal de Noailles*, une pompe adéquate dans son *Dangeau* ; mais il est ici trop doucereux pour être significatif, là son grotesque n'a point de saveur pour qui ne connait le personnage. Il lui faut, pour réussir, des bourgeois de son monde, et qui ne le dépassent pas trop par l'esprit. Il voit bien, par exemple, de *Boileau*, la sagacité, mais pas la sûreté, ni l'amour du beau. Par contre, si l'on trouve, aux insignifiants, nécessaire une image insignifiante, le portrait de *Jean-Jacques Keller* peut passer pour un chef-d'œuvre. Avec un peu de vigueur, c'est-à-dire de précision dans les lignes, de solidité dans les masses, cette toile ne manquerait, pour contenter les plus exigeants, que de cette force intime et mesurée qui pourtant était si commune à l'époque. Mais on peut se plaindre qu'on peigne les petites gens, sinon, demander qu'on leur prête une allure qu'ils n'ont pas. C'est bien peu que la tenue, la forme agréable d'une œuvre au prix de ce qui doit l'animer. Largillière, par exemple dont on voit ici un portrait par lui-même, n'a pas l'habileté de Rigaud dans ses lignes ni dans ses lumières, mais à tous ceux qui tiennent le talent à son rang, qui est le second, il sera préférable par le pouvoir supérieur et moins spécial qu'il tient en réserve.

Nattier, qui se représente entouré de sa famille en gros bourgeois inconscient, est plus médiocre encore que Rigaud qui paraît près de lui plein de style et de fermeté. Il a eu la chance de peindre ces femmes singulières que furent Mesdames, et il faut bien de l'attention pour distinguer dans ses saletés doucereuses la morgue innée et bête de Madame Sophie, la bestialité de Madame Élisabeth, la résignation de Mesdames Henriette et Adélaïde. Ce n'est pas à dire qu'il ne puisse réussir dans des sujets sans prétention. Son petit portrait de Madame Sophie est d'un joli coloris, sa *Madame Louise* est gentille, par-

ce que jeune, mais il a tout l'odieux de l'académique, qui est de se servir d'un canon grandiose sans rien avoir pour le remplir.

C'est une femme qui triomphe seule parmi tant de peintres fameux. Mme Vigée-Lebrun n'a aucun souci du modèle; elle ne peint que pour le plaisir. Lorsqu'elle se hausse a de grandes machines elle n'est, il est vrai, rien de mieux que Natoire, et c'est peu. Mais elle a une grâce de dessin, une audace de couleur presque impressionnistes lorsqu'elle se renferme dans des tableaux intimes. Il faut voir comment le frais visage de la reine, la rose qu'elle tient, son bras nu reposent sur la gamme verte et bleue du décor, quelle richesse brillante est accumulée autour du Dauphin et de sa sœur. Bien sûr, ces toiles n'ont rien de ces lignes bien assises, de ces fortes oppositions qui plaisent à un goût sévère; mais leur ton est ici d'une chaleur, là d'une profondeur translucide qui jamais n'ont été dépassées. Cet amour de la couleur, qu'ont eu tant de peintres français, est curieux lorsqu'on pense combien elle est aujourd'hui réprouvée. Un Largillière, un Rigaud, un Nattier, s'ils usent de couleurs noires, osent obtenir certains gris, certaines ombres colorés, tout comme nos impressionnistes. Il est bon de savoir qu'il y a toute une tradition française qui va du Lorrain et de Watteau à Renoir et à Monet, pour s'épurer tout à fait chez Cross et chez Signac.

Mais c'est moins en artiste qu'en curieux qu'il faut aller à Versailles. Un aïeul de M. Ranc y peint Louis XV enfant. Mme de Maintenon y est, comme dit Verlaine, sous ses coiffes de lin, mais elle a bien l'air, que lui donne Montesquieu, de ne penser qu'à rabaisser jusqu'à elle la grande âme du Roi. Auprès d'affreux Vanloo, de Belle sans esprit, des inconnus, inspirés par des modèles d'exception, nous montrent Mademoiselle de Charolais, roublarde et complaisante dans sa vertu, comme le veut son costume de moine, Mademoiselle de Clermont, en pèlerin, ferme, sanguine et résolue. Si M. Gobert inflige à des infortunés des poses figées et ridicules, M. Galloche rend à merveille la face exsangue et comme illuminée d'intelligence de Fontenelle, un élève de Detroy le regard aigu et précis de Voltaire; Jean-Baptiste Rousseau est un sot bouffi, mais un noir Tocqué fait voir un Gresset gouailleur et peuple. Voici quelques grands personnages; Maupeou amer et désolé, en face du *Le Febvre d'Ormesson*, par Tocqué, tout content de soi et affecté; le duc de Broglie, dans un bon portrait anonyme, en général circonspect, et le *Matignon* de Tocqué en culotte de peau insouciante et brave. Les ministres suivant leurs charges sont divers. Le *Choiseul* de Vanloo est un singe replet et pétillant, le *Choiseul-Praslin* de Roslin en est un ennuyé et glacé, tandis que M. de Vergennes ne sait pas s'il doit rire au milieu de ses larmes, que le contrôleur Terray a motif d'être grognon, et que le comte de St-Germain est la vieille baderne austère et laide qu'il sied. Ailleurs, il nuit aux artistes d'être représentés : le *Boucher* de Roslin est un froid polisson sexagénaire, le d'*Alembert* de Francin, un macaque bilieux, l'*Helvétius* de Caffieri, une contrefaçon plus bête et plus grossièrement dédaigneuse de Louis XV, et le *Linné* de Roslin a toute la fatuité imbécile du savant moderne. D'autres ont un meilleur

sort, soit, comme Voltaire et Diderot, qu'ils soient affadis par Houdon, soit que nous apparaissent sous le pinceau de Mme Lebrun un *Grétry* guilleret et décidé, sous celui de Duplessis un *Gluck* inspiré et logique.

Les plus intéressants des personnages sont ceux de qui l'on préjuge le plus mal. Qu'elle vienne d'une grandeur native ou de l'habitude du règne, la majesté des princes de France est authentique et sans égale. Dans les portraits de Drouais, qui, s'il n'est pas un grand peintre, a une sûre intuition du sujet, une rare fermeté descriptive, tous les libertins se réjouiront de voir un si gracieux mépris pour les hommes et leurs petites morales. Je sais bien qu'ils n'ont plus rien, ces princes, sinon le souvenir, qui justifie la grandeur de leur air. Elle est une attitude, mais tellement naturelle que ce mot peut paraître injuste. Qu'il y a d'audace et d'ironie dans *Madame Sophie* qui, cependant, est sans doute une imbécile ! qu'il y a de séduction, d'indifférence dans la débauche mélancolique de Louis XV ! Comment ne pas se plaire à la sagacité studieuse du jeune *comte de Provence*, ne pas admirer l'autorité dont le Roi, dans le buste de Gois, impose sa complaisance à soi-même? Non pas, sans doute, qu'au regard d'une forte culture, et par exemple, à Versailles, des jardins, de la beauté sensuelle des Coysevox, ces plaisirs ne soient trop légers et insuffisants, qu'au souvenir de la Renaissance, ces rinceaux ne soient impurs, ténus et chauds comme les mélodies de Mozart : mais il faut les aimer quand même pour cette ardeur et cette finesse suprême, parce qu'ils ont ainsi tout le réconfort, toute la satisfaction qui puissent nous guérir de la barbarie.

FERNAND CAUSSY

LES THÉATRES

Athénée : **Les Angles du Divorce**, de M. BIOLLAY. — *Vaudeville* : **Les Petites Jourdeuil**, de MM. DENIER et CHEVALLIER.— *Porte Saint-Martin* : **La Guerre de l'or**, de M. DUBOUT. — *Odéon* : **Second ménage**, de MM. SYLVANE et FROYEZ.— *Gymnase* : **Le Convive** et **Pepin Cadet**, de M. PAGAT. — *Grand Guignol* : **Scrupules**, de M. MIRBEAU. —*Ambigu* : **La Porteuse de pain**, de d'ENNERY.—*Capucines* : **Petite Aventure**, de M. MAIZEROY.

Rarement quinzaine fut plus, et plus inutilement chargée. Les théâtres nous convièrent à maintes premières. Mais on ne peut s'arrêter devant une colonne Morris sans se croire victime d'une légère hallucination. La plupart des œuvres représentées ont déjà disparu de l'affiche. L'été vient, tardif, mais implacable. Les directeurs ne le furent pas moins. Et d'abord la rapide oraison funèbre de ces pièces mort-nées. Elles ne laissent point que des regrets.

A l'Athénée, M. Deval qui s'affirme le plus « expéditif » des directeurs, a joué trois fois, en lever de rideau, — lever de rideau assez lourd — une pièce en cinq actes, de M. Biollay : *les Angles du Divorce*. J'ai cru y découvrir la matière d'un vaudeville qui aurait pu sembler fort gai : mais l'auteur traita son sujet avec un sérieux qui ne parut pas de cir-

constance. Au reste, on ne saurait se prononcer qu'avec réserve, sur la valeur d'une pièce présentée en de si fâcheuses conditions, et telles qu'elle ne pouvait obtenir auprès du public que le plus mauvais accueil. Ce tour de prestidigitation qui ne réjouit personne, pas même l'auteur, fut accompli avec une regrettable prestesse.

Regrettons la fin prématurée des *Petites Jourdeuil*, de MM. Denier et Chevallier, au Vaudeville. C'était une pièce honnête et qui valut mieux que son sort éphémère. Avec plus de curiosité psychologique, les auteurs auraient pu tirer, d'un sujet curieux et assez neuf, une pièce plus éclatante et d'une moins triste destinée. Ils évitèrent avec un soin minutieux toutes les occasions d'audace et rencontrèrent la banalité. Cependant en ces quatre actes d'un tour souvent habile, un peu lents dans leur développement, quelques scènes heureuses attirèrent l'attention. D'une façon générale, il sembla que l'humanité manquât un peu aux divers personnages, trop légèrement silhouettés. Œuvre convenablement écrite et, somme toute, distinguée.

De M. Dubout, à la Porte Saint-Martin, *la Guerre de l'or*. Pièce d'actualité, mais d'une tenue assez littéraire, et d'une exécution assez sobre. Cela dépasse incontestablement *Frédégonde* ; M. Dubout est en progrès. On voit Krüger, et Kronje, et Mme Kronje, De Wet, l'insaisissable De Wet. Et on ne tire pas un coup de fusil. Pour cela seul, M. Dubout eût mérité nos félicitations et peut-être la Comédie-Française. On ne sait pourquoi les habitants du quartier préféreraient *le Courrier de Lyon*, bien vieux, à *la Guerre de l'or*, pas trop jeune ; c'est affaire à eux. Enfin la guerre est finie, la pièce aussi. Je n'ose dire que tout va bien.

De profundis !

A l'Odéon, il paraît que le *Second ménage* va encore, mais on a de mauvaises nouvelles ; et le théâtre a une clôture réglementaire qui menace. La pièce de MM. Sylvane et Froyez est une pièce gaie, qui ne vous secoue pas trop. Cependant les auteurs sont des gens d'esprit. Ils en dépensèrent quelque peu, avec retenue, au cours d'un imbroglio sans imprévu.

M. Franck se propose de jouer, durant l'été, deux pièces de M. Pagat qui ont l'une et l'autre fort bien réussi ; peut-être auraient-elles réussi en hiver.

La première, un acte d'une agréable fantaisie humouristique et d'un comique assez intense, *le Convive*, a sur d'autres la supériorité d'être jouée par l'incomparable et éblouissant Huguenet.

L'autre, *Pepin Cadet*, pièce en trois actes, se situe entre la farce et la comédie, ou plutôt je crois que c'est le sujet d'une farce fort habilement traité en comédie. La verve n'en est pas moins exubérante, mais soutenue. La donnée rappela d'une façon générale l'idée première d'un fort joli et spirituel roman fantaisiste de M. Henri Lavedan, *Sire*. Mais les détails de l'intrigue sont inédits et fort heureusement imaginés. Un dénouement un peu *scribesque*, dans une note gentiment attendrie et conventionnelle, satisfera l'âme nonchalante et douce des spectateurs

d'été, auxquels le scepticisme est lourd. Des situations d'une drôlerie extrême, des mots piquants, d'autres assez fins, un ton de satire pas méchante et de fantaisie pas « rosse », l'entrain de Galipaux, très à son affaire, la cocasserie de Mlle Guitty, la grâce juvénile de Mlle Lantelme, et la bonne grâce de M. André Hall, assurent l'heureuse fortune de cette heureuse pièce.

Le Grand-Guignol clôture dignement une jolie saison par la représentation d'un acte de belle tenue littéraire signé de M. Octave Mirbeau. De ce fameux axiôme : « La propriété, c'est le vol », d'une évidence un peu trop reconnue et sur quoi se basent toutes les revendications anarchistes, l'auteur des *Mauvais Bergers* a tiré un développement d'une judicieuse et spirituelle fantaisie. La vérité paradoxe est insinuée doucement, sur un ton égal d'ironie tranquille et mesurée, par un cambrioleur philosophe qui ne manque ni d'audace ni d'agilité dans le raisonnement. M. Grandjean, en ce rôle, ne manque point d'élégance.

On joue en même temps un libertin, mais très plaisant petit acte de M. Max Maurey, *la Fiole*, dont une aimable légèreté de dialogue et une grande habileté de facture rendent acceptable la vive hardiesse. C'est fort gai.

L'Ambigu n'avait aucune raison de ne pas reprendre *la Porteuse de pain*, parfait mélo de d'Ennery, fort amusant d'ailleurs à réentendre. On y admire Mme Antonia Lautent, au sourire éclatant, même parmi les larmes.

Allez voir au petit théâtre des Capucines, dont la chance persévère, un aimable, rapide, et souvent délicat marivaudage de M. Maizeroy, *Petite Aventure*. Encore une histoire de femme ! La femme, c'est Mlle Madeleine Carlier ; elle est bien jolie et d'une charmante inexpérience, qui promet.

André Picard

LES LIVRES

Victor Bérard : **Les Phéniciens et l'Odyssée** (Armand Colin, in-8° gr. jésus de 592 pp., 25 fr.). — Les hommes de notre époque ont trop de préoccupations d'ordres divers pour s'inquiéter beaucoup de savoir si Ulysse a réellement existé, et cependant je ne crois pas qu'un esprit curieux puisse manquer de s'intéresser au livre de M. Bérard. C'est que ce livre inaugure une méthode nouvelle dans l'étude de ce qu'on peut appeler l'histoire naturelle de l'espèce humaine. Il nous apprend à tirer d'un poème épique ce qui s'y trouve de réellement documentaire, savoir, la manière dont vivaient les hommes à l'époque où ont été enregistrées les légendes plus ou moins fabuleuses du poème. L'épithète dite *homérique* perd ainsi à nos yeux son caractère de banalité ; elle nous fournit au contraire une diagnose précise et nous renseigne au sujet des vêtements, des maisons, des aliments, de la navigation, etc., à une époque sur laquelle l'histoire est muette.

Mais l'étude de l'Odyssée seule ne nous apprendrait pas grand'chose. Le théâtre de l'Odyssée est la Méditerranée ; M. Bérard a fait de la

Méditerranée une étude approfondie; il a recherché les traces des *couches de civilisation* déposées l'une après l'autre sur ses bords par les diverses thalassocraties qui s'y sont succédé et il a employé pour cela une méthode d'une rigueur parfaite. Ses remarques *topologiques* offrent le plus haut intérêt. Pourquoi, à telle époque, tel peuple a-t-il choisi ce point de la côte pour y établir un comptoir? Il fallait tenir compte des conditions de navigation, des dangers, des pirates, etc. Et pourquoi, plus tard, ce premier comptoir a-t-il été abandonné, est-il devenu une *astypalée* (vieille ville)? C'est que les conditions ont changé, les bateaux sont différents, les mers sont plus sûres, etc... La manière dont un port est situé nous renseigne sur le genre de vie et de navigation du peuple qu'il a choisi. Et pourquoi les îles voisines des côtes sont-elles si utiles aux marins? Pourquoi ont-ils besoin de grottes, d'aiguades, etc.? Autant de questions qui suggèrent à l'auteur des remarques d'un intérêt imprévu.

Ce n'est pas tout; M. Bérard s'est attaché à l'étude des langues sémitiques pour retrouver les traces *toponymiques* de la thalassocratie phénicienne dans la Méditerranée, et là encore il a été conduit à des découvertes étonnantes. Quelquefois le nom phénicien a été traduit en grec et les deux noms coexistent; quelquefois aussi, le mot sémitique a été dénaturé par les Grecs qui ne le comprenaient pas; il y a eu un calembour populaire; dans tous les cas, il reste un document précieux.

En menant de front l'étude de l'Odyssée et celle de la Méditerranée phénicienne, l'auteur a pu attribuer une place géographique rigoureuse à la plupart des points où a atterri Ulysse; ceci est sûrement moins important pour l'histoire naturelle de l'homme et ce sera la partie la plus discutée du livre, quoique M. Bérard se soit donné la peine d'aller vérifier *de visu* les descriptions topographiques d'Homère. Il a même découvert l'île et la grotte de Calypso et la fidélité des détails prouve une fois de plus l'excellence de la méthode employée.

Homère aurait-il donc voyagé? Il est plus probable qu'il a eu sous les yeux un périple phénicien et en a fait la traduction poétique; il a personnifié les sites décrits avec soin par les navigateurs, et cependant il a laissé entendre que cette personnification n'était qu'une image; il dit positivement de Polyphème : « Il ne ressemblait pas à un homme, mais à un sommet couvert de forêts. » Personne ne l'avait encore remarqué.

Qu'il y a loin de l'ouvrage vraiment scientifique de M. Bérard aux stériles critiques de texte dont on a assommé notre enfance! Espérons que la méthode nouvelle prévaudra.

FÉLIX LE DANTEC

Le Livre de Jade, poésies traduites du chinois par JUDITH GAUTIER (Paris, Félix Juven, in-8° de 279 pages, 7 fr. 50). — La transparence et la légèreté de l'art des Extrême-Orientaux séduisent ici de façon discrète et parfumée. Ce qui avant tout retient l'attention des Occidentaux blasés, c'est le diaphane demi-jour des poésies. Mieux qu'à la descrip-

tion du plein air les poètes chinois excellent au dessin des intérieurs, et il paraît soudain comment toute la nature leur est admirable, vue d'un intérieur et à travers un rideau ou un store. Tous ces vers semblent écrits au bord d'une fenêtre ou sur un perron, à l'étage d'une pagode, au banc d'un jardin ou d'une barque, partout où l'homme, se sentant ainsi qu'à l'abri d'un toit, regarde la nature comme le paysage de la maison. Ainsi la poésie chinoise a le ton et l'âme d'une poésie de prisonniers rarement joyeux, le plus souvent dolents, d'une tristesse de pénombre : il semble que leur nature trop chargée du travail des hommes, trop minutieusement agrémentée d'art humain, ne sache plus figurer une force pleine et vierge d'élément. Leur nature trop habitée de monde ou d'art ne saurait leur offrir la vertu forte des solitudes vastes. Le poète chinois reste voluptueusement dans sa maison et ne se confie pas au plein air libre de la terre, car il lui semble que partout la terre lui représentera une page mouchetée de l'écriture noire des hommes. Il préfère voir toute la nature dans les riens charmants qu'encadre sa fenêtre ou qui peignent ses rideaux : il est le prisonnier de sa chambre et c'est pour cela que vite il devient l'esclave de la femme.

Certes il est agréable de lire les poésies chinoises : le vrai est qu'on les relit (et à titre gracieux de documents), car elles n'ont plus aujourd'hui la nouveauté et le prestige d'une révélation : Elles ne sauraient être admirées d'une émotion intégrale. Notre littérature a déjà excellemment assimilé la poésie chinoise. Nous avons les plus délicieux poètes chinois en nos derniers poètes français : Verlaine et Samain, Régnier et Francis Jammes, Montesquiou et Gustave Kahn. Et nos romanciers Rosny et Anatole France, délicats savoureurs de thé et mandarins de conversations, puis Gide, puis Claudel ont fait le plus judicieux usage de l'humour et de la grâce des Chinois. De même nos impressionnistes et nos décoratifs ont convenablement exploité depuis longtemps l'exemple de la peinture de là-bas. Et c'est si doux et si étrange que Verlaine et Régnier et Jammes soient ceux dont les vers de Li-Taï-Pé et de Thou-Fou m'inspirent la nostalgie, exquis Chinois d'Occident qui sont cela et autre chose encore.

MARIUS-ARY LEBLOND

GEORGE AURIOL : **Le premier livre des cachets, marques et monogrammes** (Librairie Centrale des Beaux-Arts, in 18). — La « justification de tirage », le monogramme d'auteur, restituent au livre imprimé la personnalité dont le dépouille l'anonyme et banalisée imprimerie actuelle : avec l'ex-libris du possesseur, le voilà doué d'un état civil et déjà d'une histoire. Et l'agrément savoureux s'y joint d'une estampille apposée par l'art, enclavée au fronton de l'indifférente maçonnerie typographique. Tout écrivain artiste le ressent et le désire. Lettré disert George Auriol l'a pu réaliser pour ses amis et pour lui. Le goût qu'il prit à ces besognes déliées et difficiles et l'étude qu'il approfondit de leurs moyens pratiques. I'y a d'amateur qui s'y délasse fait passer arti-

san, artisan sévère. Il y sait, s'inspirant des arabesques japonaises et d'une géométrie fantasque, produire des trouvailles insolites et créer tout un art de qui l'originalité qui partout l'empreint, révèle la nouveauté d'un esprit « bizarre et captivant ».

FAGUS.

FRANC-NOHAIN et CLAUDE TERRASSE : **La Fiancée du Scaphandrier,** paroles et musique (Éditions de *La revue blanche*, in-8° sous couverture de L. Cappiello). — Tout le monde a vu jouer *la Fiancée du Scaphandrier* : tout le monde va pouvoir, chez soi, approfondir le texte et se préciser le souvenir de la musique. Avoir une partition chez soi, c'est un peu comme si les personnages de l'opérette, devenus de vieux amis, vous chantaient confidentiellement à l'oreille. L'extraordinaire cantonnier Bezard, si culotté — de sa bonne figure épanouie —, si rapiécé — de sa culotte, si exquis de toute sa personne, viendra casser ses cailloux en chambre. Personne ne s'en plaindra, même les locataires d'en dessous : il en casse si peu, trop bon enfant pour faire mal même à un caillou, féroce seulement sur l'article de la pêche à la ligne, et encore refuse-t-il, plus modeste que saint Pierre, de devenir pêcheur d'hommes :

Eh bien, croyez-moi, laissons-là Jonas,
La bague nous suffira.

Les cloches du village natal du Scaphandrier apporteront leur argentine fraîcheur :

Me reconnais-tu,
Vieux clocher pointu ?

Diéterle, délicieuse Élisa, de sa grâce, brochera sur le tout, ainsi qu'elle illumine la couverture du volume. La Baronne, à pas de commandeur, traînera l'armure. L'armure ! Jamais embrouilleur de péripéties inextricables imagina-t-il plus exhilarante confusion que celle du scaphandre et de l'armure ! Franc-Nohain applique avec sûreté les procédés techniques et philosophiques de déclencher le rire. Le rire naît de la découverte du contradictoire. Donc le scaphandrier, homme aquatique, se promènera sur les grandes routes, dans la poussière des tas de cailloux ; donc la baronne en armure, « chien de plomb » par excellence, se précipitera dans les eaux avec la belle confiance d'y surnager. Et comme Franc-Nohain pense volontiers par apologues, il en fait charmants les clichés par des applications originales : « la lutte du pot de fer et du pot... de peau ». Et l'admirable logique dans l'absurde ! le scaphandre est un uniforme, il comporte un casque, donc il faut revêtir cette tenue pour plaire aux belles.

Nous eussions souhaité, pour que notre joie en fût prolongée, une scène additionnelle, qui eût été énorme, inconvenante et morale : le gonflement du scaphandre.

La musique de Claude Terrasse est, comme toujours, du Claude Terrasse : je pense qu'il n'y a pas de comparaison meilleure pour l'auteur des *Travaux d'Hercule* et de *Pantagruel*.

ALFRED JARRY

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES :

Camille Lemonnier : *Le Sang et les Roses*; Ollendorff, in-18 de 329 pp., 3 fr. 50.

E.-B. de Reyle : *Pages d'amour*; Moluan, in-24 de 6 p., hors commerce.

Marius-Ary Leblond : *Les Vies parallèles*; Bibliothèque-Charpentier, in-18 de 300 pp., 3 fr. 50.

Marguerite Roland : *Marchande de Participes*; Ollendorff, in-18 de 329 pp., 3 fr. 50.

Wildenbruch : *L'Astronome* (traduit de l'allemand par L. de Chauvigny) : Chamuel, in-18 de 375 pp., 3 fr. 50.

Lewis Wallace : *Ben-Hur* (traduit de l'anglais par R. d'Humières et J.-L. de Janasz); Delagrave, in-18 de 386 pp., 3 fr. 50.

CORRESPONDANCE

A propos de l'Enquête sur l'Enseignement

nous recevons ces deux lettres :

Monsieur le Directeur,

La revue blanche, dans son numéro du 1er juin 1902, p. 166, me cite, dans les renseignements qui lui ont été fournis par M. Anatole France, parmi les cléricaux et les hommes d'esprit rétrograde, élevés au Collège Stanislas.

C'est une erreur absolue.

J'ai fait toutes mes études classiques au collège municipal d'Alais, et je ne puis que me féliciter de l'instruction et de l'éducation que j'y ai reçues.

Je m'adresse à votre courtoisie, pour vous prier d'insérer cette rectification dans votre prochain numéro bi-mensuel.

Veuillez agréer...

JULES CAZOT

Mon cher confrère,

Je n'ai jamais été condisciple de M. Jules Cazot, sénateur, qui ne peut être soupçonné de cléricalisme. Je n'ai jamais parlé à M. Jules Rodes ni de M. Jules Cazot ni de mon ami le docteur Cazaux, de Langoiran, qui, lui aussi, tient à faire connaître qu'il est libre-penseur. J'ai nommé mon condisciple Louis Cazeaux, avocat à Paris. Il est fervent catholique. J'ai pu le dire, car il ne le cache pas. Il a sacrifié sa carrière à sa croyance.

Je vous prie de croire, mon cher confrère, à ma vive sympathie.

ANATOLE FRANCE

Autre rectification : M. Saint-Georges de Bouhélier nous avise qu'il a fait ses études, non à Vire, à Versailles.

Le Gérant: P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15103

Les Conseils de Guerre et la Justice militaire

PRISONS ET PÉNITENCIERS MILITAIRES ; ATELIERS DE TRAVAUX PUBLICS.

Les troupiers ont accoutumé de désigner les conseils de guerre par le mot *tourniquet*, et *passer au tourniquet* signifie être traduit devant un de ces tribunaux d'exception. Les chefs, de leur côté, ne dédaignent pas le pittoresque de ce langage, et il leur est quotidien de dire : « Prenez garde que je ne vous fasse passer au tourniquet ! » : ou « Prenez garde que je ne vous envoie à la distribution des bons de tabac ! » Instinctivement ils assimilent à tel tourniquet de quelque foraine loterie le mode d'opérer des conseils de guerre, et constatent quelle similitude existe entre la distribution trois fois mensuelle des bons de scaferlati spécial aux troupes et l'active aisance avec laquelle les membres de ces tribunaux dispensent les années de prison ou de travaux publics — voire pis... Ce qui apparaît d'abord, à un examen, même superficiel, de la pénalité militaire, c'est la disproportion considérable de la peine au délit. M. Marcel Sembat faisait remarquer à la Chambre, dans son discours du 28 février dernier, la facilité avec laquelle un jeune homme, appelé sous les drapeaux au nom de la défense du pays, peut se trouver, pour d'insignifiantes fautes, sous le coup de condamnations qui compromettront tout son avenir, briseront sa vie, et pourront même le mener à la peine suprême ; le même député signalait encore la mentalité spéciale aux tribunaux militaires, une indulgence extrême dans certains cas, une impitoyable sévérité dans d'autres.

On connaît la composition ordinaire des conseils de guerre en temps de paix : un colonel ou un lieutenant-colonel, président, et six juges, — savoir : un chef de bataillon ou d'escadron, deux capitaines, un lieutenant, un sous-lieutenant et un sous-officier. Un conseil de guerre permanent est établi au chef-lieu de chaque corps d'armée (1), ainsi qu'un conseil de revision composé de quatre officiers supérieurs assistés d'un

(1) Il y a exception pour le corps d'armée d'Algérie et Tunisie, qui comprend quatre conseils de guerre et de revision : un au chef-lieu de chacun des trois départements algériens, et un au chef-lieu de la division d'occupation de la Tunisie. Le gouvernement militaire de Paris, indépendant de toute division territoriale de corps d'armée, est également le siège d'un conseil de guerre permanent. Si les besoins du service l'exigent, un deuxième conseil de guerre peut être établi occasionnellement dans les divisions territoriales, par un décret ministériel.

commissaire du gouvernement et d'un greffier. Un commissaire du gouvernement (1) faisant fonction de ministère public, un rapporteur et des substituts chargés de l'instruction, un greffier et des commis-greffiers sont attachés à chaque conseil de guerre.

Il semblerait que la justice militaire, par son essence même et pour la sauvegarde de la hiérarchie, eût assumé jalousement pour elle et pour ses juges toutes les garanties, alors qu'elle en dépourvoyait presque totalement l'accusé. Les jugements rendus par les conseils de guerre sont toujours sans appel, et la seule ressource du condamné militaire est de se pourvoir en revision, dans les vingt-quatre heures qui suivent le jugement. Cette ressource est minime. Le conseil de revision, qui opère hors de la présence de l'accusé, n'a pas à statuer sur les faits imputés à celui-ci et ne peut s'en préoccuper ; il n'a qu'à s'enquérir de l'accomplissement des formalités exigées par la loi, de la qualification légale du fait reconnu par les juges, et de l'application régulière de la peine.

Il serait intéressant de considérer avec quelle désinvolture est rendue la justice en ces prétoires des conseils de guerre — j'entends lorsqu'il s'agit d'un accusé vulgaire — ; et il y a tout lieu de regretter que les journaux ne consacrent pas une rubrique spéciale à ces tribunaux particuliers, et n'imposent pas en toutes circonstances aux juges militaires (puisque légalement ils peuvent le faire) le contrôle d'un de leurs reporters. On demeurerait confondu devant le nombre insoupçonné des pauvres garçons qu'une impatience d'un instant, un geste ou un mot firent enfermer pour des années — quelques-uns pour la vie — au fond des geôles militaires.

Des faits, dont — volontairement ou non — je suivis, en Algérie, les phases jusqu'au dénouement, me reviennent en mémoire. J'en cite quelques-uns au hasard des souvenirs. Ils donneront une juste mesure de la valeur de cette justice. Ce n'est plus là le récit d'actes isolés de sous-officiers, de brutalités grossières de la chiourme ; ce sont des actes légaux, accomplis par des tribunaux réguliers, sanctionnés par la loi.

Un premier :

C'est d'abord le soldat R..., de la 2e compagnie du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. R..., détaché avec sa compagnie à Fort-Mac-Mahon, dans l'extrême-sud algérien, remplissait en ce détachement les fonctions de cuisinier. Une après-midi, à l'heure qu'il prépare le café du réveil de méridienne, un homme de corvée envoyé par le sergent-major du détachement vient réclamer à R... un bidon de café pour ce sous-

(1) Les commissaires du gouvernement et les rapporteurs sont choisis parmi des officiers supérieurs en activité de service ou en retraite. Mais c'est parmi ceux de cette dernière catégorie qu'on les prend de préférence, et c'est aussi chez ceux-ci, il faut le reconnaître, qu'on rencontre le plus impitoyable acharnement contre les accusés. Il est pénible de voir au siège du ministère public ces vieillards impotents, que leur incapacité sénile a fait éloigner des services actifs, requérir la peine capitale contre l'adolescent plein de vie dont le seul crime fut, dans un moment de mauvaise humeur, de s'être redressé sous l'injure ou révolté contre l'injustice.

officier. Or, les sous-officiers de Fort-Mac-Mahon vivent en « popote », et R... reçoit exclusivement les rations de l'ordinaire des hommes de troupe. Il ne doit donc point prélever sur ces rations celles des sous-officiers, versées, lors de chaque distribution, au cuisinier de leur popote; et il refuse à l'homme de corvée le café demandé par le sergent-major. Quelques instants après, celui-ci arrive devant R... qui, malgré les prières puis les injonctions du sous-officier, persiste à ne point vouloir frustrer ses camarades d'une part quelconque de leur ration de café. « Puisqu'il en est ainsi, dit le sergent-major à R..., je vais te relever de tes fonctions de cuisinier, et te faire ficeler comme un boudin; puis je te laisserai là, au soleil, jusqu'à ce que tu pisses le sang ou que tu en crèves. » R... est fixé sur les cruautés du sergent-major; là-bas, devant la tente de ce gradé, huit hommes déjà, sous des *tombeaux*, râlent à la crapaudine, le bâillon aux dents. Quatre autres, récemment, sont morts des souffrances endurées. Mais R.... est bien décidé à ne pas se laisser traiter de la sorte. « Vous me ferez relever de mes fonctions de cuisinier, dit-il au sergent-major, si tel est votre bon plaisir, mais vous ne m'attacherez point. — Nous verrons bien », répond le sous-officier. Et il va à sa tente chercher des cordes et un bâillon; il appelle à son aide des sergents et des caporaux, et tous se dirigent vers R... Celui-ci n'hésite pas. Il bondit dans la direction des faisceaux de fusils alignés devant les tentes du camp, saisit une arme et se met sur la défensive. « Je brûle la cervelle au premier de vous qui m'approche, clame-t-il exaspéré ! » Les gradés hésitent, reculent, s'éloignent et disparaissent. Pourtant, l'exaspération du cuisinier est vite apaisée. Un caporal qu'a délégué le sergent-major vient engager R... à se calmer ; par d'onctueuses paroles il le décide à déposer son arme et à se rendre à merci. Les autres gradés qui n'attendaient que cette reddition se précipitent ; en un clin d'œil, R... est renversé, ligotté, bâillonné, réduit à l'impuissance. Une plainte en conseil de guerre est établie contre lui pour « menaces envers un supérieur en dehors du service » ; et cinq mois et demi plus tard — cinq mois et demi de tortures physiques et morales —, il est traduit devant le conseil de guerre d'Alger. Ah! je m'en souviens, l'affaire fut hâtivement menée, et il me serait aisé d'en donner, de mémoire, un sténographique compte-rendu. R..., que le président interrogeait, voulut s'expliquer, exposer les raisons de sa colère; on l'interrompit : « Ces détails sont inutiles, et vous sortez de la question. Vous reconnaissez avoir mis en joue votre sergent-major avec un fusil armé? — Oui, mon colonel. — Cela suffit. Qu'on amène le témoin ! » Le témoin — unique —, et plaignant tout à la fois, est le sergent-major. Son interrogatoire est aussi rapidement conduit que celui de R... Le réquisitoire du commandant Durand-Daubin, commissaire du gouvernement, suit, fait de quelques mots rapides, tranchants et brutaux. « L'exemple... La discipline menacée dans son essence même... Application de la loi... Article 224... » Puis la plaidoirie. Un tout jeune avocat d'office, sur un signe du colonel-président, se lève derrière l'accusé, soulève sa toque, s'incline et prononce simple

ment : « Messieurs du conseil, je demande votre indulgence pour le prévenu! » Il s'incline de nouveau, remet sa toque et se rassied. Le conseil se retire pour délibérer, revient, et R... est condamné à *cinq années de prison*, le maximum de la peine. Les débats, depuis la lecture de l'acte d'accusation jusqu'à celle du verdict, ont duré neuf minutes, montre en main.

Un autre :

C'est à Laghouat. Une vingtaine de disciplinaires de la 4e compagnie de discipline se trouvent momentanément en subsistance à la compagnie du 1er régiment de tirailleurs algériens, détachée dans cette ville. Plusieurs d'entre eux sont punis de prison et enfermés dans les locaux disciplinaires du quartier Margueritte, où sont casernés les tirailleurs. Aux heures prescrites, les punis sont amenés devant le poste de police de la caserne, et le sergent de garde leur fait exécuter pendant les six heures réglementaires le peloton de punition. Une après-midi, à ce peloton, un des disciplinaires punis, le nommé Donseau, s'attire une réprimande du sergent indigène de garde, qui profite de la première pause horaire pour le ramener aux locaux disciplinaires et l'enfermer dans une cellule. Plusieurs autres militaires et moi-même stationnions juste à ce moment devant les portes de ces locaux, et tous nous remarquâmes — et cela de façon très précise — qu'en tirant brusquement à soi la porte du cachot où il venait d'enfermer l'homme, le sergent s'était éraflé légèrement le dos de la main droite, à l'angle de l'encadrement de la baie; et cette remarque nous fut confirmée par le geste instinctif, qu'il accomplit aussitôt, de porter à ses lèvres cette insignifiante blessure. Or, le surlendemain, on vient chercher Donseau; quatre hommes armés de fusils l'encadrent, et le conduisent, en le serrant de près, à la « salle des rapports » des tirailleurs : là, un capitaine, assisté d'un sergent-major faisant fonction de greffier, lui apprend qu'il demeurera en cellule jusqu'à nouvel ordre, car il est prévenu, sur la plainte remise la veille (1)

(1) Nous sûmes plus tard que le motif de la punition infligée à Donseau par le sergent indigène pour mauvaise volonté au peloton de punition avait été rédigé par le sergent Amadei, de la 4e compagnie de discipline, commandant alors le camp des disciplinaires détachés aux environs de Laghouat; c'est à lui que l'indigène, complètement ignorant de la langue française écrite et même parlée, s'était adressé pour la rédaction de la punition.

Les disciplinaires punis, en subsistance à la compagnie de tirailleurs algériens détachée à Laghouat, appartenaient tous au camp du Col des Sables de Laghouat, dirigé par ce sergent Amadei (j'ai rapporté précédemment, dans *La revue blanche*, quelques-unes des cruautés que savait imaginer ce grade). Quelque temps auparavant, las des tortures que leur infligeait Amadei, ces disciplinaires, au nombre de vingt-cinq (le camp comprenait vingt-huit hommes), s'étaient enfuis du camp pendant la nuit et s'en étaient venus à Laghouat, se plaindre au commandant supérieur de toutes les atrocités dont leur camp était quotidiennement le théâtre. Ces vingt-cinq disciplinaires furent punis de soixante jours de prison, dont quinze de cellule pour leur fugue; mais Amadei, à la suite de cette réclamation, se vit infliger trente jours de consigne, et le commandant supérieur ordonna que désormais les punitions des disciplinaires ne seraient pas subies au camp, sous le tombeau, mais dans les prisons du bataillon d'Afrique et des tirailleurs, dont certaines compagnies recevaient en subsistance, tour à tour, les militaires étrangers à la garnison de Laghouat. C'est ainsi que les disciplinaires d'Amadei furent versés à la compagnie de subsistance

par le sergent indigène, d'avoir opposé de la résistance à ce sous-officier, de s'être révolté, et enfin de s'être livré à des voies de fait dont le sergent porte, sur le dos de la main droite, une apparente marque. On devine l'étonnement et la stupéfaction de Donseau qui, fort de son droit, clame son innocence et crie à l'infamie. « Il m'est permis de ne point vous croire, répond à ses dénégations le capitaine chargé d'instruire cette affaire... Le sergent affirme que vous lui avez donné un coup d'ongle sur le dos de la main droite... Il est votre supérieur et ne peut mentir... Tandis qu'il vous est impossible, à vous, de prouver le contraire... » Une lueur se fait dans la mémoire de Donseau... Des figures vaguement entrevues devant les locaux disciplinaires au moment où le sergent le menait en cellule, lui reviennent en souvenir. Des preuves! mais il va en fournir, des preuves... Les gens qui étaient là, dans la cour, ont vu s'il s'était révolté contre le sergent, et ils pourront dire ce qu'ils ont vu... Et il donne des noms au capitaine qui consent à prendre au hasard trois des témoins indiqués et à les interroger. Ce sont les nommés Mercier, David et Arachart, tous fusiliers à la 4e compagnie de discipline. Ils rapportent ce dont ils furent témoins. — affirmant, sous la foi du serment, que Donseau, pendant le trajet du corps de garde aux locaux disciplinaires suivit avec calme le sergent indigène, et qu'ils virent nettement celui-ci s'écorcher la main contre l'angle de la porte du local où il venait d'enfermer le puni. On transcrit leur déposition, qu'ils signent, et... on ramène Donseau dans sa cellule. Sept mois plus tard, il comparaît devant le conseil de guerre d'Alger, sous la prévention de « voies de fait envers un supérieur à l'occasion du service ». Au cours des débats, le colonel-président trouve au dossier les dépositions des trois témoins Mercier, David et Arachart, interrogés sept mois auparavant à Laghouat, et il s'étonne qu'on ne les ait pas cités à l'audience. « J'ai pensé que c'était inutile, répond le commissaire du gouvernement, et qu'il n'y avait pas à tenir compte de ces dépositions, auprès de celle, si nette, du sergent... Il est manifeste que ces trois hommes s'entendent entre eux pour sauver leur camarade... — C'est

---

des tirailleurs. Pourtant, Amadei s'était juré de se venger de la plainte adressée contre lui par les disciplinaires. Lui-même, un jour qu'il était venu à la caserne des tirailleurs pour soumettre à une revue de linge et chaussures ses disciplinaires punis, leur avait annoncé (ce sont ses paroles presque textuelles) que « si jamais ils retombaient sous sa coupe, leur peau ne vaudrait pas cher entre ses mains, qu'il se chargeait de leur mettre les tripes au soleil ; que, s'il ne parvenait à avoir leur peau, il leur réservait quelques motifs de derrière la tête, avec lesquels ils trouveraient sans peine dix ans au conseil de guerre ; qu'en attendant, il se réservait de les passer en consigne aux gradés des compagnies où ils seraient en subsistance pendant leur punition, et qu'il espérait que ces gradés sauraient profiter de ses recommandations... » Sans doute, les gradés surent profiter des recommandations du sergent Amadei. Trente jours après leur fuite du Col des Sables, la somme des punitions de prison infligées aux disciplinaires atteignait, pour chacun d'eux, plusieurs mois. Du 25 décembre au 14 avril suivant, dix hommes, sur les vingt-huit qui formaient ce camp, furent mis en prévention de conseil de guerre pour des motifs futiles, et le conseil de guerre d'Alger les condamna à des peines variant d'un an de prison à dix années de travaux blupics. Cinq autres entrerent à l'hôpital. Deux moururent.

juste, » conclut le colonel-président. Et Donseau (1) se voit condamner à dix années de travaux publics.

Un autre :

C'est au pénitencier indigène de Tadmit, dans le Djebel-Amour. Une cinquantaine de disciplinaires de la 4e compagnie de discipline sont employés là, sous la direction du sergent Coulomb et du caporal Perrin, à la conduite des chantiers qui nécessitent des connaissances spéciales et ne peuvent être confiés aux détenus indigènes. Un jour, le sergent Coulomb, qui veut faire river des chaînes aux pieds d'un indigène, appelle un des disciplinaires pour accomplir cet office. Mais le disciplinaire s'y refuse, malgré les injonctions du sergent qui appelle un second disciplinaire, nommé Escourroux, afin que celui-ci puisse témoigner du refus du premier. Escourroux refuse à son tour de servir de témoin contre un camarade ; deux autres disciplinaires, complaisants cette fois, consentent à constater ce refus d'obéissance, et Escourroux est traduit devant le conseil de guerre d'Alger. Au colonel-président qui lui demande le motif de son refus d'obéissance, il fait cette simple réponse : « Mon colonel, celui qui trahit un camarade peut aussi bien trahir son pays ! » Escourroux fut condamné à un an de prison.

Un autre :

C'est encore à Laghouat, peu de temps après l'arrivée des jeunes soldats du bataillon d'Afrique à la caserne Bessières. Exténués par le surmenage et par le défaut de nourriture — tant est maigre la ration de l'ordinaire —, c'est de la faim, surtout, que souffrent les jeunes « joyeux » : et leur seul désir, leur seule ambition du moment, est de se procurer du pain en quantité suffisante pour satisfaire leurs appétits de vingt ans. Beaucoup d'entre eux, même, n'hésitent pas à se livrer le soir, dans les rues de Laghouat où déambulent les indigènes, à une prostitution éhontée en échange de biscuits ou de morceaux de pain ; et le capitaine de la 6e compagnie du 2e bataillon d'Afrique se voit obligé pour refréner cette prostitution, de faire paraître au rapport lu devant toute sa compagnie l'ordre dont voici le texte (janvier 1894) : « Le capitaine a su à quel genre de prostitution se livraient chaque soir, vis-à-vis des indigènes, certains jeunes soldats de sa compagnie ; décidé de mettre un terme à ces agissements, il supprime jusqu'à nouvel ordre le rata du jeudi et du dimanche soir ; il ne le rétablira que le jour où il sera manifeste qu'il n'y a plus de femmes (sic) dans la compagnie. » Bref, une nuit, pour calmer sa faim, un jeune joyeux quitte sa chambre, descend aux cuisines, pénètre dans le cabanon où le caporal d'ordinaire tient en réserve les vivres de la compagnie, prend deux pains de munition — je dis *deux pains*, pas autre chose, — remonte à sa chambre, en donne un à son camarade de lit, et dévore l'autre sous sa couverture. Le lendemain, une délation apprend

(1) Donseau fut envoyé à l'atelier de Cherchell, qui a été désaffecté depuis et dont les condamnés furent répartis entre les autres établissements similaires. J'ignore en quel atelier de travaux publics se trouve Donseau à l'heure actuelle.

ce larcin au caporal d'ordinaire, qui fait établir contre l'homme une plainte en conseil de guerre pour « vol au préjudice de l'ordinaire », avec cette circonstance aggravante que le vol avait eu lieu de nuit, et que le joyeux, pour pénétrer dans le cabanon, avait été obligé — prétendit le caporal — d'en crocheter la serrure. Il fut démontré, cependant, que le caporal avait égaré dès longtemps la clef du local, dont un simple loquet, au moment du vol, assurait la fermeture ; mais le gradé que la perte de cette clef mettait dans le cas d'être puni disciplinairement, s'était empressé, avant de se plaindre du larcin, d'en faire fabriquer une autre, et il affirma que la porte avait été crochetée. Il fut cru, et le conseil de guerre d'Alger condamna le joyeux, pour le vol de ces deux pains, à dix années de réclusion.

Un autre :

Encore à Laghouat, au 2e bataillon d'Afrique. Un tout jeune engagé volontaire, qui ne peut parvenir à exécuter convenablement les mouvements indiqués par l'instructeur, est conduit en cellule, à l'issue de l'exercice, par son sergent de section. Seul dans le cachot, l'homme, découragé, se lamente et se désespère, et dans un brusque mouvement de colère, il arrache la manche de son bourgeron de toile qu'il jette dans un coin de la cellule. Le soir, il est revenu au calme, et lorsque le caporal de garde, à l'heure du repas, lui apporte son morceau de pain, il réclame du fil et une aiguille pour réparer son vêtement. « Vous avez déchiré votre bourgeron ? s'écrie le caporal. (J'étais moi-même présent à ce dialogue. De passage à Laghouat, j'avais été placé en subsistance au bataillon d'Afrique, qui recevait alors les militaires étrangers à la garnison de Laghouat.) — Excusez-moi, caporal, répond naïvement l'homme, mais j'étais en colère et... — Vous étiez en colère! Vous l'avez donc déchiré exprès? interrompt le gradé. — La colère m'a emporté », explique le joyeux. Cet aveu suffisait. Le caporal prend à témoin deux des hommes de garde qui l'accompagnaient, et l'imprudent est traduit devant le conseil de guerre d'Alger qui le condamne à cinq années de travaux publics pour lacération d'effets militaires. Circonstance aggravante, — on avait trouvé inscrite, sur le mur de la cellule où il était demeuré en prévention, cette phrase : « A bas l'armée, l'école de la démoralisation et du vice ! »

Et ce Boqui, malheureux idiot, impuissant et gâteux, dont le régiment s'était débarrassé en l'envoyant comme simulateur à la 7e compagnie de discipline, et dont le capitaine Chérageat, commandant alors cette compagnie, se débarrassa à son tour — après l'avoir toutefois laissé croupir pendant près de vingt mois au fond d'une cellule — en le faisant traduire devant le conseil de guerre d'Alger, sous l'inculpation de « bris de clôture » (1) : le malheureux, par maladresse, avait brisé la vitre d'un falot de ronde qu'il était en train de nettoyer. Mais, étonné

(1) Si l'on considérait une statistique des condamnations prononcées par les conseils de guerre d'Algérie et de Tunisie, on serait étonné de la quantité des condamnations prononcées pour bris de clôture dans un établissement militaire.

par son brusque transfert à la prison militaire d'Alger où il allait attendre sa comparution devant le tribunal militaire, Boqui, en sa pauvre jugeotte d'idiot, ne s'imagina-t-il pas l'heure de sa libération venue, et sa seule préoccupation, manifestée pendant son séjour à la prison et au cours de ses interrogatoires, tant à l'instruction qu'au conseil de guerre, fut de connaître la date — qu'il croyait si proche — de son embarquement pour le retour définitif dans ses foyers. Cela seul donne une idée suffisante de l'état mental de cet homme. Son état physique, d'ailleurs, était à l'avenant ; jamais je n'avais vu un être aussi maigre ni aussi faible, et, à la prison militaire d'Alger, la chiourme elle-même n'osait déranger, pour l'envoyer en corvée, cette ombre chétive qui se traînait tout le jour en s'appuyant aux murs de la cour du fort, et que ses camarades étaient obligés de soutenir le soir, à l'heure du coucher, pour l'aider à rentrer dans sa chambre (1). Pour une fois, les membres du conseil de guerre, eux aussi, se montrèrent pitoyables, et ils n'osèrent déclarer responsable un être dont la place eût été plutôt en quelque maison de santé qu'à une compagnie disciplinaire. Boqui fut acquitté... et renvoyé à la 4e compagnie de discipline. Il n'y demeura pas longtemps. Dès son arrivée à la compagnie, il fut expédié dans le sud, et un jour, pendant un exercice trop prolongé de pas gymnastique, il tomba, à bout de forces, et ne put se relever malgré les injonctions de son sergent. Il fut traduit de nouveau devant le conseil de guerre pour refus d'obéissance, et condamné, cette fois, à deux ans de prison (2). Sa peine finie, il

(1) L'envoi de ce malheureux aux compagnies de discipline pourrait sembler une exception, le résultat d'une regrettable erreur. Il n'en est rien. De tels êtres sont foule à la 1e compagnie de discipline, qui, outre les indisciplinés, reçoit encore les mutilés et les simulateurs. Or, l'idiotie et la faiblesse d'esprit, de même que certaines infirmités chroniques ou cachées, sont des tares qui échappent à l'examen superficiel des conseils de revision. Mais au régiment, que faire de ces pauvres heres, mal fichus, impotents d'esprit et de corps, incapables de tout service ? Souffre-douleurs de leurs chefs et de leurs camarades, malheureuses bêtes égarées au milieu de ces vaillants guerriers, ils deviennent bientôt une gêne, une honte pour le prestige de l'arme. Et on s'en débarrasse de la façon la plus simple, la plus commode, la plus sûre. Une seule accusation du médecin-major, un qualificatif, un mot : « *simulateur* » — suffit, et l'homme disparaît, légalement, enterré au fond d'un bagne d'Afrique. L'honneur du régiment est sauf, l'infaillibilité du conseil de revision aussi, et on n'entendra plus parler de cet être impuissant autant qu'embarrassant. Aussi la section des « simulateurs » est presque exclusivement composée d'idiots et de gâteux. Cette dernière infirmité est commune à la 4e compagnie ; pour beaucoup elle fut la cause de leur envoi aux compagnies de discipline, sous prétexte de simulation. Mais oui, parce qu'ils étaient gâteux, tout simplement. Et à la compagnie disciplinaire — où il faut bien les garder jusqu'à ce qu'on s'en soit débarrassé d'une autre façon, on leur fait passer la nuit le plus souvent, par mesure de propreté, sur le lit de camp du corps de garde ou, à défaut de place, sur les planches de la salle de police. On comprendra, que la chiourme, avec de tels malheureux, ait beau jeu pour exercer sans péril ses capacités tortionnaires et pour s'entretenir la main. Et, à la vérité, les traitements infligés à ces victimes de l'âneric ou de l'injustice des médecins-majors sont indignes et atroces.

(2) Les cas semblables de refus d'obéissance sont fréquents aux compagnies de discipline ; et s'il arrive que, vaincu par la fatigue, les misères, les privations et le climat, un homme s'affaisse pendant un exercice commandé, et que le médecin-major ne consente pas à le reconnaître malade (et très rarement il le reconnaît tel), l'homme est traduit devant le conseil de guerre pour refus d'obéissance.

révint à la 4e compagnie de discipline où, d'après ce qui me fut dit depuis, il serait mort.

De la sorte, longtemps, je pourrais puiser en ma mémoire, et citer encore; des pages et des pages, d'analogues exemples se succéderaient, interminablement. Mais cette énumération, longue déjà, suffira. J'ai dit les fautes. Je vais montrer l'expiation.

*
* *

La répression considère deux sortes de fautes : 1° les crimes et délits militaires, punis par les peines portées au code de justice militaire (prison, travaux publics et mort); 2° les crimes et délits de droit commun, punis (sauf dans certains cas particuliers que prévoit le code de justice militaire) par les peines ordinaires portées au code pénal civil. Si la peine prononcée pour faute de droit commun est l'emprisonnement et n'emporte avec elle qu'un caractère afflictif, elle est subie, suivant sa durée, dans les prisons militaires de corps d'armée ou dans un des six pénitenciers militaires (2); si cette peine a un caractère infamant, elle entraîne de droit la dégradation militaire, et le condamné, définitivement exclu de l'armée, est livré aux autorités civiles, qui lui font subir dans un des établissements pénitentiaires dépendant du ministère de l'intérieur la peine prononcée par le conseil de guerre.

Il y a une prison militaire au chef-lieu de chaque corps d'armée, dans chacun des gouvernements militaires de Paris et de Lyon, au chef-lieu de chacun des trois départements algériens, et enfin au siège du gouvernement militaire de nos colonies ou de nos protectorats. Les prisons militaires reçoivent trois catégories d'hommes : les prévenus militaires, les passagers militaires escortés et les condamnés militaires; mais seules les peines inférieures à une année d'emprisonnement sont subies dans les prisons de corps d'armée ; pour les peines d'un an et au delà d'emprisonnement, les condamnés sont envoyés dans un pénitencier militaire.

Les hommes détenus dans les prisons de corps d'armée sont employés à des travaux d'atelier pour le compte d'entrepreneurs civils. Leur nourriture se compose d'une soupe avec viande le matin et d'une soupe sans viande le soir. Dans plusieurs de ces établissements, les détenus sont obligés de payer la soupe du soir sur le prodnit de leur travail de la journée ou sur leurs fonds particuliers déposés au greffe. En sorte que ceux des militaires dont le travail de la journée n'a point produit une somme suffisante (et le cas est fréquent, tant est modeste la rémunération) pour le paiement de cette soupe ou qui ne possèdent point de fonds particuliers déposés au greffe sont privés du repas du soir. Le régime cellulaire est en vigueur dans un grand nombre de prisons

(1) Dans les portions centrales des pénitenciers militaires, les condamnés de dro commun sont relégués dans des sections spéciales ; il en est de même pour les récidivistes de délits militaires.

de corps d'armée. La surveillance dans les établissements de détention militaires est exercée par des employés de la justice militaire ayant le titre, l'uniforme et les attributs des sous-officiers (sergents, sergents-majors ou adjudants, suivant les cas).

Le port de la barbe et de la moustache est interdit à tous les condamnés détenus dans les établissements militaires.

Il y a six pénitenciers militaires dont les portions centrales sont ainsi réparties : deux en France, à Bicêtre près Paris et à Albertville

Condamnés militaires au travail.

(Savoie) ; quatre dans le XIXe corps d'armée, savoir : un à Oran (division d'Oran), un à Douëra (division d'Alger), un à Bône (division de Constantine) et un à Ti-Bourzouk (Tunisie).

Dans les deux pénitenciers de Bicêtre et d'Albertville, les condamnés, comme dans les prisons militaires, sont diversement occupés l'intérieur de l'établissement, et ne franchissent jamais, toute la durée de leur détention, les murs d'enceinte. Il n'en est pas de même en Algérie, où les condamnés deviennent, entre les mains de l'autorité, une marchandise rémunératrice, un bétail producteur de rentes, un usufruit de tout repos ; et la traite des détenus militaires compense avantageusement, pour les industriels de la colonie, aussi bien que pour la chiourme militaire, celle moins licite du bois d'ébène.

Car c'est bien une véritable traite de bétail humain, que pratiquent, au nom de l'État, les commandants des geôles. Chaque commandant d'éta-

blissement de détention militaire peut louer, aux colons ou aux chefs d'entreprise qui lui en font la demande, le nombre de détenus nécessaires à l'exécution de telle ou telle besogne. Et ces colons ou ces chefs d'entreprise ont tout avantage à user de cette main-d'œuvre préférablement à celle des ouvriers civils de la colonie : le prix moyen de location d'un détenu militaire varie entre un franc vingt-cinq et un franc soixante par jour, alors qu'un ouvrier civil demanderait pour les mêmes travaux un minimum de salaire de cinq francs. Cet avantage n'est pas moindre pour l'autorité, qui sait retirer de cette location d'hommes des raison-

Détenus militaires du pénitencier militaire de Douëra, travaillant dans les vignes des moines trappistes de Staouëli, aux environs de Sidi-Ferruch (*Décembre 1901*).

nables bénéfices et, en commerçante avisée, fait alors litière des principes admis, des plus élémentaires convictions civiques, des sentimentaux scrupules développés en des circonstances plus gratuites. La pécune est toujours bonne à prendre, d'où qu'elle vienne, pense-t-elle, et elle louera indistinctement les hommes que lui confient les conseils de guerre, à la compagnie anglaise adjudicataire de l'exploitation des mines de fer du Mokta (1), près Bône, aussi bien qu'aux colons cosmopolites de la colonie, aux entrepreneurs adjudicataires des travaux de l'État, à des industriels divers, ou à des congrégations propriétaires de vastes étendues du sol algérien, tels, par exemple, les moines trap-

(1) Du 1er janvier au 1er juin de l'année dernière, quarante-deux militaires français loués à cette compagnie anglaise par l'établissement militaire de Bône, sont tombés malades ou morts de misères, de fièvres, de privations ou de tortures.

pistes (1) du couvent de Staouëli qui occupent un détachement de détenus militaires, loués à l'établissement militaire de Douëra et dont le nombre varie, suivant les saisons, de vingt-cinq à cinquante hommes. Ce sont ces détenus militaires qui, sous la direction de contremaîtres espagnols, italiens ou maltais à la solde des moines, cultivent les immenses et productives plantations de vignes, de géraniums et d'orangers où les trappistes de Staouëli puisent des revenus extraordinairement élevés.

Camp militaire des moines de Staouëli. Détenu militaire à la porte de sa chambre. Au-dessus des deux portes, une statue de Saint-Joseph ; dans l'imposte des deux baies, ces inscriptions : Salle Saint-Victor — Salle Saint-Joseph. (*Décembre 1901*).

Les dimanches et jours de fêtes, ces mêmes détenus sont employés par les moines, dans la chapelle du couvent, à chanter les offices du culte, et le sergent, chef de détachement, punit par de longs jours de cachot — même de fers — les distractions pendant les offices. Le dimanche, 15 décembre dernier, j'étais moi-même de passage à Staouëli et j'avais pu pénétrer dans l'enceinte, gardée par des tirailleurs armés,

(1) Puisque je parle de cet emploi de militaires par des moines trappistes, je rappellerai que, dans beaucoup de villes algériennes, l'autorité militaire met *gracieusement* à la disposition des curés des paroisses et des sœurs congréganistes des ordonnances pris parmi les disciplinaires. Ainsi le curé d'Aumale a à son service un disciplinaire de la 1e compagnie de discipline et les sœurs congréganistes de cette ville deux disciplinaires de la même compagnie. De même à Bou-Saada, à Biskra, à Méchéria, à Gafsa, etc., où les curés et les sœurs emploient chez eux des soldats disciplinaires, alors que cette faveur est refusée aux fonctionnaires laïques.

où sont parqués les détenus employés par les moines. Là, j'ai vu, de mes propres yeux, dans une des baraques occupées par les détenus militaires, et dont l'entrée, surmontée d'une statue de saint, porte, dans l'imposte, la désignation « Salle Saint-Victor », un moine, assis devant un harmonium, faisant répéter aux détenus du camp les chants liturgiques de la proche solennité de Noël.

Les entrepreneurs locataires de cette main-d'œuvre militaire spéciale ont à leur charge les logements (baraques ou tentes) réservés aux détenus, aux sergents surveillants détachés par l'établissement militaire à qui est empruntée cette main-d'œuvre, et au détachement de tirailleurs indigènes préposé à la garde des condamnés.

Les tirailleurs de ces gardes partagent avec les sous-officiers de la justice militaire le droit absolu de vie et de mort sur les détenus, et les assassinats commis par ces indigènes dans les camps dont ils ont la garde sont des plus fréquents. Le moindre geste, la moindre parole, attribuables, en cas de posthume enquête, à un commencement de rébellion, le moindre pas fait en dehors des limites — fictives le plus souvent — du camp, peuvent être punis de mort aussitôt, sans autre forme de procès. A diverses reprises, j'ai assisté sur la terre d'Afrique à d'effroyables chasses à l'homme que dirigeaient des sous-officiers français. Mais si aisée à établir, la liste serait trop longue des crimes accomplis dans ces circonstances — crimes officiellement consacrés par la remise, aux indigènes assassins, des galons de soldat de 1re classe et des insignes réservés aux bons tireurs. C'est la revanche légitime du vaincu contre le *roumi* vainqueur. Ces dernières semaines, seulement, allongeraient sensiblement cette liste, et ce ne serait pas là — quoi qu'en pût dire le ministre de la guerre (1) — le récit de faits éloignés; le dernier qui me soit connu date de mars 1902 : deux condamnés de l'établissement militaire d'Orléansville furent tués dans la plaine de la Chiffa, aux environs d'Ameur el Aïn, par les tirailleurs indigènes qui les gardaient. J'ai rapporté précédemment de semblables meurtres et, entre autres, celui de ce détenu du pénitencier militaire de Bône qui, l'année dernière, au détachement d'Aïn-Beida, fut tué à bout portant par le tirailleur indigène de garde, en deçà des limites du camp, et dont le corps fut transporté ensuite en dehors de ces limites afin de faire croire à une tentative d'évasion. Trois hommes de ce détachement, Gélis, Cholet et William, ont assisté à ce meurtre et pourraient, au besoin, en témoigner.

Le ministre de la guerre peut se dispenser de tenir la promesse, qu'il a faite lors de l'interpellation J.-L. Breton, de rapprocher du

(1) Le 28 février dernier, à la séance de la Chambre des députés, en réponse au discours de M. J.-Louis Breton, député du Cher, qui venait de donner lecture de certains passages de mes articles sur les corps disciplinaires, le ministre de la guerre disait : « Il est certain que la plupart des faits racontés remontent à une époque déjà ancienne, et que des progrès sérieux ont été réalisés... » Or, la plupart des faits rapportés par M. J.-L. Breton, remontaient à l'année dernière.

littoral les dépôts et les camps des corps disciplinaires. A l'en croire, (1), cette mesure mettrait efficacement un terme aux brutalités et aux sauvageries de la chiourme. Or, les bagnes militaires qui font l'objet de cet article sont tous — à l'encontre des compagnies de discipline — placés sur le littoral, et comme tels, semblerait-il, sous le contrôle des autorités supérieures et de l'opinion publique (2). Pourtant, les atrocités commises là quotidiennement dépassent tout ce qu'on pourrait concevoir; les faits que j'avais précédemment cités et dont la lecture provoqua le plus d'indignation à la Chambre des députés furent ceux, précisément, commis l'année dernière dans des établissements du littoral

---

(1) « ... Mais, d'un autre côté, nous devons éviter de laisser nos sous-officiers compromettre leur conscience en continuant le métier qu'ils font en ce moment, éloignés de toute surveillance, trop privés de direction, trop chargés de responsabilités. Donc, nous les rapprocherons du littoral. » (*Applaudissements.*) (Extrait du *Journal Officiel* du 1er mars 1902.)

(2) D'ailleurs, à en juger par ses déclarations, le ministre de la guerre ne paraît connaître qu'incomplètement cette question spéciale de la discipline et de la pénalité militaires. Voici quelles sont ses paroles textuelles, en réponse à l'interpellation de M. J.-L. Breton sur les compagnies de discipline : « ... Je le répète, nous étudions une transformation de ces compagnies — car je tiens à les maintenir — qui aura pour double objet, d'une part, de mettre les hommes à l'abri de pratiques barbares : d'autre part, de ramener au bien les condamnés, s'il s'en trouve dans la quantité qui sont encore capables de se relever, et je n'en doute pas. Ceux-là, on fera tout ce qu'il sera possible pour les encourager, pour les ramener dans la voie du bien que leur ouvre la profession militaire, car nous avons là *des hommes qui ont pu commettre des délits, même des crimes*, et qui pourront faire, au moment voulu, d'excellents soldats. » Il s'agirait pourtant de s'entendre : et il est permis de s'étonner de l'ignorance de notre ministre de la guerre sur une des questions principales de l'organisation militaire : la discipline. « La transformation, que nous étudions, de ces compagnies de discipline aura pour but — disait le ministre — de ramener au bien les condamnés... » Mais les disciplinaires dont il s'agit là ne sont point des condamnés : leur envoi aux compagnies de discipline ne peut être le résultat d'un jugement, l'effet d'une condamnation ; et, mieux, le seul fait d'être disciplinaire — cela étonnera peut-être — est le plus sûr garant de la virginité de leur casier judiciaire : une condamnation antérieure, un délit quelconque de droit commun, les ferait irrémédiablement expulser de ces compagnies et affecter aux bataillons d'infanterie légère d'Afrique, ainsi que le prescrit la loi. Ce cas d'expulsion des compagnies de discipline se présente quelquefois : les mutilés volontaires eux-mêmes, pourvus de condamnations de droit commun ou appartenant déjà aux bataillons d'Afrique, sont affectés, après leur mutilation, aux sections disciplinaires spéciales de ces bataillons, et non point à la 4e compagnie de discipline qui, pourtant, doit recevoir exclusivement les simulateurs et les mutilés volontaires. Donc, quoi qu'en puisse croire le ministre de la guerre, il ne s'agit point là « d'hommes qui aient pu commettre des délits » : quant à l'allusion que fit le ministre à leurs crimes (« *nous avons là des hommes qui ont pu commettre des délits, même des crimes* »), il est difficile d'admettre que le général André puisse ignorer que tout fait qualifié crime — et même crime militaire — entraîne l'immédiate expulsion de l'armée, et la remise du condamné militaire pour crime à l'administration pénitenciaire civile. Il n'y a qu'à consulter le Code militaire, et il n'est pas un seul corps disciplinaire ou pénitentiaire, pas même un bataillon d'Afrique, un pénitencier militaire, voire même un atelier de travaux publics, qui puisse recevoir un condamné pour crime. Mais il est aisé de constater l'ignorance de la presque totalité des officiers en ce qui concerne le fonctionnement intérieur de la discipline militaire, et ce serait peut-être là une explication de l'aisance avec laquelle, juges de conseils de guerre ou membres d'un conseil de discipline, ils expédient aux compagnies de discipline, aux pénitenciers militaires ou aux ateliers de travaux publics (tous établissements confusément réunis en leur esprit sous le terme générique et vague de « Biribi »), le malheureux troupier sur le sort de qui ils doivent statuer.

ou dans des camps situés à proximité de ces établissements, avec l'approbation (1) des autorités supérieures, — les mêmes autorités qui auraient la surveillance des compagnies de discipline dans le cas où celles-ci, ainsi qu'actuellement les établissements de détention militaire, seraient rapprochées du littoral. La seule réforme possible, c'est la définitive suppression de ces bagnes.

Il y aurait une étude à faire de l'état d'âme des sous-officiers bourreaux. Contrairement à ce que disait le ministre de la guerre, on expliquerait mal leurs brutalités et leurs sauvageries par « un affolement résultant de la responsabilité d'un commandement particulièrement difficile et délicat ». De ces brutalités et de ces sauvageries, j'ai déjà rapporté en de précédents articles, maints exemples appuyés de témoignages nombreux. Je doute qu'il soit possible de les attribuer à un affolement ou à un manque de sang-froid devant les responsabilités encourues. Ces responsabilités, sont plus fictives que réelles, et c'est peut-être là le pire étonnement, pour un observateur capable d'attention, de rencontrer dans les établissements pénitentiaires et disciplinaires — à quelques exceptions près, au lieu de l'armée d'indisciplinés farouches, de révoltés irréductibles, fiers et rebelles à toute soumission que l'on avait évoqués, un servile troupeau de gens prêts à toutes les concessions, mûrs pour tous les servages, d'inconscientes bêtes toujours et humblement courbées sous le joug, aux reins dociles sous l'aiguillon. Et cela simplifie singulièrement la tâche de la chiourme dont les actes de brutalité sont, au contraire, froidement préparés, exécutés en toute sécurité avec de délicats raffinements, avec une habileté dans l'art de faire souffrir qui confondrait les plus perverses imaginations. Sans doute, ce besoin de faire souffrir est-il inhérent aux fonctions spéciales de la justice militaire ; peut-être même, les ataviques prédispositions mauvaises se réveillent en ces milieux, et les cruautés dont nous nous indignons se trouveraient expliquées par ces paroles du ministre de la guerre — les seules à retenir : « Il y a en eux de l'homme primitif, du sauvage... », et par cette phrase d'un philosophe contemporain : « Réunissez et groupez en silence l'obscurité, la victoire facile, l'infatuation monstrueuse, la

(1) Oui, la tacite approbation des autorités supérieures. Au mois de décembre dernier, à la suite d'un article que j'avais publié dans *La revue blanche* du 15 novembre précédent le ministre de la guerre s'était décidé à envoyer en Algérie le général Jourdy afin de procéder à une enquête sur le régime intérieur des corps disciplinaires et pénitentiaires. On devine ce qu'ont pu être les constatations de cet officier. Dans son rapport, il reconnaît cependant avoir remarqué quelques abus. « Mais, dit-il, ils ne semblent pas nécessiter une modification de principe : on doit même remarquer que les généraux commandant le 19e corps d'armée et la division de Tunisie, qui sont responsables de la tenue et de l'obéissance des corps disciplinaires, se plaignent plutôt de l'insuffisance des moyens de répression autorisés. » Or, ces moyens de répression, j'ai montré précédemment ce qu'ils étaient : en même temps et parallèlement au général Jourdy, je faisais moi-même une enquête dans les corps disciplinaires et pénitentiaires d'Algérie, ou j'étais allé tout expres, et on a pu juger, par les faits très précis que j'ai apportés, si étaient insuffisants les moyens de répression actuellement en vigueur.

proie offerte de toutes parts, le meurtre en sécurité, la connivence de l'entourage, la faiblesse, le désarmement, l'abandon, l'isolement ; du point d'intersection de ces choses jaillit la bête féroce. » Mais il me semble exagéré de poser ces sous-officiers — ainsi que le fit récemment le ministre de la guerre — en « victimes de l'organisation actuelle », — en victimes « imprudemment soumises à une épreuve qui dépasse les forces humaines ».

Pourtant, c'est de façon plus sérieuse qu'il faudrait envisager ces choses, et l'on ne peut, sans devenir complice, laisser ainsi torturer de la chair humaine. Un fait me revient en mémoire. Il donnera la juste mesure d'un état d'âme commun à toute la chiourme. C'était à Biskra, à la 2e compagnie de discipline. Malgré la défense expresse portée au règlement, il ne se passait pas de jour sans qu'un ou plusieurs disciplinaires fussent mis aux fers. Chaque sous-officier possédait dans sa chambre diverses paires de ces instruments dont il usait sans compter.

La mort, dans les tortures de la crapaudine, d'un soldat du 3e bataillon d'Afrique, et le scandale fait par la presse autour de son assassinat, incitèrent le commandement supérieur à s'inquiéter pour un instant des abus d'autorité quotidiennement commis dans les corps disciplinaires et pénitentiaires, et une circulaire du général de brigade, rappelant les prescriptions du règlement au sujet des punitions extra-réglementaires, obligea le capitaine qui commandait alors la 2e compagnie de discipline à interdire momentanément à ses sous-officiers l'emploi des fers. Cette interdiction était peu du goût des bourreaux. Parmi ceux-ci, un des plus férocement cruels était un Corse, le sergent L... Pour des raisons particulières, je me contente de le désigner par son initiale, mais ceux qui le connurent se souviendront.

On l'avait surnommé « la Panthère », et il était la terreur de la compagnie. Un disciplinaire m'affirma qu'un jour, étant de garde, il avait entendu le sergent L... se vanter, au poste, devant d'autres sergents de la compagnie, de pouvoir faire mourir un homme après quarante-huit heures de tortures, sans qu'il y eût aucune trace de violences, et sans que le médecin le plus exercé pût y voir autre chose qu'une mort naturelle. L..., qui était marié et père de deux enfants, habitait en ville, non loin du dépôt de la compagnie. Les jours qui suivirent l'interdiction des fers, les voisins de L... étaient réveillés par des cris et des gémissements qui semblaient provenir du logement occupé par le sergent et sa famille. D'abord, ils ne s'en étaient pas émus outre-mesure ; mais une nuit, au milieu des cris, ils crurent distinguer des appels au secours, et un voisin résolu enfonça la porte. Voici ce qu'on vit alors. L..., un genou sur la poitrine de sa femme terrassée et bâillonnée, s'efforçait de passer aux poignets de la malheureuse des menottes réglementaires apportées de la compagnie. Auprès, les deux loupiots gisaient, des fers aux pieds et aux mains et un bâillon entre les dents. Les voisins voulaient lyncher le sergent, qui n'échappa que par miracle. Il y eut plainte à l'autorité militaire, puis enquête qui démontra que chaque soir L...

emportait ainsi de la compagnie toute une collection de pedottes et de menottes, et qu'il satisfaisait à loisir sur sa femme et sur ses propres enfants ses instincts de tortionnaire. Mais l'affaire fut étouffée. L'autorité militaire fit rapatrier en Corse les enfants et la femme de L..., et celui-ci fut envoyé dans le sud, où il prit le commandement du détachement de disciplinaires d'El Oued.

Quelques mois après cet événement, le capitaine de la compagnie rendit compte au général commandant la subdivision de Batna qu'il venait de faire expédier au détachement d'El Oued un certain nombre de sacs de pommes de terre destinées à l'ordinaire des hommes de ce détachement. Une semaine plus tard, le général de subdivision arrivait inopinément au camp d'El Oued, à l'heure, précisément, où le cuisinier du détachement préparait le repas du matin. Le camp d'El Oued avait été dénommé par les disciplinaires le Camp de la Faim et, autrefois, deux disciplinaires de ce détachement avaient été traduits devant le conseil guerre de Constantine pour avoir dérobé un chameau aux Sokhars d'un convoi de ravitaillement et l'avoir tué derrière une dune afin d'en consommer la viande avec leurs camarades (1).

Or, le général, qu'avait frappé l'état de délabrement extrême des hommes de ce camp, s'étonna de la faible quantité de vivres remis au cuisinier pour la confection du repas et, en particulier de l'absence de ces pommes de terre dont le capitaine lui avait précédemment annoncé l'envoi ; il pria L... de lui présenter les cahiers de comptabilité d'ordinaire du détachement. L... s'excusa, disant que, peu habitué à la vie au camp, il n'avait pas su rationner rigoureusemment ses hommes et que les vivres du dernier convoi étaient épuisés ; quant à ses livres d'ordinaire, il affirma les avoir envoyés au dépôt de la compagnie, à Biskra, aux fins de vérification, comme il devait le faire tous les mois. Cela parut très invraisemblable au grand chef qui, pour en voir le cœur net, s'adressa aux hommes eux-mêmes. Ceux-ci, par crainte, sans doute, de trop cruelles représailles, n'osèrent pas formuler de plaintes trop précises sur l'insuffisance de la nourriture, mais ils avouèrent n'avoir jamais mangé de pommes de terre depuis leur arrivée au détachement. En toute hâte, le général qui maintenant savait à quoi s'en tenir, s'en revint à Biskra et donna l'ordre au capitaine de rappeler immédiatement le sergent L.... de le mettre en prison et d'établir contre lui une plainte en conseil de guerre pour vol au préjudice de l'ordinaire de ses hommes. Huit jours après, L..., remplacé à El Oued par un autre sergent, revenait à Biskra où ... il reprenait simplement le commandement de l'escouade qu'il

(1) J'ai vu moi-même, dans le détachement commandé aux environs de Laghouat par le sergent Amadei, des disciplinaires de la 4e compagnie de discipline se disputer les restes d'un mouton à moitié rongé par les chacals qui l'avaient dérobé pendant la nuit. Ces mêmes disciplinaires s'échappaient chaque nuit de leurs tentes pour venir jusqu'à Laghouat où ils pénétraient furtivement dans les casernes du quartier Margueritte, et cherchaient leur pâture dans les baquets d'eaux grasses déposés à la porte des cuisines. J'ai parlé, en un précédent article, de ces soldats du camp de Hassi-Inifel, qui suppléaient au manque de nourriture à l'aide de pâtées ravies au cochon qu'élevait le capitaine Lallemant commandant le détachement de Hassi-Inifel.

dirigeait autrefois, avant son départ pour El Oued. J'étais alors secrétaire du trésorier de la deuxième compagnie de discipline. Quelques semaines après le retour de L.... nous arriva une dépêche du général, réclamant d'urgence les pièces et les procès-verbaux de l'instruction établie contre le sergent L... Le capitaine, mandé en toute hâte, accourut au bureau du trésorier, fit venir L.... et eut avec lui, dans la pièce voisine de celle où je me tenais avec mes deux scribes et dont nous séparait un simple paravent, une longue conversation à voix basse. Quand fut terminée cette conversation, le capitaine reconduisit lui-même L... jusqu'à la porte et, lui frappant familièrement sur l'épaule : « Allons, allons, mon brave, s'écria-t-il en notre présence, dormez sur vos deux oreilles, et comptez sur moi...! » Un mois plus tard, le sergent prévaricateur était nommé adjudant dans un régiment d'infanterie de la métropole.

Et il ne s'agit point là d'une exception ; de telles malversations sont communes à la chiourme. Le commandement d'un camp militaire est généralement pour les sous-officiers une source d'appréciables profits. En dehors des bénéfices illégalement réalisés sur l'ordinaire des hommes, il est une autre spéculation rémunératrice. C'est celle effectuée sur le travail même des militaires. Le nombre maximum d'heures de travail quotidien que doivent effectuer les condamnés militaires loués à un entrepreneur est de dix heures, et le sous-officier commandant le détachement doit veiller avec soin à ce que ce nombre ne soit point dépassé par l'entrepreneur.

Mais, à la suite d'une entente entre celui-ci et les sous-officiers qui y trouvent tout bénéfice, il arrive souvent que les condamnés soient astreints à une tâche de seize à dix-huit heures par jour, — des heures cruelles et pénibles qui commencent bien longtemps avant l'aube, se prolongent sous le soleil ardent et ne se terminent que dans les ombres avancées du soir, de longues heures silencieuses que troublent seulement la chute régulière et sourde des pioches lourdes aux bras fatigués, les rauques clameurs des indigènes armés qui surveillent, et les menaces de la chiourme lorsque des yeux se distraient momentanément de la tâche pour implorer un instant de répit.

Parfois, un homme tombe, terrassé par l'effort, la fièvre et les misères. Il faut avoir vécu dans ces camps effroyables pour imaginer ce que peuvent souffrir les malheureux que le sort y a conduits. Mais, au milieu de toutes les tortures physiques et morales, un désespoir surtout domine : celui de jamais échapper peut-être (tant est facile la plainte qui fera augmenter de quelques années par le conseil de guerre la peine actuelle) à ses bourreaux, et aussi une sensation d'irrémédiable abandon, d'isolement, d'éloignement de tout secours et de toute pitié, qui bientôt prime les misères plus précises, envahit l'être à l'exclusion de toute autre pensée, rend fou.

J'ai déjà donné quelques exemples de la façon dont les condamnés militaires étaient traités dans les camps. J'ai montré le sergent Sieval-

dini, au camp d'El Affroun, faisant déshabiller complètement les hommes punis de son détachement, et leur faisant passer la nuit, en pleine neige d'hiver, attachés aux roues d'un camion. Et cet autre sergent qui, au camp de Bou-Guezoul, refuse de reconnaître malade le nommé Cérié (1), le fait déshabiller par les tirailleurs indigènes de garde, lui met les fers aux pieds et aux mains, et le laisse ainsi quarante-huit heures au milieu d'un nid de fourmis. Puis, encore, au camp de Bellevue, le sergent Romani, faisant attacher au bord de la feuillée où viennent évacuer les hommes du camp le nommé Amache, pris par les fièvres au chantier ; durant la nuit, Amache meurt là ; le médecin-major de Baghar ne consent qu'après de longs pourparlers à donner le permis d'inhumer. Et le sergent Sorba, chef d'un détachement des environs de Bou-Guezoul, qui le soir, à la rentrée au camp après le travail de la journée, fait sortir des rangs ceux des hommes que l'entrepreneur lui a signalés comme ayant montré le moins d'ardeur au chantier, les prive du repas du soir malgré les dix-huit heures d'effroyable tâche qu'ils viennent d'accomplir, contraint chacun d'eux à creuser devant les tentes une fosse de six pieds de profondeur, les fait mettre ensuite à la crapaudine par ses tirailleurs et, à l'aide de cordes, fait descendre les misérables au fond des fosses qu'ils viennent de creuser et où ils demeurent jusqu'au lendemain matin, à l'heure qu'il faut repartir pour le chantier.

Indéfiniment pareils, de tels faits abondent, quotidiens, aussi effroyables, aussi atroces, issus des mêmes imaginations, sans que les bourreaux aient à craindre des réclamations,— réclamations que les hauts chefs, d'ailleurs, n'écouteraient pas, et que les plaignants, en tous les cas, expieraient de façon cruelle (2).

Mais ce sont là tous moyens extra-réglementaires. Les punitions portées au règlement sur les établissements de détention militaires ont

---

(1) Car il n'y a pas de médecin attaché à ces camps. La visite médicale est passée par le sous-officier, chef de détachement.

(2) Malgré l'étroite surveillance qui entoure les camps de condamnés militaires, et malgré les dangers encourus, il arrive quelquefois qu'un détenu parvienne à échapper aux bourreaux par la fuite. De rapides recherches sont faites, l'homme est déclaré déserteur, et tout est dit. Mais il arrive aussi quelquefois que des disparitions fortuites, qualifiées désertion par la chiourme, soient commentées diversement par les camarades du disparu ; le soir, sous la tente, des accusations très nettes sont formulées à voix basse, apparentant la disparition de l'homme et tel coup de feu lointain, entendu, au moment présumé de la disparition, à quelque distance du chantier ou du camp. Mais ce ne sont là que des on-dit, et, malgré les affirmations des détenus militaires qui, au mois de décembre dernier encore, me narraient de semblables suspectes disparitions, citaient des faits et des noms, je veux rien avancer, les preuves manquant, et je sais avec quelle aisance, dans les milieux militaires, s'accréditent les plus extraordinaires légendes.

Avec certitude — et pour cause — je citerai néanmoins le fait suivant. Je laisse la parole au principal intéressé, le soldat Fourmann, de la 4e compagnie de discipline, qui faisait partie de la colonne, composée de disciplinaires et de condamnés de travaux publics, chargée d'établir la ligne télégraphique entre Gardaïa et les postes avancés du sud algérien. La colonne des disciplinaires était commandée par ce fameux lieutenant Quantin dont la presse eut à s'occuper à diverses reprises... « A l'étape de Bou-Trifine, dit Fourmann, vers

aussi leurs atrocités. Indépendamment des peines prononcées par les conseils de guerre dont les condamnés militaires continuent à être toujours justiciables, la seule punition qui puisse être infligée aux détenus des prisons militaires, des pénitenciers et des ateliers de travaux publics est la punition de cellule. La moindre faute, la moindre négligence peut être punie aussitôt de plusieurs jours de cellule, et je me souviens encore de ma première stupeur, alors que, campé avec les autres chasseurs d'Afrique, mes camarades, près du pénitencier militaire de Douëra où nous faisions étape, je vis un adjudant de la chiourme de ce pénitencier infliger quinze jours de cellule à un détenu militaire qui s'était écarté de son chantier proche pour venir se rafraîchir à l'abreuvoir de notre campement. Je devais être initié d'autre façon, plus tard,

Un sergent ordonne quatre jours de cellule; un sergent-major et un adjudant peuvent porter cette punition à huit jours et à quinze jours, un lieutenant à trente jours et le commandant de l'établissement à soixante jours. La nourriture quotidienne des punis de cellule se compose exclusivement de *deux « quarts » de pain et de deux litres d'eau*. Tous les quatre jours, il leur est donné une gamelle de bouillon. Et ils restent des semaines à ce régime, dans la solitude épouvantable des cachots militaires, sans air et sans lumière, privés d'un sommeil qui se refuse au bout de quelques jours.

Peu à peu tous les sentiments s'éteignent, les haines même s'apaisent et il ne reste plus que l'instinct de conservation qui se précise dans la sensation affreuse de cette faim qui vous ronge, sans trêve, et de la santé qu'on sent fuir. Quelquefois, des cris, des rugissements partent d'une cellule; des sergents accourent, revolver au poing; on ouvre la porte du cachot, et l'homme apparaît, les vêtements en lambeaux,

---

cinq heures du matin, au moment où nous allions lever le camp pour reprendre notre route vers le sud, je réussis à m'évader. Exténué par la dysenterie qui me minait depuis plusieurs jours, ayant tout à souffrir de mes chefs, c'est sur moi, faible et grêle, que s'acharnait le lieutenant Quantin, et il ne se passait pas de journée, sans que je fusse attaché à la crapaudine ou frappé. C'est pourquoi j'avais préféré fuir afin d'arriver jusqu'à Laghouat où je voulais déposer une plainte entre les mains du commandant supérieur. Le malheur voulut que je me trompasse de route. Au lieu de revenir sur mes pas, je me perdis et filai sur l'étape suivante. Il y avait à peine une heure que je marchais, quand j'entendis derrière moi le bruit de la colonne en marche; je me cachai dans une touffe d'alfa; tout à coup, le galop d'un cheval appela mon attention. Le lieutenant, bride abattue, arrivait sur moi, revolver au poing. Je dus me rendre et expliquer au lieutenant Quantin les raisons de mon évasion, et mon intention de me rendre à Laghouat, où je voulais implorer la protection du commandant supérieur. Une colère folle s'empara de l'officier. — Ah! tu veux me faire arriver des histoires, s'écria-t-il. Eh bien! apprends que les gens qui me veulent du mal, je les supprime, et c'est pourquoi je vais te tuer comme un chien!... Je crus ma dernière heure venue; je tombai à genoux; et contre ma tempe je sentis le froid du canon de l'arme... Mais soudain, derrière un accident de terrain un chant retentit. C'étaient les soldats du train, qui, en avant de la colonne, arrivaient avec les mulets porteurs des bagages. J'étais sauvé. — Tu as de la chance, me dit celui qui allait être mon assassin. Mais nous nous retrouverons, et tu ne m'échapperas pas... »

Huit jours après, Fourmann était en prévention de conseil de guerre pour refus d'obéissance, et le conseil de guerre le condamnait à deux années de prison.

l'écume aux lèvres, les yeux hagards, menaçant et terrible. Il est devenu fou furieux. La chiourme s'élance en foule, et les fers et le bâillon réduisent le malheureux.

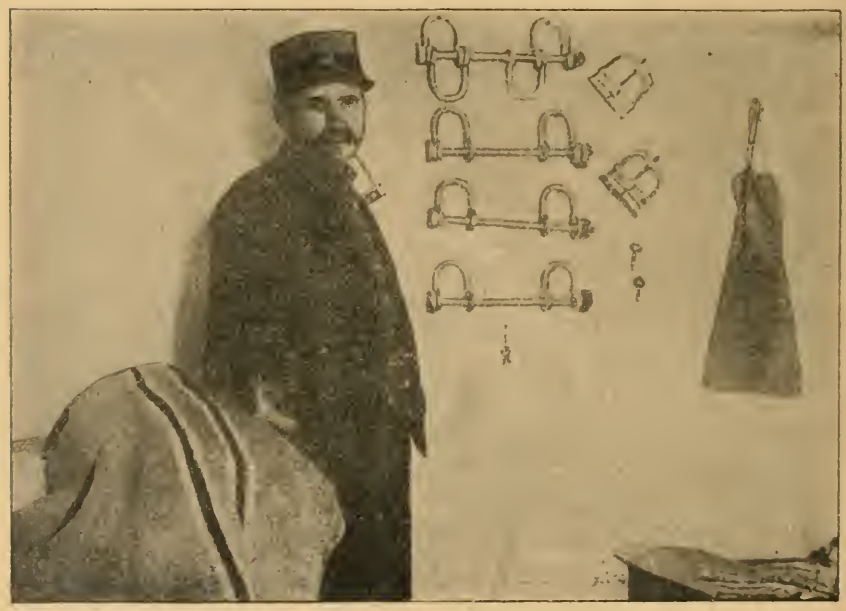
Il est encore une punition toute spéciale que peuvent seuls infliger le ministre de la guerre et les généraux en chef. C'est la punition de quatre-vingt-dix jours de cellule. Cette punition, très fréquente, est des plus redoutées. Les hommes les plus robustes y laissent leur santé, et souvent une civière est nécessaire pour transporter de sa cellule à l'hôpital

Intérieur du Fort Bab-Azoun où se trouvait le « quartier des ténébreuses », réservé aux punis de quatre-vingt-dix jours de cellule.

l'homme qui vient de terminer cette effroyable punition. Il y a peu de mois encore, la punition de quatre-vingt-dix jours de cellule était subie uniquement à la prison militaire d'Alger où un quartier cellulaire spécial — surnommé le quartier des « ténébreuses » — était affecté aux condamnés militaires qui venaient y subir cette peine. Non seulement les détenus des établissements militaires d'Algérie, mais même les condamnés des prisons militaires de France ou des pénitenciers d'Albertville et de Bicêtre, à qui était infligée cette punition, venaient la subir au « quartier cellulaire » d'Alger. Le général André a prescrit récemment que les « quatre-vingt-dix » seraient désormis subis dans chaque établissement de détention. Il a prescrit en outre que ces punitions seraient interrompues toutes les semaines pendant quatre jours, au bout desquelles elles seraient reprises pendant une semaine, et ainsi de suite jusqu'à complète expiration de la punition infligée. Certes, cette mesure serait déjà un sensible progrès si elle était intégralement

appliquée. Mais ce sont-là des prescriptions ministérielles dont se soucient fort peu la plupart des commandants d'établissements de détention militaire, et surtout les commandants de détachements de détenus. Et il arrive encore qu'à la suite de punitions accumulées, le nombre de mois pendant lesquels certains hommes demeurent sans interruption au fond d'un cachot, au régime du quart de pain, dépasse de beaucoup une année...

Je dirai peu de chose des « fers » que le général André affirmait récemment avoir définitivement interdits le 8 avril 1901 dans les établis-



Le sergent, commandant le détachement de Staouëli, auprès de ses instruments de torture. (Photographie prise dans la chambre du chef de détachement de Staouëli, par M. Charles Vallier, le 15 décembre 1901.)

sements de détention mi itaire. Je cite ses paroles : « *J'ai remarqué une chose ; c'est que des instruments d'un autre âge, dont l'usage était interdit, existaient encore ; ils étaient relégués dans des coins. J'ai prescrit de verser ces instruments à l'artillerie qui est chargée de tenir compte de ces objets...* » Or, la photographie ci-jointe a été prise par moi le 15 décembre dernier, c'est-à-dire neuf mois après l'interdiction des fers, dans la chambre du sous-officier commandant le détachement de Staouëli où ils étaient presque quotidiennement en usage. Pour ce détachement, composé alors d'une vingtaine d'hommes seulement, le chef de détachement disposait de trois paires de pedottes, de quatre paires de menottes, d'une paire de ces doubles-boucles interdites dans les établissements pénitentiaires de la Guyane et de la

Nouvelle-Calédonie, au cours de l'affaire Dreyfus, par le ministre des colonies (1), et de plusieurs paires de poucettes. Les chefs des autres détachements n'avaient rien à envier, sous le rapport des fers, au détachement de Staouëli, et si, dans un pénitencier militaire, celui de Bône, le commandant de l'établissement se décida à suivre momentanément les prescriptions ministérielles en retirant à les fers la chiourme, celle-ci s'ingénia à trouver d'autres instruments de supplice,

Détenu militaire à la crapaudine, gardé par un tirailleur armé.

pour le moins aussi cruels que ceux dont le ministre venait de... découvrir l'existence; et les cordes mouillées combinées avec les chevilles de bois habilement disposées remplacent avantageusement les fers retirés, çà et là, en de rares détachements. Quelques sergents, même, ont fait fabriquer par des forgerons de nouveaux modèles de pedottes et de menottes, et j'ai cité, en d'autres articles, des noms et des faits.

Le règlement sur le service intérieur des établissements de détention militaires d'Algérie est commun aux pénitenciers militaires et aux ateliers de travaux publics.

La peine des travaux publics, malgré la confusion à laquelle pourrait prêter sa dénomination, n'emporte avec elle aucun caractère d'infamie. Elle ne peut être prononcée que pour des délits militaires, et jamais pour des délits de droit commun. Le paragraphe 820 du rapport fait au

(1) Par la forme officielle de cette interdiction, on pourrait croire que le supplice de la double boucle avait été prévu par un règlement. Point. Il sortait de l'imagination de quelque gardien du bagne.

corps législatif, le 25 avril 1857, par le rapporteur de la commission chargée d'examiner le projet du code de justice militaire (celui en vigueur actuellement) dit ceci : « La peine des travaux publics offre cet avantage précieux qu'elle n'expose pas des militaires, chez qui le sentiment de l'honneur est vivant, au contact d'hommes déjà pervertis. Le coupable garde, dans ces ateliers, ses habitudes d'activité, au lieu de languir dans le repos honteux et stérile de la prison ; on l'y emploie

L'intérieur de l'atelier de travaux publics de Mers El Kebir, près Oran.

à des travaux qui, sans dégrader l'âme, fatiguent le corps et domptent la volonté... » Il est inutile d'insister sur l'hypocrisie de ces paroles. J'ai montré plus haut à quel genre de travaux étaient employés les détenus militaires des camps algériens, et à quel genre de spéculations l'autorité supérieure se livrait avec eux.

Le minimum de la peine de travaux publics que peut prononcer un conseil de guerre est de deux années, et le maximum de dix ans. Dans le cas de condamnations successives, les peines militaires ne se confondent pas, et se subissent successivement, intégralement — à moins qu'une grâce spéciale n'intervienne (1). Dans les ateliers de travaux

(1) Des tableaux de grâce sont établis deux fois par an (quatre fois par an, pour les petites peines, dans les prisons et les pénitenciers militaires), et les condamnés peuvent ainsi bénéficier de réductions de peine ou même de la libération définitive. Mais ce sont là des chances inespérées, et le nombre est minime de ceux qui, à chaque tableau-grâce, bénéficient ainsi de quelques faveurs. La moindre punition de cellule entraîne la radiation du tableau de grâce, et recule, de plusieurs années quelquefois, une nouvelle inscription sur les listes de proposition pour la grâce. Et j'ai montré plus haut combien la punition de cellule était facile, puisqu'un simple sergent, pour la moindre vétille, peut en infliger quatre jours.

publics, les provocations à la rébellion et à l'outrage sont fréquentes de la part de la chiourme, et conséquemment les comparutions devant le conseil de guerre. La moindre faute contre la discipline y conduit, et il n'est pas rare de voir des hommes de vingt-cinq ans à peine, dont le nombre total des années à passer dans un atelier de travaux publics, à la suite de comparutions successives devant le conseil de guerre, dépasse un demi-siècle. J'ai connu un garçon de vingt-sept ans pour qui ce total s'élevait à cent vingt-trois années.

On admettra donc facilement que le désespoir s'empare alors de ces malheureux, de ces innocents — oui, de ces innocents — dont la vie sacrifiée ne sera plus maintenant, jusqu'à la fin, qu'une longue suite de tortures et d'humiliations. Lorsque se sont accumulées de la sorte les années de travaux publics, il n'est plus pour ces hommes qu'une seule expectative : celle de fuir, par des procédés quelconques, le bagne odieux. L'évasion est un de ceux-là — mais si difficile, si périlleuse, si impossible, presque, à moins d'extraordinaires circonstances propices ! Aussi, voici pour échapper aux bourreaux le procédé le plus habituellement employé : C'est parmi les désespérés des ateliers de travaux publics que s'est accréditée la légende que le régime imposé aux travaux forcés était enviable au prix des traitements subis dans les ateliers de travaux publics. L'analogie des dénominations de ces peines incite naturellement à la comparaison. Il m'est arrivé souvent à moi-même, alors que les colonnes dont je faisais partie rencontraient quelque convoi de ces misérables, et qu'à l'étape je me retrouvais le soir avec eux, d'entendre de leur bouche, à ce sujet, les récits les plus invraisemblables, issus d'imaginations talonnées par la souffrance et par la faim. Mais ceux-là seuls qui, la faim aux entrailles et le désespoir au cœur, loin des affections à jamais perdues, sous le seul fouet cruel du chaouch impitoyable, durent se soumettre quand même aux labeurs cruels qui tuent les corps et vident les âmes, peuvent comprendre. Peu à peu, la vision de la chaîne plus douce, de la souffrance atténuée, s'infiltre, s'incruste, s'impose. Le changement de bagne apparaît à cette heure la propice évasion, et on ne tarde pas à rechercher les moyens qui le feront obtenir. Ces moyens sont élémentaires : le catalogue pénal les énumère tout au long. Il n'y a qu'à choisir. Mais, à vrai dire, l'idée du crime ou de l'infamie répugne à ces hommes — braves gens, tous — dont le seul crime, jusqu'ici, fut de n'avoir point su baisser la tête sous l'insulte et plier les reins sous les coups. Ils ont trouvé un moyen terme. Le code de justice militaire punit de « mort avec dégradation » le fait d'incendie d'édifices, d'ouvrages ou bâtiments militaires ; cependant, cette peine peut être réduite aux travaux forcés à temps en cas de circonstances atténuantes. Or, on le sait, en matière de crime, l'intention dûment prouvée vaut le fait, la tentative est punie comme le crime lui-même. Donc, en pareil cas, le simulacre suffira, et l'insignifiance du dégât assurera au coupable le bénéfice des circonstances atténuantes, c'est-à-dire les travaux forcés, le but, — le rêve. Et alors, voici ce qu'ont imaginé ces hommes, qui n'ont plus, pour fuir leurs bourreaux, que

cette issue désespérée. C'est une simple et facile formalité à remplir. Ils rassemblent en un petit tas, au milieu du cachot où ils sont enfermés, ou bien sur le dallage d'une chambre, quelques brindilles, les morceaux d'un balai ou, le plus souvent, la paille d'un traversin, y mettent le feu, puis, font constater par un sergent de la chiourme leur... tentative volontaire d'incendie ; ils sont traduits devant le conseil de guerre qui — sans être dupe toutefois — complète la formalité de l'acte accompli par la formalité de la condamnation : vingt ans de travaux forcés ordinairement. Et les bagnes de Nouméa et de la Guyane comptent un forçat de plus.

La peine des travaux publics étant une peine militaire, l'exclusion définitive de l'armée à la suite d'une condamnation infamante interrompt définitivement, en droit, la peine militaire, et c'était là, autrefois, pour les condamnés à des peines militaires de longue durée, un facile moyen de mettre un terme à leurs souffrances. La peine civile de la réclusion, entraînant la dégradation militaire et par conséquent l'exclusion de l'armée, était la peine ordinairement choisie par les condamnés militaires : le simulacre d'un acte puni de réclusion par le code pénal ou par le code de justice militaire suffisait; c'était le plus souvent un simulacre de vol avec effraction dans l'intérieur de l'établissement ou encore un faux apposé sur une pièce quelconque, dérobée dans un quelconque bureau du greffe, ou bien encore une insulte à l'adresse du drapeau, acte puni de réclusion par le code de justice militaire : et le condamné qui avait à purger par exemple une cinquantaine d'années de travaux publics, pouvait ainsi, par une condamnation à la peine de réclusion, être libre à l'expiration de cette peine, c'est-à-dire après dix ans, cinq ans même, quelquefois moins, de détention dans une maison centrale — puisque la dégradation militaire l'avait exclu de l'armée, et conséquemment de la participation à la juridiction et aux peines militaires. Mais le nombre considérable de faits semblables portés devant le conseil de guerre donnèrent l'éveil, et depuis quelques années, les condamnés militaires à une peine infamante sont renvoyés, à l'expiration de cette peine, dans l'établissement de détention de Coléah (province d'Alger), spécial aux *exclus*, où ils accomplissent le nombre d'années qu'ils avaient à purger de peines militaires avant leur condamnation à la peine de réclusion.

Il est encore un autre moyen échappatoire courant. C'est celui de la condamnation à la peine de mort, basé sur l'espoir en la clémence du chef de l'État. La peine de mort prononcée par les conseils de guerre est commuée souvent en peine de détention à temps (cinq, dix, quinze ou vingt ans, suivant le décision du chef de l'État). Cette peine de détention est subie à la maison centrale de Clairvaux, où un quartier spécial est réservé aux condamnés à mort militaires dont la peine fut commuée ; à l'expiration de leur peine de détention, les militaires sont remis définitivement en liberté. Pour obtenir cette condamnation à mort, une voie de fait sur un supérieur est nécessaire : mais les gradés de la chiourme ayant, en cas de voie de fait, droit immédiat de mort sur les détenus qui

s'en rendent coupables, ceux-ci ont soin de s'adresser à un gradé d'un autre corps que celui de la justice militaire : — le plus souvent, au médecin-major qui passe la visite médicale, à un officier de visite ou à tout autre supérieur étranger à la chiourme ; quelques-uns même, que l'éloignement dans un camp du sud ne permet pas d'être mis en présence d'autres gradés que ceux de la chiourme, n'hésitent pas à commettre un fait justiciable du conseil de guerre — une lacération d'effets d'uniforme, par exemple (une « salade », en argot de travaux publics) — afin de se livrer à une voie de fait sur un des membres du tribunal militaire qui le jugera pour cette lacération d'effets, et ils n'auront pas à craindre ainsi le revolver de la chiourme. Une chiquenaude, un bouton ou un képi lancé dans la direction du supérieur et l'effleurant, suffisent pour obtenir la condamnation à mort convoitée. Mais c'est là un moyen dangereux, bien que fréquemment employé ; les conseils de guerre ne se décident pas toujours à prononcer la condamnation à mort, et se contentent d'augmenter de dix années de travaux publics le bilan des condamnations du prévenu ; je sais des hommes qui, depuis des années, recherchent de la sorte la condamnation à mort qui les délivrera, mais, poursuivis par la malechance, c'est en vain que se succèdent leurs comparutions devant les conseils de guerre ; ceux-ci persistent à prononcer des peines de travaux publics, dont les années vont s'accumulant interminablement. Quelquefois aussi, la clémence escomptée du chef de l'État se refuse, et les douze balles du peloton d'exécution viennent délivrer enfin le misérable.

La peine de mort prononcée par les conseils de guerre est de deux sortes : la peine de mort avec dégradation militaire, et la peine de mort simple. Le rapporteur de la commission chargée, en 1829, d'examiner le premier projet du code de justice militaire, s'exprimait ainsi : « La commission a pensé que le législateur attacherait en vain l'infamie à un fait coupable, si l'opinion publique se refusait à y reconnaître cette immoralité profonde, cette perversité du cœur, et cette soif du sang qui entraînent au vol et à l'homicide. Déjà, cette distinction entre les crimes communs et les crimes militaires se trouve dans les codes étrangers ; et même, il existe des différences dans l'exécution de la peine. Ainsi, la loi militaire helvétique connaît la mort avec infamie ou sans infamie. La première est reçue par derrière, et la seconde par devant... » (C'est la même différence que celle existant aujourd'hui en France entre la « mort avec dégradation militaire » et la « mort simple ». Cette dernière est considérée comme une « mort au champ d'honneur », malgré qu'elle soit l'exécution d'une condamnation prononcée. La première, au contraire, conserve tout son caractère d'infamie). « ... La disposition que nous vous prions d'admettre, ajoutait le rapporteur, est tellement dans nos mœurs militaires, et par conséquent inhérente à l'honneur français, que naguère, un militaire condamné à la peine de mort pour voies de fait envers son supérieur refusa une commutation de peine. La mort lui paraissait préférable aux travaux forcés, parce qu'il n'attachait à la peine capitale, encourue pour insubordination, aucun caractère d'infamie et de déshon-

neur... » Mais pour légitimer la sévérité excessive de ces peines, le rapporteur s'exprimait ainsi : « ..... La raison n'aperçoit pas pourquoi le militaire, sujet de la loi comme citoyen, puni comme citoyen, ne jouirait pas du bénéfice de la loi générale... L'ordre des idées est ici bien différent. On se méprendrait, de nos jours, si l'on ne prétendait à l'obéissance aux lois que par la terreur des châtiments : mais si l'intimidation n'a cessé d'être, et doit rester toujours une des conditions essentielles de la pénalité, c'est surtout à la peine militaire qu'il est indispensable de l'attacher. Le soldat trouve dans sa conscience une lumière et un guide, quand il s'agit de l'ordre purement moral ; en présence du vol ou du meurtre, il est averti d'avance : mais il n'a pas du devoir militaire la même notion vive et profonde : il faut que l'esprit s'élève jusqu'à des considérations, qui justifient la gravité de la peine par la gravité du danger social, mais ne sont point accessibles, au même degré, pour toutes les intelligences. La pénalité militaire doit donc apparaître redoutable toujours ; il faut qu'elle saisisse l'imagination et l'âme du soldat. Voilà pourquoi on l'avertit, à chaque instant de sa vie militaire, pourquoi toutes ces punitions sont inscrites dans son livret : pourquoi l'exécution des peines militaires est entourée d'un appareil particulier... »

Ces arguments se passent de tous commentaires.

Malgré l'erreur répandue, la peine de mort s'applique toujours aussi couramment — en Algérie et aux colonies surtout — et ces dernières semaines ont été ensanglantées encore par deux exécutions : l'une, à Tunis, d'un soldat de l'établissement militaire de Ti-Bourzouk ; l'autre (25 mars dernier), à Oran, du soldat Guiguen, appartenant au 2e étranger. Cette exécution fut particulièrement émouvante, et c'est avec la note — communiquée aux journaux par les agences — que je terminerai cet article. Nulle conclusion ne serait préférable : « Au réveil, Guiguen demanda la permission de voir les quatre autres condamnés à mort de la prison. Au poteau d'exécution, il refusa le bandeau, s'agenouilla et cria aux hommes du peloton : « Vous pouvez y aller ! » Après le feu de salve, Guiguen, qui n'avait pas été tué, replia lentement ses bras autour de sa poitrine, comme pour comprimer la douleur qu'il ressentait. Un premier coup de grâce fut donné immédiatement. Le major, accouru, ordonna un deuxième coup de grâce. Guiguen, qui comptait une vingtaine d'années de service, laisse une veuve et un enfant. »

CHARLES VALLIER

Sept photographies prises par l'auteur au moyen de la PHOTO-JUMELLE CARPENTIER.

Le Père Perdrix [1]

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE III

Ce fut une vie où les jours se poussaient avec lenteur et conduisaient un homme au pays des yeux clos. Jean se levait à sept heures, puis descendait et disait bonjour à ses parents. Ils répondaient par un bonjour râpeux et posaient devant eux leurs sentiments comme un mur. Autrefois, il y avait le matin des histoires de rêves ou quelqu'un de ces souvenirs que l'ombre fait mûrir et que l'on cueille en commençant la journée comme un fruit du cœur.

Ils ne se rencontraient guère tous les quatre qu'aux moments des repas. On traînait les chaises jusqu'à la table, elles râclaient les carreaux et c'était encore là un sujet d'observation : « Ne râcle donc pas tant le carreau avec ta chaise. » Une fois, il y avait un carreau déjà cassé et Jean le heurta si malheureusement que l'angle en fut descellé : « C'est toujours la même chose. Jamais de ta vie tu ne pourras avoir d'attention. Si nous ne prenions pas plus de précautions que toi, tous les ans il faudrait dépenser de l'argent à des réparations. » A la soupe du matin, tout allait bien, parce qu'en cas de danger Jean n'avait qu'à précipiter le mouvement. Après avoir mangé, il versait un peu de vin dans son verre et Pierre Bousset donnait un coup d'œil. Si parfois la bouteille était vide, la mère se levait en disant : « Il faut encore que je descende à la cave. Ici, personne ne prend soin de mes jambes. »

Mais certains jours, le repas de midi était chargé. Cela se reconnaissait à une forme de silence qui semblait entourer chacun et qui eût jailli sous un choc. Alors Jean se tenait

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 mai, 1er et 15 juin 1902

coi. On ne lui refusait pas la nourriture parce qu'on doit entretenir la santé, et Pierre Bousset qui avait connu la faim dans son enfance la sentait peser sur les autres et se souvenait des jours où un morceau de pain eût doublé sa vie. Assez souvent Marguerite, qui avait dix-huit ans, et dont l'estomac était capricieux comme une femme, ne voulait goûter à rien et faisait des façons de précieuse. On lui en mettait dans son assiette et il fallait qu'elle le mangeât sous l'œil de sa mère ou qu'elle consentît à ne plus être plainte lorsqu'elle avait mal à la tête. Le frère avait le défaut des dépensiers et était porté sur la pitance beaucoup plus que sur le pain. Son père lui en taillait de gros morceaux et à la fin du repas il y avait un reste, des croûtes inutiles, qui durcissent dans un coin du buffet et qu'on est obligé d'employer pour la soupe. Alors Jean gardait une extraordinaire attitude, à la fois raide et flexible, prévoyait les actions comme un gibier adroit et se tassait bien dans son gîte pour qu'aucun bout d'oreille n'en dépassât. Un peu plus tard, quand la mère avait versé le café dans les verres, c'était fini. Pierre Bousset retournait au travail, l'autre débarrassait la table, l'on pouvait laisser ses sentiments remonter, et considérer le monde en leur compagnie. Jean roulait sa cigarette, sans crainte, la mère était moins tenace, et elle avait beau dire : « C'est la bêtise des bêtises. Fumer ! Prendre son argent pour l'envoyer en l'air. »

Ils déjeunaient vers midi un quart et parfois Jean s'était attardé sur le banc. On décida qu'on ne l'attendrait plus parce qu'il n'y avait rien de mieux que d'être à l'heure et que, rôder pour rôder, il devait comme les autres faire figure à la maison. On le considérait comme un mouton perdu, comme une oie qui peut être à la fourrière et dont on ne s'occupe qu'au moment du coucher.

— Tu n'es donc même pas capable de te renserrer?

Et on lui montrait sa part qui refroidissait dans le plat.

Cela arrivait surtout à propos d'une pensée, et Jean s'exerçait à ne pas éveiller leurs pensées. Il avait des docilités de bon fils et disait en lui-même : « Oui, maman ! Oui, papa ! » Tout simplement il prononçait ces paroles, comme si l'ombre même d'un désir eût éveillé un orage. A certains

de leurs gestes, une terreur le prenait et il s'écriait : « Ça vient, ça y est! » Il suivait les pentes des conversations, voyageait avec prudence, prévoyait les cahots, les trous, les dégringolades et se tenait ferme, les yeux devant lui, pour la seconde de l'abattage. Il n'aimait pas répondre. C'était une petite fille qui avait besoin de s'asseoir auprès des gens et de sentir leurs yeux couler dans les siens. Quand la scène commençait, il fixait la fenêtre. Il y avait, en face, une place avec des marronniers. Jean les regardait d'abord comme on regarde des arbres, puis à chaque mot son cœur allait les rejoindre, entourait l'écorce, se mêlait aux feuilles, les dénombrait avec un fraternel amour, se posait sur une branchette et goûtait à sa sève comme un marron.

Mais Pierre et sa femme avaient beaucoup souffert. Ils s'étaient bâti un fils à l'image de leur province, l'avaient composé jour par jour et, le voyant croître, croissaient en orgueil, étendaient leur âme et regardaient leur vie passée reposer en son ombre. Autrefois, chacun leur demandait de ses nouvelles. Un jour, les dames du château, qui, tous les automnes, faisaient leur voyage de Paris, avaient envoyé un domestique pour savoir « si madame Bousset n'avait pas des commissions pour monsieur Jean ». Ils en furent ébranlés et cela leur semblait quelque chose de grand : une preuve par le consentement universel. Ils avaient toujours des discours à la bouche. Parfois le père omettait un détail, alors la mère le rappelait, et les paroles prenaient de la tournure, jaillissaient, éclairaient, les illuminaient eux-mêmes et sortaient de leur cœur comme des rayons.

Maintenant, ils étaient mortifiés jusqu'au fond de leur orgueil. Les boutiques de charrons, avec de grandes portes ouvertes, sont vastes ; le travail est tout au moins un sujet de conversation et les passants s'arrêtent, regardent et peuvent gesticuler comme à la place publique. Bien des choses entraient avec la lumière par la baie. Ici même, il y avait le cas particulier de Limousin, bavard comme un feignant et qui regardait toujours en l'air au-dessus de sa besogne. C'est par lui qu'on commençait. Les paroles tombaient, on se demandait des nouvelles ; en tout cas, Jean était une des nouvelles. On se renseignait

à son père. Celui-ci répondait : « Il était dans une usine qui marchait mal »; et l'auditeur pensait : « Oui, oui! il raconte ce qu'il veut. » Alors, lui aussi, Pierre Bousset avait peur des discours. Il y avait des moments où la conversation obliquait, montrait certaines tendances, se dévoyait complètement et aboutissait à ce dernier fonds de curiosité qui somnole au cœur des villages : « A propos, Pierre, et votre garçon, est-ce qu'il va bientôt partir? » L'une de ses oreilles écoutait les paroles présentes et l'autre entendait déjà les paroles futures. Parfois, las de les prévoir, il les fuyait, trop lâche pour les parer, laissait là toutes les réponses dont il eût pu se servir, quittait la boutique et allait s'asseoir dans la maison. Limousin clignait de l'œil.

Pierre Bousset n'y tint plus et dit un soir à Limousin :

— Enfin, vous, je vois une chose : c'est que vous renserrez tous les feignants de la ville. C'est loin de faire mon ouvrage.

Limousin fut stupéfait.

— Ah bien, elle est bonne! Voilà la première fois que vous me dites ça.

Pierre Bousset répondit carrément :

— Je n'en veux plus. C'est à prendre ou à laisser.

Limousin le prit carrément à son tour :

— Dites donc, je suis payé aux pièces. Est-ce que c'est votre argent que je mange? Oh! si vous le prenez de cette manière, c'est à laisser.

— Tenez, laissez tout de suite. Je vais vous régler.

Limousin n'en revenait pas.

— Nom de Dieu! Je crois qu'une chose pareille ne s'est jamais vue chez aucun patron. Ne bougez pas! Vous faites le malin, mais vous en verrez peut-être plus long que vous ne pensez.

Ils se quittèrent bêtement. Il y avait cinq ans qu'ils travaillaient ensemble.

Pierre en garda une rage froide qu'il remuait parfois dans sa poitrine. Il ne la sortait guère et se contentait de plier la tête, de mâcher un frein et d'accroître son silence comme sous la poussée d'une nouvelle vie intérieure. D'ailleurs, ce fut l'époque du grand silence dans la maison. Chacun le

regardait devant soi, le constatait une fois encore et retournait à lui avec cette docilité maladive des hommes qu'atteint un fléau : « Enfin, tout de même, à vingt-deux ans, il peut se reprendre, disait la mère. C'est de l'enfantillage. Il a cru qu'on faisait ce qu'on voulait dans la vie. — Conte ton conte, répondait le père. Il a les yeux de quelqu'un qui ne raisonne pas comme le monde. »

Ils vécurent tous les quatre avec des regards du coin de l'œil, avec des silences du fond du cœur et de telles épaisseurs de sentiments que parfois ils croyaient sortir du sommeil. Les heures se perdaient dans la chambre, grelottaient dans l'horloge et n'entraînaient plus ces coulées de pensée commune comme il en est dans les familles. Ils vécurent tous les quatre, face aux murailles, se tournant le dos avec décision et plongeant en eux-mêmes jusqu'à perdre le sens.

Un jour que le père disait à table : « Tel que tu le vois, il n'est même pas capable de retrouver une autre place », Jean répondit : « Qu'est-ce que ça peut te foutre, à toi ? » Les mots grossiers lui sortaient ainsi : tout à coup une boule lui remontait de la poitrine à la bouche.

— Ah ! Qu'est-ce que ça peut me foutre ? Ça me fout que je te nourris et que tu n'es qu'un propre à rien, un imbécile, un mal élevé.

— Tu t'en vantes assez de nourrir les autres. Quand tu es avec les bourgeois pour leurs voitures et que tu leur lèches les pieds pour avoir des pièces de cent sous, on ne dirait plus le même homme.

Il n'y eut pas beaucoup de paroles échangées. Ils se dressaient tous deux, d'un bout de la table à l'autre, comme deux coqs à plumer la même poule. Puis ils s'approchèrent.

Leurs têtes se dressaient, se penchaient en arrière et les grosses bouches rouges sous les moustaches éclataient avec les yeux. Un coup de mâchoire donnait un frisson dans les joues et un autre souffle lançait les poings. Les femmes se levaient aussi, avec des courbes d'enfant qui se gare.

— Finis, Jean ! criait la mère.

— Finis, mon père ! criait Marguerite.

— Merde ! répondaient-ils tous les deux.

Et ils s'avançaient encore. Pierre tendait ses deux poings en arrière.

— Retiens-moi ! Parce que sans ça je lui tape la figure.

— Ne me touche pas, disait Jean. Je m'en fous que tu sois mon père. Je te danserai sur la tête.

Il bondit sur son assiette.

— Ah ! tu me nourris ! Voilà ce que j'en fais !

Et il lançait l'assiette à terre comme un homme qui frappe un dieu. Une autre rage le prit encore au talon. Il donna un coup de pied à la table, en plein, pour chavirer la maison. Il y eut la bouteille, la casserole, les verres. Le verre de Pierre était un vieux verre qui datait d'avant son mariage. Il avait l'habitude de dire : « Mon verre, c'est ma pipe. Gare à moi, quand je le casserai ! » Jean s'en léchait les lèvres.

— Aaaah !... faisaient les femmes.

Il donna encore un coup, et chaque coup retentissait dans ses jambes, dans son dos, dans ses épaules, comme un bon soulagement qu'il fallait.

— Et puis ce n'est pas tout. Je fous le camp. Tu ne me nourriras plus, à présent. Au moins, si je crève, tu ne pourras pas dire que c'est de l'argent perdu.

Il possédait une grosse canne recourbée. Le Vieux les coupait dans les haies, leur faisait subir toute une préparation et vous les donnait avec cet air des pauvres qui se donnent eux-mêmes. Jean saisissait la canne de la main droite, son chapeau de la main gauche, ouvrait la porte et la claquait.

La grande route était d'abord droite, puis elle tournait, et ensuite il y avait une côte. En haut de la côte on apercevait le clocher de l'église, on faisait deux pas et c'était fini de la petite ville. Et c'était fini avec joie et chaque coup de talon battait comme un pouls, rythmait le sang du monde. Il marchait. Ses jambes étaient vivantes au jarret, son cœur allait les nourrir et sa canne semblait le levier qui soulève la Terre. L'air était un peu sec et plein d'un de ces bonheurs sérieux que l'on respire avec une liberté sans phrase. Il était une heure et demie, comme toujours il avait sa montre. Des forces inconnues bombaient les mus-

cles de son dos, surgissaient de l'une à l'autre et se multipliaient à chaque pas jusqu'au bout, jusqu'à la fin des choses. Vers quatre heures, il arrivait dans un village, se détournait pour éviter des maisons sur la route parce qu'il les connaissait, et liquidait tout son passé. Puis il fut au hasard. La grande route était là, les côtes accouraient à lui, le but approchait comme au bout d'un ruban que l'on attire. Un peu avant six heures, il vit un autre village. Le soir tombait, la campagne était brune comme en octobre, le vent qui s'en mêlait semblait sortir des chemins de traverse : Hou hou hou ! comme les loups. On ne sait quoi se levait des champs, le cœur grelottait d'automne et la nuit, par bulles montait de la terre aux nues. Les premières maisons, avec des lumières, sentaient la chaleur et les murmures d'un bon sang. Il lui restait de six à sept francs, il avait dépensé trop d'argent pour son tabac et c'était à se répéter encore : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... Néanmoins il entra dans une auberge. Autour du cercle de la lampe, les femmes cousaient du linge, et leurs cœurs pacifiés, rayonnant autour d'elles, les entouraient d'une somnolence. On ne put lui faire qu'une omelette, il but une chopine et il s'essayait déjà aux économies. Il se levait et époussetait les miettes de pain tombées sur son pantalon, payait, regardait une dernière fois, se sentait engourdir goutte à goutte et frissonnait dans la rue comme un homme qui a perdu ses vêtements de laine.

Il marchait encore ; maintenant la nuit l'entourait et toute son âme était tâtonnante. Brusquement, il ne sut pas où il allait. La route naissait sous ses pas, l'ombre semblait courir et battait ses jambes comme une entrave. Le vin lui restait pourtant : c'était un compagnon généreux ; mais ses sentiments fuyaient déjà, tout autour de sa tête, jusque dans les champs voisins où l'ombre les buvait. Mais... Que faisait-il ?... Et la conscience lui revenait, une conscience d'en bas, où le froid pénétrait, et qui avait besoin de mille raisons. On était en octobre. Une sorte de vent parcourait la plaine, qui vous râclait déjà la peau. Deux fois il croisa des voitures avec des lanternes, et la lumière rayonnait comme le cœur des maisons où vont s'arrêter les voitures. On s'emmi-

toufle de grosse étoffe, le bonheur est dans la paix, il y a des horloges qui comptent une vie de province où tout est fixé.

Il traversait une forêt. C'est une chose à laquelle on s'entraîne depuis l'enfance. Il aperçut à droite, sur l'accotement, une de ces petites cabanes, faites avec un toit et un mur, en terre et en branches, qu'on appelle des cabanes de cantonniers. Bien triste abri, mais cher repos avec un sol sec pour que s'y assoient les loups. Il y avait trois bons côtés contre le vent, et les vagabonds étaient des rois quand il ne soufflait pas par l'ouverture. Tout petit, quand l'on passe en voiture avec son père, on dit : « Voilà des maisonnettes du Bon Dieu, elles ont poussé sur la route pour que les mendiants s'arrêtent et dorment avec leur besace. Mon père, elles ont un trou au toit et deux pierres pour le feu. » Il entra, il n'était pas très grand, mais il devait baisser la tête. Il s'assit sur une pierre, il lui revint des mots du pays : J'ai vu péter le loup blanc sur une pierre de bois. Il posa ses coudes sur ses genoux, il n'avait pas envie de fumer. Octobre s'accentuait et précédait novembre, la nuit s'en emparait en secouant les feuilles mortes et le promenait sous les arbres avec ce frisson sec qui balaie nos derniers courages. Il n'y a pas de maisons dans les bois. Petit Poucet grimpe aux branches et crie : Voici là bas une lumière ; c'est l'étoile du Berger ! D'abord il éteignait sa bougie, puis se glissait à tâtons dans les draps, dont la peau était rugueuse, après quoi il enroulait ses bras autour de sa poitrine, se berçait sur son cœur. La chaleur du lit est une tendresse. Il était seul ! Et la solitude s'épaississait encore à y penser, et il fut si profondément seul qu'aucun sentiment ne le préservait de lui-même et que cela tremblait en son sein comme une faim bizarre.

Vous ne savez pas que la nuit ressemble à la fin du monde. Un dernier goût d'omelette lui remontait encore et il n'y avait plus que cela qui le défendît du désespoir. La terre d'automne a des suintements et l'humidité des vallées pénètre la terre sèche de nos corps. Pourtant il était assis sur une pierre et il la tâta. Alors ce fut comme un esprit de suite, toutes les idées de sa tête avaient touché cette pierre,

s'en imprégnaient et retombaient par tas. Il les sentit descendre. Les unes s'aplatissaient déjà, sur lesquelles les autres venaient choir, s'agitant encore, et il en tombait qui semblaient se poursuivre et agonisaient par couches. Les grands désirs du départ, les respirations de l'aller, les haltes grisantes des hommes libres et ce bonheur qui balance aux regards des voyageurs deux ailes blanches et les guide, tout cela semblait diminuer, rentrait en soi et se penchait sur sa tige comme un parterre que le temps a fané. Il se penchait lui même, il ne lui restait plus que la folie romantique de quelque Jésus ignoré, plus rien qu'un corps sur une pierre dans une nuit d'automne. La cabane bombait son maigre dos comme une arête, de terre et de bois, pareille à quelque misère dont on aperçoit la corde. Et il n'y avait pas même de quoi s'étendre pour dormir, et la nuit entrait par larges plaques, et l'esprit qui veillait la recevait ainsi. Et c'était on ne sait quel socialisme qu'adoptent les enfants et qui leur fait quitter la joie de vivre comme on jette sa poupée. Et il était tout petit, falot, débile, et le vent qui soufflait balançait ses pensées avant de les éteindre. Hi hi hi ! voici comment on pleure.

Il se leva, baissa la tête une dernière fois pour sortir. De chaque côté de la route les bois multipliaient l'ombre et s'enfonçaient en des profondeurs au bout desquelles on devinait tous les pays du vent. Il hésitait encore. Il regardait deux raisons et soupesait la honte d'un retour : « J'ai cru que la folie allait de l'avant et que les hommes étaient perdus », raconta-t-il plus tard. Tout d'un coup il fit demi-tour, lança sa secousse et partit : il était sauvé ! Il marcha longtemps, il respirait l'ombre de loin et marchait encore. C'est qu'il en avait fait, de la route ! Il était bien las, pourtant, mais il gardait une hauteur de la tête, donnait des narines et faisait tout entrer comme une bête qui sent l'écurie.

Il pouvait être une heure de la nuit, lorsqu'il arriva. Il cogna du bâton la porte et entendit la grosse voix : « Qui est là ? » Comme il criait : « C'est moi ! » on ouvrait déjà. Le Vieux était en chemise, ses gros sabots à ses pieds, son bonnet de coton bleu sur la tête. Il n'attendit pas que Jean fût entré, passa ses deux bras à ses épaules et, dans l'ombre, chercha sa bouche. Puis il dit :

— Attends, mon ami, que j'allume la lampe.

La Vieille, couchée dans l'autre lit, avec son bonnet de vieille et sa tête confite, dégagea les couvertures, s'accouda, et rejeta d'un coup le sommeil.

— Tu es donc revenu, mon petit ?

Le Vieux racontait alors :

— Je me suis dit : Ils ne savent pas le prendre, cet enfant. Mais pour moi, il ne peut pas s'en aller comme ça. Et je préparais ton retour.

C'était une lampe fumeuse et sans verre, dont le feu sautait pour un rien, semblait une boule troublée, puis rentrait au repos.

Il dit encore :

— Est-ce que tu retournes chez eux ?

— Non, non, non ! répondit Jean.

— C'est à quoi j'avais pensé, dit le Vieux. Il faut que je me couche parce que j'attraperais froid et puis je te parlerai tout aussi bien une fois dans le lit.

Le pompon de son bonnet se tenait tout droit, participait de la forme d'une flamme et de la nature du coton. Jean riait déjà :

— Tu as donc le bonnet-crétot ?

— Ma foi oui, j'ai le bonnet-crétot. Et puis je te réponds qu'il est raide.

La chambre blanchie à la chaux vacillait autour de la lampe, et l'ombre tendait vers les angles un frisson de ses grands doigts. Le Vieux se mit au lit. On entendit le craquement des quatre pieds, la paix se calait et trouvait son aplomb.

— Il n'y a que ça à faire : Tu vas te coucher à la place de la Vieille et la Vieille viendra se coucher avec moi.

La Vieille sortit les bras et dit :

— Oui, mon petit. C'est comme ça qu'il faut faire.

Elle se levait alors parce qu'elle aimait mieux le travail fait. Le Vieux s'écria :

— Et puis, pas craindre qu'il se passe quelque chose. Je ne suis plus bon à rien.

Elle avait deux épaules maigres de vieille et ne comprenait pas toujours la plaisanterie.

— Tu n'a pas besoin de dire ça. Laisse-le donc plutôt se coucher.

Le Vieux se rapprocha du bord, se souleva; la Vieille pénétra derrière son dos, fit l'entrée dans les draps tout à côté du mur et dit :

— Fais-moi de la place.

Ce fut tout à fait simple : Jean se déshabillait pour avoir le lit chaud. Mais soudain, la Vieille se rappela :

— Hé là, mon petit! Moi qui ne t'ai même pas demandé si tu avais faim.

— Ça, je m'y attendais, répondit Jean. Mais non, ma Vieille, j'ai mangé à l'auberge et peut-être mieux que toi, sans savoir.

Le Vieux réfléchit :

— Tu éteindras la lampe avant de te mettre au lit.

Une seconde après, la maison rentra dans l'ordre. Jean s'abattit comme une souche: le plein air lui avait gonflé la peau. La Vieille dormait comme le cresson, comme les champs dans la nuit. Le Vieux réfléchissait encore, sentant deux cœurs sous son toit. Jean se mit à ronfler : pauvre enfant, il devait être las et puis toute sa soirée! car on a beau dire, il avait eu de l'inquiétude. Le Vieux ne broncha pas et pourtant il se souvint que la Vieille dormait en chien de fusil. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. L'une tenait trop de place, l'autre ronflait trop fort, mais pas un instant, même dans sa pensée, il n'eut une plainte, un soupir. Elle, il l'aurait bien bousculée : tant pis! il faut que chacun dorme. Vers cinq ou six heures il se leva et tâcha de ne pas faire trop de bruit avec ses sabots.

(A suivre.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Les Cures miraculeuses de Jésus de Nazareth[1]

X

ASTASIE-ABASIE OU PARAPLÉGIE HYSTÉRIQUE

L'astasie-abasie hystérique (α privatif, στάσις - stabilité, α privatif, βάσις marche), ou impossibilité de se tenir debout et de marcher, sans paralysie des membres inférieurs, est due, selon moi, à la rétraction des neurones moteurs supérieurs, qui tiennent sous leur dépendance les muscles de la station et à la marche. La paraplégie hystérique ou paralysie des membres inférieurs est due à la rétraction des neurones moteurs inférieurs qui innervent les muscles de ces membres. C'est à des cas d'astasie-abasie ou de paraplégie hystérique qu'ont trait les récits suivants :

Premier cas.

« Quelques jours après, Ièsous revint à Capernaoum et le bruit se répandit qu'il était à la maison. Et soudain il se rassembla tant de gens que les abords de la porte ne les pouvaient contenir, et il leur annonçait la parole. Alors quelques-uns s'approchèrent de lui, apportant un paralytique (2) dont quatre hommes étaient chargés. Mais, ne pouvant l'aborder à cause de la foule ils découvrirent le toit du lieu où il se trouvait, et, après l'avoir percé, ils descendirent le lit sur lequel gisait le malade. Ièsous, voyant leur foi, dit au paralytique : « Fils, tes péchés te sont pardonnés. » Or, quelques-uns des scribes étaient là, assis, et discutant en leurs cœurs : « Pourquoi celui-ci prononce-t-il de tels blasphèmes ? Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul ? Et Ièsous, connaissant aussitôt en son esprit qu'ils discutaient ainsi en eux-mêmes, leur dit : « Pourquoi ces raisonnements dans vos cœurs ? Quel est le plus aisé de dire : « Tes péchés te sont pardonnés, » ou bien : « Lève-toi, charge ton lit et chemine » ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, — s'adressant au paralytique : « Je te le commande, charge ton lit et rentre dans ta maison. » Se dressant, le malade se souleva aussitôt sur son grabat (3) et sortit en présence de tous, tellement que, tout émerveillés, ils glorifiaient Dieu en ces termes : « Nous ne vîmes jamais pareille chose. »

Évangile selon Markos, II.

---

(1) Voir *La revue blanche* du 15 juin 1902.

(2) Παραλυτικόν.

(3) Καὶ εὐθέως ἠγέρθη, καὶ ἄρας τὸν κράββατον ἐξῆλθεν ἐναντίον πάντων.

Ce récit est reproduit dans les évangiles selon Matthaïos (IX) et selon Loucas (V). Toutefois, la phrase : « Nous ne vîmes jamais pareille chose » ne s'y trouve pas. On lit seulement dans le premier :

« Ce que les foules voyant, elles s'émerveillèrent et glorifièrent Dieu qui avait donné un tel pouvoir aux hommes » ;

Et, dans le second :

« Tous, saisis d'émerveillement, magnifièrent Dieu et, remplis de crainte, disaient : « Certes, nous avons vu aujourd'hui des choses inattendues. »

Deuxième cas.

[Iésous étant entré dans Capernaoum], « un centurion vint vers lui, le priant en ces termes : « Seigneur, mon garçon gît paralysé à la maison, gravement tourmenté (1). » — J'irai, répondit Iésous, et je le guérirai. » Le centurion reprit : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri. Car moi aussi je suis un homme soumis à l'autorité, et ayant à mon tour des soldats sous mes ordres, et je dis à celui-ci : Va ! et il va ; et à l'autre : Viens ! et il vient ; et à mon esclave : Fais ceci ! et il le fait. » Ce qu'écoutant, Iésous fut émerveillé, et il dit à ceux qui le suivaient : « En vérité, je vous assure que, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi... — Va, dit Iésous au centurion, et ainsi que tu as cru, qu'il te soit fait. » Et au même instant son garçon fut guéri (2). »

Évangile selon Matthaïos, VIII.

Si la guérison eut lieu comme l'évangéliste le raconte, il n'y eut là encore qu'un miracle par coïncidence. Mais il est possible que les paroles du nabi aient été rapportées par quelqu'un de la foule au serviteur du centurion, et que celui-ci, vivement ému, ait été guéri par suggestion à l'instant même.

Le récit précédent est amplifié et arrangé dans l'évangile selon Loucas (VII). L'auteur, qui est évidemment juif, cherche à expliquer pourquoi Iéschou, qui avait commencé par repousser la syrophénicienne, se prête si aisément au désir d'un goy, et, qui plus est, d'un officier de la nation suzeraine.

De plus, afin de rendre la cure plus extraordinaire, il nous dépeint le malade comme mourant.

« Or un centurion avait un serviteur fort cher, qui était malade et sur le point de mourir (3). Quand le chef eut entendu parler d'Iésous, il lui dépêcha des anciens des Ioudéens, le priant de venir sauver son serviteur.

Ceux-ci, arrivés près d'Iésous, le prièrent instamment, affirmant que le centurion était digne qu'on lui octroyât cela. « Car, disaient-ils, il aime notre notre nation et nous a bâti la synagogue. »

Iésous se mit donc en marche avec eux ; et comme il approchait de la maison, le centurion lui envoya des amis avec ces mots : « Seigneur, ne te dérange pas, car je ne mérite pas que tu entres sous mon toit, etc...»

---

(1) Ὁ παῖς μου βέβληται ἐν τῇ οἰκίᾳ παραλυτικός, δεινῶς βασανιζόμενος.

(2) Καὶ ἰάθη ὁ παῖς αὐτοῦ ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ.

(3) Ἑκατοντάρχου δέ τινος δοῦλος κακῶς ἔχων, ἤμελλε τελευτᾶν, ὃς ἦν αὐτῷ ἔντιμος.

Le reste du récit est comme dans l'évangile selon Matthaïos.

Voici ce qu'il devient dans l'évangile selon Iôannès :

« Il y avait un officier royal dont le fils était malade (1) à Capernaoum. Apprenant qu'Ièsous était venu d'Ioudaia en Galilaia, il l'alla trouver et le pria de descendre pour guérir son fils, lequel était mourant. Ièsous lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des merveilles, vous ne croyez point. — Seigneur, lui répondit cet officier royal, descends avant que mon fils meure. — Va-t'en, reprit Ièsous, ton fils vit » (2). Cet homme crut à la parole d'Ièsous et s'en alla. Et comme il était en route, ses serviteurs vinrent à sa rencontre en lui disant cette nouvelle : « Ton fils vit. » Il leur demanda à quelle heure celui-ci s'était trouvé mieux, et ils lui répondirent : « Hier, sur les sept heures, la fièvre le laissa. » Le père connut ainsi que c'était à cette heure-là qu'Ièsous lui avait dit : « Ton fils vit. » Il crut, de même que toute sa maison. »

Évangile selon Iôannès, IV.

Le serviteur du centurion, atteint d'astasie-abasie ou de paraplégie hystérique, est donc devenu son fils et un moribond que la fièvre quitte au moment même où le nabi annonce qu'il vivra. C'est ainsi que, peu à peu, dans les religions, l'histoire fait place à la légende.

Troisième cas.

« Après cela il y eut la fête des Ioudéens, et Ièsous monta à Hierosolyma. Or il y a dans Hierosolyma, près de la porte du troupeau, un bassin nommé en hébreu Béthesda (3), avec cinq portiques, sur lesquels gisaient de nombreux malades, aveugles, boiteux, perclus (4), attendant le mouvement de l'eau. Car de temps à autre un ange descendait au bassin et agitait l'eau, et le premier qui y entrait après le mouvement de l'eau était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Or il y avait là un homme pris par la maladie depuis trente-huit ans. Ièsous, le voyant étendu par terre et sachant qu'il était là depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? — Seigneur, lui répondit le malade, je n'ai personne qui me jette au bassin quand l'eau est agitée, et avant que j'y arrive, un autre descend avant moi. — Lève-toi, reprit Ièsous, charge ton grabat et marche ! » Et aussitôt, rendu à la santé, l'homme chargea son grabat et se mit à marcher (5).

C'était sabbat ce jour-là même. Les Ioudéens donc dirent à celui qui avait recouvré la santé, chargé son grabat et qui marchait : « C'est sabbat, il ne t'est point permis de porter ton lit. » Mais il leur répondit : « Celui qui m'a guéri, celui-là m'a dit : Emporte ton grabat et va-t-en. » Ils lui demandèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit : Emporte et va » ? Or le guéri ne savait pas qui c'était ; car Ièsous s'était retiré du milieu de la foule assemblée en cet endroit.

---

(1) Καὶ ἦν τις βασιλικός, οὗ ὁ υἱὸς ἠθένει.

(2) Πορεύου, ὁ υἱός σου ζῇ.

(3) Beth-hassida : demeure de piété.

(4) Ἐν ταύταις κατέκειτο πλῆθος πολὺ τῶν ἀσθενούντων, τυφλῶν, χωλῶν, ξηρῶν.

Le mot ξηρὸς, qui signifie *sec, desséché* (racine ξηρο — idée de sécheresse), paraît désigner ici la contracture.

(5) Καὶ εὐθέως ἐγένετο ὑγιὴς ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἦρε τὸν κράββατον αὐτοῦ καὶ περιεπάτει.

Ièsous le rencontra ensuite au temple et lui dit : « Voilà que tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, de peur que pire ne t'advienne. » Alors l'homme s'en alla rapporter aux Ioudéens que c'était Ièsous qui l'avait guéri. »

Évangile selon Ioannès, V.

La piscine de Bet-hassida était probablement alimentée par une source intermittente. Comme on ignorait la cause de l'agitation périodique de l'eau, on lui attribuait des vertus surnaturelles. Les hystériques guérissaient à cette piscine comme ils guérissent à celle de Lourdes, par suggestion. La cure semble donc authentique. Toutefois le chiffre de trente-huit ans, donné comme ancienneté de l'affection, paraît exagéré.

Des cas de paraplégie hystérique guérie par la suggestion hypnotique ont été rapportés par Reynolds (1), Weir Mitchel (2), Lombroso (3) (deux cas dont un datant de cinq ans), Luys (4), Marcel Briand, médecin en chef de l'asile de Villejuif (5) (deux cas), Edgard Bérillon (6), Raymondaud (7), G. Lemoine et Paul Joire (8), Gingeot, médecin de l'Hôtel-Dieu (9), Bernheim (10).

Dans le cas de Gingeot, il s'agissait d'une religieuse atteinte de paraplégie hystérique, que la supérieure du couvent avait déjà guérie en lui enjoignant de reprendre sans retard l'usage de ses jambes « en vertu de la sainte obéissance ». Gingeot la guérit une seconde fois par la suggestion à l'état de veille.

En 1887, Ginestous relata, devant la Société d'anatomie et de physiologie de Bordeaux, l'histoire d'une fille de dix-sept ans qui était incapable de se tenir debout et ne pouvait marcher qu'à quatre pattes. La malade ayant prétendu que ses reins n'avaient pas assez de force pour la soutenir, on eut l'idée de la suggestionner en lui faisant autour du tronc cinq ou six tours de bande de tarlatane. Elle déclara en effet qu'ainsi soutenue, elle allait pouvoir se tenir debout. C'est ce qui eut lieu. L'affection datait de quatre mois (11).

---

(1) British Medical Journal, novembre 1885.

(2) Lectures ou diseases of the nervous system. Philadelphia, 1885.

(3) Lombroso. *Diagnostic et guérison de la paralysie hystérique.* La Sperimentale, 1887.

(4) Luys. *Nouveau cas de guérison d'une paraplégie hystérique par suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, 1887.

(5) Marcel Briand. *Notes pour servir à l'histoire de la thérapeutique par suggestion hypnotique.* Revue de l'hypnotisme, 1890, p. 189.

(6) Bérillon. *Les indications formelles de la suggestion hypnotique en psychiatrie et en neuropathologie* Rev. de l'hypn., 1891, p. 97.

(7) Raymondaud. Rev. de l'hypn., 1891, p. 97.

(8) G. Lemoine et P. Joire. *De l'hypnotisme par les miroirs rotatifs dans le traitement de l'hystérie.* Rev. de l'hypn., 1893, p. 68.

(9) Gingeot. *De l'emploi de la suggestion en thérapeutique.* Revue de l'hypnotisme, septembre 1898.

(10) Henri Aimé. Loc. cit.

(11) Ginestous. *Astasie-abasie guérie par suggestion à l'état de veille.* Rev. de l'hypn., juillet 1897.

Des cas analogues ont été rapportés par Terrien (1), A. Gros (2), Maigre, Prosper van Velsen (3).

XI

PARALYSIE DES MUSCLES EXTENSEURS DE LA COLONNE VERTÉBRALE ET DE LA TÊTE

Ieschou était alors chez les Galiléens. Comme il

« enseignait dans une de leurs synagogues, un jour de sabbat, se présenta une femme ayant, depuis dix-huit ans, un esprit d'asthénie ; elle était courbée, n'ayant pas la force de redresser complétement la tête (4) : Iésous la voyant, l'appela et lui dit : « Femme, tu es délivrée de ton mal, » et il lui mposa les mains. A l'instant elle fut redressée (5), et elle glorifiait Dieu. »

Évangile selon Loucas, XIII.

Il s'agit d'une paralysie hystérique des muscles extenseurs de la colonne vertébrale de la tête, guérie par suggestion à l'état de veille.

XII

LÉTHARGIE

La léthargie est due à la rétraction de la plupart des neurones cérébraux.

Comme tous les symptômes de l'hystérie, cette affection, qui n'est d'ailleurs qu'une forme de l'hypnose, et qu'on peut obtenir artificiellement, est curable par suggestion. En voici un exemple :

Premier cas.

Ieschou ayant de nouveau passé en barque de l'autre côté du lac de Tibérias,

---

(1) Terrien. *Astasie-abasie hystérique. Guérison instantanée et durable par psychothérapie* Anjou médical juillet, 1900.

(2) A. Gros. *Impossibilité de marcher datant de trois années. Hypnotisme et suggestion. Guérison.*

(3) Prosper Van Velsen. *Contribution à l'application de la thérapeutique suggestive.* Rev. de l'hypn., 1891, p. 309.

(4) Καὶ ἰδοὺ γυνὴ ἦν πνεῦμα ἔχουσα ἀσθενείας, ἔτη δέκα καὶ ὀκτώ, καὶ ἦν συγκύπτουσα, καὶ μὴ δυναμένη ἀνακύψαι εἰς τὸ παντελές.

E. Ledrain traduit ce passage de la manière suivante : « Une femme se présenta ayant depuis dix-huit ans, *un esprit d'infirmité ;* elle était courbée, *dans l'impossibilité de se pouvoir redresser.* »

Cette traduction manque de précision et expose le critique scientifique à une erreur de diagnostic. Elle évoque en effet aussi bien l'idée d'une contracture des muscles fléchisseurs du tronc et de la tête que celle d'une paralysie des extenseurs.

Πνεῦμα ἀσθενείας se traduit mot à mot par *esprit d'asthénie*, et μὴ δυνάμενη ἀνακύψαι εἰς τὸ παντελὲς par *n'ayant pas la force de lever la tête* (c'est le sens que Chassang donne à ἀνακύπτω) *complétement.*

(5) Καὶ παραχρῆμα ἀνωρθώθη.

« une grande foule s'assembla vers lui. Il se tenait près de la mer.

Voici que s'approcha un des principaux de la synagogue, nommé Iaeiros (1), qui, à la vue d'Ièsous se jeta à ses pieds. Il le priait fort en ces termes : « Ma petite fille est à l'extrémité, viens donc et lui impose les mains afin qu'elle soit guérie et quelle vive ! » (2)

Ièsous partit en sa compagnie, et une foule énorme le suivait, le pressant de tout côté.... Quelques-uns accourant de chez le principal de la synagogue, dirent à celui-ci : « Ta fille est morte, pourquoi déranger davantage le maître ? » A ces paroles Ièsous répliqua aussitôt en s'adressant au chef de la synagogue : « Ne crains rien, crois seulement. » Il ne permit à aucun de le suivre, si ce n'est à Petros, à Iakôbos (3) et à Iôannès (4), frère d'Iakôbos.

Quand-ils furent arrivés à la maison du principal de la synagogue, Ièsous, percevant le bruit de ceux qui pleuraient et se lamentaient, entra et dit à ceux-ci : « Pourquoi menez vous ce bruit et vous lamentez vous ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort. » (5) Et ils se moquèrent de lui. Mais, les ayant fait sortir, il prit le père et la mère de l'enfant et ses propres compagnons, et pénétra là où gisait l'enfant.

Il saisit la main de celle-ci et cria : « Talitha qoumi ! » ce qui signifie : « Jeune fille, je te dis, lève-toi ! » Et aussitôt la jeune fille se leva, et se mit à marcher (6), car elle était âgée de douze ans, ce qui les émerveilla fort. Il leur recommanda expressément que personne ne le sût et leur fit donner de la nourriture à l'enfant. »

Évangile selon Markos, V.

Ce récit est reproduit dans les évangiles selon Matthaîos (IX) et selon Loucas (VIII).

Toutefois, l'évangile selon Matthaîos, afin de corser le miracle, met dans la bouche d'Iaïr les paroles suivantes : « Ma fille maintenant à trépassé, mais viens, pose ta main sur elle et elle vivra ».

L'évangile selon Loucas altère également, dans le sens du merveilleux, le récit primitif. On a pu remarquer en effet que, dans l'évangile selon Markos, Ieschou n'affirme pas à Iaïr qu'il guérira sa fille. Il se contente de lui dire, avec cette circonspection que j'ai déjà signalée : « Ne crains rien, crois seulement. » Bien plus, en prévision d'un échec, il n'emmène avec lui, chez le principal de la synagogue, que trois de ses disciples, les plus fidèles, et, une fois entré, il fait sortir tous les assistants, sauf le père et la mère.

Or, dans l'évangile selon Loucas, où la tendance à exagérer les faits n'est pas moins grande que dans l'évangile selon Matthaîos, Ieschou dit catégoriquement à Iaïr : « Crois seulement, et elle sera guérie. » Après qu'il eut touché la jeune fille, ajoute le même évangile, « le souffle lui revint, et à l'instant elle se dressa. »

---

(1) En hébreu, Iaïr.

(2) Τὸ θυγάτριόν μου ἐσχάτως ἔχει.

(3) En hébreu, Iaakob (Jacob ou Jacques).

(4) En hébreu, Iohanan.

(5) Τὸ παιδίον οὐκ ἀπέθανεν ἀλλὰ καθεύδει.

(6) Καὶ εὐθέως ἀνέστη τὸ κοράσιον καὶ περιεπάτει.

Ferai-je encore remarquer, que, selon son habitude, Ieschou défend aux parents de publier la cure, afin d'éviter une trop grande affluence de malades et par conséquent des échecs certains ?

Les récits qui précèdent ont évidemment trait à un cas de léthargie.

Deuxième cas.

Ieschou venait de guérir le serviteur de centurion de Capernaoum.

« Le lendemain, se rendant en une ville nommée. Naïn et beaucoup de ses disciples marchant avec lui ainsi qu'une foule nombreuse, comme il approchait de la porte de la ville, on emportait un mort, fils unique de sa mère, laquelle était veuve, et une masse de gens du bourg se tenaient avec elle. Le Seigneur, la voyant, en eût pitié et lui dit : « Ne pleure point. » Il s'avança donc, toucha le cercueil et, les porteurs s'étant arrêtés, il s'écria : « Jeune homme, je l'ordonne, lève-toi. » Le mort s'assit alors sur son séant et se mit à parler (1). Iésous le rendit à sa mère.

Tous, saisis d'étonnement, glorifiaient Dieu en ces termes : « Certes un grand prophète s'est dressé parmi nous, et Dieu a visité son peuple. » La renommée d'Iésous courut par toute la Ioudaia et toute la région d'alentour. »

Evangile selon Loucas VII.

Si surprenant qu'il soit, le fait n'a rien d'impossible en soi. Des léthargiques ont été mis en bière, et le cas devait être beaucoup plus fréquent dans l'antiquité que nos jours et dans les pays chauds que sous nos latitudes, où le climat permet et où la loi prescrit d'attendre un certain temps avant d'inhumer les corps. Ce qui est difficile à croire, c'est qu'Ieschou soit tombé si juste. Il est vrai que de son temps on portait les morts à découvert et qu'il put s'apercevoir, à certains caractères de la physionomie du jeune homme, que celui-ci était en léthargie.

Toutefois je doute fort de la réalité de cette cure. Aussi bien l'évangile selon Loucas est seul à en faire mention. Comment les autres, et surtout les évangiles selon Markos et selon Matthaïos, les plus anciens et par conséquent les mieux informés, ont-ils pu passer sous silence un miracle de cette importance? La seule explication possible est que l'évangiliste Loucas, dont j'ai déjà relevé les exagérations, l'a inventée de toute pièce ou l'a prise ailleurs que dans la vie réelle d'Ieschou de Nazareth.

Troisième cas.

« Or il y avait un malade, Lazarôs (2) de Bethania de la bourgade de Maria et de sa sœur Martha. — C'est la même Maria qui oignit le seigneur de myrrhe et lui essuya les pieds avec ses cheveux, dont le frère Lazaros était malade. — Les sœurs envoyèrent vers Iésous avec ces mots

(1) Καὶ ἀνεκάθισεν ὁ νεκρὸς καὶ ἤρξατο λαλεῖν.

(2) En hébreu, Eleâzar.

« Seigneur, voici que celui que tu aimes est malade. » A cette nouvelle Ièsous s'écria : « Cette maladie n'est point pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié : »

Ièsous chérissait Martha et sa sœur et Lazaros. Ayant appris la maladie de celui-ci, il demeura encore deux jours au lieu ou il était, puis dit à ses disciples : « Regagnons l'Ioudaïa. — Maître, répondirent les disciples, naguère les Ioudéens te voulaient lapider, et tu y vas retourner ! — N'y a-t-il point douze heures au jour ? reprit Ièsous ; si quelqu'un chemine de jour ; il ne choppe point, car il regarde la lumière éclairant le monde ; mais quelqu'un marche-t-il la nuit, il choppe, car il n'a point la lumière avec lui. » Après ces paroles, il leur ajouta : « Lazaros, notre ami, sommeille ; mais je me mets en route pour l'éveiller. — Seigneur, dirent les disciples, s'il dort, il guérira. » Or Ièsous avait parlé de sa mort, mais eux s'imaginaient que c'était du simple sommeil. Alors Ièsous leur dit ouvertement : « Lazaros est mort ; et pour vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ne m'y être point trouvé. Mais allons vers lui. » Sur ce, Thômas (1), surnommé Didymos, dit à ses collègues : « Marchons, nous aussi, pour mourir avec lui ».

Or, quand Ièsous arriva, il le trouva depuis quatre jours déjà mis au sépulcre. — Béthania était près de Hierosolyma, à environ quinze stades. — Beaucoup d'Ioudéens s'étaient rendus vers Martha et Maria pour les consoler sur le frère. Lors donc que Martha apprit la venue d'Ièsous, elle se porta à sa rencontre, pendant que Maria restait à la maison.

Martha donc dit à Ièsous : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne fût pas mort ; mais maintenant je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'octroiera. — Ton frère, reprit Ièsous, ressuscitera. — Je sais, dit Martha, qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. — Je suis, répondit Ièsous, la résurrection et la vie ; qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. En es-tu persuadée ? » Elle s'écria : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christos, le Fils de Dieu qui devait venir dans le monde. »

Après ces mots, elle s'en alla appeler Maria, sa sœur, pour lui dire à part : « Le Maître est ici qui te mande. » Et sitôt que Maria eut entendu, elle se leva hâtivement, et s'en vint vers Ièsous, lequel n'était point encore entré dans la bourgade, mais se tenait là où Martha l'avait rencontré. Les Ioudéens qui étaient avec elle en la maison et la consolaient, la voyant se lever rapidement et sortir, pensaient : « Elle s'en va au tombeau pour y pleurer. »

Cependant Maria, étant parvenue là où était Ièsous et l'ayant aperçu, se jeta à ses pieds avec ses mots : « Seigneur si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand Ièsous la vit en larmes et les Ioudéens venir avec elle aussi pleurant, il frémit en l'esprit et s'émut lui-même : « Où l'avez-vous déposé ? s'écria-t-il. — Seigneur, viens et vois, » répondaient-ils.

Iésous pleura et les Ioudéens disaient : « Voyez comme il l'aimait. » Mais quelques-uns d'entre eux murmuraient : « Lui qui ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire que celui-ci ne mourût pas ? » Lors Ièsous, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au tombeau. C'était un caveau avec une pierre dessus. — « Levez la pierre ! » s'écria Ièsous. Mais Martha, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur déjà il sent, car il est de quatre jours (2). — Ne t'ai-je pas déclaré, reprit Ièsous, que, si tu crois, tu verras la gloire de

(1) En hébreu, Thaimou.

(2) Κύριε, ἤδη ὄζει, τεταρταῖος γάρ ἐστι.

Dieu ? » On ôta la pierre. Levant les yeux au ciel, Iésous dit : « Père, je te rends grâce de m'avoir écouté ; moi, je savais bien que tu m'exauces toujours mais je parle pour la foule qui est autour, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé. »

Et après ces paroles, il cria d'une voix forte : « Lazaros, viens dehors ! » Le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage enveloppé d'un suaire. « Déliez-le, dit Iésous, et permettez-lui de marcher. » Sur ce, beaucoup des Ioudéens, venus avec Maria et Martha, témoins de ce qu'avait fait Iésous, crurent en lui ; quelques-uns cependant coururent vers les Pharisiens leur raconter ce qu'Iésous avait accompli. Alors les chefs des prêtres et les Pharisiens convoquèrent une assemblée, disant : « Que faisons-nous ? Car cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront exterminer le lieu et la nation. »

Évangile selon Iôannès, XI.

« Une foule d'Ioudéens sachant qu'Iésous était là, vinrent non pour Iésous seulement, mais aussi pour voir Lazaros qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Aussi les chefs des prêtres songèrent-ils à faire pareillement mourir Lazaros, parce que, à cause de lui, beaucoup d'Ioudéens s'en allaient et croyaient en Iésous. »

Évangile selon Iôannès, XII.

Le lendemain, comme il entrait à Hiérusalem,

« la foule marchant à sa suite attestait qu'il avait rappelé Lazaros du tombeau et qu'il avait ressuscité les morts. Aussi la multitude se porta-t-elle à sa rencontre, car elle avait entendu parler de ce miracle. »

Évangile selon Iôannès, XII.

Les Hellènes même voulaient le voir.

Je crois avec Ernest Renan que ce prétendu miracle fut monté de toutes pièces par Eleâzar et ses sœurs pour sauver le nabi, dont la vie était en danger.

Une cure pareille, je le répète, n'est pas scientifiquement impossible. Mais, dans les conditions où elle aurait eu lieu, elle implique de telles coïncidences qu'il est difficile de l'admettre.

De plus, elle n'est relatée que dans l'évangile selon Iôannès. Les trois autres n'en font aucune mention, alors qu'ils signalent des faits d'une moindre importance.

Et pourtant, tel qu'il est, ce récit présente un caractère historique. Il n'a pas la brièveté et la sécheresse du récit de l'évangile selon Loucas relatif au mort de Naïn. Bien au contraire, ici les détails abondent, précis et circonstanciés, et l'impression qui s'en dégage est que les faits sont exacts. Autrement dit il s'agirait d'une résurrection simulée, dont le secret n'aurait été connu que des plus intimes disciples du nabi.

Telle serait la raison pour laquelle les auteurs des évangiles selon Markos et selon Matthaios et par suite l'auteur de l'évangile selon Loucas, qui a travaillé d'après les mêmes documents que les premiers, ont passé sous silence ce miracle extraordinaire. Quant à l'auteur de l'évangile selon Iôannès, il l'aurait rapportée d'après un disciple mal informé ou dépourvu de scrupules.

Les choses se seraient passées de la manière suivante.

Eleäzar et sa sœur Martha, effrayés des menaces des Ioudéens orthodoxes et comprenant que la vie d'Ièschou était en danger auraient résolu de frapper un grand coup. Profitant de l'absence du nabi et de ses disciples, qui en temps ordinaire, devaient attirer beaucoup de monde à Béthania où ils résidaient, Eleäzar simule une maladie grave, cependant que ses sœurs envoient prévenir Ièschou de ce qui se prépare. L'envoyé dut lui tenirle langage suivant : Eleäzar passe pour malade. Bientôt il passera pour mort, et sera mis au tombeau. Lorsqu'il y sera depuis quatre jours, viens. Nous manderons des Hiérusalémites, et Eleäzar ressuscitera devant eux. Alors tes ennemis seront confondus et tu pourras annoncer en paix le royaume de Dieu. »

Ainsi s'expliquerait qu'au lieu de se rendre de suite auprès de son ami malade, et après avoir dit : « Cette maladie n'est point pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que par elle le Fils de Dieu soit glorifié », Ieschou ait attendu deux jours avant de partir.

Ainsi s'expliqueraient encore ces paroles : « Eleäzar, notre ami, sommeille ; mais je me mets en route pour l'éveiller » ; et encore : « Eleäzar est mort ; et pour vous, afin que vous croyiez, *je me réjouis de ne m'y être point trouvé* ». Ce sont là de ces naïvetés dans la tromperie qu'il n'est pas surprenant de rencontrer chez un dégénéré mental.

Donc, au jour convenu pour l'arrivée du nabi, Martha fait venir à Béthania tout ce que les deux sœurs avaient à Hiérusalem d'amis et de connaissances. Il est en effet difficile d'admettre que ces gens aient fait en nombre leurs quinze stades (près de trois kilomètres), quatre jours après la mort d'Eleäzar, sans y avoir été invités par les deux sœurs.

Martha, apprenant qu'Ieschou, approche de Béthania, va à sa rencontre, et prononce ces paroles : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne fût pas mort ; mais maintenant *je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'octroiera.* — Ton frère, reprit Ièsous, ressuscitera. »

Certes, nous voilà loin des phrases dubitatives de l'évangile selon Markos, et le nabi est devenu singulièrement affirmatif. Mais Martha en a peut-être trop dit devant la foule. Elle reprend aussitôt : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. » Et Ieschou déclare avec simplicité qu'il va ressusciter Eleäzar à l'instant même.

Tout est prêt. Maria survient suivie des Hiérusalémites. Elle pleure, et peut-être aussi bien n'est-elle pas du complot. Des larmes sincères ne seront-elles pas des armes contre le doute possible des Ioudéens de la grande ville ?

1 On se rassemble devant la grotte sépulcrale. Un bloc de pierre, qui y aisse pénétrer l'air, en obture l'entrée. « Levez la pierre ! » s'écrie Ieschou.

C'est alors que Martha prononce ces paroles qui, selon moi, jugent la question d'une manière absolue : « Seigneur, déjà il sent, car il est de quatre jours. »

Si la cure avait été réelle, s'il s'était agi d'une léthargie guérie par suggestion, ces paroles n'auraient pas été prononcées, car le corps d'Eleazar n'aurait répandu aucune odeur. La résurrection était donc simulée. Martha ment, Eleazar ne « sent » pas. Mais il ne faut pas qu'on doute de la réalité du miracle.

La pierre levée, Ieschou laisse encore échapper une de ces naïvetés qui cadrent parfaitement avec son état mental : « Père, je te rends grâce de m'avoir écouté ; moi je savais bien que tu m'exauces toujours ; *mais je parle pour la foule qui est autour, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.* » Et il appelle Eleazar, et Eleazar sort du sépulcre affublé des bandelettes et du suaire.

D'ailleurs le subterfuge réussit, et ce miracle fit grand bruit dans Hiérusalem. Mais il n'eut pas l'effet que les fidèles d'Ieschou pouvaient en attendre. Bien loin de le sauver, il hâta sa mort.

XIII

TYMPANITE HYSTÉRIQUE

La tympanite hystérique consiste dans la paralysie des muscles de l'intestin qui, se laissant distendre par les gaz, détermine une proéminence parfois très marquée de l'abdomen.

Cette affection est due à la rétraction des neurones moteurs des muscles de l'intestin, et à la formation consécutive, dans leurs prolongements, de neuro-diélectiques qui empêchent les ondulations nerveuses centrifuges de parvenir à ces muscles. Ces neurones n'ont avec les neurones à images et à idées qu'une relation indirecte, mais qui suffit toutefois pour que la tympanite hystérique puisse guérir par suggestion.

Cette affection a été prise, tantôt pour une grossesse, souvent pour une tumeur abdominale ou pour une hydropisie. Le récit suivant a trait probablement à un cas de ce genre.

« Il advint qu'Iésous étant entré dans la maison d'un des principaux d'entre les Pharisiens un jour de sabbat, pour y manger, les autres l'observaient. Voici que se présenta devant lui un hydropique (1). Iésous prit la parole et s'adressa en ces termes aux légistes et aux Pharisiens : « Est-il permis au sabbat de guérir, oui ou non ? Ils se taisaient. Prenant alors le malade, il le guérit et le renvoya ».

Évangile selon Markos, XIV.

Henri Aimé rapporte, dans son *Étude clinique du dynamisme psychique*, un cas très analogue au précédent. Il s'agit d'une fille de douze ans atteinte d'une tympanite hystérique qui avait été prise pour une tumeur abdominale. Cette tumeur-fantôme disparut sous l'influence d'un choc moral. J'ai relaté moi-même un fait de ce genre (2).

(1) Ὑδροπικός.

(2) Ch. Binet-Sanglé. *Physio-psychologie des religieuses.* Rev. de l'hypn., novembre, décembre 1901.

XIV

HÉMORRHAGIE CHEZ UNE HYSTÉRIQUE

Le rétrécissement du calibre des vaisseaux et la coagulation du sang au point de sortie, telles sont les deux causes périphériques de la cessation spontanée des hémorrhagies. Or il se produit parfois chez les hystériques des paralysies vasculaires qui font qu'une hémorrhagie ne s'arrête plus ou se reproduit à chaque élimination du caillot de fermeture.

Cette paralysie est due, selon moi, à la rétraction des neurones moteurs qui innervent la tunique musculaire des vaisseaux. Ces neurones n'ont qu'une relation indirecte avec les neurones à images et à idées, mais qui suffit toutefois pour qu'une hémorrhagie puisse cesser par suggestion. En voici un exemple.

Premier cas.

Cependant qu'entouré d'une foule compacte Ieschou se rendait chez Iaïr, dont il devait réveiller la fille, il guérit, sans le vouloir « une femme malade depuis douze ans d'une perte de sang, laquelle avait beaucoup souffert entre les mains de nombreux médecins (1) et dépensé tout son avoir sans profit, et même en empirant. Celle-ci ayant ouï parler d'Iésous, s'en approcha par derrière et toucha son vêtement (2): « Car, disait-elle, si seulement je touche ses habits, je suis guérie. » Et aussitôt s'étancha le flux de son sang, et au corps elle se sentit guérie du mal (3). »

Évangile selon Markos, V.

Cette dernière phrase semble indiquer qu'il s'agissait d'une métrorrhagie (hémorrhagie de la matrice.)

Ce récit est résumé dans l'évangile selon Mathaïos (IX) et reproduit textuellement dans l'évangile selon Loucas (VIII). Le premier prête à Ieschou une de ces paroles à double sens que nous lui avons déjà entendu prononcer dans des circonstances analogues : « Bon courage, fille ; ta foi t'a sauvée. »

Nous savons aujourd'hui qu'on peut agir par suggestion sur la fonction cataméniale. Auguste Voisin (4), Burot (5), Journée (6) et E. Maran-

(1) Les affections hystériques non diagnostiquées ne font en effet qu'empirer sous l'influence des traitements dans lesquels les malades n'ont pas confiance. Chaque échec thérapeutique frappe leur imagination et retentit sur leur mal.

(2) L'usage de toucher les vêtements des prêtres et des médecins pour en recevoir une « bonne influence » existe encore chez les musulmans.

(3) Καὶ εὐθέως ἐξηράνθη ἡ πηγὴ τοῦ αἵματος αὐτῆς· καὶ ἔγνω τῷ σώματι, ὅτι ἴαται ἀπὸ τῆς μάστιγος. E. Ledrain ne traduit pas ces deux derniers mots, et j'ignore moi-même quel est leur sens dans cette phrase. μάστιξ, ιγος, *lanière qui sert à fouetter, fouet.*

(4) Auguste Voisin. Communication à la Société médico-psychologique. Séance du 29 novembre 1886.

(5) Burot. *Grande hystérie guérie par l'emploi de la suggestion et de l'auto-suggestion.* Rev. de l'hypn., 1887, p. 355.

(6) Journée. *Petite hystérie et troubles dysménorrhéiques traités par suggestion hypnotique.* Rev. de l'hypn., 1891.

don de Monthyel (1), médecin en chef des asiles publics d'aliénés de la Seine, ont, par ce procédé, rappelé ou régularisé les menstrues chez des femmes aménorrhéiques ou dysménorrhéiques, et ce, au jour et à l'heure fixés. Liébault, Bernheim et Dècle ont rapporté des faits analogues.

Bien plus, Liébault, Bernheim, Edgar Bérillon (2), André Gascard (3), professeur libre de gynécologie à l'École pratique de la faculté de médecine de Paris, Bugney (4), Milne Bramwell et Jules Voisin ont guéri des métrorrhagies par la suggestion hypnotique.

Voici l'une des observations d'André Gascard :

« Dans les premiers jours du mois de juillet dernier, je suis appelé en toute hâte dans la soirée chez Mme G. N., une de mes clientes, prise subitement de pertes utérines. Cette dame, âgée de vingt-cinq ans, névropathe, présentant les diverses manifestations de l'hystérie vulgaire, est d'une excessive impressionnabilité. Elle me raconte qu'elle est sortie dans la journée, qu'elle a été surprise par l'orage, dont elle a très peur, ce qui l'a toute bouleversée. Elle attribue elle-même sa perte à cette cause. »

Il n'existait aucun symptôme du côté de la matrice. La malade consentit à se laisser endormir.

« Je la plonge assez facilement dans l'état somnambulique. Je lui suggère alors de dormir toute la nuit, et de ne plus avoir de pertes. Je répète la suggestion à plusieurs reprises, et je prends congé de la malade, après avoir prié son mari de m'envoyer chercher en cas de nécessité. Je retourne le lendemain voir ma malade qui était tout aussi étonnée que moi. La perte n'avait point reparu. »

Dans le cas de Bugney, il s'agissait de métrorrhagies dues à des fibromes et qui avaient résisté aux injections chaudes. Elles s'arrêtèrent instantanément à la suite d'une séance de suggestion dans l'hypnose.

Enfin Paul Joire a fait cesser, par suggestion à l'état de veille, une métrorrhagie consécutive à la délivrance.

Au surplus il n'est pas que les hémorrhagies utérines qui soient justiciables de ce procédé de traitement. De Jong a guéri par suggestion hypnotique un garçon de neuf ans atteint d'hémophilie et extrêmement anémié par des saignements de la bouche et du nez. Et, dans une séance de l'Association pour l'avancement des sciences de septembre 1887, Grasset, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, s'exprimait ainsi : « J'ai pu absolument supprimer chez une hystérique, des hémorrhagies buccales (que ces phénomènes provinssent du tube digestif ou des bronches), et cela par simple suggestion. »

---

(1) Marandon de Monthyel. *Deux cas de fausse grossesse.* Revue de l'hypnotisme, 1897, p. 289.

(2) XVIe Session de l'Association pour l'avancement des sciences médicales. Séances des 22 et 24 septembre 1887.

(3) André Gascard. *Influence de la suggestion sur certains troubles de la menstruation.* Rev. de l'hypn., 1890, p. 100.

(4) Bugney. *Métrorrhagies consécutives à des fibromes. Guérison par l'hypnotisme.* Revue de l'hypn., 1895, p. 179.

Deuxième cas.

L'évangile selon Loucas (XXII) rapporte qu'au moment de l'arrestation d'Ieschou, l'un de ses compagnons,

« frappant le serviteur du grand prêtre lui emporta l'oreille droite. Mais Ieschou leur adressa ce mot : « Abstenez-vous jusqu'ici » et, en touchant l'oreille, il la guérit. »

Ce qui veut dire évidemment qu'il arrêta l'hémorrhagie.

Cette cure est scientifiquement possible. Toutefois il est à remarquer que les autres évangiles n'en font aucune mention, bien que le serviteur du grand prêtre soit nommé dans l'évangile selon Iôannès. Il s'appelait Malchos.

XV

FIÈVRE HYSTÉRIQUE

La fièvre hystérique paraît due à une paralysie momentanée de la tunique musculaire des vaisseaux et à la dilatation consécutive de ceux-ci, dilatation qui aurait pour conséquence une accélération du cours du sang et, par suite, une augmentation des réactions chimiques et une élévation de la température du corps. La cause première de la fièvre hystérique résiderait, selon moi, dans la rétraction des neurones moteurs inférieurs qui innervent les vaisseaux.

Cette sorte de fièvre peut guérir par suggestion. L'évangile selon Markos nous en offre un exemple.

Ieschou venait de guérir un hystérique dans la synagogue.

« Aussitôt après avoir quitté la synagogue, ils entrèrent dans la maison de Simôn (1) et d'Andréas, avec Iakôbos et Iôannès. Or la belle-mère de Simôn gisait malade de la fièvre (2). On le dit aussitôt à Ièsous, lequel, s'étant approché, la leva en la prenant par la main, et soudain, abandonnée de la fièvre (3), elle les servit.

Évangile selon Markos, I.

Ce récit est reproduit dans les évangiles selon Matthaîos (VIII) et selon Loucas (IV). Dans ce dernier, il est question d'une « grosse fièvre » (4). C'est qu'en effet, la température est ordinairement très élevée dans la fièvre hystérique. J'ai observé un enfant de trois ans, appartenant à une famille de névropathes, lequel eut, à plusieurs reprises, des accès où la température atteignait 39° et plus, sans autre symptôme. Cette fièvre apparaissait et cessait brusquement.

(1) En hébreu, Schimeôn.
(2) Κατέκειτο πυρέσσουσα.
(3) Καὶ ἄφῆκεν αὐτὴν ὁ πυρετὸς εὐθέως.
(4) Πυρετῷ μεγάλῳ.

XVI

CONTRACTURE ET ATROPHIE HYSTÉRIQUE DE LA MAIN

« Iésous entra de nouveau dans la synagogue, où il y avait un homme dont la main était desséchée (1). On l'observait pour voir s'il le guérirait au sabbat afin de l'en accuser. Iésous, dit à l'homme : « Lève-toi au milieu de l'assemblée. » Et il leur adressa ces mots : « Est-il permis de faire le bien au Labbat ou de faire le mal ? de sauver une personne ou de la tuer ? » Mais ils se turent. Alors, les enveloppant d'un regard de colère, et attristé en même temps de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : « Étends la main ! » et il l'étendit, de telle sorte qu'elle devint aussi saine que l'autre main (2). »

Évangile selon Markos, III.

Ce récit est reproduit dans les évangiles selon Matthaîos (XII) et selon Loucas (VI).

L'expression χεῖρα ἐξηραμένην de l'évangile selon Markos, que Ledrain traduit littéralement par « main desséchée », paraît désigner une contracture avec atrophie hystérique de la main.

En effet, d'une part l'évangile selon Iôannês emploie le mot ξηρῶν même racine que ἐξηραμένην — ξηρο, idée de sécheresse) pour désigner certains malades qui guérissaient par suggestion à la piscine de Beth-hassida (voir plus haut). Or ce mot, qui signifie littéralement *secs*, paraît s'appliquer ici, étant donné le mode de guérison, à des sujets atteint de contractures et d'atrophies hystériques.

D'autre part, dans le récit précédent, la phrase : « Étends la main, et il l'étendit, de telle sorte qu'elle devint aussi saine que l'autre main », indique clairement que cette main était contracturée en flexion. Si l'on suppose qu'elle était en même temps le siège d'une atrophie musculaire hystérique, ce qui est fréquent, le mot ἐξηραμένην employé par l'évangéliste paraîtra des plus légitimes.

Je ne reviendrai pas sur la guérison par suggestion des contractures hystériques. Quant aux atrophies musculaires hystériques, elles peuvent guérir de la même manière. Edgard Bérillon a rapporté le cas d'une jeune fille atteinte d'une atrophie considérable des deux mains, dont le début remontait à neuf ans. La disparition des muscles opposants et interosseux leur donnait l'apparence de la main simienne. Cette atrophie s'améliora considérablement par la suggestion hypnotique.

Le même phénomène a été observé par Babinski, médecin de la Salpêtrière.

---

(1) Καὶ ἦν ἐκεῖ ἄνθρωπος ἐξηραμένην ἔχων τὴν χεῖραν.

(2) Ἔκτεινον τὴν χεῖράν σου· καὶ ἐξέτεινε καὶ ἀποκατεστάθη ἡ χεὶρ αὐτοῦ ὑγιὴς ὡς ἡ ἄλλη.

XVII

MALADIE SQUAMEUSE DE NATURE INDÉTERMINÉE

Les anciens désignaient sous le nom de lèpre, diverses maladies caractérisées par la présence d'écaille, (λεπίς). La lèpre dont la Bible fait mention ne serait qu'une gale, d'après Hébra et d'autres dermatologistes, qui appuient leur opinion sur le fait de la contamination de Naâman, et sur sa guérison dans les eaux plus ou moins sulfureuses de l'Iardèn (Jourdain) (II, Rois, V).

Selon Dunbar Walker, cette lèpre hébraïque, qui s'attachait aux cheveux et à la barbe de l'homme ainsi qu'aux poils des animaux, et s'accompagnait de croûtes, appartiendrait au genre favus.

Enfin, d'après Brassac (1), le *Lévitique*, qui contient une description de cette lèpre, confondait sous le même nom : l'eczéma, le psoriasis, le favus et la forme tuberculeuse de la lèpre proprement dite.

Dans les *Aphorismes* (2) d'Hippocratès, il est dit que les lèpres se montrent au printemps.

Aulus Cornelius Celsius (3) range la lèpre parmi les variétés de l'impétigo.

Archigénès, cité par Aétios (4), désigne par lèpre une maladie qui rend la peau rude et prurigineuse, la peau seule étant affectée, de telle sorte que, si elle vient à s'excorier, les parties sous-jacentes apparaissent saines. Cette lèpre est caractérisée par des écailles semblables à celles des grands poissons.

Galénos désigne par lèpre une affection avec rugosités, écailles et prurit, qui modifie la constitution normale de la peau.

Paulos (d'Égine) dit que la lèpre ronge profondément la peau et s'étend par cercles en rejetant de grandes écailles.

On voit que les anciens désignaient par le mot λέπρα, des maladies qui n'avaient aucun rapport avec ce que nous désignons aujourd'hui par *lèpre*. De telle sorte que ce mot doit être traduit dans les évangiles par « maladie squameuse ».

D'ailleurs, en Soria, la lèpre proprement dite ne frappe qu'exceptionnellement les Européens et les Juifs.

Les évangiles rapportent deux cas de maladie squameuse guérie par suggestion à l'état de veille.

Premier cas.

« Un lépreux (5) s'approcha d'Iésous, le sollicitant et se prosternant avec ces mots : « Si tu veux, tu peux me rendre net ». Ému de compassion, Iésous étendit la main et le toucha en disant : « Je le veux, soit net. » A ces

(1) Article *Eléphantiasis* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.
(2) Section III. a. 20.
(3) Lib. V, c. 28, n° 17.
(4) Tetr. IV, Sermo I, c. 133.
(5) Λεπρός.

paroles, la lèpre quitta l'homme et il fut sain (1). Après de menaçantes recommandations, Iésous le renvoya avec ces paroles : « Garde-toi d'en rien dire à personne. Mais cours le montrer aux prêtres et offre pour ta purification ce qu'a commandé Môseus comme attestation au cohènes.

Mais, s'étant retiré, le lépreux se répandit en paroles et divulgua la chose; si bien que Iésous ne pouvait plus entrer ouvertement dans un bourg. Il restait dehors en des lieux isolés et de toutes parts on venait à lui.

Évangile selon Markos, I.

La raison pour laquelle Ieschou imposait silence aux malades qu'il guérissait est maintenant, je crois, parfaitement tirée au clair.

Ce récit est reproduit dans les évangiles selon Matthaîos (VII) et selon Loucas (V).

La guérison n'eut certainement pas lieu d'une façon aussi soudaine. Il y a là une exagération manifeste.

Deuxième cas.

« En allant à Hiérousalem, il traversa la Samaréia et la Galilaia. Or, comme il entrait dans une bourgade, dix lépreux (2) vinrent à sa rencontre, lesquels, se tenant à sa distance, s'écrièrent d'une voix haute : « Iésous, aie pitié de nous. » Dès qu'il les eut vus, Iésous leur dit : « Allez et vous montrez aux prêtres. » Ils s'y rendirent et se trouvèrent purifiés (3).

Un d'eux, se voyant guéri, revint glorifiant Dieu à haute voix ; il tomba sur la face aux pieds d'Iésous, lui rendant grâce. Or il était samaritain ; alors Iésous prit la parole en ces termes : « Les dix n'ont-ils pas été purifiés ? Où sont donc les neuf autres ? Il n'y a eu pour revenir glorifier Dieu que cet étranger. » Et s'adressant à celui-ci : « Lève-toi, lui dit-il, et t'en va, ta foi t'a sauvé. »

Évangile selon Loucas, XVII.

Ce récit ne se trouve que dans l'évangile selon Loucas.

Le chiffre de dix donné pour les lépreux paraît exagéré. Il semble d'ailleurs qu'un seul fut guéri, celui-là même qui revint se présenter à Ieschou.

En résumé, Ieschou paraît avoir guéri par suggestion à l'état de veille deux hommes atteints d'une maladie squameuse de nature indéterminée.

Pour comprendre ces cures, il faut savoir que si la plupart des maladies de la peau sont dues à des parasites, il en est d'autres qui paraissent résulter uniquement de troubles circulatoires et trophiques d'origine nerveuse. Les maladies parasitaires elles-mêmes sont souvent entretenues par ces troubles fonctionnels.

Dès lors on conçoit qu'en agissant par l'intermédiaire des neurones à images et à idées sur les neurones moteurs des vaisseaux, il sera possible d'améliorer ou de guérir certaines maladies de la peau. C'est pré-

(1) Εὐθέως ἀπῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ ἡ λέπρα, καὶ ἐκαθαρίθη.

(2) Δέκα λεπροὶ ἄνδρες.

(3) Ἐκαθαρίθησαν.

cisément ce qui a été fait pour l'œdème bleu des hystériques (Charcot), pour l'hyperhidrose des mains (Albert Charpentier (1), Milne Bramwell, Backmann, Edgard Bérillon, Paul Farez, Domingos Jaguaribe) (2), pour les verrues (Roussel) (3), Bourdon (de Meru) (4), Bonjour (5) et enfin pour l'eczéma.

Hamilton Osgood (6) a guéri par suggestion quatre cas d'eczéma.

L'un a trait à un enfant de onze ans atteint, depuis l'âge de dix-huit mois, d'eczéma s'étendant largement au-dessous de l'ombilic et couvrant les jambes jusqu'aux pieds. Il existait des croûtes, des plaies et des crevasses aux avant-bras et de larges plaies aux creux poplités. Dès la première séance d'hypnose, la démangeaison disparut. Quinze jours après, l'eczéma était en voie de guérison. Les plaies invétérées des creux poplités et les profondes crevasses des poignets diminuaient rapidement d'étendue et de profondeur. Au bout d'un mois, la peau du corps entier était saine. Deux récidives à quelques mois d'intervalle guérirent de la même manière.

Le deuxième cas a trait à une femme de soixante-huit ans atteinte depuis huit ans d'un eczéma des mains, des pieds et du cuir chevelu. Dès la première séance d'hypnose, la démangeaison et les éruptions du cuir chevelu cessèrent. Après quatre séances, l'état des mains s'améliora rapidement, et bientôt toute trace d'eczéma avait disparu. « Avant de me quitter dit, Hamilton Osgood, la malade me dit : « Je suis venue vous voir souffrant d'un eczéma du cuir chevelu, des mains et des pieds. J'étais sans sommeil et complètement déprimée. Je suis maintenant parfaitement bien sous tous les rapports. Pendant que vous me soigniez, je n'ai jamais été assoupie, du moins je n'en ai pas eu connaissance. Dites-moi comment vous avez changé ma condition. »

Milne Bramwell (7) a obtenu une guérison analogue.

Enfin de Montfort et Mirallié (8) ont rapporté un cas d'eczéma palmaire qui guérit par la suggestion à l'état de veille.

XVIII

Si maintenant nous récapitulons les guérisons obtenues par leschou de Nazareth, nous en trouvons 20. Ce nombre, dans lequel ne sont pas

(1) Albert Charpentier. *Hyperhidrose abondante des mains guéries par l'hypnotisme.* Rev. de l'hypn., janvier 1900.

(2) Rev. de l'hypn., mai 1901.

(3) Roussel. Loire médicale. 1898.

(4) Bourdon (de Meru). *La psychothérapie comme complément de thérapeutique générale.* Rev. de l'hypn., nov. 1898.

(5) Bonjour. *Guérison des verrues par suggestion à l'état de veille.* Rev. de l'hypnotisme, novembre 1898.

(6) Hamilon Osgood. *Quatre cas d'eczéma et un de dermatite traités par suggestion.* Revue de l'hypn., p. 300.

(7) Milne Bramwell. *Valeur thérapeutique de la suggestion et de l'hypnotisme.* Rapport du Congrès de neurologie de Bruxelles de 1897.

(8) De Montfort et Mirallié. *Eczéma palmaire chez une hystérique.* Annales de dermatologie et de syphiligraphie, VIII, p. 1204.

comprises celles de la jeune fille du territoire de Tyrus et de Sidonis, de Malchos, non plus que les pseudo-résurrections du jeune homme de Naïn et d'Eléazar, n'est pas élevé, et, selon toute probabilité, les évangélistes en omirent plusieurs. C'est qu'en effet à l'époque d'Ieschou, la race juive était en dégénérescence, et que toute dégénérescence sociale se traduit par l'élévation du nombre des hystériques. Or les gens qui venaient trouver le nabi étaient naturellement les sujets les plus suggestionnables, c'est-à-dire des hystériques ou des sous-hystériques. Ils devaient donc venir en grand nombre.

Pour qu'une cure par suggestion à l'état de veille puisse avoir lieu, la première condition est que le sujet ait la foi. Ceux qu'Ieschou guérit de cette manière voyaient donc en lui être surhumain, auquel Dieu avait délégué une partie de sa puissance. Cette croyance, qui impliquait une certaine simplicité d'esprit, ne pouvait guères se rencontrer que dans les campagnes. Aussi bien est-ce dans les campagnes, et surtout dans les villages de pêcheurs du lac de Tibérias, dans la Bretagne juive, qu'Ièschou accomplit la plupart de ses cures. Deux endroits lui furent rebelles, Nazareth, son bourg natal, et Hiérusalem, la capitale de la Judœa.

A Nazareth, on ne voyait en lui qu'un charpentier ayant perdu l'esprit. Sa famille le tenait pour fou :

« Les proches d'Ièsous, instruits de ses gestes, se mirent en route pour le saisir : « Car, prétendaient-ils, il est hors de sens. »

Évangile selon Markos, III.

« Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. »

Evangile selon Ioannès, VII.

« Lorsqu'il enseignait dans la synagogue de Nazareth, beaucoup de ses auditeurs étonnés disaient : « D'où lui viennent ces choses et cette sagesse qui lui est départie? Qu'est-ce que ces miracles qui s'accomplissent par son nom? N'est-il pas le charpentier, le fils deMaria, le frère d'Iacôbos, d'Iosè (1), d'Iouda (2) et de Simôn? Ses sœurs aussi ne sont-elles pas parmi nous? » Et ils étaient scandalisés à son sujet. »

Évangile selon Markos, VI.

Un jour même qu'il s'était proclamé le Messiah annoncé par Ieschayahou (Isaïe) LVI. 1), les assistants entrèrent en fureur :

« Ils se levèrent, jetèrent Ièsous hors de la ville, et le conduisirent jusqu'au bord de la hauteur sur laquelle le bourg était bâti, pour le précipiter du haut en bas. Mais, passant au milieu d'eux, il s'en alla. »

Évangile selon Loucas, IV.

Aussi « il ne put faire là des miracles, si ce n'est qu'il imposa les mains à quelques-uns et les guérit. Il fut étonné de leur manque de foi. »

Évangile selon Markos, VI.

---

(1) En hébreu, Ioseph.
(2) En hébreu, Iehouda.

« *A cause de leur incrédulité*, il opèra là peu de miracles », lit-on d'autre part dans l'évangile selon Matthaïos, XIII.

Il en fut de même à Hiérusalem, où la crédulité était moins grande que dans les provinces.

Bien plus, dans les lieux mêmes où ses suggestions curatives réussissaient, le gros de la population était sceptique. De là ses imprécations contre certaines villes de la Galilæa :

« Malheur à toi, Chorazin ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Car si dans Tyros et dans Sidôn s'étaient accomplis les miracles accomplis en vous, depuis longtemps dans le sac et la cendre elles se fussent converties... Et toi, Capernaoum, qui a été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux lieux infernaux, car si parmi les Sodomiens (1) avaient été exécutés les miracles exécutés en toi, la ville fût demeurée jusqu'aujourd'hui. »

Évangile selon Matthaïos, XI.

Ce passage est reproduit dans l'évangile de Loucas (X).

D'ailleurs le nabi de Nazareth n'avait pas le monopole de ces cures miraculeuses. Lui-même avait délégué à ses disciples le pouvoir de les accomplir :

Il en établit douze pour se tenir avec lui, et pour les envoyer en prédications avec le pouvoir de chasser les démons. »

Évangile selon Markos, III.

Et ailleurs :

« Il manda les douze, et commença de les envoyer deux à deux, leur donnant pouvoir sur les esprits immondes.

Sur ce, ils s'en allèrent prêcher que l'on s'amendât, jetèrent dehors de nombreux démons, oignirent d'huile plusieurs malades et les guérirent. »

Évangile selon Matthaïos, VI.

« Il leur donna pouvoir sur tous les esprits immondes pour les jeter hors, et guérir toute moladie et toute sorte de langueur; leur disant : « Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressucitez les morts, jetez hors les démons. »

Évangile selon Matthaïos, X.

Ce passage est reproduit dans l'évangile selon Loucas (IX), qui porte même à soixante-dix le nombre des disciples thérapeutes :

« Après cela, le Seigneur en désigna encore soixante-dix autres, et les envoya, devant lui, deux à deux, dans toute ville ou lieu où il devait venir. Et il leur dit : « Si vous entrez dans une ville et qu'on vous y accueille, mangez de ce qui sera mis devant vous. Guérissez les malades de la ville et leur dites : « Il s'est approché de vous, le royaume de Dieu. » Cependant les soixante-dix revinrent joyeux en disant : « Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis en ton nom. »

Évangile selon Loucas. X.

Ce n'était pas qu'ils n'eussent que des succès. On l'a bien vu par cet hystéro-épileptique atteint de mutisme, dont l'affection ne céda qu'à l'émotion profonde causée par la vue et les paroles du nabi.

(1) Ceux de Sedôm (Sodome).

Mais ils guérissaient souvent, et ils n'étaient pas les seuls.

En effet, un jour, l'un d'eux, Iohanan, prit la parole en ces termes :

« Maître, nous avons vu quelqu'un chasser les démons en ton nom, lequel n'était pas des nôtres, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne marche pas avec nous. »

Évangile selon Markos, IX.

Ce passage est reproduit dans l'évangile selon Loucas (IX). En réalité il n'était pas un fou mystique qui n'accomplît de cures semblables, et c'est là l'une des raisons pour lesquelles Nazareth, Chorazin, Bethsaïda, Capernaoum et Hiérusalem restèrent relativement indifférentes aux miracles d'Ieschou.

XIX

Toutes les cures relatées par les évangiles sont donc scientifiquement possibles et toutes, sauf trois, présentent un caractère historique.

Il est parfaitement exact qu'Ieschou rendit la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, la parole à des muets, l'usage de leurs jambes à des paralytiques, la rectitude de leurs membres à des estropiés, la raison à des fous, qu'il fit cesser des attaques d'hystérie et d'hystéro-épilepsie, arrêta des hémorrhagies, et guérit des maladies de peau, par suggestion à l'état de veille. Mais il est aussi de toute évidence qu'il ne fit pas dévier d'une ligne le cours inflexible des phénomènes naturels.

Les prodiges que les évangélistes lui attribuent sont empruntés à des légendes antérieures à lui.

La pêche miraculeuse et la résurrection se trouvent dans la biographie légendaire du dieu hindou Kristna, telle qu'elle est contée dans le Bagavêda-Gita, ouvrage de beaucoup antérieur au nabi de Nazareth.

On sait que sa doctrine est en grande partie originaire de l'Inde, dont les yoghis poussèrent jusqu'en Iudœa, et même jusqu'à Alexandria et jusqu'à Rome. Or il semble qu'il se soit produit, dans les premiers temps du christianisme, une confusion de noms entre Kristna et le Christos. Ainsi s'expliquerait que les prodiges de l'un aient été rapportés à l'autre.

La légende de la transfiguration se trouve également dans le Bagavêda-Gita ; mais elle peut aussi n'être qu'un reflet de la transfiguration de Mosché sur le Sinaï, telle qu'elle est contée dans l'Exode (XXXIV-29).

La multiplication des pains est empruntée à la légende d'Elischa (Élisée, II, Rois IV, 42) et la déambulation sur la mer au livre de Iyob (Job, IX. 8).

Au demeurant, l'impuissance d'Ieschou à produire le surnaturel est avouée dans certains passages des évangiles.

Un jour les Pharischim, que ses cures n'avaient pu convaincre, lui réclamèrent

« un signe du ciel pour le tenter. Mais il dit en soupirant dans son esprit: « Pourquoi cette génération demande-t-elle un signe? En vérité, je vous

dis qu'il n'en sera point donné à cette génération ». Et, les ayant laissés, Iésous se rembarqua et passa sur l'autre rive ».

Évangile selon Markos, VIII.

Il aurait même opposé deux fois ce refus aux légitimes prétentions de ses adversaires.

En effet, voici ce qui est conté au chapitre XII de l'évangile selon Matthaîos :

Les Scribes et les Pharischim, dirent à Ieschou :

« Maître, nous voudrions voir quelque signe de toi. — Une race méchante et adultère, répondit-il, demande un signe; il ne lui en sera pas donné d'autre que celui d'Iônas, le prophète. Car, de même qu'Iônas fut au ventre de la baleine trois jours et trois nuits, ainsi sera le fils de l'homme au sein de la terre trois jours et trois nuits (1). »

Et on lit d'autre part au chapitre XVII :

« S'approchant de lui, les Pharisiens et les Saducéens le prièrent pour le mettre à l'épreuve de leur montrer un signe du ciel. Il leur répondit en ces termes : « Le soir venu vous dites : « Beau temps, car le ciel est rouge » et le matin : « Aujourd'hui, tempête, car le ciel est d'un rouge assombri. » Vous savez bien discerner l'apparence du ciel; mais les signes du temps, vous ne les discernez pas! Une race mauvaise et adultère exige un signe; il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe d'Iônas. »

Mais peut-être n'est-ce là qu'une simple répétition.

Le dernier passage est reproduit dans l'évangile selon Loucas (XI).

Il y a donc dans les évangiles beaucoup plus de vérité historique qu'on ne l'avait cru jusqu'à ce jour. — Les esprits frustes, que les doctrines religieuses émeuvent encore, professent pour ces biographies, les uns une admiration sans bornes, les autres un mépris sans mesure. Elles ne méritent ni l'une ni l'autre. Les évangiles sont des livres fabuleux et sincères. Ils sont l'œuvre d'hommes ignorants, peu intelligents, naïfs, passionnés et, somme toute, de beaucoup inférieurs aux plus humbles desservants de nos campagnes. Ils ne sont pas l'œuvre de charlatans.

Ils présentent un grand intérêt documentaire pour le physio-psychologue, qui, dégagé de la grande erreur du libre arbitre et de la vanité des passions, ne voit en ces productions que la résultante des forces fatales qui président à l'évolution de l'humanité.

Dr Charles Binet-Sanglé
Professeur à l'École de psychologie de Paris.

(1) Il est difficile de dire si les propos d'Ieschou relatifs à sa résurrection ont été interpolés, ou si, au contraire, ayant été tenus, ils ont donné lieu à l'enlèvement du cadavre et aux hallucinations consécutives. Il semble que cet enlèvement fut l'œuvre d'Iosseph (d'Arimathia) et de Nicodêmos.

Heures de Tunis

Pendant deux mois de l'été 1899, j'ai poursuivi mon rêve de vieil Orient resplendissant et morne, dans les antiques quartiers blancs, pleins d'ombre et de silence, de Tunis.

J'habitais, seule avec Khadidja, ma vieille servante mauresque, et mon chien noir, une très vaste et très ancienne maison turque, dans l'un des coins les plus retirés de Bab-Menara, presque au sommet de la colline...

C'était un labyrinthe que cette maison mystérieusement agencée, compliquée de couloirs et de pièces situées à différents niveaux, ornées des faïences multicolores de jadis, de délicates sculptures de plâtre fouillé en dentelle, courant sous les coniques plafonds de bois peint et doré.

Là, dans la pénombre fraîche, dans le silence que seul le chant mélancolique des mueddines venait troubler, les jours s'écoulaient, délicieusement alanguis, et d'une monotonie douce, sans ennui...

Pendant les heures étouffantes de la sieste, dans ma vaste chambre aux faïences vertes et roses, Khadidja, accroupie dans un coin, faisait glisser, un à un, les grains noirs de son chapelet, avec un remuement rapide de ses lèvres décolorées. Étendu à terre dans une pose léonine, son museau effilé posé sur ses pattes puissantes, Dédale suivait attentivement le vol lent des rares mouches...

Et moi, étendue sur mon lit bas, je me laissais aller à la volupté de rêver, indéfiniment... ce fut une période de repos, comme une halte bienfaisante entre deux périodes aventureuses et presque angoissées.

Aussi les impressions que me laissa ma vie de là-bas sont-elles douces, mélancoliques et un peu vagues...

* * *

Derrière ma demeure, séparée de la rue par des maisons arabes habitées et farouchement closes, il y avait un vieux petit quartier caduc, sans issue, tout en ruines... Pans de murs, voûtes, petites cours, chambres sombres, terrasses encore debout, le tout envahi de vignes vierges, de lierres et d'un peuple pariétaire de fleurs et d'herbes dévorantes, une cité étrange, inhabitée depuis des années. Personne ne semblait s'inquiéter de ces maisons dont les habitants devaient tous être morts ou partis sans retour...

Cependant, dans le silence mystique des nuits de lune, la plus voisine d'entre ces demeures ruinées s'animait d'une manière étrange.

De l'une de mes fenêtres à grillage ouvragé, je pouvais plonger mes regards dans la petite cour intérieure. Les murailles et deux pièces de cette maison sans étage étaient restées debout. Au milieu, une fon-

taine à vasque de pierre toute ébréchée, mais toujours pleine d'une eau claire, venant je ne sais d'où, disparaissait presque sous la végétation exubérante qui avait poussé là. C'étaient des buissons énormes de jasmins tout étoilés de fleurs blanches, entremêlés des ramures flexibles des vignes, et des rosiers semaient le dallage blanc de pétales pourpres... Dans la tiédeur des nuits, une odeur chaude montait de ce coin d'ombre et d'oubli.

Et tous les mois, quand la lune venait éclairer le sommeil des ruines, je pouvais assister, à demi cachée derrière un rideau léger, à un spectacle qui bientôt me devint familier, que j'attendis dans la langueur des journées, — mais qui, pourtant, m'est demeuré une énigme... Peut-être d'ailleurs que tout le charme de ce souvenir réside pour moi en ce côté de mystère... Sans que j'aie jamais su d'où il venait, et par où il entrait dans la petite cour, un jeune Maure, vêtu de soieries aux délicates couleurs éteintes et drapé d'un léger burnous neigeux qui lui donnait des airs d'apparition venait s'asseoir là, sur une pierre.

Il était parfaitement beau et avait le teint mat et blanc des citadins arabes, avec aussi leur distinction un peu nonchalante.

... Mais son visage était empreint d'une tristesse profonde.

Il s'asseyait là, toujours à la même place et, le regard perdu dans l'infini bleu de la nuit, il chantait, sur des airs d'autrefois éclos sous le ciel d'Andalousie, des cantilènes suaves. Lentement, doucement, sa voix montait dans le silence, comme une plainte ou une incantation...

... Il semblait surtout préférer ce chant, le plus doux et le plus triste de tous :

« Le chagrin vivace étreint mon âme, comme la nuit étreint les choses, et les efface. La douleur étreint mon cœur, et le remplit d'angoisse, comme le tombeau étreint les corps et les anéantit. A ma tristesse, il n'est de remède, sauf la mort sans retour... Mais si, plus tard, mon âme se réveille pour une autre vie, fût-ce celle d'Éden, ma tristesse renaîtra en elle. »

Quelle était-elle, cette tristesse incurable dont l'inconnu chantait la puissance ? Le chanteur singulier ne le dit jamais.

Mais sa voix était pure et modulée, et jamais aucune autre ne m'avait livré aussi pleinement le charme secret et indéfinissable de cette musique arabe de jadis, qui enchanta, avant la mienne, bien d'autres âmes tristes.

Parfois, le jeune Maure apportait là la petite flûte murmurante des bergers et des chameliers bédouins, le roseau léger qui semble garder en ses mélodies quelque chose du murmure cristallin des ruisseaux où il germa.

Longtemps, au silence des heures tardives, où tout dort de la Tunis musulmane, dans la griserie des parfums l'inconnu distillait ainsi des mélancolies, des soupirs...

Puis il s'en allait comme il était venu, sans bruit, avec toujours ses allures de fantôme, rentrant dans l'ombre des deux petites pièces qui devaient communiquer avec les autres ruines...

Khadidja, ancienne esclave, avait vécu quarante années durant dans les plus illustres familles de Tunis, et avait bercé sur ses genoux plusieurs générations de jeunes hommes.

Un soir, je l'appelai et lui montrai le musicien nocturne. La vieille, superstitieuse, hocha la tête :

— Je ne le connais pas... Et pourtant, ceux des grandes familles de la ville, je les connais tous...

Puis, plus bas, tremblante, elle ajouta : — Dieu sait, d'ailleurs, si c'est bien un vivant... Peut-être n'est-ce que l'ombre d'un des habitants de jadis, et cette musique, un rêve, un sortilège ?

Connaissant le caractère de cette race, pour qui toute interrogation sur sa vie privée, sur ses allées et venues est une insulte, je n'osai jamais interpeller l'inconnu, de peur de le faire fuir à jamais son refuge...

Pourtant, un soir, je l'attendis longtemps, en vain. Il ne revint jamais... Mais le son de sa voix et le susurrement doux de sa flûte me reviennent encore souvent, aux heures lunaires. Et j'éprouve parfois une sorte d'angoisse indéfinissable à penser que jamais je ne saurai qui il était et pourquoi il venait là.

*
* *

Tout en haut, près de la Casba banalisée et des casernes, il est un endroit charmant, empreint d'une tristesse particulière et très oriental. C'est :

Bab el Gorjani.

D'abord, sur un terrain un peu élevé au-dessus de la rue, dont il n'est séparé que par une vieille muraille grise, un cimetière antique où l'on n'enterre plus et où les tombes disparaissent sous le fouillis des herbes sèches, des rosiers, dans l'ombre centenaire des figuiers et des cyprès noirs.

En Tunisie, l'accès des mosquées et des cimetières est interdit à tous, qu'aux musulmans.

Ainsi, comme les sépultures y sont très anciennes et qu'il n'y passe point de curieux, personne ne vient troubler les morts oubliés de Bab el Gorjani, où seuls l'appel des mueddines et celui des clairons des zouaves parviennent, de tous les bruits de Tunis qui s'étale, en pente douce, jusqu'au miroir immobile de son lac.

J'ai toujours aimé errer, sous le costume égalitaire des bédouins, dans les cimetières musulmans, où tout est paisible et résigné, où rien de ce qui rend ceux d'Europe lugubres ne vient déparer la majesté du lieu... Et tous les soirs, je m'en allais seule et à pied vers Bab el Gorjani.

A l'heure élue du magh'reb, quand le soleil va disparaître à l'horizon, les tombes grises revêtent les plus splendides couleurs, et les rayons obliques du jour finissant glissent en traînées roses, sur ce coin d'indifférence auguste et d'oubli définitif....

Plus loin, on passe sous la porte qui donne son nom à ce quartier, et on se trouve sur une route pulvérulente qui, vers l'ouest, descend dans l'étroite vallée du Bardo et, vers l'est, va aboutir au grand cimetière maraboutique de Sidi Bel-Hassène, qui domine le lac El Bahira.

Cette route passe au sommet de la colline basse de Tunis, abrupte et déserte sur ce versant.

... Le soleil est très bas. Le Djebel Zaghouan s'irise de teintes pâles et semble se fondre dans l'incendie illimité du ciel.

Le disque énorme et sans rayons descend lentement, entouré de légères vapeurs violet pourpre.

Tout en bas, dans la vaste plaine, le chott Seldjoumi s'étend, desséché par l'été, et sa surface unie, d'un brun violacé où seules quelques efflorescences salines jettent des taches blanches, prend dans cet éclairage merveilleux des aspects trompeurs de mer vivante, d'une profondeur d'abîme.

Au pied de la colline, sur les bords du chott, l'on a planté des eucalyptus odorants pour combattre les miasmes des eaux stagnantes et salpêtrées. Et cette multiple rangée d'arbres au très pâle feuillage bleuâtre est une couronne d'argent sertissant la plaine maudite, où rien ne pousse, où rien ne vit.

Je retrouvais là certaines impressions anciennes recueillies jadis, dans la région des grands chotts sahariens, pays de visions.

Les dernières lueurs du jour jettent de longues traînées sanglantes sur le chott désert, sur les eucalyptus tout à fait bleus maintenant, sur les rochers rougeâtres et sur la muraille grise...

Puis, brusquement, tout s'éteint comme si les portes de l'horizon s'étaient refermées et tout s'abîme dans une brume bleuâtre qui remonte en rampant vers la muraille et vers la ville.

On l'a dit et redit, toute la beauté si changeante de cette terre d'Afrique réside bien dans les jeux prodigieux de la lumière sur de monotones sites et des horizons vides.

Ce furent sans doute ces jeux, ces levers de soleil irisés, délicieux, et ces soirs de pourpre et d'or qui inspirèrent aux conteurs et aux poètes arabes de jadis leurs histoires et leurs chants.

Sous la porte de Bab el Gorjani, tous les jours, un vieillard aveugle vient s'asseoir, vêtu de loques grises. Dans la nuit éternelle de sa cécité il répète indéfiniment sa litanie de misère, implorant les rares croyants qui passent par là, au nom de Sidi Bel-Ahsen Chadli, le grand marabout tunisien.

Souvent, en face de ces vieux mendiants de l'Islam, aveugles et caducs, je me suis arrêtée, me demandant s'il y a encore des âmes et des pensées derrière ces masques émaciés, derrière le miroir terne de ces yeux éteints... Étrange existence d'indifférence et de morne silence, si loin des hommes qui pourtant vivent et se meuvent alentour !

Là errent aussi parfois, à la tombée de la nuit, des créatures en

loques, sordides et immonables, juives du Hara ou Siciliennes de la Sicilia Srira — quartiers dangereux et mal famés avoisinant le Port.

Ce qui les attire là, ce sont les casernes. Mendiantes et, à l'occasion prostituées, elles viennent là à l'heure de la soupe, puis le long des murs ou dans les encoignures noires, elles attendent la sortie des soldats...

Bab el Gorjani reste pourtant l'un des coins les plus déserts et les plus délicieusement paisibles de Tunis....

* * *

Par une nuit chaude d'août, où des lourdeurs d'orage flottaient dans l'air, ne trouvant pas le sommeil, j'étais sortie et j'avais erré, en rêvant, dans le dédale des rues arabes, où la vie finit avec le jour.

Un peu avant le lever du jour, je vins échouer dans le quartier du Morkad où on a laissé subsister, avec la grande insouciance de la race arabe, quelques ruelles abandonnées et en ruines, à deux pas du Souk el Hadjémine où, dans le jour, toute une humanité grouille et circule.

Fatiguée de vaguer ainsi sans but, je m'assis sur un tas de décombres, en attendant le jour.

L'obscurité plus profonde d'avant l'aube enveloppait les alentours, mais, vers l'est, les terrasses plates des maisons commençaient à se dessiner en noir sur l'horizon d'un gris verdâtre à peine distinct.

La mosquée d'El Morkad et son minaret carré, tout proches, semblaient aussi déserts que les ruines environnantes...

Tout à coup, au-dessus de ma tête, un volet en bois s'ouvrit et claqua violemment contre le mur.... Un jet de lumière rougeâtre glissa le long de la muraille et vint ensanglanter le pavé...

C'était le mueddine qui se levait.

Aussitôt, comme en rêve encore, lentement, sur un air très triste et très doux, il commença son appel.

Sa voix jeune et parfaitement modulée semblait descendre de très haut, planer dans le silence de la ville assoupie.

« Dieu est le plus grand ! Allahou Akbar ! » clama le mueddine, ouvrant successivement les quatre petites fenêtres du minaret.

De loin, d'autres voix lui répondirent, tandis que, dans un jardin voisin, des oiseaux se réveillaient et commençaient, eux aussi, leur hymne d'action de grâces à la Source de toutes les vies et de toutes les lumières.

— La prière vaut mieux que le sommeil !

La voix de rêve, raffermie peu à peu, lança cette phrase dernière, très haut, impérieusement... Puis, tour à tour, les quatre volets de bois se refermèrent, avec le même claquement sec.

Tout retomba dans l'ombre et le silence, et une brise fraîche, venue de la haute mer, passa sur la ville.

* * *

....Doucement, sans hâte, le canot effilé glisse dans l'eau plus pure et plus salée du canal, entre les berges basses et rougeâtres qui le sépa-

rent du lac. Nous allons vers la haute mer qui ferme là-bas l'horizon d'une ligne sombre.

Nous allons toujours dans le rayonnement rose du soir et dans l'eau tranquille, dans l'eau molle du lac qui dort : le canot n'oscille pas.

A droite, sur sa colline ocreuse et rouge, semée de tombes très blanches et de jardins d'un vert profond, s'élève la blanche demeure maraboutique de Sidi bel Hassène et, plus loin, noyé de vapeurs violacées, le vieux fort crénelé si lourd...

Le grand mont Bou Karnine dresse ses deux sommets jumeaux, d'un bleu sombre embrumé déjà par le soir qui nait.

Puis, très loin, les blanches maisonnettes de Rhadès qui se reflètent dans l'eau vivante de la vraie mer libre.

Et à gauche, se profilant sur l'embrasement du ciel, la colline auguste où fut Carthage...

Je regarde, songeuse, cette langue de terre, cet éperon qui s'avance vers le large et où s'est déroulé jadis l'une des pages les plus sombrement prestigieuses de l'histoire ....Ce coin de terre pour lequel tant de sang fut versé.

Les monastères blancs qui essayent d'évoquer les souvenirs de la Carthage byzantine, de la Carthage bâtarde des siècles de décadence disparaissent dans le rayonnement occidental, et la colline punique semble déserte et nue.

Et voilà que toutes les images splendides du passe surgissent de ce flamboiement rouge et repeuplent la colline triste... Les palais des suffètes, les temples des divinités sombres, le faste et les pompes des Barbares, toute cette civilisation phénicienne égoïste et féroce, venue d'Asie pour se développer et se magnifier encore sur la terre âpre et ardente d'Afrique...

Mais voilà que, tout à coup, à peine le soleil a disparu à l'horizon, voix solennelles des mueddines m'arrivent des mosquées lointaines.. Et toute la Carthage de mon rêve, tissée d'idéal et de reflets, s'évanouit et s'éteint, avec les lueurs d'apothéose du soir mourant.

ISABELLE EBERHARDT

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Pologne, Turquie, Amérique. — La question polonaise vient de se replacer au premier rang de l'actualité, avec le discours de Guillaume II à Mariemburg et le vote du Landtag prussien sur la colonisation de la Posnanie.

Décidément les nationalités vaincues et démembrées ont la vie tenace. Tout l'Orient de l'Europe est travaillé comme au début du siècle par la revendication des éléments ethniques qui n'ont pu obtenir, malgré une lutte aux formes multiples, la reconnaissance de leurs aspirations, et de Prague à Varsovie, d'Uskub à Klausembourg, à travers l'Autriche et l'Allemagne, la Hongrie et la Turquie, la plainte des opprimés monte vers les gouvernements qui demeurent sourds.

Verra-t-on un beau jour, une nouvelle poussée insurrectionnelle secouer toute une partie de notre continent et en changer une fois de plus la face? Pareille éventualité est douteuse, parce qu'aujourd'hui les États dominateurs sont trop forts pour qu'une révolution ait chance — sauf circonstances exceptionnelles — de secouer leur joug. Mais on ne doit pas non plus l'écarter comme absurde, puisque la succession de Habsbourg évoque à l'horizon proche un formidable inconnu.

Les Slaves sont au premier rang de ces peuples souffrants et qui demandent justice, — peut-être, comme les Magyars, ou les Roumains, pour la refuser à autrui. Ils ont paru plus longtemps que les Germains et les Latins, matière de servitude, étant moins capables d'union, divisés par leurs querelles religieuses et l'antagonisme des souvenirs, en une multitude de tronçons. C'est l'histoire des Serbes et des Bulgares, des Croates et des Macédoniens, des Roméliotes et des Esclavons. A l'inverse, l'assujettissement de la Pologne est récent, et son impuissance à l'émancipation est issue de sa situation entre trois énormes monarchies.

La vie pourtant coule intense dans ses provinces, de Lemberg à Varsovie, et de Cracovie à Posen. Elle prospère dans l'agriculture en Prusse, dans l'industrie, en Autriche et en Russie, et c'est cette opulence même, comme le fourmillement d'une population prolifique, comme l'importance politique qu'elle a su prendre, qui l'a désignée aux coups de certains de ses oppresseurs.

Il n'y a rien à dire du régime que la Russie fait peser sur les territoires polonais qui lui sont soumis. C'est celui de l'ensemble de l'Empire, un peu aggravé il est vrai, avec de terribles répressions de grèves. Dans la Gallicie, la noblesse représentée par de nombreux élus au Parlement de Vienne, a conquis une influence prédominante, et son

loyalisme est tel que François-Joseph lui marque une faveur spéciale et prend parfois ses secrétaires d'État même ses premiers ministres dans ses rangs. C'est en Prusse surtout que la lutte a été engagée avec violence par l'État contre la nationalité subjuguée, qu'on trouve trop riche, trop agissante et dont on appréhende la croissance. D'abord on a interdit dans les écoles, avec une recrudescence de brutalité, l'étude de la langue indigène. Puis Guillaume II a sonné l'assaut dans la vieille abbaye des teutoniques à Mariembourg, et pour conclure, le Landtag de Berlin a voté 250 millions afin d'exproprier les Posnaniens de leurs biens. C'est la guerre à outrance, pour la destruction. Mais point n'est malaisé de voir que, suivant la coutume, la Prusse se brisera à cette résistance d'un peuple qui tient fermement au sol. Elle aura seulement abouti à compliquer la situation extérieure de l'Empire en irritant les Polonais d'Autriche qui pèsent d'un poids décisif dans les évolutions du ministère des affaires étrangères de Vienne. Si la Pologne ne peut plus ressusciter en sa splendeur passée, à moins d'une révolution politique et sociale d'une profondeur sans égale, elle ne veut pas mourir. Admirable opiniâtreté d'une nationalité qui n'a cessé de souffrir depuis cent trente ans !

***

De temps à autre quelque haut fait d'Abdul Hamid, plus éclatant ou plus révoltant que les autres, signale le commandeur des Croyants à l'indignation de ceux qui se piquent de civilisation. L'Arménie n'a plus le don de susciter la pitié et la colère — sans doute pour avoir proféré de trop longs et de trop perçants gémissements. Le massacre qui y règne en permanence, évite de se généraliser, il se localise avec une remarquable persistance, afin de ne pas éveiller l'attention de quelques Occidentaux que la Porte n'a point désarmés.

Au reste, c'est à Stamboul même, à deux pas du palais où il se terre qu'opère le Grand Seigneur. La mésaventure de Fuad Pacha, dont le sort demeure incertain, est d'hier ; elle continue une liste de condamnations sommaires, d'exécutions hâtives, de suppressions mystérieuses. La vengeance du maître s'est exercée en premier lieu sur les Jeunes-Turcs, puis sur tous ceux qui n'adoraient pas l'omnipotence sanguinaire du maître, puis sur les fonctionnaires civils et militaires dont tout le tort consiste dans l'illustration acquise. Constantinople en 1902 ne laisse pas de rappeller Rome sous Tibère ou Néron. La vie n'y est pas plus en sûreté; l'absolutisme barbare s'y déchaîne avec autant de frénésie et de cynisme ; seulement au temps des Césars, toute l'Europe était dans la Rome Impériale, — et aujourd'hui Constantinople n'est qu'une ville de second plan, la Turquie qu'un état de troisième ordre, et l'Europe, par un simple accord de six volontés pourrait renverser le tyran qui souille Stamboul et le Bosphore de ses crimes politiques. L'impunité d'Abdul Hamid est la honte de la civilisation latine, germaine, anglo-saxonne et slave. L'histoire dans quelques siècles d'ici ne comprendra plus la mansuétude invraisemblable dont il a bénéficié.

***

L'Amérique est la terre des épisodes économiques gigantesques. Après le Trust de l'Acier, elle a édifié celui de l'Océan, et celui des constructions navales. Après la grève des métallurgistes, elle offre à l'étude du monde celle des charbonniers de Pensylvanie et de Virginie. D'un côté, des financiers groupent des milliards de capitaux pour monopoliser une industrie ; de l'autre des ouvriers assemblés en armée suspendent le travail, au point que leur chômage est quasi général. Ainsi s'amplifient et s'épanouissent les conséquences logiques du régime capitaliste, plus puissant outre-Atlantique que partout ailleurs. A la concentration sans précédent des capitaux riposte directement l'organisation syndicale dans toute sa vigueur. Les deux faits s'enchaînent, se répondent. Au temps de Karl Marx, l'Angleterre était le laboratoire des forces économiques; aujourd'hui l'Amérique lui succède, présentant à l'observateur, avec une plus large expansion, les phénomènes dont le socialisme scientifique a tiré ses déductions les moins contestables. Il est juste que le pays où le Trust absorbe toutes les énergies individuelles, soit aussi celui où les conflits du capital et du travail revêtent la forme la plus aiguë.

PAUL LOUIS

GESTES

De quelques viols légaux. — Sur ce sujet du viol, ainsi qu'en d'autres plus abscons, le législateur a su charmer à la fois les âmes simples et les philosophes, ceux-ci par sa sagesse sans fond, celles-là par son aimable absurdité. Il a eu recours, en se jouant, à son procédé familier, l'incohérence : il a interdit expressément le viol dans certains cas désignés, selon toute apparence, au hasard; dans d'autres cas, non moins arbitraires, il l'a recommandé, sans motif, d'une façon plus expresse encore.

Cette contradiction se justifie, soit que l'on considère que le législateur ne relève que de son bon plaisir, soit que l'on prenne la peine de démêler, sous ce bon plaisir, une loi qui est l'esprit même de la Loi : le législateur, ami de l'ordre et de l'harmonie, goûte une joie extrême aux mouvements d'ensemble ; il approuve n'importe quels actes, à cette condition qu'ils soient accomplis par une multitude. Réciproquement, il déteste voir s'agiter l'être humain isolé. C'est ainsi qu'on ne saurait, sans le mécontenter, faire la guerre tout seul. Rappelons, à ce propos, qu'on lira avec plus de fruit le Code en rétablissant en toute son ampleur une expression écrite partout en abrégé : *la loi*. On doit bien lire : la loi du plus fort. Le contexte en fait foi.

Or le viol étant l'acte par excellence qui ne demande le concours que du nombre le plus restreint de coopérateurs, il se désignait de lui-même aux foudres du législateur. Celui-ci, en sa mansuétude, l'autorise toutefois, voire le prescrit, dans deux cas, sévèrement réglementés.

On n'a point oublié ce récent mystère : une petite fille disparut, alors qu'elle était sortie de chez ses parents en vue de leur acquérir, pour les

sustenter, le foie d'un veau. Enlevée par des nomades, on la retrouva, deux jours après, à la lisière d'un bois. Les bêtes sauvages avaient respecté le viscère enfermé dans un panier, mais de vieilles superstitions populaires ont cours encore, parmi le peuple et la police, au sujet d'êtres mythologiques que l'on rencontre au coin d'un bois et qualifiés de satyres. Donc, la petite fille avait-elle été violée ?

C'est ici qu'éclate l'éblouissante sagacité du législateur. Le viol est interdit en tous lieux aux nomades, du moins à l'encontre des enfants issus de parents sédentaires, et au même titre que le stationnement sur le territoire de certaines communes (il est pourtant si évident que, tant qu'ils stationnent, ils ne sont pas nomades !). Le législateur était néanmoins impuissant à vérifier si quelque nomade ou satyre avait perpétré le délit. Or que lui demandait-on ? Si le viol avait eu lieu ou non. Il se résolut à faire en sorte qu'il eût lieu, par les soins d'une créature à lui, personne comme lui-même sagace, salace, respectable et autorisée.

C'est ainsi que sur le corps intact de l'enfant, un médecin, puisqu'il faut l'appeler par son nom, fut chargé du stupre officiel.

De même, sous l'œil bienveillant de la loi, fréquemment avec l'appui, s'il faut l'avouer, de l'Église, des êtres lubriques ravissent de jeunes filles pures ou livrées pour telles. De louches personnages, flétris du nom obscène de témoins, leurs prêtent main-forte. La presse mène depuis nombre d'années une campagne pour aboutir à des rafles. En vain, des colonnes entières de journaux dénoncent les noms, prénoms et repaires de ces bandes de satyres, sous la rubrique « publications de mariages » ou « mariages mondains ».

Disons, à l'excuse de l'Église, qu'elle ne bénit le viol que si le délinquant s'engage, par aveu public, belles écritures et amende honorable, à le faire suivre de plusieurs autres, qui, eux, ne seront plus des viols, et à ne plus souiller, le reste de ses jours, de nouvelles victimes.

Nous en avons dit assez sur l'incohérence de la Justice, pour aider à comprendre le symbole cynique de ses Balances : des deux plateaux, l'un tire à dia, l'autre à hue : par malheur, ce sont eux qui ont raison, car ils emploient la meilleure méthode connue d'établir l'équilibre.

ALFRED JARRY

A PROPOS DE PELLÉAS ET MÉLISANDE

Une des propriétés qui distinguent la musique des autres arts, c'est qu'elle peut exprimer la portion inconsciente des émotions. De plus, c'est aussi sur la portion inconsciente de notre sensibilité qu'elle agit directement. « Tandis que certains arts, dit Ribot, éveillent d'abord des idées qui donnent aux sentiments une détermination, celui-ci agit inversement. Il crée des dispositions dépendantes de l'état organique et de l'activité nerveuse, que nous traduisons par les termes vagues : joie, tristesse, sérénité, inquiétude ; sur ce canevas, l'intellect brode à sa guise, suivant les individus. » (*Psychologie des Sentiments*, p. 106.)

De ces relations de la musique avec l'inconscient, il suit que les procédés dans lesquels la musique consiste le plus essentiellement sont ceux qui l'assimilent le plus aux procédés de la vie inconsciente et in-intellectuelle : tout particulièrement l'harmonie (et plus tard, la polyphonie), laquelle crée entre les expressions musicales la *simultanéité*, procédé tout spécial aux phénomènes émotionnels, et qui les distingue des phénomènes intellectuels qui ne procèdent que par *succession*.

Cette finalité de la musique — imiter les procédés de l'émotion et non ceux de l'intellect — semble avoir été sentie par certains mondes antiques, si l'on en juge par un hymne grec que retrouva M. Théodore Reinach il y a quelques années. — Elle a été, comme toutes les tendances purement émotionnelles et vitales, puissamment contrariée par le spiritualisme chrétien, lequel réussit au XVIe siècle à asservir cet art aux procédés tout intellectuels du « développement » logique ou simplement oratoire. (Cette confusion des deux finalités se manifeste dans notre langage, et nous disons couramment : une « phrase », une « idée » musicales.) De là vint toute une école — encore prospère — qui « développa » avec art ou avec esprit l'inanité de ses émotions. — Cependant, l'instinct proprement musical transparaissait malgré ses entraves : Bach trouvait moyen d'amener, à la faveur de ses développements parallèles, des simultanéités émouvantes; Beethoven (op. 106) exprimait dans une fugue la gaieté... Toute l'histoire de la musique dans ce dernier demi-siècle est la volonté croissante de cet art de rentrer dans sa propre finalité.

Cette volonté vient de trouver sa représentation la plus définitive, nous semble-t-il, et la plus consciente dans la personne de M. Debussy.

Cela apparaît d'abord par le choix qu'il fit des émotions à exprimer. Quelles sont, en effet, parmi toutes les émotions des hommes, celles où la *simultanéité* des états affectifs est le plus en relief? Ce sont les émotions primitives, celles des enfants ou des premiers hommes. Le propre des émotions des enfants, on l'a dit, c'est qu'elles sont instables et polymorphes, c'est-à-dire qu'elles valent par le rapport, non pas de leur succession, mais de leur coexistence. Dès lors elles sont particulièrement indiquées à celui qui est par excellence l'interprète des coexistences de sensations, au musicien. C'est apparemment ce qu'avaient déjà senti deux musiciens, singulièrement harmonistes d'ailleurs (Schumann et Bizet), qui écrivirent tous deux des « scènes d'enfants ». C'est aussi à des scènes d'enfants, mais à de grandes scènes de grands enfants, que M. Debussy consacra, non pas quelques heures de sa sensibilité, mais toute sa force d'expression durant plusieurs années : et, ne fût-ce que par cette singulière attirance vers les mouvements spécialement coexistants (indépendamment de la manière dont il les exprima), il a prouvé son sens profond de la finalité musicale avec autant d'éclat qu'en mirent à prouver leur méconnaissance de cette finalité ceux qui s'entêtèrent à exprimer

musicalement des mouvements spécialement successifs (mouvemements historiques, *Étienne Marcel*, *les Barbares*...)

Ces émotions, comment les exprime-t-il ?. — Pour ce qui est de la portion verbale de l'émotion, il la transcrit et ne la crée pas, estimant sans doute qu'il n'a pas à chercher une expression musicale pour ce qui est déjà de la musique. Ayant donc noté la direction ascendante et descendante des moindres intonations, la place des accents, etc..., (« je vais voir le petit Yniold », « je n'étais pas mal*heu*reuse », observez aussi au cinquième acte les deux « qui est-ce ? » de Mélisande lorsqu'Arkel essaie de lui annoncer la présence de Golaud), puis ayant simplement augmenté la hauteur de chaque son tout en lui conservant à peu près ses rapports avec les sons voisins, en somme il découvre le chant dans la parole humaine au lieu de l'y inventer ; et à l'audition de ce chant, ceux-là se sentirent troublés qui sont sensibles à la révélation des réalités humaines les plus simples et les plus générales. — Pour ce qui est de la portion inconsciente de l'émotion, c'est à l'exprimer qu'il a consacré toute son invention : or jamais, pensons-nous, la coexistence des mouvements sensitifs n'a été plus sûrement ni plus clairement traduite, et par la combinaison des sons et par celle des timbres, par l'harmonie et par l'orchestration. Le montrer pour l'harmonie reviendrait à citer presque chaque page de la partition : citons au hasard, l'harmonie qui accompagne les mots de Golaud : « Il est jeune » (1), où s'exprime à la fois dans les notes supérieures la sensation joyeuse provoquée par l'image de la jeunesse et dans les notes inférieures la tristesse de Golaud à l'image d'un bien qu'il n'a pas. Notons encore des sensations singulièrement ténues d'élargissement et en même temps d'évanouissement dans les harmonies qui accompagnent (2) : « il n'y a plus qu'un grand cercle sur l'eau. » Quant à l'orchestration, on sait qu'elle consiste ici à traiter les instruments individuellement, c'est-à-dire à entretenir le sentiment d'une coexistence de diversités.

Enfin, entre ces expressions d'émotions, on sent un lien : ces harmonies instables ne sont jamais incohérentes. Mais ce lien échappe au raisonnement. Et par là encore cette musique exprime fidèlement la vie émotionnelle, au fond de laquelle chacun sent une logique, mais une logique qui n'est pas celle de l'idéation.

Et maintenant l'on nous dira que M. Debussy n'est pas seul à avoir enfermé si précisément la musique dans l'expression de la vie émotionnelle : on nous fera remarquer avec raison que Hans Sachs et Yseult manifestent et provoquent, non pas des *pensées* sociales ou amoureuses, mais certes des *émotions* ; et on ajoutera sans doute que, parmi les émotionnels, celui qui a su exprimer les émotions le plus évoluées occupe une place plus haute que celui qui n'a su exprimer que des réflexes. Et cela est vrai s'il s'agit de classer les hommes selon le degré

(1) Page 79.
(2) Page 61.

d'évolution de leur sensibilité générale : il est clair que la sensibilité sociale de Richard Wagner, si profonde qu'elle eut besoin de l'art le plus émotionnel pour s'exprimer, représente, dans l'échelle des organismes, un stade plus perfectionné qu'une sensibilité entièrement accaparée par les pleurs d'une petite fille au bord d'un ruisseau ou par les fureurs d'un mari malheureux. S'agit-il présentement d'art musical? Nous dirons alors que, la sensibilité de Wagner étant surtout philosophique (1), et Wagner l'ayant dès lors traduite surtout par l'*indétermination* de sa musique (en particulier par une orchestration synthétique et non analytique), il arrive que l'impression produite par cette musique a pu être quelquefois obtenue, à un degré infiniment moindre bien entendu, par d'autres arts, par exemple par certains écrivains doués de l'émotion philosophique (Nietzsche, Renan) (2) ; qu'on peut donc concevoir une musique d'un effet encore plus spécifiquement musical : que celui-là d'autre part nous semble mériter d'être appelé proprement le plus grand représentant de son art, qui fait rendre à cet art le maximum des effets dont cet art est capable et dont il est capable à l'exclusion des autres ; et qu'aux termes de cette définition il nous semble bien que ce soit M. Dubussy le plus grand des musiciens.

JULIEN BENDA.

LES LIVRES (3)

PHILIPPE BERTHELOT : « **Louis Ménard et son Œuvre**, étude précédée d'un portrait et d'un autographe de Louis Ménard, accompagnée de deux reproductions et suivie de *Pages choisies* (Juven, in-18 de 313 pages, 3 fr. 50) ; ÉDOUARD CHAMPION : « **Le Tombeau de Louis Ménard**, monument du souvenir, accompagné du portrait de Louis Ménard, par René Ménard (in-18 carré de 213 pages, Honoré Champion). — Louis Ménard est mort le 9 février 1901. Sa mort a passé, comme sa vie, modeste, presque inaperçue. Il n'a pas joui de la gloire qu'il méritait. Nul éclat n'est promis à sa mémoire ; mais elle ne périra point. Je me réjouis de la voir célébrée par un double hommage discret.

En composant ses *Pages choisies*, M. Berthelot a sagement laissé de côté les longues œuvres : comme *la Morale avant les Philosophes* et l'*Histoire des Grecs*, qu'on n'a pas le droit de fragmenter. Il a retenu les meilleurs poèmes, qui d'ailleurs ne sont point excellents ; et, faisant

(1) Plus exactement spinoziste. De Beethoven il dit « qu'il pénétra par les formes classiques dans la musique, au plus profond de sa substance, pour nous montrer ensuite ces « formes uniquement d'après leur sens intérieur. » Ailleurs, de Beethoven devenu sourd, il dit que « le monde des apparences lui étant fermé, il observera maintenant le principe de « toute apparence », etc.

(2) Un vieil universitaire me fit remarquer un jour qu'en lisant, dans certaines pages de Renan, les phrases en ordre inverse, on ne perdait rien. Cela condamne Renan comme producteur d'idées, mais non certes comme producteur de sensation indéterminée.

(3) *La revue blanche* se charge de faire parvenir aux lecteurs qui lui en feront la demande les livres de toutes librairies et de les abonner à tous périodiques. (Voir, dans les annonces du numéro du 15 juin 1902, une note relative à ce service de librairie.)

la plus belle part aux Contes, aux Dialogues, aux Rêveries en prose, il s'est permis d'en modifier l'ordre arbitraire, pour les mettre mieux en valeur. Je ne l'en blâme point, non plus que d'avoir partout rétabli l'orthographe traditionnelle : dût M. S. Barès mettre ma tête à prix, j'avoue que ces pages si françaises, transcrites selon sa *nouvèle ortografe*, m'avaient tout l'air d'être traduites de l'iroquois.

L'étude de M. Berthelot dit bien l'essentiel sur l'homme et sur l'œuvre. Les esprits friands de psychologie peuvent bien attendre quelques années avant de connaître les anecdotes, moins risibles que touchantes, où se peint un Louis Ménard intime, avec ses menus travers et ses manies. Mais il importait de retracer dès aujourd'hui les lignes simples et fortes d'un très noble caractère. Différent en cela de presque tous ses contemporains, Louis Ménard semble n'avoir traversé nulle période de tâtonnements et de doutes. Rien ne l'a fait dévier de la route où l'engageaient ses goûts innés ; dès vingt-cinq ans, il se présente avec une personnalité bien définie ; en ce temps-là, républicain et démocrate résolu, chimiste inventif, amateur aussi remarquable en peinture qu'en poésie, par dessus tout, admirateur des Grecs. En avançant dans la vie, il ne cherche plus, il choisit ; il ne s'enrichit plus, il se concentre. S'il abandonne bientôt la chimie, malgré sa découverte du collodion, puis la peinture, malgré les éloges de Gautier, c'est d'un seul coup et pour jamais. Dès lors, il est tout à sa vocation d'helléniste, de moraliste et de mythologue. En 1859, M. Cerveau, fonctionnaire, est scandalisé par sa thèse « qui peut se résumer ainsi : le Polythéisme est la meilleure des religions, puisqu'il aboutit nécessairement à la République. » A cette époque, Ménard fréquentait assidûment Leconte de Lisle, et, si celui-ci traduisit et interpréta des textes grecs, c'est — nous en pouvons croire M. de Hérédia — « c'est qu'il en avait reçu l'amour de la bouche même de Ménard. » Sans doute, le poète serait allé de lui-même demander aux Grecs des modèles de sereine beauté plastique ; mais aurait-il su comprendre, sans le secours de son ami, le sens profond des légendes, et le rôle des dieux dans la Cité? C'est là que Ménard avait mis son étude et sa passion. La religion grecque était le foyer de sa pensée, la lumière de sa vie morale. Il a dit, en une phrase qu'on croirait de Victor Hugo : « Il y a dans les religions un élément divin, le symbole, et un élément diabolique, le sacerdoce. » Cette pensée fera sourire les sociologues, qui savent combien ces deux éléments de la religion sont étroitement solidaires : mais elle explique comment Ménard pouvait adorer tous les dieux ensemble, avec une même sorte de libre ferveur. Philosophe, il se souvenait que le mythe n'est qu'un symbole ; croyant, il s'attachait au symbole, lui reconnaissait une vie, une valeur propre, à laquelle l'idée pure ne saurait suppléer. Et, parce que le Panthéon grec n'offre pas d'images assez hautes du sacrifice ni de la pureté, Ménard adjoignait aux déités de l'Olympe les figures de l'Homme-Dieu et de la Vierge immaculée. Les chrétiens ne le tenaient pas pour un des leurs : les païens ne l'auraient pas repoussé : Il croyait à Zeus, à Phoibos, à Pallas, beaucoup moins qu'Homère, un peu moins que Pindare, mais

assurément beaucoup plus qu'aucun disciple de Socrate ou de Zénon.

Ce polythéisme n'est pas le seul trait qui unisse Ménard aux anciens. On pourrait dire de lui ce que Gœthe a dit de Winckelmann, qu'il est une nature « complète et fermée, tout à fait selon le mode antique ». Il se serait accordé avec Pythagore et Platon, pour confondre les idées de Bien et de Beauté avec l'idée de Limite, et pour faire du mot Infini un synonyme du Mal et des Ténèbres. Il approuvait son ami Renouvier, qui rompt la tradition métaphysique en niant que l'Infinité soit compatible avec la Perfection. Le caractère de Ménard n'est pas simple, mais il est un : enclos dans un contour net et précis, on le pénètre d'un seul regard. On en peut dire autant de ses doctrines : celles dont la bizarrerie d'abord étonne tiennent à l'ensemble des autres par une logique très apparente. Enfin, c'est merveille de voir combien sa prose reste ferme et lucide, même quand elle s'emploie à traduire les mystères les plus flottants, les problèmes les plus obscurs. Cette prose est partout classique, partout aussi d'un tour strictement personnel, capable de mener à bien de longs traités didactiques. Ménard, quand il fait œuvre d'art, tend constamment à la forme la plus pleine et la plus concise. Ce n'est pas lui qu'atteindrait l'épigramme de Pascal : « Cet homme a fait un grand livre, parce qu'il n'a pas eu le loisir d'en faire un petit. » Nos meilleurs écrivains font entrer l'univers dans leur œuvre, sans songer que plus leur domaine est vaste, plus la possession en est partagée. Le domaine de Ménard est tout à lui. Ses meilleures pages ont chance de vivre, parce qu'on y trouve seulement ce que lui seul devait dire, ce que nul autre n'aurait dit. Par la sobriété, la tenue et la densité de l'expression, des pièces comme *le Diable au café*, *l'Énigme*, *Socrate devant Minos*, *le Banquet d'Alexandrie*, soutiendraient la comparaison avec les « Dialogues » de Leopardi, s'il n'y manquait certains accents de force, si la maigreur en était plus musclée.

M. Édouard Champion prépare un *Essai sur la vie, l'action et l'influence de Louis Ménard*, qui complètera celui de M. Berthelot, sans nous le faire oublier. En attendant, il élève au maître un Tombeau que décorent des lettres de cinquante écrivains notoires. L'intention est pieuse : la réalisation me plairait mieux si le choix des collaborateurs avait été plus restreint. M. Maurice Barrès écrit en *post-scriptum :* « J'oubliais de vous dire que Louis Ménard était antidreyfusard. » La chose est bonne à savoir ; en effet, je ne puis dire qu'elle m'étonne ; aussi bien, n'est-ce pas, en Ménard, le sens critique que j'ai loué. Pourtant, si M. Barrès rencontre ces deux phrases : « L'armée a été dressée moins à défendre le pays contre les ennemis du dehors qu'à soutenir le gouvernement à l'intérieur contre ceux qu'il nomme les éternels ennemis de l'ordre... les mêmes généraux, si prompts à capituler devant l'ennemi du dehors, sont impitoyables dans les discordes civiles » — je le préviens qu'elles ne sont point de Gohier, mais de Ménard (*Pages choisies*, 261). — J'allais oublier de vous dire que par deux fois, après les journées de juin, puis après la Commune, Ménard, sourd au cri des

fureurs bourgeoises, éleva la voix en l'honneur des vaincus qu'on essayait de flétrir.

MICHEL ARNAULD

Les Mille Nuits et Une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J. C. Mardrus; tome XI : *Histoire du jeune Nour avec la Franque héroïque; les Séances de la Générosité et du Savoir-vivre*; *Histoire merveilleuse du Miroir des vierges; Histoire d'Aladdin et de la Lampe magique* (Éditions de *La revue blanche*, in-8° de 350 pages, 7 fr.) — Ce tome, le onzième d'entre les tomes, commence avec la 671e nuit. L'inépuisable et merveilleux poète qu'est l'héroïque Schahrazade nous y conte les plus ingénieuses, les plus amusantes et les plus féeriques histoires qu'ait jamais conçues l'imagination orientale dans la fleur vive de sa jeunesse; où, parmi le fantastique d'inventions à quoi la magie collabore, parmi la splendeur sorcière d'irréels palais et de jardins d'illusion, éclate, sincère et vrai, un adorable chant d'amour en l'honneur de la beauté humaine.

Que sont tous les éfrits et tous les génies, toutes les vasques débordantes de dinars d'or et les arbres lourds de pierreries auprès des trois rayonnantes amoureuses à qui sont consacrées — et comme dédiées par la ferveur même de l'admiration qu'elles leur témoignent — les trois grandes histoires aventureuses de ce tome précieux : la princesse Mariam, de l'*Histoire du Jeune Nour avec la Franque héroïque;* la plus candide et la plus rafraîchissante des vierges, la douce Latifah de l'*Histoire merveilleuse du Miroir des Vierges;* et la célèbre princesse Badrou'l-Boudour de la célèbre *Histoire d'Aladdin et de la Lampe magique*?

De ces trois contes si divers, si riches de fantaisie et d'heureuses impossibilités, c'est assurément aux deux inconnus que va notre préférence. L'*Histoire du Jeune Nour et de la Franque* est une épopée d'amour dont telles pages disent les belles joies du massacre humain avec une violence qui évoque certaines de nos Chansons de gestes ; et cependant, le conte avait, au début, des grâces molles et toutes amoureuses dont témoigne ce verger de poèmes où sont chantés les mérites, les saveurs, les douceurs et les vertus des figues et des dattes, des amandes et des jujubes, des abricots et des grenades, et aussi des bananes « aux formes hardies» dont le poète, songeant aux veuves et aux divorcées, exalte le cœur compatissant.

Quant à l'*Histoire merveilleuse du Miroir des Vierges*, elle est d'un symbolisme délicat et charmant et si plaisante en son ensemble que, depuis l'*Histoire d'Ali-Nour et de Douce-Amie*, il n'en est peut-être pas que nous ayons aimée davantage.

Et ces imaginations tendres, héroïques, lascives et voluptueuses nous sont présentées sous une forme incomparable par le docteur Mardrus, qui semble lui-même un Maghrébin possesseur d'une lampe magique.

dont les mystérieux servants le doteraient sans relâche de mots sonnant comme des dinars d'or et d'images scintillant comme des fruits en pierreries.

ROMAIN COOLUS

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET : **La Normandie exaltée** (Paris, E. Dumont, in-8° de 350 pages, 3 fr. 50). — M. Ch.-Th. Féret consacre tout un recueil de poèmes à la Normandie, ainsi épigraphié : « Pour les fils des Vikings ». Quiconque aime les beaux vers lira cette *Normandie exaltée* qui fait songer à quelque vieille faïence de Rouen, solide, précieuse, et blasonnée de couleurs vives.

Le livre, divisé en neuf chapitres, nous montre d'abord les quatre saisons passant sur les pommiers, et ce sont quatre beaux tableaux assez impressionnistes : pastel, aquarelle, sanguine, sépia. Une grande pièce en quatrains de fer nous rappelle ensuite à nous, Normands contemporains, notre origine scandinave, et le poète y crie son atavisme à pleine poitrine.

Dans les prés verts, je rêve aux caps bleus, aux fiords blancs ;
L'instinct des aïeux morts tracasse encor mes veines.

Et, plus loin :

Gens de ma race, en qui l'ancestrale effigie
Noyée au sang latin garde encor sa magie
Aux yeux d'eau verte, aux poils de flamme resurgie...

La pièce, magistralement, se termine par un cri de gloire qui va vers :

Tous nos fiefs de la mer, toutes les Normandies,
Et partout où le viol, sous les torches brandies,
Sema ma race aux reins des pucelles raidies...

Les « Cris de Normandie » nous enfoncent plus avant encore dans la neige natale. C'est le chant du skalde, « Thor ayde ! » crié par ceux qui viennent dans des esquifs

Taillés au cuir noir des aurochs.

Cette note, à notre avis, est la plus belle du livre.

Citons encore le chapitre consacré à Rouen « la cité pansue » et où se trouve une charmante pièce « Pour les vieilles maisons de bois ». Un beau chapitre est celui intitulé « les Normands ». — Celui qui parle de « Quillebœuf et du Roumois « devient plus intime, et le poète y verse quelques larmes. — Des ballades ou des sonnets impeccables célèbrent les « Villes Normandes ». Certaines de ces pièces font songer à un « Pays du Mulle » rétrospectif, surtout celle qui est dédiée aux poètes normands, avec son refrain :

Le sieur Malherbe est un eunuque.

« Ad Bibulos » nous chante les boissons normandes, et tout se termine par un beau poème, « la Terre des Aïeux ».

Celle où sont couchés nos morts de mille ans,

ces morts que le poète Ch.-Th. Féret entend parler en lui et qui lui ont inspiré cette œuvre dont il peut être fier parce qu'elle révèle quelqu'un de « bien racé », comme on dit chez nous, — un Leconte de Lisle pour nous tout seuls.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

HENRY FÈVRE : **Les Minutes parisiennes ; 5 heures,** *la rue du Croissant* (Ollendorff, plq. ill., 2 fr.). — Le camelot, les aboyeurs de feuilles publiques — cent mille, cent cinquante mille peut-être — à l'heure où tout ce qui peine dans Paris, financiers, ouvriers, bureaucrates, commencent de remonter du fond de la cuve métropolitaine vers les hauteurs, vers la pâture et le repos, la ruée frénétique et hurlante dévale et se répand devant eux, à leur suite, autour d'eux, offrant l'autre pâture et l'autre narcotique, l'absinthe du cerveau : le journal. Eux encore « bandes volantes », donneront le coup de gueule et le coup de poing ou le coup de bayados décisifs dans les réunions électorales, eux qui, à quarante sous par tête ou pour rien, pour l'honneur, jetteront le *Vive !...* et le *A mort !...* aux moments d'ébullition ; appoint de la police, ou bras droit des partis à poigne, ou selon le vent avant-garde des insurrections, ils représentent le coup ou le contre-coup rompant l'équilibre ou bien le replaçant, de l'autorité ou contre l'autorité, le *fatum* social de la démocratie autoritaire. Au-dessus à peine, la plèbe journaliste, nerf ataxié de ce multiforme membre dont elle se pense peut-être le cerveau. Voilà ce qu'imagent âcrement, fortement, et l'écrivain, et son collaborateur le dessinateur Sunyer.

GEORGES OHNET : **Les Minutes parisiennes ; 6 heures :** *la Salle d'armes* (Ollendorff, plaq. ill. 2 fr.). — Quatre à six, l'heure grave : pendant que ces messieurs, pour tuer surtout le temps, ou combattre l'obésité, chez le maître d'armes célèbre, tirent, leurs femmes et maîtresses des mains du couturier illustre évadées (voir *4 heures* par Pierre Valdagne) trottant aux garçonnières... A la fois, les vieilles filles, par le confesseur averties, à Notre-Dame-des-Victoires, à Saint-Roch (voir les révélations de l'abbé Charbonnel), s'abîment en oraisons devant Antoine de Padoue, à l'effet de sauver toutes ces âmes pécheresses, dans le moment précis où elles prennent un paradisiaque avant-goût des flammes infernales.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES :

André Gide : *L'Immoraliste* ; Mercure de France, in-24 de 257 pp., 5 francs.

George Gissing : *La rue des Meurt-de-faim*, traduit de l'anglais ; Éditions de La revue blanche, in-8 de 460 pp., 3 fr. 50.

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit, tome XI, traduction J. C. Mardrus ; Éditions de La revue blanche, in-8° de 350 pp., 7 francs.

Anton Tchékhov : *Un Meurtre*, traduit du russe par Claire Ducreux ; in-18 de 270 pp., 3 fr. 50.

P.-J. Toulet : *Le Mariage de Don Quichotte* ; Juven, in-18 de 301 pp., 3 fr. 50.

POÈMES :

Lucie Delarue-Mardrus : *Ferveur* ; Éditions de La revue blanche, in-12 de 220 pp., 3 fr. 50.

Paul Fort : *Paris sentimental ou le Roman de nos vingt ans* ; Mercure de France, in-18 de 212 pp., 3 fr. 50.

J.-B. La Jarlière : *Intimités et Révoltes* ; Bibliothèque des Temps Nouveaux, in-18 de 133 pp., 1 fr. 50.

LITTÉRATURE ALLEMANDE :

P. Mahn : *Kreuzfahrt* ; Fontane, à Berlin, 3 M.

M. Grad : *Wenn Früchte reifen* ; Fontane, à Berlin, 3 M. 50.

Georg Freiherr von Ompteda : *Das schœnere Geschlecht* ; Fontane, à Berlin, 5 M.

W. Uhde : *Vor den Pforten des Lebens* ; Hermann Seemann, à Leipzig.

G. Niedenfuehr : *Frau Eva* ; H. Seemann, à Leipzig.

Elisa Asenijeff : *Tagebuchblaetter eneir Emanzipierten* ; H. Seemann, à Leipzig.

Carry Brachvogel : *Der Nachfolger*, ein Roman aus Byzanz ; H. Seemann, à Leipzig.

R. Nordmann : *Ein Komtessenroman* ; Fontane, à Berlin, 5 M.

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15150

L'Entreprise de la démolition de la Bastille

Sous prétexte d'anniversaire, il serait certainement fastidieux de répéter, une fois de plus, le récit si souvent fait de la prise de la Bastille, alors que les détails de la démolition du « monument du despotisme » sont totalement ignorés.

En quelques pages, on ne peut prétendre donner l'histoire de la démolition de la Bastille; mais du moins en trouvera-t-on ici les incidents les plus caractéristiques.

Il n'en fut pas de la Bastille comme de certains châteaux que le peuple des campagnes pilla et rasa d'un élan terrible sans autre préoccupation que de détruire ces édifices, symboles de l'asservissement de la glèbe.

Malgré l'effervescence publique, la prise du Château Royal ne fut pas suivie de pillage ni d'une destruction désordonnée accomplie par une bande de forcenés.

Le peuple avait combattu en soldat discipliné, montrant déjà l'étoffe des populations militaires qui suivirent. Au siége quasi régulier, à l'assaut presque classique, succédèrent le démantèlement rationnel, la destruction systématique et bien administrée dans lesquels on sentait la main de cette bourgeoisie qui, aux fastueuses dilapidations aristocratiques, allait faire succéder l'économie rapace d'une bonne ménagère tenant à jour son livre de dépenses.

Le fait en est rapetissé, le grandiose de la lutte s'en ressent.

Le héros de la démolition fut l'entrepreneur des bâtiments du roi, Palloy, « vainqueur de la Bastille, à la tête de son district de Saint-Louis la Culture.

La Bastille est prise, les Parisiens en sont maîtres.

A cinq heures du soir, raconte Palloy, le peuple se porta à la recherche des poudres, à la délivrance des prisonniers, à s'emparer des satellites, à éteindre le feu du gouvernement. Il évita les déprédations et se mit en garde contre les malveillants et *prit garde à ce qu'on n'enleva rien.*

C'est ainsi que se passa la nuit avec beaucoup de trouble et de confusion. J'y ai établi le sieur Houette, un de mes commis, et je retournai à mon poste de capitaine commandant dans le district de l'Ile Saint-Louis (1).

Le sort de la Bastille était déjà décidé.

Si l'exécution fut toute administrative de formes, la pensée fut populaire

(1) Bib. Nat. Mss. fr. N. A. 2811.

et jaillit soudainement aussitôt que fut apaisé le tumulte de la bataille.

La municipalité parisienne et, plus tard, l'Assemblée nationale ne firent qu'approuver la décision prise spontanément par les combattants, sur le lieu même du combat. Les « vainqueurs de la Bastille » ne prirent pas cette décision pour seulement la coucher sur un registre de délibérations ; immédiatement ils commencèrent à l'exécuter, ainsi que Palloy nous l'apprend,

d'après le vœu général du peuple, dit-il, et l'approbation de tous les districts de Saint-Louis de la Culture et de l'Oratoire (1).

Sans attendre que l'autorité lui imposât un directeur, la foule choisit Palloy dont les amis durent certainement pousser l'élection.

Par la passion qu'il déploya pendant cette démolition, il est évident qu'il eût été irrité de voir dans les chantiers de ce bâtiment exceptionnel une scène perpétuelle de désordre et de confusion, où les efforts mal combinés se fussent contrariés.

Le sentiment était amplement satisfait par la capitulation des soldats du roi ; l'homme pratique se retrouva immédiatement.

L'existence de l'organisation dans la démolition n'appartient donc pas uniquement à l'esprit de l'époque : elle est aussi le fait d'un individu qui, sa fonction militaire accomplie, vit un chantier dans le champ de bataille et dépouilla le soldat pour laisser agir l'entrepreneur.

Déjà naissait une malveillance sournoise contre laquelle Palloy se débattit pendant deux ans et qui le poursuivit même après la disparition de la forteresse. Cette malveillance, passant des aristocrates aux jacobins, s'acharna après lui.

Je vous donne avis, mon camarade, lui écrivait, le mercredi matin, 15 juillet, Houette, qu'il se promène sur les tours des individus étrangers qui disent aux ouvriers et au peuple qu'il faudrait descendre les pierres avec une chèvre et que si les entrepreneurs de la Ville ne viennent pas, jamais Palloy ne démolira la Bastille. Je les ai envoyés faire foutre, mais ne tardez pas, surtout de l'argent car il y a quelqu'un qui veut payer les ouvriers, ne tardez pas, de grâce, car ils me pendraient !

Aussitôt qu'il est relevé de garde, Palloy accourt à la Bastille, sa présence change la face des choses. Il donne des conseils aux démolisseurs inexpérimentés, fait l'appel des ouvriers qui avaient passé la nuit, ferme les ateliers qu'il a dans Paris, en fait venir tous les ouvriers et embauche tous les hommes qui se présentent.

L'effectif, sous ses ordres, se monte alors à 800 hommes.

L'organisation de la démolition se parachève.

Il fut établi, dit Palloy, un ordre qui a été rigoureusement observé, les ouvriers qui ont été employés à la démolition de cette forteresse furent placés par classe d'ateliers, en nombre égal d'hommes, sous l'inspection de leurs sous-chefs, lesquels ateliers étaient inspectés par des chefs qui avaient une certaine quantité de sous-chefs sous leur surveillance.

(2). Bib. Nat. M. F. N. A. 2811.

Les rôles se faisaient strictement et tous les jours l'appel nominal était fait par mon commis qui vérifiait les feuilles de chaque atelier et communiquait la feuille générale aux Inspecteurs nommés par les architectes qui certifiaient par de nouveaux appels ces feuilles de rôle qui ensuite étaient remises au Bureau de la Bastille tous les soirs.

Ces mêmes feuilles étaient visées par les Inspecteurs et de là, portées soit au Bureau de subsistance de la première commune, soit au Bureau des Travaux Publics de la Municipalité.

Un placard apposé dans le chantier de la Bastille montre que cet *ordre*, comme le dit Palloy, ne fut pas seulement théorique.

Municipalité de Paris.
Département des Travaux Publics.

Samedi 14 novembre 1789.

L'Administration des Travaux Publics ordonne à MM. les trois Inspecteurs de la Bastille, de rapporter tous les soirs au Bureau de l'Hôtel de Ville, la feuille contenant les noms et qualités des ouvriers, qui sont employés à cette démolition, dont l'appel se fera exactement en leur présence, tous les jours, faute de quoi ils demeureront responsables.

Fait au bureau de la Ville.
Ce 14 novembre 1789.
Signé : Cellerier, lieutenant de maire :
Jallier de Savault, conseiller administrateur.

MM. les Inspecteurs en vertu de cette ordonnance prient les chefs et sous-chefs de s'y conformer, de signer leur feuille tous les soirs, de ne prendre aucun ouvrier de quelque part que ce soit, sans l'aveu de l'administration et de leur annoncer que tous ceux qui manqueront à l'appel le lundi, ne seront pas admis aux relevés de la semaine (1).

Ce fut Palloy qui établit un bureau « chargé de tous les objets relatifs à la Bastille » ; à ce bureau était joint un comité permanent composé de quatre commissaires :

Dussault, pour l'Abbaye Saint-Germain ;
De Chamars, pour Saint-Louis la Culture :
Gorneau, pour Saint-Paul ;
Tailleaux, pour la Ville.

Le service de démolition, séparé de ceux de l'Arsenal et de l'Artillerie, fut composé ainsi :

Architectes : La Poize, de Montizon, Jallier de Savault et Poyet.
Inspecteur général : Palloy.
Inspecteurs : Vienne, Triel, Catala, Martin.
Comptabilité : Pallays.
Entrepreneurs : Pour la maçonnerie : Palloy :
— Pour la charpenterie : Guerné ;
— Pour la couverture : Fanel ;
— Pour la menuiserie : Renard ;
— Pour la serrurerie : Dunier.

(1) Arch. Nat. F 13 1242.

Premiers commis : Cottier, commis en chef;
— Nogaret, commis à l'Arsenal (1).
— Clément, commis pour le toisé et enlèvement des pierres, chef de service des pierres et des moellons.
— Baron, commis pour le bois, fers et plomb (2).
— Lobreau, écrivain de bureau.
— Durandeau, garçon de bureau (3).

Il serait impossible de dresser la liste des ouvriers, la majeure partie des rôles étant disparue, ni d'établir même approximativement le nombre des individus différents qui travaillèrent sur les chantiers. Le compte de Palloy était fait par unité de temps et non par unité d'hommes; de plus on compte jusqu'à 213 ouvriers gratuits, — les premiers jours il y en eut certainement davantage. Palloy, le deuxième jour, reconnaît avoir sur ses chantiers environ 800 hommes, il ne compte pour le 14 et le 15 juillet que 378 journées de travail. A la même époque, l'inspecteur Vienne dit qu'il travaille 300 ouvriers à peine et le marquis de Sillery en voit 3.000!

Les 15, 16 et 17, la Bastille fut gardée par la compagnie de l'Arquebuse. Le 20, une compagnie de gardes-françaises sous les ordres du sergent Hennequin, assura la protection des bâtiments (4). M. de Moussigny, capitaine de la Bastille, y avait sa maison; sa cave fut pillée par les gardes françaises, incorporés dans les bataillons de la Garde Nationale, et qui furent remplacés par les Volontaires de la Bastille, commandés par Hulin.

Leur séjour d'environ trois mois, dit Bétremieux, fut très onéreux à la Ville et leur retraite fut un désastre, ils furent remplacés par la compagnie des canonniers que commandait M. des Perrières (?), aide-de-camp de M. de Lafayette. Pendant tout ce temps, le garde-magasin n'était pas à son aise, deux procès-verbaux ci-joints sont une faible esquisse des tours que l'on lui jouait. La dévastation totale de la cuisine des Invalides commise par les Volontaires de la Bastille à pensé lui coûter la vie. Ils avaient la force en main, les canonniers n'étaient pas encore armés, ils ont chargé leurs voitures et pendant que l'on fut à la Ville pour requérir la force, ils sont partis par l'Arsenal et le Pont-Marie, évitant par là leur arrestation à la Grève. La ville était alors si pleine d'affaires que l'on a fermé les yeux sur cette démarche (5).

L'infortuné Bétremieux, qui se voyait périodiquement dévalisé n'avait pas à regretter l'absence des canonniers. Il est probable que ceux-ci n'eussent repris le butin aux volontaires que pour se l'approprier.

La place de Palloy n'était pas une sinécure ni un poste tranquille.

(1) B. N. — M. F. N. A. 2811.
(2) B. N. — M. F. 11736.
(3) A. N. — F. 13. 1212.
(4) Bétremieux qui fournit ces renseignements écrit textuellement « le 18, 19 et 20, ce fut l'eleve en chirurgie, il dut céder la place », ce qui nous paraît incompréhensible.
(5) B. N. — M. F. N. A. 3211.

Les chantiers de la Bastille ressentirent le contre-coup des luttes politiques du moment. Palloy dut, maintes fois, éviter les embûches que lui tendaient les aristocrates, et lutter contre ses ouvriers révoltés.

Son mémoire en témoigne :

Personne n'a été plus que moi exposé dans ces moments de trouble et sans des hommes de confiance, j'aurais perdu la vie, menacée de toutes parts.

La paye des ouvriers était une opération délicate dans laquelle Palloy déploya le plus d'énergie et le plus de ressources.

Voici la marche, dit-il, qui a été observée pour les payements. Chaque rôle de semaine était joint à un rôle général de paye, signé des architectes. D'après les certificats des inspecteurs les feuilles de rôle étaient enregistrées dans les bureaux de la municipalité et par une ordonnance qui m'était remise. J'y apposais l'acquit et ma signature, mon commis se présentait à la caisse pour en recevoir le montant, la délivrance des deniers s'en est faite par M. de Villeneuve, trésorier de la ville (1).

Les premiers jours, l'administration municipale étant désorganisée, le trésorier de la ville ne pouvait délivrer les deniers ; il fallait que la paye se fît quand même. Les ouvriers de la Bastille n'étaient pas des ouvriers ordinaires. Un retard, une parole, un geste qui ne leur plaisait pas, ils étaient prompts à prendre une lanterne comme potence. Leur susceptibilité était extrême, il fallait peu de chose pour leur paraître suspect, passer pour un traître et être traité comme tel. Heureusement pour lui, Palloy était fort aimé de ses ouvriers.

Il trouva des appuis financiers et put faire des avances considérables.

La paye des ouvriers, dit-il, s'est faite tous les dimanches en présence des architectes et inspecteurs, par leurs sous-chefs quand il n'y avait pas de retard à éprouver. Il est arrivé plusieurs fois que, dans les moments de trouble, que la Révolution suscitait, il y avait un retard dans les paiements, faute de ne pouvoir obtenir les ordonnances, ainsi que les signatures ou par des contestations qui s'élevaient qu'il fallait débattre ; ce qui m'a plus d'une fois forcé de faire les avances de mes propres fonds plutôt que de faire attendre les ouvriers après leur dû.

M. de Villeneuve, trésorier de la ville, Trudon, administrateur et Hanoult, brave et riche citoyen, m'ont plusieurs fois avancé des payes entières dans les moments de crise, causés par des ouvriers étrangers (2) pour commettre une insurrection. Personne n'a été plus que moi exposé dans ces moments de trouble et sans des hommes de confiance j'aurais perdu la vie, menacée de toutes parts.

M. Pitra, électeur de 1789, membre du département de la comptabilité du domaine, qui a été de l'administration provisoire et définitive jusqu'à la fin de 1791, est souvent resté le samedi jusqu'à minuit, pour signer les ordonnances de paiement des ouvriers de mon atelier, par la crainte qu'avait le

(1) B. N. M. F. N. A. 2811.

(2) Aux chantiers de la Bastille.

patriarche de la Révolution, que mes ouvriers ne se portassent le lendemain à des excès d'insubordination qui m'auraient fait perdre la vie.

Dès le 15 juillet, Palloy est aidé dans son entreprise. Houette lui écrit que M. Basson, libraire, rue Serpente, s'offre de lui avancer quelques sacs (de monnaie) et à lui échanger tous ses billets de caisse. Plusieurs districts paraissent disposés à fournir des fonds.

La paye du 16 juillet fut particulièrement mouvementée. l'entrepreneur la raconte ainsi :

Je fus à la brune pour faire ma paye, plusieurs gueux entre autres le coupeur de têtes avaient projeté de me perdre. J'ai vu à un arbre la corde disposée pour l'exécution, les coups de marteaux et autres tombaient sur moi, je me suis défendu et ai lutté contre mes assassins pendant quatre heures. J'ai reçu le soir un coup de fusil, qui me perça mon chapeau.

Tout servit de prétexte à l'émeute sur le chantier de la Bastille.

Les jours diminuaient et avec eux les heures de travail. Selon la coutume du bâtiment à cette époque, les salaires furent abaissés de trente-six sous par jour à trente sous. Ce fait fut la cause de plusieurs jours de trouble.

L'inspecteur de Vienne fut renvoyé à cause des accusations que les ouvriers formulèrent contre lui.

On trouva chez un chef, nommé Beuglet, un mémoire rédigé par de Vienne pour faire renvoyer un ouvrier, il y eut alors un commencement d'insurrection. Beuglet fut chassé par tous les maçons et tailleurs de pierre. Les terrassiers le soutinrent

parce que, dit Bétremieux, il était créature de l'inspecteur qui conduisait en même temps les travaux de charité dont ces terrassiers avaient été tirés. Ce qui occasionna une petite guerre civile qui finit par l'emprisonnement du chef et quelques-uns de ses plus zélés défenseurs.

La paie ayant été retardée de deux jours, Cellier, le premier commis de Palloy, courut les plus grands risques ; et sans les sieurs Dasca, Bétremieux et Clément l'aîné il perdait la vie aux travaux du maréchal qui tient à la Grille, Place de la Bastille.

Lorsque Bétremieux fut nommé garde-magasin et qu'il voulut prendre possession de son poste, l'émeute recommença.

Il eut toutes les peines imaginables de se faire reconnaître lorsque son brevet fut en règle, des intrigants qui le regardaient comme un surveillant firent difficulté de le laisser entrer en fonction :

Il fut témoin, trois jours après, d'un événement effrayant, pour toute personne chargée de prendre un commandement quelconque dans une telle révolution. Un matin, un des quatre inspecteurs voulant établir l'ordre dans le chantier fut obligé de se sauver à toutes jambes pour garantir sa vie. Il n'a jamais reparu.

Une autre fois, relate Bétremieux :

On trouva à peu près 1.200 livres d'argent monnayé, noirci par les flammes, et environ 90 jetons d'argent. On décida le partage entre tous, cela causa un grand désagrément à certains individus, moi surtout pour avoir mal calculé, j'ai manqué d'être pendu :

Un sous-chef, nommé Maillard, a été soulevé de terre, et sans M. Palloy, qui, heureusement, fut assez fort pour percer la foule et couper la corde, il était mort. Il était accusé d'avoir détourné des pièces. Moi j'étais accusé d'avoir dit que l'on n'avait pas tout distribué à dessein d'exciter un soulèvement (1).

Les chantiers de démolition de la Bastille devinrent la promenade à la mode pour tous les badauds de Paris. Autour, il y eut foule. On y vint en carrosse.

L'ambassadeur de Russie daigna écrire à Palloy pour solliciter l'autorisation de visiter, les Anglais affluèrent. Dès l'ouverture des chantiers, on avait établi un système de cartes d'entrée, réservées au Personnel. Les personnes étrangères, non munies de carte, ne pouvaient voir que la première cour.

Les ouvriers, à force de faire des allées et venues, furent vite connus des sentinelles, et, pouvant entrer sans montrer leur carte, ils en trafiquèrent : on en vendit six livres et douze livres...

Les sentinelles saisirent des cartes de faux détenteurs et les revendirent. Il fut impossible d'empêcher ce trafic.

Tout visiteur était accompagné d'un ouvrier. Ces guides « faisaient contribuer ; d'ailleurs les bourgeois eux-mêmes offraient des pourboires. »

Plusieurs ouvriers achetèrent des flambeaux et firent visiter les cachots.

J'ai moi-même, dit Palloy, muni de flambeaux, satisfait les personnes qui désiraient voir ces affreux antres du despotisme et ce, pour empêcher les ouvriers de rançonner le public.

Certains imaginèrent pour « satisfaire leur cupidité » de faire une excavation dans laquelle ils cachaient « une certaine quantité de personnes qui avaient la patience d'attendre que l'appel fut fait » et qui « passaient les nuits dans l'intérieur des cachots ».

On ne sait pas combien ces amateurs de culs de basse-fosse payèrent pour coucher une nuit sur la pierre, dans l'humidité et la saleté.

Ne pouvant arrêter ce trafic qu'encourageaient de hauts personnages on résolut d'en faire profiter la totalité des ouvriers ; le Comité permanent, par un ordre en date du 18 juillet 1789, établit à l'entrée un tronc dans lequel les visiteurs verseraient leur obole.

L'inspecteur Vienne, qui en eut la responsabilité, en confia la surveillance à sa fille. Les ouvriers les accusèrent de dilapider le produit des dons. Un jour, le tronc fut forcé, et Bétremieux, rapportant le fait, dit que « cela causa une effrayante insurrection. »

Aucune des agitations dont les chantiers furent le théâtre n'atteignit la violence de celle que suscita en septembre 1789, la proposition d'une mise en adjudication des travaux par « entreprise et au rabais ».

L'arrêté établissant l'adjudication que fit paraître la municipalité

(1) B. N. — M. F. N. A. 3241.

occasionna « une rumeur si violente que des lettres anonymes furent adressées de tous les ateliers contre les administrateurs ». Ceux-ci, voyant qu'ils ne pouvaient exécuter leur décision, acceptèrent la proposition faite par Palloy de prendre l'adjudication à lui seul comme simple gérant remboursable des avances de fonds faites par lui.

Se sachant aimé de ses ouvriers, et que cette soumission était dans les intérêts de la municipalité, Palloy leur démontra que les bons sujets ne pouvaient qu'y gagner ; mais des hommes, « payés par les partis contraires qu'il connut trop tard détournaient ces braves gens », de la proposition qu'il leur fit. Il ne put rien obtenir.

Il fut proposé, dit Palloy, de hâter cette soumission en ma faveur. L'adjudication publique parut à la Municipalité le moyen propre à garantir l'administration des soupçons qu'elle présumait pouvoir s'élever contre elle et cette décision fut adoptée ce qui occasionna parmi les ouvriers un soulèvement d'une telle violence que le district de Saint-Louis la Culture fut obligé d'être intermédiaire. Plusieurs membres se présentèrent aux mutins et eurent beaucoup de peine à les apaiser.

La garde fut quadruplée.

La Municipalité fit procéder à l'adjudication le 22 décembre, la première enchère fut portée à 30.000 liv., elle tomba jusqu'à 28.600 liv. De prétendus délégués des chantiers de la Bastille se présentèrent et se rendirent adjudicataires pour 28.600 liv. sous le nom de Rogier.

N'ayant pas de mission légale, ils pensèrent payer de leur vie la hardiesse de leur démarche, ils furent chassés de l'atelier.

Il aurait fallu, dit Palloy, employer toute la force pour assurer leurs droits aux adjudicataires. Le bureau de la ville se vit contraint, en vertu de l'opposition formelle de la plus grande partie des ouvriers, et pour rétablir l'ordre, d'abandonner toute espèce d'adjudication.

Les administrateurs reculèrent devant la nécessité de se livrer à une seconde prise de la Bastille pour la faire démolir, en exécutant la loi.

Un arrêté du 9 janvier 1790 résilia l'adjudication.

Ce petit fait, sur lequel passent les historiens, était plus qu'une simple grève, il montre que la masse fait tomber la loi sitôt qu'elle veut employer sa force.

Cette tenace opposition à l'adjudication était peut-être entretenue comme Palloy le prétend, par les *satellites de l'aristocratie*. L'adjudication, c'était l'ancien régime ; elle rappelait les vastes escroqueries, les dilapidations des fermiers, des officiers civils et militaires qui n'étaient que des adjudicataires d'espèces particulières.

Le mot seul était suspect à la foule.

C'était à la municipalité qui venait d'être créée qu'incombait la tâche de détruire « le monument du despotisme » et non aux spéculateurs.

Il importait peu aux terribles démolisseurs que la municipalité manquât de numéraire, une corde au bout d'une lanterne et les administrateurs en trouvaient.

Dans la résistance des chantiers, il entrait un motif particulier. Des adjudicataires se partageant l'entreprise eussent amené leurs ouvriers dépossédant ainsi les anciens travailleurs dont beaucoup étaient des *vainqueurs de la Bastille.*

Les ouvriers de la Bastille montrèrent des forces qui commencèrent à faire réfléchir le Tiers-Etat sur le torrent qu'il avait déchaîné.

Enfin Palloy resta définitivement Inspecteur-Général et Entrepreneur pour la maçonnerie, ayant sous sa surveillance la masse des humbles compagnons, phalange inconnue que l'histoire oublia et qui lutta utilement, mais sans prestige.

Une lettre de Bailly (1) à Lafayette du 10 novembre 1790, donne une idée des inquiétudes que ce chantier causa aux autorités :

Il demande les ordres de Lafayette pour que le jour de la paye les ouvriers soient soigneusement surveillés : il craint encore une nouvelle insurrection.

Ces rébellions, ces émeutes, cette agitation perpétuelle, n'empêchèrent pas les ouvriers de déléguer auprès de M. de Lafayette, le 21 octobre 1789, leurs camarades Guirard, dit Tourangeau, Laferre d'Aix, Toussaint Liotet, Pierre Bournin, Chevillete avec une adresse où on lisait :

Les ouvriers de la Bastille, toujours empressés de ramener le calme dans les moments de trouble, tranquilles dans leurs travaux à la destruction du colosse formidable de cette forteresse (2).

Les salaires journaliers étaient fixés à 3 liv. pour un commis, 2 liv. 5 s. pour un chef d'atelier, 2 liv. pour un écrivain, un sous-chef et un garde-magasin, les ouvriers gagnaient de 1 liv. 10 s. à 1 liv. 16 s. La modicité de cette rétribution légitime l'exploitation à laquelle les ouvriers se livrèrent. Palloy estime à 40.000 liv. les revenus que produisirent les visiteurs.

Les ouvriers étaient pour la plupart, des pauvres gens, admis là, par charité municipale. Palloy a montré ce caractère de charité :

.... les circonstances fâcheuses du temps forcèrent à recevoir ces honnêtes citoyens réduits à la plus affreuse indigence, ayant perdu leurs états à la Révolution. Toutes ces considérations méritaient bien l'indulgence à l'égard de nos frères, victimes de notre liberté. Il ne pouvait pas s'opérer du bien qu'il ne se fit du mal, c'est ce que beaucoup d'individus ont éprouvé et éprouvent encore. Il fallait donc que cet atelier reçut dans son sein ces honnêtes familles pour leur procurer les aliments nécessaires. (3)

En 1791, la municipalité décida de supprimer l'atelier de la Bastille. La veille de la fermeture, Bailly écrivit à Lafayette pour le prier

(1) B. N. — M. F. 11697.
(2) B. N. — M. F N. A. 2811.
(3) B. N. M. F. 2811.

de disposer des patrouilles et des forces de réserve pour empêcher leur rassemblement sur le terrain de la Bastille ou ailleurs si on le tentait et de donner des ordres nécessaires pour que la suppression soit exécutée et pour prévenir et empêcher tout désordre.

La situation des ouvriers était très mauvaise. Les ateliers de secours étaient insuffisants, on renvoyait de la ville tous les ouvriers originaires de province, la fermeture d'un chantier était chose grave, le peuple pouvait s'en émouvoir assez fortement pour que l'emploi de la force militaire ne fut pas une prévision exagérée.

A elle seule, la lettre de Bailly démontre que la Révolution qui s'opérait ne changeait rien à la réelle situation sociale des travailleurs.

Avant la fermeture du chantier, Barrère de Vieuzac prononça l'oraison funèbre de la « défunte Bastille » comme on disait alors.

... Ce n'était pas assez de l'arracher aux Tyrans, il fallait en renverser jusqu'aux fondements pour leur ôter tout espoir d'en faire encore un jour l'instrument de leur vengeance.

C'est sous les yeux de l'Assemblée nationale, sous l'inspection de la Municipalité parisienne, que sont tombés sous les mains libres, ces murs orgueilleux, la honte et l'effroi de la France.

Peu à peu l'orateur dévoile le but pratique.

Des pères de famille, des artistes, des citoyens de tous les états, forcés par la loi supérieure du besoin, et par les circonstances malheureusement inévitables d'une grande révolution, ont travaillé à cette démolition. Ils ont reçu, pour faire subsister leur famille, un salaire honorable que la Municipalité de Paris a eu soin de leur faire payer avec la plus scrupuleuse exactitude. Cependant la diminution sensible des revenus de la Municipalité, l'augmentation de ses dépenses, la troupe du centre, sa police, la garde qui veille à la sûreté de l'Assemblée, le secours des ateliers de charité la mettent dans un état de pénurie extrême. Elle réclame la rentrée des fonds qui ont servi à cette dépense, des raisons appuyées sur la justice et même les décrets de l'Assemblée autorisant les prétentions de la Municipalité, les biens nationaux sont à la Nation, la Bastille était un bien national mais le terrain sur lequel elle était placée, ainsi que les matériaux, sont une partie du Domaine public, ainsi c'est à la Nation à porter cette dépense...

Pour aliéner le terrain de la Bastille, il fallait la démolir... C'est une destruction politique, un acte vraiment révolutionnaire puisqu'il a servi à renverser les tyrans. C'est un événement national qui est la suite de la sainte insurrection du 14 Juillet...

Les frais de démolition montent à 568,143 liv. 13 s. 3 d. La Municipalé a vendu pour 75,243 liv. ; le reste des matériaux se porte à 254,999 liv. Les frais de démolition sont donc réduits à 237,901 liv. 13 s. 3 d., qu'il sera facile de recouvrer par la vente du terrain. Si l'Assemblée n'aime mieux y placer un monument qui porterait le titre de place de la Liberté.

A ce sujet l'inspecteur Vienne écrit :

La Bastille a coûté jusqu'à ce jour environ 600,000 liv., mais on l'a trompée (l'Assemblée) si on lui a dit que ces experts ont trouvé que la vente ira

à 330,242 liv. ; elle ne peut aller à plus de 172,000 liv., et suivant les dépradations déclarées par les ouvriers, ce produit n'excèdera pas 150,000 liv. (1).

L'Assemblée nationale, par le décret du 6 octobre 1790, décréta que la démolition de la Bastille serait faite aux frais de la Nation.

En tête du compte-rendu de son entreprise de démolition du vieux Château Royal, Palloy s'exprime ainsi :

Le récit que je fais au peuple souverain et à vous, Messieurs, par l'exposé de mon compte, n'est que pour satisfaire la Nation et me féliciter moi-même sur ma conduite franche et loyale et pour prouver que rien ne me fera changer de façon de penser. Ce que ma plume trace, mon cœur le dicte. Je suis intact. Que l'on m'accuse je répondrai... J'invite tout homme en place, chargé de la partie administrative, de suivre mon exemple en rendant compte publiquement.

Ce qui n'empêcha pas Cavaignac de l'accuser d'avoir dilapidé, mais en ces temps personne n'était à l'abri d'une accusation qui ne suffit pour que l'historien en prenne la responsabilité.

Voici les principaux éléments statistiques du compte de la démolition de la Bastille :

Portier et prise de la Bastille	9.438 liv.	2 s.	
Inspecteur général.	4.650 »		
Commis et écrivains.	6.274 »	10 »	
Chefs et sous-chefs.	20.942 »	15 »	
Maçons et tailleurs de pierre.	738.272 »	10 »	4 d.
Garçons.	23.661 »	14 »	
Ouvriers malades et blessés.	1.888 »	19 »	
Fournitures.	4.028 »	20 »	
Commis-magasiniers.	2.389 »	17 »	8 d.
Frais de bureau	2.151 »	17 »	
Commis pour le transport des voitures.	2.427 »	5 »	
Commis pour la vente des bois.	1.676 »	2 »	
Commis pour l'enregistrement des matériaux	2.993 »	1 »	
Frais d'escompte	29.961 »	13 »	3 d.
	850.750 liv.	145 s.	15 d.

Le paiement des ouvriers comprit 96 payes dont 65 furent effectuées par le Trésor national, les 41 premières par la Municipalité.

Voici le compte établi par Palloy (2) des dépenses des 14 et 15 juillet :

« Avoir placé le sieur Houette, mon commis pour aider à éteindre le feu conjointement avec tous les ouvriers de mes ateliers qui ont passé jours et nuits pendant deux jours et qui n'ont exigé que la somme de. . . . . 30 liv.

Deux voitures d'équipages que j'ai envoyées lors de l'attaque de cette forteresse et qui ont été estimées. . 133 » 4 s.

(1) A. N. — F[13] 1242.

(2) B. N. M. F. N. A., 2811.

Plus pour des pinces, pioches, coins, autres instruments.	46	»	18 s.
Pour deux commis, pendant deux nuits et un jour à 3 livres.	18	»	
Réclamation faite par deux particuliers qui ont demandé salaire à l'instant de la paye de :			
250 journées à 25 sols.	312	»	10 s.
128 — à 20 sols.	128	»	
Pour deux voyages de voiture d'équipage et quatre voyages pour le transport des canons et autres objets.	24	»	
J'ai perdu mon chapeau qui m'a été arraché par des fripons au moment que je faisais la paye.			
Total.	692 liv.	12 s.	

* * *

Nous terminerons ici l'histoire sommaire de la démolition de la Bastille dont le récit complet demanderait un volume (1). Si peu détaillé que paraisse cet article, lorsqu'on voit le nombre de documents administratifs auxquels cette opération donna lieu, il suffira cependant, croyons-nous, à montrer le caractère méthodique et utilitaire, qu'affecta la destruction du monument, que certains faits — et aussi beaucoup de légendes — avaient voué à l'exécration des Parisiens.

Enfin, si l'on veut donner au fait sa véritable valeur, on voit que si la prise et la démolition de la Bastille constituent un des événements les plus saillants de la Révolution française, il serait exagéré de lui accorder l'importance qui lui est communément attribuée.

Ce fut un prodrôme, une manifestation avant-courrière, permettant de prévoir la violence du bouleversement social qui, lentement, s'élaborait dans les couches populaires, et non un fait décisif.

Le 14 juillet 1789 fut une grande journée *parisienne*, c'est incontestable; ce fut un soufflet donné à la monarchie, mais le 10 août 1792 devait être la journée *nationale*, le coup de massue qui, pour longtemps, écraserait la royauté.

G. Dubois-Desaulle

(1) La démolition de la Bastille ne fut achevée qu'en 1792 (A. N. — A. F. I. f° 87; et C. I. 60, f° 487 I).

Essai sur l'Immoraliste

Dirons-nous que les événements auxquels nous assistons sont un tableau si empâté qu'il faut le large recul du temps pour en juger ? Comment alors parler de nous-mêmes, quand nous commençons seulement à comprendre la lointaine et rouge fresque de la Révolution ? Et pourtant, quoique confus, le sentiment nous est déjà venu d'un actuel et bien plus capital bouleversement. Ce ne sont plus des chutes de bastilles qui nous importent. Ce que nous attaquons n'est ni de fer, ni de pierre. C'est l'invisible, gigantesque et, semblait-il, inexpugnable monument des deux ou trois idées devant lesquelles tremble l'humanité. Voici la Révolution de la Pensée. Pour la vraie première fois, risquons un mot immense, les hommes commencent à songer à la *Liberté*.

Autour d'Elle, déjà, des murmures d'émeute étaient montés avant la voix de Zarathoustra, trompette de Jéricho. Tout au loin du temps, l'armée mercenaire des sophistes traînait avec elle un relativisme impur mais d'où pouvait sortir quelque grande chose. Socrate vint. Nous prêterons à cette figure la grandeur d'un symbole ; appelons-le le roi séculaire du Bien et du Mal... Mais si Nietzsche, le premier, le dévoue à l'exécration des plus nobles d'entre les humains, écoutons, pourtant, dans quelques grondements hégéliens, sonner déjà le timbre de nos plus récentes paroles :

— « Ce qui est a pour nom le droit d'être. — Chaque chose constitue sa vérité. — Aujourd'hui rien n'est plus pour nous ni vérité, ni erreur ; il faut inventer d'autres mots... »

La belle sophistique renaît. L'ouragan se prépare. L'impulsion humaine, si longtemps tenue en respect, est prête à se déchaîner. L'âme d'or de Socrate, celle dont-il parle à Callicles, va se dissoudre enfin comme une écrasante idole. On n'entendra plus crier par les bois : « Le grand Pan est mort ! », mais, par toute la terre : « Socrate est mort ! » Et Dionysos délivré dansera sur le monde.

Nietzsche sera donc, de nouveau, celui qui crie dans le désert. Mais le Précurseur ne met-il pas toute sa vie dans sa voix ? Et comment songerait-il à lui-même ? Nietzsche, qui ouvre à l'humanité les portes de la nouvelle voie, ne s'accorde

pas le temps d'y marcher. Il s'est soulevé contre toute castration. Il a voulu qu'enfin les hommes vécussent entiers. Mais nous savons qu'il est mort vierge.

La primordiale liberté humaine surmonte donc les temps, et voici la nouvelle doctrine. Mais nous n'avons pas encore vu le nouvel homme, celui qui, en chair et en os, osera promener à travers les faits et les êtres son âme délivrée...

Or, quelqu'un va essayer de nous le faire voir.

Lisons « l'Immoraliste » (1) d'André Gide.

C'est toujours l'exagération même des religions qui leur a donné des disciples. Tout principe, même celui qui consiste à n'en avoir aucun, est une cible trop haute pour les flèches qu'elle tente. Déjà, à travers « les Nourritures terrestres », André Gide nous avait fait entrevoir Ménalque. Mais c'est une figure idéale, donc encore un dogme. A son nouveau personnage, Michel, d'être un homme.

Nous allons voir Michel s'efforcer vers un but. L'atteindra-t-il? Et d'abord, sait-il qu'il a un but? Gide seul semble le savoir. Il conduit son héros vers les nouvelles voies, mais ce héros ignore qu'elles existent. Michel n'a rien entendu du cri contemporain vers les routes sans bornes de la liberté. Il est, au contraire, enfoncé dans les chemins les plus étroits. Gide en fait un puritain, un « huguenot », dit-il. Et il faut qu'il en soit ainsi pour justifier le titre du livre, car il ne peut y avoir un immoraliste que s'il y a une morale.

Donc, Michel, élevé dans l'austérité protestante, plongé dans l'érudition et l'histoire, se trouve marié sans savoir comment à une jeune fille catholique qu'il connaît à peine et qu'il n'a épousée que pour tranquilliser son père mourant. Il entre dans la vie sans avoir jamais songé à la vie, et va s'étonner de tout, d'abord de se sentir riche, tout en constatant que sa femme ne lui apporte presque rien. A peine s'est-il mis en route pour sa nouvelle existence que la maladie s'abat sur lui. Au milieu de leur voyage de noces, en Tunisie, il est pris de crachements de sang et le voilà rapidement à la mort. Sa femme le soigne avec une tendresse et un dévouement admirables. Il guérit. Et c'est pendant cette guérison que, pareille à une première peau, son âme ancienne tombe et le laisse tout frémissant devant un être inconnu. Ce changement, dû à la maladie et non à la culture lente de son être intérieur, n'en sera que plus subit et plus poignant. C'est inconsciemment qu'il sent peser sur lui le faix de

(1) Société du Mercure de France.

la civilisation, car c'est de la civilisation qu'il souffre, non de lui-même. — Le voici donc ouvrant des yeux différents sur tout ce qui l'attachait autrefois. Son ancienne science le fait sourire, sa femme, secrètement, l'étonne et l'irrite. A peine l'a-t-il possédée. Il l'aime pourtant, mais c'est avec le cœur du vieil homme, tandis que l'Adam nouveau qui s'est dressé en lui ne reconnaît pas l'Eve voulue en elle. — Revenu à Paris et sur ses terres de Normandie, sa femme, à son tour, tombe malade, d'abord elle manque de passer dans un avortement qui achève de tuer l'avenir traditionnel auquel Michel tâchait de se retenir encore ; puis elle est prise de la maladie pour laquelle elle l'a soigné ; et nous allons la voir lentement mourir pendant que Michel, emporté irrésistiblement, traîne derrière lui cette agonie, en une suite de voyages furieux vers les pays où lui-même a été moribond et s'est guéri. Brûlée par les sables et le soleil, brisée par les cahots de cette course haletante, Marceline vomit enfin son dernier sang à Tuggourt, abandonnée par Michel parti pour une course nocturne à travers la ville, en compagnie d'un jeune garçon de sa prédilection qui l'entraîne chez une courtisane indigène... Il revient juste à temps pour assister aux spasmes définitifs. Et là s'arrête son histoire, que lui-même raconte à trois amis fidèles qui l'écoutent, étendus au clair de lune sur la terrasse de sa maison de Tuggourt, et « pareils aux trois amis de Job ». Le début du livre nous l'a montré vivant dans cette maison en compagnie d'un jeune Arabe à moitié sauvage.

Voilà donc où l'a mené cette course échevelée et tout arrosée du pauvre sang de Marceline. Mais il n'en a ni tristesse, ni remords. Est-il acculé comme une bête hagarde à ses propres limites et sent-il qu'il ne peut aller plus loin ? Ou bien, épouvanté des forces qu'il sent en lui, a-t-il un dernier recul en face des possibilités de sa nouvelle nature ?... Il a appelé, du fond d'une ancienne et sage amitié, ces trois amis lointains. Ils sont accourus fidèlement vers lui. Le livre, paradoxalement commencé par la fin, nous a appris que l'un d'eux adressait une lettre intime « à Monsieur D. R., président du Conseil », afin de demander pour Michel on ne sait quel poste, quelle mission : « Saura-t-on, dit-il, inventer l'emploi de tant d'intelligence et de force, — ou refusera-t-on à tout cela droit de cité... ? En quoi Michel peut-il servir l'État ? Je l'ignore... Il lui faut une occupation... Hâte-toi, Michel est dévoué ; il l'est encore ; il ne le sera bientôt plus qu'à lui-même... » Donc, Michel veut servir. Est-ce là la fin de cette crise splendide d'indépendance ? Ou

bien, encore une fois, est-ce la peur de sa propre force qui lui crie de s'arrêter, de se mettre en toute hâte aux fers?

Pour nous, nous ne voulons y voir qu'une suprême réticence, ayant compris, dès les premiers pas forcenés qu'il fait vers la liberté, que Michel *n'est pas* l'Immoraliste. *Il n'est qu'un effort vers l'immoralisme*, ou plutôt, disons-le, il est l'éternel immoralisé, celui qui demande des leçons et des exemples à tout et à tous, même à des petits Arabes, même à de retors paysans et braconniers normands, ayant senti en eux une ignorante grossièreté qu'il prend pour de la belle barbarie, et qui le repose un moment de lui-même. Mais il ne se débarrassera jamais des rêts affreux de l'atavisme, de l'éducation, de l'habitude. Et, nous l'avouerons, nous aimons qu'il en soit ainsi. Nous aimons qu'il ne puisse prendre son vol, qu'il n'ait que brisé l'œuf, même en brisant du même coup Marceline. Nous aimons cette impuissance de l'individu qui ne peut détruire en lui la race pour retourner d'un bond à la barbarie première. Car il nous plaît que tout le parfum demeure sur ces mains délicates qui s'essayent aux calus. C'est la réticence — la Réticence! — qui nous attache, toute la valeur du livre nous semble résider là-dedans, et, nous oserons le dire, toute la valeur de Gide.

Ecoutons-le, dans la voix de Michel, sangloter son désir de vivre. Jamais, pensons-nous, même avec « Candaule », il ne nous a entraînés plus avant dans le drame de la complication et de la soif. Nous ne savons rien de comparable à cette marche parallèle de ses deux héros : marche à la vie et marche à la mort, la vie arrivant à dépasser la mort en tragique. Il y a, dans cet effort de tout l'être vers « les richesses intactes que couvrent, cachent et étouffent les cultures, les décences, les morales », des cris d'enthousiasme et de joie qui sont d'une poignante et infinie douleur. Parmi tant d'autres paysages vivant dans ces pages ineffables de sensibilité, de lyrisme contenu et de simplicité, voici qu'un clair de lune de Biskra le retient et l'épouvante. La mort de cette heure immobile l'étouffe. Y voit-il comme l'image d'une première et inerte sagesse? — « Et brusquement m'envahit de nouveau, comme pour protester, s'affirmer, se désoler dans le silence, le sentiment tragique de ma vie, si violent, douloureux presque, et si impétueux que j'en aurais crié, si j'avais pu crier comme les bêtes... »

De même le long des prairies normandes, au retour des braconnages qu'il fait sur ses propres terres en compagnie de quelques jeunes brutes, nous le voyons revenir seul, pendant que sa femme se meurt, « ivre de nuit, de vie sauvage et d'anarchie ».

Et nous admirons cette anarchie qui est le fait même de l'esclavage, parce qu'il faut que Michel soit esclave pour que Gide continue à nous intéresser.

Et maintenant, en dehors de ces raffinements de notre cruel plaisir, et malgré l'auteur, si nous voulons voulons essayer de dégager la difficile morale de « l'Immoraliste », disons que, même en restant impuissant comme Michel, il est utile, il est nécessaire que chaque homme ait le courage d'aller jusqu'au bout de lui-même. Quelle génération d'indulgence sortirait de là, quelle meilleure et plus heureuse humanité ! Mais nous savons que quelques-uns seulement sont nés pour écouter de tels enseignements, parce que toute la terre ne peut pas être peuplée de dieux. A ceux-là donc de détruire en eux le seul crime humain, l'unique péché originel, *Le Mensonge*. Tout le mal du monde n'est que le reflet de son interne empoisonnement. Cramponné à des principes, à des lois, à des défenses, on s'arrête au bord de son propre océan. Et pourtant la vérité d'un être est une perpétuelle fluctuation. — « Je suis si rarement de mon avis ! » écrivait Gide.

Toute fixité constitue donc le mensonge, par conséquent le crime. Et qui de nous n'est criminel ? Personne n'admettrait personne si les âmes vivaient à nu. On ne s'admettrait pas soi-même. Or, ne pouvoir être ce qu'on est n'aliène-t-il pas ce à quoi nous avons le plus de droit dans notre esprit : la liberté ?... Résumons : La vérité pour nous est le synonyme de la liberté, et le mensonge s'identifie à la captivité.

Essayons donc, comme le fait Michel, d'être libres et vrais. Et que la jeunesse qui pense apprenne dans des livres comme « l'Immoraliste » à ne pas s'engager dans la double boucle des institutions avant de s'être jusqu'au fond sondée par le jeu libre et sincère de tous ses instincts, si elle ne veut s'enfoncer dans son propre malheur, et, ce qui est encore plus lamentable, faire le malheur d'autrui. Ah ! qu'elle songe souvent à la fin de Marceline...

Et si nous ne réussissons pas à nous rendre libres et vrais, à nous suivre nous-mêmes partout où nous emporterait notre nature véritable, au moins aurons-nous fait notre possible pour vivre toute notre vie, la Vie, ce peu de chose en comparaison de tout ce que nous voudrions connaître et ne connaîtrons jamais...

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Comment la misère martyrise l'organisme humain

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

Les philosophes et les économistes ont pendant longtemps essayé d'étudier la physionomie morale et économique de la misère : ils ont presque toujours négligé d'en étudier le côté physique. Or la misere n'est pas seulement un phénomène moral ou économique. Elle touche directement l'organisme humain, cet organisme de chair et d'os qu'elle martyrise sans pitié.

Il est bien naturel qu'on ait d'abord étudié le problème de la misère au point de vue moral et économique et qu'on commence seulement aujourd'hui à s'en occuper au point de vue physique, directement expérimental. La méthode expérimentale, qui avait vivifié toutes les branches des sciences naturelles, trouva, chez les juristes, les moralistes et les économistes, une opposition sourde et tenace, lorsqu'elle voulut pénétrer dans le domaine des sciences sociales et juridiques. Elle le pénétra pourtant. Et aujourd'hui nous allons l'appliquer à l'étude du *misérable*.

Pour étudier l'*homme pauvre*, dans ses caractères physiques et psychologiques, il faut d'abord comparer tous ses caractères physiques et psychologiques avec les caractères correspondants de l'homme aisé qui appartient à la même race et au même pays de l'homme pauvre qu'on veut étudier.

J'ai tâché de faire ces comparaisons et je me limite ici à résumer quelques-uns des résultats auxquels je suis arrivé.

On verra que la misère, en attaquant directement et sans pitié l'organisme de l'homme pauvre, transforme ce matériel humain d'une façon profonde et le torture de père en fils en lui imprimant une physionomie spéciale.

La Taille. — M. Villermé, dans son mémoire inséré dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* (I, p. 351), avait déjà observé que, si l'on classe les divers arrondissements de la ville de Paris d'après le décroissement de la taille moyenne, on reconnaît qu'ils se trouvent rangés dans le même ordre que la contribution personnelle imposée en proportion des locations. Tandis que dans les arrondissements habités par les riches, la taille est, — en moyenne, — de 1 m. 69, dans les arrondissements habités par les pauvres, la taille est seulement de 1 m. 67, — à savoir de 2 centimètres plus petite.

M. Quételet observait aussi, à Bruxelles, que les jeunes filles de

l'hospice des Orphelines sont plus petites que les filles du même âge et d'une condition aisée qui habitent la ville.

Ces observations sur les rapports qui existent entre la taille et la condition économique ont été confirmées plus tard par des observations analogues faites en pays différents. M. Oloriz, professeur de physiologie à l'Université de Madrid, en étudiant les registres du recrutement militaire trouva dans son étude : *L'indice cefalico en España* (Madrid 1894), que la taille moyenne des riches était de 1 m. 62, tandis que celle des pauvres était seulement de 1 m. 60. M. Ripley, plus tard, dans son article *The racial geography of Europe* (*Appleton's popular science Monthly*, 1898), trouvait que les juifs pauvres qui habitaient dans les quartiers pauvres des villes polonaises étaient plus petits que les juifs habitants dans les quartiers riches des mêmes villes. C'est la même observation de M. Villermé, — répétée sur les villes polonaises. — Les 5.976 observations faites en Angleterre par l'*Anthropometric Committee British Association* (1883, p. 38), nous enseignent, encore une fois, que les classes riches ont une taille plus élevée que celle des classes pauvres *à tout âge de la vie*. On peut résumer les précieux résultats de ces observations dans la table suivante :

Age	Taille des classes riches (pouces)	Taille des classes pauvres (pouces)
15 ans	63,6	61,8
23 ans	68,7	67,4
30-40 ans	69,8	67,6

On y voit évidemment — qu'à tout âge de la vie, les classes pauvres sont, presque généralement, de deux pouces plus basses que les classes riches (1).

J'ai voulu confirmer ces résultats en étudiant un des registres de recrutement militaire les plus riches et les plus abondants qu'on possède. Ce sont les registres du recrutement militaire d'Italie, soigneusement recueillis par un savant médecin italien, M. Livi. Ils portent sur 256.166 observations. En comparant, sur ces 256.166 observations, la taille des étudiants (que je prends comme indice des classes aisées) avec la taille des paysans (que je prends comme indice des classes pauvres) — on trouve que les paysans sont de 2 centimètres et plus, plus petits que les étudiants de la même région, de la même race et du même âge.

	Etudiants	Paysans
Taille moyenne en Piémont	166.9	165.0
— — en Ligurie	167.3	165.5
— — en Lombardie	167.6	165.3

(1) Il sera utile de rappeler ici les études de M. Pagliani sur *l'accroissement de la taille*. M. Pagliani a trouvé que l'accroissement de la taille chez les enfants pauvres est plus lent que chez les enfants riches. Chez les enfants riches, en effet, l'accroissement de la taille, de 10 à 16 ans, est de 353 millimètres, et chez les pauvres de 256 millimètres. De 16 à 19 ans, l'accroissement est de 42 millimètres chez les riches, et de 38 millimètres chez les pauvres (*Giornale della Società Italiana di Igiene*. Anno I, page 607).

	Étudiants	Paysans
Taille moyenne dans la Vénétie.	168.2	166.5
— — en Emilie.	167.7	165.1
— — en Toscane.	167.6	165.6
— — dans les Marches . . .	166.6	163.5
— — en Ombrie.	167.1	163.9
— — dans le Latium	167.1	163.7
— — dans les Abruzzes . . .	166.7	163.1
— — dans la Campanie . . .	165.7	163.1
— — dans la Pouille.	166.6	163.1
— — en Basilicate.	165.9	162.2
— — dans les Calabres . . .	166.1	162.8
— — en Sicile	166.5	162.9
— — en Sardaigne.	164.1	161.9

Il est très intéressant de voir, d'après le tableau qui précède, que, dans toutes les provinces d'Italie, nulle exceptée, les pauvres ont toujours une taille plus petite que les riches.

Les moyennes générales de la taille, pour l'Italie entière, sont celles-ci :

Taille moyenne des étudiants italiens	166.9
Taille moyenne des paysans italiens	164.3

Les autres professions se rangent toutes *après* les étudiants, — et cela est naturel lorsqu'on pense qu'il s'agit toujours de professions exercées par les classes prolétaires :

Bouchers.	165,7
Menuisiers	165,0
Serruriers	164,9
Boulangers.	164,7
Maçons	» »
Cordonniers	164,4
Journaliers.	» »

Après ces recherches très étendues et très concordantes, on peut sûrement affirmer que *chez les habitants du même pays, les pauvres ont toujours, — en moyenne, — une taille moins élevée que celle des riches.*

Et cela, parce que la taille n'est pas seulement une création de la race (il y a des races de grande taille et des races de petite taille), mais aussi une création de l'état de santé physique et de l'alimentation de l'homme. Le manque d'alimentation, la pauvreté prolongée, la fatigue d'un travail spasmodique, les effets des habitations fétides et malsaines, en se prolongeant de père en fils, — en créant des états de dégénérescence dans l'organisme humain, — abaissent la taille de l'homme torturé pendant si longtemps par les conditions antihygiéniques et malsaines du milieu et de l'alimentation. M. Lagneau, dans son étude, *Influence du milieu sur la race*, avait déjà démontré, dès 1878, l'influence que le manque d'alimentation produit sur la taille des hommes qui en sont les

victimes, et M. Topinard, sans son ouvrage classique, *L'Anthropologie générale* (Paris, 1885, pag. 428), écrit cette phrase qui pourrait résumer la question : « La taille peut être considérée comme le critérium de la nutrition et de ses effets soutenus et accumulés chez les individus, de père en fils » (1).

Ce même rapport entre le manque de nutrition suffisante et le développement de la taille nous explique aussi un autre phénomème très intéressant : de la même façon que, dans une société, les classes sociales les plus riches ont une taille plus élevée que celle des classes pauvres, également dans un pays, les habitants des régions les plus riches, là où la consommation des denrées alimentaires est plus élevée, ont une taille plus grande que les habitants des régions pauvres, où les consommations alimentaires sont plus restreintes.

Les observations faites par M. Villermé et par M. Ripley sur les habitants de la ville de Paris et sur les juifs polonais, nous démontrent déjà la vérité de ce fait: une observation plus large est offerte par les coditions économiques et anthropologiques des différentes régions italiennes.

Le nord d'Italie est beaucoup plus riche que le sud d'Italie, qui est très pauvre : les recherches, très savantes, de M. Pantaleoni l'ont démontré (2). Il n'y a donc pas à s'étonner si les Italiens du nord ont une taille plus élevée que les Italiens du sud.

En calculant d'après les 256.166 observations de M. Livi, — je trouve que les Italiens du nord ont une taille moyenne de 1 m. 65, tandis que les Italiens du sud (dont la forte majorité est formée par de malheureux paysans qui se nourrissent très mal) ont une taille moyenne de 1 m. 62. Les hommes du sud d'Italie ont donc une taille plus petite de 3 centimètres de celle des hommes du nord.

Certes, la race aussi a son influence sur cette profonde et saisissante différence de taille. M. Sergi — le plus distingué des anthropologistes italiens — a démontré que l'Italie du nord était peuplée par une race différente de celle qui peuple l'Italie du sud, et moi-même, avec une certaine quantité de travaux et d'observations, j'ai cherché à démontrer cette vérité. Mais il ne faudrait pas oublier que les conditions économiques font aussi sentir profondément leur influence en accentuant le sillon déjà creusé par la race.

Lorsque j'affirmais, en Italie, que la petite taille des Italiens du sud était, non seulement un phénomène de race, mais aussi le résultat de la

(1) Il est utile de rappeler que M. Durand de Gros, en examinant les registres du recrutement en Suisse (1884-1885), a trouvé que la taille diminue en passant des professions riches et aisées aux professions pauvres. Les médecins, les ecclésiastiques, les étudiants, les avocats, les architectes, les ingénieurs, les commerçants ont les tailles les plus élevées; — tandis que les cordonniers, les tisserands, les ouvriers de fabrique ont les tailles les plus petites (Voir la *Rivista Italiana di Sociologia*, Roma, 1899).

(2) Dans le *Giornale degli Economisti*. Roma. 1890-1891.

pauvreté et du manque d'alimentation (1), une grande partie des savants, tout en admettant les rapports qui existent entre la taille et la pauvreté, se refusèrent à croire que d'entières régions fussent frappées, par cette inexorable loi, dans le développement de la taille.

Pour démontrer encore une fois la vérité de l'observation que j'avais avancée, je dressai d'abord (2) les statistiques des consommations alimentaires. Elles montraient que la consommation des denrées les plus importantes, comme la viande, les oeufs, les légumes, les céréales de toute qualité, était plus grande au nord qu'au sud d'Italie, — ce qui signifiait que les Italiens du nord mangeaient mieux et davantage que les Italiens du sud. Dans une autre statistique complémentaire, je calculai approximativement, — sur la quantité générale des aliments, — les grammes d'albumine consommés par les hommes habitant le nord et le sud d'Italie, — et je trouvai qu'il y avait dans la consommation de l'albumine une différence de 12 grammes quotidiens *au désavantage des hommes du sud*. Et alors, le fait que les hommes d'entières régions d'un pays avaient la taille réduite à cause d'une nourriture insuffisante, ce fait qui peut sembler impossible à première vue, apparaît, si je ne me trompe, bien évident.

Mais il y a encore une confirmation plus frappante et plus douloureuse. En faisant l'examen de 104 individus et de 129 crânes secs, — je trouvai qu'il existait dans l'Italie méridionale une variété humaine à taille tellement petite et si peu développée qu'elle pourrait s'appeler une *variété de pygmées*. La taille de ces individus est inférieure à 1 m. 55. Sur les 104 individus examinés je trouvai que la taille des hommes oscillait entre un minimum de 1 m. 40 et un maximum de 1 m. 55. La taille des femmes oscillait entre un minimum de 1 m. 41 et un maximum de 1 m. 51. Ces hommes et ces femmes ont des crânes qui sont vraiment *microcéphales*. La circonférence moyenne des crânes des hommes vivants est de 536 millimètres. La moyenne de la circonférence des crânes des femmes vivantes est de 526 millimètres. Or, en calculant, d'après ces chiffres et d'après les autres, la *capacité crânienne* de ces pygmées, j'ai trouvé des *capacités crâniennes* de 1066 centimètres cubes, c'est-à-dire des capacités plus petites que celles de certains nègres d'Afrique (3). Il s'agit là probablement, d'une variété humaine normale de petite taille et de crâne très petit, — mais on ne pourrait nier que le manque d'alimentation et l'influence formidable du milieu malsain (*malaria*) ont fait sentir sur elle leurs effets désastreux. La pauvreté économique et physiologique, donc, peut contribuer à créer ainsi une variété humaine qui, en se transmettant la dégénérescence de père en fils, forme des hommes d'une taille de pygmée et avec un crâne plus petit que celui des nègres ! (4).

(1) *Italia barbara contemporanea. Studi sull'Italia del Sud.* Milano, 1897.

(2) *Italiani del Nord e Italiani del Sud.* Torino., 1900.

(3) Dans les *Atti della Società di Antropologia di Roma*, 1896.

(4) M. Le Bon, dans son remarquable ouvrage, *l'Homme et les Sociétés* (Paris 1881, pag. 190 T. I.) dédie des réflexions très intéressantes à la modification que l'alimentation

Le poids du corps. — M. Mac Donald, dans son *Report of the W. S. Commissioner of Education* (1899), en étudiant plusieurs milliers d'élèves des écoles de Washington, avait comparé le poids du corps des élèves riches avec le poids du corps des élèves pauvres *du même âge*. Il trouva que les élèves pauvres pèsent toujours moins que les élèves riches du même âge. M. Pinard à Paris faisait, en même temps, une curieuse observation qui complétait celle de M. Mac Donald. M. Pinard a étudié 1.500 nouveau-nés pour en tirer des conclusions à propos de l'alimentation et du développement organique. Il a trouvé que les nouveau-nés des ouvrières qui étaient restées chez elles jusqu'au jour de l'accouchement et qui, par conséquent, s'étaient mal nourries et avaient travaillé, pesaient seulement 3.010 grammes. Au contraire, les femmes ouvrières qui avaient vécu depuis plusieurs mois dans l'hospice de la Maternité et qui, par conséquent, n'avaient pas travaillé et avaient été bien nourries, avaient des nouveau-nés qui pesaient 3.360 grammes. Les enfants des mères bien nourries pesaient donc, à peu près, 350 grammes de plus que les enfants des mères ouvrières obligées au travail et à la faim chronique.

Avant d'affirmer, toutefois, sur ces données, que les pauvres pèsent moins que les riches parce que leur corps est un corps de mal nourris, qui a été — en quelque façon — arrêté dans son développement complet par un procédé de dégénérescence — il faut réfléchir que ces chiffres que nous venons de citer ne représentent que le *poids absolu* de l'individu.

Or, pour pouvoir comparer entre eux les poids du corps de deux individus, le *poids absolu* n'est pas suffisant. Il faut avoir le *poids relatif*, c'est-à-dire qu'il faut mettre en proportion le chiffre du poids avec le chiffre de la taille. Le chiffre qui en résulte est un *indice*, que les anthropologistes ont appelé *indice du poids*. Il peut être recherché soit avec la méthode de M. Mies, soit avec celle de M. Livi. J'ai préféré cette dernière méthode qui consiste dans l'application de la formule suivante :

$$\text{indice du poids} = \frac{100\sqrt[3]{V}}{A}$$

et j'ai trouvé, en appliquant cette formule aux chiffres du *poids absolu* que nous possédons déjà dans les recherches anthropologiques, que, *même en examinant les poids relatifs des individus, on trouve que les pauvres pèsent moins que les riches* (1).

peut faire sentir à la race. « L'influence de l'alimentation, — dit-il — est considérable On peut, au moyen du régime alimentaire, modifier rapidement le caractère, le poil et, jusqu'à un certain point la forme d'un animal. Transportés sur les bords de la Loire, les bœufs mal nourris de la Sologne acquièrent en deux ou trois générations un aspect très différent. Les indigènes de certaines parties de l'Australie où la nourriture est insuffisante sont de petite taille, alors qu'ils sont de stature élevée dans les localités où la nourriture est plus abondante. »

(1) Dans cette formule, A indique la taille et V le volume du corps. La valeur de V peut être très bien remplacée par le chiffre représentant le poids absolu de l'individu. Pour

Le crâne. — Après ces données qui concernent le développement général du corps, — passons à l'examen rapide de quelques caractères anthropologiques du crâne. On comprend aisément que, lorsqu'on veut comparer les mesures du crâne chez les individus appartenant à des catégories sociales ou psychologiques différentes, il faut toujours faire ces comparaisons entre individus *de la même race, de la même région* et *du même âge*. Les anthropologistes qui se sont dédiés à ces études ont souvent oublié cette condition *sine qua non* qui forme la base nécessaire et logique de toute observation de ce genre. C'est justement en reconnaissant la valeur de cette condition que M. Enrico Ferri, lorsqu'il voulut étudier le développement du crâne chez les criminels, les fous et les hommes normaux, — compara entre eux seulement les criminels, les hommes normaux et les fous du même âge et de la même région. Il trouva, pour la *circonférence du crâne*, que, tandis que les fous avaient une circonférence du crâne de 538 et les criminels de 537, les hommes sains, ni fous ni criminels, l'avaient de 541, c'est-à-dire plus grande.

Or, ce même phénomène, qui pourrait être un phénomène de dégénérescence chez les fous et les criminels se trouve aussi en comparant la circonférence crânienne des hommes riches et celle des hommes pauvres. M. Mac Donald a fait cette recherche sur 20.000 élèves des écoles en Amérique, et il a trouvé *que les fils des ouvriers ont une circonférence crânienne plus petite que celle des fils de bourgeois*. La même observation, du reste, avait été déjà faite en France par Broca, bien que sur un nombre très limité d'observations.

Pour vérifier l'exactitude de cette découverte, sans oublier l'observation qui précède, — à savoir que toutes ces comparaisons doivent

---

comparer donc exactement le poids de deux individus, on cherche d'abord, pour chacun d'eux, le poids et la taille, et on applique ensuite, aux chiffres de chacun des deux sujets, la formule :

$$\frac{100\sqrt[3]{\text{POIDS}}}{\text{TAILLE}}$$

Le résultat est l'*indice du poids*, et ces indices sont parfaitement comparables entre eux — ce qui n'est pas possible pour les chiffres représentant le *poids absolu*.

L'état de dégénérescence physique produit par la misère dans l'organisme humain, nous est confirmé aussi par les données de M. Raseri sur l'époque de la première menstruation chez les jeunes filles riches et pauvres. M. Raseri dans son travail : *Inchiesta della Societa italiana di antropologia*, 1879, — trouvait que chez les jeunes filles des classes ouvrières les menstruations apparaissent plus tard que chez les jeunes filles riches du même pays :

Epoque de la première menstruation :

Chez les jeunes filles riches, 13 ans et 9 mois.

Chez les jeunes filles pauvres, 17 ans et 4 mois.

M. Meyer, cité par M. Topinard dans son *Anthropologie*, trouva, sur mille observations faites en Allemagne, que la première menstruation arrive à 15 ans et demi pour les filles riches et seulement à 16 ans et demi pour les filles pauvres. Cette différence énorme est, sans doute, un phénomène de retard dans l'accroissement et dans le développement de l'organisme de la fille pauvre, — un retard qui est dû aux mauvaises conditions alimentaires et hygiéniques dans lesquelles la classe ouvrière est forcée de vivre.

être faites sur des sujets du même âge, de la même race et de la même région, j'ai examiné 60 Italiens de la même région (Italie du Nord), du même type anthropologique (brachycéphales) et du même âge (de 20 à 21 ans), — riches et pauvres (étudiants et paysans), — et j'ai continué cette étude sur plusieurs centaines d'élèves des écoles primaires de Lausanne. Les résultats de ces recherches ont pleinement confirmé ce qui précède. Je ne donnerai pas ici les chiffres qui regardent les mesures prises sur les élèves des écoles de Lausanne (poids, force, taille, circonférence du crâne, capacité probable, indice céphalique). Je devrais écrire un volume et non pas un simple article. Je me réserve, d'ailleurs, de publier ces recherches plus tard, dans leurs détails les plus complets. Je dirai seulement, qu'en comparant entre eux les élèves du même âge, du même pays et du même type anthropologique (brachycéphales ou dolicocéphales), on trouve que, chez les enfants riches, le poids, la force, la taille, la circonférence du crâne, le volume probable du crâne, sont plus développés que chez les enfants pauvres.

Les résultats des opérations sur les 60 Italiens sont plus faciles à être résumés dans un tableau et j'en donne quelques-uns ici :

Comparaison entre 30 étudiants et 30 paysans de la même région (Italie du Nord) *du même type anthropologique* (brachycéphales), *du même âge* (20-21 ans).

	Etudiants	Paysans
Taille	1.680	1.648
Conférence du crâne	551	547
Capacité crânienne probable	1.550,8	1.535,7
Largeur du front	108	105

Nous pouvons aussi utiliser les chiffres des registres anthropologiques dressés par M. Ferri dans son *Atlas* de l'*Omicidio* (Torino, 1900), pour étudier un autre caractère très important pour l'anthropologie des classes riches et pauvres — la *largeur du front*.

La *largeur du front*, mesurée en millimètres par le compas glissière, donne des chiffres plus petits pour les soldats (ouvriers et paysans) et plus élevés pour les étudiants (classes aisées). Voilà, en effet, la *largeur du front* chez les sujets étudiés par M. Ferri, de la même région et du même âge :

Ouvriers et paysans	105,5
Étudiants aisés	109,0

Les études italiennes et françaises d'anthropologie criminelles nous avaient déjà enseigné que les individus inférieurs au point de vue physique et moral (criminels et fous), ont en moyenne un front plus étroit que celui des hommes de la même race qui ne sont ni fous ni criminels. Ce stigmate de dégénérescence serait, dans notre cas, un stigmate dû à la dégénérescence par laquelle le manque d'alimentation et les effets du milieu malsain frappent l'organisme entier de l'homme pauvre. Ce stigmate joint à l'arrêt de développement dans la taille,

dans le poids, dans la circonférence et la capacité crânienne, — nous révèle quels formidables ravages la pauvreté exerce sur le corps de l'homme moyennant le poison lent et continu de la misère.

Quelques auteurs ont cherché à démontrer que non seulement la *circonférence du crâne* est plus grande, mais aussi que le *poids du cerveau* est plus fort chez les hommes aisés et bien nourris, que chez les hommes pauvres. Certes, si l'on pouvait vraiment démontrer un pareil fait, nous aurions une nouvelle confirmation de ces études qui signalent l'infériorité physique du pauvre, déformé par la misère, — mais ce fait est bien loin d'être exactement prouvé. Ce sont les recherches de M. Peacock à Édimbourg et de M. Boyd à Londres qui pourraient faire croire à une différence dans le poids du cerveau entre les riches et les pauvres au désavantage de ces derniers. Le premier pesa 157 cerveaux d'individus de 20 à 60 ans, décédés à l'Infirmerie Royale d'Édimbourg, dans laquelle sont reçus des sujets d'une classe supérieure et aisée. Le deuxième pesa 425 cerveaux d'individus de 20 à 60 ans, décédés à l'hôpital de Mary-le-Bone, à Londres, où sont reçus des sujets de la classe pauvre. Les deux opérateurs obtinrent ces résultats :

		Poids
157 cerveaux d'individus riches	(Édimbourg). . .	1.417 grammes.
425 — —	pauvres Londres). . . .	1.354 —

Cette différence de 63 grammes en faveur des cerveaux riches d'Édimbourg peut-elle être vraiment rapportée à la différence sociale? J'en doute beaucoup. Il faut d'abord noter que les Écossais sont plus grands que les Anglais et que cette différence de taille, peut être vraisemblablement la cause de la supériorité du poids des cerveaux écossais sur le poids des cerveaux anglais. (Voir, à ce propos, les études de Bischoff et de Broca sur le rapport entre la taille et le poids du cerveau). Il faut ajouter encore, que les pesées des cerveaux faites par des opérateurs différents ne sont presque jamais comparables entre elles. Tous ceux qui se sont dédiés à ces études connaissent quelles profondes différences apporte dans la pesée d'un cerveau la façon de le préparer. Une petite différence entre les diverses façons de procéder des opérateurs, — par exemple le temps qu'on laisse égoutter le cerveau, — porte immédiatement avec elle une différence sensible dans les chiffres qui indiquent le poids. C'est pour cela qu'il ne faut comparer entre eux que des cerveaux préparés et pesés par la même main. Et encore, il faudrait écarter les cerveaux malades par eux-mêmes, — il faudrait comparer seulement les cerveaux des individus du même âge, du même sexe, de la même race, — conditions qui ne sont pas rigoureusement observées dans les pesées de M. Peacock et de M. Boyd. Il faut donc laisser dans l'ombre, pour le moment, cette délicate et intéressante question du *poids du cerveau* chez les riches et les pauvres.

La sensibilité. — Les études sur la sensibilité physique des individus (sensibilité du toucher, sensibilité de l'ouïe, sensibilité du goût, sensibilité de l'odorat, champ visuel, sensibilité à la douleur et sensibilité électrique), qui ont été faites depuis quelque temps dans les laboratoires de psychologie expérimentale, nous offrent un matériel immense sur lequel on peut étudier la *sensibilité dans les différentes classes sociales*. Les études très intéressantes que les Italiens et les Français ont faites depuis quelque temps sur ce sujet, à propos de la sensibilité chez les dégénérés (fous et criminels) et chez les hommes non dégénérés,— nous ont enseigné que chez certaines catégories de dégénérés et de criminels la *sensibilité physique dans toutes ses formes, est diminuée ou altérée*. Cette même remarque peut se faire lorsqu'on compare toutes les formes de sensibilité physique chez les riches et les pauvres. — Je n'exposerai pas ici le matériel encombrant des chiffres et des mesures qu'on pourrait recueillir d'après les observations faites par M. Ottolenghi, dans son laboratoire de l'Université de Sienne et par M. Lombroso à Turin. Je dirai seulement que les comparaisons faites entre ouvriers et étudiants, pour ce qui regarde la sensibilité ont donné ce résultat essentiel : — la sensibilité du toucher, du goût, de l'ouïe et de l'odorat est plus grande chez les étudiants que chez les ouvriers, et les anomalies du champ visuel sont plus fréquentes chez les ouvriers que chez les étudiants.

De même, la sensibilité à la douleur et la sensibilité électrique, seraient plus élevées chez les étudiants que chez les ouvriers.

Cette infériorité des pauvres dans toutes les formes de la sensibilité physique, nous apprend non seulement un côté tout à fait nouveau de la désorganisation que le poison de la misère verse dans le corps de l'homme misérable, de par le manque d'alimentation et le milieu malsain ; — elle illumine aussi un coin mystérieux de la psychologie de l'homme pauvre.

La misère et le milieu dissolvant de la misère ne s'attaquent pas seulement à l'organisme du pauvre, et à sa sensibilité physique, — elles s'attaquent aussi à sa *sensibilité morale*. La sensibilité morale n'est pas quelque chose d'abstrait et de métaphysique qui est né avec nous. Elle est le résultat direct, immédiat, matériel, de l'état de développement de notre organisme et de notre sensibilité physique. La sensibilité morale, — comme du reste toute fonction sentimentale et intellectuelle de l'homme, — est fortemement et exclusivement liée à l'état de l'organisme entier. Chez les hommes qui sont attaqués dans leur organisme et dans leur sensibilité physique,— c'est le cas pour les pauvres,—la sensibilité morale, n'ayant pas une base matérielle, une base anatomique normale et saine, ne peut pas se former et s'organiser. Je dirai, — pour mieux m'expliquer, que la sensibilité morale est la perfection et l'évolution finale de la sensibilité physique, — et que pour cela, les hommes qui n'ont pas une sensibilité physique bien développée ne peuvent pas avoir non plus à l'état normal cette dérivation spirituelle de la sensibilité physique qui s'appelle *sensibilité morale*.

Je sortirais du cadre de cet article sommaire si je voulais exposer ici les observations directes et les recherches sur l'état de la sensibilité morale chez les classes pauvres. La déformation, l'altération et le manque de développement de cette sensibilité chez les pauvres, ressortent par elles-mêmes des observations qui précèdent. Je ferai seulement observer qu'Émile Zola a prévu, dans ses créations littéraires, ce que l'observation scientifique devait nous révéler plus tard : la dégradation et les déformations que le milieu économique apporte dans la *sensibilité morale* des classes pauvres. Et c'est justement toute la gamme vibrante de ces dégradations et de ces déformations qu'il nous peint dans *l'Assommoir*, où il étudie la psychologie des ouvriers des grandes villes, — dans *Germinal*, où il étudie la psychologie des ouvriers des mines, — dans *la Terre* où il étudie la psychologie des ouvriers de la terre. Autant de degrés économiques, — autant de degrés de misère, — et autant de degrés de psychologie, de moralité et de sensibilité morale.

C'est ainsi que l'économie moderne, non seulement s'est arrangée de façon à soustraire au travailleur le produit intégral de son travail en lui donnant en échange un salaire misérable qui ne fait que river les chaînes avec lesquelles elle l'a attaché à la terre et aux machines, — elle lui prend aussi sa santé organique, — elle lui martyrise sa taille, son crâne, ses nerfs, son organisme entier. Elle lui prend encore plus. Elle lui prend sa sensibilité morale. Jouissance de la richesse qu'il a produite, — jouissance de sa santé physique, — jouissance spirituelle de ses facultés et de ses sentiments — elle lui a pris tout, en le forçant à vivre d'une vie malsaine et sans pain, une vie qui ne vaut pas d'être vécue.

Alfred Niceforo
Professeur à l'Université de Lausanne.

Autour d'une Vie

Si le prince Kropotkine (appelons-le prince, pour nous souvenir aussitôt que dès sa onzième année, par un caprice révélateur d'enfant sensible aux récits de son précepteur sur la nuit française du 4 août 1789, il a cessé de vouloir l'être), si le prince Kropotkine était un auteur, au lieu d'être un homme ; si *Autour d'une vie* (1) était un roman, au lieu d'être le plus passionnant document de psychologie et d'histoire, mais aussi le plus vrai et le plus humain qui nous ait encore été donné sur tout le grand mystère russe ; si le prince Kropotkine avait imaginé cette œuvre, au lieu de la revivre dans les jeux et les joies de sa mémoire : *Autour d'une vie* serait le livre à la mode. Nos gazettes, graves et légères, vanteraient Kropotkine, comme elles ont su vanter Nekhludov. Songez-y : l'admirable « roman russe » ! Cependant les gazettes se taisent. Le livre n'est pas sur toutes les tables. S'il fait honnêtement son chemin dans le monde, il le doit à l'obscure propagande individuelle de ses amis d'élection ou de hasard. Or, ce livre a tout pour plaire : il contient de la pensée, de la bonté, de l'humour, des aventures ; il est varié, il est amusant, il émeut. Pourquoi les gazettes se taisent-elles ! A qui vient de lire *Autour d'une vie*, le rapprochement avec *Résurrection* s'impose : c'est le même livre, de même ligne et de même essence. On nous a beaucoup parlé de *Résurrection*. On ne parle pas d'*Autour d'une vie*. C'est que peut-être une chimère (même la plus audacieuse et sublime chimère) n'inquiète pas tant qu'un témoignage.

J'examinerai le témoignage.

Moscou en 1843, sous le tsar Nicolas Ier. Dans ce foyer antique de l'aristocratie russe, le vieux quartier des Écuyers, faubourg Saint-Germain de Moscou. C'est là que naît Pierre Kropotkine, quatrième enfant d'une race noble et militaire, dont la fortune est en « âmes » de paysans.

Un père dur et rétrogade. Une mère charmante, jolie et rêveuse, « grande, svelte, casquée d'une lourde chevelure châtain, les yeux brun foncé et la bouche toute petite ». Elle livre ses peines aux cahiers secrets, ses confidents, où sa ferme écriture copie aussi les poésies interdites par la censure politique. Un bal. Le froid. La phtisie emporte cette jeune mère délicate et énigmatique. Le père se remarie, épouse par ordre une belle fille au pur profil grec, nièce d'un tout-puissant général. Le petit Pierre et son frère Alexandre, plus âgé d'un an, vont

(1) Traduit de l'anglais par MM. Francis Leray et Alfred Martin. Préface de M. Georg Brandes. Stock, éditeur.

appartenir aux précepteurs cosmopolites. Les serviteurs russes les plaignent, les protègent, parce qu'ils ont vénéré et chéri la morte.

En 1850, Pierre Kropotkine a huit ans. La noblesse moscovite fête, en de splendides cérémonies, le vingt-cinquième anniversaire de l'avènement du tsar Nicolas. Les bambins ont leur part à ces spectacles. On met au petit Pierre un riche costume de jeune prince persan, orné d'une ceinture de pierreries. Sous le haut bonnet d'astrakan, ses boucles encadrent la drôlerie de sa figure ronde. Le tsar le remarque, l'appelle sur l'estrade, lui donne des biscuits, le taquine, et l'admet au corps des pages. C'est une grande faveur. Mais elle n'étonne pas le petit Pierre : il pense davantage à ses biscuits.

Ces souvenirs d'enfant privilégié par la naissance, le prince-philosophe en exil à Londres les peint aujourd'hui sans horreur, d'une plume amusée et fidèle. Faits et impressions, rien n'y manque. Dès que vint sa forte et sérieuse jeunesse, Pierre Kropotkine a bifurqué, trouvé le bonheur (lui-même l'atteste) sur une route que n'attendaient pas ses origines et ne lui léguaient point ses ancêtres. Sa vie est de son choix : et il s'y maintient. Mais par un raffinement d'artiste et une hardiesse dont on lui sait gré, il semble se plaire à restituer au vrai les images produites sur son âme d'enfant par les magnificences luxueuses de sa première vie : de la vie qu'il pouvait ne pas abdiquer.

Kropotkine a-t-il eu sa « crise » ?

Entre l'abandon de la carrière d'honneurs, militaires ou scientifiques, qu'un homme si doué et si favorisé était libre de conquérir, et l'acceptation de la vie de travail sincère et d'exode qu'il a su lui préférer a-t-il eu ses débats intimes, ses timidités, ses inquiétudes, et, pour les résoudre, leur déchirement par élan mystique.

C'est ce qui n'apparaît dans son livre en aucune manière.

Un développement continu, où d'abord il ne cherchait nullement les occasions d'un affranchissement solennel, mais où non plus il ne tentait jamais d'échapper aux problèmes de conduite que la conscience pose inévitablement à tout homme honnête et qui pense, l'a mené peu à peu jusqu'au point de rupture. Mais, dans son récit, il réduit au minimum l'effort fourni pour abolir dans la pratique les habitudes condamnées par son esprit et se livrer pour toujours à la vie que de jour en jour il sentait plus conforme à sa vraie nature. Si bien que, dans l'ensemble, il se donne presque les apparences d'avoir *reçu* cette vie du dehors, plutôt que de l'avoir appelée et de s'être offert. « Cet homme, dit M. Georg Brandes dans l'intelligente préface qu'il a mise à l'autobiographie de Kropotkine, est la simplicité même. » Si simple qu'on s'y tromperait. Pas l'ombre de charlatanisme, de description complaisante d'un état de grâce dans les étapes de sa conversion. Mais n'allez pas jusqu'à douter qu'elle fût le choix, réfléchi et sans surprise, d'une vie moins facile et supérieure. A lire attentivement ce gros livre attachant et véridique, où l'auteur se donne sans réserve aux hommes et aux choses qu'il a vus et glisse volontiers sur lui-même, il est aisé de chasser les

ombres dont il protège les beautés de sa vie intérieure et de discerner dans la direction de son existence la part de sa volonté, qu'il fait modeste et qui fut grande.

A l'École des pages, Kropotkine ne pense pas comme plus tard en Sibérie, ni en Sibérie comme après avoir approché en Suisse les survivants de la Commune parisienne et élaboré sa propre doctrine au contact des horlogers libertaires du Jura. Lui-même, au grand-duc stupéfait qui le visite et le questionne dans la prison de Pétersbourg, il n'a pas manqué de répondre un jour judicieusement : « Au corps des pages, l'étais un enfant, et ce qui est à l'état latent dans l'enfance se précise à l'âge d'homme. »

Enfant, nul doute que l'amour et la pitié suscités dans son jeune cœur pour les serfs du domaine paternel aient engendré en lui les premières tristesses que donne le spectacle de l'inégalité injuste. Au corps des pages, nous le retrouvons presque un petit conspirateur, tout le contraire assurément de l'adolescent souple et désireux de parvenir. En Sibérie, son expérience et sa pensée se forment. Lorsqu'il sort de l'École des pages, officier studieux et candide, Kropotkine choisit, pour l'étonnement de ses camarades, de se faire expatrier là-bas, au service de la Russie et du tsar. L'abolition récente du servage, les dispositions encore incertaines d'Alexandre II, permettent d'espérer un changement dans l'ordre russe : il serait beau d'ouvrir la voie aux réformes civilisatrices ! La déception est rapide. Mais elle n'est pas infructueuse. « Les cinq années que je passai en Sibérie, dit Kropotkine, me furent d'une extrême utilité pour la connaissance de la vie et des hommes, m'apprirent bien des choses que j'aurais difficilement apprises ailleurs. Je compris bientôt l'impossibilité absolue de rien faire de réellement utile aux masses par l'intermédiaire de la machine administrative. Je me défis de cette illusion à jamais. Puis je commençai à comprendre, non seulement les hommes et les caractères, mais aussi les ressorts intime de la vie sociale. *Le travail édificateur des masses inconnues, dont on parle si rarement dans les livres, et l'importance de ce travail édificateur dans l'évolution des formes sociales m'apparurent en pleine lumière.* »

C'est là, aussi, en Sibérie, que le saisit la vocation des grands travaux géographiques et géologiques. Pour une famine à prévenir, son métier d'officier solitaire et maître d'agir lui donne une occasion de naviguer en tous sens le mélancolique et fougueux fleuve Amour. L'esprit d'entreprise l'initie à la passion d'explorer et de découvrir. Soit dit en passant, il est typique qu'un Kropotkine ait le premier, voici quarante ans, jalonné vers l'est sibérien la route de cette Mandchourie gonflée d'or, que l'ogre russe tâte présentement de son étreinte.

Va-t-il demeurer officier? Dès ce temps, c'est chose bien improbable. Ses chimères détruites, sa carrière militaire est à la merci d'une seule circonstance où il reconnaisse un conflit latent entre les acquisitions de sa pensée et la permanente menace de ses devoirs professionnels. Cette

circonstance vient. C'est la révolte, suivie de fusillade, des insurgés polonais déportés en Sibérie.

L'escadron d'Alexandre Kropotkine, stationné à Irkoutsk, reçoit l'ordre de partir pour la répression :

Pour mon frère et pour moi, dit Pierre Kropotkine, cette révolte fut une grande leçon. Nous comprîmes ce que cela signifiait d'appartenir à l'armée. Par bonheur, le chef du régiment auquel appartenait mon frère le connaissait bien et, sous un prétexte quelconque, il ordonna à un autre officier de prendre le commandement du détachement mobilisé. Autrement Alexandre aurait carrément refusé de marcher et si j'avais été à Irkoutsk, j'aurais fait comme lui.

Nous résolûmes donc de quitter le service et de retourner en Russie. Ce n'était pas chose facile, surtout pour Alexandre qui s'était marié en Sibérie ; mais enfin tout s'arrangea, et, au commencement de l'année 1867, nous nous mettions en route pour Pétersbourg.

Voici Pierre Kropotkine libéré du fonctionnarisme et changeant sa vie à trente ans, sans trop de regret, même sans tristesse, à ce qu'il semble. Où l'orientera-t-il? S'il devait parier, il parierait : vers la science.

Les émotions scientifiques sollicitent, elles absorbent toute sa jeune ardeur. Les voyages de Kropotkine en Sibérie lui ont fait connaître que les cartes de l'Asie septentrionale sont mal faites, ou plutôt fantaisistement, sans nul sentiment de l'harmonie orographique et de la structure vraie du plateau sibérien. Les théories du grand Humboldt ont stimulé, mais égaré les géographes : elles ne s'accordent pas aux faits. Corriger Humboldt, redresser les théories en allant aux faits, Kropotkine juge cette tâche possible et magnifique ; elle le tente : il s'y engage. Pendant deux années entières, il entasse les faits, analyse et collationne toutes les observations barométriques recueillies par les voyageurs. Calculant par elles des centaines d'altitudes, il les reporte sur la carte nue. Puis, pendant des mois, son intense réflexion se concentre sur cette aridité des faits, d'où la clarté d'une découverte devrait jaillir... et ne jaillit point! Mais soudain, la clarté s'opère. Soudain, Pierre Kropotkine retrouve, reconstitue, *comprend* tout le travail d'émergement des montagnes dans les anciens âges, sait comment les montagnes sibériennes se sont soulevées, agglomérées dans la préhistoire, d'où elles viennent, où elles tendent, comment elles rayonnent, et quelle impulsion pour tout dire elles ont reçue de la nature! Joie parfaite, une des plus solides qu'il ait eues de sa vie peut-être. Si cette satisfaction du savant suffisait à Pierre Kropotkine, rien ne dépendrait de lui comme d'en trouver d'autres : il n'a qu'à se livrer à des recherches d'ordre géographique, qui l'enchantent et, par une rencontre heureuse, sont précisément parmi les seuls travaux scientifiques que le gouvernement de son pays, si défiant envers toute pensée, n'interdise pas ou même encourage, comme aidant au fond ses propres visées d'expansion et de conquête sur la plus vieille moitié du globe.

Mais déjà, — ceci peint Pierre Kropotkine, — l'amertume d'un scrupule se mêle à la pureté de son plaisir. Trop de gens végètent dans les bas-fonds ! Trop de gens souffrent, qu'il a vus souffrir! Paysans asservis ou ruinés de Russie et de Finlande. Forçats politiques. Jusqu'à ces condamnés de droit commun, « vagabonds et criminels prétendûment incorrigibles », qu'il a approchés dans ses années de Sibérie et pour qui son cœur s'est ému d'une secrète indulgence. La plupart de ces hommes ignorent jusqu'à la nature du plaisir aristocratique qu'est resté de nos jours le plaisir de la science. Qui a le droit d'en jouir, tant que des millions d'hommes, fils du même temps que nous et nos frères, en seront exclus par les conditions positives de leur existence? Ces hommes ne sont pas réfractaires à la culture. Si on se souciait d'eux, eux aussi, ils aimeraient savoir, ils seraient capables d'apprendre. Ceux à qui le hasard de leur supériorité intellectuelle et sociale a fourni des moyens de culture devraient sentir que leur fonction immédiate en ce monde est de répartir sans tarder aux autres hommes les vérités actuellement conquises et ils pourraient y mettre leur bonheur : égoïstement ces mêmes hommes préfèrent se cultiver eux-mêmes, aller de l'avant, découvrir encore. Et, au lieu d'élever dès maintenant le niveau de l'humanité moyenne, ces savants font l'œuvre mauvaise de maintenir la science comme un privilège et, — par cela seul qu'en la perfectionnant ils la rendent moins accessible, — de creuser chaque jour plus profondément l'abîme qui sépare le bétail humain de l'élite humaine.

On voit la pensée. Mais je laisse ici la parole à Pierre Kropotkine. L'idée qui s'est emparée de lui est éminemment expressive de son caractère, ainsi que de sa doctrine future. Fausse ou vraie, elle est empreinte d'une beauté morale qui ne sera contestée par personne.

1871. L'automne. Kropotkine est en Finlande, pour un voyage d'exploration des dépôts glaciaires. Un télégramme lui parvient, que lui adresse la Société russe de géographie : « Le Conseil vous prie d'accepter la charge de secrétaire de la Société .» Ce poste, jusqu'à ce jour, avait été son ambition : il pensait pouvoir y rendre d'importants services à la science. A présent qu'il s'offre, Kropotkine réfléchit gravement, et il répond par télégramme : « Remerciements les plus sincères, mais ne puis accepter. »

Quelles étaient ses raisons? Voici :

Dans la vie humaine, il n'y a pas beaucoup de joies égales à la joie de voir naître tout à coup une théorie illuminant l'esprit après une longue période de patientes recherches. Celui qui a une fois dans la vie ressenti cette joie de la création scientifique ne l'oubliera jamais ; il lui tardera de la renouveler; et il souffrira à la pensée que ce genre de bonheur est le lot d'un bien petit nombre d'entre nous, tandis que tant de gens pourraient prendre leur part, plus ou moins grande, de ce bonheur, — si les méthodes scientifiques et les loisirs n'étaient le privilège d'une poignée d'hommes...

Il arrive souvent que des hommes jouent un certain rôle politique, social ou familial, simplement parce qu'ils n'ont jamais eu le temps de se demander si la position où ils se trouvent et l'œuvre qu'ils accomplissent

leur conviennent; si leurs occupations s'accordent réellement avec leurs désirs intimes et leurs aptitudes, et leur procurent la satisfaction que chacun est en droit d'attendre de son travail. Les hommes actifs sont tout particulièrement exposés à se trouver dans cette situation. La vie s'écoule, et on ne trouve pas le temps de penser, on ne trouve pas le temps de regarder la direction que prend votre vie. Tel était le cas pour moi.

Mais, à cette époque, pendant mon voyage en Finlande, j'avais des loisirs. Lorsque, dans une *karria* finlandaise à deux roues, je traversais quelque plaine dépourvue d'intérêt pour le géologue, ou bien lorsque j'allais, le marteau sur l'épaule, d'une sablonnière à l'autre, je pouvais réfléchir; et je poursuivais une idée qui parlait plus fortement à mon cœur que la géologie, et qui obsédait mon esprit. Je voyais quelle somme immense de travail fournissait le paysan finlandais pour défricher le sol et briser les dures mottes d'argile, et je me disais : « J'écrirai, je suppose, la géographie physique de cette partie de la Russie, et j'indiquerai au paysan la meilleure manière de cultiver le sol. Ici, un extirpateur américain serait inappréciable; là, certaines méthodes de fumure seraient indiquées par la science... Mais à quoi bon parler à ce paysan de machines américaines, quand il a à peine assez de pain pour végéter d'une moisson à l'autre, quand le fermage qu'il a à payer pour cette terre argileuse devient de plus en plus élevé à mesure qu'il réussit à améliorer le sol? Il ronge son biscuit de farine de seigle, dur comme pierre, qu'il cuit deux fois l'an. Avec ce pain, il mange un morceau de morue terriblement salé et boit du lait écrémé. Comment oserais-je lui parler de machines américaines quand tout ce qu'il peut produire, il le vend pour payer sa ferme et ses impôts? Ce dont il a besoin, c'est que je vive avec lui, pour l'aider à devenir le propriétaire ou le libre possesseur de cette terre. Alors il lira des livres avec profit, mais non maintenant ». Et ma pensée allait de la Finlande à nos paysans de Nikolskoïé...

La science est une excellente chose. Je connaissais les joies qu'elle procure et je les appréciais peut-être plus que le faisaient beaucoup de mes collègues. Mais quel droit avais-je à ces nobles jouissances, lorsque, tout autour de moi, je ne voyais que la misère, que la lutte pour un morceau de pain moisi? Tout ce que je dépenserais pour pouvoir m'attarder dans ce monde de délicates émotions serait infailliblement pris dans la bouche même de ceux qui faisaient venir le blé et n'avaient pas assez de pain pour leurs enfants. Cela devait être pris sur le nécessaire de quelqu'un, parce que la production totale de l'humanité est encore trop peu élevée.

Le savoir est une puissance énorme. Il faut que l'homme sache. Mais nous savons déjà beaucoup de choses! Qu'adviendrait-il si ces connaissances — et rien que ces connaissances — devenaient le bien commun de tous? La science ne progresserait-elle pas alors par bonds, et l'humanité n'avancerait-elle pas à pas de géant dans le domaine de la production, de l'invention et de la création sociale, avec une rapidité que nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui?

Les masses ont besoin d'apprendre; elles veulent apprendre; elles *peuvent* apprendre. Là-bas, sur la crête de cette immense moraine qui serpente entre les lacs, comme si des géants en avaient à la hâte amoncelé les blocs pour joindre les deux côtes, voilà un paysan finlandais plongé dans la contemplation des admirables lacs semés d'îles qui s'étendent devant lui. Pas un de ces paysans, fût-il le plus pauvre, le plus accablé de tous, ne passerait là sans s'arrêter pour admirer le paysage. Plus loin, sur la rive d'un lac, un autre paysan chante un si beau chant que le meilleur musicien lui envierait

sa mélodie pour le sentiment puissant et la profonde rêverie qui s'en dégagent. Tous deux sentent profondément, tous deux méditent, tous deux pensent; ils sont mûrs pour étendre le cercle de leurs connaissances : mais permettez-le-leur, mais donnez-leur les moyens d'avoir des loisirs! Voilà la direction dans laquelle je dois agir, voilà les hommes pour qui je dois travailler. Tous ces discours sonores où il est question de faire progresser l'humanité, tandis que les auteurs de ces progrès se tiennent à distance de ceux qu'ils prétendent pousser en avant, toutes ces phrases sont de purs sophismes faits par des esprits désireux d'échapper à une irritante contradiction.

Et voilà comment j'envoyai à la Société de géographie une réponse négative.

M. Georg Brandes, préfacier d'*Autour d'une vie*, intervient ici, — et vaut qu'on l'écoute. M. Georg Brandes, qui admire et aime Kropotkine, ne pense pas du tout comme lui. Kropotkine croit au « travail édificateur des masses inconnues », assure que la science elle-même bénéficierait de la collaboration unanime d'une humanité tout entière plus haute. M. Georg Brandes objecte : « Avec de telles idées, Pasteur n'aurait pas été le bienfaiteur de l'humanité qu'il a été. Après tout, dans la longue suite des âges, tout tourne au profit de la masse du peuple. Je crois qu'un homme fait tout ce qu'il peut pour le bien-être de tous, lorsqu'il produit pour le monde avec le plus d'activité possible ce qu'il est capable de produire ». M. Georg Brandes peut avoir raison, sur le fond, contre Kropotkine. Mais sa critique même est de nature a justifier Pierre Kropotkine d'avoir écouté le penchant qui lui commandait de s'abstraire de la science personnelle et de donner directement sa pensée et sa vie aux autres hommes. Pas plus que Pasteur, un homme de sa trempe et de sa qualité spirituelle ne se trompe jamais entièrement sur sa destinée. Ne reprochons pas à Pasteur d'être resté dans son laboratoire : sa manière n'était pas mauvaise de travailler « pour son semblable ». Mais un Kropotkine était voué, ou nul ne le fut jamais, à se donner tôt ou tard aux efforts spéciaux que veut, elle aussi, la préparation de la société future.

A nous autres Occidentaux, un élément nous manque encore pour comprendre et situer vraiment sa décision intransigeante.

Nous avons quelque peine à admettre la nécessité de ce choix entre deux modes d'activité qui ne nous paraissent pas si absolument exclusifs l'un de l'autre. Chez nous, lorsqu'un maître de la science comme M. Émile Duclaux, ou un philosophe comme M. Gabriel Séailles, ou un roi de la littérature comme M. Anatole France vont parler le soir dans les Universités populaires aux ouvriers des faubourgs et s'entretenir avec eux de leurs meilleurs soucis communs, rien ne les a empêchés pendant le jour de travailler pour eux-mêmes, rien ne les empêchera de recommencer le lendemain. La liberté de penser, la liberté individuelle nous sont départies dans une assez large mesure. Leur prix apparaît par comparaison. L'une aidée de l'autre ont relativement aplani chez

nous ces différences insondables qui, dans un seul pays d'Europe, assurent encore à quelques milliers de personnes une vie raffinée, mais essentiellement étrangère à la sombre vie de toute la nation. La conséquence est que, chez nous, on a pu dire aux jeunes gens de la bourgeoisie : « Allez au peuple ! » Et cela signifiait simplement : « Apprenez à connaître le peuple : enrichissez vous moralement à le connaître, comme il pourra s'enrichir intellectuellement à votre contact. Pour le reste, soyez paisibles, et vaquez à vos affaires ». Au fond, c'est facile et peut-être est-ce assez peu de chose.

En Russie, ce même conseil : *v narod* (vers le peuple!) fut en son temps d'une portée autrement grave, entraînant chez ceux qui l'adoptaient des résolutions moins nuancées, des ruptures plus formidables.

Tourguéniev a écrit un roman que je me reprochais de méconnaître avant d'avoir lu l'autobiographie de Kropotkine. C'est en ce livre, — *Pères et enfants*, — que, pour nommer l'état d'esprit de toute une nouvelle génération, il a introduit ce mot de *nihilisme*, lequel, nous dit Kropotkine, « fut accepté généralement ». Mais Bazarov, personnage central et représentant du « nihilisme » dans le roman de Tourguéniev, m'était apparu comme un carabin matérialiste malheureux, aigri, assez plat et fort déplaisant, vaniteux, tout à fait dépourvu de cet abandon mystique de soi-même, de ce périlleux amour de l'humanité que l'Europe attribue aux nihilistes, terriblement proche en somme de ces intolérables « jeunes lutteurs pour la vie » qui ont affligé un certain temps notre propre littérature. Or, Kropotkine déclare à ce propos : « Tourguéniev était un trop grand artiste et il avait une trop grande admiration pour ce nouveau type, pour se laisser aller à en faire une caricature : et pourtant son nihiliste, Bazarov, ne nous plut pas. Nous le trouvions trop rude, principalement dans ses relations avec ses vieux parents, et nous lui reprochions surtout de paraître négliger ses devoirs de citoyen. La jeunesse russe ne pouvait pas se contenter de l'attitude purement négative du héros de Tourguéniev. Le nihilisme, en affirmant les droits de l'individu et en condamnant toute hypocrisie, n'était qu'un premier pas vers un type plus élevé d'hommes et de femmes, qui sont également libres et consacrent leur vie à une grande cause... » Et lui-même, reprenant l'histoire de ce conflit entre fils et pères, voire entre frères aînés et frères cadets, dont l'aveu fut en son temps l'originalité du roman de Tourguéniev, Kropotkine explique comment peu à peu les plus jeunes désertèrent en masse leurs habitudes de caste et de famille, afin de se fondre dans le peuple.

C'est dans le temps où Pierre Kropotkine était encore en Sibérie que débuta ce mouvement du *v narod*, d'abord étranger au mouvement politique qui, vers le même temps, commençait aussi de passionner la jeunesse russe. C'était un mouvement éducatif. « Des groupes de jeunes gens, dont quelques-uns étaient en passe de devenir de brillants professeurs d'Université, des historiens ou des ethnographes de valeur, s'étaient formés vers 1864 dans l'intention d'aller porter au peuple l'éducation et la science, en dépit de l'opposition du gouvernement. Ils

s'installaient comme simples artisans dans les grandes cités industrielles et y fondaient des associations coopératives, ainsi que des écoles irrégulières... » Les femmes de l'aristocratie n'étaient pas les moins ardentes. Elles faisaient preuve d'une sincérité et d'un dévouement absolus. D'abord, elles avaient lutté afin de conquérir pour elles-mêmes le droit d'être admises dans les Universités, de participer à l'enseignement supérieur. Puis, par une pente insensible, révoltées par le spectacle de corruption économique et d'oppression policière qui était devant leurs yeux, écœurées de l'inutilité oisive qui était leur sort désigné, elles s'en allaient, telles les héroïnes d'Ibsen, vers le monde imaginaire où elles espéraient trouver plus de vérité et plus d'amour. Et, à force d'être semblables entre elles par milliers et de se rencontrer avec ces jeunes hommes fermement épris, eux aussi, de la volonté d'agir pour l'affranchissement et le relèvement de la nation russe, elles finissaient par le créer, ce monde : les milieux nihilistes de Russie et de Suisse, si réellement ils furent tels que les peint Kropotkine (et pourquoi en douterions-nous ?), furent assurément le réceptacle des plus hautes vertus combinées d'activité et de renoncement, le monde idéal d'honnêteté, de raison et presque de rêve où on serait le plus fier d'avoir vécu.

Ainsi, le cas de Pierre Kropotkine, pour être devenu célèbre, ne fut pas, dans la Russie du tsar Alexandre II, une aventure d'âme exceptionnelle. Lorsqu'il revint à Pétersbourg, des milliers et des milliers de jeunes aristocrates des deux sexes, ayant éprouvé l'attirance du peuple, avaient obéi sans compromission aux ordres les plus rigoureux de leur nouvelle conscience. D'abord, par l'effet de cette admirable simplicité si souvent caractéristique des Slaves (chez qui on rencontre tantôt la sincérité absolue et tantôt l'extrême duplicité), en raison aussi de l'hostilité même de leur entourage, qui les obligeait à se taire ou à se prononcer en toute franchise, mais les empêchait en tous cas de rester à mi-chemin, ils se jetaient dans le flot avec une hardiesse tranquille et déconcertante pour le gouvernement et pour leurs familles :

Dans la maison qui avait jadis appartenu à notre grand'mère paternelle et par suite à la princesse Mirski et qui avait été achetée par un certain général N..., la fille unique de cette famille soutenait depuis quelques années une lutte douloureuse contre ses parents, braves gens au fond et qui adoraient leur fille; mais ils s'obstinaient à l'empêcher de suivre les cours de l'Université qui venait d'être ouverte pour les femmes à Moscou. Finalement elle obtint la permission de s'y rendre, mais on l'y conduisait dans une élégante voiture, sous la surveillance de sa mère, qui restait courageusement assise pendant des heures sur les bancs parmi les étudiantes, aux côtés de sa fille chérie; et pourtant, malgré tous ces soins et toute cette sollicitude, sa fille s'affilia quelques années plus tard au parti révolutionnaire : Elle fut arrêtée et passa un an dans la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dans la maison d'en face, deux despotes chefs de famille, le comte et la comtesse Z..., étaient en lutte terrible avec leurs deux filles, qui étaient lasses de la vie inutile et oisive que leurs parents les forçaient à mener et

désiraient se joindre à ces autres jeunes filles qui se portaient en foule, libres et heureuses, aux cours de l'Université. La lutte dura des années. Les parents, cette fois, ne cédèrent pas et le résultat fut que l'aînée s'empoisonna, et qu'on permit alors à la plus jeune de suivre les cours.

On comprend l'émoi de ces familles. Elles considéraient avec stupeur et chagrin leurs fils vivant en ouvriers, et leurs filles portant les cheveux courts des étudiantes. Pénétrées d'instinct à leur égard des défiances assez raisonnées qui inspiraient le gouvernement russe, elles ne se dissimulaient pas qu'au *v narod* se liait tout un monde de méditations subversives pour l'ordre existant et de risques atroces pour les imprudents précurseurs. En Russie, l'action populaire éducative ne pouvait se séparer longtemps de l'agitation politique et des menées révolutionnaires.

Toutefois ce n'est pas en Russie, — c'est en Suisse que Pierre Kropotkine devient un révolutionnaire. Et la foi révolutionnaire, même lorsqu'elle est chez lui assurée et consciente, ne transforme pas sa vie du jour au lendemain.

Kropotkine entreprend, en 1872, son premier voyage dans l'Europe occidentale, en chercheur encore et dans le dessein limité d'observer les faits et les hommes et de conquérir des idées, mais ne sachant nullement à quelle croyance établie il acceptera de se convertir ou quelle pensée plus mobile lui-même créera. Le réformisme politique de la jeunesse russe radicale ne lui suffit déjà plus sans doute. Mais le nihilisme plus ou moins terroriste, au demeurant assez trouble, qui est au fond du *v narod*, ne le satisfait pas non plus entièrement : il veut, pour agir, se savoir dirigé, non par des aspirations généreuses, confuses et purement sentimentales, mais par une doctrine aussi réaliste que possible et « une vue claire du but visé ». Son séjour en Suisse lui dessine ses horizons. En regard du monde à détruire, il imagine quel monde serait à susciter.

Kropotkine arrive à Zurich au printemps 1872. Après la guerre franco-allemande et la défaite de la Commune, la Suisse est un des refuges où se concentrent la pensée et l'action socialistes. L'Internationale, traquée ou suspectée partout ailleurs, garde ostensiblement des sections locales à Zurich. La ville est peuplée de nihilistes russes, vivant en colonies unies et pauvres, et de propagandistes européens. Pierre Kropotkine est déjà quelque peu documenté sur l'Internationale par la lecture des journaux russes, si discrets qu'ils fussent dans les informations de ce genre : mais il brûle de se mieux instruire sur elle. Pour la bien connaître, rien de plus commode que de s'y affilier. C'est à quoi ne manque pas Pierre Kropotkine dès son arrivée à Zurich. Prince russe en villégiature, il se fait admettre sans peine à l'Internationale des travailleurs... (Sans doute, il avait de bonnes recommandations.) Mais, encore une fois, il conserve sa liberté intérieure : son attitude est d'un curieux sympathique, non d'un adepte et partisan.

De Zurich, Kropotkine gagne Genève, et naturellement continue de fréquenter dans les mêmes milieux. Les sections genevoises de l'Inter-

nationale se réunissaient dans une grande salle louée ou prêtée par la loge maçonnique. C'était leur cercle. Kropotkine peut à son aise approcher et interroger les chefs du mouvement, mais surtout sonder les ouvriers, vivre avec eux, lire en eux.

Et c'est là, à Genève, au « Temple Unique » des francs-maçons, qu'il sent enfin s'accomplir en lui ce déclenchement préparé, prévu, guetté depuis si longtemps par lui :

Les ouvriers, écrit-il, avaient mis toutes leurs espérances dans le mouvement international. Pas un ne désirait la guerre sociale, mais tous disaient que si les classes dirigeantes rendaient la lutte inévitable par leur obstination aveugle, il faudrait combattre à outrance, pourvu que la lutte procurât aux masses opprimées le bien-être et la liberté. Des milliers d'ouvriers donnaient, jour par jour, semaine par semaine, année par année, leur temps et leur argent, prenant même sur leur nourriture, pour assurer l'existence de chaque groupe et la publication des journaux, pour défrayer les dépenses des congrès et venir en aide aux camarades qui avaient souffert pour la cause du parti. Je fus également frappé de l'influence moralisante exercée par l'Internationale. La plupart des internationalistes parisiens s'abstenaient presque complètement de boire et tous avaient renoncé à fumer. « Pourquoi nourrir en moi cette faiblesse ? » disaient-ils. Il ne fallait pas peu de courage pour s'affilier ouvertement à une section de l'Internationale et affronter le mécontentement d'un patron, s'exposer à être probablement renvoyé à la première occasion et condamné à rester de longs mois sans travail. Mais même dans les circonstances les plus favorables, le fait d'appartenir à une association ouvrière ou à un parti avancé entraîne une série de sacrifices continuels. Il n'y a pas jusqu'à la minime cotisation donnée pour la cause commune qui ne représente une lourde charge pour le maigre budget d'un ouvrier européen, et il faut débourser plusieurs gros sous chaque semaine. C'est aussi un sacrifice que d'assister fréquemment aux réunions. Pour nous, ce peut être un plaisir de passer quelques heures dans une assemblée, mais pour des hommes dont la vie commence à cinq ou six heures du matin, ces heures doivent être prises sur le repos nécessaire. *Cet esprit de sacrifice était pour moi un reproche de tous les instants... Je sentais de plus en plus que mon devoir était d'associer ma vie à la leur.* Stepniak dit que tout révolutionnaire a eu dans sa vie un moment où il a été amené par une circonstance, si insignifiante fût-elle, à faire le serment de se consacrer à la cause de la révolution. *Je sais quel fut pour moi ce moment ; je l'ai vécu après un des meetings tenus au Temple Unique*, où je ressentis avec plus d'acuité que jamais combien lâches sont les hommes instruits qui hésitent à mettre leur culture intellectuelle, leur savoir, leur énergie au service de ceux qui ont tant besoin de cette culture et de cette énergie...

Pourtant, des doutes prennent Kropotkine : non sur la sincérité estimable des ouvriers socialistes ; mais sur le désintéressement de certains de leurs meneurs politiciens. Lui-même veut bien « se consacrer à la cause de la révolution » ; mais il n'entend pas que cette offre de soi-même soit une duperie. Un moraliste comme Kropotkine n'est guère apte à se mêler à la guerre des partis, parce qu'il ne sait pas en assimiler les déchets, et (peut-être à tort) ne croit point qu'une politique souillée de quelque impureté interne puisse en fin de compte être effi-

cace au relèvement de l'humanité. Son mécontentement le pousse hors de Genève. La politique socialiste, autoritaire et compliquée, pouvait-elle garder un homme de son tempérament? Un Russe de Genève ne s'y trompe point. Kropotkine lui annonce son intention de poursuivre son voyage d'études en allant observer de près les horlogers bakounistes du Jura. Le Russe le regarde et soupire : « Je crois que vous ne nous reviendrez pas; vous resterez avec eux. »

De fait, à Zurich et à Genève, Kropotkine avait été attentif et intéressé : mais dans le Jura, il fut charmé, émerveillé, pris pour toujours. Sa pensée et ses sentiments sont satisfaits par ce qu'il voit. Et lui aussi, n'est-il pas d'abord un être de sentiment? Dans ce pays de collines, à petite industrie individuelle, les ouvriers, privilégiés en ce qu'ils échappent à l'écrasement de la fabrique et de l'usine, vivent indépendants, cultivés, amis. Bakounine, apôtre et prophète, les a formés, sans être leur pape. « Le nom de *Michel*, dit Kropotkine, revenait sans cesse dans leurs conversations, non pas comme le nom d'un chef absent dont les opinions feraient loi, mais comme celui d'un ami personnel, dont chacun parlait avec amour et dans un esprit de camaraderie. Ce qui me frappait le plus, c'est que l'influence de Bakounine tenait moins à sa supériorité intellectuelle qu'à sa personnalité morale. Dans les conversations sur l'anarchisme ou sur l'attitude de la Fédération, je n'ai jamais entendu dire : « Bakounine a dit cela » ou « Bakounine pense ainsi », comme si un pareil argument pouvait clore la discussion... Je n'ai jamais entendu invoquer le nom de Bakounine comme une autorité qu'une seule fois, et cela me surprit tellement que je me souviens encore du lieu où cette conversation eut lieu et des circonstances qui l'entourèrent. Des jeunes gens s'étaient mis un jour à tenir devant des femmes des propos peu respectueux pour l'autre sexe. L'une des femmes présentes y mit tout à coup fin en s'écriant : « Dommage que Michel ne soit pas ici; il vous aurait remis à votre place! » Kropotkine déclare : « Quand je quittai ces montagnes, après un séjour de quelques jours au milieu des horlogers, mes opinions sur le socialisme étaient fixées. J'étais anarchiste. »

Et il ajoute : « C'est pénétré de ces idées que je rentrai en Russie. »

Nous respectons infiniment la police russe. De toutes les polices, ce doit être la plus aisément renseignée et la plus puissante. Et pourtant, il faut avouer que le « cas » de Pierre Kropotkine donne un démenti bien troublant à l'estime et à la confiance qu'on accoutume de mettre en elle.

Car enfin, voici un prince russe qui voyage en Suisse. Plutôt que de fréquenter la bonne compagnie des glaciers et des grands hôtels, il se mêle à la pire engeance, s'affilie à l'Internationale, puis n'abdique le socialisme que pour s'élancer vers l'anarchie. Lorsqu'il revient en Russie, son premier soin, à la frontière, est d'introduire en contrebande tout un ballot de livres interdits par la censure. Il s'installe à Pétersbourg. Personne ne l'inquiète. Personne ne lui demande des comptes.

Et il reprend paisiblement ses habitudes à la Cour. La Russie serait-elle moins bien gardée qu'on ne nous raconte ?

Pendant les deux années qui suivirent la date de ce retour, nous ne voyons non plus chez Kropotkine nul besoin de s'immoler, de s'offrir en holocauste aux prisons et aux bagnes du tsar. Simplement, il cherche la plus sûre méthode d'une action utile, et il se crée des amitiés. Souvent il lui arrivait, nous dit-il, de dîner « dans une riche maison », ou même « au Palais d'hiver », puis de prendre un fiacre, de courir troquer ses vêtements dans un logis secret, pour aller rejoindre « ses amis les ouvriers ». Rien de libre en Russie : cela même, qui semble innocent, converser avec des ouvriers, éveillerait les soupçons de la police. On est tenu à des précautions.

Alors, que faire ? Kropotkine, riche et bienfaisant, pourrait-il se fixer dans ses propres terres et se consacrer à l'activité permise des affaires locales, mais en vue d'élever le bien-être matériel et moral de ses paysans ? Ailleurs, peut-être. En Russie, non. A peine l'idée s'en offre-t-elle, qu'il y renonce : il y aurait trop à compter avec la défiance paralysante des autorités, leur mauvais vouloir et leurs pièges. Rien ne fait mieux sentir combien, dans un pays esclave, tout progrès pacifique est empêché. Les âmes les plus douces et les plus sérieuses sont conduites à sympathiser avec le terrorisme et la chimère.

Ce Kropotkine, qui, né en France ou en Angleterre, serait peut-être devenu tout au plus une manière de radical ou de grand seigneur philanthrope, est vraiment un produit de sa civilisation : l'autocratie russe en a fait un théoricien et un militant de l'anarchie. Je ne raconterai pas comment il fut appréhendé sur les indications d'un traître, un soir où, sortant d'une séance animée de la Société de géographie, il était rentré chez lui brisé de fatigue. Pour connaître ces aventures, c'est au livre qu'il faut recourir : chaque détail du récit suggère que l'impénétrable Russie est peuplée de révolutionnaires, même dans son armée, même chez ses geôliers. Et ce récit de captivité n'a pas son pareil en littérature : cela dépasse — et de haut — Casanova. Pour moi, la prison de l'admirable Kropotkine évoquerait plutôt, par deux ou trois traits de ressemblance, la prison de l'aimable, mais insignifiant Fabrice, dans la tour du général Fabio Conti. Et peut-être après tout la Russie contemporaine, au point de vue des principes politiques et des mœurs administratives, n'est-elle pas si éloignée qu'elle paraît de la Parme stendhalienne... Mais elle forme d'autres cœurs et d'autres cerveaux.

Le prince Kropotkine vit de nos jours en Angleterre, où il gagne la vie des siens par les travaux qu'il fournit aux revues scientiques de cette nation hospitalière. En Europe, il a trouvé d'illustres amis, comme les Reclus, et bien des pauvres gens l'approchent, auxquels il partage l'argent qui passe entre ses mains, sans trop distinguer, me dit-on, les honnêtes et les malchanceux des paresseux et des équivoques. Indulgent pour tous, le prince-anarchiste ne hait personne (ou si peu de gens!) et, n'excommuniant qui que ce soit, pas même les riches, honore en chaque homme l'humanité.

ROBERT DREYFUS

Le Père Perdrix [1]

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

Que les beaux jours sont courts! Ils vécurent l'un à côté de l'autre. Octobre s'adoucit vers sa fin et l'azur exhalait des nuages très doux qui voilaient le monde d'une intéressante mélancolie. Ils pouvaient encore s'asseoir sur le banc pendant la journée et restaient assis tous les deux, se frottant l'un à l'autre, et cueillant sur la rue, sur les maisons, sur les passants, des sentiments calmes qu'ils posaient à leurs pieds. Le Vieux ne regrettait que cela :

— Je regrette, mon ami, de ne pouvoir te donner que de la soupe et des pommes de terre. Tu ne sais pas ce qu'il aurait fallu? Il aurait fallu que tu puisses aller manger chez eux et que tu viennes te reposer chez nous!

La pauvre Vieille leur faisait la cuisine, et ce n'était pas bien long de secouer la marmite, de remuer le seau d'eau et d'allumer quelque feu simple qui fumait avec âpreté parce qu'il n'y avait pas de soufflet dans la maison. L'hiver était plus commode à cause du poêle. A midi elle se servait d'une chaufferette, et ils mangeaient souvent du réchauffé de la veille. Elle était toute maigre, toute sèche et commençait à se casser dans les reins, non pas qu'elle devînt bossue, mais l'arête de son dos pointait et perçait sa robe. Car tout s'use à la longue et les vieux ustensiles gardent en leur peau plaintive on ne sait quelles fêlures qui craquent en une fois et les vident.

La mère de Jean vint un matin. Elle posait la main sur la poche de son tablier. Elle franchit les marches du seuil, avec l'air appesanti d'un bœuf dont les idées sont simples, et dit :

---

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 mai, 1er et 15 juin et 1er juillet 1902.

— Voilà, toi! Ton père m'envoie. Tu nous a laissé deux cents francs quand tu es arrivé. Ton père ne veut pas que tu puisses nous accuser d'avoir gardé ton argent.

Elle sortit les deux billets de sa poche, les posa sur la table, et avant de partir retourna la tête pour dire :

— Je ne veux pas te laisser sans remontrances. Tu nous as rendus ridicules. Nous avons fait pour toi ce que personne n'avait fait avant nous. Il nous reste de toutes nos privations la mortification de les avoir subies, et toi tu te carres parce que tu as raison, parce que nous t'avons rempli le ventre, parce que notre bêtise t'a servi à pouvoir un jour te croire au-dessus de tes parents. C'est triste !

Elle s'en alla sans autre phrase. Pas un mot ne fut prononcé, et elle descendit les marches comme si sa robe avait pompé les paroles.

Tout à coup, la Vieille se trouva toute mince, et un jour que quelqu'un la regardait, cela sauta aux yeux comme une surprise. Quelque chose avait filé d'elle, presque en une nuit. On dit : « Ce n'est pas étonnant, pauvre femme! Elle s'est usée à nourrir son vieux feignant. » Elle avait le derrière des oreilles blanc, la peau des joues avalée, et son regard s'arrondissait en regardant les pierres. Elle n'avait pas l'air de s'en rendre compte. Il n'y eut qu'une fois où, rentrant de faire ses ménages, elle raconta : « Je n'y comprends rien, je n'ai pourtant pas frotté plus que d'habitude, c'est comme si les os me tombaient. » Le soir, elle alla au cresson, revint avec son panier plein et dit : « Té donc! j'en ai encore pas mal ramassé. » Ce fut le lendemain qu'elle se leva en disant : « Je me dépêche de sauter du lit parce que je sens que si je ne le faisais pas tout de suite, j'y resterais toute la journée. » Le surlendemain elle réveilla le Vieux : « Oh! là là! je ne peux pas me lever. Faudra pourtant que je me lève pour faire la soupe. » Vers sept heures et demie il alluma le feu lui-même, puis elle passa ses bas, son jupon, son caraco, fit bouillir la soupe et la trempa. Elle n'avait pas le cœur à manger et elle regarda autour d'elle, dans la maison, dans la rue, avec un dégoût qui lui venait

de loin, comme si elle allait tout vomir. Ensuite, le Vieux descendit pour annoncer à la femme de Roux, le boulanger, que la Vieille, ce matin-là, ne se sentait pas à son aise. L'autre répondit :

— Dame! si ça dure, nous allons être obligés de prendre une autre femme de ménage.

Pendant ce temps, la Vieille restait sur une chaise à se demander si elle pourrait balayer la maison. Jean se penchait avec ses bons yeux de petite fille, comme une fontaine qui se pencherait :

— Dis-moi où tu as mal, ma Vieille...

— Oh! mon petit, je suis comme les vieux. J'ai mal partout.

Elle se contenta de faire le lit de Jean, puis balaya, et de temps à autre elle s'appuyait sur le manche à balai. Ce fut ainsi qu'elle arriva jusqu'à dix heures, après quoi elle se jeta sur son lit, toute habillée. D'ailleurs elle ne dormait pas, mais le repos semblait lui prendre les reins et les remettre en place.

A midi, tout de même, il fallut se mettre au repas. Elle se leva, pela des pommes de terre, les coupa, les fit frire. Comme les deux hommes mangeaient, elle posa son coude sur la table, le menton sur son poing et regarda leur assiette en pensant, ainsi que les cuisinières, au bonheur de voir manger. Le Vieux avait envie de se fâcher :

— Mange donc! C'est quand on est malade qu'on a besoin de se soutenir. Tu t'écoutes trop.

Mais l'après-midi, elle fut bien heureuse. Elle s'étendit sur le dos, croisa ses mains sur son ventre et, les rideaux étant tirés, isolée du monde, elle formait avec son lit un seul corps. Pas un bruit ne passa de la rue, le Vieux avait poussé les contrevents et la chambre dans l'ombre semblait un beau pays où l'on dort.

La journée du lendemain se passa de la même façon. Pourtant le Vieux sut vaincre cette habitude qu'il avait d'attendre les bouchées toutes mâchées. Il secoua cette couche épaisse. La paresse s'était accumulée sur lui comme du lard.

— Laisse donc. Je ferai bien la soupe moi-même.

Elle ne voulut rien entendre : elle était assez ennuyée de le voir allumer le feu !

La veille, elle n'avait pas fait le ménage à fond : alors elle s'occupa des deux lits, balaya la chambre, épousseta. Elle se traînait d'un coin à l'autre en renserrant ses mains sous ses aisselles, en suivant les murailles qui vous calent. Deux fois elle fut obligée de s'asseoir, elle n'osait pas s'appuyer au dossier de la chaise, pour se tenir prête à partir ; et sous sa robe ses os pointaient comme à un poulet vidé. Enfin elle se remit au lit et s'éparpilla, en pauvre mère perdrix qui traîne une couvée lasse. A midi elle se leva. Elle avait gardé un peu de bouillon pour se soutenir, mais elle eut bien du mal, et manger lui semblait un travail de raisonnement. L'après-midi se passa comme la veille, parmi des néants qui tombaient des rideaux, avec des chutes d'oubli, de larges chutes d'oubli qui l'ensevelissaient au milieu des draps.

Jean et le Vieux restaient sur le banc, et leurs idées défilaient dans les heures. Jean sentait l'inquiétude de la voir souffrir. Le mal humain pénétrait dans sa poitrine comme une injustice constante et il ne pouvait comprendre que la vie fût moins bonne que la bonté des bons cœurs. Il se levait parfois, allait à la Vieille, écartait les rideaux. Elle le regardait comme une dernière chose que l'on veut voir et pour laquelle on a fait un long voyage. Elle sortait de sa lassitude de pauvre femme et s'oubliait autant qu'un malade peut s'oublier. Il l'embrassait dévotieusement, elle le baisait sur les joues et ses vieilles lèvres le suçaient un peu.

— Veux-tu que j'aille chercher le médecin ?

— Mais non, mon petit, garde ton argent. J'irai peut-être mieux demain.

Ah ! non, elle n'alla pas mieux le lendemain. Elle voulut se lever comme les deux autres jours, mais à peine posait-elle le pied à terre qu'on fut obligé de lui tendre une chaise : elle fléchissait ! Le Vieux se fâcha décidément :

— Nom de Dieu, tu seras donc toujours aussi bête ! Je t'ai assez dit qu'il fallait que tu restes au lit. Nous ferons la soupe aussi bien que toi

Mais au lit elle ne fut pas encore tranquille. C'était une

manie ridicule : on lui mit un oreiller sous le dos, qui la soulevait afin qu'elle pût mieux voir, et si ses bras et ses jambes ne pouvaient pas se soutenir, du moins sa pensée participait-elle à la cuisine. Elle ne perdait pas un coup d'œil, se penchait parfois et disait son mot.

— Tu mets trop de beurre... Là... Mets encore une petite poignée de sel.

Il criait :

— Fous-moi la paix. J'ai pas besoin de tes conseils,

Elle les regardait manger et disait à Jean :

— Y a peut-être pas assez de soupe. Mange donc un morceau de pain et de fromage, m'ami !

Ensuite le Vieux balaya. Elle n'avait rien à dire, mais pourtant elle suivait le mouvement du balai, grattait les coins où l'on a besoin de poursuivre la crasse d'un coup pointu et se proposait le lendemain de chasser les araignées. Elle ne put pas s'en empêcher :

— Je tâcherai de me lever dans la journée pour le lit du petit.

Si l'après-midi elle n'eut à s'occuper de rien, c'est parce que personne ne faisait rien. Elle habita toute seule la maison. Les murs se renvoyaient un grand silence, les contrevents cachaient le jour et la vie s'étalait dans la chambre comme une déesse endormie. Le lit demeurait dans son coin avec les rideaux en étouffoir, sous lesquels passait le frisson d'une idée qui s'accroche, le bourdonnement d'un crâne plein de mouches et l'éternel besoin d'être la femme de ménage et de ne pas dormir quand le travail vous attend.

Le soir, on la força : le Vieux lui mit une assiette de soupe dans la main. Et mange, et mange ! La cuiller avait des arrêts, de l'assiette à la bouche, comme dans un voyage, ensuite la Vieille reposait le coude sur son traversin, attendait qu'un autre élan lui vînt et se remettait à manger avec un courage à chaque instant décru. Elle se soutenait à peine, elle aurait eu besoin d'un bon remède pour lui recoller les os. Elle se répandait dans le lit comme un vieux sac où les objets ne sont plus en place, et tout était cassé : les reins lui remontaient vers la nuque et son estomac garnissait sa poitrine d'un grand dégoût.

Le Vieux se coucha en disant : « On va voir demain comment ça va marcher », puis le Temps se coucha lui-même plein de soins quotidiens : deux ou trois larges secousses que le Vieux donnait au lit avant d'y trouver sa place et le ronflement de Jean qui montait comme une conscience qui n'a pas à se cacher. La Nuit dormait en entier, dans la maison, dans les rues, sous le ciel et semblait une halte en attendant qu'on reprît la vie comme elle avait commencé. La Vieille dans son coin se remuait avec du silence, imprimait à son corps des girations pour ne pas troubler le sommeil qui l'entourait. Vers une heure, pourtant, une chose lui échappa : c'étaient des soupirs un peu plus hauts qui s'éparpillaient d'abord, accrochaient quelque organe et puis s'étendaient. Et à deux heures le Vieux l'entendit pousser par trois fois une sorte de plainte : Hein ! hein ! hein !... Il demanda dans l'ombre : « Est-ce que tu es malade? » Elle ne répondit pas. Alors il la toucha. Ce fut comme s'il ravalait son sang : elle ne bougeait plus ! Jean ronflait encore.

Deux jours plus tard, l'enterrement descendait la rue. Jean et le Vieux précédaient la rangée des enfants : Jacques et François, accompagnés de leurs femmes, et Marie avec son homme. La douleur était plus grande, s'accroissant de cela qui pouvait être un plaisir. Marie l'avait bien dit, la veille : « Nous voilà tous réunis. L'autre fois, c'était elle qui faisait la cuisine. — Ah! ma pauvre amie, elle ne la fera plus maintenant », avait répondu le Vieux. Il y avait beaucoup de monde parce qu'elle était courageuse et parce qu'on savait que Jacques était mécanicien au chemin de fer. C'était un groupe noir et tassé qui marchait et faisait penser à un carré découpé en pleine petite ville de dimanche parmi des vêtements noirs et des bras ballants. Le Vieux gardait à la main son grand chapeau des jours de fête et s'en allait à la cérémonie nécessaire, sachant se tenir sous tous les coups. Jean le regarda : il avait la tête plate, presque battue, sous son front vide, les tempes avaient rentré et l'on sentait sa destinée. Il était né sans surprise pour descendre cette rue derrière un cercueil et sonner des sabots contre les pierres, pour porter des lunettes noires afin que l'on ne sût pas s'il pleurait ; et l'on ne pouvait pas s'étonner de Jean non plus

car les aveugles sont appuyés. S'il y avait des bourdonnements dans sa tête, on retrouvait ceux-là mêmes qui ronflaient alentour du banc, presque informes comme des idées sans phrases : la Vieille... de la terre... le retour à la maison... sept ans comme un cul de plomb... Il faut tout de même que je sois un fameux feignant pour n'être pas capable de manger du pain... Et l'autre avec ses oremus, car leurs paroles à ceux-là sont payées... Il partait, s'asseyait à l'église, dans ces églises d'enterrement qui sonnent le vide, descendait la petite rue que l'on a vite descendue, arrivait en plein cimetière tout à côté de la fosse. Et c'était une vie qui s'arrêtait, au bord de laquelle un *ora pro nobis* tombait avec une pelletée de terre et faisait : poum ! Il remontait à la maison où l'on ouvrait les contrevents que la mort avait fermés et où la nouvelle lumière sur la chambre vide semblait avoir les yeux rouges. Les bourdonnements étaient lourds, la tête se penchait, la Vieille n'était plus là : plus de cresson, plus de ménages ; le banc était en face : plus de pain !

— Oh ! va, ne te désole pas, mon père ! disaient les enfants.

C'étaient de bons enfants : ils avaient tous pleuré.

— Et surtout, embrassez bien ces pauvres petits, répondait-il.

— Père Perdrix, il faut manger pour vous soutenir, disait la femme de Pierre Bousset et elle donnait un coup d'œil à Jean tout mince dans son coin.

Les brus firent un fricot : ce jour-là encore il devait manger de la viande. Il y eut un temps d'attente et il mangeait. Les brus mangeaient, Jacques et François mangeaient et le silence battait, avec les couteaux, les assiettes, car l'Autre, en partant, avait emporté le bruit de la maison. Pourtant un nuage planait à la hauteur des têtes, on portait les yeux devant soi et c'était comme une attraction du centre de la table ronde. Les hommes n'osaient pas s'entre-regarder, leurs pensées se gonflaient dans leur tête et semblaient gonfler le silence jusqu'aux limites où la pléthore le rompt comme une artère. Et cela devenait de la lâcheté. Parfois une phrase à dire s'arrêtait, rebroussait sa route, se tassait dans un buisson et décrivait des coups d'œil comme

une bête aux aguets. Le Vieux se taisait : c'était d'attente que sa tête était chargée! Il avalait sa viande et ne s'étonnait guère parce que dans la vie l'on rencontre beaucoup d'abandon. Jacques avait bon cœur : d'ailleurs il était pressé par l'heure du départ.

— Mon père, moi je t'enverrai cent sous tous les mois.

Le Vieux ne dit rien et comptait : trois sous et demi par jour! Il avait l'habitude de ces calculs. Jacques reprit :

— Tu sais bien, quand on a des enfants... Enfin, si tu as par trop besoin, tu me feras écrire. Et puis, vois donc, mon père : à présent que tu est tout seul on ne te refusera pas au bureau de charité.

— Oh! par exemple, je ne veux pas leur demander, répondit le Vieux. Ils ont voulu me mettre à la porte, ils voudront me reprendre, mais j'en suis le maître.

— Çà, c'est de la bêtise! s'écria François. La vraie fierté consiste à avoir la panse pleine. Je ne parle pas de mon frère : lui il gagne plus que moi. Enfin, je tâcherai aussi de t'envoyer quelque chose.

— Tu parles à ton aise, dit Jacques. Chacun connaît sa bourse. Mais, je ne dis pas que je ne lui donnerai pas de temps à autre un peu plus que je ne promets. Toi, fais-en donc autant.

Et la grande Marie agitait ses grands bras :

— Ne crains rien, mon père. On s'occupera de toi. Moi je t'enverrai des provisions, des légumes, du café, du tabac à priser et je t'enverrai aussi du sucre. Et puis les petites viendront te voir et elles ne te seront pas à charge. Enfin, je te le dis : n'aie pas peur.

Jean baissait les yeux : il avait une façon à lui d'être malheureux quand les hommes n'étaient pas clairs.

CHAPITRE V

Il y a des choses simples : deux et deux font quatre. Les deux camarades devinrent deux camarades d'hiver avec le poêle entre eux, dont le ronflement garnissait les tuyaux. Ils n'avaient rien à dire : la flamme parlait. Le

Vieux avait tout abandonné : Brûlons notre bois, et s'il manque nous brûlerons la maison. Pour rien au monde, il n'eût fait un pas : « Je veux voir ce qui arrivera. » Le cul sur le banc, le cul sur les chaises, la Vie pouvait rester, la Mort pouvait venir, il en était à regarder ses pieds. Il n'avait plus ses idées comme autrefois alors qu'il se sentait à côté du poêle et que se chauffer l'occupait : Je me chauffe ! La peau de son cœur s'était tannée, la peau de ses os durcissait au feu et les contacts humains s'arrêtaient à sa tête comme des cris d'alarme aux pierres d'un clocher mort.

Jean lui raconta une drôle d'histoire :

— Dis donc, mon Vieux, je vais sans doute avoir une place à Paris. Il faudra venir avec moi.

— Ah ! par exemple, mon ami, on me croirait bien fou !

Il avait soixante-huit ans, la jambe enflée, les pensées dures, et vivait sur les deux cents francs de Jean avec du pain et du fromage pour durer le plus longtemps. La Vieille en mourant avait laissé trente francs, il n'avait pas encore payé le curé. Son âme de village s'était incrustée sans doute et les pierres de la maison ne la laisseraient pas partir.

La seconde fois, Jean avait reçu une lettre et dit :

— Hé, Vieux ! Je crois qu'on va bientôt y aller.

— Tu es bête, mon petit. Laisse donc les autres dans leur trou.

On ne pouvait pas le remuer, ses pieds tenaient au sol comme ses fesses à la chaise, et pour l'ébranler, il eût fallu ébranler un système, transporter une petite ville et donner à une expérience de vieillard la vie nouvelle qui bouillonne au cœur de ceux qui s'en vont.

La troisième fois, ce fut encore après une lettre. Jean dit :

— Fais ta malle, mon Vieux. Dans huit jours on y sera.

Le Vieux, soudain, plongea la tête comme on pique un plongeon, rétrécit ses épaules d'un mouvement frileux et s'assit de telle sorte que les idées noires l'entouraient en longues bandelettes.

Jean se mit à rire :

— Débats-toi des pieds et des pattes. Y a pas là, je t'emmène !

C'était une folie qualifiée, qui demeurait de minute en minute, battait, et qui secouait les meubles dans la maison. Il n'y avait qu'à regarder les deux lits, l'armoire et la poutre du plafond pour sentir le poids des choses à soixante-huit ans et pour comprendre les limites humaines au delà desquelles jamais l'on ne posera ses pas.

Mais Jean dit encore :

— Tu n'as rien à répondre. Ton pays en a fini avec toi. Tu restes ici pour compte avec toute ta misère comme un vieil ignorant qui n'a rien su prendre et qui ne saura rien dire.

C'est ainsi que Jean parla et il avait bien parlé. Des mille fuites du vieux crâne par les brisures de chaque jour, les idées sortaient comme un gaz et vidaient leur homme comme un ballon qui s'abat. On pouvait lui tendre la main, au vieux pauvre, et lui dire : « Viens à ma suite, » car il avait perdu sa route. Les voies de Dieu s'arrêtent à des murs, les fronts se buttent à des pierres et les têtes assommées se penchent en attendant un soutien.

Il considérait la petite ville en son âme et la voyait tout entière, avec Monsieur Edmond que la graisse avait fait éclater, avec des bourgeois à serviteurs que leur grandeur tient éloignés du monde, avec des charrons qui s'attellent aux voitures et conduisent la vie comme des bœufs une charrette à grand'route, avec des métiers d'enclume que l'on bat et qui cassent, avec la résonnance des paroles, avec des bureaux de bienfaisance où la pitié ne pardonne pas un beau jour, avec l'engourdissement de ceux qui mangent, avec des silences autour des pauvres, avec des après-midi qui pèsent sur leur dos, avec des classes et des compartiments, avec une âme que l'argent chauffe et dilate, avec la médisance qui soulève un rideau, avec la pauvre Vieille qui emporte le pain dans la tombe, et alors il se durcissait à son tour, considérait sa maison d'un œil sec et rompait ses attaches avec décision car il avait compris la méchanceté d'un monde où l'on ne peut rien aimer.

Il fallut y aller rapidement et il en devint la victime. Ils

s'occupèrent à tout régler, à quitter leur vie en huit jours, vendirent les lits, l'armoire, la table, arrachèrent les meubles comme on arrache la chair d'un corps malade, n'en eurent pas beaucoup d'argent, mais se sentirent séparés des maux et légers comme un corps opéré. Il paya le curé de l'enterrement, le propriétaire de la maison, réunit ses sous, compta cent cinquante francs et fut étonné d'avoir crevé la faim au milieu de choses qui valaient de l'argent. Le petit Jean possédait tout autant, ils partaient pour Paris avec un capital de trois cents francs et pouvaient vivre, nom de Dieu ! malgré les chiens des petites villes qui regardent crever les pauvres sur leur banc. Une dernière pensée le retint la veille du départ : il baissa la tête, réfléchit à tout, pesa les folies contradictoires de rester ou de partir, analysa le fond des gueux qui frappent aux portes charitables, et comprit le n'importe où, l'exode de ceux que tout mirage entraîne parce qu'ils ont tout perdu, parce que chaque aventure est un répit et que pour crever il vaut mieux aller lécher plus loin la terre sèche des Saharas qui sont les terres promises aux os du malheur.

Ils partirent un dimanche matin, à cinq heures, dans le grand froid sec qui coupait la figure et donnait un avant-goût des rues où la brise ressemble au courant d'air. Il ventait, ce matin-là, dans les six lieues qui les séparaient de la gare. Le Vieux fut étonné, car, malgré tout, malgré Jacques le mécanicien, jamais il n'avait vu le chemin de fer. Bah ! vieille bête, il ne tenait plus à rien apprendre. Il dit :

— Alors, c'est là-dedans qu'on se fourre.

Et il voulait déjà enfiler un wagon de première classe. Il s'installa à la suite de Jean et il eût entamé tout de suite la conversation, sans l'autre qui n'aimait pas les démonstrations. Il avait sa belle blouse bleue et son chapeau presque battant neuf qui lui donnait un air cossu complété par ses sabots cirés comme un riche marchand de cochons qui n'en est pas à la première élégance. Jean avait dit : « Ne prends pas tes numéros un parce qu'on se salit beaucoup dans le train. » Il avait répondu : « Tu m'embêtes ! Je veux me faire beau. Faut que je te fasse honneur. » Et il disait en route.

— C'est drôle, tout de même, de se voir là-dedans.

Ils arrivèrent à Paris par la gare d'Orléans sur les cinq heures. Le Vieux avait cousu son argent dans la poche de dessous. Jean voulait appeler un fiacre pour transporter la malle, mais le Vieux demanda :

— Combien que ça coûte ? Est-ce qu'il y a loin, d'ici chez nous ?

— Ça coûte quarante sous. Il y a à peu près un quart d'heure. C'est dans l'Ile St-Louis.

— En ce cas, ne bouge pas ! Pas besoin de leur faire gagner quarante sous dans un quart d'heure. Je porterai la malle sur mes reins.

Il la posa carrément, saisit la poignée des deux mains, et marcha, solide encore, sans lever la tête, à pas pleins, jusqu'à leur hôtel où il se déchargea dans l'allée en poussant un Han !

C'était un hôtel meublé à deux corps de bâtiment, l'un sur le quai, avec un escalier à tapis jusqu'au premier étage, à qui les peupliers de la Seine donnaient un charme de grand quartier, l'autre sur la cour, bâti avec la bêtise de la pierre et du plâtre, étiolé, jauni, suintant. Dans celui-ci, ils eurent une chambre de vingt francs, au quatrième étage, où la commode perdait ses tiroirs et participait à d'anciennes humidités, où le lit de fer avait fléchi sous le poids des ménages de maçon et où le poêle un peu rouillé versait son froid aux murs. Pourtant la table ronde était faite comme ailleurs et l'esprit y posait avec dilection le fromage et le pain. Le Vieux dit :

— Dame ! On ne sera pas mal ici. Ce qui m'étonne c'est de voir comme c'est petit. Enfin, qu'est-ce que tu veux ? On en sera quitte pour se donner un peu moins de mouvement.

Ce soir-là, ils allèrent chez un marchand de vins de l'autre côté de l'eau. La ligne des becs de gaz tendait le dos comme un arc et filait à perte de vue dans un lointain que cachaient des maisons et des voitures et où des bruits fracassaient les masses du soir comme un assaut à des portes de bronze. Le Vieux disait :

— Il m'embête ton Paris. C'est un trop grand cassement de tête.

Ils mangèrent un bifteck, des haricots, un fromage de Brie, en eurent pour une cinquantaine de sous et trouvèrent qu'on ne mange pas trop mal à Paris. Le Vieux réfléchit à une chose :

— Dis donc, mon ami, Moi, je vais garder la grosse bourse parce que je resterai à la maison et je risquerai moins de me la faire voler. Je serai le gouvernement.

Puis ils rentrèrent, procédèrent au déballage de la malle et le Vieux avait peur du portemanteau où ses vêtements mal cachés eussent tenté les gens qui rôdent autour des chambres d'hôtel. Il s'en consola d'ailleurs en se mettant au lit vers huit heures un quart, mais il avait mal calculé. Voici que de tous côtés la procession commença dans les escaliers, avec des paroles qu'on entendait et qui sortaient si bêtement qu'on avait envie de les reprendre et que, dans les chambres voisines, un jacassement d'hommes et de femmes vous surprenait encore comme la folie du discours, comme la démangeaison des langues et qu'on en était à se demander comment un ménage avait tant de mots à se dire. Le Vieux n'y tenait pas :

— Enfin, qu'est-ce qu'ils ont donc tous ceux-là ? Y a donc la noce, aujourd'hui.

(A finir.) CHARLES-LOUIS PHILIPPE

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Le Sacre souverain (1). — Les premiers qui furent informés de la maladie du roi Édouard et savaient l'angoisse de l'entourage attendirent, davantage à mesure qu'approchaient les cérémonies, quelque chose d'extraordinaire.

Plutôt que de laisser s'écrouler, sans même la gloire d'un fracas, tout l'échafaudage des fêtes et aussi des fortunes qu'il allait éparpiller en miettes ; plutôt que de faire annoncer par un maréchal de cour à l'assistance de fils d'empereurs, cousins de grands-ducs, neveux de papes et beaux-frères de rois, de représentants de toutes couleurs des souverains de toutes latitudes, d'ambassadeurs des républiques ; à tous les rajahs, les journalistes, les chambellans, les photographes, les généraux qu'ils n'avaient qu'à s'en retourner dans leurs capitales, comme on ferait renvoyer à huit heures un quart les invités d'un grand dîner par le maître d'hôtel ; plutôt que ce désastre tellement piteux, l'Angleterre, qui refuse de s'avouer jamais vaincue et se tient plus scrupuleusement engagée qu'aucune par sa signature, n'allait-elle pas refuser de s'incliner devant le sort, autre paysan brutal qui se moque des usages, et une fois de plus payer de la forte monnaie d'audace ? Les ennemis qu'a cette nation lui reprochent son penchant pour l'hypocrisie : quelle plus admirable occasion de restaurer pour eux la fierté d'une devise qui honnit les médisants, mais non moins les sots, et, sur un sol qui porta des poètes et des philosophes comptant parmi les premiers du monde, d'affirmer ce que peut imaginer une volonté qui sait prendre, à n'importe quel prix, l'attitude qu'elle a décidée ?

La dépêche annonçant qu'à la dernière réunion où il avait pu se tenir debout, le roi portait un pardessus, en plein été! pouvait donner de l'espoir aux délicats. Il n'y avait plus qu'à continuer, mais avec hardiesse, et, au lieu d'exténuer le monarque, emplir de n'importe quel bon vivant grimé à souhait, voire d'une baudruche gonflée d'assez de vent, le paletot intempestif, se payer un roi pour économiser l'autre, comme ils font les combattants, amplifier le manteau royal, alourdir la couronne, multiplier colonnes et verdures et faire étinceler autour de l'auguste absence le triple de hérauts d'armes et de gardes du corps immobiles.

S'il devait entre temps mourir, ce souverain qui partage ses États, aux Indes avec la peste, avec la famine en Irlande, du moins il eût trompé la Mort.

Encore tout cela n'est-il rien, près de la gloire d'avoir offert du monde

(1) A M. N. G.

le spectacle du plus beau sacre, celui du sacre même, puisque rien d'autre ne s'y consacrait. Celui-là rendait désormais tout autre impossible, ôtant d'un coup à tous ce qui leur eût pu rester de valeur. Napoléon ayant imaginé le tour de se sacrer soi-même, il ne restait au roi d'Angleterre qu'à couronner, ce de par son plaisir souverain, un figurant, ou se sacrer en effigie.

Voilà ce qu'il était permis d'attendre.

Au lieu de quoi, du lit où l'on coucha malade ce très ancien prince de Galles, qu'il était encore, ses fredaines n'étant pas parvenues à l'user tout à fait, ne se relèvera plus et péniblement, d'ici à quelques semaines, qu'un gros vieux roi fatigué, prêt enfin pour le sacre. Il se peut même, pour achever la ressemblance avec la vieille dame qui ne fut pas, à sa façon, moins tenace, qu'il soit forcé de réclamer aussitôt, le pauvre ! pour son usage, l'âne qui la traînait et sa canne à béquille, hérités d'elle aussi avec les empires. Ensuite il sera couronné tout simplement avec énormément de faste, comme tant d'autres rois d'Angleterre ou d'ailleurs. C'est dommage. — Thadée Natanson.

L'armée de demain. — Quelque malaise régnait sur cette reprise de la vie parlementaire : les chefs désignés du parti vainqueur paraissaient se refuser aux responsabilités de l'action ; le ministère formé en l'occurrence paraissait trop et se disait lui-même un ministère d'attente ; l'honnêteté et la volonté utile du nouveau chef de gouvernement ne faisaient pas oublier l'autorité oratoire et le prestige final de son prédécesseur ; certains de ses collaborateurs inquiétaient, soit par des paroles intempestives, soit par des tendances d'apparence fâcheuse. Il a fallu l'heureux péril clérical, la question nettement posée entre la soumission des congrégations à la loi, et la politique « libérale » du laissez-faire, pour redonner quelque fermeté à la majorité, quelque entrain visible au gouvernement et quelque force agissante au parti démocratique.

Pourtant ce n'est pas là peut-être qu'est, en cette période, l'œuvre la la plus décisive. C'est au Sénat, c'est sur l'article le plus net du programme ministériel, sur le service de deux ans, que se joue la vraie partie, à cette heure.

La réduction du service militaire est d'une telle réclame électorale qu'aucun parti ne s'est abstenu d'en user et par suite ne s'est réservé la liberté de faire au principe de la proposition Rolland une opposition directe et expresse. Mais l'opposition sournoise, indirecte, est considérable. Les orateurs de la droite — droite ancienne et droite nouvelle, droite monarchique et droite républicaine, — se relaient interminablement à la défense sacrée de l'armée et de la patrie. Cela n'est pas sans cause. Le sujet est assez grave, en beaucoup de points assez délicat, et l'opinion publique est assez mal informée de ces matières, pour qu'il n'y ait pas lieu de voir à leurs arguments.

On brandit avant tout l'argument des *compétences*. « Tous les hommes compétents y sont opposés. » — Mais qui sont ces hommes

compétents ? Nos généraux, c'est-à-dire des vieillards, *laudatores temporis acti*, — c'est-à-dire des militaires d'hier, ayant connu et aimé les vieilles troupes professionnelles, — c'est-à-dire des hommes qui ont passé l'âge où, même intelligent, un homme comprend des choses nouvelles. — Que les gens compétents veuillent donc nous donner, non leur avis, mais des raisons.

1° « L'effectif de l'armée active sera diminué. » — Et, de fait, il est possible que, malgré la suppression des dispenses, malgré l'emploi accessoire des hommes des services auxiliaires, malgré les rengagements escomptés et les « fonds de tiroir » que le général André a si ingénieusement retrouvés et apportés au tas, deux classes n'arrivent pas aisément à assurer un effectif rigoureusement égal à celui que trois classes, même incomplètes, permettent d'atteindre. Mais d'où vient donc la nécessité impérieuse du chiffre actuel, qui n'est pas le chiffre légal, qui n'est pas le chiffre correspondant aux cadres, qui n'est qu'un chiffre empirique, résultat variable d'un compromis entre la loi des cadres, le nombre des naissances, et les ressources budgétaires? D'où vient que les 568.803 hommes, comptés par le général André, au 1er janvier dernier, doivent lui être fournis « homme pour homme »? que la France sera menacée, parce que son armée active, demain, ne comprendra plus que 567.000 hommes, ou que 550.000, ou que moins encore? Qu'est-ce que cette superstition du nombre, d'un certain nombre arbitraire? L'armée active est-elle toute l'armée, et même en est-elle le principal aujourd'hui? Et dans cette arithmétique puérile, quel compte tient-on de la qualité des troupes?

2° « La formation technique du soldat ne pourra être obtenue en si peu de temps. » — Nous entendons-nous? S'agit-il de l'enseignement de la parade, du développement de cet automatisme collectif, — idéal des revues en même temps que des cirques, — où trop de temps encore se perd dans notre vie militaire actuelle? Ce serait rendre service à l'armée que de rendre impossible ce stupide emploi du temps précieux de la vie humaine, cause, pour une bonne part, de la commune désaffection que nos contemporains, après expérience, témoignent pour la vie militaire. Mais la parade elle-même ne serait pas forcément compromise : ne sait-on pas que les soldats de la troisième année n'apprennent plus rien, puisqu'ils sont « embusqués »? et les soldats du » peloton spécial » ne deviennent-ils pas, en quelques mois d'entraînement intensif, des automates modèles? — Il s'agit donc, sans doute, d'autre chose, de l'enseignement théorique et de l'enseignement pratique de la guerre elle-même, de la guerre en campagne : je demande à ceux qui ont vu de près, et *par en bas*, l'existence régimentaire, s'il n'est pas possible de faire tenir dans la journée du soldat, dans l'emploi du temps de l'année, deux et trois fois plus de travail utile ; et, au fait, qu'enseigne-t-on, que peut-on enseigner en ces matières, que l'expérience *vraie* n'apprenne très vite et mieux, et même que l'expérience vraie ne soit seule capable d'apprendre? — S'agit-il du tir? Mais les meilleurs tireurs sont tireurs d'avant le régiment, et, en tout cas, cette

éducation peut se développer et s'encourager avant, après et hors toute caserne. S'agit-il de l'équitation ? Mais n'apprend-on à monter à cheval que dans l'armée, et le recrutement n'aurait-il pas avantage à tenir meilleur compte des goûts personnels et des facultés acquises ? — Que tout cela est peu décisif ! Comme cette impuissance déclarée à faire autrement qu'on n'a fait, témoigne de peu d'activité novatrice, d'une incapacité de travail intense et d'une insuffisance d'esprit pédagogique dans notre corps d'officiers !

3° « La formation morale du soldat ne pourrait être assurée. Il ne manquerait rien moins à une pareille armée que l'essentiel, c'est-à-dire l'*esprit militaire.* » — Voilà le grand mot prononcé. Mais ici encore qu'est-ce à dire ? « La discipline est la force principale des armées. » Soit. Mais quelle discipline ? La discipline subie, la contrainte imposée par la force et maintenue par la menace, l'asservissement tout extérieur à des galons investis d'un pouvoir terrible d'arbitraire, le commandement de qui est plus intelligent par qui est plus brute ? Ou bien la discipline consentie et raisonnée, la reconnaissance réfléchie de la nécessité d'agir avec ordre, pour agir efficacement à beaucoup ensemble, l'acceptation facile de supériorités techniques ou psychologiques bien établies, la confiance efficace de la masse en quelques-uns et de quelques-uns en tous ? — Chose curieuse : tous les orateurs se prononcent bien haut pour celle-ci et répudient celle-là. D'où vient donc qu'ils concluent différemment ? De ce que sans doute cette concession à l'esprit moderne n'est faite que du bout des lèvres, de ce qu'au fond les adversaires de la loi regrettent bien la vieille discipline qui fait de l'homme une chose et de l'armée un instrument. Si la réflexion et la libre volonté envahissent la vie du soldat, c'en est fait, cette fois, de « l'esprit de corps », du « véritable esprit militaire ». — Passons.

4° « La suppression totale des dispenses, qui est nécessaire au maintien de l'effectif actuel dans le système nouveau compromet l'avenir intellectuel du pays, accable d'un poids nouveau les familles des plus malheureux. » — Il est remarquable que l'opposition ait en somme peu insisté sur le premier point : défendre le privilège des carrières libérales, des carrières bourgeoises, même en disant que cette dispense favorisait surtout des prolétaires qui s'élèvent, même en invoquant la protection de ces pauvres instituteurs bien aimés, paraissait sans doute risquer trop, malgré tout, de montrer le bout de l'oreille. On n'a pas appuyé non plus sur le danger que présente le mélange de jeunes gens instruits, indépendants, critiques, avec le bas peuple plus facile à mater. Mais ce sont les « soutiens de famille », ces « miséreux », ces enfants les plus chers de la démocratie, dont le sort a tiré les pleurs les plus touchants — et inspiré la contre attaque la plus dangereuse — à M. Mézières et M. de Lamarzelle, à M. de Crancé et à M. Prevet. Eloquent accord et inquiétante tendresse. La raison ? Allons plus avant.

5° « Le service n'est qu'une étape, où l'on ne s'arrêtera pas longtemps, et il conduira au service d'un an, puis à ces milices chères aux internationalistes et aux négateurs de la patrie ». — En effet, nous

a-t-on dit ingénûment, nous, sénateurs et députés, nous sommes tous, à quelques exceptions près, des bourgeois : eh bien, du jour où, par la suppression des diverses dispenses dont bénéficiaient nos fils, le service pèsera sur nos propres enfants aussi lourd que sur les autres, nous aurons bientôt fait de ne plus le supporter. Nos concitoyens ne tarderont pas davantage à l'estimer trop long. N'ayant pas en nous cette force que l'on trouve pour sacrifier les autres, nous l'abrègerons encore et ce sera la déchéance, la fin...

— C'est peut-être que la force des faits entraîne et domine la conception des « hommes compétents » Nous évoluons vers la milice. Acceptons-en l'augure sans effroi.

Justement, l'autre quinzaine, la *Revue des Deux-Mondes* — sans s'être, je dois le supposer et le reconnaître, proposé cet objet — s'est employée à nous rassurer. Un écrivain anonyme, qui doit être « très compétent », tire de la guerre sud-africaine ces leçons dont nous pouvons faire bon profit : que la tactique actuelle des armées occidentales est, avec l'emploi de la poudre sans fumée et des nouveaux engins, bonne tout juste à faire massacrer ceux qui la possèdent et l'appliquent ; que les principes de la guerre sont bouleversés ; que le nombre n'est plus une supériorité décisive ; que des combattants bien armés, bons tireurs, résolus et maîtres d'eux-mêmes, peuvent tenir en échec des forces en quantité fort supérieure : que le commandement, non seulement le commandement général, mais le commandement particulier, le commandement de l'officier de compagnie, n'a plus d'influence, parce que *matériellement* il ne plus s'exercer ; qu'il n'y a plus d'entraînement collectif, de soutien mutuel, qu'il n'y a plus de charge ni de « coup de chien » ; qu'en définitive tout le sort de la lutte est remis à l'initiative propre, aux qualités personnelles, au sang froid individuel des soldats eux-mêmes ; que le succès dépend donc de la valeur psychologique des combattants pris isolément, du degré et de la durée de tension dont leur énergie est par elle seule capable, de la spontanéité de leur action originale, de l'intelligence de leur courage d'homme. Et c'est l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* qui, concluant que la condition d'une bonne armée est donc, désormais, le développement méthodique des aptitudes physiques, de la volonté, de l'énergie chez l'enfant et chez le jeune homme, indique expressément que *la mère de famille*, *le maître d'école* auront ici le plus grand rôle : et c'est lui qui déclare : « LE RÉGIMENT EST IMPUISSANT A FAIRE NAITRE CES QUALITÉS ; l'esprit de sacrifice ne s'acquiert pas avec des théories dans les chambres. L'action des officiers ne fait que le développer en donnant l'instruction technique et *en se gardant de diminuer*, *sous prétexte de discipline*, *l'initiative et l'individualisme du jeune homme devenu soldat.* »

Les qualités indispensables et décisives, dans la guerre nouvelle, sont *des qualités de civil*. Quel besoin avons-nous donc d'être si longtemps et si profondément « militaires », pour être —, s'il le faut, et où et quand il le faudra, — *des soldats* ?

Mais où et quand le faudra-t-il ? Voilà l'équivoque obscure d'où le débat n'est pas encore sorti. Ce n'est pas seulement parce que le rêve traditionnel de gloire guerrière et de belliqueuse conquête, dans sa tenace survivance, lutte confusément avec la volonté pacifique dont le courage d'un Jaurès a le premier osé affirmer hautement l'existence et accepter franchement toutes les conditions. Au fond, les plus professionnels de nos « revanchards » ne cherchent pas plus que nous, l'occasion d'une guerre extérieure et d'une offensive à la frontière. — Non, sous cette opposition non lassée, sous ces craintes patriotiques de « bon Français » où se heurte la réforme, il semble bien qu'il y a autre chose encore. L'armée nouvelle, que cette loi et l'avenir nous donneront, suffisante peut-être pour les fins dont on parle, est jugée déplorable pour d'autres fins, celles qu'on ne dit pas. J'attends le mot, le geste qui trahira enfin le souci secret, le souci vrai des adversaires du projet, qui expliquera aussitôt pourquoi ils sont tels et tels. Ce mot, ce geste viendront-ils? Pourront-ils être provoqués et obtenus? Ce jour-là le succès de notre cause deviendrait un triomphe. — Fr. Daveillans.

Le Renouvellement de la Triplice. — La Triplice a été prorogée pour une nouvelle période. Quoique les dessous des négociations n'aient pas été publiés, il est probable qu'elles auront été laborieuses. Plus de six semaines avant que ne fût signé le traité du 28 mai, la presse des trois pays intéressés — Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie — se livrait à des considérations qui n'avaient rien du ton triomphant d'autrefois. Puis à Vienne et à Berlin, à Rome et à Pesth, chanceliers et ministres des Affaires étrangères ont annoncé une prolongation d'échéance, tout en s'efforçant de diminuer le caractère de l'Alliance. On dirait d'une part qu'ils n'en tirent plus orgueil, et de l'autre qu'ils ont dû fortement discuter avant d'aboutir.

Nous n'avons pas l'intention de revenir ici sur des difficultés d'un ordre spécial que nous avions déjà signalées et qui à certains moments avaient pu sembler décisives. Il s'agit des querelles qui se sont élevées en matière de douanes entre l'Allemagne et ses deux cocontractants. L'Autriche-Hongrie et l'Italie ont un besoin absolu du marché germanique pour écouler leurs produits agricoles, alors que les agrariens de Prusse veulent se soustraire, par des tarifs surhaussés, à la concurrence des pays étrangers, même amis et alliés. Ce sont eux qui ont accrédité cette thèse qu'une rupture économique se concilie très bien avec une entente diplomatique et militaire.

M. de Bülow, le chancelier allemand, a réussi à obtenir des cabinets de Vienne et de Rome qu'ils signassent le nouveau bail triplicien avant de régler le problème des tarifs. C'est une très grosse victoire pour lui. Seulement nous nous demandons quelles clameurs pousseront les Hongrois, si par aventure les agrariens du Brandebourg et de la Poméranie l'emportent dans les conseils de Guillaume II.

Nous ne nous appesantirons pas davantage sur le rôle que la Triple Alliance est appelée à jouer désormais en Europe, alors que d'un côté

l'Autriche négocie avec la Russie et que de l'autre l'Italie manifeste à la France des regains de sympathie. Rien n'est plus difficile à déserter que les pactes caducs — parce que leur abandon dénonce leur caducité même. L'accord des trois empereurs — Allemagne-Autriche-Russie — n'est jamais, en droit, arrivé en expiration, et pourtant qui eût douté des sentiments que Bismarck portait au tzar après l'affaire de la Roumélie et la guerre serbo-bulgare de 1886 ?

Nous insisterons surtout sur le côté plaisant qu'offre le renouvellement de la Triplice dans les circonstances actuelles. Sur trois, deux des contractants, l'Autriche et l'Italie se surveillent avec une attention si jalouse qu'on peut se demander si les querelles assoupies ne se réveilleront pas avant longtemps. De plus, l'Autriche-Hongrie est divisée contre elle-même, et le chancelier Goluchowski qui représente la Cisleithanie et la Transleithanie devant l'Europe serait fort embarrassé de rétablir la concorde entre elles.

Dans le très récent discours qu'il prononçait à Monte-Citorio, le ministre des Affaires étrangères d'Italie laissait percer les sentiments que le gouvernement austro-hongrois inspire à tout bon sujet de la maison de Savoie. L'irrédentisme, c'est-à-dire le souvenir des injures reçues et des démembrements subis, est encore vivace dans la Péninsule. Il a été en ces derniers temps surexcité par les prétentions que le cabinet de Vienne a affichées sur l'Albanie.

A tort ou à raison, les Italiens considèrent cette province indomptée de l'Empire ottoman comme le champ de leur expansion future. Ils y ont multiplié les écoles, même aux époques où leurs budgets étaient en déficit, ils y ont dépensé de fortes sommes et salarié des émissaires. Or l'Autriche, qui par la Bosnie-Herzégovine et le district de Novi-Bazar a déjà poussé sa pointe dans la presqu'île des Balkans, est très désireuse aussi de s'annexer les Albanais. Elle n'en fait pas mystère.

Ce serait là un véritable *casus belli* entre les cabinets de Vienne et de Rome. La Triplice prend ainsi un caractère assez comique, puisqu'elle protège les contractants — ou deux d'entre eux — contre eux-mêmes plutôt que contre l'étranger.

Le cas de l'Autriche-Hongrie, envisagée isolément, est encore bien plus étrange. Elle se lie pour l'avenir, elle promet ses forces militaires à d'autres puissances, alors que ces forces, toute exagération écartée, seraient prêtes à s'entredéchirer. Il est certain qu'à l'heure actuelle, il ne faudrait pas beaucoup de prétextes ou d'occasions pour que recommençât entre Hongrois et Autrichiens la guerre de 1848. Le premier ministre cisleithan ne gagnerait point à être reconnu dans les rues de Pest et le président du Conseil transleithan fait bien de se rendre incognito à Vienne. Les parlements intéressés se menacent l'un l'autre : on y parle communément de rupture économique, d'abandon du compromis ou constitution dualiste de 1867 ; on y prodigue même les injures au grand bonheur des députés slaves qui n'aiment pas plus les Magyars que les Allemands. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Mystère, mais on se demande comment un État à ce point moralement disloqué peut passer

un acte diplomatique aussi important que la prorogation d'une alliance. Si une guerre européenne éclatait — ce qui est au reste plus que douteux — la Triplice réserverait des surprises. — PAUL LOUIS.

GAZETTE D'ART

Arbres nains du Japon (1). — Jusqu'en nos empires de soleils couchants, l'art aujourd'hui est illustre selon quoi les levantins de Nippon refaçonnent la nature végétante : ainsi que sur l'argile humaine ces *comprachicos* opéraient, que Victor Hugo dans *l'Homme qui rit* ressuscite et qui de l'Extrême-Levant aussi tiraient leur tradition, hélas, aujourd'hui perdue (les barbacoles ou cléricaux ou laïcs demeurent bien, mais pour un pétrissage rien que moral, et de plus leur ignorance et leur sottise abrutit tout le joli du métier). — Capter à sa naissance un arbre, thuya, chêne, érable ou prunier, sans arrêt plusieurs générations humaines s'y mettant, pendant 30, 80, 150 ans le malaxer et repétrir pour qu'alors et pour toujours les dix, vingt ou cinquante pieds de sa taille normale soient réduits à un ou deux pieds, et sa forme épousant pour toujours l'imagination qu'on voulut, fût-elle antinomique au génie de son espèce, ce n'est encore que science et persévérance. Où le génie des comprachicos japonais éclate et leur sens artiste : la forme demeure celle de l'arbre normal et toutes proportions maintenues ; ils aboutissent non à un monstre, mais à une miniature. Et comme, dans la nature, rien n'est absolu et tout relatif, c'est-à-dire relation, c'est-à-dire harmonie, ces géants de vingt pouces procurent la même impression de grandeur que s'ils gardaient leurs vingt mètres. Contrépreuve : une azalée de haute taille, également réduite, est auprès, mais dont on ne put à proportion rapetisser les fleurs : elle semble à la fois trop grande et trop petite, monstrueuse, *démesurée*. Ainsi le Victor Hugo de Barrias, le Gambetta d'Aubé, hideux et cauchemardesques dans leur énormité, ne feraient certes pas trop mal réduits en bronze de cheminée, tandis que les menus groupes de Barye et Rodin à toutes leur beauté et leur majesté premières ajoutent des beautés et des majestés nouvelles à se voir agrandis. — Les scintillantes aquarelles de Signac de même prennent un lustre nouveau, exposées qu'elles sont près des œuvres d'art feuillues des Japonais : toutes harmonies réciproquement s'entr'aident. — FAGUS.

L'Exposition de la « Sécession » à Berlin. — Les « Sécessions » de l'Allemagne, ce sont nos Salons du Champ de Mars ; mais si, chez nous, un rapprochement semble se faire (symbolisé par le rapprochement dans l'espace), ici, au contraire, la distance va croissant entre l'Algemeine Kunstausstellung (Champs Élysées) et la Sécession (Champ de Mars).

Le nombre des tableaux est assez restreint — il ne s'élève pas à trois

(1) Galerie Bing, rue de Provence.

cents —, l'emplacement bien choisi, les salles pas trop grandes, de sorte que chaque œuvre est heureusement mise en valeur et qu'on peut, sans fatigue, voir la Sécession en deux heures, se rappeler ce qu'on a vu... et désirer le revoir.

La *sculpture* compte peu d'œuvres, mais presque toutes de premier ordre. *Rodin*, qu'on admire beaucoup en Allemagne, nous offre ici un bronze et un marbre qui se font assez curieusement pendant : le bronze, c'est l'homme vautré sur la femme ; le marbre, c'est la « Tentation de saint Antoine », la femme étendue, tentatrice, sur le saint qui baise, sur le sable, son Christ. Et le marbre est bien beau ; cependant je lui préfère encore le bronze : cet homme aux bras raidis par le désir, cette femme-bête au profil sensuel, au regard inconscient dans ces orbites auxquelles, selon un critique allemand, « nul avant Rodin n'avait su donner tant de vie ». Tolstoy a inspiré de très beaux morceaux : un buste d'*Aronson* qui, dès l'entrée, nous retient longtemps, si vivant que l'individualité des deux profils y est conservée ; puis un bronze plus fouillé, plus révélateur encore, quoique moins puissant, de *Troubetzkoy*.

Enfin voici *Klinger*, le grand Allemand : son « Beethoven » polychrome, invite, comme le « Balzac » de Rodin, à des commentaires sans fin. Il est très puissant, ce « Beethoven », assis, la tête penchée en avant, qui semble pousser du front pour pénétrer, par un effort de titan, dans des royaumes inexplorés. Mais, à regarder le visage de près, quelque chose gêne ; c'est par trop peu ressemblant et l'on souffre d'être involontairement reporté à la statue de Voltaire de Houdon. La tête est trop petite, les yeux trop à fleur de peau — et puis Beethoven a l'air trop jeune. Mais, de loin, ce Beethoven, destiné à Vienne, produira peut-être un effet de grandiose où ces détails disparaîtront. De Klinger encore un beau buste de Liszt, puis celui, en marbre, de l'Asenieff, la maîtresse de l'artiste, dont le « Journal d'une émancipée » vient d'offrir aux amateurs le pendant de celui de Marie Bashkirtseff.

En *peinture*, remarqué parmi les tableaux étrangers : un *Mancini* superbe : un homme du désert (est-ce le Baptiste ?) vêtu de peaux de bête. Un beau portrait d'homme de *Sargent*. Quant aux Allemands, et pour commencer par les grands noms, je citerai d'abord *Corinth*, un portraitiste de premier ordre. A son poète, « Peter Hille », il a su donner un regard inoubliable de miséreux. Sa « Malédiction de Saül » est belle encore par l'intensité d'expression des visages. De *Kalckreuth*, des portraits aussi et un paysage. De *Lepsius* un beau portrait de jeune femme, d'autres, très beaux aussi, de *Rhein*.

Quant à *L. von Hofmann*, le gendre de Kékulé, ses toiles sont inégales ; son effort vers une simplicité mythologique, le regard niais de ses femmes, ses couleurs largement plaquées ont produit de mauvaises « Baigneuses » qui ont l'air de poupées, et une belle toile, le « Paradis perdu ». De celui qui a inauguré tout ce mouvement, de *Max Liebermann*, je n'aime décidément pas le « Samson et Dalila ». *Eckhardt*, dans son « Chemin de l'église », m'a fait penser à Cottet et je lui en ai été reconnaissant.

Leistikow a de fort beaux paysages ; d'autres, comme ceux d'*Overbeck*, sont dus aux colons de la « Worpswede », sorte de « Clairière » où un groupe de paysagistes vivent en commun.

Puis voici *Uhde*, le peintre du Christ chez les simples, qui nous donne encore un beau portrait de simple, celui d'un vieillard qui s'apprête à sortir.

Voici enfin le clou de la Sécession : la « Descente de Croix », de *Slassen*. Elle est d'un effet saisissant. Comme couleur, rien que du bleu et du rouge ; les personnages sont habilement groupés : — à droite un larron en croix ; — au centre, les Romains brutaux, au cou de taureau, vêtus de tuniques bleues et éclairés par les lueurs rougeâtres d'un soleil couchant ; à gauche, Jean et Marie, l'apôtre vêtu de rouge, le ton roux de ses cheveux rehaussé encore par les reflets du soleil, et la Vierge, ou plutôt la Mère, peinte dans toute sa douleur de femme, la tête tombée sur l'épaule de Jean, la main dans celle de l'apôtre et penchée ainsi que lui au-dessus du cadavre livide. Enfin, nous retrouvons *Klinger* avec une belle toile, un « Homère » au geste menaçant.

Des vivants, passons maintenant aux morts : de *Bœcklin* une « Chevauchée de la Mort », qui doit être une œuvre de jeunesse, car c'est presque encore une grisaille ; de *Manet*, un beau portrait de l'auteur, deux autres moins bons, l'un d'un cavalier, l'autre d'une amazone.

Quant aux Français, nous reconnaissons « Notre-Dame » de *Raffaelli*, deux tableaux de *Blanche*, un fort beau portrait de *Lucien Simon* et surtout un *Claude Monet*, un chef-d'œuvre, « le Déjeuner ». — C. Bos.

GESTES

L'appendice du Roi. — La maladie du roi d'Angleterre ne fut pas un obstacle au couronnement, comme l'a inféré la totalité d'un public superficiellement informé, mais l'une des cérémonies, la préliminaire et l'indispensable, de ce couronnement. Que la maladie dût être l'appendicite, une intelligence même moyenne n'avait pas à en douter sans autres données que celles-ci : le roi souffrait on ne savait de quoi, et en l'an de grâce mil neuf cent deux. La mode est en effet, chez les médecins, en cette année mil neuf cent deux et depuis quelques années déjà, d'attribuer tous les troubles de l'organisme humain, quels qu'ils soient, à l'appendice vermiculaire du caecum, de même qu'ils n'hésiteraient pas, à une date différente et selon les caprices d'une vogue changée, à en rendre responsable n'importe quel autre organe. Ainsi s'explique la commodité de classer, sous la rubrique d'une unique « épidémie », les décès d'une multitude de gens, simplement s'ils ont lieu dans la même période et bien que leurs cas n'aient aucun rapport. On nous présenta un médecin d'un grand établissement militaire, qui, sous des prétextes variés, faisait cueillette et collection d'appendices vermiculaires : innocente manie.

C'est pour une raison plus sérieuse et protocolaire que l'on a diagnostiqué l'appendicite du roi ; et du fait de ce diagnostic, le couronnement

n'est plus, selon la formule, qu'une question de jours. Nul ne peut être roi, en effet, s'il ne justifie d'un appendice vermiculaire du caecum, de même qu'on exige d'un pape certaines preuves qu'il est tenu de présenter à toute réquisition. Qu'on se souvienne que le roi est par définition le premier gentilhomme de son royaume, et comme tel doit posséder les parchemins de la noblesse la plus ancienne. Or qu'est-ce que l'appendice vermiculaire du caecum, organe rudimentaire, comme on sait, et vestige d'animalités ancestrales, sinon la preuve que celui qui en est pourvu descend d'aïeux si reculés qu'ils existaient même avant l'homme? Qu'on ne s'ébahisse donc plus si le peuple anglais, avant de couronner son roi, a désiré s'assurer qu'il n'y manquait rien par dedans et, comme un enfant anatomise son jouet, l'a ouvert, pour voir.

Il suit de ces considérations que le respect attaché à l'appendice vermiculaire en tant que document du passé doit s'accorder d'autant plus aux êtres chez qui cet organe rudimentaire n'est pas rudimentaire, mais tel qu'il était avant son atrophie. Ainsi s'élucide Apis, et l'adoration des taureaux sacrés et autres ruminants. Rudyard Kipling écrit dans *Kim*, à propos du Taureau rouge sur fond vert qui est l'étendard des Mavericks, régiment irlandais :

> Les Sahibs priaient bien devant leur dieu, puisqu'au centre de la table du mess — seul ornement qu'elle arborât en temps de manœuvre — se dressait un taureau d'or rouge... cornes basses en arrêt, sur champ vert d'Irlande. Les Sahibs tendaient vers lui leurs verres et criaient confusément.

Les mess sont bien, avec quelques divergences de rites, des cérémonies religieuses, comme leur nom l'indique, encore que l'orthographe en soit modifiée parce que le mot est en uniforme. Un officier supérieur peut dire fort pertinemment de ses subalternes : « Ces messieurs ». Mais l'objet du culte s'est atrophié là aussi, comme il a fait dans la succession biologique. Il est rare aujourd'hui que l'on ait assez de foi pour adorer un taureau tout entier : la dévotion s'est recroquevillée sur l'Appendice. Que réalise en effet le Drapeau, sinon la ressemblance merveilleusement parfaite de quelque Chose qui Pend?

Remarquons, pour finir, que c'est par une erreur de l'esprit humain que la présence de l'appendice vermiculaire est prise pour critérium de l'ancienneté de la race royale. Car chez un être en qui de vraiment vénérables atavismes seraient accumulés, tout vestige de ce vestige, l'absence en dût-elle désappointer les spécialistes empressés à la résection, tout vestige aurait disparu. — Alfred Jarry.

LES THÉATRES

Comédie-Française : le **Passé**, de M. Georges de Porto-Riche.

La saison s'achève glorieusement sur la représentation d'un chef-d'œuvre : *le Passé*, de M. Georges de Porto-Riche, joué récemment sous sa forme nouvelle, par le Théâtre-Français.

Et c'est avec une joie émue, une sorte de soulagement de conscience, qu'on a constaté le définitif triomphe de cette œuvre, qui connut un ins-

tant une moins heureuse fortune et dont la qualité incomparable apparut cette fois dans tout son éclat. Dès à présent toute hésitation doit être abolie, l'injustice involontaire est réparée : reconnaissons dans *le Passé*, une œuvre au moins égale à *Amoureuse* et dont la fortune, qui commence seulement, sera pareille.

Et ce sera affaire de goût, tout personnel, de préférer l'une à l'autre. La première, *Amoureuse*, paraît avoir été écrite sous une impulsion plus impérieuse : elle est plus condensée, plus rapide, d'un développement plus nécessaire. L'autre, *le Passé*, a la grâce d'une œuvre plus lentement conçue et longuement rêvée : aussi est-elle comme imprégnée d'une mélancolique et dolente poésie, étrangère à *Amoureuse*, dont le meilleur charme était une sorte de sincérité éperdue, plus précise, moins lyrique. Et en ces deux pièces, où c'est l'amour, terrible et délicieuse Fatalité, qui mène l'action, la conception de l'amour est pourtant bien différente : *Amoureuse* nous montre comme un sauvage et cruel duel d'instincts, où on se meurtrit et où on se blesse presque physiquement; les cœurs-à-cœurs sont presque des corps-à-corps : la sensualité y déchaîne une violence tragique, une hostilité meurtrière : on y entend plus de cris que de plaintes; et il y a là trop de passion présente, activement engagée, pour que, parmi tant de souffrances, on discerne déjà de la douleur. Cette douleur, longue et lente, née de la volupté regrettée et du temps qui apaisa sans consoler, de la séparation, de la solitude sentimentale, cette douleur, et ses ravages, son ardeur brûlante et morne, elle est tout entière dans *le Passé* : elle s'y exprime avec l'incomparable et plaintive éloquence des sentiments qui s'accumulèrent longtemps contraints, contenus et silencieux : elle déborde en lyrismes fougueux, en cris, en sanglots. Et ce n'est plus ici la voix de l'instinct qui domine. Vous trouverez en Dominique ce qui n'était pas chez Germaine : une intelligence anoblie, plus libérée de la chair, une sensibilité plus profonde et plus délicate, une âme plus hautaine et plus pure.

Et c'est, précisément tout ce drame intense du *Passé*, une lutte entre des instincts et des sentiments, entre une sensualité lâchement complaisante et une sensibilité difficile. Des années de patiente souffrance et d'indépendance réfléchie, ont fait de Dominique, depuis l'abandon de François Prieur, un être nouveau. Et pourtant dès qu'à la fin du deuxième acte, François reparaît, à son seul contact, il semble que renaisse l'ancienne Dominique et tout le Passé : elle subit son charme et sa présence enveloppante la grise : « C'est lui, dit-elle, qui est mieux qu'autrefois ! » Pourtant Prieur est toujours moralement le même homme; il vient de l'avouer dans un essai de franchise loyale. Et de toute sa volonté, sa pauvre volonté si faible contre l'attrait qu'il dégage et, plus encore, contre le vivant souvenir qu'il évoque, de toute sa raison, de toute sa peur de souffrir, de toute sa défiance, elle s'efforcera de l'écarter.

Mais en même temps qu'elle le redoute de toutes ses forces, de toutes ses forces aussi, elle l'espère : et son silence l'appelle. Ce que cette

émouvante présence, ce que la seule approche de l'être toujours aimé a mis et détruit en elle, elle en fait, en une des scènes les plus originales, d'une si douloureuse et si cruelle vérité, l'impitoyable confidence, à son amoureux ami, Maurice Arnaud. Vainement essayera-t-on de la défendre. Tout le hasard favorable qu'engendre l'inconscient d'un ardent désir sera complice de son vœu secret. Et l'amant revient, reparaît, dont le vouloir impérieux, exigeant s'est cette fois obstinément arrêté sur elle. L'aime-t-il? Il le croit, il le dit d'un accent pressant et sincère. Et tout de suite — voici une des principales et des plus heureuses modifications de l'œuvre — sans récriminations vaines, sans retour sur le passé, dans un simple et naturel élan de tout son être heureux, elle se promet à lui; c'est demain qu'elle se donnera. Ah! l'adorable scène toute frémissante d'un essor de paroles si caressantes, si mouillées de tendresse voluptueuse, qu'elles semblent des baisers, des étreintes, et qu'avant le geste qui les rapproche, les deux amants semblent déjà unis. Elle est d'une inspiration aussi ardemment douce que celle où Alceste, sauvée par Héraclès, reparaît devant son mari; cependant il n'osera la toucher qu'après qu'elle sera purifiée du contact des choses infernales; et de même, tendant les bras l'un vers l'autre, ils se promettent des baisers prochains.

Cependant, Prieur qui vient de se laisser voir avec Antoinette Beilanger, tel qu'il fut jadis avec Dominique, — excellente et juste observation d'un caractère éternel — va montrer à celle-ci qu'il a changé moins encore qu'elle ne s'était essayée, d'une si candide et volontaire mauvaise foi, à le croire et à l'espérer. Sincère par exception, il mentira par habitude; et l'homme du passé, trahira l'homme du présent. Cette scène qui termine la pièce en la dépassant, m'a paru non seulement au-dessus de toutes les scènes d'*Amoureuse*, mais d'une si divine beauté, d'une inspiration si géniale, — et c'est vainement qu'on chercherait un autre mot — que je n'en connais point d'égale dans le théâtre contemporain. Tout le long d'elle, court une sorte de sombre flamboiement; il est impossible de l'entendre sans pleurer; à trois reprises différentes, il semble qu'elle atteigne à l'apogée de l'émotion qu'on puisse susciter, et trois fois elle repart du même mouvement irrésistible, dégageant les mêmes ondes qui s'élargissent à l'infini : voici l'agonie, singulièrement plus poignante que celle d'aucun être, d'un sentiment chez un être. Tout ce qu'il peut y avoir de tendresse et de douleur en des cœurs humains, toute l'impérieuse cruauté de la passion toute la souffrance du désir inexaucé, toute l'impuissance de la raison contre l'instinct, toute la mélancolique amertume d'avoir vécu en vain et trop tôt vieilli, toute la peur et toute l'envie de souffrir par l'amour parce que c'est l'amour, tout le tragique malentendu des sentiments, des vies, des hommes, tout le logique et pourtant injuste — puisque nous ne sommes jamais que *des moments de notre propre vie* — rejaillissement du passé sur le présent, tout cela est dit en paroles brûlantes, paroles de colère, paroles de pardon, paroles d'une inexprimable douleur et d'une inexprimable tendresse, paroles sanglotantes, paroles du cœur. Jamais nul auteur,

jamais M. de Porto-Riche lui-même n'avait atteint à pareille éloquence; des passages de répliques se suivent, où chacune serait à recueillir, où chacune projette au fond de nous, je ne sais quel obscur sursaut; si bien qu'on reste à la fin de cette scène prodigieuse, comme écrasé et la poitrine gonflée d'un émoi, lent à se dissiper.

Le dernier mensonge de Prieur aura aidé Dominique à se ressaisir entièrement et à se libérer. Qu'on compare ce dénouement à celui d'*Amoureuse* et on sera frappé de la distance morale parcourue. Pourtant, comme celle d'*Amoureuse*, cette conclusion du *Passé* ne laissera pas d'être discutée. On dira, on a déjà dit, que le dernier mensonge de Prieur était en somme fort excusable, et certains n'ont point admis que, s'ajoutant aux autres, il dissuadât Dominique de franchir le seuil de la petite maison de St-James, ou de telle autre, préférée. Mais peut-être ceux-là s'interrogeront-ils et comprendront-ils que le drame du *Passé* est bien antérieur à son commencement même sur la scène, et trouveront-ils dans le long prologue qui ne nous est point montré, les raisons profondes du dénouement auquel nous assistons. Il est la résultante de l'œuvre du passé, de la lente usure d'un sentiment insensiblement rongé par le temps. Dominique a vieilli; c'est l'ardent écho du passé qui résonnait dans ses paroles présentes; et il y avait comme un inconscient mensonge, irrévélé, au fond, tout au fond de sa sincérité. Et voilà ce qui me paraît donner tant de portée et de largeur mélancolique à sa dernière phrase : « Si je l'avais aimé autant que vous le pensez, je ne l'aurais pas laissé partir. J'aurais eu plus de courage! »

Dans la nouvelle version du *Passé*, le rôle de François Prieur a perdu beaucoup de son importance. Il demeure pourtant une très originale et très vivante création : l'auteur a, une fois de plus, réalisé en lui sa très particulière conception de l'amant don-juanesque apportant sa fatalité, accomplissant sa bizarre et cruelle mission qui est de charmer et de décevoir, de faire souffrir en souffrant lui-même et de répandre l'amour sans arriver à l'éprouver tout à fait; il y a bien de la mélancolie au fond du cœur de ce triomphateur involontaire et comme résigné à son triomphe. Cette ardeur instinctive et cette duplicité inconsciente, tout ce complexe amalgame de sincérité et de mensonge, et aussi ce charme un peu triste et câlin d' « homme gâté », M. Duflos s'est essayé et a réussi, me semble-t-il, excellemment à le rendre.

Que Dominique ait aimé cet homme, malgré ses défauts et peut-être à cause de ses défauts, on verra là, une fois de plus, la manifestation de cette attirance vers la bassesse, tout au moins vers l'infériorité morale, qu'éprouvent d'une façon générale, dans l'amour, les âmes un peu hautes. Et que dire de Mlle Brandès, à qui échut la tâche lourde d'incarner l'admirable personnage de Dominique, sinon qu'elle ne fut pas un instant inférieure à son rôle, et qu'elle le fit vivre d'une façon prodigieusement intense. On a écrit, et il faut le répéter ici, que ce fut, l'autre soir, une révélation et que Mlle Brandès s'est placée d'un coup, par cette création, au même rang que Mmes Sarah Bernhardt, Réjane ou Bartet. Un peu gênée et mal à l'aise, à ce qu'il m'a semblé, dans les

premières scènes, elle a été admirable dans toutes les parties passionnées de son rôle; elle en a traduit les plus infimes nuances, comme elle a fait valoir la noblesse charmante et la féminine droiture et l'exquise pureté d'âme de Dominique. La scène dans l'atelier avec les trois camarades « débineurs », la première entrevue avec Prieur et la scène finale lui fournirent les occasions de montrer de la tendresse, de la force, de l'amertume, de la mélancolie, de la colère et surtout, surtout tant d'humanité, constante et diverse, qu'il faut l'admirer sans réserve, féliciter l'auteur d'avoir trouvé une interprète digne de son héroïne, et l'interprète d'avoir trouvé un rôle à sa taille.

De celui de Maurice Arnaud un peu ingrat, M. Henry Mayer a fait une création joliment attendrie et mélancolique. La gentillesse de Mlle Muller s'employa en celui d'Antoinette Bellanger. MM. Laugier, Ravet, Truffier jouèrent ceux de Bracony, Behopé, Mariotte.

Et je m'aperçois en relisant cet article — qu'on me pardonne si on le trouve confus, mais j'ai tant aimé la pièce qu'il m'est resté un peu de trouble — que je n'ai rien dit du dialogue de M. de Porto-Riche, à la fois si précis et si poétique, si ardent et si exact, d'une telle flexibilité à traduire, comme par miracle, les plus menues et les plus délicates subtilités sentimentales, si étincelant d'esprit parfois aussi.

Voilà pour la Comédie-Française une soirée glorieuse. Et nous voulons espérer que, reprenant bientôt *Amoureuse*, elle se fera un grand honneur de posséder dans son répertoire, les deux plus « sûrs » chefs-d'œuvre du théâtre contemporain. — André Picard.

LES LIVRES

Fernand Calmettes : **Un Demi-Siècle littéraire : Leconte de Lisle et ses Amis** (Librairies-Imprimeries Réunies, in-18 de 345 pp., 3 fr. 50). — Plutôt qu'une œuvre de critique littéraire, le livre de M. Calmettes est un livre de reportage, mais de ce grand reportage, exact et pénétrant, qui touche à la critique des mœurs. Certes, l'auteur aime les lettres; il admire les vers de Leconte de Lisle, les juge avec intelligence, mais de façon bien fragmentaire; ses remarques ne témoignent ni d'un goût très personnel, ni d'une esthétique très réfléchie; c'est à la légère, sans raisons solides, qu'il rabaisse Verlaine et condamne Mallarmé. Mais quelle vivante galerie de portraits et quel trésor d'anecdotes! Vraiment, tout un demi-siècle y figure, depuis Hugo, Flaubert, Baudelaire, jusqu'à France, Bourget, Coppée. De chacun d'eux nous apprenons quelqu'un de ces menus traits par où se révèle un caractère; et le récit en est conté avec une malice parfois trop insistante, mais toujours aiguë et bien dirigée. Par un effet assez étrange, bien que Leconte de Lisle soit au centre du tableau, c'est lui que nous apprenons le moins à connaître. Mais nous faisons le tour du Parnasse, nous fréquentons les Parnassiens; et, sans que diminue notre respect pour ces bons ouvriers de la prose et du vers, nous sentons à quel point les défauts de leur art tiennent à leur conception trop étroite

de la vie. Pour eux tous les événements se rapportent au métier d'écrire; tous les problèmes s'y ramènent; les vices, les vertus, la passion, la folie comptent simplement comme des facteurs d'excitation et de distraction, comme des jeux qui préparent ou coupent le travail. Jamais la littérature ne fut moins une découverte et une invention. Il n'est pas sûr que les générations suivantes laissent une œuvre plus accomplie; mais je crois qu'ayant posé plus de questions et tenté plus d'actions, elles offriront aux curieux à venir de plus beaux sujets de biographie.

J.-A. Coulangheon : **Les Jeux de la Préfecture** (*Mercure de France*, in-18, 318 pp., 3 fr. 50). — J'arrive un peu tard pour saluer le succès de ce joli roman, mais non pour en rechercher les causes. M. Coulangheon n'a pas conquis son public par violence; il l'a séduit par un charme insinuant et subtil. Son heureux don est de savoir préciser des émotions très délicates et très fuyantes; et comme son talent s'est formé sous les plus précieuses influences, à commencer par celle de Renan, les nuances qu'il préfère sont de celles qu'un lecteur raffiné se trouve prêt à saisir.

On a loué *les Jeux de la Préfecture* d'être une peinture exacte de la vie de province: c'en est assurément le moindre mérite et le moins facile à prouver. Au sujet des mœurs provinciales, tous les lecteurs français, qu'ils soient de Carpentras ou de Paris, acceptent d'avance une série de conventions plausibles, sur lesquelles chaque romancier brode à son gré. Qu'on nous présente quelques échantillons reconnaissables, l'agent voyer, la receveuse des postes et l'épicier du coin, nous crions à la vérité; et jamais nous ne saurons de quelles relations complexes est faite la vie du plus modeste bourg. M. Coulangheon nous montre, tels qu'ils se passent tous les jours, les marchandages politiques et les luttes électorales; il en induit que les principes et les partis sont peu de chose, et qu'il ne vaut pas la peine de faire des révolutions. C'est bien possible; mais ce n'est pas certain : Car il se peut que l'observation des individus n'atteigne point l'essentiel des mouvements collectifs; il se peut que l'élection du pharmacien Toupinard contre le pharmacien Moirel dépende de causes plus profondes, produise des résultats plus importants, que ne le supposent acteurs et spectateurs. Faut-il même croire que le romancier ait surpris la vie privée de Chateauneuf? Antoinette de Bienne, Germaine, Madame Roseray, Marcelle de Sigle, Blanche Berny, c'est trop de fines âmes de femmes pour un chef-lieu de département. Mais ce n'est pas trop pour que la tendresse de l'auteur se manifeste à côté de son ironie. Non, M. Coulangheon ne s'est point tant soucié de copier le réel; il a, ce qui vaut bien mieux, donné l'apparence du réel aux scènes qu'il inventa pour exprimer son âme à lui, ses goûts et ses dégoûts, ses plaisirs et ses déplaisirs, et jusqu'au rythme spécial de sa sentibilité.

Cette sensibilité se dénonce tout d'abord, par la dédicace « à Eugène Vernon », et par l'épigraphe tirée d'Anatole France. On devina comment l'auteur allie ces deux admirations, et comment il a passé de l'une

à l'autre. Dans l'œuvre d'Anatole France, il a moins goûté l'idéologie et la dialectique agile, que la mélancolique volupté. Empruntant les mots de Barrès, je dirai qu'il en a surtout aimé « la mollesse gentille, la dangereuse mollesse », et que par elle il s'est pris d'amour « pour les femmes futiles et pasionnées, pour les sophistes, pour tous ceux qui raffinent sur l'ordinaire de la vie. » « Ce genre d'imagination, ajoute Barrès, entraîne une philosophie particulière, une sensation continuelle de l'écoulement des choses. Toute forme vivante s'effacera à son heure et il sera vain alors de l'avoir tant désirée, il sera vain aussi qu'elle se soit refusée. La mort toujours présente à notre esprit ne fait point un bon professeur de vertu... » — Mais, est-il besoin de le rappeler, dans cette Revue où parurent les meilleures pages d'Eugène Vernon ? ce qui fait le prix de *la Demeure Enchantée*, c'est ce même sens de l'écoulement des choses et de la vanité du désir, avec je ne sais quoi de plus vif, de plus inquiet, de plus frémissant : Rien n'est stable, rien n'est continu, la joie et la tristesse éparses ne se cueillent que dans l'instant : « Notre conscience est ordonnée pour contenir la plus grande quantité de contradictions possible... Ne se rattacher à rien, se suffire, contempler les tristesses et l'infortune... se posséder avec art et ironie. » — C'est bien là que M. Coulangheon a pris ce qu'il appelle sa Sagesse amoureuse ; son indulgence, car « les deux grands facteurs d'une bonté paisible et intelligente sont le doute et la volupté » ; et son scepticisme, « masque familier des amoureux de l'idéal ». Mais tout l'attrait des images lucides par où transparaît cette philosophie ne m'empêche pas de songer, toujours avec Barrès : « Certaine beauté est un dissolvant ; elle brise les nerfs, dégoûte, attriste. » Et pourquoi ne noterais-je pas aussi le léger agacement que procure tout récit dont le héros, bien mis, bien élevé, bien disant, en trois cents pages ne fait pas une gaffe ?...

Hannah Lynch : **Très véridique histoire d'une petite fille**, traduite de l'anglais par M. Brandon (Hachette, in-18 de 267 pp., 3 fr. 50). — Authentique et sincère paraît bien être cette autobiographie d'un enfant. A travers une surabondance d'anecdotes, parmi des détails spécialement irlandais ou anglais, chacun y retrouvera des souvenirs vagues, comme des allusions à sa propre vie : Ce sont les jeux, les fous rires, les désespoirs puérils, le cœur qui tremble, les yeux qui s'émerveillent, et le sel des larmes d'enfance. « La terre me semblait faite de champs mis bout à bout et de sentiers courant de ce monde dans un autre, avec des pâquerettes qu'on ne pourrait jamais cueillir, tant elles étaient nombreuses... » Ces impressions là comptent plus que des faits précis : et le livre de Mme Lynch serait meilleur encore, si sa mémoire avait retenu moins de choses.

Gustave Abel : **Le Labeur de la Prose**, préface par Camille Lemonnier (P.-V. Stock, in-18 de 313 pp., 3 fr. 50). — L'hygiène des grands écrivains, leurs procédés de travail, les moyens qu'ils emploient pour s'isoler, pour se procurer le calme ou la fièvre propice, leurs

habitudes, leurs manies, leurs scrupules, — c'est un sujet auquel tout homme de lettres s'intéresse, et qui ne semble pas ennuyer le public. Le livre de M. Gustave Abel sera donc bien accueilli ; et ceux-là mêmes qui connaissaient la plupart des détails qu'il rapporte auront plaisir à les trouver réunis. Je regrette que le livre soit composé comme un Art d'écrire, comme une Méthode, et non simplement comme une étude psychologique. Surtout il faudrait, en pareille matière, écarter tous les talents de second ou de quinzième ordre, ou du moins les citer à part, ne pas nous dire, par exemple : « Baudelaire aimait les parfums... Maizeroy les adore ! »

MICHEL ARNAULD

JULES BOIS : **Le Monde Invisible** (Paris, Flammarion, in-18 de 350 pp., 3 fr. 50). — Il faudrait que ce livre eût beaucoup de lecteurs et j'espère qu'il en aura, car, indépendamment de ses qualités d'ordre scientifique, il est d'une lecture facile et attrayante. « Je crois fermement, dit l'auteur, en un monde invisible, mais je crois fermement aussi que les méthodes la plupart du temps employées pour le sonder furent maladroites, équivoques ou funestes. Il est nécessaire pourtant de les décrire afin qu'elles ne soient dédaignées qu'à bon escient. »

Ce qui sera utile surtout, c'est que, démasquant les supercheries, M. Jules Bois sera cru du public ; il sera cru parce qu'on sait qu'il a voulu se convaincre lui-même et que « sa jeunesse a parcouru avec une ivresse curieuse ces régions troublantes où la vraie lumière n'est pas ». Il suffit d'avoir fréquenté les universités populaires pour avoir constaté l'importance des dégâts effectués dans le bon sens général par « les charlatans et les détraqués qui encombrent les différentes sectes mystiques ». J'aurais été bien heureux, pour ma part, lorsque mes auditeurs me racontaient des histoires à dormir debout en se couvrant de l'autorité de Crookes et autres personnages considérables, de leur conseiller la lecture d'un livre sain et digne de foi comme celui de M. Jules Bois. Non pas que je partage les idées philosophiques de l'auteur ; sa confiance sereine dans l'existence d'une âme immortelle ne me paraît pas avoir une origine bien scientifique, mais il fallait être spiritualiste pour faire ce qu'il a fait, pour se lancer dans l'étude du spiritisme et de l'occultisme, *avec le désir que ce fût vrai*. Un matérialiste aurait entrepris les mêmes recherches avec des idées préconçues tout opposées et ses conclusions auraient été suspectes.

M. Jules Bois, qui n'aime pas les matérialistes, a travaillé pour eux. Il croit en un *monde invisible*, et nous y croyons tous, mais pas de la même manière. Qu'il y ait, dans l'univers de nombreux mouvements incapables d'impressionner *directement* les sens de l'homme, nous ne pouvons en douter, puisque la science a révélé et révèle chaque jour de nouvelles radiations qui produisent des actions lointaines : mais que ce monde invisible soit immatériel, c'est une autre affaire. C'est peut-être d'ailleurs une simple question de langage. M. Jules Bois, qui est un poète, aime à parler le langage imagé des poètes et je n'irai pas le lui

reprocher au moment où il vient de faire preuve d'un esprit scientifique incontestable.

Il passe en revue dans son livre toutes les sectes mystiques, les occultistes, les théosophes, les spirites, etc... Il s'occupe même, en passant, des alchimistes et consacre un chapitre au pauvre Tiffereau qui fabriqua de l'or.... (ce qui n'aurait rien à voir d'ailleurs avec la magie ; n'a-t-on pas fait de l'arsenic avec du phosphore ?).

M. Jules Bois a connu la plupart des personnages dont il parle ; nul n'est plus documenté que lui et il peint avec un art admirable les scènes auxquelles il a assisté. Ecoutez-le raconter Stanislas de Guaita :

Il abandonna les cénacles des poètes, s'enferma dans ce petit rez-de-chaussée de l'avenue Trudaine, tendu de rouge, où il vivait, enveloppé d'une simarre cardinalice, entouré de livres précieux, passant de son laboratoire de chimie à son cabinet de travail, sans quitter ses fioles redoutables, dormant le jour, travaillant la nuit, s'aidant de caféine, de morphine, de haschich et, ce qui était moins nuisible, d'une cave excellente. Il se créa sans doute ainsi des années merveilleuses, dans le rêve et la fureur sacrée, mais il hâta une fin précoce et lamentable, les yeux perdus, le cerveau usé, le corps réduit à une douloureuse loque.

Le Monde Invisible nuira beaucoup aux charlatans, mais, hélas ! *vulgus vult decipi.*

Paul Lapie : **Pour la raison** (Paris, Cornély, in-18 de 120 pp.). — Il y a de très bonnes choses dans le livre de M. Lapie, mais il y en a trop peu. Aujourd'hui, lorsque les savants essaient de montrer la vanité de la cosmogonie religieuse, on leur répond : « Vous commettez un crime, car il faut de la religion, *pour le peuple.* » Ils seraient en droit de répondre : « Cela ne nous regarde pas, nous cherchons la vérité sans nous préoccuper de ses conséquences. » Mais ils peuvent aussi s'appliquer à montrer que la prétention des religions est excessive et qu'il y a une morale laïque. M. Lapie l'a entrepris, mais s'il a dit beaucoup de bonnes choses, il y en a encore plus qu'il n'a pas dites. Espérons qu'il les dira.

Félix Le Dantec

Docteur Ph. Maréchal : **L'Evolution de l'opinion publique sur les courses de taureaux** (Charles, in-16 carré, 190 pp.). — Les courses de taureaux qui, sous la lumière dense et sobre du ciel espagnol, nous ont souvent offert une vive synthèse des éléments psychologiques de cette même nation espagnole, ont toujours soulevé en France les plus âpres protestations. Et celles-ci sont d'autant plus légitimes que les corridas qui nous furent données entraînèrent avec elles des incidents de la plus invraisemblable barbarie.

M. le docteur Maréchal fait l'histoire de ces sinistres réjouissances, dans un livre documenté où les anecdotes ont gardé toute leur valeur d'actualité. Il a fait précéder le récit des événements récents qui avaient motivé son intervention, par des considérations judicieuses sur les délires morbides, les sanguinaires folies où sont versées les foules dont

l'esprit compact s'égare spontanément devant de tels spectacles. Il semble toutefois que M. Maréchal ait tort de juger avec tant de sévérité les écrivains qui furent émus par la valeur pittoresque et l'énergie acérée des corridas d'Espagne. On ne saurait baser les raisons d'une attitude ferme sur des notations fugaces de sensibilité.

Le recueil des opinions de la presse sur les courses de taureaux fait suite à ce livre plein d'idées dont nous souhaitons la prompte diffusion dans les milieux encore gangrenés par le culte du faux héroïsme de boucherie.

PAUL-LOUIS GARNIER

W. C. ASTON : **Littérature japonaise,** trad. Henry-D. Davray (Colin, in-8° écu, de 396 pp., 5 fr.). — La littérature japonaise, bien qu'elle date d'un très grand nombre de siècles et malgré l'étude longue et minutieuse que lui consacre comme à une littérature classique M. W. Aston, existe à peine. Tout ce qu'elle a produit manque d'originalité et de tenue. Les genres littéraires connus sont représentés par des œuvres touffues et vaines. Je dois seulement excepter le *récit de voyage en mer, le pèlerinage à travers les îles* (*Tosa Nikki* de Tsourayouki) qui est un genre délicieux, harmonieusement né d'une contrée insulaire. La Grèce péninsulaire avait eu l'Odyssée. La France ne possède rien de tel, bien qu'on pût s'attendre après les Croisades à une manière de chronique de voyages à travers les îles de la Méditerranée. Que pour l'avenir de leur littérature les Japonais reprennent ce genre si originalement polynésien : qu'ils ressuscitent aussi ce genre parallèle, *le récit de voyage en montagnes*, le journal d'ermites qui répudièrent la grande ville et vécurent dans les bois comme d'autres allèrent sur les flots ! (Tchômee et le *Hô zioki*.

Il ressort de ce livre d'érudition — où l'on eût souhaité plus d'extraits contre moins d'inutiles et sèches analyses — que la littérature du Japon est si peu originale pour avoir trop subi l'influence de la Chine. Elle imitait une métropole continentale vieillie et épuisée. Or il lui faudrait aujourd'hui éviter, après l'alliance britannique, que, groupe d'îles, il recherche et accepte l'influence artistique de la Grande-Bretagne, vieux domaine insulaire fatigué en art et en économie. Le Japon, jeune polynésie promise à l'avenir de l'Orient, doit vivifier sa littérature à l'exemple d'une métropole continentalement forte et généreuse.

Parceque le bouddhisme, le confucianisme et le sintoïsme n'ont pas satisfait, pour la développer pleinement, l'âme japonaise, M. W. C. Aston écrit : « Ils ont déjà accepté la philosophie et la science européennes ; il est inconcevable que la religion chrétienne ne pût pas suivre. » Et c'est en cela précisément que la prochaine influence de l'Angleterre anglicane compromet l'avenir de la littérature japonaise. La logique ne voulait nullement qu'ayant su s'assimiler immédiatement la science moderne, le Japon, terre jeune et aventureuse comme sont naturellement des îles, éprouvât *ensuite* le besoin de repasser par le christianisme, religion de plus en plus déchue de l'Europe.

MARIUS-ARY LEBLOND

Charles Saunier : **Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire. Reprises et abandons des Alliés en 1815. Leurs conséquences sur les Musées d'Europe** (H. Laurens, in-8, tiré à 600 exemplaires, avec 12 planches hors texte). — On évalue à 5.500 le nombre des œuvres d'art qui, au palais du Louvre, vinrent s'ajouter à l'ancienne collection de la Couronne par suite des guerres de la Révolution et de l'Empire. Choisies en pays conquis par divers comités d'artistes, ces œuvres, disposées avec goût dans les galeries du Louvre, constituaient le plus bel ensemble qui ait été jamais réuni sous un toit.

L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, venus au Muséum en mars 1814 avec des idées passablement revendicatrices, mais saisis d'admiration en présence de tant de splendeur ordonnée, se contentèrent de réclamer les œuvres originaires de leurs États qui, n'ayant encore trouvé place dans les galeries, restaient dans les magasins. Ceci n'empêcha pas les représentants du roi de Prusse d'être les premiers qui entreprirent le déménagement des tableaux exposés au Louvre. Une lutte épique s'engagea dès lors entre les Alliés et l'administratton du Muséum, confiée à Vivant-Denon et à son zélé secrétaire Lavallée. Muni de documents puisés aux Archives nationales et dans celles des Musées, l'auteur relate plusieurs traits de cet héroïsme obscur : Denon et Lavallée ne pouvant opposer que leurs plaintes aux menaces de la force armée, mais suscitant contre la reprise de chaque tableau, de chaque sculpture des difficultés, des atermoiements parfois heureux et, quand la partie semblait perdue, des propositions d'échange qui réussirent, entre autres, à nous conserver presque tous les primitifs italiens qui font la richesse de la salle des sept mètres et un admirable Paul Véronèse, « les Noces de Cana ».

On est assez porté à croire que toutes les œuvres conquises par les Français furent « le produit du brigandage », tandis que, ceci est autre chose, beaucoup avaient été cédées par des traités réguliers (Campo-Formio, Tolentino, etc...) en défalcation d'impôts de guerre. Les œuvres visées dans ces contrats nous seraient restées si le monarque qui devait aux Alliés son trône avait pu reconnaître l'existence des conquêtes de l'Empire et élever la voix pour en conserver les trésors. Comme il n'en fut rien, il faut dire bien haut que nous devons à l'habileté et au courage de deux fonctionnaires la sauvegarde de 100 tableaux, 800 dessins, 21 antiques et autres objets de sculpture, soit un ensemble estimé à plus de quatre millions et demi en 1815. Le livre de Charles Saunier, qui nous apprend tant de choses sur le monument de destruction historique que fut la désorganisation du Louvre par les Alliés, nous dit aussi la disgrâce de ces héros sans armes, Vivant-Denon et Antoine Lavallée, à une époque où nous aurions soupçonné que le « surtout, pas de zèle ! » était déjà à l'ordre du jour dans l'Administration française.

Edmond Cousturier

Les Grands Artistes : Watteau, par Gabriel Séailles ; **Raphaël**, par Eugène Muntz ; **Albert Dürer**, par Auguste Marguillier (H. Laurens, in-8°, 2 fr. 50). — Aux gens qui trouvent les renseignements inclus dans les dictionnaires insuffisants, et les grandes publications franco-anglaises, trop chères, cette nouvelle collection fera un plaisir extrême.

En effet, grâce à M. Roger Marx qui en a eu l'idée et à M. Laurens qui l'exécute, ceux qui lisent chez eux trouveront dans un format réduit une série de monographies suffisamment développées (128 pages petit in-8°, 24 illustrations) qui les renseigneront de la plus experte façon sur les grands maîtres. Pour preuve, les trois premiers volumes qui viennent de paraître. Nul, par exemple, n'était mieux qualifié que M. E. Muntz pour dire la vie et la genèse des œuvres de Raphaël ; M. Marguillier, qui a fait de longs séjours en Allemagne et en Autriche, connaît Albert Dürer comme un docteur allemand, mais il raconte la vie du grand artiste avec agrément ; enfin M. Séailles, dont le goût philosophe va du Vinci à Carrière, s'est arrêté avec complaisance sous les boulingrins où se déroulent les scènes chères à Watteau.

Marcel Niké : **Florence historique, monumentale et artistique** (Firmin Didot, in-8°, 7 fr. 50). — Une personne qui a l'heureuse fortune de pouvoir séjourner chaque année à Florence a eu l'idée de ce volume qui n'est pas seulement un excellent livre d'histoire et de critique, mais encore un guide précieux. Avec Marcel Niké pour cicérone aucun chef-d'œuvre placé au musée, dans les églises ou exilé dans un humble monument des environs ne leur échappera. Ont-ils un oubli, une table fort bien faite les met dans le droit chemin ; veulent-ils mieux connaître un personnage, de rapides biographies des grandes familles florentines leur permettront de parler des Alberti, des Strozzi, des Pitti, comme s'ils les avaient connus..

Edmond Claris : **De l'Impressionnisme en sculpture : Auguste Rodin et Medardo Rosso** (Éditions de la Nouvelle Revue, in-18, 3 fr. — Rodin est universellement admiré par tout ce qui pense ; Rosso n'est connu que de quelques-uns. Mais ses admirateurs, dont le plus convaincu est Camille de Sainte-Croix, sont enthousiastes comme mille. Connaître sur de tels artistes l'opinion des confrères est toujours tentant. M. Edmond Claris s'y est essayé. Il a obtenu des réponses belles d'enthousiasme ; d'autres, parfaitement nulles ; enfin nombre des gens consultés ont parlé d'eux-mêmes. On est donc renseigné sur un tas des choses et fixé sur certaines personnalités, en lisant le recueil de lettres et d'interviews qui termine l'étude très fine que M. Claris a consacré à l'œuvre de Rodin et de Rosso.

Eugène Belville : **Le Cuir dans la décoration moderne** (Ch. Schmid). — La décoration du cuir est devenue en ce temps une toquade. Dans certains milieux, on ne parle que de ciselure et de pyrogravure, des cours sont créés ; le ministre Millerand, inspiré sans doute

par ses élégants attachés, avait confié, à un monsieur quelconque une mission pour aller étudier la décoration du cuir à travers le monde. Un pareil engouement méritait un mot nouveau. Il existe. On écrit: un cuirdart, des cuirdarts.

Eugène Belville, qui est un artiste de goût et qui a su joliment tirer du cuir seulement ce qu'il pouvait donner, était mieux que personne qualifié pour écrire un livre sur la matière. Il l'a fait intéressant, instructif, sans pédanterie ; l'illustrant, de plus, de jolies décorations de sa façon. Le livre est présenté sous couverture simili-cuir décorée de glycines du plus agréable aspect.

CHARLES SAUNIER

J.-C. BROUSSOLLE : **La Critique mystique et Fra Angelico** (H. Oudin, in-18 de 166 pp.). Le XIXe siècle louche ; presbyte par un œil, myope par l'autre, il perd la vision une de l'art, la dédouble en deux composantes séparément fausses et stériles : l'art pour l'art, l'art fonction sociale ; l'une l'amenuise et l'anémie à mort ; l'autre d'abord l'assomme, et puis du cadavre tire du bouillon et de la viande de conserve à l'usage des nécessiteux : c'est Rousseau, Proudhon, Brunetière et Tolstoy, les socialistes y rencontrant logiquement les néo-mystiques, les uns et les autres mystiques pratiques et doctrinaires. Et ils rejoignent ceux de l'art pour l'art, leurs symétriques : en effet, postuler que l'art a pour but l'art, ou bien pour but un bien-être soit moral soit physique, c'est ne différer que sur la nature du but. L'art n'a et ne saurait avoir de but, étant purement une forme supérieure de l'activité. Il a un point d'appui, la vie (ou si l'on préfère : la nature), et des points d'application, les circonstances ; comme nos os, comme nos idées, comme tout levier. Les mystiques s'efforcent à prouver Fra Angelico un grand peintre religieux parce que, assurent-ils, il ne savait ni dessiner ni peindre et ne voulait le savoir : cela étant, il ne serait pas peintre du tout, il ne serait rien. M. Broussolle s'attache à démontrer que le dominicain de Fiesole fut techniquement grand peintre à la fois que religieux profond. Nous nous en doutions. Nous dirions volontiers : il fut ceci parce que cela, et réciproquement. C'est le fait de tout véritable artiste, même non catholique, même incroyant ; il est vrai qu'être religieux n'est point nécessairement synonyme de communier chaque dimanche, ou manger du pain azyme, ou même faire de trois points suivre sa signature.

FRÉDÉRIC DE FRANCE : **Edmond Van Offel** (Borel, album in-8° carré, 5 fr.) — Dans les culs-de-lampe, ex-libris et les vignettes décoratives de Van Offel, des réminiscences de la grâce un peu gauche, raide et maniérée des graveurs sur bois du XVIe siècle allemand, et la minutie mièvre et l'artifice dans la fausse naïveté et l'engonçante hantise littéraire des préraphaélites de naguère. Vêtements d'emprunt et désuets où, bien qu'il se plaise fort, il se montre mal à l'aise. Puis cela relève d'une imagerie tant ressassée et, en effet, trop facile dans

le pastiche vers quoi elle entraîne. Mais une originalité se déploie avec force et magnificence dans les suites de grandes composi tions, telles que l'illustration de la *Divine Comédie* : là son crayon laisse tomber ses obsessions de trop fervent disciple avec ses partis pris littéraires d'allégoriste, pour s'adonner à son tempérament d'artiste, à sa réflexion de poète qui sait vraiment penser, à sa science personnelle, et à la nature ; par quoi cela devient parfaitement beau, d'une beauté âpre, douloureuse et sombre, beau et grand. Le commentateur s'est effacé avec une discrétion trop modeste peut-être devant son artiste : et de qui les dessins, reproduits avec une perfection rare, remplissent presque tout cet ouvrage présenté avec un goût qui mérite à l'éditeur également tous les éloges.

Ch. Huard : **Province**, cent dessins (Piazza, in-18, 3 fr. 50). — Rigoureusement d'après nature, et de la bonne manière : « il n'a, explique H. Piazza son préfacier, jamais dessiné aucun individu déterminé : simplement noté des physionomies, étudié des caractères généraux, enregistré des études et des gestes, et ses types ne peuvent donc posséder de ressemblance *effective*. » Ce les doue de la ressemblance *générale* ; non d'exactitude mais de vérité : on les reconnaît sans les avoir vus. Seulement parfois on les reconnaît trop entre eux : ce magistrat semble calqué sur ce notaire, etc. ; effet d'une production hâtive, sans doute, et d'un succès trop prompt : la verve et la facilité sont un écueil, aussi. On finit par choir dans l'observation superficielle, l'anecdote : on se recommence, et se délaye, et risque de perdre le don nécessaire d'inventer.

Alexandra Myrial : **Pour la Vie** (Bibliothèque des Temps nouveaux, in-18 de 112 pp., 0 fr. 50). — Anarchiste intégrale (cela se fait rare) elle nie successivement les diverses « personnalités fictives » : Bien, Mal, Honneur, Devoir, Vertu, Patrie, Société, Collectivité, Autorité, Libre arbitre, arrive ainsi à l'inexpugnable Nécessité à quoi tout est soumis, hors quoi l'homme ne peut rien : nécessité de vivre et dans la direction despotiquement prévue, voulue, par le tempérament. La conclusion est par conséquent la liberté individuelle absolue. — « Un épouvantable chaos ? — Pourquoi : l'Univers est-il donc chaotique ? En l'Univers s'enchevêtrent incessamment l'action et la réaction... L'Univers n'est ni l'ordre ni le désordre, il est la Vie... Le but de l'Univers est d'être : « Je suis cela qui est ». — Le but de l'Homme est d'être Homme : le but de la vie est de vivre. » On pourrait répondre que c'est la vie elle-même qui en évoluant a produit les sociétés, etc... et que les abstractions, les « personnalités fictives », pour être immatérielles aux sens, n'en existent pas avec moins de *réalité*... en somme que l'univers est tout de même plus compliqué que cela ! mais la discussion serait trop longue pour une notice, de cet opuscule que son préfacier Elisée Reclus qualifie « un livre fier, écrit par une femme plus fière encore ».

Fagus

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES :

Maurice Buret : *Tuccia la Courtisane*; Éditions du Carnet, in-18 de 375 pp., 3 fr. 50.

T. Jeske Coinski : *Les Derniers Romains*, traduction C. de Latour ; Éditions du Carnet, in-16 de 392 pp., 3 fr. 50.

Pierre Corrard : *Le Journal d'une femme du monde*; Ollendorff, in-18 de 321 pp., 3 fr. 50.

Henry Éon : *Le Chantre de Tréguier*; Gentil à Verneuil, in-32 de 121 pp., 1 fr. 50.

Térésa Jadwiga : *Réconciliés*; Éditions du Carnet, in-18 de 317 pp., 3 fr. 50.

Paul Junka : *Gracieuse*, Lemerre, in-8 de 342 pp., 3 fr. 50.

Rudyard Kipling : *Kim*, traduction Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker ; Mercure de France, 3 fr. 50.

Tristan Klingsor : *Le Livre d'Esquisses* (culs de lampe par Louis Grenier) ; Mercure de France, in-18 de 118 pp., 3 francs.

Camille Mauclair : *Les Mères Sociales*, Ollendorff, in-18 de 330 pp. 3 fr. 50.

G. Réval : *Lycéennes*; Ollendorff, in-18 de 309 pp., 3 fr. 50.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS :

Maurice Barrès : *Scènes et Doctrines de Nationalisme* : Juven, in-18 de 518 pp.

Édouard Dolléans : *L'Accaparement* : Larose et Forcel, in-8° de 428 pp., 6 francs.

G. Malleterre et P. Legendre : *Livre-Atlas des colonies françaises* ; Delagrave, in-4° cart., 7 fr. 50.

Laurent Tailhade : *Discours civiques* (4 nivôse 109-19 brumaire 110) ; Stock, in-18 de 333 pp., 3 fr. 50.

Georges Weill : *La France sous la monarchie constitutionnelle* : Société française d'éditions d'art, in-8° de 297 pp., 4 fr.

CRITIQUE :

Jules Breton : *Delphine Bernard, la femme et l'artiste* ; Lemerre, in-18 de 243 pp., 3 fr. 50.

Jean Dolent : *Maître de sa joie* ; Lemerre, in-18, de 220 pp., 3 fr. 50.

Augustin Filon : *La Caricature en Angleterre*; Hachette, in-16 de 300 pp., 3 fr. 50.

Félix Le Dantec : *Le Mouvement rétrograde en Biologie* ; Carré à Paris, Dulau à Londres, Friedlaender à Berlin, in-8° de 8 pp.

Marcel Prévost : *Lettres à Françoise* ; Juven, in-18 de 347 pp., 3 fr. 50.

Dr Paul Richer : *L'Art et la Médecine*; Gaultier, Magnier, in-4° de 562 pp., illustré de 345 reproductions d'œuvres d'art, 30 fr.

Dr Paul Richer : *Introduction à l'étude de la figure humaine*; Gaultier, Magnier, in-8° cartonné de 190 pp., 10 fr.

Jacques Saly-Stern : *La Vie d'un Poète* (Essai sur Lenau); Calmann Lévy, in-18 de 225 pp., 3 fr. 50.

ALBUMS :

Armand Dayot : *La Restauration d'après l'image du temps*; Éditions de La revue blanche, in-4° oblong, 15 fascicules hebdomadaires à 0 fr. 60.

Collection Hayashi : *Dessins, Estampes, Livres illustrés, etc.*

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 15199

Le Consolateur

A Francis Vielé-Griffin
qui vit, pense et veut ses poèmes,
un simple ami,
H. G.

CHAPITRE PREMIER

LA MATINÉE TROP BIEN COMMENCÉE FINIT MAL

Lorsque Daniel Mellis s'éveilla, rien qu'à se sentir vivre, il fut, dans toute l'étendue de son être, remué, soulevé d'une allégresse de santé.

Graves, longs, espacés, six coups tombèrent du clocher d'Argentières; l'horloge de la salle voisine ébranla le mur d'un frémissement, et plus près, dans la chambre close, ainsi qu'une mouche captive, la pendule, avant de tinter, bourdonna. Un instant, les sons se mêlèrent; leurs ondes élargies, au dehors, se perdirent; le timbre au cristal précis finit seul.

Daniel Mellis, lucidement, détailla cette harmonie familière. Il sortait du sommeil comme d'une tonnelle d'ombre, rafraîchi, sans désir d'y tarder davantage, et aussi conscient de lui-même et des choses que s'il n'avait jamais dormi. Aussi, tel il s'était couché, abandonné, la nuit venue, tel il se dressa, fut à la fenêtre, et d'un coup poussa les volets, au risque de s'aveugler de clarté.

Mai finissait. De jour en jour, dans une même surprise enchantée, Daniel suivait le progrès du printemps sur le jardin déclive, la prairie, et — par delà le fleuve — l'horizon. Il avait vu les feuillages nouveaux à peine colorés de sève, l'herbe courte et bleue et les arbres fruitiers fleuris. Et voici que vibraient les verdures trop vives, que sur l'épais gazon doré flottaient de hautes angéliques, et que, leur parure à leur pied comme une ombre, pommiers, pêchers, cerisiers, se montraient nus, bandant leur noueuse

vigueur. La nature, une fois de plus adolescente, proposait à son admiration toujours jeune, un spectacle toujours nouveau, malgré les ans.

Né dans cette maison, il y avait grandi. Sa mère avait épousé par raison un riche et quinquagénaire fermier vaguement gentilhomme. Elle ne l'aima point, le perdit après deux ans de mariage, d'un mal subit, — et le pleura : il lui avait fondé une famille. Mais sa douleur fut peu auprès de ses soucis. A la tête de grandes cultures, il lui fallut lutter contre mille complications d'organisation et d'argent. Elle y doubla son énergie, — non sans de lourdes pertes, triompha. L'ordre se rétablit. Elle eut un homme de confiance pour diriger la métairie des Carrières et quelques fermes dépendantes, vendit les plus lointaines terres, et s'étant assuré une assez large aisance, put gérer sa maison en élevant son fils.

Mais elle était sortie de toutes ces épreuves, irrémédiablement grave, mûrie, incapable d'une instinctive expansion. Elle craignit pour Daniel l'influence de sa tristesse, et elle le livra à lui-même au milieu de ce grand jardin de soleil où tout n'était qu'insouciance et joie.

Il vit, s'étonna, regarda, découvrit. Seul, il ne l'était plus au bout d'une heure. Un peuple grouillait alentour, gai, accueillant et sociable : plantes et bêtes, clartés, reflets, senteurs, tiédeurs, et l'air lui-même. Il se haussa vers les insectes, les poursuivit et les perdit ; se pencha sur les fleurs, et comme elles souriaient, leur sourit ; à travers la haie contempla les vaches paissantes ; se lança contre le vent, s'étendit contre le sol ; apprit une vie sensuelle et sereine consistant toute à jouir des choses, et s'humilia jusqu'à n'être rien de plus qu'elles, papillon, branche... ou moins encore... Lorsque Mme Mellis lui voulut donner d'autres camarades, déjà comblé d'affection, Daniel n'en désirait plus.

L'hiver le ramena dans la grande salle aux meubles ternes, dont la fenêtre basse donnait sur le faubourg d'Argentières. Il y languit. Faute de « vivre », il accepta d'apprendre, lut assez vite, mais comme mécaniquement. En

vain sa mère tenta d'enserrer son esprit dans un fort réseau de logique; toujours il s'échappait, d'une pétulance légère, vers le printemps. Mme Mellis gardant ses duretés pour elle-même s'y résigna, et, avril revenu, laissa son fils reprendre cette existence extérieure et développer des instincts qu'elle jugeait inoffensifs. Cependant elle engagea la vieille Félicie qui de sa cuisine surveillait Daniel, et le père Jacques employé toute la semaine au jardin, à provoquer chez l'enfant quelque réflexion naturelle au sujet de ce qu'il voyait. Elle-même le prit plus souvent par la main pour descendre la grande allée médiane jusqu'à la barrière du pré, prête à répondre, expliquer, répéter; mais qu'une fleur nouvelle éclairât le parterre, qu'un fruit véreux détaché par le vent tombât, Daniel en goûtait l'éclat, en suivait la chute, attentif — et sans question.

« Ah ! ça passera ! les années lui mettront du plomb dans la tête... »

Or, elles étendaient le champ de sa contemplation, aiguisaient ses sens, obstruaient son être de la richesse des saisons, le faisaient dépendant des choses et plus étranger chaque jour à la société des hommes. Au delà du jardin, il connut la prairie, les berges de la Seine, la ferme des Carrières, les routes, les champs, peu le bourg. Ni la foi catholique qu'il accepta d'un front soumis, ni l'enseignement du maître d'école, ne surent troubler la paix oisive de sa vie, ni la plénitude de son bonheur.

Il eut douze ans. Mme Mellis, inquiétée par cet amour exagéré des solitaires flâneries, se sépara brusquement de son fils et l'envoya étudier au lycée le plus proche. Désespéré d'abord, dépaysé, puis résigné, Daniel tâcha de réformer son existence. Mais il se vit indifférent à ce qui passionnait les autres, seul au contraire à tressaillir devant une tache de soleil sur une muraille : alors, il se ferma, subit les moqueries, et n'eut de paroles qu'en l'air, tout à espérer le retour. Ainsi chaque vacance le ramena tel auprès de sa mère, prompt aux mêmes jeux, sans autres désirs, et, du fait d'un labeur docile, doué au surplus d'un esprit médiocre et machinal, dont il satisfaisait ses maîtres, sans pour cela mentir à sa première inconscience.

Ses examens passés, Mme Mellis crut le guérir en l'éloignant de la campagne. Elle s'installa à Paris avec lui, et lui fit prendre des inscriptions de droit. Sa vie fut plate, maussade, vide. Il évita les camaraderies d'école et les relations de brasserie, fréquenta peu chez une tante de Montrouge, et resta vierge. Assis dans un coin de jardin public, il regrettait longuement Argentières. Au moindre prétexte, il y retournait, fût-ce pour un dimanche. Et, penché sur ses livres, il se rêvait simple journalier, bêchant la terre depuis l'aube, mais à ce prix, baigné de grand air et de grand soleil.

Un événement orienta sa destinée. L'homme de confiance placé aux Carrières vint à manquer ; nul n'en pouvait tenir lieu à la ferme : Mme Mellis devait se dévouer, comme au début de son veuvage. Résolue, et non sans douleur, elle parla de laisser Daniel à ses études et de partir seule. Daniel protesta, insinua, s'offrit à l'aider, même ; il paierait d'un réel effort la joie de son retour à Argentières. Elle accepta, et au reste, fit tout. Au bout de quelques mois, un nouveau gérant remplaçait l'ancien, et rien ne les retenait plus aux champs. Mais, quand il fut question de regagner Paris, Daniel ne s'en trouva pas le courage. Et il demeura là, en pleine possession de son rêve.

Il avait alors vingt-quatre ans. Dix années se passèrent ; il y vivait encore.

Dominant la campagne du demi-étage de sa chambre, Daniel songe, émerveillé. Non au temps de sa réclusion ou de son exil ! Il n'en a conservé que de fugitifs souvenirs : au lycée, telle allée de tilleuls dans la cour des grands, tel acacia aux fleurs blanches, embaumant le parterre du proviseur... à la ville, telle fin de jour où les ponts s'allumaient, de proche en proche... Tout le reste a glissé sur lui. Il songe à son enfance, à ses congés, aux huit dernières années de sa vie, à ce moment même, où se perpétue le passé.

Voici le jardin, tel que le traça son père, et tel que le vieux Jacques l'entretint : la large allée qui longe la mai-

son, cerisiers, bancs verts, murs de lierre et de chèvrefeuille ; — la pelouse naturelle où sèche la lessive et le petit bosquet de merisiers qui cache l'enclos à la route ; — les deux grandes allées descendant vers la haie de bois mort et de liserons ; — le petit parterre autour du vieux puits ; — les planches de légumes et les carrés de fleurs, côte à côte... Rien n'a changé ; ni les platanes géants de la prairie, ni la courbe du pont, ni la Seine que l'on devine sans la voir, ni le village de Mosny qui pétille sur l'autre rive. Daniel a fondé son bonheur sur la nature sans caprices ; son bonheur ne peut s'écrouler.

Dans la matinale fraîcheur émanée de l'herbe mouillée, Daniel se vêt. Pour un oiseau qui fuit, son geste machinal s'arrête. L'eau ne lui a jamais semblé si fraîche, ni l'air si pur. Dans le petit miroir ovale son visage le satisfait : l'ossature forte, les joues pleines, le nez arqué, la barbe brune et rude mal coupée, les yeux gris. Il traverse avec précaution la salle obscure, le corridor carrelé trop sonore, et descend le perron. Son corps compte les marches ; chacune d'elles lui communique un rythme de santé qui le fait presque s'extasier sur l'admirable équilibre de tout son être. Sous l'air caressant ondule sa barbe, le soleil a des rayons bas et tièdes qui vibrent mollement entre ses cils, il va, une force extérieure le mène. D'abord, il s'amuse à faire le tour des plates-bandes, ses pas suivant les angles, revenant au point de départ, et effaçant d'une trace plus fraîche leur fraîche empreinte. Un fraisier rampe sur le chemin ; il y cueille une fleur, en compte les pétales ; une fraise à peine rose est à sa portée, il la goûte. La pente de l'allée le porte jusqu'en bas. Le père Legris — celui qui a remplacé le vieux Jacques — ne travaille-t-il plus ?... Des cloches se répondent. « C'est Dimanche. » Mais la bêche est restée là, couchée ; elle soulève à moitié une motte de terre ; son manche est jaune d'humidité, son acier luit de gouttelettes. Daniel la ramasse pour la rentrer, puis la tenant fait le geste de s'en servir, la plonge dans le sol, et, ayant commencé, continue dans une allégresse croissante. Son pied pèse, son bras pousse, l'herbe craque sous le tranchant. Il baisse la tête, courbe le dos,

concentré dans son seul effort. Ses membres se meuvent avec une facilité merveilleuse, le front reste sec, le visage frais ; et la terre remuée montre des vers, des racines et des cailloux. Il ne sent pas la contraction de ses muscles ; il se hâte, émule de soi, poursuivant une sensation plus nette de sa force. Le champ défriché, les mottes cassées, il s'arrête, et reprend haleine.

Et le voici sonder l'azur, fixer la girouette du toit, flâner de ci de là, flatter le petit veau qui pait en cercle autour d'un pieu, tirer un seau d'eau, emplir l'arrosoir et arroser les semis en bordure. La vieille maison blanche, tout en longueur et sans étage, paraît s'éveiller. Les marches du perron ruissellent, et la vieille Félicie toute cassée en posant son balai appelle.

— Monsieur Daniel, vous ne venez pas déjeuner ?

Il y court. Mme Mellis est déjà dans la salle à manger, pressée. Elle va manquer la messe ; elle laisse son fils. Il boit une énorme tasse de lait d'une seule gorgée, se lève, et décrochant un vieux chapeau, sort sur la route. Son chien l'a suivi ; il le siffle, lui jette un caillou, s'en amuse. Deux paysans dans une carriole le saluent. Il marche entre les blés encore bas, devant lui, jusqu'aux Carrières. La ferme est vide ou presque ; les bâtiments nus se recueillent ; des garçons en blouse neuve rient derrière Daniel, car on le considère comme toqué. Il rôde, sort par l'autre porte, en pleine terre, gagne un chemin de traverse, et, sans l'avoir voulu, trouve le fleuve. Couché sur la rive entre les roseaux, il regarde l'eau couler : la surface lisse ou moirée, se gonfle ou se creuse ; c'est une gerçure furtive, une ride fine, un remous inexpliqué ; des insectes tournent, des moustiques patinent, une libellule s'élève. Une mollesse infinie étire Daniel, sa vue se brouille, il ne voit plus, il sent, et puis s'oublie, comme si l'onde l'emportait...

Son chien l'éveille. Quelle heure est-il ? Il a dû rester là trop longtemps. Il bondit et s'en revient par la berge, au fil du courant. Il court éperdument quelques minutes avec une simplicité juvénile, puis frappe un pas scandé sur le chemin pierreux, pour repartir léger et plus rapide sur l'herbe muette du bord ; sans effort sa poitrine largement se gonfle,

ses jambes l'emportent avec fougue et le chien l'annonce en jappant.

Et le clocher paraît, il n'est pas onze heures et demie. Au lieu de rentrer droit chez lui par la prairie, Daniel poursuit son chemin. Les demeures disséminées se groupent ; il touche au noyau massif du bourg. Mais comme il va retourner sur ses pas il aperçoit les belles promenades qui font à Argentières une ceinture vivante de sycomores, de marronniers et de tilleuls ; l'ombre lui en semble si douce et si profonde, qu'il ne résiste pas au plaisir d'y passer Justement elles sont désertes ; les femmes sont à la grand'-messe, les hommes devant la mairie ou au marché aux bestiaux, il n'y rencontrera personne ; il n'aura pas l'ennui d'une de ces conversations dont souffre son égoïsme inavoué, indifférent à tout ce qui n'est pas lui-même. Il y pénètre lentement ; les voûtes sombres des marronniers versent sur lui une fraîcheur délicieuse ; la tranquillité ambiante l'envahit. Après cette belle matinée de soleil et de joie, il goûte mieux encore le contraste de l'ombre. Sa fougue se fond en sérénité ; son corps allégé perd la conscience, Daniel Mellis s'en va sans se sentir marcher, il plane, il est complètement heureux.

Un banc l'invite, qu'il connait bien et qu'il gagne machinalement, sans voir. Il va s'y affaisser... Pardon !... Quelqu'un déjà l'occupe. Il est trop tard pour s'éloigner ; par timidité il s'assied, saluant furtivement d'un doigt, silencieux... Il craint un mot... Rien. Quoi? Il risque un œil sur son voisin... Il voit un homme, la tête entre les mains, les coudes aux genoux, dormant sans doute... Alors, cessant de l'observer, il s'abandonne lui-même à une contemplation assoupie, dans la lassitude admirable des champs.

L'ombre d'une feuille danse devant lui sur le sol ; son chien s'étire contre ses jambes; une fleur de marronnier tombe sur sa main : il en admire longuement la blancheur mouchetée de rose, lorsqu'il s'entend nommer.

— Tiens ! monsieur Mellis !

Il sursaute. Son voisin est tourné vers lui, gracieux. Lui hésite d'abord, puis :

— Ah! monsieur Lagarde!... excusez-moi, je ne vous remettais pas...

Une poignée de main cordiale, et l'on se tait. Daniel troublé évoque une petite maison de briques roses, située un peu plus loin sur les mêmes promenades, des géraniums aux fenêtres, une vigne ombrageant la porte. Là habite M. Lagarde depuis un an; il est venu de Paris avec sa femme, malade à ce qu'on dit; on l'appelle « le Parisien » avec respect. Jusqu'ici les deux hommes ne se sont guère que salués; l'étranger est bien allé une fois demander à M. Mellis une bouture de rosier; mais voila tout. Et Daniel compte bien borner là les relations.

M. Lagarde attend une question, en vain.

— Vous vous portez toujours bien? hasarde-t-il.

« Si je me porte bien! » songe Daniel, et rien que d'y songer sa belle santé inconsciente lui en semble diminuée...

Mais tout haut, puisqu'il faut répondre.

— Très bien, je vous remercie...

Et il ajoute, poliment :

— Et vous?

M. Lagarde hoche la tête, jette au ciel un regard de découragement, et avec une demi-ironie douloureuse :

— Oh! moi...

A ce moment ses yeux se mouillent, le pli amer de sa bouche s'accentue; dans sa moustache noire les poils blancs brillent davantage, et sa petite personne chauve et sèche, aux gestes administratifs, cesse de paraître ridicule. Daniel ne peut que demander :

— Vous êtes mal portant?

— Ce n'est pas moi... ma femme...

— Ah! votre femme!

— Oui...

— Il y a longtemps?

— Une année... Ça couvait depuis deux déjà...

— Mais ça n'est pas grave?

— Si grave... qu'on désespère de la sauver...

Daniel sent qu'il a trop parlé et joint les lèvres. Mais Armand Lagarde, heureux de rencontrer un confident dans

un pays où il ne connait personne, attribue ce silence à la compassion, et reprend :

— Oui, M. Mellis, j'étais a l'administration des Postes... une jolie situation à mon âge ! Songez : j'avais débuté à vingt ans — et les années comptent... Ah ! ça n'était pas la richesse, non... Un intérieur agréable... une jeune femme charmante, monsieur, et active !... On vivait simplement... sans se priver... qu'est-ce qu'il faut de plus ? On se promenait le dimanche... sur les grands boulevards... ou aux environs. De temps en temps — une fois par mois — on s'offrait le théâtre... un petit extra, quoi ! quand on n'a pas d'enfants ! — encore une chance, hélas ! — Ah ! on peut dire que nous étions heureux... Trop, peut-être ! le ciel nous en voulait.

Malgré lui Daniel écoutait : il trembla pour sa propre sérénité, se crispa. Mais Lagarde :

— Et puis, « elle » est tombée malade... là.... tout d'un coup... Y avait bien deux hivers qu'elle toussait ! mais quoi ? la toux d'un méchant rhume ! On n'y fait pas attention... on le promène... on le traîne... et puis, crac ! un beau jour, il s'aggrave ! Ah ! monsieur, quand j'y pense !... j'ai comme des remords... je m'en veux... Si on l'avait soigné plus tôt... il aurait guéri peut-être... Il est bien temps de regretter quand on ne peut plus rien faire... Oui... au printemps dernier... un dimanche tenez. Elle allait bien une minute avant... — à part qu'elle maigrissait un peu, et que des fois, elle se disait fatiguée — elle allait bien une minute avant... et là, elle se met à cracher du sang comme ça ! On court : notre médecin ne veut pas se prononcer ; il m'enseigne un spécialiste... une sommité, paraît-il — vingt francs la visite ! Je tremblais en y allant, mon pauvre monsieur ! Résultat ? elle était poitrinaire, tout simplement... poitrinaire... Oh ! ça m'a donné un coup là... je pleurais... je n'entendais plus rien... j'étais fou... Elle était perdue, si elle ne quittait pas Paris... et tout de suite ! Ça brise une vie des malheurs comme ça... Songez donc ! à mon âge laisser mon bureau... toute ma situation... c'est dur ! J'ai fait des pieds et des mains... j'ai fini par obtenir une retraite... mais si peu de chose... On avait conseillé

le Midi... ou les altitudes. C'est bon à dire... mais avec quoi? Il fallait se contenter de la campagne... on m'enseigna Argentières... et voilà... — On me disait d'espérer, j'espérais... Voilà déjà un an que j'attends... un an...

Le pauvre homme pleurait. Daniel osa le regarder. La brise, la lumière, l'odeur des plantes l'avaient grisé jusqu'à l'émotion... Traîtreusement sa vague songerie l'emportait jusqu'au bord de cette douleur étrangère, comme jusqu'à la rive d'un fleuve, et, pauvre de toute résistance, il se laissait prendre à la nouveauté de ces plaintes, comme au chant de l'eau dans le petit golfe ombragé.

L'employé s'était tu. Daniel balbutia :

— Que je vous plains... que...

Et il resta indécis sur ce qu'il allait ajouter, car il avait prononcé ces mots sans intention particulière.

— Oui ! je suis à plaindre, mon bon monsieur (et il lui prenait le bras) ; je suis à plaindre ! On me disait — pour me rassurer sans doute — : « Oh ! l'air de la campagne, c'est merveilleux ! ça fait des prodiges ! » Je l'ai cru... Les premiers mois il y avait un mieux réel. Et puis ça a recommencé à mal aller, et maintenant...

— Maintenant?... ça va... plus mal?...

— De plus en plus mal... Autrefois on pouvait encore la promener et la distraire... Elle croyait aussi, elle... Maintenant... elle n'a plus la force de rien... Elle prend un peu d'air à la fenêtre... si peu !... parfois, dans le jardin. Le reste du temps, c'est la chambre... toujours la chambre... moi avec elle... Et si je n'avais qu'à la soigner, encore ! j'en serais heureux... trop heureux : je sacrifierais tout, pour la guérir... Mais ce n'était pas assez de la maladie, paraît-il ! Il me fallait un autre martyre... Si vous l'aviez connue autrefois, ma pauvre Hélène ! il n'y en avait point de plus douce... — et d'une patience ! elle ne m'aurait pas dit un mot de travers : je ne l'ai jamais entendue, monsieur ! — Eh bien, voilà, petit à petit, elle s'est aigrie !... si vous l'entendiez maintenant ! Ah ! je ne la charge pas, la chère femme !... à force de souffrir... ça n'en est pas plus gai pourtant !... ses crises. Je ne la reconnais plus... Elle a ses nerfs... Elle a pris tout le monde en grippe, moi le

premier; je suis la toute la journée; j'attrape toutes ses imprécations. On dirait que c'est moi qui l'ait rendue malade : elle m'accuse, monsieur... Je ne peux plus faire un geste, même pour la servir... sans qu'elle me le reproche... Je me fais humble... et ça l'irrite... je me tais... et elle gémit : mais si j'ai le malheur de risquer un mot, elle s'emporte... Comme ça chaque jour, et plutôt deux fois qu'une... Après, c'est la détente, des regrets, des pleurs... — jusqu'à ce que ça recommence... Ça l'éprouve... et j'en souffre de mon côté... Je l'aime, cependant, et je la plains comme je l'aime... mais je ne peux pas toujours me retenir... je riposte et puis j'en ai du remords... ça me brise...

Il se tut, courbé sur le banc, sans force, pour repartir en éclats plus sourds et plus rapides.

— Ce matin encore... A propos d'une potion qu'elle refusait de prendre... J'ai voulu la forcer... pour son bien, n'est-ce pas?... Alors, elle a crié que je voulais l'empoisonner, qu'elle ne se soignerait plus, qu'elle voulait mourir... et encore... et encore... elle divaguait... J'en ai perdu la tête... je lui ai répondu... et un peu durement... ça a parti tout seul : il était trop tard... Mais j'étouffais dans cette chambre... je suis sorti... La femme de ménage la garde... c'est comme ça que je suis ici... J'y viens quelquefois pour pleurer... Ça soulage... de pleurer, ça soulage...

Ses dernières paroles étaient brèves, saccadées, voilées : elles se perdirent dans un sanglot. Armand Lagarde était délivré d'un grand poids ; son secret, il venait de le révéler dans sa vérité douloureuse à un homme à peine connu, dont la voix lui avait semblé douce et franche, comme le visage. Et il était déjà reconnaissant à Daniel, de l'avoir écouté, même sans rien dire.

Le silence le plus tragique se fit. L'émotion de Daniel avait grandi à chaque parole mâchée; il y goûtait malgré lui une joie nouvelle; la confidence l'enveloppait, le pénétrait comme l'ombre des promenades ; ses yeux fixaient Lagarde, ses lèvres tremblaient, s'entrouvraient : un désir ardent de consolation débordait de lui. Et comme l'employé répétait

— C'est triste... c'est bien triste...

Daniel, sans le faire exprès, avec le naturel dont il eut cueilli un brin d'herbe sur son passage, pincé entre ses doigts un pétale de marronnier, Daniel laissa tomber des mots qu'il eut voulu plus doux que le miel de ses ruches :

— Mon ami... soyez courageux... Il faut supporter vos misères... Votre femme vous aime, malgré tout. Patience... tout s'arrangera... un jour...

Inhabile à s'exprimer, en une phrase banale et décousue, Daniel agitait ce petit lambeau d'espérance, et le ton rachetait la pauvreté des mots...

La douleur de Lagarde en fut infiniment pacifiée ; il remerciait des yeux, des mains, de toute sa personne tassée — car il semblait que Daniel, sous le coup de la plus forte émotion qu'il eût ressentie de sa vie, laissât son âme se répandre hors de lui, consolatrice.

L'Angelus sonnait. Les fidèles rentraient de la messe par le cours : blanches communiantes, mères au châle en pointe, enfants endimanchés rapportant un petit morceau de pain bénit pour le dessert ; les pas s'étouffaient sous les robes et toutes les faces souriaient.

Daniel se redressa. Midi ! On l'attendait.

— Allons, adieu, mon cher monsieur, et du courage...

— Oh ! merci... j'en aurai... Vous me rendez l'espoir.

La poignée de main fut intime et grave, — comme un pacte.

Daniel se hâta. Il s'étonna de marcher. De quel sommeil sortait-il donc ? Tout engourdi d'émotion, chaque mouvement le secouait et semblait contredire son âme. Il répétait :

— Du courage... du courage...

Mais un équilibre physique se rétablissait en lui, et le sens du mot se perdait, dans la cervelle bouillonnante. Seules, des lèvres mécaniques prolongeaient indéfiniment une pensée déjà lointaine, presque étrangère.

— Du courage... du courage...

Le mot surprit son oreille.

— Que dis-je ?

La conscience de son acte lui fut une brusque réponse... Son âme vidée d'émotion en retentit

— J'ai... Mais pourquoi?... comment?...

Il n'y voulait pas croire... Un affolement le prenait... Il oubliait le petit employé et sa peine... il ne songeait qu'à lui, plus qu'à lui.

Il l'avait écouté. Il l'avait consolé. Il s'ignorait : ô révélation terrible ; il avait été bon.

— J'ai été bon... je suis bon, pensait-il; j'ai accepté une plainte, une confidence; j'ai consolé... consolé...

Et il pressait le pas, à travers le faubourg aux boutiques fermées, où les familles au seuil attendaient le repas. Il ne sentait plus l'air lui lécher le visage, il n'admirait plus les poules picorantes sur le pavé clair de soleil; il n'entendait rien, il ne voyait rien, son corps était lourd et sans force.

Et les gens, sur les portes, s'étonnaient de le voir passer, rapide, buttant, chancelant presque, les membres pendants, les yeux bas, sans amical salut aux gracieux enfants. Ils ne savaient plus reconnaître l'homme posé, épanoui, dont se déployait la franche stature à la face du ciel serein et ils se demandaient entre eux :

— Qu'a donc M. Mellis aujourd'hui?

Mais Daniel, fermé à toute sensation, passait, emportant à la douce maison familiale le souvenir d'une douleur qu'il ne plaignait même plus et la nouvelle terrible de sa bonté insoupçonnée.

CHAPITRE II

DANIEL S'ENFERME DANS SON JARDIN, PUIS EN SORT

Le corridor retentit de la porte claquée. Félicie passa la tête : Daniel rentrait. Voulant accrocher son chapeau, il manqua deux fois la patère. Alors il le jeta et disparut sans donner même à la vieille servante le temps d'une parole. Elle en resta sur place, épouvantée. De la rue, un gémissement l'appelait; elle courut. Daniel avait laissé son chien dehors, par mégarde.

— Qu'y a-t-il? demanda Mme Mellis.

— Rien, Madame... je fais manger le chien.

— Daniel est rentré...

— A l'instant ?

— Bon. Prévenez-le, et qu'on serve !

Félicie se hâta dans un balancement de tout son corps, et surprit Daniel dans sa chambre, assis, un coude sur le lit, regardant la muraille. Il se dressa d'une pièce et vint automatiquement se mettre à table, avec un sourire forcé.

Comment ne point sourire ? La salle à manger ordinairement triste avec son papier vert foncé, ses chaises de noyer et son buffet sans porcelaines, son horloge de campagne étroite et haute, son plafond fumeux et son carrelage rouge sombre, s'éclairait toute de la table servie, où la gaie toile cirée étalait son rond de blancheur. A midi le soleil entrait presque verticalement par la fenêtre qui s'y trouvait juste orientée et sa coulée de lumière se répandait sur la natte de paille et sur le couvert luisant, mais sans atteindre les visages. Les assiettes à fleurs bleues s'animaient, entre l'argenterie blanchissante et les couteaux d'ébène et d'acier gris. Les facettes de la carafe avaient des scintillements, et l'eau s'y balançait, merveilleusement limpide. Même, l'opacité des bouteilles remplies laissait transparaître le rouge noir du vin. L'atmosphère sépulcrale de cette pièce basse, de fenêtre étroite, de meubles trop vieux, se dissipait. Mme Mellis en était elle-même réjouie.

— Quelle belle matinée...

— Oui...

— Comme tu réponds?... es-tu souffrant ?

Daniel se ressaisit.

— Moi... pas du tout... En effet... une belle matinée...

Et il semblait s'en apercevoir seulement à la tiédeur dont le soleil baignait ses mains.

— Qu'as-tu fait, ce matin, Daniel ?...

— Ce matin... ce matin... attends...

Sa parole s'embarrassait, comme sa pensée... Des souvenirs brouillés ne se distinguaient plus...

— Ce matin...? mais rien d'extraordinaire, ma foi... Je ne me rappelle plus...

Mme Mellis accoutumée à ce genre d'étourderies,

s'étonna cependant de n'y point sentir l'ordinaire accent de sérénité. Mais elle continua :

— Moi, après la messe de huit heures, je suis allée jusqu'aux Carrières... crois-tu? il ne m'arrive pas si souvent de sortir... On m'a dit t'y avoir vu, même...

— C'est bien possible...

Il l'ignorait. Une seule action comblait toute sa matinée. Chaque parole ravivait cette image. Il ne pouvait que dire :

J'ai consolé un homme...

Mais qui le plaindrait de cela? Son inexpérience craignait le ridicule... Il se devinait différent des autres, au fond. Et il entendait mot par mot la conversation redoutée. Car une phrase ne suffirait pas, il faudrait dire qui il avait rencontré, de quoi il l'avait consolé et comment : toute l'aventure revécue, au milieu des apitoiements de sa mère, et des hélas! de la vieille Félicie, tournant et retournant pour changer deux assiettes... Et l'on plaindrait la pauvre dame et le malheureux époux — au lieu de lui...

« Je l'ai vue une fois sur la route, raconterait la vieille bonne; elle était pâle comme un linge... » .

Tout ce qu'on avait dit devant lui, depuis un an, de la famille Lagarde, lui revenait par bribes; il en bourrait le dialogue supposé, imaginant un lent supplice qui ne pourrait manquer de durer tout le déjeuner, pour reprendre au dîner, le soir... Il fallait l'éviter à tout prix : il l'éviterait.

Sa mère était en face de lui, gracieuse, d'une mate beauté admirablement conservée : le front découvert, les cheveux noirs tirés, le buste droit, et les manches collées aux bras descendant bas sur les mains longues. Il ne pensait point l'avoir jamais vue différente. Depuis combien d'années la même heure les rapprochait-elle, à cette même table ronde, le fils radieux de franchise offrant à sa mère indulgente ses simples pensées, bornant à elle son désir de toute compagnie humaine?

Et voici qu'il ne l'osait plus regarder. Il coupait son pain en bouchées cubiques, fixait le jaune de son œuf, mâchait longuement. Il s'occupait à manger, sans faim,

pour, entre deux bouchées, risquer un coup d'œil à travers son verre. Mme Mellis ne lui faisait rien paraître de son inquiétude. Mais il la voyait très lointaine : un voile était tombé entre eux, la table s'était allongée, fendue peut-être ! le soleil ne les enveloppait plus dans une même nappe blonde. Daniel Mellis souffrit d'être seul.

— Les œufs sont bien frais aujourd'hui... je les ai ramassés tout chauds dans la paille...

Mme Mellis cherchait un point d'entente. Elle ajouta :

— N'est-ce pas?

Mais Daniel mangeait — et ne sentait point...

— Oui... très frais... dit-il soudain réveillé...

Et il sentit une vive rougeur brûler ses joues, comme un enfant pris en faute.

Le silence se fit. Mme Mellis ne voulait pas importuner son fils longtemps. On n'entendit plus que le choc des couverts contre les assiettes, la vieille Félicie marchait sur la pointe des pieds, très émue : Daniel eut bientôt peur de s'entendre manger ; il espaça les coups de dent, puis les bouchées — et finalement laissa la moitié de sa viande. Il n'accepta point de dessert et, gêné, se leva de table, oubliant de plier sa serviette en rouleau.

Du couloir, il perçut les voix mêlées de sa mère et de Félicie.

— On me plaint, comme ça, pensa-t-il.

Mais il n'en fut point soulagé.

L'ombre de la maison couvrait la grande allée, le lierre des murs en doublait la fraîcheur, et les bancs adossés invitaient au repos. Mais en plein soleil, tête nue, Daniel se dirigea vers le fond du jardin. Il s'efforçait de réfléchir, n'y parvenait. Le fait brutal subsistait seul : une action au milieu de son oisiveté perpétuelle... et quelle action ! Terrassé, il ne savait encore que souffrir... Son instinct seul l'avertissait d'un danger obscur et informulable. Il marchait comme dans la nuit, ou dans un songe... quand le sol céda sous son pas : il s'arrêta, se vit dans une plate-bande, le pied déjà posé sur un petit rosier nouveau. Sa tendresse de jardinier n'en fut nullement émue, et il vint s'accouder à la barrière, sur le pré. Mais son front s'alourdit, une

douleur serra ses tempes, il s'aperçut de l'ardeur précoce du jour et s'étendit sous un pommier, dans l'herbe épaisse. La verdure le caressait, les abeilles le frôlaient d'un bourdonnement, un reste de fleur neigeait sur lui et le petit veau appelait sa tendresse. Daniel avait fermé les yeux, une somnolence douloureuse tenait son corps, il ne pouvait ni réagir, ni oublier, et les heures passaient, très lentes.

A la rosée du soir, Félicie l'éveilla. Il s'assit à regret à table et après le potage se leva.

— Je suis un peu indisposé... le temps sans doute... je vais me coucher, mère...

— Mais ce n'est pas grave, mon Daniel?

— Il n'y paraîtra plus demain.

Et il rentra dans sa chambre sans lumière, pour se mettre au lit à tâtons, il n'était point capable d'allumer une bougie.

Félicie levait les bras :

— Toute une journée que ça dure... Je ne l'ai jamais vu comme ça, ma parole...

— Je ne sais que penser, Félicie...

— Et il ne dit rien... à sa mère?... Pour les affaires de cœur, il a toujours été renfermé...

— Les affaires?...

— Madame me croira si elle veut, mais j'ai idée...

— Vous savez quelque chose...

— Oh! non! rien... Je suppose... Monsieur Daniel a été trop longtemps sage... Fallait que ça vienne... J'ai comme idée...

Mais Mme Mellis, sans répondre, abandonna la vieille bonne à sa vaisselle et à ses réflexions.

Daniel eut de la peine à s'endormir; la détresse de son esprit avait gagné sa chair; il se remuait entre ses draps sans parvenir à trouver la position qui repose. Et les mêmes visions dansaient qu'il ouvrît les yeux ou qu'il les fermât. Plusieurs fois il crut glisser au sommeil; l'inquiétude arrêtait toujours une inconscience ébauchée... Pourtant la faiblesse eut raison de cette inquiétude, et vers deux heures Daniel s'endormit.

Au réveil il se souvint d'une nuit pesante et hantée, et il se prit à regretter l'anéantissement animal et sain qui ne laissait en lui d'ordinaire qu'un grand bien-être... Hier encore... — mais c'était avant « la rencontre. »

« La rencontre », ce mot venait de préciser le fait dans sa cervelle moins brouillée. Il se le laissait répéter, dans la paresse inconnue dont il était pris, nullement sollicité p e jour perçant aux volets, incapable d'un étonnement puéril, les yeux aux plafond, sur le dos.

Il se questionne.

— Comment ai-je pu faire « ça », moi?

Mais naturellement; voilà bien ce qui l'épouvante. Il n'en avait nullement le dessein, et cependant, il a parlé. Qu'y a-t-il si au fond de lui pour qu'il l'ignore? Non, non! il préfère attribuer tout à des influences extérieures.

— J'ai trop voulu marcher... le soleil était fort déjà... et puis j'ai peut-être bêché un peu longtemps...

Son enfantine matinée lui revient à l'esprit; oubliant toute gratitude envers les choses, il les accuse : la fraîcheur des promenades, oui la chaleur des berges, l'air qu'il a respiré, les pierres du chemin, les parfums de la terre, son ivresse et sa joie; rassuré, il conclut :

— Une indisposition...

Il le pense, il l'entend dans sa pensée; il le prononce à mi-voix, haut, tout haut pour fortifier sa confiance. Il se sent déjà plus sain, il est guéri : l'affaire d'une petite convalescence.

La mollesse du lit le retient; pourtant il se lève. Mais une fois debout, la tête lui tourne un peu, ses oreilles bourdonnent, et l'air qui fait irruption dans la chambre le surprend violemment. Il s'est cru trop vite remis d'un assaut rude. Il doit refermer sa fenêtre, — songe à se recoucher, mais lentement, se vêt — et sort. Tout le jardin bruit; cette vibration frémissante l'agace; la lumière argentée de nuages le gêne. Il porte, il traîne toujours son souci; avant dix pas, il sent le besoin de s'asseoir.

— Un banc!

Daniel se dresse. Il a cru voir un homme assis à son côté...

— Non!

Il se rassied. Son tressaillement l'étonne. Il a eu peur? De quoi? Voilà qui est par trop ridicule, vraiment. Il raille sa frayeur, il se la voudrait bien nier... Il s'interroge.

— Quoi... un si petit fait?...

Il ne peut cependant le diminuer; unique dans sa vie, il en grandit d'autant. Enfant, adolescent, homme, que connut-il jamais de pareil? Sa vie paisible et solitaire a protégé son égoïsme du contact moral d'un ami ou d'une maîtresse. Et il ne sait de la douleur des hommes que ce qu'en auront dit à table, discrètement, Mme Mellis et la bavarde Félicie. Distrait d'elle par les choses, il ne s'en est jamais inquiété autrement : à force d'y peu songer, il l'ignore. Quel habitant d'Argentières l'eut importuné d'une plainte, sinon cet étranger ignorant de sa nécessaire sérénité?

Le récit de l'ancien employé chante à son oreille, phrase après phrase. Une âme est devant Daniel, a nu... Il tient le secret d'une vie... Passe encore si cet homme avait insinué en lui un germe de pitié lent à croître... Mais non, sans nul ménagement, crument, complètement, il l'a comme violé d'une brutale confidence! Décidément, Daniel le hait; il oubliera son nom et sa personne; il est désormais incapable d'attendrissement.

— Qu'avait-il besoin de me raconter ça! Est-ce que ça me regarde? C'est très triste évidemment. Mais ça ne me regarde pas!

Son pied nerveux dessine sur le sable; une vigueur semble rentrer dans tout son être; il se lève d'un coup de jarrets et de reins, comme pour affirmer son vouloir; car il est résolu à se débarrasser de cette folle inquiétude. De long en large, d'un pas frappé, il marche; il exagère ses gestes, parle haut; son égoïsme déborde.

— Je ne vais pas me faire de la bile pour ça; ah non! ce serait trop bête.

Il mâche une feuille, et la crache.

— Sur le moment... j'ai pu être surpris... troublé. Mais il y a un jour de ça... ça suffit. J'ai bien assez de mes

soucis à moi... sans partager les soucis des autres. Non... non.

Il se ment à lui-même ; il n'a aucun souci, et il n'en veut avoir aucun.

— J'ai bien assez de mes soucis à moi... répète-t-il ; et d'ailleurs je n'y peux rien faire !

Mais déjà, n'avait-il point fait quelque chose ? L'idée revint. Allait-elle tenter encore des représailles, quand la joie reprenait possession de Daniel, quand l'air pénétrait ses poumons, quand l'odeur des roses perçue, dilatait ses narines délicieusement ?

— Quelque chose ? Mais quoi ? cria-t-il rageusement. Ce que tout le monde aurait fait. Un mot... d'élémentaire politesse. Il s'en moque bien, lui. Ça ne tire pas à conséquence. S'il fallait se ronger le cœur chaque fois qu'un monsieur vous raconte ses peines, il n'en resterait plus beaucoup. Ah ! ah ! ah !

Il rit de sa plaisanterie vulgaire, il rit et s'admire. Le jardin est illuminé ; les pivoines vibrent ; les nuages ont fui vers l'est ; une traînée blanche en indique à peine le vol ; le ciel est entièrement bleu. Daniel Mellis vient de remporter une belle victoire sur lui-même ; il a repoussé le souci d'un geste de santé puissant et il s'exalte à la vue des fleurs épanouies. Une joie à moitié factice gonfle son cœur ; il a la volonté d'être heureux, il doit l'être. Mais, déjà la sincérité le modère ; son être délivré n'a plus recours à une menteuse allégresse ; son bonheur est tel qu'il l'oublie : Daniel s'est réveillé à l'inconscience divine.

Le déjeuner fut intime et tendre. Daniel parlait et mangeait à la fois.

— Tu vas mieux ?

— Bien.

Félicie sourit. Mme Mellis n'insista pas davantage. Daniel savourait un veau aux carottes qui lui semblait particulièrement réussi. Il versait à boire, passait le pain avec un empressement enjoué. C'est à peine si par instant un souvenir flottant le distrayait de ses devoirs, mais il le chassait comme un flocon suspendu, d'une haleine.

Après le repas, il arracha Médor à sa digestion assoupie,

pour courir avec lui, l'exciter sur un morceau de bois ou sur une pierre qu'il lançait le plus loin possible et que Médor ne trouvait point toujours. Le pauvre chien tournait en cercle par les plates-bandes, sans respect pour les fleurs, en folie, et le vieux jardinier grondait tout seul, au fond du jardin.

— La sale bête.

Daniel entendit.

— Vous n'aimez pas les chiens ? père Legris.

— Non, monsieur Daniel, je n'aime que les plantes. Ça n'est ni remuant, ni bruyant. Ça pousse tranquille... sans qu'on y songe. Je suis pour la tranquillité...

Redressé, il prenait un temps de repos et s'épongeait le front d'un mouchoir jaune.

— Il fait chaud à bêcher ?

— Comme en été. Si ça persiste, les blés seront mûrs avant juillet, au train qu'ils poussent. J'ai déjeuné aux Hêtres, voilà qu'ils jaunissent déjà. Ah! ça tapait dur sur la route. Mais rien que de traverser le petit bois, j'ai été rafraîchi quasiment pour un kilomètre.

Daniel quitta le père Legris avant la fin de sa tirade. Le soleil de la route et l'ombre du bois le tentaient : il sortirait.

Il n'avait pas poussé la grille qu'il s'arrêta.

— Et si je *le* rencontrais ?

Son visage devint soucieux. Encore lui !

— Bah ! il ne se promène pas sur les routes.

Cette affirmation ne le rassurait pas.

— Et puis après. Quand je *le* rencontrerais ? Il ne pense pourtant pas que je vais l'écouter tous les jours ? Eh ! je ne lui dois rien.

En était-il bien sûr ? Il hésitait.

— Mais s'*il* m'aborde ?

Il avait réfléchi : il ne sortirait pas.

— Pas aujourd'hui... la chose est encore trop récente. Un autre jour... demain.

Et il fit demi-tour. Au fond il en ressentait un certain ennui. Outre qu'il venait d'évoquer une fois de plus une désagréable image, il avait l'impression nette d'être un

peu moins libre qu'avant. Il endormit son inquiétude prête à renaître, d'une indifférence affectée.

— Trop chaud... et ce bois est loin. Cela vaut mieux.

Il s'employa comme souvent, repeignit tout un banc décoloré de pluie, observa, rêva — et dut trouver la journée longue, cependant. Presque à son insu, il regrettait l'ombre épaisse du bois des Hêtres : il avait sevré son désir. Son bonheur subsistait, légèrement embu, sinon terni.

Le lendemain il n'approcha même point de la grille.

— Tu ne sors donc plus, Daniel ?

— Pour quoi faire ?

Mme Mellis accepta la réponse, mais s'étonna de voir toute l'après-midi, sous la tonnelle de vigne vierge, son fils renversé, un livre à la main. Histoire ou roman, il détestait ces vaines représentations d'une humanité étrangère à lui-même. Quel désœuvrement soudain le faisait lire ? Aussi bien il sautait des lignes, tournait des pages ; les mots ne dépassaient point sa rétine ; bientôt il devait tout recommencer. Dans cette occupation mécanique, il oubliait peu à peu la contrainte à laquelle il obéissait ; il se faisait à une vie plus renfermée.

Le mercredi, il ne désira point sortir.

Le jeudi, il alla jusqu'aux Carrières : il « y » pensa, hésita, mais se dit dans la candeur de son âme apaisée :

— Si je le rencontrais ? eh ! je le saluerais cet homme.

Lagarde moins présent lui devenait moins ennemi, presque digne de sympathie.

— Oui, je le saluerai — et je passerai, ajouta-t-il.

Il ne le rencontra point.

Le vendredi était jour de marché. Sur la grande place d'Argentières et dans quatre rues confluentes, les maraîchers étalaient leurs légumes et les fermières leurs volailles. On dressait des boutiques pour la viande et pour le poisson. Des étoffes sortaient de grandes voitures noires ; des bazars à bas prix déployaient leurs toiles sanglantes. Daniel s'y promenait chaque semaine, pour le plus grand amusement de ses yeux. Il ne voulut pas manquer

cette joie, et vers dix heures, ayant un peu jardiné, il partit.

Pour éviter l'encombrement de la grand'rue, il s'engagea à gauche dans la plus paisible du bourg. Elle restait déserte; l'ombre de l'église sur elle ; seul un épicier y brûlait son café devant sa boutique; la boule tournait suivant une harmonieuse lenteur ; un arome soufflait; Daniel modéra son allure pour en être pénétré plus longtemps. Rien ne le troublait plus, sa manche frôlait les pierres moussues de l'église; un chien fouillait un tas d'ordures; un piano résonnait, d'une fenêtre ouverte... Il voyait, entendait, sentait. Et personne, que lui...

Si : un homme, au tournant : il venait en sens inverse, la tête basse... Daniel s'amusa de sa silhouette; certes, il l'avait vu quelque part. L'arome de café s'éloignait; chaque pas faisait l'homme plus proche... Curieux, sans arrière pensée, Daniel voyait se préciser les traits de son visage; il souriait encore, quand un affreux pressentiment le traversa. Mais avant d'avoir pu douter, il reconnut Armand Lagarde qui s'en venait paisiblement à sa rencontre.

CHAPITRE III

LE PREMIER PAS N'EST POINT TOUJOURS LE SEUL QUI COUTE

En quittant le banc ombragé du cours, Armand Lagarde était rentré chez lui, parmi la joie de l'angélus, moins courbé sous le poids de sa destinée. Le soleil de midi donnait : il fut surpris de trouver claire la chambre de sa chère malade, où il vint de lui-même implorer son pardon. La voix de Daniel l'avait abreuvé de douceur. Elle lui valut une journée de résignation bienheureuse.

Attendrie par l'humilité de ce retour, sa femme se fit souriante. Elle respira les géraniums de la fenêtre, et consentit même à s'asseoir au seuil. Elle y resta jusqu'à quatre heures, distraite par les allées et venues des promeneurs endimanchés.

Naïvement Lagarde attribuait ce passager bonheur, à la rencontre de Daniel. Il lui en gardait une reconnaissance émue. Et si, les jours suivants, sa quiétude peu à peu s'usa aux nouveaux caprices d'Hélène, il n'oublia point les paroles consolatrices. A mesure qu'elles s'éloignaient, il les regrettait davantage. Il en désirait d'autres; il en attendait d'autres, et fortifiait son espoir de tout le souvenir. Il lui fallait revoir Daniel. Il lui semblait que sa seule présence suffirait à le rasséréner. Il ne cessait plus d'y penser, il s'en faisait l'idéal ami de toutes les heures : repris par les mêmes soucis, il ne chercha plus qu'une occasion de le rencontrer.

Faute d'oser une avance, il s'en remit au hasard. Mellis lui avait montré une trop réelle compassion pour ne point essayer de le revoir. Certes, depuis deux jours il rôdait autour du banc des promenades, où il savait que Lagarde venait passer ses minutes de liberté. Lagarde y fut le mercredi et le jeudi, au guet, impatient, tremblant. Mellis ne parut point. L'employé mentalement lui fit de douloureux reproches. Il y comptait si bien : sa confiance était si pleine! Ce fut une douleur de plus : depuis qu'il se savait un soutien, sa peine solitaire lui pesait davantage.

Le lendemain matin, il s'interdit l'espoir, pour s'éviter la désillusion probable, et variant son tour, il entreprit de s'étourdir à traverser le marché gai. Ignorant des choses de la campagne, il eût pu trouver là, surprise, distraction et joie. Mais non, il en revint plus déprimé par la déserte rue de l'Église, à pas lents. Il regrettait presque d'être sorti, lorsque, levant la tête, il aperçut Daniel Mellis.

...Rebrousser chemin! enfiler la petite ruelle! fuir!.. En présence du fait, Daniel n'eut que cette pensée. Il s'arrêta net, et resta une seconde figé sur place, oppressé de surprise et de lâcheté. — Trop tard. Lagarde l'avait vu : les regards s'étaient rencontrés malgré la distance. Comment jouer la distraction? — N'importe. Dans l'affolement de la crainte, Daniel songea à quand même s'enfuir. Mais, au moment de reculer, il comprit sa faiblesse irrémédiable, et, résigné, reprit sa marche.

Chaque pas, plus hésitant et plus petit, la faisait un peu

plus lente, et retardait — de combien? — le moment fatal. Car Lagarde viendrait à lui. Point de doute. Il le savait. Mais... mais... rien ne l'en pouvait-il sauver?

— Si!... Il est sur l'autre trottoir... et la chaussée est large... La chaussée nous sépare. Eh! nous nous croiserons... Il n'aura pas envie de m'aborder... Pardi!

Daniel glaça ses traits. Il se souvint d'une résolution antérieure.

— Je saluerai... et je passerai... Voilà!

Il se raidit dans sa décision, — et détourna la tête pour n'être point trahi par son propre regard : il avait trop peur désormais de son inconscience.

Mais, au bout d'un instant, il s'inquiéta de l'attitude de « l'ennemi ». Allait-il droit? obliquait-il? tentait-il de se faire remarquer? Comment savoir? Il allait l'aborder peut-être?

Il risqua un œil. Lagarde était assez proche déjà pour qu'on pût lire ses intentions sur son visage. Une expression de bonheur attentif l'illuminait.

— Il me vole, pensa Daniel; c'est ma joie, cela, ma joie...

Fasciné, il dut le fixer, des deux yeux; son cœur choquait sa poitrine à grands coups; il mordait ses lèvres, pour ne point paraître sourire.

Cependant, l'ancien employé s'étonnait de cette froideur. Qu'avait Mellis? Il craignit une intrusion indiscrète, se maintint dans le droit chemin, guettant un signe. Par deux fois son pied quitta le trottoir — pour aussitôt le reprendre. Il n'osait décidément pas...

— Je saluerai et je passerai, répétait Daniel.

Or, à mesure qu'il avançait, il se sentait de moins en moins capable d'une pareille dureté.

— Mais je le peux, si je le veux...

Vaines paroles!

— Dix pas... et je l'ai dépassé...

Sans doute. Mais encore fallait-il les faire. Cet homme, il l'avait écouté, consolé. Et il lui enverrait simplement, au passage, un coup de chapeau, comme au moindre étranger? — Pourtant... — Non, cent fois non. Question de pure

décence... Il fallait plus. Daniel devait s'arrêter... Daniel devait à Lagarde de s'arrêter.... Et ses raisonnements en tumulte, aboutissaient invariablement à ce « devoir »... — à cette « dette ».

Quoi ? Quand le chemin s'offrait libre, il...? Une invincible attraction l'en arrachait... Si fort que fût son égoïsme, il ne pouvait briser le lien fatal... Malgré lui, et consciemment, Daniel obliquait vers la droite, touchait le pavé, traversait la rue et venait, le premier, à la rencontre de Lagarde... Son visage s'ouvrait, ses mains étaient tendues — et l'employé, la joie et la reconnaissance aux yeux, courait pour épargner à l'ami retrouvé le reste de la route.

— Oh! monsieur Mellis, que je suis heureux de vous voir...

Au comble de l'effusion, Lagarde avait saisi la main de Daniel entre les deux siennes, il la chauffait, la pressait, l'écrasait; il semblait ne plus la vouloir quitter. Daniel, étouffant sa révolte, essayait de la dégager. Ces bras pesaient comme deux chaînes. Assez ! Mais l'employé proportionnait à la gratitude l'étreinte... La situation devenait intolérable... Elle cessa. Daniel parlait, dans un malaise :

— Eh bien! comment ça va-t-il... chez vous?

Qu'avait-il dit ? Il n'avait voulu prononcer qu'une phrase de conversation courante. Et quel sens ici prenait-elle?

— Oh! comme ci, comme ça...

Lagarde répondait. Pris d'un vertige, Daniel entendait sans comprendre; mais d'instinct il donnait à ses traits l'expression convenable.

— En somme, elle n'est toujours pas bien... Ce matin, M. Grandjean est revenu... le médecin... Il vient deux fois la semaine... Elle ne voulait plus le voir... elle l'a fait poser.. Comme il partait pour de bon, elle s'est décidée... Toujours pareil... ça traîne...

Volubile, abondant, circonstancié, et par saccades, Lagarde ne mettait plus aucune discrétion à ses épanchements... Il parlait, il parlait, et Daniel, ressaisi, ne songeait plus qu'à s'en débarrasser sur l'heure.

A la faveur d'une phrase émue, il esquissait un pas vers le marché, en sens inverse du chemin de Lagarde : et celui-

ci d'abord restait inébranlable, comme un roc. Daniel persévérait, finissait par l'entraîner, mais au bout de deux mètres :

— Pardon, dit Lagarde, je rentre... Ça ne vous fait rien de revenir avec moi jusqu'aux promenades?...

Daniel faillit se rebiffer, il désirait l'odeur de la paille étalée et des volailles chaudes; il l'imaginait par avance. Mais quelle raison sérieuse invoquer pour interrompre une conversation commençante? A contre-cœur il consentit.

— Bien volontiers.

On retourna. Un silence s'était fait.

Daniel redoutant la parole prochaine, préféra qu'elle vînt de lui, et, pour faire repartir Lagarde :

— Toujours, ces crises, alors?

— Toujours... Ça a bien cessé un, deux jours... Justement après notre première rencontre... Oui... vos conseils, je crois... Ah! si vous saviez le bien qu'ils m'ont fait... Allez, monsieur Mellis, je ne les oublierai jamais... jamais...

Quel dommage! Daniel entendait, maintenant et comprenait!

— En vous quittant, j'étais comme ragaillardi... J'aurais supporté tout... tout... Je boude, d'ordinaire... je suis rancunier de nature... Et je ne reviens pas facilement sur ce que j'ai dit... Eh bien! j'ai été embrasser ma femme... tout de suite... Je pleurais... elle aussi... et puis on a ri... Et grâce à vous...

Il pressait ses paroles et retenait ses pas, pour prolonger un peu la durée du retour... Daniel, voulant abréger son supplice, précipitait au contraire les siens; et il semblait traîner derrière lui Lagarde, dans une lutte irritante et sourde dont lui seul supportait toute la tension.

— Je croyais que le calme durerait davantage... le lendemain elle me faisait une scène... le lendemain.

On était au bout de la rue. Daniel avait passé à travers les fumées bleuâtres de café, sans une ivresse. Par une ruelle oblique on allait tomber sur les promenades, juste en face de la maison de l'employé. L'heure de la délivrance sonnait presque. Mais comme Daniel ruminait silencieuse-

ment la phrase qu'il faudrait répondre, à tous ces racontars, avant de se quitter :

— J'ai encore cinq minutes, dit Lagarde d'une voix moins grave ; je vous ramène jusqu'à la grande rue ?

— C'est cela...

Et l'on suivit les promenades. Lagarde déclamait.

— Quelle semaine, grands dieux ! et ce que j'ai souffert... Pour un jour de tranquillité... Ah ! elle s'est bien rattrapée... Que serais-je devenu... si je ne vous avais pas connu, M. Mellis... Je me répétais vos bonnes paroles... Mais ça ne suffisait pas, tout de même... J'étais fou... Alors... hier... et avant-hier, je peux vous le dire... je vous ai cherché...

— *Il me cherche.*

Toutes les pensées de Daniel se figèrent, le cours de ses réflexions s'arrêta ; il sentit une main crispée sur son épaule ; il balbutia :

— Ah ? hier ? — où ça ?

— Ici, un peu plus bas, devant le tapis vert... vous y venez quelquefois ?...

— Certes...

Mais il se promit bien de n'y plus revenir.

Et de nouveau Lagarde geignait, trémolait. Il se faisait plus faible qu'il n'était pour mieux se cramponner et mieux être porté ; il ressentait une joie neuve à exagérer sa douleur devant Daniel. Mais celui-ci ne pouvait être ému, comme dimanche. Rien ne l'y disposait. Il s'y voulait contraindre, pensant que l'émotion lui dicterait quelques paroles que la réflexion cherchait en vain. Il se forçait à tout entendre, mais son âme était sans écho, son cœur sans fibres. Il ne percevait plus que le ridicule du ton et des gestes. Que répondre ?

On atteignit la grande rue. Lagarde résuma la situation dans un cri :

— Ah ! Monsieur Mellis, comme je vous remercie !

Daniel profita du mot.

— Non, Monsieur Lagarde, ne me remerciez pas, je vous en prie... Je n'ai rien fait que de très naturel... Si vous attachez tant de prix...

— Mais jamais trop, mon cher monsieur, jamais trop !

Vous m'aiderez à sauver ma pauvre femme n'est-ce pas?...

Il sanglotait. Daniel, en face de cette lourde tâche, reculait. Il se força pour dire, sans accent vrai :

— Allons, voyons... il y a de l'espoir...

— C'est vous qui m'en rendez, s'écria le pauvre homme, satisfait de si peu. Et il ne sut remercier qu'en renouvelant sa terrible étreinte.

Pour mettre fin à cette scène absurde, Daniel fit mine de se retirer; mais, insinuant :

— A bientôt alors, Monsieur Mellis; quand vous verrai-je?

— Mais... ces jours-ci... nous nous rencontrerons bien

— Ici?

— Si vous voulez...

— Quel jour?

— Mais...

Daniel frissonna : le danger grossissait. Que faire? Désigner un jour? Pourquoi pas? Une ironie intérieure lui souffla :

— La semaine des quatre jeudis...

Par contraste, il sentit la gravité de la décision, s'affola et comme Lagarde, de la voix traînante de quelqu'un qui cherche ou hésite, proposait déjà :

— Voulez vous?...

Daniel Mellis craignant d'entendre :

— ... Demain?

acheva soudain, au hasard d'un mot :

— ... Dimanche?

— C'est ça... A quelle heure? Vers onze heures... comme la dernière fois?

— Entendu...

Il soupirait de toute sa détresse acceptante.

— Alors, au revoir, Monsieur Mellis... Encore bien merci... et à dimanche...

— A dimanche...

Le mot tomba comme un glas. Lagarde s'éloignait d'un pas vif, presque allègre. Et Daniel demeurait planté sur le bord du trottoir, à la regarder fuir.

— Je suis perdu, songea-t-il... perdu...

Hélas! dans la plénitude de sa conscience, la netteté de la situation l'épouvantait. Inutile de se ressaisir; durant presque toute la scène il n'avait point cessé de se bien posséder. Il n'avait rien fait, rien subi que sciemment et chaque mot de sa courte consolation avait été en quelque sorte « volontaire. » Comment ne point s'accuser cette fois? Cependant, pouvait-il agir autrement? Il déplora de n'avoir aucun reproche à se faire.

— Voilà où ça mène de faire le bien...

Et il se décida à se mettre en mouvement, pour retourner au marché — malgré Lagarde.

De nouveau, il se trouva dans la rue de l'Église, aussi déserte. Ses sens dont il semblait avoir perdu l'usage devinrent subitement attentifs et précis. En sens inverse il refit le triste chemin sans pouvoir échapper au moindre souvenir. Le parfum de café exhalé du brûleur éteint ne monta vers ses narines indifférentes que pour lui rappeler quelle terrible rencontre avait suivi le délice d'un instant. Il recompta les maisons, les pavés, toute chose évoquait un sentiment ou une parole. Ici, il s'était arrêté; là, il avait traversé la rue; plus loin... Mais de la place de l'Église un brouhaha soufflait confus. Daniel s'apprêtait à la joie : le moment en était passé.

Entre les baquets où le poisson flottait en gros tronçons, les boîtes en pile montrant les harengs saurs vieil-or, et la chair incolore des morues dépeçées dans le pétillement du sel, et les planches d'étal posées sur des tréteaux où luisaient les écailles bleues, la foule se pressait rieuse, dans l'odeur fade et pénétrante développée par la chaleur. Daniel sentait à peine les contacts, tout à lui-même, il se laissait porter, bousculer, oubliant de saluer maintes personnes : une seule l' « intéressait », absente. Un heurt plus brusque l'arrêta : il avait devant lui un bonhomme de paysan en blouse fraîche, tout rasé, rose, et la bouche rentrée entre le nez et le menton saillants; sa main béait, Daniel surpris y mit la sienne :

— Monsieur Mellis!...

— Tiens, père Troquart.

Il reconnaissait un ancien fermier de son père, aujourd'hui devenu petit propriétaire et cultivant son bien.

— Et la santé?

Daniel se méfia. Encore un! Qu'allait-il lui dire?

— Bonne...

— Mme Mellis aussi?...

— Aussi...

Il voulait s'échapper.

— Chez nous, les personnes vont bien, mais la vaque est morte... C'est une perte...

Daniel craignit d'avoir à plaindre la vache et, très vite :

— Je crois bien... Mais excusez-moi, je suis pressé...

Et il s'enfuit.

Il fallait quitter cette foule. Dans chaque attouchement il sentait un danger; dans tout passant un ennemi.

— Je ne veux plus faire le bien, répétait-il.

D'un détour prompt il évita deux paysans; un troisième fit mine de l'aborder pour la petite conversation habituelle. Il toucha son chapeau d'un doigt — et passa.

Parmi les volailles piaillantes et les marchandes en dispute, il se hâtait. Dans un groupe voisin, il reconnut sa mère accompagnée de Félicie qui pesait un poulet du bras... Il s'esquiva...

Il allait sortir du marché sain et sauf, lorsque vint à lui une pauvre femme, qui traînait un enfant morveux et mal peigné, et balbutiait une prière. Elle était veuve et vivait de mendicité, et Daniel à chaque rencontre, dans sa machinale pitié, ne lui savait refuser une aumône. Mais cette fois:

— J'ai dit que je ne voulais plus faire le bien, n'est-ce pas!

Il haletait, répétant sa promesse en pensée.

— Je ne veux plus faire le bien...

Il en était arrivé à craindre la gratitude d'une mendiante : d'un don, il se la pouvait attacher... Non... non!... Il durcit son visage, ferma son cœur, se récusa d'un geste et poursuivit sa route.

Les bruits du marché s'éloignaient... Plus loin... plus loin encore... Il voulait fuir le monde... Par un chemin d'herbe et d'orties, entre des murs et des palissades bornant des jardins potagers, il gagna la pleine campagne.

Moissons largement remuées, verdeur vernie des bette-

raves, ombre bleue recroquevillée sous les arbres, poussière d'or! Le soleil cuisant et le grand air sain ne sauraient-ils purifier son être de tout contact humain... Dans un effort physique il voulait noyer son souci... Montée ou descente, il allait, d'une même allure rapide, ruisselant de sueur, essoufflé... Mais son pas ne rythmait qu'une seule pensée. Daniel Mellis ne se retrouvait pas.

— Il m'a pris... il me tient... cet homme... Je suis à lui... définitivement... Ah! il a bien manœuvré, le misérable... C'est un rendez-vous qu'il voulait, il l'a... J'ai fait tout ce qu'il a voulu...

Et il ajoutait sourdement :

— Je ferai tout ce qu'il voudra... désormais...

En cette phrase se résumait sa destinée... Il la voyait devant lui inchangeable, indubitable, rectiligne comme était la route suivie.

Mais redressé :

— Et puis après?

Une bouffée d'air frais avait frôlé ses tempes.

— Quand je le verrais une fois... deux fois par semaine?... Un mauvais moment à passer à chaque rencontre... Et je n'y penserai plus, aussitôt seul... Pardi... ça ne m'intéresse pas, ses histoires... au point de... Ah! ah! ah!...

Il riait.

— Une heure par semaine... ça fait quatre heures par mois... deux jours par an... Ça n'est pas toute la vie!... Ah! ah!

Et comme, ravi de la solution, il clamait son indifférence, une cloche couvrit sa voix...

— Eh! l'angélus.

Alors, il se vit non à Argentières, mais au village de Courcelles.

— Comment cela? j'ai tant marché? ici?

Il ne pouvait songer à déjeuner chez lui. On l'attendrait, on l'attendait déjà — et vainement. C'était un événement considérable dans sa ponctuelle existence, pour lui autant que pour les siens. Il se fâcha. A qui la faute? Qui l'avait mené là? Il n'osait se le dire; mais il le savait trop. Courte sérénité! le désordre entrait dans sa vie — et par lui!

Il maugréa, se résigna à manger un morceau dans une vieille auberge, et revint par la même route, talonné. L'idée d'avoir à s'expliquer lui était un nouveau tourment. Car il continuerait à tenir bien secrètes ses relations avec Lagarde, la chrétienne Mme Mellis ne pouvant que les encourager, y aider même, si elle venait à les apprendre. Alors mentir? Daniel avait trop peu de pratique sociale... Il renonçait.

A la maison du faubourg d'Argentières personne n'avait mangé; on s'était mis à table pour la forme, quelques instants. Maintenant Mme Mellis allait de la haie à la grille, guettant le pré ou la rue, tour à tour, et Félicie, tout en balayant le carreau de la salle à manger, ne quittait point des yeux la fenêtre ouverte.

Daniel entra par la grille.

— Si tard? d'où viens-tu? il ne t'est rien arrivé? tu me caches?...

Mme Mellis se révélait plus expansive que jamais.

— Rien du tout, mère?

— Bien sûr? Alors?

— Je viens de... me promener...

— A cette heure?...

— Tu étais inquiète...?

— Que veux-tu? c'est la premiêre fois qu'il t'arrive... de ne pas rentrer...

— Il faisait si beau.... si bon... J'allais devant moi... Je me suis trouvé à Courcelles... vers midi...

— A Courcelles! s'exclamait Félicie survenue; quelle idée : vous avez fait la grande côte à pied, par ce soleil?...

— Mais tu as déjeuné?...

— A l'auberge... oui...

— Une gargote! Quand il y a des routes si fraîches... et sans montée... — et une belle sole au gratin qui vous attendait.

— Je regrette...

Mme Mellis sentait l'embarras de Daniel, elle le délivra d'un geste :

— Allons! tout est bien qui finit bien...

Et elle remonta le perron, suivie de la vieille bonne intriguée qui murmurait :

— Décidément, Madame, il se dérange...

Elle feignit de n'entendre point.

Tout à l'allégresse puérile d'avoir échappé à la réprimande, Daniel, pour un instant libre d'esprit, songea à se remettre aux travaux de jardin négligés depuis quelques jours. Il fallait presser les boutures, pendant que jaillissait encore la jeune sève, planter les pommes de terre sans retard... Il le ferait.

Mais ayant gagné par la voûte de vignes la cabane chaulée où dormaient les outils, tenant à pleine main la bêche, il ne sut que la trouver lourde à soulever, et une fois au champ, la laissa se planter seule dans la terre, sans force pour l'en arracher.

Alors il s'engourdit dans un fauteuil d'osier, au milieu du petit parterre, en proie à un malaise général dont il se refusait à admettre la cause et peureusement s'efforça à l'oubli et l'inconscience.

Mais l'idée vint. Il se leva, comme pour la fuir. Elle le poursuivit, taquine... Il la voulut lasser de tours et de détours, variant occupations et flâneries, multipliant attitudes et gestes, perpétuellement agité. Mais toujours elle revenait. Oh ! nullement précise. Il ne la voyait pas, il la sentait autour de lui, moustique couleur d'air qui rôde, frôle, bourdonnant puis tu, proche et loin, prêt à se poser, inchassable. Il en redoutait la franche blessure et se vouait par là à son acharnement sans fin. Ainsi jusqu'au soir, et la nuit, et la suivante matinée... Il différait toujours une lucidité terrible, lâchement.

Enfin, exaspéré, il contempla son trouble, bien en face.

— Lagarde ? J'ai juré de n'y plus penser...

Il y pensait pourtant.

— Pourquoi ? Je ne sais déjà plus ce qu'il m'a dit hier...

C'était vrai. Mais, hélas ! il pouvait oublier toutes les paroles passées, il redoutait la moindre parole à venir. Il vivait sous le coup d'une nouvelle rencontre, d'un rendez-vous, par lui-même fixé, et il s'arrêtait là, comme devant un mur infranchissable ; il le touchait du front : il s'y butait.

A moins que... que...

— Je n'irai pas ! décida-t-il.

Mais quel prétexte ?

— D'ici dimanche, j'ai bien le temps d'en trouver un...

Et soulagé pour l'heure, il s'abstint de chercher. Dimanche était le lendemain.

Comme toutes les choses trop facilement obtenues, sa sérénité dura peu ; le souci reparut et ne fit qu'empirer jusqu'à la fin de la journée. Au soir tombant le vent tourna. Des nuages aloudirent l'horizon, le coucher du soleil en fut plus somptueux. Mais Daniel ne l'admira pas.

— La pluie !

Devant le baromètre en baisse elle venait de lui apparaître comme la nécessaire intervention naturelle, qui le saurait sauver du rendez-vous. Et il se tint longtemps sur le perron de pierre, en face des féeries où le jour expirait. La lumière d'or rouge ourlait les fines découpures des nuées et coulait à grands flots sur les coins du ciel découvert. Le soleil mort, le ciel restait illuminé. Mais les nuages gagnaient, les reflets s'éteignirent ; la lune entrevue encore rouge, pâlit, se voila, fut noyée ; il n'y eut pas une étoile.

Pour toute exclamation admirative, Daniel s'écria :

— Il pleuvra demain.

La paix de son sommeil fut absolue.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la chambre restait terne malgré l'heure ; une pluie serrée cinglait les volets ; il entendit glousser les gouttières, et le baquet s'emplir. C'est au mauvais temps qu'alla son sourire. Le jardin était vêtu d'un tissu d'eau. La journée semblait bien entreprise.

Pourtant, dans l'uniforme gris du ciel un triangle de bleu versait un peu de clarté gaie et paraissait vouloir s'étendre. Daniel lui jeta d'inquiets regards, — haineux, peut-être ; mais, comparant son exiguïté à l'étendue couverte de nuages, se rassura ; malgré l'humidité de l'air, encore fraîche à six heures de la matinée, garda sa fenêtre ouverte et s'installa en observation : la pluie chassée parfois venait lui vaporiser le visage. Il inspectait le ciel. Il aurait voulu retenir les nuées. Et l'azur pourtant grandissait. Vers huit heures, il y eut une éclaircie. Le bruissement soyeux s'éteignit ; un soleil pâle se leva ; les poiriers en cône scintil-

laient de gouttelettes comme des lustres ; la brise en faisait tomber par instants de petites averses sonores, et les parfums commençaient à monter, pénétrants. Laissant resplendir et fleurer sur la terre, Daniel fixait le ciel douteux.

Toute la matinée fut incertaine; de fraîches ondées se suivaient, s'espaçaient, dans un jour argenté de plus en plus puissant; et le moment approchait. Vers onze heures, un gros nuage fit la nuit et ruissela. Daniel se réjouit de la bonne surprise.

— Je n'irai pas...

Et il se promena à travers la maison en se frottant les mains.

Quand il revint à la fenêtre de sa chambre, le nuage était vide et le soleil vainqueur coulait sur le jardin mouillé. Il contemplait. stupide. Il attendait l'impossible. La demie sonna.

— Il m'attend. songea-t-il.

Toutes ses transes recommencèrent.

— Eh bien! qu'il m'attende!... — Hem... que dira-t-il?... — C'est moi qui ai fixé ce rendez-vous... c'est moi...

Sentant bien qu'il irait, il cherchait la raison qui le justifiât devant lui-même.

— Je lui ai fait promesse...

Il fallait donc y aller. Il partit.

Il trouva Lagarde appuyé sur un parapluie, auprès du banc. La pluie avait percé la voûte de feuillage, les fleurs de marronniers en grand nombre tombées, flétries collaient au sol. Une flaque empêchait de s'asseoir.

— Ah! vous voilà...

Daniel fut aigre.

— Un joli temps... j'ai bien failli ne pas venir...

— Oh! il fait beau, maintenant... Et puis nous nous serions mis à l'abri...

— C'est juste...

— D'ailleurs, nous ne pouvons guère rester ici... Le banc est pénétré... nous aurions les pieds dans la flaque... et ça pleut sous les arbres.

De larges gouttes espacées tachaient de ronds le vieux veston brun de Lagarde. Daniel pressentit un danger.

— Bah... ça ne nous fait rien.

— Si... nous serions mal pour causer.

— Mais en nous promenant?

— Dans la boue? Non... entrez plutôt un instant chez moi à la maison, c'est à deux pas.

A la maison? Daniel recula, ahuri. N'était-il pas déjà assez entré dans la vie de cet homme?... Il voulait l'introduire dans sa maison? Ah! pour ça, non. C'était là la dernière chose à laquelle il eût consenti. Des relations encore extérieures prendraient de par cette visite un caractère d'intimité redoutable. S'il allait chez Lagarde, Lagarde irait chez lui. Il vit l'entraînement, l'engrenage... Il s'en fallait tirer.

— Chez vous?... à aucun prix... Je sais ce que c'est... une maison de malade... je ne veux pas vous déranger... Madame Lagarde...

— Elle ne s'en doutera pas, la pauvre femme... Nous serons à notre aise, dans la salle à manger...

— Non, vraiment... je puis vous gêner...

— Vous... me gêner?... Vous, mon seul ami... mon soutien?... Mais ma demeure est la vôtre... Je n'ai rien de caché pour vous...

— On dit ça... non...

— Allons, venez...

— Non... vraiment... je...

Daniel se débattait là désespérément, à coup de faux prétextes et de monosyllabes.

— Et puis, tenez... voici un grain... vite... nous allons l'attraper...

En effet, le ciel s'était obscurci de nouveau; il faisait noir sous les allées... Daniel leva les yeux et n'objecta plus rien. Les premières gouttes faisaient sonner les feuilles.

— Vous voyez, ça commence déjà... et vous n'avez pas de parapluie...

Lagarde triomphait. Il avait pris son ami par le bras; il l'abritait avec sollicitude; il l'entraînait, vaincu; — et peu d'instants après, sans savoir comment il était venu, Daniel pénétrait avec lui dans la petite maison de briques roses.

(A suivre.) HENRI GHÉON

Les Effets de l'Éducation moderne

Les écoliers doivent constamment rester assis, c'est-à-dire à peu près immobiles ; et cela ne peut avoir sur leur développement général que des effets déplorables. Les pédagogues procèdent comme s'ils croyaient que pour cultiver l'esprit de l'enfant il faut provoquer le continuel affaissement de son corps.

Ce ne sont pas les deux (1) maigres leçons de gymnastique qui se donnent chaque semaine qui prouveront le contraire de ce que j'avance. Dans ces leçons comme dans les autres le maître dit à ceux qui bougent : « Restez tranquilles ! » ; ou, plutôt, il articule d'une voix forte : « Silence dans les rangs ! » Oh ! ces rangs d'une rectitude parfaite d'où, à un signal donné, vingt jambes parallèles sortent en même temps ! Sans doute, à notre époque on parle beaucoup des bienfaits de l'éducation physique; mais c'est dans les livres, les revues et les journaux qu'on en parle. Je connais des écoles où, pour les élèves de dix ans comme pour les autres, l'histoire est une branche *essentielle* et la gymnastique une branche *secondaire*. Content de ne pas avoir oublié tout son latin, on répète : *Mens sana in corpore sano*, mais on ne demande l'embellissement des âmes qu'à des cours d'histoire, de morale ou d'instruction civique et à des « résumés » de littérature. Et voilà, pourquoi, madame, votre fille, qui est myope, maladive, disgracieuse et sans joie, n'est pas muette sur le chapitre de la Pléiade ni sur celui des empereurs romains.

J'ai dit aussi que sur les bancs de l'École l'enfant s'ennuie. Il s'ennuie nécessairement parce que son devoir est d'*écouter* durant trois, quatre et parfois cinq leçons consécutives. Or il lui est tout à fait impossible de rester si longtemps attentif à ce qui se dit en classe. Tout ce qu'il peut faire, c'est de garder une

(1) Dans certains établissements publics les élèves reçoivent *une* leçon de gymnastique par semaine.

attitude correcte ; et, en attendant le moment de la récréation, toujours trop courte, il rêvasse. On comprend que l'effort d'écouter est considérable si l'on imagine la série de frottements et de chocs, dont on entrave la fuite de sa propre pensée pour suivre celui qui parle. Quelle que soit la valeur de cette comparaison, l'inattention habituelle des écoliers est un fait certain. Le silence qui remplit parfois certaines salles d'école peut faire illusion ; et le passant qui dans ces moments-là pourra du dehors observer discrètement les profils attentifs des élèves sera émerveillé (à moins que la tranquillité absolue de ces êtres jeunes ne lui soit pénible). Mais que cet observateur attende une minute ou deux. Si un crayon tombe sur le plancher, si quelque éternuement se produit, aussitôt des têtes se tourneront ; des gaîtés contenues seront sur le point d'éclater. Que les événements les plus minuscules puissent distraire ces enfants, cela ne montre-t-il pas combien peu ils sont intéressés par ce qu'ils *écoutent* ?

Le malheur est qu'on ne s'applique pas à émerveiller l'écolier. On y parviendrait si facilement ! Qu'on lui donne l'« illusion » que la vie est belle ; ce sera moins dangereux que de lui persuader insensiblement que le travail est une chose ennuyeuse. Pour l'armer contre la paresse et tous les autres vices on lui enseigne très tôt la kyrielle de ses *devoirs*. Mais est-ce bien utile ? Comme on ne s'applique pas à le prendre tout entier par des exercices ou des jeux attrayants, mais qu'il est d'ordinaire inactif, il résistera mal à certaines sollicitations mauvaises.

L'enfant s'ennuie encore pour cette raison que toute sa vie d'écolier se passe dans une salle monotone. Ce décor a pour lui quelque chose de terriblement « déjà vu ». On s'efforce d'égayer les murs en y accrochant quelques tableaux : *les champignons comestibles*, *les oiseaux utiles* ou, peut-être, *le golfe de Naples* ; mais ces planches perdent bientôt tout leur prestige. Je dois reconnaître aussi que le maître fait parfois circuler dans les bancs quelques échantillons du monde physique, destinés sans doute à prouver que ce monde existe ; mais l'intention de ces *choses* dans la royaume du Mot est très rare. Et d'ailleurs on se lasserait de regarder des échantillons comme on se lasse vite d'écouter. Ceux qui ont pour mission de nous instruire et de nous révéler l'univers commencent par nous enfermer durant des années dans un local d'où l'on n'aperçoit rien de ce qui est à la surface du globe. Ajoutons que les bons élèves sont ceux qui ne regardent pas par la fenêtre. Ce qu'on présente à l'enfant, c'est l'univers en formules, c'est l'immensité en petit. Des an-

nées durant, on lui adresse un long et monotone discours. Le mot a pour lui cet effet de décolorer la vie.

En classe l'enfant s'habitue à tricher.

Je crois que la plupart de ceux qui enseignent ont souvent le désir sincère d'instruire d'une manière bienfaisante les êtres jeunes qu'on leur confie ; mais ce dont je suis sûr, c'est que tous (1), durant leurs leçons, consacrent une partie notable de leur temps à autre chose. Ils doivent interroger leurs élèves à seule fin de savoir si ceux-ci « méritent la note *huit* ou la note *neuf*, la note *six* ou la note *cinq et demi*.

On pourrait se demander ici si ces chiffres ont quelque signification. On découvrirait bientôt que pour des raisons nombreuses ils sont le plus souvent indépendants de ce qui dans l'esprit de l'écolier est profond et durable. Et l'on sourirait d'apprendre que les « moyennes » respectives de deux élèves qui n'ont pas une qualité commune peuvent fort bien ne différer qu'*à partir de la seconde décimale*. Je reconnais que le système que l'on adopte pour apprécier le zèle des écoliers est sans importance. Toute la question est de savoir s'il est vraiment utile de classer ceux-ci en *bons* et en *mauvais élèves*. Ces derniers sont toujours les plus nombreux et ils constitueront la partie la plus considérable de la nation. Il faudrait donc que l'École parvînt à les « préparer à la vie » aussi bien que leurs camarades plus studieux. La société a d'ailleurs des jugements qui ne concordent pas avec ceux des pédagogues. Mais ce n'est pas le moment d'insister.

Quoi qu'il en soit, l'écolier, cependant qu'on l'interroge, essaie de donner le change sur son ignorance réelle. Les cas de tricherie proprement dite sont très fréquents, et puis il y a tant de façons honnêtes de tricher ! Cet élève était inquiet ce matin en se rendant en classe. Certaines phrases qu'il avait lues, sans doute un peu distraitement, et sur lesquelles il aurait peut-être la malechance d'être questionné, n'avaient pas pour lui un sens très clair ; et il s'exposait à affirmer le contraire de ce qu'il devait dire. Mais il ne songeait pas que les maîtres, dupes ou non, doivent souvent s'en tenir à des apparences. Au moment critique il articula sans embarras visible des mots qui avaient l'air d'exprimer des idées bien comprises ; et la bonne note qu'il

(1) On me dira peut-être que dans certaines écoles le professeur n'interrompt jamais son cours pour des interrogations ; et que celles-ci se font durant certaines heures qui ne sont consacrées qu'à cela. Mais cette objection ne modifie pas ce que je dis de la tricherie

obtint ramena la tranquillité dans son âme. « L'affaire est dans le sac », aurait-il pu penser en regagnant sa place.

Les jours de composition en classe, le maître décide-t-il que seuls les élèves *qui croient avoir compris* la question qu'ils vont traiter feront le travail ? Non, car il n'a pas seulement pour but de rechercher quels sont ceux qui ont besoin d'être aidés ; il doit donner une note à chacun. L'élève qui est sûr d'avance de faire une composition exécrable doit se mettre à la besogne comme les autres. Dans le cas favorable où il ne jette pas des coups d'œil furtifs vers la feuille de son voisin, il essaie, en réunissant les pitoyables lambeaux de science restés dans sa mémoire, de faire croire à son professeur qu'il sait quelque chose. Entre deux notes très basses il choisit la moins mauvaise et pour l'obtenir il couvrira autant de lignes que possible de son galimatias malhonnête.

Lorsqu'un écolier est puni d'une mauvaise note pour ses réponses stupides, ceux parmi ses camarades qui n'auraient pas répondu mieux que lui, mais qui ont « la veine » de ne pas être interrogés ce jour-là, lèvent-ils la main pour apprendre au maître qu'ils méritent la même appréciation sévère ? Question candide ! Avoir de la veine ou ne pas en avoir : telle est la question qui pour les écoliers est capitale.

En résumé on fait très tôt comprendre à l'enfant qu'il a intérêt à cacher son ignorance. C'est l'engager à tromper ses maîtres. Trois fois sur quatre il n'hésite pas.

(A propos de tricherie je dois signaler la façon réjouissante dont les écoliers de tout âge préparent leurs examens. Le candidat doit être examiné par un jury compétent par définition, qui appréciera l'état de ses connaissances en termes décisifs. Or, grâce à un entraînement *ad hoc* auquel il se livre durant les semaines qui précèdent le jour de l'épreuve, il se présente devant ses examinateurs *autre qu'il n'est*. Un mois plus tard, le danger passé, il se retrouve dans son état normal, c'est-à-dire qu'il s'est débarrassé de toute l'inutile science dont il s'était orné l'esprit pour « réussir. » Or il est bien clair que si l'examen devait avoir une signification, s'il portait sur le savoir réel des candidats, sur les qualités durables de leur esprit, on ne le ferait pas subir à des jeunes gens qui, depuis deux ou trois mois, assez bien renseignés sur le total des questions qui pourraient leur être posées, se préparent à y répondre d'une manière brillante. En d'autres termes, les examens seraient très diffé-

rents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Et dire que partout on prend des précautions contre les « tricheries » des écoliers !)

Mais l'École dispose d'un moyen plus sûr pour enlever à l'enfant sa sincérité.

Chaque élève, dans le cours de ses études, entend ses divers professeurs traiter les sujets les plus variés, sujets dont il aura lui-même à dire quelques mots lorsqu'on l'interrogera. Ainsi, toutes les semaines, il débite en classe des propositions erronées et d'autres qui sont exactes. *Mais sa conviction n'anime pas d'avantage celles-ci que celles-là.* Seule, parfois, la note qu'il obtient lui permet de reconnaître si ses réponses furent satisfaisantes ou mauvaises. Et, en fait, quelle bonne raison ce gamin a-t-il de situer Pernambouc sur la côte brésilienne plutôt que sur les confins du Sahara, si, depuis deux ou trois mois, il n'a plus entendu parler de cette ville ? Presque toutes les vérités qu'on l'oblige de connaître sont pour lui incontrôlables. Car si ses maîtres lui donnent de mauvaises notes lorsqu'il ne sait pas répéter les phrases qu'il a lues dans ses cahiers, ils tolèrent par contre qu'il énonce des propositions de l'exactitude desquelles il ne sait absolument rien et d'autres dont il ne comprend pas même le sens. Il doit croire ce qu'on lui dit et ne pas l'oublier. A l'école le vrai et le faux n'éveillent pas dans l'enfant des sentiments contraires. Ce qu'il affirme lui est indifférent. Et, parce que son verbiage d'écolier est à peu près sans relation avec ses préoccupations habituelles, avec sa pensée intime, avec sa vie profonde, ses paroles, plus tard, exprimeront rarement ce qu'il aura lui-même vu ou senti. Avec une aisance toujours plus grande il trouvera les phrases neutres qu'on attend de lui comme de chacun. Causez un instant avec ce notaire ou avec ce directeur d'usine. Si vous abordez quelque question générale ne touchant pas de près à leurs petites affaires ils émettront peut-être un avis différent du vôtre et vous aurez un instant l'espoir d'entendre une objection nouvelle à vos idées. Mais si vous défendez votre opinion avec fermeté, ces messieurs deviendront tout de suite conciliants et ils vous laisseront bientôt voir qu'au fond « ils s'en fichent ». Phénomène curieux : en faisant débiter à ses élèves un nombre trop considérable de *vérités*, l'École prépare des hommes enclins au mensonge.

Ce n'est pas dans les moments mêmes où il a quelque chose à dire que l'enfant apprend à bien parler. Ses maîtres ne consi-

dèrent pas seulement son langage comme un moyen d'expression, mais, plutôt, comme une chose intéressante en soi dont il faut faire une étude à part, durant des années, en des moments de la semaine fixés par l'horaire de l'école. Les formes verbales et les règles nombreuses qu'ils croient devoir lui faire connaître, ils les lui enseignent « à l'écart », pour ainsi dire, et à la file. Il les appliquera peut-être un jour.

Donc, nous apprendre à bien parler, ce n'est pas nous faire corriger les mots que nous employons spontanément lorsque nous voulons dire le phénomène qui nous a frappés ou bien nous soulager d'une question obsédante; c'est nous enseigner des expressions toutes faites que l'École garantit conformes à l'usage. Or comme on nous apprend très tôt la langue de nos aînés, nous avons une forte tendance à adopter, avant tout examen, les mêmes catégories qu'eux et à exprimer les mêmes opinions. Tel mot qu'on nous conseille équivaut à un jugement qu'on nous suggère et, cela, sans que rien nous mette en garde contre cette propagande discrète. En nous transmettant telles locutions anciennes on enracine en nous de vieux respects, dont quelques-uns nous fussent demeurés étrangers si l'on s'était simplement appliqué à nous faire connaître les choses et les gens de notre époque.

On pourrait dénaturer assez drôlement ce dernier passage. Je sais fort bien qu'une génération, inévitablement, parle à peu près comme celle qui l'a précédée ; à très peu de chose près, si l'on veut. Mais je prétends que si l'on ne se hâtait pas de donner une forme définitive à la pensée de l'écolier, si, dès les premiers jours, on ne lui présentait pas, en bloc, un vocabulaire tout fait, si on ne lui suggérait pas des comparaisons classiques et des classifications très contestables, si on ne lui proposait pas les fatidiques « sujets de compositions » qui ennuyèrent déjà nos grands-pères, je prétends qu'alors le langage de l'enfant traduirait avec plus de fidélité ce qu'il a réellement senti. — Il y a des maîtres de composition qui, après avoir proposé comme sujet à leurs élèves « un coucher de soleil », ajoutent : « Ne faites pas de phrases : dites simplement ce que vous avez vu ». — Mais l'enfant ne tient pas compte de ce bon conseil; il se méfie. Ce qu'il a vu se résumerait en trois lignes; or il se dit qu'une telle concision lui vaudrait une très mauvaise note. Peut-être même y verrait-on une intention irrévérencieuse. Donc, prudemment, le bon élève se rappelle tant bien que mal des phrases lues parci par-là et, avec effort, il délaie son coucher de soleil en trois ou quatre pages.

Afin qu'ils retiennent la règle concernant la conjonction *ni*,

on fait dire à des gamins de dix ans : « Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. » Tout de suite après ces petits farceurs ajoutent : « Le temps ou la mort sont nos remèdes. » On pourrait habituer l'écolier à la clarté et à la concision dans les moments mêmes où il exprime ses préoccupations véritables ou lorsqu'il raconte l'aventure qui l'a ému. Ici je veux seulement noter ce fait qu'alors il se laisserait plus facilement aussi imprégner par l'atmosphère de son temps. Ignorant les locutions traditionnelles que les écoles d'aujourd'hui enseignent *d'avance*, son esprit serait plus libre. Ayant le droit de ne pas parler des choses qu'il ne connaît pas, le droit de se taire quand il n'a rien à dire, il serait plus sincère.

Vouloir que le peuple qu'on a la mission d'instruire soit un peuple de lettrés, cela est, certes, un noble souci. Mais je ne vois tout de même pas pourquoi les citoyens de tous les pays civilisés seraient tenus, à un âge où des exercices tout différents les sollicitent, de savoir rédiger, conformément aux modèles de l'Ecole, une « lettre à un père absent » ou, encore, une tartine de trois pages sur « le retour des hirondelles », sur « l'amour de la patrie » ou sur « ce qu'on voit dans les yeux de sa mère ». La perspective d'une société où l'on ferait moins de phrases qu'aujourd'hui et où l'on publierait moins de romans « correctement écrits » ne doit pas faire peur. Si tant d'avocats et tant de politiciens peuvent, une heure durant, dire avec chaleur des choses qu'ils ne pensent pas, ils le doivent sans doute en partie à l'éducation qu'ils ont reçue. Quant aux vrais poètes et aux vrais savants, ce n'est pas l'Ecole qui les produit.

Ce qui précède fait déjà comprendre que l'éducation moderne ne saurait donner de la vigueur aux intelligences ; mais il faut insister sur ce point.

A l'école tout est *d'avance* transposé dans le domaine de la phrase. C'est dans un décor invariable et sous une forme toujours la même que l'écolier acquiert les notions les plus diverses. Et par ce fait, *l'attraction universelle, telle anecdote sur le bon saint Louis, la découverte de l'Amérique, le pluriel des noms terminés en « al », la fraternité humaine et la préparation du sodium*, tout a pour lui à peu près la même importance. Lorsqu'il apprend ses leçons il voit tout cela dans le même plan, dans le plan de la page, si l'on peut dire ainsi. Car en dépit des talents, parfois réels, de ses maîtres, l'enfant penché sur son cahier ou sur son livre est incapable de remettre les choses à la vraie place qu'elles occupent dans l'histoire de l'humanité.

L'univers qui lui apparaît alors est sans relief et monotone comme un trop long discours : c'est un monde formel et vide que l'école a fabriqué avec des mots.

A l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans un écolier a déjà subi huit mille leçons environ et le nombre des mots que ses maîtres ont débités devant lui est fabuleux. C'est qu'à l'école on est pressé : il y a tant de choses à apprendre : il y a tant de choses « dont il faut avoir entendu parler » !

Tout pédagogue à qui l'on demandera pourquoi ses pareils répandent avec si peu de discrétion des vérités de tout ordre, répondra qu'en enseignant l'histoire, la littérature, les sciences naturelles et les mathématiques on ne se propose pas avant tout de fixer définitivement dans les mémoires des faits et des noms importants, mais que ces leçons nombreuses doivent donner à l'esprit de l'enfant certaines *qualités* durables. Or, ce malheureux ne voit pas que la quantité inouïe des connaissances que l'écolier doit acquérir empêche absolument celui-ci d'améliorer la qualité de son cerveau. Occupé à écouter ses maîtres et à prendre des notes, le bon élève, en classe, s'interrompt de penser. A la maison il s'efforce d'*apprendre* ce que contiennent ses cahiers et ses livres.

A ce propos il faut dire qu'en dépit de tous les beaux discours qu'on a faits sur la liberté de l'écolier, beaucoup d'enfants, à notre époque, sont encore tenus de savoir répéter *textuellement* les phrases de leurs manuels. En outre, — et cela est également significatif, — beaucoup de maîtres, la plupart « tolèrent » chez leurs élèves cette passivité excessivive. Que de fois j'ai observé des écoliers marmottant, avec la virtuosité d'un curé disant une messe, le paragraphe qu'ils devaient peut-être réciter en classe quelques heures plus tard. Ce bredouillement éducatif, que connaissent sans doute la plupart des parents, prouve bien que je n'exagère pas. Or si l'École voulait vraiment donner à l'enfant l'habitude de la réflexion elle lui demanderait de dire ce qu'il a appris en termes différents, — fussent-ils d'abord gauchement puérils, — de ceux qu'il a trouvés dans ses cours. Ce serait le seul moyen de reconnaître s'il comprend nettement les paroles qu'il prononce. Mais beaucoup de pédagogues apprécient davantage le zèle et la docilité de l'élève que son intelligence. La pensée libre de l'enfant, ce serait l'imprévu, ce serait le désordre.

En somme, l'enfant n'exprime presque jamais sa propre pensée lorsqu'il débite une phrase qu'il a lue dans un livre. En songeant à l'affreux verbiage qu'on exige de lui, on serait tenté de

dire que le *mot* est un instrument pour grandes personnes. C'est la richesse de notre vie mentale qui détermine pour nous le contenu des mots que nous prononçons et de ceux que nous entendons. Pour l'écolier, trop jeune, la plupart des mots qu'il doit savoir prononcer sont vides.

Il arrive parfois qu'en nous faisant découvrir une relation encore insoupçonnée entre deux ordres de phénomènes ou simplement en nous indiquant un seul fait nouveau, on nous émeuve comme si cette révélation devait modifier notre vie. Des jugements portés naguère, mille expériences que nous avons faites se présentent tumultueusement à notre esprit. Nous pressentons qu'un ordre nouveau va s'organiser dans notre pensée et que désormais nous ne considérerons plus les choses du même point de vue. Eh! bien, ce ne sont pas de ces faits émouvants qu'on raconte à l'écolier ; ou, plutôt, lorsqu'on lui enseigne quelque fait qui, pour lui, pourrait être riche en conséquences on passe trop vite au « sujet » suivant pour qu'il éprouve l'ébranlement salutaire dont je parle. On le prive de la brusque vision où lui serait apparu un peu de la merveilleuse beauté du monde. La *vérité* nouvelle qu'on lui enseigne ne pénètre pas jusqu'à son cœur. Elle est pareille aux mille vérités qu'il a déjà apprises et à toutes celles qui suivront.

En d'autres termes on laisse ignorer à l'enfant *ce qui précède la vérité*, la lutte plus ou moins longue et plus ou moins pénible que l'homme soutient contre les choses qu'il veut arriver à connaître, tout ce qui dans cette lutte entrave ses efforts et tout ce qui pourrait l'aider ; on ne lui signale pas la déception inévitable de l'humanité qui croit avoir établi un accord durable entre ses notions anciennes et ses expériences sans cesse renouvelées.

Du point de vue de l'activité humaine l'écolier verrait de l'unité dans l'histoire et dans le monde ; mais son seul devoir est de retenir des propositions monotones et ennuyeuses. Aussi ignore-t-il qu'elles n'ont pas toute la même importance ; il ne sait pas qu'elles diffèrent beaucoup les unes des autres quant à la nature du sentiment qu'elles devraient éveiller en lui. Il ne reconnaît pas dans telle vérité qu'il pourrait énoncer avec la plus sereine certitude une arme qui lui permettrait de convaincre les autres ou de résister à leur argumentation. Telle autre vérité ne s'impose pas avec la même évidence, mais elle est contrôlable, elle a été contrôlée mille fois. Celle-ci, par sa nature même, est des plus contestables ; celle-là, simple hypothèse, a été

vérifiée dans un trop petit nombre de cas et l'on devra sans doute restreindre sa généralité.

D'autre part il est des *vérités* concernant, par exemple, la société future qui n'expriment pas autre chose que les aspirations d'un groupe de nos contemporains. Prophéties d'une réalisation plus ou moins probable, elles sont proclamées avec passion par ceux dont-elles satisfont la sensibilité. Si telle de ces affirmations passionnées peut stimuler notre enthousiasme, sachons reconnaître que c'est notre ardeur seule qui lui donne de la force et n'essayons pas de la justifier en invoquant la Logique universelle. L'affirmation contraire est tout autant fragile ; et il est bon de savoir que ce qu'un savant formule n'est pas toujours le résultat de la Science.

Il est encore de soi-disant vérités qui ne sont que des conventions ou de simples moyens mnémoniques.

Enfin, il en est d'infiniment précieuses qui modifient la conduite et toute l'existence de ceux qui les ont senties. Eh bien toutes ces vérités si dissemblables par leur nature et leur importance ne pénètrent pas à des profondeurs très différentes dans dans la pensée de l'écolier. Pour lui elles expriment indifféremment des résultats qu'il faut connaître pour mériter une note suffisante.

En résumé, l'École ne fait pas comprendre à l'enfant l'évolution universelle; elle lui inculque la croyance en l'immobilité. Tels résultats qu'elle lui enseigne, parce qu'ils ont d'isolé, d'immuable, d'absolu, revêtent en quelque sorte un caractère sacré. Il ne sait pas que la *nécesssité* des choses d'à-présent est purement historique. Et, de la sorte l'éducation qu'il a reçue explique le respect stupide et lâche que l'homme ressent pour l'Actuel.

Lorsqu'on a suggéré à l'écolier quelque but à atteindre, on ne le laisse pas libre d'employer dans ce dessein des moyens d'abord grossiers qu'il perfectionnerait peu à peu. Tout de suite on lui enseigne une méthode perfectionnée qu'il applique sans la comprendre. Ce n'est pas lui qui dirige sa besogne; il est un manœuvre qui obéit aveuglément à des ordres supérieurs. Ceux qui l'éduquent réduisent ainsi à zéro le rôle de sa volonté. A ce propos, je veux noter encore ce fait qu'on donne aux écoliers — aux jeunes filles surtout — tant d'ordres et tant de recommandations qu'ils en arrivent à ne plus oser faire que ce qui est expressément permis. Ainsi que je l'ai constaté bien des fois, lorsque, sous la surveillance du maître, les élèves rédigent une composition en classe, il en est qui, voulant sécher la page qu'ils vien-

nent d'achever, lèvent la main et demandent respectueusement : « — Monsieur, puis-je prendre un papier-buvard dans mon pupitre ? » On les soupçonne si fréquemment de tricherie que des jeunes gens de seize ans, même dans ce cas extrême, n'osent pas agir sans une autorisation spéciale.

Durant les sept ou huit ans qu'il passe à l'école, l'enfant n'apprend pas à se connaître. On ne lui donne pas l'occasion de dépenser son activité dans des directions variées ; on ne lui révèle pas ses propres forces. Aussi ignore-t-il le plus souvent ce qu'il serait capable de faire avec facilité et avec plaisir ; il ne sait pas que dans telle direction il ferait des progrès rapides et que dans tel domaine il rencontrera des difficultés peut-être insurmontables et de l'ennui ; il ne connaît ni ses goûts ni ses aptitudes. Il sera peut-être capable de pérorer un quart d'heure sur les différentes formes de l'activité humaine ; mais, le jour où il se demandera : « Que vais-je devenir ? » il hésitera avec indifférence entre la profession de médecin et celle d'avocat, cependant que tel de ses camarades, moins fortuné que lui, se fera bureaucrate sans savoir qu'il eût pu devenir un ébéniste très habile.

En définitive l'École a sur l'enfant une influence profonde : elle le fatigue physiquement et moralement. Elle le fatigue parce qu'elle cultive en lui une faculté unique : celle de composer ou simplement de retenir des *phrases*. S'il est un « bon élève » il contractera peut-être pour toujours l'habitude des « définitions » et des « énoncés satisfaisants ». Les livres, les gens et les peuples qu'il connaît, comme d'ailleurs ceux qu'il ne connaît pas, tout sera pour lui prétexte à formules. Il résumera en quelques mots définitifs tout ce qui arrêtera son attention. Il le fera parfois d'une manière piquante ; mais cette habileté ne suffira pas pour faire de lui un homme. Sa manie ternira pour lui la beauté du monde. Réduire les choses et les êtres à des mots, c'est le plus souvent les réduire à rien.

N'ayant pas vécu en contact avec la nature, l'écolier ne soupçonnera pas, plus tard, la joie qu'il aurait à l'étudier. Ayant trop longtemps connu l'inaction et l'ennui, il ne saura pas aimer et agir. Il énoncera sans peine de nobles règles de vie, mais il sera sans vitalité. A vingt ans, l'intelligence pauvre et le cœur vide, au lieu de s'enthousiasmer pour quelque belle illusion, il démontrera *par un raisonnement* la vanité de tout.

J'imagine que certains lecteurs m'interrompraient volontiers pour me dire que j'exagère et que l'influence de l'École n'est pas aussi pernicieuse que je veux bien l'affirmer. Le fait est que, s'il faut en croire les résultats de l'enquête faite par *La revue blanche* (numéro du 1er juin 1902), bien des personnes en dépit de l'éducation qu'elles ont reçue conservent une intelligence remarquable et une rare originalité d'esprit. Mais ce qu'affirment beaucoup de ceux qui ont répondu à l'enquête en question, c'est que les innombrables leçons reçues jadis ont eu sur eux une influence à peu près nulle.

Or si l'on considère que ces leçons se comptent par milliers, qu'elles n'ont eu, pour ceux auxquels elles s'adressaient, ni bons ni mauvais effets, on peut sans aucune exagération déclarer que ce résultat est mince. Oui, il y a des écoliers qui ne sont pas influencés par ce qui se dit en classe ; ce sont des paresseux, des élèves distraits, des cancres. Leur esprit est constamment ailleurs ; et pendant que le maître résout au tableau noir une équation du second degré, ils se demandent peut-être comment ils termineront le sonnet destiné à la Dame de leurs rêves. Mais, si ces écoliers conservent sur la plupart des sujets du programme une bienheureuse ignorance, il n'en est pas moins vrai qu'à l'école ils s'ennuient. Durant des années, plusieurs heures par jour, ils ne sont occupés qu'à *attendre la fin de la leçon*. Il est difficile d'admettre qu'une telle éducation puisse être sans influence sur eux. L'École, certainement, diminue leur joie ; elle leur vole une partie considérable de leur jeunesse ; car tout ce temps perdu durant lequel elle les oblige à l'inaction, ils auraient pu le consacrer à vagabonder dans la nature, à s'émerveiller, à vivre. Et ainsi, quand les effets de l'éducation moderne paraissent nuls, ils n'en sont pas moins détestables.

Ce n'est pas le moment d'indiquer ce que pourrait être une éducation bienfaisante. Mais, si l'on écarte cette hypothèse que l'École, consciente de son œuvre, s'applique à rendre les esprits respectueux, on peut se demander en quoi consiste la faute essentielle des éducateurs modernes ; et c'est sur ce point que je voudrais revenir encore une fois.

Le pédagogue d'aujourd'hui souligne plus fortement et plus fréquemment la différence qu'il y a entre les gens instruits et les autres que celle qui sépare les êtres sains des malades, les intelligents des imbéciles, ou encore les lâches des courageux. Cette pitoyable religion du Savoir suffirait pour expliquer la plupart sinon la totalité des erreurs de l'École.

En effet, si des écoliers de neuf ou dix ans ne peuvent pas consacrer chaque jour deux ou trois heures à des jeux, à des exercices physiques, ou à des travaux manuels, c'est que, dira-t-on, la tâche du maître est longue et le temps est court. Si, à l'École, l'enfant doit presque sans cesse, et cela durant des années, rester assis et inactif avec le devoir constant d'écouter, c'est que l'on s'imagine qu'avant toutes choses il faut fixer dans sa mémoire un très grand nombre de vérités. C'est pour la même raison que l'on fait abstraction de ses goûts et de ses aptitudes : tout le monde doit savoir que saint Louis rendait la justice sous un chêne, que Pékin est en Chine et que le mot *attraper* s'écrit avec un seul p. La même raison expliquerait aussi que les écoliers dès leur huitième année s'instruisent dans une salle monotone sous la direction d'un spécialiste muni de l'érudition réglementaire, plutôt que de vagabonder d'abord longtemps parmi les êtres et les choses en compagnie d'un enthousiaste qui n'aurait d'autre désir que de leur faire aimer l'activité et la vie. Et c'est encore parce que la dose de science fixée par les programmes est jugée indispensable pour tout homme d'aujourd'hui, c'est parce que cette dose est obligatoire, que les maîtres doivent consacrer presque autant de temps à interroger leurs élèves *dans le seul but de savoir quelles notes ceux-ci méritent* qu'à augmenter effectivement leur savoir, qu'à fortifier leur intelligence. Enfin c'est parce qu'à l'École on est pressé que l'enfant passe d'ordinaire d'un sujet à un autre avant d'avoir acquis, sur le premier, des idées nettes, avant qu'il ait pu soupçonner la beauté qu'il y a dans les choses dont on l'entretient et sans jamais comprendre la signification générale que donne à tout fait d'histoire ou de science la destinée de l'homme sur la terre. Savoir ! Pour la plupart des gens, redisons-le, ce mot signifie tout simplement : *savoir r'péter*.

Eh bien, parmi les innombrables vérités qu'on enseigne à l'enfant il n'en est presque aucune qui puisse, par ce seul fait qu'il l'aura retenue et qu'il saura, cas échéant, l'énoncer à son tour, acquérir pour lui une valeur réelle. Les écoliers apprennent à lire, à écrire et à effectuer quelques calculs simples, ce qui est bon, sans doute, à tous égards. Mais en outre leurs maîtres consacrent des milliers d'heures à les munir d'une érudition absolument vaine. Elle est vaine parce qu'elle est superficielle; c'est un mince vernis que le temps effacera bientôt.

Que l'École consente à ne plus instruire ses élèves jusqu'à l'écœurement; qu'elle mette au rancart son stock formidable d'empereurs, de capitales, d'échinodermes, de guerriers illustres,

de règles grammaticales, de lois physiques, de grands écrivains, de théorèmes et de sulfocarbonates.

A cette condition seulement les écoliers auront le temps de vivre, de jouir de leur jeunesse, d'admirer, de questionner et d'apprendre à connaître la nature et l'œuvre des hommes.

Plutôt que d'accroître dès les premières années l'érudition de l'enfant, que l'École développe autant que possible ses aptitudes. Nos aptitudes sont en quelque sorte pour nous de la science à l'état potentiel. Quand nous les exerçons quelque chose de durable s'organise au fond de notre être. En habituant l'écolier à s'exprimer avec clarté et précision ; en le stimulant, pendant des années, à découvrir de petites différences et de profondes analogies ; en l'accoutumant à distinguer les paroles qu'il comprend nettement de celles qu'il ne comprend guère; en lui faisant comprendre dans quels cas il peut affirmer ou s'affirmer et dans quels cas il doit dire : « Je ne sais pas »; en l'exerçant aussi à reconnaître ce qu'il y a d'insuffisant dans certaines argumentations ; en lui donnant le goût, le besoin de l'activité; en fortifiant ses muscles; en développant l'adresse de ses doigts par de fréquents travaux manuels, on accroît d'une manière définitive sa *puissance*, on embellit toute sa vie. En poursuivant ce but, l'École serait sûre de ne pas compromettre l'avenir de ses élèves qui reste pour elle absolument indéterminé.

Sans doute la plupart de ceux-ci seraient ensuite dans l'obligation de se « spécialiser ». Mais ayant été chargés d'énergie et d'enthousiasme durant leurs premières années, ils sauraient résister à la déformation qui menace tous ceux qui par une besogne invariable et monotone doivent gagner leur pain de chaque jour.

L'éducation moderne, comme nous l'avons vu, diffère de celle-là. Le pédagogue actuel, comme celui d'autrefois, a la défiance de la vie pour tout ce qu'elle a de spontané et d'imprévu. Les élèves qu'il a formés ont la mémoire enrichie de procédés commodes et de vérités salutaires; ils n'ont pas connu l'effort de penser; ils possèdent la réponse à mille questions qu'ils ne se sont jamais posées. A l'école, l'enfant perd peu à peu sa confiance en lui-même, car, sans cesse, on lui a reproché ses imperfections, on a toujours laissé ses forces inactives, on a constamment contrarié ses vraies tendances et ses vrais besoins. A l'avenir il attendra des autres, de quelque autorité humaine ou divine, la vérité ou le bonheur. Il a fait en classe l'apprentissage de la docilité.

Sans doute ceux qui l'ont préparé à la vie ont voulu lui donner le recueil complet des « recettes pour se tirer d'affaire » ; mais ils n'ont pas prévu tous les cas. Et, le jour où le mécontent aurait besoin d'initiative et d'audace, il reste inerte : de son être diminué rien ne jaillit.

L'École ne veut pas que l'enfant soit, simplement, l'enfant ; elle veut qu'il parle le jargon du spécialiste et elle en fait la caricature de l'homme. De même que de pauvres petits êtres de neuf ou dix ans apprennent au collège l'ignoble parodie de l'amour, les écoliers apprennent en classe l'affreuse parodie de la pensée. Durant des milliers d'heures l'enfant reste tranquille pour ne pas être puni ; pour mériter son diplôme il apprend un tas de choses ennuyeuses ; et, constamment, au lieu d'exercer ses propres forces, il retient ce que les autres ont fait et ce qu'ils ont dit. Si, de la sorte, l'éducateur moderne ne peut préparer des générations d'enthousiastes, il forme par contre d'excellents *employés* qui jusqu'au bout sauront faire leur devoir. Mais le sentiment du devoir ne sera pas, en eux, une force qui maintiendra droite leur attitude ; il se confondra toujours avec la crainte de désobéir. Sans élans, sans ardeur, sans vie, on les fera facilement s'incliner devant l'Autorité.

H. Roorda van Eysinga.

Points de Vue

LE PISTON

Le soir, parfois, grandes ouvertes les fenêtres,
On laisse entrer l'Eté qui s'étire et qui, las,
Dans la chambre éparpille une odeur de lilas
Et des chuchotements de hêtres.

Sûr, quelque part, s'enjolivant de falbalas,
Il se concerte d'invisibles Dalilas,
De qui s'augmente encor l'inquiétude d'être.

On se donne à la nuit charmante d'être là,
Pacifique et pacifiante, bleu holà,
Trêve, répit, repos, douce à qui s'isola,
Douce d'être venue et d'être venue ample,
Si calme que sa paix bleue éploie un exemple;

Et c'est un trouble, un grand émoi contagieux,
Où frissonne le vieux frisson religieux.

C'est alors, déroulant ses guirlandes cuivrées,
Que, parfois, un piston festonne allègrement,
Familier, le travail de ses gammes ouvrées.

Et ce n'est qu'un piston en fleur, mais c'est charmant!

Aimer le piston, ô mystère!
Le faire chanter sur la terre
Et, s'il vous fait défaut, se taire!
Y verser son cœur sédentaire,
Y vibrer son mal solitaire,
Y sonner son rêve adultère,

Éperdument et dans le ton !
O saluer le soir d'allegros militaires
Enlevés à la pointe altière du piston !

LA ROSACE

Ce plafond ne saura jamais combien m'agace
Le défi sourd de sa rosace,
Bêtement, identiquement épanouie,
Comme une grosse morne face réjouie
Où tous les traits feraient des matchs de symétrie.

Ah ! qu'elle m'empâta, cette pâtisserie,
Depuis toujours ! et que, de ses ronds, jour et nuit,
Il bruine sur moi de la poudre d'ennui !

Elle fait sourdre au cœur blessé qu'elle écornifle
Des désirs fougueux de mornifles,
Une fureur de battre, à tour de bras, jusqu'au délire :
On se sent comme une fringale d'aplatir,
D'amortir et d'anéantir.
O en sortir !

Et cependant que de dégoûts elle m'abreuve
Sans pitié pour une âme exercée et meurtrie,
Elle arrondit comme une épreuve
Sa féroce géométrie.
Faisant soi-même sur soi-même avec furie
Infiniment sa propre preuve !

Et j'assiste impuissant à ce calcul glacé,
Éternel, par les mêmes chiffres ressassé,
Dans ce blanc par ce blanc, crème sur cette crème,
A ce se résolvant sans relâche problème,
Hallucinant et lancinant.

Si je lève les yeux, je vois, m'assassinant
De son sourire numérique et symétrique,
Stalactite pythagorienne de l'espace,
La rosace —
Tragique, inexorable et trigonométrique.

VOITURES

Urbaines, Camilles, voitures,
Fiacres d'hiver, fiacres d'été,
Combien, combien en vérité
Vous doivent nos progénitures !

Sans vous, sans l'opportunité de vos coussins
Où naissent et souvent meurent nos flirts succincts
Moins de bras puérils connaîtraient vos étoiles,
Vaccins !

Dissimulez-vous donc sous les robes de toiles
Ou de laines, petits, oblongs, dodus, doux, seins
Vous incitez, furtifs, les messieurs aux larcins,
Cloches rondes qu'un point plus vivace incendie,
Qui sonnez les muets tocsins
De vos personnels incendies !

Et, disons-le, avec au cœur des gratitudes,
Quelques, parmi les citadins
Badins,
Se sont fait une agréable habitude,
Dès qu'en un fiacre anonyme ils se sont inclus,
D'égarer leur langueur et leurs doigts dissolus
Le long de ces petits talus
Élus,
Non loin desquels, quand Belzébuth nous belzébuche
Se sournoise un fossé tapi pour la culbute.
Et, quand on a bien culbuté...

Urbaines, Camilles, voitures,
Fiacres d'hiver, fiacres d'été,
Combien, combien en vérité
Vous doivent nos progénitures

Fiacres âgés qui sur les dalles
Des grand's villes roulez vos tranquilles scandales,
Métronomiques, processifs,
Ou tournez dans les bois suburbains, subversifs
En méandres savants et tortueux dédales
Sous la protection des gros cochers pensifs!

UN MATIN DE NEIGE

Rien n'est en somme ridicule
Plus que cet amas de fécule.
Cette farine fantasma-
gorique étale son plasma
Avec un aplomb qui recule
Les limites du ridicule.
Il fait blanc jusqu'à Panama ;
C'est un, mais oui, panorama.

Cela luit, chatoie et se joue
Et fait la fête et fait la roue,
Scintille, incandesce, s'ébroue
Sans le moindre émoi d'être boue
Tout à l'heure, vase et gadoue.

La neige ne croit pas à la métempsycose.
L'inconscience est une belle chose !

Alors vous revient la romance
La romance dont on serina votre enfance.
Elle est exquise de démence,
Cette romance où triomphait la jeune Hermance.
On sait comment cela commence
Mais cela ne finit jamais; ça recommence ;
Et ce, je crois, caractérise la romance,
Genre, ne trichons pas, immense.
Voyons ce que dit la romance.
Elle dit,
Pardi !
« C'est la neige,
Au blanc cortège ! »

O blanc cortège de la neige,
Que le ciel clément te protège !
Car, te le dirai-je, cortège,
Bien qu'ayant appris le solfège
Et d'autres choses au collège,
Je n'ai pas l'heureux privilège,
Cortège, et tu m'en vois tout triste,
De savoir en quoi tu consistes.
Ah ! Seigneur, mets-moi sur la piste
Sur la piste de ce cortège,
Qui, blanc, accompagne la neige

LE SECOND LIT

Le doux monsieur dit à la dame,
Sa femme,
Après s'être ébroué parmi le drap au fil
Subtil,
Tel Laurent le saint sur son gril :
« Sous prétexte, ô très chère femme
Qu'un beau jour je vous fis cadeau
De mon âme,
Devant du neuvième le maire
Et votre respectable mère,
Il faut que nous fassions dodo
Côte à côte
De l'une à l'autre Pentecôte
Et co-ronflions, mi, sol, do.
Voyons ! Sont-ce pas là des mœurs attentatoires ?
Dites ! connaissez-vous pire us ?
Amour, je crains que tes victoires
Ne soient toutes à la Pyrrhus.

Sans doute en de charmants desseins
Et de minutieux dessins
Il advient que, sans crier gare,
Mes doigts, lents tantôt ou succincts,
Malicieusement s'égarent
En des chemins aventureux
Et que leurs expertes papilles

Grappillent quand elles ne pillent
Ces fruits secrets et savoureux
Dont tiennent espalier les filles.
Mais ce n'est pas une raison
Pour que, semaine sur semaine,
En cette posture inhumaine
Nous soyons toison sur toison.
Nous gâterons toutes nos joies
A force de mêler nos soies.
Croyez-moi, n'en abusons pas.
Il faut qu'appâtent des appas.
Sinon, pauvres, qu'ils sont à plaindre !
Ah ! nous serons bien avancés
Lorsque nous en aurons assez
Et que je ne pourrai plus feindre !

Aussi, bien que ce soir vous fleuriez toute l'ambre
Et que vos cheveux soient épais,
Faites-moi le plaisir d'aller dans l'autre chambre
Et me laissez dormir en paix. »

ROMAIN COOLUS

Le Père Perdrix [1]

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV (*fin*)

Ils vécurent deux à deux. On le connut bien vite dans la maison à cause de ses gros sabots qui battaient l'escalier, qui réveillaient les murs et illustraient chacun de ses pas d'un bruit guerrier comme si sa vie canonnait les heures. Jean travaillait de neuf heures et demie à cinq heures et demie, dans une compagnie de chemins de fer, comme dessinateur à cent francs par mois et il y avait du changement depuis les temps qu'il appelait « les temps de Jean gousset d'or ». Le Vieux faisait le café au lait le matin, mais il se laissa prier longtemps parce que la soupe remplit mieux le ventre et ne coûte pas plus cher que l'eau et le pain, et il lui sembla dépenser en fumée le bon argent pesant qui doit caler les ventres. Il s'annonçait aux endormis depuis sept heures, heurtait toute chose et faisait résonner le petit jour à grands coups de pied. Quelqu'un s'en plaignait, mais il sut leur répondre : « Eh bien, bon Dieu, s'il ne faut pas que tout le monde vive ! » A midi, le repas comprenait dix sous de veau piqué, quatre sous de pommes de terre frites et trois à quatre sous de fromage. Le Vieux achetait cela dans les petites rues d'à côté, surveillait les balances et donna une fois, chez la charcutière, son coup de pouce sur un plateau en disant : « Faut faire le compte. » Les premiers temps il s'aventurait difficilement, regardait les coins de rues : Bon, c'est à gauche, que j'ai tourné, — gardait ses remarques, plantait des jalons, les considérait parfois avec un certain doute sur le chemin du retour et pensait : Pourvu que je

(1) Voir *La revue blanche* depuis le 1er mai 1902

retrouve la maison ! Il n'arrivait pas à retenir son adresse : « C'est quai... Quai de... Comment que tu l'appelles ? » Enfin il n'y avait que demi-mal puisqu'il se souvenait du numéro. Il découvrit, un jour, de gros quartiers d'un fromage dit « fromage de Bourgogne » qui ne coûtaient que trois sous et comptait là-dessus pour baser leurs repas ; mais à l'usage, voilà que le goût de la chose n'étouffait pas le goût du pain sec et que chacun eût mangé son quartier comme un quartier de plâtre. Jean voulait continuer sa folie, le soir, avec de la viande, mais le Vieux prit sous son bonnet de faire de la soupe, et puisqu'il paraît que la vie de Paris fatigue les nerfs, il fit la soupe un peu plus épaisse. Ils s'en enfilaient chacun une platée, et le Vieux : « Ah ! on les tiendra bien, les nerfs. »

L'après-midi était drôle à côté du poêle plein de charbon. Il s'asseyait, écartait les jambes, abaissait son dos, saisissait le crochet et grattait autour de lui les plus petites rainures du plancher. C'étaient des moments avec une sorte de silence, où tous les petits ménages étaient à leurs métiers, les femmes de la couture et les hommes du bâtiment, et où le bruit de la pelle dans la caisse à charbon râclait davantage les vieilles idées d'économie et rappelait le bois des provinces qui ronfle et vous chauffe à bon compte. Il brûlait des quinze sous par jour : c'était pire que la fumée du tabac et il pensait qu'il eût mieux valu avoir le courage de rester au lit tout l'hiver pour garder sa chaleur dans les draps. Il répétait ses comptes : six sous de café au lait, vingt-deux ou vingt-trois sous de déjeûner et une dizaine de sous de souper, sans compter le blanchissage, n'arrivait pas à vivre pour cent francs et bâtissait des projets fous, comme d'aller lui-même au lavoir. Il aurait pu se promener et bayer aux devantures, mais il ne savait pas lire, avait peur de se perdre et ne voulait pas faire devant la maison les quatre chemins d'un pont à l'autre, par peur du ridicule et du vent froid des bords de la Seine. Il en vit encore bien long par ces soirées d'hiver, accepta les deux premiers mois où les trois cents francs de la grosse bourse paraient aux besoins, mais il était dur de les condamner à partir et de ne pas conserver les bonnes choses, en réserve, dans un coin où l'âme s'assied et ferme

les yeux. Il pensait aux mois qui suivraient, marchait, se campait dans les temps et restait avec deux mois en plus, dans la grande misère déjà, auprès d'un pauvre enfant qui ouvrirait son bec et qu'il fallait nourrir à cause de sa simplicité.

Mais, lorsque Jean rentrait, vers six heures, toute chose se taisait, la prévoyance même bornait sa voix et l'on sentait que pour celui-là, il fallait réduire le devoir afin de lui conserver l'innocence. On les prenait pour le petit-fils et le grand-père. Ils riaient, se regardaient en face, considéraient chacun des deux mots et leurs tendresses appuyaient l'une et l'autre.

Jean lisait assez longtemps et brûlait du pétrole, le Vieux se couchait et dormait tout d'abord jusqu'à minuit, après quoi son âme veillait dans la chambre. Il s'étendait sur le dos, gardait les yeux ouverts et ses idées sortaient tout droit du volcan. Il se fût levé, sans le charbon, et, à condition de rester pieds nus, il eût passé la nuit mieux à son aise, assis, prêt à marcher, à se défendre, car il craignait des choses. Il se levait de bonne heure : Tant pis ! et lorsqu'il allumait le poêle, se reprochait sa débauche et pensait à deux sous.

Une après-midi, comme d'habitude, la chambre était petite, le charbon du poêle se tassait par couches, avec des démangeaisons de s'éteindre, et le jeu du crochet seul pouvait le ramener à bien. Le Vieux le grattait. Tout à coup, il se produisit dans sa tête une sorte d'éboulement comme si les idées de sa vie dans la chambre s'écroulaient en tas, et dans le vide produit surgit soudain la voix qu'il n'avait pas encore entendue et qui criait : Paris ! Les idées naissent ainsi, que l'on couve, et qui n'ont pas voulu naître malgré tous les dehors. Alors ce furent soixante-huit années de village qui venaient parmi la terre nouvelle avec de gros sabots blancs, s'arrêtaient une bonne fois et craignaient tout au monde, hors les soixante-huit années passées. Elles s'arrêtèrent, s'appuyèrent à la dernière borne et dirent : « De tout cela, il n'est rien que nous ayons souhaité qu'un peu de paix entre les murailles d'une maison. » Et l'Ange qui s'était précipité sur elles les avait portées aux sept enfers de Dieu, confondues de vacarmes, épouvantées de visions et

traînant leurs calmes histoires sur le fonds blanc desquelles tout marquant à grands traits rouges. Paris ! Cela formait une appréhension circulaire, cent mille pensées qui n'osaient jaillir et touchaient autour d'elles d'un tout petit doigté de vieux les jours à venir, car le malheur grandit de toutes les espérances. Une fois, une voiture le rasait, une autre fois on lui rendait une pièce fausse, il y avait un tiroir enfoncé de la commode qu'ils ne purent ouvrir huit jours durant, le poêle ne savait ni chauffer la soupe ni gouverner son feu et le jour de la fenêtre par certains ciels bas se taisait aux vitres et mourait en tirant la langue.

On a beaucoup parlé de l'arrivée du jeune homme à Paris, qui monte sur la colline au matin, coudoyé par deux millions d'espérances, regarde à ses pieds le heurt de toutes les civilisations de France, le domine et sourit au massacre comme un capitaine de vingt ans. On a chanté les premiers pas du jeune étalon qui se rue sur cette maîtresse, la serre à pleins membres et jette le cri d'un créateur lançant un monde. On a dit l'espace autour du cœur, où vont des sentiments qu'on n'avait pas connus, et l'on a dit aussi la première conquête qui s'ajoute à vous-même et passe au sang comme une force encore.

C'était bien pire : il n'osait pas même remuer les jambes. Là-bas, il avait du moins la caisse au bois, l'armoire, un placard, une glace dont il ne se servait pas, mais qui pendait au mur comme un mobilier dépassant les besoins et il avait encore le grenier, la forge éteinte, la cour, cinq ou six lapins dont il flattait la tête et qui rabattaient les oreilles, et cet ensemble d'une vie déjà longue où chaque jour porte l'empreinte du jour passé et rattache l'âme humaine à sa maison. Il sentait les pas qu'il eût pu faire, celui-ci puis celui-là, dans la rue, auprès du banc, la possibilité des routes avec la brouette à fumier et les journées des journaliers au commencement de l'automne alors qu'ils faisaient halte au milieu d'un coup de pelle pour respirer cet air des campagnes qui semble s'arrêter au niveau des fronts. Il y avait aussi tous les hommes qu'on connaît, qui disent leur mot et auprès desquels l'esprit s'arrête et respire une pensée qu'il expérimenta pendant soixante ans. La paix et la vie

voisinaient sans hâte, ayant le temps pour elles, et l'on savait tout ce qu'il fallait savoir des vérités du travail et de celles de la mort. Qu'il avait été bête ! Un mot, un tour de langue n'est pas un déshonneur et pour cela il rentrait au bureau de bienfaisance, marchait comme il avait marché et pouvait dire en regardant ses voisins : La vie humaine consiste en ces pas toujours égaux qui vont de la huche au lit et ceux-là, pareils à moi-même, mourront un jour, ayant connu le bonheur. Les hommes sont moins mauvais qu'on ne se le figure, et vivre est aussi simple que six mots : Voulez-vous me donner à manger ?

Jean arrivait, portant aux plis de ses vêtements un peu de ce qui souffle là-bas, et rien que parce qu'il sortait son âme était différente, sa vie éloignée.

— Eh bien, mon ami ! Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ?

Il avait un peu de curiosité et une sorte de crainte, maintenant, qu'il ne rejetait que lorsque Jean parlait de ses jours cachés dans des bureaux semblables à des parallélipipèdes creux.

Trois mois après leur arrivée vint le jour où il fallut compter. Pour le Premier de l'An, Jean commit une faute : les enfants s'imaginent qu'on peut sortir les pièces d'or de son cœur. Il garda vingt francs de son mois en disant : « Hé hé ! Je veux faire le jeune homme ». Et ne s'avisa-t-il pas d'acheter une paire de souliers lacés qu'il prit le matin au bureau de l'hôtel : Voilà vos étrennes, Monsieur ! Le Vieux défit le paquet et dit : « Tu as eu tort, mon ami, de dépenser ton argent. Vois donc, une paire de sabots aurait fait le même effet. Ou, si tu voulais absolument m'offrir quelque chose, tu n'aurais eu qu'à acheter un cigare de deux sous. » Il se trouva même qu'aucune paire de souliers n'allait à ces pieds-là parce qu'ils avaient acquis une délicatesse de telle sorte que les gros sabots seuls ne la blessaient pas. Il y a l'habitude des coussins de bois dur. Ce furent précisément ces vingt francs qui manquèrent à chaque fin de mois. Les trois cents francs étaient à bout et le Vieux pensa : Sans les souliers il n'y aurait pas eu à se préoccuper de la chambre.

Les aventures suivantes furent précipitées et chaque jour emportait un peu de la pile de gros sous. On se figure, là-bas, où l'on a un champ de pommes de terre derrière sa maison que cent francs comportent toutes les satisfactions du ventre et l'on en parle avec cette ignorance empâtée qui se nourrit des légumes de son jardin. Il lutta tout un mois, supprima le café au lait du matin, le veau piqué de midi, cuisina des potées de haricots où la cuiller se plantait comme un piquet dans la terre épaisse et donna à la soupe du soir un tel agrément de pain qu'elle se collait à l'estomac et le bourrait jusqu'à la garde. Il se condamnait lui-même, jamais rassasié, vieux gueulard, et grondait son appétit avec une colère d'homme insulté. Le poêle mangeait tout l'argent et, deux jours avant la paye de janvier, ils eurent du pain sec à tous les repas. Il s'essaya, un soir qu'il faisait moins froid, à laisser le feu mourir, mais au bout d'une heure le froid le prit par les pieds et les genoux, si bien qu'il se sentait devenir raide. Il fallut dépenser du papier et du bois pour le rallumer et c'est alors qu'il se traita de vieille bête parce qu'il n'aurait eu qu'à s'entortiller les jambes dans une couverture.

Jean ne s'apercevait de rien, chaque soir, lorsqu'il tournait la clé dans la serrure et qu'il rentrait mince. Il mangeait n'importe quoi, riait doucement, l'on eût dit que son estomac ne lui servait pas et qu'il jouissait des choses en ouvrant les yeux. Il possédait au cœur une source qui sortait avec des sentiments bleus et le baignait lui-même, son front était comme un pays avec coteaux et vallons. Le Vieux lui tint son discours, un soir, après la soupe, au temps de ses réflexions :

— Tu es trop bon, mon pauvre enfant : c'est comme ça que je te vois. Tu es si bon que personne n'aura peur de te faire de la peine. J'ai connu les méchants. On s'approchait d'eux comme les moutons d'un buisson d'épines et c'est pourquoi les méchants fileront la laine que tu portes. Tu as accepté des choses. Dame ! jamais personne ne les avait acceptées avant toi et tu l'as fait sans manières comme le Bon Dieu. Je me demande, puisque je dois partir un jour, si tu ne prendras pas d'autres malheurs à ton compte. Mais,

penses-y bien, que si on t'a donné des ongles... Et puis quoi dire ? Tu as peur de respirer, crainte que ça gêne je ne sais pas quoi : une ombre...

C'est ainsi que Jean, plus tard, se rappela ses paroles. Il riait, ce jour-là : il lui manquait les deux canines de la mâchoire supérieure. Il répondit :

— Puisque tu es ma bonne d'enfant...

Il sortit un soir des premiers jours de février, peut-être dix minutes avant six heures. Jusqu'au dernier moment il avait voulu rester dans la chambre afin de se débattre encore et de boire jusqu'au bout sa dernière goutte. Il entra au bureau de l'hôtel, déposa la clé et dit.

— Vous direz au petit qu'il ne faut pas qu'il s'inquiète.

C'était sa première sortie dans Paris. Il traversa un pont, se gara des voitures et ne fut rassuré qu'en marchant sur le trottoir du quai. Les becs de gaz allumés, les magasins de l'autre trottoir, les boutiques des marchands de vin surtout formaient un assemblage de Paris et contenaient l'homme entre leurs rangées. De grands tramways passaient en suivant les courbes de la voie avec une force qui sentait la civilisation des villes et faisaient jaillir de chaque côté le monde des fiacres comme un bateau qui coupe un fleuve. Les cris des cornes se répandaient, les pavés projetaient des roues, des appels montaient par dessus mille voix humaines et faisaient courir quelqu'un, des sauts de pantins se mêlaient à des manœuvres de voitures et par delà les maisons on entendait quelque chose dans des rues et des rues qui semblait rugir à pleine gueule comme une bête heurtée. La vie sortait des pierres, le pullulement d'un peuple de fourmis bordait des cases rectangulaires et s'en allait là-bas, à l'horizon où le ciel brûlait comme une forge. Il buttait à des bandes de trois ou quatre passants et ne comprenait pas que l'on allât de front et que l'on tînt sa conversation dans des rues où marcher est un travail. L'un de ceux-là demanda : « Où que te voilà parti, dégourdi ? » Il se détourna pour répondre : Espèce d'insolent ! et vit leurs rires. Il se sentit insulté, ballotté, et son feu s'éteignant, le pas de ses sabots sonna

par dessus les bruits et martela sa tête jusqu'au bout. Il était ridicule avec sa blouse et ses lunettes. Des gosses gueulaient : « Hé ! là-bas, M'sieu le maire ! » et il était loin d'eux, dans une petite ville de soixante-huit ans, avec trois mille âmes, la traînait à sa suite et tirait doucement parce qu'elle comptait sur lui. Le bonheur finissait là, la vie devenait de la lâcheté, la vie devenait le pain des autres. Il s'arrêtait parfois, ainsi qu'un chien qui cherche, choisissait son endroit et rencontrait cinq ou six endroits. Il n'allait pas vite et ruminait ses dernières réflexions avec un sentiment qui lui faisait du bien comme de les manger. A la hauteur du pont de l'Alma, il donna un dernier coup d'œil, trouva qu'il avait été assez loin et fit demi-tour. Le temps était humide, on devait s'enrhumer facilement sur les bords de la Seine. Il rentra dans un quartier de lumière près du pont de la Concorde, mais, comme il marchait encore, un bon silence des arbres tomba, vers huit heures. D'ailleurs il n'osait plus regarder du côté de l'eau. Ah ! je sais comment elle est faite. Il eut envie de demander sa route à un passant, quitte à ne pas la suivre, mais il ne pouvait pas se rappeler le nom du quai. Il eut envie de s'asseoir sur un banc pour se reposer et il eut encore envie de marcher vite parce qu'il était las. Tout à coup il aperçut un petit jardin et bien au-dessus, sur le pont, la statue d'un homme à cheval. Il aperçut cela tout à fait par hasard : il était au Pont-Neuf. Il s'y dirigea, tourna Henri IV et, par une espèce d'entrée, descendit l'escalier, longea le square. La fatigue le pressait, appuyait à sa nuque cinq doigts et le poussait sans surprise : Allons, vieux compagnon ! Il y avait une grosse boucle en fer pour amarrer les bateaux, il s'approcha du bord, ne la vit pas, butta, et puisqu'il était en train, donna un coup à droite et tomba tout simplement, sans même l'avoir fait exprès, dans la bonne Seine qui passe à Paris et où il voulait se faire choir.

Les mariniers qui le pêchèrent le lendemain, dirent :

— En voilà un qui voulait y voir clair. Il n'a pas posé ses lunettes.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

FIN

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Deux ministres en Angleterre. — Lord Salisbury vient de quitter le pouvoir suprême; son neveu, M. Balfour, l'a saisi à sa place. L'événement était attendu, ou plutôt nul ne doutait que le premier ministre abdiquerait dans le courant de cet été, mais on se demandait généralement si Balfour ou Chamberlain emporterait la succession. Il se trouve que le vainqueur est l'homme de moindre envergure et de moins dangereuse domination.

Lord Salisbury ne tiendra pas un haut rang dans l'histoire, quoiqu'il se soit prolongé à la direction des affaires à l'égal des plus éminents. Son initiative propre dans les événements marquants du dernier quart de siècle a été le plus ordinairement nulle ou mince. Il avait l'habitude de laisser faire, dissimulant son absence d'idées et son absence d'autorité derrière un verbiage redondant et diffus. C'est ainsi que sous son dernier ministère qui aura été presque un record puisqu'il a duré sept années, il a permis à M. Chamberlain de gouverner sous son nom et d'aiguiller le Royaume-Uni vers des voies nouvelles et bien faites pour lui déplaire.

On ne retirera pas à lord Salisbury l'épithète de grand seigneur que la presse quotidienne lui décernait très régulièrement: mais elle le peint tout entier et il n'en mérite point d'autre, si bien qu'appliquée à un homme d'État, elle peut passer pour légèrement épigrammatique. Il savait recevoir, dépenser, présider aux fêtes de l'étiquette, mais pour tout le reste, il avait les défauts criants de ces qualités secondaires. Réactionnaire dans l'âme, il ne se doutait pas de l'évolution que l'Angleterre moderne avait accomplie dans le sens de la démocratie, bien qu'il eût tout fait pour l'empêcher. Il en était resté au temps où, la Grande-Bretagne étant aux mains des lords, il n'y avait ni question ouvrière, ni question irlandaise. Il se préoccupait si peu des problèmes sociaux qu'il a consacré toute sa vie à la gestion des affaires extérieures, y apportant à coup sûr la dextérité d'un diplomate, mais aussi la courte vue d'un secrétaire d'ancien régime. Il ne marquera certes ni à l'égal de Disraeli, son maître, ni autant que Gladstone, son adversaire, et l'on rechercherait vainement l'action qu'il a exercée sur l'histoire du peuple britannique.

Son successeur est peut être encore un personnage plus ténu et moins digne d'attention. M. Balfour ne doit qu'à une parenté brillante le rang auquel il est appelé soudain et auquel il demeure sans doute moins propre qu'une foule de parlementaires de son pays. De ses actes, aucun

n'a frappé l'attention ; dans ses discours, dans les projets qu'il a élaborés, on trouverait malaisément quoi que ce soit à signaler. Son élévation est un coup de fortune, qui ne l'a point surpris, qui n'a surpris personne, pour des raisons que l'on aura plus loin à mettre en relief.

Leader du cabinet à la Chambre des Communes, il n'y a manifesté que son incapacité, son arrogance et son manque d'idées claires. A vingt reprises, il a failli précipiter le ministère dont il était le defenseur, bien qu'il disposât d'une majorité en quelque sorte sans précédent. Il s'était constitué une spécialité, une parure, d'une indifférence empruntée et qui ne trompait personne. Par ailleurs, tout autant que son oncle, dont il continuera la méthode et les manières, il était bien digne de devenir le champion du conservatisme, de ce parti sans programme, sans hommes, sans avenir, que l'impérialisme a arraché temporairement à la mort pour s'en faire une façade.

En réalité, si les unionnistes suivent M. Balfour, malgré l'appréciation peu flatteuse que peut leur inspirer sa valeur, c'est uniquement pour empêcher M. Chamberlain de se saisir à l'improviste de la direction des affaires. Quelques griefs qu'on lui doive faire, quelques sanglantes critiques que méritent ses voltes et ses trahisons, quelques condamnations qui frappent une politique sans scrupules et renouvelée de Bismarck, il n'est pas douteux que le député de Birmingham ne l'emporte de cent coudées sur le premier ministre.

M. Chamberlain a des idées ; il en a même trop, ce qui l'expose assez fréquemment à en changer et à prendre aujourd'hui le contre-pied de ses conceptions de la veille. M. Chamberlain a de la volonté, il en a même trop, ce qui l'entraîne à méconnaître vis-à-vis des autres nations les règles élémentaires de la bienséance, et vis-à-vis de ses administrés ou de certains d'entre eux les principes les plus incontestables de l'humanité. Il se montre à la fois rétrograde et révolutionnaire, démagogue et aristocrate, ami des ouvriers et flatteur de la noblesse. Il donne à tous l'impression d'une très forte individualité que ne gênerait ni le respect de soi-même, ni le respect d'autrui, et qui marcherait sur des cadavres plutôt que de ne pas aboutir. Socialiste hier, ou à peu près, unionniste ou impérialiste à l'heure présente, il peut devenir home-ruliste s'il y trouve son avantage. Car son intérêt est la loi suprême de ses actions et il ignore les contraintes que la logique impose aux hommes ordinaires. M. Balfour ne gêne personne, et nul ne redoute que ce rêveur à la cervelle creuse et au geste las n'ouvre des voies inattendues. M. Chamberlain effraie toutes les classes, celles qu'il défend plus encore que celles qu'il combat, car son geste, son langage, ses aspirations évoquent des souvenirs toujours vivants outre-Manche. La démocratie consciente le repousse et l'aristocratie se défie. Voilà pourquoi M. Balfour est premier ministre et pourquoi M. Chamberlain se rongera en supputant combien d'années ce rival plus heureux et plus jeune, pourra vivre encore. Après tout, cette histoire n'a rien d'essentiellement britannique et l'on en rencontrerait l'analogue dans certains États du Continent.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Japoneries d'été : *Dessins d'écoliers japonais.* — On peut voir actuellement dans les salons du Cercle de la Librairie (1) une bien intéressante exposition de dessins d'écoliers japonais.

Presque tous les établissements où se donne l'éducation y sont représentés : travaux des élèves des écoles d'arts et métiers, du lycée impérial de Tokio, de l'école des Nobles (filles) et aussi des dessins d'enfants plus humbles appartenant à l'école des sourds-muets, aux écoles des pauvres.

Quoique l'influence des méthodes européennes soit de plus en plus prépondérante, les dessins de ces écoliers ont une jolie saveur. Mais ils sont d'autant plus caractéristiques que les milieux d'où ils sortent sont moins prétentieux.

C'est que, hélas ! au lycée de Tokio et à l'école des Nobles on remplace ouvertement les beaux kakémonos et les modèles chers à tout véritable artiste japonais, par des importations européennes. Les lycéens de Tokio, affublés au reste d'une tunique de collégien et d'une casquette d'étudiant allemand, copient gravement, sous la direction de professeurs vêtus de costumes européens — redingote, pantalon gris perle — la tête de Sénèque, une lithographie d'Isabey, ou bien encore une guitare ou une mandoline. Et, merveille ! eux si adroits à tenir le pinceau, à nuancer une teinte, sont habiles à manier le conté ou notre terne crayon à mine de plomb comme un ours à jouer de la clarinette.

Il en est de même des pauvres jeunes filles nobles qui ne doivent rien ignorer de ce que les professeurs de dessin européens apprennent aux pensionnaires du Sacré-Cœur. Mais elles ont pour réagir une foule d'occupations délicates qui les reposent, leur font oublier le mauvais air d'Europe. Elles apprennent à faire le thé, selon le cérémonial ancestral, elles apprennent aussi à composer savamment les nuances d'un bouquet, à discipliner selon un rythme harmonieux les branches d'un arbuste. Aussi, quoi qu'on fasse, de temps à autre, laissant là le bonhomme Senèque et le recueil lithographique imposé par le professeur, elles fixent en quelques coups de pinceau le vol d'un oiseau, une vue du Fusi-Yama, ou se complaisent à la fraîcheur d'une fleur.

Si l'on passe aux écoles moins relevées, aux écoles d'arts et métiers notamment, où l'on apprend vraiment les arts appliqués aux métiers, c'est-à-dire le moyen de tisser de belles étoffes, d'obtenir des laques somptueux et de les rehausser d'or, le niveau du dessin se relève. Les élèves des écoles des arts et métiers savent notamment, sous prétexte d'assouplissement, extraire de leur pinceau imbibé d'encre une touffe de roseaux qui semblent plier sous le vent, indiquer un vol d'oiseaux, faire courir un poisson fantastique entre deux ondes. Il y a une bestiole gouachée et laquée qui est une merveille.

Mais les sourds-muets, eux-mêmes, imprègnent leurs devoirs de goût,

(2) Boulevard Saint-Germain, 117

de souplesse et d'ironie. L'un d'eux a composé une planche satirique, fort amusante, non seulement par l'idée mais par le dessin fin et nerveux. C'est une sauterelle insecte qui ne recule jamais et symbolise, dans l'esprit de l'artiste, le Japon) qui fond sur la Chine personnifiée par un étendard flottant et par une roue qui tourne à vide dans les nuages. Sur tout cela de beaux tons, des fondus habiles qui soulignent à merveille le contour des figures.

Une pareille exposition est faite pour intéresser les amis du Japon, toujours heureux de voir des productions émanant du pays d'où viennent Hok'saï, Hiroshighé et Outamaro ; mais elle doit aussi les attrister Ils verront comment l'autorité, sous prétexte de progrès, peut dévoyer un peuple, émasculer ses sentiments, abolir ses facultés créatrices (1). Parce que l'Europe a des canons, des machines à vapeur et des assemblées élues par le suffrage universel ou restreint le Japon, ce pays de lumière et de beauté croit devoir prendre à cette Europe flétrie, usée et anémiée non seulement ce qu'il pense être sa force, mais encore ses routines et ses erreurs.

Nous croyons, nous, qu'une lithographie d'Isabey n'est pas le complément indispensable d'une cargaison de machines à vapeur, et que le buste de Sénèque n'a rien à voir avec les assemblées de bavards que le Japon possède à son tour. C'est bien assez que nous imposions nos machines, nos mœurs, nos vices à la Chine. Le Japon, ce pays libre et fort, ce pays artiste, devrait sentir que ces modèles surannés dont il s'engoue sentent la mort et que le mieux qu'il puisse faire est de mettre le feu aux paperasses pédagogiques que l'Occident lui exporte.

CHARLES SAUNIER

Maillol (2). — Des bas-reliefs, des statuettes, des bois sculptés, des écrans en tapisserie, des fontaines d'appartement en céramique, des meubles, voire des presse-papiers : on voit de suite que cet artiste est *une main*, un tempérament assoiffé de pétrir de la matière. Avec elle, qui est la nature : il se collette, rudement, comme avec une belle et robuste femelle; il l'engrosse de formes rustiquement, barbarement ornementales, où instinctivement revivent les élancements, les jets, les courbes, le décor que masse la nature agreste avec les rameaux ou les frondaisons d'un arbre, avec le foisonnement des arbres d'une forêt, avec les enroulements d'une herbe, ou bien les plans et les lignes de ses paysages. Les nudités de femmes qu'il fait sortir à même cela, en sortent comme un bourgeon ou un fruit sort de sa gaine ; épaisses, puissantes, bestiales, gauches, en les puérilités, les gracilités, les grâces d'animaux en liberté, elles sont les fruits, animaux en effet, de cette végéta-

(1) Les personnes que le sujet intéresse pourront lire : *Le Dessin et son enseignement dans les écoles de Tokio*, par Félix Régamey. — C'est M. Regamey qui a organisé la présente exposition. Les dessins qui y figurent ont été rapportés par lui d'une mission récente.

(2) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

tion d'une terre grasse, forte et vierge, et féconde, matière qu'est en train d'engrosser, pour lui montrer l'exemple, un soleil orageux. C'est large, rude, innocent et beau.

FAGUS

GESTES

Le droit de critique.— Le procès de Me Nivert, l'abonné de l'Opéra-Comique qui, tout en renouvelant cette année sa location, adresse quelques critiques au directeur, soulève une question formulée en ces termes par le *Journal* : « Un abonné de théâtre peut-il user poliment du droit de critique vis-à-vis de son directeur, et cela à propos de sa gestion théâtrale ? »

Les juges de la sixième chambre, n'ont pas encore prononcé.

Boileau a écrit, et nos enfances l'ont appris par cœur :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Ce droit, que le régent du Parnasse ne déniait pas au spectateur éphémère, semble à plus forte raison — du moins à un examen superficiel — indiscutable chez l'abonné.

L'abonné a acquis, dirait un juge, le droit de « connaître » des pièces de théâtre à lui soumises dans le cours de son abonnement.

En aucune façon, à notre avis : l'abonné a loué deux fauteuils, voire un seul, s'il est célibataire, et c'est dans ce rond de velours, seul point par lequel il soit vraiment en contact avec le théâtre, que se cantonne sa perception du théâtre. Il n'est pas prouvé que les enfants ne se fassent point par l'oreille, mais il est certain qu'au spectateur assis, ce n'est pas l'organe de l'ouïe, non plus que celui de la vue, qui transmet les sensations. C'est fort judicieusement que des critiques célèbres adoptèrent la coutume, on s'en souvient, d'assister aux premières représentations paupières closes, attitude d'après laquelle seuls des voisins inconsidérés ont cru pouvoir diagnostiquer le sommeil. Ils en usaient ainsi, les grands critiques, afin de n'être point distraits de leurs impressions plus directes. Dans une intention non moins louable, à Bayreuth et à Paris, des représentations furent données dans l'obscurité la plus profonde. Qu'on n'objecte point que certains puérils personnages se plaisent à braquer çà et là des lorgnettes, dites jumelles, dont la légitime et durable propriété leur est garantie par un faible débours de cinquante centimes une fois versés. On peut hardiment affirmer que : ou ces lorgnettes leur servent à *inspicere libidinose feminas*, selon l'expression des casuistes, ce qui n'entrave point l'attention qu'ils prêtent au spectacle, vu que celle-ci s'exerce par ailleurs : ou — et c'est là le cas le plus fréquent — les verres desdites jumelles sont opaques par les soins d'une administration bienveillante, et se les appliquer aux yeux est une discrète façon de les couvrir d'un bandeau épais, afin, selon la raison précitée, de n'être point distrait.

En un mot, si nous avons été assez clair, au théâtre on écoute comme on s'assied.

Que l'on considère cette imposante armature d'instruments à s'asseoir qui garnissent une salle de spectacle, laquelle elle-même, pour de mystérieux motifs, est construite en forme de bain de siège; que l'on admire le mécanisme précis, comparable à celui des commutateurs électriques, des fauteuils et des strapontins qui se lèvent ou s'abaissent avec un déclic; que l'on suppute la communion qui s'établit entre tous les « appareils de perception » de cette foule séante ; que l'on frémisse au cri d'angoisse de « assis, assis », si quelqu'un s'est dressé, *rompant le circuit*; que l'on comprenne cette communion, si absolue malgré les différents « points de vue » dus à la diversité des sièges ; qu'on la comprenne et l'on aura saisi dans son essence « l'âme de la foule », le Public.

ALFRED JARRY

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Madeleine Roch. — En 1896, une fillette de douze ans, élève de l'école maternelle des Mureaux, récitait des fragments d'anthologie à une distribution des prix à Meulan. Par la sûreté de sa diction et son intelligente mimique, elle étonna l'assistance. Elle n'en était pas à son premier succès : dans une cérémonie identique, bambine de trois ans, elle avait récité des fables.

Si la fillette eût été d'une famille aisée elle fût devenue immédiatement l'objet d'espérances glorieuses. Le père, maître-maçon, chargé de cinq autres enfants, ne pouvait prétendre à faire une artiste de sa fille. Au sortir de l'école, on la mit en apprentissage chez une couturière, et, dans l'art mineur de la parure, elle excelle bientôt, tirant parti du moindre bout d'étoffe, de la plus insignifiante fanfreluche. Tandis qu'elle allait aux entours des Mureaux faire des journées chez les notables et les bourgeois campagnards, rêva-t-elle parfois à un avenir de gloire et de triomphe ? Du moins, elle se complaisait à apprendre des poèmes.

Céline Chaumont et M. Mussay, l'ancien directeur du Palais-Royal, qui l'entendirent un jour, pronostiquèrent « un bel avenir ». Présentée en septembre 1900 à Mme Altès de l'Opéra, celle-ci fut émerveillée et, dans les moments de loisir que laissait à Mlle Roch son travail journalier, elle lui donna quelques leçons de diction. Son ancienne institutrice, Mlle Morand, la mit en relations avec un mien ami, homme de goût. Lui et sa femme s'enthousiasmèrent et la conduisirent chez M. Noté de l'Opéra qui, après avoir déclaré qu'elle possédait un contralto dont s'énorgueillirait l'Opéra, lui dit : « Vous pouvez être la tragédienne ou la cantatrice de notre époque... » Elle opta pour la tragédie et, aussitôt entra au cours Masset : elle était là à bonne école.

Admise au Conservatoire en novembre 1901, boursière de l'État en 1902, lauréate d'un prix spécial en mars, Mlle Roch, vient d'obtenir un premier prix de tragédie. Les critiques qui lui souhaitaient un second prix, pour qu'elle eût le loisir de se perfectionner, n'ont rien compris à l'être d'exception qu'elle réalise. Les défauts qu'ils pouvaient relever en elle, ce sont justement les qualités originales qui la distinguent du

modèle courant. L'astreindre plus longtemps à l'enseignement classique eût peut-être affadi ces caractéristiques qu'elle cultive selon son propre instinct.

Rien n'est plus opposé à l'art conventionnel des écolâtres que l'art simple et superbe de Mlle Roch. Le public du Conservatoire l'a jugée dans la Roxane de *Bajazet* où elle nuança à merveille toute une gamme de sentiments complexes. Dans la réplique de Clytemnestre elle s'est montrée plus parfaite encore s'il est possible...

Au moment où nos anciennes étoiles ne sont plus que des lumignons tremblotants, voici qu'un jeune astre se lève resplendissant d'énergie et de beauté.

G. Dubois-Desaulle

LES LIVRES (1)

Camille Mauclair : **Les Mères sociales** (Ollendorff, in-18 de 320 pp., 3 fr. 50). — M. Mauclair est ce qu'on aurait appelé jadis une « nature problématique », condamnée à se chercher sans cesse, à se trouver, à se perdre pour se retrouver encore. Son esprit toujours en travail ignore la sécurité. On ne saurait poursuivre le Vrai d'un effort plus inquiet, ni le défendre avec une ardeur plus généreuse. M. Mauclair a le culte et l'amour des idées : aux idées qu'il vient de découvrir il sacrifierait toutes choses — avant tout ses idées de la veille. Son esprit ne procède pas par enrichissement continu, mais par une série de révélations subites. Une de ses conversions fut décisive entre toutes : celle qu'il nous a contée dans *le Soleil des Morts*. Descendant — comme il dit, hélas ! — de sa tour d'ivoire, il crut alors que toute sa génération entrait avec lui dans la mêlée, passait comme lui du symbolisme à « l'art social » ; et c'est de cette tendance nouvelle que relèvent ses deux derniers romans. M. Mauclair a-t-il pris le bon parti ? Même à supposer que son talent, formé par l'analyse intime, sache saisir et représenter les types généraux, les relations complexes, les pensées collectives, la conception qu'il s'est faite du roman social n'est-elle pas celle qui comporte le moins de beauté et le moins de vie ? En vain se réclame-t-il de Paul Adam et des Rosny ; en vain leur est-il uni par un fonds d'idées communes ; son labeur est moins lucide et moins sûr, il tombe en des erreurs dont ils se sont gardés. Paul Adam fait sagement deux parts de sa pensée : Journaliste, il répand en improvisations brillantes ses théories, ses caprices d'idéologie abstraite. Romancier, sans les oublier, il n'en retient que ce qu'il faut pour animer ses personnages. Il ne présente le dogme que sous les espèces du symbole. Jamais il ne tranche une question, rarement il expose une crise ; sa joie est d'imaginer une vaste action d'ensemble où toutes les forces d'un milieu s'entrechoquent, incarnées en des êtres représentatifs. Plus curieux des nuances, plus attentifs aux

(1) *La revue blanche* se charge de faire parvenir aux lecteurs qui lui en feront la demande les livres de toutes librairies et de les abonner à tous périodiques. (Voir, dans les annonces du numéro du 15 juillet 1902, une note relative à ce service de librairie.)

lois de l'évolution mentale, les Rosny volontiers évoquent les âmes compliquées et délicates en qui s'élabore une éthique nouvelle : de là vient que leur œuvre abonde en cas de conscience, en problèmes moraux. Mais plutôt que la solution, c'est le problème qui les captive, avec tous ses facteurs apparents et cachés. A travers les individus qui palpitent, souffrent et font souffrir, à tous moments ils nous laissent entrevoir les véritables acteurs du drame : les races, les classes, les religions, les cultures ; nous acquérons ainsi mieux qu'une connaissance — un sens nouveau, le sens social. M. Mauclair discute, démontre et ratiocine, fait ce qu'il appelle « de la sociologie osée », se hâte vers une issue pratique, prêche la révolte et l'amour, tire d'une expérience qu'on sent trop restreinte et trop spéciale, des conclusions où domine le sens propre. Ainsi compris, le roman social demeure un dérivé du romantisme, une variété du roman personnel.

Les Mères sociales — titre à double et triple entente. Si l'on songe au nom des Déesses à qui Faust va demander Hélène, les Mères sociales seront les Idées, les Lois premières, génératrices de toute société ; et ce seront aussi les femmes qui, conscientes de ces idées, élèvent des fils capables de les servir. D'autre part, les Mères sociales, ce sont les mères telles que les forment les préjugés sociaux : femelles orgueilleuses d'avoir enfanté, qui jugent par là leur devoir accompli, et se préparent en leurs enfants une revanche de leur faiblesse, un instrument de leur volonté. Telle est la mère d'Henriette, à l'égoïsme pédant et sec ; telle aussi la mère de Germain, à l'égoïsme plus vulgaire, tour à tour jovial et larmoyant. Henriette et Germain s'affranchissent, fondent ensemble un foyer libre, et propagent autour d'eux leur esprit d'indépendance. Pourtant ils se rendent compte enfin que la révolte intérieure ne peut pas toujours aboutir à l'action. Cette réserve me semble assez grave. Où doit s'arrêter le respect et le dévouement filial, c'est une question d'espèces, dont l'examen irait à l'infini. Je vois bien ce que gagnera la société, si les mères sont plus dignes, si les fils sont plus fiers ; et je conviens que l'art en général, le roman en particulier, peut relever les mères et les fils, ne fût-ce qu'en leur donnant un sentiment de la vie plus large et plus profond. Mais ce sentiment harmonieux ne naîtra que d'œuvres naïves, instinctives, désintéressées ; il ne peut sortir que trouble et scrupules d'un livre partial, écrit sur le ton d'un réquisitoire et d'un plaidoyer.

Tristan Klingsor : **Le Livre d'Esquisses**, culs-de-lampe de Louis Grenier (Mercure de France, in-18 de 115 pp., 2 fr.). — Par deux fois l'auteur rend hommage « à son délicieux maître Aloysius Bertrand. »

En effet, *le Livre d'Esquisses* évoque les intimités de la vie moderne comme *Gaspard de la Nuit* évoquait les tableaux du passé : c'est la même recherche du caractère, le même choix des détails, les mêmes raccourcis de perspective, le même effet de brève mélodie. Peut-être l'émotion est-elle moins puissamment concentrée ; peut-être simplemen

nous paraît-elle ainsi, parce que le présent où nous sommes est à nos yeux plus spacieux, plus complexe, plus impossible à résumer. Il est amusant de constater que parfois, sans l'avoir voulu, M. Klingsor, suivant Bertrand, rencontre Jules Renard.

Rudyard Kipling : **Kim**, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker (Mercure de France, in-18 de 389 pp. 3 fr. 50). — C'étaient des œuvres assez minces que ces deux romans de Kipling traduits les premiers en français : *la Naulakha*, *la Lumière qui s'éteint*. *Kim*, récit touffu, grouillant, sinueux, interminable et toujours captivant, rappelle mieux les Nouvelles de l'auteur. Encore les laisse-t-il regretter : car, si Kipling excelle à créer l'illusion de la réalité toute fraîche, toute brute, et toute nue, c'est par l'emploi simple et strict de détails qui retiennent encore la franchise et d'imprévu de la sensation. Que de tels détails soient accumulés par milliers, chacun d'eux importera moins : l'ordre, l'enchaînement intéresseront davantage ; il se pourra que le lecteur, à travers tant de visions, s'obstine à chercher une idée, et se déclare enfin déçu.

Kim est une grande fresque panoramique où se déploie le spectacle de toute l'Inde septentrionale, des passes de Peshawer et de Leh jusqu'aux berges de Bénarès ; on ne lira pas sans ivresse la description de la route qui va de Lahore à Delhi, charriant une foule où se mêlent toutes les races, tous les costumes, toutes les religions, toutes les langues... Et *Kim* est, d'autre part, un adroit roman d'aventures, plus précisément un roman d'espionnage : parmi les gamins de Londres auxquels il apprendra les merveilles du Grand Jeu, nul doute qu'il ne fasse éclore des vocations précieuses pour le Service anglais des Renseignements. Ainsi les travaux et les mœurs de l'Empire le plus merveilleux n'apparaissent ici que dans leur relation avec une intrigue secrète ; et la beauté du livre en est diminuée. Pourtant c'est un fier compagnon de route que ce jeune Kim, souple autant que sa mère hindoue, ingénieux et vif comme son père irlandais, et que cette double hérédité prédestine à servir d'agent au colonel Sandherr — je veux dire à Creighton-Sahib. Kim est un jeune mécréant ; pourtant c'est peut-être un reste de religiosité orientale qui le fait devenir l'ami et le guide d'un vieux lama thibétain. Aveugle au monde, ignorant des hommes et des choses, le lama cherche la rivière sacrée qui doit l'affranchir de la Roue de Vie. Kim le soutient, l'abreuve, le nourrit, et dans le même temps porte les messages, évente les mystères, dépiste les poursuites, tout cela pour le plaisir, sans souci du but à peine entrevu. Du vieillard tout à sa chimère, et de l'enfant prompt en ressources, c'est l'enfant qui, selon Kipling, est l'homme réel et vivant. Son art est de nous en convaincre ; et ce rapprochement ironique exprime bien l'essentiel de sa philosophie.

Camille Lemonnier : **Le Sang et les Roses** (Ollendorff, in-18 de 329 pp., 3 fr. 50). — Ce roman est bien fait, je crois, pour montrer quelle

affinité d'art rapproche l'auteur des frères Rosny. Seulement sa puissance est, pour ainsi dire, d'ordre plus rudimentaire, plus voisine de l'élément. Et tandis que chez eux domine toujours plus l'obsession des causes et des lois sociales, ce qui l'emporte chez lui, c'est la Nature, le jeu des lois physiologiques, la vibration des nerfs, la pulsation du sang. Dans un jardin de verdure et de roses, la Nature parle à Claire Jurien, l'appelle à sa vraie vocation de femme. L'amour infécond n'étouffe pas, ne fait pas taire son ardente soif de maternité. En ce désir, son mari reconnaît une loi plus haute qu'elle et que lui, plus sacrée que leur union même ; et lentement, douloureusement il s'achemine au sacrifice...

Marco Praga : **La Petite Blonde**, traduction d'Albert Lécuyer (Calmann Lévy, in-18 de 314 pp., 3 fr. 50.) — C'est à Milan ; un ingénieur anglais, époux d'une Italienne, découvre que sa femme, qu'il croyait fidèle, fréquente depuis longtemps une maison de rendez-vous. Il se déguise, s'abouche avec l'entremetteuse, attend sa femme et l'insulte et la tue. La très habile progression de l'intérêt dramatique rappelle, malgré toute la différence des sujets, la composition d'*André Cornélis*. Mais la psychologie de M. Praga reste superficielle : témoin les lettres et le journal d'Adelina. Il a voulu que l'avilissement de cette femme s'expliquât par un long enchaînement de motifs, qu'il fût naturel, nécessaire, continu. Notre émotion serait plus intense si l'explication était moins complète, si le fait gardait quelque chose d'obscur, d'étranger, de gratuit. Songez à ce que Dostoïevski aurait fait d'un tel sujet ! Quels éclairs déchirant l'ombre ! quels abîmes s'éclairant soudain au fond d'une âme qui les ignore ! quelle succession de sentiments contradictoires et profonds !

Michel Arnauld

Emile Violard : **Des industries d'art indigène en Algérie** (Alger, Viguier, in-8° de 39 pp., 0 fr. 75). — Travail intelligent et très utile. Chargé d'étudier cette matière par le gouvernement, l'auteur atteste la compétence et la sagacité nécessaires et l'on apprécie en même temps son esprit « arabojuste » suivant un mot déjà célèbre en Alger. Le meilleur moyen sans contredit de relever l'Arabe et d'aider le Kabyle, les détournant par là du banditisme, est de travailler à la renaissance de la céramique, des broderies et de la fabrication des tapis indigènes, surtout si l'on songe qu'à Alger même il s'en débite une grande quantité de provenance allemande. L'État devrait y contribuer par une Ecole modèle pour laquelle il faudrait requérir la direction parfaite de madame Ben-Aben qui, sans aucun secours officiel, installa à Alger une Ecole de broderie indigène dont les travaux retiennent l'admiration de tous les hiverneurs. Nulle plus qu'elle ne saurait présider à la propagation d'un art décoratif si original, si gracieusement léger par son goût délié de l'arabesque inspirée de la lame et de la colline.

Marius-Ary Leblond

Georges Leneveu : **Ibsen et Maeterlinck** (Ollendorff, in-18 de 320 pp., 3 fr. 50). — L'auteur vient de mourir, à 34 ans. Ses premiers écrits permirent des espoirs, qu'il commençait de réaliser. *La Sape*, drame « social » de tendances franchement anarchistes, fit parler de lui. L'apparition du livre qui nous occupe précéda de fort peu la mort de son auteur. Ibsen et Maeterlinck y étaient il faut dire moins en cause que leur commentateur. Dans les citations d'eux, on reconnaît moins des énoncés de discussion, que des arguments, des thèmes à digressions personnelles, inspirées par d'autres lectures : Amiel par exemple qui prend une place tyrannique, ou Fourier, et en tel nombre, dans notamment la partie à Maeterlinck consacrée, que malaisément le lecteur démêle à quel instant Maeterlinck entre en cause, à quel moment Amiel, à quel moment l'âme humaine, à quel moment ils quittent : tous interviennent à la fois. Au fond ce n'est point ceci ni cela, ni tous, ce n'est point, bien que but initial, d'Ibsen ou Maeterlinck qu'il est écrit, mais bien à l'occasion d'eux. Défaut d'heureux augure : l'auteur se sentait, et sur tout, tant de choses à dire, ou mieux à s'éclaircir, qu'il trouvait à peine par laquelle entreprendre, et trébuchait dans la belle possession de soi ; leur abondance le subjuguait, tout thème lui servait comme de bélier pour s'ouvrir issue, par quoi à gros bouillons tumultueux elles jaillissaient en se bousculant. Heureux augure : l'abondance n'est pas nécessairement le synonyme de la puissance, mais elle en est parfois un signe... La mort termine tout.

Félicien Fagus

Georges Casella : **Les petites heures**, poèmes (Éditions de la Revue Dorée, in-16, de 130 pp., 3 fr.).— M. Georges Casella qui a du talent, n'est pas, semble-t-il, tout à fait exempt de certaines tares romantiques dont le principe demeure assurément dans le libre et sincère essor de sa jeunesse frémissante et lyrique. Ces premières outrances, ces excès, ces fougueux emportements sont l'indice d'une richesse sentimentale dont on a le droit d'attendre des émotions plus profondément et plus simplement humaines et délivrées, dans une certaine mesure, du souci de volupté plastique et sensuelle qui les restreint.

L'art poétique de M. Georges Casella se tient dans les confins imposés par la règle classique. Mais un métier habile, des dons de passion, de langueur, de vie nerveuse, des images neuves, exactes, acérées en surpassent aisément les rigueurs. Même certaines pièces, dans leur cycle bref, gardent toute la lumière mobile et profonde d'un vrai paysage.

Paul-Louis Garnier

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles :

Dostoïevski : *Un Adolescent*, traduit pour la première fois en français, par J.-W. Bienstock et F. F. ; Éditions de La revue blanche, in-18 de 620 pp., 3 fr. 50.

L'Auteur d' « Amitié Amoureuse » : *Hésitation Sentimentale* : Calmann Lévy, in-18 de 429 pp., 3 fr. 50.

Mrs W. K. Clifford : *Lettres d'amour d'une femme du monde*, traduites de l'anglais par Henry-D. Davray ; Mercure de France, in-18 de 342 pp., 3 fr. 50.

Pierre de Querlon : *La Liaison fâcheuse* ; Mercure de France, in-18 de 305 pp., 3 fr. 50.

Albert Samain : *Contes* : Mercure de France, in-18 de 187 pp., 3 fr. 50.

André Lichtenberger : *Rédemption* ; Plon, in-18 de 289 pp., 3 fr. 50.

Albert Erlande : *La Tendresse* ; Ollendorff, in-18 de 272 pp., 3 fr. 50.

Perez Galdos : *Le Roman de Sœur Marcela*, traduit de l'espagnol, par L. de L. : Calmann Lévy, in-18 de 272 pp., 3 fr. 50.

Raymond Dhastre : *Le Baiser de la Vie* ; Ollendorff, in-18 de 247 pp., 3 fr. 50.

J.-H. Rosny : *Les Deux Femmes* : Ollendorff, in-18 de 317 pp., 3 fr. 50.

Pierre Valdagne : *La Confession de Nicaise* ; Ollendorff, in-18 de 343 pp., 3 fr. 50.

Lord Lytton : *Les derniers jours de Pompéi* ; adaptation inédite ornée de 40 aquarelles de Ch. Atamian ; Nilsson, in-16 de 298 pp., 3 fr. 50

Lettres d'amour d'une Anglaise, traduites par Henry-D. Davray ; Mercure de France, in-18 de 303 pp., 3 fr. 50.

Marie Stromberg : *Le Petit Vendeur de journaux* (avec illustrations) ; Librairie d'éducation de la jeunesse. in-8 cartonné de 64 pp.

C. Leroux-Cesbron : *Autres Temps...* ; Calmann Lévy, in-18 de 403 pp., 3 fr. 50.

Henry Bordeaux : *La Peur de vivre* ; Fontemoing, in-16 écu de 380 pp., 3 fr. 50

Poésie :

Jean de Foville : *La Vie déserte* ; Plon, in-18 de 177 pp., 3 fr. 50.

Félix George : *Ombre et Clarté* ; Ollendorff, in-18 de 270 pp., 3 fr. 50.

Henri Degron : *Poèmes de Chevreuse, ou les Villanelles de la Vallée*, préface par Stuart Merrill : Éditions de la Plume, in-18 de 110 pp., 3 fr.

P.-N. Roinard : *La Mort du Rêve* ; Mercure de France, in-18 de 337 pp., 3 fr. 50.

Comtesse Mathieu de Noailles : *L'Ombre des jours* : Calmann Lévy. in-18 de 182 pp., 3 fr. 50.

Edmond Sivieuve : *Du Cœur aux Lèvres*, préface de François Coppée : Lemerre, in-18 de 191 pp., 3 fr.

Pétrus Durel : *La Muse parlementaire* (*Députés et Sénateurs poètes*) : Librairie des Mathurins, in-18 de 279 pp., 3 fr. 50.

Francis Bœuf : *La Halte* : Bordeaux. Gounouilhou, in-16 de 150 pp., 3 fr. 50.

Marie Dauguet : *A travers le Voile* : Vanier, in-18 de 278 pp., 3 fr. 50.

Georges Périn : *Les Émois blottis* ; Éditions de la Plume, in-8° de 140 pp., 3 fr.

R. Vivien : *Cendres et Poussières*; Lemerre, in-18 de 120 pp., 3 fr.

Théodore Maurer : *Plaisir d'Amour*; En la Maison des Poètes, in-16 de 182 pp.

Georges Casella : *Les Petites Heures*; Éditions de la Revue Dorée; in-16 de 130 pp., 3 fr.

THÉATRE :

Maxime Gorky : *Les Petits Bourgeois*, traduction E. Séménoff et E. Smirnoff; Mercure de France, in-18 de 366 pp., 3 fr. 50.

Charles de Bussy : *Monsieur Phosphore*; Librairie des Mathurins, in-18 de 35 pp., 1 fr.

Louis Rousseau : *Douce Méprise*; Dujarric, in-16 de 28 pp., 1 fr. 25.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS :

W. T. Stead : *L'Américanisation du Monde*; Juven, in-18 de 285 pp., 3 fr. 50.

Pierre de Ségur : *Le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange* (1668-1678); Calmann Lévy, in-8° de 601 pp., 7 fr. 50.

A. Hue : *La Loi Falloux*; Cornély, in-18 de 320 pp., 2 francs.

Ernest Tarbouriech : *La Cité Future, essai d'une utopie scientifique*; Stock, in-18 de 484 pp., 3 fr. 50.

Georges Clemenceau : *Injustice militaire*; Stock, in-18 de 500 pp., 3 fr. 50.

S. P. : *L'Abrogation de la Loi Falloux*; Cornély, in-18 de 32 pp., 0 fr. 20.

Raymond Coirat de Montrozier ; *Deux ans chez les anthropophages et les sultans du centre africain* ; Plon, in-18 de 326 pp.

Lettres inédites de Madame de Genlis à son fils adoptif Casimir Baecker (1801-1830), publiées avec une introduction et des notes par Henry Lapauze ; Plon, in-8° de 365 pp., 7 fr. 50.

Abel Chevalley : *Victoria, sa Vie, son Rôle, son Règne*; Delagrave, in-18 de 435 pp., 3 fr. 50.

C. C. Calderon : *La Question des Fêtes*; Wehrel, in-18 de 95 pp.

A. Vavasseur : *La Liberté de l'Enseignement*; Fontemoing, in-32 de 42 pp.

Ch. de Ricault d'Héricault : *Souvenirs et Portraits*; Téqui, in-18 de 349 pp.

MÉMOIRES :

Judith Gautier : *Le Collier des jours*; Juven, in-18 de 286 pp., 3 fr. 10.

Johannès Gravier : *Mémoires d'un Hercule* (1859-1901); Librairie Molière, in-16 de 270 pp., 3 fr. 50.

SCIENCES ET PHILOSOPHIE :

Jean Jaurès : *De la Réalité du Monde sensible*; Alcan, in-8° de 429 pp., 3 fr. 50.

Léon Bloy : *Exégèse des Lieux communs* ; Mercure de France, in-18 de 303 pp., 3 fr. 50.

Eugène de Roberty : *Frédéric Nietzsche, contribution à l'histoire des idées philosophiques à la fin du XIXe siècle* : Alcan, in-18 de 212 pp., 2 fr. 50.

Maurice Wilmotte : *La Belgique morale et politique* (1830-1900) ; Colin, in-18 de 355 pp., 3 fr. 50.

Paul-Louis Garnier : *Réflexions sur Nietzsche* ; l'Ermitage, in-16 de 45 pp., 3 fr.

Eugène Montfort : *La Beauté moderne* ; Éditions de la Plume ; in-16 de 135 pp., 2 fr. 50.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES :

Lino Ferriani : *I drammi dei fanciulli* ; Como, Vittorio Omarini, in-16 de 312 pp., 4 fr.

Ugo Valcarenghi : *Alta Maria* ; Torino-Roma, Roux e Viarengo, in-16 de 309 pp., 3 fr.

Gabriele d'Annunzio : *Le Novelle della Pescara* ; Milano, Treves, in-16 de 467 pp., 4 fr.

E. Hollænder : *Der Weg des Thomas Truck* ; Berlin, S. Fischer, 2 vol., 10 M.

J. Wassermann : *Die Geschichte des jungen Reinecke Fuchs* ; Berlin, S. Fischer, 6 M.

H. Seidel : *Heimatgeschichten* ; Stuttgard, J.-G. Cotta, 4 M.

E. Schur : *Dichtungen und Gesaenge* ; Leipzig, H. Seemann, 3 M.

C. Worms : *Die Stillen im Lande* ; Stuttgard, J.-G. Cotta.

A. Freiherr von Gleichen-Russwurm : *Vergeltung* ; Stuttgard, J.-G. Cotta.

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15235

Les Congrégations

et la Révolution

Le samedi 9 avril 1791, les colporteurs de nouvelles et de gazettes s'égayaient dans les rues de la capitale en criant avec un plaisir non déguisé (1) une feuille portant ce titre tout empreint du sans-façon populacier, un peu spécial à l'époque révolutionnaire : « Citoyens, disaient les crieurs, en apostrophant les passants, demandez la *Liste des culs aristocratiques et anticonstitutionnels qui ont été fouettés hier au soir, à tour de bras par les dames de la Halle et du faubourg-Saint-Antoine* (2).

A peine venait-on d'acquérir cet opuscule qu'un autre colporteur vous offrait : *Le fouet donné aux sœurs Grisettes par la sainte colère du Peuple, le 7 avril 1791, pour avoir enseigné de faux principes aux Enfants de l'École de Charité.* (3).

Le refus d'une partie du clergé de prêter le serment civique avait causé une effervescence populaire qui commençait à se transformer en actes.

La bourgeoisie s'emparait du pouvoir en inoculant à la masse l'idée que la panacée sociale était la *Loi pure* comme expression de la volonté du nouveau souverain : le Peuple et ce nouveau souverain, comme les potentats individuels, s'exaspérait de la résistance à ce qu'il croyait sa volonté et prétendait agir lui-même, sans intermédiaire.

Le récit des événements du 7 avril 1791, diffère sensiblement dans ces deux brochures, et ce sont les seuls documents trouvés jusqu'alors sur cette journée.

Dans la première brochure, on voit que :

Les environs du Monastère et de la Visitation Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, étaient obstrués par une quantité de voitures, de ces lourdes

(1) « Hier, *proh. Pudor*, toutes les rues de Paris retentissaient de ce cri indécent : Liste des culs fouettés, etc. »

(2) Bib. de la Ville de Paris, 12031.

(3) Bib. de la Ville de Paris, 9127

masses, appartenantes à vieilles comtesses, marquises, etc., qui, après avoir servi le diable toute leur vie, recourent au bon Dieu sur le déclin de leurs jours. Ces visites nombreuses avaient pour but de recevoir les instructions honnêtes des Prêtres réfractaires. Des conciliabules, baptisés du nom de conférences, se tenaient tous les jours, avec le plus grand mystère. Là, l'Assemblée nationale était traitée d'Ante-christ; les Jacobins, de démons ; la garde nationale, de satellites du diable. Mais le patriotisme éveillé vient de faire le dénouement de cette comédie aristocratique qui s'est répétée dans tous les quartiers de Paris, ainsi qu'on va le voir.

Les Dames citoyennes de la Halle et du Faubourg Saint-Antoine, instruites de ces petites menées, ont cru que le jugement et la punition du délit étaient de leur ressort. En conséquence, elles se sont réunies en grand nombre et après s'être armées d'un ballet (*sic*) ces héroïnes de la Révolution sont allées mettre le siège devant le couvent. La résistance des assiégés n'a pas été de longue durée et les vainqueurs sont entrés tout bonnement par la porte. Vous auriez vu alors les calottes et les ensoutanés fuir épouvantés, se culbutant les uns les autres : l'abbé tomber sur la marquise, la comtesse sur l'abbé, et la Présidente se pâmant.

Alors, une des dames citoyennes prenant la parole, a dit :

« Sacrées piegrièches que vous êtes, vous osez cabaler contre nous, et vous choisissez la maison de Dieu pour votre repaire ! Abominables, vous serez fouettées et je commence aussitôt. »

Empoignant la supérieure d'un bras vigoureux, elle fait voir, aux yeux des spectateurs surpris, un postérieur d'une aune de large, et en frappant à coups redoublés, elle donne le signal du carnage.

Soudain, la sœur Sainte-Aldegonde, Sainte-Euphrosine, Dupin Saint-Maurice, éprouvent le même sort ainsi que toutes les bigotes titrées et autres, et vingt culs qui, depuis vingt ans, n'avaient pas vu la lumière, se trouvent tout d'un coup exposés au grand air.

Dans le même style, la brochure décrit la fustigation des dames Benjamin, Saint-Ouen, Vilardi, Josse, Gossec, dévotes du quartier; du père Thomas, chapelain des sœurs, des abbés Michel, Perrot, Bonardel, de trente Miramionnes, de soixante Récollettes qui montrèrent, paraît-il, « des citrouilles moésies », des Filles du Précieux Sang dont on ne dit pas le nombre, ainsi que des sœurs grises des paroisses de Saint-Sulpice, Saint-Laurent, Sainte-Marguerite, la Madeleine, Saint-Germain-l'Auxerrois et des Filles-du-Calvaire.

D'après cette brochure, le total des personnes fustigées se serait élevé à 310.

Dans le deuxième opuscule, les faits sont racontés différemment :

Hier, à dix heures du matin, les dames du faubourg Saint-Antoine

s'aperçurent qu'à cette heure, au couvent des Filles Sainte-Marie, il avait déjà été célébré vingt-deux messes, et qu'ordinairement on n'en disait que six à sept. Cette disproportion a fait voir clairement que c'était le refuge de Prêtres qui n'avaient pas prêté le serment. En conséquence, ont été toutes en pompe, portant de grandes verges à la main pour venger le déshonneur fait à ce saint lieu. La procession de ces dames arrivant à l'église, la porte leur a été refusée, l'ouverture en a été bientôt faite et ordonnée par le Sénat populaire qui s'est porté en foule à la Chapelle et n'a trouvé qu'une dévote, ci-devant noble, que M. Potdevin, ci-devant vicaire à Saint-Paul, était à confesser clandestinement, et pour une pareille faute, a été condamnée à être fouettée publiquement ainsi que les deux tourières de ce couvent pour avoir refusé l'entrée à ces dames, ce qui s'est exécuté sur le champ. Quatre de ces dames ont pris la pénitente du vicaire, l'ont conduite au milieu de la grande rue Saint-Antoine ; sans précaution on découvrit et fustigea les appâts de la pénitente, qui sans doute sont très précieux à son directeur. Les grosses tourières subissent le même sort, au même endroit, et leurs fins mouchoirs blancs, destinés à essuyer les larmes de la contrition, ne leur servirent qu'à essayer les poignées de boue, que les polissons leur jettaient aux fesses, pendant qu'on les fouettait, à cause, disaient-ils, qu'elles les avaient très blanches.

Si la garde nationale n'était accourue promptement, c'en était fait, toutes les nonnettes auraient subi le même sort.

Les sœurs grisettes de Saint-Nicolas-des-Champs, n'auraient pas été quittes à si bon marché pour avoir refusé la visite de leur nouveau et véritable pasteur, et pour avoir dit que deux pièces de canons chargées à mitraille, balayeraient bien toute cette canaille, si une forte garnison ne fut venue à leur secours.

Les Miramionnes ont eu le même bonheur.

Les Dames de la place Maubert, toutes résolues à venger l'insulte faite au nouveau curé de Saint-Nicolas-du-Chardonneret qui, très respectueusement, fut dimanche dernier, pour leur rendre sa visite pastorale, elles lui poussèrent la porte au visage, en lui disant :

« Notre maison n'est point habituée à recevoir des apostats. » Notre humble curé se plaignit amèrement et ses paroissiens, pour les punir de cet outrage, ont investi de toute part la maison, on y a trouvé l'ancien curé, venant de faire l'office, accompagné de quantité de séminaristes, à qui on dresse ainsi indistinctement un lit, une table et un autel. On a découvert des portes de derrière par où s'introduisait depuis longtemps cette cohorte infernale. On les a gardés pour que personne n'en sortit, afin que tous ceux qui étaient dedans, prêtassent serment, ou sinon le fouet. Le peuple était déjà entré, se disposant à exécuter son décret lorsque la cavalerie, garde nationale et la municipalité y sont arrivées ; malgré tout cela, il a fallu contenter le peuple. Trois sœurs grisettes ont prêté serment civique publiquement, les plus entêtées se voyant protégées par la garde nationale, ont dit : « Nos corps sont aux hommes, et nos âmes sont à Dieu. Il sera pour nous glorieux de mourir

pour lui et le maintien de sa sainte Religion » on a obligé avec douceur le peuple à se retirer qui a protesté que s'ils ne le font pas d'ici dimanche, à cette époque viendrait les fustiger.

C'est demain le jour dit; mais pour leur sûreté, elles conservent une forte garde à discrétion de... tout et de tout...

L'absence de pièces officielles ne permet pas de déterminer l'exacte importance de la fustigation exercée par le peuple, vraisemblablement on ne peut mettre en doute qu'elle n'ait eu lieu.

Le courrier de Gorsas dit seulement :

Les Miramionnes et plusieurs autres béguines ont été fessées d'importance, hier, dans plusieurs quartiers de Paris, (et c'est bien fait) (1).

Dix couvents de femmes, outre ceux cités déjà, furent aussi l'objet des menaces populaires.

Dans un mémoire adressé au Directoire, les sœurs de la Croix, sises cul de sac Guéménée, écrivaient :

La prise de possession de Messieurs les curés constitutionnels amena contre elles une persécution ou plutôt une insurrection dont les siècles passés ne fournissent point d'exemple.

Déjà des citoyennes de tout âge et de tout état avaient été dans l'église et sur les degrés de la Visitation, rue Saint-Antoine, vis à vis le cul de sac Guéménée menacées et quelques-unes frappées de verges tenues par des monstres sous la figure humaine, et à qui on avait fait oublier les premières leçons que la nature donne chez les peuples les plus barbares à ce sexe qui n'a de défense réelle que la pudeur et le désir de ne pas ternir cette délicate et nécessaire vertu.

C'est dans ces circonstances que la horde de ces furies, ivres de vin et d'infamie, se transporte au cul de sac Guéménée et menace de ses fureurs les filles de la Croix si elles ne reconnaissent pas M. le curé constitutionnel de Saint-Paul...

Elles aimaient mieux vivre individuellement que d'être exposées à une infâme et barbare flagellation à laquelle on leur dit chez elles qu'on ne pouvait les soustraire (2).

Il faut ici évidemment faire la part de l'exagération provoquée par la peur du tumulte et par la nécessité d'exciter la sentimentalité des autorités. Il est certain que les sœurs de la Croix servirent de prétexte à une forte agitation. Les précautions prises par le commissaire Fontaine en sont la preuve (3). Le Ministre de l'intérieur écrivit :

Après des violences affreuses commises envers les dames Mira-

(1) Tome XXIII, page 122, jeudi 7 avril 1791.

(2) Arch. Nat. S. 1688.

(3) Procès-verbal du commissaire de police Fontaine, section de la police royale, 19 avril 1791, Arch. Nat. S. 1688.

mionnes et différentes citoyennes de la rue Saint-Antoine, une multitude égarée se porta à leur communauté et les menaçant de la manière la plus terrible, etc... (1)

Ceci prouve que l'effervescence populaire ne fut pas sans quelque gravité.

Un mémoire administratif opposé à celui des religieuses disait :

Ces sœurs (de la Croix, cul de sac Guéménée) en imposent lorsqu'elles se plaignent d'avoir été injustement expulsées, puisque leur sortie n'a été précédée d'aucunes violences effectives et qu'elle a été l'objet d'une résolution librement prise et notifiée par écrit. Cette sortie a été effectuée sans contraintes et paisiblement (2).

Des mouvements analogues se produisirent contre d'autres communautés.

Le 3 avril 1791, le commissaire de police de la section du Palais-Royal, s'étant transporté rue Saint-Roch au couvent des sœurs de Sainte-Anne, trouva « au-devant de la porte, un grand attroupement de personnes de l'un et l'autre sexe, ayant quelque peu dissipé cet attroupement, — causé par le refus des sœurs de laisser faire le catéchisme par le nouveau vicaire constitutionnel dans la chapelle du couvent (3) — le commissaire pénétra dans le couvent pour interroger la supérieure. Pendant ce temps, la foule grossissait de minute en minute, en poussant des vociférations, deux religieuses, Mlle Sérèze et Mlle de Beaumont affolées, jetèrent des matelas par les fenêtres donnant sur la rue d'Argenteuil, et s'apprêtaient à suivre la même voie, lorsque des citoyens les aperçurent, prévinrent le commissaire qui les empêcha d'exécuter leurs projets en les assurant de sa protection (4).

Le 7 avril, à neuf heures du matin, Girardin, sergent de la 1re compagnie du bataillon de Saint-Martin-des-Champs, accourut prévenir que, rue Jean-Robert, devant la porte des « Sœurs de la Charité, chargées des petites écoles », une foule était assemblée « parlant de les insulter et de les maltraiter » pour avoir mal reçu les sœurs que leur avait envoyées le curé constitutionnel de Saint-Nicolas-des-Champs. Le commissaire se transporta aussitôt rue Jean-Robert et constata qu'une foule menaçante « légitimant

(1) Lettre du Ministre de l'intérieur Delenart à MM. du Directoire et Procureur général, syndic du département de la Seine, 18 nov. 1791.

(2) Mémoire anonyme sans date, Arch. Nat. S. 4688.

(3) Cette chapelle servait à cet usage depuis 12 ans.

(4) Procès-verbal, section du Palais-Royal, 3 avril 1791, Arch. de la Préfecture de police

des craintes de violence » et « convaincu » qu'il était de son devoir de « protéger la sûreté de chacune de ces sœurs » envoya chercher la troupe « pour s'opposer à la force » et pour « veiller à la sûreté des dites sœurs ».

Ayant ensuite forcé la porte d'entrée et pénétré dans la maison, le commissaire constata que les religieuses s'étaient enfuies par les issues dérobées (1).

En octobre 1791, conduites par un prêtre réfractaire, nommé Rogier, les sœurs de la Croix rentrent dans leur maison. Nouvelle menace d'insurrection. Le commissaire Fontaine « pour sûreté de la maison et de la supérieure », établit avec l'autorisation de la Municipalité une garde « composée d'un sergent, d'un caporal, de quatre fusiliers à la solde de ces dames » (2).

Le 17 septembre précédent, à onze heures du soir, les sœurs de charité de la paroisse Saint-Jean avaient été réveillées « par un vacarme horrible ». C'était fête nationale et illumination générale ; mais il ventait fort ce jour-là, et les lampions, dont les religieuses avaient décoré la façade de leur maison, s'étaient éteints. La foule se rassembla sous les fenêtres, réclamant l'illumination et prenant pour une marque d'incivisme les lampions éteints.

Deux gardes nationaux — dont un caporal — du poste voisin ébranlèrent la porte en la frappant à coups redoublés avec des bûches de bois ; les citoyens ne parlaient de rien moins que d'enfoncer la porte, de chasser « ces bougresses-là » ; ils assuraient aux nonnes « que le lendemain on les traiterait comme elles le méritaient, qu'on les fouetterait, qu'on mettrait le feu à leur maison, etc. ».

Plus mortes que vives, les sœurs se hâtèrent de rallumer les lampions, et pour prouver leur civisme on exigea d'elles davantage, il fallut qu'elles ajoutassent des chandelles, malheureusement le vent soufflait toujours, les lumignons étaient éteints aussitôt qu'allumés, aussi nouvelles Danaïdes, les *Grisettes* passèrent-elles la nuit à « rallumer les lampions et les chandelles », espérant que leur bonne volonté calmerait le populaire.

Quelle fut l'attitude du pouvoir devant ces manifestations ?

Lorsque le couvent des Capucines de la place Vendôme fut menacé, Bailly écrivit à Lafayette, le 7 avril 1791 :

---

(1) Procès-verbal, 7 avril 1791, section de Gravilliers, Arch. Préf. de police.

(2) Procès-verbal du commissaire de police Fontaine, section Palais-Royal, 5 oct. 1791. Arch. Nat. S. 4688.

On craint que demain il ne se forme dans ce quartier un attroupement dont il est important de prévenir les effets. Je vous serai obligé, Monsieur, de faire passer des ordres à M. Daumont, chef de la 6e division, pour faire consigner une partie de la compagnie du centre ou bataillon des Jacobins Saint-Honoré, la nécessité de nous ménager au besoin des secours prompts rend cette précaution indispensable (1).

Le 11 avril, nouvelle lettre du maire de Paris au commandant général :

On ne saurait trop louer, Monsieur, le zèle de la garde nationale à prévenir et à réprimer les excès auxquels quelques particuliers mal intentionnés se sont portés ces jours derniers en forçant les portes des maisons religieuses et en se livrant à des violences contre différentes personnes, les secours de la force publique deviennent encore nécessaires à la municipalité pour maintenir l'exécution des dispositions que les circonstances et la sûreté publique ont rendue indispensables.

Par un arrêté aujourd'hui rendu public, par l'impression et l'affiche, le corps municipal a fait défense à toute personne de s'attrouper devant les maisons et églises de communautés religieuses et de commettre aucun excès contre qui que ce soit. Le même arrêté, dont le Directoire du département a confirmé les dispositions, porte qu'il *enjoint au commandant général de tenir la main à son exécution.* C'est à votre vigilance, Monsieur, que je réclame au nom de la municipalité ; si l'Assemblée nationale, en déclarant les biens ecclésiastiques, *propriétés nationales,* a voulu cependant que les religieuses ne pussent, sans leur consentement, être évincées de leur monastère, c'est parce qu'elle a jugé que la loi leur devait une protection spéciale, leur retraite doit être particulièrement respectée et elles doivent trouver dans leur asile la paix et la tranquillité pour laquelle elles ont tout sacrifié pour leur vocation. La sûreté individuelle appartient à tous les citoyens, les magistrats ont contracté l'obligation de les en faire jouir et lorsqu'ils doivent veiller sur toutes les personnes comme sur toutes les propriétés, sans aucune espèce de distinction, il est impossible d'admettre que l'on doive excepter de la protection de la loi les personnes qu'elle doit favoriser davantage, parce qu'elles sont plus particulièrement utiles à la société, je veux parler, Monsieur, des sœurs de la Charité. Je vous recommande, Monsieur, de veiller à leur tranquillité, je n'ai pas besoin de vous observer combien il serait fâcheux qu'en les abreuvant de dégoût, on les déterminera à abdiquer leurs respectables fonctions, leur intelligence à gouverner les pauvres malades, les tendres soins qu'elles sont dans l'heureuse et douce habitude de leur prodiguer, pourraient être difficilement suppléés et on ne suppléerait pas davantage à l'instruction publique à laquelle elles se livrent gratuitement, dans les différentes écoles, attachées aux paroisses.

(1) Bibliothèque Nationale, M. F. 11697, f. 249, R°.

En un mot, la faiblesse de leur sexe et le respect dû à leur caractère et à leur profession, exciteront de votre part un intérêt particulier, auquel vous vous livrerez d'autant plus volontiers que la loi nous a fait à tous un devoir de la protection que je vous recommande (1).

Le Maire de Paris,
Signé : Bailly.

Le 12 avril, Lafayette portait à la connaissance de la Garde nationale, après la lettre du maire, l'ordre du jour suivant :

Le commandant général a déjà exprimé la peine, qu'il ressentait en voyant quelques-uns de ces concitoyens méconnaître les principes de la liberté religieuse, donner à la loi une interprétation tyrannique, qu'elle n'eut jamais, et la violer doublement sous le prétexte de la soutenir par d'odieux excès.

Il attend, avec tous les bons citoyens, l'heureuse époque, où l'Assemblée nationale va poser les bases d'une éducation constitutionnelle et telle qu'il convient à un peuple vraiment libre ; mais il n'a pas été moins scandalisé des traitements qu'ont essuyés des Sœurs de la Charité dont d'ailleurs les soins gratuits auprès des malades avaient tant de droits à la reconnaissance publique, dont les opinions religieuses sont libres, et dont les fautes individuelles contre la loi n'avaient aucun cas que?...

Le Commandant n'a pas vu sans douleur que tandis que la garde nationale veille à la sûreté de tous, différentes personnes avaient été dernièrement forcées de se déguiser, pour se soustraire, non à l'action de la loi, mais à la violence d'attroupements excités contre elles. Il recommande à ses frères d'armes de redoubler de soins pour arrêter des excès dont l'exemple s'est déjà propagé autour de la capitale et pour faciliter les mesures que la direction du département et le corps municipal ne manqueront pas de prendre pour assurer à la fois la liberté religieuse, l'exécution des lois, le maintien de l'ordre public (2).

Lafayette assure un jour au curé de Saint-Thomas-d'Aquin qu'à la tribune il se montrerait « ardent soutien de la liberté religieuse ; et à cheval, très fidèle exécuteur des ordres de la municipalité. » (3)

L'attitude de la Municipalité lui permit de tenir sa promesse sans être infidèle à ses convictions religieuses ; mais si l'on veut estimer à leur juste valeur la force des convictions d'un homme politique, il est toujours nécessaire de connaître l'influence secrète et toute puissante de l'alcôve.

(1) Arch. Nat., A. F. II 48.376, folio 17, original.
(2) Arch. Nat. A. FII 48.376, folio 15, minute de la main de Lafayette.
(3) Bib. Nat. M. F. 11697, folio 146.70, lettre de Lafayette à Bailly.

Or, Madame de Lafayette était la protectrice dévouée des congrégations féminines, on le verra dans plusieurs documents, en même temps qu'ils décèleront les sympathies que rencontrèrent les communautés religieuses dans l'administration municipale.

Le 8 janvier 1790, Mme de Lafayette écrivait à M. de Saint-Martin.

Je me suis chargée, Monsieur le Chevalier, d'avoir l'honneur de mettre sous vos yeux une requête bien juste du séminaire des sœurs de la Charité, je ne doute pas des intentions favorables de la commune de Paris à leur égard et le zèle que vous avez pour tout ce qui est bon répond de votre zèle particulier pour la conservation d'un établissement dont la destruction ou même le changement serait une calamité publique. Ces dignes filles ont besoin d'être rassurées par l'assurance que la Commune de Paris les protègent constamment, que son intention est qu'elles ne soient troublées en aucunes manières : qu'il ne soit pris dans leurs possessions aucun emplacement pour la garde nationale ni pour aucun autre objet.

Vous sentez combien cela est nécessaire dans une maison rempli de jeunes personnes. Leurs inquiétudes leur ont déjà fait perdre plusieurs qui se destinaient à cet état respectable.

Vous voyez, Monsieur le Chevalier, qu'il est instant de calmer leurs craintes. Je vous demande en grâce de ne pas différer de leur écrire pour cela par là vous acquerrez de nouveaux droits à la reconnaissance publique (1).

Signé : Noailles de la Fayette.

La requête, présentée par Mme de Lafayette, fut écrite par la sœur Dubois, supérieure générale des Filles de la Charité, elle s'adressait en ces termes à M. de Saint-Martin :

J'ai l'honneur de m'adresser à vous avec confiance sur les alertes que notre principale maison a éprouvées et qu'elle éprouve de fois à autres, ce qui nous tient dans l'inquiétude et la crainte de leur retour ; ce n'est pas de la part de Messieurs du district des Filles-Dieu duquel nous sommes, leurs procédés ont toujours été pleins d'honnêtetés à notre égard quand nous avons eu recours à eux dans les circonstances. Ce sont des personnes inconnues qui, avec un ton d'autorité, sans vouloir décliner leurs noms et qualités, sont venues à répétition visiter notre local, et nous ont fait entendre qu'il leur serait nécessaire ainsi qu'un petit marais qui s'y trouve et qui fournit en partie à notre subsistance.

Le second objet qui est important à la Communauté et au soutien de son régime d'où dépend sa perpétuité c'est le Noviciat de nos jeunes sœurs. C'est le seul qui existe en France et nous avons les plus grands motifs de ne pas en admettre d'autres pour nous conserver dans l'uni-

(1) Arch. Nat. F. 13 779, n° 37.

formité et le bon ordre l'un et l'autre sont essentiels.... Nous sommes incertaines sur notre existence en France. L'Espagne nous réclame. Nous suspendons même la réception des postulantes. Nous ne pouvons déterminer aucun arrangement sans savoir si la commune de Paris est dans l'intention de nous conserver et de nous protéger (1).

M. de Saint-Martin répondit à Mme de Lafayette en l'assurant que le bâtiment choisi pour le casernement ne serait pas le couvent qu'au reste s'il en eut été autrement sa « recommandation aurait suffi pour qu'on cherchât à y pourvoir par tous les moyens possibles » (2).

A la sœur Dubois, il écrivait qu'il comprenait combien il « est important que sa tranquillité ne soit point troublée » ajoutant qu'il serait bien « malheureux que la nécessité des choses forçât de nuire à un établissement aussi utile que le vôtre ». (3)

Peu de temps après, la garde nationale menaça d'établir, pour le service d'un corps de garde, une voie de communications, passant par le jardin de l'hôpital, dirigé par la sœur du Saint-Nom-de-Jésus.

Mme de Lafayette écrit aussitôt à M. Saint-Martin :

Voici encore un district qui va tourmenter un hôpital de sœurs de Charité et après qu'elles se sont déjà portées à de très grands sacrifices réellement cela n'est ni juste, ni convenable.... Je vous demande avec instance de vouloir prendre sous délais les informations nécessaires et remettre ensuite le calme dans une maison, l'asile de la vieillesse et qui doit être respectée à bien des titres. Je sais qu'ils sont tous d'une grande valeur auprès de vous (4).

M. de Saint-Martin répondait le lendemain à Mme de Lafayette pour lui annoncer l'arrêté du département interdisant l'ouverture de ce chemin (5)

Le corps municipal décide que les portes des églises, des monastères et communautés de femmes seront fermées le 8 avril 1791 pour ne laisser aucun prétexte aux contraventions des « Ecclésiastiques et aux excès du peuple ».

Mais Bailly apprenant que le 27 avril on a menacé d'insulter

(1) Arch. Nat. F. 13 779, n° 37.

(2) Lettre de M. de Saint-Martin à Mme de Lafayette, en son hôtel, rue de Bourbon, 9 janvier 1790. Minute Arch. Nat. F. 13 779 n° 37.

(3) Lettre de M. de Saint-Martin à la supérieure des Filles de la Charité, 9 janv. 1790. Arch. Nat. F. 13 779, n° 37.

(4) Arch. Nat. F. 13 779, n° 42, à cette lettre étaient joints une lettre de la sœur Dubois à Mme de Lafayette, 3 fév. 1790 et un placet de la sœur Rose Gaillet, supérieure de l'hôpital à M. de Saint-Martin.

(5) Lettre de M. de Saint-Martin à Mme de Lafayette, 3 fév. 1790, Arch. Nat. F. 13 779, n° 12.

les sœurs de charité de la paroisse Saint-Roch, il écrit aussitôt à M. Fontblanc, commissaire de police du Palais-Royal, et se concerte avec le commandant du bataillon pour les protéger.

Aux mesures protectrices s'ajoutent des prévenances.

M. Picarès, curé de la Madeleine, écrit à la Municipalité pour contenir les fidèles, aussitôt il est ordonné que l'église des Capucins de la Chaussée d'Antin sera ouverte par le commissaire de police et mise à la disposition de M. Picarès, Desmousseaux, procureur de la Commune, écrit au commissaire de la place Vendôme :

Il est nécessaire que vous exécutiez cet ordre sur-le-champ afin que l'office puisse être célébré demain dans l'église (3).

Conformément à la loi, on a fermé l'église située entre le couvent des Capucins de la place Vendôme et la maison des Capucines. La sœur Thaïs « abbesse des pauvres Capucines de Paris, filles de la Passion » réclame le 6 septembre 1791 aux administrateurs du département et aussitôt le Bureau d'Agence générale autorise le commissaire de police à lever les scellés parce que les Capucines

Sont, par l'effet de cette privation, exposées à manquer de secours spirituels qu'elles pourraient réclamer des Capucins, la nuit et le jour, en état de maladie ou d'accident imprévu.

Le 26 octobre, Bailly donne l'ordre de rétablir la communication entre les Capucins et les Capucines.

Le sort des congrégations préoccupe l'esprit des fonctionnaires municipaux, Gouvion écrit à Bailly afin d'empêcher le départ des sœurs de charité, connues vulgairement sous le nom de Sœurs du Pot (1).

Malgré leurs vœux de pauvreté, les religieuses n'hésitent pas à profiter pécuniairement de la protection des fonctionnaires.

Viguée, administrateur, écrit au Procureur général, syndic du Département, que les officiers municipaux, chargés de procéder à l'expulsion des Filles de la Croix non assermentées, leur ont fait de leur propre autorité 300 fr. de rentes à chacune et une obligation de 4.400 fr.

Viguée ajoute :

Mme de Lafayette dut encore user de sa puissance lorsqu'on construisit un corps de garde dans le couvent des Carmélites de la rue Chapon.

Le 16 avril 1790, elle écrit à M. de Saint-Martin pour lui pré-

(1). Bib. Nat. M. F. 11697 - 249

senter la requête des Carmélites, tourmentées de voir M. de Romainvilliers établir une caserne de cavalerie sous leurs cellules, dans un endroit n'ayant que neuf pieds d'élévation et trois pieds de profondeur au-dessous de la rue.

Il ne me paraît réellement pas possible qu'on ne retrouve un endroit plus convenable que celui-là et, d'ailleurs, le décret de l'Assemblée conservant les maisons religieuses de femmes peut, ce me semble, être interprété comme une défense de troubles. Je suis bien sûre que vous êtes bien aise d'une occasion d'éviter un trouble pareil à des personnes respectables et qui, depuis la Révolution, se sont prêtées à tout ce qui n'était pas impossible à accorder (1).

M. de Saint-Martin rassura Mme de Lafayette en lui affirmant que ses intentions avaient été prévenues par des oppositions de M. le procureur, syndic de la commune et galamment M. de Saint-Martin suppliait Mme de Lafayette « d'être assurée qu'il se ferait toujours une gloire de contribuer à remplir ses bienfaisantes intentions (2). »

En lisant cette correspondance, on est tout d'abord surpris que le commandant général de la garde ne donne pas son avis, qu'on ne lui demande d'ailleurs pas. Le véritable général c'est Mme de Lafayette, elle seule agit, décide le rôle prépondérant qu'elle joue en ces circonstances n'échappe pas à M. de Saint-Martin, ainsi que le démontre cette apostille :

Prévenir M. de Romainvilliers de l'intérêt que Mme de Lafayette prend aux dames Carmélites et le *désir* qu'elle a que le corps de garde *projeté* (3) n'ait pas lieu.

Le désir était un ordre ainsi que le prouve surabondamment la décision du Conseil de ville :

Considérant que quoique le corps de garde ait été demandé par MM. de l'Etat-Major néanmoins l'entreprise est précipitée et illégale parce que la nécessité n'en a point été reconnue. Il n'y a point été fait d'adjudication au rabais suivant les règles prescrites par les arrêtés du bureau de ville et les jugements du tribunal. Il n'y a pas eu de traité fait avec les Carmélites et que non seulement elles n'ont point donné leur consentement mais qu'elles le refusent (1).

Les mêmes fonctionnaires qui avaient reconnu un avantage dans l'établissement d'un corps de garde dans les bâtiments

(1) Arch. Nat. F. 13 779, n° 79.

(2) M. de Saint-Martin à Mme de Lafayette, 1er avril 1790. Arch. Nat. F. 13 779, n° 79.

(3) Ce terme est inexact ; la construction était commencée, un mur des Carmélites avait été abattu, l'administration militaire fut ensuite obligée de le relever.

(4) Extrait du registre du Conseil de Ville, 15 avril 1790. Arch. Nat. même cote.

du couvent y trouvèrent une foule d'inconvénients dès que Mme de Lafayette eut manifesté son mécontentement : le terrain n'avait pas le niveau, le pavé de la rue était mal disposé, ils trouvèrent même que :

Le terrain se trouvant immédiatement sous les cellules des religieuses, de là l'indécence de placer sous des cellules une écurie, de là le bruit des hommes et des chevaux, ce qui ne pouvait que troubler le repos de ces dames dont elles ont plus besoin cependant que le temps en est plus court et que la continuité de leurs exercices et de leurs travaux est plus soutenue (1).

Et pour inciter M. de Romainvilliers à abandonner l'idée de cette construction, M. de St-Martin lui écrivait :

Je présume que vous serez bien aise de faire quelque chose qui soit agréable à Mme la marquise de Lafayette (2).

Cependant un corps de garde était absolument indispensable, aussi le 20 avril, le Département prit-il un arrêté, l'établissant 16, rue Chapon, dans une maison particulière, sans enquête, *de commodo et incommodo*, pour le voisinage (3).

Ces petits faits ne paraissent pas avoir une grande importance historique, mais par la correspondance à laquelle elles donnèrent lieu, il fixe nettement l'état d'esprit des administrations supérieures.

Ainsi lorsque les Filles de la Croix du cul de sac Guéménée rentrèrent dans leur maison, cette rentrée fut exécutée en violation de la loi, le ministre de l'intérieur Delenart écrit en leur faveur :

Il paraît qu'après avoir erré d'asile en asile, où elles prétendent n'avoir vécu que du travail de leurs mains, elles se sont fixées à l'idée que votre arrêté, relatif au libre exercice des cultes religieux, leur permettait de rentrer dans leur maison.

Je vous prie de vous faire informer de ces faits qui semblent mériter d'être éclaircis avec la plus scrupuleuse exactitude, s'ils sont exacts, je ne doute pas que vous favorisiez la réinstallation des Filles de la Croix avec tous leurs précédents avantages, hormis celui de l'Instruction publique, dans une maison qu'il serait manifeste qu'elles n'auraient quittée que sous l'impulsion d'une grande terreur et dont la loi leur accorde d'une manière expresse la jouissance provisoire.

Nous sommes persuadés que le département se déterminera à donner des ordres pour obliger ces religieuses à sortir (4).

---

(1) Arch. Nat. F. 13 779, n° 79.
(2) 17 avril 1790. Arch. Nat. F. 13 779, n° 79.
(3) id. id. n° 81.
(4) 16 déc. 1791. Arch. Nat. S. 4688.

Le Directoire du Département refuse aux Miramionnes de les laisser rentrer dans leur couvent quoiqu'elles offrissent de prêter serment.

Les commissaires des sections se refusent à exécuter un arrêté du Directoire favorable aux congrégations parce qu'ils jugent que les formalités de la loi n'ont pas été remplies (1).

Enfin contre les congréganistes rebelles se dressaient comme adversaires le clergé régulier constitutionnel. La correspondance de l'abbé Brugère, curé de Saint-Paul, est sur ce sujet fort intéressante.

Le 7 novembre 1791, il adressait cette lettre à un administrateur :

Vous êtes instruit de la démarche hardie d'un ci-devant chanoine de Notre-Dame, le nommé Roger, qui, sans autorisation du département ou de la municipalité, vint, vendredi dernier, installer dans la ci-devant communauté de la Croix, neuf femmes prises parmi celles qui composaient cette ci-devant communauté. Je dois vous instruire des dispositions où se trouvent les femmes du marché de Sainte-Catherine et celles qui étalent dans la rue Saint-Antoine. Si le département prend le parti de laisser ces filles dans la communauté et de les rendre à leur prétendue vocation c'est plus que probable que la tranquillité sera troublée. J'ai été assez heureux pour suspendre les effets du ressentiment de ces poissardes par le moyen de quelques personnes charitables, mais il est à craindre que le délai ne serve à les ranimer.

Je sais qu'il y a un complot de verges, que la garde même paraît déterminée à faciliter l'exécution de ce projet; j'aime à penser que le département prendra le moyen de l'arrêter en faisant sortir à bas bruit des filles qui ont quitté leur maison de bonne volonté, ayant consenti en l'abandonnant à recevoir la pension qui leur a été adjugée par la Municipalité, il me paraît dans l'ordre qu'on en profite pour faire un exemple.

Je sais qu'on a refusé aux Miramionnes la permission de rentrer dans leur maison. Celles de la Croix méritent d'autant moins de faveur qu'elles ont mis le sceau à leur insubordination en rentrant sans autorité quelconque sous les auspices de prêtres factieux dans une maison qui ne leur appartient pas. Les prêtres non assermentés qui sont en très grand nombre sur cette paroisse y font beaucoup de mal, les sœurs grises en font beaucoup aussi. Le temps est un grand remède, mais une trop grande lenteur dégénère quelquefois en faiblesse... »

Signé : Brugière, curé de St-Paul.

Le 21 novembre l'abbé Brugière écrivait sur une autre congrégation établie dans sa paroisse :

(1) 17 avril 1791. Bib. Nat., M. F. 11697 f. 146.70.

Les Filles de l'*Ave Maria* n'ont pas été à l'abri des prêtres factieux les vicaires du ci-devant évêque s'y sont glissés à la faveur de l'habit de garde nationale. Ils ont jeté parmi ces filles la pomme de discorde, la maison est partagée en deux factions, la supérieure et l'économe sont à la tête de la minorité, elles font souffrir le martyre à celles qui sont dans les principes de la Révolution. C'est la situation la plus pénible, il est de la justice du Directoire de venir à son secours et le faire jouir du bénéfice de la loi.

Le 4 décembre il écrivait sur le rôle éducateur des Filles de la Croix :

Je ne doute point que bientôt le comité de l'Instruction Publique ne donne un règlement absolument nécessaire pour les écoles primaires et gratuites. Celles que donnent les Filles de la Croix n'est point propre à atteindre le but de l'éducation de former des hommes, des chrétiens. Ces filles ne sont propres qu'à entretenir la superstition la plus grossière, elles ne connaissent que le nom de la religion dont elles abusent trop évidemment. (1)

Par cette attitude du clergé séculier on peut se rendre compte de la caractéristique des mouvements populaires, aussi malgré les formes violentes qu'ils prenaient parfois il faut bien se garder d'en tirer la déduction qu'ils étaient anticléricaux. Si les dames de la Halle, les poissardes et autres « héroïnes de la Révolution » étaient excitées au point d'en venir à la fustigation, c'est surtout parce qu'elles considéraient que les nonnes et les prêtres réfractaires souillaient « le saint lieu ».

Un nouvel élément : le civisme entre dans la foi, celle-ci est loin d'être disparue; ces émeutes sont au fond cléricales, puisqu'elles sont purement schismatiques.

C'est pour la même cause qu'un grand tumulte éclata lorsque, dans l'église Saint-Roch, furent apposés des tableaux contenant les noms des prêtres réfractaires, les glaces furent brisées et Ancestese Sedaine les apporta au commissariat du Palais-Royal (2).

Le 3 avril 1791, un autre tumulte éclate rue Neuve-Saint-Roch, devant l'établissement de sœur Sainte-Anne, parce que l'abbé Pierre Hannier, vicaire de Saint-Roch, ayant été conduire les enfants pour faire le catéchisme dans la chapelle du couvent, selon la coutume, les sœurs lui en refusèrent l'entrée (3).

---

(1) A. N. S. 4688.

(2) Sedaine, âgé de 20 ans, demeurant au vieux Louvre chez M. son père, secrétaire de l'Académie royale d'architecture. Arch. de la Préf. de Police, section du Palais-Royal. 20 mars 1791.

(3) Arch. Préf. Police, Procès-verb. des Comm., 3 avril 1791.

Jean Clermonté, maître cordonnier, demeurant, 9, rue Dauphin : Jean Dornet, éperonnier, 15, même rue ; Jacques Mazurier, maître écrivain, passage Saint-Roch ; Jean-Victor Théret, éventailliste, passage Saint-Roch, etc., portent une plainte au nom des habitants du quartier parce que les Frères des Écoles Chrétiennes, où sont leurs enfants, ne les ont pas conduits à la messe, à cause du nouveau curé anticonstitutionnel (1).

Quelques professions de foi anticongréganistes telle celle-ci :

Je croyais avoir tout dit sur ce chapitre. Je ne songeais plus à ces bavardes de la Congrégation dont nous nous passerions bien aussi. Ce service qu'elles prétendent rendre au public nous font plus de tort que de plaisir. Elles nourrissent de jeunes demoiselles à qui elles font tourner la tête à force de bégueuleries, de mômeries, de bêtises qui ne sont d'aucun besoin dans ce monde dont on se moque. Je trouve bien sot à à des père et mère de confier l'éducation de leurs filles à des gens qui se sont retirés du monde pour n'y plus rentrer, ils n'en connaissent plus les usages, ils les élèvent comme pour leurs maisons à être hautes, méprisantes, fières, méprisantes, curieuses, indiscrètes, médisantes, puis quand elles en sortent elles sont comme ébahies, maussades, grondeuses, capricieuses, devenant des petites-maîtresses bien mal aisées à servir, qui nous boucane pour la moindre chose. J'aime mieux servir une demoiselle qui a été élevée avec son papa et sa maman que toutes ces belles poupées qui sortent de la congrégation. Nous demandons qu'il leur soit défendu de recevoir des pensionnaires, ni de se mêler d'éducation.

Elle paraissait avec ce titre curieux :

La jérémiade des Maîtres Portefaix et des autres mercenaires du triste état de la ville de Soissons, rédigée à la chambre ordinaire desdits maîtres portefaix le jour de la saint Christophe, notre bon patron, avant la grand'messe, à cœur jeun pour être présentée à Messieurs les Etats Généraux.

On peut terminer cette série de documents par deux pièces, — deux variations sur le thème *Liberté*, — mot de ralliement des cléricaux de 1902 et des Filles de la Croix de 1791. Dans un mémoire intitulé : « Exposé simple et naïf » les Filles de la Croix disaient :

Nous n'avons demandé à sortir que quand plus de 200 personnes, qui remplissaient notre cul-de-sac, criaient : « Vous irez à Saint-Paul, où vous aurez à faire à nous ! et que notre porte et notre maison étaient remplies de gardes ? Qu'on juge si nous étions libres ? Ceux qui pouvaient nous défendre nous disaient : « Il faut sortir ou aller à Saint-Paul

(1) Arch. Préf. Police, Procès-verb. des Comm., 3 avril 1791.

sans quoi nous ne répondrons de rien. » Qu'on juge encore une fois *si nous étions libres ?*

D'autre part, le 14 mai 1791, la section du Palais-Royal, lors de son Assemblée générale, inscrivait cette déclaration à son procès-verbal :

L'assemblée, ayant ouï le rapport d'un de ses membres sur le vice inconstitutionnel dans lequel plusieurs maîtres et maîtresses d'écoles, notamment les Frères de la Doctrine chrétienne, les Sœurs de Sainte-Anne et celles de Saint-Lazare, élèvent et entretiennent la jeunesse, après une discussion contradictoire, arrête :

Qu'il sera fait une adresse au département, aux fins de lui demander d'aviser par les voies de droit aux moyens d'arrêter le plus promptement possible *un semblable désordre qui nécessairement entraînerait après lui la ruine totale de la liberté française.*

D'ordonner en outre, comme une suite de la justice commutative, que les maîtres et maîtresses d'écoles ne sortent pas des bornes de leur institut et, par conséquent, ne reçoivent au nombre de leurs élèves que les enfants des parents prouvés pauvres.

Le strict rôle documentaire dévolu à l'histoire ne nous permet pas de déterminer les différences d'angles sous lesquels les esprits envisagent un même mot et en font un drapeau politique. Toutefois quoique ce soit sortir de ce rôle on nous permettra de faire remarquer qu'il est fort curieux, après un siècle écoulé, que la divergence donnée par les Filles de la Croix et la section du Palais-Royal subsiste toujours, par l'emploi inconsidéré des mots, par exemple celui de liberté. Plus de cent années n'ont pas suffi pour faire pénétrer dans l'esprit des masses qu'il ne peut être question de liberté politique lorsque l'esclavage économique est la base même d'une société.

G. Dubois-Desaulle.

Le Consolateur

CHAPITRE IV

LE BANC CHANGE, LAGARDE POINT

Le couloir donnait par le fond sur une cour exiguë, briquetée, avec deux doigts de terre où poussaient quelques fleurs. Assis sur la marche, le nez à la pluie, le chat, à la vue d'un hôte inconnu, s'enfuit. — Car, nul détail n'échappait plus à Daniel : sa mémoire en serait hantée.

Lagarde frappait les pieds sur la grille de fer et mi-entré, fermait son parapluie.

— A gauche ! souffla-t-il. Par là (il montrait la porte de droite) c'est « sa » chambre...

Daniel coula un regard méfiant qui put paraître pitoyable, puis se laissa pousser, — et derrière eux, l'autre porte silencieusement fut tirée.

— Asseyez-vous donc.

La pièce était petite, éclairée d'une seule fenêtre assez haute. Les meubles trop pressés n'y laissaient point de place aux gens. Un buffet lourd dit Renaissance, six chaises et une table de même style, voisinaient avec deux fauteuils de velours passé, un guéridon massif, et des petits sièges dépareillés. Sur la cheminée des vases trop roses garnis de fleurs artificielles poussiéreuses, flanquaient une pendule de doré sous globe, où quelque berger d'Arcadie « allait » jouer d'un chalumeau. Et partout, bibelots sans prix, photographies et souvenirs, groupés au hasard, ornaient bien moins qu'ils n'encombraient. Peut-être en l'appartement de Paris, disposés au goût coquet d'une jeune femme encore vive, avaient-ils eu leur temps de grâce. Mais désormais ici, victime du même abandon, chacun devenait une épave. Salon sans visiteurs, salle à manger sans repas — Lagarde prenait les siens dans la chambre de

la malade — ce semblait être, en ce jour pluvieux, le lieu exprès aménagé pour une confidence plaintive.

Lagarde parlait. Il ne disait rien de bien neuf : sa vie continuait suivant la même monotonie cahotée, scènes et répits alternant, pareils. Mais le malheureux se plaisait à la raconter telle quelle, insoucieux de varier. Il avait peur d'être entendu de l'autre chambre; aussi ne prononçait-il que des lèvres; ses paroles sifflées, soufflées, perdaient tout son et tout accent, mais devenaient infiniment mystérieuses. Et Daniel, à l'ombre des rideaux pesants, circonvenu par tous ces meubles sans usage, souffrait de l'enveloppement, de l'étreinte de cette atmosphère de mort — et entendait.

Il répondit les mêmes choses : Lagarde ne s'en lassait pas. Puis comme il s'agissait de fixer une autre rencontre, moins lâche :

— Jeudi...

— Oh! c'est bien loin...

Dans ces regards, on lisait la terreur de toute solitude, la soif ardente de consolation. Mais Daniel trouva un prétexte :

— Impossible... Je ne demanderais pas mieux, mais j'ai tant à faire!... Je dois m'absenter d'ici là.

— Alors... à jeudi...

Ils sortirent sans bruit : il pleuvait encore.

— Je vous donne mon parapluie, offrit Lagarde, rentrant dans le couloir...

— Inutile...

— Si... si... Vous le rapporterez en passant...

C'est-à-dire : nouvelle conversation, nouvelle visite; Daniel ne voulait plus franchir ce seuil. Il ne pourrait envoyer Félicie sans livrer son secret... — Il recula sa main.

— Merci... il ne pleut déjà presque plus... et ça n'est pas loin...

Lagarde insista, Daniel persista, et col relevé, chapeau rabattu, s'en fut d'un pas accéléré, sous une averse.

— Hum... je me fais tremper pour lui... avec ça..., jura-t-il.

Une fraîcheur lui descendait sur les épaules.

. . . . . .

Quand on sortit de table, le soleil avait presque séché le sable des allées : un enchantement se répandait sur les verdures; tout le reste de la journée fut admirable. Mais, assis sous un cerisier de la pelouse dans le bourdonnement des guêpes et les douceurs de la brise, Daniel demeurait enfermé dans la petite pièce encombrée et blême. Il y avait malgré lui pénétré; il ne pouvait plus en sortir. Il concevait toutes les conséquences de ce simple consentement. Visiteur de cettte maison, il en deviendrait l'hote, le familier, l'intime. Il entrerait dans la chambre de la malade, assisterait aux crises, les subirait. Peu à peu il cesserait d'être Mellis, pour devenir Lagarde. Hélène était sa femme : il le rêva.

Daniel ne pouvait plus rêver. Il lui fallait renoncer désormais à s'asseoir sur le banc après le repas, à faire la sieste dans le coin de prairie, à contempler les choses au cours d'une délicieuse oisiveté. Il devait agir, secouer sa pensée. Mais hélas, la terre durcie ne l'invitait plus à prendre une bêche, la prairie haute et blonde une faux. Il était condamné au labeur volontaire d'un manœuvre gagnant sa vie; il n'y sentait plus que l'effort.

Un instant, l'action l'emportait, exclusive; mais sa pioche le réveillait à la réalité, d'un son : chaque coup disait :

— Oublions!

Preuve de pleine conscience.

Ou bien, il s'arrêtait, songeur : la pendule dorée venait de lui apparaître sous globe, avec son berger, son mouton et son cadran d'émail; il se trouvait devant la cheminée de la pièce maudite. Et il reprenait son ouvrage.

Malgré ces interruptions fâcheuses, répétées tout le long du jour et de l'heure, Daniel persévérait dans ses efforts. Il comprenait sa vie bouleversée. Mais quel autre moyen de la rendre un peu supportable? On ne le vit plus traverser le bourg.

On questionnait Félicie :

— Oh! monsieur Daniel travaille comme un nègre... le jardinier n'a quasiment plus rien à faire... il n'en sort plus...

— Toujours un ours, plaisantait le vieux cordonnier de la place...

— Davantage.

En deux jours il avait fauché tout le pré, nettoyé deux allées, défriché un grand carré d'herbe. Mme Mellis prit cette frénésie pour une exubérance de santé et ne craignit plus une crise en ce cœur d'enveloppe robuste et rustique dont le bouillonnement lui demeurait caché.

Le lundi, au coucher, Daniel se souvint qu'il « fallait » être absent, le lendemain. S' « il » apprenait que Daniel n'était pas sorti, malgré « l'excuse » !

— Je vais à Nogent... pour affaires, annonça-t-il à Mme Mellis le matin.

— Eh! quelles affaires?...

— Je l'ignore... Le notaire me convoque... simplement... J'ai perdu la lettre...

Ses mensonges étaient grossiers.

Il alla donc aux Carrières, se fit atteler un cabriolet et partit seul sur la grande route. Avec l'inaction revint le souci; ses tristes pensées eurent le champ libre, s'éployèrent: il n'avait jamais tant compris, toute l'étendue de sa sujétion. Mais il redoutait plus les hommes que lui-même; il traversa Nogent sans s'arrêter et ne descendit qu'au premier village. Il repartit après déjeuner et fut pour dîner à Argentières.

— Le notaire n'était point là... il faut que j'y retourne demain.

Le second voyage fut pareil. Aussi loin qu'il allât, Daniel était suivi par l'image détestée de la petite maison des promenades. En rentrant, il ne donna aucune explication à sa mère sur ce que le notaire lui avait pu dire. Aussi bien, elle n'en demanda pas : elle renonçait à comprendre.

Et ce fut la quatrième rencontre, au même banc choisi.

— Si nous nous promenions, proposa Daniel.

Plus il s'éloignerait de la petite maison rose, moins il aurait de chances d'y rentrer. Donc, on descendit doucement vers la Seine. L'eau moirée jouait avec le ciel clair. Un banc touchait le bord : on s'y assit, les pieds dans l'herbe.

— On est mieux ici... nous y reviendrons...

Pourvu qu'on revint, qu'importait à Lagarde? — mais le plus tôt possible.

— Ça m'a semblé si long d'attendre le jeudi... insinua-t-il.

On ne convint que du dimanche.

Car Daniel Mellis consacra le peu qui lui restait de résistance, à maintenir les rendez-vous raisonnablement espacés. A force de prétextes, où peinait sa pauvre imagination, il obtint qu'on ne se vit que deux fois la semaine, chaque dimanche et chaque jeudi, régulièrement. Il espéra endiguer ainsi les effusions de l'employé — et celui-ci s'en contenta d'autant mieux qu'une sorte d'apaisement descendait sur sa vie et sur son ménage.

Ainsi se passa le mois de juin. Daniel se voulait résigner, mais souffrait quand même. Il déployait dans son jardin une activité factice et fiévreuse, bêchant deux fois la même terre, semant des graines par-dessus d'autres, inventant des pratiques folles qui stupéfiaient le jardinier. Commençait-il à y prendre un peu de plaisir, qu'il avait autre chose à « faire ». Tel jour il « devait » être absent, le lendemain ne pas sortir. Les promenades comme les rues, lui étaient interdites. Il ne pouvait s'asseoir, rêver, flaner, sans risques. C'était fini des lentes et sûres digestions dans le parfum de chèvrefeuille tombant du mur. A la sérénité de sa libre existence chaque heure apportait entrave ou souci.

Comment donc y garder une humeur égale et placide? Aussi bien, peu à peu, le caractère de Daniel changeait. Brusqueries, colères, duretés. Contraint de paraître bon à Lagarde, sitôt rentré il était méchant par compensation. A table, il s'enlevait, au moindre mot malmenait Félicie : un jour, elle en pleura. Mme Mellis ne savait pas le reconnaître, mais rien ne l'en étonnait plus. Ne le vit-on pas, pris d'une subite folie, couper au pied en pleine floraison le plus beau rosier du jardin, en poursuivre les racines dans la terre, et brûler le tout à la place creusée, parmi une effeuillaison de pétales? C'était sur ce rosier que jadis il avait cueilli une bouture pour Lagarde : et pour cela il ne le pouvait plus voir sans fureur.

On entrait dans le mois de juillet. Soignée par le beau

temps sans doute, Mme Lagarde allait mieux. Elle toussait moins, sortait tous les jours, et mangeait un peu. Un jeudi, Daniel en avance, attendait seul sur le banc de la berge, lorsque arriva Lagarde, rayonnant.

— Ah ! cher Mellis ! rien depuis l'autre jour !... rien !...

Daniel comprit : depuis dimanche, la paix régnait, parfaite, entre les deux époux. Mais alors, que venait-il faire ?

— Quelle reconnaissance ! continuait Lagarde ! Non, ma vie ne suffirait pas à vous payer...

Il allait l'embrasser. Il lui attribuait non seulement l'adoucissement de la vie commune mais toute amélioration dans l'état de la poitrinaire. Il n'imaginait de bonheur que lui venant de Daniel.

— Croiriez-vous que dimanche... oui dimanche, elle s'est laissé lever... sans dire un mot... Elle a voulu que je l'habille... moi-même... et que je déjeune avec elle !... Nous avons fait une petite dînette... comme autrefois, à Paris... la fenêtre ouverte... des fleurs sur la table... Je l'aidais à manger... Je l'ai embrassée deux fois, la chère femme...

Lagarde pleurait de joie... Il contait tout le repas, naïvement, chaque phrase et chaque bouchée, la crême faite exprès : une surprise !

— Et puis on s'est mis sur le banc au soleil. Elle voulait promener... Je l'ai trouvée trop faible... depuis le temps qu'elle n'avait pas quitté la chambre... Je l'ai couchée bien gentiment : elle n'avait presque pas de fièvre...

Il prenait son souffle, et repartait vite :

— Lundi... la même chose, — seulement, je l'ai un peu promenée... sur le cours, à mon bras : elle revivait. Ça me rappelait les commencements de notre mariage... au Luxembourg...

On eut dit un enfant, il ne tarissait plus : petits gestes réguliers, regards au ciel et cris aigus.

Mardi, ils étaient allés sur la route ; on s'était assis près d'un champ de blé ; elle avait cueilli des coquelicots, mi-penchée : il la soutenait par la taille . Mercredi, ils étaient retournés ensemble au même endroit ; qui lui avait tant plu la veille. Et encore... et encore... Il la quittait à l'instant toute gaie...

— Mellis ! notre bon temps serait-il revenu !

Daniel béait. Était-ce le plaintif Lagarde, pour lequel il traînait une pauvre existence, perpétuellement inquiétée d'un souvenir ou d'une crainte ? Lagarde heureux ? Et lui, Daniel, qu'en faisait-on ?

— Oh ! Mellis ! comment reconnaître ? comment... ?

— En vous taisant, songeait Daniel à bout de patience...

Mais son geste seul répondait, ambigu. L'employé ajoutait :

— Ah pourvu que ça dure !

Daniel, dans un dégoût, lança :

— Et pourquoi non ?

Lagarde le prit au sérieux.

— N'est-ce pas ? Vous le croyez ? Mais mon bon ami... quelle dette !...

Et il multipliait les étreintes, les cris de joie, les protestations dévouées, tant, que Daniel eut envie de lui dire.

— Que voulez-vous encore ? Vous êtes consolé... c'est fini... au revoir.

Il songea à l'insinuer : si cette rencontre était la dernière ! Il crut habile de se retirer sur le champ.

— Allons, bon espoir.

— Vous ne remontez pas un peu ?

Une habitude.

— Non... je traverse la prairie... je suis pressé... ça raccourcit de deux bonnes minutes... Adieu.

Il détachait la main et s'éloignait.

— A dimanche ! lui cria Lagarde...

— A dimanche ! dût-il répondre déçu.

Dans l'herbe haute, blonde et rose, Daniel marchait droit devant lui, se frayant son propre chemin. Daniel ne contenait plus sa colère.

— Tout son bonheur est revenu ? Fort bien. Et le mien est parti ? Et il trouve ça naturel ?

Mais il n'en savait rien, le pauvre.

— Tant pis, il devrait le savoir...

Comme il touchait la petite barrière verte qui ouvrait au fond du jardin, Daniel s'aperçut qu'il n'avait point la clef : il appela. Félicie se hâta par la grande allée. Il continuait à gronder :

— Et il croit... ? Oh ! il me le rendra... il faudra bien qu'il me le rende...

La vieille bonne en fut bousculée. Au repas, Mme Mellis ne put retenir une phrase :

— Mais qu'est-ce qui te prend, Daniel?

— Ce qui me plaît, trancha-t-il.

Et il y eut un pénible silence.

Durant trois jours Daniel paressa. Il allait et venait à travers le jardin, sortait sur la route et rentrait, d'un pas rageusement frappé. Il réclamait son bonheur à grands cris, maudissait celui de Lagarde, souhaitait d'assister à son écroulement.

— Et il faudra que demain... je lui parle... ainsi que d'ordinaire?

Mais comment ferait-il pour ne pas l'étrangler plutôt?

Il ne l'étrangla point pourtant et après une nuit plus calme, il supporta mieux qu'il ne l'espérait, le spectacle d'une félicité jalousée qui semblait devoir persister longtemps. Au retour, il eut d'heureuses réflexions.

— Tout de même, il n'est pas méchant ce Lagarde. Et si ça continue, j'ai là la meilleure occasion de m'en détacher... Sans le blesser... j'espacerai peu à peu les rencontres... et qui sait, nous en arriverons peut-être à nous saluer seulement au passage... comme autrefois...

Daniel se plaisait à son leurre : il n'est pas si aisé de rompre de tels liens, et on échappe à tout plutôt qu'à la reconnaissance. Celle de Lagarde débordait.

— Et puis je n'ai plus rien que de gai à entendre, pensait aussi Daniel ; de quoi serai-je donc gêné en attendant?

Ne pouvait-il d'un œil d'espoir considérer les belles cerises rosissantes et les groseilles presques mûres, parure de fruit prête à resplendir, sur le jardin où la fièvre d'été battait à larges ondes? — Il dut s'efforcer à l'ivresse. Avait-il donc perdu toute faculté de jouir? Il s'étonna, s'inquiéta...

Or, l'employé tenace, maintenait strictement les habituels rendez-vous. Outre qu'il se désirait quitte, il éprouvait l'impérieux besoin de faire partager comme sa tristesse sa joie. Daniel avait bien mérité qu'on lui prodiguât des attentions de ce genre. A s'écrier :

— De mieux en mieux !

Lagarde goûtait un double plaisir, le sien propre et celui qu'il croyait faire à Daniel. Au reste, Mellis y saluait l'espoir d'une délivrance prochaine et apprenait patience et résignation.

En vain. Le dernier jeudi de juillet, comme il accourait avec un sourire, Lagarde, affalé sur le banc, se souleva et se jeta dans ses bras, tout d'une masse.

— Ah ! mon ami... mon pauvre ami... si vous saviez...

— Qu'y a-t-il ?

— Elle est retombée...

— Pas possible...

— Si... elle aura pris froid... la voila dans son lit, très faible... Ah ! c'est fini... fini...

Daniel fut aussi bouleversé que Lagarde ; il n'eut pas cette fois à feindre d'émotion, il pâlissait.

— Ah ! ce n'est vraiment pas de chance, disait-il sincèrement, comme à lui-même.

— Et moi qui espérais, fou ! gémissait Lagarde. Non... je ne veux plus croire à rien... Le mal est revenu... il ne s'en ira plus... jamais plus... Pourquoi s'acharne-t-il sur un pauvre homme comme moi... un pauvre homme ?...

Il pleurait sans décence, vieilli, gâteux de larmes... et pour lui Daniel transposait ce qu'il gardait encore d'espoir : car à tous deux convenaient les mêmes paroles.

— Voyons, un peu de fermeté... c'est triste, mais non désespéré... elle est revenue de plus loin...

— De plus loin... n'est-ce pas ?... sans doute... c'est bête... je ne crois plus... vous me parlez... et je recommence à croire...

Ses larmes scintillaient.

— J'ai bien fait de venir... On m'attend... je me suis échappé sans rien dire... le temps de vous mettre au courant... je me sauve... adieu... je suis plus tranquille maintenant... adieu... s'il était arrivé quelque chose...

Il s'enfuyait, oubliant même de rappeler à son ami le prochain jour de rendez-vous...

Mais Daniel ne songeait plus guère à profiter de cet oubli. La déception l'accablait jusqu'à le rendre sans défense. Il

vint et aux nouvelles plaintes de l'employé eut une larme. C'en était trop.

— Voilà maintenant que j'ai pleuré?

Il sursauta.

— Pourquoi?

La douleur de Lagarde ne lui demeurait-elle pas étrangère?

— Toujours! constata-t-il.

Il fut tranquillisé.

Huit jours après, servant à table, Félicie commérait.

— On dit que la dame du Parisien ne va pas bien.

— Qui est-ce? demanda Mme Mellis.

— Madame le sait bien... Ils sont arrivés à l'automne... Ils logent dans la petite maison au père Rouget... sur les promenades!...

— Parfaitement... je vois...

Daniel rougissait : il crut cacher son trouble en balbutiant :

— Qu'a-t-elle donc?

— Il paraît qu'elle s'en va de la poitrine...

— L'affreuse chose! dit Mme Mellis émue ; elle est encore jeune, je crois?

— Une pauvre petite femme qui n'a pas trente ans... C'est-y des âges pour mourir?

— Il n'y a pas d'enfants, au moins?

— Heureusement que non... Mais il y a un mari...

— Il est bien à plaindre...

— Un brave homme... il reste toute la journée à la soigner...

Et sur ce ton, le « dialogue » continua, auquel ne prenait plus part Daniel. — On se levait de table.

— Peut-on voir du malheur comme ça sur la terre! gémissait Félicie.

— Estimons-nous heureux d'être ce que nous sommes, ajouta Mme Mellis d'une voix de religieuse tristesse...

Et Daniel se sauva dans le fond du jardin, bouleversé.

— Ma mère?... Félicie?... Et elles ne connaissent pas les Lagarde!... Pourquoi les plaignent-elles, alors? pourquoi?

Il semblait que Mme Mellis, ardente aux bonnes œuvres

et prompte à compatir, vint seulement de se révéler pitoyable.

Mais soudain :

— C'est moi qui suis sans pitié, sans entrailles.. J'ai un caillou au lieu du cœur... bien sûr... Cet homme là, il me croit son ami — et le suis-je? — Je le serai.

Son désespoir l'y résolut.

Il s'entraîna s'exalta, « se chauffa », et le jeudi suivant sut prononcer quelques paroles plus sincères. Mais rien ne le pouvait épuiser davantage que ces artificielles émotions — et le dimanche il se retrouva comme avant, figé dans son égoïsme d'instinct et ne s'en faisant plus reproche, — triste toujours de le sentir contrarié. Ainsi, par les soucis, allait sa vie.

Chez l'employé, c'étaient de nouvelles tempêtes. Les nerfs de la malade, comme à vif, s'exaspéraient au moindre contact et criaient. Les scènes avaient repris multipliées : il y en eut au moins une par jour, souvent deux, bientôt davantage. Et Lagarde s'était déshabitué de les supporter tout seul.

— Ah ! trouvez-moi un moment avant jeudi, mon bon Mellis... ce n'est plus tenable... Si vous pouviez mardi... à l'heure que vous voudrez...

Le faible Daniel céda, vint le mardi, — et puis le mardi de l'autre semaine, et des suivantes. Les entrevues eurent lieu trois fois par semaine. Encore sous l'impression de l'une, il lui fallait se rendre à l'autre.

— Pourquoi pas tous les jours... alors... comme au bureau ?...

Au fait, n'y avait-il rien d'administratif dans ces rapports prévus, fixes et monotones? L'homme des champs devenait employé : quelle chute! Mais les révoltes de Daniel vite lassées, se noyaient dans une mortelle apathie, faite d'ennui et d'acceptation.

Un mercredi — le dernier d'août — comme il rentrait au soir, d'une de ces vaines promenades où il croyait trouver l'oubli, Félicie descendit exprès de sa cuisine et le joignit.

— Monsieur Daniel, on est venu vous demander.

— Qui ça?... et quand?

— Sur le coup de quatre heures... Monsieur La... La... je ne sais plus dire le nom... le Parisien, enfin...

— Lagarde!

— C'est ça...

— Et?...

— Il avait l'air tout drôle...

— Il n'a rien dit?...

— Si : qu'il reviendrait...

— Bon...

Daniel ne se soutenait plus. Il s'affaissa.

— Ainsi ça ne lui suffit pas... trois fois par semaine... dehors... Il me poursuit chez moi? Il ferait mieux de me demander tout de suite une chambre... Ah! ah! ah!

Il pleurait, ricanait, criait, — puis songeait, la tête dans les mains, brûlante. Il contemplait sa pauvre vie non seulement moralement, mais matériellement envahie; elle s'alourdissait de toute la vie de Lagarde surajoutée; Daniel la sentait comme une montagne sur son dos...

— Tu connais donc M. Lagarde? demanda simplement Mme Mellis au dîner.

Elle le savait déjà par des racontars de voisins, mais devant le silence de Daniel s'était tue.

— Un peu... répondit-il gêné... Je le rencontre quelquefois... on cause...

— Tu ne m'en as jamais parlé...

— C'est possible... ça a si peu d'importance.

— Où le vois-tu donc...?

— A la pêche... quelquefois...

Daniel ne pêchait pas; mais à plusieurs reprises, il était sorti ces derniers temps avec une ligne — pour revenir sans rien d'autre. Ça lui aurait au moins servi à quelque chose... Mais Mme Mellis :

— On me disait qu'il ne quittait jamais sa femme...

— Si... si... un peu... pour prendre l'air...

— C'est ça... Que peut-il te vouloir?

— Ah!... je l'ignore...

Félicie était survenue...

— Est-ce qu'il vous en parle souvent?

— De quoi?

— De sa dame?

— ... Parfois...

— Il doit être bien malheureux...

— Je le pense... Mais nous causons peu de ça... Il n'aime pas à en parler...

— Il faut respecter son silence, prononça Mme Mellis : la douleur est chose sacrée.

Comme l'eut respecté Daniel !

Le lendemain, avant de sortir, il résolut de demander des explications à Lagarde ; il ne souffrirait pas tel envahissement. Les phrases de reproche furent construites, apprises, répétées en marchant ; parut Lagarde, et Daniel ne les trouva plus.

— Ah ! mon bon ami, enfin ! vous voilà... Je suis passé chez vous hier...

— Oui... je regrette... j'étais sorti...

— J'ai compté les heures depuis... mais je vous vois...

— Que vouliez-vous ?...

— Comprenez-moi... je venais d'avoir une scène terrible... épouvantable.. Je ne sais plus les endurer... J'ai fui... J'en tremblais encore... Elle m'écrasait... Il me fallait quelqu'un... quelqu'un... un ami... vous... pour me soulager... m'aider... ou m'entendre... simplement... J'ai couru au faubourg... Comment veut-on que je reste seul dans cet état-là... ?

Il saisissait le bras de Daniel, s'y cramponnait de toute sa détresse, y pesait de toute sa lassitude, jusqu'à le faire chanceler. Et les récits mouillés recommencèrent.

— Vous êtes chez vous... presque toujours ?

— Oui... à peu près...

Il ne voulait point préciser...

— A quelle heure ?...

— Mais...

— L'après-midi ?...

— L'après-midi...

— Après le déjeuner ?...

— Après le déjeuner... sans doute...

— Et le matin ?

— Quelquefois...

— Bon... Je saurai bien quand vous trouver...

Il s'imposait, sans plus; on ne gêne pas un ami. Et, de nouveau :

— Mais, songez-donc, rester seul jusqu'au lendemain? Non... non... je ne pourrais plus recommencer ça...

S'en retournant, Daniel abandonna le vain espoir de vivre jamais pour lui-même. Il se trouvait dépossédé, hanté. Donc, las de toute résistance, il accueillerait dans sa maison claire, le deuil.

Lâchement, il fût sorti pourtant, le lendemain, si ses jarrets n'eussent été encore plus lâches. Faute de quoi, sous les arceaux de vigne, d'entre les feuilles, il guetta tout le jour la grille, anxieux. Son ouïe attendait le chant grinçant des gonds, non plus comme une musique familière à son enfantine mémoire, mais comme un avertissement, sans douceur. Deux fois, il tressaillit : un mendiant, le facteur, — point Lagarde. La troisième fut le samedi, comme il descendait, plus tranquille, de la salle à manger. Lourdement, le battant de fer retomba. Le petit employé s'élançait par l'allée avec autant d'assurance que de désespoir.

— Encore!... j'en sors!... Ah! mon ami, soutenez-moi...

Daniel dut le garder sur sa poitrine, au risque d'être vu. Mais vite, il l'entraîna loin de la maison, vers la haie, à l'abri des curiosités de Félicie et des étonnements de Mme Mellis. Derrière un buisson de groseillers roses, tout en scintillantes pendilles, ombragés de gris saules, sur un banc mal calé, ils se tapirent.

— Un peu moins fort... On pourrait vous entendre.

Mais Lagarde continuait dans les mêmes hoquets stridents. Jamais récit n'avait été plus incohérent et plus vague... Il venait de subir la crise; il en restait comme assommé. Il parla, parla; puis, le cœur vidé, n'attendant plus de Daniel aucune parole, il s'attarda dans l'enclos longtemps, à jouir de sa seule présence, silencieux. Il commençait à regarder, à boire les parfums et la lumière : il trouvait ce coin de verger délicieux.

— Il se sent chez lui... il est chez lui...

Cela semblait. Il fallut cependant le reconduire comme un visiteur, jusqu'à la porte.

Assez de ces perpétuelles agitations, de ces brusques fuites, de ces échappatoires compliquées! Daniel demeurait chez lui de l'aube au soir sous la menace d'une visite. Il en reçut par centaines. Hélène, au dernier point de l'exaspération, ne voulait plus voir son mari. Elle le haïssait comme quiconque approchait d'elle. Les journées de Lagarde devenaient sans emploi, puisque de lui elle n'acceptait plus aucun aide. Aussi, pour combler une existence vide, il recherchait la compagnie de Daniel. Un jour, il lui vint demander de l'accompagner sur la route : la promenade dura toute l'après-midi. Puis, il le surprit au réveil, l'entraîna, et le quittant pour déjeuner à midi, lui dit :

— A deux heures...

Et ils se virent tous les jours, deux fois par jour, tout le jour. Lagarde ne cessait de conter ses malheurs présents, passés et à venir. Il les reprenait au début, les expliquait, les détaillait, s'y complaisait. Et il trouvait une oreille toujours tendue; ou du moins le lui paraissant. Il ne pouvait plus vivre sans son Daniel. Leur intimité s'affichait, intriguait la ville, et surtout Mme Mellis à qui son pauvre fils restait fermé. Elle le voyait sans désir, sans sourire, parmi l'offre admirable du jardin, dans la crainte ou la compagnie de Lagarde. Sur la route, sous la feuillée, au bord du fleuve, par les terres, qu'il marchât ou se reposât, il vivait dans la même « histoire ». Recommencée, répétée, insistée, il finissait par l'entendre, s'en souvenir, s'en pénétrer, la savoir par cœur, la redire mentalement, en même temps que l'employé ou à lui-même. Et il se prit à envier Lagarde pour l'avoir vu dans l'herbe d'un chemin cueillir et examiner une marguerite. Il n'eut su désormais le faire, faute de goût comme de volonté. Il n'allait plus chercher : on l'emmenait, docile, à travers l'été merveilleux de couleurs, de chants, de parfums, les yeux clos, les oreilles bouchées, les sens obtus.

CHAPITRE V

DANIEL TIENT DANS SES MAINS UNE EXISTENCE

L'été s'acheva en un mois de septembre tiède et blond, mais, pour Daniel, pauvre de joie. Le verger du faubourg

n'avait jamais soutenu tant de fruits. Dans l'herbe sourde, au moindre vent pleuvaient les prunes noires et les mirabelles dorées. Aux bras fixes des espaliers, les grasses pêches se gênaient. Les pommes côtelées écartaient d'un rire les feuilles. Les longues poires traînantes se salissaient de terre. Un hâle roussissait les grappes à la treille.

De chaudes et sucrées vapeurs de confitures, s'était toute parfumée la maison. Dans de larges bassines de cuivre, elle-même les cuisait Mme Mellis. Félicie les versait liquides dans les pots. Sur des planches garnies de papier dentelé, lentement elles refroidissaient, « gelaient ».

Et déjà, dans le pré qui rejoignait la Seine (« la pâture » comme on disait) on dressait des charpentes, on tendait et clouait des bâches, on posait à même le sol des planchers, pour les boutiques, les baraques, les cirques, les bals de la plus grande fête du pays — en même temps la plus forte foire — qui avait lieu le 14 septembre, annuellement.

Délicieuse coïncidence ! gaîté du bourg, de la cuisine et du jardin. La gaîté de Daniel ne s'y pouvait-elle plus joindre ? Depuis une semaine justement, il voyait moins Lagarde. Le caprice d'Hélène exigeait de nouveau les soins de son mari, pour exercer sur lui des nerfs un peu sevrés depuis que la servait la femme de ménage. L'employé réintégrait donc la triste chambre, plus sensible à de déraisonnables duretés, et au calme des entretiens infinis qu'il infligeait à son ami, succédait la brièveté affolée des confidences de naguère. Certes, Daniel, en était un peu soulagé. De doux et puissants souvenirs tentaient de s'imposer à lui, à la faveur de sa nouvelle solitude. Même, les préparatifs de la fête semblèrent le vouloir distraire. La veille, un vendredi, comme les derniers marteaux frappaient aux constructions improvisées, une telle fièvre d'impatience fut dans le bourg, sur les routes, au pré, dans l'air, qu'il se promit d'avoir sa part des réjouissances publiques. Il oublierait, ne fut-ce que l'espace d'un jour... Il tirait sa montre pour fixer l'heure de cette importante résolution.

— Cinq heures cinq...

A ce moment précis, parut à la grille, Lagarde.

Il n'en eut point de surprise, à peine d'ennui : une scène

de plus ! Il connaissait la plainte ; sa mécanique consolation lui démangeait les lèvres, déjà prête ; et vers le même abri de saules, il entraînait l'employé par le bras.

Or, plus tremblant, plus blême et plus mou que jamais, celui-ci n'avait que soupirs et gémissements.

— Il baisse, constata Daniel.

Puis, il perçut, murmuré à part soi :

— Ah ! ma tête... ma tête...

Daniel attendait, prévoyait. Rien ne venait d'autre.

— Eh bien, quoi ? mon pauvre Lagarde...

A ce mot, le regard sembla se fixer, reconnaître, il y eut quelques sons mâchés :

— Que... que... je... je...

Et tout d'un coup, cramponné des deux mains au veston de son compagnon, l'employé supplia.

— Oh vous ! donnez-moi un conseil !

Daniel pâlit.

— Un conseil ? mais sur quoi ? à propos de quoi ?

— Écoutez... depuis ce matin... je discute... je dispute...

Avec sa lenteur maniaque, il allait raconter les choses par le menu... Une sorte de tremblement intérieur entrechoquait et retardait ses phrases. Mais, comme prenant son élan, d'une haleine :

— Ma femme veut s'en retourner à Paris !

Et en ayant trop dit, il retomba sans force, sur lui-même.

D'abord froncée, la face de Daniel s'éclaira.

— A Paris ?

Il avait entrevu la délivrance.

— A Paris !

Et lui resterait seul dans l'immense jardin, libre d'une amitié accablante et tenace. La paix rentrerait dans son âme... Il sentirait encore des fleurs... Il suivrait le vol des corneilles à la cime des peupliers...

Mais Lagarde reprenait plus lucide :

— Oui, mon ami, c'est fou... mais c'est comme ça... Ce matin, elle s'est réveillée avec ça dans la tête... Elle ne voulait plus vivre ici... le pays la tuait... elle détestait la maison... la chambre, moi, tout... Elle s'en est levée malgré moi pour casser quelque chose... un beau vase que je lui

avais donné pour sa fête, l'année dernière... On a eu toutes les peines du monde à la recoucher... Elle répétait comme une mécanique : « Je veux partir... je veux partir... » J'ai pensé la calmer : « Eh bien ! on partira... » Elle s'est tenue tranquille jusqu'à une heure, et voilà que tout à coup elle a recommencé de plus belle... « Et le plus tôt possible?... n'est-ce pas?... à Paris... je veux partir à Paris... » Le médecin entrait... Il en a sauté au plafond. A Paris? et par cette saison? quand les froids pouvaient survenir d'un jour à l'autre? « Impossible : — Si ! si ! si ! — Attendez au moins le printemps, — non, tout de suite, tout de suite... » C'est qu'elle tenait la mâtine. Il en est sorti rouge comme un coq. Il m'a pris à part. « Vous ferez ce que vous voudrez, mais Paris c'est la fin... Pas d'air... pas de lumière. Le plus mauvais moment pour voyager... Je vous préviens : vous ferez ce que vous voudrez. » Ce que je voudrai... c'est bon à dire — mais je ne sais pas moi. Elle s'entête... Elle s'est remise à crier... Que se passera-t-il, mon Dieu... je l'écoute... Ah ! quelle situation... quelle situation ! »

Il se courbait, baignant de larmes les mains de Daniel.

— Oh ! mon ami ! vous seul pouvez me tirer de là... Je suis égaré... perdu... un conseil, je vous en supplie, un conseil...

Daniel, à suivre ce récit, s'était senti progressivement envahir par une ténèbre opaque et pesante. Lentement, le danger nouveau se précisait. Sa terreur le fixait, par chaque mot accrue. Eclata le dernier :

— Un conseil !

Malheureux ! Pour avoir sans répit des jours et des jours, subi la compagnie plaintive de Lagarde, pensait-il avoir épuisé le supplice, touché le fond de la nécessaire douleur? Consoler ! consoler ! ne prévoyait-il rien de pire? Aujourd'hui, il fallait conseiller, décider, non plus subir : agir. Daniel n'avait jamais décidé pour lui-même... Daniel n'avait jamais agi... Lagarde ne venait-il pas, en quelques mois, de lui ravir le peu qu'il possédait, peut-être, de vigueur et de volonté?

L'employé répétait :

— Oh dites ! je ne ferai que ce que vous direz.

La bonne histoire! Si Daniel eut pensé qu'il « ne le fît pas », il n'eut pas tant différé sa réponse. A côté de cet homme désemparé, il apparut de tous deux encore le plus faible. Était-ce à lui de vouloir, donc, qui n'eut pas su « ne pas vouloir »? Il s'abîmait dans une immobile détresse.

Lagarde le considérait.

— Il réfléchit!

Il fallait l'activer, sans doute.

— Eh bien?

Silence.

L'impatience agitait Lagarde : peu solide, le banc en était ébranlé. Daniel comprit. Il dit simplement :

— C'est que le cas est grave.

Lagarde se résigna à l'attente, Daniel à la réflexion.

O fuyantes pensées, pareilles aux brebis folles d'un troupeau... Si novice berger les grouperait-il ? A faire éclater sa cervelle et son crâne, Daniel tendait douloureusement son esprit. Par pitié, un peu de logique, de quoi suivre un pauvre petit raisonnement! par pitié! Rouge, les veines des tempes dilatées, il grimaçait. Il tâchait de fixer par des mots chaque idée.

— Si elle va à Paris... serinait-il mentalement.

La suite ne venait point.

— Si elle va à Paris... traînait-il... — C'est la paix pour Lagarde.

Bon. — Pause.

— Mais... pour sa femme?... — la mort... oui .. la mort.

Il s'arrêtait.

Puis :

— Si elle reste...

Le second point était pos'. — Soupir.

— Si elle reste... c'est une vie d'enfer... mais quoi? la vie...

Évidemment.

— D'une part... de l'autre...

Daniel se découvrait quelque bon sens : il sourit. Ayant donc pesé, tour à tour, le pour et le contre (au prix de quels efforts? — enfin!) il ne pouvait plus hésiter. O décision spontanée!

— Je crois que...

Hum ! il allait parler trop vite ! Au moment de formuler un avis, la peur le prenait, suspendait sa phrase. Il se trompait, peut-être...

— Vous croyez...

Lagarde, les yeux grands ouverts, et la bouche et l'ouïe, de tous ses sens enfin, attendait la parole de délivrance.

Daniel crut préférable, tout d'abord, de répéter haut devant de lui, ses intimes déductions, comme pour lui-même s'en convaincre ; puis, moins assuré, il conclut :

— Je pense... il vaudrait mieux... ce me semble... vous résigner...

— A quoi ?

— .. Résister...

Il n'osait dire la chose toute crue.

— Et rester ? alors ?

— Oui... rester.

Il n'eut le temps de rien ajouter. Lagarde ne souhaitait rien d'autre. Sur ce mot, il pouvait bâtir son destin

— Ah ! merci... merci...

Il débordait de gratitude,

— Oui ! que je resterai... Sans vous... j'aurais cédé, peut-être... Je faisais son malheur... Ah ! je ne me le serais jamais pardonné... — Oui ! que nous resterons... Je me sens déjà le courage de le lui dire ce soir... oui, dès ce soir.

Ainsi qu'en rêve, Daniel reconduisit Lagarde jusqu'à la rue, et resta là longtemps, seul, le front à la grille, une courbature sur tout son être endolori... Ne venait-il pas d'accomplir la première action de son existence ?

Repas machinal. Sommeil de bête. Réveil lucide. Dans sa conscience violemment éclairée, il lut :

— Ai-je fait ce qu'il fallait faire ?

— Certes...

— Hé ! hé !

— Elle serait morte à Paris...

— Qui l'a dit ?

— Le médecin.

— En est-il bien sûr ?

— A ce compte..

— Le moral a son importance...

— De là à...

— Satisfaite, elle pouvait reprendre le dessus. .

— Mais risquait de mourir...

— Plus qu'ici ?

— Oh !

— Qui sait ?

— ?

— Et si elle mourait ici !

— Quelle histoire ? ici !

— Contrariété... désespoir... ou folie...

— Elle pourrait mourir ici ?

La main de Daniel retomba sans avoir noué sa cravate. Ainsi, dans cette pauvre main, il avait tenu la vie d'une femme... D'entre deux gestes — droite et gauche — il avait choisi celui-ci, et non celui-là... Pourquoi ? — Mais il l'avait tuée peut-être !

Daniel eut la révélation subite de sa *responsabilité*. Un cri le déchira :

— Mais, il est temps encore...

Il allait courir chez Lagarde, réparer son erreur, se dédire :

— Partez à Paris ! partez vite !

Il s'arrêta.

— Mais ce serait la même chose !

Et il éclata en sanglots.

(A suivre.) HENRI GHÉON

Trois Poèmes

A Madame Ch.-H. H.

NOCTURNE

Ne te plains plus, mon âme! Il n'est pas une peine
Qui vaille qu'on l'écoute à l'heure où nous voici,
Mollement éventés par le souffle adouci
Du silence tombé des hauteurs sur la plaine.
Défais le voile obscur autour du sablier,
Et vois le sable clair, dans un rayon de lune,
Marquer comment s'écoule une heure de fortune
Ou mesurer le temps qu'il faut pour l'oublier.

Les souffles en passant apportent des paroles...
Écoute ce qu'ont dit les amants d'autrefois!
Ils se tenaient, cœur contre cœur et doigts aux doigts,
Dans la nuit où vibraient d'invisibles violes.
C'est comme un chant d'amour qui monte infiniment,
De la terre endormie à la lune qui veille...
Mon âme, sens-tu pas? tout un monde s'éveille
Et le monde connu s'endort plus lourdement...

C'est le divin moment de la forme imprécise!
La cigale de Mab traîne son char ailé,
Et, sous l'assentiment du grand ciel étoilé,
La reine va touchant d'un rameau de cytise
Le sein de la fillette et le front du berger:
Le même rêve éclos sous leurs paupières closes
Fait que l'une reçoit en rougissant, des roses,
Et laisse le galant prendre un premier baiser.

Rien ne bouge, qu'une ombre à nos pieds devinée.
Autour de nous, la paix est douce à défaillir.
Amie, entends-tu pas rôder le Souvenir,
A pas douillets, comme une aïeule surannée?
Est-ce aussi loin de nous, cet amoureux passé
Qu'il raconte à voix basse et que la brise emporte?
Il apporte des fleurs pour ma jeunesse morte,
Le discret Souvenir au profil effacé...

PETITE PHILOSOPHIE

L'Amour et la Mort se donnent la main...
Je t'aime ce soir jusqu'à la folie !
L'ombre des bouleaux coupe le chemin
Bleu de clair de lune où je t'ai suivie...
La Mort et l'Amour se donnent la main.

Les entends-tu pas, dans le bruit des feuilles,
Chuchoter ensemble, à côté de nous,
Qu'il me faut t'aimer et que tu le veuilles ?
Les refrains d'amour, la chanson des fous,
Les entends-tu pas sous le bruit des feuilles ?

Mon premier baiser t'a livré mon cœur.
As-tu donné plus à notre aventure,
Que ton corps, ta bouche et que la langueur
De ta voix câline, et ta chevelure ?
En te prenant toute, ai-je pris ton cœur ?

La lune décroît dans la nuit plus tendre,
Un souffle odorant froisse les buissons.
L'ombre est amoureuse... Il me semble entendre
Nous suivre quelqu'un lorsque nous passons,
Dans le doux conseil de la nuit plus tendre.

C'est le pas furtif de l'Amour distrait
Que j'entends coucher l'herbe à notre suite ?
Qui donc nous épie et marche en secret,
Va, repart, s'en vient pour une autre fuite ?
Serait-ce la Mort, de son pas distrait ?

Le bon camarade — elle ou lui ! — n'importe,
Je t'aime ce soir, si je meurs demain !
A la maigre aïeule ouvrons notre porte,
A l'enfant perdu, montrons le chemin,
Ils se rejoindront tôt ou tard, n'importe !

Elle rit sans fin de toutes ses dents,
De son œil profond, du trou de ses joues,
Et de sa poitrine qui grince aux vents,
Tonnelle sans vigne où l'antan se joue !
Un rire figé découvre ses dents...

Il n'a plus son bel air d'insouciance,
Son arc est rompu, vidé son carquois,
Les yeux clairvoyants, il mène la danse
Des cœurs gros d'écus, sur un air narquois !
Il n'a plus son bel air d'insouciance.

L'Amour et la Mort se donnent la main,
Pour mener la ronde autour de la terre :
Aimons-nous ce soir, nous mourrons demain,
Les violons sont prêts, qu'on taille une bière,
La Mort et l'Amour se donnent la main !

LE LÉPREUX

Celui-là, rude et droit sous le heaume et l'armure,
Le gantelet fermé sur le fer de l'épieu,
Sentant peser sur lui la colère de Dieu,
Prit en main le bourdon et revêtit la bure.

Il laissa son écu croisé par le milieu,
Et, retirant la dague au cuir de sa ceinture,
De son regard de loup défiant l'aventure,
Il s'en fut conquérir, à lui seul, le Saint Lieu

On l'a vu revenir au burg, un soir de glace,
Plié sur son bâton et se cachant la face,
Car le Seigneur mesure au péché la rançon

Et, depuis, on entend la sinistre chanson
Des cliquettes sonner devant Sa Seigneurie,
Comme autrefois son cor hurlait à la tuerie.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Conséquences du Travail féminin [1]

Nous avons montré, dans une précédente étude, que l'extension et le perfectionnement du machinisme, stimulés par la concurrence intérieure et extérieure des producteurs, avaient accentué l'emploi de la main-d'œuvre féminine et infantile concurremment à la main d'œuvre masculine.

Le bas prix des femmes et des enfants, facilité par l'armée (croissante) de réserve, encourage donc le capital à rejeter de plus en plus l'homme de l'usine et de l'atelier.

Il nous reste à montrer les conséquences individuelles et sociales de ce phénomène. On pourra comprendre, alors, une foule de faits en apparence bizarres ou « immoraux » et qui demeurent souvent inexplicables sans la connaissance des causes que nous mettons en lumière.

On sait que la proportion des malades a augmenté malgré les progrès de l'hygiène et les « conquêtes de la science ». En ce qui concerne les femmes, la progression peut s'expliquer, en partie, par son travail industriel qui la met en contact avec une foule de matières toxiques, par inhalation, par frottement, par transpiration, etc. Voici des preuves nombreuses de ces intoxications :

Empoisonnements professionnels. — La femme comme l'homme subit les atteintes lentes ou rapides des matières toxiques employées dans l'industrie.

Parmi ces matières, le plomb est une de celles qui fait le plus de ravages. L'intoxication saturnine se produit chez :

Les blanchisseuses. — Par la production de poussières ou de crasses céruse, minium, mine orange), se détachant de linges souillés (indépendamment de la phtisie qui sévit durement dans cette profession pénible).

Les couturières. — Par l'emploi de fils dits chargés, manipulation d'étoffes, gazes, tarlatanes, chargées au plomb (acétate et sulfure de plomb, Lithurge).

Les dentellières ; blanchisseuses de dentelles. — Par le saupoudrage au blanc de plomb et battage des fleurs dites *en application* (céruse).

---

(1) Voir *La revue blanche* du 15 février, ainsi que les analyses, critiques et réflexions publiées à ce sujet par le *Petit Sou* (7 mars), la *République sociale* (9 mars), la *Fronde* (6 mars et 13 mars), les *Temps nouveaux* (mars et avril), *Le Petit Parisien* (mars) ; *Union des dames de la Poste* (15 juillet) etc., etc.

Les ouvrières en fleurs artificielles. — Par l'inhalation de poussières toxiques provenant du saupoudrage ou détachées des fleurs, particulièrement dans l'opération du diamantage avec cristal pulvérisé (minium et oxydes de plomb dans les bagues) (1).

Les ouvrières de tréfilerie. — Par la production des buées et de matières toxiques dans la fonte de l'alliage plombifère et la confection des fils de laiton.

Les piqueuses de bottines. — Par l'affilage avec les lèvres de fils chargés de sels de plomb et le machonnage des bouts coupés (lithurge, céruse, sulfure de plomb).

Les ouvrières de la miroiterie. — Dans le brossage et le ponçage ; le polissage au papier de verre (céruse, lithurge).

Les empaqueteuses de tabac, de chocolat, de thé. — Dans la manipulation des feuilles d'étain plombifère (crasses toxiques sur les doigts et sur les ongles).

Signalons encore parmi les ouvrières exposées au saturnisme :

Les ouvrières employées à l'étamage, au plombage, à la chaudronnerie ; les tailleuses de limes ; les ouvrières de la verrerie et de la vitrerie ; les cartonnières, les broyeuses de couleurs, les confectionneuses de papiers à cigarettes, les vernisseuses de laqués, les typographes, les tisseuses et les dévideuses (minium, chromate de plomb), les lamineuses de plomb, les ouvrières des fabriques de céruse, de papiers moirés, d'épingles, de tôle émaillée, de crayons colorés, de papiers peints (sulfure, acétate de plomb).

Les ouvrières de filatures sont particulièrement atteintes par le chromate de plomb. Dans le coton teint *en flotte* venant des teintureries de Lyon, Roubaix et Rouen, on a trouvé 10 o/o de chromate de plomb ; dans la bourre qui se détache au cours de la manipulation 18 o/o, et dans la poussière lourde ramassée sur le sol de l'atelier, 44 o/o (2).

Le Dr Proust signale aussi des accidents plombiques chez des tisseuses de coton par suite de l'addition de céruse aux apprêts pour augmenter le poids du tissu.

Le Dr Robert Smith a constaté une véritable épidémie d'intoxication

---

(1) Plusieurs couturières, après s'être servi de *soie*, ont présenté des accidents d'intoxication saturnine ; l'une d'elles ayant remarqué que chaque fois qu'elle mouillait ses doigts ou qu'elle passait le fil de soie dans sa bouche pour resserrer les brins, elle éprouvait une saveur légèrement sucrée Chevallier fit acheter de la soie dans un grand nombre de fabriques ; cinquante échantillons, tous trempés séparément dans une petite quantité d'eau abandonnèrent une grande partie de leur poids. La matière pesante fut reconnue pour de l'acétate de plomb, 20 0/0 de ce poison étaient mêlés à la soie. On avait pris un brevet d'invention pour ce mélange. Enlenberg ayant fait l'analyse d'une soie rouge ainsi chargée, a trouvé 17 grammes 71 de plomb dans 100 grammes de soie.

« Les accidents saturnins, résultant de l'usage de telles soies sont rendus plus fréquents encore chez les couturières, par l'habitude qu'elles ont d'amincir l'extrémité du fil en le passant dans leur bouche. En outre, elles cassent la plupart du temps ce fil avec leurs dents et gardent quelquefois la partie rompue dans leur bouche. »

Dr Proust, *Traité d'Hygiène.*

(2) *Les poisons industriels*, 1901 (Office du Travail).

saturnine dans une filature de coton où l'on fabriquait une étoffe de couleur rouge, au moyen de fils teints au bichromate de plomb. Il se dégageait une épaisse poussière jaune pendant la manœuvre des métiers (1), etc., etc. (2).

Voici un tableau concernant la population ouvrière occupée à des travaux qui comportent des manipulations du plomb dans les fabriques de faïence et de porcelaine du district de North-Stafford en 1898 (Report on the employment of lead in manufactures, etc., by Professor Thorpe and Professeur Thom Oliver, Londres, 1899, Livre bleu C. — 9.207.)

Empoisonnement par le plomb

TRAVAUX	NOMBRE					
	d'ouvriers		de cas de plombisme			
	sexe masculin	sexe féminin	ouvriers	p. 100	ouvrières	p. 100
Trempage	495	81	41	8,2	7	8,6
Service des trempeurs	518	107	20	3,9	19	17,8
Nettoyage des céramiques	105	458	1	1,0	58	12,7
Pose des couvertes	1.805	46	48	2,6	1	2,0
Décoration majolique	»	295	»	»	31	10,5
Pose des fonds de couleur	89	382	10	11,3	45	11,8
Poudrage en couleur et lithocéramique	16	154	10	62,5	32	20,8
Travaux divers	95	57	22	23,5	3	5,3
	3.123	1.580	152	4,9	196	12,4

Nous voyons que la proportion des cas est de 4,9 o/o chez les ouvriers et 12,4 o/o chez les ouvrières.

Dans le même district et pendant les années 1896, 1897, 1898, il y a eu 1.085 cas de plombisme, 478 du sexe masculin, 607 du sexe féminin. Et sur ce nombre on compte 135 enfants au-dessous de 18 ans, 57 garçons, 78 fillettes.

On peut être assuré que la proportion est la même en France et ailleurs. Et il ne s'agit que de la faïence et de la porcelaine. Qu'on juge de la destructivité organique causée par le seul plomb!

On sait que la proportion des femmes dans l'imprimerie a augmenté d'une manière extraordinaire. Or « on est en droit de considérer l'absorption plombique comme un facteur important dans la fréquence et la gravité des maladies de poitrine, de la phtisie, en particulier, et des affections nerveuses, chez ces ouvriers. »

L'analyse des poussières de l'air dans les imprimeries de Berlin a donné les résultats suivants : dans l'imprimerie de l'État, l'échantillon

(1) *The British medical Journal*, 7 janvier 1882.

(2) Extrait d'un tableau dressé par le docteur Layet, *Hygiène industrielle.*

prélevé à une hauteur de 10 centimètres au-dessus du plancher a donné 0,89 o/o de plomb ; sur le composteur à 52 centimètres au-dessus du plancher, il y en avait 1,73 o/o ; sur un autre meuble à 2m,25 du plancher 0,62 o/o. En moyenne la poussière d'imprimerie contient 1,6 o/o de plomb (1).

Le docteur Choquet signale chez les typographes au bout d'un temps assez long, un affaiblissement de la sensibilité digitale quelquefois accompagné de tremblements musculaires limités aux parties agissantes et qui s'exagèrent par la fatigue à la fin de la journée. A un degré plus avancé, surviennent des fourmillements dans les doigts, précurseurs de la paralysie des extenseurs.

Intoxication mercurielle : Travaux féminins (2)

PROFESSIONS	TRAVAIL OU GENRE d'opération exposant plus particulièrement à l'intoxication	MODE de VÉHICULATION ou de pénétration du poison	NATURE de la substance toxique
Ouvrières des fabriques de produits chimiques.	Emploi des sels de mercure dans la préparation des couleurs d'aniline. Rouges de mercure.	Enduits, éclaboussures et crasses toxiques.	Azotate de mercure. Sublimé corrosif. Iodure et sulfure de mercure, etc.
Ouvrières des fabriques de jouets coloriés.	Manipulation de rouge de mercure.	Crasses et poussières toxiques.	Cinobre. Vermillon, etc.
Étameuses de glaces et polisseuses de miroirs.	Transports des bains. Mise en tain des glaces. Révivification de l'étain contenu dans les regratures et avivures, etc.	Crasses, poussières ; vapeurs émises à basses et hautes températures.	Mercure divisé ou volatilisé. Amalgames d'étain.
Coloristes de fleurs artificielles.	Manipulation des couleurs à base de mercure.	Crasses, poussières.	Bisulfure, biiodure et bichromate de mercure.
Ouvrières de la bijouterie et de l'orfèvrerie.	Traitement à chaud des amalgames d'or pour révivifier ce métal.	Vapeurs émises à haute température.	Mercure volatilisé et condensé par absorption.
Ouvrières teinturières. Etc., etc.	Emploi du sublimé corrosif comme mordant dans la teinture des plumes. Trempage dans les bains de préparation.	Crasses, poussières et éclaboussures toxiques.	Bichlorure de mercure.

(1) Annales d'Hygiène publ. 1898, p. 495.

(2) Extrait d'un tableau dressé par le docteur Layet ; Encycl. d'Hygiène et de Médecine tome VI. Il va sans dire que les ouvriers sont également exposés dans toutes ces professions et une foule d'autres que nous passons sous silence.

Laissons le saturnisme, que nous sommes loin d'avoir épuisé, pour parler des effets de :

L'Hydrargyrisme : Il atteint plus les femmes que les hommes, dit le Dr Proust : « Sur 100 ouvriers, 80 souffrent d'accidents, et on remarque que les jeunes femmes sont emportées en plus grand nombre que les jeunes gens. »

Au nombre des professions (nombreuses) où le travailleur se trouve exposé à l'intoxication mercurielle, citons celles-ci qui comprennent un grand nombre de femmes : Ajoutons que le rachitisme (Kusmaül) et la phtisie (Stickler) ont été considérés comme des dégénérescences auxquelles conduit soit directement chez les ouvriers eux-mêmes, soit indirectement chez leurs descendants, l'intoxication mercurielle professionnelle.

D'après le Dr Proust les phénomènes nerveux qui accompagnent l'hydrargyrisme se présentent sous les trois formes suivantes :

1° Le tremblement mercuriel proprement dit ;

2° Le tremblement mercuriel avec convulsions et douleurs ; c'est cet ensemble de troubles, phénomènes convulsifs, douleurs plus ou moins vives, qui constitue un des caractères principaux de l'etat que l'on appelle, en Espagne, *calambres ;*

3° La paralysie mercurielle avec altération de l'intelligence.

L'un des métiers où l'intoxication mercurielle est la plus violente est celui des *coupeurs de poils de lapin* dans la chapellerie. Or les femmes sont assez nombreuses dans cette profession. Celles qui sont occupées au *secrétage*, *au brossage*, et *au coupage*. L'immersion constante des mains dans la solution de nitrate acide de mercure et les vapeurs qui s'échappent de l'étuve sont des causes puissantes d'intoxication. Outre les excoriations des mains et les altérations de la peau, parfois rebelles, que produit le contact prolongé de la solution, ces ouvrières sont souvent atteintes d'un tremblement pouvant acquérir une violence étonnante (1).

En même temps que les accidents nerveux, les troubles nutritifs s'accentuent et aboutissent à une déchéance de tout l'organisme constituant la *cachexie mercurielle*. La face est pâle, terreuse, bouffie ; il y a de l'œdème des extrémités, une inappétence absolue, une soif ardente, des vomissements, de la diarrhée dysentériforme. Dans ces conditions la malade ne tarde pas à succomber, soit au progrès de l'anémie et de l'affaiblissement, soit à une infection secondaire, soit à la tuberculose qui la guette. On a même décrit une phtisie hydrargyrique. Ce qu'il y a de certain, c'est que la phtisie est plus fréquente chez les ouvriers hydrargyrisés. D'après Kussmaül, à Arlangen, la proportion des phtisiques aurait été chez eux de 71 o/o, tandis qu'elle n'était que de 22 o/o chez les autres malades (2).

Arsenicisme. — Les travaux féminins dans lesquels la manipula-

(1) *Les poisons industriels* (Office du Travail).
(2) *Ibid., loc. cit.*

tion de l'arsenic ou de ses composés, entre en proportion considérable sont très nombreux.

Les docteur Gubler et Napias se sont occupé de la toxicité de cette substance et ont relevé les professions atteintes.

A son tour, le docteur Layet a repris le même travail en 1894.

Du tableau qu'il a dressé nous extrayons les professions suivantes qui concernent le travail féminin : fabrique de papiers peints, dans le broyage et l'étendage des couleurs ; le fonçage, le satinage, le découpage des papiers, et enfin le veloutage des papiers dits de Tontisse. Empoisonnement par action cutanée, par l'inhalation des poussières toxiques, par l'absorption buccale. (Arsénites et arséniates).

Feuillagistes et fabricants de feuilles artificielles, par le trempage et le poudrage des herbes desséchées ; par l'apprêtage des étoffes, le découpage des feuilles et le montage des bouquets artificiels. Empoisonnement par les modes précédemment décrits. (Arsénite de cuivre et fuchsine arséniée) (10).

Fabrication d'abats-jour, de vert de cartes à jouer, de cartons peints, de capsules en papier pour flacons dans le maniement et le découpage des papiers. Empoisonnement par les poussières toxiques de l'arsénite de cuivre (vert de scheele).

Couturières, dans le façonnage d'étoffes arsénifères (tarlatane et gaze verte). Action des solutions, enduits et poussières toxiques de l'arsénite de cuivre (1).

Teinturières et apprêteuses d'étoffes dans l'étendage et l'application du mélange colorant, par le contact avec les mélanges et dissolutions toxiques (Arsénite de cuivre).

Bijoutiers, dans le décapage des bijoux avec acides impurs par l'inhalation de gaz toxique (hydrogène arsénié).

Fabricants de crayons colorés dans le délayage de la couleur toxique, dans la solution gommée de l'absorption des poussières et mélanges toxiques (Arsénite de cuivre).

D'après le Docteur Proust, la forme chronique de l'empoisonnement est caractérisée « par de l'inappétence, de la céphalagie, des nausées, quelquefois des vomissements, des selles diarrhéiques, parfois sanguinolentes, des douleurs erratiques, de l'affaiblissement, de la pâleur ; la fièvre s'allume et ces symptômes peuvent acquérir une gravité réelle si la cause n'est éloignée sans retard... Souvent aussi il se produit des irritations des yeux ; les fosses nasales sont habituellement altérées ; elles sont le siège d'hémorragies ; les orifices des narines présentent des excoriations crouteuses, et la perforation de la cloison a été constatée.

---

(1) On a signalé des accidents d'arsenicisme chez des couturières travaillant à des robes de tarlatane colorée avec des produits arsenicaux qui n'étaient appliqués qu'au moyen d'amidon.

Ces faits ont été observés en Allemagne, il y a déjà un certain temps. — Le professeur Hoffmann a analysé des tarlatanes vertes qui contenaient un treizième de leur poids de teinture arsenicale. Vingt mètres d'étoffes nécessaires pour la confection d'une robe de bal contenait 54 grammes d'arsenic.

Quelquefois aussi les bronches sont irritées, il y a de l'enrouement et une toux sèche. Enfin on a observé des vertiges, des douleurs généralisées, une paralysie incomplète du mouvement affectant surtout la forme paraplégique, une teinte terreuse de la peau et de l'amaigrissement ». (*Traité d'hygiène*, p. 281) (1)

Phosphorisme. — La fabrication des allumettes chimiques comprend, en dehors des opérations préalables qui ont pour but la mise ou montage en cadres des billes d'allumettes, et leur souffrage :

1° La préparation de la pâte phosphorée ;
2° Le trempage des allumettes ou *chimicage* ;
3° Le séchage ;
4° Le dégarnissage des cadres ou dépressage ;
5° Le triage, la mise en boîtes et l'empaquetage.

« Toutes ces opérations, dit Layet, donnent lieu à un dégagement plus ou moins notable de vapeurs phosphorées. La manipulation directe de la substance nuisible, avant, pendant ou après la fabrication proprement dite, rend cette industrie singulièrement dangereuse pour les ouvriers, pour les ouvrières surtout, qui forment dans les fabriques la majeure partie du personnel employé ». (*Encyclopédie d'hygiène*, t. VI, p. 509.)

Les ouvrières des fabriques d'allumettes sont particulièrement exposées à la nécrose phosphorée. En Allemagne, où les femmes sont en très grande majorité, c'est parmi elles qu'on observe le plus grand nombre de cas.

Ainsi, de Bibra et Geist, sur 53 cas qu'ils ont rassemblés et empruntés aux auteurs allemands, ont trouvé 48 femmes et seulement 5 hommes ; tandis que M. Trélat réunissant 71 cas, presque tous observés en France, moins 13, est arrivé à des rapports presque égaux entre les deux sexes, 36 femmes et 35 hommes.

Depuis quelques années, les nécroses sont beaucoup moins fréquentes qu'elles ne l'étaient il y a trente ans au moment où Lorinser et Strohl appelèrent les premiers, l'attention sur cette affection.

Nous devons noter que depuis le 1er octobre 1898, on n'emploie plus le phosphore blanc dans les fabriques d'allumettes.

Le médecin attaché à ces manufactures prétend que tout danger d'intoxication a disparu. Le phosphore blanc des anciennes allumettes a été remplacé par le sesquisulfure de phosphore. Néanmoins, quoique faible, la toxicité de ce produit est réelle.

---

(1) Les professeurs Hofmann et Ludwig ont cité un cas d'empoisonnement très grave chez deux femmes, la mère et la fille, occupées depuis six ans à la confection de couronnes mortuaires en mousse artificielle parsemée de fleurs rouges. Elles teignaient elles-mêmes les matériaux nécessaires et ne se servaient que de fuchsine et de vert d'iode. La première atteinte fut méconnue ; la seconde emporta la mère. L'autopsie révéla les lésions caractéristiques de l'empoisonnement par l'arsenic. A la suite de cet empoisonnement, on préleva chez les marchands de Vienne, six échantillons de la plus fine qualité de fuchsine : cinq présentèrent une proportion d'acide arsénieux variant entre 1 et 3 0[0 (*Revue d'hygiène*, 1879 n° 79.)

Oxycarburisme. — Les cuisinières, les teinturières, les fileuses, les étameuses, les repasseuses, les tailleuses (qui se servent de fers très chauds pour le rabattage des coutures, etc.) sont particulièrement exposées à l'oxycarburisme.

Voici, d'après le docteur Brouardel, les effets du gaz oxyde de carbone : « l'anémie, qui s'affirme de plus en plus, malgré une sorte d'assuétude apparente; elle s'accompagne de cyanose de la face, de céphalalgie, de vertiges, de ralentissement du pouls et de la respiration, de l'abaissement de la température, de troubles gastro-intestinaux, et enfin de phénomènes nerveux (Layet).

Brouardel divise en deux groupes, selon que ces troubles suivent immédiatement l'intoxication ou qu'ils ne se présentent que plus tard, sans avoir été précédés par les premiers.

Dans le premier groupe, c'est-à-dire consécutivement à un coma plus ou moins prolongé, les patients peuvent présenter un état qui simule l'ivresse ou ses suites; l'individu est hébété, il ne se souvient de rien, et cela quelquefois pendant un certain temps. Il peut y avoir aussi des troubles de la mobilité.

Au congrès d'hygiène de Turin, le docteur de Beauvais a insisté sur la longue durée de la perte de la mémoire et sur la persistance de l'insomnie, malgré les narcotiques.

Le deuxième groupe est constitué par les paralysies. L'intelligence peut être très profondément affectée, au point de constituer un véritable état de démence.

La dermatite des dévideuses ou fileuses de cocons de vers à soie. — L'immersion fréquente des mains dans une eau chaude qui ne tarde pas à se charger de substances organiques et de la matière agglutinante des cocons provoque chez les ouvrières une affection spéciale bien décrite par Potton (1853) sous le nom de *mal de vers ou de bassine*.

L'action de l'eau chaude, dit le docteur Layet, surtout savonneuse, en ramollissant l'épiderme, en congestionnant et en irritant le derme des mains, prédispose sans aucun doute aux effets de la matière organique infectieuse à laquelle doivent être attribuées les manifestations éruptives les plus graves,

Voici d'après Potton les symptômes des trois degrés :

Premier degré : Teinte érythémateuse plus marquée entre les doigts; tuméfaction, douleur cuisante, chaleur âcre ; marbrures, plaques brunâtres à la peau, soulèvement de l'épiderme ; vésicules miliaires, quelquefois bulles remplies de sérosité claire s'épaississant, se troublant, puis devenant visqueuses : tous les mouvements sont pénibles.

Les ouvrières continuant leur travail, les vésicules se crèvent, et un soulagement momentané, d'autrefois permanent en résulte. Les symptômes s'amendent, l'inflammation et la douleur disparaissent.

Durée, sept à huit jours.

Deuxième degré ou période pustuleuse : Les vésicules se changeant

en pustules, ou bien de véritables pustules se montrent primitivement. Elles peuvent s'étendre sur tous les doigts ; mais c'est surtout entre le médius, l'indicateur et le pouce de la main droite qu'elles sont disséminées. Elles se répandent aussi sur le dos et sur la face interne. Tout mouvement des doigts occasionne des souffrances aiguës : il est impossible de les plier complètement. Au bout de cinq à six jours, les pustules arrivent à terme. Dès ce moment toute souffrance cesse, l'évacuation du pus et la dessication commencent. Mais, le plus souvent, par l'imprudence et l'insouciance des divideuses, la maladie n'est point ordinairement guérie : ils survient d'autres boutons qui prolongent la durée de tous les accidents.

Durée : quinze à dix sept jours.

Troisième degré : Chez quelques personnes, le mal de vers prend un caractère très fâcheux. L'apparition des pustules s'accompagne d'inflammations plus profondes ; le tissu sous-cutané est envahi : gonflement énorme et déformation des doigts, de la main ; tuméfaction œdémateuse jusqu'au bras : engorgement et endolorissement.

Nous bornons ici ce tableau très abrégé des empoisonnements qui résultent d'un nombre considérable de professions exercées par la femme. Il faudrait citer encore le *sulphydrisme* (dans les savonneries, les raffineries — noir animal —, les produits chimiques, les tanneries, etc.), l'intoxication par *l'acide carbonique* par exemples chez les fabricants de papier, dans les ateliers de fermentation de la colle où les ouvrières sont atteintes de céphalalgie et des troubles des sens, etc., etc.) On verrait que les ravages causés par le travail sont effroyables et que la plupart des usines sont des antichambres d'hôpitaux.

Morbidité. Avortements. Dégénérescence. — En ce qui concerne le sexe, quel que soit son âge, dit le docteur Poincaré, la femme ne doit pas être soumise au même régime industriel que l'homme, car elle offre beaucoup moins de résistance que lui et donne plus facilement prise à tous les germes morbides. Il faut surtout songer qu'avec elle la propagation de l'espèce et la valeur des générations futures se trouvent plus particulièrement compromises, et que par conséquent ce n'est pas seulement l'intérêt individuel qui est mis en jeu mais encore l'intérêt national. En effet l'intoxication industrielle détermine spécialement l'avortement, les accouchements prématurés ainsi que la fréquence des mort-nés, et devient ainsi une des grandes causes de la dépopulation. En tout cas les survivants viennent apporter en eux, à une plus haute puissance, la détérioration paternelle, contribuant ainsi pour une large part à la déchéance de l'espèce humaine et à l'affaiblissement de la force nationale (1).

En voici des preuves éloquentes :

(1) *Traité d'hygiène industrielle.*

Nicotisme. — C'est partiellement par les poussières dégagées pendant la manipulation du tabac que l'intoxication nicotinique se produit chez les ouvrières des manufactures.

Les manufactures de tabac en France occupaient en 1898 16.660 ouvriers (dont 1.550 hommes et 15.100 femmes).

Dans une communication à la Société de médecine publique, M. le docteur Delaunay a communiqué les résultats de l'enquête qu'il avait faite chez plusieurs sages-femmes du quartier du Gros-Caillou, qui assistaient beaucoup d'ouvrières de la manufacture de tabac de la rue Jean-Nicot. D'après la première, « le tabac a la réputation de provoquer des fausses couches persistantes ». Cette opinion est tellement accréditée dans la manufacture, que quelques ouvrières qui peuvent suspendre leur travail, cessent d'aller à l'atelier dès qu'elles deviennent enceintes. La sage-femme en question a soigné trois femmes qui faisaient des fausses couches quand elles étaient à la manufacture et qui n'en font plus depuis qu'elles l'ont quittée. L'une de ces femmes, qui avait déjà fait deux fausses couches, alors qu'elle était à la manufacture, étant devenue enceinte pour la troisième fois, a cessé de fréquenter l'atelier au cinquième mois de sa grossesse ; l'enfant est venu à terme, mais est mort peu de temps après sa naissance.

La même femme ayant changé de profession a eu depuis un quatrième enfant qui est très bien portant. (*Revue d'hygiène* 1880, p. 217).

Les deux autres sages-femmes ont insisté sur ce que les ouvrières avaient des grossesses difficiles.

De son côté, M. le docteur Gaston Decaisne a indiqué qu'en recherchant la cause des fausses couches, soignées au service d'accouchement de la Charité, il avait bien des fois constaté qu'il s'agissait d'ouvrières de la manufacture des tabacs du Gros-Caillou. (*Revue d'hygiène* 1880, p. 228).

Quant aux ouvrières des manufactures de tabac, dit M. Goyard, « on ne saurait méconnaître que la plupart sont plus ou moins influencées pendant leurs grossesses par les émanations toxiques qu'elles respirent. Il y en a qui ne parviennent jamais à mettre au monde un enfant vivant. » (*Revue d'hygiène*, 1880, p. 225).

M. Quinquand, médecin des hôpitaux, a constaté que les ouvrières de la manufacture de tabac de la rue Jean-Nicot étaient sujettes aux fausses couches. Il a cité l'observation d'une femme qui a fait trois fausses couches pendant son séjour à la manufacture et qui, depuis qu'elle est sortie de cet établissement, a eu trois enfants tous bien portants. (*Revue d'hygiène* 1880, p. 900).

Dans un mémoire lu au Congrès d'hygiène de Turin, M. le docteur Jacquemart, de Paris, dit avoir trouvé une moyenne de 45 avortements sur 100 grossesses relevées chez des ouvrières du tabac. (*Revue d'hygiène* 1880, p. 36).

La disposition aux avortements ne serait pas le seul méfait de la nicotine et son action pernicieuse frapperait les nouveaux-nés des cigarières de débilité congénitale. Dans son travail déjà ancien (1868),

M. Kostial avait fait remarquer que la mortalité des enfants des cigarières était, pendant la première année, le double de la mortalité ordinaire. Cette opinion ancienne, relative à la faiblesse des enfants mis au monde par les ouvrières en tabac, a été affirmée à la Société de médecine publique. (*Revue d'hygiène* 1880, p. 221). Deux sages-femmes du bureau de bienfaisance du quartier du Gros-Caillou ont déclaré au docteur Delaunay que ces enfants ne s'élevaient pas bien et mouraient en grand nombre ; mêmes renseignements lui ont été donnés à la crèche.

M. le docteur Thévenot tient d'une sage-femme du bureau de bienfaisance, interrogée au cours d'une enquête faite avec M. Napias, que le nombre des enfants qui meurent dans la première année est beaucoup plus grand chez les femmes de la manufacture que chez les autres femmes. (Revue d'hygiène 1880, p. 225).

Le docteur Sarré a constaté que les enfants des cigarières meurent en grand nombre. M. le docteur Quinquand a remarqué que ces enfants sont maigres.

D'après M. Goyard, les nouveaux-nés des ouvrières des manufactures de tabac présentent tous sans exception, mais à des degrés divers, des signes qui, même aux yeux les moins exercés, les différencient aisément de la majorité des autres enfants : « Ils sont chétifs, d'une pâleur blême, irritables, difficiles à élever. Dans les épidémies ce sont les premiers frappés, ils supportent très mal les épreuves de la dentition, ils sont sujets plus que les autres à contracter les maladies de leur âge, et une fois atteints, ils n'offrent aucune résistance ; et l'on peut attribuer à la grande dépression de leur système nerveux, la fréquence des convulsions soit idiopathique, soit symptomatiques, qui les atteignent. Ils meurent en grand nombre. (Revue d'hygiène 1880, p. 226).

M. le docteur Étienne, de Nancy, a constaté que la mortalité des enfants des ouvrières en tabacs est supérieure au double de la mortalité infantile dans l'ensemble de la mortalité ouvrière. (Annales d'hygiène 1897, tome Ier, p. 526).

Mais l'action de la nicotine s'étendrait plus loin, et sa présence (?) dans le lait aurait la plus pernicieuse influence sur la santé des nourrissons.

Les sages-femmes interviewées par M. le docteur Delaunay lui ont dit que le tabac tarit le lait des nourrices qui est clair et moins riche qu'à l'état normal. Le docteur Sarré, qui est attaché au bureau de bienfaisance du quartier du Gros-Caillou depuis vingt-six ans, conseille aux mères de sevrer leurs enfants. (Revue d'hygiène 1880, p. 37).

D'après M. Quinquand, les enfants des « tabatières » ont, après chaque tétée, des coliques et même de petits accidents nerveux.

Les mères des enfants qui sont soignés à la rue de Grenelle-Saint-Germain et les gardiennes de la même crèche sont unanimes à dire, qu'après avoir tété, les enfants ont des coliques. De plus, leurs selles sont couleur vert-de-gris. A la manufacture de la rue Jean-Nicot, il est de notoriété que « le tabac ôte le lait » et que « les tabatières ont moins de lait que les autres femmes ».

Au dire des sœurs de la crèche de Bercy, les enfants des « tabatières » que leurs mères viennent allaiter à midi, ne s'endorment pas après la tétée, comme les autres enfants et ont des coliques et même de petites convulsions. (Revue d'hygiène 1880, p. 225).

M. le docteur Jacquemart a constaté que les enfants des ouvrières des manufactures de tabac nourris par leurs mères ont présenté une mortalité de 10 p. 100 plus élevée que ceux nourris au biberon. (Revue d'hygiène 1880, p. 900).

D'après le docteur Étienne, de Nancy, le pronostic est effrayant pour les enfants qui continuent à être allaités au sein maternel lorsque la mère est rentrée à la manufacture; au contraire, il est très favorable pour ceux qui sont élevés au sein maternel sans que la mère ait repris son travail. La mortalité est notablement moindre chez les enfants nourris au sein maternel jusqu'au moment de la rentrée de la mère, puis, à partir de ce moment, élevés simultanément au sein maternel et au biberon, ou bien au biberon exclusif. (Annales d'hygiène 1897, tome Ier, p. 526) (1).

Un nombre considérable de maladies des femmes, dans la classe ouvrière, résulte de l'absence de soins et de repos après l'accouchement. Dans les Facultés de médecine on enseigne que :

La femme accouchée doit être alimentée comme à l'ordinaire; pendant les 24 ou 48 heures qui suivent l'accouchement on lui fait prendre des grogs légers, et on lui donne à boire en quantité suffisante pour la désaltérer. Combien doit durer ce séjour (au lit)? Ce n'est en moyenne que du dix-huitième au vingt-cinquième jour, lorsqu'elle ne perd plus de sang et lorsque l'utérus est devenu organe pelvien, que la femme peut se lever sans grand inconvénient. Sans doute ce n'est qu'à une époque plus tardive que l'involution utérine est complète. Lorsque la femme commence à se lever, il faut au moins que pendant une huitaine, elle prenne des précautions, ne reste pas trop longtemps debout, et qu'à plusieurs reprise dans la journée elle garde la situation horizontale. Au bout de vingt-huit ou trente jours, on peut l'autoriser à sortir et à reprendre ses occupations. » (2)

La femme ouvrière, surtout si elle est veuve (ou isolée), si elle est fille-mère, ce qui est de plus en plus fréquent, en d'autres termes, si elle n'a pas un *associé* (mari, amant ou protecteur), capable de l'aider matériellement, — doit forcément renoncer à observer ces prescriptions médicales.

---

(1) Malgré ces faits précis et caractéristiques, ces témoignages autorisés et probants, l'Enquêteur de l'Office du travail (*Poisons industriels*) a essayé de contester l'influence de la toxicité du tabac sur la grossesse et l'économie générale du corps. Il invoque les affirmations incertaines de quelques docteurs (préoccupés de sauvegarder le bon renom de l'État), appelle *incriminations* ces faits irrécusables et fait remarquer « la forme vague qu'elles affectent le plus souvent et leur indigence en observations directes, précises et suffisamment étendues ». C'est ainsi que l'on juge les observations et les travaux des docteurs Sarré, Étienne, Jacquemont, etc. L'enquêteur semble visiblement préoccupé d'atténuer. « Amica veritas, sed magis quam amicus *minister*. »

(2) *Précis d'Obstétrique* par Ribemont-Dessaignes et Lepage.

Nous savons d'après les documents statistiques relevés dans les Hôpitaux et les Maternités, que la plupart des ouvrières accouchées retournent à leurs travaux entre le septième et le douzième jour qui suit leur délivrance. Quelques-unes retournent plus tôt, entre le troisième et le cinquième jour.

La nécessité du travail l'exige. Il est si facile de perdre sa *place* quand il y a tant d'inoccupées! Et c'est là une cause importante d'infirmités, anémie, maladies de l'utérus, etc., et finalement de dégénérescence.

Le comte Albert de Mun (en 1890) avait déposé à la Chambre des députés, une proposition ainsi conçue :

« Les femmes ne peuvent être admises au travail que quatre semaines après leur accouchement. » Cette proposition si naturelle par rapport à la femme considérée comme individu libre, était absolument anormale par rapport à la femme-ouvrière. Aussi souleva-t-elle des objections sérieuses, et le comte de Mun fut obligé lui-même de la retirer.

« Savez-vous à quels résultats vous allez arriver avec votre loi? déclarait M. Desprès. C'est que les filles-mères employées dans les fabriques se feront avorter pour ne pas perdre quatre semaines de travail. »

Rien de plus juste, en effet. Mais le député qui répondait cela, comprenait-il toute la gravité de ses paroles? Voyait-il tout le sens de cette antinomie? L'ouvrière-mère se trouve donc dans cette alternative : éviter l'infirmité en gardant le lit, mais en perdant son travail, ou se faire avorter, pour conserver son travail, afin de se soustraire à une loi qui la protégerait en ne la protégeant pas!

M. Constantin Paul a constaté que les ouvrières qui manient les composés plombiques ont de fréquentes métrorrhagies qu'il considère comme cause des avortements.

Sur 27 grossesses, survenues chez 5 femmes, intoxiquées par le plomb, M. Constantin Paul signale 22 avortements, 4 enfants morts, 1 seul vivant.

Sur 43 grossesses dans le même cas, 32 fausses-couches, 3 mort-nés, 2 vivants mais chétifs. Une femme qui avait fait 5 fausses-couches quitta sa profession et eut un bel enfant. Selon que les femmes quittaient ou reprenaient alternativement leur état, les enfants vivaient ou mouraient.

Sur 141 grossesses par pères saturnins : 82 avortements, 4 avant-termes, 5 mort-nés. Sur les 50 vivants : 20 morts de 1 jour à 1 an, 15 de 1 an à 3 ans.

14 vivaient, mais 4 seulement avaient passé 3 ans, époque à laquelle les enfants peuvent être regardés comme ayant échappé à cette cause de mort (1).

M. Roque, dans une série d'observations puisées à la Salpêtrière et à Bicêtre a constaté des cas nombreux d'idiotie, d'imbécillité, d'épilepsie des enfants nés de parents saturnins non alcooliques. Ces parents ayant

(1) Cité par le Dr Proust dans son Traité d'Hygiène.

changé d'état et s'étant guéris de leur intoxication plombique, ont eu plus tard, d'après cet auteur, des enfants sains et bien portants.

« L'intoxication mercurielle, dit M. Proust comme l'intoxication saturnine exerce une influence fâcheuse sur le produit de la conception. »

Goëtz relate le fait d'un enfant atteint d'un tremblement congénital. Il est né lorque sa mère était affectée de ce tremblement. Aldinger a cité des cas qui montrent que plusieurs membres d'une famille, tous dans de bonnes conditions de santé, unis à des femmes également bien portantes ont mis au monde des enfants sains et vigoureux ; tandis que les autres membres de cette famille, ayant épousé des sujets mercurialisés, ont procréé des enfants malingres et chétifs.

En outre, des enfants, de naissance antérieure à ce travail des parents, étaient bien portants, et ceux qui étaient nés depuis le travail au mercure, étaient dans de mauvaises conditions.

Il résulte des recherches de M. Lizé du Mans que l'influence du mercure, transmise par le père à l'enfant est aussi réelle que lorsque c'est la mère qui a été exposée à ces émanations (1). En outre, l'influence est encore plus fatale aux produits quand le père et la mère ont éprouvé simultanément l'influence du mercure. Kussmaül et Keller ont constaté des avortements chez les femmes maniant le mercure, et leurs enfants, frappés de faiblesse congénitale, souvent atteints de rachitisme, succombaient très promptement. (Cité par le Dr Proust (2).

Tuberculose d'origine professionnelle. — Il est de mode aujourd'hui de guerroyer contre la tuberculose. Mais sait-on que le *travail* est une des principales causes de cette maladie? Sans doute, les philanthropes et les moralistes l'ignorent, car ils comprendraient tout de suite l'inanité de leur *campagne*.

Le sexe, dit le Dr Jayet, n'a aucune influence par lui-même. Si, dans certaines statistiques, il y a plus d'ouvriers atteints que d'ouvrières, c'est que les professions comportent plus des uns que des autres. Mais, quand les occupations professionnelles soumettent les femmes à la vie confinée, à la sédentarité, aux attitudes de travail défectueuses, à la promiscuité morbide, elles conduisent à la consomption pulmonaire, plus rapidement peut-être que dans les professions masculines. Les couturières, les dentellières et brodeuses, les compositrices d'imprimerie, les ouvrières des manufactures de tabac, etc., offrent, suivant les conditions professionnelles de milieu et de fréquentation suspecte, un chiffre proportionnel de phtisiques plus ou moins élevé.

Mélier avait prétendu que le séjour dans une fabrique de tabac arrêtait le développement de la tuberculose. C'est là une opinion absolument erronée. Certains observateurs (Poisson, Merkel, etc.) considèrent, au

(1) M. Lizé du Mans a observé chez des ouvrières employées au *secrétage*, des avortements, des accouchements prématurés ou de mort-nés. Enfin les enfants mouraient en bas-âge. Il considère ces faits comme le résultat de l'influence mercurielle.

(2) D'après Hermann, les vaches qui paissent dans le voisinage des fourneaux d'Idria et sous le vent qui en vient avortent, et les veaux venus à terme périssent bientôt.

contraire, la tuberculose comme la maladie la plus fréquente des ouvriers en tabac ; or cela est vrai surtout pour les ouvrières (Eulenberg).

Les employés de bureau, les garçons et filles de magasin présentent, à cet égard, les plus grandes chances de contamination.

M. Marfan (1889) a relaté une épidémie de tuberculose chez des employés de bureau dans une grande administration de Paris. Cette épidémie eut pour point de départ un premier malade qui, pendant trois ans, avait travaillé dans le bureau. Sur vingt-deux employés appelés à séjourner avec lui ou après lui dans le même local, quatorze ont également succombé à la phtisie en l'espace de dix ans. Ces employés avaient au moins deux ans, plusieurs sept et vingt ans de présence dans le bureau. La maladie se communiquait par les poussières virulentes fournies par les crachats que le balayage du matin, pratiqué souvent en présence des employés, venait remuer et soulever autour d'eux.

La mauvaise hygiène privée, la misère domestique, le surmenage, les excès de tout genre sont autant de facteurs dont il faut tenir compte, mais qui ne sont pas le fait de la profession elle-même.

L'intempérance, l'alcoolisme jouent aussi un rôle important, en tant qu'agents de déchéance organique et causes prédisposantes. C'est ainsi que la phtisie est très fréquente chez les bouchers (en Angleterre comme en Suisse), non pas dès le début, mais à partir de trente à trente-cinq ans, par le fait même de leur intempérance et de la dégénérescence constitutionnelle qui en résulte. Il en est de même pour les boulangers.

Les intoxications professionnelles sont, elles aussi, une cause de prédisposition ou d'aggravation dans les cas d'imminence morbide. Leudet, de Rouen, a signalé, en 1879, le développement rapide de la tuberculose chez les ouvriers saturnins chroniques, en même temps que son évolution rapide vers une terminaison funeste.

Kerchenmeister, en 1875, a constaté la très grande fréquence de la tuberculose pulmonaire chez les ouvriers des industries de Furth (un cas sur cinq ou six ouvriers) : aussi bien chez les ouvriers des fabriques de papiers peints, soumis à l'intoxication arsenicale, que chez les ouvriers des fabriques de glaces, soumis à l'intoxication mercurielle, que chez les ouvriers fabricants de bronze employés à la pulvérisation du métal, soumis à l'intoxication saturnine. W. Ogle a également signalé les ravages que fait la phtisie chez les ouvriers employés dans les mines d'étain, de cuivre et de plomb dans la Cornouaille, alors que cette affection est rare chez les mineurs de fer, plus rare encore chez les mineurs de charbon (1).

Voici un extrait d'un tableau relevé par Hirt sur la fréquence de la phtisie dans certaines professions. (Nous avons pris celles où la main-d'œuvre est considérable) :

---

(1) Cité par le Dr Layet, dans l'*Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, tome VI, page 609

Professions	Proportion p. 100 de cas de phtisie.	Nombre de malades relevé.	Proportion p. 100 de maladies de poitrine.
Empointeurs d'aiguilles..	69,6	?	?
Fabricants de limes.....	62,2	29	91,8
Lithographes.....	48,5	36	75,4
Ebarbeurs.....	36,9	38	86,8
Ouvriers en tabac.....	36,9	114	60,7
Polisseurs de verre.....	35	?	70
Vernisseurs.....	25	68	67
Etc...			

Presque toutes les piqueuses qui travaillent tous les jours à la machine souffrent de tintements d'oreilles, de coliques, de palpitations de cœur, ou bien sont atteintes de maladies de reins ou de poumons, quelquefois de phtisie.

Les comptes rendus de la Caisse berlinoise (caisse de secours en cas de maladie) pour les tailleurs, hommes et femmes, en fournissent la preuve : de 1885 à 1893, 56,34 o/o des membres succombèrent à la phtisie. Dans la même période la Caisse de secours des tailleurs comptait 53,3 o/o de ses membres morts de phtisie, et la Caisse de secours des couturières en comptait 58,24 o/o (1).

Insuffisance de l'alimentation. — Les bas salaires — principalement les salaires féminins — ont pour conséquence la restriction de tous les besoins essentiels de l'organisme.

A la destructivité du travail qui est, nous venons de le voir, une des principales causes des progrès de la phtisie, il convient d'ajouter l'insuffisance et la mauvaise qualité des aliments dont les classes ouvrières font usage. « L'alimentation insuffisante, ou de mauvaise qualité, est une cause fréquente de la tuberculose, d'autant plus puissante qu'elle vient souvent frapper l'ouvrier soumis à de rudes labeurs, chez lequel il y a dépense exagérée de forces et réparation incomplète du corps. Ce triste résultat de l'alimentation insuffisante s'observe souvent chez des individus tombés brusquement, à l'âge moyen de la vie, dans des revers de fortune, et contraints à des privations de toutes sortes qui, en affaiblissant la force plastique, favorisent, surtout à cet âge, les altérations de la nutrition et le développement des produits morbides » (Hérard et Cornil).

M. Léon de Seilhac a relevé le budget d'une ouvrière isolée gagnant 4 fr. 50 par jour et travaillant en moyenne 250 jours par an. C'est le cas d'une infime minorité (nous avons vu que le plus grand nombre ne tra-

(1) Ergebnisse der Ermittlung über die Lohnverhæltnisse in der Waesche-Fabrication und der Konfektion Branche, etc. Stenographischen Bericht überdie Verhandlungen des Reichstags. VII, Legislat., Period; I Session 1887. Band X 3, Anlage Band I, Art. 83 s. 698. (Interpellation sur les salaires dans l'industrie du blanchiment et dans la confection. — Compte rendu sténographique des sciences du Reichstag.

Lire sur la tuberculose professionnelle un travail très documenté du docteur Thiercelin publié par le *Mouvement socialiste*

vaille que 150 à 200 jours par an. Elle reçoit 1.125 francs et dépense 1.106 francs (1).

Soupe du matin.....		0.15	
Déjeuner.	pain.....	0.10	0.75 à 0.90
	viande.....	0.25 à 0.40	
	vin 1/4....	0.15	
	légumes...	0.15	
	dessert....	0.10	
Dîner....	soupe.....	0.15	0.70.
	pain.....	0.10	
	légumes...	0.20	
	vin 1/4....	0.15	
	fromage.. / dessert...	0.10	

soit par jour 1 fr. 60 à 1 fr. 75.

On peut prendre pour moyenne 1 fr. 70.

365 jours à 170 fr. donne 620 francs.

Moyenne minimum.....	600 fr.
Lumière (0.70 par semaine)..	35
Chauffage.....	35
Blanchissage.....	62
Loyer (une chambre).....	180
1 manteau.....	30
2 robes à 20 fr.....	40
4 paires chaussures à 8 fr.	32
2 chapeaux à 4 fr.....	8
Linge.....	40
Parapluies.....	4
Divers.....	20
Du logement.....	20
	1.106

Sans compter les achats de meubles, les omnibus, le journal, etc.

On voit donc que cette ouvrière *privilégiée* arrive à peine, à la condition de ne connaître ni le chômage, ni la maladie.

« Une de celles que nous avons questionnées, dit M. du Seilhac, nous a avoué qu'elle portait quelques économies amassées sou à sou, en se privant tantôt d'un plat tantôt d'une paire de chaussures. Sur la question que nous lui posâmes : « Combien avez-vous en ce moment à la la caisse d'épargne ? » elle parut fort étonnée et nous répondit simplement : « Absolument rien. Ce que nous pouvons mettre à la caisse pendant la saison, nous allons le chercher pendant les périodes de chômage et c'est avec cela que nous existons alors. »

(1) *L'industrie de la couture et de la confection à Paris*, par Léon de Seilhac.

On vient de voir un budget exceptionnel. Voici maintenant des budgets très fréquents relevés par M. Charles Benoist :

1re *ouvrière* ayant gagné 3 fr. 75 par jour ; elle a eu 45 jours de chômage, 60 jours de fêtes et dimanches, en tout 105 jours de chômage réel ; il reste donc 260 jours de travail à 3 fr. 75 soit 975 francs par an.

Dépenses

Nourriture par an.	670 fr.
Loyer	150
Vêtements, robes, chapeaux .	110
Linge	33 60
Souliers (3 paires).	29
Chauffage, éclairage	12 65
Blanchissage	60
Petits frais	50
	1.115 f. 25

Ce budget est en déficit de 140 fr. 25.

2e *ouvrière* gagnant 3 francs par jour ; elle a eu 5 mois de chômage (150 jours) plus, 60 jours de fêtes et dimanches, en tout 210 jours chômés ; il reste 155 jours de travail qui donnent 465 francs.

Dépenses

Nourriture	511 francs
Loyer.	120 —
Vêtements, robes, chapeaux .	55 —
Linge	33 —
Souliers (3 paires).	30 —
Chauffage, éclairage. . . .	25 —
Blanchissage	48 —
Petits frais	40 —
	862 francs

Ce budget est en déficit de 397 francs.

L'auteur cite une ouvrière chemisière gagnant 2 francs par jour dont le budget est en équilibre. Mais il est à remarquer qu'elle limite son alimentation jusqu'à ne dépenser que 0.90 centimes par jour !

Si l'ouvrière ne trouve pas une *liaison* généreuse, elle est forcément vouée à la débilité et plus tard à la tuberculose.

Nous avons pu interroger quelques ouvrières qui nous connaissaient assez pour ne pas mentir et ne rien dissimuler. Leurs réponses se ressemblent beaucoup. Nous les résumons :

— Comment prenez-vous vos repas pendant la morte-saison ? — Chez le crèmier ou chez moi. — Etes-vous seule dans cette nécessité ? — Non pas, nous sommes nombreuses ; chez le crèmier on peut se passer de viande, se nourrir de chocolat, de riz ou de café au lait. — Prenez-vous

de la charcuterie? — Trop souvent, cela fatigue. Il nous arrive aussi d'acheter des cornets de frites et d'aller aux Tuileries ou au Palais-Royal pour les manger, cela fait une promenade. — Quels moyens avez-vous de tromper la faim? — On achète un journal et on reste couché, cela économise les forces. — Avez-vous essayé l'alcool? — Quelquefois, cela chasse les idées noires. Mais nous prenons de l'eau-de-vie pour nous tenir éveillées au travail, principalement l'été, car on étouffe dans les ateliers. — Qu'est-ce qui vous chagrine le plus dans votre existence? — De ne pas nous amuser, d'être privées de plaisir, d'être seules, de nous ennuyer.

L'une d'elles écrit : « Lorsque je jette un regard sur l'année déjà passée, j'ai comme le cœur serré. Si je n'étais pas profondément pieuse, je vivais de l'espoir de l'être un jour. Puis la roue du temps à tourné bien vite, emportant ma foi, mes espérances, me laissant en revanche le cœur vide, le même dégoût du monde et le regret de cette foi envolée, peut-être pour longtemps. Pleurer devient banal. Prier, je ne sais plus, et cependant je donnerais tout ce que j'ai de plus cher au monde pour reconquérir cette foi partie, ou plutôt, pour faire le premier pas qui me coûte le plus. » Lettre d'une ouvrière à M. d'Haussonville.

INSALUBRITÉ DES LOGEMENTS

La modicité des salaires féminins a aussi sa répercution sur l'état des logements, leur exiguité et leur insalubrité. On connaît l'enquête instructive ouverte à Paris par les docteurs Du Menil et Mangenot dont j'ai parlé dans mon chapitre sur l'antialcoolisme (voir *Superstitions politiques* et *Phénomènes sociaux*). On devra se référer à cet ouvrage pour avoir une idée approximative de la situation lamentable des ménages ouvriers, principalement dans les quartiers de la périphérie. Nous n'insisterons donc pas sur cette question en ce qui concerne Paris, mais nous mettrons sous les yeux du lecteur un document très significatif emprunté à l'Autriche :

« L'enquête provoquée au sujet du travail à domicile dans le vêtement et la lingerie, au point de vue de l'hygiène, par le Conseil supérieur du travail autrichien (séance du 20 mars 1899) a porté sur 409 logements ouvriers, occupés, au total, par 347 chefs de famille travaillant dans la confection et 62 dans la lingerie. Les visites sur place ont pris 47 jours, à raison d'une journée en moyenne par 4 à 5 maisons. Les informations relatives au taux des salaires ont été recueillies auprès des intéressés mêmes et n'ont pu être contrôlées.

On trouvera ci-après les conclusions des enquêteurs sur les points essentiels de leurs recherches :

I. Logements

a) RÉPARTITION PAR ÉTAGE :

Dans les sous-sols	0,4 o/o
Au rez-de-chaussée.	32,8 —
A l'entre-sol	2,7 —

Au 1er étage	27,4 —
Au 2e —	19,8 —
Au 3e —	14,2 —
Au 4e —	2,7 —

b) HUMIDITÉ ET SALUBRITÉ :

A l'égard de l'humidité, 70 logements insalubres sur 409 visites, soit	17,1 o/o
111 pièces malsaines pour d'autres causes sur 1.038 comprise dans les 409 logements, soit	10 —

c) AFFECTATION DES PIÈCES DES LOGEMENTS VISITÉS :

Pièces utilisées à la fois :

Comme ateliers, chambres à coucher et cuisines	26,4 o/o
Comme ateliers et cuisines	18,1 —
Comme chambres à coucher	12,1 —
Comme ateliers et chambres à coucher	11,7 —
Comme cuisines et vestibules	7,2 —
Comme cuisines et chambres à coucher	5,5 —
Comme ateliers sans autre affectation	3,8 —

d) DENSITÉ DES LOCATAIRES :

Rapport du nombre des maisons au nombre des logements	1 : 2,5
Rapport du nombre des maisons au nombre des habitants.	1 : 6,1
Rapport du nombre des logements au nombre des habitants	1 : 2,4

Ainsi, grande agglomération, si l'on considère, en outre, que les calculs ci-dessus ne comprennent pas le personnel passant seulement la journée chez les ouvriers à domicile.

D'ailleurs, à l'égard de la densité pendant le jour et pendant la nuit, il a été établi que, respectivement, les trois quarts et les quatre cinquièmes des 409 habitations examinées n'ont pas la surface requise par l'hygiène la moins exigeante. Le volume d'air est insuffisant aussi pour les cinq sixièmes et les six septièmes des logements.

e) ÉTAT MATÉRIEL DES HABITATIONS

Ventilation par les fenêtres, défectueuses dans	114 cas
Éclairage insuffisant dans	103 cas
Pas de cabinets d'aisance dans	11 cas

En général, service des eaux (arrivée et écoulement) établi dans des conditions antihygiéniques.

II. Les différentes pièces des logements

a) AFFECTATION

Les 1.038 pièces qui comprennent les 409 habitations visitées se décomposent comme suit :

53 ateliers.
264 chambres à coucher.
317 chambres à coucher-ateliers.
221 cuisines.
22 cuisines-ateliers.
108 cuisines-chambres à coucher.
58 cuisines-ateliers-chambres à coucher.

b) ATELIERS

Des 43 ateliers relevés à un titre quelconque dans le décompte ci dessus :

76	étaient occupés par	4	personnes.
34	—	5	—
22	—	6	—
15	—	7	—
8	—	8	—
2	—	9	—
7	—	10	—

Enfin, plus de 10 ouvriers et ouvrières, par pièce, ont été rencontrés dans 8 de ces locaux, la plupart d'une exiguïté extrême. A signaler, en particulier, un réduit mesurant 25 m | 8 avec un cube d'air de 85 mc 5 où se tenaient 25 lingères (dont 15 avec une machine à coudre), en sorte que chaque personne avait simplement à sa disposition une suface de 1 mq 03 et 3 mc 42 d'air respirable.

c) CHAMBRES A COUCHER

Au nombre de 742, d'après le tableau précédent, 2.493 personnes y couchaient, d'où une moyenne de 3, 4 personnes par pièce. En fait, on a compté :

136	chambres à coucher avec	1	personne.
157	—	2	—
151	—	3	—
99	—	4	—
90	—	5	—
61	—	6	—
25	—	7	—
13	—	8	—
6	—	9	—
7	—	10	—
2	—	11	—
1	—	13	—

L'exiguïté est encore ici le défaut essentiel à souligner et, en outre, l'état souvent frustre des lits véritables ou improvisés : dans les villes, de simples bancs ; à la campagne, des sacs de paille sur des sièges ou par terre, voire même le tout petit espace nu derrière la vaste cheminée ou le four, d'ordinaire réservé aux berceaux des enfants en bas âge.

III. État civil et situation pécuniaire des ouvriers observés

La plupart sont mariés et avaient, lors de l'enquête, au total, 1.090 enfants, dont 88,2 o/o, presque les 9/10, entièrement à charge aux parents.

Quant aux salaires hebdomadaires de cette catégorie de travailleurs, ils ressortent en moyenne (sous la réserve indiquée au début du présent compte rendu), à :

5 fr. 25	pour	3.9 o/o	des personnes envisagées.
10 fr. 50	—	19,5 —	—
21 fr. 00	—	82,1 —	—
31 fr. 50	—	23,5 —	—
42 fr. 00	—	12,1 —	—
52 fr. 50	—	5,2 —	—

et à plus de 52 fr. 50 pour 3,7 o/o des personnes envisagées.

Il se trouva, au surplus, 9 ouvriers et ouvrières à domicile, gagnant moins de 5 fr. 25 par semaine; par exemple : 3 fr. 85, 3 fr. 45, 3 fr. 15, 2 fr. 85 et même, dans un seul cas, 1 fr. 70. A remarquer, à la vérité, que la lingerie, surtout, est entreprise par beaucoup d'ouvrières à titre de gagne-pain complémentaire.

D'ailleurs, auprès de ces taux infimes, il en est de plus élevés, qui dépassent grandement 52 fr. 50; par exemple : de 63 francs à 105 francs, et même 147 francs (maximum). Ajoutons enfin, pour permettre de se former une idée le plus exacte possible de la situation matérielle desdits ouvriers, qu'un bon nombre (128 sur 409) parviennent à augmenter leurs gains en habitant avec des parents qui les aident plus ou moins au produit de leur travail, ou encore en prenant des pensionnaires étrangers (1).

Immoralité du travail. — On connaît les lieux — communs des moralistes à l'endroit du travail : le travail, « c'est la liberté »; le travail, « c'est la moralité »; le travail, « c'est la dignité », « l'indépendance », « le relèvement ». Or, l'observation et l'étude nous montrent que le travail du salarié au XIXe et au XXe siècle est précisément le contraire de tout cela.

Les dames patronnesses des *Cercles catholiques d'ouvriers* (qui pensaient comme tout le monde sur ce point) ont dû modifier leur opinion après la très instructive enquête sur l'ouvrière qu'elles firent en 1888.

Après avoir examiné attentivement, les salaires, la durée du travail quotidien, le chômage, etc., voici ce que disent les dames patronnesses des Cercles catholiques :

Les porteuses de pain. — La femme ne peut remplir ni ses devoirs de mère de famille, ni ses devoirs religieux; elle est considérée comme

(1) Extrait des Wohnungs-und Gesundheits — Verhaltnisse der Heimer — beiter in der Kleider — u. Wascheconfection. Service de la statistique du travail; Ministere du commerce, Vienne, 1901.

une bête de somme, avec cette différence, à son détriment que, du moins, la bête de somme devait être nourrie même pendant les mois de chômage.

Les ouvrières de la chapellerie. — Quelle anomalie! Dans ce métier, comme dans tant d'autres, il n'y a aucun secours à espérer dans la maladie ni dans la vieillesse.

Blanchisseuses de fin. — Journées de 12 heures : salaire 2 fr. 50 à 3 fr. 50, 3 à 4 mois de chômage. Le salaire passe chez le crémier ou le marchand de vin. Deux ans d'apprentissage. Aucune ressource dans le chômage. Travail le dimanche (ce qui afflige les dames patronnesses, c'est moins la perte du repos que la perte des sentiments religieux).

Blanchisseuses à neuf. — L'usage du chlore rend l'ouvrière malade au bout de 3 mois de travail.

L'ouvrière des travaux de mode ou de luxe. — Il faut qu'elle soigne sa toilette, qu'elle soit bien mise, étant constamment en rapport avec nous (*les dames patronnesses*) dans d'élégants magasins. Ce cadre factice où elle passe ses journées contraste étrangement avec la misère de sa demeure : elle souffre de ce qu'elle n'a pas. Aussi l'immoralité est très générale dans ce milieu de jeunes ouvrières. Leur modique salaire assure à peine leur nourriture ; d'autres ressources leur sont offertes et, à l'heure de la sortie des ateliers chez les couturiers et les couturières à la mode, il est instructif pour un moraliste de voir comment les ouvrières sont attendues et escortées.

Les couturières. — La santé de ces jeunes filles est tellement compromise qu'une sœur de Saint-Vincent-de-Paul d'une des paroisses riches de Paris nous disait : « Lorsque j'apprends le mariage de l'une d'elles je suis à peu près certaine qu'elle ne vivra pas deux ans. » Malades, elles n'ont qu'une ressource, c'est l'hôpital; vieilles, l'obole de la bienfaisance.

Polisseuses de bijoux. — La grande fatigue dans ce métier et pour la vue, qui s'y use vite. Dans ce métier comme dans tous les autres, la misère et l'hôpital pour avenir.

Bijouterie en faux. — Même absence de ressources dans le chômage, la maladie et la vieillesse ; toujours l'abandon et la misère. C'est terrible (disent les *dames patronnesses des Cercles catholiques*) de trouver ce refrain comme conclusion à toutes nos enquêtes ; cela fait mal à constater.

Fabrique d'enveloppes en papier. — 12 heures de travail journalier; de 7 heures à 7 heures du soir. 1 heure de chemin pour venir à la fabrique, ce qui fait que l'ouvrière est hors de chez elle depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir ; elle fait 14 heures d'absence. Elle n'a donc à elle et pour son ménage que 10 heures sur 24. Malade ou vieillie, la société n'a que faire de cette femme; d'autres sollicitent son modique salaire (1 fr. 75 ou 2 francs aux pièces) et sont bientôt hors d'état de le gagner, car la santé ne saurait résister à de tels abus. La roue de la production tourne toujours, entassant ses victimes.

Fabriques de papier. — Existence précaire, travail instable et longues journées, depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. Salaire 20 centimes l'heure. Quel temps reste-t-il à l'ouvrière pour élever ses enfants, préparer leur repas, raccommoder et blanchir son linge et le leur?

Filature à Clichy. — Travail : 6 heures du matin à 7 h. 1/2 du soir. L'ouvrière est debout toute la journée. Le dimanche on travaille jusqu'à midi, il est donc impossible de remplir ses devoirs de religion. Décidément, il n'y a plus, de notre temps, que les riches pouvant aller à l'église, et ce sera bientôt un luxe de pouvoir remplir ses devoirs stricts de chrétien. (Ici *les dames patronnesses catholiques* donnent une explication très sensée de la disparition du sentiment religieux. Mieux que les francs-maçons les lois, et la propagande anti-religieuse, le capital et le travail abolissent ou plutôt transportent le sentiment religieux. Par exemple au lieu de Dieu. ce sera la Justice, la Vérité, la Patrie, que l'esclave devra honorer).

Raffineries de sucre. — En été de six heures du matin jusqu'à 10 ou 11 heures du soir. Ce genre de travail se fait dans une atmosphère brûlante ; mais celui qui est l'objet de cette enquête consiste à remplir des caissses de 10 kilos avec des morceaux de sucre cassés à la mécanique. Le salaire est de 5 centimes par cinq caisses — 100 kilos, 10 centimes. L'ouvrière est debout toute la journée ; elle ne peut pas arriver à gagner plus de 2 francs par jour, car pour cela il faut qu'elle remplisse 200 caisses. A quel excès de fatigue doit-elle arriver! fatigue physique et anéantissement moral. Peut-elle seulement songer à ses devoirs? Quant à les remplir, quand? Comment? à quelle heure? il y a peu de chômages ; mais quand il y en a l'ouvrière devient ce qu'elle peut.

La manufacture de tabacs. — Les jeunes filles de 13 à 14 ans sont admises à travailler à la manufacture ; mais c'est pour elles une école d'immoralité. Le titre de cigarières, est, à peu d'exceptions près, un brevet d'inconduite. Ce travail a aussi des inconvénients graves pour la santé ; beaucoup de tempéraments ne peuvent s'y faire, et la nicotine rend la maternité très difficile en causant un empoisonnement des enfants dans le sein de leurs mères ; aussi meurent-ils peu après leur naissance.

Voilà quelques extraits d'une enquête qu'on ne peut pas suspecter de mensonge ou d'aggravation. Le caractère « immoral » du travail moderne y apparaît clairement. A qui la faute? dira-t-on ; singulière question! L'employeur et le patron sont responsables aux yeux de l'ouvrier et de l'ouvrière, cela va sans dire, car quel serait le recours de l'exploité s'il ne s'adressait ou ne s'attaquait à l'exploiteur? Mais plaçons-nous à un point de vue plus élevé, et remontons encore la chaîne des causalités; nous verrons que le patron lui-même dépend de forces qu'il n'a pas créées, *en tant qu'individu*, principalement *la concurrence*. « Il n'y a pas deux mois que je causais avec l'un d'entre eux, sincèrement ému de ne payer à une ouvrière que *dix-huit centimes* de façon pour un pantalon de toile.

« Mais que voulez-vous? disait-il, je ne puis pas faire autrement. Le jour où je payerais davantage, je n'aurais plus qu'à fermer boutique. La concurrence m'étranglerait ». C'est le mot propre. La concurrence étrangle l'ouvrière, et non seulement la concurrence entre patrons, mais celle que se font les ouvrières entre elles. J'insiste là-dessus : comme il n'est pas de limites à la misère, on trouve toujours une malheureuse qui travaillera à plus bas prix qu'une moins malheureuse qu'elle-même, et l'on ne saurait, par conséquent, fixér un minimum pour le salaire, avant d'avoir au préalable, imposé une borne au besoin. Du reste, ce minimum, qui le fixerait? L'État? Alors, sans doute, cette étrangleuse, la concurrence, serait étranglée à son tour, mais le commerce et le travail même seraient pris dans le même lacet » (1).

Ainsi la *concurrence étrangle l'ouvrière*; mais, sans concurrence pas de *commerce* et pas de *travail*. Le commerce et le travail exigent donc que l'ouvrière soit étranglée.

Désorganisation de la famille. — Nous avons montré par des faits irrécusables que la main-d'œuvre féminine se substitue de plus en plus à la main-d'œuvre masculine. Le perfectionnement de l'outillage et son extension à la plupart des branches de la production ont permis au fabricant d'utiliser la femme et l'enfant dans une proportion beaucoup plus grande que par le passé. Ce phénomène s'accentue sous l'empire de la concurrence industrielle qui oblige le patron ou la société anonyme à réduire, par tous les moyens, ses frais de production. Par exemple, la crise de l'industrie textile en France est causée par la concurrence des produits américains dont l'outillage plus parfait donne un rendement supérieur au nôtre. Lorsque la jeune fille française pourra faire ce que fait déjà la jeune fille américaine, c'est-à-dire conduire seule seize métiers, le producteur français pourra peut-être lutter à armes égales. Sans doute cette jeune fille sera usée complètement en quelques années, comme celle des États-Unis ; sans doute le personnel féminin sera de plus en plus préféré, et la femme continuera de déserter le foyer, mais le capital ne s'inquiète guère de ces choses. Ce qu'il exige à présent, plus que jamais, c'est du travail de femme et du travail d'enfant, de la main-d'œuvre à bon marché. Voilà pourquoi la désorganisation de la famille ouvrière est un fait social normal du régime capitaliste, et que ce fait évident, constaté, prouvé, se réalise de plus en plus.

« Le nombre croissant des manufactures n'est pas la seule cause de la destruction de la vie de famille ; *il en est la principale*.

Les manufactures contribuent de deux façons à produire ce triste résultat : en employant la plupart des femmes dans des ateliers où elles sont retenues loin de leur ménage et de leurs enfants pendant la journée entière, et en rendant pour les autres le travail isolé absolument improductif, ce qui les pousse à chercher des ressources dans l'inconduite. » Jules Simon — *L'ouvrière*. Mais le même auteur ajoute :

(1) *Les ouvrières de l'aiguille à Paris*, Charles Benoist.

« Il faut souhaiter que les femmes quittent les manufactures, mais il ne faut pas l'ordonner ». Cette *restriction mentale* est assez caractéristique de l'esprit libéral et jésuite. A un autre point de vue, elle est un bel aveu d'impuissance : il n'y a pas de remède (légal) contre la désorganisation de la famille. Il est vrai que Jules Simon et ses continuateurs préconisent un remède moral : *le retour à la vie de famille !*

Comme on le voit c'est très simple. Mais il serait difficile de pousser plus loin l'incohérence des idées.

D'après un rapport officiel, publié aux Etats-Unis en 1895, sur 1.067 établissement recensés, on a relevé à cette époque 70.921 femmes célibataires contre 7.775 femmes mariées, 2.011 veuves, 36 divorcées. Les célibataires formaient ainsi 88,57 o/o du total, les femmes mariées 7,47 o/o seulement. les veuves 2,51 o/o et les divorcées moins d'un o/o. (*Eleventh annual report of the commissioner of labor*, 1895) (1).

Vagabondage et prostitution. — L'accession de la femme dans l'industrie a été si peu un commencement de libération, que le vagabondage et la prostitution féminines ont augmenté d'une façon évidente, malgré l'accroissement constaté du travail féminin. En consultant les

Professions exercées par les femmes recueillies en 1897 par les refuges municipaux, l'Hospitalité de nuit et la Société Philanthropique :

PROFESSIONS	NOMBRE d'Hospitalisées	PROFESSIONS	NOMBRE d'Hospitalisées	PROFESSIONS	NOMBRE d'Hospitalisées
Artistes	19	Couturières et modistes	721	Marchandes ambulantes	185
Bijoutiers	9	Cuisinières	1.072	Mécaniciennes	91
Blanchisseuses	1.038	Domestiques	4.647	Nourrices	20
Bonnetières	7	Empl. de commerce	56	Papetières	4
Brodeuses	9	Femmes de chambre	68	Passementières	65
Brunisseuses et vernisseuses	41	Femmes de ménage	210	Plumassières	5
Cordières et matelassières	7	Fleuristes	88	Repasseuses	23
Cartonnières	12	Gantières	3	Tapissières	26
Chapelières	15	Gardes malades et infirmières	93	Tisseuses	9
Chemisières	10	Gouvernantes	4	Ouvrieres diverses	3.712
Chiffonnières	15	Institutrices	32	Sans profession désignée	731
Confectionneuses	10	Journalières	3.196	Totaux	16.470
Corsetières	5	Lingères	212		

(1) Le recensement de 1895 n'est pas une exception en ce qui concerne l'influence de l'industrialisation de la femme sur le mariage et le célibat. En effet, sur 17.427 ouvrières recensées en 1888, on constata que 15.387 étaient célibataires, 1.038 étaient veuves, 43 divorcées, 214 séparées, 745 seulement étaient mariées.

(*Fourth annual report of the Commissioner of labor*, 1888, p. 325).

registres des asiles de nuit et des divers foyers d'hospitalisation, on constate que presque toutes les professions d'ouvrières sont représentées largement. Ci-joint un tableau des professions exercées par les femmes recueillies, en 1897, par les refuges municipaux, l'Hospitalité de nuit et la société Philantropique.

L'Office du travail a donné aussi une statistique au point de vue de l'âge des hospitalisés ; elle comprend 88.100 individus, c'est-à-dire 63 o/o du nombre total des hospitalisés. Nous relevons en ce qui concerne les femmes

De 17 à 25 ans	292
De 25 à 40 ans	1.300
De 40 à 55 ans	1.123
De 55 à 60 ans	597
De 70 à 80 ans	63
Au-dessus de 80 ans	»
	3.375

Ces chiffres ont une signification importante : on remarque, en effet, que le plus grand nombre des femmes hospitalisées sont aptes au travail au point de vue de l'âge. Si elles ne travaillent pas, ce n'est point à cause d'infirmités ; nous savons aussi que ce n'est point par paresse ni par dégoût du travail (1).

Dans le rapport publié par le *Reichstag* en 1887, on avoue que les bas salaires poussent à la prostitution : « Quelquefois, les ouvrières de cette catégorie sont forcées par leur vie si dure de chercher un gagne-pain auquel elles répugnaient d'abord. » Le rapport de Posen : « On peut dire sans aucune restriction que le salaire minime et la vie sédentaire favorisent la prostitution, et que réellement ces ouvrières ne mangent que des pommes de terre, quand elles ne sont point des prostituées. »

Du reste, voici un témoignagne peu suspect sur la prostitution. Il répond aux risibles flétrissures des moralistes qui accusent souvent le *vice*, là où il ne faut voir que des fatalités économiques et des infortunes inconnues : « Nous ne croyons pas que la satisfaction des sens et le besoin d'avoir des rapports sexuels avec les hommes doivent être classés parmi les causes sérieuses de la prostitution. Nous avons interrogé des milliers de femmes sur ce sujet et il n'y en a qu'un très petit nombre qui nous aient dit avoir été poussées à la prostitution par une ardeur génésique qu'elles tenaient à satisfaire. Beaucoup, dira-t-on, n'ont pas voulu avouer ce motif ? Bien que les filles qui se livrent à la prostitution manquent souvent de sincérité, nous croyons que, sur ce point, elles ne cherchent pas à tromper. Lorsqu'elles ont des besoins génésiques, elles ne s'en cachent pas ; elles mettent au contraire un

(1) Voir le chapitre sur le chômage dans mon livre *Les Superstitions politiques et les Phénomènes sociaux* (Stock) 2e édition.

certain amour-propre à le constater ; elles semblent trouver dans cette affirmation un motif suffisant pour expliquer la vie qu'elles mènent. Si l'infime minorité seulement avoue ce motif, c'est qu'il n'existe pas, pour le plus grand nombre. Avant nous, Parent-Duchatelet avait émis une opinion analogue, lorsqu'il dit : « Il y a des filles qui se livrent à la prostitution par suite d'un dévergondage qu'on ne peut expliquer chez elles que par l'action d'une maladie mentale qui diminue beaucoup la culpabilité aux yeux de celui qui les observe et qui les étudie de près ; mais, en général, ces Messalines sont rares. » *La Prostitution clandestine à Paris*, par le Dr O. Commenge, médecin en chef du dispensaire de salubrité de la Préfecture de Police.

Dans l'ensemble des jeunes insoumises reconnues malades pendant la période de 1878 à 1884 nous avons trouvé 692 orphelines, dit le docteur Commenge ; il y avait en outre, 456 jeunes filles qui avaient perdu leur mère.

Voici deux exemples-types cités par M. Commenge :

Le 4 décembre 1878 la nommée M... Elvire, âgée de vingt et un ans, née à Milan se présente à la préfecture de police pour être inscrite sur les registres de la prostitution, afin d'entrer dans une maison de tolérance. L'examen médical ayant démontré que cette jeune fille n'était pas défloorée, elle fut signalée par une note spéciale à l'administration : on insiste pour qu'elle ne donne pas suite à sa détermination, en lui faisant comprendre toute la tristesse de la vie qu'elle veut embrasser. Les observations restent sans effet et M.., qui était majeure, paraissant bien décidée à vivre de la prostituton, on ajourne l'inscription en décidant qu'elle passerait devant la commission d'inscription. Ce répit fait réfléchir la jeune fille qui, rentrant en elle-même modifie insensiblement ses dispositions et n'hésite plus à raconter son histoire. Elle avait perdu sa mère depuis quelques années et vivait avec son père en Italie ; mais à la mort de celui-ci, survenue récemment, elle a quitté Milan pour venir travailler à Paris comme couturière. Elle est à Paris depuis vingt-deux jours, sans avoir pu, malgré de nombreuses démarches, obtenir du travail ; après avoir épuisé le peu d'argent qu'elle possédait, se trouvant sans ressources et ne voulant pas mourir de faim, elle avait écouté des conseils qui lui avaient été donnés et avait pris la résolution d'entrer dans une maison publique pour vivre de la prostitution.

L'autre cas est celui-ci de C... Émile, âgée de seize ans et demi, née à Paris qui est orpheline.

Elle a une sœur mariée à un ouvrier, chez laquelle elle a habité pendant quelque temps et à qui elle remettait le peu qu'elle gagnait comme apprentie chapelière, c'est-à-dire 1 fr. 50 par jour.

Le beau-frère trouvant que la présence de cette jeune fille chez lui augmentait les charges du ménage, lui fit comprendre, qu'il ne pouvait la garder plus longtemps et qu'elle devait chercher une place. Elle quitte le domicile de sa sœur, fort triste, la bourse à peu près vide, ne sachant où aller se loger, ignorant où elle trouverait les ressources nécessaires pour se nourrir. Après quelques tentatives infructueuses pour avoir une

place, elle fait la rencontre d'un monsieur qui lui offre 20 francs si elle consent à l'accompagner dans un hôtel. L'offre lui paraissant tentante, après une légère hésitation, elle accepte la proposition qui lui est faite et bien qu'elle fût encore vierge, elle se livre à cet inconnu qui lui donne des ressources pour plusieurs jours. Elle n'avait jamais vu de pièce de 20 fr.; aussi cette pièce d'or qu'elle touchait pour la première fois lui semblait-elle constituer une petite fortune; elle s'empresse de louer un petit cabinet meublé dans un garni de la rue Royer-Collard, et vit pendant quelque temps avec sa pièce d'or. Quelques jours après elle s'en va, de nouveau, à la recherche d'une pièce de vingt francs; mais cette fois elle éprouve une grande déception, la générosité du client n'allant pas au-dessus d'une pièce de 5 francs. Sa troisième tentative à la recherche d'un louis d'or est encore plus malheureuse que la seconde, puisqu'elle est arrêtée par les agents du service des mœurs au moment où elle conduisait un amateur dans un hôtel.

Dirigée sur le commissariat de police du quartier, puis emmenée à la Préfecture de police, elle passe au dispensaire de salubrité le 8 mars 1894 (1).

Il est instructif de donner un aperçu des professions qui ne sauvent pas l'ouvrière du trafic de la chair :

Professions qui donnent le plus fort contingent à la prostitution clandestine.

(1878-1887)

Domestiques	2.681	Polisseuses	54
Couturières, lingères .	1.326	Brocheuses	66
Blanchisseuses . . .	614	Employées de commerce	64
Fleuristes	207	Giletières	39
Mécaniciennes. . . .	218	Doreuses	32
Passementières . . .	99	Repasseuses	27
Cartonnières	97	Papetières	27
Modistes	80	Piqueuses de bottine. .	20
Plumassières	81	Journalières et sans profession.	307
Brunisseuses	78		
Boutonnières	77		

Conclusions. — Telle est la situation abrégée de la femme ouvrière dans la vie moderne. Travaux pénibles et repoussants, longueur démesurée de la journée de travail (accompagnée de chômages intenses), intoxication professionnelle, déformation corporelle, tuberculose chronique, insuffisance d'alimentation, sweating-system, exploitation sur toutes ses formes. Le sort de la femme est donc pire que celui de l'homme. C'est donc sa situation matérielle qui doit attirer surtout l'attention du sociologue, du penseur, du législateur et du philosophe.

Tout ce que l'on peut dire à côté est superflu : « corruption », « im-

(1) *La Prostitution Clandestine à Paris*, par O. Commenge.

moralité », « perfidie », « déchristianisation », etc., autant de mots vides de sens, autant de sombres asiles de l'ignorance ou de la mauvaise foi. La *moralité* d'un être ne peut scientifiquement s'expliquer que par l'examen attentif et approfondi des conditions matérielles de sa vie.

Et le reste est littérature.

Faut-il donc, en présence de l'anéantissement de toutes les forces et de toutes les joies de la femme ouvrière, recourir à la charité?

Il existe en France, dispersés sur tous les points du territoire plus de deux mille ouvroirs tenus par des religieuses de différents ordres, dont la moitié travaillent aussi de leurs mains; ces deux mille ouvroirs ont près de 80.000 élèves, qui toutes travaillent, « et si l'on veut admettre que nos religieuses qui sont au nombre de 100.000, travaillent de leurs mains, si l'on tient compte aussi de la multitude d'asiles et de pensionnats où le travail des doigts occupe plusieurs heures dans la journée, et où les articles sont vendus, on pourra conclure, sans exagération, que la production industrielle qui sort de toutes ces institutions représente le travail d'environ 150.000 personnes. » (1).

Ainsi, non seulement l'œuvre de la charité est impuissante, mais elle est nuisible et malfaisante. La femme indigente, recueillie par les bonnes âmes chrétiennes, concurrence la femme pauvre et fait baisser son salaire déjà si dérisoire! « Presque tous les ouvroirs de province, dit M. Monnier, s'adonnent à des travaux de confection assez simples, pour le compte d'entrepreneurs. La chemiserie y occupe la place principale. » (2)

Jules Simon lui-même, quoique préoccupé d'atténuer l'importance de ces faits, écrivait :

« Tout en étant loyale (cette concurrence) elle est écrasante. Si nous prenons pour exemple la fabrication des chemises en gros, à l'heure qu'il est, sur cent douzaines de chemises qui entrent dans le commerce parisien, les couvents en ont cousu quatre-vingt douzaines. » (3)

On sait que le mouvement s'est accentué. Aujourd'hui des centaines de couvents travaillent au rabais pour le *Louvre*, le *Bon-Marché*, etc., avilissent de plus en plus les salaires féminins, accroissant ainsi la prostitution. La *moralité* engendre l'*immoralité*. Phénomène bien caractéristique de ce temps si fertile en contradictions ! *Dieu* lui-même exploite les pauvres.

En résumé, il ne faut pas considérer l'état d'ouvrières (pas plus du reste que celui d'ouvriers) comme un progrès.

La femme industrialisée est un accident fatal du régime capitaliste : il résulte de deux grandes causes principales : le bas prix de la main-d'œuvre féminine et la transformation mécanique du travail moderne. La femme comme l'homme et plus que l'homme est encore dominée par des forces qui rendent illusoire la liberté.

HENRI DAGAN

(1) Leroy-Beaulieu. — *Travail des femmes*, p. 377.
(2) Monnier. — *Organisation du travail manuel des jeunes filles*
(3) Jules Simon. — *L'Ouvrière*, p. 172.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

« Vive la liberté ! »

« Vive la liberté ! » crie-t-on à nos oreilles. — Liberté de quoi ? — Eh ! liberté de ne pas obéir à la loi. Lorsque le parti clérical ; clérical-nationaliste, devons-nous dire, puisque décidément cela ne fait qu'un ; s'est aperçu à quelques actes qu'un texte promulgué depuis un an n'était pas lettre morte par cela seul qu'il pouvait gêner les congrégations, quand il a constaté qu'un ministère « sectaire » allait oser tirer une, deux, plusieurs applications de la loi et qu'une majorité élue sur ce programme allait l'approuver, ç'a été d'abord chez lui la stupeur que produit une assommade imprévue ; l'invraisemblable se réalisait : une loi en vigueur produisait ses effets. Mais bientôt retrouvant leurs esprits, nos vrais Français... de Rome ont vite saisi la bonne tactique : prendre l'arme de l'adversaire, accaparer pour le maintien du privilège la règle même de liberté, abuser les âmes simples et troubler les généreuses en dénonçant violence où il y a fermeté, arbitraire où il y a observation d'une loi, persécution où il y a suppression d'un abus. Et voilà comment des commissariats où les a conduits leur insubordination aux sergents de ville, M. François Coppée et M. Gaston Méry, M. Archdeacon et M. Pugliesi-Conti sont sortis martyrs de la liberté et du droit.

Les timides amis de ce néo-libéralisme, les opportunistes repentis à qui M. Méline a fait oublier qu'ils ont été à leur heure des « sectaires », et que l'expulsion des jésuites leur a été en un temps un titre de gloire, se défendent, eux, de protester contre une loi dûment établie : ils critiquent seulement « la manière » dont le ministère actuel l'applique. Et une entière bonne foi ou une pleine intelligence ne semblent pas présider à leurs raisonnements. — On tire grand parti du cas un peu compliqué des 125 établissements d'abord visés par M. Combes : les variations de M. Waldeck-Rousseau, l'article 13 et la loi de 1886, l'avis du Conseil d'État et la légende accréditée des deux voix de majorité qui l'ont fondé, sont employés à plaisir à obscurcir une espèce au fond très claire : est-il ou non tolérable que toute la loi soit escamotée par un artifice d'une simplicité idéale ? Toute la question est là. Mais ne demandez pas à nos honnêtes libéraux de la dégager ainsi. Ne leur demandez pas à quoi s'appliquait au juste le vote du Conseil d'État à deux voix de majorité dont on fait si grand bruit ; ne leur demandez pas s'il pourrait s'affirmer dans un tribunal administratif une doctrine aussi contraire que la leur aux droits de l'État. On tient à ne pas

éclaircir. On proclame bien haut qu'au lieu d'employer la voie administrative et recourir à la mesure de haute police, le gouvernement aurait dû préférer la voir judiciaire et soumettre lui-même le cas contesté aux tribunaux ordinaires. Très bien, mais là-dessus, n'ayez pas l'indiscrétion de leur demander si justement, la loi du 1er juillet 1901 n'ayant prévu aucune sanction pour le cas précis en question, la voir judiciaire qu'ils réclament n'est pas absolument impossible.

N'insistez pas surtout pour savoir si le cas des 2.500 établissements visés en second lieu par la fameuse circulaire de M. Combes n'est pas tout à fait distinct du cas des 125 établissements dont il a été d'abord discuté ; pour savoir si certain amendement Peschaud, qui tendait à accorder par la loi même une autorisation globale aux établissements dont il s'agit cette fois, n'a pas été retiré par son auteur sur l'observation de M. Waldeck-Rousseau qu'une pareille mesure était inadmissible. Demandez donc comment il se peut faire que des établissements qui n'étaient pas autorisés n'avaient pas à solliciter l'autorisation s'ils voulaient subsister. Ici encore, et ici surtout (car c'est le « gros morceau »), on oubliera d'éclaircir le cas, on brouillera ce cas trop clair avec l'autre qui est maintenu obscur, on mélangera l'avis du Conseil d'État, les deux voix de majorité, la loi de 1886, la voie judiciaire, et toutes autres choses qui n'ont que faire en la matière. — Et l'on démontrera ainsi victorieusement de quel côté est la bonne foi et l'innocence des intentions.

Cependant le mot de liberté est si grave, le souci de ne pas recourir à l'arbitraire même contre ceux qui en useraient contre nous doit être si vif que nous ne pouvons trop examiner nos positions. Peut-être le parti gouvernemental, en ce moment, pèche-t-il en ne se préoccupant pas assez de discuter avec précision les arguments spéciaux dont usent les adversaires. Avoir le droit n'est pas seul important ; en avoir l'apparence est encore nécessaire. N'est-il pas frappant que la confusion soit assez grande pour que ce « comité catholique pour la défense du droit », à la bonne foi courageuse duquel tous les dreyfusards ont applaudi naguère, croie ici, au même titre, pouvoir invoquer les mêmes principes de 1789 violés ? Quel est donc le principe de 1789 qui proclame libre la formation ou l'existence des congrégations ? ou celui qui dénie à l'État le droit de soumettre la faculté d'enseigner à certaines règles ? ou celui qui dispense un citoyen de se soumettre à une loi librement établie ? La foi religieuse troublerait-elle la netteté de l'esprit ? Ou dans quelle équivoque restons-nous ?

Un optimisme imprévoyant se contentera peut-être de constater qu'en somme l'exécution des décrets n'a pas rencontré de résistance sérieuse, que l'application de ces mesures a pris au dépourvu le parti clérical conseillé de travers par des chefs mal avisés, enfin que matériellement l'observation de la loi est obtenue : l'acceptation par les esprits viendra quand elle pourra, si elle vient jamais ; et d'ailleurs comment convaincre des Bretons fanatisés ? — Mais ce ne sont pas les irréductibles (peu nombreux somme toute) qu'il s'agit de ramener : on

n'y réussirait qu'en sacrifiant toute la loi. Ce sont les moutons, la masse de ceux qui suivent les plus forts du jour, par entraînement plus que par raison, dont il importe d'atteindre l'opinion : il ne faut pas laisser derrière soi de malentendus en matière aussi grave, en face d'adversaires toujours renaissant de leurs défaites. Il ne suffit pas que le geste soit bon : il faut qu'il soit compris ; il faut qu'il soit franchement approuvé.

Fr. Daveillans

LA FIN DE LA MAFFIA

La cour d'assises de Bologne, en condamnant à trente ans de réclusion le député Pallizzolo, vient d'accomplir un acte qui marquera. Pour la première fois la justice italienne a eu assez de courage pour frapper une des associations secrètes qui depuis tant d'années exploitent et terrorisent le midi de la Péninsule.

Sous tous les régimes qui se sont succédé depuis le début du siècle, la Maffia a été souveraine maîtresse de Naples à Palerme, mais particulièrement en Sicile. Il n'est peut-être pas d'autre exemple d'une cabale, d'une coterie qui ait su si longtemps sauvegarder sa puissance ou, mieux, son impunité. Voulait-on être député, syndic, conseiller municipal ? Il fallait y adhérer. Briguait-on un poste quelconque depuis celui de préfet jusqu'à celui de cantonnier ? Elle seule en disposait. Elle pouvait encore soustraire ses affidés à la prison ou à la faillite, leur procurer des concours officiels, ou les subventions des banques, leur assurer des remises d'impôts ou des décorations multipliées. Par contre, si l'on avait le malheur de lui déplaire, si l'on passait pour un de ses adversaires, on risquait fort. Elle s'attaquait à la fortune, à la réputation, lorsqu'elle ne touchait point à la vie. Depuis cinquante ans le nombre des crimes qu'elle a couverts ou ordonnés et qu'on n'a pas osé déférer aux assises est effroyable. Bref elle constituait un gouvernement superposé au gouvernement légal, mais qui l'emportait de beaucoup sur lui et en stabilité et en prestige.

Ce qui peut paraître étrange, c'est que les pouvoirs publics de l'Italie unifiée aient toléré pareil défi aux lois et pareil outrage à leurs propres prérogatives. Que la Maffia, comme la Camorra Napolitaine, ait vécu et prospéré sous les Bourbons, alors que tout croulait, rien de plus naturel. Les syndicats de malhonnêtes gens triomphent aisément dans les époques de troubles et de décadence, comme l'attestent les exemples de la Rome Impériale et de l'Espagne contemporaine. Mais une fois la nationalité italienne constituée par une sorte d'effort général, les associations secrètes eussent dû disparaître ou périr.

La mansuétude que certains cabinets leur ont montrée est un curieux indice de l'état d'esprit qui n'a cessé de régner dans la Péninsule, en dépit de tous les changements survenus. Il n'est pas de pays où le passé ait jeté des racines si puissantes, où, sous les changements de surface, la structure interne surgisse plus invariable. Et puis le régio-

nalisme continue et continuera encore à régner, à exercer ses méfaits, son influence déprimante chez nos voisins. Lorsqu'un gouvernement se constituait, il était nécessaire d'y faire entrer à côté des hommes du Nord un nombre fixe d'originaires du Midi ; ceux-ci dépendant généralement de la Camorra ou de la Maffia, ils prenaient soin de ne pas sévir ou d'arrêter l'action de leurs collègues piémontais ou toscans. Enfin, il s'est trouvé des présidents du Conseil, M. Crispi, entre autres, pour servir les Maffiosi en s'en servant et pour les convertir, par l'attribution aveugle des faveurs, en auxiliaires salariés du pouvoir.

Si le député Pallizzolo a été condamné, si la Camorra de Naples a été chassée de la municipalité, il y a six mois, à la suite d'une enquête retentissante du sénateur Saredo, c'est que les mœurs publiques de la Péninsule ont accompli un très notable progrès. Le cabinet actuel n'est pas exclusivement composé de secrétaires d'État intègres, au passé pur de toute compromission, mais il ne vit que de l'appui de l'extrême-gauche : républicains et socialistes ne le soutiennent qu'à la condition qu'il maintiendra la liberté et qu'il rompra avec certains errements. L'honneur d'avoir entamé et mené les poursuites contre les Maffiosi et contre leur principal chef, inculpé de deux crimes abominables, ne revient ni à M. Zanardelli, ni à M. Giolitti : il appartient à la démocratie d'au delà des Alpes. Elle a compris qu'il convenait avant tout d'assainir moralement le pays en éliminant les puissances délétères qui avaient réussi par des années de complaisances, à s'y enraciner. Et voilà pourquoi Pallizzolo a été interné.

Son procès à lui seul est un véritable roman. Il a duré des mois ; à aucune époque on ne vit accusé multiplier à ce point les faux-fuyants, les réticences, les artifices de procédure. Lorsqu'il était trop pressé par des dépositions gênantes, il menaçait les témoins et ceux-ci devant lesquels il évoquait son formidable passé, demeuraient intimidés. D'aucuns avaient prétendu que l'omnipotent député sortirait indemne des assises et qu'on lui ferait un triomphe. Ceux-là se sont trompés, bien qu'ils connussent parfois à fond le tempérament italien.

L'Italie affranchie des sociétés secrètes, l'Italie maîtresse d'elle-même, l'Italie sans Maffia ni Camorra n'a plus rien de commun avec l'Italie de Crispi et de Humbert. Elle ne se reconnaîtra point : elle sera hésitante comme une nation qui rompt avec une tradition séculaire. Mais après tout, elle vient d'accomplir dans l'ombre, sans bruit, une tâche glorieuse qui le dispute en valeur à celle de sa reconstitution nationale. L'assertion semblera peut-être excessive ; elle n'est cependant que l'expression d'une vérité.

PAUL LOUIS

GESTES

Les Pauvres des Gares. — Sans que toutes les gares affectent, comme celle de Bruges, la forme d'une église, il semble que le principal usage de ces monuments soit l'exercice de la charité : en un mot, dans toutes sont disposés des troncs pour les pauvres. Avec une modé-

ration louable dans une mendicité organisée et, si nous osons dire, échoutée, des inscriptions surmontant les réceptacles protestent que toute aumône supérieure à dix centimes sera refusée ; un patriotisme incorruptible, joint à la plus exquise délicatesse envers la bourse de l'étranger, affirme en outre qu'on n'acceptera point le billon d'au delà des frontières. Il est vrai que c'est un prétexte à une cupidité outrecuidante — telle qu'elle subsiste chez certains gueux, mêlée de tant soit peu du délire des grandeurs à mépriser toutes sommes moindres que le décime.

Les troncs établis dans les églises promettent d'ordinaire certaines grâces aux donateurs ; parfois ces grâces sont garanties au prorata de l'offrande ; le plus souvent elles consistent en certaines jouissances uniformes, dites paradisiaques, à valoir après la mort du créditeur.

Les troncs érigés dans les gares — encore que des appareils spéciaux y puissent rapprocher le terme des joies posthumes — s'engagent à fournir des délices plus immédiates aux personnes généreuses : diverses douceurs, sous les espèces de sucreries ou de chocolat. L'appât de ces friandises produit un sûr résultat : faire affluer l'aumône. Mais la casuistique de la Compagnie — non point celle de Jésus et d'Ignace, mais celle, moins doucereuse et plus violemment agressive, celle contre qui l'intérêt public réclame un Pascal, celle en un mot dont les voies impénétrables, sont de fer — la casuistique de la Compagnie syllogise que l'aumône ainsi faite dans l'intention première de s'assurer des plaisirs de bouche, n'est point agréable au Seigneur de la Gare. En conséquence, elle a sévèrement proscrit de l'intérieur des appareils à distribuer les grâces, toutes douceurs terrestres et confites, et par un avis, peu visible, averti les concupiscences inassouvies qu'elles peuvent adresser leurs prières, réclamations et oraisons au Seigneur de la Gare. Mais peu d'âmes ont cette hardiesse.

Que si quelques subversifs tenter de se révolter, un ordre retentit, tel qu'en répercutera la vallée du jugement dernier : « En voiture ! » Aussitôt des employés comparables aux agents des brigades centrales, ou à quelques démons, pourchassent les pécheurs, préalablement parqués dans un étroit espace, et les forcent à se réfugier dans des cellules closes et mobiles, où ils les bouclent. Lesdites cellules sont emportées incontinent vers des destinations inconnues au milieu de feu et de fumée.

Après quoi, les décimes du distributeur automatique sont distribués automatiquement entre les mains des employés nécessiteux.

Appendice à *l'Appendice*. — *La Fronde* nous demande, au sujet de nos propos sur l'appendice d'Édouard VII et étant donné d'après nos conclusions qu'un roi sans appendice n'est plus un roi — si on ne va pas *le lui remettre*. Nous pronostiquerons avec certitude que non, pour une raison : les médecins, comme on sait, acquièrent de par leur diplôme un droit de fouille dans le corps humain assez semblable à celui des chiffonniers ou des ramasseurs de bois mort : ils peuvent extirper l'*inutile*. Mais il y a une petite différence importante : ils jugent

eux-même de l'inutile... Voici donc la définition exacte de l'appendicite : c'est une maladie qui se déclare quand des médecins ont réséqué avec rapacité et emporté l'appendice vermiculaire du cæcum d'une personne et n'ont aucun désir de le lui restituer. Or un appendice royal est une pièce anatomique curieuse à conserver.

ALFRED JARRY

LES LIVRES

JEAN-LOUIS TALON : **La Marquesita**, roman de mœurs espagnoles (in-18 de p. 316 à 3 fr. 50. Éditions de *La revue blanche*). — On discutera pour savoir si l'Espagne de M. Talon est vraie ou fausse. Question parfaitement oiseuse : Il y a une Espagne *flamenco* ; il y a un peu de *flamenco* au cœur de tout bon Espagnol ; et c'est cela seulement que M. Talon a voulu peindre, parce que cela seul répondait aux exigences de son talent. A cette heure s'élabore un néo-réalisme français que j'aurai l'occasion de définir. M. Rebell en représente un aspect. Ennemi déclaré des Goncourt et de Flaubert, il veut un roman qui soit tout passion et tout action, action infatiguable et passion effrénée, un roman où l'instinct soit maître, où le désir se joue des conventions sociales, où la volupté se fouette, et s'affole, et s'exalte jusqu'à la mort. C'est aussi la tendance de M. Delacour ; et c'est celle de M. Talon. Les personnages de la *Marquesita* ont dans les veines le même sang de luxure et de crime que ceux de la *Nichina*. On aimera comme de beaux monstres ce Bocanegra, perfide par amour, cette petite marquise émancipée, et surtout cette Peinadora qui va mourant d'une vengeance déçue.

FRANCISCO DE QUEVEDO : **Don Pablo de Segovie El Gran Tacano**), roman traduit par J.-H. Rosny (in-18 de p. 300 à 3 fr. 50. Éditions de *La revue blanche*). — Comment ose-t-on déplorer l'invasion des lettres étrangères ? Sans bien connaître encore l'Allemagne et l'Angleterre, nous avons oublié l'Espagne et l'Italie ; et, tandis que les Français du XVIIIe siècle pouvaient lire l'*Historia y vida del gran Tacano o del Buscon*, en trois adaptations différentes (la dernière, par Rétif de la Bretonne), voici seulement que les frères Rosny nous en donnent une traduction moderne, sans adoucissements, sans timidités, précise et truculente à souhait. Ce Quevedo, que l'admiration des Espagnols place à côté de Cervantès, combien de nous ne le connaissaient que par le portrait de Murillo qui se trouve au Louvre ; tête au nez fortement busqué, regards perçants sous d'énormes lunettes, l'air d'un hibou en belle humeur ! Même à présent, nous ne le connaîtrons qu'à demi. Nous ne possédons point ses *Songes* humoristiques, ses pièces de théâtre, ses poèmes, ses satires ; et rien n'a passé dans son roman de cette fougue téméraire, de ces indignations passionnées que nous révèle sa biographie. Tout jeune, on sait qu'il fut banni pour avoir tué en duel un cavalier qui maltraitait une inconnue dans une église. A soixante ans, entouré d'ennemis, guetté par cet ignoble inquisiteur Aliaga, qui fut

aussi le plagiaire et l'insulteur de Cervantès, il écrit un pamphlet contre le comte duc Olivarès. Une femme de la cour tient son secret, et par là prétend l'asservir : « Allez, réplique-t-il, parlez tant qu'il vous plaira. Vous me demandez licence, je vous la donne pleine et entière. Vous gagneriez plus à être moins p....., *señora mia.* » Jeté en prison, où il vit d'aumônes, où nul chirurgien ne vient panser ses plaies, il est malheureux comme Cervantès, aussi fier, et moins résigné.

Pablo de Segovie n'est pas le prototype du roman picaresque. Trois quarts de siècle auparavant, *Lazarillo de Tormes* retraçait déjà le tableau de l'Espagne pouilleuse, et l'ironique philosophie des gueux. De cette souche devaient naître les Guzman de Alfarache, les Alonso, les Marcos, les Gil Blas. A ces longs récits on peut préférer la nouvelle où Cervantès met en scène les deux jeunes voleurs Rinconete et Cortadillo. Quevedo ne traite donc point un sujet neuf; il s'invente peu d'épisodes : les parents de Pablo semblent copiés sur ceux de Lazarillo, et ses aventures. tours pendables ou farces scatologiques, sont sans doute prises au répertoire courant des coupeurs de bourse et de muletiers. Quevedo se soucie peu d'observation morale : Son Pablo n'énonce pas ingénument, comme faisait Lazarillo, les proverbes et les maximes, cyniques, ou tient toute la sagesse des vagabonds; il n'égratigne point de sa malice, à la façon de Gil Blas, les sots vaniteux qu'il exploite, paysans, bourgeois, gens de robe, gens d'église et gens de Cour. Il ne peint que ses pareils. chevaliers d'industrie, bélîtres et truands. Il est né parmi eux. ne fréquente qu'eux, et les imite sans autre raison que le proverbe : « *Ibaz como vieres.* Fais comme tu verras. » Où donc est le mérite singulier de *Pablo de Segovie* ? Il est dans a langue, dont l'excellente traduction laisse voir la richesse et la vigueur. Il est surtout dans le relief outrancier de la description, — je dis le relief, et non la couleur : car elle n'est pas colorée. C'est un dessin en blanc et noir, où les noirs dominent; une eau forte fouillée et cruelle, mi-Callot et mi-Goya. Quevedo insiste sur chaque thème grotesque, le creuse, le rend plausible à force d'absurdité. A la fin, il nous semble naturel que des gens glissent leurs engelures sous la porte du ladre Cabra « pour que le mal meure de faim » ou qu'un gentilhomme s'habille de deux mouchoirs et d'un col. Entre cette Espagne, caricaturale et violente, et l'Espagne de Lesage, il y a autant de distance qu'entre les Arabes de Galland et ceux du docteur Mardrus.

MICHEL ARNAULD

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15235

Table

du tome XXVIII

A. : Les livres 238
Guillaume Apollinaire : *Le Pergamon à Berlin* 146
— *Le Passant de Prague* 201
A. N. Apoukhtine : *Le Journal de Pavlik Dolsky* 39, 121
Michel Arnauld : Les Livres 75, 155, 226, 394, 469, 553, 637
— *La dernière Étape de M. Bourget* 288
Julien Benda : *A propos de l'Affaire Krosigk* 139
— *A propos de Pelléas et Mélisande* 391
Dr Ch. Binet-Sanglé : *Les Cures miraculeuses de Jésus* 241, 360
C. Bos : *L'Exposition de la Sécession à Berlin* 462
Richard Cantinelli : *Le Culte de la veine* 56
Fernand Caussy : *Les nouvelles salles de Versailles* 312
Romain Coolus : *Points de vue* 533
Edmond Cousturier : *Expositions d'œuvres de Paul Signac* 213
— Les Livres 475
Henri Dagan : *Conséquences du travail féminin* 602
Fr. Daveillans : Notes politiques et sociales 133, 210, 456, 632
Lucie Delarue-Mardrus : Les Livres 398
— *Essai sur l'Immoraliste* 413
Robert Dreyfus : *Autour d'une vie* 329
G. Dubois-Desaulle : *l'Entreprise de la démolition de la Bastille* .. 401
— *Madeleine Roch* 552
— *Les Congrégations et la Révolution* 561
Isabelle Eberhardt : *Heures de Tunis* 382
Félicien Fagus : Gazette d'art :
Berthe Morizot 146
Bonnard, Denis, Maillol, Roussel, Vallotton, Vuillard 215
Exposition Toulouse-Lautrec 217
Arbres nains du Japon 462
Maillol 550
— Les Livres 79, 318, 399, 477, 557
Pascal Forthuny : *Exposition des Beaux-Arts de Carlsruhe* 218
Paul-Louis Garnier : Les Livres 473, 557
Henri Ghéon : *Le Consolateur*, roman 481, 578
Ch. Henry Hirsch : *Trois poèmes* 599
Alfred Jarry : Gestes :
Le Prolongement du chemin de fer de Ceinture 70
Les Mœurs des noyés 147
La vérité sur l'affaire Humbert-Crawford 219
Communication d'un militaire 220

De quelques viols légaux 390
L'Appendice du Roi 464
Le droit de critique 551
— Les Livres 78, 319
— *De Don Quichotte à Otero* 307
— *Les pauvres des gares* 635
Henri Lasvignes : Les Livres 235
Marius-Ary Leblond : *La Martinique* 135
— Les Livres 317, 474, 556
Félix Le Dantec : Les Livres 316, 472
Paul-Louis : Notes politiques et sociales 64, 137, 210, 310, 388, 460, 634 547
Albert Métin : *Le Sentiment religieux dans l'Inde* 107
Thadée Natanson : *Le Coffre-fort* 148
— *Le Sacre souverain* 455
John-Antoine Nau : *Poèmes* 127
Alfred Niceforo : *Comment la misère martyrise l'organisme humaine* 418
Charles-Louis Philippe : *Le Père Perdrix*, roman 5, 92, 181, 267, 349, 442 539
André Picard : Les Théâtres 71, 149, 222, 314, 465
Pierre Quillard : *De l'Imagination et de l'Expression chez M. Jarry.* 198
Marcel Réja : *Le Réveil imaginaire* 25
Jean Rodes : *Enquête sur l'Éducation.* — Réponses de P. Adam, H. Bérenger, J. E. Blanche, S. G. de Bouhélier, E. Carrière, L. Delarue-Mardrus, A. France, F. Gregh, P. Hervieu, F. Jammes, G. Kahn, L. Lacour, M.-A. Leblond, M. Maeterlinck, C. Meunier, O. Mirbeau, R. de Montesquiou, H. de Régnier, J.-H. Rosny, A. Téry, M. Tineyre, F. Vallotton, E. Zola 161
H. Roorda van Eysinga : *Les Effets de l'Education moderne* 518
Charles Saunier : Gazette d'Art :
Maximilien Luce ; S. N. des B.-A. 66, 67
S. des A. F. .....) 141
Exposition rétrospective de la Gravure sur bois. 214
Dessins d'écoliers japonais 549
— Les Livres 476
Robert Scheffer : *Poèmes* 61
E. Séménoff : *Notes biographiques sur Maxime Gorky* 158
Olivier Seylor-Diraison : *Femmes du Pacifique* 81
Paul Signac : *Exposition de Peintres provençaux à Marseille* 143
Charles Vallier ; *Les Conseils de guerre et la Justice militaire* 321
Pierre Véber : *Le Déluge* 294

AP
20
R446
t.28

La Revue blanche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY